



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

840.9 .D383 ED.20

C.1

Histoire de la littérature

Stanford University Libraries



3 6105 048 258 201

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
FRANÇAISE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À NOS JOURS

PAR
J. DEMOGÈTE

Professeur d'histoire de la littérature à la Faculté des lettres de l'Université de Paris
Ancien professeur de rhétorique au lycée d'Alger

VINGT-DEUXIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DE LA PARTIE DE LA LITTÉRATURE

DEPUIS 1870 JUSQU'À NOS JOURS PAR
J. DEMOGÈTE, Professeur d'histoire de la littérature à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

PARIS

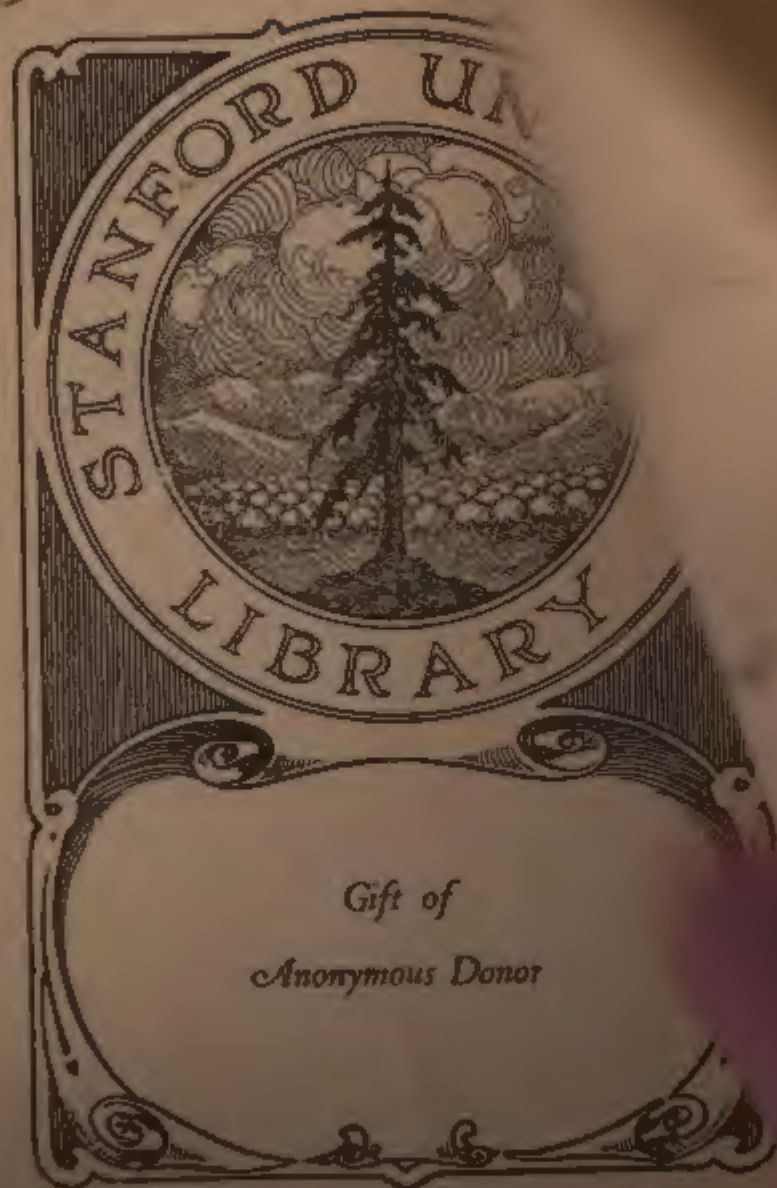
LÉONARD LACHÈTTE ET C^{ie}

11, rue de la Harpe, 11

1883

DEFINITION
ROM.

25



1742

HISTOIRE

MARSEILLE

PAR
J. B. DE LAUNAY

1742

HISTOIRE UNIVERSELLE

PUBLIÉE
par une société de professeurs et de savants

SOUS LA DIRECTION
DE M. V. DURUY

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, extraits des grands écrivains français, avec notices biographiques et bibliographiques, appréciations littéraires et notes explicatives; recueil servant de complément à l'*Histoire de la littérature française*. 2 volumes in-16, cartonnés 4 fr. 50 c.

Chaque volume se vend séparément :

Moyen Âge, XVI^e et XVII^e siècles 3 fr.
XVIII^e et XIX^e siècles 1 fr. 50 c.

RE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, considérées dans leur rapport avec le développement de la littérature française. 2 volumes in-16, brochés 8 fr.

Cet ouvrage comprend deux parties qui se vendent séparément :

Littératures méridionales : Italie, Espagne. 1 vol. 4 fr.
Littératures septentrionales : Angleterre, Allemagne. 1 vol. . . 4 fr.

SUR DIVERSES QUESTIONS DE MÉTAPHYSIQUE ET DE LITTÉRATURE. 1 volume in-16, broché 3 fr. 50 c.

TRAGÉDIE DE LUCAIN, traduite en vers français. 1 volume grand in-8, broché 7 fr. 50 c.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE : rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique (avec la collaboration de M. Montucci, docteur ès sciences mathématiques). 1 volume grand in-8 de 604 pages, broché 12 fr.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE : rapport adressé à M. le Ministre de l'instruction publique (avec la collaboration de M. H. Montucci). 1 volume grand in-8, broché . . . 12 fr.

SOUVENIRS. 1 volume in-16, broché 1 fr. 25 c.

TRAGÉDIE DE RIMINI, drame en cinq actes et en vers. 1 vol. in-16, broché 1 fr. 15 c.

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
FRANÇAISE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'À NOS JOURS

PAR

J. DEMOGEOT

Docteur ès lettres, Agrégé à la Faculté des lettres de Paris
Ancien professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis

VINGTIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UN APPENDICE CONTENANT

1° L'INDICATION DES PRINCIPALES ŒUVRES PUBLIÉES DE 1830 À 1883,
2° LES SOURCES DE LA SÉRIE CHRONOLOGIQUE DES NOMS CITÉS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883

6

840.9

D383

ed. 20

750199

Massachusetts 02075-3333

A

MONSIEUR P. PLOUGOULM

CONSEILLER A LA COUR DE CASSATION

Cher Monsieur,

L'éminent magistrat, l'éloquent traducteur de Démosthène, voudra-t-il agréer l'hommage d'un livre presque élémentaire? Je n'aurais pas osé vous l'offrir à son début; mais puisque le public le tolère, puisqu'il a déjà vécu cinq éditions, mettez le comble à sa bonne fortune en me laissant y inscrire votre nom. Je ne dédie mes livres qu'à mes amis: permettez-moi de croire que malgré l'éclat du nom dont elle invoque le patronage, cette dédicace n'est pas une exception.

Paris, 12 août 1861.

J. DEMOGEOT

**Romanic Languages
Research Club
Stanford University**

1. 1942-1943 1944-1945
2. 1946-1947 1948-1949
3. 1950-1951 1952-1953
4. 1954-1955 1956-1957
5. 1958-1959 1960-1961
6. 1962-1963 1964-1965
7. 1966-1967 1968-1969
8. 1970-1971 1972-1973
9. 1974-1975 1976-1977
10. 1978-1979 1980-1981
11. 1982-1983 1984-1985
12. 1986-1987 1988-1989
13. 1990-1991 1992-1993
14. 1994-1995 1996-1997
15. 1998-1999 2000-2001
16. 2002-2003 2004-2005
17. 2006-2007 2008-2009
18. 2010-2011 2012-2013
19. 2014-2015 2016-2017
20. 2018-2019 2020-2021
21. 2022-2023 2024-2025
22. 2026-2027 2028-2029
23. 2030-2031 2032-2033
24. 2034-2035 2036-2037
25. 2038-2039 2040-2041
26. 2042-2043 2044-2045
27. 2046-2047 2048-2049
28. 2050-2051 2052-2053
29. 2054-2055 2056-2057
30. 2058-2059 2060-2061
31. 2062-2063 2064-2065
32. 2066-2067 2068-2069
33. 2070-2071 2072-2073
34. 2074-2075 2076-2077
35. 2078-2079 2080-2081
36. 2082-2083 2084-2085
37. 2086-2087 2088-2089
38. 2090-2091 2092-2093
39. 2094-2095 2096-2097
40. 2098-2099 2100-2101
41. 2102-2103 2104-2105
42. 2106-2107 2108-2109
43. 2110-2111 2112-2113
44. 2114-2115 2116-2117
45. 2118-2119 2120-2121
46. 2122-2123 2124-2125
47. 2126-2127 2128-2129
48. 2130-2131 2132-2133
49. 2134-2135 2136-2137
50. 2138-2139 2140-2141
51. 2142-2143 2144-2145
52. 2146-2147 2148-2149
53. 2150-2151 2152-2153
54. 2154-2155 2156-2157
55. 2158-2159 2160-2161
56. 2162-2163 2164-2165
57. 2166-2167 2168-2169
58. 2170-2171 2172-2173
59. 2174-2175 2176-2177
60. 2178-2179 2180-2181
61. 2182-2183 2184-2185
62. 2186-2187 2188-2189
63. 2190-2191 2192-2193
64. 2194-2195 2196-2197
65. 2198-2199 2200-2201
66. 2202-2203 2204-2205
67. 2206-2207 2208-2209
68. 2210-2211 2212-2213
69. 2214-2215 2216-2217
70. 2218-2219 2220-2221
71. 2222-2223 2224-2225
72. 2226-2227 2228-2229
73. 2230-2231 2232-2233
74. 2234-2235 2236-2237
75. 2238-2239 2240-2241
76. 2242-2243 2244-2245
77. 2246-2247 2248-2249
78. 2250-2251 2252-2253
79. 2254-2255 2256-2257
80. 2258-2259 2260-2261
81. 2262-2263 2264-2265
82. 2266-2267 2268-2269
83. 2270-2271 2272-2273
84. 2274-2275 2276-2277
85. 2278-2279 2280-2281
86. 2282-2283 2284-2285
87. 2286-2287 2288-2289
88. 2290-2291 2292-2293
89. 2294-2295 2296-2297
90. 2298-2299 2300-2301
91. 2302-2303 2304-2305
92. 2306-2307 2308-2309
93. 2310-2311 2312-2313
94. 2314-2315 2316-2317
95. 2318-2319 2320-2321
96. 2322-2323 2324-2325
97. 2326-2327 2328-2329
98. 2330-2331 2332-2333
99. 2334-2335 2336-2337
100. 2338-2339 2340-2341
101. 2342-2343 2344-2345
102. 2346-2347 2348-2349
103. 2350-2351 2352-2353
104. 2354-2355 2356-2357
105. 2358-2359 2360-2361
106. 2362-2363 2364-2365
107. 2366-2367 2368-2369
108. 2370-2371 2372-2373
109. 2374-2375 2376-2377
110. 2378-2379 2380-2381
111. 2382-2383 2384-2385
112. 2386-2387 2388-2389
113. 2390-2391 2392-2393
114. 2394-2395 2396-2397
115. 2398-2399 2400-2401
116. 2402-2403 2404-2405
117. 2406-2407 2408

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Il nous faut d'abord demander grâce pour notre titre : nous l'eussions voulu plus modeste. Lorsque tant d'écrivains qui valent mieux que nous se sont contentés de publier des *Essais* de critique ou des *Études* littéraires, il nous sied mal de prétendre écrire une *Histoire de la Littérature*, et cela en un seul volume. Le chroniqueur Froissart se disait *historien* par naïveté, par ignorance des obligations qu'impose l'histoire ; mais Froissart était du moins un charmant conteur, un excellent peintre d'armoiries, comme son père. Nous sommes bien loin de pouvoir alléguer même une pareille excuse ; aussi avons-nous subi plutôt que choisi la désignation de ce livre. Le désir de nous placer à l'ombre d'une collaboration honorable, et d'entrer comme partie intégrante dans une grande collection d'*Histoires*, nous a contraint d'accepter le titre d'historien. Pour être admis en si bonne société, nous nous sommes résigné à la nécessité du costume.

Du reste notre plan est simple et sans prétentions. Guidé par nos maîtres, les Villemain, les Ampère, les Désiré Nisard, les Philarète Chasles, nous avons tâché de joindre le résultat de nos recherches personnelles au souvenir de leurs savantes leçons. Nous pourrions encore invoquer le patronage de plusieurs écrivains distingués dont nous ne connaissons que les ouvrages, mais dont les ouvrages ont été pour nous des guides précieux. Qu'il nous soit permis de nommer seulement M. Henri Martin. Sa belle *Histoire de France* n'a pas besoin de nos éloges ; mais on ne sait peut-être pas assez que les chapitres consacrés à l'histoire des lettres y sont

PRÉFACE.

is (et c'est à nos yeux une louange complète) avec autant de science et d'élévation d'esprit que l'histoire politique. Presque toutes les époques de notre littérature avaient été éclairées séparément par ces auteurs habiles; nous nous en sommes en quelque sorte promené à loisir sur les larges routes qu'ils nous avaient construites. Aussi nous a-t-il été facile de parcourir dans toute leur étendue les annales littéraires de la France. Nous avons même çà et là jeté un regard furtif au-delà de la frontière, et nous venons raconter ici nos impressions de voyage.

Pourquoi ne le dirions-nous pas? Nous voudrions que le lecteur eût autant de plaisir à les lire que nous en avons eu à les rédiger. La grandeur et la variété du sujet, l'abondance des matériaux, le nombre et l'originalité des anecdotes qui passaient continuellement sous nos yeux, ont fait de ces études un travail long sans doute, mais plein d'intérêt. Ce n'étaient pas seulement des écrivains, des artistes, des hommes de lettres plus ou moins habiles que nous cherchions dans cette longue revue littéraire; c'était l'élite des esprits de ce temps, les représentants intellectuels de la nation. Toute pensée dont une époque a vécu, toute idée qui a servi de flambeau à une génération, se trouvait nécessairement recueillie pour nous sous sa forme privilégiée. Nous nous sommes ainsi devant nous toute la vie morale de la France à ses différents âges.

La France elle-même nous apparaissait comme le centre du monde, comme le cœur de l'Europe. Pas un mouvement important, grand corps qui ne parte de notre patrie ou n'y aboutisse. Au moyen âge, c'est elle qui donne partout l'impulsion; au dehors ses fécondes pensées. Les nations voisines cueillent avec empressement et quelques-unes en font de véritables chefs-d'œuvre. Bientôt après commence un reflux non moins admirable: la France absorbe et transforme, au dix-huitième siècle l'Italie, au dix-septième l'Espagne, l'Angle-

erre au dix-huitième, et de nos jours, l'Allemagne. Il semble que, pour devenir européenne, toute pensée locale doit l'abord passer par la bouche de la France ¹.

Envisagée ainsi, l'histoire de la littérature française était donc l'histoire même de l'homme sur une grande échelle, une étude de psychologie sur le genre humain. Nous suivions avec une religieuse émotion la grande biographie de cet individu immortel qui, comme dit Pascal, vit toujours et apprend sans cesse. Chaque époque littéraire était un des moments de sa pensée; chaque œuvre, une des vues de son esprit ou un des battements de son cœur.

Nous l'avouons, nous nous sommes arrêté avec complaisance sur le moyen âge et même sur les temps de confusion qui l'ont préparé. Soit simple curiosité pour des âges peu connus, soit retour instinctif sur l'époque où nous vivons, nous aimions à voir comment les sociétés recommencent. Du sein de la plus épouvantable confusion, où se choquent pêle-mêle les débris d'une civilisation détruite, les mœurs sauvages des hordes germaniques, les enseignements d'une religion nouvelle, nous voyions sortir un ordre inattendu, une organisation puissante et belle, la féodalité, couronnée de la chevalerie, son idéal. Nous avons étudié longuement nos vieilles *Chansons de geste*, ces rudes épopées du douzième et du treizième siècle, poétiques miroirs d'une époque glorieuse. Puis nous avons vu l'Église, avec ses austères travaux, sa scolastique, sa théologie, ses chroniques latines, grandir à côté du manoir, l'envelopper de sa puissante étreinte, et placer le droit en face de la force, l'intelligence au-dessus du glaive.

Au quatorzième et au quinzième siècle, autre spectacle non moins frappant : la science s'émancipe d'une tutelle

1. France has been the interpreter between England and mankind. MACAULAY, *article sur les lettres d'Horace Walpole*. Cette pensée est devenue le programme de notre *Histoire des Littératures étrangères*, 1880.

PRÉFACE.

Le temps bienfaisant; l'Église n'est plus le seul pouvoir, l'esprit humain commence à s'affranchir.

Entôt il se fortifie par l'héritage de l'antiquité : la tragédie grecque et latine reparait dans tout son éclat. Le dix-huitième siècle est comme le confluent où les deux courants de la civilisation, le christianisme et l'antiquité, se rejoignent.

Est sous Louis XIV qu'ils forment en France ce grand fleuve majestueux où l'Europe tout entière a puisé.

Après lui nouvelle ruine ; toutes les bases de la société s'écroulent, toutes les autorités s'écroulent. Comme à la fin de l'empire romain, il se fait une terrible invasion de nouvelles idées : le dix-huitième siècle est une époque de bouleversement.

Une grande mission semble réservée au nôtre, celle de reconstruire l'édifice sur des bases nouvelles. Il ne s'agit pas de relever purement et simplement ce que le temps a détruit. La tentative gigantesque mais éphémère de Charlemagne est là pour nous apprendre que l'histoire ne se répète pas. Ce que le génie d'un grand homme n'avait pu accomplir, la force vitale des nations, la sève naturelle de l'humanité l'a accompli : le moyen âge a trouvé de lui-même sa forme. Notre siècle sans doute trouvera aussi la sienne. Déjà, sans renoncer à la liberté, conquête de la révolution précédente, nous avons rejeté ses stériles négations. La religion, dont nos aïeux avaient trop fait une religion politique appuyée sur la loi du pays, a retrouvé sa puissance depuis qu'elle ne veut plus d'autres privilèges que la libre adhésion des fidèles, d'autre privilège que celui de rendre les hommes meilleurs et plus heureux. L'art, la science, la philosophie se rapprochent et se réunissent autour du principe sauveur qui se dégage lentement du milieu de nos souffrances, de nos déchirements et de nos misères; ce principe c'est la foi à la vérité librement

examinée et librement admise, l'obéissance à la raison impersonnelle, souveraine invisible et absolue du monde.

Telles sont les idées que nous nous sommes efforcé de développer dans ce livre, et que nous soumettons avec respect au jugement du public.

20 août 1851.

Plusieurs éditions de cet ouvrage s'étant succédé depuis l'époque où nous écrivions ces lignes, nous devons ajouter à notre préface un remerciement au public bienveillant, qui a tenu compte avec tant d'indulgence de notre bonne volonté et de nos efforts. Nous avons profité d'année en année des observations qui nous ont été faites, et amendé notre œuvre dans la mesure de nos forces. Nous continuerons, s'il plaît à Dieu, à remplir ce devoir : s'améliorer c'est la seule consolation de vieillir.

Une des améliorations auxquelles nous attachons le plus d'importance consiste dans l'addition de deux volumes de **TEXTES CLASSIQUES**, que nous avons publiés comme complément de cette *Histoire*. Nous avons cru qu'un moyen de rendre plus utiles nos appréciations littéraires, c'est d'y ajouter un choix de nos meilleurs écrivains, qui les justifie ou les redresse. L'histoire d'une littérature, sous sa forme narrative, n'est que l'opinion d'un critique; les textes des auteurs sont la littérature elle-même.

On a pu remarquer que la *table analytique* de ce livre est faite avec un soin extrême et une intelligence rare des choses bibliographiques. Je dois cette *table* à l'amitié d'un magistrat distingué, M. Hyacinthe Vinson, qui sait allier aux

PRÉFACE.

de sa profession la passion de la bibliographie et des

Hyacinthe Vinson vient d'acquérir encore un nouveau titre à ma gratitude en composant, pour compléter son livre, un *Appendice* qui contient l'indication des principales œuvres littéraires publiées depuis 1830 jusqu'en 1883.

Cet ouvrage a l'avantage de présenter sous un coup d'œil, avec une précision, ce que tout le monde sait par à peu près, et ce que personne ne sait d'une manière nette et continue.

Il a joint une liste des auteurs à consulter pour l'étude de la littérature française. Nous pensons que ce travail, rédigé avec une connaissance parfaite du sujet, sera utile à tous les lecteurs qui désirent pousser leurs connaissances littéraires au delà des notions les plus communes. L'histoire de la littérature française faisant désormais partie de l'enseignement secondaire dans tous les établissements de l'État, nous croyons satisfaire aux besoins des élèves et aux dispositions du nouveau programme en divisant au besoin notre volume en deux tomes, dont chacun pourra être acquis séparément.

Le premier conduira le lecteur jusqu'à la mort de Louis XIV, et le second jusqu'à nos jours.

Hyacinthe Vinson a publié à Pondichéry, le curieux catalogue de sa bibliothèque intitulé *Sommaire des livres d'une petite bibliothèque*, in-4°, 192 p.; 150 exemplaires. Il tient en portefeuille un ouvrage qui prendra sa place à côté de celui de Voltaire, l'*Enfer de Dante*, traduit en *tersines*, c'est-à-dire en vers entretenant le système du poète italien. Ce travail, dont nous avons vu le manuscrit, est un calque étonnant d'exactitude.

Paris, 18 mai 1882.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES ORIGINES.

CHAPITRE PREMIER.

LES CELTES ET LES IBÈRES.

Persévérance du caractère celtique. — Influence des idiomes celtiques sur la langue française. — Restes de la poésie gauloise. — Les Ibères. — Leur langue et leur poésie.

Persévérance du caractère celtique.

Entre la société antique qui meurt avec l'empire romain et le monde moderne qui se constitue au moyen âge, il y a six siècles de laborieuse préparation, pendant lesquels toutes les forces vivantes qui doivent produire une civilisation nouvelle s'agitent en désordre et comme dans un vaste chaos. Cette époque, stérile en apparence, n'en renferme pas moins les germes féconds de l'avenir. Nous devons donc reconnaître et saisir dans leur manifestation littéraire ces influences diverses dont la combinaison nous a faits ce que nous sommes. Les principales sont les traditions de la Grèce et de Rome, les enseignements du christianisme et les mœurs apportées par l'invasion germanique. Mais sous ces courants étrangers, qui s'uniront bientôt en un grand fleuve, est le sol même qui se creuse pour les contenir, je veux dire la race primitive, anté-

CHAPITRE I.

à la double conquête romaine et germanique, à la double civilisation hellénique et chrétienne, et dont le caractère évoluera sous tant de modifications diverses. C'est d'elle que nous allons d'abord parler.

pour bien comprendre l'histoire de la nation française, et raison Heeren, il est essentiel de la considérer comme de la race celtique. C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer son caractère si différent de celui des Allemands, l'être qui, malgré les divers mélanges qu'eut à subir la nation celtique, est demeuré tel encore chez les Français, nous le trouvons dessiné dans César. »

Celtés apparaissent dans l'histoire comme un peuple entreprenant, dont le génie n'est que mouvement et éte. On les retrouve partout dans le monde, à Rome, à es, en Égypte, en Asie, toujours courant, toujours pilloujours avides de butin et de danger. Ce sont de grands blancs et blonds, qui se parent volontiers de grosses es d'or, de tissus rayés et brillants, comme le tartan des ais, leurs descendants. Ils aiment en tout l'éclat et la de; ils lancent leurs traits contre le ciel quand il tonne, ment l'épée à la main contre l'Océan débordé, vendent ie pour un peu de vin, qu'ils distribuent à leurs amis, et nt la gorge à l'acheteur, pourvu qu'un cercle nombreux garde mourir. Race sympathique et sociable, ils s'unis- en grandes hordes et campent dans de vastes plaines. Il e chose qu'ils aiment presque autant que bien combattre, *finement parler*. Ils ont un langage rapide, concis dans rmes, proluxe dans son abondance, plein d'hyperboles témérités⁴. Du reste, ils savent écouter dans l'occasion: s de contes et de récits, quand ils ne peuvent aller les her eux-mêmes par le monde, ils arrêtent les voyageurs ssage, et les forcent à leur raconter des nouvelles. Cou-sympathie, jactance, esprit, curiosité, tels sont les traits paux sous lesquels les auteurs anciens nous peignent les os nos aïeux.

s'agissait ici d'une étude d'ethnographie ou de linguistique.

celtique, il faudrait, pour être exact, subdiviser, avec M. Am. Thierry, la race gauloise en deux familles, parlant deux idiomes analogues, mais distincts, l'une, celle des Gaëls, fixée plus anciennement sur le sol de la Gaule, prédominante dans les provinces de l'Est et du Centre, et envahissant de là l'Irlande et la haute Écosse; l'autre, celle des Kymris, faisant partie d'une migration plus récente et répandue surtout à l'ouest de la Gaule, ainsi qu'au sud de l'île de Bretagne¹. Nous devons négliger ici cette subdivision, qui n'est point radicale. Les deux populations et les deux langues appartiennent à la même souche, à la souche celtique; et le peu de mots que nous en pouvons dire se rapportent indistinctement aux deux rameaux.

Influence des idiomes celtiques sur la langue française.

Les idiomes celtiques se rattachent, par leur origine, à la grande famille indo-européenne, qui comprend le sanscrit, le zend, le grec, le latin, les idiomes germaniques et les idiomes slaves. Ils s'y rapportent par leurs conditions essentielles, ils en sont parents à un degré éloigné, mais ils en sont encore parents².

On croit généralement que l'invasion romaine transforma complètement la Gaule: il est sûr que les classes supérieures de la population adoptèrent avec empressement les mœurs et le langage des vainqueurs. Là, plus encore qu'en Bretagne, les lettres furent un instrument de conquête; toutefois sous cette surface uniforme et brillante dormait l'antique génie de la Gaule. La vieille langue des aïeux, presque exilée des grandes villes, se conservait vivante et révérée dans les hameaux, dans

1. Un professeur que vient de perdre l'Allemagne, J. C. Zeuss, a publié en latin la grammaire la plus complète des divers idiomes celtiques: *Grammatica celtica*. Lipsiæ, 1853. Nous possédions déjà depuis 1838 la *Grammaire celto-bretonne* de Le Gonidec, et depuis 1834 son *Dictionnaire celto-breton* réimprimé en 1848. — En Angleterre Shaw, Edward Davies, Armstrong et la *Highland Society of Scotland*, ont publié d'importants travaux sur les langues des populations celtiques.

2. J. J. Ampère, *Histoire de la littérature française*, t. I, p. 33. — Les savantes *Recherches sur les langues celtiques* de M. F. Edwards, ont mis cette parenté dans tout son jour. M. A. Pictet en a fait le sujet d'un ouvrage spécial: *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*. Paris, 1837.

CHAPITRE I.

campagnes, au bord des forêts druidiques. L'érudition en a revivifié pieusement les traces d'âge en âge, à travers le texte des écrivains latins¹. Au sixième siècle, le poète Fortunat rend témoignage de son existence et de ses inspirations celtiques². A cette époque le celtique recule devant les conquérants germaniques; il se replie pas à pas et comme en gronchonnant jusqu'en l'Armorique, son dernier et inexpugnable refuge. C'est là qu'aujourd'hui encore, après tant de siècles, d'invasions, tant de bouleversements, il subsiste tel qu'on l'avait au sixième siècle de notre ère³. Au milieu des changements universels de l'Europe, la Bretagne semble demeurer immobile; et, pareille à ses mystérieux dolmens, elle s'élève au coin de la France comme l'ombre de notre passé, comme le dépositaire des vieilles mœurs et des antiques souvenirs⁴.

On se contente de se perpétuer dans une de nos provinces, la langue celtique a laissé des traces nombreuses dans le reste de la France. Plusieurs milliers de mots français paraissent avoir pas d'autre origine. M. F. Edwards a recueilli, dans sa *Lexicographie*, une quantité innombrable de termes français bretons dérivés des idiomes qu'ont parlés les Gaulois⁵. Cet

ouvrage, *Essai historique sur les bardes*, discours préliminaire.

Fortunatus Fortunatus, liv. VII, p. 270.

On trouve dans les *Chants populaires de la Bretagne*, recueillis par M. de la Villemarqué, une sauro de Taliesin, barde gallois du sixième siècle, et comparez-la avec la version en breton moderne que le même éditeur a placée à côté. Il résulte des curieux travaux de M. F. Edwards, que le breton n'a subi des pertes plutôt que des changements.

Un fait récent vient de prouver que, malgré la séparation séculaire des Bretons et des Gaulois, la langue qu'ils parlent n'a pas subi de changements. A la fin de décembre 1869, un navire anglais fit naufrage sur le rocher de Quiberon. L'équipage fut sauvé et conduit à Sarzeau, près de Vannes. Aucun des naufragés ne savait le français; mais parmi eux se trouvait un Breton. Il comprit le langage des Bretons, leur parla le sien, et servit d'interprète à ses compagnons.

Recherches sur les langues celtiques. La *Lexicographie* embrasse toute la première moitié du volume. Nous citerons comme exemples les premiers mots qui nous tombent sous les yeux : fr. *havre*; gall., bret. et gaél. écoss. *abar*, *amarre*, bret. et gaél. éc. *amar*. — Fr. *arsenal*; gall. et bret. *arsenal*, *attiser*; br. *atizer*. — Fr. *bec*; gall. *bek*. — Fr. *bac*; br. *bak*. — Fr. *bucel*; gall. éc. *bucal*, irl. *bucal*. — Fr. *botte*; gall. *bos*; br. *bota*, *charge*, *cargaison*; br. *karg*. — Fr. *parc*; br. *park*. — Fr. *toque*; br. *toque*. — Fr. *barre*; br. *barr*. — Fr. *rue*; br. *rd*. — Fr. *porche*; br. *porz*. — Fr. *bouch*; br. *bouch*.

héritage ne se borne pas à la partie matérielle de la langue, aux mots qui désignent les objets; il s'étend aux procédés généraux de l'élocution, à l'esprit de la grammaire, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus intime et de plus ineffaçable dans un peuple. On a remarqué avec raison que la différence la plus caractéristique qui sépare le français du latin consiste dans l'emploi de l'article et dans la suppression des désinences de la déclinaison. Or, l'usage de l'article appartient aux idiomes celtiques, quoique le mot dont nous avons fait notre article soit d'origine latine (*ille, illa*, etc.). Quant aux déclinaisons, il n'en existe ni dans le dialecte gallois ni dans le breton : il était naturel que les peuples qui parlaient ces langues continuassent à s'en passer quand ils se mirent à apprendre le latin. Mais une circonstance bien plus frappante, c'est qu'un des dialectes gaulois, le gaël, qu'on parle encore en Écosse et en Irlande, possédait une ébauche de déclinaison dans laquelle le nominatif et le génitif singuliers se tournaient au pluriel en sens inverse; en sorte que le nominatif de chacun des deux nombres était en même temps le génitif de l'autre¹. Or, cette interversion des formes au pluriel, si bizarre en elle-même, se retrouve précisément dans la fameuse *règle de l's* constatée par Reynouard, et qui régit également, au commencement du moyen âge, les deux dialectes français dont nous parlerons bientôt². Bien d'autres procédés d'expression

4. Par exemple, quand le singulier était :

Nominatif, *bard* (barde),

Génitif, *baird*.

le pluriel faisait :

Nom., *baird*,

Gén., *bard*.

Singulier :

Nom., *colam* (colombe),

Gén., *colaim*.

Pluriel :

Nom., *colaim*,

Gén., *colam*.

2. Cette règle consiste dans l'emploi de l'*s* final au nominatif singulier des noms masculins, et aux cas obliques du pluriel. Ainsi on disait au singulier :

Nominatif, *rois* (roi),

Génitif et cas obliques, *roi*.

Au pluriel :

Nom., *roi*,

Génitif et cas obliques, *rois*.

Il est vrai qu'on peut expliquer la présence ou l'absence de l'*s* dans ces divers cas par l'imitation de la langue latine, qui souvent l'admet au nominatif singulier et à certains cas obliques du pluriel; tandis qu'elle le rejette aux cas obliques du singulier et au nominatif du pluriel : *dominus, domino*, et *domini dominis*.

CHAPITRE 1.

communs à l'ancienne et à la nouvelle France. L'une et l'autre suivent dans la phrase une marche analytique et aiment la construction directe. Toutes deux rendent le passif à l'aide de l'auxiliaire *être*; toutes deux expriment deux fois la négation (*ne pas, né két*) et en séparent les deux éléments par le *et*. Plusieurs formes de la numération française ont certainement une origine celtique. Les nombres *septante* et *octante* étaient latins; *soixante et dix* et *quatre-vingts* sont gaulois. Les Bretons aiment la multiplication par vingt : ils disent *deux-vingts* pour quarante, *trois-vingts* pour soixante, etc.; ils disent encore, comme nos aïeux, *six-vingts* et *quinze-vingts*. L'esprit celtique se retrouve dans plusieurs de nos idiomes. Le verbe *faire*, suivi d'un infinitif, *faire bâtir*, cette tournure si essentiellement française, appartient à la langue bretonne. Ils disaient avant nous : *allez voir, aimer à persévérer, savoir chanter*. Ils construisaient comme nous les personnels régimes d'un verbe : *il me voit; je vous aime*. Ce n'est pas jusqu'à la prononciation française qui ne tienne de notre descendance. Tous les sons simples du français se retrouvent dans le breton, et tous ceux du breton, à l'exception d'un seul (le *ch* ou le *χ*), sont aussi dans notre langue : l'*u* et l'*e* très-ouvert, l'*e* muet, si rare partout ailleurs, le *j* pur, inconnu à toute l'Europe, les deux sons allongés du *l* et du *n* (comme dans les mots *bataille* et *défilé*), sont communs à la langue française et aux idiomes celtiques. Le *t* euphonique (*viendra-t-il*), cette singularité de la langue, est, dit M. Edwards, très-fréquent dans le breton. Ce savant a même cru reconnaître que la différence marquée entre la prononciation du nord et celle du midi de la France correspond jusqu'à un certain point à une différence analogue dans les idiomes primitifs des Gaulois. Par exemple, l'idiome breton, parlé alors dans les provinces du nord, emploie fréquemment l'*n* nasal, qu'on ne trouve pas dans le gaélique, dialecte des Gaulois du Midi.

Cette persistance du langage nous étonnera moins si nous nous souvenons que la race celtique a conservé avec la même fidélité ses coutumes, ses mœurs et même ses lois. Un jurisconsulte a montré dans le droit coutumier de la

France des restes certains et nombreux de l'ancienne législation gauloise¹.

La poésie de cette population primitive ne mérite pas moins que sa langue de fixer un instant notre attention.

Restes de la poésie gauloise.

Toute la culture intellectuelle de la race celtique était confiée à la classe sacerdotale, dont les deux principaux ordres étaient ceux des druides et des bardes. Les druides² étaient plus spécialement les ministres du culte, les arbitres souverains de la justice, les dépositaires de l'autorité morale et des traditions scientifiques. Ils formaient une puissante théocratie dominée par un chef électif et se rassemblaient chaque année en une sorte de concile. Ce corps redoutable se recrutait à l'aide de sévères épreuves et imposait à ses disciples un long noviciat. Les anciens membres transmettaient oralement à leurs nouveaux associés le dépôt encyclopédique de la science, et vingt ans suffisaient à peine pour le posséder tout entier³. Les bardes, musiciens et poètes, chantaient les hymnes des dieux dans les sacrifices, animaient le courage des combattants et célébraient leurs exploits dans les festins publics. Toute l'antiquité classique est unanime pour leur reconnaître ce double caractère religieux et patriotique. Les mêmes fonctions sont attribuées aux bardes avec plus de détails par les lois de Moelmud, qui passent aux yeux de quelques savants pour un remaniement ultérieur des lois préexistantes à l'établissement du christianisme, mais qui certainement sont antérieures à celles de Hoel le Bon, législateur gallois du dixième siècle. Selon ces lois, le devoir des bardes est de répandre et de

1. M. Laferrière, *Histoire du droit civil de Rome et du droit français*.

2. *Derouyd* vient de *De* ou *Di*, Dieu, et *rhoud* ou *rhoud*, parlant (allemand). *Derouyd* signifie donc interprète des dieux, ou qui parle des dieux. Le mot grec *Θεολόγος* en est la traduction littérale.

3. On peut lire au commencement des *Chants populaires de la Bretagne*, un spécimen de cet enseignement druidique. C'est un poème fort obscur, où diverses notions d'astronomie, d'histoire et de mythologie celtique sont rattachées à la série des premiers nombres. Quelques Bretons le chantent encore sans en comprendre le sens.

CHAPITRE I.

server toutes les connaissances morales. Ils doivent tenir compte de chaque action mémorable, soit de l'individu, soit de la tribu; de tous les événements du temps, de tous les phénomènes de la nature, des guerres et des victoires; ils sont chargés de l'éducation de la jeunesse, ils ont des franchises particulières, ils sont mis de niveau avec l'agriculteur, et reçoivent comme une des trois colonnes de la nation¹.

Les bardes ne tardèrent pas à dégénérer. Posidonius, qui visita la Gaule un siècle avant l'ère chrétienne, nous montre un barde courant après les roues du char de Luern, roi d'Arvernes, et ramassant avec reconnaissance une bourse que ses louanges lui ont attirée. La même décadence est attestée par les plus anciens monuments poétiques des bardes celtiques, dont la critique moderne a établi incontestablement l'authenticité². Nous y voyons des bardes placés pour la plupart sous le patronage des chefs militaires, s'asseoir à leur table, demeurer dans leur palais et les accompagner à la guerre. C'est une véritable domesticité féodale³.

Le siège principal du bardisme au temps de César était la Bretagne. C'est là que les jeunes Gaulois allaient apprendre aux mystères de leur culte. Cette contrée, moins exposée aux invasions étrangères, offrait sans doute un asile favorable aux savants dépositaires des traditions celtiques. La Bretagne armoricaine se trouva dans des circonstances tout aussi favorables. Sa position géographique, ses forêts profondes, sa mer la préservèrent du contact des mœurs et des institutions romaines. De plus elle reçut au quatrième et au cinquième siècle de nouveaux éléments druidiques. Plusieurs invasions de Bretons insulaires vinrent successivement ranimer en elle l'ancien esprit national; d'abord en 383, à la suite du tyran Maxime, et plus tard au cinquième et au sixième siècle, quand les Saxons vainqueurs expulsèrent un grand nombre des habitants de l'île. La race celtique, ainsi

¹ A. Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. 5. — *Myths and Folklore of Wales*, t. III, p. 291.

² J. G. Barrow, *A vindication of the genuineness of the ancient British*

³ A. Villemarqué, *Introduction* (ouvrage cité).

concentrée dans l'Armorique, devint plus compacte et plus forte. Les institutions antiques refleurirent, les bardes retrouvèrent leur éclat. Taliesin, le chef des bardes, des prophètes et des druides gallois, fut probablement au nombre des émigrés qui vinrent chercher en Gaule un asile. Hyvarnion, exilé comme lui, fut admis comme barde domestique dans la maison du duc Judick-Haël. Les Bretons d'Armorique ont recueilli, comme leurs frères du pays de Galles, les œuvres de leurs poètes les plus célèbres. La plupart se sont perpétuées, sans autre secours que la transmission orale. Il est un barde pourtant dont les chants avaient été écrits, et conservés ainsi jusqu'à la fin du siècle dernier. Il se nommait Gwenchlan. M. de La Villemarqué, tout en regrettant la perte du précieux manuscrit, croit pouvoir au moins nous offrir un des poèmes de ce barde. C'est un chant populaire que les paysans bretons intitulent *Prédiction de Gwenchlan*. Le savant critique trouve que le fonds d'opinions, de mœurs, de sentiments, d'idées et d'images qui le constituent offre tous les caractères de la poésie des bardes du cinquième et du sixième siècle, avec une teinte encore plus crue de paganisme, et une haine prononcée contre l'Eglise chrétienne. Nous allons en citer quelques fragments.

Le barde, vieux et privé de la vue par la barbarie d'un chef étranger, s'abandonne d'abord à sa douloureuse rêverie.

« Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.

« Quand j'étais jeune, je chantais; devenu vieux, je chante encore.

« Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin pourtant. »

Comme les druides animaient de leurs hymnes les guerriers gaulois compagnons de Vindex, comme Taliesin et Merlin prédisaient la défaite de la race saxonne et le triomphe des indigènes, Gwenchlan, dans une poétique imprécation qui rappelle les *diræ preces* des bardes de l'île de Mona, annonce la défaite des étrangers. L'agresseur lui apparaît sous l'image d'un sanglier, le chef armoricain sous celle d'un cheval de mer. Il assiste au combat furieux qu'ils se livrent,

CHAPITRE I.

laisse emporter par l'ivresse de la victoire et du car-

vois le sanglier qui sort du bois : il boite, il est blessé.
sa gueule béante est pleine de sang, son crin est blanchi
ge.

est entouré de ses petits qui grognent de faim.

vois le cheval de mer venir à sa rencontre, et faire
ter le rivage d'épouvante.

est aussi blanc que la neige brillante; il porte au front
rnes d'argent.

eau bouillonne sous lui, au feu du tonnerre de ses na-

tiens bon! tiens bon! cheval de mer; frappe-le à la tête;
fort, frappe.

es pieds nus glissent dans le sang! Plus encore! Frappe
Plus fort encore!

vois le sang lui monter jusqu'aux genoux, je vois le
omme une mare!

us fort encore! Frappe donc! Plus fort encore! Tu te
ras demain. »

s, changeant tout à coup la scène, et associant à sa ven-
e les animaux de proie, il donne à sa poésie un caractère
nergique et plus sauvage encore.

omme j'étais doucement endormi dans ma froide tombe,
ndis l'aigle appeler au milieu de la nuit.

appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel.

il leur disait en les appelant : Levez-vous vite sur vos
bles.

e n'est pas de la chair pourrie de chiens et de brebis,
e la chair chrétienne¹ qu'il nous faut!

eux corbeau de mer, dis-moi, que tiens-tu ici?

e tient la tête du chef d'armée; je veux avoir ses deux
rouges.

e lui arrache les yeux, parce qu'il a arraché les tiens.

t toi, renard, dis-moi, que tiens-tu ici?

¹ Peut-être ne faudrait-il pas voir dans cette expression la haine contre
on chrétienne. Les paysans, même de nos jours, emploient le mot
comme synonyme de *humain*.

« Je tiens son cœur, qui était aussi faux que le mien ;
« Qui a désiré ta mort, et qui t'a fait mourir depuis longtemps.

« Et toi, dis-moi, crapaud, que fais-tu là au coin de sa bouche ?

« Moi, je me suis mis ici pour attendre son âme au passage. Elle demeurera en moi tant que je vivrai, en punition du crime qu'il a commis,

« Contre le barde qui habitait jadis entre Roch-Allaz et Port-Gwenn. »

Cette dernière et effrayante idée se rattache directement au dogme druidique de la métasomatose. L'originalité puissante, le coloris ardent de cette poésie, la haine des étrangers chrétiens, tout nous semble confirmer l'opinion de M. de La Villemarqué, et assigner à ce morceau la date la plus réculée.

Abandonnons maintenant l'Armorique et ses bardes ; laissons-les s'adoucir sous l'influence de ce christianisme qu'ils embrasseront avec autant de ténacité qu'ils l'ont d'abord repoussé avec énergie. Nous entendrons encore leur voix au moyen-âge, nous retrouverons leurs braves chevaliers autour de la table ronde d'Arthur et du tombeau enchanté de Merlin.

Les Ibères.

Il y avait sur le sol de la Gaule un autre peuple que des travaux récents paraissent avoir définitivement rattaché à la souche celtique, mais qui diffère assez du reste de la race pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici mention :

Les Ibères, dont les restes survivent encore aujourd'hui dans la population basque, sont probablement le peuple le plus ancien de l'Europe. Ils semblent avoir formé l'avant-garde de cette grande migration qui, des contrées de la haute Asie, envahit flot à flot l'Occident. On ne peut dire par quelle route ils vinrent ; mais ils couvrirent de leurs tribus le midi de la Gaule jusqu'à la Garonne, et peut-être jusqu'à la Loire, une grande partie de l'Espagne, à laquelle ils donnèrent leur nom, la côte nord-ouest de l'Italie jusqu'à l'Arno, et les trois grandes îles de la Méditerranée.

CHAPITRE I.

rait difficile de refaire, à l'aide de quelques mots
és aux écrivains grecs et romains, l'image d'un peuple
entièrement détruit. Toutefois, à travers le demi-jour
documents incomplets, les Ibères nous apparaissent
une race active, ingénieuse, plus propre à la défense
attaque, et dont la civilisation hâtive et incomplète fut
rs fois en proie à la violence barbare de leurs plus
voisins. Disséminés sur une surface immense, ils for-
plutôt des tribus qu'une nation. Point de ligue entre
int d'alliances : ils restèrent isolés par fierté, et faibles
ement. Ceux des montagnes semblent avoir retrempé
ergie dans la sauvage nature qui les environnait. Voi-
Celtés, ils s'en distinguaient par la sobriété de leur
simplicité sévère de leur costume. Tandis que les Gau-
aient les habits éclatants, rayés de couleurs brillantes,
es portaient des vêtements noirs de grosse laine avec
ues bottes de crin. Les femmes même, comme aujour-
s Espagnoles, se paraient de voiles noirs.

en eux indique un peuple primitif, qui s'est fait lui-
es idées par l'observation, et n'a rien reçu des autres.
e de ces tribus donne aux mois des noms particuliers,
ces noms désignent d'une manière pittoresque l'aspect
roductions de la nature à la période de l'année qu'ils
sent. Sa semaine est de trois jours, période dont la
lurée et le souvenir facile durent convenir à une civili-
saisante.

Langue et poésie des Ibères.

ngue des Ibères, qu'ils nommaient eux-mêmes *Escara-
ara*, a été le sujet de curieuses recherches¹. Il paraît
qu'elle ne différerait pas essentiellement du basque
arle encore aujourd'hui des deux côtés des Pyrénées.
ques savants ont beaucoup vanté la richesse de cette lan-
ont cité avec orgueil les deux cent six présents que

Ampère, dans son *Histoire de la littérature française avant le
siècle*, cite les travaux antérieurs aux siens. Il faut ajouter ceux de
F. Edwards, dans l'ouvrage cité ci-dessus.

possède chaque verbe, les modes affirmatifs, négatifs, éventuels, courtois, familiers, masculins et féminins dont il dispose, sans réfléchir que cette abondance stérile atteste l'enfance d'une civilisation qui n'a pu parvenir à la simplicité des idées générales et au facile mécanisme d'une langue analytique¹.

Cet âge social n'est pas le moins favorable à la poésie. Strabon atteste que les Turditains, peuple espagnol de race ibérique, possédaient de son temps des monuments écrits d'une antique tradition, des poèmes et des lois en vers, vieilles, disait-on, de six mille ans². Les Galiciens marchaient au combat en chantant des hymnes guerriers³. Les Cantabres entonnaient le péan de victoire sur la croix où les clouait la barbarie des Romains⁴. De tous ces chants, il nous resterait, si nous en croyions G. de Humboldt et J. J. Ampère, un fragment écrit en langue basque et relatif à un siège que les armées d'Auguste firent soutenir aux Ibères, dans leurs montagnes. Ce poème populaire, au moins sous sa forme actuelle, est bien loin d'être contemporain de l'époque qu'il célèbre; et, malgré la rude simplicité qui le caractérise et semble attester une origine ancienne, la critique moderne en a mis en doute l'authenticité. Nous citons néanmoins cette curieuse composition dans la traduction qu'en a donnée Ampère⁵.

« Les étrangers de Rome — veulent forcer la Biscaye, et — la Biscaye élève — le chant de guerre.

« Octavien (est) — le seigneur du monde; — Lecobidi, — des Biscayens.

1. M. Edwards semble devoir dissiper le prestige de la langue basque, en faisant remarquer ce principe, que « des particules détachées dans d'autres langues entrent en combinaison dans celle-ci, pour former des déclinaisons et des conjugaisons fort compliquées en apparence. » Le même auteur cite, dans sa *Lexicographie*, un assez grand nombre de mots français qui paraissent venir de la langue basque, comme *ennui* de *enojua* (espag. *enoje*, ital. *noja*), *aise* de *aisa* (facile); *vague* (flot) de *baga*.

2. Strabon, liv. III, chap. 1.

3. Silius Italicus, liv. III, v. 345.

4. Strabon, liv. III, chap. IV.

5. Ce poème fut découvert en 1590, par J. Ibanez de Ibarra, et publié pour la première fois en 1817 par G. de Humboldt, dans le *Mithridate*. Mon ami Julien Vinson, jeune et savant linguiste, croit que ce chant ne remonte pas au delà du seizième siècle.

CHAPITRE II.

côté de la mer, — du côté de la terre, — Octavien et le siège (alentour).

plaines arides — sont à eux ; — (à nous) les bois de l'agne, — les cavernes.

lieu favorable — nous étant postés, — chacun (de même) — a le courage.

ite (est notre) frayeur, — au mesurer des armes ; — à notre arche au pain, vous — êtes (mal) pourvue.

ures cuirasses — ils portent (eux), — les corps sans — (sont) agiles.

ans durant, — de jour et de nuit, — sans aucun relâche le siège dure.

and un de nous — eux tuent, — quinze d'eux (sont)

us) eux (sont) nombreux, et — nous petite troupe, — nous faisons — amitié. »

entrevoions déjà, dans ce chant guerrier de la race grecque, le peuple conquérant qui apporte à la Gaule d'autres mœurs, une civilisation et une littérature nouvelles. C'est de lui que nous avons maintenant à parler.

CHAPITRE II.

LA GAULE GRECQUE ET ROMAINE.

Influence de la Grèce sur la Gaule. — Influence de Rome.

Influence de la Grèce sur la Gaule.

sur tout par Rome que la Gaule connut la Grèce. Mais les colonies helléniques viennent avant Rome la Gaule, elles ne font qu'en toucher le bord. Rhodes établit un port à l'embouchure du Rhône. Marseille elle-même reste pendant six siècles isolée dans son élégante civilisation. Elle introduit la Grèce en Gaule ; elle ne transforme pas les Gaulois en Grecs. « Marseille, dit un géographe latin,

contemporain de l'empereur Claude¹, est une ville d'origine phocéenne, placée entre des nations sauvages maintenant pacifiées, mais dont elle diffère beaucoup. Il est merveilleux avec quelle facilité elle a conquis sa place parmi elles, et combien elle a conservé fidèlement jusqu'à ce jour sa propre civilisation. » La Grèce ignorait profondément cette Gaule, où ses propres enfants s'étaient depuis longtemps établis. Diodore de Sicile, qui écrivait après César, parle des régions transalpines comme d'un pays où tous les fleuves sont glacés.

La civilisation grecque fut donc circonscrite ici dans un étroit espace. Elle eut sa vie à part, jusqu'à ce que cette contrée fût devenue entièrement romaine. Alors seulement nous voyons les sciences et les arts grecs se répandre dans les provinces gauloises, comme ils avaient prévalu à Rome. Du temps de César, les Gaulois se servaient de caractères helléniques pour écrire leur propre langue. Sous les Antonins, Lucien mentionne un philosophe gaulois, c'est-à-dire probablement un druide, qui était instruit dans les lettres de la Grèce et parlait très-bien la langue grecque. Les médailles gauloises frappées avant la conquête sont d'un travail grossier : après cette époque, la Gaule donne des sculpteurs à Rome. Ce fut de Clermont qu'on fit venir l'artiste chargé d'exécuter la statue colossale de Néron. Au quatrième siècle le grec était aussi usuel à Arles que le latin. Le peuple chantait indifféremment l'office religieux dans ces deux langues.

On peut dire en général que la Grèce n'était pas faite pour la domination, mais pour l'influence ; elle ne devait pas être la reine, mais l'institutrice du monde. La Grèce ne conquiert pas, elle colonise ; elle ne saisit pas les populations comme dans une moule puissant pour leur donner sa forme : elle jette en elles son esprit et sa pensée. Rome fut conquérante comme le premier empire français, par les armes et les lois, la Grèce le fut comme notre dix-huitième siècle, par les idées et par les arts. Ces deux forces agirent ensemble sur la Gaule. L'épée de César creusa le sillon où germèrent les idées des Grecs.

¹. Pomponius Mela, liv. II, chap. v.

CHAPITRE II.

Influence de Rome.

ne représente le principe du gouvernement ; si elle com-
est pour unir, pour organiser dans un corps puissant
les nations qu'elle absorbe. A la suite de ses légions
sont ses légistes. Sa vraie littérature c'est son droit im-
muable, c'est-à-dire l'unité dans le commandement ; c'est aussi
la science du Forum, destinée à le faire prévaloir. Sa vie
militaire, c'est la fondation du pouvoir ; son histoire, c'est
l'histoire de la guerre et de la conquête.

Le sénat puissant, âme de Rome et du monde, attire et
entraîne tout élément étranger. La plèbe, c'est-à-dire les vain-
cus, les nouveaux Romains, lutte en vain au nom du principe
de la liberté ; le jour où la liberté semble triompher,
le sénat, ce pouvoir multiple, est convaincu d'impuissance
à représenter la force centrale, ce jour-là se constitue la vraie
forme de Rome, l'unité la plus formidable du commande-
ment, le despotisme militaire, l'empire ; forme si vitale, que
seule Rome organise définitivement le monde déjà
conquis, et que le nom de cette puissance se prolonge à
travers les temps modernes comme un objet d'admiration et
d'effroi, comme l'effroi de la liberté et la suprême ambi-
tion de quiconque aspire à fonder un vaste et énergique
gouvernement.

Il est remarquable que c'est l'orgueil du commandement
qui donne à la littérature romaine une originalité frappante.
La poésie elle croit imiter la Grèce ; elle en copie toutes
les formes ; mais une pensée inconnue à la Grèce domine et
dirige cette imitation. Partout dans les poètes latins au-
dessus de ces riantes images de la mythologie s'élève l'image
solennelle de l'immortelle cité : par delà les sommets de l'O-
lympe on découvre toujours les murailles de la grande Rome,
Urbs æternia Romæ.

La Gaule soumise par Jules César se vit associée aux des-
tins de l'empire. Déchirée jusqu'alors par les rivalités
de ses peuples divers, elle connut pour la pre-
mière fois l'unité et le calme d'un gouvernement régulier. Si
la conquête avait été atroce, l'administration fut d'abord équi-

table. César semblait avoir donné Rome aux Gaulois plutôt que la Gaule à Rome : les légions, le sénat même s'ouvrirent pour ces nouveaux sujets de l'empire. « Le droit civil se rapprochant de plus en plus de l'équité naturelle, et par conséquent du sens commun des nations, devint le plus fort lien de l'empire et la compensation de la tyrannie politique¹. »

L'activité inquiète des Gaulois se tourna du côté des lettres : mais ils en embrassèrent surtout la partie lucrative et pratique. Les Gaulois comptèrent peu de philosophes, beaucoup de grammairiens et d'avocats. Le premier rhéteur qui s'établit à Rome fut le Gaulois Gniphon. L'un des orateurs les plus puissants fut aussi un Gaulois, Domitius Afer, accusateur plein d'énergie et courtisan déhonté de Caligula. La Gaule latine produisit des poètes érudits comme Valérius Caton et Varron d'Atax (de l'Aude), puis des écrivains dont l'élégance égale la corruption, comme le romancier Pétrone. En général toute cette littérature n'est point gauloise, mais romaine : elle reproduit les mœurs et les idées des vainqueurs ; mais, étrangère et venue trop tard, elle n'a pu saisir dans le cœur même de Rome le sentiment inspirateur qui a fait l'originalité de la littérature latine, le fier et sublime patriotisme de ces dominateurs du monde ; elle a remplacé par les artifices du langage la simplicité sérieuse de la poésie et de l'éloquence.

Cependant la Gaule souffrait du mal universel de l'empire. La puissance romaine avait pour base l'esclavage : or l'esclavage, que la guerre ne recrutait plus, devenait stérile par la cruauté des maîtres, comme la liberté par leur infâme corruption. La dépopulation des campagnes était effrayante : les arts déclinaient rapidement : la fiscalité impériale augmentait d'exigence à mesure que les malheureuses provinces étaient moins capables de la satisfaire. Les forces manquaient aux laboureurs, les champs restaient déserts ; les cultures se changeaient en forêts². Alors les cultivateurs, désespérés par

1. Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 94.

2. Lactantius, *De mortibus persecutorum*, chap. VII et XXII. On peut voir cette admirable description de Lactance traduite dans l'*Histoire de France* de M. Michelet, t. I, p. 99.

CHAPITRE II.

ère, coururent aux armes, et formèrent, sous le nom de
des¹, des troupes de vagabonds qui pillaient et brû-
les campagnes. L'empereur Maximien écrasa ces mal-
x, mais le massacre augmenta encore la solitude : le
s'étendait chaque jour. Le peuple maudissait cette puis-
romaine qui ne manifestait plus son action que par des
s légales. Il tournait avec anxiété ses yeux vers le Nord,
quant de tous ses vœux les barbares, libérateurs terri-
« Il appelle l'ennemi, disent les auteurs du temps; il
onne la captivité¹! »

barbares en effet devaient sauver les provinces, mais
truisant l'empire. Il fallait qu'une dissolution univer-
t naître de nouvelles mœurs, de nouvelles institutions.
omme dans toute organisation, une vie nouvelle ne
t être achetée qu'au prix de la mort et de toutes ses
rs.

ce à dire pourtant que cette envahissante Rome ne
rien sur le sol gaulois dont elle va se retirer? La langue
presque toute latine que nous parlons encore, atteste
civilisation romaine survit à l'invasion qui semblait
l'engloutir. « Ce qui reste de Rome dans la Gaule est
et immense. Elle y laisse l'administration, elle y a fondé
. La Gaule n'avait auparavant que des villages, tout au
es villes : ces théâtres, ces cirques, ces aqueducs, ces
que nous admirons encore sont le durable symbole de
isation fondée par les Romains, la justification de leur
ête de la Gaule. Telle est la force de cette organisation
rs même que la vie paraîtra s'en éloigner, alors que les
res sembleront près de la détruire, ils la subiront
é eux. Il leur faudra, bon gré, mal gré, habiter sous ses
s invincibles qu'ils ne peuvent ébranler : ils courberont
e, et recevront encore, tout vainqueurs qu'ils sont, la loi
me vaincue. Ce grand nom d'empire, cette idée d'éga-
us un monarque, si opposée au principe aristocratique
Germanie, Rome l'a déposé sur cette terre. Les rois bar-

¹ agat, gall. rassemblement.

² Iulianus, *De Gubernatione Dei*, lib. V.

bares vont en faire leur profit. Cultivée par l'Église, accueillie dans la tradition populaire, elle fera son chemin par Charlemagne et par saint Louis. Elle nous amènera peu à peu à l'anéantissement de l'aristocratie, à l'égalité, à l'équité des temps modernes ¹. »

CHAPITRE III.

L'INVASION GERMANIQUE EN GAULE.

Les Germains conquérants de la Gaule. — Leur langue. — Leur poésie.
Leur influence sur la civilisation moderne.

Les Germains conquérants de la Gaule.

Rome, avilie par tous les vices du despotisme, ne dominait plus le monde que pour le corrompre. Elle en vint à perdre la dernière de ses vertus, le courage militaire. Dès lors la fusion des peuples, l'association des races, qui paraît être dans l'histoire l'œuvre suprême de la Providence, sembla s'arrêter. Elle ne faisait que changer de marche : au lieu de l'absorption des peuples par une seule ville, on vit s'accomplir l'invasion tumultueuse de l'empire par toutes les nations barbares. La domination matérielle de Rome était condamnée à périr : ce qu'il y avait de juste, de vrai, de beau dans les civilisations antiques devait surnager comme une arche sainte sur ces flots d'un nouveau déluge. Les idées devaient conquérir les vainqueurs ; de nouvelles mœurs, des vérités nouvelles, surgir du mélange de ces races inconnues, et le genre humain parvenir, à travers toutes les convulsions de l'histoire, à retrouver un jour la civilisation par l'indépendance.

Les peuples que la Providence conviait à cette destruction régénératrice étaient vaguement connus des Romains et les Grecs sous le nom de Germains. César n'aperçoit que

¹. Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 444. — Voyez aussi Guizot, *Cours d'histoire moderne*, II^e leçon.

CHAPITRE III.

avant-postes : il subjugué et décrit quelques troupes
nées, enfants perdus de la barbarie, qui donnent l'idée
race entière, à peu près comme un camp ressemble à
auon. Tacite pénètre plus avant : derrière la bande
iplinée il entrevoit la tribu sédentaire, et soupçonne
ivilisation dont son génie devine les traits les plus mar-
s. Toutefois ses investigations s'arrêtent aux bords de
: au delà il ne connaît que quelques noms. La critique
ne a tâché de dévoiler l'ensemble du tableau. De longs
ments travaux¹ ont démontré l'unité essentielle de ces
es divers, leur origine orientale, leur parenté lointaine
es nations qui peuplèrent la Grèce et l'Italie. Enfin ils
construit, à l'aide des poèmes antiques de la Scandina-
de l'Allemagne, l'image de cette civilisation incomplète,
curieuse, qui a laissé encore de nombreuses traces dans
re.

te vaste contrée qui s'étend au nord de l'Europe, de la
aspienne à l'océan Glacial, avec ses steppes immenses,
turages sans bornes, ses marécages entrecoupés de sa-
ses forêts vierges de soixante journées de marche, fut
e le lit où s'épancha la race germanique. Des confins de
où elle prend naissance, on peut suivre la grande horde
on en région ; on peut compter ses étapes, dont chaque
forme un peuple, Gètes, Goths, Lombards, Saxons,
ndes, Scandinaves ; jusqu'à ce que remplissant tout le
touchant d'un côté à l'ancienne Perse, et par la Perse
le, ce berceau des races européennes, de l'autre à la
au Nord et aux glaces de la Norvège, elle enveloppe
re romain et suspend sur sa tête la menace d'une for-
le invasion.

Langue des Germains.

langue, cette expression mobile du caractère d'un
e, présente chez les Germains, comme la race elle-
e, une incontestable unité. Elle accompagne les exilés,

plus récent et le plus complet de ce côté du Rhin, est l'ouvrage de
am, *Les Germains avant le christianisme*.

et semble se modifier avec les climats et les temps qu'ils traversent. D'abord riche et luxuriante au Midi, et près du berceau oriental de la nation, elle se dépouille peu à peu de sa brillante parure à mesure qu'elle vieillit et s'avance vers le Nord. On dirait que l'idiome des tribus germaniques, comme la végétation du globe, devient plus sévère et plus sombre en s'éloignant des heureuses contrées du soleil. Dans l'ancien gothique abondent les voyelles sonores ; le teutonique retient encore plusieurs de ces qualités musicales. Les sons s'assourdissent, les mots se contractent dans l'anglo-saxon et dans le scandinave¹. La syntaxe grammaticale n'éprouve pas une moins grande simplification, et, pour ainsi dire, un moindre desséchement. Les anciennes déclinaisons et conjugaisons germaniques semblent défier, par la multiplicité de leurs formes, tous les accidents, tous les caprices de la pensée. La déclinaison présente trois genres, trois nombres et six cas ; les verbes ont quarante flexions différentes et se partagent en six conjugaisons. Mais bientôt ce mécanisme si compliqué se brise, ce branchage épais et quelque peu confus s'éclaircit en s'appauvrissant. Les mots se dépouillent de leurs flexions, les idées accessoires de temps, de modes, de personnes, s'expriment à l'aide de particules et de suffixes, cortège banal des verbes, qui les accompagne et les quitte tous indifféremment. Les langues germaniques subissent la même destinée que les idiomes d'origine romaine : elles commencent par être une musique et finissent par devenir une algèbre.

Cette langue ne fut pas sans influence sur la formation de celle que nous parlons aujourd'hui. MM. Dietz et Ampère évaluent à mille environ le nombre des mots français empruntés aux idiomes germaniques, sans compter les dérivés et les composés². Il est d'ailleurs à remarquer qu'un grand nombre

1. L'*âme* se dit en gothique *saivola* ; en teutonique, *seola* ; en anglo-saxon, *sævl* ; en scandinave, *sál*. — Le gothique, *arvazna*, flèche, ne se reconnaît plus dans le scandinave *or* ; et *fairguni*, montagne, se resserre en allemand et devient le mot *Berg*.

2. La philologie, d'accord avec l'histoire, nous montre partout, dans ces emprunts, l'influence prédominante des dialectes du bas allemand. Les voyelles, éclatantes dans le haut allemand, s'assombrissent dans notre langue : l'*a* long devient un *é* : *uo* se change en *ó* : *bære* fait *bière* ; *hár*, *haire* ; *rát* est

CHAPITRE III.

ts d'origine allemande, adoptés par la langue française
oyen âge, sont tombés en désuétude dans le français
ne. Il semble que l'idiome, comme le sol, ait rejeté peu
la plus grande partie des éléments étrangers importés
colquète germanique.

langue dont le système présente des combinaisons si
es, des origines si lointaines, des influences si étendues,
n d'annoncer un peuple véritablement barbare. L'étude
poésie des anciennes populations germaniques nous
encore une plus haute idée de leur valeur intellectuelle.

Poésie des Germains.

rs chants guerriers étaient impétueux et terribles,
e le choc de leurs armes. Quand les Germains s'avan-
au combat, la bouche collée contre leurs boucliers, et
sant dans l'airain leurs hymnes militaires, l'armée ro-
effrayée croyait entendre le cri sauvage des aigles et
utours. Vaincus, ils chantaient leur chant de mort au
des tortures; vainqueurs, ils célébraient leurs succès
poétiques récits. Nous en avons un exemple dans un
ent anglo-saxon sur la bataille de Finsburh, qui remonte
mps païens et qui respire bien l'ivresse du sang et la
la destruction.

armée est en marche; les oiseaux chantent, les cigales
les lames belliqueuses retentissent. Maintenant com-
à luire la lune errante sous les nuages; maintenant
ge l'action qui fera couler des larmes.... Alors com-
le désordre du carnage; les guerriers s'arrachaient
ains leurs boucliers creux; les épées fendaient les os
ânes. La citadelle retentissait du bruit des coups; le
ou tournoyait noir et sombre comme la feuille du saule;
tincelait comme si le château eût été tout en feu. Ja-
e n'entendis conter bataille plus belle à voir¹. »

de conroi, arroi, darroi. Les consonnes fortes s'affaiblissent : fou
ent p en français, comme en bas allemand; b remplace souvent p;
passée à t. Haut allem. *werfan*; goth., *werpan*; franç., *guerpier*. —
m, *Rutper*, *Gauspert*; franç., *Robert*, *Gobert*.

nybeare, *Anglo-Saxon Poetry*. — Ozanam, *les Germains avant le*
isme.

Outre ces chants qui rappellent les poésies lyriques de Tyrtée, les Germains avaient de longues narrations poétiques, qui, comme les poèmes épiques de la Grèce, circulaient de tribus en tribus, d'âge en âge, et formaient un patrimoine de gloire commun à toute la nation. Tacite connaissait déjà chez les Germains cette histoire chantée qui leur tenait lieu d'annales ; et Charlemagne, qui fit rassembler et écrire ces récits héroïques, fut le Pisistrate de ce nouvel Homère. Malheureusement le temps n'a pas respecté sa *recension*. Les monuments antiques de la poésie scandinave peuvent seuls, avec les Niebelungen, nous en donner une idée incomplète. Cependant nous possédons encore un court, mais authentique et précieux monument de cette vieille poésie héroïque.

M. Jacob Grimm a retrouvé un fragment d'épopée populaire, écrit en dialecte francique, et dont les héros sont précisément les mêmes que ceux qui figurent dans les Eddas. Nous allons en citer la traduction¹. Le sujet du récit est une rencontre entre deux guerriers du cycle germanique, Hildebrand et son fils Hadebrand, qui se combattent sans se connaître.

« J'ai ouï dire que se provoquèrent, dans une rencontre, Hildebrand et Hadebrand, le père et le fils. Alors les héros arrangèrent leur sarreau de guerre, se couvrirent de leur vêtement de bataille, et par-dessus ceignirent leur glaive. Comme ils lançaient leurs chevaux pour le combat, Hildebrand, père de Hadebrand, parla. C'était un homme noble, d'un esprit prudent. Il demanda brièvement à son adversaire quel était son père dans la race des hommes, ou encore : De quelle
« famille es-tu ? Si tu me l'apprends, je te donnerai un vêtement de guerre à triple fil : car je connais, guerrier, toute
« la race des hommes. »

« Hadebrand, fils de Hildebrand, répondit : « Des hommes
« vieux et sages de mon pays, qui maintenant sont morts,
« m'ont dit que mon père s'appelait Hildebrand ; je m'appelle

1. Nous l'empruntons à l'*Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, par M. J. J. Ampère.

CHAPITRE III.

Hildebrand. Un jour il alla vers l'est; il fuyait la haine de sa femme; il était avec Théodoric et un grand nombre de héros; il laissa seuls dans son pays sa jeune épouse, son fils encore petit, ses armes qui n'avaient plus de maître; il alla du côté de l'est.... Mon père était connu de vaillants guerriers : ce héros intrépide combattait toujours à la tête de l'armée; il aimait trop à guerroyer, je ne pense pas qu'il soit encore en vie.

— Seigneur des hommes ! dit Hildebrand, jamais du ciel tu ne permettras un combat semblable entre deux hommes de même sang. » Alors il ôta un précieux bracelet d'or qui entourait son bras et que le roi des Huns lui avait donné. « Prends-le, dit-il à son fils, je te le donne en souvenir. »

Hildebrand, fils de Hildebrand, répondit :

« C'est la lance à la main, pointe contre pointe, qu'on doit avoir de semblables présents. Vieux Hun, tu es un mauvais compagnon ; espion rusé, tu veux me tromper par tes paroles, et moi je veux te jeter bas avec ma lance : si vieux, veux-tu forger de tels mensonges ? Des hommes d'un grand courage, qui avaient navigué sur la mer des Vendes, m'ont raconté d'un combat dans lequel a été tué Hildebrand, fils de Hildebrand. »

Hildebrand, fils de Hérébrand, dit :

« Hélas ! hélas ! quelle destinée est la mienne ! J'ai erré pendant six de mon pays soixante hivers et soixante étés. On me mettait toujours en tête des combattants ; dans aucun fort on ne m'a mis les fers aux pieds ; et maintenant il faut que mon propre enfant me pourfende avec son glaive, m'étende sur le sol avec sa hache, ou que je sois son meurtrier. Il peut arriver, si ton bras te sert bien, de ravir à un homme de sa vie, de son armure, de dépouiller son cadavre : fais-le, si tu en as le droit, et que celui-là soit le plus infâme des hommes de l'est qui te détournerait de ce combat dont tu as un si grand désir. Bons compagnons qui nous regardez, jugez dans votre courage qui de nous deux aujourd'hui se vantera de mieux lancer un trait, qui saura se rendre maître de deux armures. »

« Alors ils firent voler leurs javelots à la pointe tranchante, qui s'arrêtèrent dans leurs boucliers ; puis ils s'élancèrent l'un sur l'autre : les haches de pierre résonnaient.... Ils frappaient pesamment sur leurs blancs boucliers, leurs armures étaient ébranlées, mais leurs corps restaient immobiles. »

C'est avec cette grandeur et cette simplicité digne d'Homère, qu'au moins une grande portion du cycle germanique était raconté dans l'idiome des Francs au huitième siècle. Il est très-probable que ce morceau faisait partie des vieux chants nationaux que Charlemagne avait recueillis¹.

Influence des Germains sur la civilisation moderne.

Malgré les efforts de ce grand homme, qui d'une main conservait les traditions de son ancienne patrie, tandis que de l'autre il relevait les ruines de la civilisation latine, la Germanie influa moins sur la Gaule par ses monuments poétiques que par ses mœurs. Mais ses mœurs elles-mêmes trouvant dans les poèmes que nous avons indiqués leur expression la plus véritable, les idées générales qu'ils contiennent sont aussi celles que les Germains apportèrent à nos aïeux. Au premier rang, il faut placer la renaissance de l'esprit guerrier, cet amour du péril, cette ivresse du combat, qui retrempa les âmes gauloises affaiblies par la civilisation romaine. Au contact des Germains, les Gaulois de l'empire se ressouvirent des Celtes leurs pères. A ces instincts belliqueux il faut joindre le sentiment de l'honneur, cette superstition glorieuse dont le courage et la vertu sont la religion, la passion de l'indépendance individuelle, le plaisir de se jouer avec sa force et sa liberté au milieu des chances du monde et de la vie. On voit paraître en même temps deux autres traits de la physionomie germanique qui se conserveront longtemps dans notre histoire : l'un, c'est le patronage militaire, le dévouement volontaire de l'homme à l'homme, seul lien de l'association barbare et véritable prin-

1. J. J. Ampère, ouvrage cité.

CHAPITRE IV.

de la féodalité ; l'autre, le respect profond pour les femmes, cette espèce de culte protecteur que Tacite signalait déjà chez les Germains et qu'on entrevoit à travers la sauvage énergie de ses poèmes. Ces caractères nouveaux n'ont pas peu contribué à ouvrir les sources les plus fécondes et les plus pures de l'inspiration poétique du moyen âge.

CHAPITRE IV.

LA GAULE CHRÉTIENNE.

Influence du christianisme sur l'imagination et sur la pensée. — Légendes — Discussions philosophiques. — Prédication. — Histoire. — Mystères.

Influence du christianisme sur l'imagination et sur la pensée.

Le plus riche des éléments de la civilisation moderne fut le christianisme. Jamais la souveraine domination des idées sur les faits ne fut si évidente. C'est un merveilleux spectacle de cette doctrine destinée à conquérir le monde grandir et se développer dans un pays étroit, entre d'arides montagnes, au sein d'une nation faible et méprisée. Parmi toutes ces monarchies de l'Orient qui s'élèvent et périssent tour à tour sur le théâtre de l'Asie, une famille s'est perpétuée, impavide dans sa faiblesse, indomptable à ses conquérants, fière de sa misère, sa captivité, ses vices. Babylone, Perses, l'Égypte, ne parviennent pas à l'écraser : Rome même n'y peut rien ; et, si elle s'en empare un jour, elle sait que Rome sera conquise. C'est que dans la pensée de cette étonnante tribu a éclaté une grande vérité : « Il n'y a qu'un seul Dieu. » Et toutefois ce dogme resta plusieurs siècles comme inactif. Le monde l'entendit longtemps sans le comprendre : le peuple juif lui-même, qui l'exprimait, le comprenait mal ; parce qu'il manquait encore de son complément, de sa conséquence sublime. Le Christ vint la compléter en ajoutant : « Vous êtes tous frères. » Magnifique

programme des sociétés modernes ! Aussitôt *le voile du sanctuaire se déchire* ; le temple de Jérusalem est renversé : c'est le monde tout entier qui va devenir le temple. Saint Paul convie les nations au banquet fraternel de la divine parole. Les apôtres parlent, les martyrs meurent, les empereurs mettent la croix sur le trône, les barbares courbent la tête, et l'univers s'étonne d'être chrétien.

Il est facile de prévoir qu'une révolution qui régénère la société devra renouveler la pensée et l'inspiration. D'abord la Bible, cette poésie si nouvelle, ne brillera pas inutilement dans le monde. La grandeur de Jéhovah, les merveilles de la création, les éloquentes douleurs de Jérémie, les rêves lyriques d'Ezéchiel, tout dans ce livre saint devait ébranler les âmes et enflammer les imaginations. Toutefois, cette influence directe du livre sur les écrivains ne s'exercera que plus tard dans toute sa puissance. Le christianisme n'agira d'abord que sur les mœurs ; il ne deviendra une poésie qu'après avoir été une religion.

En effet, ce qui manquait à l'art épuisé de l'empire, ce n'était ni la science, ni l'étude des grands modèles, c'était l'émotion naïve et profonde, la foi, l'enthousiasme, la vie véritable de l'âme. Faire une belle ode, a-t-on dit, c'est rêver l'héroïsme. La soif des jouissances matérielles avait dissipé ce beau rêve ; une longue servitude l'avait à jamais étouffé. Mais, tandis que le sénat tout entier tremble devant son maître, voilà qu'un simple soldat ose déchirer ses édits et renverser ses idoles ; de faibles femmes, des jeunes filles esclaves descendent avec joie dans l'arène où les lions les attendent ; elles invoquent dans leurs cachots les saintes joies de l'amphithéâtre, et meurent, non pas avec résignation, mais avec ivresse.

Rien de plus pathétique, de plus attendrissant que la poésie vivante de leurs martyres, que ces *acta sincera* recueillis par les témoins de leurs triomphes, ou quelquefois écrits par eux-mêmes, et interrompus par l'appel du bourreau. Point d'apprêt, point de prétention dans ces récits : tout est simple et grand dans cet héroïsme nouveau. Le sublime coule de source dans ces interrogatoires, dont Corneille

CHAPITRE IV.

trou n'ont eu qu'à se souvenir pour créer d'admirables
s. Tantôt c'est la jeune esclave Blandine, l'une des mar-
de Lyon, contre laquelle s'acharnent les bourreaux, et
à chaque nouvelle torture, répond à la manière de Po-
te : « Je suis chrétienne. » C'est le vénérable Pothin, le
ier évêque de la Gaule, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix
vient confesser le Christ au milieu des tourments. « Quel
Dieu des chrétiens ? lui demande le gouverneur. —
e connaîtras, répond le vieillard, quand tu en seras
». »

us loin, c'est une jeune femme de vingt-deux ans, Per-
, qui raconte elle-même le premier acte de son martyre :
Mon père arriva de la ville accablé de chagrin ; il monta
l'échafaud pour ébranler ma résolution. « Ma fille, me
ait-il, aie pitié de mes cheveux blancs, aie pitié de ton
re ; si je suis digne de ce nom, si de mes mains je t'ai
ivée jusqu'à la fleur de l'âge, ne m'accable pas de dou-
r.... » En parlant ainsi, mon père, dans l'excès de sa
é, me baisait les mains, se jetait à mes pieds, et moi je
ais sur les cheveux blancs de mon père, et je le conso-
en lui disant : « Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; car,
he bien que nous ne sommes plus en notre pouvoir, mais
celui de Dieu. »

ilà ce que le christianisme naissant avait fait de l'âme
ine. Il lui avait conservé toutes ses tendresses en l'ar-
d'une force héroïque. Cette même femme, qui va braver
nt des bêtes féroces, écrit les lignes suivantes : « Quel-
jours après, nous fûmes jetés dans la prison, et j'eus
, parce que je n'avais jamais éprouvé de pareilles ténè-
» Perpétue était mère, on l'avait séparée de son jeune
it ; elle obtint qu'on le lui rendît. « Et aussitôt ma santé
tablit, ajoute-t-elle, et la prison me devint si douce, que
ais mieux être là qu'ailleurs. »

n'est pas seulement le cœur qui se sentit régénéré par
enfant de la nouvelle croyance : l'imagination, si aride,
les derniers poètes païens, qui ne connaissaient plus
merveilleux traditionnel, froide réminiscence d'une
époque, retrouva toute sa fraîcheur au souffle d'une foi

sincère. Saturne pressent les joies du ciel dans une vision qui rappelle les plus suaves peintures du *Paradis* de Dante.

« Nous avons souffert, écrit-il; nous étions sortis de la chair, et nous commençâmes à être portés vers l'Orient par quatre anges dont les mains ne nous touchaient pas. »

Le regard de Béatrice, qui soutient le poète florentin dans son ascension céleste, n'exprime pas avec plus de charme cette attraction mystérieuse et délicate qui n'est pas un contact. On dirait que l'imagination du martyr a devancé celle du Poussin, et deviné le groupe aérien de l'*Assomption de la Vierge*.

« Nous aperçûmes une lumière immense, et je dis à ma sœur, qui se trouvait à mon côté : « Voici ce que le Seigneur nous promettait. Il a accompli sa promesse. » Et les quatre anges nous portaient toujours, et nous vîmes un grand espace qui ressemblait à un verger. Les arbres en étaient chargés de roses, qui s'effeuillaient sur nos têtes, et à leurs pieds croissaient toute espèce de fleurs. »

Légendes.

Ainsi commençait à jaillir en récits pleins d'enthousiasme et de foi cette source merveilleuse de la *légende*, qui, pendant plusieurs siècles, forma presque seule la poésie populaire de l'Europe. La légende fut ce qu'est toujours la poésie, un rêve de l'idéal au milieu des tristes réalités de la vie. Elle nous montre tantôt l'invasion des barbares s'arrêtant à la voix d'une bergère, tantôt une flamme miraculeuse s'élevant sur le sépulcre d'un martyr, comme l'aurore d'une prochaine délivrance : ici, c'est un comte du palais, qui, assailli par une émeute, a recours, pour l'apaiser, à la parole et non au glaive ; là, un baron converti et devenu ermite, rencontrant un homme qu'il a jadis vendu comme esclave, se jette à ses pieds, et le force, par ses prières, à le lier lui-même et à le conduire dans la prison. Plus loin, les fers des captifs se brisent sur le tombeau d'un saint ; ailleurs, nous voyons un pieux solitaire chasser par un signe de croix l'ours qui occupait la caverne où il veut s'établir lui-même ; image poétique et vraie des conquêtes de la civilisation chrétienne parmi

CHAPITRE IV.

terriers barbares. Il y a quelque chose d'attendrissant à ces récits naïfs, malgré les puérilités et les fables qui les embellissent, quand on songe à toutes les souffrances qu'ils consolées. Au milieu des invasions, des guerres civiles des premières races, tandis que la vie de l'homme paraît être en proie à la force brutale, voilà que l'imagination poétique se prend à refaire le monde suivant ses désirs et sa grande pensée d'une Providence partout présente et bonne, elle vient planer sur ce théâtre sanglant des passions. La naissance de la vertu est placée en face de la violence des vices, et la morale éternelle, qui semble exilée de la terre, apparaît dans cette idéale peinture. La légende était l'épopée romaine; elle ouvrait un asile à l'imagination des peuples, elle les cloître à leurs personnes. Dans ces pieux récits, le monde réel semblait s'arrêter sur le seuil; et les curieux, en se pressant autour du moine ou du vieillard qui racontait ces étranges événements, pouvaient lui dire comme le fugitif à l'abbé du monastère del Corvo : « Je viens chercher la paix. »

Discussions philosophiques.

Le christianisme s'emparait de l'intelligence aussi bien que de l'imagination et des facultés morales. L'esprit humain, dans la civilisation romaine, dans sa décrépitude, n'offrait que pour exercices que de vaines combinaisons d'idées frivoles. Il vit se rouvrir devant lui une vaste carrière, où les plus grands problèmes de la philosophie s'agitèrent sous des noms nouveaux. Les graves questions relatives à la nature de Dieu, à ses rapports avec lui, à la liberté humaine, à l'action providentielle sur nos volontés, sublimes recherches autour desquelles roulent éternellement les incertitudes des philosophes, furent envisagées sous un point de vue différent, se débattaient, du deuxième au sixième siècle, sous les noms de monothéisme, d'arianisme, de pélagianisme. Il s'agissait, pour les docteurs apostoliques, de l'entreprise la plus grande que les hommes puissent concevoir : ils se proposaient de

formuler le *dogme*, c'est-à-dire, non plus, comme les sages de l'antiquité, de bâtir à leurs risques et périls des systèmes individuels auxquels se rattacheraient à loisir les volontaires de la spéculation, mais d'exprimer la foi d'une époque, de donner un symbole qui fût en même temps la conséquence des prémisses évangéliques, la satisfaction légitime des exigences du bon sens et la base morale d'une société naissante. Les Pères de l'Église furent à la fois des chrétiens, des penseurs et des hommes d'État.

Quel intérêt puissant ne dut pas exciter une pareille entreprise ! Quelle activité des esprits, quelles communications rapides ne produisit-elle pas ! La chrétienté est alors comme une vaste république intellectuelle, un corps immense où circule le même sang. La Gaule se trouve au cinquième siècle sous la direction de trois chefs spirituels, dont aucun ne l'habite : saint Jérôme à Bethléem, saint Augustin à Hippone, saint Paulin à Nole. Les questions, les réponses, les conseils, les traités de morale, les examens dogmatiques partent, reviennent, s'échangent, se croisent de toutes les contrées du monde, malgré la difficulté des routes et le danger des communications. Partout où se manifeste un besoin, une affaire, un embarras religieux, les docteurs travaillent, les prêtres voyagent, les écrits circulent. Enfin, les conciles, ces assemblées nationales du peuple chrétien, forment le couronnement de l'édifice spirituel. Ce sont les hauts parlements où les diverses congrégations envoient leurs commettants, chargés de faire une déclaration de principes, et de voter non pas un bill de droits, mais un bill de croyances¹.

Ces austères et épineuses discussions du dogme ont presque toujours une grandeur réelle qu'il ne faut pas méconnaître sous la forme déjà scolastique qui les enveloppe. Souvenons-nous, pour être justes, que le christianisme se développa au milieu du mouvement mystique des néoplatoniciens d'Alexandrie. Il y eut d'abord lutte entre les deux doctrines, puis tentative de conciliation. Le christianisme

¹. Ampère, *Histoire littéraire*, t. I, p. 336. — Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. I, leçon IV.

CHAPITRE IV.

neur anéantit le néoplatonisme comme secte, mais l'ab-
comme doctrine. Ce n'est donc pas au principe chré-
mais à l'influence orientale qu'il faut imputer la direc-
mystique et abstruse de certaines querelles théologiques.
t remarquer d'ailleurs que dans l'Occident, et spécia-
nt dans les Gaules, les discussions dogmatiques échap-
t en partie aux arguties minutieuses du Bas-Empire.
a toujours eu dans l'esprit gaulois une tendance pratique
a préservé des aberrations de la sophistique grecque.

Irénée est peu métaphysicien, c'est encore un apôtre;
nce est plus orateur que théologien; saint Hilaire de
ers, l'Athanase de l'Occident, est l'avocat véhément de
inité; enfin, le grand évêque de Milan, Ambroise, né
en Gaule, à Trèves, est l'homme d'action et de gou-
nement par excellence. Il n'écrit que pour diriger; il
la chaire épiscopale à l'importance d'une magistrature
que. Tour à tour ambassadeur et tribun, il soutient les
ets du jeune Valentinien auprès du tyran Maxime,
se son éloquence comme une barrière à la première des
ions, blâme hautement un crime de Théodose, et sou-
tempereur à la pénitence publique. Ainsi commence à
ssiner en face de l'autorité temporelle le rôle que va
l'épiscopat, rôle qui ne fera que grandir en présence
oyautés barbares. Ainsi se pose déjà cette autorité
le du clergé, souvent abusive sans doute, mais en somme
et bienfaisante dans des siècles où la puissance reli-
e pouvait seule arrêter les abus cruels de la force. C'est
le droit divin de la capacité, interprète de la raison et
justice, qui s'oppose à l'usurpation des passions bru-

Prédication.

nstrument principal de cette domination spirituelle fut
nouveau genre d'éloquence appelé à de hautes destinées
les lettres françaises, je veux parler de la prédication.
Pères de l'Église grecque avaient été les disciples d'Ho-
aussi bien que de Jésus-Christ; c'étaient des chrétiens
doute, mais c'étaient aussi des Hellènes, et même un

peu des Orientaux. Subtils dans la discussion du dogme, ils déployaient dans l'enseignement de la morale l'imagination la plus riche, l'éloquence la plus pompeuse. La prédication de l'Église latine revêtit un caractère différent : elle n'eut plus rien de littéraire et ne visa qu'à l'action. Instruire une réunion de fidèles, leur donner de bons et sages conseils, telle est l'unique pensée des évêques et des missionnaires de l'Occident. Ils vont toujours droit au fait : ils ne craignent pas les redites, les expressions familières et même triviales. Le plus illustre évêque de la Gaule au sixième siècle, saint Césaire d'Arles, dont il nous reste cent trente sermons, semble un père de famille qui converse affectueusement avec ses enfants. Un autre trait, que nous ne devons pas omettre dans une histoire des lettres, caractérise la prédication latine : ce sont des peintures plus sombres du monde futur, c'est le retour plus fréquent des idées de damnation et d'enfer. La nécessité d'imposer aux conquérants barbares le seul frein qui pût arrêter leur violence contribua à pousser dans cette voie les orateurs évangéliques. De là cette religieuse terreur dont les imaginations du moyen âge ont toutes porté les traces ; de là ces formidables magnificences de la poésie de Dante et plus tard de Milton.

Histoire.

Nous devons encore au clergé des temps mérovingiens les rares monuments historiques qui ont préservé d'un complet oubli cette curieuse époque. Le plus précieux de tous est sans contredit l'*Histoire des Francs*, par Georgius Florentius Gregorius, connu sous le nom de Grégoire de Tours¹. Il serait injuste d'attendre d'un contemporain de Chilpéric et de Sigebert la méthode, la critique ou le style d'un véritable historien. Lui-même avoue son insuffisance avec une naïveté pleine de tristesse. « Nous mêlons confusément dans notre récit, dit-il, les vertus des saints et les désastres des nations.... La culture des arts libéraux décline ou plutôt périt dans les villes de la Gaule, la férocité des peuples sévit, la fureur des

1. Né en Auvergne l'an 539, mort vers 593.

CHAPITRE IV.

guise, et la plupart des hommes gémissent en disant :
heur à nos jours ! parce que l'étude des lettres périclite
de nous ! »

C'est précisément la peinture vivante de cette barbarie
cette confusion qui nous attache aux récits de l'évêque
urs. Rien ne pourrait nous donner une idée plus juste
de seconde période de la conquête, où les races di-
vivent réunies sur le même sol, dans un antagonisme
par une foule d'imitations réciproques. Il faut, dit
Thierry, descendre jusqu'au siècle de Froissart,
trouver un narrateur qui égale Grégoire de Tours
art de mettre en scène les personnages et de peindre
dialogue. Tout ce que la conquête de la Gaule avait
regard ou en opposition sur le même sol, les races,
sses, les conditions diverses, figurent pêle-mêle dans ses
quelquefois plaisants, souvent tragiques, toujours vrais
nés. Nous entrevoyons, à travers sa narration, la ma-
le vivre des rois francs, l'intérieur de la maison royale,
tumultueuse des seigneurs et des évêques de ce temps,
bulence intrigante des Gaulois, l'indiscipline brutale des
s. Ici, c'est la barbarie dans toute sa grossièreté, sans
ence du bien et du mal, personnifiée dans la reine Fré-
e; près d'elle, l'homme de race barbare qui prend les
de la civilisation, se polit à la surface, en conservant ses
cts et ses passions féroces, comme le roi Chulpéric;
s, c'est le Gaulois qui se fait barbare pour descendre
eau de ses contemporains, ou bien l'homme de la tra-
romaine, l'évêque qui se souvient du passé et qui che-
regret au milieu d'une époque où la civilisation s'éteint;
ire lui-même en est le type.

Le récit, divisé en seize livres, comprend¹, depuis l'épo-
de l'établissement des Francs dans les Gaules, l'espace
t soixante-quatorze ans et s'arrête à l'année 591². Après

le premier livre contient un sommaire de l'histoire universelle depuis
mon d'Adam et d'Ève jusqu'à la mort de saint Martin.

Dans son *Histoire des Francs*, Grégoire de Tours a inséré plusieurs
d'illustration : les *Vies des Pères*, la *Gloire des Martyrs*, les
de saint Martin, etc.

lui, l'histoire s'enfoncé de plus en plus dans la sécheresse et la barbarie. Cinq chroniqueurs inconnus, dont le premier et le moins mauvais a reçu, on ne sait sur quelle autorité, le nom de Frédégaire, nous conduisent jusqu'au règne de Charlemagne et à son excellent biographe Éginhard.

Monastères.

Une des institutions qui eurent le plus d'influence sur l'avenir de la civilisation chrétienne, fut celle des monastères, asiles vénérés qui conservèrent pour des jours meilleurs les débris des traditions littéraires et les manuscrits précieux de l'antiquité.

L'esprit monastique, né en Orient, et antérieur au christianisme, subit en Occident une transformation décisive. Il abandonna la rêverie indépendante et l'oisive contemplation, pour une vie disciplinée et active. Saint Athanasé, chassé de son siège et retiré à Rome en 341, avait amené avec lui quelques moines, et il célébrait les vertus et les charmes de la vie monastique. A sa voix, toutes les petites îles situées sur la côte occidentale de l'Italie se couvrirent d'une multitude d'ermites. C'est de là que saint Martin, exilé de Milan, apporta dans les Gaules les traditions du monachisme oriental, lorsqu'il vint fonder, vers l'an 360, le monastère de Ligugé, près de Poitiers. Dès le commencement du siècle suivant, saint Honorat établit dans une des îles de Lérins une abbaye d'où sortirent une foule d'hommes célèbres et que saint Eucher, évêque de Lyon, nous dépeint sous les plus séduisantes couleurs. Nous transcrivons quelques-unes de ses paroles, parce qu'elles révèlent clairement l'état moral des esprits et les causes qui appelaient tant de transfuges au désert.

« Je considère avec respect, dit-il, tous les lieux décorés par les saints qui s'y retirèrent ; mais j'honore particulièrement ma chère Lérins, qui reçoit dans ses bras hospitaliers ceux qu'a jetés sur son sein la tempête du monde ; qui introduit doucement, parmi ses ombrages, ceux qui brûlent des ardeurs du siècle, pour qu'ils y respirent et y reprennent ha-

CHAPITRE IV.

sous l'abri spirituel du Seigneur. Abondante en fontaine, parée de verdure, couverte de vignes, agréable par son aspect et par ses parfums, elle semble un paradis à ceux qui y habitent.

Qu'elles sont douces à ceux qui ont soif de Dieu les retraites infréquentées ! Qu'elles sont aimables à ceux qui cherchent le Christ, ces retraites immenses où la nature est silencieuse ! Ce silence a de merveilleux aiguillons qui poussent l'âme à s'élancer vers Dieu, et la ravissent en d'inépuisables transports ; là on n'entend aucun bruit, si ce n'est celle de la voix humaine qui monte vers le ciel. Ces sons, pleins d'harmonie, troublent seuls le secret de la solitude, dont le silence n'est interrompu que par des murmures plus doux que ceux de la nature elle-même, les saints murmures des chants modestes. Dans ces lieux, les chants mélodieux s'élèvent, et le doux de l'homme accompagne la prière presque dans les

lisant cette suave poésie, qui semble elle-même un soupir exhalé du désert, on se croit encore en Orient, parmi les solitudes à l'imagination aussi brillante que leur climat ; on entend saint Basile décrivant sa retraite de Cappadoce ou Synésius, l'évêque philosophe de Cyrène, confiant ses inspirations de solitude et ses indépendantes rêveries à la plume du *vieillard du Téos*. C'est qu'en effet, avec Encher à Constantinople (403), comme avec Cassien à Marseille (410), nous sommes encore dans les idées du monachisme oriental. Mais ce genre de quiétisme était trop incompatible avec le génie de la Gaule pour se naturaliser dans ses monastères. Ces retraites devinrent bientôt de grandes écoles de théologie et même de véritables colonies agricoles, où le travail manuel, la culture de la terre, naguère abandonnée aux esclaves, se réhabilitait sous des mains libres et pieuses. Les moines ont été les défricheurs de l'Europe ; ils l'ont civilisée en grand, en associant l'agriculture à la prédication.

C'est l'homme qui détermina cette direction et assura à la civilisation

lisation moderne un instrument si puissant, fut saint Benoît, né à Nursia, en 480. C'est sur le mont Cassin, aux frontières des Abruzzes, qu'il publia une *Règle de la vie monastique*, qui devint bientôt la règle générale et presque unique des moines d'Occident. « L'oisiveté est l'ennemie de l'âme, y est-il dit; et, par conséquent, les frères doivent, à certains moments, s'occuper du travail des mains; dans d'autres, de saintes lectures. »

Il ne suffisait pas de prescrire le travail, il fallait l'organiser, et pour cela l'assujettir à une direction centrale et toute-puissante. Saint Benoît, pour discipliner sa milice nouvelle, pose en principe l'obéissance passive, l'abnégation de toute propriété comme de toute volonté personnelle. Ainsi disparaît entièrement le caractère primitif du monachisme oriental, l'exaltation et la liberté. Enfin, pour cimenter son édifice et lui assurer une durée impérissable, Benoît établit les vœux perpétuels, c'est-à-dire substitue aux élans fugitifs et capricieux de la ferveur, une institution positive, garantie bientôt par l'intervention de la puissance publique.

Les fruits de cette institution furent incalculables pour l'avenir, précieux déjà dans le présent. Aux écoles civiles, détruites au cinquième siècle par l'invasion des barbares, succédèrent çà et là quelques écoles épiscopales et monastiques; et tandis que les premières, qui croissaient à l'ombre de l'évêché, avaient pour but exclusif de pourvoir aux besoins de l'Église et de recruter des lecteurs et des chantres pour l'office divin, les écoles formées par les moines, qui étaient entièrement laïques, avaient quelque chose de moins restreint, de moins spécial dans leur enseignement. On y donnait une plus grande place aux connaissances qui ne se rapportaient pas directement aux besoins journaliers de l'Église. On y copiait des manuscrits, on y gardait quelques notions d'astronomie et de mathématiques; enfin on y étudiait quelque chose des philosophes anciens. Ainsi se conservaient dans l'ombre, entre les mains des chrétiens les plus zélés, et souvent en dépit d'eux-mêmes, les traditions de la civilisation antique, qui n'attendaient, pour germer de nouveau, que des jours meilleurs, un état politique moins confus. Un

CHAPITRE IV.

l'homme essaya de hâter le pas de l'histoire et de faire seul l'œuvre des siècles : Charlemagne parut, et avec la première renaissance, essor prématuré et par conséquent éphémère, météore brillant destiné à s'éteindre bien plus vite qu'une nuit moins profonde toutefois que celle qui précéda.

CHAPITRE V.

CHARLEMAGNE.

La renaissance. — Savants appelés par Charlemagne. — Travaux de Charlemagne; grammaire franque; recueil de poésies populaires. — Capitulaire, capitulaires. — Réformes du clergé; écoles; manuscrits.

Preière renaissance.

La pensée moderne devait naître de l'unien du christia-
nisme et des mœurs germaniques avec les souvenirs savants
de Grèce et de Rome. Le premier contact de ces éléments
se ressemblait à une destruction. Sans doute l'invasion des
barbares ne fut pas un fait général, simultané pour toutes
les parties de l'empire ou même de la Gaule. On ne saurait,
sans une certaine exagération, adopter les termes de déluge
ou de fondation par lesquels certains historiens se plaisent à
le décrire : ce fut plutôt une infiltration. Les barbares, long-
temps amoncelés aux frontières, percèrent çà et là ces digues
faibles. Tantôt appelés par les empereurs, tantôt imposés
par leurs services, ailleurs courant par bandes le pays qui se
trouvait sur leurs traces, pillards plutôt que conquérants, ils
traversaient la Gaule, ils la dévastaient. Le résultat
fut pas moins la destruction de l'empire. Toute vie cen-
trale s'éteignit peu à peu, tout lien entre les diverses contrées
se détacha sinon rompu; tout devint local, isolé : le monde
commença à tomber dans le chaos. Le mélange confus, la fer-
mentation tumultueuse des éléments d'une société nouvelle dura

du cinquième siècle jusqu'à la fin du huitième. Alors se manifeste la première tentative d'organisation sous la main puissante de Charlemagne. Germain de race et de mœurs, chrétien par la foi et Romain par la science, ce grand homme représente en lui-même la fusion qu'il aspire à réaliser dans l'Occident. D'une main il arrête l'invasion barbare ; de l'autre il essaye de relever l'empire et de purifier l'Église. A côté de cette résurrection de la société politique, se place aussitôt, comme une conséquence, la réorganisation littéraire qui doit attirer notre attention. C'est la première des époques qu'on nomme *renaissances*. Celle-ci mérita plus particulièrement ce titre : ce fut bien une renaissance, non une création ; et tel est le principe de sa faiblesse. Elle fut bienfaisante, quoique passagère : elle conserva pour des époques plus heureuses la tradition antique près de s'éteindre, et interrompit la prescription de l'ignorance.

Charlemagne entreprit de relever tout ce qui s'écroulait, y compris les lettres, ce luxe impérial de l'ancienne Rome. Ses guerres mêmes furent organisatrices, et ses conquêtes défensives. Il comprit que le premier obstacle à vaincre, c'était la fluctuation des peuples, la perpétuelle mobilité des races, qui entraînaient nécessairement celle des institutions. Pour édifier, il affermit le sol. De là cette lutte de quarante ans contre tous les barbares, ces trente campagnes au nord et à l'est contre les Saxons, les Avars, les Thuringiens, les Slaves et les Danois, ces dix-sept expéditions au midi contre les Arabes et les Lombards. La victoire change alors de parti et de caractère : elle se retourne contre l'invasion ; elle fonde au lieu de détruire.

Savants appelés par Charlemagne.

Parmi les plus utiles conquêtes de Charlemagne, il faut compter les hommes instruits qu'il s'empressa d'appeler des contrées voisines et d'associer à son œuvre de restauration. C'était le premier pas dans la carrière du progrès ; il s'assurait ainsi d'indispensables instruments. L'Angleterre était alors le pays le plus civilisé de l'Occident. Sans parler de la vieille

Église d'Irlande, dont les monastères étaient célèbres depuis le cinquième siècle, l'Église anglo-saxonne elle-même avait été fondée par un Grec de Tarse, Théodore, en 668. Il y avait apporté certains livres grecs, entre autres Homère et Josèphe. Grâce à ses soins et à ceux d'Adrien son compagnon, cette Église naissante avait retrouvé la tradition des lettres latines et même de la langue grecque. Elle possédait plusieurs grands ouvrages de l'antiquité, entre autres ceux d'Aristote. Dans l'âge des plus profondes ténèbres, elle produisait sans interruption des hommes tels que Bède, Egbert, Albert et Alcuin.

Ce dernier fut le confident, l'ami et en quelque sorte le ministre intellectuel de Charlemagne. C'est en Italie, à Parme, que le roi des Francs trouva le savant Anglo-Saxon en 780. Deux ans après, Alcuin était établi à la cour de Charlemagne, et touchait les revenus de trois riches abbayes. Il ne faut pas mesurer la réputation de cet homme célèbre au mérite intrinsèque des ouvrages qu'il a laissés. Des commentaires allégoriques sur l'Écriture sainte, des traités dogmatiques sur certaines questions de théologie, un livre de morale pratique sur *les vertus et les vices*, quelques travaux sur la grammaire, l'orthographe, la rhétorique et la dialectique, quatre-vingts pièces de vers d'un médiocre mérite, c'est tout ce qui nous reste de lui, et rien ne nous engage à croire qu'il ait composé des ouvrages d'une valeur plus considérable. L'œuvre véritable d'Alcuin c'est l'impulsion qu'il donna à l'esprit de ses contemporains; son mérite, c'est d'avoir arrêté sur sa pente rapide la décadence de l'instruction et renoué la chaîne des traditions antiques. C'est vers la philosophie, vers la littérature que tendent ses pensées : il cite Virgile à côté de saint Augustin : il s'occupe de mathématiques et d'astronomie aussi bien que d'études théologiques. En lui commence l'alliance des deux plus féconds éléments de la pensée moderne, l'antiquité et le christianisme.

Alcuin ne fut pas le seul auxiliaire qui seconda Charlemagne dans sa noble entreprise. Toutes les contrées semblent lui payer leur tribut. La Norique lui donne Leidrade; il s'attache le Goth Théodulphe; l'un devient archevêque de Lyon,

l'autre évêque d'Orléans. Nous trouvons aussi près de lui Smaragde, abbé de Saint-Mihiel, qui composa une grammaire latine, le Germain Angilbert qui écrivait des vers latins, saint Benoît d'Aniane, le second réformateur des monastères d'Occident, et enfin Éginhard, « un barbare peu exercé dans la langue des Romains, » à ce qu'il dit lui-même, lequel n'en devint pas moins le plus remarquable des chroniqueurs de cette époque, et mérita presque le titre d'historien.

Le premier soin de Charlemagne fut de réunir en un foyer commun ces lumières éparses qu'il avait su recueillir. Il forma dans l'enceinte de son palais une école qui le suivait partout, et dont faisaient partie, outre l'empereur lui-même, ses maîtres, ses favoris, ses fils et même ses filles. A dire vrai, c'était moins une école régulière qu'une espèce d'académie, où Alcuin, qui en était l'âme, cherchait à éveiller l'attention, à piquer la curiosité de ses auditeurs demi-barbares, par tout ce que l'érudition avait de plus inattendu. C'était voir juste : il s'agissait moins d'instruire de pareils élèves que de leur faire aimer la science. La passion qu'elle excita fut portée à un degré qui nous paraît bizarre. Pareille à certaines académies italiennes, où de graves ecclésiastiques s'affublent des noms bucoliques des bergers de Virgile, l'école du palais donnait un nom savant à chacun de ses membres. Charlemagne s'y nommait David ; Alcuin, Flaccus ; Angilbert, Homère ; Gisle et Gondrade avaient choisi les deux noms gracieux de Lucie et Eulalie. On doit respecter même une légère nuance de pédantisme, quand on songe à la grandeur du résultat et à l'élévation des motifs. D'ailleurs n'était-ce pas un noble besoin pour ces hommes d'élite, de sortir, au moins pour quelques instants, d'un siècle barbare, grâce à l'illusion de ces noms vénérés ?

**Travaux de Charlemagne; grammaire franque;
recueil de poésies populaires.**

Charlemagne prit l'étude au sérieux. Il voulut savoir lui-même tout ce qu'il ordonnait d'enseigner. Ce dut être un spectacle curieux et admirable que de voir ce fier vainqueur

CHAPITRE V.

Les rois et des Lombards s'exercer avec beaucoup de soin à former de beaux caractères d'écriture, à peigner sous son chevet ses tablettes et son stylet, pour écarter ainsi l'insomnie de ses nuits. Son intelligence était plus forte que ses doigts : il apprit à parler correctement la langue ; il comprenait même le grec. Portant jusque dans son humble logis le génie d'organisation qui éclatait dans sa politique, il conçut le projet de soumettre aux lois générales de la langue l'idiome jusqu'alors indiscipliné des Germains : il rédigea une *grammaire franque*, qui a précédé de huit siècles les plus anciennes grammaires allemandes. Enfin, il n'honore pas médiocrement son goût littéraire, au milieu de l'éclat nouveau que les lettres latines faisaient briller à son époque, il ne dédaigna pas les poésies nationales de la Germanie, ces vieux chants héroïques dont l'Edda et les Nibelungen nous conservent les débris ; il recueillit ces poèmes barbares qui renfermaient à coup sûr plus de vraie poésie que les hexamètres de Flaccus-Alcuin et d'Homère-Angilbert. Il même cultiva pourtant la poésie latine. On lui attribue plusieurs pièces de vers qui nous restent encore. Il en est une qui semble lui appartenir plus certainement, car il s'y est servi d'un mot qui n'est pas latin. C'est l'épithète du jeune Hugues, l'un de ses fils. On remarque un solécisme si plein de grâce qu'il semble une licence indispensable de l'idée qu'il exprime :

« Hoc tibi care decus, Carolus miserabile carmen
Edidit. »

Un autre vers de cette pièce rachète une faute de quantité par une noble image :

« Perpetuus miles regnat in aula Dei. »

Il nous aime à trouver ce mélange de talent et d'incorrection sous la plume du poète guerrier. Il semble que cette force, impatiente d'entraves, brise au moindre mouvement les trop délicates de la syntaxe et de la prosodie.

Théologie : Capitulaires.

La véritable littérature de cette époque devait être la théologie. L'avenir de la pensée était dans la foi chrétienne : il fallait achever de fonder la foi. Elle seule pouvait passionner les esprits, aiguillonner l'étude, faire naître la discussion et quelquefois l'éloquence ; Charlemagne fut théologien. Outre les questions qu'il adressait aux évêques, véritables programmes qui produisaient des ouvrages, l'empereur revit et compléta lui-même divers traités sur les matières qui préoccupaient alors l'Église.

L'ouvrage vraiment royal qui nous reste de Charlemagne, ce sont ces soixante-cinq *Capitulaires*, vaste et confuse collection des divers actes de son pouvoir. Ce n'est pas exclusivement un recueil de lois : ce sont aussi des ordonnances, des jugements particuliers, des conseils, des projets, enfin des actes administratifs de toute espèce : c'est le règne de Charlemagne encore vivant dans ces débris mutilés. On y croit entendre la voix imposante du maître, et reconnaître quelquefois la brièveté impériale du commandement. Mais le prince n'ordonne pas seulement, il raisonne, il enseigne. A l'aurore de toute civilisation les rois sont les pasteurs des peuples. Tantôt l'auteur des *Capitulaires* prêche à ses durs Germains la morale évangélique, et leur cite l'apôtre saint Paul ; tantôt il donne des instructions à ses *envoyés royaux*, règle les formes de la justice et la tenue des plaids locaux. Embrassant tous les détails dans son immense activité, il fait des règlements de police, établit un *maximum* pour le prix des denrées, proscriit la mendicité et la remplace par une espèce de taxe des pauvres. Plus loin il consacre un capitulaire tout entier à l'administration domestique de ses domaines, à la vente de ses légumes (*de villis*). C'était l'actif du budget impérial : les fermiers auxquels il s'adressait formaient son ministère des finances. Enfin Charles se garde bien d'oublier les ecclésiastiques, c'est-à-dire la partie intelligente, la classe régnante de la nation. Non content de régler leurs intérêts, l'empereur s'occupe et s'inquiète de leurs empiètements. Il semble lire dans l'avenir

les malheurs de son fils, le débonnaire Louis. « A qui s'adressent, leur demande-t-il, ces paroles de l'apôtre : « Nul homme « qui combat au service de Dieu ne s'embarrasse des affaires « du monde? » Et plus loin : « Qu'est-ce que renoncer au siècle? Est-ce seulement ne point porter d'armes et n'être pas marié publiquement? »

Réforme du clergé; écoles; manuscrits.

La réforme du clergé fut la première mesure réparatrice de Charlemagne. La renaissance du neuvième siècle, comme celles du onzième et du seizième, commença par une réforme religieuse. Sous Charles Martel, plus encore qu'avant lui, les barbares avaient fait invasion dans l'Eglise, et y avaient apporté leur grossièreté et leur ignorance. Charlemagne n'épargna rien pour raviver la discipline ecclésiastique. Il corrigea les mœurs des clercs, rétablit la régularité dans leur conduite et la décence dans la célébration des offices. Les conciles, tombés presque en désuétude au septième siècle et au commencement du huitième, redevinrent fréquents sous ce règne. La vie morale renaissait dans l'Eglise : l'intelligence allait aussi se réveiller.

La copie des manuscrits joua alors le même rôle que l'imprimerie au quinzième siècle. A l'une et à l'autre époque, la Bible fut l'objet des premiers travaux. Vers l'an 801, Alcuin envoyait à l'empereur une révision complète des livres saints. Ce prince lui-même se livrait à de pareilles études. « L'année qui précéda sa mort, dit un chroniqueur contemporain, il corrigea soigneusement, avec des Grecs et des Syriens, les quatre Évangiles de Jésus-Christ. » De tels exemples donnèrent une impulsion générale. Tous les monastères rivalisaient de zèle pour copier ces nouvelles recensions. Au caractère informe des temps mérovingiens, qui n'était que l'écriture cursive et dégénérée, se substitua le petit et plus tard le grand caractère romain : c'était encore une restauration. La calligraphie devint un talent lucratif et même une gloire. On mettait tout en œuvre pour en propager le goût. Tantôt c'étaient des vers d'Alcuin, espèce de circulaire écrite sur les murs intérieurs

des abbayes, qui invitaient les copistes à la plus minutieuse exactitude ; tantôt c'étaient des recommandations, des prières, des imprécations même consignées dans le manuscrit original, pour engager les copistes à ne rien changer, à ne pas altérer une ligne.

Il circulait sous les voûtes des cloîtres certaines légendes bien propres à ranimer la ferveur des calligraphes. Un novice employé à copier des livres avait dû son salut à une compensation étrange : les pages qu'il avait transcrites surpassaient d'une lettre le nombre des péchés qu'il avait commis. La Bible commença et sanctifia le mouvement : les auteurs profanes en profitèrent. Alcuin connaissait fort bien Virgile ; selon certains témoignages, il revit et copia les comédies de Térence ; il faisait venir d'York les *livres d'érudition scolastique* qu'il avait rassemblés dans sa jeunesse. Loup de Ferrières promettait à Éginhard les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, dès que l'abbé à qui il les avait prêtées en aurait achevé la copie. Plus tard, il lui faisait passer les *Commentaires* de César. D'un autre côté, il sollicitait du pape Benoît III l'envoi du traité de Cicéron *de Oratore* et des *Institutions* de Quintilien, en compagnie des *Commentaires* de saint Jérôme. On se disputait le privilège de lire, de copier le premier un manuscrit ; c'était un mouvement qui n'a d'analogue que parmi les lettrés de la grande renaissance.

L'établissement des écoles en fut le complément. Les anciennes écoles municipales étaient tombées, au milieu des troubles de l'invasion. De rares monastères satisfaisaient à peine aux besoins les plus pressants de l'instruction. Charlemagne, dès longtemps préoccupé de cette pensée, publia enfin, en 787, à l'instigation d'Alcuin, ce que nous appellerions une circulaire, où il ordonnait aux évêques et abbés de fonder des écoles. Deux ans après, un capitulaire organisait ce que la lettre précédente avait créé. Il réglait qu'auprès de chaque évêché et de chaque monastère serait ouverte une école, où l'on enseignerait la grammaire, le calcul et la musique. Dès lors, le nombre de ces établissements devint considérable : les plus célèbres furent ceux de Tours, de Ferrières en Gâtinois, de Fulde, dans le diocèse de Mayence ; de Reichenau, dans celui

stance; d'Aniane en Languedoc; de Fontenelle en Normandie. Alcuin semblait se multiplier pour propager l'enseignement; non content d'établir des écoles, il enseigna lui-même avec un grand éclat, et la plupart des hommes illustres de cette époque vit naître furent au nombre de ses disciples. Nous Alcuin lui-même rendant compte à Charlemagne, dans une de ses lettres (796), de la nature de l'enseignement qu'il avait établi à Tours :

« Moi, votre Flaccus, selon votre exhortation et votre sage conseil, je m'applique à servir aux uns, sous le toit de Saint-Martin, le miel des saintes Écritures; j'essaye d'enivrer les autres du vieux vin des anciennes études; je nourris ceux-ci de science grammaticale; je tente de faire briller aux yeux de ceux-là l'ordre des astres. »

Vous néanmoins que ses efforts rencontrent de grandes résistances : « Je fais peu de progrès, j'avance peu, me battant sans cesse avec la rusticité des Tourangeaux. »

Heureusement, cette résistance n'était pas locale : elle était des racines plus étendues et plus difficiles à extirper. Les masses de la population n'éprouvaient aucune sympathie pour cette science, qu'elles voyaient insoucieuses passer au-dessus de leurs têtes; c'était affaire entre le prince et le peuple. Les conservateurs des vieilles mœurs, espèces de Clercs de l'ignorance, s'opposaient opiniâtrément à toutes ces nouveautés; ils méprisaient « les loisirs superstitieux des lettrés » et regardaient fort mal ceux qui désiraient apprendre quelque chose¹. Nous ne trouvons qu'un seul monument de cette époque qui institue positivement un enseignement public, et ce n'est qu'à d'autres que des clercs²; et il est fort probable que cette tentative n'eut à peu près aucun succès. Il n'en pouvait arriver autrement. L'Église était alors la seule partie de la nation qui pût recevoir une culture littéraire : les lettres et les arts sont les fleurs de la civilisation; c'est le dernier stade même de la croissance des sociétés. La renaissance

¹ « Barum, ut sitis plerisque vocatur, superstitiosa etia fastidia sunt. »
« Meri sunt, qui aliquid discere affectant. » (Lupus Ferrariensis, epist.)

² Capitulaire, § 19, 20.

l'évangélique précéda la constitution réelle de la nation : on résulta qu'elle eut quelque chose de superficiel et d'éphémère. Les connaissances scientifiques que sema Charlemagne ne plongèrent pas de profondes racines dans le sol de la France, elles ne se nourrirent point des sucs abondants de la vie populaire. Néanmoins il s'en faut de beaucoup qu'elles aient été inutiles : elles vécurent dans le sein des monastères, jusqu'au jour où des circonstances plus favorables permirent de les propager au dehors. Jusque-là les lettres, concentrées dans une classe qui pouvait seule les cultiver, constituèrent un dépôt plutôt qu'une richesse réelle. Elles ne produisirent qu'un historien remarquable, c'est le biographe de Charlemagne, Éginhart. Il imite Suétone et le rappelle quelquefois : c'est son mérite aux yeux des contemporains. L'un d'eux loue dans cet écrivain « le choix des pensées, un libre emploi des conjonctions, *tel qu'il l'a remarqué dans les bons auteurs*, un style que n'embarrassent point la longueur et la complication des périodes, ni des phrases d'une étendue modérée¹. » L'auteur de ce jugement aurait peu goûté Commynes et Saint-Simon.

La poésie est le genre de composition qui peut le moins passer du peuple : c'est une espèce de spectacle qui languit sans les applaudissements de la foule. C'est dire que la poésie n'exista point sous Charlemagne ; j'entends la poésie latine, en réservant, bien entendu, les rudes chants germaniques dont j'ai parlé plus haut. La poésie latine ne fut qu'une recrudescence de la versification. On traita tout bonnement en vers les mêmes sujets qu'on développait en prose : on fit de la morale, de la théologie, de l'administration en hexamètres.

Dans le domaine de la philosophie, il parut un homme remarquable, un seul, Jean le Scot ou l'Érigène (l'Irlandais). À la hardiesse de ses idées, à la subtilité de ses déductions, à la grandeur de ses résultats, on croirait qu'il ouvre à la philosophie une carrière nouvelle et devance les penseurs des siècles modernes. Ce serait une erreur : Jean le Scot n'est que

¹ Mss. de Ferrar. 12. 17. 12. 12.

CHAPITRE VI.

ernier des Alexandrins, fourvoyé dans le neuvième siècle; un contemporain, un compatriote de Plotin et de Porphyre. Il traduit du grec les ouvrages d'un Alexandrin du cinquième siècle, faussement attribués à saint Denis l'Aréopagite; il en reproduit les doctrines dans son livre sur *la Division de la nature* : il est le dernier représentant de cette tentative maladroite, commencée dès le deuxième siècle et si active au sixième, entre le néoplatonisme d'Alexandrie et la théologie chrétienne. Toute cette littérature carlovingienne évoque le passé et le reflète : c'est un jour d'automne dont quelques rayons rappellent parfois l'été et font au voyageur une agréable illusion. Mais à coup sûr ce n'est pas le printemps : les feuillages sont jaunes et la terre n'a point encore verdé.

CHAPITRE VI.

LANGUE FRANÇAISE.

Expulsion de l'allemand et du latin. — Formation des idiomes modernes; langue d'oc; langue d'oïl.

Expulsion de l'allemand.

L'Allemagne avait en vain tenté de remplir le vide que l'empire d'Occident laissait dans le monde. Ce grand homme, par la noble impatience de son génie, avait voulu devancer l'œuvre de la Providence. Il avait imposé à l'Europe une unité superficielle et tout extérieure. Mais cette forme, héritage d'une unité éteinte, se trouva trop vaste, trop savante pour les besoins des peuples nouveaux, que la misère avait ramenés à la simplicité. C'était une expression antique imposée à des sentiments et à des mœurs auxquels elle ne répondait plus; elle avait quelque chose de grand, mais de mort. La véritable vie ne peut naître que de l'assimilation lente des intelligences. Il fallait alors reprendre la société dans ses bases,

armer les âmes par la conscience de leur valeur individuelle, armer le soldat pour la défense de sa terre, élever le beffroi du château et plus tard le rempart de la ville, en un mot, restaurer des hommes et non pas un empire. Aussi, dès qu'on ne eut plus la main de fer du conquérant, n'eut-on rien de us pressé que de briser cette machine compliquée que nul e pouvait faire mouvoir, et qui encombrait la voie. L'instinct es temps, la force des choses, la loi secrète et vivante qui, nfermée dans le sein des sociétés, préside à toutes leurs nsformations, l'emportèrent sur la puissance organisatrice e maître. Le nouvel empire s'écroulait de toutes parts ; tout adait à s'isoler, à redevenir particulier et local : les peuples e détachaient pièce à pièce. Soixante-dix ans après Charle- agne, ses États sont démembrés en sept royaumes. Les royaumes eux-mêmes tombent en duchés, en comtés, en sei- gneuries : vers la fin du neuvième siècle, la France seule compte vingt-neuf provinces, et à la fin du dixième cinquante- cinq, dont les gouverneurs, sous les noms de comtes, de vi- comtes, de marquis, sont devenus de véritables souverains. Un capitulaire de Charles le Chauve (877) a consacré légale- ment l'hérédité des bénéfices et offices royaux : l'empire a consommé son suicide.

Cependant apparaissaient déjà, au milieu de cette désor- ganisation universelle du passé, les tendances nouvelles qui devaient constituer l'avenir. Les royaumes se brisent, mais les races ressaisissent leur indépendance : elles rejettent et l'aristocratie et les idiomes étrangers. Elles se font des chefs et un langage. Longtemps Charlemagne avait couvert ses succes- seurs du prestige de sa gloire ; mais quand, à force d'incapa- cité, ils eurent détruit l'illusion, on se ressouvint qu'ils étaient étrangers. Le premier symptôme de la vie nationale fut de les voir comme conquérants, de les mépriser comme incapables. Sans doute, dit Augustin Thierry, dans la révolution qui renversa le trône des Carlovingiens, il faut faire une large part à l'ambition personnelle du fondateur de la troisième dynas- tie : néanmoins, on peut affirmer que cette ambition, héritée depuis un siècle dans la famille de Robert le Fort, fut entretenue et servie par le mouvement de l'opinion nationale;

CHAPITRE VI.

à proprement parler, la fin du règne des Francs et la
stitution d'une royauté nationale au gouvernement fondé
conquête¹.

et même avant les rois germaniques disparaît du sol
la langue tudesque, l'allemand. En 813, un concile
de Tours prescrivait au clergé de prêcher en
gauloise, aussi bien qu'en latin et en langue romane vul-
gaire² : preuve certaine que l'idiome germanique était en-
généralement répandu dans la Gaule : vingt-neuf ans
après, en 842, quand les deux fils de Louis le Débonnaire
firent amitié et alliance à la tête de leurs armées, le prince
Louis, voulant être entendu des sujets de Charles le
Gros, ne se sert que de la langue romane, tandis que
Charles le Chauve parle tudesque aux soldats de Louis le
Germanique³. Ici la distinction des langues apparaît déjà
tranchée : le tudesque recule peu à peu vers le nord ; il
n'y a plus aux dialectes issus du latin les champs qui sont désor-
mais la France. Personne n'entendait plus les idiomes ger-
maniques à la cour de Charles le Simple, en 911. Quand le
duc de Bavière s'avança pour lui prêter serment de fidélité et pro-
fita des deux mots *by Got* (par Dieu), tous les assistants se
mettent à rire⁴. Il semble que les derniers descendants de la
dynastie carlovingienne prirent à tâche d'élargir la distance
qui les séparait de la nation. Louis d'Outre-Mer, au milieu
d'un peuple qui ne parlait plus que le latin vulgaire, ne com-
prenait que le tudesque. Au concile d'Ingelheim, où il se
réunit avec l'empereur Othon en 948, les deux princes pa-
rlerent aussi Allemands l'un que l'autre. Quand on eut
la lecture de la lettre du pape Agapet, on fut obligé de
la traduire en langue tudesque, pour que les rois pussent
l'entendre. Les princes de la troisième race, au contraire,
appréhendèrent avec soin l'idiome populaire. Robert, fils de
Henri Capet, était très-habile dans la langue gauloise, dit un
auteur : *Erat linguæ gallicæ peritia facundissimus*

¹ Bouquet, t. XII.

² On expliquera tout à l'heure ce qu'était la langue romane.
³ Voyez plus loin les serments du prince et du peuple.

⁴ Bouquet, t. VIII, p. 346.

Si les Germains disparurent comme nation du territoire loïs, ils y restèrent comme individus ; ils se mêlèrent aux iens habitants et ne contribuèrent pas peu à ranimer dans sein toutes les vertus guerrières qu'ils avaient apportées eurs sauvages forêts. Il en fut de même de l'idiome gerique : il s'effaça comme langue et resta comme influence, amalgama d'une manière plus ou moins occulte avec le vel idiome de la France du nord, et servit à lui communier cette fermeté, cette énergie qui trempe, en quelque e, les langues, leur donne du ressort et de la durée¹.

semble d'abord étonnant que les vainqueurs aient emité et non imposé une langue aux vaincus. Ce fait s'explique aisément par l'inégalité de nombre et surtout de civilisation entre les deux peuples. C'est un phénomène constant : l'histoire que des conquérants barbares subissent inégalement la langue, les mœurs, la culture intellectuelle d'un peuple policé. Les Mongols, vainqueurs de la Chine, adoptent la langue et les lois. Les Romains soumettent la Grèce, et s'ils n'abdiquent pas leur langue, cette grande et de leur souveraineté, ils apprennent du moins la langue des vaincus ; ils prennent leurs chefs-d'œuvre et leurs dieux. Ces mêmes Romains, devenus maîtres de la Gaule romaine civilisée, y introduisirent bientôt leurs coutumes et leur langage.

Expulsion du latin.

Si l'allemand fut exilé de France, le latin n'y resta que pour mourir. A un peuple nouveau, il fallait une langue nouvelle. Ce savant et industrieux langage, produit et instrument d'une civilisation raffinée jusqu'à la corruption, ne pouvait vivre à la société qui l'avait créé. Elle-même avait eu peine à préserver de toute atteinte ; c'était comme une machine immense, compliquée, pleine de détails délicats et fragiles, qui donnait de merveilleux résultats sous une impulsion hâle, mais qui ne pouvait supporter sans se rompre l'effort

1. Voyez ce que nous avons dit plus haut, page 21, de l'influence de l'allemand sur la langue française.

d'une main inexpérimentée. Parlé dans tout l'Occident, imposé à l'Orient comme moyen de communication officielle, le latin retentissait partout comme le cri de guerre des légions, comme l'ordre impérieux de Rome. Mais cette diffusion même devait nuire à sa pureté. La langue romaine, comme l'empire, était malade de sa grandeur¹.

Si les provinciaux, sujets de Rome, avaient déjà altéré le latin par l'usage, les barbares le brisèrent par impuissance et par caprice. Qu'avaient-ils à faire de toutes ces combinaisons subtiles de temps, de modes, de cas obliques et diversement déclinés, qui fatiguaient leur mémoire sans servir leurs besoins? Que leur importait ce riche vocabulaire siéromien, vaste palette où brillaient les couleurs les plus délicates, où se fondaient les nuances les plus variées? Un petit nombre de mots bien précis, bien grossiers, pour exprimer les objets qui frappaient leur sens, quelques auxiliaires commodes pour remplacer les temps, certaines prépositions toujours les mêmes pour tenir lieu des inflexions des cas, voilà à quoi se réduisit le mécanisme de leur langage. Le latin dut subir un rétrécissement considérable et une extrême simplification. Les barbares accomplirent brusquement ce que le temps produit à la longue sur tous les idiomes; ils firent passer la langue laune du caractère synthétique aux allures plus dégagées, mais aussi plus pauvres de l'analyse. Il y eut une analogie singulière entre la révolution du langage et celle du gouvernement. Là comme ici tout devint simple, matériel, positif, mais étroit, exigü, barbare. Les hommes avaient peu d'idées et des idées fort courtes; les relations sociales étaient rares et restreintes; l'horizon de la pensée et celui de la vie étaient extrêmement bornés. A de telles conditions, une grande société et un riche langage étaient également impossibles. De petites sociétés, des gouvernements locaux, des langues peu abondantes, des patois populaires, en un mot des gouvernements et des idiomes taillés en quelque sorte à la mesure des idées et des relations humaines, cela seul était possible, cela seul put parvenir à vivre. Quand ces petites sociétés eurent

¹ « *Ci jam magnitudine laborat sum.* » Tite-Live, t. I, préface.

revêtu une forme un peu régulière, et déterminé tant bien que mal les relations hiérarchiques qui les unissaient, ce résultat de la conquête et de la civilisation renaissante prit le nom de régime féodal. Quand les débris de la grande langue romaine eurent acquis, grâce à l'analogie, une certaine régularité ; quand, par des procédés nouveaux, on eut trouvé le moyen de suppléer au mécanisme savant des déclinaisons et des conjugaisons antiques, ce résultat de la barbarie des temps et des tendances analytiques naturelles à l'esprit humain forma les idiomes populaires connus sous le nom de langues néolatines.

Tout servait d'instrument à la destruction fatale qui devait être si féconde. Chose étrange ! le clergé du sixième siècle porta peut-être au latin les plus rudes coups. Dans son zèle nécessaire contre les restes de l'idolâtrie, il y comprit l'éléance du langage. Le pape saint Grégoire le Grand, apprenant que Didier, évêque de Vienne, donnait des leçons de grammaire, lui écrit : « On me rapporte une chose que je ne puis répéter sans honte : on dit que Ta Fraternité explique la grammaire à quelques personnes. Nous sommes affligés.... car les louanges de Jupiter ne peuvent tenir dans une seule et même bouche avec celles de Jésus-Christ. »

Quant à lui, il professe sous ce rapport la plus franche orthodoxie : « Je n'évite pas le désordre du barbarisme, dit-il ; je dédaigne d'observer les cas des prépositions ; car je regarderais comme une indignité de plier la parole divine sous les lois du grammairien Donat. » Sans doute il y a pour nous quelque chose de bizarre dans cette mauvaise humeur du pontife, dans cette sainte insurrection contre le joug grammatical. Cependant il était peut-être difficile, dans un âge si rapproché des siècles païens, de conserver les grâces du langage classique sans le fonds d'idées qu'elles étaient habituées à revêtir, de garder la forme sans la pensée, la fleur sans la tige, la civilisation latine sans la philosophie profane. Grégoire le Grand voyait peut-être plus juste que les philosophes qui ont été critiqués, lorsque, dans son instinct d'évêque, il sentait manifestement le besoin d'une langue nouvelle, fût-elle barbare, pour exprimer les idées de la civilisation prête à naître.

CHAPITRE VI.

... qu'il en soit, ce zèle ardent, juste dans son principe, sans doute dans ses conséquences, ne tarda pas à porter ses fruits au détriment de la langue latine. Il est probable que saint Boniface, évêque de Mayence, ne voulut pas s'exposer aux réprimandes pontificales en enseignant à ses prêtres les erreurs de Donat; car le pape Zacharie eut à prononcer sur l'invalidité d'un baptême conféré par l'un d'eux en ces termes : *baptismo in nomine patris et filii, et spiritus sancti*.

Cette croisade contre le latin eut quelque chose d'opportun dans sa bizarrerie : elle cessa dès que l'ennemi ne parut plus à craindre. Le latin converti fut admis à résipiscence, et, comme tous les pécheurs, un asile dans les monastères. Il devint langue morte, et le clergé en eut grand soin, car il se le fut approprié.

Enfin, des deux langages parlés en Gaule sous les deux premières races, l'un fut relégué au delà du Rhin, l'autre au cloître : le peuple se fit lui-même sa langue. Dérivée de celle des Romains, elle reçut le nom de langue romane.

...tion des idiomes modernes; langue d'oïl; langue d'oc.

... quelle époque en commença l'usage? C'est ce qu'il est difficile de déterminer avec précision. Les langues ne viennent pas tout d'un coup au monde à un jour donné; elles ne naissent point, elles se transforment. Les érudits ont prétendu constater l'existence de la langue romane dès le temps de Charles Martel; ils en ont même trouvé quelques formes à une époque bien plus reculée¹. Le premier monument écrit et authentique qui nous en reste, ce sont les fameux serments que prêtèrent Louis le Germanique et son frère Charles le Chauve, et les soldats de Charles à Louis

¹ L. Ideler, *Geschichte der Altfranzösischen National-Litteratur*, § 35. M. de la Motte, introduction de la *Chanson de Roland*, p. ix. Toute la spiritualité du savant critique n'a pu nous encourager à partager l'audace de ses conclusions. « Je ne doute pas, dit-il, que le français n'existât au huitième siècle; mais je crois permis d'affirmer que Charlemagne avait entendu parler français, et ne vois nulle témérité à supposer que Charlemagne s'est essayé à le parler. »

le Germanique, au mois de mars de l'année 842. Nous en transcrivons ici le texte d'après l'historien Nithard¹, en y joignant une traduction française.

SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE.

« Pro Deo amur et pro christian poplo, et nostro commun salvament, dist di en avant, in quant Deus savir et potir me dunat, si salvara jeo cist meon fratre Karlo, et in adjudha et in cadhuna cosa, si com om par dreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit. »

TRADUCTION.

« Pour l'amour de Dieu, et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je sauverai mon frère Charles, ici présent, et lui serai en aide en chaque chose (ainsi, qu'un homme, selon la justice, doit sauver son frère), en tout ce qu'il ferait de la même manière pour moi, et je ne ferai avec Lothaire aucun accord qui, par ma volonté, porterait préjudice à mon frère Charles ici présent. »

DÉCLARATION DE L'ARMÉE DE CHARLES LE CHAUVÉ.

« Si Lodhuwigs sacrament que son fradre Karlo jura conservat, et Karlns meos sendra de suo part non la stanit, si jo returnar non lint pois, ne jo, ne neuls cui eo returnar int pois, in nulla adjudah contra Ludowig nun h juer. »

TRADUCTION.

« Si Louis tient le serment fait à son frère Charles, et que Charles, mon seigneur, de son côté ne le tienne pas, si je ne l'en puis détourner, ni moi ni aucun (de ceux) que j'en

¹. *Historia Francorum*, apud Duchesne, t. II, p. 274. — Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, t. I, p. 20.

pourrai détourner, ne lui donnerons aucune aide contre Louis⁴. »

Ces textes sont de curieux monuments pour l'étude de notre langue. On y surprend en quelque sorte sur le fait le travail de la transformation. Nous pouvons remarquer que ces lignes barbares tiennent un certain milieu entre les deux dialectes qui, comme nous l'allons dire, se partagèrent la France. La division n'a pas eu lieu encore. Il est probable que, sous la seconde race, l'unité politique maintint et conserva une espèce d'uniformité dans l'idiome corrompu, qu'on appelait langue vulgaire. Ce langage quasi-latin eut en France les mêmes prétentions et la même puissance que l'empire quasi-romain de Charlemagne. Ils tombèrent ensemble et par les mêmes causes ; la langue se divisa en deux dialectes ; et, pour emprunter à Cicéron une expressive image, de même que les fleuves qui prennent naissance dans l'Apennin se séparent sur deux versants, les uns coulant vers la mer d'Ionie, qui offre des ports sûrs et tranquilles, sous le beau climat de la Grèce, les autres allant se jeter dans la mer de Toscane, qui baigne un pays barbare, hérissé d'écueils et de récifs : ainsi la nouvelle langue se partagea en deux courants divers, dont l'un alla arroser les plaines riantes du midi, toutes parfumées encore du souvenir des arts et de la civilisation romaine ; et la langue grecque elle-même avait laissé un harmonieux écho ; l'autre, répandu au nord de la Loire, rencontrant partout des Germains, des Kymris, des Northmans, se chargea d'un sédiment barbare qui en altéra longtemps la limpidité.

Les Northmans surtout exercèrent la plus grande influence sur le dialecte du nord de la France. Ces conquérants du dixième siècle firent comme ceux du cinquième : ils adoptèrent la langue du pays conquis, mais ils l'adoptèrent en la modifiant selon le besoin de leurs rudes organes. Les syllabes sonores s'obscurcirent : les *a* devinrent des *e* ; par exemple le mot latin *charitas* avait donné *charitat* à la langue romane, les Northmans prononcèrent *charité*, et contribuèrent ainsi

4. On peut voir l'analyse raisonnée de chacun des mots qui composent ces textes dans l'*Explication* de Bonamy, au quarante-cinquième volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (édit. in-42).

à donner au dialecte du nord une physionomie de plus en plus distincte. Les traces qu'ils y laissèrent furent d'autant plus profondes qu'ils s'approprièrent plus sérieusement la langue française. Déjà sous Guillaume I^{er}, successeur de Rollon, on ne parlait plus à Rouen que le roman. Le duc, voulant que son fils sût aussi la langue danoise, fut obligé de l'envoyer à Bayeux, où on la parlait encore. Pour les autres Gaulois, le français était un latin corrompu, un patois dédaigné; pour les Northmans barbares, ce fut presque une langue savante, qu'ils étudièrent, comme le latin, avec le plus grand soin. Bientôt les Northmans devinrent nos poètes et nos maîtres de français, de même qu'autrefois les Gaulois avaient envoyé à Rome des maîtres de rhétorique et de grammaire latine.

Pendant ce temps-là, l'idiome méridional recevait aussi des circonstances politiques son caractère distinctif. Les provinces du sud, soumises d'abord par les Visigoths et les Bourguignons, avaient eu moins à souffrir sous ces conquérants moins barbares. Les Francs les avaient sans doute bien des fois sillonnées, mais sans déraciner aussi complètement qu'au nord les mœurs et la civilisation romaine. Devenues, après Charlemagne, le partage de quelques-uns de ses successeurs, elles s'étaient formées en royaume indépendant sous Bozon, qui prit en 879 le titre de roi d'Arles ou de Provence. Mais à la fin du onzième et au commencement du douzième siècle, sa succession se trouva partagée entre les comtes de Toulouse et de Barcelone. L'union des Provençaux avec les Catalans acheva de jeter le dialecte du midi bien loin de l'idiome sourd et traînant des compagnons de Guillaume le Bâtard. Le provençal fut désormais une langue distincte du roman wallon ou *welsh* (c'est-à-dire gaulois). On distingua aussi ces deux idiomes par le mot qui, dans chacun d'eux, exprimait l'affirmation oui : l'un fut appelé langue d'oc (hoc); l'autre, langue d'oïl (hoc illud). C'est ainsi qu'à la même époque on nommait l'italien langue de *si*, et l'allemand langue d'*ya*¹.

Ce qui n'est que diversité dans la sphère des principes de-

1. « Il bel paese là dove li sì sogna. » (Dante).

vient hostilité dans celle des événements. Le nord et le midi de la France ne constituèrent leur individualité qu'à condition de se haïr. Les hommes du nord étaient plus vaillants, mais aussi plus barbares ; les hommes du midi plus ingénieux, mais plus amollis ; ils se regardaient réciproquement les uns comme des sauvages, les autres comme des bouffons. Il faut entendre le cri d'étonnement et de dédain que jettent les Français du nord à leur première rencontre avec leurs frères du midi. Ce fut vers l'an 1000, alors que Constance, fille du comte de Toulouse, venait d'épouser le roi Robert et avait amené à sa suite des courtisans de son père. « Il y a, dit le chroniqueur contemporain Glaber, autant de difformité dans leurs mœurs que dans leurs habits. Leur armure et les harnais de leurs chevaux sont d'une extrême bizarrerie. Leurs cheveux descendent à peine au milieu de leur tête, ils se rasent la barbe comme des histrions, portent des bottines indécentement terminées par un bec recourbé, des cottes écourtées, tombant jusqu'aux genoux, et fendues devant et derrière. Ils ne marchent qu'en sautillant. Querelleurs continuels, ils ne sont jamais de bonne foi. Hélas ! la nation des Francs, autrefois la plus honnête de toutes, et les peuples de la Bourgogne, suivirent avidement ces exemples criminels. »

Ces deux éléments, dont l'union harmonieuse devait constituer la nationalité française, grandirent longtemps à part, hostiles et menaçants, jusqu'au jour où ils se heurtèrent dans le sang des Albigeois.

SECONDE PÉRIODE.

MOYEN ÂGE.

CHAPITRE VII.

SOCIÉTÉ FÉODALE.

Société féodale. — Renaissance de la poésie; jongleurs et trouvères.
Formation des chants épiques.

Société féodale.

Vers le onzième siècle sont enfin constituées les langues, c'est-à-dire les peuples modernes, car un peuple n'est lui-même qu'au jour où il s'est fait un langage. Alors seulement le monde latin n'existe plus, les invasions barbares sont à jamais terminées; l'Europe va commencer une période nouvelle. Les temps qui séparent la chute de l'empire d'Occident de l'ère qui vient d'éclorre, n'étaient qu'une fermentation laborieuse où se préparait la formation du monde catholique et féodal: les quatre siècles que ce monde doit vivre, du onzième au quinzième, sont l'époque que nous désignons sous le nom de moyen âge.

Elle s'ouvre avec une imposante grandeur. Après cette terrible nuit du dixième siècle, ces pestes qui décimaient régulièrement la population, ces affreuses famines où l'on mangeait de la chair humaine, où l'on mêlait de la craie à la rare farine achetée au poids de l'or, ces longues épouvantes où l'on attendait à chaque instant le son de la trompette qui devait réveiller les morts, le monde se rassura enfin quand il vit expirer sans catastrophe l'an 1000 qu'une croyance générale lui avait assigné pour terme. L'humanité ressaisit avec bonheur une vie qu'elle s'était crue si près de perdre. Elle se remit à travailler, à bâtir; dans sa reconnaissance pour ce

Dieu qui prolongeait ses jours, elle lui éleva de tous côtés de nouveaux temples ; une architecture jusqu'alors inconnue et toute chrétienne d'expression fit succéder de belles cathédrales gothiques aux vieilles et lourdes basiliques romanes : on a dit, suivant l'expression d'un chroniqueur contemporain, que le monde se réveillait, et, dépouillant tout à coup sa vieillesse, se revêtait tout entier d'une blanche robe d'églises¹. Alors les Normands devenus Français commencent leurs courses héroïques, et vont porter en Italie, en Angleterre, en Palestine leur fabuleuse valeur ; alors un prêtre conçoit une idée plus grande que celle de Charlemagne, il rêve l'unité politique du monde, en lui donnant pour tête l'autorité spirituelle. L'Europe entière se lève à l'appel de Rome, et, comme la Grèce dans ses temps héroïques, elle prouve sa cohésion en marchant sous un seul chef contre l'Asie, et sa vie chrétienne en reportant l'invasion aux musulmans barbares. Cependant les mœurs se forment, l'opinion publique renaît, avec elle toute une série d'institutions et de rapports. Cette étrange et admirable législation de Charlemagne avait été impuissante pour créer un empire ; au moyen âge, des croyances, des préjugés même suppléent à l'absence des lois et font vivre la société. Dans l'inter-règne entre le monde romain et les États modernes, une idée gouverna l'Europe ; le sentiment tint la place d'une constitution. Les tribus germaniques avaient apporté de leurs forêts la conscience de la liberté individuelle, le dévouement volontaire de l'homme à l'homme, l'inviolable fidélité au serment, en un mot le culte

1. « Erat enim instar ac si mundus ipse, exutis de semet, rejecta vetustate, passim candidam ecclesiarum vestem indueret. » Glaber, I, III, 4 (ap. Scriptores rerum francicarum, X.)

L'architecture est l'art dominant et expressif du moyen âge, celui qui premier en révèle la pensée toute spiritualiste. À la ligne horizontale, principe de l'art païen, se substitue la ligne verticale, comme génératrice de tous les nouveaux ornements. L'édifice monte vers le ciel, au lieu de s'étaler complaisamment sur la terre. Le pilier massif fait place à un faisceau d'épaulements nervurés. Les colonnes s'amincissent pour s'élever davantage, puis elles se serrent pour exagérer la hauteur en diminuant l'intervalle entre les deux portions de la voûte qu'elles soutiennent, ainsi rapprochées, au lieu de se continuer en arrondissant leur courbe, se coupent à angle plus ou moins ouvert et donnent naissance à l'ogive.

trouvant la superstition de l'honneur. Aussitôt s'établit, comme par enchantement, un ordre politique dont l'honneur est le lien, où tout est à la fois dépendant et libre, enchaîné et une parole. Pour compléter cette organisation, sur elle se pose un idéal nouveau qu'elle doit s'efforcer d'atteindre, le noble rêve de la chevalerie, c'est-à-dire la valeur jointe à la sainteté, la protection du faible par le fort, enfin le culte des dames, exerçant le double empire de la faiblesse et de la sainteté.

renaissance de la poésie : jongleurs et trouvères.

Alors une poésie fut possible, car il existait une société. Cette poésie eut le bonheur de naître non pas des traditions plus ou moins fidèles du passé, mais des circonstances nouvelles où se trouvaient les hommes. Ce qui avait manqué parfois à la poésie des Romains, un développement spontané en l'absence d'une littérature plus parfaite, ne manqua pas au moyen âge, grâce à l'oubli momentané des modèles antiques. Sans doute il eût été malheureux pour la pensée moderne d'abdiquer à jamais l'héritage de Rome et d'Athènes ; mais il était bon qu'elle n'en jouit pas trop tôt, qu'elle ne le recueillît qu'à sa majorité, alors que, formée dans une sainte ignorance de la grande fortune qui l'attendait, elle se serait créé elle-même de puissantes ressources. C'est ce qui arriva au quinzième et au seizième siècle, où le moyen âge, grandi entre les mains du christianisme et de la féodalité, reçut enfin le trésor de la sagesse antique.

Au reste, moins la poésie romane chercha à imiter la grecque, plus elle lui rassembla. On vit reparaitre ces longs chants épiques, composés par un poète inconnu, confiés exclusivement à la mémoire des hommes, répétés avec des additions, des variantes, et qui, après avoir été longtemps comme suscités au milieu d'un peuple, viennent enfin se déposer sous la plume plus ou moins élégante d'un lettré.

Les jongleurs (*joculatores*), comme les *aèdes* grecs, s'attachent d'abord à la personne des princes. Nous en trouvons

CHAPITRE VII.

la suite de Charlemagne et de Louis le Débonnaire¹.
chants héroïques qu'ils composèrent pour célébrer la vic-
emportée en 868 par Charles le Chauve sur le comte
sont attestés par les chroniques². Les jongleurs nor-
chantent les hauts faits de Charlemagne et de Roland,
la fameuse bataille de Hastings qui soumit l'Angleterre
laume le Conquérant en 1066. Ces chanteurs étaient
équement récompensés par leurs nobles patrons : les
vinrent assez riches pour fonder des hôpitaux ; les au-
tinrent la permission et sans doute les moyens d'ache-
de posséder des fiefs nobles. Les évêques, les abbés, les
es elles-mêmes eurent de bonne heure des jongleurs à
ervice : car Charlemagne le leur défendit par un capi-
de l'an 788, ce qui n'empêcha pas que dans les siècles
ts plusieurs évêques n'en eussent à leur solde ; il est
e'ils les prêtaient charitablement aux monastères de
diocèses³.

autres jongleurs, sans être attachés à de grands person-
erraient à leurs risques et périls, allant de ville en
le château en château, artistes ambulants, bohémien
poésie, tantôt richement récompensés, tantôt en proie à
ère et aux outrages, suivant les hasards du voyage, et
ans doute suivant l'inégalité de leurs talents ou de leur
te. Ceux d'entre eux qui composaient ou savaient redire
s beaux chants recevaient dans les nobles manoirs l'ac-
e plus favorable. Pour concevoir l'empressement qu'on
à recevoir ces hôtes ingénieux, il faut se figurer la
le et les longs ennuis des demeures féodales. Sur le
et d'une colline d'un accès difficile s'élevait un château
fermé de hautes murailles, où d'étroites meurtrières
aient un jour pâle et triste. Tout autour, de misérables
nières, des paysans grossiers et tremblants ; au dedans
elaine avec ses filles entourées de jeunes pages nobles
oute, quelquefois gracieux, mais toujours ignorants

¹ Rue, *Essais historiques sur les bardes et les jongleurs*, t. I, p. 441.

² *Pericula Trium Fovulorum, Chronica*, ad annum 868.

³ *Carton's History of English Poetry*, t. I, p. 94.

ne elles. Les fils de la maison servent eux-mêmes comme dans un autre château. Quant au seigneur, il excelle à er et à recevoir de grands coups de *glaive*, à monter un it destrier et à boire de grands hanaps de vin. Que faire i tel gîte sinon la guerre ou l'amour? à moins d'imiter et de raconter l'autre, de donner des tournois, ou d'écouter des jongleurs? Aussi lorsque pendant six mois d'hiver le au féodal était resté enveloppé de nuages, sans guerre, tournois, qu'il n'avait vu que peu d'étrangers et de pèlerins quand s'étaient écoulés ces longs jours monotones, ces minables soirées mal remplies par le jeu d'échecs, on avait avec les hirondelles le retour désiré du poète. Il arriva enfin; on l'apercevait de loin le long de la rampe escarpée qui menait au château : il portait sa vielle attachée à son côté de sa selle, s'il était à cheval; suspendue à son cou, s'il venait à pied. Ses habits étaient bariolés de diverses couleurs; ses cheveux et sa barbe rasés au moins en partie; une bourse qu'on appelait la *malette* ou l'*aumonière* pendait à sa ceinture et semblait appeler d'avance la générosité de ses hôtes. Sans demeure, dès le soir de son arrivée, le baron, les vassaux, les damoiselles se réunissaient dans la grande salle pour entendre le poème qu'il venait d'achever pendant son voyage. Alors se déployaient devant des auditeurs si bien disposés, si altérés de poétiques récits mille tableaux intéressants et merveilleux : le jongleur racontait les hauts faits de Roland, qui, navré à mort, se relève pour défier le géant, les Sarrazins; ou les larmes du cheval Bayard, que les ennemis ont saigné pour boire son sang, pendant que la famine ravageait le château de Renaud; ou l'arrivée de la fille de l'émir dans la prison des chevaliers; ou la plainte de Charlemagne tendant le cor de son neveu Roland. Ici point de déclamations littéraires, point d'esprit critique ou moqueur. Tous se laissent entraîner au courant du récit; ils suivent de la main et de la tête ces luttes imaginaires, ces aventures prodigieuses; ils ont le plaisir délicieux de renouveler les émotions du combat sans en supporter les fatigues, de s'identifier avec le héros, de frapper avec lui de grands coups, sans jamais sentir la lance de l'ennemi percer leur heaume et

CHAPITRE VII.

haubert. Entendre de tels chants, c'était doubler sa

and l'automne approchait, le trouvère était au bout de l'écrit; il partait enrichi des présents de son hôte. On lui avait de l'or, des chevaux, des habits. Les barons et les chevaliers se déponillaient souvent pour lui de leurs plus précieux vêtements :

Cils jongliers eurent bones soldées.
Plus de cent marcs leur valut la journée,
Qui fut gentil de cœur sa robe dépoilla,
Et pour faire s'honneur à un d'els la donna.

quelquefois on le faisait chevalier, s'il ne l'était déjà. Souvent il emportait avec lui l'amour de la châtelaine. Puis, le soir, le manoir avait perdu sa voix : tout retombait jusqu'à son nouveau dans le silence et la monotonie accablante.

Importation des chants épiques.

Les poèmes héroïques qui nous restent de cette époque et qui sont connus sous le nom de *Chansons de geste* ont une importance très-imposante. Ils renferment en général vingt, trente, cinquante mille vers, qui se suivent par tirades de vingt, trente, cinquante et quelquefois davantage, sur une seule rime ou sur une seule assonance. A coup sûr de pareilles compositions ne sont pas le produit de nos jongleurs errants, qui ne chantaient que des chants épars. Cette longueur suppose la chance d'être lu et entendu, et non de celle d'être chanté. Les jongleurs n'auraient pas pris la peine de construire un long ouvrage dont personne n'eût pu contempler l'ensemble. Il est donc probable qu'il y eut d'abord sur les divers sujets qu'embrassent ces épopées des poèmes plus courts, plus simples, plus primitifs, plus populaires, plus primitifs que ceux qui nous restent. Faguet, à qui nous empruntons cette remarque, en a recueilli

à l'origine des *Chansons de geste*.

H. Quinet, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{re} janvier 1837.

L'Origine de l'épopée chevaleresque au moyen âge.

s preuves aussi curieuses que concluantes. Ainsi il arrive souvent qu'un manuscrit renferme sous un seul titre plusieurs morceaux divers relatifs au même événement : ce sont deux ou plusieurs poèmes sur le même sujet, que le rédacteur aura cueillis de la bouche des jongleurs et fondu ou plutôt juxtaposés dans sa recension. En voici un exemple tiré d'un des droits les plus remarquables de la chanson de *Roland*.

L'arrière-garde des Francs a été attaquée et détruite par les Sarrasins, au delà des Ports, tandis que Charlemagne les avait déjà passés à la tête de l'avant-garde. Tous les guerriers ont été tués. Onze des douze pairs ont péri. Il n'en reste plus que le seul Roland, mais déjà si blessé et si harassé qu'il n'a plus qu'à rendre l'âme. Il se retire, pour mourir en paix, sous un grand rocher, à l'ombre d'un pin. Là il veut briser sa fautive épée, sa Durandal, de peur qu'elle ne tombe entre les mains des infidèles :

Roland sent qu'il a perdu la vue;
 Se lève sur ses pieds, tant qu'il peut s'évertue;
 En son visage sa couleur a perdue.
 Devant lui se dressait une pierre brune :
 De dépit et fâcherie il y détache dix coups.
 L'acier grince, sans rompre ni s'ébrécher.
 « Ah ! dit le comte, sainte Marie, aidez-moi !
 Eh ! bonne Durandal, je plains votre malheur ;
 Vous m'êtes inutile à cette heure ; indifférente jamais.
 J'ai par vous gagné tant de batailles,
 Tant de pays, tant de terres conquises,
 Qu'aujourd'hui possède Charles à la barbe chenue !
 Mais homme ne soit votre maître à qui un autre homme fera peur.
 Longtemps vous fûtes aux mains d'un capitaine,
 Dont jamais le pareil ne sera vu, en France, pays libre ¹.

. Nous citons ici le texte même sans aucune altération, pour donner une idée du langage de la plus ancienne de nos chansons de Geste.

Ço sent Rollans la veue ad perdue;
 Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
 En sun visage sa couleur ad perdue,
 De devans lui ot une perre brune
 X Colps i fiert par doel e par rancune;
 Cruist li acers, ne freint ne n'esguignet;
 E dist li quens : « Sancte Marie, aiue !
 E, Durandel bone, si mare fustes.' »

CHAPITRE VII.

te strophe contient, comme on le voit, la peinture d'une action héroïque fort touchante, et ce tableau est un, complet tel que l'auteur a dû et voulu le faire.

maintenant ce qui suit ce tableau, ce n'est pas la mort de Roland, c'est une tirade de vingt-six vers, laquelle n'est autre qu'une répétition du tableau précédent, seulement en d'autres termes, sur une autre rime et avec des variantes dans les détails et dans les accessoires¹ :

Roland fêrit sur la pierre de Sardoine ;
L'acier grince, sans rompre ni s'ébrécher.
Voyant alors qu'il n'en peut rien briser.
Il commence à la plaindre à part soi.

Quando jo n'ai prod de vos n'en ai mescure!
Tantes batailles en camp en ai vençues,
Et tantes teres larges escumbatues
Que Charles tient, ki la barbe ad canue!
Ne vos ait hume ki pur altre fuite!
Mult ben vassal vos ad lung tens tenue :
Jamais n'ert tel en France la solue. »

(Vers 859 et suiv. Édit. Génin.)

Le texte original :

Rollans ferit el perron de Sardonie;
Cruit li acer ne briset ne n'esgrunie.
Quand il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei meismes le commencet à pleindre :
« E, Durendel, com es clere e blanche!
Cuntre soleil si luses et rellambes!
Charles esteit es vals de Moriane,
Quant Deus del cel li mandat par sun angle
Qu'il te dunast a un cunte cataigne;
Donc la me ceinst li gentilz reis, li magnes;
Jo l'en cunquis Normandie e Bretagne,
Si l'en cunquis e Peitou et le Maine,
Jo l'en conquis Burguigne e Loheraigne,
Si l'en conquis Provence et Equitaigne,
E Lumbardie e trestute Romaine;
Jo l'en cunquis Baivière et tute Flandres,
E Alemaigne et trestute Puillanie,
Constantinople; dont il ont la fience,
En Saisonnie fait il ço qu'il demandet.
Jo l'en cunquis Escosse, Guale, Irlande,
Et Angleterre que il teneit sa cambre :
Cunqui l'en ai païs e teres tantes
Que Charles tient, ki a la barbe blanche,
Par ceste épée ai dulong e pesance
Mielz voeill murir qu'entre païens remaigne.
Dammes Deus père n'en l'ais et humir France!

« Eh! Durandal comme tu es claire et blanche!
 Comme au soleil tu reluis et refflamboies!
 Charles était aux vallons de Maurienne,
 Quand Dieu du haut du ciel lui manda par un ange
 De te donner à un franc capitaine;
 Dont me la ceignit le célèbre roi le Magne.
 Par elle je lui conquis Normandie et Bretagne;
 Je lui conquis le Poitou et le Maine;
 Je lui conquis et Bourgogne et Lorraine,
 Je lui conquis Provence et Aquitaine,
 Et Lombardie et toute la Romagne;
 Je lui conquis la Bavière et toute la Flandre.
 Et l'Allemagne et toute la Pologne,
 Constantinople, dont il reçut la foi;
 Le pays des Saxons, soumis à son plaisir,
 Je lui conquis Écosse, Gaule, Irlande,
 Et l'Angleterre qu'il estimait sa chambre;
 Par elle j'ai conqui tant de terres et de pays
 Qu'aujourd'hui possède Charles qui a la barbe blanche.
 Pour cette épée j'ai douleur et peine.
 Mieux vaut mourir qu'aux païens la laisser!
 Dieu veuille épargner cette honte à la France. »

Après cette tirade, qui n'est ni un complément ni une suite
 la première, mais une simple variante, il en vient une
 sième, qui redit encore les mêmes choses. Il y a des
versions de geste où ces variantes successives sont au nombre
 cinq ou six. J'en ai compté neuf de suite dans celle de
te aux grans piés. Elles ont toutes pour objet de peindre
 lement et les plaintes de la reine perdue dans la forêt;
 tes commencent par des mots qui annoncent, non pas une
 cription nouvelle, mais la redite de la même description;
 tes contiennent une prière renfermant les mêmes idées, et
 que presque dans les mêmes termes¹.

1. Voici les premiers vers de quelques-unes des variantes dont nous par-

- 3 :
- 4^{re} version. La dame fut el bois qui durement ploura....
 - 4^e — Par le bois va la dame qui grand paur avoit....
 - 5^e — En la forest fut Berte, qui est gente et adroite ...
 - 6^e — La fille Blanchefleur, la royne au clair vis
 Fut dedans la forest, moult est son cœur pensis.
 - 7^e — La dame fut el bois dessous un arbre assise....
 - 8^e — Berte fut ens el bois, assise sous un fo (*fagus*, hêtre)...
 - 9^e — Bert gist la terre, qui est dure com groe (*gravier*)....

CHAPITRE VII.

Je citerai encore d'après Fauriel un dernier exemple plus exact, que les précédents et qui prouve d'une manière plus décisive que les poèmes chevaleresques, sous leur forme actuelle, sont le produit de fragments composés par différents auteurs. Le comte de Saint-Gilles, a été proscrit par Louis le Débonnaire et vit dans une forêt des landes de Gascogne, ayant pour tout voisinage un ermite et pour toute société sa femme et son fils Aiol. Élie est un héros du vieux temps, une espèce de géant pour la taille et la force. Sa lance est si longue ou sa hache si petite qu'il n'a pu loger l'une dans l'autre, et pour y faire entrer son épée, il a fallu qu'il en raccourcît la pointe de trois pieds et d'une palme : ainsi rognée, elle surpasse encore d'une aune la plus longue épée de France. Quand son fils Aiol fut en âge de porter de pareilles armes, le comte l'envoya chercher fortune par le monde, et lui confia tout ce qu'il avait de plus précieux, sa grande lance, son épée, son écu et son fameux destrier, l'incomparable Marchegay. Élie se mit au service de Louis le Débonnaire, et fit si bien qu'il devint pour le moins l'égal de l'empereur. Dans sa jeunesse, son premier soin fut d'envoyer chercher son père et sa femme et de les réconcilier avec Louis. Le vieux Élie aime ses armes et son cheval à peu près autant qu'il aime son fils; mais il n'a-t-il rien de plus pressé que de les lui redemander. Cette situation est présentée deux fois dans le poème qui a pour titre *Aiol de Saint-Gilles*. Elle donne lieu à deux scènes tout à fait différentes, quoique placées à la suite l'une de l'autre, qu'il est impossible de croire qu'elles soient de la même main, la première raconte la scène avec une simplicité voisine de la froideur.

Aiol ne veut quereller ni disputer avec son père :
 Il lui amène Marchegay par la rêne dorée,
 Le haubert, le blanc heaume et la tranchante épée,
 La targe (l'écu) que l'on voit moult bien enluminée;
 Et la lance fourbie et moult bien façonnée.
 « Sire, voilà les armes que vous m'avez données,
 Faites-en vos plaisirs et tout ce que voulez.
 — Beau fils, lui dit Élie, je vous en tiens quitte. »

a seconde version, qui dans le manuscrit suit immédiatement la première, est conduite avec plus d'art; on y aperçoit intention dramatique qui ne manque pas d'effet.

« Beau fils, lui dit Élie, moult avez bien agi,
 Qui reconquis m'avez tous mes héritages.
 J'étais pauvre hier soir, aujourd'hui je suis puissant.
 Mes armes, mon cheval, rendez-moi à cette heure,
 Qu'autrefois vous donnai dans le bois au départ.
 — Sire, ce dit Aiol, je n'ouïs onques telle demande.
 L'heaume et le blanc haubert n'ont pu durer si longtemps,
 La lance et l'écu, je les perdis au jouter.
 Et Marchegay est mort, à sa fin est allé.
 Dès longtemps l'ont mangé les chiens dans un fossé.
 Il ne pouvait plus courir, il était tout lourdaud. »
 Quand Élie l'entend, peut s'en faut qu'il n'enrage :
 « Glouton, lui dit le duc, mal l'osâtes vous dire
 Que Marchegay soit mort mon excellent destrier,
 Jamais autre si bon ne sera retrouvé.
 Sortez hors de ma terre : n'en aurez onc un pied. »
 Lors les barons de France se mettent à plaisanter,
 Le roi Louis lui-même en a un ris jeté.
 Quant Aiol vit son père, à lui si courroucé,
 Rapidement et tôt lui est aux pieds allé.
 « Sire, merci pour Dieu! dit Aiol le brave,
 Le cheval et les armes vous puis encore montrer.
 Il les fait toutes alors sur la place apporter,
 Il les a richement toutes fait bien orner,
 Et d'or fin et d'argent très-richement garnir.
 Et devant lui il fit Marchegay amener.
 Le cheval étoit gras, pleins avoit les côtés,
 Car Aiol l'avait fait longuement reposer.
 Par deux chaines d'argent il le fait amener.
 Élie écarte un peu son vêtement d'hermine
 Et caresse au cheval les flancs et les côtés. »

Nous surprenons ici la main d'un nouveau poète, qui reprend sous-œuvre et développe avec plus d'art une donnée déjà itée par ses prédécesseurs. Puis vient le rédacteur, le *dias-aste* qui réunit deux traditions diverses, en négligeant la fois de choisir et de fondre.

Il est donc certain, comme l'a avancé Fauriel, qu'à l'époque l'imagination poétique commença à s'épuiser, où les compositions originales et isolées devinrent plus rares, il y eut

CHAPITRE VII.

hommes auxquels vint l'idée de lier, de coordonner dans une même œuvre, celles de ces productions qui avaient entre elles des rapports. Ces grandes épopées, amalgame ou fusion de plusieurs autres, forment de véritables cycles, et représentent quelque chose d'analogue à ce qui se passa autrefois en Grèce¹.

L'histoire des poètes concorde ici avec l'aspect des œuvres. Les jongleurs primitifs, dont la vie dissipée et souvent avilissante ne leur permettait d'obtenir peu d'estime, succédèrent par degrés aux poètes qui écrivaient, les savants, les clercs, les trouvères. Les jongleurs n'eurent désormais que le soin de chanter ce qu'ils ne faisaient plus, et d'amuser l'auditoire par des sautes d'adresse ou même par l'exhibition de leurs ménageries. Les trouvères s'emparèrent des traditions et des chants récents dans le public; ils leur donnèrent une nouvelle forme, et prièrent leurs devanciers pour les mieux dépouiller. Ils le faisaient en disant :

Or écoutez, seigneurs que Dieu bénie,
Une chanson de moult grand seigneurie;
Jongleurs la chantent et ne la savent mie.
Un clerc en vers l'a mise, et rétablie.

En encore :

Ces jongleurs qui ne savoient rimer
Firent l'ouvrage en plusieurs lieux fausser,
Ne surent pas les paroles placer.

Entre les mains des trouvères, les *Chansons de Geste* gagnèrent sans doute en élégance et même d'abord en intérêt.

¹ F. Génin, dans l'introduction de son édition de la *Chanson de Roland* (1859), a tâché de renverser le système de Fauriel, et n'a voulu voir dans ces épopées que de nombreuses variantes, où la même idée est reproduite trois ou quatre fois avec des variantes analogues et avec des détails quelquefois contradictoires, que l'on attribue à un seul poète, et qu'un procédé de composition. Il nous semble que la critique rigoureuse n'a point ébranlé les solides raisons de son devancier. Mais, M. Génin lui-même, quelques pages plus loin, est forcé par l'évidence à admettre en quelque sorte ce qu'il vient de combattre, quand il a cité, comme pour la *Chanson de Roland*, plusieurs manuscrits du même poème, mais de différents âges, et que les plus récents lui montrent le texte gâté par des surcharges, des altérations et des refontes.

hommes, lettrés pour la plupart, appliquant un esprit cultivé à l'invention des incidents et au style, firent sans cesse faire à la langue poétique de rapides progrès. Mais ce perfectionnement produisit bientôt un nouveau mal. Quand les poètes eurent cessé de chanter eux-mêmes leurs vers, ils perdirent, avec le contact de l'auditoire, le sentiment délicat de ce qui doit lui plaire. C'était perdre toute leur poétique. Ils sentirent plus à leurs côtés cette curiosité ardente qu'il faut satisfaire sans cesse, ce bon sens des masses qui préserve l'homme qui leur parle de toute recherche de toute oiseuse digression, ce silence fragile d'une grande foule, cette attention qu'on n'achète qu'à force d'intérêt et de vérité. Les poètes qui écrivirent au fond de leur cabinet n'eurent plus pour guide que les inspirations de leur goût individuel, souvent faussé par les préoccupations de leur état. Nous venons d'étudier la formation des chants épiques ; nous allons en parcourir les espèces diverses, exposer avec quelques détails les trois *cycles* auxquels appartenrent successivement la vogue et l'intérêt public.

CHAPITRE VIII.

PREMIER CYCLE ÉPIQUE.

Les sujets d'épopées. — Cycle français ou carlovingien. — Caractère religieux des chansons de Geste. — Chanson de Roland ; chronique de Turpin. — Caractère féodal. — Analyse du roman des Loherains.

Trois sujets d'épopées.

Un des préjugés les plus extraordinaires, c'est celui qui se fait aux Français le génie de l'épopée. C'est par l'épopée que se manifesta la naissance de l'esprit français. Les récits, tout d'abord les chants héroïques dans toute leur naïveté originelle, souvent aussi dans toute leur grandeur, sont la gloire la plus brillante de notre ancienne poésie. Loin que la France

CHAPITRE VIII.

manqué d'épopées, elle en a inondé l'Europe : l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne se sont inspirées du souffle de nos poètes ; et nous, comme des fils prodigues et ingrats, nous avons laissé dilapider l'héritage et la réputation de nos ancêtres.

La muse épique de la France au moyen âge avait trois favoris, les Français, les Bretons, les anciens : elle n'en aimait guère d'autres, comme elle le proclame elle-même l'auteur du poème de *Guiteclin de Saissoigne* :

Ne sont que trois matières à nul homme entendant :
De France, de Bretagne et de Rome la grand.

Charlemagne, Arthur et Alexandre sont les héros qu'elle a choisis et autour desquels sont venus se grouper, avec leurs diverses bannières et leur mille gonfanons divers, comme autour de leurs droits suzerains, tous les récits de l'épopée carolingienne. Chacun d'eux est devenu le centre d'un cycle légendaire.

Cycle français ou carlovingien.

En milieu des malheurs et des ténèbres du dixième siècle, la France avait conservé la mémoire d'une époque merveilleuse où la puissance de ses chefs s'était élevée à une incomparable grandeur. Sous Charlemagne, les Francs avaient étendu leurs conquêtes de l'Oder à l'Èbre, de l'Océan du nord à la mer du sud. Musulmans et païens, Saxons, Lombards, Bavares, tous avaient été soumis au joug ou effrayés par les exploits du roi des Francs. Créateur d'un nouvel empire romain, restaurateur des sciences et des arts, l'immensité de ses conquêtes, la vaste portée de son génie n'avaient sans doute pas été entièrement comprises par ses contemporains ; mais il en était resté dans l'imagination des peuples ce qu'y laisse toute gloire sublime, un souvenir confus, mais profond, impérissable et pour ainsi dire un long ébranlement d'admiration. La chute de ses successeurs, les calamités et les hontes de l'invasion normande durent encore accroître le respect du peuple pour les grands hommes qui n'étaient plus. Dans les misères

En présent, la magnificence des souvenirs était à la fois une consolation et une vengeance.

Les poèmes qu'embrasse ce cycle ne se rapportent pas tous à l'époque de Charlemagne. Il y en a qui remontent aux temps de Clovis et de Dagobert¹, d'autres descendent à Charles le Chauve et même aux rois de la troisième race². Il semble que la gloire de Charles le Grand ait exercé sur les critiques la même fascination que sur le peuple; de même que celui-ci lui avait attribué une foule d'exploits étrangers, ainsi les littérateurs ont marqué de son nom ce grand cycle de héros français de tous les âges, et l'ont créé en quelque sorte monarque de ce vaste empire de poésie.

Les plus remarquables de ces compositions épiques paraissent avoir été écrites dans le cours du douzième et du treizième siècle. Mais on ne peut douter qu'avant d'être fixées par l'écriture sous la forme où nous les avons aujourd'hui, elles n'aient été longtemps chantées et répétées avec mille variantes. Nous trouvons déjà un jongleur à la tête de l'armée de Guillaume le Bâtard, en 1066; il chante les exploits de Roland, le paladin de Charlemagne, ou peut-être du duc Rollon, le conquérant de la Normandie, et engage ainsi la bataille de Hastings³. Robert Guiscard se faisait suivre jusqu'en Italie par les jongleurs de sa chère Normandie, qui lui répétaient déjà *à clère voix et à doux sons* les prouesses des guerriers de la France. Les poètes lyriques du douzième siècle, dont nous aurons bientôt occasion de parler, les Coucy, les Blondel, les Quesne de Béthune, citent sans cesse les héros de nos poèmes épiques. Une tradition non interrompue rattachait donc la croyance et l'intérêt des auditeurs aux événe-

1. Par exemple : *Parthénopex de Blois*; — *Florient et Octavien*; — *Ciperis de Vigneaux*.

2. Comme *Hugues Capet*; — *Le Chevalier au Cygne*; — *Baudoin de Sebourg*; — *Le bastart de Bullion*.

3. On lit dans Robert Wace, *Roman de Rou* :

Taillefer qui moult bien chantoit,
Sur un cheval qui tôt alloit,
Devant le duc alloit chantant
De Charlemaigne et de Rolland
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Ronceveaux.

CHAPITRE VIII.

que célébraient les jongleurs et les trouvères. Ceux-ci entendent que les échos de la foule : ils lui renvoient ses impressions agrandies et multipliées par leur chants.

Caractère religieux des chansons de geste.

Le premier caractère des épopées carlovingiennes, ou, pour leur donner leur vrai nom, des *chansons de Geste*¹, c'est leur inspiration religieuse ; elles célèbrent surtout la lutte des chrétiens contre les mahométans. Images fidèles de la société de leur époque, elles ont été produites, ou plutôt voix spontanées d'un peuple, elles expriment sa pensée intime, sa constante préoccupation : la guerre sainte. Toutefois parmi les anciennes chansons de geste, il n'en est qu'un petit nombre qui racontent un fait réel de la croisade² : cet événement trop récent en son temps n'avait pas grandi, dans l'imagination populaire, à la hauteur de l'épopée. D'ailleurs, les éléments traditionnels sur lesquels s'emparèrent les jongleurs existaient avant ces grandes et merveilleuses expéditions. Mais le même esprit qui poussait l'Occident vers l'Asie inspira les chants épiques de la croisade : le même besoin religieux et guerrier éclatait dans les croisades et dans les chants nationaux ; ils ont donc dans les faits et dans les idées deux effets d'une même cause, deux manifestations du même sentiment. La

Le mot *geste* signifiait *acte public, histoire authentique*. Tel était au moyen âge le sens du mot latin *gesta* ; on lit dans les vers qui accompagnent la vie de Charlemagne, par Eginhard :

- « Hanc prudens gestam nôris tu scribere, lector,
- « Eginhardum magni magnificam Caroli.

On donna même par la suite le nom de *gêse de geste* aux personnes dont la vie avait une célébrité historique.

Quelques poètes ont célébré la première croisade. Grégoire des Tours, Aimé Bechada, et dont il ne nous reste que le nom, avait embrassé, dans un long poème provençal, l'ensemble des événements de cette expédition. Le siège d'Antioche est l'objet d'un autre chant épique en tirades monumentales, composé avant l'année 1102 dans le dialecte du nord par le poète Wace, et refait, sous Philippe Auguste, par Graindor de Douai. M. Paulin Paris a publié en 1848 cette seconde version avec un fragment qui reste de la première. « Ce qui donne un prix incalculable à cette chronique, dit avec raison M. E. Geruzex, c'est qu'elle surpasse en fidélité historique les chroniques latines de Tudebod, de Robert le Moine et même de Guillaume de

grande œuvre de Charlemagne, l'immense service qu'il rendit à la civilisation renaissante en arrêtant les invasions du Nord, s'est transformée dans les chansons de geste. Ce sont les Sarrasins qu'il repousse. Les trente-trois campagnes du grand roi contre les Saxons n'ont laissé de souvenir que dans le titre d'un seul ouvrage, le *Guiteclin* (Witikind) de Jean Bodel; c'est habituellement avec les Sarrasins d'Espagne, de Septimanie, d'Italie, d'Orient que nos poètes le mettent aux prises. C'est une habitude chez eux de transformer en musulmans tous les peuples auxquels il fit la guerre; de même que, pour donner à la lutte religieuse son expression la plus glorieuse et sa personnification la plus poétique, c'est à Charlemagne qu'ils attribuent volontiers tous les succès remportés sur les ennemis du nom chrétien. Ainsi la grande victoire de Poitiers, l'expulsion des Arabes de toute la Septimanie, sont élevées à Charles Martel et à Pépin, pour être mises au compte de leur illustre successeur.

Chanson de Roland; Chronique de Turpin.

La plus ancienne et la plus remarquable épopée de ce cycle, c'est la fameuse *Chanson de Roland* ou *de Roncevaux*¹. Elle remonte, sous sa forme primitive et élémentaire, jusqu'au temps de Louis le Débonnaire. Le biographe anonyme de ce prince, qu'on cite sous le nom d'Astronomus, atteste que les héros qui périrent dans cette retraite étaient déjà de son temps l'objet des chants du peuple². La première rédaction qui nous en est restée a été écrite au onzième siècle par le chroniqueur normand Turold. Ce poème, plus voisin de sa forme première, moins surchargé d'additions que les autres chansons de geste, présente à la lecture un plan d'une simplicité noble, d'un ton héroïque et quelquefois sublime. Ici nul épisode, nulle complication parasite : cinq chants suffisent au chroniqueur pour développer cette pathétique légende, cette dé-

1. Publiée pour la première fois par M. Francisque Michel, en 1837, et par M. Génin, en 1850.

2. Voyez les *Grandes Chroniques de France*, t. II, p. 45.

faite triomphante d'un paladin vaincu par la trahison et par sa téméraire valeur.

L'Espagne est domptée ; Saragosse seule résiste encore ; mais le roi sarrasin qui la défend, Marsille, propose de rendre la ville et de recevoir le baptême. Un chevalier, Ganelon, est envoyé vers lui pour traiter de sa soumission. Mais Ganelon est un traître ; il s'engage envers le roi païen à faire tomber dans une embuscade Roland et l'élite des chrétiens qui formeront l'arrière-garde au moment de la retraite. Le complot s'exécute. Déjà Charlemagne a repassé les monts, lorsque Roland et ses compagnons sont attaqués à l'improviste dans la vallée de Roncevaux. Le preux guerrier pourrait aisément rappeler le gros de l'armée à son aide ; il porte à sa ceinture un cor d'ivoire, un *olifant* (Elephas), dont le son formidable retentirait jusqu'à l'empereur : mais il dédaigne cette mesure de prudence que lui suggère Olivier, son frère d'armes. « Le combat s'engage : qui pourrait décrire et nombrer les exploits de Roland, de l'archevêque Turpin, d'Olivier ? Ici tout est grandiose, et le champ de bataille et les héros. Cette phalange indomptable, qui ne recule jamais, jonche le sol de cadavres ; mais elle périra sous les coups d'ennemis sans cesse renaissants¹. » Enfin Roland fait résonner son cor ; et l'empereur, qui en reconnaît le son, revient à travers les montagnes pour secourir son brave neveu. Mais il est déjà trop tard : tous les chrétiens ont péri ; Olivier vient de succomber après des prodiges de valeur ; Roland et l'archevêque mettent une dernière fois en fuite la tourbe des infidèles ; mais épuisés de forces et de sang, ils meurent à leur tour, la face tournée vers l'ennemi, au moment où paraît leur vengeur.

Nous avons cité plus haut² un fragment de ce noble récit, celui de la mort de Roland. Nos lecteurs n'ont pas manqué d'admirer la fière allure de cette poésie primitive. Rien n'est beau comme cette mort héroïque du guerrier abandonné sur la montagne, seul avec son épée, à laquelle il adresse ses adieux, et qu'il cherche à briser pour la sauver de la honte

1. E. Geruzez, *Histoire de la littérature française*, p. 46.

2. Pages 65 et 66.

de tomber entre les mains des mécréants. Il frappe contre le rocher avec sa noble Durandal, et c'est le rocher qui se brise ; et les paysans des Pyrénées montrent encore aujourd'hui au voyageur la brèche gigantesque qu'on nomme la Brèche de Roland. C'est ainsi que la tradition de ces vieux âges laissait partout de profondes traces, et, à défaut d'un langage digne d'elle, faisait de la nature elle-même l'expression de ses fortes pensées.

A côté des grandes images, on rencontre dans ce poème des sentiments d'une élévation héroïque. Je n'en citerai qu'un exemple qui me semble comparable à un trait admiré de l'antiquité. On sait que Léonidas aux Thermopyles exhortait ses compagnons à prendre leur dernier repas, leur promettant qu'ils dîneraient ensemble chez Pluton. Dans une des recensions du poème français, Turpin, blessé mortellement, rappelle aux siens le bonheur d'avoir fait fuir l'ennemi loin de leur champ de mort, il les exhorte à poursuivre leur avantage et leur promet de reposer cette nuit dans le ciel. Il faut lire cette pensée dans les termes de l'original, dont la simplicité me semble ici sublime.

Dit l'archevêque : « Pensez à l'exploiter.
Le champ est nôtre ! bien nous devons priser.
La mort m'approche, n'y a nul recouvrer,
En paradis, où sont les preux guerriers,
Sont les lits faits où nous devons coucher. »

Et ces hommes, qui n'attendent que la mort, s'occupent de se réunir tous dans leur future patrie ; Roland va chercher l'un après l'autre ses vassaux blessés, il les apporte à l'archevêque pour qu'il les bénisse, et le vieillard mourant ouvre la vie éternelle à ses compagnons qui vont aussi mourir.

Lors vint aux comtes, ne les méchoisit (*méconnut*) mie,
Tous, un à un, les porta sans aïe (*aide*)
Devant Turpin, qui moult sut de clergie.
Turpin en pleure, lors n'a talent (*envie*) qu'il rie ;
De Dieu les signe, en qui moult se contie,
Qu'il leur octroie la perdurable vie.

C'est ainsi que de l'inspiration chrétienne, la poésie épique du moyen âge savait tirer sans effort des beautés de premier ordre.

Nous devons dire ici quelques mots d'un autre ouvrage analogue, composé certainement par un moine, et qui a joui d'une célébrité d'emprunt : c'est la chronique latine attribuée faussement à Turpin, archevêque de Reims, contemporain de Charlemagne. Elle a pour titre : *De vita et gestis Caroli magni* ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle en justifie toute l'étendue. Si on en excepte quelques phrases consacrées aux premiers exploits et à la mort de l'empereur, elle se réduit au récit de l'expédition entreprise contre les Sarrasins d'Espagne et à la déroute de l'arrière-garde française près de Roncevaux. Les préoccupations ecclésiastiques de l'auteur se révèlent dans le but qu'il assigne à l'expédition de Charlemagne : le vrai motif, suivant lui, en fut un songe dans lequel saint Jacques de Compostelle avait commandé au monarque d'aller retirer ses reliques de la possession des Sarrasins. Elles se trahissent aussi dans la recommandation indirecte qu'il adresse aux princes de bâtir de nombreuses églises et de doter richement les monastères ; sans cette précaution, assure-t-il, Charlemagne eût été infailliblement damné. C'est à tort que plusieurs critiques ont regardé cette légende monastique comme la source des poèmes carlovingiens. Il est prouvé qu'elle n'est au contraire qu'une compilation informe tirée des chants populaires dont elle détruit à la fois la hardiesse et la naïveté¹.

Caractère féodal des chansons de geste.

Le second et le plus frappant caractère des *chansons de geste*, c'est l'inspiration féodale. Chantées dans les châteaux des fiers barons dont les ancêtres avaient lutté contre les derniers Carlovingiens et morcelé l'empire des Francs, elles devaient trouver un puissant écho, quand elles redisaient les

1. P. Paris, *Berte aux grands piés*, préface, p. xxxv et suivantes. Raynouard, *Journal des savants*, juillet 1832. — Fauriel *Revue des Deux-Mondes* t. VIII, p. 390.

acharnés et la valeur téméraire qui leur avaient con-
 dépendance. Aussi les poètes sont-ils ouvertement
 es aux grands vassaux qui entourent ou combattent
 rque. Lui-même joue un assez triste rôle dans leurs
 tions, si toutefois on excepte la plus ancienne, la
de Roland, où l'esprit féodal n'a pas encore sup-
 admiration pour le roi. Dans toutes les autres, Char-
 , formidable par sa puissance, est souvent odieux
 conduite. Emporté, capricieux, crédule à l'excès,
 mide, irrésolu, il a grand besoin des sages avis des
 rons qui l'environnent et des bons coups de lance
 reux compagnons. Sans cesse aux prises avec des
 révoltés, il faiblit souvent sous leurs héroïques ef-
 ne parvient à les vaincre que par trahison. On est
 oné quand on lit sous un pareil portrait le nom de
 agne; on sent que cette glorieuse renommée porte
 ine de la faiblesse et de l'incapacité de ses succes-
 le n'est pas à sa personne qu'en veulent les trouvères;
 ignent Charlemagne sous les traits qu'ils sont habi-
 iver dans le pouvoir royal. Ils ne flattent pas da-
 Pépin et Charles Martel, Louis le Débonnaire et
 le Chauve. Tous ces rois se ressemblent dans les
 s de geste, et ils n'ont pas lieu de s'applaudir de la
 lance¹.

brêt principal que nous offrent ces poèmes, c'est la
 einture de la vie du moyen âge. C'est dans ces longs
 it M. E. Quinet, que se retrouvent à leur place le
 re, les dames au clair visage, cueillant des fleurs de
 du haut des balcons attendant les nouvelles; l'ermitte
 du bois, qui lit son livre enluminé; la demoiselle sur
 froi pommelé; les messagers, les pèlerins assis à ta-

i les titres des principales *chansons* relatives aux rapports féodaux
 emagne et ses grands vassaux : les *Quatre fils Aimon*, ou *Renaud
 iban*, par Huon de Villeneuve. — Le *Roman de Viane* (Vienne) ou
Montglaive, par Bertrans. — *Maugis d'Aigremont*, par Huon de
 . — *Beuves de Hanstone*, dont on ignore l'auteur. — *Huon de Bor-*
r Huon de Villeneuve. — *Doolin de Mayence*, par le même. — *Ogier*
 Nous avons deux poèmes sur ce sujet : l'un de Raymbert, l'autre
 e Roy. — *Ravul de Cambrai*, dont l'auteur est inconnu.

CHAPITRE VIII.

et devisant dans la salle parée ; les bourgeois sous la pègre, le serf sur la glèbe ; les pavillons tendus au vent, les enseignes brodées et dépliées, les chasses au faucon, les joutes par le feu, par l'eau, par le duel ; les plaids, les joutes, les épées héroïques, la Durandal, la Joyeuse, la Hauteclaire ; les chevaux piaffants et nommés par leurs noms, à l'instar de comère, le Bayard des fils Aimon, le Blanchard de Charlemaigne, le Valentin de Roland ; tout ce qui accompagnait et animait les disputes des seigneurs, défis, pourparlers, injures, les d'armes, convocation du ban et de l'arrière-ban, manœuvres de guerre, engins, assauts, pluies de flèches d'acier, meurtres, tours démantelées, c'est-à-dire le spectacle de cette vie bruyante, silencieuse, variée, monotone, guerrière, où tous les extrêmes étaient rassemblés ; en sorte que ces poèmes, qui semblaient extravaguer d'abord, finissent souvent par vous ramener à une vérité plus et de sentiments plus réelle et plus saisissante que l'histoire.

Tous les sujets que pouvait fournir le moyen âge étaient traités par les trouvères ; mais, dans ce grand nombre de thèmes principaux, il y en avait un auquel ils revenaient sans cesse ; ils ne pouvaient ni l'épuiser, ni le quitter quand ils l'avaient touché ; c'étaient les joutes et les batailles.... Le chevalier guerroyant de la France respire principalement dans les valeureux poètes. Avec cela leur langue de fer les secourait à merveille : pauvre en moralités, singulièrement riche en l'aise quand il s'agit d'armures, de hauberts rompus et maillés, de sang vermeil, de vassaux navrés et de cervelles malades. Aussi, au milieu de leurs interminables épopées, souvent ils sommeillent comme leur ancêtre Homère, le mal de la bataille est-il toujours pour eux le réveil du génie. L'enthousiasme sincère les possède ; ils trouvent des lumières soudaines au plus fort de la mêlée.... Des prouesses d'imagination les égalent à leurs héros ; car ils sont eux-mêmes chevaliers errants de l'art et de la poésie. Malgré toutes les difficultés d'un idiome embarrassé, leurs fières fantaisies sortent par de grands traits, comme la Durandal hors du fourreau ; sans le secours de l'art, ils combattent, à propre-

ment parler, nus et sans armes, et, par la seule vaillance de la pensée, ils s'élèvent à un sublime naïf que l'on n'a plus retrouvé depuis eux.... Vous respirez dans ces vers incultes le génie de la force indomptée, de l'orgueil suprême qui s'emparait de l'homme dans la solitude des donjons, d'où il voyait à ses pieds la nature humaine abaissée et corvéable; poésie non d'aigles de l'Olympe, mais de milans et d'éperviers des Gaules.

« Deux paladins de Charlemagne sont aux prises l'un avec l'autre : le combat dure depuis un jour entier, les deux chevaux des chevaliers gisent coupés en morceaux à leurs pieds, le feu jaillit des cuirasses bosselées; le combat dure encore. L'épée d'Olivier se brise sur le casque de Roland. « Sire
« Olivier, dit Roland, allez-en chercher une autre et une
« coupe de vin, car j'ai grand'soif. » Un batelier apporte de la ville trois épées et un bocal de vin. Les chevaliers boivent à la même coupe : après cela le combat recommence. Vers la fin du second jour, Roland s'écrie : « Je suis malade à ne
« point vous cacher; je voudrais me coucher pour me reposer. » Mais Olivier lui répond avec ironie : « Couchez-vous,
« s'il vous plaît, sur l'herbe verte. Je vous éventerai pour
« vous rafraîchir. » Alors Roland à la fière pensée répond à haute voix : « Vassal, je le disais pour vous éprouver; je
« combattrais encore volontiers quatre jours sans boire et
« sans manger. » En effet, le combat continue; plusieurs événements du poème se passent, et l'on revient toujours à cet interminable duel. Les cottes démaillées, les écus brisés, rien ne le ralentit. Le soir arrive, la nuit arrive, le combat dure toujours. A la fin une nue s'abaisse du ciel entre les deux champions; de cette nue sort un ange. Il salue avec douceur les deux francs chevaliers : au nom du Dieu qui fit ciel et rosée il leur commande de faire la paix, et les ajourne contre les mécréants à Roncevaux. Les chevaliers tout tremblants lui obéissent; ils se délaient l'un à l'autre leurs casques, après s'être embrassés sur le pré en devisant comme de vieux amis. Voilà le seigneur féodal dans ses rapports avec Dieu. Tout cela n'est-il pas singulièrement grand, fier, énergique? Le tremblement de ces deux hommes invincibles

devant le séraphin désarmé, n'est-ce pas là une invention dans le vrai goût de l'antiquité, non romaine, mais grecque, non byzantine, mais homérique? Or, il y en a un grand nombre de ce genre dans les trouvères. » Nous n'avons pu résister au plaisir de citer ce passage de M. Edgar Quinet. Il appartenait à un poète d'une imagination si hardie de commenter le fier génie de nos vieux poètes¹.

Analyse du roman des *Loherains*.

De toutes les chansons de geste qui nous sont connues, il n'en est pas qui exprime d'une manière plus complète et plus vraie l'esprit et les mœurs de l'antiquité féodale que le *Roman des Loherains*; il n'en est aucune où l'indépendance des barons soit aussi fière et aussi farouche. C'est assurément une des plus anciennes de nos vieilles épopées, déjà presque oubliée au milieu du moyen âge, alors qu'on répétait partout les exploits de Charlemagne et de ses douze pairs. Et toutefois la chanson des *Loherains* avait eu une grande célébrité. Les savants éditeurs qui l'on fait revivre² en ont consulté jusqu'à vingt manuscrits, remontant tous à peu près à la même époque, le douzième siècle, et tous trop différents pour avoir été copiés les uns sur les autres. Ces versions diverses offrent même la trace de plusieurs dialectes distincts de la langue d'oïl, picard, normand, champenois, lorrain, et prouvent ainsi une vogue très-étendue. Cette prédilection passa; les *Loherains* furent mis en oubli. Peut-être faut-il en chercher la cause dans la nature du sujet, et c'est pour nous un motif d'intérêt de plus. Ce poème chante la lutte de deux races féodales: l'une lorraine, c'est-à-dire germanique; l'autre artésienne, picarde, c'est-à-dire française. Garin, l'un des héros de la première, a pour alliés toute la nation teutonique; tous ses partisans ont comme lui des noms dont l'origine allemande est à peine déguisée sous des formes romanes: c'est Hervy

1. Ed. Quinet, sur *les Épopées françaises du douzième siècle*.

2. Les deux premières branches, et une partie de la troisième, ont été publiées par M. Paulin Paris, en 1853, M. Edelestan Duméril a continué cette publication, en 1846, et l'a conduite jusqu'à la mort de Garin.

Herwin), c'est Gauthier (Walter), c'est Thierry (Dietrich), c'est Aubery (Alberich); son adversaire Fromont a pour amis Hughes, homonyme du premier roi capétien et comte de Fournay, Guillaume de Montclin, Isoré de Boulogne. Le roi Hérpin est un enfant dont l'âge s'assortit assez bien au caractère d'impuissance que le poème donne à la royauté. Quand il grandit, la communauté d'origine et la reconnaissance des services rendus le rapprochent des Lorrains; mais des intérêts positifs l'en détachent sans cesse : on sent en lui l'effort du conquérant germain pour devenir enfin le roi de France. Les poètes prennent partout et sans hésiter le parti des princes lorrains; leur partialité va si loin, qu'ils ne laissent même mourir en paix, dans son château, le brave et malheureux Fromont; ils le chassent de France, l'exilent en Espagne, et le font mourir Sarrasin. Il n'est pas surprenant dans un poème où la féodalité apparaissait dans sa forme la plus antique, c'est-à-dire comme la domination des princes germaniques, ait cédé peu à peu la place à ceux où étaient célébrés des souvenirs plus nationaux. L'épopée lorraine eut le même sort que la dynastie à laquelle elle se rattachait.

Cette antiquité même en fait un curieux sujet d'études sous le double point de vue de l'archéologie et de l'art. C'est une bonne fortune pour la critique littéraire que de saisir ces premiers rudiments de l'épopée naissante, de trouver ce précieux produit de l'imagination humaine à un état plus primitif que les chefs-d'œuvre d'Homère, espèce de matière brute, analogue à cette matière organique que Buffon nous montre flottant encore informe dans les eaux jaillissantes, et aspirant qu'à se grouper autour d'un centre pour former un vivant.

En effet la chanson des *Loherains*, considérée dans son ensemble, n'apparaît pas comme la conception d'un seul artiste, elle crée un plan et dirige tous ses efforts vers le but qu'il s'est donné. C'est la fleur sauvage de l'imagination populaire et l'art n'a point réglé le développement tout spontané. Elle a-t-elle quelque chose de fortuit dans sa marche, de désordonné, et en quelque sorte d'impersonnel dans ses réactions; ce n'est point l'unité simple d'une œuvre d'art où

l'auteur imprime à son sujet la forme de sa propre pensée : c'est une autre unité plus large, moins saisissable, mais aussi réelle : c'est l'unité de l'histoire substituée à celle de la fiction, c'est le plan de la Providence, au lieu de celui du poète. L'unité de la geste des *Loherains* est dans les événements eux-mêmes. Elle chante la suprématie de la race teutonique, supérieure, inquiète, éphémère, qu'ébranle sans cesse, qui renverse et provoque une réaction nationale. Les destinées du poème, d'abord populaires, ensuite si délaissées, s'unissent aux destinées des héros, et l'oubli profond où tomba cette épopée fait en partie son dénouement.

Cette Iliade gothique a, comme la grecque, pour point de départ, la rivalité de deux guerriers, dont la cause est une femme. Achille et Agamemnon se disputent la belle Hélène; Garin et Fromont aspirent tous deux à la main de Blanchefleur. On comprend que la question d'héritage doit jouer un rôle dans cette lutte d'alleux et de fiefs. Au reste, sa portée seule eût bien justifié les efforts des prétendants. Le tronc nous la montre, quand elle entre à Paris, sous des traits qui rappellent l'inimitable peinture de la Camille de Virgile. On croit presque revoir la jeune Amazone que toutes les dames de Laurente suivent d'un regard affectueux, admirant la beauté de son port et l'élégance de sa parure¹ :

Car la pucelle est entrée à Paris,
Moult richement, avec le duc Aubris,
Cheveux épars, vêtue en un samis².
Le palefroi sur quoi la dame sist
Était plus blanc que n'est la fleur de Ms.
La dame avait taille mince, œil joli,
Bouche épaissette avec des dents petits,
Plus éclatants que l'ivoire aplani,
Hanches bassettes, front vermeil et poli,

1. Nous confessons une fois pour toutes que, dans les citations qui précèdent, nous nous sommes permis de gâter le texte en rajeunissant quelques mots, afin d'en rendre la lecture plus facile. Nous avons donné plus haut, p. 55 et 66, comme spécimen du langage de nos plus anciens poèmes quelques passages de la *chanson de Roland* sans aucune altération.

2. *Samis*, satin, Ἐξάμιτος, trame à six fils.

Les yeux rians et bien faits les sourcis ;
 C'est la plus belle qui oncques mais naquît.
 Sur ses épaules tombent en longs replis
 Ses cheveux blonds, qu'un chapelet petit
 D'or et de pierres joliment lui couvrit.
 Toutes les rues s'emplissent de Paris.
 L'un dit à l'autre : Come belle dame à ci !
 Elle devrait un royaume tenir !
 Pleût à Dieu que l'empereur Pépin
 L'eût à femme ! nous serions tous garis (sauvés).

L'empereur Pépin l'aura en effet à femme ; et pourtant ce n'est pas à lui que le père de la jeune fille l'avait destinée en mariage :

Le riche roi Thierris
 Qui navré est (Dieu lui fasse merci !)
 De ses péchés s'étant bien repenti,
 Ses hommes liges fait devant lui venir.
 Dieu ! dit le père, comme serais gari
 Si Blancheflor, ma fille, eût un mari,
 Un franc baron qui son bien défendit.
 Sachez que m'âme plus à l'aise partist.

lui désigna le Lorrain Garin, le plus beau chevalier de temps :

Plus beau vassal, en ce siècle ne vis.

Il avait probablement l'avis de Blancheflor ; car plus tard elle, devenue impératrice et femme de Pépin, elle jetait son ancien fiancé des regards qui n'étaient rien moins qu'indifférents.

Il eut le corps moulé et échevi (élancé) :
 En nulle terre plus beau que lui ne vis.
 Bien le regarde la franche empérérice.
 Fortement lui sied, et molt lui abélit (plaît).

Le duc de Lorraine accepte du vieillard mourant la main de Blancheflor, sous la réserve du consentement de l'empereur : le mariage entraînant la transmission des fiefs, nul, si haut placé qu'il soit, ne doit prendre femme sans le consentement de son seigneur ; mais il promet à la jeune fille, sans

CHAPITRE VIII.

tion aucune, et quel que soit son époux, la protection et le courage contre tous ses ennemis.

Y a-t-il pas dans toutes ces peintures quelque chose de doux et même de touchant? On y voit poindre le sentiment chevaleresque, qui joua plus tard un si grand rôle dans l'épique du moyen âge. Ici il ne paraît encore que rarement par exception : tout le reste est mâle, énergique et rude. Les femmes ne sont point encore sorties du gynécée antique. Les hommes seuls remplissent le poème de leur bravoure.

Qu'ils sont braves, en effet, ces deux Lorrains, Garin et Begues, son frère! Begues surtout, comme un autre Achille, annonce d'abord par les désastres et les regrets de ses alliés sa longue absence. Il s'approche peu à peu, ravageant les terres lointaines, et semant sur sa route la désolation et la mort. Et cependant toute l'armée lorraine languit au siège de Mont-Quentin, l'empereur désespère de prendre cette ville, et lui-même ne peut décider la victoire. Enfin, Begues arrive, la fortune change, l'ennemi tremble dans ses murs, et l'empereur a protégé son empereur.

Faut les voir tous ces bons chevaliers, le heaume en tête, le corps chargé du blanc haubert, tout resplendissants du fer de leur armure, et s'élançant d'un seul bond sur leurs forts ennemis. Quelle fête pour eux qu'un combat! « Sur toutes choses un tel jeu me ravit! » s'écrie Begues. C'est en effet pour eux un jeu magnanime que la guerre. Ils se contentent de se battre, ils s'admirent entre ennemis, le combat se confond avec le tournoi, ils se tuent sans se haïr. Le combat, toujours combat, c'est ici, comme dans Homère, l'objet principal, le motif et continué du poème; et toujours le poète, comme ses héros, retrouve de nouvelles forces pour ces luttes incessantes. Il est infatigable comme eux, et tel est l'intérêt de son récit, qu'il communique le même don à ses lecteurs.

À côté de cette générosité chevaleresque, que nous voyons se faire entre la gloire et le danger, se retrouvent des traits remarquables de l'antique férocité qui disparaît toujours, et semble déposer de l'ancienneté des traditions que nous aime notre épopée. Un chevalier envoie à Fromont la tête d'un des parents de ce chef qu'il a tué. Begues lui-même, le

noble, le courageux Lorrain, irrité de la cruauté de Guillaume, qui excitait Isoré, son antagoniste, à lui couper la tête, tue Isoré, et, lui prenant à deux mains les entrailles, il en frappe Guillaume au visage :

Tenez, vassal, le cœur votre cousin,
Or le pouvez et saler et rôtir.

Rien n'égale l'orgueil sauvage du baron dans son château. Ces murs épais sont sa seconde armure : ils ne font qu'un avec lui. Il n'est lui-même et tout entier que dans sa tour. Là, libre, indépendant, il brave et son roi et souvent son Dieu

Si je tenais un pied en paradis,
Si j'avais l'autre au château de Naisil,
Je retirerais celui du paradis
Et le mettrais arrière dans Naisil.

C'est que rien n'est plus propre à enivrer l'homme du sentiment de son importance personnelle, que les guerres de ce nouvel âge héroïque où l'individu est tout, où le bras d'un seul chevalier décide du sort d'une bataille; où une armée s'enfuit à cause de la chute d'un seul homme. Alors redeviennent naturels les provocations, les combats singuliers, les hauts faits d'armes, toutes ces choses, en un mot, que la poésie semblait avoir perdues pour toujours depuis Homère.

Citons encore un passage où Jehan de Flagy (c'est l'auteur d'au moins une des branches de la chanson des *Loherains*) se rencontre une fois de plus avec son illustre devancier qu'il n'avait peut-être jamais entendu nommer. Nous allons voir comment l'Hector barbare se sépare de son Andromaque pour marcher aux combats. Il est vrai que cet adieu n'est pas encore le dernier. *A priori* c'est une beauté de moins : c'est aussi une excuse pour l'infériorité du morceau français.

Vous eussiez vu le chastel estormir (se troubler, *strürmen*)
Et les bourgeois aux défenses venir,
Les chevaliers armer et fer-vêtir,
Car ils pensaient qu'on dût les assaillir.

Begues s'apprête, à la hâte il le fit,
 Lace une chausse, nul plus belle ne vit;
 Sur les talons lui ont éperons mis;
 Vêt un haubert, lace un heaume bruni.
 Et Béatrix lui ceint le brand fourbi :
 Ce fut Floberge ¹ la belle au pont (garde) d'or fin.
 « Sire, fait-elle; Dieu qu'en la croix fut mis
 Vous défende hui de mort et de péril! »
 Et dit le duc : « Dame, bien avez dit! »
 Il la regarde, moult grand pitié l'en prit.
 Relevée est de nouvel de Gérin (elle venait de donner le
 « Dame, dit-il entendez ça à mi : [à Gé
 Pour Dieu vous prie que pensiez de mon fils ². »
 Elle répond : « Biaus sire, à vos plaisirs! »
 On lui amène un destrier arabi (ardent, *arrabbiato*).
 De pleine terre est aux arçons sailli (élancé);
 L'écu au col, il a un épieux pris,
 Dont le fer fut d'un vert acier bruni.

Mais quand Begues quitte réellement son château pour la dernière fois, quand il part pour ne plus revenir, c'est sur un autre plan que le poète dessine la scène. La famille féodale réunie, tranquille et heureuse. Le trouvère nous présente un tableau d'intérieur plein de charmes et de grâce; tout est gai, tout semble sourire, et c'est à ce moment que, par un contraste terrible, le malheur va frapper cette maison.

Un jour fut Begues au chastel de Belin :
 Auprès de lui la belle Béatrix.
 Le duc lui baise et la bouche et la main,
 Et la duchesse moult doucement sourit.
 Parmi la salle vit ses deux fils venir
 (Ce dit l'histoire) : l'ainé eut nom Gérin,
 Et le second s'appelait Hernaudin :
 L'un eut douze ans, et l'autre en avait dix.
 Sont avec eux six damoiseaux de prix,
 Vont l'un vers l'autre et courent et tressaillent,
 Jouer et rire et mener leurs délits (amusements).

Par une observation bien vraie et bien poétique du caractère humain, au milieu de tout ce bonheur, Jehan Flageolet nous

1. Le nom de son épée, dont nous avons fait flamberge.

2. Les Anglais ont conservé cette construction : *You would think of my*

tre le duc qui se prend à soupirer. Il est loin de son
de ses amis, des bords du Rhin et de la Moselle, dans
d de la France, ce pays étranger. Il veut aller revoir ses
vieux Lorrains, il veut aller porter à son frère Garin un
ent digne de lui, la hure d'un énorme sanglier dont la re-
mée n'est pas moins étendue que celle de maint vaillant
n ; car c'est à deux cents lieues de là, auprès de Valen-
ciennes, qu'il vieillit et grossit depuis plus de vingt années.
ain Beatrix, en proie à un triste pressentiment, le prie de
ncer à cette chasse :

Le cœur me dit, il ne peut pas mentir,
Si tu y vas, tu n'en dois revenir.

ague ne tient compte de ce sombre pressentiment, il pré-
sa chasse avec tout le luxe féodal : trente-six chevaliers
ompagnent, dix chevaux le suivent, chargés d'or et d'ar-
; viennent ensuite la metute, les valets. Le duc va donc
r :

A Dieu commande la belle Biatrix,
Ses deux enfants Hernaudet et Gérin.
Dieu ! quel douleur ! onques puis ne les vit !

a arrive à Valenciennes, la chasse est commencée. Le san-
fatigue toute la troupe, et, après quinze lieues de pour-
s, il arrive épuisé lui-même, en face de Begues, qui
n'a point perdu sa trace :

Dessous un hêtre est le porc arrêté,
Là but de l'eau et puis s'est reposé,
Et les bons chiens sont autour lui allés.
Le porc les voit, a les sourcis levés,
Les yeux il roule, se rebiffe du nez,
Fait une hure, et s'est vers eux tourné.

il éventre, il déchire les chiens, il s'élance sur Begues
même, qui le frappe de son épieu et l'étend mort à ses
ls. Ce n'était pas même dans cette lutte que devait périr le
le, le brave duc échappé à tant de batailles. Quelques
urs qu'il a mis en fuite quand ils ont osé l'approcher, vont

querir un archer qui de loin, à travers les branches du forêt, lui lance furtivement une flèche perfide. Ainsi tout d'une mort obscure et ignorée, loin des siens, loin du champ de bataille, sa seconde patrie, cet homme qui avait été le tecteur d'un roi et le plus ferme appui de toute une race n'a-t-il pas quelque chose de bien hautement poétique dans ce pareil contraste ? quel en est l'auteur ? Est-ce le poète ? destinée ? Le poète a rempli au moins le seul rôle de grand artiste, il a emprunté à la réalité tout ce qu'elle lui avait d'idéal.

Cette troisième branche est la plus poétique et la mieux développée de toute l'épopée des *Loherains*. La narration, si raide et roide dans la première branche, où les événements se succédaient sans harmonie, sans but, sans ordre que celui de la chronologie, s'est animée peu à peu, a pris de la vie et de la grâce. La première offre à un plus haut degré ce caractère impersonnel dont nous avons parlé ; elle n'est que l'écho des plus anciennes traditions d'un peuple ; la main de l'artiste y apparaît à peine. Dans la troisième s'unissent le charme l'intérêt d'un récit national et la chaleur d'un sentiment individuel. Dans son ensemble, cette vaste épopée semble à ces immenses cathédrales, bâties par plusieurs générations, et où l'œil distingue avec curiosité les divers styles de chaque siècle. Commencées d'abord avec quelque lourdeur au onzième, elles semblent hésiter encore entre le plein roman et le gothique : bientôt les ogives s'aiguisent ; les voûtes s'élancent, les colonnettes s'amincissent ; enfin quelque chose d'outré-passant les limites de l'élégance, elles nous montrent la décadence du goût dans la recherche des ornements, la surabondance des festons, la forme extraordinaire des pendentifs. L'épopée des *Loherains* a été fermée trop tôt pour tomber dans cet excès : mais la poésie épique du moyen âge ne manquera pas de nous en fournir bientôt de nombreux exemples.

CHAPITRE IX.

SECOND CYCLE ÉPIQUE.

Cycle armoricain ou d'Arthur, caractère chevaleresque — Sarrasins bretonnes. — Contes populaires des Bretons armoricains — Geoffroi de Montmouth et les trouvères français. — Romans en prose; lais de Marie de France. — Chevalerie religieuse, le saint Graal

Cycle armoricain ou d'Arthur, caractère chevaleresque.

L'épopée carlovingienne est féodale, elle n'est pas encore chevaleresque. Elle ne remplit qu'à moitié le programme que l'histoire a tracé et réalisé si heureusement lui-même, elle chante les cavaliers et les armes mais non les dames ni les amours¹. Les barons carlovingiens sont braves sans doute, mais leur valeur n'a pas acquis, par un mélange de sentiments plus doux, cette exaltation merveilleuse qui doit en faire une légion, et produire une chose et un mot tout modernes, l'honneur. On a fait de longues et savantes recherches pour savoir chez quel peuple les sentiments chevaleresques avaient d'abord pris naissance. On en a placé tour à tour l'origine chez les Germains, les Lombards, les Arabes. Il est possible que ces exemples de générosité et de bravoure, de respect pour la faiblesse et la beauté donnés par ces nations aient contribué à réveiller l'instinct moral chez les autres, mais il ne semble pas nécessaire d'assigner une patrie aux vertus naturelles de l'homme. La chevalerie, cet idéal de la féodalité, fut le résultat du progrès moral des nations au moyen âge. A côté du courage vint se placer l'idée; l'intelligence vint diriger la force, et compléta ainsi une civilisation. Le clergé fut le premier instrument de ce progrès. Gardien désarmé des lumières et des

¹ *Orlando furioso*, c. I, v. 1, 2.

Le donne, le cavalier, l'arme, gli amori,
Le cortonio, l'audace imprese lo canto.

CHAPITRE IX.

morales, il se trouva, après l'invasion, sans cesse en butte à toutes les violences des conquérants. Souvent vainqueur dans cette lutte inégale en apparence, il voyait toujours reparaître autour de lui la violence qu'il avait subjuguée. Inquiété, chaque jour par la caste féodale, obligé de défendre elle-même ses intérêts matériels et les intérêts de la justice. Lorsqu'il s'était constitué le représentant, il eut recours à divers moyens, dont la chevalerie fut le plus remarquable. Les germes de cette institution avaient existé dans l'antique Germanie. Tacite nous apprend qu'aussitôt qu'un Germain parvenait à l'âge viril, l'un des chefs de la tribu, son père ou son plus proche parent, l'introduisait dans l'assemblée des guerriers, et lui donnait publiquement un bouclier et une lance. Il nous rapporte encore que chaque jeune soldat laissait croître sa barbe et ses cheveux, et ne les coupait point qu'il n'eût accompli quelque fait d'armes remarquable. Le roi fit habilement servir à ses desseins des mœurs déjà corrompues. Par ses soins, l'admission du jeune noble à l'usage des armes ne fut plus une cérémonie purement militaire : ce fut une coutume religieuse et presque un sacrement. Durant la nuit qui précédait sa réception, le futur chevalier devait veiller auprès de ses armes¹, soit dans une église, soit dans une chapelle, mais toujours dans une enceinte consacrée. Il se revêtu d'une tunique blanche comme les néophytes qui se préparaient au baptême. Un bain symbolique devait précéder la réception des armes bénites ; le jeûne et la continence furent ajoutés aux veilles ; le candidat eut même des vœux qui répondirent de l'accomplissement de ses vœux. Le serment imposé au nouveau chevalier l'engageait à défendre les droits de la sainte Église, à respecter les personnes et les propriétés religieuses, et à obéir aux préceptes de l'Évangile².

Dans les plus anciennes chansons carlovingiennes, les chevaliers venaient se faire armer dans une église, mais c'est à l'approche d'un combat singulier, et pour implorer le secours de Dieu dans l'instant du péril.

Au commencement de l'ordre de chevalerie, il fut dit à celui qui devenait chevalier être, et qui le don en avait par droit de sélection, qu'il fût sage sans vilénie, débonnaire sans folie, piteux vers les souffreteux, prêt à secourir les indigents, prêt et entabulé de dévorer les méchants et les meurtriers, de droit juger sans amour et sans haine. Chevalier

Pour s'assimiler complètement la chevalerie, le clergé en avait réglé la hiérarchie sur la sienne; on mettait sérieusement en parallèle les grades de cette milice sanctifiée avec les ordres ecclésiastiques : le chevalier et l'évêque avaient un rang analogue, des devoirs et des privilèges pareils¹.

Mais cette institution, créée par et pour le clergé, ne tarda pas à lui échapper. A côté des idées religieuses germèrent bientôt des sentiments d'un autre ordre, que l'Eglise n'avait ni prévus ni appelés. L'amour profane, le goût des aventures, l'exaltation de l'orgueil militaire, devinrent l'âme de la chevalerie. Cette milice mondaine et galante ne resta pas seulement indépendante du clergé, elle lui devint odieuse et hostile; et l'Eglise, contrainte de résister d'abord aux conquérants barbares, se vit obligée à poursuivre la lutte contre les chevaliers.

Elle leur opposa une autre chevalerie qu'elle créa selon ses idées et conserva dans sa dépendance : ce furent les ordres religieux militaires, institués pour combattre les ennemis de la foi.

Il y eut donc deux chevaleries distinctes, ou plutôt deux principes contraires dans la chevalerie, l'un mystique, pieux et sévère, eut pour objet de faire du chevalier un moine chrétien armé pour la foi; l'autre mondain, galant, avide de gloire, fit de l'amour et de l'honneur le but et la récompense de la vie militaire².

Une fois passés dans les mœurs, ces sentiments divers ne pouvaient manquer de se réfléchir dans la poésie. Le cycle carlovingien avait servi d'enveloppe à des idées toutes différentes. C'était une forme créée par un autre esprit, consacrée à d'autres faits, et qui n'aurait pu sans effort se prêter à une inspiration nouvelle. Il fallut donc que les poètes chevaleres-

ne doit pour paour de mort faire chose où l'on puisse honte cognoistre, ains doit plus douter honteuse vie que la mort. Chevalier fut établi principalement pour sainte Eglise garantir, » *La première partie de Lancelot du Lac*, feuillet xxxi.

1. Walter Scott, *Essai sur la chevalerie*. — La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie considérée comme établissement politique et militaire*. Académie des inscriptions, tomes XXXIV et XXXV, in-12.

2. Fauriel, *Origine de l'épopée chevaleresque au moyen âge*.

CHAPITRE IX.

perchassent une autre période historique et adoptassent
s héros. Charlemagne et ses douze pairs furent détrô-
ne dynastie différente fut chargée des nouvelles desti-
la poésie. Arthur lui succéda, ou plutôt partagea avec
affections de l'Europe.

Sources bretonnes.

avons vu plus haut la langue primitive des Gaulois,
que, se retirer, vers le sixième siècle, dans la Bretagne
caine. Ce fut aussi l'asile des bardes, ces poètes gaulois
à la puissante corporation des druides. L'art fut plus
que la religion : il subsista avec la langue, comme le
monument de la nationalité antique. Il fut indestructible
un souvenir et une espérance. A la même époque, les
s d'Angleterre, fuyant la domination des barbares du
s'établirent en grand nombre dans l'Armorique, leur
ie patrie : ils y apportèrent leur langage, leurs tradi-
eur poésie, et ravivèrent encore par leur présence les
ies mœurs et la vieille poésie celtique. Elle avait pris
s Bretons insulaires un développement remarquable.
t prédominant de leur caractère, dit Walter Scott, était
ousiasme religieux pour la poésie et pour la musique.
u sixième siècle que florissaient dans le pays de Galles
des Aneurin, Taliesin, Llywarch-Hen, Merzin, dont
rs chants nous ont été conservés¹. Les émigrants répé-
es hymnes de leurs célèbres bardes ; ils aimaient sur-
edire les derniers combats de l'indépendance, où leur
e brave Arthur, avait défendu son pays avec tant de
Vaincus, mais non sans honneur, ils agrandirent le
Arthur, comme le contre-poids de leur défaite, et con-
nt leurs chants patriotiques comme un noble et pieux
e.

t curieux de suivre le travail de la crédulité populaire
de la légende d'Arthur, de voir s'élever peu à peu le

ron Turner a démontré avec beaucoup d'érudition l'authenticité de
es publiées dans le premier volume du recueil intitulé : *Myvrian;
gy of Wales*.

ument poétique, auquel chaque âge apporte, pour ainsi dire, sa pierre. C'est voir naître et grandir l'épopée, c'est lier en quelque sorte l'histoire naturelle de l'imagination. Les vies des saints contemporains d'Arthur nous présentent celui-ci sous les couleurs de la réalité historique. C'est un chef brave et violent, toujours en guerre avec ses voisins, soit pour repousser l'injustice, soit pour l'exercer à son profit. Il fonde un monastère et accepte l'intervention du clergé : il épouse la femme d'un chef voisin, et éprouve lui-même une déplorable infortune¹. Loin d'être le monarque universel, il n'est pas même le seul prince du petit royaume de Galles. Il combat les Saxons : mais ses victoires retardent seulement ses conquêtes. Gildas, qui vivait à la même époque, résume exactement les exploits d'Arthur en ces termes : « La victoire restait tantôt aux Bretons, tantôt à leurs ennemis, jusqu'à la bataille de Hills, près de Bath, où les Bretons prirent un avantage signalé. » Ce succès se borna toutefois à suspendre le progrès de l'invasion. Kerdic, le chef saxon, s'arrêta aux limites méridionales des comtés de Southampton et de Somerset. Voilà le vrai Arthur, l'Arthur de l'histoire. C'est chez les bardes mêmes du sixième siècle que commence l'apothéose. Tantôt ils célèbrent Arthur avec la modération qui convient à une mémoire récente ; tantôt, emportés par l'enthousiasme lyrique, ils l'environnent déjà de quelques traits fabuleux. Le chef breton, transfiguré par l'imagination de ses propres bardes, comme autrefois Alexandre par celle de ses historiographes, devient pour eux un personnage mythologique, mais non encore chevaleresque. Il n'y a point encore ici de table ronde, de tournois, d'amour, ni surtout de saint Graal.

Contes populaires des Bretons armoricains.

La tradition d'Arthur fit un progrès décisif dans la Bretagne française. Du sixième au douzième siècle, le peuple armoricain ne cesse de chanter la glorieuse légende. M. de

¹ *Vita Sancti Cadoci. — Vita Sancti Paterni, etc*

CHAPITRE IX.

Villemarqué a publié, en 1842, une série de documents prouvent la perpétuité de cette tradition poétique parmi compatriotes de l'Ouest. Les *Contes populaires des anciens Bretons*, recueil formé soit d'après les vieux livres gallois, soit d'après les récits qui charment encore les veillées des campagnes, nous montrent le cycle chevaleresque d'Arthur fit, comme toute véritable épopée, sur une nation entière, qu'une vaste atmosphère d'harmonie.

ici pour la première fois le héros gallois est devenu l'idéal de la chevalerie. Il parcourt le monde en le délivrant des maux et des monstres : il tient cour plénière à Caerlleon, et les, aux grandes fêtes de l'année, et réunit autour de sa personne la fleur des rois, des barons et des chevaliers de l'Europe. Nous reconnaissons près de lui les compagnons qui lui donnèrent jadis les bardes cambriens, Ken, le sénateur ; Beduier, l'échanson ; Gauvain, l'ambassadeur. Nous y avons de plus un personnage armoricain qui joue un très grand rôle dans cette histoire : c'est Hoël, roi de la petite Bretagne, du pays même où la légende du monarque breton a reçu ses plus riches développements. Enfin l'innovation essentielle de l'ouvrage, c'est le nouveau lien qu'Arthur y établit parmi ses compagnons :

Fit roy Arthur la ronde table,
Dont les Bretons disent maint fable.

La table ronde était le domaine de l'égalité. Tous les convives y étaient assis et servis sans distinction, quels que fussent d'ailleurs leurs rangs et leurs titres.

Il n'y avait pas un Français, pas un Normand, pas un Aragonnais, pas un Flamand, pas un Bourguignon, pas un Lorrain, pas un bon chevalier de l'orient à l'occident, qui ne se fût tenu d'aller à la cour d'Arthur ; tous ceux qui recherchaient la gloire y venaient de tous les pays, tant pour juger de la courtoisie que pour voir ses États ; tant pour connaître les barons que pour avoir part à ses riches présents. Les pauvres gens l'aimaient ; les riches lui rendaient de grands honneurs ; les rois étrangers lui portaient envie et la craignaient,

car ils avaient peur qu'il ne conquît tout le monde et ne leur enlevât leur couronne.

Geoffroi de Monmouth et les trouvères français.

Vers le milieu du douzième siècle, un archidiacre d'Oxford, Walter Calenius, ayant été faire un voyage en Armorique, en rapporta un très-ancien livre écrit dans la langue du pays, en celtique, et contenant un recueil des plus vieilles traditions de ce peuple. Il en fit présent à Geoffroy de Monmouth, évêque de Saint-Asaph, dans le pays de Galles, et Geoffroy le mit en latin¹. Quelques années après, en 1155, maître Wace, clerc de Caen, né dans l'île de Jersey, composa une longue histoire en vers français de huit syllabes qu'il appela le *Brut*, et où il raconta à son tour les faits et gestes des rois de la Grande-Bretagne, presque depuis la ruine de Troie jusqu'à l'an de Jésus-Christ 680, et cela sans préjudice d'une seconde histoire en vers, non moins longue, où sont consignés les règnes des ducs de Normandie, jusqu'à la sixième année du règne de Henri II².

Après Wace, les trouvères français de la fin du douzième siècle s'emparèrent d'Arthur et de la table ronde pour en faire le sujet spécial de leurs récits. Comme Wace, ils abandonnèrent la longue strophe monorime, et y substituèrent les vers de huit syllabes rimés deux à deux, à la façon des fa-

1. Galfredi Monemutensis *Origo et Gesta regum Britanniarum*....

Cette transmission des traditions bretonnes, ce voyage du vieux livre armoricain avaient excité longtemps l'incrédulité des plus savants critiques. Tous les doutes ont dû tomber devant les travaux de M. de La Villemarqué.

Outre les *Contes Populaires des Anciens Bretons*, le savant littérateur a publié aussi, sous le titre de *Barzas-Breiz*, ou *Chants Populaires de la Bretagne*, un recueil dont il raconte ainsi l'origine :

« Ma mère avait rendu la santé à une pauvre chanteuse mendiante; émue par les prières de la bonne paysanne qui cherchait un moyen de lui exprimer sa reconnaissance, et l'ayant engagée à dire une chanson, elle fut si frappée de la beauté de la poésie bretonne qu'elle ambitionna, depuis cette époque, ce touchant tribut du malheur. »

2. Le *Roman du Brut* a été publié par M. Le Roux de Lincy, en 1836. 1 vol. in-8. — Le *Roman de Rou*, par M. Fr. Pluquet, en 1827. 2 vol. in-8.

CHAPITRE IX.

Leurs poèmes se lisaient et ne se chantaient plus ; ils ont donc que faire de la mélodie monotone des vieilles dans de geste. C'est dans le mètre de huit syllabes que composés tous les poèmes de la table ronde, dont les principaux sont ceux de *Merlin*, de *Lancelot du Lac*, du *Chevalier à la charrette* (Lancelot), d'*Erec et Enide*, de *Tristan* et du *Chevalier au lion* (Ivain) ¹.

Comparaison des Contes populaires armoricains avec leurs imitations françaises.

Il est intéressant de comparer la poésie populaire des armoricains avec la rédaction française de nos trouvères. Ainsi qu'on peut observer la dernière métamorphose de l'épopée qui s'anime et s'épure au souffle chevaleresque du moyen âge. Prenons pour sujet de comparaison d'une part le roman français intitulé le *Chevalier au lion*, par Chrétien de Troyes, de l'autre le premier des *Contes* publiés par M. de La Villemarqué : le savant éditeur nous suggérera lui-même une partie des observations que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Le héros qui donne son nom au récit populaire est *Ivain*, ou *Owen*, comme l'appellent tous les monuments celtiques.

Le conte qui célèbre les aventures de ce héros a été rédigé dans les premières années du douzième siècle, par un barde gallois, nommé Jeuann Vaour, à la prière du chef de la tribu de Cap Connaz, dont le règne fut le siècle d'Auguste de la dynastie galloise ; mais, comme tous les contes du cycle

l'histoire romanesque de *Merlin* est l'ouvrage d'un poète français anonyme, elle est inédite et se trouve, dit M. de La Villemarqué, dans la bibliothèque de la Société royale de Londres.

La ancienne rédaction française de *Lancelot du Lac* était du douzième siècle, elle s'est perdue dans ses transformations en prose, qui seules existent aujourd'hui. Le *Chevalier à la charrette*, qui a pour sujet un épisode de la vie de *Lancelot du Lac*, est l'ouvrage de Chrétien de Troyes, qui mourut vers 1190. Le poème a été publié en 1849, par M. P. Tarbé, et, en 1850, par le W. J. A. Jonckbloet.

Le *Chevalier à la charrette*, *Tristan* et le *Chevalier au lion* appartiennent aussi à Chrétien de Troyes. Ce dernier poème a été publié en Angleterre, par M. de La Villemarqué, en 1838.

Le savant éditeur a promis une édition complète des poèmes de Chrétien de

ar, il n'est qu'une refonte d'anciens chants populaires. Il offre l'image de la société galloise à l'aurore de la civilisation. Les mœurs des personnages portent l'empreinte d'une rudesse voisine de la barbarie : on n'y trouve pas ces sentiments de tendresse exaltée, cet amour raffiné et idéal que l'on remarque dans les ouvrages plus récents. Le conteur gallois commence par nous introduire à la cour d'Arthur à laquelle il prête une physionomie toute particulière et assez bourgeoisement pittoresque.

L'empereur Arthur était à Caerlérion-sur-Osk. Or un jour il était assis dans sa chambre, et avec lui se trouvaient Owenn, Iwan, et Kenon, fils de Kledno, et Kai, fils de Kener, Ivar et ses femmes travaillant à l'aiguille, près de la

carrière. On ne pouvait pas dire qu'il y eût un portier au palais d'Arthur, car il n'y en avait point¹.... Or l'empereur était assis au milieu de la chambre, dans un fauteuil de joncs verts, sur un tapis de drap aurore, et il s'accoudait sur un coussin rouge. Et il dit : « Si vous ne vous moquez pas de moi, seigneurs, je vais faire un somme, en attendant l'heure du repas, et vous pouvez conter des histoires et vous faire servir par Kai une cruche d'hydromel et quelques viandes. »

L'empereur s'endormit. » Le chroniqueur français Chrétien de Troyes, qui écrivit après lui un poème en vers de huit syllabes sur le même sujet et sous le titre de *Chevalier au lion*, peint la cour d'Arthur sous des couleurs bien différentes. Le chef breton y figure en vrai héros et y donne des leçons de prouesse et de courtoisie. Ses chevaliers, au lieu de s'attabler autour d'une cruche d'hydromel, se répandent dans les salles où les appellent les damoises, qui à leur tour dédaignant l'aiguille et les travaux de ménage, sourient aux récits galants des chevaliers et s'occupent à leurs amours.

En attendant, chez le barde gallois, les chevaliers obéissent à l'empereur endormi et content des histoires. Kenon raconte une

¹ Il n'y avait pas une marque d'hospitalité chez les rois bretons que d'éloigner le portier, car on voulait avoir un libre accès à tous les visiteurs.

aventure qui lui est arrivée dans sa jeunesse. Il s'agit d'une fontaine merveilleuse dont l'eau répandue au dehors produit un violent orage. Un chevalier vêtu de noir venait conter l'imprudent qui avait osé bouleverser ainsi ses domaines. Les deux auteurs dépeignent la fontaine : seulement le français y déploie encore un luxe descriptif inconnu au Breton. Chez lui le bassin est d'or et de l'or le plus fin qui fut jamais à vendre, et quant au perron qui y conduit, il est d'émeraude et orné d'un rubis

Plus flamboyant et plus vermeil
Que n'est au matin le soleil.

Ses amplifications ont toutes le même caractère : elles embellissent pas toujours la matière qu'elles prétendent enrichir.

Voici une scène du conte gallois où l'observation de la nature est portée à un degré surprenant de vérité. *Owenn*, le héros, a troublé l'eau de la fontaine, et, par conséquent, la sérénité de l'atmosphère. Il a tué, qui mieux est, le chevalier. *Luned*, suivante de la dame et protectrice très intéressée d'*Owenn*, entre dans la chambre de sa maîtresse et la salue, dit le conteur breton. Mais celle-ci ne répond rien. La demoiselle s'incline profondément devant elle et dit : « Qu'est-ce qui te rend si triste, que tu ne me répondes rien aujourd'hui ? » La dame ayant enfin rompu ce silence et dit : « Vraiment, reprit *Luned*, je te croyais plus de bon sens. Est-il sage à toi de pleurer ce digne homme ou ton bien dont tu ne peux plus jouir ? — Hélas ! mon Dieu, dame : il n'y a pas au monde d'homme qui lui ressemble. Il y en a certes, repartit *Luned*, plus d'un qui n'aurait pas besoin d'être beau pour le valoir, ou pour valoir mieux que lui. — Pardieu ! s'écria la dame, si je ne t'avais élevée, j'en ferais couper la tête pour punir un tel langage ; mais va-t'en chasser de chez moi. » *Luned* se disposait à sortir ; sa maîtresse se leva, la suivit jusqu'à la porte de sa chambre, et là elle se mit à tousser très-haut, et *Luned* se détourna, et la dame fit un signe, et elle revint vers la dame. « Vraiment,

tu as un bien mauvais caractère ! Mais puisque tu connais ce qui m'est le plus avantageux, dis-le-moi. »

Rien de plus curieux que ce mélange de barbarie et de finesse sous la même plume. Cette femme qui parle de faire couper des têtes, est la même qui défend si bien qu'on lui dise ce qu'elle brûle d'apprendre.

La *dame* de Chrétien de Troyes sacrifie plus aux convenances : elle congédie deux fois sa suivante, deux fois elle la laisse sortir, et cela sans tousser. Sa *Luned* est bien plus expérimentée ; elle a vécu, depuis le barde de Glamorgan. Elle n'est pas très-éloignée de passer au service de Molière et de se nommer *Toinette* ou *Marinette*. Elle commence par rappeler à sa maîtresse que celle-ci a une beauté à conserver aussi bien qu'un château, et que le chagrin ne sert pas plus pour garder l'une que pour défendre l'autre : « Pensez-vous que toute prouesse soit morte avec votre seigneur ? Il y en a dans le monde d'aussi bons et cent meilleurs. — Si tu mens, que Dieu te confonde ! Je te défie de m'en nommer un seul. » Manière habile et décente de se les faire nommer tous. *Luned* finit de craindre un courroux dont elle apprécie tout le sérieux ; rassurée enfin par la promesse de sa dame, elle la prend au piège d'un argument irrésistible.

« Eh bien donc ! quand deux chevaliers se sont battus et que l'un a vaincu l'autre, lequel pensez-vous qui vaille le mieux ? Pour moi, je donne le prix au vainqueur ; et vous ? — M'est avis que tu me guettes et que tu veux me prendre au mot ! — Par ma foi ! vous pouvez bien voir qu'au contraire je vais droit au but. Il est certain que le vainqueur de votre mari valait mieux que lui. »

Bientôt *Luned* amène son protégé, et le trouvant trop timide : « Nargue du chevalier, dit-elle, qui entre dans la chambre d'une belle dame et ne s'approche pas d'elle, et n'a ni bouche ni langue pour parler. Avancez donc, chevalier, avez-vous peur que madame ne vous morde ? »

C'est à l'*Owenn* du conteur gallois qu'il faudrait adresser ce reproche. En voyant la dame pour la première fois, il se contenta de dire : « Voilà la femme que j'aime le plus. »

Le héros du poète français a bientôt retrouvé la parole, e

CHAPITRE IX.

ses discours éclate son amour chevaleresque, qui est un caractère les plus remarquables du poème. Messire Ivain les mains, tombées en chaux et s'écrie : « Madame, je ne demanderai pas pardon ; mais je vous pardonnerai tous les tourmens qu'il vous plaira de me faire subir. » Une fois dans les *conceits*, il ne s'arrête plus. Il veut hier ces mains qui déchirent ce beau visage. Il s'écrie avec précaution qu'il aimera son ennemi, et débite sur ce thème un dialogue de près de cent vers.

Ces caractères distinguent surtout les poèmes français des modèles bretons. D'abord l'amour chevaleresque avec ses délicatesses et déjà ses subtilités, l'amour érigé en science, en sauvegarde de l'âme et des mœurs (sauvegarde souvent bien impuissante !), enfin en principe d'élégance et de distinction. La seconde différence dérive de la première. Dans les aventures, l'auteur des contes procédait toujours par induction, il ne traçait qu'une ébauche, mais une ébauche dont chaque ligne était fortement accusée ; le tour était vif, le contour empreint des teintes locales. Le poète français ne procédait par l'énumération, il fait un tableau dont il lèche les contours sur tous les détails. Une description de cinq lignes dans un poème breton fournit à l'autre une tirade de soixante vers. Je n'en cite qu'un exemple : « La dame consentit au départ d'Orvain, mais cela lui fut bien pénible. » C'est presque la phrase qu'énonce : « Titus Berenicem dimisit invitum invitam. » Le poète breton brode là-dessus toute une tragédie. Il s'amuse à comparer ses deux héros au soleil et à la lune. Parlant de la rencontre dans le château, il dit que ce jour-là il y eut une éclipse entre la lune et le soleil. Il est surprenant qu'il ne fasse grâce de l'éclipse. La préoccupation littéraire, le besoin de briller l'entraîne dans la recherche et le bel esprit : « Voyant un lion qu'un serpent étouffe de ses replis, demandant lequel des deux il doit porter secours. A la longue, il décide en faveur du lion : « Car aux bêtes venimeuses et cruelles, dit-il, on ne doit faire que du mal. » Après ce raisonnement, il met son bouclier devant sa face pour se préserver de la flamme que vomit le reptile ; puis, le frappant à plusieurs reprises de son épée, il le met en mille morceaux, non

sans avoir emporté un petit bout de la queue du lion que mordait le serpent.

Le quadrupède délivré témoigne sa joie à son sauveur. Dans le conte gallois, le lion suit *Owenn* « et joue autour de lui comme un lévrier qu'il aurait élevé. » Mais dans le poème français, le lion d'Ivain, « en vassal franc et débonnaire, commence à faire comme s'il rendait hommage à son seigneur : il incline la tête et se tient sur les pattes de derrière ; il lui tend les pattes de devant, il s'agenouille, il mouille toute sa face de larmes par humilité. » Tout à l'heure la recherche touchait au ridicule : ici elle fait encore mieux.

Les romans français de la table ronde diffèrent donc des poèmes carlovingiens autant par le style que par le sujet. Dans ceux-ci, le poète apparaissait peu, le jongleur n'était que la voix presque impersonnelle de la tradition : les poètes du cycle d'Arthur s'offrent à nous comme de véritables auteurs qui composent au gré de leur fantaisie ; ce sont des écrivains qui ont déjà toutes les prétentions du métier. Les premiers, à droit ou à tort, se piquaient d'être historiquement vrais ; les seconds cherchent à être ingénieux et éloquents. Les uns chantaient leurs ouvrages et trouvaient dans le goût, dans l'attention plus ou moins soutenue de leur auditoire un avertissement toujours sûr, une poésie vivante et souveraine ; les autres entassaient dans de gros livres leurs petits vers faciles et trop coulants, continuelle tentation à la prolixité : le papier est si patient !

Romans en prose ; lais de Marie de France.

De cette poésie armée à la légère, il n'y avait qu'un pas à faire pour arriver à la prose. Le pas se franchit d'autant mieux que le langage des premiers rédacteurs passa vite de mode. Leurs sujets furent plus longtemps populaires que leur style. De là nécessité de refondre leurs ouvrages, on les refondit en prose. Pourquoi eût-on employé les vers ? on n'avait pas envie de recommencer à les chanter ; puisqu'on les écrivait, il n'était pas besoin d'aider la mémoire à en retenir le texte. D'ailleurs, le siècle où se fit cette traduction (le quatorzième) tournait à la prose ; la prose, encore plus élastique que le vers de huit syl-

labes, se prêtait avec complaisance à ces longues dissertations galantes, à ces interminables descriptions, commencées alors par les Robert de Borron et les Rusticien de Pise, continuées au dix-septième siècle par les Scudéry, les Calprenède, et qui se poursuivent de nos jours avec le même succès. La chevalerie dégénérée en galanterie se sentit à l'aise dans la prose des boudoirs et des alcôves, et sut la parler avec un certain charme. Nous transcrivons ici un tableau en prose de la cour d'Arthur, en priant le lecteur de le rapprocher de la description si frappante qu'en a tracée plus haut (p. 99) le barde gallois Jeuann. Il mesurera ainsi d'un coup d'œil tout le chemin qu'avaient fait en deux siècles les sentiments et les opinions chevaleresques.

IVAIN PRÉSENTE LANCELOT A ARTHUR ET A LA REINE.

« Quand messire Ivain fut en son hostel venu, il fait le varlet (Lancelot) attourner au plus richement qu'il peut, et le mène à la cour sur son cheval même, qui moult étoit beau, revêtu de robe à chevalier. Et lors saillit aux fenêtres hommes et femmes, et dient que oncques mais ne virent un si beau chevalier. Il est venu à la cour et descend de son cheval, et la nouvelle s'épand parmi la salle. Lors lui vont encontre dames et damoiselles, et la royne et le roi sont aux fenêtres, et messire Ivain le mène par la main amont la salle. Le roi va encontre et la royne ; si le prennent tous deux par les deux mains et le font asseoir sur une couche. Et le varlet s'assied devant eux à terre. Le roy le regarda moult volontiers ; s'il avoit semblé beau en son venir, encore le voit-il et trouve plus beau. Et la royne lui demanda comment il a nom et dont il est ; et il est si entrepris qu'il ne sait où il est, et toute son amour mise en la royne, et elle lui demanda encore dont il est. Et il lui répond en soupirant qu'il ne sait. Maintenant aperçoit la royne qu'il est trop esbahy et très-pensif ; mais elle ne cuidast jamais que ce fût pour elle : non pourtant elle le soupçonne un peu¹. »

¹. Extrait de *Lancelot du Lac*, roman mis en prose par maître Gauthier Map, et imprimé pour la première fois en 1494, à Paris

Avant cette transformation prosaïque, un de nos plus aimables trouvères, *Marie de France*, née en Flandre, mais dont la personne et la vie nous sont entièrement inconnues, avait donné aux traditions armoricaines une forme plus concise. La plupart des poèmes qu'elle a rédigés sous le nom de *lais* sont des contes héroïques et touchants, empruntés aux souvenirs populaires de la Bretagne. On peut les considérer comme de gracieux épisodes détachés du cycle d'Arthur¹.

Chevalerie religieuse; le saint Graal.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des ouvrages qui ont rapport à la partie mondaine de la chevalerie. La partie cléricale a eu pourtant aussi son expression poétique. Le cycle d'Arthur se divise donc naturellement en deux séries : l'une, composée des poèmes proprement dits de la table ronde, dont les principaux sont, comme nous l'avons dit, ceux de *Merlin*, de *Lancelot*, d'*Ivain*, d'*Érec et Énide*, de *Tristan*, est surtout inspirée par l'amour chevaleresque et par l'héroïsme guerrier ; l'autre a une tendance toute religieuse, toute mystique : son objet, c'est la recherche du saint Graal : le roman de *Perceval* en est la plus ancienne et la plus parfaite expression².

Le Graal est le vase avec lequel, au dire des romanciers, J.-C. et ses disciples célébrèrent la cène la veille de la Passion. Les anges l'emportèrent au ciel jusqu'à ce qu'ils trouvassent ici-bas une race assez pure pour en devenir dépositaire. Cette famille fut à la fin trouvée : son chef était un prince d'Asie nommé Pérille, qui vint s'établir dans la Gaule et dont les descendants s'allièrent avec ceux d'un prince breton.

Cette légende n'est pas aussi fabuleuse qu'elle paraît l'être : il suffit, pour en sentir la vérité, de substituer la doctrine chrétienne au vase mystérieux, sa poétique image. Partie de

1. Marie florissait au commencement du treizième siècle. Elle passa une partie de sa vie en Angleterre. Il nous reste d'elle quatorze lais, cent trois fables, et quelques autres pièces.—Edition par de Roquefort, 1832, 2 vol. in-8.

2. Chrétien de Troyes le commença à la prière de Philippe d'Alsace, comte de Flandres. Il fut continué par Gauchier de Dordan, et fini par Manessier dans les dernières années du douzième siècle.

CHAPITRE IX.

ie, son berceau, l'inspiration mystique vint s'allier avec traditions armoricaines, pour former le cycle curieux dont nous occupons.

En effet, les bardes gallois connaissaient déjà un bassin sacré qui « inspirait le génie poétique, donnait la sagesse, découvrait à ses adorateurs la science de l'avenir, les mystères du monde, le trésor entier des connaissances humaines. » Ce vase, orné d'une rangée de perles et de diamants, reposait dans le temple d'une déesse que Taliésen appelle la patronne des bardes¹.

Ainsi donc ici encore, comme dans les poèmes relatifs à la table ronde, les matériaux poétiques ont été fournis par les légendes armoricaines. Mais l'esprit qui est venu les arranger est entièrement religieux. Il y a dans la forme extérieure du Graal quelque chose de mystérieux et d'ineffable. Pour contempler de la vue même imparfaite du saint vase, il faut être digne. Cette relique précieuse est invisible aux infidèles. Elle procure les biens temporels que procure la contemplation du divin, tels qu'une perpétuelle jeunesse, une force invincible dans les combats, elle donne au chevalier pieux une certaine gloire céleste, un pressentiment du bonheur éternel. Une milice sainte, composée de chevaliers *templistes* (allusion évidente à l'ordre des templiers), est spécialement instituée pour la garde du Graal, pour repousser tous les profanes dont le saint vase pourrait le souiller.

Les règles de cette corporation sont d'une sévérité extrême. Tout chevalier qui en fait partie doit être un modèle de pureté et de vertu. Tout amour sensuel, toute union même charnelle est absolument interdite. Enfin l'empreinte d'une sainteté sacerdotale est visible dans le respect profond que les chevaliers templistes portent toujours aux prêtres. Pour eux, un homme une fois tonsuré est un roi véritable, plus digne que tous les rois du monde. Tels sont les principaux caractères de cette fiction : ils ne laissent aucun doute sur l'esprit qui en a inspiré les développements.

Ainsi apparaît dans les récits épiques, comme dans toute

¹ Taliean. *Myvyrian*, t. I, p. 27 et suiv., 37, 45.

la vie du moyen âge, le sceau éclatant de l'Église. En vain la poésie chevaleresque a voulu se soustraire à sa domination sainte. Semblable à ses vaillants paladins, elle revient, après mille aventures, frapper à la porte du monastère, et terminer ses jours agités par toutes les passions du monde, dans le recueillement et la dévotion mystique du cloître.

L'autre élément du cycle d'Arthur, la tradition celtique et chevaleresque, n'est pas moins admirable par sa persévérante longévité. Il fallait qu'il y eût quelque chose de bien poétique dans cette invention de la table ronde, pour avoir vécu à travers mille transformations dans la mémoire des hommes et dans les œuvres des poètes. Dante lui emprunte un trait de son délicieux épisode de *Francesca da Rimini*; Pulci, Boiardo et Arioste y puisent à pleines mains leurs charmantes fictions : le Tasse, outre l'inspiration chevaleresque et le merveilleux si intéressant de son épopée, lui doit l'idée première d'*Ulinde et Sophronie*. Chaucer lui fait de nombreux emprunts pour ses *Contes de Canterbury*; Spencer en reflète les plus douces couleurs dans son harmonieuse et chaste *Fairy-Queen*. Walter Scott était nourri de nos poèmes chevaleresques. Shakspeare leur a emprunté plusieurs sujets, entre autres le roi *Lear*¹. La première tragédie de l'Angleterre, le *Gordobuc* de Thomas Sackeville, a la même origine. Milton avait fait des romans de la chevalerie le charme de ses jeunes années². C'est en Allemagne que le sujet du Graal a été développé avec le plus de sympathie. Le mysticisme du génie allemand devait accueillir avec complaisance ce mystique symbole. La France, après avoir longtemps oublié et dédaigné le cycle d'Arthur qu'elle avait créé, s'en est souvenue tout à coup au milieu des jours de sa splendeur classique. De Tressan en a redit les aventures au dix-huitième siècle, en les déguisant, il est vrai, sous le spirituel anachronisme

1. L'histoire du roi *Lear* était d'abord racontée d'un empereur romain dans le *Gesta Romanorum*. Geoffroy de Monmouth, et après lui l'auteur de *Perceforest* l'attribuent à *Leyr*, un des monarques de la Grande-Bretagne descendants de Brutus.

2. « I will tell you whither my younger feet wandered : I betook me among
« these lofty fables and romances which recount in solemn cantos the deeds
« of knighthood. »

CHAPITRE X.

en style; Creuzé de Lesser nous les a racontées avec de talent et de charme. Il en est de cette vivace fiction de la plante merveilleuse qui naquit sur le tombeau d'*Ishtar*, et qui, grimpant le long des murs du monastère, pendait en touffes odorantes sur la pierre sépulcrale de *ne Iseult*, sa bien-aimée. Trois fois le roi *Marc*, qu'offensèrent leurs amours, en fit arracher les racines, mais, vers la plante obstinée reparaissait avec l'aurore et ornait les deux tombeaux de sa verdure et de ses fleurs.

CHAPITRE X.

TROISIÈME CYCLE ÉPIQUE.

Sujets antiques. — Ulysse dans la tradition populaire. — Cause de la vogue des sujets classiques. — Travestissement chevaleresque. — Le cycle de Troie; Médée; Alexandre.

Sujets antiques.

C'est le propre de l'épopée de reproduire, comme un miroir, la physionomie de l'époque qui l'a créée, les mœurs du moyen âge, considérés dans leur ensemble comme une grande œuvre collective, remplissent admirablement ce rôle. Ces fictions, plus vraies que l'histoire, expriment ce que l'histoire néglige : elles peignent l'esprit, les mœurs, le sentiment et général du temps, tout ce qui s'efface et disparaît dans les froides chroniques. Nous avons déjà vu s'y dessiner tour à tour les traits caractéristiques de cette époque; dans les épopées carlovingiennes, la féodalité avec sa turbulente valeur, les guerres privées, ses insurrections contre le pouvoir central, les luttes contre les Sarrasins; dans le cycle d'Arthur, la chevalerie, tour à tour galante et dévote, espèce de lutte d'influence entre le cloître et le château.

Mais l'épopée du moyen âge ne se borne pas à reproduire les mœurs de la société française; elle en indique encore les

origines, au moins par la nature des sujets qu'elle traite. Ainsi l'élément germanique est principalement représenté par les sujets carlovingiens, l'élément celtique par les sujets bretons.

Il serait étonnant que l'antiquité gréco-latine, qui formait toujours le fond de la civilisation et de la langue du moyen âge, n'eût pas fourni à ses poètes le sujet d'une partie de leurs chants. Elle a, en effet, payé un riche tribut à la verve épique de nos trouvères. Mais ici encore, comme dans le cycle qui vient de nous occuper, la matière fournie par l'ancien monde a reçu, après sa nouvelle fusion, l'empreinte commune du moyen âge. C'est sous ce rapport seulement qu'elle doit nous occuper. Rien de plus curieux, en effet, que de voir les riches débris de l'art antique perdre leur forme élégante et classique sous la main du gothique architecte. Rien n'exprime mieux la force vitale du génie romantique que de le voir s'emparer ainsi de sujets grecs et latins sans se laisser dominer par leur admirable forme.

Ulysse dans la tradition populaire.

Le premier exemple d'une fiction inspirée par les souvenirs de l'antiquité est des plus curieux : c'est l'histoire d'Ulysse déguisée sous des noms et des circonstances modernes, et attribuée à un seigneur des environs de Toulouse, nommé Raymond du Bousquet. Elle se trouve dans une légende languedocienne du onzième siècle, analysée par Fauriel¹. Minerve est remplacée par Sainte-Foi, qui, après une tempête de trois jours, arrache le héros au naufrage et le ramène dans sa patrie. Pénélope a perdu sa constance avec son nom ; elle a prêté l'oreille à un prétendant, qui ne l'est déjà plus, quand Raymond revient inconnu dans son Ithaque. Le comte se cache dans la demeure d'un paysan qui lui est resté aussi fidèle qu'Eumée au fils de Laërte. C'est là qu'il attend l'heure où il pourra chasser l'intrus et reconquérir son domaine. Enfin, ce qui ne peut être une ressemblance fortuite, Raymond est re-

1. *Romans provençaux* (IX^e leçon).

CHAPITRE II.

u, dans un bain, à la cicatrice d'une blessure, comme se par sa nourrice Euryclée. Ce dernier trait appartient aux auteurs grecs et ne saurait avoir été imaginé au onzième siècle. Pour compléter l'analogie, le narrateur ajouta, dans une espèce de *post-scriptum*, une particularité qu'il a omise dans la suite du récit; il raconte que les pirates qui s'étaient emparés des maîtres de Raymond, lui firent boire une potion tirée d'une plante magique, qui avait pour effet de faire perdre à ceux qui en goûtaient le souvenir de leur patrie et de leur famille. On voit que la poétique fiction du *lotos* vivait encore dans la mémoire du peuple. Car ce n'est point par la transmission savante des écoles que l'histoire d'Ulysse a pu se maintenir ainsi en s'altérant. Elle s'est propagée comme se propagent chez nous certaines aventures chevaleresques, par la tradition orale, par les contes dont les mères amusent la curiosité de l'enfance.

Cause de la vogue des sujets classiques.

C'est vers la fin du douzième siècle ou au treizième que la langue française commença à redire les noms à jamais glorieux d'Achille, d'Hector, d'Alexandre. Nul doute que les trouvères qui se disputaient la faveur du public, en discréditant partout les jongleurs, et prétendaient que

Ces trovéors bâtarde font contes abaisser¹,

cherchassent dans les souvenirs confus de l'antiquité le seul avantage de faire briller leur supériorité classique et de proposer un thème nouveau à la curiosité des auditeurs. Ils disaient avec une certaine satisfaction :

Cette ystoire n'est pas usée,
Ni en guère de lieux trouvée,
Jà écrite ne fut encore².

Ils s'écriaient aussi, en paraphrasant à leur manière l'*odionum* d'Horace :

Or s'en aillent de tous mestiers,

¹ Alexandre et Lambert li Cors, Poème d'Alexandre le Grand.
² Geoffroi de Saint-More, Histoire de la guerre de Troie.

Se il n'est clers ou chevaliers :
 Car autant peuvent écouter
 Comme les ânes au harper ¹.

s, outre les calculs personnels des poètes, il faut voir le succès des sujets antiques un changement et un progrès leur public. De même qu'en quittant Charlemagne et Arthur, l'épopée avait marqué, pour ainsi dire, par un changement de dynastie, l'avènement d'une idée nouvelle, la poésie; ici, le choix des sujets gréco-romains annonce un sentiment lointain et confus de la Renaissance, un avant-garde de Dante et de Pétrarque. La tradition latine indique ce que nous verrons mieux encore dans un des chapitres suivants, qu'elle n'est point morte pour s'être effacée, mais qu'elle sommeille au fond des cloîtres, toute prête à renaître lorsque les temps seront venus. Elle fait ici un premier mouvement, une première tentative bien faible encore pour renouer avec la société laïque, pour amener peu à peu ce qui doit un jour l'éternelle beauté de la littérature française, à dire la fusion du goût antique et de l'inspiration mo-

de est évidemment la pensée d'un de ces trouvères. Je ne me, dit-il, que personne n'ait encore écrit ces histoires en langue d'oïl, car peu de gens entendent le latin : il y a plus de laïques que de lettrés :

Moult me merveil de ces clerks sages
 Qui entendent plusieurs langages,
 Et n'ont pas traduit cette histoire
 Que nul ne tient en sa mémoire :
 Je ne dis pas qu'il n'ait bien dit
 Celui qui en latin la mit :
 Mais y a plus laiz (laïques) que lettrés ;
 Si le latin n'est translâté,
 Guère ne seront entendant.
 Pour ce je veux dire en roman ².

Les trouvères du cycle gréco-latin s'occupèrent d'abord de

Auteur anonyme du *Roman de Thèbes*.

Rotelande, trouvère qui vivait à Crèdenhill, en Cornouailles, dans la première moitié du douzième siècle.

la guerre de Troie. C'était pour ainsi dire encyclopédique. Presque toutes les nations de l'Europe se trouvaient représentées. On rattachait à cette guerre des Argonautes, qui devait plaire singulièrement aux chevaliers, où les croisades entraînaient de nouveaux conquérants des contrées lointaines de l'Asie. On chantait de Thèbes, sujet populaire au moyen âge, de l'auteur de la *Thébaïde*, passait pour s'être converti au christianisme.

Ce n'était pas d'après Homère que les troiens racontaient le siège de Troie : l'*Iliade* n'était point connu, dont on ne citait que le nom, était regardé comme un grossier imposteur. Les récits de la guerre étaient acceptés comme véridiques, et où nos poètes avaient les mains pleines, étaient les ouvrages attribués à Dictys de Crète. Le premier était un poète dont Homère fait mention : on prétendait que l'histoire de la destruction de sa ville natale remontait bien au delà du moyen âge : Élien dans son histoire de Darès le Phrygien existait de son temps, un obscur écrivain, postérieur au siècle de Constantin. De cette tradition, rédigea un informe tissu de faits, donna pour une traduction de Darès par Cornélius Népos qu'il y a de piquant dans ce travail, c'est la prétendue Népos adresse à son ami Salluste, et où il a découvert un manuscrit de la propre main de Darès.

L'ouvrage de Dictys de Crète formait la correction de quelque sorte le correctif de celui de Darès, en parlant après le Troyen. Dictys était un soldat qui avait suivi son prince au siège de Troie. Sous Néron avait eu lieu en Crète un tremblement de terre, catastrophe, à la fois terrible et bienfaisante, qui détruisit la ville de Gnosse et mis à découvert le coffre où se trouvait le tombeau de l'écrivain crétois, son précieux trésor. Les trouvères du moyen âge, s'appuyant sur des autorités si puissantes, ne pouvaient manquer d'être parfaitement

Ces deux originaux jouissaient d'un avantage à cette époque : ils avaient supprimé toute la

que de la fable d'Homère, et ils laissaient ainsi le champ libre aux fictions de la chevalerie. Nos trouvères ne s'en firent pas faute, ils donnèrent impartialement la *colée* à tous les héros grecs ou troyens : tous devinrent des chevaliers pleins de valeur et de galanterie. Achille et Hector brillent au premier rang, comme dans Homère, mais d'une tout autre façon. Thersites est devenu un nain. Les remparts de Troie sont en marbre, et le palais de Priam est un château enchanté. Seuls, Amour et Enée ont peu à se louer des poètes descendants de Francus et de Brutus. Ils sont les *Gannelons* de la geste royenne. Ce sont eux qui introduisent dans leur ville natale le célèbre cheval de bois.

Ces ouvrages, où l'antiquité subit ainsi un travestissement chevaleresque, grâce à l'ignorance des auteurs et au goût défectueux de leur public, ont laissé des traces profondes dans les littératures de l'Europe. Quelques grands poètes modernes ont conservé à ces nobles figures de la Grèce et de Rome la physionomie que nos trouvères leur avaient donnée. C'est ainsi que Shakspeare fait un mélange naïf des événements antiques avec les sentiments du moyen âge; c'est ainsi que Corneille et Racine lui-même nous montrent quelquefois les héros antiques tels que le treizième siècle les avait transmis dans ses interminables romans du dix-septième.

La guerre de Troie; Médée; Alexandre.

Le premier trouvère qui ait traité de la Guerre de Troie est Benoît de Sainte-More, qui vivait sous Henri II d'Angleterre¹. Son œuvre n'a pas moins de trente mille vers, sans compter les vingt-trois mille qui composent son *Histoire des ducs de Normandie*. Benoît eût pu défier Homère, comme Crispinus reprochait Horace². Il est vrai que les lignes du poète normand ne sont que de huit syllabes.

1. Les ouvrages de ce trouvère n'ont point été imprimés dans leur ensemble.

2. Michel en a publié un extrait dans ses *Chroniques anglo-normandes*.

3. Horace, *Sat.* 1, 4.

Crispinus minimo me provocat : Accipe, sodes,
Accipe jam tabulas : dentur notis locus, hora,
Custodes, videamus uter plus scribere possit.

CHAPITRE X.

Voici un échantillon qui ne manque pas de grâce :

Quand vint le temps qu'hiver dérive,
Que l'herbe verd point à la rive,
Lorsque florissent les ramel,
Et doucement chantent oisel,
Merle, mauvis et loriol,
Et estornel et rossignol,
La blanche flor pend à l'épine,
Et reverdoie la gaudine ;
Quand le temps est doux et souef (suave)
Lors sortirent del port les nefz.

Les descriptions du printemps ont, dans la langue toute crasse du moyen âge, la fraîcheur de la saison qu'elles aspirent à atteindre. Nos trouvères semblent avoir senti cette analogie : le printemps est le plus fréquent et le plus chéri de leurs thèmes.

Comme si le travestissement du langage et des mœurs n'était qu'un passe-port suffisant pour ces nouveaux chevaliers, le moyen âge les met quelquefois directement en contact avec les personnages connus de la table ronde, pour achever leur éducation. Hippomédon, l'un des héros de Hugues de Rotelande, ne manque pas de rendre visite à Arthur, en revenant d'entendre Amphion, baron de Sicile, bien qu'un peu sur le retour, a conservé toute sa fraîcheur goûtée des dauphins, et, de plus, acquis de grande expérience, probablement au métier de troubadour :

Riche homme fut, mais vieux était :
Moult était sage et moult savait ;
Et moult était preux et courtois,
Et moult savait des anciens lais.

Malgré la différence de la poésie carlovingienne, celle-ci a conservé d'elle-même, elle ne se croit plus l'écho de l'histoire ; elle invente et l'avoue. Hugues convient qu'il ment un peu, mais ses confrères en font autant, voir même tromper leurs auditeurs.

Ne mettez pas tout sur mon compte,
Seul je n'ai pas de mentir l'art :

Gautier Map en a bien sa part.
 En moindre affaire bien souvent
 Un fort honnête homme méprend.
 Toutefois, à la mienne entente,
 Il n'est pas un de vous qui mente....

trouvères agissent-ils très-librement avec les illus-
 qu'ils vont déterrer en Grèce ou à Rome. Médéc
 de leur plaisir, Médée était déjà une Armide; c'é-
 r aînée de ces filles d'émirs qui abandonnent sans
 ère et mère, pour suivre un brillant paladin. Quel-
 comme Raoul-Lefebvre, lui conservent assez fidè-
 aventures, tout en les habillant de charmants ana-
 s et d'inimitables naïvetés. C'est bien encore Médée,
 : Jason, tuant ses enfants, rajeunissant le vieux roi
 lions, lequel, au sortir de ses magiques mains, de-
 enclin à chanter, à danser et faire toutes choses
 t, qui plus est, regardait moult volontiers les belles
 s. » D'autres trouvères ne lui prennent que son
 n font une vertueuse reine de Crète, qu'épouse
 après avoir vaincu son frère Danaüs¹. Ici nous vo-
 lein roman. Nous ne retrouvons que des noms an-
 : lesquels se joue librement la fantaisie du narra-
 ces noms seuls sont si harmonieux, si pleins d'une
 poésie, qu'ils suffisent pour rajeunir le vieil Éson
 ue, et faire courir un nouveau sang dans ses veines.
 exemple, une description de tempête qu'on lit dans
 roman, et l'on pressent déjà fort bien l'influence
 Éole.

La nef s'en va à grand exploit (rapidité) :
 Fol est qui sur le temps se croit;
 Après bel temps, suet et clair,
 L'on voit bientôt le temps troubler....
 Ils eurent temps clair tout le jour,
 Bel et souët, sans ténébrour,
 Et ont cinglé à grand déduit.
 Mais le jour s'en va, vient la nuit,

de Rotelande, *Protésilas*, roman inédit de dix mille huit cents
 est-il incomplet dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale,
 plusieurs pages. — Voyez de La Rue, *Histoire des bardes*, t. II.

Et ils sont allés loin de terre.
 Un vent leur croît qui moult les serre.
 Le vent commence à traverser :
 A peu n'a fait la nef verser,
 A dégradé tout leur atil (agrès)....
 Rompu les mâts, battu la nef.
 Cil dedans abaissent la tref (voile),
 Et vont errant par la grand mer.
 Là où Dieu les voudra mener.

La grandeur de l'idée forme ici, avec la naïveté du vers, un contraste non moins curieux que les travestissements leresques que nous voyions tout à l'heure. On croit lire Virgile traduit par Clément Marot.

De tous les héros de l'antiquité, il n'en était pas qui plus à la transfiguration chevaleresque qu'Alexandre le Grand. Tel que l'histoire le montre, c'est déjà presque un héros errant. Brave, généreux, magnifique; il soumet le monde par sa valeur; plus soldat que général, il paye sans cesse de sa personne, il s'élance seul dans une ville qu'il assiège, il brèche la cité pour plaire à une femme. Il respecte les princes captives, et mérite la reconnaissance du roi son ennemi. L'épopée s'attache-t-elle de bonne heure à ce grand héros? La légende se forma autour de lui, même de son vivant. Il est cité dans l'Hydaspe l'histoire de sa vie, écrite par Aristote, parce qu'elle lui prêtait des exploits merveilleux. Mais même n'était-il pas complice de ces poétiques impossibilités quand il se faisait fils de Jupiter Ammon? Aussi ses historiens les plus sérieux n'ont-ils jamais bien pu s'en abstenir... Il a donné place dans sa narration judicieuse à quelques légendes. Quinte-Curce avoue qu'il raconte *plus de choses qu'il n'en croit*. Mais la légende se déploie surtout dans les ouvrages publiés par M. A. Mai, l'*Itinéraire d'Alexandre*, récit attribué à un certain Valérius, qui semble être la traduction d'un ouvrage alexandrin du sixième siècle. Vers le milieu du onzième, parut à Constantinople, sous le nom de Pseudo-Callisthène, contemporain d'Alexandre, un ouvrage écrit par un certain Séth, grand maître de la garde-robe de l'empereur Michel Ducas. C'était en grande partie une traduction grecque des légendes persanes relatives au roi de Macédoine.

elle remplie de toutes les fables orientales qui s'étaient groupées autour de la mémoire du grand *Iskander*. On reconnaît une origine persane dans la tradition qui donne Alexandre pour frère aîné à Darius. C'est sans doute à l'Égypte qu'est due la fable qui fait de Nectanébo, prêtre de Jupiter Ammon, le père du prince macédonien. Les vaincus ont voulu s'approprier le conquérant. On retrouve l'imagination des Arabes dans cet exploit singulier d'Alexandre, qui, curieux de savoir ce qui se passe dans les abîmes de la mer, y descend sous une roche de verre, et, désirant aussi sonder les régions célestes, s'élève dans les airs sur un char traîné par des griffons. C'est ainsi que le cri de guerre des soldats macédoniens, après avoir traversé les solitudes de l'Orient, en revenait après quatorze siècles comme un écho lointain et merveilleux.

C'est principalement dans l'histoire du faux Callisthène, traduite en latin, que nos poètes ont puisé les aventures d'Alexandre. On compte jusqu'à onze trouvères qui ont traité ce sujet. Les premiers et les plus célèbres sont Lambert li Cors et le Court, de Châteaudun, et Alexandre de Paris, qui, bien que né à Bernay, doit son surnom au long séjour qu'il fit dans la capitale. Un seul et même poème porte à la fois ces deux noms ; il est de l'année 1184¹. Les deux auteurs travaillèrent ensemble ou composèrent-ils deux branches successives, c'est ce qu'il est difficile de décider. Rien dans l'ouvrage ne distingue ce qui revient à chaque poète. Une autre partie du poème a pour auteur Thomas de Kent, qui vivait dans les premières années du quatorzième siècle². Une particularité qui distingue son ouvrage, c'est la liaison des souvenirs d'Arthur avec ceux d'Alexandre. Le roi breton avait été jusqu'au bout de l'Orient et y avait placé deux statues d'or, espèces de colonnes d'Hercule :

Quand Arthur et les Brets vinrent en Orient,
Qu'ils eurent tant marché qu'ils ne purent avant,

1. Le vers de douze syllabes y est employé avec une telle supériorité, qu'il en a reçu et gardé le nom d'*alexandrin*.

2. Lui-même a signé son ouvrage

D'un bon livre latin fis ce translaiement.

Qui demande mon nom, Thomas ai nom de Kent.

CHAPITRE X.

Deux images d'or firent, qui furent de l'or grand,
En tel lieu les posèrent que sont bien apparents.

Alexandre va à la recherche de ces statues; il les découvre, voulant aller au delà, malgré les conseils de Porus, il perd une partie de son armée, et n'échappe lui-même qu'à travers de grands dangers. Témoignage significatif des regrets et de l'admiration de l'épopée pour le grand nom national d'Arthur. Éloignée loin de lui par le goût public, elle ne peut le quitter sans abaisser devant sa gloire le nouveau héros qu'elle crée.

Enfin, les restes, nos trouvères mettent peu de bornes à leur admiration pour Alexandre. Non contents de lui avoir fait faire un voyage en Italie et donné Rome pour conquête, comme le résultat de son expédition en Perse, ils le conduisent, sur les conseils du faux Callisthène, jusqu'au plus haut des airs, où il entend le langage des oiseaux et reçoit leur hommage. Après cette expédition aérienne, dans laquelle il avait été précédé, d'après un ancien auteur arabe¹, par Nimrod, « l'auteur de la tour de Babel, » Alexandre redescend, contraindre par l'ardeur du soleil, et se résout à pénétrer dans les abîmes de l'Occident. La terre ne lui offre pas moins de merveilles à admirer. Il rencontre un pays où les femmes, enterrées durant l'hiver, renaissent au printemps, comme les fleurs, avec une beauté nouvelle :

Mais quand l'été revient, et le beau temps s'épure,
En guise de fleur blanche reviennent à nature.

Quelque puériles que ces fictions puissent nous paraître, elles révèlent un noble effort de l'imagination pour atteindre l'idéal de la puissance et de la grandeur. Elles constatent en même temps les premiers rapports de l'Occident avec l'Orient, le sortir de l'isolement des temps barbares. Le premier regard qu'échangent ces deux mondes est plein d'étonnement et d'une naïve admiration.

Lequel n'est point oriental dans les poèmes d'Alexandre,

¹ D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Nimrod*.

c'est la peinture des mœurs et des sentiments chevaleresques. Par une étonnante puissance d'anachronisme, ces ouvrages sont remplis de tournois, de féeries, d'allusions à Louis VII et à Philippe Auguste. Alexandre est fait chevalier, il porte l'oriflamme, il a un gonfalonier et douze pairs. Enfin, le sentiment de l'honneur y est porté à un tel degré, que les douze pairs d'Alexandre refusent l'un après l'autre de quitter le lieu du combat pour aller chercher du secours. Cette physionomie romanesque du roi macédonien, ces sentiments pleins d'un enthousiasme exagéré et d'une héroïque folie, ont survécu à nos trouvères et jeté quelques reflets jusque sur le héros de la seconde tragédie de Racine¹.

CHAPITRE XI.

DÉCADENCE DE L'ESPRIT FÉODAL ET DES CHANTS ÉPIQUES.

Règne de l'allégorie et du poème didactique. — Roman de la Rose.
 Fabliaux. — Le trouvère Rutebeuf. — Le roman du Renard.

Règne de l'allégorie et du poème didactique.

L'épopée du moyen âge recélait dans son sein, même dès ses plus beaux jours, un germe qui devait l'étouffer. Nous avons vu les clercs, les lettrés se substituer peu à peu aux chanteurs, qu'ils dépréciaient. A leur suite s'introduisaient l'érudition et le bel esprit : la prédilection pour les sujets antiques était déjà un symptôme. Cette transformation, qui semblait promettre au moyen âge la renaissance de l'antiquité, était sans doute, au point de vue des progrès de la civilisation, une heureuse nécessité. Elle n'en fut pas moins mortelle pour l'inspiration épique.

¹ J. J. Ampère, *Histoire de la formation de la langue française*, préface.

Le clergé contribua plus que personne à cette décadence de l'épopée. Moins ignorant que le reste du peuple, il était aussi moins naïf. Élevé au bruit des discussions scolastiques, nourri dans les pieuses abstractions du dogme, il substitua facilement la métaphysique à la poésie, la science à l'émotion. Nous avons déjà vu maître Wace, *clerc de Caen, clerc lisant*, comme il s'appelle lui-même, et prêtre du diocèse de Coutances, changer dès le douzième siècle l'épopée en histoire, rimer le *Brut d'Angleterre* et le *Roman du Rou*. Avant lui, Geoffroi Gaimar avait traité le même sujet. Ces trouvères ne sont guère que des traducteurs, des compilateurs de chroniques latines et galloises. Vers la même époque l'histoire naturelle commence à usurper les honneurs de la rime. Philippe de Than, neveu d'un chapelain de Caen, écrivit en vers un traité sur les animaux, sous le titre de *Bestiarius*, et un traité de chronologie pratique qu'il intitule *Liber de creaturis*. L'auteur y traite des jours de la semaine, des mois solaires et lunaires, des phases de la lune, des éclipses, des signes du zodiaque. Il cite souvent Pline, Ovide, Macrobe, saint Augustin. Ce serait un poème didactique, si ce n'était plutôt encore un almanach rimé. Guillaume, *un clerc qui fut Normand*, et l'un des trouvères du cycle d'Arthur, fit concurrence à Philippe de Than, par son *Bestiaire divin* qu'il écrivit sous Philippe Auguste. Son livre n'a de *divin* que le titre. Bientôt vinrent les poèmes moraux ; le chanoine anglais Simon du Fresne rédigea un poème français sur l'*Inconstance de la Fortune*. C'est une traduction libre du livre de la *Consolation*, de Boèce. Pierre d'Abernon traduisit aussi en vers le *Secreta secretorum*, qu'on attribuait à Aristote. Ce sont des leçons de politique et de morale que le Stagirite était censé adresser à Alexandre, et qu'il termine, dans le poème français, par une démonstration de la nécessité de la foi en Jésus-Christ pour obtenir le bonheur éternel. Enfin arrivent les poèmes sur la chasse, sur la pêche, comme au temps d'Oppien, comme à la décadence de la poésie grecque ; et, ce qui n'est point grec, mais normand, une traduction en vers des *Institutes* de Justinien, à l'usage des écoliers de Caen qui n'entendaient pas bien le lati

DÉCADENCE DE L'ESPRIT FÉODAL.

Et quand aux écoles viendront,
Du latin que ils n'entendront,
S'iront au français conseiller.

Nous voilà bien loin de l'épopée, bien loin de la glorieuse légende de *Roncevaux* et de la fontaine enchantée de *Messire Jean*. Les degrés de la décadence ont été nombreux, quelques-uns mêmes offraient encore de nobles inspirations poétiques. Nous avons vu l'influence ecclésiastique se manifester déjà dans les romans du saint Graal, et purifier le cycle d'Arthur en le refroidissant. Sous la même influence, des clercs ou même des jongleurs pénitents font en vers des vies de saints, de pieuses légendes, comme le vieux Corneille traduisait *l'Imitation*. L'un d'eux, Denis Pyram, nous rend compte lui-même avec naïveté des motifs de sa conversion.

J'ai moult usé, comme péchère,
Ma vie en trop folle manière;
Et bien trop j'ai usé ma vie
Et en péché et en folie;
Quand cour hantai et les courtois,
Si, faisais-je des sirvantois,
Chansonnettes, rimes, saluts,
Entre les drues et les drus (les amantes et les amants),
Ce me fit faire l'ennemy (le diable);
Si, me tient ord et mal baillly (souillé et en mauvais état).
Les jours jolis de ma jeunesse
S'en vont, j'arrive à la vieillesse,
Il est bien temps que me repente.

Et le voilà qui, pour faire pénitence, nous raconte la vie et les miracles de saint Edmond, roi d'Angleterre.

Un autre nous fait voyager, avec saint *Brandan*, au paradis terrestre. C'est une espèce d'odyssée pieuse, semée d'aventures, de prodiges, de monstres marins et volants. L'idée en est poétique, et plusieurs détails répondent assez bien à l'idée. Le pieux trouvère a eu de plus le mérite, très-rare à l'époque où il vivait, de renfermer tout cela dans un poème de huit cent trente-quatre vers. D'autres, mieux inspirés encore, nous conduisent au purgatoire avec saint *Patrick*, ou à l'enfer avec saint *Pol*, et nous font pressentir, à travers leurs informes ébauches, la grande et sublime épopée de Dante.

Jamais la poésie ne rencontra un sujet plus heureux, plus élevé, plus pur que le culte de la Vierge Mère, que cet idéal qui réunit les traits les plus divers et les plus divins de la femme. Cette touchante croyance n'avait pas peu contribué sans doute à répandre quelque chose de religieux sur la poésie chevaleresque. A son tour, le culte de Marie emprunta à cette poésie moderne quelque chose de son exaltation passionnée. La mère du Christ devint Notre-Dame, *la dame universelle*, comme dit une vieille légende. Dieu changea de sexe pour ainsi dire; la Vierge fut le Dieu du moyen âge. Elle envahit presque tous les temples et tous les autels. Mais cette pure et céleste poésie se renferma dans la liturgie, dans les hymnes, ou ne se répandit que dans de courtes légendes et de pieux fabliaux. Elle ne pouvait fournir matière à l'épopée; les clercs qui voulurent l'étendre en un long récit n'eurent point la fraîcheur et la fécondité d'imagination nécessaires à cette tâche; ils retombèrent dans le sermon, dans la froide allégorie. L'un d'entre eux, Robert Grossetête, évêque de Lincoln, a bien le courage de substituer à la charmante peinture de la Vierge l'image glaciale du *Chastel d'amour*, habité par toutes les vertus, rempli de toutes les grâces; c'est dans l'enceinte de ses murs symboliques qu'il fait naître le Messie.

La passion de l'allégorie devenait au treizième siècle une véritable fureur. La poésie l'avait empruntée à l'Église; l'Église la reprit à la poésie. Un autre évêque, qui fut depuis cardinal, Étienne Langton, commença un jour son sermon par ces vers qui en sont le texte :

Belle Aliz matin leva,
 Son corps vêtit et para,
 En un verger elle entra,
 Cinq fleurettes y trouva,
 Un chapelet fait en a
 De roses fleuries.
 Pour Dieu ! sortez-vous de là,
 Vous qui n'aimez mie.

Et, reprenant chaque vers, le prélat en fit une application mystique à la vierge Marie. C'est ainsi que les plus suaves inspirations tarissaient sous la sèche main des élèves de la

olastique. La muse du moyen âge avait vieilli; quand elle ne raillait pas, elle prêchait. Alexandre, évêque de Lincoln, choisit pour sujet de poème au trouvère Guillaume Herman les trois mots suivants : *fumée, pluie et femme*; prétendant d'une manière peu galante, que ces trois choses chassent un homme de la maison. Le dévôt poète, déjà auteur de la *Vie de Marie* et des *Joies de Notre-Dame*, veut absolument faire encore de cette matière une œuvre ascétique. Pour lui la fumée, c'est l'orgueil; la pluie, c'est la convoitise; la femme, c'est la luxure; et tout cela nous chasse de la maison, qui est le ciel. Ainsi, par un singulier changement de rôles, qui peint assez bien le moyen âge, l'évêque avait fait une satire, le poète fit un sermon.

Roman de la Rose.

Tous les caractères, je dirai même toutes les qualités de cette décadence, se retrouvent au plus haut degré dans un poème célèbre, qui ferme avec éclat la carrière de l'épopée du moyen âge : je veux parler du *Roman de la Rose*¹. C'est une longue, savante et ennuyeuse allégorie de plus de vingt-cinq mille vers, encadrée dans un songe, où il s'agit de savoir si le héros parviendra à cueillir une rose qu'il a entrevue dans un verger, et que défendent vingt abstractions personnifiées, telles que *Danger, Male-Bouche* (médisance), *Félonie, Ennui, Paresse, Haine, Avarice*. Le héros du poème a pour auxiliaires *Bel-Accueil* et *Doux-Regard*; *Dame-Oiseuse* (l'oisiveté) le conduit au château de *Déduit* (plaisir), où il trouve l'*Amour* avec tout son cortège, *Joliveté, Courtoisie, Franchise, Jeunesse*. Il est facile de pressentir combien est froide et inanimée cette mythologie symbolique. La moindre aventure d'un être vivant et réel excite plus d'intérêt que le jeu fantastique de tous ces vains brouillards.

Deux poètes ont travaillé à cette œuvre : deux époques différentes y ont tracé leur image. Le premier des deux auteurs, Guillaume de Lorris, vivait du temps de saint Louis, vers le milieu du treizième siècle. Il mourut vers 1260, quand

¹ La meilleure édition est celle de Méon. 4 volumes in-8, 1813.

CHAPITRE XI.

ait son continuateur, Jehan de Meung, surnommé Clo-
ou le boiteux. Celui-ci vécut jusqu'à vers l'an 1320 : il
donc contemporain de Dante, qui, lui aussi, emprunte
son poème la forme d'une vision.

illaume avait intention de composer un Art d'aimer.
les détails, souvent il imite, il traduit même Ovide;
la forme générale, il s'inspire de la poésie des Proven-
dont nous aurons bientôt lieu de parler. C'est un trou-
d'un esprit délicat et doux, plus ingénieux que savant,
naïf que hardi. Jehan de Meung accepte le frêle cadre
n prédécesseur et y entasse pêle-mêle tout ce que l'éru-
a de confus, la satire de cynique. Jehan est un clerc
penseur, fort lettré et fort audacieux, qui entremêle ses
es dissertations morales ou immorales d'invectives har-
contre les grands, les moines et le clergé; qui raconte
ort de Virginie, les aventures d'Agrippine, de Néron,
ube et de Crésus; qui cite Socrate, Héraclite, Diogène.
personnages privilégiés sont la Philosophie, la Scolas-
l'Alchimie; c'est encore dame *Nature*, qui se confesse
us, son chapelain, et révèle dans cette confession, de
peu édifiante, tout ce que Jehan pouvait savoir de phy-
d'astronomie, d'histoire naturelle. Cet ouvrage est une
lopédie fort peu méthodique.

esprit prosaïque anime cette double composition. Dans
ume, il y a absence de poésie : elle est remplacée quel-
s par l'esprit et la grâce; il prodigue la description,
ressource des décadences, où les poètes s'amuse à ana-
comme pour se dispenser d'imaginer. Dans Jehan, il y
ation de poésie : on rencontre à chaque pas l'ironie et la
e. Il bat en brèche toutes les admirations au moyen
Les poèmes chevaleresques avaient exalté la noblesse :
méprise les nobles :

Car leur corps ne vaut une pomme
Plus que le corps d'un charretier,
Ou d'un clerc ou d'un écuyer.

difficile d'arracher plus rudement au pouvoir son as-

poétique que dans les vers suivants, où l'auteur prétend indiquer l'origine :

Un grand vilain d'entre eux élurent,
Le plus ossenz de quant qu'ils furent,
Le plus corsu, et le greigneur (le plus grand),
Et le firent prince et seigneur.

opée chevaleresque avait défié les femmes, Jehan n'a plus de verve que quand il en médit. La femme emprisonnée dans le mariage, c'est l'oiseau mis en cage et qui brûle à s'échapper.

Le oisillon du vert bocage
Quand il est pris et mis en cage,
Nourri moult attentivement
Dedans, délicieusement;
Il chante, tant comme il est vis (vivant),
De cœur gai, ce vous est avis,
Si (pourtant), désire-il les bois ramés,
Qu'il a naturellement aimés,
Toujours y pense et s'étudie
A recouvrer sa franche vie,
Et va par sa prison cherchant,
A grande angoisse pourchassant
Une fenêtre, une ouverture,
Pour revoler à la verdure.

poésie sérieuse du moyen âge révérait le clergé et la religion : Clopinel est un frondeur des plus hardis; il a créé le personnage de *Faux-Semblant*, un des ancêtres de *Tartuffe*.

« Tu sembles être un saint hermite.
— C'est vrai, mais je suis hypocrite
— Tu t'en vas prêchant l'abstinence.
— Oui, oui, mais je remplis ma panse
De bons morceaux et de bons vins,
Tel comme il affert (appartient) à devins (gens d'église)
— Tu vas prêchant la pauvreté.
— Oui, mais je suis riche à planté (abondamment),
Mais quoique pauvre je me feigne,
Nul pauvre approcher je ne daigne.
Quand je vois tout nus ces truands
Trembler sur ces fumiers puants,

De froid, de faim crier et braire,
 Ne m'entremets de leur affaire.
 S'ils sont à l'Hôtel-Dieu portés,
 Jà ne sont par moi confortés,
 Car d'une aumône toute seule
 Ne me rempliraient-ils la gueule :
 Ils n'ont pas vaillant une sèche;
 Que donra qui son couteau lèche ? »

Nous sommes maintenant en pleine satire. Le plan, le style, rien n'appartient plus à l'épopée. Ce noble et poétique récit : fondu peu à peu sous nos mains.

Mais dans la civilisation comme dans la nature, la mort n'est qu'une transformation. Sous les débris de la société féodale, nous voyons déjà germer la Renaissance. L'érudition, qui fait aujourd'hui le ridicule de ce poème, en fit alors le succès. Le quatorzième siècle, grandi à l'ombre du moyen âge, sentait le besoin d'un plus vaste horizon : un vague instinct le poussait vers les trésors du monde antique. Gerson, l'adversaire le plus ardent et le plus consciencieux du *Roman de la Rose*, Gerson, qui écrivait un traité spécial pour en condamner l'auteur, rend hommage à son érudition « telle qu'il n'est personne qui puisse lui être comparé dans la langue française, » et, tout en combattant ce poème, il en subit l'influence, et lui emprunte sa forme allégorique pour le réfuter.

Nous entrons ici dans une nouvelle période de la pensée moderne. L'esprit français, tel que le reflétaient les épopées de Charlemagne, d'Arthur et d'Alexandre, avait quelque chose d'européen, comme la féodalité, comme l'Église. Aussi ses œuvres ont-elles été adoptées, traduites, refaites par toute l'Europe. Au quatorzième siècle, nous voyons dans le *Roman de la Rose* le même esprit se resserrer sur lui-même, se dessiner dans des limites plus étroites et plus caractéristiques; il devient raisonneur et ingénieux, c'est-à-dire éminemment français. Mais tout en prenant une direction particulière, il ne renonce pas pour cela à donner l'impulsion aux nations qui l'entourent; de toutes les qualités de l'intelligence, il choisit pour sa part celle qui a la plus grande généralité, la

bon sens. L'esprit de la France sera, comme sa langue, entendu par tout le monde.

Fabliaux.

Alors même que les longues épopées chevaleresques brillent de tout leur éclat, un autre genre de récits courts, familiers, souvent badins et moqueurs, partageaient avec elles la faveur publique. Le fabliau était à la chanson de geste ce que la comédie ou le vaudeville sont à la tragédie. Il racontait une anecdote, un fait amusant, un bon mot : il s'occupait beaucoup des femmes et de leurs maris, assez des prêtres et des moines, et ne respectait guère plus la décence que la gravité. Son petit vers de huit syllabes s'en allait sautillant à travers toutes les témérités du sujet, frappant au hasard ce qu'il trouvait sur sa route, et provoquant ainsi de bons et francs éclats de rire. Aucun genre de composition ne montre avec plus d'avantage le talent de nos trouvères. L'art de conter y est poussé bien plus loin que dans les grandes épopées. Le fabliau, étant beaucoup plus court, se laisse saisir et embrasser facilement par le poète. Toutes ses parties se coordonnent suivant une juste proportion ; toutes vont droit et rapidement au but. L'esprit national, plus sensé qu'enthousiaste, plus railleur que poétique, se trouve à son aise et comme chez lui dans ces contes familiers. Il y déploie déjà ses qualités les plus excellentes.

Le fabliau, si français par son caractère et par la perfection de sa forme, avait pourtant les origines les plus lointaines. Un grand nombre de sujets traités par nos vieux poètes se retrouvent chez les Arabes, les Persans, jusque dans l'Inde et dans la Chine. Ces contes, naïfs et moqueurs, ressemblent à une rieuse troupe de bohémiens venus on ne sait d'où, peut-être du fond de l'Orient, qui parcourent l'Europe en errant et se multiplient au hasard sur la route. Nous citons un seul exemple de cette destinée voyageuse du fabliau. Un Indien, nommé Sindbad, qui vivait environ un siècle avant l'ère chrétienne, écrivit un recueil de contes intitulé : *Le livre des sept conseillers, du précepteur et de la mère du*

roi; c'est un ouvrage dans le genre des *Mille et une Nuits*, un enchaînement d'historiettes mises dans la bouche, par exemple, de la femme du roi, qui veut perdre un jeune prince, et de sept conseillers ou sages qui veulent le sauver. L'original arabe a été successivement traduit en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque et en grec. Au douzième siècle, un français le mit en latin, sous le titre bizarre de *Dolop Roman des sept sages*. Nos trouvères le découpèrent en fabliaux versifiés, un clerc le traduisit en prose. Il passa ensuite en allemand, en italien, en espagnol. Les novellieri, Boccace entre autres, en tirèrent plusieurs contes, et imitèrent le cadre; enfin Molière y prit *Georges Dandin*.

Nulle part le fabliau ne fut ni mieux redit ni mieux aimé qu'en France. Il trouvait un égal accueil dans les châteaux et dans les chaumières.

Les rois, les princes, les courtiers (courtisanes)
Comtes, barons et vassaux
Aiment contes, chansons et fables
Et bons dits qui sont délectables;
Car ils ôtent le noir penser;
Deuil et ennui font oublier¹.

De son côté, le commun populaire goûtait ces récits si intéressants et si malins comme lui, où il retrouvait sa vie de chaque jour, ses vices et les travers de ses maîtres comme de ses amis. Souvent, au foyer des compères de la nouvelle cour, venait s'asseoir quelque bon vieux jongleur. Là, tandis qu'échoquaient les *hanaps* remplis de vin de Brie, il répétait à son tour quelques-uns de ces jolis contes qu'il avait appris si bien. Il disait du *prud'homme qui rescot son comte*, du *noyer* ou du *vilain qui gagna paradis en plaidant*, encore du chevalier vantard et poltron, vaincu sans pitié par la lance d'une femme, ou du *provoire* (prêtre) gon-

1. J. J. Ampère a fait, dans son cours de 1839, au collège de France, une savante et curieuse étude sur les origines de nos fabliaux. On en trouve l'analyse dans le *Journal général de l'instruction publique*. On peut aussi consulter Barbazan et Méon, préface du *Recueil de Fabliaux*, et les *Fabliaux* de Legrand d'Aussy.

2. Denis Pyram, jongleur anglo-normand

qui *mangea des mûres* et resta pendu au mûrier. Pour peu que le vin fût passable, le fabliau devenait plus méchant. C'étaient les représailles du bon sens contre le pouvoir : c'était la satire populaire. La chanson a toujours été en France le contre-poids naturel du despotisme : le moyen âge déjà était une aristocratie tempérée par des fabliaux. On comprend sans peine que de pareils récits soient pour nous aujourd'hui du plus haut intérêt. Ce sont de précieux tableaux de mœurs qui nous font connaître la vie journalière et bourgeoise du moyen âge, comme les poèmes chevaleresques nous en révèlent le côté héroïque.

Le trouvère Rutebeuf.

Quoique les fabliaux soient essentiellement une œuvre anonyme que personne n'a inventée et que tout le monde répète, nous connaissons les noms d'un grand nombre de trouvères, qui les ont versifiés. L'un des plus hardis et des plus habiles, celui dont la vie et la personne peuvent nous servir de types et nous en représenter beaucoup d'autres, est Rutebeuf, contemporain de saint Louis. Vilain d'origine, clerc par le savoir, laïque par l'habit, quand il en avait un, pauvre existence vagabonde, pour qui la société n'avait pas encore de place, c'est au roi, c'est aux seigneurs qu'il demande le pain de chaque jour ; mais le roi, mais les grands ont bien autre chose en tête que le pauvre Rutebeuf, et, s'il vit de leurs générosités, il est exposé à mourir de leur oubli. Le pis est qu'il ne mourra pas seul ; le pauvre poète a eu le tort de croire encore qu'il était homme, et il a fait l'imprudence d'avoir une femme, des enfants. Il est *sans cotte, sans vivres, sans lit, toussant de froid, bâillant de faim*. Il n'est si pauvre que lui *de Paris à Senlis ; depuis la ruine de Troie on n'en a pas vu de si complète que la sienne*. Pour comble de malheur, il perd l'œil droit, *son bon œil !* Le propriétaire réclame les termes échus, misère toute moderne pour la poésie ; et la nourrice du petit enfant veut de l'argent, sans quoi elle le renverra braire à la chambre paternelle. Peut-être Rutebeuf charge-t-il un peu la peinture de sa pauvreté, moins pour la rendre touchante que pour lui donner une nuance comique. Car s'il veut obtenir

CHAPITRE XI.

une chose de ses riches protecteurs, il s'agit moins de les braver que de les amuser.

En milieu de sa détresse sa verve ne l'abandonne pas. Il lance des traits sanglants contre les prélats, les *papelards* et les *guins*. Il sait que le roi les protège : n'importe. Il aime à perdre la protection du roi qu'une malice :

Chanoines séculiers mènent très-bonne vie :
Il y en a de tels qui ont grand seigneurie,
Qui font peu pour ami et assez pour amie.
Les blanches et les grises et les noires nonnains
Vont souvent pèlerines aux saintes et aux saints ;
Si Dieu leur en sait gré, je n'en suis pas certain :
S'elles étaient bien sages, elles allaient moins.

Il vous contera de mordants fabliaux comme le *Testament de l'âne*, qui, grâce à un legs prudent, va reposer en sainte avec l'approbation de monseigneur l'évêque ; ou une *sacristain*, qui s'enfuit avec la femme d'un chevalier dont la réputation est sauvée, grâce à l'intervention de la sainte Vierge, ou d'autres moins édifiants encore que nous ne pouvons même donner ici l'idée. Il faut bien se garder toutefois de faire de Rutebeuf et de ses compères, comme Baudouin, Jean de Condé, Jean de Boves et autres, des ennemis systématiques de la religion ou même du clergé. Une partie de leurs œuvres sont des poésies dévotes ; leurs mots contre les *provoires* ne sont pas l'indice d'une corruption contre l'Église ; ce n'est que gaieté d'esprit, verve de poète, qui frappe l'abus non comme injuste, mais comme ridicule. Ils jetaient la satire à pleines mains sur la grande machine : par malheur, le clergé passait.

Le roman de Renard.

Les fabliaux sont au moyen âge la forme la plus fréquente de la satire, mais ils ne sont pas tous satiriques. Ce sont tout des contes amusants, quelquefois touchants, souvent même dévots. La satire n'avait pas alors de forme distincte et propre à elle seule, comme du temps d'Horace et de

ivénal. Elle se montrait partout et ne s'enfermait nulle part. Irventois, fabliaux, chansons de geste, sermons, cérémonies religieuses, architecture même, tout lui était bon. Au milieu des hymnes sacrées se mêlaient des chants profanes, d'indécentes parodies. Sur ces hardis et sublimes édifices, qui semblaient porter jusqu'au ciel l'hommage de la prière, la satire avait réservé sa place ; on y voit avec étonnement mille sculptures bizarres, des moines qui se livrent à tous les vices, des rôtisseurs à tête de renard placés dans des chaires et environnés d'un auditoire de poules et d'oisons. Vis-à-vis la chaire de la cathédrale de Strasbourg, un des chapiteaux de la nef représentait un âne disant la messe, d'autres animaux la servaient. Les *franc-maçons* étaient poètes aussi, et poètes satiriques. L'architecture fut au moyen âge le plus vivant de tous les arts : c'est elle qui manifesta les premiers symptômes de l'esprit d'indépendance.

La poésie ne fit probablement que la suivre, lorsque dans l'épopée burlesque de *Renard*¹, ce long fabliau ou plutôt cet apologue sans fin que redisent incessamment pendant deux siècles toutes les nations de l'Europe, elle éveilla pour ainsi dire de leurs corniches de pierre tous ces animaux allégoriques, et les fit vivre ensemble dans mille plaisantes aventures. Le renard, le loup, le lion, l'âne y devinrent une vivante image, une satire complète et piquante de toute la société humaine et surtout des nobles et du clergé. Les branches de *Renard* se multiplièrent à l'infini. Au vieux roman de *Goupil le Renard* (vulpes, Reginard) déjà composé en 1236, se joignirent le *Couronnement de Renard*, et *Renard le nouvel*, et *Renard* formerait plus de quatre-vingt mille vers. Une pareille célébrité permet de considérer cet ouvrage comme l'expression d'un sentiment public, et appelle toute l'attention de la critique.

La tendance générale de ce poème, c'est la négation de l'esprit chevaleresque, principe vital du moyen âge : c'est la

¹ *Roman de Renard*, par Méon. 1826, 4 vol. in-8. Il faut y joindre l'indispensable *Supplément* de M. Chabaille, 1835 4 vol. in-8

ruse triomphant partout du droit et de la force s'attende pas à voir cette ruse ou honnie, ou mal récompensée. Les exploits de *Renard* provoquent partout une admiration. On admire la fécondité de son génie ; on s'intéresse aux aventures scabreuses de ce truand ; on le voit traverser toute la société féodale sans sur elle ni ridicule ni malédiction ; il se contente de profiter à son profit. Justice seigneuriale, combats, sièges de châteaux forts, batailles, honneurs, monastères, pèlerinages, tout passe sous nos yeux sans dérision que le travestissement des personnages. Les succès des intrigues de Renard, tour à tour jongleur, médecin, chevalier, empereur, et toujours vieillit paisible et honoré dans son château de Mortmarche même est une ruse.

Ainsi se manifestait, même dans la période la plus saine du moyen âge, le principe de négation qui tend à détruire. Chaque époque porte dans ses flancs le germe de sa destruction. C'est là, comme dit Schelling, « la vérité éternelle ; l'invisible puissance ennemie du présent, qui se propose à la naissance de l'avenir¹. »

CHAPITRE XII.

POÉSIE LYRIQUE DU MIDI; LES TROUBADOURS.

Circonstances qui favorisèrent la poésie provençale. — La poésie des troubadours — Arnaud de Marveil ; Bertran de Born. — Cours d'amours ; tensons ; odes guerrières. — Cause principale pour la poésie provençale.

Circonstances qui favorisèrent la poésie provençale.

Les chants épiques de la langue d'oïl ont donné à nous la peinture idéale de la féodalité, vaste et brillante.

1. Nous avons traité avec plus de développement, dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{re} juin 1846) le sujet que nous ne faisons qu'effleurer ici.

toire où la vie du moyen âge s'est développée tout entière. Il est une autre classe de poèmes qui nous la révèlent sous un point de vue différent. Les chants lyriques des troubadours et des trouvères font poser individuellement sous nos yeux ces figures de barons et de chevaliers que groupait la chanson de geste. Nous les voyons se détacher du mouvement général de l'histoire, du tumulte de la mêlée pour venir un à un nous raconter leurs amours, leurs bonheurs, leurs tristesses, leurs rivalités. Ce sont des tableaux de genre, ou même, si l'on veut, des portraits, mais des portraits qui ont si bien le costume et la physionomie de l'époque, qu'ils forment le complément indispensable des grandes toiles, et leur donnent la vérité et la vie. A dire vrai, la *chanson*, le *vers*, le *sirvente* ne sont plus des peintures, c'est la nature même qui s'est venue peindre sur ces feuilles légères avec ses contours les plus délicats, ses linéaments les plus fugitifs ; c'est un rayon des anciens jours qui s'est arrêté au passage dans des vitraux gothiques ; c'est une voix pleine de fraîcheur que l'écho de la vie a prolongé jusqu'à nous.

C'est d'abord et surtout dans le midi de la France que s'éleva l'inspiration lyrique. Heureuse fleur du climat, elle ne requiert pour ainsi dire sans culture : sous un ciel plus clément, sous des gouvernements moins barbares, les hommes se laissèrent aller plus tôt aux douces séductions de la vie. Toutes les femmes étaient aimées, tous les chevaliers étaient poètes. Les plus nobles seigneurs, les plus fiers champions de la Provence ou du Languedoc, les comtes de Toulouse, les ducs d'Aquitaine, les dauphins de Vienne et d'Auvergne, les princes d'Orange, les comtes de Foix composaient volontiers des vers. Souvent aussi un page de leur cour, quelquefois même le fils d'un de leurs serfs, s'il possédait de l'esprit et de la tournure, avait la parole après son noble seigneur ; il chantait, lui aussi, la seule chose presque qu'on pouvait chanter alors, les doux soucis d'aimer ; il fallait bien pour que quelque noble dame daignât lui servir d'inspiration ;

CHAPITRE XII.

Atelaine se dévouait quelquefois, et ces douces contrées
daient à d'autres progrès par l'égalité devant la poésie et
ur.

ous avons vu plus haut la Provence se détacher de la
re du Nord et former d'abord un État indépendant sous
n 1^{er} et ses successeurs, puis se partager, à l'extinction des
iers mâles de cette famille, en deux provinces : dont l'une
au comte de Toulouse, l'autre s'unit aux possessions du
e de Barcelone. Heureuse et tranquille sous ses obscurs
ternels souverains, la Provence vit augmenter sa popula-
et ses richesses : les mœurs s'adoucirent, la langue se
et devint un instrument harmonieux sous la main de
emiers poètes.

fusion d'une partie de la Provence avec la Catalogne,
la domination de Raymond-Béranger, en 1092, donna
nouveau mouvement à l'esprit méridional. Les deux pen-
parlaient à peu près la même langue : l'esprit de l'un,
nesse de l'autre firent naître une élégance de mœurs
nue encore dans les autres contrées. La cour des com-
e Barcelone devint célèbre par son goût et sa magnifi-
e. Déjà quelques années plus tôt, la France s'était mise
contact avec l'héroïque Espagne, lorsque Alphonse IV, roi
astille, secondé par le Cid, Rodrigue de Bivar, avait
é à sa glorieuse expédition contre les Maures un grand
ore de chevaliers français, provençaux et gascons. C'était
remier élan de la noblesse chrétienne, une première croi-
quatorze ans avant celle de Jérusalem. Ces guerriers
s, de tant de pays divers, dans une même armée, se-
s'éveiller dans leur âme les sentiments de l'honneur et
noble émulation.

même temps, le souffle poétique de la civilisation arabe,
rfum de l'Orient, adouci sur les voluptueux rivages de
alousie, parmi les orangers de l'Alhambra, pénétrait
pen dans l'Europe chrétienne. Les magnificences de
itecture mauresque, la splendeur des cours de Grenade
Cordoue, la richesse des émirs, l'exubérante imagina-
les conteurs et des poètes orientaux durent produire une
on profonde sur les chevaliers de la France. La guerre

pproche les hommes et leur apprend à se connaître, c'est-dire à ne se plus haïr. Les *chevaliers arabes*, c'est l'expression des chroniques, visitèrent les cours des princes chrétiens d'Espagne. Maures et chrétiens apprirent parfois réciproquement la langue de leurs ennemis. Leurs poètes chantaient des vers dans les deux idiomes et sur les mêmes airs¹. Ainsi, la poésie orientale s'infiltrait peu à peu dans les langues du midi; et leur imposait, à l'aide du chant, non-seulement ses inspirations, mais son harmonie et ses formes rythmiques.

Caractère de la poésie des troubadours.

La poésie provençale fut presque toute lyrique. Le génie facile et impatient des troubadours, la vie de plaisirs et d'agitation que menaient la plus grande partie de ces gracieux poètes, ne leur permettaient guère les longs récits de l'épopée. Leur auditoire lui-même n'avait besoin que d'embellir la vie réelle, et non d'y suppléer par des fictions : il eût dit volontiers à ses chanteurs :

Laissez les longs *exploits* et les vastes pensées.

Aussi, à l'exception d'un petit nombre d'œuvres épiques, que Fauriel et Raynouard nous ont fait connaître², les seuls moments de la muse méridionale sont-ils des effusions spontanées du sentiment ou de l'esprit; ils ressemblent moins à nos compositions littéraires qu'au bruit mélodieux de cette vie d'amour et de plaisirs, qui passait joyeuse et élégante entre les murais des châteaux et l'éternelle fête d'un riant climat. Pour produire de pareilles œuvres, il n'était pas nécessaire d'être un grand clerc et de savoir lire : il suffisait d'avoir un

1. Mariana rapporte que, dans le onzième siècle, au siège de Calcanassor, un pauvre pêcheur chantait alternativement, en Arabe et en langue vulgaire, une complainte sur le sort de cette malheureuse ville. Le même air s'appliquait tour à tour aux paroles étrangères et nationales. Villemain, *Tableau de la littérature au moyen âge*, t. I, p. 434.

2. Gérard de Roussillon, Geoffroy et Brunissende, la *Chronique des Albigeois*, le *Roman de Flamenca*, le *Roman de Fierabras*. Voyez Fauriel, *Épopée chevaleresque au moyen âge*; et Raynouard, *Lexique roman*, t. I.

cœur capable d'aimer. Les paroles de ce poétique idiome venaient se ranger d'elles-mêmes en vers harmonieux. Les auditeurs n'étaient pas difficiles pour le choix des pensées. Dans les vers comme dans la nature, l'amour et la beauté se répétaient sans craindre la monotonie. Une idée gracieuse était toujours bien venue, fût-elle une redite. Les dames cueillaient un éloge sur la lèvre du troubadour, comme elles cueillaient une fleur dans leurs gazons, sans s'inquiéter de savoir si toutes les prairies n'en offraient pas de semblables, et si tous les printemps n'en avaient pas prodigué d'aussi belles.

Un des principaux mérites de ces chansons charmantes est entièrement perdu pour quiconque ne peut les lire facilement dans leur langue originale : je veux parler de leur savante harmonie, des combinaisons très-multiples, très-complicquées de ces strophes, des coupes savantes, des cadences symétriques, des retours prévus et longtemps espérés d'une rime sonore. Le rythme provençal, sous la main des troubadours, se plie et se replie avec une coquetterie pleine de grâce, comme un ruban aux couleurs éclatantes qui flotte, s'échappe et revient dans un nœud artistement formé.

Ce serait une erreur de ne chercher que la pensée dans la poésie lyrique. Le sentiment en est l'âme, et souvent il s'exprime par l'harmonie des mots bien plus que par leur sens. L'ode est une musique qui traduit directement les impressions par des sons. Souvent même, en l'absence du sentiment et de la pensée, la mélodie du langage flatte l'oreille et berce l'esprit dans une vague émotion. L'harmonie des vers s'adresse aux puissances les plus intimes, les plus mystérieuses de notre âme, et son empire est d'autant plus incontestable qu'on ne saurait le discuter. Or, la poésie des troubadours est là presque tout entière. On a pu s'imaginer qu'on traduisait les lyriques grecs et latins : sous le rythme, il y avait une pensée assez riche encore pour laisser quelque chose dans la main de l'interprète ; mais quand, passant à la poésie des troubadours, on a essayé de jeter au creuset ces bulles légères et brillantes qui étaient toutes en surface, et voilaient un gaz insaisissable des plus riches nuances de l'arc-en-ciel, on s'est étonné de ne plus rien trouver alors qu'on avait tout détruit.

« J'avoue, dit Raynonard, que j'ai essayé vainement d'en offrir une traduction : le sentiment, la grâce ne se traduisent pas. Ce sont des fleurs délicates dont il faut respirer le parfum sur la plante. »

« Pour jouir, dit Schlegel, de ces chants qui ont charmé tant d'illustres souverains, tant de preux chevaliers, tant de dames célèbres par leur beauté, il faut écouter les troubadours eux-mêmes et s'efforcer d'entendre leur langage. Vous ne voulez pas vous donner cette peine ? Eh bien ! vous êtes condamné à lire les traductions de l'abbé Millot. »

Nous allons condamner le lecteur à lire les nôtres ; heureux quand nous pourrons en dérober quelques-unes à la plume de ces habiles critiques qui nous ont précédés en traitant le même sujet.

La plupart de ces chants, le lecteur le sait déjà, ont pour objet l'amour. C'est la matière qui souffre le moins de citations. Rien de plus fade, pour les personnes désintéressées que la question, que des soupirs et des compliments. Les passions d'amour semblent exiger la même discrétion que le sentiment qui les inspire. Choisissons donc parmi ces pièces quelques-unes de celles qui joignent au mérite commun à toutes, l'avantage d'offrir des traits de mœurs ou d'esprit qui distinguent à nos yeux.

Arnaud de Marveil ; Bertran de Born.

Arnaud de Marveil, pauvre serf, qui devint un habile troubadour et s'attacha à la cour du vicomte de Béziers, s'éprit de la comtesse Adélaïde, fille de Raymond V, comte de Toulouse. En chantant, sous un nom supposé, la dame l'aimait, il en trace ainsi l'ingénieux portrait :

Tout la peint à mes yeux ; la fraîcheur de l'aurore,
Les fleurs dont la prairie au printemps se colore,
Retraçant à mes sens ses agréments divers,
M'excitent à chanter sa beauté dans mes vers.
Je puis, grâce aux flatteurs dont notre siècle abonde,
L'appeler sans péril *la plus belle du monde*.
Si l'on n'offrait ce titre à qui ne peut charmer,
Le donner à ma dame eût été la nommer.

Un autre troubadour célèbre, dont M. Villemain a r d'une manière intéressante la vie aventureuse et la turt humeur, Bertran de Born, l'infatigable batailleur, qui les deux fils du roi d'Angleterre, Henri II, à se révolter leur père; qui perdit deux fois son château, et que Dan contre dans son *Enfer* portant lui-même à la main sa t sanglantée, qui semble menacer et maudire encore¹, quelquefois un singulier relief à ces chants d'amour j mélange heureux de sentiments guerriers et d'image pruntées à la vie féodale. Témoin la pièce suivante o justifie, de la manière du monde la plus originale, du çon d'infidélité :

Je sais le mal qu'en leurs propos menteurs,
Ont dit de moi vos perfides flatteurs.
Dame, pour Dieu ! ne les en croyez mie.
N'éloignez pas votre tant loyal cœur
De votre bon, fidèle serviteur,
Et de Bertran soyez toujours l'amie.

Au premier jet perdant mon épervier,
Je veux le voir fuir devant le gibier ;
Que sur mon poing un faucon me le plume,
Si seul pour moi votre parler n'est doux,
Si mon bonheur est ailleurs qu'avec vous,
Si, loin de vous, douceur n'est amertume.

Qu'ayant au col mon écu suspendu,
Par un grand vent je trotte morfondu,
Qu'un dur galop me broie ainsi que l'orge;
Qu'ivre et maussade un sot palefrenier
Casse la bride et lâche l'étrier,
Si vos flatteurs n'ont menti par la gorge.

Quand je m'approche à table pour jouer,
Que je ne puisse y changer un denier,
Que par une autre elle soit retenue,
Que tous les dés me soient dés malheureux.
Si d'autre femme oncques fus amoureux ;
Si, fors la vôtre, une amour m'est connue.

1. *Inferno*, canto XXVIII.

Que je vous laisse aux bras d'un étranger,
 Pauvre benêt, sans savoir me venger ;
 Qu'un vent heureux à ma nef se refuse,
 Qu'en cour du roi me batte le portier,
 Que du combat je parte le premier,
 S'il n'a menti le lâche qui m'accuse.

Cours d'amour ; tençons ; odes guerrières.

La forme la plus piquante dans laquelle les Provençaux posèrent la chanson d'amour, ce fut le *tenson* ou le *jeu*, dialogue entre deux troubadours, espèce de tournoiique auquel ils se provoquaient en présence des dames et chevaliers. « Les *tençons*, dit Jean Nostradamus, le biographe naïf des troubadours, le père du fameux astrologue, sont disputes d'amours, qui se faisoient entre les chevaliers et les poètes entreparlants ensemble de quelque belle et difficile question d'amours, et où ils n'en pouvoient accorder, ils envoyoyent pour en avoir la définition aux dames ou aux princesses présidentes, qui tenoyent cour d'amour ouverte et libre à Signe et à Pierrefitte, ou à Romanin ou à autres, et dessus en faisoient arrêts qu'on nommoit *lous arrests d'amours*. »

L'existence de ces curieux tribunaux a été mise hors de doute par les recherches du savant Raynouard. Il en a reconnu des traces incontestables depuis la première moitié du douzième siècle jusqu'après le quatorzième. Maître André, chancelier de la cour de France, qui vivait vers l'an 1170, en parle, dans un traité écrit en latin, comme d'une institution fort ancienne, et en fait remonter l'origine à l'un des chevaliers d'Arthur. Les dames avaient, comme il est juste, la haute main dans ces galantes cours. Ce sont elles qui présentent, elles qui écoutent les plaideurs. Les arrêts sont rendus sous leur nom : *de dominarum judicio*, dit le grave chapelain André. Il cite même, en fidèle historien, les noms maintenant obscurs des plus illustres conseillers. Dans une autre liste donnée par Nostradamus, espèce d'almanach royal du palais d'amour, nous remarquons, comme faisant partie d'une cour d'Avignon, Laure de Noves, femme de Hugues de Sade

CHAPITRE XII.

a tante Mme Phanette, lesquelles « romançoient toutes promptement en toute sorte de rythme provençal. nette, comme très-excellente en la poésie, avoit une fureur ou inspiration divine, laquelle fureur estoit estimée un don de Dieu. Elles deffinissoient aussi les questions d'amours. » Quant à Laure, elle fit un ouvrage plus beau que ceux de sa tante : elle inspira Pétrarque.

Il n'était pas seulement dans la Provence que fonctionnoient ces gracieuses cours; André cite celles que présidaient les comtesses de Champagne et de Flandre, aussi bien que les cours où siégeaient la reine Éléonore de Guyenne et la vicomtesse Hermengarde de Narbonne. Les dames juges étoient quelquefois fort nombreuses. Il y en avait dix à la cour de France, ainsi qu'à Pierrefitte, douze à Romanin, quatorze à Avignon, et jusqu'à soixante à la cour de Champagne. Elles faisoient assister par des chevaliers experts, espèces de sagesconsultes ès galanterie, amoureux émérites, qui n'avoient que voix consultative. Souvent ils servoient d'arbitres, quand les parties ne jugeaient pas à propos de provoquer une décision juridique. Étaient-elles mécontentes de l'arbitrage ou même du jugement, il y avait droit d'appel. Nous voyons dans une circonstance la cour de Romanin juger une cassation. Celle d'Avignon jouissait sous ce rapport d'une grande célébrité. C'est là que se trouvaient « tous les poètes, chevaliers et gentilsfemmes du pays, pour ouïr les décisions des questions et tensons d'amours qui y estoient proposées. »

Les tribunaux, forts du respect avec lequel on accueillait ses décisions, s'arrogeaient quelquefois le pouvoir législatif. « La cour des dames, assemblée en Gascogne, a établi, par le consentement de toute la cour, cette constitution perpétuelle. »

Il existait pourtant un code antérieur et supérieur à tous les arrêts. Son origine étoit aussi curieuse que son disposition. Accepté par une espèce d'assemblée constituante, il avoit été rédigé par une main mystérieuse. Un chevalier errant l'avoit trouvé écrit et suspendu par une chaîne d'or à la queue d'un faucon, dans le palais du roi Arthur. Nous en

is encore une partie. « Le mariage, disait entre autres
 ses le législateur, n'est pas une excuse légitime contre l'a-
 ir. — Personne ne peut avoir à la fois deux attachements.
 Qui ne sait céder ne peut aimer. — L'amour ne peut rien
 ser à l'amour. — Le véritable amant est toujours timide. »
 e texte peut faire préjuger la nature des débats. Nous
 s bornerons à en citer un nouvel exemple. Deux trouba-
 rs plaidèrent contradictoirement cette question : L'amour
 t-il exister entre légitimes époux ? Nous frémissons d'a-
 er que la réponse de la cour fut négative. C'est à la com-
 e de Champagne qu'incombe la responsabilité de cette
 tion.

ous transcrivons ici un tenson où l'on verra aux prises
 x poètes provençaux fort célèbres de leur temps, Sordel et
 tran d'Alamanon ¹.

SORDEL. « S'il vous fallait perdre la joie des dames, re-
 cer aux amies que vous avez jamais eues, que vous aurez
 ais, ou sacrifier à la dame que vous aimez le mieux
 nneur que vous avez acquis ou que vous acquerrez par la
 valerie, lequel des deux choisiriez-vous ?

BERTRAN. « Les dames que j'aimais m'ont si longtemps
 usé, j'ai reçu d'elles si peu de bien, que je ne puis les
 parer à la chevalerie. Que votre part soit la folie d'amour
 et la jouissance est si vaine. Courez après ces plaisirs qui
 dent leur prix dès qu'on les obtient ; mais, dans la carrière
 armes, je vois toujours devant moi de nouvelles conquêtes
 ire, une nouvelle gloire à acquérir.

SORDEL. « Où donc est la gloire sans amour ? Comment
 ndonner la joie et la galanterie pour les blessures et les
 bats ? La soif, la faim, l'ardeur du soleil ou les rigueurs
 roid sont-elles préférables à l'amour ? Ah ! c'est volontiers
 je vous cède ces avantages pour le bonheur souverain qui
 ttend auprès de ma belle.

BERTRAN. « Quoi donc, osez-vous paraître devant votre
 e, si vous n'osez prendre les armes pour combattre ? Il n'y
 int de vrai plaisir sans la vaillance ; c'est elle qui élève

aux plus grands honneurs; mais les fausses joies de l'entraînent l'avilissement et la chute de ceux qu'elles sé-

SORDEL. « Pourvu que je sois brave aux yeux de ce j'aime, peu m'importe d'être méprisé des autres : tienne d'elle tout mon bonheur, je ne veux point d'au- cité. Allez, renversez les châteaux et les murailles, et recevrai de mon amie un doux baiser. Vous gagnerez des grands seigneurs français ; mais combien je prise tages ses innocentes faveurs que les plus beaux ce lance !

BERTRAN. « Mais, Sordel, aimer sans valeur, c'est t celle qu'on aime. Je ne voudrais pas de l'amour de ce je sers, si je ne méritais pas son estime : un bien si ma ferait mon malheur. Gardez donc les tromperies d'an laissez-moi l'honneur des armes, puisque vous ête insensé pour mettre en balance un bonheur faux av joie légitime. »

Sordel, qui, dans un jeu d'esprit ingénieux, se fa champion du parti le moins honorable, est le même t dour dont Dante a éternisé la mémoire dans une mag image. Le poète florentin le trouve à l'entrée du purg et, pénétré de respect pour sa noble fierté, il le compa lion qui repose calme dans sa force ¹. C'est que Sorde trouver quelquefois de mâles et belliqueux accents. I reste de lui un éloge funèbre du chevalier aragonais. C'est pour notre poète l'occasion d'un chant guerrier e tique d'une verve étincelante, d'une extrême ame Cette citation va nous initier à un genre nouveau tra les troubadours.

« Je veux en ce rapide chant, d'un cœur triste et plaindre le seigneur Blacas, et j'en ai bien raison : lui j'ai perdu un seigneur et un bon ami, et les plus vertus sont éteintes avec lui. Le dommage est si grand

¹. *Purgatorio*, canto VI.

« Ella non ci diceva alcuna cosa :
Ma lasciava ne gir, solo guardando
A guisa dion, quando si posa. »

« soupçon qu'il se répare jamais, à moins qu'on ne lui
cœur et qu'on ne le fasse manger à ces barons qui
sans cœur, et alors ils en auront beaucoup.

« d'abord l'empereur de Rome mange de ce cœur ; il
and besoin, s'il veut conquérir par force les Milanais
intenant le tiennent conquis lui-même, et il vit déshé-
lgré ses Allemands.

« après lui mange de ce cœur le roi des Français, et il
era la Castille qu'il a perdue par niaiserie ; mais s'il
sa mère, il n'en mangera pas ; car il paraît bien, par
uite, qu'il ne fait rien qui lui déplaît.

« veux que le roi anglais mange aussi beaucoup de ce
et il deviendra vaillant et bon, et il recouvrera la terre
roi de France lui a ravie, parce qu'il le sait faible et

« les princes, tous les seigneurs de l'Europe ont ainsi
ivement leur part à cette sauvage invention et à cette
te invective. La satire s'y mêle continuellement à l'in-
n guerrière. C'est le caractère du poëme qu'on appe-
servente ².

« troubadours célèbrent rarement la guerre. La vie réelle
t trop pleine pour que la poésie aimât à s'y arrêter.
is, quand l'occasion les y porte, ils savent la chanter
la faire. On sent, au ton de leurs *serventes*, que les
lours étaient presque tous des chevaliers. Voici une
itable composée par un poëte que nous connaissons
belliqueux Bertran de Born.

Bien me sourit le doux printemps,
Qui fait venir fleurs et feuillages ;
Et bien me plaît lorsque j'entends
Des oiseaux le gentil ramage.
Mais j'aime mieux quand sur le pré
Je vois l'étendard arboré,
Flottant comme un signal de guerre ;
Quand j'entends par monts et par vaux

duction de M. Villemain, *Littérature au moyen âge*, t. I, p. 194.
nemata in quibus *servientium*, seu militum facta et *servitia* referun-
Cange, au mot *Sirventois*.

Courir chevaliers et chevaux,
Et sous leurs pas frémir la terre.

Et bien me plaît quand les coureurs
Font fuir au loin et gens et bêtes;
Bien me plaît quand nos batailleurs
Rugissent, ce sont là mes fêtes!
Quand je vois castels assiégés,
Soldats, sur les fossés rangés,
Ébranlant fortes palissades;
Et murs effondrés et croulants,
Créneaux, mâchicoulis roulants
A vos pieds, braves camarades!

Aussi me plaît le bon seigneur
Qui le premier marche à la guerre,
A cheval, armé, sans frayeur :
On prend cœur rien qu'à le voir faire.
Et quand il entre dans le champ,
Chacun rivalise en marchant,
Chacun l'accompagne où qu'il aille.
Car nul n'est réputé bien né
S'il n'a reçu, s'il n'a donné
Maint noble coup dans la bataille.

Je vois lance et glaive éclatés
Sur l'écu qui se fausse et tremble :
Aigrettes, casques emportés,
Les vassaux fêrir tous ensemble,
Les chevaux des morts, des blessés,
Dans la plaine au hasard lancés.
Allons! que de sang on s'enivre!
Coupez-moi des têtes, des bras,
Compagnons! point d'autre embarras.
Vaincus, mieux vaut mourir que vivre!

Je vous le dis, manger, dormir,
N'ont pas pour moi saveur si douce :
Que quand il m'est donné d'ouïr :
« Courons, amis, à la rescousse! »
D'entendre parmi les halliers
Hennir chevaux sans cavaliers,
Et gens crier : « A l'aide! à l'aide! »
De voir les petits et les grands
Dans les fossés rouler mourants.
A ce plaisir tout plaisir cède.

Cause de décadence de la poésie provençale.

Ce morceau, dans l'original, nous paraît digne de Tyrtée ou d'Eschyle. Images, mouvement, inspiration, harmonie, rien n'y manque de ce qui constitue la grande poésie. Il n'eût pas fallu beaucoup de pièces du même mérite pour faire vivre à jamais la lyre et la langue des troubadours. Malheureusement elles sont trop rares dans leurs œuvres. La muse provençale s'endormit sur les fleurs de son heureux climat; elle s'enivra de sa douce harmonie; elle se fit des voluptés faciles et éternelles, comme ces parfums au milieu desquels se berce la somnolence des Orientaux. Elle dédaigna trop la mâle et austère pensée, cette base solide de toute poésie durable. Les plus grands événements retentirent en vain à ses oreilles : ce réveil du monde au douzième siècle, ce mouvement général de l'esprit, ces lointaines et merveilleuses expéditions qui mirent face à face deux mondes, deux religions, tout cela fut peu compris par elle : elle parla de croisade, mais sans beaucoup de foi et de passion; elle alla même parfois visiter la Palestine, mais là encore elle ne rêvait que ses fades amours, et s'empressait de revenir soupirer aux pieds des dames de France. L'un de ces poètes s'embarque un jour, il court à la terre sainte, une vive impatience le presse.... sans doute il brûle d'aller se prosterner au *grand tombeau du Christ* ? il n'en est rien : ce troubadour, Geoffroy Rudel, s'en va, épris d'une étrange passion pour la comtesse de Tripoli, qu'il n'a jamais vue, lui offrir son cœur et mourir en arrivant sous ses beaux yeux.

Telle est, ce nous semble, la vraie cause de la rapide décadence de la poésie provençale : l'absence de toute inspiration profonde. Elle ne fut qu'un jeu d'esprit charmant, ne prit rien au sérieux, pas même l'amour. Car l'amour même, mais l'amour véritable, aurait suffi pour la sauver : témoin la gloire de Pétrarque. L'enthousiasme religieux, que n'avaient pas connu les peuples de la langue d'oc, se retourna contre eux. Un fanatisme affreux vint se ruer sur cette brillante et frêle civilisation du Midi. La guerre civile la plus meurtrière, la persécution la plus implacable désolèrent ces riantes et heu-

ises contrées. Les troubadours, qui n'avaient vécu qu'ombre des châteaux, ne trouvèrent plus d'asile ; leur voieignit peu à peu, comme le doux ramage des oiseaux approche d'un rigoureux hiver.

Le fanatisme ne fit probablement qu'accélérer l'œuvre de nature. La poésie française ne devait pas demeurer entre les mains frivoles de ces poètes du Midi :

Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.

Nord était toute la sève de la pensée ; au Nord appartiennent les savantes, les patientes études, et, jusque dans les chansons légères, ce bon sens moins brillant, mais durable, a toujours un but, et sait y diriger tous ses efforts.

CHAPITRE XIII.

CHANTS LYRIQUES DES TROUVÈRES.

Caractère des chants lyriques au nord de la Loire. — Imitation de la poésie provençale ; Thibaut VI ; Charles d'Orléans.

Caractère des chants lyriques au nord de la Loire.

Cette destinée de la chanson française semblait présagée par les premiers noms que nous présente son histoire. Chose étrange ! c'est dans la savante école de Paris, c'est dans le saint monastère de Clairvaux qu'il faut en chercher les plus anciens auteurs. Les deux plus grands hommes de la société civile du douzième siècle, ceux dont la lutte théologique a rempli la première partie du moyen âge, Abélard et saint Bernard, n'avaient pas dédaigné une occupation moins sévère que la nôtre ; nous n'avons sur le compte de saint Bernard qu'un seul témoignage, encore est-ce celui d'un ennemi. « Tu as fait sonner la cloche, » lui écrivait Bérenger, dans sa défense d'Abélard, de

chansons bouffonnes et de petits vers galants¹. » Les compositions lyriques d'Abélard sont constatées d'une manière plus explicite par son propre aveu et par celui de la femme qui en fut l'objet. « Quand ma connaissance commença avec Héloïse, dit-il, j'étais d'une réputation brillante, dans la fleur de la jeunesse, d'une figure si agréable que je n'avais pas à craindre de refus. J'eus d'autant plus de facilité à me faire aimer de la jeune Héloïse, qu'elle avait une vive passion pour les lettres, passion rare chez les femmes, et qui l'a rendue célèbre. L'amour m'ayant embrasé le cœur, si j'inventais encore quelques vers, ils ne parlaient plus de philosophie, ils ne respiraient que l'amour. Plusieurs de nos petites pièces sont encore chantées et répétées dans bien des pays, surtout par ceux qui miment la vie que je menais alors. »

Nous n'avons plus aucun de ces poèmes, mais Héloïse se charge de les apprécier pour nous. On peut croire que jamais la critique littéraire n'aura parlé avec plus d'âme. « Entre toutes vos qualités, deux choses surtout me séduisirent, les grâces de votre poésie et celles de votre chant. Toute autre femme en aurait été également charmée. Lorsque, pour vous détacher de vos travaux philosophiques, vous composiez en mètres ou en rimes des poésies d'amour, tout le monde voulait les chanter à cause de la douceur extrême des paroles et de la musique. Les plus insensibles au charme de la mélodie ne pouvaient lui refuser leur admiration. Comme la plupart de vos vers chantaient nos amours, mon nom fut bientôt connu par le vôtre. Toutes les places publiques, toutes les maisons privées retentissaient de mon nom, les femmes enviaient mon bonheur. »

Il nous semble difficile, après ces paroles, de douter que, parmi les chansons d'Abélard, quelques-unes au moins ne fussent en langue vulgaire. Nous savons qu'à la même époque les jongleurs chantaient dans la langue populaire leurs récits épiques ; et ces chants d'amour, ces chants rimés, que tout le monde répétait, dont retentissaient les places et les rues,

¹ « Cantilenulas mímicas et urbanas modulos factitasti. » (*Opera Abæ lardi*, 302.)

qui excitaient la jalousie des femmes, auraient été des vers latins !

Dans les pays de la langue d'oïl, le voisinage des chansons de geste porta bonheur aux chants d'amour. Ils ne se bornèrent pas à exprimer, ils racontèrent. Toute une classe de poèmes, qu'on peut désigner avec M. Paulin Paris sous le titre de romances, furent de charmants récits d'aventures amoureuses et chevaleresques¹. C'est l'épopée descendue des hautes régions de l'histoire, et conservant même encore quelquefois sa grave strophe d'alexandrins monorimes. A lire les vers suivants on croirait, n'était le refrain, avoir sous les yeux quelques fragments de la chanson épique des Loherains ou de Roland ;

Riche fut le tournois dessous la tour ancienne :
Chacun par sa valeur veut qu'Idoine soit sienne ;
Et la belle s'écrie : « A l'aide ! comte Estienne ! »
Il n'est point devant lui d'adversaire qui tienne :
Et cavale et coursier sans cavalier reviennent.

Hé Diex !

Qui d'amour sent douleur et peine
Bien doit avoir joie prochaine.

Moult le fit bien Estienne qui prouesse a et force,
Pour l'amour de pucelle s'évertue et s'efforce ;
Les écus froisse et fend com s'ils fussent d'écorce ;
Il n'attaque baron qu'à terre il ne le porce (jette).

Hé Diex !

Qui d'amour sent douleur et peine
Bien doit avoir joie prochaine.

Au premier rang des romances, il faut placer celles d'Audefroy le Bastard², à qui appartiennent les couplets que nous venons de citer. Ce poète a presque toujours le talent de faire de ses chansons un petit drame naïf, qui s'ouvre par une gracieuse peinture. Il nous montre une noble damoiselle, assise

1. Un excellent choix des meilleures romances de la langue d'oïl a été publié par M. Paulin Paris, sous le titre de *Romances françaises*, 4 vol. grand in-42, 1833.

2. Né à Arras vers la fin du douzième siècle.

us la verte olive ou à demi couchée sur l'herbe qui ver-
ou bien encore

En un vergier, près d'une fontanelle
Dont claire est l'onde et blanche la gravelle,
Sied fille à roi, sa main à sa maixelle (joue, *maxilla*) :
En sospirant, son doux ami rappelle.

le autre fois,

Belle Doette, aux fenêtres séant,
Lit en un livre ; mais au cœur ne l'entend ;
De son ami Doon lui ressouviant.

La mise en scène de ces petits romans est peu variée, mais
que toujours agréable : à l'aurore des littératures la di-
té n'est pas encore un besoin. L'intrigue est simple et
hante. Tantôt c'est une jeune fille qu'on veut contraindre
à son amour, et qui triomphe de la sévérité de son
à force de constance ; tantôt c'est un chevalier qui ob-
sa bien-aimée comme prix d'un tournoi ; ailleurs c'est
amante délaissée qui par ses larmes ramène le chevalier
èle ; ou c'est une mère qui, touchée des pleurs de sa fille,
onne à époux celui qu'elle aime. Tout cela est mené sans
coup d'art ni de vraisemblance, mais avec un charme
primable de naïveté et de passion. Comme dans toutes
poésies naissantes, le récit est abandonné aux hasards de
piration. Point de combinaisons habiles, point de pro-
ion, point de perspective. Il arrive souvent que les acces-
s sont développés avec complaisance et l'objet principal
uré rapidement. On sent avec bonheur dans ces poèmes
remier essai d'une imagination inexpérimentée, le ravis-
ent naïf d'une jeune poésie qui s'intéresse à tout ce qu'elle
uvre.

Le comte Quesnes de Béthune a dans ses chansons un mé-
d'un autre genre. La naïveté est remplacée, ou du moins
vée chez lui par l'esprit, la finesse et quelquefois la verve
tique. Quesnes, l'un des ancêtres de Sully, était un noble
ourageux baron. Il planta le premier l'étendard des croi-

és sur les murailles de Constantinople, et quand il mourut en 1224, un chroniqueur contemporain lui fit en deux vers une magnifique oraison funèbre :

La terre fut pis en cet an :
Car le vieux Quesnes était mort.

Quesnes de Béthune chanta la croisade avec la même verve qu'il l'accomplit. Il fut inspiré par le double enthousiasme de la religion et de la chevalerie :

.... Et sachent bien les grands et les menours (petits, *minors*)
Que là doit-on faire chevalerie,
Où l'on conquiert paradis et honour,
Et prix et los et l'amour de sa mie.
Dieu est assis (assiégé) dans son saint héritage :
Or on verra si ceux le secourront
Que par son sang il tira d'esclavage,
Quant il mourut en la croix que Turc ont.
Sachez qu'ils sont honnis ceux qui n'iront,
S'ils n'ont poverté ou vieillesse ou malage (maladie).
Et ceux qui sains, jeunes et riches sont
Ne peuvent pas demeurer sans hontage.

Avec quelle indignation l'auteur maudit les égoïstes qui se vantaient sur les bénéfices de ces guerrières entreprises ! La chanson s'élève jusqu'au ton de nos lyriques modernes ou plutôt jusqu'à la majesté des prophètes :

.
Ennemis de Dieu vous serez.
Et que pourront dire ses ennemis,
Là où les saints trembleront de doutance,
Devant celui pour qui rien n'est secret ?
Dans ce grand jour quel sera votre arrêt,
Si sa pitié ne couvre sa puissance ?

**Imitation de la poésie provençale; Thibaut IV;
Charles d'Orléans.**

Quels que fussent l'intérêt, le mérite durable des chansons de la langue d'oïl, celles de la langue d'oc avaient quel-

le plus séduisant pour les contemporains. Un idiome riche, une harmonie plus brillante, une abondance inépuisable, une vogue incontestée dans les cours les plus élevées, auprès des plus nobles seigneurs, tout devait exciter l'émulation des poètes du Nord, et provoquer leur imitation. Si l'imitation eut-elle lieu ; les chants harmonieux de la Provence trouvèrent au nord de la Loire un écho affaibli et sourd.

Au revenir que je fis de Provence,
S'émut mon cœur, un petit, de chanter;
Quand j'approchois de la terre de France,
Où celle maint (*où demeure celle*) que ne puis oublier.

C'est à Thibaut IV¹ qu'appartiennent ces jolis vers ; c'est surtout qui naturalisa dans le Nord les gracieuses compositions des troubadours. Petit-fils d'un roi de Navarre, fils et vassal d'un comte de Champagne, élevé au Midi, passa sa vie parmi les hommes du Nord, il devint la transition naturelle de l'une à l'autre poésie : il imita les troubadours, en relevant leurs chansons par quelque peu du sel de nos trouvères. Comme ses maîtres, il chante les beaux yeux de sa dame et les blessures qu'ils ont faites à son cœur ; il se console quand il les reverra, *ces ennemis qui l'ont si fort égaré*. Puis il ajoute trop ingénieusement, que jamais homme n'aima au monde *qui aimât tant ses ennemis*. Tantôt il prend l'amour lui-même, il le gourmande et se plaint de ce qu'il lui a *emblé* le cœur ; tantôt il chante pour se conforter. Il nous raconte alors que

Les douces douleurs
Et les maux plaisants
Qui viennent d'amors
Sont dols et cuisants.

Il s'empporte contre sa dame avec une subtilité, digne des romans dont parle Boileau, où *jusqu'à je vous hais, tout ce tendrement* :

¹ Né en 1204, mort en 1253.—Éditions : L'évêque de la Ravallière, 1742, 12. in-12 ; Roquefort et Fr. Michel, 1829, in-8.

Amour ainsi a torné mon affaire
 Qu'aimer ne l'ose et ne m'en peux retraire ;
 Ainsi le veut amour, ne sait comment,
 Qu'un peu la hais trop amoureusement.

Enfin il a recours aux grands moyens des poètes provenç
 il veut mourir, et cela bien sérieusement ; car il imite
 rossignol, et périra à force d'aimer et de chanter :

Mourir me faut, amoureux en chantant.
 En chantant veux ma douleur découvrir
 Quand j'ai perdu ce que plus désiroie.
 Las ! je ne sais que puisse devenir ;
 Et ma mort est ce dont j'espère joie ;
 Il me faudra à tel doulor languir,
 Quand je ne puis ni véoir ni ouïr
 Le bel objet à qui je m'attendoï (me conflois).

Au milieu de bien des fadeurs il y a déjà dans cette p
 du bel esprit, et par conséquent de l'esprit ; il y a quelq
 aussi de la vérité, comme dans la passion de l'auteur.
 aujourd'hui certain que Thibaut fut amoureux de la
 Blanche, mère de saint Louis⁴ : cette circonstance jet
 l'intérêt sur quelques détails de ses chansons, en rendan
 allusions plus transparentes :

Celle que j'aime est de tel seignorie
 Que sa beauté me fit outrequider ;
 Quand je la vois je ne sais que je die,
 Si suis surpris que ne l'ose prier.

Dans la strophe suivante, Thibaut nous peint d'une ma
 amusante la gaucherie et l'embarras de ses propres aveu

Il est d'aucuns qui me veulent blâmer,
 Quand je ne dis à qui je suis ami ;
 Mais nul déjà ne saura mon penser,
 Nul qui soit né, hors vous à qui le dis
 Couardement, à pavour, à doutance :

4. Voyez les preuves qu'en donne M. P. Paris. *Romancero français*, p
 et suivantes.

Vous pûtes bien alors, à ma semblance
 Mon cœur savoir.
 Dame, merci : donnez-moi l'espérance
 De joie avoir.

Les vers qui suivent ne sont plus une fade répétition des chansons provençales, on y trouve un mélange aimable d'esprit et de sensibilité. C'est déjà quelque chose de Chaulieu ;

Mes chants sont tous pleins d'ire et de douleur,
 Et je ne sais si je chante ou je plour.

Il a vu sa maîtresse en songe et souhaite de prolonger son bonheur.

Aucune fois je l'ai vue
 En songe tout à loisir...
 Lors je pleurois tendrement.
 Oh ! je voudrois en dormant
 Écouler ainsi ma vie !

Moult me sus bien éprendre et allumer
 A son accueil, à son naissant sourire.
 Qu'il eût tenu si doucement parler
 Sans de son cœur pense être le sire ?
 Par Dieu, Amour, je pu s bien vous le dire,
 Il vous fait bon servir et honorer,
 Mais aisément on peut s'y trop fier.

Pour un disciple des troubadours, Thibaut secoue bien rudement la chaîne du lieu commun. Il condamne toutes ces descriptions du printemps si chères à nos anciens poètes :

Fleur ni feuille ne vaut rien en chantant,

dit-il. Il raille agréablement les exagérations qu'il avait imitées, ces éternelles menaces de mourir d'amour. Il laisse paraître à la dérobée ce certain bon sens champenois, qui tient si bien le milieu entre la naïveté et la malice.

Madame, je vous le demande,
 Pensez-vous ne soit péché
 D'occire son vrai amant ?
 Oï voir ; bien le sachez.
 S'il vous plaît, ne m'occiez ;

CHAPITRE XIII.

Car, je vous le dis vraiment,
Quoique l'amour soit tourment,
Si vous m'aimez mieux vivant,
Je n'en serai point fâché.

roi de Navarre resta en effet vivant et bon vivant, gras plet en réalité; malade d'amour seulement par métaphore. C'est ainsi qu'il se peint lui-même dans les *tensons*, avec ces nobles mais joyeux compères, Philippe de Nançay, Guillaume de Viviers, Baudouin de Reims et autres, il traite des problèmes d'une morale assez scabreuse. Puis tout d'un coup, voilà Thibaut converti. Il déclame longuement contre la corruption du monde. Le diable, dit-il, a jeté quatre hameçons : luxure, convoitise, orgueil et félonie; et Dieu sait si le bon roi a fait bonne pêche. Pour notre poète, il ne veut plus de dame que la vierge Marie. C'est elle qu'il chante désormais : il paraphrase chacune des cinq lettres de son nom, et y trouve des merveilles de mérites et de gloire. Enfin le roi de Navarre prêche en vèrs la croisade; il fait mieux, il meurt, et revient mourir dans sa Champagne à l'âge de cinquante-deux ans. Est-ce une erreur du copiste dans le classement des pièces? je ne sais; mais quelques vers d'amour après les chansons dévotes feraient craindre que le bon roi ait mordu encore par récidive au moins à l'un des quatre hameçons.

On est étonné des progrès que l'esprit français a déjà acquis dans cet écrivain. Chez lui, le bon sens n'est pas seulement naïf, il va quelquefois jusqu'à la délicatesse de la pensée; il s'élève jusqu'aux idées générales et les exprime avec une justesse surprenante. Les exemples de ces qualités rares encore, je l'avoue; en voici un qui en vaut bien les autres :

Je ne dis pas que nul aime follement :
Car le plus fol en fait mieux à priser....
De bien aimer ne peut nul enseigner,
Hormis le cœur, qui donne le talent :
Qui plus aima de fin cœur, loyaument
Cil en sait plus.... et moins s'en sait aider.

ses vers, écrits au treizième siècle, semblaient annoncer à venir l'essor rapide de la poésie française : en les lisant on voit toucher déjà à Marot, à Régnier. Il n'en fut pourtant rien. Une force de résistance invincible arrêta deux siècles encore ce premier élan. Les malheurs de la France, l'invasion des Anglais, l'incapacité des gouvernements, semblent expliquer que trop bien ce temps d'arrêt dans l'évolution de la pensée. Toutefois il faut y joindre une autre cause plus intime et plus décisive encore. L'étude d'un aimable poète qui termine la période du moyen âge va nous la révéler. Nous voulons parler de Charles d'Orléans¹.

Nous devrions d'abord faire mention de Froissard, comme auteur de ballades, de rondeaux, de virelais, s'il ne s'était traité lui-même une meilleure part dans l'histoire littéraire, et nous n'avions à le retrouver au premier rang parmi nos écrivains. D'ailleurs il ne faut pas que le nom de Froissard nous fasse illusion, et nous séduise au point de reverser sur le poète la reconnaissance que nous devons au narrateur. Froissard est un conteur charmant, même en vers ; rien de plus spirituel que le *Dit du florin*, conversation piquante entre un conteur et une pièce de monnaie solitaire, qui par hasard est restée dans sa bourse ; rien de plus amusant que le dialogue entre le cheval qui porte le poète dans ses aventureuses excursions et le fidèle lévrier qui le suit ; mais les chansons et poésies lyriques de cet écrivain nous semblent dépourvues de tout mérite : on y trouve ou le vide parfait, ou la recherche la plus fatigante. Il n'est jamais plus content que quand, l'aide d'une longue allégorie, intitulée *l'Horloge d'amour*, compare pièce à pièce le cœur de l'homme à une pendule. Chaque passion correspond à une partie de la machine : le cœur est le grand ressort, la beauté sert de contre-poids, etc. Froissard n'a pas même le sentiment de l'harmonie : rien de plus mal phrasé que ses vers lyriques ; il croit atteindre la

¹. Petit-fils de Charles V et père de Louis XII ; né en 1394, mort en 1465. On lui attribue cent cinquante-deux ballades, sept complaintes, cent trente et une chansons et quatre cent deux rondels. — Éditions : Chalvet, à Grenoble, 1803 ; Chard, à Paris, 1842, 4 vol. in-12 ; Aimé Champollion-Figeac, à Paris, 1862, 4 vol. in-12. Cette dernière édition est la meilleure.

perfection sous ce rapport en se créant de puériles difficultés, par exemple, celle de commencer chaque vers par le mot final du vers précédent. Mais c'est assez de critiquer ; réservons au charmant chroniqueur toute la gloire qui lui appartient. Ses défauts, comme poète lyrique, ne sont en grande partie que ceux de son époque. Nous allons les étudier sous une forme plus agréable, dans les élégantes poésies de Valentine de Milan.

Ici ce n'est point le sentiment de la mélodie qui fait défaut. Jamais homme ne fut doué peut-être à un plus haut degré de l'instinct naturel du rythme. L'harmonie des poésies de Charles d'Orléans n'est pas seulement celle des mots, mais celle des proportions dans le développement de la pensée. Chacune de ses pièces est un tout, un ensemble, harmonieux, sans doute, mais parfaitement organisé, qui s'ordonne régulièrement, gracieusement, autour d'une idée, comme une plante autour de sa fibre centrale. On ne cite de lui, non plus seulement des vers isolés, des strophes heureuses, d'ingénieux couplets, comme dans les poésies de Thibaut, mais des pièces entières, qui forment une charmante unité. Pour la première fois, la poésie française atteint la beauté de la forme, et produit enfin une œuvre d'art. C'est qu'un premier rayon de la Renaissance dorait déjà les sommets de la cour. L'influence de l'Italie avait germé un goût prématuré d'élégance et de grâce.

N'exagérons pas toutefois le mérite de Charles d'Orléans. Il n'est que le dernier et le plus parfait interprète du lyrisme du moyen âge, qui au quatorzième siècle se montrait maigre et d'inanition. On peut dire de ses œuvres, comme de la poésie latine, que l'art y surpasse de beaucoup la matière : *teriam superabat opus*. Il a peu d'inspiration, encore moins de pensée. Toute sa poésie n'est que l'écho harmonieux du *Roman de la Rose*. Il touche la lyre comme Guillaume de Sors avait traité l'épopée : l'un et l'autre chantent les hauts faits des héros ; tous deux s'occupent beaucoup de Desconfort, d'Accueil, de Dangier le déloyal, personnages fort peu intéressants malgré tous leurs galants exploits ; et si Charles met de la grâce dans ses vers, il n'a guère plus de passion. S

le chastel qu'assiège *Faux-Dangier*; *Déplaisir* le guer-
Espérance le soutient. Il envoie un message au manoir
e, pour le recommander à *Plaisir*. Il ne lui reste plus
qu'à s'embarquer sur le fleuve de *Tendre*, en compagnie
de Scudéry. Tout cela est pourtant moins froid dans
s d'Orléans qu'on ne serait tenté de le croire. D'abord
e pièce est très-courte : l'allégorie n'a pas le temps de
re tous ses effets naturels : elle sourit sans ennuyer;
e le poète s'attache lui-même de si bonne foi à son
quelque mince qu'elle soit, que son intérêt a quelque
de sympathique. On sent qu'il s'affectionne à ce qu'il
it : il est amoureux de sa pensée, autant au moins que
lame.

s ne nous refuserons pas le plaisir de transcrire ici
es-unes de ces pièces charmantes, jolies bluettes,
chent par excès d'élégance au sein d'un âge encore
e.

CHANSON.

Rafratchissez le chastel de mon cœur.
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance;
Car Faux-Dangier, avec son alliance,
L'a assiégé dans la tour de douleur.

Si ne voulez le siège sans longueur
Tantôt lever, ou rompre par puissance,
Rafratchissez le chastel de mon cœur
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance.

Ne souffrez pas que Dangier soit seigneur
En conquêtant sous son obéissance
Ce que tenez en votre gouvernance.
Avancez-vous et gardez votre honneur;
Rafratchissez le chastel de mon cœur.

BALLADE.

N'a pas longtemps qu'allai parler
A mon cœur tout secrètement,
Et lui conseillai de s'ôter
Hors de l'amoureux pensement;
Mais il me dit, bien hardiment :
« Ne m'en parlez plus, je vous prie;
J'aimerai toujours, si m'aïd Dieu :

Car j'ai la plus belle choisie :
Ainsi m'ont rapporté mes yeux. »

Lors dis : « Veuillez me pardonner :
Car je vous jure par serment
Que conseil je vous crois donner,
A mon pouvoir, très-loyalement :
Voulez-vous sans allègement
En douleur finir votre vie ?
— Nenni da ! dit-il, j'aurai mieux ;
Madame m'a fait chière lie (visage joyeux).
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

— Croyez-vous savoir sans douter,
Par un seul regard seulement,
Lui dis-je alors, tout son penser ?
Oeil qui sourit quelquefois ment.
— Taisez-vous, me dit-il, vraiment :
Je ne croirai chose qu'on die ;
Mais la servirai en tous lieux :
Car de tous biens est enrichie ;
Ainsi m'ont rapporté mes yeux. »

Il était impossible d'engager avec plus d'esprit cette dispute des sens et de la raison, dont Boileau a ridiculisé fastidieusement les redites.

On pourrait extraire sans beaucoup de peine au vingt pièces aussi agréables. Néanmoins en lisant les poésies de Charles d'Orléans, on est péniblement surpris de voir l'assassinat de son père, la perte de la femme qu'il avait aimée, sa longue captivité, enfin le spectacle des malheurs de la France, n'aient pas arraché à ce poète au moins une expression passionnée. Quoi ! pas même la sanglante bataille de Tewkesbury, où il fut fait prisonnier, où périt la fleur de la chevalerie française, pas même la reprise miraculeuse du roi par la noble pucelle de Vaucouleurs, ne purent interrompre ses douces et monotones protestations d'amour ! Ce prince de France, eut de l'or pour les parents de Jeanne d'Arc ; et poète, il n'eut pas un hymne pour sa mère. Nous pensons qu'il n'en faut pas accuser son cœur, mais son caractère poétique. Charles ne considérait pas la poésie comme une expression simple et naïve des émotions de l'âme : et

pour lui un amusement de l'imagination, une espèce de broderie savante qu'on faisait avec l'esprit. Peut-on penser que la tristesse de sa prison de Pomfret, les chagrins de l'éloignement, la joie de la délivrance, le bonheur de revoir le sol natal, n'aient pas chanté dans le cœur du prince une poésie cent fois plus touchante que les ingénieuses combinaisons de ces personnages allégoriques? Mais cette poésie était toute pour lui seul : il eût craint d'en profaner la pudeur, en exposant au grand jour : il n'en connaissait pas le simple pathétique langage : sa lyre ne résonnait qu'à l'unisson de son esprit. Croirait-on que dans une pièce où il prétend déplorer la mort de sa dame chérie, de l'unique objet de ses vœux, il a le triste courage de nous dire qu'ayant joué aux échecs avec Faux-Dangier, en présence d'Amour, Fortune et mise traîtreusement du parti de son adversaire et a pris d'assaut sa *dame* : que par conséquent il sera mat s'il fait une *dame* nouvelle, attendu qu'il ne sait pas bien se défendre de *tours* de Fortune! Une fois il essaya de monter à des sujets sérieux. Il composa un poème intitulé : *Complainte de la France*. Il est difficile d'échouer plus complètement. Après la première strophe où Charles s'exprime en chevalier, il ne le fait plus qu'en froid prédicateur. Il révèle les causes des maux de la France, qu'il trouve dans l'*orgueil*, la *gloûnie*, la *paresse*, la *convoitise* et la *luxure*. Il rassure sa patrie en lui rappelant que Dieu lui a donné l'*oriflamme* et la *sainte ampoule*, apportée par *ung couloub*, qui est plein de *sagesse*, qu'enfin elle possède en plus grande quantité que le reste de l'Europe, des reliques de saints. Il lui signale, comme remède à ses maux, de *faire chanter et dire mainte messe*. Cette pièce nous ramène à la cause de l'infériorité où languissait alors la poésie, et de son peu d'aptitude aux sujets vraiment grands. Cette cause est la même qui enchaînait au moyen âge tout élan de l'intelligence laïque. C'est l'habitude, le préjugé qui réservait à la société cléricale le domaine exclusif de la pensée sérieuse. La féodalité du moyen âge et les princes du quatorzième et du quinzième siècle prétendaient trancher toutes les questions par la force des armes. Ils ne soupçonnaient pas d'autre puissance que celle du fer. La parole et

urtout la poésie n'étaient à leurs yeux qu'un jeu brillant, complément nécessaire des festins et des tournois. Quant aux affaires de l'âme, à celles qui concernaient le dogme, la philosophie, la conscience, les passions profondes, en un mot, la vie morale tout entière, elles étaient enlevées à l'examen du simple fidèle et livrées entièrement au prêtre. Le laïque n'avait pas besoin de penser : il lui suffisait de croire. L'Eglise pensait, discutait, décidait pour lui. L'intelligence séculière, affaiblie par cet état de perpétuelle minorité, retombait dans un vide profond, ou usait son activité sur les combinaisons les plus frivoles. Tresser des paroles, inventer des allégories, saisir et peindre des sentiments à fleur d'âme, telle fut la poésie des laïques les plus ingénieux, dès qu'elle cessa d'être inspirée par l'enthousiasme guerrier. Elle ne sut rien des éternelles destinées de l'homme, de ses aspirations les plus élevées, de ses plus nobles émotions.

Ce n'est jamais impunément que l'homme renonce aux plus saintes facultés de son âme. La poésie féodale se rendit coupable de cette funeste abdication : elle en fut punie par l'oubli.

CHAPITRE XIV.

SOCIÉTÉ CLÉRICALE AU MOYEN AGE.

Supériorité de la société cléricale. — Abbayes normandes.
Écoles de Paris; universités. — Ordres religieux.

Supériorité de la société cléricale.

A côté de cette société mondaine et féodale, qui n'employait la jeune langue qu'à des chants de guerre et d'amour et se croyait capable de tout, il existait une autre société grave, sévère, composée des plus hautes intelligences, des esprits les plus actifs, les plus influents du moyen âge. Cette

a parole était l'instrument du pouvoir : c'était elle qui était les dogmes, c'est-à-dire l'opinion publique, qui était, qui confessait, qui dirigeait les âmes, c'est-à-dire gouvernait les nations. Elle n'avait point adopté les nouvelles idées de l'Europe, trop frêles encore pour ses fortes racines enracinée dans le passé, elle en parlait la langue : elle était l'idiome impérissable de Rome, comme une garantie d'immortalité, ou par un vague instinct de domination. Elle conservait pieusement la sainte tradition des lettres antiques, un dépôt fatal qui devait un jour faire explosion dans ses entrailles.

La puissance du clergé au moyen âge était des plus légitimes. C'était lui seul apportait quelque unité dans le chaos féodal : la foi, les mœurs, et, jusqu'à un certain point, le langage. Considéré d'un point de vue purement profane, le culte catholique était pour l'Europe ce que les jeux olympiques avaient été pour la Grèce : les conciles furent ses assemblées amphictyones. La papauté joua le rôle de l'hégémonie macédonienne : elle lança une seconde fois toute l'Europe contre les barbares. Malgré ces analogies, une importante différence éclate entre les deux époques : la fédération catholique repose, en fait, du moins, sur une idée toute spirituelle. L'Église n'a jamais eu l'empire de la force : c'est l'association libre des consciences. Fidèle à son programme, elle eût atteint du moins son but pas le but que nous poursuivons encore, l'ordre par la force. Elle sut du moins y tendre quelquefois : tandis que le pouvoir laïque était livré à tous les privilèges de la force, à tous les hasards de la naissance, l'Église seule admettait le principe de l'élection : l'évêque était choisi par les prêtres, le pape par le collège des cardinaux. Quelquefois l'élection descendait du supérieur à l'inférieur ; quelquefois elle montait ou descendait, c'était toujours l'élection. L'Église chrétienne était la société la plus populaire, la plus ouverte à tous les talents, à toutes les nobles ambitions. C'est là surtout le principe de sa force, la vraie cause de son incontestable et stable supériorité.

Malgré cela, moins cette société avait eu le tort de s'isoler trop complètement de la masse des fidèles. Les laïques assistaient,

comme simples spectateurs, au gouvernement de l'Église les affaires et les discussions religieuses étaient le domaine légitime des clercs : même au point de vue littéraire, il résultait de ce divorce un grand mal pour les deux sociétés : l'une de plus ignorante, l'autre plus pédantesque. A celle-là manquaient l'instruction et l'élan de l'intelligence ; à celle-ci le sentiment et le mouvement de la vie. La séparation des deux sociétés était au douzième siècle à peu près consommée. Grégoire VII et le célibat des prêtres, le clergé serait devenu une caste.

Ce fut au moins une classe bien distincte, dont nous devons étudier séparément la physionomie, les traits et l'influence.

Abbayes normandes.

Les temps carlovingiens avaient légué au moyen âge un grand nombre d'écoles épiscopales, dont les plus célèbres étaient celles de Tours, restaurée par Alcuin, celle de Reims qui partageait la splendeur du premier siège épiscopal de France, celle du Mans, d'Angers, de Liège. Le onzième siècle en vit naître ou refleurir un grand nombre ; au pied de chaque cathédrale s'éleva un séminaire. C'est surtout au nord et au centre de la France qu'ils prennent un plus grand développement. Le Midi, plus élégant, plus adonné aux lettres et aux arts, semble avoir déjà moins de cette patience laborieuse qu'exige l'érudition. Il a plus de cours d'amour que d'écoles célèbres, plus de troubadours que de théologiens.

La Normandie est le principal foyer de la science. Les ravages des pirates scandinaves qui, un siècle auparavant, avaient fait de toute la Gaule franque la dévastation et l'effroyable solitude, sont, dès le onzième, les propagateurs les plus zélés de la civilisation. Ils ne savent plus la langue de leurs pères : ils ont oublié leur sanglante religion, et apportent au service du christianisme toute l'ardeur, toute l'énergie d'un jeune peuple. Guillaume le Conquérant, qui mérita le nom de *Grand Conquérant*, avait multiplié les écoles en multipliant les églises et les monastères. La Normandie comptait avec orgueil,

les de Rouen, celles de Caen, de Fontenelle, de Lisieux, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Il y avait donc, à l'époque, beaucoup de monastères, et c'était loin des villes, dans les solitudes profondes, au milieu d'épaisses forêts que s'ouvrait l'asile de la prière et de la science. Dans une presqu'île de la Seine, entourée de prairies, de champs et de silence, s'élevait la fameuse abbaye de Jumièges. L'abbaye du Bec, plus célèbre encore, était située dans une vallée déserte de la Normandie. On en voit aujourd'hui les restes : à quelque distance de la petite ville de Lisieux, une tour s'élève parmi les arbres sur le bord d'un ruisseau : c'est là que vécurent, avant leurs promotions successives, au siège épiscopal de Cantorbéry, l'Italien Lanfranc et le Normand Anselme, son disciple ; c'est de là que partit le mouvement intellectuel qui agita le douzième

siècle. Lanfranc est purement théologien ; c'est l'adversaire de l'hérésie, dont le doute hardi devança Luther dans ses attaques contre l'eucharistie. Anselme est déjà philosophe, mais chrétien. Un de ses ouvrages, intitulé *Monologue*, suppose un homme ignorant qui cherche la vérité par les seules forces de la raison, fiction hardie pour le temps, dit M. Cousin, mais que ce ne fût qu'une fiction¹. Cette audace d'examen n'est pas chez saint Anselme un sentiment fortuit et fugitif, mais un air de liberté au milieu des saintes ténèbres de la foi. Anselme apprend lui-même que le *Monologue* n'est que le résumé de son enseignement. Les moines du Bec lui ont demandé de rédiger ce qu'il leur avait dit dans des entretiens oraux. Ils lui ont imposé cette condition : que rien ne fût avancé par l'autorité de l'Écriture ; mais que toutes les assertions fussent démontrées par la *nécessité de la raison* et par la *force* de la vérité. Ainsi, pour la première fois dans les siècles modernes, la théologie parlait le langage de la philosophie. Le *Monologue* d'Anselme était un antécédent des *Mémoires* de Descartes, avec lequel il a plusieurs idées communes. Un autre écrit du même saint présente un rapport

non moins étrange avec ceux du père de la philosophie. On y trouve le fameux argument où de la science de Dieu dérive la démonstration de son existence même de cet ouvrage d'Anselme en révèle déjà la portée. Il est intitulé : *la Foi cherchant à comprendre, Proseu fides quærens intellectum*.

Si la Normandie eut au moyen âge l'honneur de la vie de l'intelligence, Paris en fut déjà le plus ardent foyer. C'est là qu'autour des maîtres les plus fameux accourait toute l'Europe une foule de disciples; c'est là que se tenaient les grands tournois de la scolastique; que s'élaboraient les doctrines qui agitaient l'opinion de toute la chrétienté; que se tenaient des conciles, inquiétaient et réjouissaient le pape sur son trône apostolique.

Écoles de Paris; universités.

A Paris, comme partout, ce fut à l'ombre de l'école épiscopale que naquit l'enseignement. Il se donnait d'abord dans la maison de l'évêque, ou dans le cloître de la cathédrale; mais bientôt les chanoines, trouvant la science trop bruyante, la reléguèrent sur le parvis Notre-Dame, entre le palais épiscopal et l'Hôtel-Dieu. Il y eut pourtant une exception : on garda dans l'intérieur les jeunes étudiants attachés au service de l'église; on y adjoignit les enfants de haute naissance, lesquels ne faisaient aucun bruit. Nous trouvons entre autres sous le règne de Louis le Gros, dont l'un fut roi sous le nom de Louis VII, l'autre devint archidiacre de la même église. Les races royales allaient déjà chercher dans les écoles publiques la popularité non moins que l'instruction.

A côté de l'école épiscopale s'en formèrent bientôt d'autres qui jetèrent un plus vif éclat. Guillaume de Champagny, l'un des plus célèbres docteurs du douzième siècle, après avoir enseigné dans le cloître, transporta sa chaire au parvis Saint-Victor. C'était une simple chapelle desservie par quelques chanoines réguliers, et qui, située hors de la ville, offrait à l'enseignement le calme et la solitude. Gui-

ira, mais la foule l'y suivit. La scolastique venait de passer la Seine ; elle escalada bientôt la montagne Sainte-Geneviève. En vain le chancelier de Notre-Dame, qui jusqu'alors avait eu seul le droit d'accorder la *licence* ou permission d'enseigner, menaçait-il la fugitive des foudres de l'excommunication : elle s'obstina à ne point quitter le mont sacré ; les chanoines de Sainte-Geneviève lui vinrent en aide : ils prétendirent, eux aussi, avoir le droit de conférer la *licence* dans l'étendue de leur seigneurie. La victoire resta à la liberté d'enseignement, liberté du douzième siècle, bien entendu, et le bon plaisir d'un chancelier pour garantie, et le bâcher sans restriction.

Le quartier latin se peupla aussitôt d'une foule d'écoliers et de maîtres. Ce n'était pas encore l'Université, c'en étaient les éléments, qui tendaient peu à peu à l'organisation. Pierre Abélard, dont nous parlerons tout à l'heure, fixa son camp vers le sommet de la montagne. Non loin de lui enseignait le docte Joscelyn ; on y voyait aussi, on y entendait de l'école d'Albéric de Reims, beau parleur, professeur brillant quand il avait préparé sa leçon, mais facile à desarçonner par un choc d'une objection imprévue. Enfin Robert de Melun, professeur émérite, qui fit le voyage de Bologne pour apprendre ce qu'il avait oublié en France, et revint sur la montagne Sainte-Geneviève enseigner ce qu'il avait oublié. Cet inconvénient n'empêcha pas qu'il n'obtînt une grande réputation, ajoutent les érudits de l'*Histoire littéraire*. Sur la fin du douzième siècle, les professeurs devinrent encore plus nombreux ; les documents du temps nous en montrent jusqu'à douze enseignants à la fois, et la liste sans doute est loin d'être complète.

C'est au commencement du treizième siècle que l'Université de Paris apparaît d'une manière certaine, comme un corps définitivement constitué. Tout y annonce une compagnie naissante : institution d'offices, privilèges de nouvelle concession, coutumes qui supposent des usages non écrits. On sent que c'est un édifice nouveau bâti sur un fondement ancien. Ce corps devint bientôt formidable par le nombre de ses suppôts,

l'influence de ses doctrines et les distinctions qui attendaient ou plutôt appelaient ses lauréats. Parmi les disciples d'Abélard, on en compte un qui devint pape, vingt qui cardinaux, et plus de cinquante, évêques ou archevêques. C'est à titre de professeurs que Guillaume de Champeaux, Joscelyn étaient appelés à un concile. Alexandre III chargea son légat en France de lui signaler tous les sujets qui par leur science pouvaient devenir les ornements de l'Église romaine, et ce légat lui désignait trois professeurs des écoles de Paris. Innocent III, Robert de Courson, son légat, Étienne Langton, cardinal et archevêque de Cantorbéry, étaient élèves de l'Université. Enfin voici un fait qui prouve mieux que tous les autres la haute estime qu'on attachait à ce titre. Le roi sans Terre, contre le gré duquel Étienne avait été nommé archevêque, repoussait le nouvel élu, alléguant pour raison qu'il ne le connaissait pas. Le pape prétendit réfuter complètement ce prétexte, en soutenant qu'un homme né sujet et docteur à l'Université de Paris ne pouvait lui être inconnu.

Attirés par l'éclat et surtout par les bénéfices de la science, une foule d'étudiants accouraient de toutes les provinces et de tous les royaumes. Parmi les illustres étrangers furent disciples des écoles de Paris nous nous bornons à nommer Jean de Salisbury, le plus bel esprit du treizième siècle, qui nous a laissé un tableau intéressant de toute la société érudite et querelleuse¹; le moine Roger Bacon, génie prophétique des plus merveilleuses découvertes de l'industrie moderne, et Brunetto Latini, le maître et le poète Dante, Brunetto qui fit à la langue française au même siècle l'honneur de la préférer à l'idiom italien illustre disciple, et de s'en servir pour composer ses ouvrages de science, parce que, nous dit-il, la parole est plus délicate. Peut-être Dante lui-même, qui dans son exil vint deux fois visiter la France, alla-t-il parmi les écoliers de la rue du Ponceau, pour enten-

1. *De civitate dei* — *De regimine principum* — *De septem artibus liberalibus*

Sigier, dont il connaissait si bien les dangereuses
 asses¹.

Comme ainsi de toutes les contrées de l'Europe, la nation
 avait ses mœurs, son caractère, sa physionomie. L'Uni-
 versité peuplait tout un quartier de Paris, le tiers de la ville.
 Chaque année, au mois de juin, lorsqu'elle se rendait à la
 bénédiction de la foire du Landit, la tête de la procession était
 déjà à Saint-Denis, tandis que le recteur, qui fermait la mar-
 che, n'avait pas encore franchi le seuil de Saint-Julien le
 pauvre; et quand votait cette république au suffrage uni-
 versel, on pouvait recueillir en faveur d'une question jusqu'à
 dix mille voix. Ses écoliers, pauvres et turbulents pour la plu-
 part, allaient quelquefois le jour mendier le pain qu'ils man-
 geaient ensuite sur le *fouare* qui leur servait de siège. Forts
 du privilège par lequel Philippe Auguste les avait soustraits à
 la juridiction civile, la nuit on les entendait souvent parcourir
 les carrefours de Paris, battant les bourgeois, enlevant leurs
 robes; puis, si quelque prévôt se permettait de châtier les
 batailleurs, l'Université suspendait ses cours, et le pré-
 sident faisait amende honorable.

Un contemporain, Jean d'Antville, nous fait dans son poème
 intitulé *Archithrenius* ou *la Grande lamentation*, un portrait
 frappant de l'écolier au treizième siècle :

Sur son front se hérissé une ample chevelure
 Dont le peigne a longtemps négligé la culture;
 Jamais un doigt coquet, une attentive main
 Aux cheveux égarés ne montrent leur chemin.
 Un soin plus important aiguillonne leur maître :
 Il faut chasser la faim toujours prompte à renaître.
 Le temps à son manteau suspend, d'un doigt railleur,
 La frange qu'oublia l'aiguille du tailleur.

La cuisine de l'écolier ne vaut pas mieux que sa toilette

Près du tison murmure un petit pot de terre
 Où nagent des pois secs, un oignon solitaire,

Paradiso, canto X.

Essa è la luce eterna di Sigieri,
 Che leggendo, nel vico degli Strami,
 Sillogizzò invidiosi veri.

de ses condisciples qu'après douze ans d'absence il retrouva à son retour où il les avait laissés à son départ, toujours élèves de la dialectique, toujours poussant contre leurs adversaires l'arme bien connue du syllogisme, et combattant tout venant pour l'honneur de la logique.

Ordres religieux.

Les ordres religieux furent toujours les rivaux, souvent les ennemis et néanmoins les auxiliaires des universités dans l'œuvre de la civilisation. Les anciens monastères avaient subi une salutaire réforme. Robert de Molêmes avait introduit la règle sévère à Cîteaux; saint Norbert avait discipliné et régularisé les chanoines. Cluny avait eu aussi sa réforme; saint Bernard avait fondé Clairvaux. Le douzième siècle établit une foule de nouveaux monastères : les chanoines réguliers, les Chartreux, les Cisterciens, les Prémontrés couvrirent l'Europe de leurs nombreux essaims. Le treizième siècle vit naître une milice monacale d'un tout autre caractère. Avertie par de vagues bruits des périls qui menaçaient l'orthodoxie catholique, Rome, avec cette sagacité profonde qui la caractérise, changea la forme et l'emploi du monachisme. Elle ne se contenta plus de moines cloîtrés et sédentaires qui tenaient en quelque sorte garnison dans l'Europe; elle y lança, comme une armée d'invasion, deux ordres nouveaux d'une martiale allure. Milice intrépide et docile, les Dominicains et les Franciscains s'avancent prêts à tout, armés à la légère, avec leur habit et leur froc, sans réserves, sans provisions, vivant comme les oiseaux du ciel : il faut les excommunier pour leur faire accepter la propriété de leur nourriture. Il est vrai qu'ils payent d'un autre côté tribut à l'humanité : ils se laissent aller sans scrupule à l'esprit de corps, cet égoïsme collectif. L'Université de Paris vit avec effroi s'avancer en bon ordre ces nouveaux docteurs qui réclamaient le droit de l'enseignement; elle les repoussa longtemps; mais enfin, de guerre faite, vaincue par leur sainte obstination et par les anathèmes du saint-siège, elle leur ouvrit à regret ses portes et leur décerna ses grades et ses honneurs.

Cependant les anciens monastères travaillaient à l'éducation de l'Europe d'une manière moins bruyante, mais non moins efficace. Les Cisterciens ne possédaient point d'écoles publiques, mais ils avaient la chaire chrétienne et la remplissaient avec une scrupuleuse orthodoxie. Un de leurs religieux venait-il à y laisser échapper une erreur, aussitôt les chefs de l'ordre lui interdisaient la prédication ; on lui ôtait ses livres, ses tablettes, son papier ; on lui défendait de jamais écrire. Dans l'intérieur du cloître, on se livrait avec zèle à la transcription des livres. C'est aussi l'occupation spéciale dont les Chartreux entremêlaient leurs longues austerités. Les chanoines Prémontrés mettaient leur gloire à former de riches bibliothèques. Émon, un de leurs abbés, copia, avec l'aide de son frère, tous les auteurs de théologie, de scolastique et de droit qu'ils purent rencontrer dans le cours de leurs études. C'était une honte pour un couvent de n'avoir point de bibliothèque. Cette opinion s'était formulée en une espèce de proverbe, où une consonnance ingénieuse faisait ressortir l'analogie des idées : « Monastère sans livres, place de guerre sans vivres, disait-on. *Clastrum sine armario, quasi castrum sine armamentario.* »

Il nous reste à pénétrer dans l'enceinte des écoles, dans l'intérieur des monastères ; à examiner l'instruction qu'on y donnait, les travaux littéraires qui en sont sortis et les hommes distingués dont ces établissements ont légué les noms à l'histoire.

CHAPITRE XV.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ CLÉRICALE.

vium; Quadrivium; Scolastique. — Grands docteurs catholiques.
L'imitation de Jésus-Christ.

Trivium; Quadrivium; Scolastique.

es rares débris de la science gréco-latine, recueillis après que des invasions barbares, avaient été réunis en un seul faisceau, et formaient un cours d'étude où les arts aux étaient réduits à sept. Les trois premiers degrés de l'échelle de l'enseignement étaient la grammaire, la rhétorique et la dialectique, c'est ce qu'on appelait le *trivium* : quatre échelons supérieurs contenaient, sous le nom de *quadrivium*, l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Cette classification rationnelle d'un savoir très-complet répondait assez bien à la division moderne des lettres et des sciences. Le moyen âge ne l'avait pas inventée ; on la trouve dans Philon, dans Tzetzes, qui l'avaient probablement reçue des pythagoriciens. Ce fut par Cassiodore et Isidore de Séville qu'elle s'introduisit dans les écoles de l'Occident. Cet enseignement suffit abondamment aux efforts des écoles carlovingiennes ; le moyen âge y apporta d'importantes modifications. La science chrétienne par excellence, la théologie, dut se créer dans les écoles une large place ; la rhétorique, lasse de remuer de vains mots, se sépara de la grammaire pour s'attacher à la théologie. De cette union naquit une science toute nouvelle, qui joua le plus grand rôle à l'époque dont nous parlons, rendit à l'intelligence humaine un objet sérieux, lui créa une gymnastique puissante, mais l'égarait trop souvent à la poursuite de vains fantômes : nous ne pouvons pas parler de la scolastique.

La scolastique est le premier symptôme du réveil de la raison humaine ; c'est la première atteinte que le libre exa-

men porte à l'autorité. Non que la liberté renaissante ait déjà conscience d'elle-même ; les dialecticiens du moyen âge n'attaquent point, pour la plupart, les croyances religieuses : ils réclament seulement le droit de les prouver. La philosophie se borne au rôle modeste d'ordonner, de régulariser des croyances qu'elle n'a pas faites, en attendant le moment où elle pourra chercher elle-même la vérité à ses risques et périls. La scolastique n'est donc que l'emploi de la philosophie comme simple forme, au service de la foi et sous la surveillance de l'autorité religieuse¹.

La théologie naissante s'était occupée exclusivement de recueillir, sur chaque question, des passages de l'Écriture et des Pères. Ses modestes auteurs s'étaient bornés à transcrire, à compiler. Bède, Raban ne font guère qu'extraire les opinions des grands docteurs des six premiers siècles. A partir du onzième siècle, le caractère des études religieuses change complètement ; au treizième, on se moquait des docteurs qui étudiaient encore l'Écriture sainte, et qu'on appelait par dérision les *théologiens à Bible*. On substituait à leurs recherches les conclusions que produisait une subtile dialectique appliquée aux principes généraux du catholicisme. La foi donnait le point de départ, la logique marchait de conséquence en conséquence, et arrivait au dogme à force de syllogismes.

Les innovations de cette méthode ne passèrent point sans opposition. Un partisan de l'ancienne théologie comparait spirituellement les aspérités de la scolastique à des arêtes de poisson qui piquent au lieu de nourrir. Il faut bien se garder, disait un autre, de planter la forêt d'Aristote auprès de l'autel du Seigneur, de peur d'obscurcir encore les saints mystères de la foi. Ils n'aimaient pas non plus ces bruyantes discussions qui semblaient déjà menaçantes pour l'orthodoxie. Les eaux de Siloé coulaient en silence, disaient-ils, et l'on n'entendit ni le bruit du marteau ni celui de la cognée quand Salomon construisit le premier temple de Jérusalem. Il y eut même un docteur, Hélinand, qui osa blasphémer contre Aristote, au point de le mettre au nombre des mo-

¹. Voyez Cousin, *Histoire de la philosophie moderne*, vi^e leçon.

e. Les dialecticiens ne prêtaient que trop les es et au ridicule, par l'absence d'idées et les s dont brillaient leurs argumentations. Jean nous raconte avec une malicieuse bonhomie l'initiation aux mystères de la scolastique. On s'entendre Socrate aux prises avec le sophiste Jean avait suivi la foule et couru, comme les les des nouveaux docteurs. « Curieux, dit-il, re qui n'a été révélée qu'à eux seuls, je m'apprends avec une humble prière qu'ils veuillent et me rendre, s'il se peut, semblable à eux-mement par me faire de grandes promesses, ndent en premier lieu de garder un silence id une longue familiarité m'a concilié leur 'insiste de nouveau, je demande avec force, tendresse qu'on veuille bien m'ouvrir la porte l'art. Enfin l'on m'exauce : nous commençons . Mon maître me montre en peu de mots à que je veux : il ne s'agit pour cela que de auquel appartient l'objet en question, et d'y *rences substantielles*, jusqu'à ce qu'on arrive parfaite avec la chose définie. Voilà comme ent de définir. Nous passâmes ensuite à l'art 'on m'avertit que, pour faire de bonnes divi-distribuer un *genre* en ses *espèces*, ce qu'on nmodément au moyen des *différences*, ou par la *négation*. Avez-vous un tout bien complet, s les parties dont il est composé intégrale-*l'universel* en *individualités* et en *puissances* e un mot que vous voulez diviser, énumérez s ou ses formes grammaticales. On me montre r l'*accident* en *sujets*, à énumérer tous les ont *susceptibles* de recevoir cet *accident*, à di-*jet* en *accidents*, lorsqu'il s'agit d'assigner la difications qui peuvent lui arriver. On m'app-iviser l'*accident* en *coaccidents*, quand, rela-riété des sujets, on montre qu'ils sont *excé-....* Ravi de toutes ces belles choses, moi qui

suis un bonhomme d'un esprit peu subtil, disposé à croire sur parole, et peu apte à comprendre ce que j'entends ou je lis, je m'avance bien modestement vers mes maîtres, vers ces grands hommes qui ne daignent rien ignorer, et je leur demande quel est l'usage de tout cela¹. »

Quand nos docteurs daignaient descendre des hauteurs de l'abstraction sur le sol uni des applications vulgaires, ils n'étaient pas heureux dans le choix de leurs questions. Pour ne pas prendre ici d'exemples dans le domaine des choses religieuses, ils examinaient gravement si un porc que l'on mène au marché pour le vendre est tenu par l'homme ou par la corde qu'on lui a passée au cou ; si celui qui a acheté la chape entière a par cela même acheté le capuce. Comme deux négations en latin valent une affirmation, ils se jouaient sur des négations tellement multipliées, qu'il fallait se servir de pois ou de fèves pour en constater le nombre, et décider si la proposition était négative ou affirmative.

Ces travers, ces puérilités de la dialectique ne sont que l'exubérance du raisonnement qui commence à jouir de lui-même, comme les subtilités ingénieuses des troubadours n'étaient que l'ivresse d'une jeune et luxuriante imagination. Ils ne doivent pas nous fermer les yeux sur la portée réelle des hautes questions philosophiques qui surent se faire jour à travers ces disputes. La querelle des *réalistes* et des *nominaux*, qui domine tous les autres problèmes de la scolastique, recélait, sous des formes barbares, la renaissance des deux immortelles écoles de l'idéalisme et de l'empirisme. C'était Platon et Aristote ressuscités au douzième siècle.

Le premier de ces philosophes n'était guère connu que de nom des hommes qui reprenaient sa doctrine ; mais l'esprit du christianisme en était pour eux une traduction magnifique. La plupart des Pères de l'Église sont des disciples de Platon. D'un autre côté, on n'avait d'Aristote, au douzième siècle, que ce qu'en avait traduit et commenté Boèce, c'est-à-dire une partie de l'*Organum*. Ainsi, les deux illustres représentants de la philosophie antique, assez devinés pour

1. *Johannis Saresberiensis Metalogicus.*

er l'amour des hautes spéculations, n'étaient pas assez
is pour le satisfaire. On savait précisément ce qu'il faut
désirer en apprendre davantage. Platon prêtait au moyen
a pensée, Aristote sa méthode. C'était peut-être attein-
lu premier pas les limites définitives de la philosophie
plus sages résultats. Mais il ne suffit pas de tenir la
l, il faut encore savoir qu'on la possède. De là la néces-
es discussions, des écoles, des systèmes, des erreurs
e, qui ne sont que des vérités partielles destinées à se
e un jour dans une opinion plus large, identique à celle
précédé la dispute, mais éclairée de toutes les lumières
discussion.

Grands docteurs catholiques.

e règne de la philosophie scolastique commence au on-
e siècle, avec Roscelin de Compiègne, qui lève d'une
hardie l'étendard de l'empirisme. Il n'existe à ses yeux
des êtres individuels, comme tel homme, tel animal. Les
ses qui les contiennent, les genres, les espèces, comme
manité, la création, n'ont aucune existence réelle; ce
des mots, des *noms*: Roscelin est *nominaliste*. De cette
rine à la négation du mystère de la Trinité, il n'y a qu'un
, et Roscelin le franchit; il devint trithéiste, et mourut
tif, frappé des anathèmes de l'Église.

l'adversaire de Roscelin, c'est saint Anselme, dont nous
as déjà parlé. Pour lui, les *idées*, comme parle Platon, ou
universaux, comme on disait alors, ont une existence in-
endante des individus où ils se manifestent. Il admet, par
mple, outre les hommes qui existent, l'humanité qui vit
chacun d'eux, de même qu'il conçoit un temps absolu que
durées particulières manifestent, sans le constituer; une
té, une et subsistant par elle-même, un type absolu du
l, que tous les biens particuliers supposent et réfléchissent
ou moins imparfaitement. Anselme va plus loin; il tombe
l'exagération d'une si haute pensée, c'est-à-dire, dans
eur: il admet l'existence réelle des abstractions les plus
s. La couleur est pour lui quelque chose, indépendam-

ment du corps coloré. Il voit partout des *réalités*, il
 A cette époque, personne n'oublie la théologie. Roscelin a poussé les conséquences de sa doctrine contre le dogme de la Trinité ; Anselme protège le dogme des conséquences trinitaires : il écrit contre Roscelin le *Traité de la Trinité*.

Pour combattre le nominalisme naissant, ce n'est pas trop de deux adversaires. Saint Anselme avait pu lutteler au nom de la foi ; Guillaume de Champeaux élevait au nom de la science. C'était un archidiacre de Notre-Dame de Paris, qui, comme nous l'avons dit, enseignait avec le plus grand succès, d'abord dans l'école du cloître, ensuite dans l'école de Saint-Victor. Toute sa doctrine, toute sa renommée reposaient sur son attachement au réalisme. Il le professait de tout temps au milieu d'un nombreux concours d'auditeurs. Un jour vint s'asseoir devant sa chaire un jeune Breton d'un caractère agréable et doué d'une réunion de talents bien rares au douzième siècle. Il possédait à fond le *trivium* et le *quadrivium*, parlait un latin élégant, savait, dit-on, même quelques mots grecs, faisait des vers charmants et chantait à ravir. Mais son principal talent, c'était la dialectique ; nul ne pouvait échapper aux ingénieuses figures de son argumentation : quiconque entra en lice contre lui fut obligé de céder et avouer sa défaite. Le pauvre Guillaume de Champeaux en fit la triste épreuve. Il fut contraint de reculer publiquement qu'il se trompait ; il modifia sa doctrine sur les *universaux*, et perdit, avec ses opinions, une partie de sa célébrité et de ses disciples.

Le jeune vainqueur était Pierre Abélard¹. Les conséquences de son enseignement, les malheurs de ses amours, les persécutions de ses ennemis l'environnent à distance d'une manière poétique. C'est sa pâle et spirituelle figure qui, avec la tête de saint Bernard, se détache sur le fond si monotone de la société cléricale du douzième siècle.

1. La philosophie agit presque toujours sur l'art. Le contentieux des disputes se fit ressentir dans les compositions des trouvères, qui furent pleines d'abstractions agissantes, véritables *entités* scolastiques. Voyez plus haut du *Roman de la Rose* et des œuvres de Chaucer.

2. Né dans le diocèse de Nantes, en 1079 ; mort en 1142.

ir établissant sur la montagne Sainte-Geneviève, non une école, mais son camp ; car il parlait en plein air comme les sophistes des temps antiques : nul édifice n'aurait pu tenir cette foule immense d'écoliers accourus pour l'entendre, et qui se pressaient, comme un amphithéâtre vivant, penchant de la colline, parmi les vignes et les fleurs. Il vint avec admiration dans les plaines de la Champagne, et il va dans la solitude se bâtir lui-même une cabane de paille, lorsque la foule obstinée l'accompagne malgré lui, et change sous ses pas le désert en une ville. Une tendre passion s'attache à ses amours si lointaines, et dont l'expression se trouve toute brûlante dans les lettres d'Héloïse. C'est avec elle qu'on retrouve au douzième siècle, à travers ce langage de syllogismes, l'accent naturel du cœur ; on avait besoin de se souvenir que, dans ces cloîtres si froids, sous cette voûte plus froide encore, il y avait des âmes capables d'aimer et de souffrir. L'intérêt s'attache surtout à la victime, à la jeune femme, à l'épouse fidèle d'Abélard ; à cette femme si belle, si pure, si modeste, si dévouée, qui n'a de bonheur et d'orgueil que dans celui qu'elle aime ; qui, pour ne pas nuire à la gloire de cet homme, préfère être sa maîtresse que sa femme ; qui, quand le voile parce qu'il l'ordonne, cesse de lui parler ; qui, parce qu'il le défend, l'entretient d'Écriture sainte, de grec, d'hébreu, de logique, se fait pédante pour lui et se console heureuse de souffrir seule, de souffrir pour lui ! La jeune femme a été récompensée de tant d'amour ; elle a sauvé la vie de son époux du naufrage de la scolastique. Un grand poète anglais, Pope, a fait revivre ses amours ; Jean-Jacques Rousseau s'est inspiré de son nom ; de nos jours un habile écrivain et un éloquent philosophe ont su nous intéresser aux amours d'Abélard ; enfin le peuple de Paris, si fidèle aux traditions de toutes les gloires, s'arrête avec respect et attendri devant la tombe qui contient les restes réunis des deux illustres amants.

La solution qu'Abélard avait donnée de la grande question des universaux était une conciliation apparente des deux écoles rivales. Il admettait, avec les *nominaux*, que les universales ne sont point des *entités*, des êtres réels,

ayant une existence objective hors de l'esprit qui les conçoit, il accordait aux *réalistes* que ces mêmes idées ne sont que seulement des *mots*, *flatus vocis*; il voulait, comme Condillac, comme tout le dix-huitième siècle, que ce fussent seulement des *conceptions* de notre esprit, nées de l'observation et définies par l'analyse : Abélard fut *conceptualiste*.

Il n'entre point dans notre plan de discuter le mérite de cette doctrine, de faire voir qu'Abélard, comme plus tard Descartes, cet organe du bon sens universel et superficiel, ne descendait dans la clarté qu'en ne descendant pas jusqu'à la profondeur. Le lecteur peut consulter sur ce sujet l'admirable exposition placée par M. Cousin à la tête de sa publication des ouvrages inédits d'Abélard¹.

Au douzième siècle la philosophie et la théologie se contrent et se heurtent sans cesse. Abélard établit en principe ce qui jusqu'à lui n'avait été qu'une tendance incertaine, l'application de la dialectique aux dogmes de la religion. Il faut prouver la foi : c'était la supposer douteuse. C'était se reconnaître à côté ou même au-dessus d'elle une autorité supérieure dont elle devait recevoir l'investiture. La raison devait ensuite lui dire avec orgueil :

Servare potui ; perdere an possim rogas ? (Ovide.)

Ces conséquences étaient probables. Elle ne tardèrent à éclater ; Abélard, comme Roscelin, son maître, s'écarta du dogme catholique et jeta bientôt l'alarme dans le camp de l'orthodoxie.

Saint Bernard² y commandait alors. L'Église, qui av

1. *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, 2^e série. Ouvrages inédits d'Abélard.

2. Né en 1091, à Fontaine, en Bourgogne ; mort en 1153. Ses œuvres comprennent plus de quatre cents lettres, quatre-vingt-six sermons, un grand nombre de traités. Un manuscrit des Feuillants contient quarante-quatre sermons de saint Bernard écrits en langue romane. Le Roux de Lincy en a imprimé quelques-uns à la suite de sa traduction du *Livre des Rois*. Nous devons rappeler à nos lecteurs l'excellente étude sur *saint Bernard*, qui fait partie des *Œuvres littéraires* de notre ami E. Gérusez. C'est d'elle que nous empruntons les traductions qu'on va lire.

service tant d'évêques, de cardinaux et même deux papes à la fois, obéissait à la voix d'un simple abbé, sans autre titre que son zèle, sans autre supériorité que celle du génie. Bernard est l'âme des conciles, le rempart du dogme, le réformateur du clergé, le tribun des croisades. Il parcourt la France; les villes, les bourgs s'ébranlent et suivent ses pas; il traverse l'Allemagne, dont il ignore le langage : il prêche en allemand, et l'éloquence est tellement dans ses regards, dans le son de sa voix, que les spectateurs qui ne peuvent entendre tombent à ses pieds en se frappant la poitrine. Comme les apôtres, sur qui était descendu le souffle saint, Bernard a retrouvé le don des langues. Tandis qu'Abélard avait son influence à la merveilleuse souplesse de son esprit, Bernard puisait la sienne dans sa conviction profonde, dans son dévouement à l'Eglise, dans l'enthousiasme de la vertu. L'un fut grand par le culte de sa raison, l'autre par le sacrifice de lui-même. Ces deux hommes durent être ennemis, comme les idées qu'ils représentent. Bernard s'empporte contre Abélard en invectives éloquentes. « Qu'y a-t-il de plus rapportable dans ses paroles, s'écrie-t-il, ou le blasphemement, ou l'arrogance? Quoi de plus condamnable, la témérité ou l'impiété? Ne serait-il pas plus juste de fermer par le bâillon une pareille bouche que de la réfuter par le raisonnement? Il provoque-t-il pas contre lui toutes les mains, celui dont la main se lève contre tous? Tous, dit-il, pensent ainsi; et moi je pense autrement. Eh! qui donc es-tu? qu'apportes-tu de mieux? Quelle subtile découverte as-tu faite? Quelle secrète relation nous montres-tu qui ait échappé aux saints, qui ait frappé l'œil des sages? Sans doute cet homme va nous servir de boisson dérobée et une nourriture longtemps cachée. Parle donc! Dis-nous quelle est cette chose qui te paraît à toi et qui n'a paru à personne auparavant.... Celui qui ment parle de lui-même. A toi donc, à toi seul ce qui vient de toi. Pour moi, comme les prophètes et les apôtres, j'obéis à l'Evangile. Et si un ange venait du ciel pour nous enseigner le contraire, anathème sur cet ange lui-même! » Il est évident que c'est l'esprit de foi qui a seul inspiré ce mouvement admirable : lui-même aussi est responsable de la rudesse intolérante de quel-

CHAPITRE XV.

unes de ces pensées : ce n'est plus l'homme qui parle ici, le principe. Le même orateur, quand la foi n'est plus en , redescend de cette haute éloquence jusqu'à l'expression is suave de la grâce et du sentiment. Nul n'a consacré us tendres paroles à exalter le culte de Marie, ce doux ole de pureté et d'amour ; nul n'a parlé avec un charme naïf du touchant mystère d'un dieu enfant. « Garde-toi ir ; garde-toi de trembler, dit-il à l'homme ; Dieu ne pas armé, il ne te cherche pas pour te punir, mais pour livrer¹. Le voilà enfant et sans voix, et si ses vagissements doivent faire trembler quelqu'un, ce n'est pas toi. Il fait tout petit, et la Vierge sa mère enveloppe de longs membres délicats, et tu trembles encore de frayeur ! » est bien là l'homme dont un contemporain nous trace un précieux portrait. « Une certaine pureté angélique et la llicité de la colombe rayonnait dans ses yeux, une légère colorait ses joues, et une chevelure blonde tombait sur ou d'une blancheur éblouissante. »

milieu des solennels débats où s'agitaient les plus s questions de la philosophie, on vit, grâce aux Arabes, nnaissances naturelles et médicales pénétrer dans l'Occident. Les écrits d'Avicenne, d'Averroès y introduisirent la que, la chimie sous le nom d'alchimie, sciences bien tueuses sans doute, mais qui mirent en circulation ndants matériaux pour la pensée. Aristote, connu jus ors par Boèce, y entra enfin en personne, et excita un t et si bizarre enthousiasme, qu'on s'occupa sérieusement de le canoniser. La théologie est bien près d'abdiquer mpire exclusif ; elle se livre tout entière à la philosophie, cette rivale méconnue qu'elle admire. Aristote apporte nciation de la raison individuelle : Faisons-le saint ! ent des théologiens ; pareils aux Romains de Shakspeare, ans leur aveugle admiration pour Brutus, meurtrier du eur, s'écrient avec transport : Faisons-le César !

¹ Ne fuir mies : ne dotteir mies. Il ne vient mies à armes : il te requiert
por dampneir, mais por salveir. » (Manusc. des Feuillants, texte pro
u traduction contemporaine des *Sermons de saint Bernard*.)

A cette époque parut Albert le Grand, Albert de Bollstœdt¹, fatigable compilateur, qui réunit dans sa tête et dans ses livres toute l'encyclopédie de la science contemporaine. L'immensité de ses connaissances constitue son principal mérite. Courcy a dit qu'il ne voyait de grand en lui que ses volumes. Cependant Albert a senti le souffle de l'avenir; un instinct insaisissable l'appelle à l'étude de la nature. Il cherche dans les arneaux, dans les creusets, de vagues secrets de transmutations. Une renommée immense, mais sinistre, l'enveloppe. Lui-même, dit-on, croit au titre de magicien que lui donnent ses disciples. Le premier regard que le moyen âge jette sur la nature matérielle est rempli d'étonnement, de passion et d'effroi. Roger Bacon², qui semblait porter dans son nom un préage de gloire, marcha plus hardiment encore dans la voie nouvelle. Frappé de l'imperfection des études de son temps, s'attacha surtout à l'expérience. Il appela ses contemporains à l'étude des sciences naturelles, et s'appliqua à l'optique, à l'astronomie, à la physique. Il eut même des merveilles de l'industrie moderne un pressentiment singulier, qui ressemble à une vision prophétique. « On peut, dit-il dans son ouvrage *sur les secrets de l'art et de la nature*, faire jaillir du bronze le foudre plus redoutable que celle de la nature; une faible quantité de matière préparée produit une horrible explosion accompagnée d'une vive lumière. On peut agrandir ce phénomène jusqu'à détruire une ville et une armée. L'art peut construire des instruments de navigation tels que les plus grands vaisseaux gouvernés par un seul homme parcourront les fleuves et les mers avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis de rameurs. On peut aussi faire des chars qui, sans secours d'aucun animal, courront avec une incommensurable vitesse. » L'autorité ecclésiastique persécuta Roger Bacon, après la mort de Clément IV, son protecteur. Roger était moine franciscain; son général le fit enfermer, comme hérétique, dans un cachot, où languit pendant de longues années ce grand homme né trois siècles trop tôt.

¹ Né en Souabe en 1205; mort en 1280.

² Né en 1214, dans le Somersetshire; mort en 1292.

Tandis que l'empirisme croissait ainsi dans l'idéalisme du moyen âge, qui devait bientôt s'élever à sa plus vive lumière. L'institution des ordres monastiques donna une impulsion nouvelle à la philosophie. Moins adonnés que les bénédictins à la transcription, les disciples de saint François et de saint Dominique livrèrent surtout à l'enseignement et à la prédication.

L'ange de l'école (*doctor angelicus*) fut saint Thomas d'Aquin¹. Grave et laborieux dès son enfance, les moines l'appelaient le grand bœuf de Sicile. Saint Thomas, opposant aux novateurs les sciences de la nature, ne s'élève pas aux hautes régions de la métaphysique et de la morale, mais donne une solution large et satisfaisante du fameux problème des *universaux*². Comprenant toute l'importance des sciences arabes et grecs, il encouragea puissamment la traduction de leurs ouvrages. Enfin, transportant dans la philosophie scolastique, il conçut et exécuta en partie la plus vaste synthèse des sciences morales et même physiques qui serait consignée tout ce qu'on peut savoir de Dieu et de leurs rapports. Cette œuvre immense, achevée, reçut le titre de *Summa totius theologiæ*, le plus grand monument de l'esprit humain au moyen âge.

Des quatre grands systèmes de la philosophie antique, trois avaient eu leurs représentants au moyen âge. L'idéalisme et de l'empirisme avaient fait naître le scolasticisme, c'est-à-dire alors l'hérésie et quelquefois même le schisme. Simon de Tournai, après avoir, dans un ouvrage annoncé avec beaucoup d'éclat, prouvé les mystères de la religion, se vanta de renverser le lendemain tout ce qu'il avait d'établi. Guillaume de Conches se déclara disciple de Démocrite et d'Épicure. Un seul système était encore à paraître, celui qui, dans la Grèce, était

1. Né à Aquino (ancien royaume de Naples), en 1227 ; mort en 1274.

2. Saint Thomas admet en Dieu l'existence des idées archétypes ; mais l'homme ne jouit pas d'une vision directe de ces connaissances se forment des images reçues par les sens, et s'abstraient qui s'en dégagent à la lumière de la raison (Ozanam, *Philosophie catholique*, p. 42.)

3. Cousin, *Cours de la philosophie* t. I. p. 358

le tous, celui que semblait appeler nécessairement la tendance de la religion chrétienne, je veux dire le mysticisme. Jean de Fidanza, connu sous le nom de saint Bonaventure, en fut le plus illustre représentant¹. Ami de Thomas d'Aquin, Italien comme lui, il fut admis le même jour aux honneurs du doctorat dans l'Université de Paris; cette double réception et le sceau qui marqua la défaite de ce corps illustre dans sa querelle contre les mendiants. Admis dans l'Université en dépit des universitaires, il n'est pas surprenant que Jean se soit écarté de la route battue. La piété absorba chez lui la philosophie : au-dessus de la lumière intérieure qu'on nomme raison, et qui nous fait connaître les vérités intelligibles, il connut une lumière suprême qui vient de la grâce et de l'écriture sainte, et qui nous révèle les plus hautes vérités. C'est dans cette région des réalités éternelles que l'âme doit monter pour y contempler les premiers principes dont les influences se font sentir à tous les degrés de la création. Ainsi, toutes les sciences sont pénétrées de mystère, et c'est en suivant le fil conducteur de la révélation interne et personnelle qu'on pénètre jusque dans leurs dernières profondeurs.

L'imitation de Jésus-Christ.

Le mysticisme du moyen âge ne fut pas toujours orthodoxe. Tant l'oreille à l'inspiration directe et personnelle qu'il savait entendre, il devait être peu docile à la voix extérieure d'autorité. Joachim de Flores, le maître des mystiques, fut condamné par le quatrième concile de Latran. Jean de Parme, son disciple, rêva une foi nouvelle et écrivit une *Introduction à l'évangile éternel*. Il fut également frappé des anathèmes de l'Église. Le mysticisme était trop vivace pour périr dans leur suite. La vie des cloîtres, les longues heures de méditation et d'isolement, la solitude du cœur, la fermentation secrète des passions concentrées et refoulées sur elles-mêmes durent naître et nourrir toutes les illusions pieuses, toutes les ivresses de la mysticité. Or, tandis que la société

¹ Né en Toscane, en 1221 ; mort à Lyon, en 1274.

guerrière et mondaine avait son expression dans les épopées chevaleresques, celle qui veillait dans les monastères eut besoin d'exprimer aussi la longue et dramatique histoire de ses luttes et de ses douleurs. Sans doute un grand nombre d'effusions rêveuses, pareilles à des improvisations lyriques, se sont évanouies en naissant; d'autres consignées dans des écrits mystiques, ont péri entre les sombres murs qui les avaient produites. Peut-être, néanmoins, nous en reste-t-il un monument dans l'admirable ouvrage de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Peut-être ce poëme s'est-il formé peu à peu, tour à tour suspendu, repris, et redigé enfin au terme même du moyen âge¹. C'est vers la fin du quatorzième siècle qu'apparaît dans toute sa mélancolique grandeur ce livre le plus beau du christianisme après l'Évangile. C'est au moment où l'Église officielle semble se dissoudre et périr, où manque presque partout l'enseignement religieux², où la voix des prêtres ne s'élève que pour maudire leurs adversaires, c'est alors qu'il sort du cloître, pour se répandre dans le monde souffrant et malheureux, ce livre de l'*Internelle consolation*³. La vogue en fut prodigieuse. On en a trouvé vingt manuscrits dans un seul monastère; l'imprimerie naissante s'employa principalement à le reproduire. Il existe aujourd'hui plus de deux mille éditions latines, plus de mille éditions françaises de l'*Imitation*. L'enthousiasme qui accueillait ce livre n'était pas un signe favorable pour la société cléricale; il annonçait l'instant fatal

1. C'est l'opinion de MM. J. J. Ampère et Michelet, divisés du reste sur l'origine monastique de l'*Imitation*.—Suarez (*Conjectura de Imitatione*) avait déjà semblé les prévenir dans cette conjecture. Selon lui, les trois premiers livres sont de Jean de Verceil, d'Ubertino de Casal, de Petro Renalutio. Gerson aurait ajouté le quatrième livre, et Thomas de Kempen, qui était réellement le copiste de son couvent, serait devenu l'éditeur de cette œuvre. Gerson ne semble pas défavorable à l'hypothèse d'une composition ou au moins d'une inspiration multiple, lorsque, dans son savant et minutieux travail, il va recueillir tous les passages des auteurs sacrés ou profanes qui ont quelque rapport avec son texte chéri.

2. En 1405 et 1406, pendant deux hivers, deux carêmes, il n'y eut point de sermons à Paris.

3. M. O. Leroy a découvert, à la bibliothèque de Valenciennes, un manuscrit de l'*Internelle consolation*, qui porte la date de 1462. Il pense que ce texte français est l'original de l'*Imitation*: il aurait été ensuite traduit en latin, avec quelques changements et avec l'addition du quatrième livre, qui ne se trouve point dans l'original primitif. Voyez *Etudes sur les Mystères*, p. 447.

la piété allait essayer de monter à Dieu sans passer par le terre. L'âme chrétienne ne voulait plus entendre la voix dissonnante des docteurs, mais celle de Dieu seul. « Parlez, Seigneur, répétait le saint livre; votre serviteur vous écoute. Que l'homme ne me parle point, ni lui ni les prophètes. Ils donnent le trouble; vous, vous donnez l'esprit. Parlez vous-même, ô Dieu, ô Dieu éternelle, afin que je ne meure point. » Le langage de l'imitation, surtout dans la forme française, devait paraître nouveau à ceux qui avaient entendu les aigres discussions des théologiens. La dévotion retrouvait ici le langage de l'amour, et la piété s'exprimait avec les termes de la plus tendre passion: « Mon loyal ami et époux, ami si doux et débonnaire, qui me donnera les ailes de la vraie liberté, où je puisse trouver en vous repos et consolation.... O Jésus, lumière de gloire éternelle, seul soutien de l'âme pèlerine, car vous est mon désir sans voix, et mon silence parle.... Hélas! que vous tardez à venir! Venez donc consoler votre pauvre! Venez, venez, nulle heure n'est joyeuse sans vous! » Le chef-d'œuvre d'unction et de grâce est un ouvrage anonyme. Sa patrie n'est pas plus connue que son auteur. L'époque de sa composition est également incertaine. C'est le livre de tous les lieux et de tous les temps; c'est le livre chrétien par excellence. Les Français, les Allemands, les Italiens le réclament: on l'assigne tour à tour au treizième et au quinzième siècle. On le donne au chancelier Gerson, à Thomas de Campen, à un bénédictin du nom de Gersen; on l'a fait remonter jusqu'à saint Bernard. « *Da mihi nesciri!* » s'était écrié l'auteur. Faites que je sois ignoré, ô mon Dieu! Que votre nom soit loué, et non le mien! Ce vœu n'a été que partiellement accompli, et malgré tant de savantes et d'ingénieuses recherches¹, le nom de celui qui écrivit l'*Imitation* nous semble devoir demeurer à jamais inconnu.

¹ Voyez: J. M. Suarez, *Conjectura de Imitatione*, 1667. — Schmidt, *Essai sur Gerson* — Gieseler, *Lehrbuch*, liv. II, chap. iv, p. 348. — Gence, *de Imitatione*, 1820. — Fagnere, *Éloge de Gerson*, prix de l'Académie, 1838. — Grell, *Mémoires sur le véritable auteur de l'Imitation*, 1827. — Daunou, *Journal des Savants*, Décembre 1826 et novembre 1827. — O. Leroy, *Études sur les mystiques et sur divers manuscrits de Gerson*. — Michelet, *Histoire de France*, t. V. — Machereau, directeur du catalogue à la Bibliothèque impériale, a ca-

CHAPITRE XV.

areille au grand poëme catholique de Dante, qui monte région en région jusqu'au ciel, l'œuvre lyrique du cloître partage en quatre livres. Ce sont quatre degrés pour partir à la perfection chrétienne, à l'union intime avec le bien-é. « Au premier livre, l'âme se détache du monde ; elle s'ortifie dans la solitude au second. Au troisième, elle n'est seule ; elle a près d'elle un compagnon, un ami, un tre, et de tous le plus doux. Une gracieuse lutte s'engage, aimable et pacifique guerre entre l'extrême faiblesse et force infinie, qui n'est plus que la bonté. On suit avec émotion toutes les alternatives de cette belle gymnastique religieuse ; l'âme tombe, elle se relève ; elle retombe, elle pleure, il la console : je suis là, dit-il, pour t'aider toujours... rage ! tout n'est pas perdu ; tu es homme et non pas Dieu ; es chair et non pas ange. Comment pourrais-tu toujours pleurer en même vertu ! — Cette intelligence compatissante de nos faiblesses et de nos chutes indique assez que ce quatrième livre a été achevé lorsque le christianisme avait longtemps vécu, lorsqu'il avait acquis l'expérience, l'indulgence, la sagesse. On y sent partout une maturité puissante, une douce et riche saveur d'automne ; il n'y a plus là les âcretés de la jeunesse et de la passion. Il faut, pour en être venu à ce point, avoir aimé et désaimé, puis aimé encore.... La passion qu'on trouve dans ce livre est grande comme l'objet qu'elle cherche, grande comme le monde qu'elle quitte.... Je ne sens pas seulement ici la mort volontaire d'une âme sainte, mais un immense veuvage et la mort d'un monde antérieur. Ce vide qu'il faut venir remplir, c'est la place du monde social qui a sonné tout entier, corps et bien, Église et patrie¹. »

Il y a eu 728 éditions différentes de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de ses différentes traductions. Dans une savante étude publiée dans la *Revue Savoisienne*, en septembre et octobre 1875, M. C.-A. Ducis reprend de nouveau la question et conclut avec une grande apparence de raison en faveur de Jean Gersen, abbé de St-Gilles, de 1220 à 1240.

Michalet, *Histoire de France*, t. V, p. 9.

CHAPITRE XVI.

L'HISTOIRE DANS LES CLOÎTRES.

roniques monacales. — Grandes chroniques de France.

Chroniques monacales.

sociétés, nous l'avons vu, le monde féodal et le cloître, au moyen âge, distinctes sinon indépendantes. « Au-hommes l'emportent sur les brutes, autant les lettrés sur les laïques, » disait au douzième siècle Nicolas de Lyra. L'Église triompha du monde, le clerc aida le roi à vaincre le baron. Nous avons vu, comme signe de la prééminence du clergé, l'épopée chevaleresque elle-même marquée au sceau de l'esprit clérical. Cette prépondérance était juste : la science devait dominer la force.

cette puissance qui croissait dans l'Église devait lui résister un jour : l'intelligence allait s'affranchir, reparaitre distincte, non comme féodale, mais comme laïque. Elle avait subjugué la féodalité ; la bourgeoisie laïque allait hériter de l'Église. Cette révolution morale qui éclatera au treizième siècle se prépare sous nos yeux dès le moyen âge, manifeste déjà dans deux genres littéraires d'une grande importance, l'histoire et le théâtre.

C'est que la société mondaine et chevaleresque chantait son histoire avec son imagination naïve et sa jeune langue de troubadours, la société cléricale écrivait ce qui lui tenait lieu de poésie, ses *chans de geste*, ses chroniques, latines d'abord et ensuite en français. La prose naissait ainsi en face de la poésie. Le moyen âge est peut-être la seule époque de l'histoire qui offre ce curieux phénomène de deux sociétés toutes différentes se développant et pour ainsi dire d'âge, qui vivent côte à côte sans se confondre : ce sont deux siècles divers et pourtant contemporains. L'Europe est alors comme un de ces ar-

CHAPITRE XVI.

privilégiés, qui semblent réunir deux saisons successives
ortent à la fois des fruits mûrs et des fleurs.

es fruits historiques du cloître sont en général peu su-
ats. Ce sont d'arides annales fort semblables, et par leur
ctère et même par leur origine, aux *Annales des pontifes*
ancienne Rome. Celles du moyen âge naquirent des be-
s du culte catholique, et de la nécessité de fixer exacte-
t l'époque de Pâques. Denis le Petit au sixième siècle,
le Vénérable au huitième, avaient rédigé des tables
ales : leur exemple fut imité par les principales églises
r les plus célèbres monastères de l'Occident. Dans ces
s, chaque cycle de dix-neuf ans occupait une ou deux
s, où il laissait libres de spacieuses marges, capables
riter les mains les plus paresseuses à inscrire quelques
tations : il était naturel de placer à la suite de chaque
e l'indication des principaux événements qui s'y étaient
mplis. Ainsi naquirent ces nombreuses chroniques, parmi
elles il faut placer au premier rang, sous le rapport de
ienneté, celles du monastère de Saint-Armand en Bel-
e, rédigées au septième siècle. Plusieurs autres les sui-
t dans le nord de la France, en Allemagne, en Sam,
s la conversion de cette contrée. Les siècles subséquents
rent naître un grand nombre dans la France méridionale
ns l'Italie.

ur un lecteur accoutumé au mouvement et à l'allure
atique de nos histoires, c'est une lecture qui fait sur
une singulière impression que celle de ces annales
es, impassibles, presque muettes, qui desserrent pour
dire leurs lèvres sibylliques pour prononcer en quelque
à chaque année qui tombe sa sentence irrévocable. Les
es qui n'ont rien fait de remarquable, au jugement de
aliste, passent sans aucune remarque, comme par
ple l'an 732, qui ne produisit rien.... que la bataille de
ers, où Charles Martel arrêta la grande invasion de l'isla-
ie. L'annaliste n'a pas jugé ce fait digne d'occuper une
de sa chronique. Les événements les plus obscurs d'un
e tiennent dans ces listes chronologiques autant d'es-
que les plus grandes révolutions de l'histoire. Nous

ous à côté d'une date ces mots : « Martin est mort. » Ce in était un moine inconnu de l'abbaye de Corvey. Quelques années après, un autre annaliste nous dit de la même ère : « Charles, maire du palais, est mort. » Il s'agit ici Charles Martel. Tous les hommes deviennent égaux de la sécheresse laconique de ces premiers chroniqueurs.

s annales monastiques se développent un peu sous lemagne : Éginhard, qui a composé la biographie de ce e, nous a laissé en outre une chronique plus détaillée les précédentes. Toutefois plusieurs monastères demeurent fidèles à leur ancienne aridité. Les chroniques de Fleury, Limoges, celles d'Hépidan, moine de Saint-Gall, rédigées au onzième siècle, ressemblent entièrement aux annales xième.

semble que la coutume de tenir des annales dans les couvents soit devenue en quelque sorte une institution. « Il fut ordonné, dit un chroniqueur, dans la plupart des pays, ainsi que je l'ai entendu rapporter, qu'il y eût dans chaque monastère de fondation royale un religieux chargé d'écrire, suivant l'ordre des temps, tout ce qui se passait sous chaque règne dans l'étendue du royaume, ou du moins dans son monastère. Chacun de ces ouvrages était présenté au premier ministre général qui se tenait après la mort du roi, et l'on y joignait les plus habiles d'entre les assistants pour en faire un résumé et en composer une espèce de chronique ou de corps d'histoire qui était ensuite déposé dans les archives du monastère, où il avait une parfaite authenticité¹. » Nous voyons ici les chroniques des moines subir, comme les chansons des troubadours, une transformation, une refonte, une *diorthose*. Einhard, annaliste du dixième siècle, reproduit les faits et les paroles des *Gesta regum Francorum*. Aimoin, dans son *épopée* catoire, témoigne qu'il rédige en un corps d'ouvrage « les annales de la nation franque et de ses rois, éparses dans différents livres, écrites d'un style grossier, et qu'il entreprend de ramener à une latinité meilleure. » En effet, il reproduit

et abrège les sept premiers livres de Grégoire de Tournai, la chronique de Frédégaire, les Gestes des rois de France. Les annales une fois rédigées se communiquaient d'un monastère à l'autre. Nous en avons plusieurs de diverses époques où les mêmes faits sont reproduits absolument dans les mêmes termes. Les copistes jouaient ici le rôle de relais. Ainsi d'un bout à l'autre de l'Europe catholique, circulant en couvent en couvent d'innombrables annales, qui se s'abrègent, se complètent, se rectifient : elles forment un grand concert de l'histoire une basse sévère et large, au-dessus de laquelle s'élancent en mille volées brillantes et précieuses les chansons de geste populaires. L'épopée d'outre-mer et celle du cloître s'appuient souvent l'une sur l'autre. Le trouvère, surtout après le douzième siècle, quand l'inspiration poétique commence à faiblir, invoque souvent l'autorité des histoires latines qu'il proteste avoir lues : plus d'une fois aussi, le chroniqueur se ressouvient un peu trop dans sa prose latine des longs couplets monorimes des jongleurs. Ces deux œuvres diverses se suppléent mutuellement : l'une nous donne les faits et la chronologie, l'autre représente les mœurs et la vie du siècle où elle fut écrite. Toutes deux contribuent également à peindre ; celle-là trace le dessin, celle-ci met la couleur.

Grandes chroniques de France.

De tous les monastères de France, aucun ne méritait plus de l'histoire que la célèbre abbaye de Saint-Denis. Elle ne borna pas à rédiger des annales ; elle forma une véritable encyclopédie des meilleures chroniques qui eussent été écrites, et enrichit ce trésor de tous les ouvrages nouveaux que le temps lui apportait. C'était une noble pensée de faire vivre dans ses archives ces rois dont elle recevait les dépouilles dans ses caveaux. C'est probablement à Suger qu'il faut attribuer l'honneur de cette institution¹. Lui-même écrivit l'histoire

1. En voir les preuves recueillies par de La Curne, *Mémoires de la Société des inscriptions*, t. XXIII, p. 538, in-42.

Gros, à laquelle il avait eu tant de part, et peut-être une portion de celle de Louis VII. Ces deux biographies contiennent les chroniques d'Aimoin, d'Éginhard, du faux Turpin, de l'anonyme astronome de Louis le Débonnaire. Elles sont suivies des histoires de Rigord, de Guillaume le Breton, des Gestes de Louis VIII, dont le même Guillaume fut peut-être l'auteur, des vies de saint Louis et de Philippe le Bel, par Guillaume de Nangis, avec la chronique du même auteur jusqu'à l'an 1301, et sa première continuation, qui se termine à l'an 1340. Ensuite venaient probablement les chroniques, latines comme les précédentes, d'un anonyme qu'on désigne ordinairement sous le nom du moine de Saint-Denis, qui nous conduisent jusqu'à la mort de Charles VI. Là cessent les textes latins que gardaient les archives de l'abbaye. La langue française s'est définitivement emparée de l'histoire¹.

Déjà depuis longtemps des traductions avaient livré aux Français la connaissance des *Chroniques de France*. La première qui fut mise en langue vulgaire fut la plus fabuleuse de toutes, celle qu'on attribuait à l'archevêque Turpin. A rien de surprenant : la chronique de Turpin était dans plusieurs de ses parties une chanson de geste gâtée en latin par un moine; elle revint tout naturellement à la langue populaire. Ensuite le ménestrel anonyme d'un des frères de saint Louis, d'Alphonse, comte de Poitiers, donna en français une traduction d'un extrait des *Chroniques de France*. Mais son ouvrage n'était pas identiquement le même que renfermait la collection de Saint-Denis. C'était une compilation latine dont l'auteur « étoit allé par divers lieux où il savoit que les sages hommes avoient écrit. Il avoit donc cueilli ci et là comme on cueille des fleurs de divers prés en un mont. » Il avait spécialement puisé les dépôts historiques « de Saint-Remy, Saint-Quis, Saint-Vindecél, et la vie de saint Lambers, etc., » ayant

¹ Voyez l'examen et l'appréciation des diverses chroniques recueillies par les moines de Saint-Denis, dans le *Mémoire sur les principaux monuments de l'histoire de France*, par de la Curne, Académie des inscriptions, t. XXIII, pp. 10-42, et dans les remarquables préfaces dont M. P. Paris a enrichi son édition des *Grandes chroniques*.

grand soin de n'y rien mettre du sien, « ains est tout
ciens, et de par eux dit-il ce que il parole, et sa voix e
leur langue. » Ainsi le compilateur latin que traduit
ménestrel ne parle pas de l'abbaye de Saint-Denis;
originaux qu'il cousait ensemble y étaient très-prob
conservés, dans la vaste collection du monastère : car
pas « faisierre et trovierre de ce livre; ains en étoi
lière : et n'étoit fors que racontière de paroles que le
et les sages en ont dit. »

Dans les premières années du règne de Philipp
parut une seconde publication française des *Chroni*
France, deux fois plus étendue que celle du ménétr
ci ne fait pas non plus mention spéciale du trésor l
de Saint-Denis.

Enfin les moines de cette abbaye ouvrirent aux tr
leurs riches archives. Eux-mêmes traduisirent les
qu'ils avaient précédemment rédigés en latin, et bieu
une troisième édition des chroniques, comprenant les
notre histoire depuis ses origines les plus reculées
règne de Philippe le Bel. Ce dernier monument e
qui ait pris dans l'origine et qui ait dû prendre l
Chroniques de France, selon que elles sont conservées
*Denis*¹.

Le nom de chroniques de Saint-Denis désigne d
choses qu'il importe de ne pas confondre. Les livre
anciens auteurs appelaient de ce nom, étaient les tex
naux et latins. Aujourd'hui nous donnons ce titre à
des mêmes textes choisis, combinés, classés chron
ment et entremêlés selon le goût du traducteur. I
niques latines de Saint-Denis étaient une collec
chroniques françaises sont un ouvrage, une rapsodie
préambule, des additions, des coupures, des com
d'éléments divers. L'histoire commence à y pressen
réaliser les lois d'une œuvre d'art. C'est d'ailleurs u
tout nouveau d'entendre la *parleure françoise* sort
vieilles traditions. Il semble qu'elle était le complé

1. M. Paulin Paris, préface des *Grandes chroniques*, p. 23

spensable de leur naïve pensée. Le traducteur est plus original que l'écrivain lui-même : c'est ainsi qu'Amyot a com-
été Plutarque.

Les grandes chroniques s'arrêtent à Louis XI. Sous le
gne d'un tyran l'histoire officielle devait se taire ou mentir.
chronique de Saint-Denis se tut. Mais déjà l'esprit litté-
re émancipé n'avait plus besoin pour grandir de l'ombre
élaire du cloître. L'époque de la Renaissance approchait.
France, après tant de naïfs chroniqueurs, allait avoir un
orien. La société séculière avait déjà produit Villehar-
in, Joinville et Froissart, elle allait donner naissance à
ippe de Commines.

CHAPITRE XVII.

L'HISTOIRE HORS DES CLOÎTRES.

Villehardouin. — Joinville. — Froissart. — Commines. — Christine
de Pisan et Alain Chartier.

Villehardouin.

était naturel qu'à l'exemple des clercs et des moines,
ques membres de la société laïque féodale s'efforças-
de transmettre à la postérité le souvenir des événements
. L'histoire ou au moins le mémoire devait être un be-
pour une civilisation basée sur des traditions de famille.
blason en fut le premier langage; c'étaient les hiérogly-
de la noblesse ignorante : il peignait l'histoire pour
qui ne pouvaient ni la lire ni l'écrire. Mais ces formules
maires, rapides, énigmatiques, excellentes pour indiquer
remier regard la place féodale d'une famille, ne suffi-
it pas pour en faire connaître en détail les actions. Quand
hommes d'armes purent écrire ou même dicter, il y en eut
entreprirent de raconter l'histoire.

Le premier monument de ce genre qui soit parvenu jus-

qu'à nous est le récit de la quatrième croisade, par Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, né vers le milieu du douzième siècle¹. Son œuvre forme en quelque sorte la transition de l'épopée à l'histoire. Grandeur du sujet, mœurs rudes et guerrières des personnages, caractère grave et religieux du narrateur, naïveté de l'exposition, tout semble faire de *l'Histoire de la conquête de Constantinople* la suite des poèmes qui *chantaient de Charlemagne et de Roland*.

Les événements, ainsi que l'écrivain, se trouvaient encore sur la limite de la poésie. Ils étaient merveilleux comme une fiction, héroïques comme une chanson de geste. L'imagination des trouvères n'avait rien rêvé de plus grand que cette conquête fortuite d'un empire par une poignée de pèlerins, à peine assez nombreux pour assiéger une des portes de sa capitale² : et comme si le sort eût ménagé aux éléments de cette épopée naturelle un poétique contraste, il conduisait cette brave et rude féodalité, toute bardée de fer, toute inculte et naïve, au sein d'une civilisation vieillie et corrompue, au milieu du luxe et des perfidies de Byzance ; il donnait Nicétas pour antithèse à Villehardouin.

Le grand mérite de l'historien français, c'est qu'il s'identifie si bien avec son sujet, qu'il est impossible de l'en distinguer. La narration et l'événement font corps ensemble : en lisant l'une on voit l'autre. On suit tous les mouvements de l'armée, toutes les délibérations des chefs : on partage, par une vive sympathie, tous les dangers, toutes les inquiétudes, toutes les joies des pèlerins. L'écrivain ne se montre jamais que par de courtes et vives formules, qui raniment l'attention et passionnent le récit : « Or oïez une des plus grandes merveilles, et des greignor aventures que vous oncques oïssiez ! — Or, pourrez ouïr étrange prouesse. — Et sachez que oncques Dieu ne tira de plus grands périls nuls gens comme il fit ceux de l'ost en cel jour. » Villehardouin fait mieux que raconter les faits, il en éprouve l'émotion et nous force à la

1. Il mourut en Thessalie, vers 1243.

2. « Eh bien fut fière chose à regarder, que de Constantinople, qui tenoit trois lieues de front par devers la terre, ne put toute l'ost (l'armée) assiéger que l'une des portes. »

. Vous n'apprenez pas seulement ce qu'il vous dit, voyez avec ses yeux, vous le sentez avec son âme ; stez à un spectacle imposant, auquel se joint le plaisir continuuel d'une admiration naïve, d'une joie pressentive : vous êtes heureux de vous trouver pour un instant de si jeunes impressions. Nous décrit-il la cour de Constantinople, nous y voyons le nouveau prince rétabli sur le trône, « l'empereur Sursac, si richement vêtu, que l'on demandât-on homme plus richement vêtu, et il se fit sa place à côté de lui qui en était moult belle pour le roi de Hongrie ; des autres hauts hommes et des dames y avoit tant, que on n'y pouvoit son pied si richement atornées que elles ne pouvoient plus, et qui avoient été le jour devant contre lui, étoient ce jour à sa volonté. » Veut-il dépeindre le butin que firent les croisés, on croit voir tous ces trésors rouler devant une prodigalité merveilleuse. « Et fut si grand le butin que nul ne vous en saurait dire la fin d'or et d'argent, de vasselement, et de pierres précieuses, et de soie et de drap de soie, et de robes vaires et grises, et hermines, et tous les chers avoirs qui onques furent trouvés en France, bien témoinne Joffroi de Villehardouin li mareschal de Champagne à son escient pour verté, que puis que il fut estoré, ne fut tant gagné en une ville. »

Le courage et l'héroïsme s'entremêlent sans cesse dans ce butin avec un charme inexprimable. La valeur des croisés ne se cache point par bon aloi pour dissimuler les sentiments naturels de l'homme, mais n'étouffe pas. Quand ils se virent en face de la prodigieuse Constantinople, qu'ils aperçurent ces palais, ces riches palais, et ces églises innombrables qui brillaient au soleil avec leurs dômes dorés ; quand leurs regards furent promenés « et de long et de lé (large) sur cette ville de toutes les autres ère souveraine, sachez qu'il n'y eut rien de si grand à qui le cœur ne frémit... et chacun regardoit avec admiration, que par temps (bientôt) en auront mestier (be-

aucoup) de secret d'inquiétude ne les empêcha pas d'aller bravement au rivage ennemi. C'était par une claire

et radieuse journée : « Et le matin fut bel après le soleil peu levant. Et l'empereur Alexis les attendoit à grandes tailles et à grands corrois (préparatifs) de l'autre part, sonne les bozines (clairons, *buccinas*). Les croisés ne savent mie chacun qui doit aller devant : mais qui (avant) peut, ainçois arrive. Et les chevaliers issirent des seaux, et saillent en la mer jusqu'à la ceinture, tout les heaumes lacés, les glaives ès-mains, et les bons archers et les bons sergents, et les bons arbalestriers, chacun en sa compagnie où endroit elle arriva. Et les Grecs firent mult semblant del retenir (de les arrêter). Et quand ce virent lances baisser, les Grecs leur tournent le dos et s'en fuyant et leur laissent le rivage. Et sachez que oncques orgueilleusement nul port ne fut pris. »

Une autre fois ils s'en vont résolument livrer une bataille rangée à toutes les forces de l'empire grec. « Bien se voit chose périlleuse, que les croisés n'avoient que six batailles. Les Griex en avoient bien soixante, et toutes plus grandes que celles des Latins. Et tant chevaucha l'empereur tant s'approcha, qu'on se tiroit des flèches d'une armée à l'autre. Et quand ouit cela le doge de Venise, il quitta les tours de Constantinople dont il étoit déjà maître, et devouloit vivre ou mourir avec les pèlerins.... Et quand l'empereur Alexis vit ce, il commença ses gens à retraire, et retourna arrière.... Et sachez qu'il n'y eut si hardi que grand joie. Ceux de l'ost se désarmèrent, qui étoient nus et travaillés et peu mangèrent et peu burent, car peu il y eut de viande. »

Villehardouin n'embarrasse jamais son récit de ses réflexions personnelles; il reproduit les faits nettement et sans commentaires. Ce n'est pas qu'il soit indifférent, mais il est simple et entraîné. Il jette quelquefois en passant un jugement et grave comme une sentence. « Moult tinrent mal leur messe, dit-il par exemple, et moult en furent blâmés bien encore : « Sachez qu'il put bien mieux faire. » Loin de là : « Or, oïez si onques si horrible trahison fut faite par aucune gent ! » Sa narration n'est que l'événement lui-même, coloré par un reflet de sa loyauté. Quelquefois même

toute la beauté du spectacle qu'il nous présente. Il a une action héroïque, comme il l'a faite, simplement et rien voir d'extraordinaire. Quand les croisés, mécontents de l'empereur qu'ils ont rétabli sur son trône, envoient messagers pour le défier dans son palais, au milieu de sa cour et de son armée, Villehardouin, qui a fait la partie de cette ambassade, rapporte avec la plus simplicité les nobles paroles de son collègue Quesnesme. Les croisés chercheront désormais à faire à l'empereur le plus de mal possible, « et ils le lui mandent, parce qu'ils ne feroient mal ni à lui ni à d'autres, tant qu'ils ne l'ont défié; car ils ne firent oncques trahison, ni en leur temps, ni est-il accoutumé qu'ils le fassent. » Deux pages plus loin, le chroniqueur nous raconte l'infâme trahison du Grec Murzuphis, préposé à la garde de l'empereur Alexis, le tue dans son sommeil. Ce beau contraste entre les mœurs des croisés et de l'empereur ne frappe pas Villehardouin; les éléments en sont juxtaposés comme dans la nature : aucune réflexion, aucun lien ne les réunit. Ces oppositions de couleurs, ces contrastes naïves éclatent dans l'histoire du Champ de Mars, son insu et sans préméditation. C'est l'œuvre de la simplicité, c'est le caractère même du sujet : le narrateur les expose sans en avoir conscience.

Le style de cette histoire est grave, concis. Il a une certitude militaire qui tient au caractère de l'homme et à la force de la langue. Les phrases sont courtes et nettes, vives et peu variées; elles ont quelque chose de brusque et anguleuse du soldat. Le bon maréchal a des formules à son service; son admiration comme son respect se plie toujours aux mêmes charnières. Il nous invite à *ouïr une des plus grandes merveilles; à voir le miracle de Notre-Seigneur; le huz (bruit) du combat ou de l'assaut* sont toujours *aussi grands que si la terre se fondit*, la ville qu'il décrit sont toujours *les plus belles qu'on n'en a oncques depuis que le monde fut estoré*. Comme ses prédécesseurs les autres chanteurs héroïques, il emploie les formes de la narration orale : *Or oyez; or sachez; pourrez savoir, pourrez ouïr étrange prouesse*. Il leur emprunte

même des phrases toutes faites et passées dans le public des trouvères, des transitions telles qu'on les trouve chaque instant dans les chansons de geste¹. Villehard l'historien, poète encore, d'un monde réel encore poète.

Nul monument ne saurait donner une plus juste idée de la société féodale, de cette valeur sans discipline, de cette anarchie organisée, où la communauté de foi religieuse peine à introduire quelque lien. Que de difficultés à vaincre pour rassembler à Venise les seigneurs confédérés ! les uns ne veulent pas s'embarquer à Marseille, les autres parlent de retourner en Flandre, ceux-ci préfèrent la Pouille. Après de nombreux obstacles à surmonter pour réunir ensemble tous les éléments disparates. Villehardouin nous entretient sans cesse de ceux qui veulent « l'ost dépecer. » A Zara la défection est imminente ; à Corfou, les mêmes tentatives se renouvellent plus menaçantes encore : plus de la moitié de l'armée abandonne le projet d'abandonner l'entreprise. Il faut que les chefs trouvent les dissidents, se prosternent à leurs pieds, pleurant, et les attendrissent pour obtenir leur obéissance. Alors les barons consultent ensemble, et résolvent de recourir au grand centre de l'unité catholique. Ils envoient quatre messagers au pape, et le chef suprême de l'église laisse tomber du haut de son trône pontifical une parole de paix et d'union. Après la conquête, et l'élection de l'empereur, l'intérêt de la narration se disperse avec les croisades de Villehardouin, fidèle image des événements, se reflète comme eux sur la surface du nouvel empire : il court en assaut, multiplie les sièges, les combats, les faits d'armes ; il poursuit çà et là ces aventureux chevaliers, devenus d'Athènes ou comtes de Lacédémone ; et va montrer Boniface, marquis de Montferrat et de Thessalonique, dans une misérable embuscade dressée par les Bulgares. L'œuvre de Geoffroy de Villehardouin ; ombre docile des événements, elle ne s'en écarte point ; elle les suit pas à pas sans les dominer, sans les coordonner jamais ; si ce

1. En voici quelques-unes : « Or vous lairrons de cels, et dirons... Tant chevauchèrent par leurs journées qu'ils vindrent.... donna des vivres aux grands et aux petits, etc. »

Une histoire moderne, c'est déjà beaucoup plus qu'une chronique monacale.

Joinville.

Quand on passe de Villehardouin à Joinville¹, on s'aperçoit qu'on a franchi près d'un siècle. Le moyen âge a déposé son videur et son austérité. Le voilà qui prend de l'expression, la physionomie; ce n'est plus seulement le guerrier brave et sage, qui, dans ses narrations, va toujours droit au fait, sans retard, sans digression, sans préoccupation personnelle; c'est un causeur naïf qui déroule pour vous tous ses souvenirs; qui se raconte volontiers lui-même, non par vanité, mais par abandon, par confiance, par le besoin si français de se rattacher sa personne à tout ce qu'il raconte. Joinville est l'inventeur de ce genre historique qui nous appartient en propre et qu'on nomme des *Mémoires*. Il y a un charme tout particulier dans le mélange des grands faits de l'histoire avec les impressions et les aventures personnelles de celui qui les reproduit; les détails particuliers rapprochent de nous les événements et leur donnent une couleur et en quelque sorte un parfum d'actualité emprunté à notre expérience de chaque jour. N'est-ce pas heureux, par exemple, de rencontrer dans la vie de saint Louis, sujet des *Mémoires* de Joinville, l'aveu touchant l'émotion qu'éprouva l'historien lui-même, quand il partit avec le roi pour la terre sainte? Il avait préludé au grand voyage d'outre-mer par de pieuses visites aux églises voisines de son château. « Et ainsi que je allois de Bleicourt à Saint-Urbain, dit-il, et qu'il me falloit passer auprès du chastel de Joinville, je ne osois onques tourner la face devers Joinville, pour d'avoir trop grand regret, et que le cœur me attende de ce que je laissois mes deux enfants et mon bel chastel de Joinville que j'avois fort au cœur. »

Ne craignez pas toutefois qu'égaré dans une stérile causerie, le mémoire perde rien chez Joinville du haut intérêt de l'histoire. Doué d'une souplesse merveilleuse, l'écrivain monte et redescend tour à tour; sa plume obéit à toutes les

¹ Né en 1223, mort en 1317.

impulsions des événements, à tous les souffles de sa pensée. Elle montera même jusqu'à la poésie, quand il lui faudra décrire quelque scène frappante. Écoutons-le raconter le départ de la flotte :

« Et tantôt le maître de la nau s'écria à ses gens qui étoient au bec de la nef : est votre besogne prête? Sommes-nous à point? et ils dirent que oui vraiment. Et quand les prêtres et les clercs furent entrés, il les fit tous monter au château de la nef, et leur fit chanter au nom de Dieu qui nous voulût bien tous conduire. Et tous à haute voix commencèrent à chanter ce bel hymne : *Veni, Creator spiritus*, tout de bout en bout, et, en chantant, les mariniers firent voile de par Dieu. Et incontinent le vent s'entonne dans la voile, et tantôt nous fit perdre la terre de vue, si que nous ne vîmes plus que le ciel et la mer, et chacun jour nous éloignâmes du lieu dont nous étions partis. Et par ce veux-je bien dire que icelui est bien fol, qui sut avoir quelque chose de l'autrui, et quelque péché mortel en son âme, et se boute en un tel danger. Car, si on s'endort au soir, l'on ne sait si on se trouvera le matin au sous de la mer.

« Toutes les naus se partirent et firent voile, qui étoit plaisante chose à voir. Car il sembloit que toute la mer, tant qu'on pouvoit voir, fût couverte de toiles, de la grande quantité de voiles qui étoient tendues au vent, et il y avoit dix-huit cents vaisseaux que grands que petits. »

Pour mieux saisir le caractère distinctif de Joinville, rapprochons de ce passage un morceau analogue de Villehardouin :

« Adonc furent départies les nefes et les huissiers (vaisseaux de transports garnis d'*huis* ou de portes) par les barons. Ha Dieu! tant bon y eut mis! (tant de choses précieuses y furent mises!) Et quand les nefes furent chargés d'armes et de viandes et de chevaliers et de sergents, et les écus furent portendus environ des bords et des chaldeals (dunettes) des nefes, et les bannières dont il avoit tant de belles!... Ne onques plus belle estoire (flotte) ne partit de nul port.

« Et le jour fut bel et clair, et le vent doux et sonef; et ils laissèrent aller les voiles au vent. Et bien témoigne Joffroi,

chal de Champagne, qui cette œuvre dicta, qui onc ne son escient, si comme cil qui à tous les conseils fut, si belle chose ne fut vue. Et bien sembloit estoire qui t conquerre, que tant que on pouvoit voir à l'œil, ne on voir sinon voiles de nefes et de vaisseaux, si que les hommes s'en éjouissoit moult. »

ces deux descriptions les différences sont frappantes. remarquable peut-être, c'est d'un côté l'aisance de avec laquelle Joinville développe ses impressions, ses réflexions pieuses et naïves, de l'autre l'espèce de le qui pèse encore sur le style de son devancier. Villin éprouve évidemment les mêmes émotions, mais il lésespérer de les rendre. Il a recours aux exclama-

Ha Diex! » aux expressions largement collectives : « on y eut mis! » aux louanges vagues quoique exagérées. Ne onques plus belle estoire.... » On chercherait en lui ces détails familiers et si pittoresques qui font tableau de la description de Joinville. Il aperçoit bien une grande quantité de voiles, mais il ne rencontre pas la vision frappante de son successeur : il ne retrouve pas la peinture du *maria undique et undique cœlum*. Enfin, tout éjoui de ce jour pur, de cet air doux, de ce spectacle de la flotte qui part pleine d'espérance et de confiance, impatienté de ne pouvoir exprimer tout cela, il a pris son grand moyen descriptif : il vous jure sa parole d'honneur que tout cela était fort beau.

Libre et en quelque sorte plus épanoui dans son style, Joinville l'est également davantage dans sa pensée. Il raconte, il commente, il compare, il moralise. Souvent il ne recule pas devant une digression, quand elle lui paraît opportune; il introduit dans son récit ce que nous apprenons un peu ambitieusement des recherches. Il examine l'Orient à l'époque de la croisade d'Égypte, les princes qui y étaient; il nous entretient de l'origine des Assassins, de l'origine des Tartares; il nous parle des sources du Nil et des phénomènes de l'inondation. Ce qu'il n'a pu voir de ses yeux, il le recueille volontiers de la bouche de ses compagnons, et il va ramassant avec curiosité sur sa route les récits,

les anecdotes, les merveilles des voyageurs : en cela Joinville s'achemine déjà vers celle de Froissart.

Mais ce qui n'appartient qu'à lui et ce qui fait de son œuvre inimitable, c'est le caractère aimable de l'homme qui s'y révèle à chaque instant, c'est un mélange grand d'enjouement et de sensibilité, assaisonné par un grain fine naïveté champenoise. Élevé à la cour de l'élégant Thibaut de Champagne, perfectionné par le contact d'un esprit juste et élevé comme saint Louis, Joinville joint le sérieux d'un homme pratique quelque chose de la vivacité gère des troubadours. Son histoire n'est plus une chronique geste, c'est quelquefois un charmant fabliau. Au plus grand danger, sa gaieté ne l'abandonne point. Environné de vassaux qui le harcèlent lui et son cousin le comte de Soissons, quand ils « sont retournés de courir après ces vilains, ils trouvent d'humeur à railler ensemble et à se dire : « La crier et braire cette canaille, encore parlerons-nous de cette journée ensemble devant les dames. » Cette gaieté de caractère rend plus touchante la sensibilité qui s'y mêle ; et bien qu'elle est exempte de toute affectation. Elle s'exprime en traits simples et rapides. Pendant une épidémie, Joinville était bien malade ; « pareillement l'étoit son pauvre chapelain. Un jour advint, ainsi qu'il chantoit messe, le sénéchal couché dans son lit, quand le prêtre fut à droit de son sacrement, Joinville l'aperçut si très-malade visiblement il le voyoit pâmer. » Joinville se lève au court le soutenir. « Et aussi acheva-t-il de célébrer sa messe et onque puis ne chanta, et mourut. Dieu en ait l'ame. » Joinville n'était mieux fait que Joinville pour comprendre le cœur du bon saint homme roi. » Quand le prieur de l'Hôpital demanda à saint Louis « s'il savoit aucunes nouvelles de son frère le comte d'Artois, le roi lui répondit que oui bien, et qu'il savoit bien qu'il étoit en paradis. » Le roi essaya de le reconforter en faisant l'éloge de la valeur que le roi avait montrée, de la gloire qu'il avait acquise ce jour, « et le bon roi répondit que Dieu fut adoré de ce qu'il avoit fait. Et lors lui commencent à cheoir les larmes des yeux à force, dont maints grands personna-

ant ce, furent moult oppressés d'angoisse et de compassion.

Saint Louis est l'âme de cette composition, comme de cette époque historique : il forme l'unité de cette œuvre, comme celle de la France. L'ouvrage de Joinville reproduit dans sa marche, dans son intérêt, l'image de ce qui se passait alors dans la nation. Tout se groupe autour d'un seul homme, les détails se subordonnent et s'organisent relativement à un centre. Villehardouin avait merveilleusement peint l'indépendance féodale; Joinville, même par la forme biographique qu'il a choisie, exprime déjà l'importance croissante de la royauté.

Froissart.

La féodalité, prête à disparaître de la scène du monde, jeta le plus vif éclat dans la *Chronique* de messire Jehan Froissart, chanoine et trésorier de l'église collégiale de Chimay, à Valenciennes vers l'an 1337¹. Son ouvrage est un vaste tableau d'histoire plein de mouvement, brillant de couleurs, splendide de costumes : batailles, fêtes, tournois, sièges de villes, prises de châteaux, grandes chevauchées, escarmouches hardies, nobles faits et manèges d'armes, entrées des princes, assemblées solennelles, bals et habillements de cour, toute la vie militaire et féodale du quatorzième siècle s'y reflète, s'y accumule dans une magnifique profusion. Froissart est le Walter Scott du moyen âge.

Son œuvre est un singulier exemple de la préoccupation exclusive d'une société d'élite, qui, satisfaite d'elle-même, fière de son élégance superficielle, ne voit rien au-dessous et au delà, et ne sent pas même le sol de la patrie qui s'ébranle et s'entr'ouvre pour l'engloutir. bercée par les romans de chevalerie, qui formaient la lecture unique des cours et des châteaux, elle transportait ses rêves dans la réalité; la fiction, après être née de la société féodale, réagissait sur elle et la modifiait à son tour. Historien fidèle d'une pareille époque, Froissart se laisse, comme elle, charmer par ses fri-

¹ Il mourut en 1400.

CHAPITRE XVII.

splendeurs ; son père était, dit-on, peintre d'armoiries, même n'est pas autre chose : son histoire est un blasonnet, mais amusant.

destinée le plaça au point de vue le plus commode pour écrire une pareille chronique. Froissart est un de ces mondains attachés à la domesticité des châteaux ; il est près de la scène pour bien voir, assez inoccupé pour ce qu'il voit. Ce n'est plus, comme Villehardouin ou Joinville, un noble seigneur, un vaillant chevalier, qui, après une longue vie de guerre, consacre quelques années de vieillesse à recueillir les souvenirs de ce qu'il a fait, de ce qu'il a vu. C'est un écrivain de profession, qui n'a d'autre rôle, d'autre goût que l'histoire : il s'appelle lui-même *un historien*. Il n'est pas qu'il ne se laisse aller, dans ces brillantes cours, à quelques mondaines distractions, qu'il ne prenne part, pour son compte, aux épisodes les plus frivoles de son drame, mais pour le moins le monde qu'il décrit donne un nouveau relief à ses peintures ; et quand il se *réveille de nouveau*, il se *dedans sa forge, pour ouvrir et forger en la haute et basse matière du temps passé*. Vivre et conter, c'est pour lui la même chose. Né actif, remuant, avide de plaisir, d'agitation et de spectacle ; l'histoire lui plaît à ce point que c'est un moyen d'exister davantage en multipliant ses pérégrinations. Car l'histoire n'était point alors dans l'étude solitaire et sur les rayons poudreux des archives ; il fallait la suivre sur tous les grands chemins, au milieu de toutes les cours, dans les châteaux, dans les hôtelleries. Froissart allait chercher parfois dans les montagnes d'Écosse, trottant sur son cheval gris, avec sa malle en croupe, et menant en laisse un blanc lévrier ; parfois il la rencontrait sur la route au château d'Orthez, où un chevalier, messire Espaing du Lion, couchant côte à côte avec notre historien, lui apprend, en faisant, mille détails, mille souvenirs qu'il rattache à ces châteaux, à toutes les villes, à tous les endroits qu'ils ont vus. Nous trouvons tour à tour notre chroniqueur à la cour de Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, dont il était le secrétaire et qu'il desservait en cette qualité « de beaux dictés et de beaux amoureux, » puis à Milan avec Boccace et Chaucer, au

milieu des fêtes d'un mariage princier ; ensuite à Lestines, dont il obtint la cure, et où il laissa « cinq cents écus chez les taverniers » ses paroissiens. De là il passe chez Wincéslas, duc de Brabant, chez Gui, comte de Blois, chez Gaston Phébus, comte de Foix. Il visite deux fois Avignon, traverse l'Auvergne, vient à Paris. On le voit, en moins de deux ans, dans le Cambrésis, dans le Hainaut, en Hollande, une seconde fois à Paris, en Picardie, puis dans le Languedoc, puis encore à Paris, à Valenciennes, à Bruges, à l'Écluse, dans la Zélande, enfin dans son pays. Toute sa vie, comme sa chronique, n'est qu'une longue chevauchée ; Froissart est le chevalier errant de l'histoire. Il improvise ses récits en courant, il saisit les événements à mesure qu'ils se font, et semble ne s'arrêter d'écrire qu'afin de leur donner le temps de naître.

On pressent quelle dût être l'influence d'une telle vie sur l'œuvre qui en fut le fruit. On ne peut demander à Froissart la critique sévère, l'examen consciencieux des témoignages ; il les accueille à mesure qu'ils se présentent, il les enregistre avec une averse curiosité. Au sortir d'une fête, d'un repas, d'une conversation qui s'était prolongée bien avant dans la nuit, et où chacun racontait à l'envi ce qu'il avait vu, ce qu'il avait cru faire, l'historien voyageur rentrait dans sa chambre, et, avant de se coucher, jetait à la hâte sur le papier ce qu'il avait pu retenir. Impartial, quoi qu'on en ait dit, il reproduisait fidèlement les récits de ses hôtes ; il n'y mettait du sien que la couleur et la vie. Ce n'est pas à dire que les faits qu'il raconte soient toujours vrais ; influencé à son insu par ceux qui l'environnaient, Froissart a pu transmettre des inexactitudes, mais non les créer ; c'est un miroir fidèle qui reproduit quelquefois des personnages déguisés.

Une autre conséquence de sa méthode, c'est le désordre et la confusion dans la chronologie. Son histoire s'étend depuis l'an 1326 jusqu'en 1400. Elle ne se borne pas aux faits dont la France fut le théâtre ; elle raconte avec autant de détails les événements qui eurent lieu en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Flandre. Elle nous donne des renseignements précieux sur les affaires de Rome et d'Avignon, sur celles d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie. Elle parle même quelquefois de

CHAPITRE XVII.

asse et de la Hongrie, de la Turquie, de l'Afrique et des pays d'outre-mer. Quel ensemble peuvent former tant de divers, sans autre lien que celui du hasard et de la chance? Dans certains chapitres on trouve plusieurs histoires différentes commencées, interrompues, reprises, discontinuées de nouveau; on rencontre les mêmes faits racontés plusieurs fois, pour être réformés, contredits, démentis, démentés. Froissart est un conteur plutôt qu'un écrivain : il ne s'arrête jamais, il redit.

Le style présente ainsi les caractères de l'improvisation : ne demandez pas cette précision sévère, ces expressions exactes qui simplifient l'histoire et l'agrandissent. Froissart est un prodigue de mots et de détails. Les objets se présentent en foule et tous à la fois sous sa plume; il les accueille avec complaisance, les place tous au premier plan, et détruit la perspective : il ne sait ni résumer ni abstraire. Par compensation, jamais peut-être narrateur n'eut une imagination plus heureuse et plus vive : il voit tout en images, il donne à tout une forme dramatique. Cette qualité est le brillant du défaut que nous lui reprochions tout à l'heure. Froissart peint toute chose, par impuissance de rien généraliser; il décrit la circonférence de l'histoire parce qu'il ne peut aller jusqu'au cœur. Sa prolixité n'est aussi que l'excès et quelque sorte l'ivresse d'une qualité. La prose française, lassée enfin de ses entraves, heureuse de pouvoir tout dire, s'amuse à tout dire, comme pour avoir le plaisir d'être entendue. On croit ouïr le naïf et charmant verbiage d'une voix d'enfant.

Terminons ces remarques en citant quelques lignes de son style. Il ne sera pas sans intérêt d'entendre la naïveté et réfléchie du seizième siècle juger la naïveté candide du quatorzième. « J'aime les historiens ou fort simples ou fort subtils. Les simples, qui n'ont pas de quoi y mêler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice et d'enregistrer à la bonne foi toutes choses sans choix et sans triage, laissent le jugement entier pour la connaissance de la vérité. Tel est, par exemple, le bon Froissart, qui a marché

ses entreprises d'une si franche naïveté, qu'ayant fait aucune faute, il ne craint aucunement de la reconnaître et corriger en droit où il en est averti, et qui nous représente la diversité des mêmes bruits qui couraient, et les différents rapports qu'on faisait. C'est la matière de l'histoire nue et informée : chacun peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. »

Commines.

En quittant Froissart et ses imitateurs, les chroniqueurs burgignons, pour écouter Philippe de Commines¹, on change de monde comme d'époque. Au spectacle brillant et animé des passes d'armes féodales succède l'étude grave et instructive de la politique naissante. L'habileté, le calcul était déjà fond du quatorzième siècle ; il se cachait mal sous les oripeaux chevaleresques de Froissart ; maintenant il est monté à surface, il se montre à nu et sans vergogne. L'inspiration épique du moyen âge a disparu de toute l'Europe, le vent partout à la ruse, à la perfidie, au crime. L'Italie a ses Médicis, son Machiavel ; l'Angleterre a son Richard III ; l'empereur Frédéric III répond aux ambassadeurs à la manière de Tarquin, et dérobe à notre La Fontaine l'inspiration d'une de ses meilleures fables². Enfin, le trône de

¹. Philippe de Commines, sieur d'Argenton, né en 1445, en Poitou, mourut en 1509. Ses *Mémoires* ont pour objet les règnes de Louis XI et de Charles VIII, 1464 à 1498.

². « Combien que cet empereur eût été toute sa vie homme de très-peu de vertu, si était-il bien entendu ; et, pour le temps qu'il avait vécu, il avait beaucoup d'expérience.... Ledit empereur répondit aux ambassadeurs du roi d'Allemagne qu'il y avait un grand ours qui faisait beaucoup de mal. Trois compagnons de la dite ville, qui hantaient les tavernes, vinrent trouver un tavernier à qui ils devaient, prier qu'il leur accrut encore leur écot, et qu'il leur payerait le tout ; car ils prendraient cet ours, qui faisait tant de mal, et dont la peau valait beaucoup d'argent, sans les présents qui leur seraient faits des bonnes gens. Ledit hôte accomplice leur demanda ; et quand ils eurent dîné, ils allèrent aux lieux où hantait cet ours, et comme ils approchaient de la caverne, ils le trouvèrent plus près d'eux qu'ils pensaient. Ils eurent peur ; si se mirent en fuite. L'un gagna un arbre, et se fit vers la ville ; le tiers, l'ours le prit et le soula fort sous lui, en lui rochant le museau fort près de l'oreille. Le pauvre homme était couché tout contre terre et faisait le mort. Or, cette bête est de telle nature, que ce qu'elle tient, soit homme ou bête, quand elle voit qu'il ne se remue plus,

France est occupé par l'homme le plus savamment perf son époque, par le héros de Commines, Louis XI¹.

L'histoire de Commines est dramatique, non dans tails, mais dans son ensemble; elle nous présente un pleine d'intérêt entre l'esprit politique qui vient de na l'esprit féodal, violent et étourdi, qui va succomber d'ailleurs la cause de l'unité française que défend ce ro gaire d'habitude et de langage, contre son vaillant, imp mais non moins perfide adversaire, Charles, duc de Bour Commines s'attache à saisir et à peindre toutes les pé de cette action; il suit avec amour la partie engagée e deux nobles joueurs. Il prend plaisir à démêler toutes plications de cette savante intrigue. En le lisant, on c tendre un homme habile qui vous explique les ressor ingénieuse machine. De l'injustice des entreprises, de france des peuples, de l'atrocité de ces guerres, où l Bourguignon sème partout l'incendie et les supplice sa ville de Liège, pend les bourgeois, coupe les po prisonniers, assez peu importe à Commines. Tout l'étude des effets et des causes, plein d'admiration p

elle le laisse là, cuidant qu'il soit mort. Et ainsi ledit ours laissa homme, sans lui avoir fait guère de mal, et se retira en sa caverne le pauvre homme se vit délivré, il se leva, tirant vers la ville. Son qui était sur l'arbre, ayant vu ce mystère, descend, court, et crie ap qui était devant, qu'il l'attendit. Lequel se retourna et l'attendit. furent joints, celui qui était dessus l'arbre demanda à son comp serment, ce que l'ours lui avait dit en conseil, que si longtemp tenu le museau contre l'oreille. A quoi son compagnon lui répond « disait que jamais je ne marchandasse la peau de l'ours, jusqu' « lête fût morte. » Et avec cette fable paya l'empereur notre roi, autre réponse à son homme : comme s'il voulait dire : « venez i « vous avez promis, et tenons cet homme, si nous pouvons; et j « tons (partagons) ses biens. » Ph. de Commines, liv. III, chap. 1

1. « Quand on pensera aux autres princes, on trouvera ceux-ci gra et notables, et le nôtre très-sage; lequel a laissé son royaume ac paix avec tous ses ennemis. » Commines, liv. IX, chap. ix.

2. Charles le Téméraire se rendait franchement justice. « Ledit pela à une fenêtre, dit Commines, et me dit : « Voilà le seigneur « me presse de faire mon armée la plus grosse que je puis, et me « ferons le grand bien du royaume. Vous semble-t-il, si j'y entre a « pagnie que j'y mènerai, que j'y fasse guère de bien ? » Je lui riant qu'il me semblait que non. Et il me dit ces mots : « J'aim « bien du royaume de France, que monseigneur d'Urfé ne pens « un roi qu'il y a, j'en voudrais six. » Commines, liv. III, chap. vi

t, il triomphe quand il peut suivre trois ou
ons politiques qui se trament en même temps,
r ses doigts tous ces fils diplomatiques qui se
isent, se divisent, se rejoignent, saps jamais
s'écrite avec joie : « Et se menoient tous ces
emps et en un coup ! » Il dirait volontiers à
e ce médecin passionné pour son art : « Vous
belle maladie ! » Quelle bonne fortune pour
é sous sa main « un très-sage roi » qu'il faut
ne de comprendre ! A voir ce prince chétif et
les sots s'en moquent, mais ce sont des sots.
ulgaires, sous son bizarre accoutrement, notre
nu l'idéal qu'il a rêvé. La naissance a placé
s du duc de Bourgogne, mais cet homme n'en-
lles intrigues ; Commines le quitte et passe du
par trahison, mais par sympathie. Louis XI
aient nécessaires l'un à l'autre ; séparés, ils
la postérité la moitié de leur valeur : à un tel
in tel historien. Ils se complètent mutuelle-
langage achève la pensée. Le roi ne dédai-
mer lui-même son favori, en qui il trouvait
e ; il lui expliquait sa politique, lui racontait
quelquefois les événements des temps passés :
leçon d'histoire. Ainsi lui apprit-il les dé-
de Jean sans Peur au pont de Montereau'.
amitié, il le faisait coucher dans sa chambre,
entrevues politiques vêtu exactement comme
é ainsi à la source des informations, Philippe
at remplir le premier devoir de l'historien :
vérité. Il « se délibéra de ne parler de chose
et qu'il n'eût vue ou sue de si grands person-
ent dignes de croire. » L'histoire prend donc
nouveau ; elle devient critique, elle reçoit et
nages. Elle n'a plus pour objet d'amuser,
. Philippe écrit « afin qu'on connaisse les

c.

c'était une mesure de précaution pour dépister les

habiletés de quoi on use en France. » Aussi n'épargne point les leçons, les raisonnements. Ses réflexions ne point de ces maximes brillantes ou profondes, à la manière de Tacite, qui concentre la pensée en un trait, et jette là un éclair sur les abîmes les plus cachés du cœur humain. Les conclusions de Commines se développent à l'aise et sans prétention d'éloquence; elles cachent, comme son héros, le coup de sens sous une allure vulgaire. Elles sont surtout pratiques et politiques. Il « fait son compte que bêtes ni hommes ne s'amuseront point à lire ces Mémoires; mais pour les autres gens de cour y trouveront de bons avertissements à son avis. » C'est donc à leur usage qu'il commente les événements. Il leur indique, par exemple, les précautions à prendre dans l'envoi et la réception des ambassadeurs; il conseille de ne jamais hasarder une bataille quand il est possible de l'éviter; il engage les princes à traiter ensemble; il montre combien il est dangereux pour les princes de blesser leurs inférieurs par des paroles outrageantes; il leur fait remarquer les sujets de se faire craindre de leurs maîtres.

Tel est le genre de réflexions qu'affectionne Commines. Rien de général, rien de vraiment humain; ses maximes s'appuient encore à l'expérience personnelle, d'où elles sortent. Elles n'ont pour sphère que les cours et le gouvernement. Au-dessus, l'auteur ne voit plus que le ciel et une providence, qui le dispense de rien rechercher au delà.

Dans sa narration comme dans sa politique, Commines est peu batailleur. Il ne s'amuse guère à décrire les combats; lui arrive quelquefois d'enfermer dédaigneusement une bataille dans une phrase incidente. Il s'attache à consigner le résultat des opérations militaires et les causes qui l'ont produit. Quant à l'effet dramatique du récit, il s'en occupe peu. Il détruit même volontiers par une digression, plus juste à raisonner que de bien peindre.

Toutefois cet écrivain si insoucieux de la couleur, se montre quelquefois en ne cherchant que la vérité. C'est tout quand il parle du roi Louis XI que son impression la plus lointaine se traduit par les traits les plus expressifs. Il n'y a rien de plus frappant que le portrait qu'il trace de ce prince

illoit fort court, et si mal que pis ne pouvoit; et assez
vais drap portoit aucunes fois, et portoit un mauvais cha-
t, différent des autres, et une image de plomb dessus. »
urs il nous le montre dans ses méditations politiques.
alla le roi pour se mettre à table, ayant plusieurs ima-
tions pour savoir s'il enverroit vers les Anglois ou non.
rant que se seoir à table, m'en dit quelques paroles; car
it fort privément et souvent à ceux qui étoient plus pro-
s de lui, et aimoit à parler en l'oreille.... Incontinent
fut assis à table, et eut un peu imaginé (comme vous
qu'il faisoit, et en telle manière qu'elle étoit bien étrange
qui ne le connoissoient. Car, sans le connoître, l'eussent
mal sage; mais ses œuvres témoignent bien le contraire),
dit en l'oreille que je me levasse.... » Rien n'égale la
té comique de la scène où le roi, pour brouiller entre
es ennemis, dont il a reçu en même temps les ambassa-
, fait cacher les uns derrière un paravant, pour qu'ils
dent la manière de penser des autres. « Et le roi se vint
sur un escabeau, rasibus dudit ôte-vent, afin que nous
ons mieux entendre les paroles que disoit Louis de Cre-
et son compagnon.... Louis de Creville commença à
faire le duc de Bourgogne, et à frapper du pied contre
et à jurer saint George, et qu'il appeloit le roi d'Angle-
Blanc-Borgne..., et toutes les moqueries qu'en ce monde
possible de dire d'homme. Le roi rioit fort; et lui disoit
rier plus haut, qu'il commençoit à devenir un peu sourd
il le dit encore une fois. L'autre ne se feignoit pas, et
mençoit encore de très-bon cœur. Monseigneur de
y, qui étoit avec moi en cet ôte-vent, étoit le plus ébahi
onde. »

lgré le ton simple et en quelque sorte bourgeois qu'af-
ne Commines, la vérité d'observation, la vue claire des
s intérêts politiques, arrive quelquefois chez lui jus-
plus beau style de l'histoire. Le tableau qu'il trace
ésultats de l'administration de Louis XI a une gran-
calme et simple à laquelle l'histoire moderne n'étoit pas
parvenue, et qu'elle ne devait guère surpasser. Com-
nous présente l'Europe entière soumise à l'influence

du roi, la Bretagne en paix avec lui, l'Espagne contra repos, l'Italie recherchant son amitié. « En Allemagne les Suisses lui obéissant comme sujets; les rois d'Espagne et de Portugal étoient ses alliés. Partie de Navarre faisoit ce qu'il vouloit. Ses sujets trembloient devant lui. » La même sembla abaisser pour ce prince sa majesté vénérable, les objets sacrés quittaient le sanctuaire et venaient dans la chambre du moribond « pour lui allonger la vie. Tout cela n'y faisoit rien; et falloit qu'il passât par là où les rois sont passés⁴. »

Le sentiment moral, qui semble percer sous la dernière partie de cette peinture, manque trop généralement à Louis XI. Il est dévot plutôt que religieux; à l'influence de la volonté arbitraire de Dieu plus qu'à l'autorité inviolable du devoir et à la sainteté de la vertu. Il a bien quelques scrupules à propos des machinations du roi « quant à la conscience; » mais il se rassure bien en songeant qu'après tout « c'étoit un des plus sages et des plus subtils qui aient régné en son temps. » L'âge où la politique succédait à la force, l'habileté seule occupait toutes les pensées et n'y laissait de place pour aucune autre admiration. La politique, dans son enfance, marche en droite ligne; plus tard elle tiendra compte de la justice, ne fût-ce que par calcul. On peut dire de la politique dans ses rapports avec la probité, ce qu'on a dit de la science à l'égard de la religion : naissante, elle nous en écarte; agrandie, elle nous y ramène. Commines commence à marcher vers la morale, mais il est encore en chemin.

Christine de Pisan et Alain Chartier.

Entre Froissart et Commines se placent, comme trait d'union, deux écrivains dont le mérite explique jusqu'à un certain point la supériorité surprenante de Commines. Christine de Pisan et Alain Chartier, sans être, à proprement parler, des historiens, servent de degré entre le dernier chroniqueur et le premier philosophe.

⁴. Liv VI, chap. x.

en âge et le premier des temps modernes¹. Christine et Jean sont tous deux poètes, moralistes, rhéteurs. Ils placent réflexion à côté du fait, la citation à côté de la pensée. L'un et l'autre aiment et connaissent les anciens. Ils nomment Virgile, Cicéron, Virgile, qu'ils ont lus; Orphée, Musée et Parnasse, qu'ils admirent un peu sur parole; Homère *qui a cueilli aux arbres de l'Hélicon maint rameau pour faire flûtes flautois* (flageolets) *desquels issit chants mélodieux*. Tous deux aspirent à quelque chose de plus que la chronique, ils veulent être orateurs et presque philosophes. Dans des cadres empruntés à la poésie contemporaine, dans des songes, des visions, souvenirs du *Roman de la Rose*, ils font entrer des morceaux oratoires souvent éloquentes, surtout chez Alain Chartier, inspiré par le spectacle des malheurs de sa patrie. Le style même de ces deux écrivains prend une gravité, une majesté noble et périodique tout à fait inconnue aux prosateurs qui les précèdent. En parcourant le *Quadriloge* de Chartier, on croit quelquefois lire un auteur moderne habile à composer symétriquement sa période et à opposer entre eux les différents membres qui la composent. C'est sans doute l'ensemble de ces qualités toutes nouvelles qui mérita à Chartier le hommage non moins nouveau de la dauphine Marguerite d'Écosse (femme du prince qui devint Louis XI), laquelle, passant avec une grande suite de dames et de seigneurs dans une salle où il étoit endormi, l'alla baiser en la bouche: chose dont s'étant quelques-uns émerveillés, parce que, pour le vrai, nature avoit enchâssé en lui un bel esprit dans un corps de mauvaise grâce, cette dame leur dit qu'ils ne se devaient étonner de ce mystère, d'autant qu'elle n'entendoit voir baisé l'homme, ainsi la bouche de laquelle étoient issus tant de mots dorés². » Charles V accueillant à sa cour l'Ita-

1. Christine, fille de Thomas de Pisan, née à Venise en 1363, suivit en France son père, devenu astrologue de Charles V; elle épousa Etienne du Castel, et mourut veuve après 1420. Elle a composé beaucoup d'ouvrages en vers et en prose, entre autres la *Vie de Charles V*.

Chartier, né en 1386, en Normandie, mourut en 1458. Ses principaux ouvrages en prose sont : l'*Histoire de Charles VII*, le *Curial* (courtisan), l'*Espérance* et le *Quadriloge*.

2. Étienne Pasquier, *Recherches de la France*, liv. V, chap. xviii.

lienne Christine de Pisan, Marguerite d'Écosse honorant d'un baiser le savant mais un peu pédantesque Alain Chartier, c'est la France avide du savoir antique et saluant de son admiration naïve les premières lueurs de la Renaissance.

CHAPITRE XVIII.

THÉÂTRE DU MOYEN AGE.

Germes du drame dans l'office divin. — Souvenirs du théâtre païen.
Analyse des vierges folles. — Jeux de saint Nicolas.

Germes du drame dans l'office divin.

Le théâtre, aussi bien que l'histoire, nous montre la pensée moderne naissant dans le sein de l'Église et s'en séparant à son tour pour commencer une vie indépendante et laïque.

On s'expose à de graves erreurs quand, pour connaître le théâtre d'une époque qui n'est plus, on se contente de l'étudier dans la lettre morte qui semble le contenir. Le drame n'est pas sur le papier du poète ; il est dans l'âme du spectateur, dans l'attente inquiète, dans l'étonnement naïf, dans la terreur, dans la pitié, dans toutes les passions qui s'y éveillent tour à tour. Le poème écrit n'est que le ressort qui met en jeu cette immense machine, ressort nécessairement approprié aux rouages qu'il doit faire mouvoir. Son seul rôle est d'aller chercher au fond des cœurs les idées qu'y ont déposées l'éducation, les croyances religieuses, les habitudes de chaque jour ; de remuer, de combiner ces éléments dramatiques, d'en créer tout un monde d'émotions nouvelles. C'est donc à tort qu'on a dédaigné le théâtre du moyen âge, en parcourant avec nos idées modernes les débris inanimés qui nous en restent. C'était juger un panorama après en avoir détruit la perspective. Certes elles n'étaient pas sans puissance ces œu-

lramatiques qui déployaient devant un peuple, qui lui
ent voir et toucher les objets les plus sérieux et les plus
nts de ses méditations, le ciel, l'enfer, les miracles, la
n du Christ, la destinée future de l'homme, rapprochée
et rendue palpable grâce à cette vulgarité de détails
oque aujourd'hui notre goût littéraire. On ne deman-
u poète ni combinaisons savantes ni préparations labo-
s. La foi du peuple allait au-devant de ses paroles, et
a foi l'émotion ; les esprits étaient remplis de merveil-
croyances ; le miraculeux était seul vraisemblable. La
n'était point un mécanisme impassible, soumis à
nelles et irrévocables lois : toute pleine de saintes in-
es, elle obéissait à chaque instant à la volonté arbitraire
eu, à la puissante intercession des justes. La prière était
orte de magie qui triomphait de toutes les résistances de
tière. Noble pressentiment de la souveraine royauté de
ligence ! L'univers tressaillait à la voix de l'homme, les
aux rendaient leurs proies, les cieux laissaient descen-
s visions divines. Les statues des saints s'agitaient sur
bases de pierre ; dans l'ombre de la nuit, on écoutait
plaintive des trépassés, et le jour on attendait avec anxiété
de la trompette de l'ange, signal du dernier jugement.
re était si malheureuse qu'il fallait bien se souvenir du
Aussi, le *salut* était-il la grande affaire : les princes, les
eurs en étaient quelque peu distraits par les soins de
ition ou des plaisirs ; mais le peuple vivait surtout par
rance. Sa vraie patrie c'était le ciel, sa vraie maison
t l'église, ses plaisirs les plus purs c'étaient les magni-
s solennités du culte catholique, qui trompaient un mo-
sa misère et l'enivraient d'encens, de lumière et d'har-
ie. Aussi avec quelle joie épiait-il le retour de ces fêtes
elles qui marquent les saisons de l'Église ! quel bon-
pour lui de voir renaître tous les ans le Christ au milieu
joyeux noëls, de le voir ressusciter et s'élever au cieux
me pour lui préparer sa place ! l'enfant comprenait ce
qu'une jeune mère tenait dans ses bras, et le vieillard,
evoyant les fêtes de sa jeunesse, croyait recommencer à
e.

L'église répondait merveilleusement à ce besoin du peuple. Son culte n'était qu'un long et divin spectacle. Quels magnifiques théâtres que ces vastes cathédrales gothiques, qui paraissent étroites à force de hauteur, et semblent chercher à embrasser le ciel dans leurs voûtes hardies, construites sans autre pour Dieu seul ; car l'homme n'en couvre que le pavé : le reste est vide, et ce reste est immense. C'est là qu'au jour mystérieux des vitraux coloriés ou des cierges bénits, aux sons graves et étranges de l'orgue, se déroulaient les longues processions, chœurs somptueux de la tragédie chrétienne. Ensuite commençait la représentation des saints mystères.

C'était, à Noël, l'office du *Præsepe* ou de la crèche ; celui de l'*Étoile* et des trois rois mages, au jour de l'Épiphanie ; celui du sépulcre et des trois Marie, à Pâques ; véritables drames, où l'on voyait, par exemple, les trois saintes femmes, représentées par trois chanoines, la tête voilée de leur aumusse pour compléter la ressemblance, *ad similitudinem mulierum* dit le rituel ; ou bien c'était un prêtre qui, montant sur le jubé et quelquefois sur la galerie extérieure au-dessus du portail représentait l'ascension de Jésus-Christ. Les rôles mêmes, écrits et récités ou plutôt chantés, ne manquent pas à ces mystiques acteurs. Dans le récit de la Passion, les paroles que l'Évangile prête à chaque personnage sont confiées à autant de prêtres, dont chacun parle à son tour et donne ainsi plus de vérité et de vie au dialogue. Là était le germe du théâtre chrétien, des *mystères* ou actions dramatiques tirées de l'Écriture sainte. Les *miracles*, autre genre de représentations qui avaient pour sujet la vie merveilleuse des saints, naquirent aussi du culte d'une façon analogue. Les *proses* ou *sequences* chantées avant l'Évangile, n'étaient d'abord qu'une modulation mélodieuse, qui terminait la grande doxologie (*Gloria sæculorum, amen*). On y substitua des chants destinés à célébrer les louanges du saint dont l'Église célébrait la fête. Quelquefois deux clercs revêtus de la chape montaient au jubé et dans une espèce de dialogue chantaient alternativement l'un en latin, l'autre en roman, la gloire du martyr ou du confesseur. C'est ce qu'on appelait épîtres farcies, *epistolæ arcitæ*, sans doute à cause du mélange de deux idiomes.

s'introduisait dans le culte non-seulement le drame, encore la langue vulgaire que le drame devait bientôtivement employer.

Nous reste des monuments curieux qui constatent la transition de la forme narrative de la Bible à la forme dramatique des *mystères* : ce sont déjà de véritables drames, des vers en vers, où figurent plusieurs interlocuteurs, et on trouve toutefois encore une narration également versifiée qui servait à lier les différentes parties du dialogue et à jouer le rôle spécial d'un personnage analogue, sous quel rapport, au chœur antique. On y trouve, par exemple, des passages comme celui-ci :

PILATUS.

Levez, sergents, hâtivement :
Allez tôt là où celui pend ;
Allez à ce crucifié,
Savoir ou non s'il est dévié (mort).
— Donc s'en allèrent deux sergents.
Des lances dans leurs mains portants ;
Ils ont dit à Longin le cieue (l'aveugle, *cæcus*)
Qu'ont trouvé séant en un lieu :

UNUS MILITUM.

Longin, frère, veux-tu gagner (de l'argent)?

LONGINUS.

Oil, bel sire, n'en doutez mie.

De tels drames ne diffèrent en rien, pour la forme, de ceux des évangélistes : le dialogue ne s'est pas encore complètement dégagé du récit. Il est même encore accompagné de la notation musicale. Nous voyons dans les manuscrits des plus anciens de chaque ligne de texte surmontée de sa notation. Il est certain que le culte catholique contenait le germe des représentations sérieuses du moyen âge.

Souvenirs du théâtre païen.

Un élément hiératique se développa sous des influences diverses. La plus puissante de toutes fut le goût traditionnel des jeux scéniques, perpétué depuis le temps des Romains par les populations du midi de l'Europe, et qui protégea si

ngtemps contre les attaques mêmes du clergé les représentations théâtrales des mimes, des pantomimes et des histrions, tandis qu'il s'alliait dans le nord avec les éléments dramatiques des superstitions païennes. L'antiquité grecque et latine avait vu croître obscurément, à côté de ses magnifiques théâtres, ses amusements populaires analogues aux jeux de nos saltimbanques et de nos funambules. Xénophon, Apulée, Lucien et surtout Athénée nous en ont conservé les curieuses relations. Outre, les peintures et les bronzes d'Herculanum, les monnaies, les bas-reliefs, nous permettent de reconnaître dans la chaussure, dans l'habillement et dans les gambades des *mniones* et des *mimi* le modèle des bouffons de la comédie latine. Ces divertissements populaires, qui exigeaient moins de frais et de préparatifs que les grandes représentations nationales, et qui d'ailleurs supposaient dans les spectateurs une culture moins parfaite et des goûts littéraires moins raffinés, survécurent partout au théâtre classique, et se lièrent sans interruption aux jeux des chrétiens et des barbares. Esclave ou libre, conquis ou conquérant, il y eut toujours un peuple avide de plaisirs scéniques. De là tant de folies païennes conservées chez les populations modernes; de là les plantations d'arbres de *mais*, la coupe des rameaux, le roi de la fève, les étreintes et les mille contrefaçons des Saturnales. De là les jeux scéniques introduits dans les funérailles, et une foule de coutumes bizarres que la tradition fit pénétrer jusque dans l'église. On vit peu à peu les représentations de la Passion, de la fuite de la Vierge et de la naissance du Sauveur, qui avaient lieu dans les églises, se remplir de personnages grotesques : Barabbas, Marie-Magdeleine, le Juif-Errant, le brasseur avec les insignes de son art, et même l'ânesse de Balaam, avec son chant peu mélodieux, osèrent paraître dans le chœur et égayer de leur présence la sévérité des mystères, l'ânesse surtout, qui avait eu l'honneur de servir de monture au Sauveur, était le personnage privilégié de la foule. On lui souhaitait bienvenue par de joyeux couplets. Une hymne la-

1. Ulrici, *Shakspeare's dramatische Kunst*. — Magnin, *les Origines du théâtre moderne*. — Ph. Chasles, *Hrosvita*.

ne avait été composée en son honneur, et chaque strophe était suivie d'un refrain en langue vulgaire, que le peuple répétait avec grande liesse :

Eh ! sire âne, mais chantez !
 Belle bouche rechignez :
 Vous aurez du foin assez,
 Et de l'avoine à planté (en quantité, *plenty*).

Tous les ans, à l'époque des saturnales antiques, les souvenirs de cette solennité païenne faisaient irruption dans l'Eglise. La fête des *sous-diacres*, et celle des *fous*, qui lui succédait, étaient l'occasion d'une foule de cérémonies souvent ridicules, quelquefois immorales, que nous nous abstiendrons de rappeler ici¹. Mais la pensée qui avait présidé à l'institution des saturnales, celle de l'égalité primitive des hommes, était assez conforme à l'esprit du christianisme et assez chère au pauvre peuple pour n'avoir pu facilement s'effacer de sa mémoire et de ses mœurs. Ces jours étaient la compensation bien courte des longues servitudes, la fête du *Deposuit*, comme on l'appelait aussi, par allusion à ces mots du cantique évangélique : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. Le peuple l'entendait bien ainsi, car il répétait alors trois fois de suite le verset vengeur, heureux de voir les princes de l'Eglise descendre de leurs dignités, et en abandonner les insignes aux plus humbles de leurs subordonnés, devenus pour quelques instants abbés, évêques ou papes des fous.

C'est ainsi que non-seulement le drame sérieux, mais encore la farce dramatique naissait dans le sanctuaire, grâce à l'intervention du peuple et aux habitudes traditionnelles qu'il avait conservées du paganisme². La danse même n'en fut pas

¹ On en peut lire les détails dans du Cange, *Glossarium ad scriptores ecclesie et infimæ latinitatis*, v. *Asinus*; v. *Abbas Conardorum*, v. *Barbatoria*, *Kalendæ festum*. — Ducllot, *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête de fous*. — Lancelot, *Histoire de l'Académie des inscriptions*, t. IV, p. 307 (in 42). — Duclot, *Histoire de Paris*, t. II, p. 53. — Ideler, *Geschichte der altfranzösischen National-Literatur*, S. 226.

² Il n'en est durable comme ces cérémonies populaires. M. O. Leroy raconte qu'en 1821 un prêtre, nommé, quelque temps avant la fête de Noël, curé d'un village de la Flandre, dont il ignorait les usages, venait de commencer

toujours exclue. Au onzième siècle un concile, assemblé à Rome sous le pontificat d'Eugène II, prescrivit aux prêtres d'avertir « les hommes et les femmes qui se réunissent à l'église les jours de fête, de ne point former de danse en sautant et en chantant des paroles obscènes à l'imitation des païens. » Cette défense fut impuissante. Nous trouvons, entre autres documents curieux, dans les statuts du diocèse de Besançon, le règlement qui autorise à Pâques une danse sacerdotale « exécutée dans le préau ou même dans la nef de l'église, si le temps est pluvieux. » Cet exercice était accompagné de chants ecclésiastiques sur la résurrection du Seigneur¹. A Limoges, le jour de la Saint-Martial, le peuple dansait aux cantiques dans l'église et répétait à la fin de chaque chant, par forme de doxologie :

Saint Martial, priez pour nous,
Et nous, nous danserons pour vous².

Dans la langue du moyen âge le même mot (*carrol*) signifiait danse joyeuse et chant de Noël ; les Anglais l'ont conservé dans ce dernier sens. Les danses les plus vives, sortes de sarabandes et de galops, commencées dans le chœur, continuées dans la nef, se terminaient dans les parvis ou les cimetières. Ces danses bizarres des vivants sur les tombes donnèrent sans doute naissance d'abord au spectacle et ensuite à la peinture de la fameuse *Danse macabre*, où la mort prenait, de

la messe de minuit, lorsqu'il vit tout à coup scintiller au-dessus de sa tête une étoile artificielle. A ce signal, les portes de l'église s'ouvrirent et donnèrent passage aux bergers, aux bergères, sautant, dansant de joie, et conduisant même quelques-unes de leurs bêtes. Le curé, stupéfait, voulut interposer son autorité ; il ne fut pas plus compris de ses ouailles que de leurs brebis, qui continuèrent tous ensemble leur bizarre cérémonie, et vinrent déposer aux pieds de la crèche leurs offrandes d'œufs et de fromages.

1. « Fiunt choreæ in claustris, vel in medio navis ecclesiæ, si tempus fuerit pluviosum, cantando aliqua carmina..., finita chorea, fit collatio in capitulis cum vino rubro et claro, et pomis vulgo nominatis *des Carpendus*. — Post nonam vadit chorus in prato claustris et ibi cantantur cantilene de resurrectione Domini. » — Lettre écrite de Besançon et insérée au *Mercur de France*, septembre 1742.

2. Bonnet *Histoire de la danse*,

« San Marceau, pregas per nous,
E nous epingarem per vous.

main de squelette, et faisant danser au son de sa rote les personnages de tous les états, depuis les reines et les archevêques jusqu'aux courtisans et aux mendiants¹.

Le drame sacerdotal, chargé de tous ces accessoires plus ou moins profanes, tendait à se séparer du culte qu'il avait produit. Il se détacha d'abord de l'office divin, sans sortir encore de l'Église. Ce fut ordinairement après le sermon que le prêtre, avec le concours de quelques laïques, représenta aux yeux du peuple les mystères qu'il était chargé de lui enseigner. « La Bibliothèque nationale possède un précieux manuscrit des premières années du quinzième siècle, qui ne contient pas moins de quarante drames ou *mystères*, tous en l'honneur de la Vierge, la plupart précédés ou suivis du sermon en prose qui leur servait de prologue ou d'épilogue. Déjà dans ce recueil, dont la composition remonte au quatorzième siècle, plusieurs légendes laïques ou chevaleresques, telles que celles de Robert le Diable, dénotent l'affaiblissement matériel et la prochaine décadence du drame hiératique². »

Analyse des vierges folles.

Parmi tous les *mystères* qui nous ont été conservés, le plus ancien où l'idiome vulgaire apparaisse, mêlé encore toutefois avec la langue latine, à la manière des *épîtres farcies* dont nous avons parlé, a pour objet la parabole évangélique des *vierges sages et des vierges folles*. L'auteur a su mettre quelque intérêt dramatique dans l'anxiété qu'excite l'embarras

1. La danse macabre tire sans doute son nom de saint Macaire, l'un des premiers solitaires de l'Égypte chrétienne, qui figurait comme principal acteur dans une légende populaire qu'Orcagna a reproduite, vers le milieu du quinzième siècle, sur les murailles du Campo Santo de Pise. On y voit la mort vêtue de noir, armée de sa faux, planant sur un amas de victimes, parmi lesquelles l'artiste a placé des papes, des empereurs, des évêques, des abbés. Ici, saint Macaire arrête trois rois qui vont à la chasse avec leurs machines, il leur montre, dans trois sépultures, contre lesquelles leurs chevaux viennent se heurter, trois cadavres de rois putréfiés et rongés des vers. — *Recherches historiques et littéraires sur la danse des morts*, par M. Peignot, 1816. — *The Dance of Death*, by Francis Douce, 1833. — *Essai sur les poèmes sur les images de la danse des morts*, par H. Fortoul.

2. Magnin, *Origine du théâtre moderne*, avr. rtissement, p. xxiii.

des *vierges folles*. On attend avec inquiétude si leurs supplications seront efficaces d'abord auprès de leurs sœurs, et auprès des marchands. L'intérêt des Suppliantes d'Esch, quoique plus habilement prolongé, ne repose pas sur autre base. L'intrigue du *mystère* est tranchée par un dénouement terrible, indiqué seulement par la rubrique, et auquel le poète a laissé à la mise en scène toute la responsabilité de l'exécution. *Modo accipiant eas dæmones et prætentur in infernum*. Quelle impression un pareil spectacle devait-il pas produire dans un siècle de foi ! Les Euménides d'Eschyle n'étaient sans doute pas plus terribles. Le sentiment de la pitié se mêle à celui de l'effroi. Onze fois revient la bouche des malheureuses ce triste refrain qui n'est qu'un cri de douleur et de remords :

Dolentas ! chaitivas ! trop y avem dormit !

et à la douzième fois, quand l'enfer s'ouvre pour les englués, c'est le Christ qui s'écrie :

Alet, chaitivas ! alet, malauréas !
A tot jors mais vos so penas livreas
En efern ora seret meneis ¹.

Le *mystère* ne se termine pas par ces émotions lugubres. La destinée des pécheurs n'est pas plus un dénouement au théâtre catholique que pour l'Église. Une sérénité finale succède à cette scène d'épouvante. On croit voir l'Enfer qui se referme calme et impassible sur le navire englouti. Le poète amène devant nous tous les prophètes de l'ancien Testament qui viennent rendre témoignage à la nouvelle. Idée pleine de grandeur qui semble réunir toutes les voix de l'ancien Testament en un concert sublime à la gloire du christianisme. Ainsi, quoique avec moins de noblesse, que, dans la tragédie,

♦. Malheureuses, chétives, nous avons trop dormi !
— Allez, misérables ! allez, maudites !
A toujours désormais vous sont peines livrées,
En enfer maintenant vous serez menées.

éthée, tous les dieux, toutes les forces de la nature, visiter le captif du Caucase et recueillir de sa boucles de l'avenir.

ystère fut probablement écrit au onzième siècle. vulgaire qui s'y mêle est celui du midi de la France. es drames religieux dont nous allons parler sont tout n langue vulgaire et dans le dialecte du nord.

Du jeu de saint Nicolas.

plus anciens est le *Jeu de saint Nicolas*, par Jean Arras : pauvre poète rejeté de la société des hommes maladie affreuse, la lèpre, il descendit tout vivant au et laissa en partant, à sa ville natale, outre de tou-lieux en vers, le miracle dont nous allons parler ; principal ouvrage.

de saint Nicolas, est en quelque sorte la dernière ation dramatique d'une légende du moyen âge dont las était l'objet : c'est le premier pas vers la sécula- u théâtre. Les rituels du onzième siècle contenaient où étaient célébrées les merveilles qu'on se plaisait er à ce saint évêque. Au douzième siècle Hilaire, dis-bélard, y substitua un dialogue en vers latins rimés, refrains en langue d'oïl : il l'intitula *Ludus super ncti Nicolai*. Un moine de Saint-Benoît-sur-Loire ès lui le même sujet, également en latin. Ces pièces présentées dans les églises depuis près d'un siècle, odél en fit un drame en français qu'on joua proba-soit dans la place publique d'Arras, soit dans la le de quelque manoir. C'était la veille de la fête du e foule nombreuse s'était réunie, et le *prêcheur*, *prologus*, chargé d'exposer au public le sujet de la vrait ainsi la représentation :

Oyez, oyez, seigneurs et dames,
(Que Dieu soit gardien de vos âmes!...)
Pour édifier ce manoir,
Nous voulons vous parler ce soir

De saint Nicolas le confès,
Qui tant beaux miracles a faits.

uis, pour épargner au public peu expert le travail de démenter lentement une pénible intrigue, le *prêcheur* racontait, à la manière des prologues de Plaute, tout ce qui allait se passer sur la scène. Un trésor confié à la garde de saint Nicolas a été volé : le prince infidèle à qui il appartient menace un chrétien de la mort si le trésor ne se retrouve. Le chrétien se met à prier : le saint apparaît la nuit aux voleurs et les contraint à la restitution. Tel est le fond commun aux trois miracles, soit latins soit français. Mais Bodel ne se borne pas à reproduire ses prédécesseurs : il ajoute (et c'est le principal mérite de sa pièce) un intérêt contemporain, par le cadre où il place la vieille légende : c'est au milieu d'une croisade, où les chrétiens sont vaincus par les infidèles et périssent glorieux martyrs. L'enthousiasme de ces expéditions lointaines retentit dans plusieurs endroits du *miracle* ; des allusions transparentes nous reportent à la première croisade de saint Louis et au désastre récent de Mansoura, peut-être même à la mort du jeune et intrépide comte d'Artois, frère du roi de France. Le poète semble pressentir quelques-unes des inspirations épiques de Polyeucte. Rien de plus noble que l'exhortation mutuelle des chrétiens au moment d'engager le combat contre les infidèles.

LES CHRÉTIENS PARLENT.

Saint sépulcre, aidez-nous ! — Allons, amis, courage !
Sarrasins et païens accourent pleins de rage :
Voyez leur fer briller : mon cœur bondit de joie.
Qu'aujourd'hui la prouesse au grand jour se déploie :
Contre chacun de nous est une armée entière.

UN CHRÉTIEN.

Seigneurs, n'en doutez point, c'est notre heure dernière.
Je sais qu'en combattant pour Dieu nous y mourrons.
Je vendrai bien mon sang, si ce fer ne se rompt.
Rien ne résistera, ni casques, ni hauberts.
Au service de Dieu nous tomberons offerts ;
Paradis sera nôtre, à eux seront enfers :
Ils s'élancent sur nous, qu'ils rencontrent nos fers

Qu'on se figure, comme accompagnement de ces beaux

tion religieuse de la foule, l'attendrissement des acclamations des jeunes gens, dont plusieurs peut-être assisté et pris part à cette lutte héroïque. Eschyle, gédie des *Perses*, se contentait de faire raconter le Salamine devant le peuple vainqueur ; le poète nous rapproche encore plus de l'événement : le comte sur la scène, comme les batailles de Shakspeare. La situation est ici plus touchante que chez le poète : les guerriers chrétiens vont tous mourir ; mais, victoire de Salamine, leur mort est un triomphe. Descend du ciel au milieu du combat et fait déjà immortalité sur leurs têtes.

L'ANGE.

Soyez tous assurés de cœur,
Et n'ayez ni doute, ni peur ;
Je suis l'envoyé du Seigneur,
Qui vous mettra hors de douleur.
Ayez des cœurs fiers et croyants
En Dieu. Quant à ces mécréants
Qui vous attaquent à grands cris,
N'ayez pour eux que du mépris.
Exposez hardiment vos corps
Pour Dieu ; car c'est ici la mort
Dont tout le peuple mourir doit
Qui aime Dieu, et en Dieu croit.

UN CHRÉTIEN.

Êtes-vous, beau sire, vous qui nous confortez,
Si haute parole de Dieu nous apportez !
C'est vrai le secours que vous avez promis,
Nous recevrons sans peur nos mortels ennemis.

L'ANGE.

Je suis ange à Dieu, bel ami,
Celui qui m'envoie c'est lui.
Ne craignez rien, ne doutez plus ;
Car Dieu vous a faits ses élus.
Marchez d'un pas ferme au martir.
Pour Dieu vous allez tous périr ;
Mais les cieux vous sont préparés.
Je m'en vais à Dieu : demeurez.

ces passages vraiment admirables pour l'élévation
sée et la noblesse même du style, se trouve dans le

CHAPITRE XVIII.

Le drame une scène de taverne, qui n'est guère moins remarquable dans son genre. La vérité de la peinture, la vivacité du dialogue, la physionomie enjouée des personnages forment un tableau flamand très-animé. Nous y trouvons même quelques vers parfaitement frappés, qui deviennent poétiques à force d'être vrais et sentis. Ici, par exemple, comment le tavernier préconise son vin. Nous conservons ici sans altération les termes intraduisibles de l'original.

Le vin aforé de nouvel
A plein lot et à plein tonnel,
Sage, buvant et plein et gros,
Rampant comme écureuil en bos,
Sans nul mors de pourri ni d'aigre;
Sur lie court et sec et maigre,
Cler com larme de péchéour,
Croupant sur langue à léchéour :
Autre gent n'en doivent goûter....
Vois comme il mangie s'écume,
Et saut et étincelle et frit;
Tiens-le sur la langue un petit,
Si sentiras jà outre-vin !

La franchise de pinceau, à ces joyeuses fantaisies d'architecture on sent que le drame, émancipé désormais, s'élance hors de l'enceinte sacrée. Les trouvères du treizième siècle sont à l'œuvre : Adam de La Halle, compatriote de Jean Baudouin, surnommé le bossu d'Arras, à cause de son esprit, et Rutebeuf, l'ennemi des moines, l'auteur des *spicilabiaux* dont nous avons parlé, bien d'autres dont les noms sont restés inconnus, composèrent des *jeux*, des *miracles*, des *mystères*². Le peuple eut ses poètes, comme les

Le vin nouvellement percé, à plein lot et à plein tonneau ; sain, agréable, franc et gros, coulant comme un écureuil en un bois, sans goût de pourri ni d'aigre ; sec et maigre, il court sur lie, clair comme larme de Dieu, s'arrêtant sur la langue du gourmet : autres gens n'en doivent goûter que comme il mange son écume, comme il saute, étincelle et pétille ; un peu sur ta langue, et tu sentiras un fameux vin.

Jus Adam ou de *la Feuillie* ; la pastorale de *Robin et Marion*, par Adam de La Halle ; *li Jus du Pèlerin*, par un Artésien anonyme ; *le Miracle d'Amis et Amille*, par Rutebeuf ; *le Miracle d'Amis et Amille*, et plusieurs autres

littéraires : il se fit poète lui-même, au moins par ses efforts à représenter les compositions théâtrales de ses trouvères. Des corporations, des confréries de laïques se formèrent pour faire leurs ouvrages. D'abord établies dans un esprit de bienveillance et de piété, ces associations, graves et sérieuses à leur début, n'apportèrent aucune tendance hostile à l'Église ; mais à la fin du treizième siècle elles avaient déjà enlevé au clergé une partie de son influence, et dans le cours du quatorzième elles la paralysèrent entièrement. Ces confréries emparèrent de bonne heure du théâtre ecclésiastique, et lui communiquèrent insensiblement une tendance plus mondaine, à mesure qu'elles la prenaient elles-mêmes. Dès lors le théâtre religieux prit un plus libre essor. L'art s'efforça de suppléer à l'affaiblissement des impressions religieuses : la carrière grandit quand les murs du sanctuaire n'en tracèrent plus les limites. Au lieu de quelques scènes dramatiques données

sur l'Écriture sainte, comme la mort du Christ, les plaintes de Marie, la résurrection, il se forma de vastes compositions dramatiques qui embrassèrent toute la vie de Jésus-Christ, ou même toute l'histoire religieuse de l'homme, depuis la création jusqu'au jugement dernier. Autour des caractères bibliques se groupèrent des personnages créés par la fantaisie du poète : les scènes populaires devinrent plus fréquentes ; l'intrigue eut plus de vérité et de vie, mais en même temps moins de majesté et de puissance religieuse. Les mystères finirent peu à peu ce qu'est de nos jours le drame, un véritable jeu destiné à l'amusement d'une foule oisive.

Des fragments dramatiques d'auteurs inconnus se trouvent, ainsi que *li Jus de Saint Nicolas*, dans le THÉÂTRE FRANÇAIS AU MOYEN ÂGE de MM. Monmerqué et de M. de Michel.

CHAPITRE XIX.

LE THÉÂTRE HORS DE L'ÉGLISE; LES CONFRÉRIES

Confrérie de la Passion. — Analyse du mystère de la Passion.

Confrérie de la Passion.

La plus célèbre, quoiqu'une des plus récentes parmi les confréries destinées à la représentation des mystères, fut celle de la *Passion et Résurrection de Notre-Seigneur*, fondée par des bourgeois de Paris, maîtres maçons, menuisiers, serruriers et autres, qui choisirent d'abord pour leurs exhibitions théâtrales le village de Saint-Maur, près Vincennes. Entraînés quelque temps par la défense du prévôt de Paris, ils sollicitèrent et obtinrent l'autorisation de Charles VI, qui, par ses lettres patentes de 1402, constitua définitivement ladite confrérie, et lui permit de représenter *quelque mystère qu'il lui plairait*, ou devant le roi lui-même, ou devant son *commun* (peuple), *en quelconque lieu et place licite à ce faire qu'elle pourroit trouver, tant dans la ville de Paris que dans la banlieue de celle-ci*. Les confrères de la Passion s'installèrent donc hors de la porte Saint-Denis, dans l'hôpital de la Trinité. Là, ils donnèrent au public, les jours de fête, divers spectacles pieux tirés du *Nouveau Testament*. La foule était nombreuse : clercs et laïques affluaient. L'Eglise favorisait de tout son pouvoir cet établissement nouveau : elle avançait, ces jours-là, l'office des vêpres, pour ne pas gêner cet autre service divin. La confrérie avait loué, des religieux Prémontrés, la principale pièce de l'hôpital : c'était une vaste salle de vingt et une toises de long sur six de large, élevée sur un rez-de-chaussée et soutenue par des arcades. A l'une des extrémités se dressait le théâtre, composé de plusieurs *établissements* d'inégale hauteur. Le plus élevé, placé au fond de la scène, représentait le paradis vert, fait en manière de trône, avec des balustres dorés.

C'est là que siégeait « Dieu en une chaire pa-
 é dextre de lui, Paix, et sous elle Miséricorde :
 ustice, et sous elle Vérité, et tout autour d'elles
 anges, les uns sur les autres. » D'autres écha-
 es au premier descendaient successivement jus-
 vant de la scène¹ et représentaient les divers
 ssait l'action : c'étaient par exemple « la mai-
 ts de Notre-Dame, son oratoire, la crèche aux
 nfin, à l'endroit le plus bas, on voyait « enfer
 re d'une grande gueule, se cloant et ouvrant,
 était, » pour laisser entrer ou sortir les démons.
 oulisses, il n'y en avait point, et rien n'était
 aire : des banquettes placées latéralement à
 uche du théâtre recevaient successivement tous
 ges, quand ils avaient fini ou suspendu leurs
 venait sans rancune s'y asseoir à côté de saint
 late près de Barabbas, le tout à la vue et à l'édi-
 blic. Au reste, les acteurs formaient eux-mêmes
 blic, qu'il n'eût pas été charitable de priver du
 ur nombre était si considérable qu'on a eu
 a de dire que la moitié de la ville était chargée
 tre. Et cette charge n'était pas un jeu : les
 temps-là portaient fort loin le zèle de leurs
 désir d'imiter la nature. Une chronique nous
 dans un *Jeu de la Passion*, « fut Dieu un sire
 , lequel était curé de Saint-Victor de Metz,
 sque mort en la croix pour parfaire le person-
 ifiement. » Judas fut saisi d'une dangereuse
 il fut presque mort en pendant : car le cœur
 ut hâtivement dépendu et porté en voie (em-
 via). » Le zèle des spectateurs n'était pas
 ble : les journées ne suffisaient ni à la repré-

aris dans son cours de *Littérature française au moyen âge*,
 e inédit, n'admet que trois échafaudages : le plus haut re-
 , et le plus bas l'enfer ; celui du milieu se serait divisé en
 in-pied : la zone du fond aurait été occupée par divers lieux
 tion, celle de devant aurait formé une grande voie de com-
 te à la circulation des personnages.

CHAPITRE XIX.

ation du mystère, ni à l'épuisement de leur curiosité. Une fois venue, on coupait l'action n'importe à quel endroit, et on se donnait rendez-vous au dimanche suivant. Nul ne manquait à l'heure dite, et l'on continuait quelquefois pendant plusieurs mois, sans fatigue, sans impatience, l'intérêt du drame.

Il est facile de se rendre compte de cet empressement populaire : les confrères de la Passion avaient créé l'art populaire. Ils avaient fait descendre la poésie des régions supérieures de la société, pour la placer enfin sous l'œil et sous le cœur du peuple. Voilà les saints, les apôtres, les anges, le Christ lui-même, qui daignent sortir du temple et s'entretenir familièrement avec la foule : ils lui parlent sa langue et ne son langage. L'imperfection, la grossièreté qui nous frappent aujourd'hui dans ces pieux ouvrages, étaient pour eux alors une condition de succès. L'art, comme autrefois le prophète Élie, se faisait petit pour mieux embrasser le peuple enfant et pour l'animer peu à peu de sa vie. Les jongleurs étaient complices de l'illusion sainte : les mystères de la Bible, que bien peu pouvaient lire, que rarement on pouvait entendre de la bouche des prêtres ou des moines, s'expliquaient ici d'eux-mêmes, avec suite, avec clarté, avec aisance ; ils passaient devant vous en brillants costumes, en belles robes de toutes les couleurs ; ils se fixaient dans les traits et dans les gestes, dans le son de voix des acteurs ; et quelque mauvais que fût leur style, après tout il valait bien celui des prédicateurs.

Analyse du mystère de la Passion.

D'ailleurs quelle insuffisance de détails n'eût pas racheté l'intérêt immense du sujet ! Même aux regards de la critique, n'est-ce pas une matière plus sublime et plus touchante à la fois que la passion du Christ ? C'est la destinée du genre humain tout entier qui s'agite dans le supplice le plus cruel du plus innocent des hommes, et cet homme est un Dieu ! La grandeur que Bossuet impose à l'histoire universelle, quand il met tous les siècles, tous les empires au pied de la croix

sus, n'est pas plus majestueuse que la conception de ce être. C'est saint Paul lui-même qui en a tracé le plan. ène s'ouvre par un conseil céleste. L'auteur s'élève sur des prophètes jusqu'au trône de Dieu, où la Justice et la pence accusent et défendent tour à tour l'humanité : Dieu, son infinie bonté, les concilie en se sacrifiant lui-même ce qu'il a de plus cher : son fils descendra sur la terre mourir.

peine cette idée qui lie la première scène à la dernière le été entrevue, que, par un changement soudain, le , profitant de la disposition matérielle de son théâtre, montre l'enfer qui s'émeut; tous les diables accourent à x de Lucifer. Ils forment une scène tumultueuse, origi-bizarre, qui contient néanmoins en germe la grande é poétique qu'a si bien développée le génie de Milton, traste de la *sainte lumière* des cieux avec les *ténèbres* es de l'enfer. Un démon propose au chef des réprouvés an qui doit dérober l'homme à la miséricorde divine : nale assemblée l'adopte avec transport : « c'est bien s'écrit Lucifer,

J'enrage de joie de te voir.

ainsi que le Malheur, personnifié par un de nos grands , au moment de saisir dans sa serre de vautour le e que Dieu lui abandonne,

Pousse en signe de joie
Un long gémissément¹.

les deux puissances surnaturelles en présence, prêtes à arter avec un choc terrible; entre elles se déploie, dans la naïveté de l'innocence et de la sécurité, une scène pas-à qui il manque peu de chose pour être une gracieuse , c'est Joachim, le père de Marie, qui visite ses bergeries, id grâce à Dieu de leur prospérité. Puis naît et grandit

sa jeune fille Marie; nous la voyons se consacrer au Dieu dans le temple, et elle a le bonheur de nous faire quelquefois au jeune Joas :

ARBAPANTER.

Est-ce pas ici votre fille,
Marie que je vois si habille
Si gracieuse et si doucette?

JOACHIN.

Oui certes....

ARBAPANTER.

Sage, courtoise et amiable
A tous vos amis acceptable....
Que dites-vous?

MARIE.

Rien, que tout bien.

ABIAS.

Avez nécessité?

MARIE.

De rien.

ARBAPANTER.

Que voulez-vous?

MARIE.

Vivre en simplese.

ARBAPANTER.

Et l'état mondain?

MARIE.

Je le laisse.

ABIAS.

Que souhaitez-vous?

MARIE.

Dieu servir.

ARBAPANTER.

Après?

MARIE.

Sa grâce desservir (mériter).

ARBAPANTER.

Voulez-vous pompeux habit?

MARIE.

Non.

ARBAPANTER.

De quoi parée?

4. Réponse polie, fort usitée chez les Latins, et que nous trouvons dans leurs comiques : *Nihil, omnia recte*. Elle signifiait qu'on n'avait rien à dire, et qu'on adhérerait entièrement à l'opinion de son interlocuteur.

MARIE.

De bon renom.

ABIAS.

Toujours être en dévotion
Et en prière est impossible....

MARIE.

En lisant la sainte Écriture,
Jamais ne me trouve en malaise.

Les scènes préliminaires, espèce de prologue, remplissent
deux journées, c'est-à-dire deux représentations. C'est à la
troisième seulement que commence la passion du Christ. Elle
commence par un passage dont la noblesse contraste avec le ton
ordinairement familier du dialogue; c'est un morceau lyrique
que le lecteur appréciera facilement la beauté. Jésus entre à
Jérusalem, et à la vue de ce peuple qui vient au-devant de lui
avec des rameaux et des chants d'allégresse, il s'écrie en s'adres-
sant à la ville sainte :

Le peuple fait joie,
Mais mon cœur larmoie;
Je te laisse nue (abandonnée).

JAYRUS (*un des principaux Juifs*).

Fille de Sion,
En dévotion
Tu reçois ton roi.

JÉSUS.

Lamentation,
Désolation
Sur toi venir moi !

Les menaces concentrées dans de petits vers rapides,
frappent coup sur coup, comme la vengeance céleste, le
moment se détend soudain ainsi que le rythme, et la pen-
sée du Sauveur semble s'attendrir :

Hierusalem ! noble cité fleurie,
Temple de paix, saint sanctuaire élu,
Le temps sera, sans douter, tôt venu....
Tes ennemis viendront autour de toi,
Pour te jeter en piteuse ruine.
J'en ai pitié, j'en ai douleur en moi ;
Car trop mal vit en qui péché domine.
Hierusalem, pleure, pleure ton roi.

Tes ennemis te tiendront en aboi,
 En te rasant jusques à la racine.
 Après ma mort plus n'auras de requoi (repos) :
 Car trop mal vit en qui péché domine.

On pourrait citer encore quelques passages d'un pareil style, mais en général ils sont rares dans ce poème. L'auteur sentait instinctivement que là n'était point son succès. La mission des confrères n'était pas de transporter le drame du sanctuaire dans la place publique, sans y rien changer que le lieu : leur but, le besoin de leur public était de séculariser le drame religieux par la peinture vraie et frappante d'une nature peu idéale. Racine, qui écrivait pour Louis XIV, introduisait l'élégance de la cour dans les sujets antiques : les poètes de la Passion y introduisaient de plus en plus la vie populaire ; et le peuple du quinzième siècle était peu poétique. « Un seul soin, dit avec raison M. Sainte-Beuve, a préoccupé les auteurs des mystères : ils n'ont visé qu'à retracer, dans les hommes et les choses d'autrefois, les scènes de la vie commune qu'ils avaient sous les yeux ; pour eux, tout l'art se réduisait à cette copie, ou plutôt à ce *fac-simile* fidèle. S'ils nous montrent une populace, on la reconnaît de suite pour celle des halles ou de la cité. Tout tribunal est à l'instar du Châtelet ou du parlement. Les bourreaux de Domitien, Pesart, Torneau, Daru, Mollestin semblent pris sur la place du palais de Justice ou à Montfaucon ; Flagel, Sorbins, patrons de bateau à Rome ou à Troie, sous les règnes de Néron ou de Priam, sont des bateliers du port aux vins ; et Casse-Tuileau, Pile-Mortier, Gâte-Bois, maçons et manœuvres que Nemrod fait travailler à la tour de Babel, ont l'air de loger rue de la Mortellerie.... On comprend quel genre d'intérêt, de charme et d'émotion des spectacles d'une vérité si présente devaient avoir pour un public d'ailleurs ignorant et peu délicat. Ce qu'il admirait surtout, c'était la conformité parfaite du langage et du jeu théâtral avec la réalité de tous les jours.... Tous les éloges contemporains portent sur cette exacte ressemblance¹. »

1. *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au seizième siècle*, t. I, p. 231.

mons quelques exemples de ces franches et loyales peintures qui tempéraient quelquefois la sévérité, le pathétique du tableau et qui ont pour nous le grand avantage de nous montrer quel est le peuple de Charles VI. Voyons d'abord cet honnête homme, ce *commun* pour qui travaillait surtout la conscience des bonnes gens qui, malgré la dureté des temps, se soumettent à Dieu, souffrent le mal et ne font que le bien. Voici le bonhomme Zébédée qui transmet ses bonnes traditions à ses fils, et qu'ils raccommoient leurs filets.

Mes enfants, connaissez (ce) que c'est
Notre pauvre nature humaine :
En ce monde n'est point d'arrêt,
Le temps court et ainsi nous mène ;
Et qui quiert richesse mondaine
Il la faut gagner loyaument ,
Ou encourir d'enfer la peine
A jamais, perdurablement.
J'ai en pauvre simplicité
Vécu, sans avoir indigence.
Je vais selon ma pauvreté ;
Si j'ai peu, je prends patience.
Mes enfants, j'ai mis diligence
A pêcher et gagner ma vie :
Assez a, qui a suffisance.
Des grands biens je n'ai point d'envie.
Jehan et Jacque, or apprenez
A connaître vent et marée....
Si vous avez bonne denrée
Vendez bien et à juste prix,
Et merciez Dieu, la vèprée (le soir),
De tout ce que vous aurez pris.

La figure expressive du brave Simon va compléter le tableau de cette classe de bourgeois et manants honnêtes, inoffensifs, mais fort peu héroïques de leur métier. On veut le voir à porter la croix du Christ.

SIMON.

Hélas ! que me demande-t-on,
Qui m'efforcez par tel moyen ?

PREMIER BOURREAU.

Tes épaules le sauront bien
Avant le retour, ne te chaille (ne t'inquiète pas).

DEUXIÈME BOURREAU, à *Pilate*.

Sire, je vous commets et baille
Cet homme qui vous quiert et trace (cherche et demande)

SIMON.

Ah ! messeigneurs, sauf votre grâce,
Pas ne vous quiers en vérité :
Vous m'avez si épouvanté
Que je ne puis membre lever.
Et, si vous me voulez grever,
J'appelle pour ma sauvegarde.

LE CENTURION.

Nenni, bonhomme, tu n'as garde.
Mais pour Jésus mieux supporter,
Qui ne peut plus sa croix porter,
Et demeure ici sans subside,
Il faut que tu lui fasse aide.
Et portes cette croix pour soi (lui).

SIMON.

Ah ! messeigneurs, pardonnez-moi !
Pour rien jamais ne le ferais :
Car, tant de vergogne en aurais !

Après bien des résistances, Simon fait de nécessité vertu, et, contraint d'être charitable, il l'est pourtant d'assez bon cœur.

Je ferai votre volonté.
Moins il me pèse en vérité
De la honte que vous me faites.
O Jésus ! de tous les prophètes
Le plus saint et le plus bénin....

A côté des bons pauvres qui se résignaient à leur misère, plaçons une classe, fort nombreuse alors, qui ne s'y résignait pas, classe curieuse, sinon intéressante, celle des truands, des mendiants, des voleurs.

GESTAS, *mauvais larron*.

Je ne crains rien, ni Dieu, ni diable,
Ni hom, tant soit épouvantable,
Quand il me courrouce une fois.
Je ne fais doute d'étrangler
Un hom, non plus qu'un sanglier
De manger le gland par les bois.

DISMAN, *bon larron*.

Je détrousse par les chemins

Tous bons marchands et pèlerins,
Quand puis mettre sur eux la patte.

GESTAS.

Je suis des crocheteurs le maître;
Il n'est huis (porte), coffre, ni fenêtre
Que je ne crochette ou abatte.

BARABAS

Je suis Barabas homicide,
Plein de toute sédition,
Qui ne paye tribut ni subside,
Et ne veut secours ni aide
Pour faire quelque motion (émeute).
J'ai tué, sans permission,
Un homme parmi cette ville,
Dont ne fais pas confession,
De peur de justice civile.

peut-être tort, au point de vue dramatique, de venir *faire* *pression* aux spectateurs, qui pourraient lui demander d'agir ou de parler. On ne peut faire le même reproche à deux des truands, qui, dans un manuscrit découvert et analysé M. O. Leroy, forment une scène excellente, digne antécédent d'une de celles de l'avocat Patelin. L'auteur, dans une scène d'intermède, amène sur le théâtre deux coquins dont le premier, feignant que le froid l'affole, se nomme Claquedent, et le second Babin, mot qui signifie niais, imbécile. Babin, malade son nom et son air, est plus rusé que Claquedent, auquel il persuade de faire l'enragé, pour mieux exciter la commisération, et de se laisser lier les pieds et les mains. Claquedent, une fois bien attaché, se met à grincer des dents et à pousser des cris lamentables qui attirent l'épouse de Joachim. Cette femme veut le soulager, Babin lui crie de ne pas le laisser :

Ha ! dame, m'amie !
Laissez coi, ne le touchez mie :
Il vous mordra.

Après une longue scène d'effroyables grimaces d'un côté et de tendre compassion de l'autre, Babin dit qu'il va emmener Claquedent et reçoit l'argent de la charitable dame, qui recommande de bien soigner son camarade et de revenir

quand l'argent lui faut. A quoi Babin répond plaisamment :

O madame, sans nul défaut!

Aussitôt qu'Anne s'est retirée, Claquedent dit à Babin :

Tôt déloie (vite délie).

Mais Babin, trouvant qu'il est fort bien ainsi, lui dit :

Attends un peu, j'y avisais :
Tu as ton compte, et par art gent (gentil, habile)
Je garderai tout cet argent.

Claquedent, qui se voit pris dans son piège, enrage cette fois au naturel; Babin n'en tient compte, et lui dit avec une allusion remarquable à la fable du renard et du bouc :

Adieu, Claquedent, dans la fosse.
T'y demeurras jusqu'à demain.

Au meurtre! au voleur! s'écrie le coquin enchaîné, tandis que l'autre s'enfuyant dit sans doute aux personnes qu'il rencontre de ne pas s'approcher de l'*enragié* :

Ne le touchez mie :
Il vous mordra.

Enfin on vient au secours de Claquedent, et comme on lui demande qui l'a mis dans cet état, il répond piteusement :

Un *larronceau* plein de méfaits.

Tout le comique de cette scène est résumé dans ce mot : un *larronceau*, un diminutif de larron, duper ainsi un double fripon qui se croyait passé maître¹!

Le poète est loin de mériter autant d'éloges dans les par-

1. Cette analyse appartient presque tout entière à M. O. Leroy, *Étude sur les Mystères*, p. 178.

des sérieuses de son sujet ; ni lui ni son public n'étaient faits aux fortes pensées, au noble style de la tragédie, et d'ailleurs quelle pensée, quel style n'eût fléchi sous une matière aussi sublime, aussi exigeante ! Il arrive pourtant quelquefois que la trivialité même de l'expression donne un relief inattendu, une énergie surprenante à l'idée, comme par exemple dans la flagellation du Christ, les plaies du Sauveur ayant défilé son vêtement à son corps, un des bourreaux dit en le dépouillant :

Ce semble un mouton qu'on écorche,
La peau s'en vient avec l'habit :

On ne peut pas de boucher sans doute, mais qui indiquent déjà la route par laquelle la poésie populaire aurait pu s'élever progressivement à la puissance de l'art. A la fin du moyen âge, le peuple de France était dégradé par une longue servitude, par la superstition, par la misère. Tenu dans une tutelle oppressive par ses maîtres égoïstes et inintelligents, il n'avait pu élever son âme jusqu'à la région des hautes et nobles pensées. La poésie née au sein de ce peuple, créée par ses sentiments les plus profonds, par ses instincts les plus vrais, si elle n'eût fût restée l'interprète fidèle, se serait sans doute un jour grandie et purifiée avec lui. Partant de la vérité, elle fût inévitablement arrivée à la noblesse. Les poètes de la Renaissance suivirent la marche opposée. Ils commencèrent par la noblesse, mais souvent ils ne purent descendre jusqu'à la vérité. La France a une poésie classique, mais cette poésie n'a jamais été populaire.

Les approches de la Renaissance firent d'abord pâlir et disparurent enfin les représentations des mystères. Le divin prestige de la foi, auréole céleste qui environnait ce théâtre primitif et en dissimulait la faiblesse, l'abandonna peu à peu. On ne vit plus alors dans ces pieux spectacles que ce que nous apercevons aujourd'hui quelques-uns de nos littérateurs.

En 1542, le procureur général de Paris avait devancé leurs requêtes : il s'était élevé énergiquement contre « ces gens non lettrés ni entendus en telles affaires, de condition infime, comme un menuisier, un tapissier, un vendeur de poisson,

qui ont fait jouer les actes des apôtres, en y ajoutant plusieurs choses apocryphes. Tant les entrepreneurs que les joueurs ont gens ignares, ajoutait-il, ne sachant ni *a* ni *b*, qui ont vues ne furent instruits ni exercés en théâtres. » Le malheur fut que le public était un peu de l'avis du parlement. On ne jouait des acteurs, sinon du poëme ; on « criait par dérision que le Saint-Esprit n'avait pas voulu descendre, » et autres sauterelles pareilles¹. C'en était fait des mystères : Jodel fut banni aux portes. Le 17 novembre 1548 le parlement, en renouvelant le privilège des confrères de la Passion, les autorisa à jouer des sujets *licites, profanes et honnêtes*, et leur interdit expressément la représentation des mystères tirés de la sainte écriture. C'était autoriser la confrérie à mourir².

CHAPITRE XX.

LA BASOCHE : LES ENFANTS SANS SOUCI.

Les moralités. — Les farces ; analyse de Patelin.
Les enfants sans souci ; Soties.

Moralités.

De même que la poésie sérieuse de la féodalité, les chansons de geste et les merveilleuses fictions d'Arthur, avaient expiré dans les allégories froidement ingénieuses du *Roman de la Rose* ; ainsi le théâtre religieux, les *mystères* de l'Ancien et du Nouveau Testament, les *miracles* des saints, merveilleuse poésie populaire, se transformèrent peu à peu en pièces allégoriques qu'on appela *moralités*. Ce changement correspondait à une modification remarquable de l'esprit public. L'antique foi du moyen âge, contente d'écouter et de croire, substituait le raisonnement, qui veut produire et combi-

1. Béranger descend en droite ligne de ces critiques narquois.

2. Les textes imprimés de la Passion se trouvent intégralement dans...

lées. L'allégorie n'est plus le fait concret et matériel; le travail plus ou moins heureux de l'intelligence, de traction, de l'analyse. La nature, dont on n'avait pas su ouvrir la sainte et éternelle beauté, paraissait vulgaire et vide : on y associa les combinaisons factices de la pensée. L'esprit, en s'éveillant, fut heureux de se sentir, de se connaître; il s'adora lui-même dans ses jeux enfantins, et pour retrouver sa liberté, il en abusa.

Il est au sein de la classe lettrée, et pourtant laïque, que naquit ce spirituel abus de l'esprit nouveau. Les clercs du basoche se formaient, comme toute profession au moyen âge, une corporation. Créée par Philippe le Bel vers l'an 1303, sous le nom de Basoche¹, elle avait des privilèges, une juridiction spéciale, un roi portant une toque pareille à celle du roi de France, un drapeau et une cocarde tricolores², de magnifiques revues au son des tambours et des trompettes, des cortèges, des plantations d'arbres, enfin des représentations théâtrales.

Le succès des mystères, joué par les confrères de la Passion et plus encore leur décadence excitèrent l'émulation des basochiens. Des manants, pour la plupart illettrés, avaient pu résister si longtemps les bourgeois de la grand'ville : que se passait-il quand on verrait, sur la table de marbre du Palais, des hommes lisants et latinistes, à la fois acteurs et auteurs, qui parlaient « langue diserte et langage propre, avec les accents de la dévotion décente ! » Ce ne sont pas les basochiens qui ne prononcent un mot en feront trois, mettront point et pause au milieu d'une proposition, sans ou oraison imparfaite; feront d'un hochement de tête un admirant, ou autre geste, prolation ou accent faux, à ce qu'ils disent. » Que leur importe le privilège

des *Mystères inédits du quinzième siècle*, par M. A. Jubinal (d'après le manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève); et par fragments dans l'*Histoire du théâtre français* des frères Parfait (texte attribué à J. Michel d'Anjou) — M. O. Leroy (*Études sur les Mystères*) a cité et analysé la version que nous avons dans le manuscrit de Valenciennes.

Du mot *Basilica*, salle d'audience.

Les couleurs de la basoche étaient le jaune et le bleu, auxquelles chaque confrère ajoutait une couleur spéciale et par lui désignée pour servir de rallié à la compagnie.

des confrères ? Ce ne sont pas des mystères que les basochiens veulent représenter. Les mystères sont déjà bien vieux, et d'ailleurs ce n'est que la Bible *par personnages*. Nos clercs inventeront à la fois et leurs sujets et leur genre. Ils feront de beaux dialogues entre *Bien-Avisé* et *Mal-Avisé*, *Bonne-Fin* et *Male-Fin*, *Jeûne* et *Oraison*, sœur d'*Aumône* ; nous y verrons figurer *Espérance-de-longue-vie*, *Honte-de-dire-ses-péchés*, avec *Désespérance-de-pardon*. Quelquefois l'intrigue se nouera entre des personnages plus extraordinaires encore. Nous rencontrerons sur la scène, en chair et en os, le *Limón-de-la-terre*, le *Sang-d'Abel*, la *Chair* elle-même avec l'*Esprit*. Veut-on une idée de l'action qui pouvait rapprocher de pareils interlocuteurs ? voici le résumé très-sommaire d'une *moralité*.

Une troupe de joyeux compères, qui ont pour noms *Mange-Tout*, *Lasoif*, *Bois-à-vous*, *Sans-Eau*, sont invités un beau jour, d'une façon fort civile, par le gros et splendide *Banquet*. Quelques dames sont de la partie : entre autres, *Friandise*, *Gourmandise* et *Luxure*. On se met à table, et tout est pour le mieux chez le meilleur des *Amphitryons* ; mais voilà bien une autre fête : une troupe d'ennemis viennent envahir la salle : *Lacolique*, *Lagoutte*, *Lajaunisse*, *Esquinancie*, *Hydropisie*, vous saisissent les convives à la gorge, à la jambe ou ailleurs. Les uns restent sur le carreau ; les autres, tout effrayés, se jettent dans les bras de *Sobriété*, qui appelle *Remède* à son secours. *Gros-Banquet*, traduit en jugement devant *Expérience*, est condamné à mort ; *Ladiète* est chargée des fonctions de bourreau.

Telle était en général la marche de ces petits drames. La plupart étaient plus graves ; quelques-uns paraissaient avoir été plus badins encore. Un bibliophile a trouvé, sous le parchemin qui recouvrait un vieux livre, le premier feuillet d'une espèce de moralité où figurent comme personnages *Farine*, *Fromage* et *Tartelette*. On ne dit pas où se passait la scène¹.

De ces actions aux farces, le passage était facile ; il n'était pas moins nécessaire. Les moralités toutes seules n'eussent pas longtemps captivé l'attention du peuple. Une société d'é-

¹. O Leroy, *Études sur les Mystères*, p. 576

comme les précieuses de l'hôtel de Rambouillet, peut former un bureau d'esprit, se faire un langage et un plaisir de convention. Les seigneurs et les clercs auraient bien pu se plecter à huis clos des allégories parfumées de Guillaume de Arris et des érudites méchancetés de Jehan de Meung, mais tout ce bel esprit en scène et croire que cela les amusait : mais puis aller ils auraient eu la satisfaction de s'ennuyer à la mode et de bâiller comme il faut. Mais le théâtre porte avec son correctif et sa censure ; le peuple n'entend pas tant de science ; il ne rit et ne pleure qu'à bon escient. Les mystères avaient cessé de le faire pleurer ; il fallait bien se résoudre à le faire rire. On inventa les farces.

Les farces ; analyse de *Patelin*.

La plus célèbre de toutes est l'excellente pièce intitulée *Avocat Patelin*, attribuée d'ordinaire, mais sans aucun fondement, à Pierre Blanchet, né à Poitiers en 1459. *Patelin* est véritable chef-d'œuvre du théâtre français au moyen âge. L'intrigue n'est qu'un fil léger ; mais elle est nouée avec tant de naturel, conduite avec une si admirable vérité, elle fait passer devant nous des personnages si vivants, si originaux, que cette farce est demeurée l'un des meilleurs types du vrai comique et de la bonne plaisanterie gauloise. Brueys, qui l'a remise au théâtre après trois siècles, en a fait une œuvre très-musante, sans atteindre à la vivacité et au naturel de l'original. Quelle habile stratégie que celle dont le vieux fripon escroquait l'honnête marchand de draps pour lui escroquer six aunes qu'il convoite ! comme il mêle habilement l'éloge de M. Guillaume à celui de son étoffe ! Le rusé commence par louer pieusement le père défunt de sa dupe :

Ah ! c'était un homme savant !
Je requiers Dieu qu'il en est l'âme
De votre père ! douce dame !

1. L'auteur moderne s'est efforcé d'introduire dans cette farce l'unité d'action et la vraisemblance de détails d'une véritable comédie. C'était méconnaître le caractère de cette charmante bouffonnerie.

Il me semble encor, par ma foi !
 Que c'est lui qu'en vous je revoi.
 C'était un bon marchand et sage.
 Vous lui ressemblez de visage,
 Par Dieu ! comme droite peinture.
 Si Dieu eut onc de créature
 Merci, Dieu vrai pardon lui fasse
 A l'âme.

LE DRAPIER.

Amen, par sa grâce,
 Et de nous quand il lui plaira.

PATELIN.

Par ma foi ! il me déclara
 Maintefois et bien largement
 Le temps qu'on voit présentement.
 Mout de fois m'en est souvenu.
 Et puis lors il était tenu
 L'un des bons....

Le premier fruit de ces compliments, c'est un redoublement de politesse de la part du marchand. Il s'aperçoit tard qu'il n'a pas encore offert de siège à maître Pier l'interrompant :

Séyez-vous, beau sire.
 Il est bien temps de vous le dire !
 Mais je suis ainsi gracieux.

Après quelques cérémonies, Patelin s'assied, et continue ses évolutions préparatoires, arrive comme par hasard à toucher une pièce de drap. La transition par laquelle il aborde ce nouveau sujet nous semble d'un parfait comique. Si le monde ressemblait au défunt qu'il regrette,

On ne tollist pas, ni n'emblast (on ne volerait pas)
 L'un à l'autre, comme l'on fait !
 Que ce drap ici est bien fait !
 Qu'il est souëf, doux et tractis (souple) !

C'est au moment où il fait l'éloge de la probité que le fils jette la griffe sur son butin.

Oui vraiment, j'en suis attrapé ;
 Car je n'avais intention
 D'avoir drap, par la Passion

De Notre-Seigneur, quand je vins.
J'avais mis à part quatre-vingts
Écus, pour retraire (racheter) une rente.
Mais vous en aurez vingt ou trente ;
Je le vois bien, car la couleur
M'en plaît très-tant que c'est douleur !

Le drapier, enhardi par cette confiance, prodigue les offres
de crédit à un homme qui n'en a pas besoin :

Tout à votre commandement,
Autant qu'il en tient (de drap) dans la pile,
Et n'eussiez-vous ni croix ni pile (point d'argent).

On marchand, on convient du prix, on mesure, le tout
avec un naturel qui n'a point vieilli. L'avocat laisse au mar-
chand le choix entre l'or ou la monnaie ; il l'invite ou plutôt
le contraint à venir chez lui chercher son paiement et son
dîner :

Et si, mangerez de mon oie,
Par Dieu ! que ma femme rôtit.

Le vendeur accepte le dîner et ira porter en même temps les
six aunes d'étoffe. Ce n'est pas ainsi que l'entend Patelin.
Il n'est pas fier : il emportera lui-même son drap sous son
aisselle.

La digne épouse du vieux fripon résume à merveille le mé-
rite et l'esprit de cette scène. C'est, dit-elle, la fable du *Renard*
et du *Corbeau*. Nos lecteurs ne seront point fâchés de retrou-
ver dans notre *farce* un des modèles, ou du moins un des an-
técédents du charmant récit de La Fontaine.

Il m'est souvenu de la fable
Du corbeau qui étant assis
Sur une croix de cinq ou six
Toises de haut, lequel tenait
Un fromage au bec. La venait
Un renard qui vit le fromage ;
Pensa en lui : comment l'aurais-je ?
Lors se mit dessous le corbeau :
Ahi fit-il, tant as le corps beau,
Et le chant plein de mélodie !
Le corbeau par sa couardie.

CHAPITRE XX.

Oyant son chant ainsi vanter,
Si ouvrit le bec pour chanter,
Et son fromage choit à terre:
Et maître renard vous le serre
A bonnes dents et si l'emporte.

meilleur de cette intrigue, c'est que le comique y est
le la morale, et que cette morale est elle-même extrê-
nt comique. Le fripon devient dupe à son tour; il
dans le piège qu'il a lui-même tendu, et trouve son
dans l'idiot qu'il a instruit à tromper. Ce serait un
malheur de gâter, en l'analysant, cette excellente scène
drapier, venant se plaindre au juge des larcins de son
r, et indigné de rencontrer à l'audience l'avocat qui lui
son drap, mêle et confond sans cesse dans sa plainte
offe et ses bêtes, malgré les avis paternels du magistrat
rappelle à ses *moutons*. Rien de plus spirituel que le
u berger Agnelet, niais rusé qui, d'après l'avis de Pa-
ne répond que par un cri imité de ses moutons à toutes
estions du juge, et qui, profitant outre mesure de la
répond encore par le même cri à la requête de Patelin,
celui-ci sollicite ses honoraires. Citons au moins
les vers.

LE DRAPIER.

Or çà, je disais,
A mon propos, comment j'avais
Baillé six aunes..., je veux dire
Mes brebis (je vous en prie, sire,
Pardonnez-moi). Ce gentil maître,
Mon berger, quand il devait être
Aux champs, il me dit que j'aurais
Six écus d'or quand je viendrais....
Dis-je, depuis trois ans en çà
Mon berger me convenança (p:omit)
Que loyaument me garderait
Mes brebis et ne m'y ferait
Ni domaige ni villenie :
Et puis maintenant il me nie
Et drap et argent pleinement.
Ah! maître Pierre, vraiment
Ce ribaud-ci m'emblait (volait) les laines
De mes bêtes; et toutes saines
Les faisait mourir et périr

LA BASOCHE : LES ENFANTS SANS SOUCI.

De gros bâton sur la cervelle.
Quand mon drap fut sous son aisselle
Il se mit en chemin grand erre (très-vite)
Il me dit que j'allasse querre
Six écus d'or en sa maison.

LE JUGE.

Il n'y a rime ni raison
En tout ce que vous refardez.
Qu'est-ce-ci ? vous entrelardez
Puis d'un, puis d'autre. Somme toute,
Par le sang-bleu ! je n'y vois goutte !

L'affaire jugée, le procès gagné par Agnelet, qui, grâce à
bêlement, a passé pour un idiot, Patelin le félicite de sa
lité, et se vante lui-même de son stratagème.

Dis Agnelet.

— Bée.

— Viens ça, viens.

Ta besogne est-elle bien faite ?

— Bée....

— Ta partie est retraite (retirée, sortie) :

Ne dit plus Bée ; il n'y a force,

Lui ai-je baillé belle entorse ?

T'ai-je pas conseillé a point ?

— Bée....

— Il est temps que je m'en aille :

Paye-moi.

Bée....

dialogue se prolonge ainsi de la manière la plus comique
e l'avocat qui demande, supplie, se fâche, et le client qui
. A la fin Patelin, se voyant joué, jure qu'il va chercher
sergent, et Agnelet, de son côté, jure que sergent ni avocat
e retrouveront ; il s'échappe, et, plus heureux que son
re, revient sans doute à ses moutons.

Les Enfants sans souci ; Soties.

u mélange de la farce avec la moralité naquit la *sotie*,
e intermédiaire où dominait la satire. Une troupe nou-
découvrit et sut exploiter cette veine dramatique. Ce
at les *Enfants sans souci*, joyeuse réunion de jeunes Pa-

risiens qui recommencèrent presque Aristophane, au moins pour la malice et l'audace à tout dire. Politique, religion, vie publique ou privée, rien n'était à l'abri de leurs attaques. Ils avaient commencé par s'exécuter eux-mêmes, pour avoir meilleure grâce à faire justice des autres. Leur chef s'appelait le prince des sots, mais son royaume n'était autre que le genre humain tout entier. Ils obtinrent de Charles VI la permission de représenter leurs *soties* sur des échafauds élevés sur la place des halles. Louis XII se servit de leur verve caustique pour appeler à lui l'opinion populaire dans ses démêlés avec le pape Jules II. Ce bon roi savait supporter lui-même les traits de leur satire, et entendait en souriant ces jeunes étourdis le taxer d'avarice. On pense bien que les divers ordres de l'État n'étaient pas épargnés dans ces audacieuses bouffonneries. On y voyait paraître *Sot-Dissolu*, en costume ecclésiastique, *Sot-Glorieux*, vêtu en gendarme, *Sot-Trompeur*, habillé en marchand. Tous les intérêts du temps, toutes les allusions fugitives qu'un siècle emporte avec lui, étaient saisis et personnifiés sur ce théâtre. *Dame-Pragmatique* y était aux prises avec le légat, et *Peuple-Italique* y déplorait le gouvernement de *Mère-Sotte* déguisée en robe d'église. Une telle liberté provoqua souvent la répression. Les rois, le parlement autorisèrent, suspendirent, prohibèrent tour à tour ces dangereuses représentations. François I^{er} établit la censure théâtrale et proscrivit les farces et les soties. Une autorité plus puissante encore leur donna le coup de grâce ; le goût du public les abandonna pour les tragédies et les comédies qui prétendaient imiter le théâtre antique. On touchait à la Renaissance. Marot fut l'un des *Enfants sans souci*.

CHAPITRE XXI.

QUINZIÈME SIÈCLE : AGE DE TRANSITION.

ture populaire; les prédicateurs, Menot, Maillart et Raulin.
Le poète Villon.

ture populaire; les prédicateurs, Menot, Maillart
et Raulin.

Artir du quatorzième siècle tout sort de l'Église, tout se
ise et s'émancipe. Le moyen âge tombe en ruines. La
rie française est frappée à mort par la flèche plébéienne
hers anglais, aux plaines de Crécy, de Poitiers, d'Azin-
L'invention de l'artillerie va déplacer la force et achever
e du pouvoir féodal. D'un autre côté la théocratie a re-
elle-même à ses magnifiques rêves. Les papes ne son-
lus à l'empire universel, mais à la souveraineté tempo-
e l'Italie. La petite ambition tue la grande. Boniface VIII
affleté par un légiste de Philippe le Bel; Clément V
jusqu'au saint-siège, et laisse brûler les templiers, les
de la chevalerie sainte! Le grand schisme éclate. Le
de Pise proclame la nécessité d'une réforme. Le pieux
n, le docte Clémengis ont déjà pressentir Luther¹.
face des deux pouvoirs qui meurent, il en est un, bien
encore, qui s'élève et se prépare de loin à de grandes
ses. C'est la bourgeoisie, c'est le peuple. Il apparaît aux
e 1357 avec Robert le Coq et le prévôt Marcel: il se
e plus redoutable encore en 1413, quand il assiège une
re fois la Bastille et coiffe déjà le roi (c'était alors

n Charlier, né à Gerson, diocèse de Reims, en 1363, chancelier de
sité de Paris, mourut à Lyon, en 1429. On a de lui une soixantaine
s en latin et quelques discours en français. On lui attribue, mais sans
certaine, *l'Imitation de J. C.* — Mathieu de Clémengis, né vers le mi-
quatorzième siècle, fut recteur de l'Université, et mourut vers 1440.
remarquable de ses traités a pour titre : *De corrupto Ecclesie statu.*

Charles VI) du chaperon populaire. Il fait mieux : sous les traits d'une jeune fille des champs, il s'arme pour l'indépendance du pays et reconquiert le royaume. Enfin l'esprit bourgeois et antichevaleresque s'assied sur le trône dans la personne du roi Louis XI, et achève d'accabler le génie féodal dans celle des vaillants et téméraires ducs de Bourgogne.

La littérature du quatorzième au seizième siècle exprime cette situation politique. Elle est en général chétive et souffrante comme la France. Ses productions les plus remarquables ont un caractère plébéien et vulgaire. Nous avons déjà vu, dans la chronique, Commines succéder à Froissart : sur le théâtre nous avons entendu les confréries et la basoche. La chaire chrétienne n'échappe pas à cette commune destinée. Le prêtre lui-même se fait peuple. C'est alors que retentit dans l'Église la parole vive, originale, mais vulgaire des Menot, des Maillart, des Raulin⁴. Cette éloquence est également populaire par son inspiration et par ses formes. C'est contre les riches et les puissants du monde que s'exerce la verve de ces tribuns sacrés. Louis XIV aimait à prendre sa part dans un sermon : il ne voulait pas qu'on la lui fit ; les prédicateurs du quinzième siècle épargnent volontiers à leurs nobles auditeurs la peine de deviner ce qui les concerne. Chez eux l'allusion n'est guère plus voilée que chez le missionnaire Bridaine. « Êtes-vous de la part de Dieu ? s'écrie Maillart. Le prince et la princesse, en êtes-vous ? baissez le front !... Les chevaliers de l'ordre, en êtes-vous ? baissez le front ! Et vous, gentilshommes, en êtes-vous ? baissez le front ! » Menot trouvait, dans son indignation bourgeoise autant que religieuse, quelques inspirations d'une haute éloquence : « Aujourd'hui, disait-il, messieurs les gens de justice portent de longues robes, et leurs femmes sont vêtues comme des princesses ; si leurs vêtements étaient mis sous le pressoir, le sang des pauvres en découlerait. » La critique littéraire a longtemps dédaigné outre mesure ces braves doc-

4. Michel Menot, cordelier et professeur de théologie à Paris, mort en 1518.

Ouvier Maillart, cordelier, mort en 1502.

Jean Raulin, directeur du collège de Navarre, mort en 1514.

leurs au simple et trivial langage : un habile professeur a réhabilité leur mémoire avec réserve¹. Il les a justifiés de l'accusation assez peu vraisemblable, mais généralement admise depuis Voltaire, d'avoir employé une langue bizarre mi-partie de mauvais latin et de mauvais français. Il a cité les passages remarquables tirés de leurs sermons, et montré que la trivialité qu'on leur reproche est due à l'état actuel du langage, qui ne connaissait point de degrés de noblesse entre les mots, et au caractère des auditoires auxquels s'adressaient ces orateurs.

Cela même est un fait littéraire d'une haute importance. Au quinzième siècle, il n'y a en France qu'un langage, et c'est celui du peuple, qu'une éloquence, et c'est une éloquence plébéienne. Nous allons voir que la poésie présente le même caractère.

Le poète Villon².

Les époques de transition, comme le quinzième siècle, comme le nôtre peut-être, sont en général peu littéraires. Le poète le plus remarquable des temps qui nous occupent, le premier en date de tous les poètes modernes (car Charles d'Orléans est le dernier des trouvères), fut maître François Villon, écolier de l'Université de Paris, vrai basochien, espiègle, tapageur, libertin et, qui pis est, larron ; passant sans cesse entre le cabaret, la prison, la faim et la potence, toujours pauvre, toujours gai, toujours railleur et spirituel ; mêlant aux saillies de sa joyeuse humeur des traits nombreux d'une sensibilité rêveuse et quelquefois éloquente, il fut le premier qui saisit et dégagea la poésie que recèle la plus vulgaire et la plus misérable de toutes les conditions : il exprima la na-

¹ M. Gérusiez, dans son *Cours d'éloquence française*, 1836-1837, leçons v et suivantes. Ces pages réunissent au plus haut degré l'instruction et l'intérêt.

² Nous devons au moins un souvenir à un autre poète populaire du commencement du quinzième siècle, à Olivier Basselin, fondeur de son métier, commandeur de naissance, et poète par l'inspiration du cadre. C'est du vaillon de Yvetot, qui l'a habillé, que ses joyeux couplets ont pris et légué à leurs successeurs le nom de *Yaux-de-Fire*, et par corruption *Fau-de-villes*. Le texte de ces chansons n'a pas été moins altéré que leur titre : elles n'ont été imprimées que deux siècles après sa mort, et dans un langage changé et corrompu.

ture dans sa vérité la plus nue, et il se trouva que cette franche et grossière nature était souvent l'idéal même de l'art⁴.

Né à Paris, « près de Pontoise, » l'an 1431, « de pauvre et de petite extrace, » François Montcorbier, connu sous le nom de Villon, qui était celui d'un prêtre de Paris, son protecteur, suivit les leçons de l'Université. Mais disciple peu assidu « d'Aristote et de ses comments, » il lui arrivait souvent « de fuir l'école, comme fait le mauvais enfant; » alors il suivait « une troupe de gracieux galants, »

Si bien chantants, si bien parlants
Si plaisants en faits et en dits.

et s'installait avec eux

Dans la taverne où tenaient leurs états.

Aussi, au lieu d'avoir, comme plusieurs de ses condisciples, « maison et couche molle, » le pauvre clerc ne put obtenir, malgré la présentation de l'Université, « ni cens, ni rente, ni avoir. » Il vécut dans une misère profonde et ne put léguer à la terre qu'un corps où « les vers ne trouveront grand'graisse, tant la faim lui fit rude guerre ! Nécessité fait gens méprendre, et faim saillir le loup du bois » ; la détresse poussa Villon au larcin et presque au gibet. Deux fois condamné à être pendu, deux fois il obtint sa grâce, d'abord du parlement, ensuite, « du bon roi, » ce qui veut dire de Louis XI ; le commentaire était indispensable. Il alla finir tranquillement sa vie en Poitou, à Saint-Maixent, auprès « d'un homme de bien, abbé dudit lieu. »

Les œuvres de Villon ne ressemblent en rien à celles des poètes ses prédécesseurs : elles rentreraient difficilement dans une classification connue. Il ne chante rien d'étranger à lui-même ; c'est sa vie, ce sont ses idées, ses émotions personnelles qu'il raconte. Il nous décrit le petit monde vulgaire et pourtant très-caractérisé, très-poétique qui tourne autour de

4. M. Campeaux a publié un livre intéressant sur la *Vie et les Œuvres de Villon* (1859).

lui : c'est une vue de l'humanité, prise de la place Maubert. Il y a un charme tout nouveau à trouver, dans un poète du quinzième siècle, ces révélations de la vie intime, ces confessions naïves et malignes, aussi éloignées de la jactance que de l'hypocrisie. C'est, à part l'infériorité du talent et la différence du caractère, le même genre de plaisir que nous procurent les poésies d'Alfred de Musset : on aime à entendre causer sans prétentions un homme qui se trouve être en même temps un poète, à recueillir de sa bouche l'expérience profonde de la vie. Villon vous redit ses amours, ses fautes, ses ma heurs ; il se plaint sans amertume et même sans tristesse ; il chante sa misère, non pour nous apitoyer, mais parce qu'il est poète et que sa misère a un côté poétique. Il est le premier en France qui ait trouvé la poésie des sujets simples, c'est-à-dire la pensée nette, l'image vive, la sensibilité au milieu du sourire, et même la mélancolie. Tout cela lui vient chez lui sans effort : sa poésie ne consiste qu'à mieux voir et mieux sentir. La grâce qui, dans son prédécesseur Charles d'Orléans, grimait quelquefois par bon ton et pour plaire à *Bel-Esprit* et à *Faux-Savoir*, n'est ici que le mouvement naturel de la pensée. On croirait voir un de ces joyeux enfants de Paris, si à l'aise dans leurs haillons, si alertes, si gaais, si intelligents de figure et de repartie, à côté d'un adolescent beau et bien formé par la nature, mais gêné par une surveillance austère et emprisonné dans la soie et le velours.

Le choix de ses sujets annonce déjà la manière dont il va les traiter. Villon ne se fatigue pas à créer une fiction, il ramasse sa poésie à ses pieds, dans les rues, souvent, hélas ! dans les pisseaux de Paris. Un beau jour il quitte sa ville natale pour rompre une passion, ni plus ni moins que Saint-Preux ou Werther ; il s'en va, touriste en guenilles, jusqu'à Angers, et comme il part « en pays lointain, » il juge prudent de faire « certains legs. » Un ivrogne aura son muid ; il laisse aux pauvres clercs sa nomination de l'Université, qui ne les enrichira guère, et à un ami trop gras deux procès pour corriger son embonpoint. C'est ainsi qu'il passe en revue tout son entourage, administrant partout un trait satirique ou plaisant.

Ces legs, qu'on désigne d'ordinaire sous le nom de *Petit*

Testament, sont une esquisse légère de l'ouvrage principal Villon, le *Grand Testament*, composé dans toute la force de son talent et de son âge, « en l'an trentième de sa vie. » On sent en les lisant que ces deux ouvrages sont séparés par de longues années d'intervalle et par une expérience douloureuse de la vie. Dans le second, le style du poète a gagné une mâle énergie, au milieu « de toutes les hontes qu'il a bues, » et la souffrance a aiguë ses sentiments, plus que tous les commentaires d'Averroès sur Aristote. » Il débute par jeter un triste regard sur sa vie passée, il en avoue les fautes avec résignation. Il est pécheur, il le sait bien ; mais la pauvreté est coupable de tous ses méfaits. C'est elle qui a dissipé inutilement sa vie : par elle « ses jours s'en sont allés errants, comme des filets d'une toile qu'un tisserand brûle avec une ardente paille. » Villon excelle surtout dans l'expression de ces mélancoliques regrets d'un temps qui s'enfuit et s'envole. C'est ce doux reflet du passé qu'il colore d'un éclat poétique, qui même les plus vulgaires ; témoin cette bonne vie de Beaumière (armurière), jadis fringante jeune fille, qui, dans ses commères

Assises bas, à croppetons (accroupies)
 Tout en un tas comme pelottes,
 A petit feu de chenevottes
 Tôt allumées, tôt éteintes,

se prend à deviser du temps où elles furent « si mignotte. N'est-ce pas la véritable aieule de cette joyeuse vieille Bé ranger, qui regrette si effrontément « le temps perdu et ne sais quelles autres choses encore ? Quelquefois comme vers l'avenir que Villon tourne ses regards pensifs mais indignés : il le montre du doigt à ses amies, il les exhorte par la pensée de la vieillesse future à se montrer moins dédaigneuses aujourd'hui. On s'attend à chaque instant à lire :

Vous vieillirez et je ne serai plus !

ou bien :

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie !

Il n'arrive pas à cette pure et suave élégance ; mais que l'âge néanmoins dans sa ballade des Dames du temps jadis !

Dites-moi où, en quel pays
Est Flora, la belle Romaine
Archipiada, ni Thaïs
Qui fut sa cousine germaine,
Echo parlant quand bruit on mène,
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ? [anum)?
Mais où sont les neiges d'antan (de l'année dernière, ante

Où est la très-sage Héloïs,
Pour qui fut blessé et puis moine
Pierre Abélard, à Saint-Denis?
Pour son amour eut cette essoine (malheur).
Semblablement où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté, en un sac, en Seine?
Mais où sont les neiges d'antan?

La reine Blanche comme un lys,
Qui chantait à voix de Syrène;
Berthe aux grands pieds, Biétrix, Allis,
Eremburges qui tint le Maine,
Et Jeanne, la bonne Lorraine, —
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen?
Où sont-ils, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

en s'égarant dans les souvenirs familiers de sa jeunesse a trouvé par hasard les grandes et poétiques idées de l'événement de la vie, de la fragilité de notre nature. Le naïf s'y arrête complaisamment, tout émerveillé de sa découverte, et nous l'exprime avec l'émotion la plus vraie.

ainsi qu'il sait, chose rare chez les poètes intimes ! voir du personnel au général, de ses misères à celles de l'humanité. On s'intéresse à lui d'autant plus que sa destinée n'est qu'une branche de la destinée commune. Nul poète n'a encore tracé d'une main plus hardie le néant de la vieillesse.

De pauvreté me gourmentant (plaignant),
Souventefois me dit le cœur :
Homme ne te doulouse tant.

Et ne démaine tel douleur,
Si tu n'as tant que Jacques Cœur :
Mieux vaux vivre, sous gros bureaux,
Pauvre, qu'avoir été seigneur,
Et pourrir sous riches tombeaux.

Mon père est mort, Dieu en ait l'âme,
Quand est du corps, il gît sous lame (tombe)
J'entends que ma mère mourra ;
Et le sait bien, la pauvre femme ;
Et son fils pas ne demourra.
Je connais que pauvres et riches,
Sages et fous, prêtres et laïcs,
Noble et vilain, larges et chiches,
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrassés collets,
De quelconque condition,
Portant atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

Et meure Pâris et Hélène,
Quiconque meurt, meurt à douleur.
Celui qui perd vent et haleine,
Son fiel se crève sur son cœur :
Puis sent Dieu sait quelle sueur !
Et n'est de ses maux qui l'allège ;
Car enfants n'a, frère, ni sœur,
Qui lors voulût être son plége (caution).

La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir.
Jointes et nerfs croître et étendre.
Corps féminin, qui tant es tendre,
Poli, suave, gracieux,
Te faudra-t-il ces maux attendre ?
Oui, ou tout vif aller aux cieux.

Ici ne pressent-on pas Bossuet, n'entrevoit-on pas
sombres lieux, ces demeures souterraines, où dorment
grands de la terre, » ne devine-t-on pas déjà « cet
qui change bientôt de nature, ce corps qui prend un
nom ? » qui ne garde pas même longtemps celui de
et devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom d'
cune langue ? » Le voilà, ce corps féminin, si poli, si
si gracieux, le voilà tel que nous l'ont fait le plus

orateurs et le plus vieux de nos poètes populaires. Plus c'est avec le grand poète Shakspeare et la scène terrible fossoyeurs que Villon se rencontre, aux charniers des ocents.

Quand je considère ces têtes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maîtres des requêtes,
Ou tous de la chambre aux deniers,
Ou tous furent porte-paniers (porte-faix).
Autant puis l'un que l'autre dire :
Car d'évêques ou lanterniers
Je n'y connais rien à redire.

Et icelles qui s'inclinaient
Une contre autres en leurs vies;
Desquelles les unes régnaient,
Des autres craintes et servies;
Là les vois, toutes assouvies
Ensemble en un tas pêle-mêle.
Seigneuries leur sont ravies :
Clerc ni maître ne s'y appelle.

Que manquait-il à cette poésie populaire du quinzième siècle, qui déployait si hardiment ses voiles entre le monde de l'époque et celui de Shakspeare? La même chose précisément manquait à l'esprit du peuple : une élévation morale plus haute, sinon plus haute, l'habitude des grands objets et des affaires importantes ; la richesse et la dignité. Le peuple, longtemps couvé sous les ailes de l'Église, se séparait d'elle pour vivre de sa propre vie. Mais qu'il était faible et incertain encore ! L'incapacité des Valois, leurs vices, les fléaux de la guerre, l'invasion des conquérants anglais, le laissèrent longtemps aux prises avec la pauvreté de l'intelligence, aussi bien qu'avec les besoins matériels de la vie. Dégradé par l'ignorance non moins que par la misère, il ne pouvait lever vers le ciel un mâle et libre visage. Mais voici qu'une révélation nouvelle va luire sur le front de l'affranchi. La noble et antique antiquité, sortie peu à peu des cloîtres et des manuscrits, grandie en Italie sous Dante, Pétrarque et Boccace, multipliée par le divin bienfait de l'imprimerie, va mettre ce peuple en possession de toutes les richesses des anciens âges.

monarchie succédant à l'empire romain, mais plus à lui, plus pure par son principe, puisqu'elle reposa sur la conviction et non sur la force, cette immense patrie créée l'Église, et qui possédait une langue, des mœurs, une administration, une hiérarchie et avant tout une unité. Cette puissante organisation allait s'anéantir. Le peuple reprenait sa vie personnelle et indépendante. L'Italie s'est détachée de l'imitation et du langage des Grecs, elle s'est affirmée elle-même par la voix puissante de Dante. L'Espagne trouve chez elle son héros, et se grandit à l'ombre majestueuse du Cid. L'Angleterre enfin avec Chaucer de parler la langue de ses conquêtes. Les guerres des Valois tranchent durement les deux lités. L'Allemagne va bientôt avoir son pape, sa hiérarchie. Tout se dissout, tout s'isole. Mais ce monde n'est que l'aurore d'un monde nouveau. Le moyen âge se brise, mais pour se refaire un jour sur une base plus large. La société nouvelle aura pour tâche de mettre dans son sein et de pacifier tous les contrastes de la nature et de race. Le monde doit marcher par la voie de la liberté vers l'unité moderne, celle de la vérité reconnue et acclamée par la raison.

TROISIÈME PÉRIODE.

LA RENAISSANCE.

CHAPITRE XXII.

LA RENAISSANCE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Difficultés que présentait en France le problème de la Renaissance. — Influence de l'Italie. — Étude de l'antiquité ; invention de l'imprimerie ; Collège de France. — Budé, Érasme.

Difficultés que présentait en France le problème de la Renaissance.

La Renaissance au seizième siècle ne fut pas, comme on pourrait le croire, une reproduction servile de l'antiquité, mais bien une fusion harmonieuse des éléments de la civilisation chrétienne avec les traditions du goût et du savoir antiques. L'Italie fut le confluent où les deux courants se rejoignirent. Dante, Pétrarque, Boccace, ces conquérants infatigables des richesses du passé, semblèrent ne se proposer dans leurs œuvres en langue vulgaire que de transformer les matériaux de notre moyen âge. Ils imprimèrent le caractère de la beauté, l'un aux pieuses légendes de nos troubadours, l'autre aux chants de nos troubadours ; le troisième emprunta de nos fabliaux qu'il revêtit de sa prose brillante et rythmée. L'Arioste conserva, dans son *Roland furieux*, la manière chevaleresque de nos chansons épiques. Il adopta le ton irrégulier, l'accent indépendante et capricieuse des chansons populaires de l'Italie ; mais la poésie antique est comme un sang généreux qui circule dans ce corps tout moderne. Elle se manifeste par la perfection du style et par l'emprunt constant des expressions et des images classiques. Le Tasse arriva au même but par une route tout opposée ; dans la *Jérusalem*

CHAPITRE XXII.

m, l'art antique a tracé le plan, réglé la forme et les li-
es de l'épopée; mais l'inspiration religieuse et cheval-
que est venue animer et vivifier tous les détails.

En Italie, la fusion de l'esprit moderne et des souvenirs
iques avait été simple et rapide. La Renaissance n'avait en-
biner que deux éléments, le catholicisme officiel et la
lition gréco-latine. Aucun obstacle n'avait entravé leur
on : les chefs du moyen âge, les papes, s'étaient mis à la
du mouvement. Aussi le seizième siècle y vit-il éclore,
sein de la civilisation nouvelle, l'expression la plus pure
a maturité sociale, la fleur immortelle de l'art. Il n'en fut
ainsi de la France. Cette nation centrale, destinée à servir
lien entre toutes les races, de médiatrice entre toutes les
es, devait recevoir et combiner des éléments plus nom-
ux, plus divers, et souffrir, avant d'enfanter la pensée
derne, les douleurs d'une longue gestation. Ici ce n'est pas
lement à l'inspiration du moyen âge qu'il s'agit de donner
beauté antique : un esprit nouveau a soufflé du Nord et a
levé la conscience de l'homme jusque dans ses abîmes. Le
it de douter, le devoir de réfléchir, le besoin d'une action
viduelle et libre, voilà ce qu'il faut combiner avec l'unité
inion, d'esprit et de gouvernement, condition nécessaire
ne forte unité nationale, préliminaire indispensable d'un
et d'une littérature.

Aussi par quelles agitations dans le domaine des faits se
luit cette diversité d'éléments dans la sphère des idées !
ix peuples dans la même nation, huit guerres civiles, deux
assassinés, un roi assassin de son peuple, le passé et l'a-
ir venant comme deux fantômes tourmenter cette malheu-
se époque, la féodalité cherchant à relever la tête et à
ager la France, la démocratie passant des protestants aux
oliques, et formant avec la théocratie une bizarre al-
ce ; enfin, comme pour marquer plus clairement le carac-
de la lutte, deux races étrangères offrant aux deux partis
s secours intéressés, et heurtant, au sein de notre mal-
reuse patrie, le sombre génie du Nord contre le Démon
Midi : tel est le spectacle qu'offre aux yeux de l'histoire
France du seizième siècle. Puis arrive le dénouement long

temps attendu de cette tragédie sanglante. Le tumulte s'apaise, les passions se calment, la politique s'endort dans une longue trêve monarchique, solution provisoire, comme toutes les solutions de ce monde. L'unité renaît par la conciliation des idées belligérantes : d'un côté la liberté d'examen est consacrée par l'édit de Nantes, c'est-à-dire par le dogme de la tolérance civile ; de l'autre le principe d'autorité est affermi, mais déplacé. L'unité sera désormais non dans l'Église, mais dans l'État. Au moyen âge, il y avait une seule religion et une foule de gouvernements séculiers ; dans les temps modernes, il y aura plusieurs religions et une seule société civile. Les cultes divers seront embrassés dans le sein d'une seule grande société, la France, dont les membres s'appelleront les sujets du roi, en attendant qu'ils méritent un plus beau nom. Cette transaction donnera le curieux spectacle d'un double changement de drapeau ; Henri IV, de huguenot se fera catholique, le clergé ligueur deviendra royaliste. C'est-à-dire qu'un parti ne triomphera qu'en s'armant du principe de ses adversaires. Enfin, ce qui nous ramène au sujet spécial de nos études, la création de la société nouvelle, de la société politique et laïque ne pourra se faire que sous l'influence de l'idée antique d'une morale universelle, indépendante des formes particulières du culte, et héritière de la tradition générale du genre humain. L'éducation, même sous la main du clergé, sera désormais toute *classique* ; l'art français, dans sa forme, sera en grande partie païen.

En France donc comme en Italie, comme dans les autres contrées de l'Europe, le fleuve des idées modernes entraîna dans son cours les débris immortels de la civilisation antique.

Mais chez nous, on le conçoit, le mélange fécond de tant d'éléments divers acquit plus tard qu'en Italie sa limpidité. Ce n'est guère qu'au dix-septième siècle que fleurira en France, dans une littérature inimitable, la pensée longtemps agitée par les tourments de l'âge précédent. Le seizième siècle nous offre dans ses œuvres la même discordance que dans ses factions. L'idée et la forme, la vie et la beauté y cherchent vainement à s'unir. « En notre langage, disait Montaigne, je trouve assez d'étoffe, mais un peu faute de

CHAPITRE XXII.

n. » Alors, en effet, ceux qui pensent connaissent peu d'écrire ; ceux qui cultivent l'art d'écrire ne songent pas à penser. D'un côté nous avons les harangues, les mémoires, les pamphlets, les satires, les traités dogmatiques, les polémiques, les essais philosophiques, tout ce qui contient l'esprit, l'âme même de l'époque ; de l'autre, une jeune et précieuse école de disciples de l'art antique, qui s'efforcent de créer de toutes pièces une langue noble, une poésie sévère, et n'oublient que de lui donner une âme. Cette séparation, ce divorce entre la pensée inspiratrice et la forme littéraire est, selon nous, le trait saillant de la littérature du seizième siècle. Sans doute, il exista alors des auteurs d'un grand talent ; on n'écrivait jamais avec plus de verve et d'originalité que Montaigne ; avec un bon sens plus net, plus incisif que Rabelais. Mais la langue de ces grands écrivains n'appartenait qu'à eux seuls. Chacun d'eux l'improvisait pour le besoin actuel de sa pensée. Il n'y a pas alors de formes universelles et communes à tous, espèces de monnaies courantes frappées d'une empreinte connue.

Cette circonstance peut être en général favorable à l'indépendance du talent ; mais elle était contraire à l'esprit éminemment social et communicatif des Français. Le peuple destiné à devenir l'intermédiaire entre les peuples, le propagateur d'idées, l'apôtre infatigable de la civilisation, avait besoin d'une langue logique, régulière, universelle. La littérature française devait, pour agir sur le monde, se centraliser comme une monarchie.

Nous suivrons, dans cette rapide esquisse du seizième siècle, la division que la nature même de son développement nous indique. Nous examinerons d'abord la pensée, et quelque sorte la vie de cette société, autant qu'elle se manifestera dans les monuments écrits, quelque imparfaite qu'en soit la forme. Nous observerons donc dans la société française le goût des arts et de la civilisation italienne, le goût de l'érudition antique, les hardiesses de la philosophie nouvelle. Nous verrons les passions religieuses et politiques se manifester de la bouche des orateurs sous la plume des pamphlétaires et de là dans les pages plus durables, plus impartiales

émoires et des traités ; trois degrés divers par lesquels lions deviennent des livres, sans constituer encore une ture. Ce sera la première partie de notre étude sur le me siècle. La seconde nous fera assister à la grande tende réforme littéraire rendue nécessaire par l'insuffisante de Marot, réforme proclamée par du Bellay, exagérée onsard, restreinte et régularisée par Malherbe.

Influence de l'Italie.

talie fut, au seizième siècle, l'initiatrice de la France.

dans l'âge précédent, cette contrée nous avait envoyé e un souffle de renaissance. Nous voyons autour du de Charles VI trois femmes, trois Italiennes célèbres à s titres, sa belle-sœur Valentine de Milan, sa femme au de Bavière, fille d'une Visconti, et la modeste, la sa- Christine de Pisan. Mais une fois délivrée des guerres ises, c'est-à-dire enfin constituée et forte de son unité, ance sentit pendant plus d'un demi-siècle une puissante lsion qui l'entraînait de l'autre côté des Alpes. Les am- is et les intérêts des princes furent les causes occasion- de ces expéditions ; un mobile caché y poussait la nation e : c'était, comme au temps des invasions barbares, l'irrè- le attrait d'une heureuse et riche contrée, la vague séduc- 'une civilisation supérieure. La jeune noblesse qui envi- it Charles VIII ne rêvait que la belle Italie, son opulence s voluptés. Le climat du Midi et sa splendide nature t comme une première révélation des arts pour les rudes ts de Lahire et de du Guesclin. Sous Louis XII, ce pre- enseignement a déjà porté ses fruits ; le cardinal-mi- , Georges d'Amboise, frappé d'admiration à la vue des eilles qui remplissaient la Lombardie, des imposantes ons de Bramante et de Léonard de Vinci, se fait le e du mouvement nouveau, et donne le signal d'une des belles périodes de l'architecture française.

ntôt François 1^{er} offre un protecteur aux arts de l'Italie ami à ses artistes. C'est à lui que Raphaël envoie plu- s de ses chefs-d'œuvre. C'est pour lui que le Primatice

CHAPITRE XXII.

et déployer à Fontainebleau sa poétique imagination et son élégance à la fois forte et voluptueuse. C'est à son appel que Jean Cousin, notre Michel-Ange, fonde l'école française et opère la transition de la peinture sur verre à la peinture sur huile. Cependant s'élèvent de tous côtés ces châteaux de la Renaissance, qui viennent remplacer sur notre sol les forteresses féodales ; c'est Madrid, l'élégant manoir du bois de Boulogne ; c'est la Muette, Saint-Germain, Villers-Cotterets, Monttilly, Follembroy, et ce palais de fées créé au fond des bois de la Sologne, le merveilleux et fantastique Chambord. Ici la noblesse, lassée du triste séjour des noirs et solitaires châteaux, accourt près du roi-chevalier, dans ces élégantes et somptueuses demeures où la vie s'écoule dans une fête éternelle. On y voit arriver à l'envi les grands seigneurs et leurs belles femmes, les érudits et les artistes, étrange et brillante société où la science est admise à titre de luxe, où les hardiesse de la pensée sont accueillies comme une jouissance nouvelle de l'imagination.

Lo loin de s'éteindre avec François 1^{er}, l'influence italienne ne fait au contraire prendre officiellement possession du trône de France. Catherine de Médicis, qui joignait toutes les qualités de l'esprit à tous les vices du cœur, avait apporté de Florence le noble goût des beaux-arts. Non contente de protéger les artistes, elle participait elle-même à leurs travaux. Philibert Delorme, qui construisit pour elle le palais des Tuileries, nous raconte *le grandissime plaisir qu'elle prend en l'architecture, retrouvant et esquichant les plans et les profils des édifices qu'elle fait élever*¹. C'est sous son triple règne que la Renaissance trouva enfin son expression artistique la plus élevée et la plus significative, la poésie. Ici encore, au milieu d'innombrables œuvres plus importantes dont nous aurons bientôt à parler, se retrouvent les traces nombreuses de l'imitation italienne. Le duc de Nemours, le duc de Bellay préconise le sonnet presque à l'égal de l'épique ; Ronsard doit à l'inspiration des poètes de l'Italie quelques-unes de ses meilleures pièces, les seules que tâchent de reproduire ses disciples Desportes et Bertaut. Il n'est pas jus-

Traité de l'architecture, Paris, 1567.

aux jeunes seigneurs qui, d'abord par fanfaronnade guerrière, et ensuite par esprit courtoisanesque, ne mêlent à la vieille langue de leurs pères les idiotismes toscans, qu'ils ont rapportés du théâtre de leurs exploits, ou recueillis dans la conversation de leur reine et de ses filles d'honneur.

Étude de l'antiquité; invention de l'imprimerie; Collège de France.

A considérer ainsi isolément la tranquille invasion de l'art italien dans la France, il semble qu'il va se borner à y fourbir la même carrière que dans sa terre natale, jetant sur son passage des rayons semblables, mais affaiblis. On s'attend presque à retrouver de ce côté des Alpes l'élégante, mais timide contrefaçon de la Renaissance ultramontaine. Il n'en fut rien néanmoins; les événements de l'histoire, l'agitation des esprits troublèrent violemment la civilisation du seizième siècle, mais enrichirent son cours d'un sédiment fécond. Les travaux mêmes auxquels l'Italie avait convié l'Europe portaient en eux le germe d'une rénovation intellectuelle et politique. L'Italie moderne ne se présentait pas seule à l'étude de la France, elle amenait avec elle toute l'antiquité grecque et romaine; et, bien que le culte de la science classique dût souvent ressembler à une superstition, cette innovation n'en fut pas moins un immense progrès : en changeant de servitude, la pensée moderne apprenait à être libre.

L'empire de Constantinople s'était écroulé en 1453. De savants Grecs, échappés à l'asservissement de leur patrie, étaient venus chercher un asile en Italie, et ils payaient l'hospitalité des Latins par l'enseignement de la langue d'Homère et de Démosthène.

Le 19 janvier 1458, l'Université de Paris reçut une demande de Grégoire, né à Tiferno, dans le royaume de Naples, à l'effet d'être admis dans son sein comme professeur de grec et de rhétorique. Cette offre fut accueillie; mais le nouvel enseignement, isolé au milieu des chaires de logique et de théologie scolastiques, regardé avec défaveur par les partisans coalisés des vieux systèmes, se vit à peine toléré, et ne porta que

fruits médiocres. Toutefois la tradition ne s'en perdit pas fut d'un des élèves de Grégoire qu'un jeune Allemand des é à une haute célébrité, Reuchlin, le patron et le maître

Mélanchton, apprit, vers l'an 1470, les premiers éléments de la langue grecque. Quelques années plus tard Reuchlin retrouvait dans la même ville, pour professeur de grec, un véritable enfant de la Grèce, qui toutefois devait sa célébrité plutôt à sa patrie qu'à son savoir¹; c'était Georges Hermonyme. Seul alors à Paris il parlait ou plutôt balbutiait grec, et n'avait pas plus le désir que la capacité de l'enseigner aux autres². Mais ses rares élèves suppléaient à l'insuffisance de ses leçons par un dévouement à l'étude qui avait quelque chose de l'enthousiasme religieux des néophytes. « Je

suis donné de toute mon âme à l'étude du grec, écrit l'un d'eux, et aussitôt que j'aurai quelque argent, j'achèterai des livres grecs d'abord, et ensuite des vêtements³. » Bientôt les livres devinrent moins rares. L'Italie avec laquelle continuaient nos rapports, multipliait ses doctes envois. Déjà commençaient à circuler des livres qu'on croyait encore manuscrits, mais remarquables par la régularité extraordinaire

de l'écriture, de plus à bon marché et en grand nombre. Plus on en achetait, plus il y en avait à vendre. Ils se trouvaient, chose merveilleuse ! tous semblables entre eux, comme s'ils sent tous sortis au même instant de la même main. L'imprimerie qui ne fut d'abord que l'art de graver ou de stéréotyper sur bois, procédé connu en Chine de temps immémorial, devint, vers 1450, l'invention admirable des caractères mobiles. On l'attribue généralement à Gutenberg, né à Mayence, mais établi à Strasbourg. Faust, riche négociant de cette première ville, aida l'inventeur de ses capitaux ; et Schoeffer, leur collaborateur, perfectionna l'invention en imaginant un procédé plus facile pour la fonte des caractères⁴.

¹ « Non tam doctrina quam patria clarus. » (Beati Rhenani epistola ad Reuchlinum, folio 52.)

² « Unus Georgius Hermonymus græce balbutiebat, sed talis ut neque posset docere si voluisset, neque voluisset si potuisset. » (Erasmi epistola I.)

³ Erasmi epistola XXIX.

⁴ H. Hallam, *Histoire de la littérature de l'Europe*, t. I, p. 454, analyse

Fichet, recteur de la Sorbonne, introduisit l'imprimerie à Paris en 1469. Les nouvelles presses produisirent sept cent cinquante et un ouvrages jusqu'à la fin du quinzième siècle, et dès le commencement du suivant elles ne donnèrent pas moins de huit cents publications dans l'espace de dix ans ; dans le nombre se trouvaient quelques ouvrages grecs. Le nonchalant Hermonyme était remplacé par le savant Italien Aleandro, recteur de l'Université de Paris en 1512, pensionné par Louis XII, et enseignant le grec et peut-être l'hébreu.

Ce fut surtout sous François I^{er} que la Renaissance prit l'essor. Jamais l'esprit humain n'avait développé une curiosité plus enthousiaste pour le passé, une activité plus studieuse, plus passionnée pour les lettres. Les imprimeurs pleins de la dignité de leur mission, marchaient de pair avec les premiers savants de leur siècle. Aux Badius Ascensius, aux Gourmont, aux Colines, aux Dolet, succéda la famille des Estienne, ces prodiges de science et de travail, qui, pendant quatre générations, élevèrent l'art de la typographie à la plus haute perfection qu'il ait jamais atteinte. François I^{er} lui-même témoignait sa sollicitude à cette dixième muse. S'il ne créa pas précisément l'imprimerie royale¹, comme on l'a dit et répété souvent, il fit fondre par Garamond les admirables caractères qu'on prêtait de temps à autre aux imprimeurs particuliers pour leurs belles éditions. Cette mesure généreuse n'était que l'appendice d'une institution encore plus importante. Laissant à la Sorbonne sa stérile escrime théologique, le roi conçut et réalisa la pensée de séculariser l'enseignement. Le *Collège des trois langues* (Collège royal, Collège de France), créé en 1531, se remplit de chaires d'hébreu, de grec, de latin, de médecine, de mathématiques et de philosophie, admirable pêle-mêle de science, désordre fécond d'une généreuse époque, que des temps plus rassis eussent dû peut-être assujettir à une organisation plus méthodique. C'est

¹ même les longues discussions auxquelles a donné lieu cette matière. Les principaux auteurs qui y ont pris part sont indiqués dans l'*Histoire littéraire de l'Italie*, par Ginguené, t. III, p. 270.

² Ce fut Louis XIII qui fonda réellement l'imprimerie royale en 1640.

là que brillèrent les Vatable (Wastbled), les Danès, les Toussain, et le savant Turnèbe et le disert Lambin, dont la sage lenteur enrichit la science antique de nombreux commentaires et la langue française d'un verbe expressif emprunté à son nom.

Budé, Érasme.

Aux souvenirs du Collège de France se rattachent les deux renommées les plus brillantes parmi les savants du seizième siècle, Budé et Érasme, dont l'un déterminait le roi à créer cet établissement, l'autre refusa d'en être le chef et d'aliéner ainsi son indépendance d'homme de lettres. Grâce à Guillaume Budé¹, le plus savant helléniste de l'Europe, la France n'eut plus rien à envier à l'Italie, sous le rapport de la science philologique. Ce fut lui qui le premier, détrônant l'insuffisante compilation de Guarino (*l'Étymologicum magnum* de Phavorinus), et devançant de quarante-trois ans le véritable *Trésor* de Henri Estienne, fixa, dans ses *Commentaires*, le sens d'une grande partie des mots de la langue grecque, et se fit le législateur d'une science qui n'avait eu jusqu'alors que d'aventureux champions. Chez lui se manifeste déjà la tendance sérieuse et positive de l'érudition cisalpine : même dans un travail sur les mots, Budé se préoccupe des choses. Il explique, avec une justesse et une précision qui n'ont pas été surpassées, les termes de la jurisprudence romaine. C'est ainsi que, dans son excellent traité *de Asse*, il exposa les dénominations et la valeur des monnaies romaines à toutes les époques de l'histoire, et que dans ses *Observations sur les Pandectes*, il appliqua le premier la philologie et l'histoire à l'intelligence du droit romain, innovation qui, perfectionnée dans la génération suivante par des hommes plus versés dans la jurisprudence, devait y produire une sorte de révolution. Toute la gloire littéraire de Budé peut se résumer en un mot : il excita la jalousie d'Érasme, qui resta pourtant son ami.

Érasme de Rotterdam² vint plusieurs fois et vécut long-

1. 1467-1540. Ouvrages principaux : *Annotationes in Pandectas* ; *de Asse de Studio litterarum* ; *Commentaria in linguam græcam*

2. Né en 1467, mort en 1536.

temps à Paris. Il est nôtre par ses relations avec la France et surtout par le caractère tout français, tout voltairien de son esprit, plein d'audace pour aborder tous les problèmes, plein de raison pratique pour les résoudre. Jeté par sa naissance au milieu des luttes acharnées des sectes religieuses, il trouva la modération dans l'étendue de sa pensée, et vit trop bien et trop loin pour être un homme de parti. Sa haute intelligence saisit tous les extrêmes, et s'en éloigna par conviction plus encore que par timidité. Il usa sa vie à concilier deux opinions exclusives et intolérantes. Ami de Luther et de Léon X, écrivant ses *Dialogues* contre les moines, et son traité du *libre arbitre* contre les novateurs, donnant tour à tour raison aux deux systèmes, où plutôt reconnaissant la raison partout où il la trouvait, tolérant par intelligence, comme Mélanchthon par caractère, Érasme fut successivement recherché et maudit par les deux exagérations extrêmes, et ne servit lui-même à autre parti que celui du bon sens et de l'humanité.

La plupart des écrits d'Érasme roulent sur des matières de théologie. Néanmoins c'était à regret, c'était pour satisfaire aux nécessités de son époque et de sa position qu'il descendait dans l'arène de la polémique. Toutes ses prédilections étaient pour l'antiquité renaissante. Elle était pour lui un culte, une religion. « Peut-on appeler profane, s'écrivait-il, ce qui est vertueux et moral ? Sans doute nous devons aux livres saints la première place dans notre vénération ; cependant quand je rencontre dans les anciens, fussent-ils païens et poètes, tant de chastes, de saintes, de divines pensées, je ne puis m'empêcher de croire que leur âme, au moment où ils les écrivirent, était inspirée par un souffle de Dieu. Qui sait si l'esprit du Christ ne se répand pas plus loin que nous ne nous imaginons ? » On comprend qu'au milieu des querelles religieuses du seizième siècle, de telles idées ne pouvaient faire d'Érasme un chef de parti. Elles l'animaient au moins d'une énergique haine contre les ennemis des lumières nouvelles. Dans ses *Adages*, dans ses *Dialogues*, dans son amusant *Eloge de la folie*, il aiguisa contre les moines dégénérés de son temps

les traits les plus acérés. Les rois et les princes ne sont pas à l'abri des hardiesses de sa raison ; mais le même bon sens le ramène bientôt dans la pratique à cette juste mesure qui fait le caractère et la force de son talent. « Il faut supporter les princes, dit-il en terminant, de peur que la tyrannie ne soit remplacée par l'anarchie, fléau plus détestable encore¹. »

Érasme nous présente dans toute sa force le contraste qui séparait les lettres des deux côtés des Alpes. Au nord, on le voit, dès l'aurore du seizième siècle, l'érudition agitait les plus hauts problèmes. Sans dédaigner la pureté de la diction, elle la subordonnait à l'intérêt du sujet et de la pensée. L'Italie offrait alors un spectacle bien différent. Tout entier à l'adoration de la forme, les savants italiens mettaient un orgueil national à reproduire dans leurs écrits l'exquise élégance de l'âge d'Auguste. Une école plus exclusive encore allait même jusqu'à rejeter toute expression, toute tournure qui n'avait pas été employée par Cicéron. Pour ces dilettanti cicéroniens, l'idée était une chose secondaire, peut-être même nuisible ; le langage était une mélodie qui, toute seule, suffisait à enchanter éternellement leur voluptueuse oreille. Bembo, le plus illustre d'entre eux, avait, dit-on, quarante portefeuilles, dans chacun desquels passait successivement chaque page qui sortait de sa plume, pour subir de degré en degré toutes les corrections de son goût scrupuleux. Il n'est pas besoin de dire que rien n'était plus contraire à l'imitation véritable du grand orateur romain que ce calque servile de ses formes.

C'est contre cette superstition qu'Érasme écrivit son *Ciceronianus*. Fidèle à la modération qu'il portait partout, l'apôtre le plus zélé de la Renaissance cherchait à la préserver de ses excès. « Que votre premier soin, dit-il, soit de vous bien pénétrer de votre sujet. Lorsque vous le posséderez parfaitement, les mots vous viendront en abondance, les sentiments vrais et naturels couleront sans effort de votre plume. » Boileau n'a pas mieux dit un siècle après, ni Horace seize siècles auparavant. Érasme servait de lien entre ces deux hautes raisons.

1. *Adugia* ; *Scarabæus*.

Lui-même pratiquait admirablement ce qu'il prescrivait aux autres. Son style, reflet heureux de son caractère, est net, vif, expressif, plutôt que régulier, doué de physionomie plutôt que de beauté, prompt à l'attaque, pétillant de saillies et de verve. Il ne se drape pas avec roideur dans la toge consulaire de Cicéron; il saisit au hasard la tunique plébéienne, et conserve sous ce costume toute la liberté de son allure. Il parle le latin comme une langue vivante, avec aisance et originalité. Cependant, malgré tout son esprit et tout son savoir, Érasme subit la fatale condition des écrivains septentrionaux du seizième siècle. Il n'a point au service de son immense talent un idiome indigène arrivé à l'état de langue littéraire. Il est contraint de se créer un dialecte tout personnel dans une langue morte, comme plus tard Montaigne se fera un français enluminé de gascon. Ces difficultés, qui ajoutent au mérite de l'écrivain, nuisent à sa popularité future. La langue d'Érasme étant une langue d'érudition, Érasme n'est plus un grand écrivain que pour les érudits¹.

C'est surtout dans la seconde moitié du seizième siècle que l'étudition française achève de prendre un caractère déterminé et devient véritablement scientifique. En même temps elle néglige de plus en plus cette élégance de formes qui l'avait d'abord quelquefois rapprochée de l'éloquence. Le type allemand ou cisalpin l'emporte sur l'italien, l'école de Budé sur celle de Bembo. C'est alors que fleurissent les savants les plus illustres du seizième siècle, les deux Scaliger, Casaubon, Juste Lipse. Alors les premières traductions du grec sont remplacées par des versions plus fidèles. Henri Estienne élève à la philologie grecque un monument impérissable dans son *Thesaurus linguæ græcæ*, digne pendant du *Thesaurus linguæ latinæ*, de Robert Estienne, son père; Conrad Gesner tente le premier, dans son *Mithridate*, de coordonner les diverses langues d'après leur origine et leurs analogies. L'Italie elle-même est entraînée dans le mouvement philologique du Nord. Elle ne se contente plus de commentaires confus, de notes

1. Voyez, sur Érasme, les trois excellents articles publiés par M. D. Nisard, dans la *Revue des Deux-Mondes*, août et septembre 1835. Ils ont été reproduits dans un volume du même auteur intitulé *Études sur la Renaissance*.

fortuites ; on écrit des traités spéciaux sur chaque point. Manuce publie un traité sur les *Lois des Romains et Cité* ou constitution de Rome. Sigonius obtient le premier antiquaire du seizième siècle. Ses traités sur les *des citoyens romains*, sur les *Tribunaux des Romains*, plusieurs autres de la même importance, ont mérité une distinction dans les *Antiquités romaines* de Grævius. Il en France un digne adversaire dans la personne de Gr de Rouen, auteur d'un traité sur les *Comices des Romains*. Gardons-nous bien de dédaigner les immenses travaux d'hommes chargés par la Providence de nous rendre le passé antique. Infatigables ouvriers, ils ont préparé les matériaux précieux dont le génie moderne a construit, en se jouant, les plus beaux édifices.

CHAPITRE XXIII.

LE DROIT ROMAIN ET LA PHILOSOPHIE MORALE.

Grands jurisconsultes du seizième siècle. — La Boétie ; Bodin. — Amyot. — Montaigne ; Charron. — Rabelais.

Grands jurisconsultes du seizième siècle.

L'étude passionnée de l'antiquité grecque et romaine tarda pas à porter ses fruits. La pensée moderne, favorisée par le commerce des grands écrivains, osa enfin contester en face et discuter elle-même les sujets de politique morale. Entre l'érudition pure et la philosophie, le droit fit la transition. Le droit romain, dont la pratique n'avait entièrement péri au moyen âge, renaquit comme science en Italie. Irnérius, Accurse, Barthole marquent, du douzième au quatorzième siècle, les utiles mais timides progrès d'une philosophie qui n'avait encore à son service ni l'histoire ni la littérature. Au quinzième, le droit commence à s'éclairer des

de la Renaissance : Ange Politien, le brillant favori des Médicis, considère la jurisprudence romaine comme un précieux fragment de l'antiquité, et applique le premier aux textes des jurisconsultes les secours de la philologie classique. La science du droit théorique passe d'Italie en France au seizième siècle avec André Alciat¹. Appelé à Bourges par François I^{er}, Alciat, dans l'espace de cinq ans, sut changer l'enseignement du droit et fonder une école nouvelle dont le caractère éclate dans le plus glorieux de ses héritiers, le grand Cujas. Au lieu de voir, comme les premiers glossateurs, dans la loi romaine un tout homogène et contemporain, Cujas restitue à chaque partie de la législation le caractère de l'époque et des circonstances qui l'ont fait naître. Il s'attache aux textes mutilés d'Ulpien, de Paul, de Papinien, et parvient, à force d'érudition, à rendre la vie à ces fragments muets et glacés : en un mot, il porte dans l'étude de la législation romaine la sagacité d'un historien et l'imagination d'un artiste. Cependant Dumoulin, avocat au parlement de Paris, donnait au droit français la même impulsion. Les us et coutumes de nos provinces, qui avaient échappé jusqu'alors à une rédaction soit scientifique, soit officielle, recevaient enfin de cette savante main quelque lumière et quelque stabilité. Dumoulin, par son commentaire sur la Coutume de Paris, établissait les règles générales de notre droit : il dégagait les principes qui dominant dans le Code civil, là où le droit romain ne règne pas, et préparait en maints endroits les travaux de Pothier. Bientôt après brillèrent les Pasquier, les Talon, les Séguier, les Harlay, les de Thou : la magistrature française, ainsi que le barreau, parvint à sa plus haute gloire².

La Boétie ; Bodin.

Tant de travaux sur la science du droit devaient naturelle-

1. Né à Milan en 1492.

2. Voyez E. Lermnier, *Introduction à l'histoire générale du droit*. — Parmi les œuvres d'Estienne Pasquier, nous devons signaler ses *Recherches de la France* en neuf livres, ouvrage plus ingénieux qu'érudit, et les vingt-deux livres de ses *Lettres*, qui renferment sur les événements contemporains la dé-

CHAPITRE XXIII.

it conduire à la recherche des fondements de la société. Le premier ouvrage où éclatèrent les tendances audacieuses de l'esprit nouveau, furent quelques pages courtes et énergiques, écrites par un jeune homme de dix-huit ans. Étienne de La Boétie, qu'ont immortalisé, non moins que son rare talent, l'amitié et les regrets de Montaigne¹, avait reçu une des plus fortes éducations que les familles de magistrats donnaient à leurs fils. « Nous étions debout à quatre heures du matin, raconte l'un d'eux dans ses mémoires², et, ayant pris notre café, nous allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritoirs et nos chandeliers à la main. » « Pithou, Lamoignon et moi, dit Loisel, nous nous réunissions tous les soirs après le dîner à souper dans la bibliothèque, et là nous travaillions jusqu'à trois heures³. » Les premiers travaux du jeune Étienne consistaient en des traductions où il s'efforçait de reproduire Aristote, Platon, Plutarque, et formait ainsi sa langue à l'expression des mâles pensées. Pendant qu'il se livrait tout entier à cette œuvre paisible de l'antiquité, que sa jeune imagination imaginait plus belle et plus sereine encore, d'affreux événements vinrent le rappeler au sentiment d'une réalité qui contrastait tristement avec ses nobles rêves. Les exactions d'un tyran impitoyable avaient poussé à la révolte Bordeaux et la Guyenne. D'atroces vengeances signalèrent le rétablissement de l'autorité royale : le farouche Montmorency entra dans la ville par la brèche : plus de cent quarante personnes furent tuées, décapitées, rouées, empalées, écartelées, brûlées, lapidées. On les faisait mourir sur une simple accusation, sans confrontation de témoins ni autre forme de procès. Quel spectacle pour un jeune homme dont la pensée s'était nourrie de ces idées républicaines de l'antiquité ! C'est l'année même de la révolte de Bordeaux (1548), en face des échafauds dressés sur les places publiques de sa ville natale, que La

tion d'un témoin sincère et clairvoyant. M. Feugère a donné en deux volumes une édition choisie des ouvrages d'Étienne Pasquier.

Essais, t. I, p. 27. La Boétie, né à Sarlat en 1530, mourut en 1563, conseiller au parlement de Bordeaux.

Henri de Mesme, 1545.

Pasquier ou Dialogue des avocats du Parlement de Paris.

étie écrivait contre la royauté cette brûlante philippique il intitula : *Discours sur la servitude volontaire ou le malheur d'être un.*

« Comme se peut-il faire, s'écriait-il, que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui donne ; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont besoin de l'endurer?... Quel malheur ou plutôt quel malheureux vice, voir un nombre infini non pas obéir, mais servir ; non pas être gouvernés, mais tyrannisés ; n'ayant ni biens, ni enfants, ni leur vie même qui soit à eux ; souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare, contre lequel il faudroit dépendre (défendre) son sang et sa vie, mais d'un seul ; non pas d'un Héracle ni d'un Samson, mais d'un seul hommeau, et le plus souvent du plus lâche et féminin de la nation ! »

On reconnaît ici les procédés de l'éloquence antique, ses contrastes, ses surprises, ses gradations, l'ampleur de ses développements et leur chaleur toujours croissante. Ne croit-on pas lire dans Tite-Live quelque harangue d'un tribun, quand Boétie conclut ce beau passage par cette énergique provocation :

« Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps.... D'où a-t-il pris tant d'yeux pour qu'il vous épie, si vous ne les lui donnez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper s'il ne les prend de vous ? Ses pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il s'ils ne sont de vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous que par les autres mêmes ? Comment oseroit-il vous courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes ? vous serez vos fruits afin qu'il en fasse le dégât ; vous meublez, remplissez vos maisons pour fournir à ses voleries. Vous arrissez vos filles afin qu'il ait de quoi souler sa luxure : vous nourrissez vos enfants afin qu'il les mène, pour mieux qu'il en fasse, en ses guerres, qu'il les mène à la bouche.... De tant d'indignités que les bêtes mêmes ou ne senti-

ent point ou n'endureroient point, vous pouvez vous en ivrer, si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne plus servir, vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ni l'enliez; mais seulement ne le soutenez plus : vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son propre poids même fondre en bas et se rompre. »

Voilà quelle métamorphose l'inspiration antique avait toujours produite dans notre langage. A la raillerie maligne des trouvères, à leur verve satirique et moqueuse a succédé comme par enchantement une parole grave et puissante, semblable à un dernier écho du forum. Du reste, le *Discours de servitude volontaire* ne renferme aucune allusion aux intérêts, aux passions, aux traditions qui divisaient alors si profondément la société française. C'est une œuvre essentiellement abstraite, une éloquente invective contre la tyrannie en général. La pensée émancipée franchit le but au lieu de l'atteindre. On sent à chaque page de ce livre l'inexpérience d'un jeune homme et d'un écrivain, et l'enivrement des souvenirs de l'antiquité mal comprise : César et Néron y sont jugés comme dans nos tragédies classiques. C'est le cri d'une éloquente indignation dans la bouche d'un *garçon de seize ans qui eux aimé être né à Venise qu'à Sarlat* ¹

La noblesse, la sincérité de ses opinions revêt son langage une puissance qui entraîne le lecteur. Ce n'est pas que le style de La Boétie vaille celui de Montaigne, que peu de styles ont jamais valu. Il est tendu et archaïque; il est âpre comme une âme naïve et libre.... Mais il est ingénu, ferme, élevé, comme nous paraîtrait aujourd'hui la prose de Marc Tullius et de Caton d'Utique, si nous avions conservé leurs livres ².

Le judicieux et prudent Montaigne, voyant que « cet ouvrage avoit été mis en lumière à mauvaise fin ³, par ceux qui cherchoient à troubler et changer l'état de notre police, son-

¹. Montaigne, endroit cité.—Nous avons dit que La Boétie avait alors dix-huit ans.

². Ch. Nodier, *Manuel de Bibliographie*, février 1835.

³. En 1578.

« *soucier s'ils l'amenderoient*, » cherche à excuser la véhémence de son ami, en déclarant que « il ne fut jamais un meilleur citoyen, ni plus affectionné au repos de son pays, ni plus ennemi des remuements et nouvelletés de son temps¹. » Nous croyons volontiers que l'adolescent qui avait débuté par un tel coup d'essai, modifia par la réflexion et l'expérience ce qu'il y avait de trop absolu dans ses premiers sentiments. Mais comme l'éloquence est tout entière dans l'émotion de l'âme, La Boétie ne retrouva plus d'aussi énergiques accents. Celui que Montaigne appelle *le plus grand homme du siècle* est presque ignoré, et s'éteignit à trente-deux ans conseiller au parlement de Bordeaux et auteur d'un assez grand nombre de vers agréables².

Dès l'aurore de la science politique, quel contraste entre l'Italie et la France ! l'une trouve dans Machiavel sa plus haute expression et empoisonne toutes les cours de l'Europe de ses perfides maximes ; l'autre jette avec La Boétie un cri de liberté ; elle semble méditer déjà le Contrat social et l'émancipation des peuples. Mais l'ouvrage du jeune Périgourdin n'étant qu'un élan de l'âme, une saillie de jeunesse et d'indignation. Il fallait à la philosophie politique une expression plus calme, plus scientifique. Jean Bodin la lui donna et parut préluder à Montesquieu comme La Boétie à J. J. Rousseau.

Bodin³ l'emporte sur Machiavel par son point de vue, comme La Boétie l'emportait déjà en moralité. Machiavel est tout Italien, tout pratique. Il étudie surtout l'histoire romaine, celle de Florence et des États de l'Italie, et c'est uniquement pour en profiter en secrétaire d'État. Il ne présente jamais de jugements philosophiques, d'idées absolues. Les hommes ne sont pas pour lui bons ou mauvais : ils sont habiles ou ignorants. Il les observe, juge les coups et érige le succès

1. Montaigne, *Essais*, liv. I^{er}, ch. 27.

2. Ses œuvres complètes ont été récemment recueillies et publiées par Léon Fongère, auteur d'une excellente *Étude*, couronnée par l'Académie française, sur la vie et les ouvrages d'Étienne de La Boétie.

3. Né à Angers en 1530, procureur du roi à Laon, député influent aux États de Blois en 1576, mort en 1596.

en principe. Ainsi le manque de sens moral rétrécit cette haute intelligence. Machiavel serait plus grand meilleur.

Bodin, avec moins de génie dans la pensée et dans le plan, conçoit un plan plus vaste et prend plus haut son départ. Son ouvrage principal, son livre sur la République, c'est-à-dire sur le gouvernement, sur la constitution, est une noble tentative pour soumettre les faits à la loi absolue de leurs lois. Toutefois on doit s'attendre que la philosophie politique chancellera souvent au début de son développement. Bodin mêle continuellement, par son inexpérience, la méthode d'observation à la méthode *à priori*, la théorie à la pratique. Habile et fort dans les preuves tirées de l'histoire, il est quelquefois faible dans les raisons théoriques. C'est un métaphysicien qu'un homme d'État. Mais s'il n'a pas l'élévation désirable, on ne peut lui contester la sincérité du juste et de l'honnête; s'il n'a pas pénétré profondément dans l'essence du droit universel, l'étendue de son savoir, la droiture de ses intentions, la grande entreprise méritent à son nom une gloire durable. Aristote avec originalité dans l'étude des divers régimes politiques, de leur durée, de leur déclin, de leurs transitions¹; il a devancé Montesquieu dans l'analyse des causes que les climats doivent exercer sur les lois. Étrange faiblesse de la faiblesse de notre raison au faite même de la philosophie. C'est au milieu de ces considérations que Bodin consacre un chapitre aux rêves bizarres de l'astrologie. On sait que l'esprit si ferme croyait à la magie, sur laquelle il a écrit un livre (*la Démonomanie*). Les âmes mêmes les plus fortes reçoivent l'empreinte de l'époque qui les produit. Bodin même et dans ce chapitre, qu'il n'eût pas écrit dans un siècle plus éclairé, Bodin ressaisit tout à coup sa supériorité en retrouvant la philosophie de l'histoire en affirmant que le passé et l'observation attentive des causes peuvent nous aider à prévoir la chute et les révolutions des empires.

1. Liv. IV, chap. 1^{er}.

2. Liv. IV, chap. II.

lique Bodin est dévoué à la monarchie, sans doute par crainte de l'anarchie où il voyait se précipiter la France¹. Mais au-dessus de ce pouvoir absolu et sans contrôle dont il arme le souverain, il reconnaît et réserve les lois éternelles de la conscience, sans toutefois leur préparer ici-bas aucune sanction.

Telle est cette *République* de Bodin ; début de la science politique dans l'Europe moderne, ébauche d'une raison saine, mais incertaine dans ses voies.... où l'érudition étouffe la pensée : où l'esprit de l'auteur, en voulant monter dans le monde des idées et des systèmes, s'abat presque tous dans son vol impuissant ; sans méthode, sans lumière ; mais cependant témoignage irrécusable de vigueur et de génie. Monument du seizième siècle, auquel trois cents ans n'ont ôté sa valeur, et qui se transmettra comme une médaille précieuse dans l'histoire des ouvrages humains². »

Le talent de Bodin et l'imperfection de son œuvre attestent clairement que la philosophie sociale était alors une science naissante dont il fallait attendre encore longtemps les fruits. Il en fut pas de même de la philosophie morale, de la science qui se propose pour objet l'homme individuel. Sans doute il n'est pas plus facile de sonder les profondeurs de la nature que d'examiner les principes de la société, mais on s'abstient prudemment des hautes recherches de la métaphysique, il reste encore dans la région moyenne de la philosophie d'assez vastes espaces pour exercer l'observation sage et exciter l'intérêt du lecteur. La morale est une science toujours faite ou du moins toujours possible. Chacun se en soi le modèle ; il ne s'agit que de trouver le peintre.

Ramus ; Amyot.

Déjà un homme d'un génie ardent et audacieux avait provoqué la déchéance de la philosophie du moyen âge en atta-

¹ Bodin, entraîné un instant par la Ligue en 1589, revint à Henri de Navarre en 1593. Sa *République* parut en français l'an 1577. Lui-même la traduisit en français neuf ans après.

² Lerminier, *Introduction générale à l'histoire du droit*. Nous recommandons à nos lecteurs l'utile ouvrage que M. Baudrillart a publié récemment sous

quant Aristote, en qui elle s'était personnifiée. Pierre La Ramée (Ramus) avait affranchi non pas encore la pensée, mais ses procédés : il avait émancipé la logique. Remarquons que c'est au nom de l'antiquité que s'était accomplie cette révolution. C'est Virgile, c'est Cicéron, c'est Platon dont la lecture détrône chez Ramus la superstitieuse adoration des commentateurs d'Aristote. « Je reconnus, dit-il, à mon grand étonnement que ni Cicéron ni Virgile n'avaient, en écrivant, tenu compte des lois de l'*Organum*. » Il passe ensuite à la lecture de Platon. Sa surprise redouble. « Quel changement ! s'écrie-t-il. Ici ni règles subtiles, ni argumentation méthodique. Socrate se contente de discuter avec bon sens, il veut qu'on examine, et qu'on s'en rapporte à la raison plutôt qu'à l'autorité. » Alors Ramus se demanda « s'il ne pouvait pas aussi socratiser un peu. » La philosophie peut désormais marcher avec confiance. La méthode n'est pas trouvée encore, mais les entraves sont brisées. Le principe fécond est proclamé. Le guide qu'on suivra dès à présent ce n'est plus l'autorité, c'est la raison.

Un talent plus modeste, et dont le nom et surtout les œuvres sont impérissables, rendit à la philosophie morale un service non moins signalé. Jacques Amyot ne fut qu'un traducteur, mais un traducteur de génie : il occupe le premier rang dans un genre secondaire. Il a en quelque sorte créé Plutarque : il nous l'a donné plus vrai, plus complet que ne l'avait fait la nature. Le naïf et quelque peu crédule Béotien avait été jeté par le hasard de la naissance au siècle raffiné et corrompu d'Adrien. Pour exprimer sa pensée droite et simple, il n'avait que l'idiome laborieux et savant des Alexandrins. De là une dissonance continuelle dans ses nombreux écrits : son esprit et sa langue ne sont pas du même siècle. Amyot rétablit l'harmonie, et grâce à lui l'élève d'Ammonius redevient *le bonhomme* Plutarque. Cette création fut une bonne fortune pour la France : non-seulement elle enrichit la langue par l'heureuse nécessité d'exprimer tant de conceptions nobles et

ce titre. *Bodin et son temps*. C'est une intelligente analyse des ouvrages du publiciste du seizième siècle. On y trouve une série de citations bien choisies.

raies, mais encore elle devint pour la renaissance des idées antiques un puissant auxiliaire. « Nous autres ignorants étions perdus, dit Montaigne, si ce livre ne nous eût relevés du borbier; sa merci (grâce à lui) nous osons à cette heure et parler et écrire; les dames en régentent les maîtres d'école: c'est notre bréviaire. » Montaigne a raison d'être reconnaissant: car s'il ne dut qu'à son aimable génie la peinture si vraie, si originale de sa pensée, le cadre où il la déposa et une foule de souvenirs dont il l'enrichit lui furent donnés par les opuscules de Plutarque et transmis par la traduction d'Amyot¹.

Montaigne; Charren.

Michel Montaigne mit en œuvre, sous une forme immortelle, l'indépendance de la pensée que Ramus avait proclamée en principe. Ses *Essais* sont le premier et peut-être le meilleur fruit qu'ait produit en France la philosophie morale. C'est le premier appel adressé à la société laïque et mondaine sur les graves matières que les savants de profession avaient jusqu'alors prétendu juger à huis clos. Le principal charme de cet ouvrage, c'est qu'on y sent à chaque ligne l'homme sous l'auteur. Ce n'est point un traité, encore moins un discours; c'est la libre fantaisie d'un causeur aimable et prodigieusement instruit, qui se déroule capricieusement sous vos yeux. L'idée y prend un corps, l'abstraction devient vivante. Le livre et l'écrivain ne sont qu'une même chose. Montaigne a pour ainsi dire vécu son ouvrage au lieu de le composer.

Né en Gascogne², ce pays des vives saillies et de la grâce mobile, il conserva, à la faveur de l'éducation toute spéciale

1. Amyot et Ramus sortaient des derniers rangs du peuple: tous deux furent élevés au collège de Navarre, et s'élevèrent par leur seul mérite. Amyot devint récepteur des enfants de Henri II, grand aumônier de France et évêque d'Auxerre. Telle était, au seizième siècle, la récompense accordée au traducteur de *Daphnis et Chloé* et des *Vies des hommes illustres* du paganisme. Ramus devint maître es arts, puis principal de son collège, professeur de philosophie et de éloquence au Collège de France, il fut victime des haines politiques, auxquelles le fanatisme religieux vint offrir un prétexte. Des milliers l'égorgerent dans le massacre de la Saint-Barthélemy.

2. Ou plus exactement en Périgord, près de Bergerac, en 1533. mort en 1552.

Il reçut, l'originalité naïve de ses penchants. Son père, par un pressentiment secret, avait écarté de cette faible et délicate nature tout ce qui pouvait la contraindre et déformer. L'enfance de Montaigne s'était épanouie dans une atmosphère de liberté et de bonheur. Le matin, c'est la harmonie des instruments qui terminait son sommeil : l'étude, qui coûte aux autres enfants de si pénibles efforts, paraissait pour lui sous les apparences des jeux de son âge : il apprît le latin comme sa langue maternelle, par la conversation avec des personnes qui l'entouraient. Cette éducation en somme, qui n'est peut-être pas la meilleure en général, convint mieux appropriée au génie de Montaigne. Il en résulta un doux nonchaloir, que la vivacité naturelle du jeune homme préserva de l'apathie ; un amour du bien-être, que son sens élevé garantit d'un grossier égoïsme ; une sincère sollicitude pour les hommes, qu'il n'eut jamais occasion de méconnaître ; un éloignement invincible pour les tristes occupations de la politique étroite et perfide. Montaigne n'eut point d'ambition : sa vie était si douce sans elle ! point ou peu de affaires : sa vie sans elles était si bien remplie ! « Sa provision est de la vivre mollement, pour la jouir au double des autres. » Il veut le bonheur par la sagesse, non pas la sagesse austère et chagrine, mais douce, agréable, « mère nourrice des vœux humains. Qui me l'a masquée, s'écrie-t-il, de ce faux visage pâle et hideux ? Il n'est rien plus gai, plus enjoué et plus folâtre. La vertu n'est pas, comme dit l'école, entaillée à la tête d'un mont coupé, raboteux et inaccessible. Elle sait son adresse y peut arriver par des routes ombreuses, gazonnées et doux fleurantes. »

Il faut avouer que la vertu de Montaigne paraît quelquefois un peu trop exclusivement préoccupée de ses propres jouissances. Je crois le voir dans son château, fortifié jadis par ses pères, qui aujourd'hui « n'a pour toute provision qu'un portier, lequel ne sert pas tant à en défendre l'entrée qu'à l'offrir avec douceur et gracieusement. » Tandis que les guerres de religion ensanglantent la France, et que la Saint-Barthélemy donne au monde le hideux spectacle d'un roi conspirateur et assassin, c'est là « sa retraite à se reposer des guer-

tes : il essaye de soustraire ce coin à la tempête publique, comme il fait un autre coin en son âme. Notre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis; pour lui, il ne bouge¹. » Sa demeure est le temple sacré où que la science éleva pour le sage et où ne pénètrent, malgré la courtoisie du *portier*, ni le pédantisme des écoles, ni le fanatisme des sectes religieuses. Pareil aux personnages du *Décameron*, il s'est fait une tranquille retraite pendant qu'un cruel fléau désole le reste du pays. Là, comme il prend en pitié la sublime folie de l'héroïsme guerrier, « celui qu'il voit grimper contre-mont les ruines de ce mur, furieux et hors de soi, en butte à tant d'arquebusades; et cet autre tout cicatrisé, transi et pâle de faim, déterminé à crever plutôt que de lui ouvrir la porte, » tout cela peut-être pour un homme « qu'ils ne vinrent onques, et qui ne se donne aucune peine de se faire, plongé cependant en l'oisiveté et aux délices! » Les veilles et les fatigues de l'étude ne trouvent pas plus de grâce à ses yeux. Avec quelle verve de moquerie ne nous peint-il pas l'érudit « tout pituiteux, chassieux et crasseux, qui sort après minuit d'une étude, bien décidé à y mourir ou bien à apprendre à la postérité la mesure des vers de Plaute et la vraie orthographe d'un mot latin! » Pour lui il n'y fait pas tant de façons. Il accepte l'étude, mais comme un plaisir, non pas comme un travail. « Son dessein est de passer doucement et non laborieusement ce qui lui reste de vie; il n'est rien pour quoi il veuille se rompre la tête, non pas même pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit. »

Malgré son goût prononcé pour le doux nonchaloir de la vie privée, Montaigne paya cependant son tribut aux devoirs de citoyen. Quand il eut vingt-trois ans, son père lui acheta un emploi de conseiller à la cour des aides de Périgueux, qui fut réunie l'année suivante à la chambre des enquêtes du parlement de Bordeaux. Le jeune magistrat aimait peu cette profession « où son père l'avait plongé tout enfant jusqu'aux oreilles. » Il se moquait de ses pédantesques collègues « triant

¹. *Essais*, II, 46.

avec une particulière attention des mots solennels; » il trouvait que « de nos lois et usances il y en a plusieurs barbares et monstrueuses. » — « Celui que le juge a gehenné (torturé), disait-il, pour ne le faire mourir innocent, il le fait mourir innocent et gehenné. » En outre, la législation de son époque lui paraissait un dédale inextricable, où s'embusquait souvent l'iniquité des juges. Aussi dès que la mort de son père le lui permit, Montaigne, à peine âgé de quarante ans, résigna-t-il sa charge de conseiller.

La vie de courtisan était moins contraire à ses goûts : il accepta et probablement rechercha, vers 1575, la charge de gentilhomme ordinaire du roi, et deux ans après celle de gentilhomme de la chambre du roi de Navarre. « De ma complexion, dit-il, je ne suis pas ennemi de l'agitation des cours; j'y ai passé partie de la vie, et suis fait à me porter alègrement aux grandes compagnies. » Paris lui était nécessaire pour bien étudier les hommes. Mais si Montaigne fut courtisan, il ne devint jamais servile. « Je hais à mort de sentir le flatteur; qui fait que je me jette naturellement à un parler sec, rond et cru, qui tire, à qui ne me connaît d'ailleurs, un peu vers le dédaigneux. »

Il voyageait en Italie, et venait d'être nommé *citoyen de Rome*, en 1581, quand il apprit que les jurats de Bordeaux l'avaient choisi pour maire. Il remplit ces nouvelles fonctions comme on pouvait l'attendre de son caractère. On lui reprocha, dit-il, de s'être adonné aux affaires « trop lâchement, » et de n'y avoir porté « qu'une affection languissante; » et il ajoute lui-même naïvement que ces reproches n'étaient pas du tout éloignés d'apparence : « Je suis ainsi fait que j'aime autant être heureux que sage, et devoir mes succès à la grâce de Dieu qu'à l'entremise de mon opération. »

On le réélut néanmoins pour deux ans; mais cette fois ce fut bien pis encore : la peste ayant éclaté à Bordeaux pendant son absence, Montaigne se garda bien d'y revenir. Il répondit même aux jurats, qui l'invitaient à rentrer pour présider aux prochaines élections, qu'il était accoutumé à un très-bon air, et ne voulait se hasarder d'aller en ville. Il offrait bravement d'aller jusqu'à un village voisin, « si le mal n'y était

arrivé, » pour donner aux jurats ses instructions, et terminait en leur souhaitant « une longue et heureuse vie¹. » Ce n'est pas ainsi que se conduira, soixante ans plus tard, le magnanime Rotrou.

D'après le caractère de Montaigne, on devine celui de son livre, si toutefois on peut donner ce nom à ces excursions capricieuses d'une pensée vagabonde autant qu'aimable. Cet homme d'une raison si droite semble, dans la succession de ses idées, n'obéir qu'à cette faculté que lui-même appelle la folle du logis. Il choisit un sujet, le quitte, le reprend, promet une matière dans le titre, en traite une autre dans le chapitre. « Je n'ai point, dit-il, d'autre sergent de bande à arranger mes pièces que la fortune. A mesure que mes rêveries se présentent, je les entasse : tantôt elles se présentent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire, ainsi détraqué qu'il est ; je me laisse aller comme je me trouve, je prends de la fortune le premier argument, pensant ici un mot, ici un autre, échantillons dépris de leurs pièces, écartés sans dessein ni promesses. »

Toutefois sous cette allure fortuite se cache un intérêt sérieux et puissant. Malgré toutes ses excursions, Montaigne a constamment en vue un seul objet, qu'il nous peint, qu'il nous montre, qu'il nous explique sans cesse, c'est lui-même, ou plutôt c'est nous, c'est l'homme tel qu'il fut, tel qu'il sera toujours : et c'est là le secret de l'immortalité de son ouvrage. Il a toute la grâce d'une fantaisie et toute la profondeur d'une étude, tout le charme d'une conversation et toute la valeur d'un traité scientifique. Montaigne se juge avec tant d'impartialité qu'on croirait qu'il parle d'un autre, il s'analyse avec tant de finesse qu'on voit bien qu'il s'est étudié lui-même ; et, par un rare bonheur, telles sont l'étendue de ses facultés, la noblesse de ses goûts, la combinaison de ses défauts, de ses qualités, de ses penchants de toute sorte, qu'il semble rassem-

¹ *La vie publique de Montaigne, étude biographique, par Alphonse Grün, 1855* — *Montaigne homme public, par Pierre Clément, Revue contemporaine* 15 août 1855.

CHAPITRE XXIII.

en lui seul toutes les variétés de notre nature, et nous offre dans sa personne l'homme tout entier, cet être « merveilleusement ondoyant et divers. »

À la peinture de lui-même, Montaigne rattache naturellement et sans y songer l'étude des plus grandes questions. « Il a creusé cent mines nouvelles, et combien difficilement évaluables¹. » Son scepticisme fécond éveilla la raison de ses contemporains. Au milieu des affirmations violentes qui prétendaient s'établir par le fer et le feu, la seule sagesse possible était le doute. « Beaucoup savoir apporte occasion de plaquer. » En religion, en politique, en littérature, chacun disait : Je sais tout ; Montaigne prit pour devise : *Que sais-je ?* Il réserve, toutefois, ne va pas jusqu'au pyrrhonisme : Montaigne n'a jamais douté de Dieu ni de la vertu. Ces nobles avances, qui restent debout dans sa pensée au milieu de ces débris de ruines, n'en paraissent que plus augustes. Elles lui ont valu quelquefois de sublimes mouvements d'éloquence. On est tout étonné de rencontrer dans cet aimable auteur une telle grandeur ne vous peint-il pas l'homme de cœur, « qui tombe obstiné en son courage ; qui, pour quelque danger, la mort voisine, ne relâche aucun point de son assurance ; qui, regardant encore, en rendant l'âme, son ennemi d'une vue fière et dédaigneuse, et battu non pas de nous, mais de lui-même, est tué sans être vaincu ! » Quel noble élan d'enthousiasme, quand il proteste contre le succès injuste et glorifie l'échec ! « Il y a des pertes triomphantes à l'envi des victoires ; et ces quatre victoires sœurs, de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, n'osèrent opposer toute leur gloire à la réputation de la déconfiture du roi Léonidas et des siens aux Thermopyles. »

On sent ici à travers la langue du seizième siècle l'esprit de la Renaissance. C'est une des gloires de Montaigne d'être le disciple. Les poètes et les philosophes de la Grèce et de Rome sont pour lui ce que furent pour Bossuet l'Écriture et les Pères. Il s'en empare souverainement et se les assimile. « Il transporte dans son solage (terroir) leurs raisons,

comparaisons et arguments et les confond avec les siens. » Bien habile qui saurait distinguer ce qu'il trouve de ce qu'il emprunte, et « parviendrait à le déplumer ! » Ses critiques équivalent fort de « donner une nazarde à Plutarque sur son nez, et de s'échauffer à injurier Sénèque en lui. »

Plutarque et Sénèque sont en effet ses deux maîtres. « Leur instruction est la crème de la philosophie. L'un est plein de roses, l'autre de pointes et de saillies. » Lorsque Montaigne écrit, « il ne tient pas à avoir des livres autour de lui, mais il ne peut guère se passer d'un Plutarque. » Quant à Sénèque, « il marche vive et brusque s'accommode avec l'humeur de Montaigne, qui aime qu'on aille droit au fait, qu'on l'instruise sur-le-champ. » Il cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivées (d'abord) : ni les subtilités grammaticales, ni l'ingénieuse contexture de paroles et d'argumentation n'y servent. Il veut des discours qui donnent la première charge dans le plus fort du doute. » Il trouve que ceux de Cicéron, dans ses œuvres philosophiques, « languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'école, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller et sommes encore, un quart d'heure après, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoin de parler ainsi aux juges. Cicéron est un excellent précheur de commune. Pour Montaigne, ces précautions sont peines perdues : il vient tout préparé du lois. Il ne lui faut point d'allèchement ni de sauce : il mange bien la viande toute crue. »

En nous apprenant ce qu'il aime dans Sénèque, Montaigne a commencé à caractériser son propre style. Il est un trait courant, et le plus heureux de tous, qui brille d'un éclat bien plus vif dans la physionomie de l'écrivain français, c'est l'imagination. Voltaire a dit avec raison : « Ce n'est pas le langage de Montaigne, c'est son imagination qu'il faut regretter. » Chez lui, plus que chez personne, le style c'est l'homme. Quand je vois ces braves formes de s'exprimer si vives et si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser. » Il maîtrise, il assouplit l'idiome rebelle encore si lui est donné, et, comme un habile versificateur, il tire de la difficulté même cent combinaisons inattendues et char-

mantes. « C'est aux paroles, dit-il, à servir et à suivre, et que le gascon y arrive si le français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent l'imagination de celui qui écoute, de façon qu'il n'ait aucune souvenance des mots. » Aussi le langage de Montaigne est-il « un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné, que véhément et brusque, plus difficile qu'ennuyeux, éloigné de l'affectation, déréglé, décousu et hardi. » On ne pourrait compter toutes les images, les expressions neuves, les alliances de mots qu'il a créées. Si l'on se plaît au *français d'Amyot*, on étudie la *langue de Montaigne*, et ses écrits sont encore aujourd'hui un trésor, où notre prose, appauvrie par les dédains philosophiques du dix-huitième siècle, est heureuse d'aller rechercher ses anciennes richesses⁴.

Cependant telle est la fatalité littéraire qui pèse sur le seizième siècle, ses œuvres les plus heureuses manquent toujours de ce don suprême qui semble le fruit naturel réservé à certaines saisons de la vie des peuples, la beauté, la perfection de l'ensemble. Toutes les qualités d'un excellent ouvrage se trouvent dans celui de Montaigne, mais sans composer encore un tout harmonieux. Au siècle d'Auguste, Montaigne, avec sa poétique imagination et sa studieuse nonchalance, eût été Horace ou Tibulle; sous Louis XIV, selon qu'il eût suivi l'un ou l'autre versant de son génie, il fût devenu ou la Fontaine ou Descartes. Il n'est que le plus instructif de nos causeurs, le plus aimable de nos moralistes. On sent que sa personne valait encore mieux que son livre. Les *Essais* sont un minéral précieux qui n'a pas encore reçu sa forme définitive : ils ressemblent à cette matière sidérale dont quelques astronomes composent de lointaines nébuleuses. Ce ne sont pas encore des astres, c'est le riche et lumineux fluide dont la puissance créatrice se plaît à les former.

Cette formation ne s'accomplit pas toujours sans danger : assujettissez la pensée des *Essais* à un ordre plus régulier,

4. Voyez l'*Éloge de Montaigne*, composé par M. Villemain, en 1812; ouvrage qui fut le début de l'illustre écrivain.

retranchez cette luxuriante parure de l'imagination, « le superflu, chose si nécessaire! » et au lieu de Montaigne vous avez Charron⁴ son disciple et souvent son copiste. On n'évalue pas à moins d'un quart de son livre *de la Sagesse* les emprunts presque textuels que Charron a faits à son prédécesseur. Toutefois il ne lui ressemble pas, même quand il le transcrit. Grave, compassé, méthodique, en vain il nous dit quelque part : « Je traite et agis ici non pédantesquement, selon les règles ordinaires de l'école; » c'est avec toute la rigueur scolastique qu'il érige en dogme le scepticisme : c'est du haut de la chaire qu'il anathémise les préjugés. Plus riche de lectures et de souvenirs, plus attentif à disposer les diverses parties d'un sujet, à suivre le fil d'un argument, Charron n'a plus ni l'originalité du génie de Montaigne, ni la vivacité de son expression. Aussi a-t-il obtenu, comme l'a dit un grand maître, plus d'estime que de succès, et plus d'éloges que de lecteurs.

Rabelais.

Nous avons, non pas omis, mais différé jusqu'ici, ne pouvant le renfermer dans aucune de nos classifications, parce qu'il les remplit toutes, un écrivain chez qui la hauteur des vues contraste bien autrement encore que chez ses contemporains avec l'originale bizarrerie de la forme. Rabelais est à la fois érudit, philosophe, publiciste, romancier, satirique, novateur enfin dans toutes les directions de la pensée, et il dissimule l'audace de ses idées sous l'extravagance de ses fictions. C'est une espèce de Triboulet populaire, un fou de la société, à qui l'on permet d'avoir raison, pourvu qu'il paraisse renoncer au sens commun, et donne ses plus grandes hardiesses comme autant de saillies sans conséquence. Au reste, il ne faut rien exagérer par esprit de système. Pour jouer ce rôle de génie bouffon, Rabelais n'avait qu'à s'abandonner à ses penchants, et si sa trivialité cynique fut un prudent calcul, il est probable que la nature le fit en grande partie pour lui.

4. Né à Paris en 1551, avocat et ensuite prêtre. Mort en 1603. Œuvres - *Traité de la Sagesse*, et seize discours chrétiens

Ce caractère est un phénomène moral que le seizième siècle pouvait seul donner au monde. Alliance singulière de l'instruction et de la grossièreté, « monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption : où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent; il peut être le mets des plus délicats¹. »

La vie de Rabelais est l'image de son livre. Sorti d'un cabaret² et conservant toujours un doux penchant pour les lieux qui l'ont vu naître; tour à tour cordelier, bénédictin, médecin, bibliothécaire, secrétaire d'ambassadeur et curé, sans cesser jamais de boire, de gausser et de s'ébaudir; sachant le latin, le grec, l'hébreu, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'arabe, et parlant au besoin le plus franc et le plus populaire français de nos vieux trouvères; se raillant de toutes les puissances, provoquant toutes les réformes, et protégé par des évêques, des cardinaux, des ministres; mourant enfin tranquillement dans son presbytère, la plaisanterie à la bouche, au temps où Despériers ~~est~~ ^{était} en prison, et où Dolet expirait dans les flammes du bûcher, Rabelais est le type le plus frappant de cette discordance perpétuelle qu'offre partout le seizième siècle, époque féconde, puissante, originale, mais sans harmonie, sans proportions, sans beauté.

La *Vie de Gargantua et de Pantagruel* est le rêve de l'épopée en délire, c'est l'orgie de la raison et quelquefois du génie. Mêlant ensemble Érasme et Boccace, joignant aux souvenirs de nos fabliaux l'inspiration italienne de la poésie bernesque, Rabelais fit naître de tous ces éléments confondus et vivifiés au sein d'un génie original « une œuvre inouïe, mêlée de science, d'obscurité, de comique, d'éloquence et de haute fantaisie, qui rappelle tout, sans être comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, vous enivre et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être beaucoup plu et l'avoir beaucoup admirée, se demander sérieusement si on l'a comprise.

1. La Bruyère, chap. I, *Des ouvrages d'esprit*

2. A la Dovinière, près de Chinon, en 1483.

« Il y aurait trop à dire sur Rabelais. Il est notre Shakspeare et le comique. De son temps il a été un Arioste à la portée des races prosaïques de Brie, de Champagne, de Picardie, Touraine et de Poitou. Nos noms de provinces, de bourgs, monastères, nos habitudes de couvent, de paroisse, d'université, nos mœurs d'écoliers, de juges, de marguilliers, de marchands, il a reproduit tout cela, le plus souvent, pour en rire. Il a compris et satisfait à la fois les penchants communs, les sens droit et les inclinations matoises du tiers état au seizième siècle.

Le livre de Rabelais est un grand festin, non pas de ces repas et délicats festins de l'antiquité, où circulaient, au son de la lyre, les coupes d'or couronnées de fleurs, les ingénieuses railleries et les propos philosophiques; non pas de ces vieux banquets de Xénophon ou de Platon, célébrés sous des portiques de marbre, dans les jardins de Scillonte ou de Phèbes; c'est une orgie enfumée, une ripaille bourgeoise, éveillon de Noël. C'est encore, si l'on veut, une longue session après boire, dont les couplets piquants sont fréquemment entrecoupés de *faridondaines* et de *flonflons*. En ces moments de refrains, la verve supplée au sens; essayer de commander, c'est déjà n'avoir pas compris¹. »

Mais pendant l'enivrement de la gaieté ne domine pas tellement que la haute raison du novateur ne fasse souvent entendre sa voix. Lui-même nous avertit qu'en supposant « que le sens littéral nous offre matières assez joyeuses, toutefois l'homme ne faut, comme au chant des sirènes; mais s'efforcer à plus haut sens ce que par aventure nous pensons à la gaieté de cœur. Vîtes-vous oncques chien rencontrant son os médullaire? Le chien est, comme dit Platon, la bête du monde la plus philosophique. Si vous l'avez vu, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soin il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il le surveille, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le suce. Qui l'induit à ce faire? Quel est l'espoir de son

étude ? Quel bien prétend-il ? Rien plus qu'un peu de moelle.... A l'exemple d'icelui vous convient être sages pour fleurir, sentir et estimer ces beaux livres de haute graisse, légers au prochas (à la poursuite) et hardis à la rencontre, puis par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la scientifique moelle. »

Heureusement pour Rabelais, son siècle ne le crût pas, il prit cet avertissement pour une bouffonnerie de plus. Et pourtant que de moelle dans ces livres de *haute graisse*, que de « mystères horribles, tant en ce qui concerne notre religion que aussi l'état politique et la vie économique ! » Le joyeux curé de Meudon a entrevu toutes les réformes modernes, liberté politique et religieuse, organisation des finances, destruction des privilèges, perfectionnement de la procédure. Que de verve d'indignation contre les *chats-fourrés* du parlement et contre *Grippe-Minaud* leur archiduc ! Quelle éloquence de bon sens dans le discours de Grandgousier et de son ambassadeur contre la sanglante folie des guerres d'invasion ! Son traité d'éducation, à propos de la jeunesse de Gargantua, est prodigieux pour son siècle : Locke, Montaigne et Jean-Jacques n'ont guère fait que le développer⁴. C'est surtout contre les abus de la religion, et les vices de ses ministres que Rabelais est inépuisable, comme s'il avait lui-même le droit d'être sévère. Il les retrouve à chaque instant sous sa plume, ou plutôt il ne les quitte jamais : depuis ces *ocieux* moines, vrais *singes* de la société, qui « ne labourent ni ne travaillent, mais ne font que marmoter grand renfort de légendes et psaumes nullement par eux entendus, » jusqu'aux oiseaux gourmands de l'île sonnante, évesgaux, cardingaux et papegaut, dont toute l'occupation en ce monde est de « gaudir, gazouiller et chanter, » tandis que tout le monde, « exceptez-moi quelques contrées de régions aquilonaires, leur envoie tant de biens et friands morceaux. » On sent que Rabelais aurait bien envie de prendre « une grosse pierre et de fêrir

4. Voyez l'excellent commentaire qu'en a donné M. Guizot. Tissot, *Lectures de littérature*, t. I, p. 447. On peut lire aussi avec intérêt l'article de M. Gérauzes, sur Rabelais, dans les *Essais d'histoire littéraire*, p. 67, 2^{me} édition.

par la moitié tous ces oiseaux sacro-saints ; » mais une prudente voix l'arrête . « Homme de bien, lui dit-elle, frappe, fêris, tue et meurtris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin ou autrement, quand tu voudras ; déniche des cieux les anges ; de tout auras pardon du papegaut : à ces sacrés oiseaux ne touche, si tu aimes la vie, le profit, le bien tant de toi que de tes parents et amis, vivants et trépassés : encore ceux qui d'eux naîtroient, en seroient infortunés. » Sur quoi il prend gaiement son parti. Il se résigne à « boire d'autant et banqueter. Voyant ces diables d'oiseaux, nous ne faisons que blasphémer, mais vidant les bouteilles et pots, ne faisons que louer Dieu. » Panurge reprend donc encore pour deux siècles son masque et ses grelots.

CHAPITRE XXIV.

L'ÉLOQUENCE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Luther et Calvin : le livre de l'Institution de la religion chrétienne. — Ignace de Loyola et les jésuites. — Le chancelier de L'Hôpital. — Les prédicateurs de la Ligue.

Luther et Calvin ; le livre de l'Institution de la religion chrétienne.

Avec Jean Cousin et Cujas, avec Rabelais, Érasme et Montaigne, la réforme était accomplie dans les idées ; l'art, le droit, la philosophie étaient émancipés ; restent le culte et la politique. Nous allons en suivre la destinée au seizième siècle, à travers leur expression littéraire, l'éloquence et l'histoire.

La réformation religieuse fut l'œuvre du Nord. Les instincts de races vinrent compliquer les questions de dogmes. Le réveil des individualités nationales était un des caractères de l'époque.

Les peuples, comprimés dans la sévère unité du moyen âge, échappèrent alors au moule uniforme qui les avait si

longtemps enveloppés, et tendirent à cette autre unité, bien lointaine encore, qui doit naître de la vue spontanée de la même vérité par tous les hommes, résulter du développement libre et original de chaque nation, et, comme un vaste concert, réunir d'harmonieuses dissonances. L'Europe, sans conscience du but, saisissait avidement le moyen, l'insurrection; on ne songeait qu'à renverser, sans penser encore à reconstruire. Le seizième siècle était l'avant-garde du dix-huitième. De tout temps le Nord avait subi en frémissant le joug antipathique du Midi. Sous les Romains, la Germanie, cent fois vaincue, n'avait jamais été domptée; elle-même avait envahi l'empire et déterminé sa chute. Au moyen âge la lutte avait continué sous des noms différents; ce n'étaient plus seulement des instincts, mais des idées qui combattaient : la force et l'esprit, la violence et la politique, l'ordre féodal et la hiérarchie catholique, l'hérédité et l'élection, tels étaient les principes divers qui accusaient l'opposition des deux races. Au seizième siècle, la scission longtemps pressentie éclata. Le dogme catholique, attaqué depuis sa naissance par de nombreuses hérésies, avait jusque-là triomphé complètement. Sans remonter au berceau de l'Église, Arnaud de Brescia en Italie, Valdo en France, Wiclef en Angleterre, avaient tenté des réformes éphémères étouffées par des supplices. En Allemagne, Luther parut, et la réforme fut accomplie : l'unité catholique fut à jamais brisée.

En 1511, Martin Luther, moine augustin d'Erfurth, fut envoyé à Rome pour les affaires de son ordre. Il éprouva, d'une manière plus énergique, la même répulsion qui frappait alors tous les Allemands qu'y conduisait si fréquemment la guerre. Les magnificences de la papauté, les pompes dont le culte aime à s'entourer dans les contrées méridionales, les vices d'une élégante civilisation révoltèrent la sévère barbarie du Germain. Il ne put contempler sans scandale les *fêtes idolâtriques de la nouvelle Babylone*. La vente des indulgences, affermées par le pape à l'archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, sous-louées par Albert aux banquiers Fugger, débuées de village en village par le dominicain Tetzl, fit éclater l'indignation de Luther. Il éleva doctrine contre doc-

trine, lança anathème contre anathème, et, le 10 décembre 1520, brûla solennellement, à Wittemberg, la bulle du pape Léon X, avec les décrétales de ses prédécesseurs, le corps du droit canon et la *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

Dès lors commença cette guerre implacable de la parole, qui fit naître dans la suite tant de guerres sanglantes. Enfermé dans le château de Wartbourg, Luther pendant neuf mois, ne cessa de remuer l'Allemagne et l'Europe du fond de son asile inconnu. « Ses pamphlets théologiques, imprimés aussitôt que dictés, pénétraient dans les provinces les plus reculées; on les lisait le soir dans les familles, et le prédicateur invisible était entendu de tout l'empire. Jamais écrivain n'avait si vivement sympathisé avec le peuple. Ses violences, ses bouffonneries, ses apostrophes aux puissances du monde, aux évêques, au pape, au roi d'Angleterre, qu'il traitait *avec un magnifique mépris d'eux et de Satan*, charmaient, enflammaient l'Allemagne, et la partie burlesque de ses drames populaires n'en rendait l'effet que plus sûr.... Ce qui distinguait Luther, c'était moins sa vaste science qu'une éloquence vive et emportée, une facilité alors extraordinaire de traiter les matières philosophiques et religieuses dans sa langue maternelle : *c'est par où il enlevait tout le monde*¹. » Ses écrits n'étaient pas moins puissants que ses discours. « C'est la parole, disait-il, qui, pendant que je dormais tranquillement et que je buvais ma bière avec mon cher Mélanchthon, a tellement ébranlé la papauté, que jamais prince ni empereur n'en a fait autant. »

Le nouvel apôtre était bien la voix du génie allemand. Audacieux, ardent par la pensée, à la fois métaphysicien et poète, il remplaçait les arts plastiques du Midi, la poésie des sens, par l'émotion rêveuse et passionnée de l'âme : de tous les arts il n'aimait que la musique. L'Allemagne a toujours volontiers abdiqué l'action pourvu qu'on lui laissât la pensée : Luther proclamait la justification par la foi et l'impuissance des œuvres. Il niait la liberté morale et jetait les bases du libre examen : car, selon lui, le laïque est l'égal du prêtre ;

¹ Michelet, *Précis de l'histoire moderne*, p. 403 et 407.

CHAPITRE XXIV.

de pères, plus de conciles; la chaîne de la tradition que est rompue : l'Église n'a plus d'autre loi que l'Écriture et l'Écriture d'autre commentaire que la raison¹.

1 Allemand, orateur et poète, avait créé la réforme; un çais, homme d'action et dialecticien, en coordonna la ine. Jean Calvin², fils d'un procureur fiscal et notaire colique de Noyon, avait reçu dans la savante université ourges l'influence des opinions nouvelles. La suppression alte extérieur, la destruction de toutes ces pompes impos par lesquelles le catholicisme s'adresse au sentiment l'imagination, satisfaisaient cet aride esprit. Calvin était nneur austère, irréprochable dans sa vie, inflexible dans nsée, net et subtil dans sa parole; son visage amaigri, regard pénétrant et dur annonçaient un homme fait pour nir « le législateur despotique d'une démocratie³. » Il uit du caractère national que les qualités intellectuelles, rté, la précision, la logique; il ne séduisait pas les cœurs ne Luther, il enlaçait les esprits dans les replis serrés de syllogisme⁴.

1^{er} août 1535, Calvin dédia au roi François I^{er} son *In-tion de la religion chrétienne*. C'était l'œuvre la plus im-ante qu'eût produite encore la réforme, une exposition odique des dogmes et de la discipline. Ce livre, écrit avec lent incomparable par un jeune homme de vingt-six ans, endait être pour le protestantisme ce que la *Somme de* Thomas, brûlée naguère par Luther, avait été pour la ogie catholique. La dédicace est un chef-d'œuvre, où l'a-se et le raisonnement s'élèvent quelquefois jusqu'à l'élo-ce. L'auteur ne dissimule pas qu'il « a compris ici quasi *Somme* de cette même doctrine que plusieurs estiment r être punie par prison, bannissement, proscription. » il fait observer au roi « qu'il ne resteroit innocence au-

¹ A la diète de Worms (1524), Luther déclara qu'il ne pouvait rien rétro-moins d'être convaincu d'erreur par l'Écriture sainte, ou *par des raisons*.

² Qui latinisa son nom suivant l'usage des lettrés, et se fit appeler *Caltri-* *1 Calvin*. Né en 1509, mort en 1564.

³ Villemain.

⁴ Henri Martin, *Histoire de France*, t. IX

ne n'en (ni en) dits n'en faits, s'il suffisoit d'accuser. » Énumérant ensuite les principales objections qu'on adresse ordinairement à la religion réformée, il leur oppose méthodiquement d'habiles réponses. Il invoque l'attention et la justice du prince dans un langage d'une dignité impérieuse : « C'est votre office, sire, de ne détourner vos oreilles ni votre courage d'une si juste défense, principalement quand il est question d'une si grande chose ; c'est assavoir comment la gloire de Dieu sera maintenue sur la terre, comment sa vérité retiendra son honneur et dignité, comment le règne de Christ demeurera entier. O matière digne de vos oreilles, digne de votre juridiction, digne de votre trône royal ! Car cette pensée fait le vrai roi, s'il se reconnaît être vrai ministre de Dieu au gouvernement de son royaume ; et, au contraire, celui qui ne s'applique point à cette fin de servir à la gloire de Dieu, n'exerce pas le règne, mais brigandage. » Ce langage altier renferme presque une menace. L'insurrection démocratique était en germe dans la doctrine protestante, mais elle y était seulement un germe. Ses premiers apôtres étaient loin de l'apercevoir. Luther avait dit : Ne combattez jamais votre maître, fût-il tyran, et sachez que ceux qui l'oseront attaquer trouveront leur juge. « Calvin disait avec saint Paul : « Tout pouvoir vient de Dieu. » Et, quoiqu'il préférât le gouvernement aristocratique, il ajoutait que « les rois sont d'institution divine. Si ceux-ci, par la volonté de Dieu, vivent sous des princes, et sont vos sujets naturels, transfèrent cela à eux, pour être tentés de faire quelque révolte ou changement, ce sera non-seulement une folle spéculation et inutile, mais aussi méchante et pernicieuse¹. » Il pensait tracer à l'indépendance une infranchissable limite en déclarant que « la liberté spirituelle peut très-bien consister avec la servitude civile². » Le temps et l'histoire devaient être encore meilleurs logiciens que Calvin.

Ce sectaire imposait même à la liberté de conscience des limites assez étranges. Homme d'ordre et d'organisation, il ne voulait constituer la réforme et non la développer ; tous ses

¹ *Institution chrétienne*, chap. xx.

² *Ibidem*.

ésirs étaient de substituer Genève à Rome. Il reprochait à l'Église catholique ses prétendues erreurs, et non sa souveraine puissance : Calvin voulait être aussi absolu, mais plus éclairé. Loin d'excuser ses ambitieuses prétentions, sa doctrine porte l'empreinte de la sécheresse de son âme. Poursuivant à l'extrême les principes de saint Augustin sur la prédestination, il se fait un Dieu impitoyable, plus cruel que le destin antique ; car ce Dieu crée volontairement le mal. Il crée les hommes pour sauver le petit nombre et damner le grand, sans que les prédestinés de l'enfer puissent réagir contre le sort qui les attend ; car ils n'ont point de libre arbitre. Calvin laisse pourtant à l'homme une ombre de volonté pour justifier son Dieu et pour motiver le précepte qui lui-même donne aux fidèles de haïr les réprouvés, « afin de se conformer à la volonté de Dieu qui les damne ! » C'est la religion de la haine entée sur la loi d'amour, sur l'Évangile, comme une plante empoisonnée qui s'enlace aux rameaux de l'arbre de vie⁴. Quelque antipathique que fût cette doctrine au bon sens de notre nation, elle prospéra toutefois chez nous aux dépens du luthéranisme, et absorba tout le mouvement de la réforme. Prêchée en France, par un Français, dans un langage clair et logique, noble et populaire à la fois, elle dut attirer de nombreux prosélytes parmi les chrétiens mécontents. D'ailleurs, le génie essentiellement unitaire de la nation répugnait au fractionnement des sectes protestantes, et les esprits qui se séparèrent de l'Église catholique préférèrent, parmi les Églises réformées, celle qui, par son organisation, leur offrait encore une espèce de catholicisme.

Ignace de Loyola et les jésuites.

En face des illogiques ou stériles négations de la Réforme, restait au catholicisme un noble rôle à remplir : défendre la continuité de la tradition religieuse, revendiquer le dogme de la liberté morale, sauvegarder les droits du sentiment et de l'imagination dans le culte, enfin lutter contre cette force

⁴. H. Martin, *Histoire de France*, t. IX, p. 308.

te qui brisait le lien de la famille européenne : cette catholique ne pouvait pas être accomplie, comme celle du protestantisme, par des efforts individuels, isolés, contraires ; une milice nouvelle, disciplinée, obéissante, devait être créée à ce seul but sous la direction d'un seul chef. Ce fut un jeune gentilhomme castillan, aussi ardent, aussi idéaliste, aussi chevaleresque que Calvin était froid et sec, don Alonso Lopez de Recalde y Loyola. Nourri de la lecture des romans et des épopées, Ignace avait reçu le dernier reflet de la mystique chevalerie du Saint-Graal. Blessé au siège de Pampe (1521), il quitta les romans pour les légendes. Son idéal changea d'objet sans changer de caractère. Il devint disciple de la sainte Vierge, fit pour elle la *Veille des armes* ; prit l'habit d'ermite au Mont-Serrat. Ce premier élan de mystique devait bientôt, sans disparaître, s'allier à des idées plus positives. Les races néo-latines sont surtout portées à l'action ; le sens pratique ne les abandonne pas aux rêves et aux accès mêmes de l'enthousiasme. A l'âge de trente ans, Ignace de Loyola vint à Paris, au retour d'un pèlerinage à Jérusalem, et s'assit pendant sept ans, magnanime sur les bancs de la vieille université scolastique. L'étudiant devint fondateur d'ordre. Le chevaleresque créa une société à jamais célèbre, qu'on n'a point vue depuis d'imprudences et d'irréflexions. C'était spécialement cette nouvelle hérésie que s'organisait la compagnie nouvelle ; elle était lui-même l'antithèse vivante de Calvin et de Luther. A la sécheresse de l'un il opposait son ardeur, son idéalisme d'artiste et de mystique ; l'inquisition le soupçonna d'être affilié aux *illuminés* ; aux tendances personnelles de l'autre, à ses vagues aspirations de mystique, Ignace répondait par une soumission sans réserve à l'autorité, par l'habitude de l'obéissance érigée en vertu, par l'abandon complet de toute volonté personnelle entre les mains du supérieur. La compagnie de Jésus porta dans sa doctrine l'empreinte de ce double caractère. D'un côté ses membres se distinguèrent par une élégance recherchée et monastique, mais un peu contrainte et maniérée. De l'autre elle eut peu d'individualités marquantes, mais exerça une

immense influence collective. Pareil au démon de l'Évangile, le jésuite n'a pas de nom propre ; il s'appelle Légion.

C'est à Paris, dans l'église de l'abbaye de Montmartre, qu'un jour de l'Assomption 1533, Ignace de Loyola et ses compagnons fondèrent la société qui devait être la dernière et la plus puissante des milices du catholicisme. L'Allemagne avait lancé l'attaque : la France l'avait systématisée. L'Espagne produisit la défense : la France encore la mûrit dans son sein. Du Nord et du Midi partaient les croyances rivales qui devaient lutter dans cette arène de toutes les idées.

Le premier accueil de la France dut encourager les novateurs. Les lettrés surtout leur étaient favorables ; la Réforme ne semblait être que l'expression populaire de la Renaissance. La Sorbonne fulminait contre les nouvelles opinions ; elle eurent pour elles tous les ennemis de la Sorbonne, tous ceux qui détestaient son intolérance ou méprisaient son pédantisme. Le palais de François I^{er} s'ouvrit aux idées de Luther comme à toutes les idées nouvelles. Il fut de bon ton de paraître les accepter. Marguerite, sœur du roi, aimable et savante princesse, Louise de Savoie, sa mère, y furent quelque temps favorables. Le roi, peu fait pour entendre les discussions théologiques, et qui plus tard persécuta les calvinistes par instinct de despote et par calcul diplomatique, ne voyait d'abord dans la Réforme que l'occasion de se moquer des moines et des sorbonistes. Le petit monde littéraire, qui avait pour centre la cour, semblait coalisé contre les vieux défenseurs de l'Église. Les uns adoptaient plus ou moins les dogmes luthériens, comme Berquin, Roussel, les deux Cop, Robert Estienne, Lefèvre d'Étaples, Jules-César Scaliger ; les autres, comme Rabelais, Étienne Dolet et Bonaventure Desperriers, n'embrassaient point la Réforme, parce qu'ils allaient sans doute au delà ; quelques-uns, comme Budé, du Châtel, du Bellay, restaient catholiques, mais tolérants. Les courtisans, prompts à recevoir le mot d'ordre du maître, et dont l'opinion ne décide pas le triomphe d'une idée, mais le manifeste, affichaient le calvinisme comme une mode. En se promenant le soir au Pré-aux-Clercs, ils chantaient les psaumes français de Clément Marot. Enfin les protestants avaient gé-

gné la nouvelle maîtresse du roi, Mlle d'Heilly, depuis duchesse d'Étampes, *la plus belle des savantes, et la plus savante des belles.*

Toutes les chances paraissaient donc en faveur de la religion réformée ; mais elle avait contre elle quelque chose de plus puissant qu'une cour, de plus durable qu'une mode : le génie national de la France. La France, en admettant la Réforme, eût constitué, comme l'Angleterre, une Église nationale, isolée au sein de l'Europe. Elle eût renoncé à cette grande idée de république chrétienne qui a rempli le passé, et qui veille encore aux portes de l'avenir. Le peuple de l'unité, le peuple qui relie entre elles toutes les régions de l'Occident, ne pouvait se laisser entraîner par la réaction exclusive du Nord, ni rompre avec les nations du Midi, avec la race néo-latine à laquelle lui-même appartient. D'ailleurs c'était trop ou trop peu pour la France que cette religion négative importée de Germanie. Les révolutions de France n'ont pas ce caractère : elles affirment, elles créent et ne *protestent* pas. La France refusa donc d'accepter le protestantisme comme religion, tout en gardant un principe analogue, mais antérieur au protestantisme et plus fécond que lui : le libre examen¹.

Le chancelier de L'Hôpital.

Ce juste milieu auquel, après bien des luttes sanglantes, devait s'arrêter le bon sens national, fut, dès l'abord, indiqué avec précision, quoique sans succès immédiat, par une des plus nobles voix qu'ait entendues la France, celle du chancelier de L'Hôpital². « Michel de L'Hôpital, dit le frivole et libertin Brantôme, a été le plus grand et le plus digne chancelier qu'il y ait eu en France. C'était un autre censeur Caton ; il en avait du tout l'apparence, avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave. » La pensée de toute

1. H. Martin, *Histoire de France*, t. IX, p. 468.

2. Né en 1508, mort en 1573. Œuvres : seize harangues, les *Mémoires d'État*, le *Tracte de la réformation de la justice*, six livres d'épîtres en vers (5 vol in-8, 1825).

CHAPITRE XXIV.

ie, le but de tous ses efforts, ce fut d'introduire dans la tolérance civile, d'amener les deux religions à vivre ensemble sur le même sol; idée neuve alors et aussi éloignée de l'esprit des calvinistes que de celui des catholiques. Par une contradiction plus singulière qu'inexplicable, l'homme le plus pieux et la femme la plus perverse unirent leur politique: L'Hôpital et Catherine de Médicis poursuivirent longtemps le même but. Le juste et l'utile avaient senti leur identité. L'éloquence politique éclate pour la première fois en France dans cette bouche vénérable, éloquence pleine d'un parfum de probité et qui justifie complètement l'ancienne définition de l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus*. L'Hôpital marche à la tête de cet illustre cortège de magistrats français, tels que Séguier, les Montholon, les Pithou, les Molé, les Harlay, Pasquier, les de Thou, qui, par la gravité de leur vie, par la science modeste et la trempe toute romaine de leur caractère, furent une des gloires les plus pures et les plus incontestées de la France. Formés par la tradition naïve des mœurs gauloises et l'étude profonde de l'antiquité, ces hommes joignaient à la loyauté de sujets fidèles une sorte de vertu de qui semblait une tradition des républiques anciennes. Ils avaient, comme dit Montaigne, « de belles âmes frappées d'une antique marque. »

Une familiarité pleine de bon sens et de finesse, rencontrant çà et là des mots énergiques et décisifs, caractérisait le langage du chancelier de L'Hôpital. C'est l'autorité d'un sage et la bonté et l'abandon d'un père. Veut-il rappeler aux Français des vertus chrétiennes ces hommes qui ne songent qu'à triompher de leurs adversaires dans de haineuses discussions: « nous avons fait, dit-il, comme les mauvais capitaines qui assaillent le fort de leurs ennemis avec toutes leurs forces, étant dépourvus et désarmés leurs logis; il nous faut maintenant, garnis de vertus et de bonnes mœurs, les assaillir avec les armes de charité, avec prières, persuasion, paroles de paix, qui sont propres à de tels combats. » Puis il ajoutait: « nous ces mots diaboliques, noms de partis et de séditions, hérétiques, huguenots, papistes : ne changeons le nom de nos

pouvant apaiser les haines des partis, L'Hôpital s'occu-
pait d'améliorer au moins l'administration par de bonnes
Grâce à lui, plusieurs des ordonnances les plus sages de
la monarchie se trouvent datées d'un de ses règnes
les plus funestes.

L'ordonnance d'Orléans (1561) promulguait, au nom du
roi, la plupart des réformes réclamées pendant la session des
états généraux, par les représentants du tiers état; celle de
Moulins (1566), qui comprend quatre-vingt-six chapitres, et
a pour objet la refonte du système judiciaire, est demeurée
la base de la législation française jusqu'à la Révolution.

L'Hôpital voulait au moins fermer aux passions reli-
gieuses le sanctuaire de la justice. « Vous êtes juges du pré-
mier champ, disait-il aux magistrats du parlement de Rouen,
à la séance où l'on proclama la majorité de Charles IX,
de la vie, non des mœurs, non de la religion. Vous pen-
siez faire d'adjuger la cause à celui que vous estimez plus
bon de bien ou meilleur chrétien, comme s'il était ques-
tion entre les parties lequel est meilleur poète, orateur, pein-
tre, artisan, et non de la chose qui est amenée en jugement.
Vous ne vous sentez pas assez forts et justes pour comman-
der vos passions et aimer vos ennemis, selon que Dieu le
veut, abstenez-vous de l'office de juges. »

Quand on est réduit à donner de pareils avis, on peut pres-
surer qu'ils seront inutiles. Aussi le chancelier disait-il avec
amère prévoyance : « Je sais bien que j'aurai beau dire,
je désarmerai pas la haine de ceux que ma vieillesse en-
gène. Je leur pardonnerais d'être si impatients, s'ils devaient
passer au change; mais quand je regarde tout autour de
moi, je serais bien tenté de leur répondre, comme un bon
homme d'évêque, qui portait, comme moi, une longue
barbe blanche, et qui, la montrant, disait : « Quand cette
barbe sera fondue, il n'y aura que de la boue. »

Il n'y eut plus, en effet, que de la boue et du sang. Les
meilleurs souvenirs que l'histoire ait conservés du chancelier
L'Hôpital se rattachent aux jours néfastes de la Saint-
Barthélemy. Le duc d'Anjou avait chargé ses gardes de par-
courir les environs de Paris « pour surprendre et tuer les

guenots dans leurs maisons aux champs. » Le chancelier honore depuis longtemps d'une disgrâce, et retiré à Vignacres d'Étampes, fut menacé par une de ces bandes d'assassins. Sa famille et ses amis le conjuraient de se cacher. Il refusa : « Ce sera, dit-il, quand il plaira à Dieu, quand ma heure sera venue. » Bientôt on vint lui dire « qu'on voyait force chevaux sur le chemin, qui tiraient vers lui, et s'il ne voulait pas qu'on leur fermât la porte. « Non, non, dit-il, mais si la petite porte n'est pas bastante (suffisante) pour le faire entrer, ouvrez la grande.... » On trouva qu'on lui donnait avis que sa mort n'était pas conjurée, mais pardonnée. Il répondit « qu'il ne pensait avoir mérité ni mort ni pardon¹. » Nous surprenons ici à sa source même l'éloquence de cet homme illustre. Elle n'était que l'effusion naturelle de ses nobles sentiments, et, selon l'expression d'un ancien romain, le son que rend une grande âme².

Nous allons voir l'éloquence couler maintenant d'une source moins pure; la fureur des partis, l'enthousiasme des passions religieuses et démagogiques vont changer l'*Eglise romaine* et faire des prédicateurs de la Ligue autant de fameux tribuns.

Les prédicateurs de la Ligue.

La Ligue est la seconde phase du mouvement religieux du seizième siècle. Après l'action réformatrice, ce fut la réaction catholique. Les partis ne devaient, comme toujours, arriver à la période de *transaction* qu'après s'être fatigués et épuisés par leurs excès. C'est à l'histoire politique à montrer comment le fanatisme religieux trouva, dans l'ambition de deux maisons rivales et dans les vagues mais violentes aspirations à une démocratie prématurée, de terribles auxiliaires. Il nous suffit de montrer la physionomie de ces étranges démagogues, de ces tribuns en capuchon, de faire entendre que

1. Brantôme, *Vie du connétable de Bourbon*. — Nous devons indiquer tout d'abord à nos lecteurs la *Vie de L'Hôpital*, écrite par M. Villemain, comme tout ce qu'écrit M. Villemain.

2. Τὸ ὕψος μεγαλοψυχίας ἀπήχρημα. Longin, *du Sublime*.

ques-unes de leurs invectives, et de constater ici surtout le caractère de la parole au temps qui nous occupe, la puissance sans la forme, l'éloquence isolée des convenances de l'art.

Le quinzième siècle avait légué à la chaire chrétienne une éloquence populaire, hardie contre les grands, puissante sur la foule, bizarre mélange de plaisanteries et de mouvements impétueux, vraie pâture d'un peuple spirituel et grossier, vrai langage des moines mendiants, cette démocratie de l'Église. Le seizième siècle enflamma cette parole de toute l'ardeur des passions politiques, quand les vices de Henri III et l'hérésie de son héritier présomptif semblèrent confondre un moment les intérêts religieux avec les rivalités des factions.

Les premiers symptômes sérieux de la Ligue s'étaient manifestés en 1576. Elle n'était qu'une imitation des serments et formulaires calvinistes pour la défense de *la cause*, imitation que les jésuites se hâtèrent de propager. En 1587, il se forma à Paris une réunion d'hommes plus décidés, qui voulaient une prompte solution. Ils s'assemblaient et tenaient leurs conseils dans la chambre de Jean Boucher, curé de Saint-Benoît. A leur tête se trouvaient, avec Boucher, Lannay, ancien ministre protestant, devenu chanoine; et Prévôt, curé de Saint-Séverin. Ils s'adjoignirent Rose, évêque de Senlis, Pelletier, Guincestre, Hamilton, Cueilly, célèbres prédicateurs. Ce n'étaient donc pas tout à fait, suivant l'expression trop dédaigneuse de l'Étoile, « quelques marmitons et souppiers de Sorbonne, braves conseillers d'État qui, toute leur vie, ont été enfermés dans un collège à pédantiser et à manger les pauvres novices de la théologie. » En général, amis et ennemis leur rendirent plus de justice. Mayenne prit langue avec eux; l'une des héroïnes de l'union, Mme de Montpensier, disait : « J'ai fait plus par la bouche de mes prédicateurs qu'ils ne font tous ensemble avec toutes leurs pratiques, armes et armées. » Et Henri IV écrivait : « Tout mon mal vient de la chaire. » Cette crainte qu'ils inspiraient à un grand roi est du moins un point de ressemblance entre nos orateurs et le prince de l'éloquence grecque.

Les prédicateurs étaient en effet l'âme de la Ligue. Ce

it eux qui communiquaient au peuple l'enthousiasme de la résistance, qui lui faisaient braver la mort et souffrir sans murmure. Il n'y avait pas à Paris d'église ni de chapelle où l'on ne prêchât au moins deux fois par jour. Les pasteurs sacrés annonçaient, commentaient les nouvelles politiques, attaquaient les personnes, discutaient les intérêts de l'état. Ils déclaraient ne pouvoir point prêcher l'Évangile parce qu'il était trop commun et que chacun le savait; ils aimaient mieux raconter « la vie, gestes et faits abominables de ce perfide tyran Henri de Valois. » Le sermon était à la fois le club et le journal. Il avait toute la violence démagogique des époques les plus sanguinaires. Boucher, prêchant le carême à Saint-Germain l'Auxerrois, prétendait qu'il fallait tout tuer, qu'il était grandement temps de mettre la main à la serpe et d'exterminer ceux du parlement et autres. » Il fut si au long question de *sang* et de *boucherie* qu'un conseiller de la cour, voyant ces *gestes et paroles*, désirait se sauver du milieu de cette foule qui écoutait, de peur que Boucher « ne descendît de sa chaire pour saisir quelque politique au collet et le manger à belles dents. » De son côté, s'écriait « qu'une saignée de Saint-Barthélemy étoit nécessaire, et qu'il falloit par là couper la gorge à la maladie. » Commolet disait « que la mort des politiques était la vie des catholiques; » Aubry, « qu'il marcherait le premier pour les égorger; » Cueilly, « qu'il vouloit qu'on assistât de tous ceux qu'on verroit rire; » et Guincestre, « qu'on jetât à l'eau tous les demandeurs de nouvelles. » Le ton de ces orateurs étoit digne de leur politique. L'Étoile n'exagérait rien en comparant l'un d'eux à une *harengère en colère*. On s'assent toutefois que, si l'éloquence est le don d'agir sur les masses, les discours des chefs de la Ligue durent être souvent quents. Après que Henri eut fait assassiner à Blois les princes lorrains, ce fut sans doute un moment terrible et sans doute que celui où Guincestre, dans la chaire de l'église de Saint-Barthélemy, exigea de tous ses auditeurs le serment d'employer jusqu'au dernier denier de leur bourse et jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour venger les nouveaux martyrs. « Levez la main, disait-il au président de Harla

mais en face de lui au banc d'œuvre, levez-la bien haut, s'il vous plaît, monsieur le président, afin que tout le monde vous voie. » Et le président était contraint d'obéir, car le peuple, ébloui par la harangue démagogique, l'eût infailliblement mis en pièces.

L'éloquence des prédicateurs parlait quelquefois aux yeux du peuple par d'imposants spectacles. Telle fut cette procession où plus de cent mille personnes portant des cierges les allumaient tout d'un coup en s'écriant : « Dieu, éteignez ainsi la race des Valois ! » Un témoin oculaire, qui ne peut être suspect, le protestant d'Aubigné, nous atteste en ces termes la puissance que la chaire exerçait alors sur les esprits : « La France, comme étant venue au période de son éloquence, déployant plusieurs discours dans les chaires et par les écrits, étoit agitée de raisons contraires. Les ligués étoient plus avantagés que ceux de la Réforme par les sermons des prédicateurs comme possédant les suggestes des grandes villes, et puis ayant l'acte de Blois (le meurtre des Guises) sur lequel les prédicateurs paratragédiaient à plein fond; ils avoient encore la grande secte des jésuites tout entière pour eux, comme servant au grand dessein. Ces esprits choisis, comme l'on sait, se servirent de l'horreur de l'acte que nous avons vu, et élevèrent pour un temps la plupart des courages de la France à un haut degré de vengeances qui sentoient le juste et le glorieux¹. »

C'est dans les revers, c'est quand il fallait contre-balancer la souffrance par l'enthousiasme qu'éclatait la puissance des prédicateurs. Le moine Christin, chargé d'annoncer au peuple la défaite d'Ivry, que les Seize venaient seuls d'apprendre par un prisonnier relâché sur parole, prit pour texte de son sermon ces mots de l'Écriture : « Je châtie ceux que j'aime. » Dans son premier point, il prépara les Parisiens, le peuple aimé de Dieu, à recevoir quelque marque sévère de cette prédilection divine. Il allait commencer le second point quand un courrier entra dans l'église et lui remit une lettre. Alors le prédicateur se haussant dans la chaire, cette missive à la main,

1. D'Aubigné, *Histoire universelle*, t. III, p. 288

’écria que le ciel l’avait inspiré sans doute et avait voulu faire de lui en ce jour un prophète. Il raconta alors la bataille d’Ivry à cette foule ainsi préparée ; puis, avec toute l’orbe de son éloquence, il se répandit en exhortations si pathétiques, en prières si efficaces, que ce peuple, qui l’écoutait l’abord en silence et avec tristesse, passa de la terreur à l’enthousiasme, et se montra disposé à tout souffrir pour la cause de l’Union.

Pendant le siège de Paris et la famine qui l’accompagnèrent furent encore les prédicateurs qui soutinrent le courage du peuple. Leur éloquence mérita le bel éloge que Plinius donnait à l’orateur romain : *Te dicente alimenta sua abdicaverunt* ! Ces orateurs, dit un contemporain, charmoient quelque façon la langue pour se plaindre, et l’estomac pour boyer après le pain¹. »

Toutefois ces résultats merveilleux ne doivent pas nous donner une idée trop haute des moyens oratoires destinés à les obtenir ; chez un peuple grossier, la vulgarité du langage et l’impudeur des invectives est souvent un moyen de succès.

L’éloquence peut être alors un pouvoir, mais elle n’est point encore une littérature. Pour entrer dans le domaine de l’art elle doit non-seulement émouvoir les cœurs, mais encore éclairer les âmes jusqu’à la vue calme et sereine de la vérité.

Quelquefois la verve triviale des orateurs de la Ligue trouvait quelque trait d’esprit au milieu de ses grossièretés très fréquentes. Boucher faisait ainsi le portrait de Henri III :

« Ce teigneux est toujours coiffé à la turque d’un turban auquel on ne lui a jamais vu ôter, même en communiant ; quand ce malheureux hypocrite faisait semblant d’aller contre les reistres, il avoit un habit d’Allemand fourré et des boutons d’argent, qui signifioient la bonne intelligence et accord qui étoient entre lui et ces diables noirs empistolés. Brézel est un Turc par la tête ; un Allemand par le corps, un Bohémien par les mains, un Anglois par la jarretière, un Polonois par les pieds², et un vrai diable en l’âme. »

1. Mathieu, *Histoire de France*, t. II, p. 44.

2. Allusion à la fuite du roi de Pologne, quittant précipitamment ses États.

Ce ton vif, pénétrant, familier, revient souvent chez ce prédicateur. Veut-il mettre en doute la sincérité de la conversion du Béarnais : « On l'a vu, dit-il, en une même heure huguenot, et en la même catholique ! et puis le voilà à la messe ! et sonne le tambourin ! Vive le roi¹ ! » Ailleurs, dirigeant au même but un trait plus sérieusement lancé, il oppose éloquentement la pompe militaire de l'abjuration à l'humilité qui convient à un pénitent. « Quelle cendre ? s'écrie-t-il, quelle saie ? quels jeûnes ? quelles larmes ? quels soupirs ? quelle nudité des pieds ? quels fraplements de poitrine ? quel visage blâssé ? quelle humilité de prières ? quelle prostration par terre au signe de pénitence ? Les gens de guerre embâtonnés, les fifres, les tambours sonnant, l'artillerie et escopetterie, les trompettes et clairons, la grande suite de gentilshommes, les demoiselles parées, la délicatesse du pénitent, appuyé sur le bras d'un mignon, pour le grand chemin qu'il avoit à faire, environ cinquante pas, depuis la porte de l'abbaye jusqu'à la porte de l'église ; la risée qu'il fit, regardant en haut, avec un gonfion qui étoit à la fenêtre : « En veux-tu pas être ? » Le tapis, l'appui, les oreillers, les tapis semés de fleurs de lis, l'adoration faite par les prélats à celui qui se doit soumettre et humilier devant eux, sont les traits de cette pénitence. »

Voici le jugement que porte sur le style de ce chef des liégeux parisiens, type des orateurs sacrés de cette époque, un jeune et spirituel écrivain, qui en a fait l'objet d'une étude approfondie².

« Son style est un style de transition. Sa phrase est longue, savante, périodique, chargée d'incises et de retours, n'évitant pas l'expression franche, attrapant souvent l'expression pittoresque à la manière du seizième siècle ; mais aussi elle est déjà pleine d'images prétentieuses ; elle vise au bel esprit, comme dans les homélies de Godeau, comme au temps de l'hôtel de Rambouillet. Boucher procède volontiers par énu-

1. *Sermons de la simulée conversion et nullité de l'absolution de Henri de Bourbon*. Paris, Chaudière, 1594. Reimprimés à Nouai, 1594.

2. Ch. Labitte, dans son curieux et intéressant ouvrage *de la Démocratie des prédicateurs de la Ligue*, où nous avons puisé la plus grande partie des détails qui précèdent.

mération et par apostrophes. Il y a chez lui un certain souffle abondant, une certaine verve amère, une certaine plénitude verbeuse, qui devaient séduire les imaginations faciles de ce temps. Ces citations entremêlées de l'histoire profane et de la Bible, cette succession incohérente d'anecdotes, de plaisanteries, de périodes solennelles, et enfin, si l'on peut dire, ce cliquetis perpétuel de l'érudition du rhéteur, n'étaient pas sans charme à une époque confuse qui n'avait pas même le pressentiment de ce goût sobre et sévère dont les écrivains de Louis XIV allaient trouver le secret. »

CHAPITRE XXV.

PAMPHLETS ET MÉMOIRES AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Pamphlets calvinistes. — Pamphlets politiques; satire Ménippée.
Mémoires. — L'historien de Thou.

Pamphlets calvinistes.

La chaire des ligueurs n'avait fait qu'appliquer d'une manière plus ou moins heureuse les anciens procédés de l'éloquence; le seizième siècle éleva aux passions oratoires une tribune inconnue à l'antiquité et mille fois plus retentissante: il créa le pamphlet: mélange admirable du discours et du livre, le pamphlet est la voix du moment, l'idée de chaque jour: il naît et étincelle au choc de l'événement: c'est l'improvisation de la presse. Répandu à flots dans un peuple, il franchit des distances inabordables à la voix et se fait un seul forum d'une vaste contrée: c'est la vraie harangue des nations modernes. Le pamphlet est déjà le journal, moins la puissance créée par la répétition quotidienne des doctrines, mais aussi moins la régularité monotone des publications. Plus rare, il est mieux écouté: il arrive par accident à l'improviste: c'est un journal qui ne paraît que quand il a quelque chose à dire.

prend que de pareilles compositions doivent en général littéraires pour la forme. Ce sont des actions plutôt écrits. Mais aussi c'est là qu'il faut aller chercher les des partis, la racine des faits, la pensée intime des . Ces légères feuilles recèlent la vie d'une époque tout à coup par l'immobilité qui en perpétue l'image; à ces merveilleuses peintures tracées par la lumière à l'action fugitive, arrêtée pour ainsi dire au passage, à jamais fixée sur une lame fragile. Les pamphlets de ce siècle nous révèlent la véritable physionomie des rivaux qui s'y choquaient. On y voit le protestantisme supérieur par la pensée et par le style, surtout au la lutte, donner à ses publications légères quelque l'austérité pesante d'une dissertation. Henri Estienne marche avec son *Apologie d'Hérodote*, où le pamphlet ne pas encore, mais se dissimule malignement sous le de l'érudition. Viennent ensuite la *Gaule Française* (*Gallia*) de François Hottman, espèce de *Contrat* du seizième siècle, livre habile et érudit, où pour la première fois les doctrines démocratiques sont appliquées à notre nation, et où l'écrivain, avec une grande verve de , justifie le droit populaire par la tradition comme remontant au berceau même de la monarchie française; les *Discours contre les tyrans* (*Vindiciæ contra tyrannos*) de Languet, agression violente, mais théorique, contre le despotisme. Dans ces ouvrages la langue et le style sont ceux de la Renaissance : nous touchons encore à Bodin et à la Boétie. Un peu le pamphlet s'accélère dans sa marche, comme dans sa chute. Nous lisons l'*Epître au tigre de la* espèce de catilinaire contre le cardinal de Lorraine; l'*Apologie de la Turquie*; le *Discours merveilleux de la vie, actions et sayes de la reine Catherine de Médicis*; les *Apophoretes ou discours notables recueillis de divers auteurs contraires à la tyrannie et les tyrans*; le *Réveil-matin des Français et de leurs voisins*; le *Discours des jugements de Dieu contre les tyrans*; le *Politique*, dialogue traitant de la puissance, autorité des princes, des divers gouvernements, jusques où on peut supporter la tyrannie; si en une oppression extrême,

il est loisible aux sujets de prendre les armes pour leur vie et leur liberté; quand, comment, par quel moyen cela se peut faire. Ces inspirations de la Neviniste s'élèvent souvent à une âpre et éloquent chaque ligne semble écrite à la pointe du glaive, à des martyrs. Toutefois il ne faut pas se laisser prendre à l'apparence et ne voir dans les pamphlets protestants que de la démocratie. Ils recèlent un singulier alliage d'aristocratiques et des sentiments populaires. Le parti tentait, dans un intérêt passager, d'unir l'esprit et les passions démagogiques, comme la Ligue essaya de associer l'esprit sacerdotal. L'aristocratie était le prétexte, la démocratie le prétexte¹.

Le parti catholique saisit entre les mains de ses drapeau populaire et le défendit avec plus de fureur. Le principe de la Ligue c'est la démocratie sous la tutelle des membres les plus acharnés, les plus sincères et les plus voulants, selon l'expression de Palma Cayet, *républicain de France en une république soumise au pape*. Cette pensée se complique de vingt éléments étrangers. Les pamphlets ligueurs ondoient sans cesse au souffle des impagnols, lorrains et autres : toutes ces tendances se mêlent, s'agitent, s'entravent, se réduisent à l'impair. Leurs écrits renferment peu d'idées et beaucoup de débauche. On y voit d'abord sous mille formes l'apologie in Saint-Barthélemy. On ne saurait lire sans horreur les titres de tous ces pamphlets qui semblent écrits dans la boue et du sang par des massacreurs ivres, mélangés de reurs stupides et de bouffonneries de charnier². On nous retrouvons chez les pamphlétaires catholiques déjà connus parmi les prédicateurs, Launay, Rose, G. Le fameux Boucher se faisait tour à tour pédant et

1. La plupart de ces pamphlets se trouvent dans les tomes II et III des *Mémoires de l'État de France sous Charles IX*. On peut en voir l'index dans Ch. Labitte, *de la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*.

2. La plupart sont réunis dans les recueils de l'Étoile, vol. n° 1 et 2, de la Bibliothèque nationale. Un des plus répandus, le *Déluge de la France*, a été imprimé dans le tome VII des *Archives curieuses* (H. Martin, *France*, t. X, p. 389).

il publiait en latin un long traité sur la *Juste abdication de Henri III*, en français un écrit populaire sur la *Vie et faits notables de Henri de Valois tout au long, sans en rien requérir, où sont contenues les trahisons, perfidies, sacrilèges, exactions, cruautés et hontes de cet hypocrite et apostat*. Mais traité et pamphlet se confondent quelquefois par le ton : c'est dans le traité qu'il épuise les anagrammes qu'on peut former des noms de Henri de Valois, et y trouve tour à tour : *O le Judas ! — Vilain Hérodes. — Dehors le vilain ! — O crudelis hyena ! etc.* C'est encore là qu'il glorifie l'assassinat du roi. « Voilà, dit-il, tandis que nous écrivons, tandis que la chaire, les conseils publics, l'organisation de l'armée prennent nos moments et interrompent nos méditations, voilà qu'une nouvelle se répand admirable ensemble et terrible. Un jeune homme, un autre Aod, plus courageux qu'Aod, et vraiment inspiré par le Christ, par une souveraine charité, a renouvelé l'œuvre de Judith sur Holopherne, l'œuvre de David sur Goliath. Jacques Clément n'a fait sans doute que mettre en pratique une doctrine générale ; mais son courage, ce dessein si glorieusement achevé, et qu'il avait révélé d'avance à quelques-uns, tout cela mérite la reconnaissance, et a répandu la joie, une joie sainte, dans le cœur des gens de bien. Gloire à Dieu ! la paix est rendue à l'Église, à la patrie, par la mort de cette bête féroce. Clément lui a fait expier sa fausse clemence. »

• Le livre de Boucher, dit Ch. Labitte, est bien l'image du temps, un mélange de bouffonneries grossières, de quolibets ridicules, de subtilités scolastiques, de violences d'école, d'apostrophes de carretour, d'arguties de légiste, d'indigeste érudition biblique, de pédantisme profane, de haines passionnées, de debris de la théocratie papale et de je ne sais quel pressentiment grossier des doctrines révolutionnaires ; et au milieu de tout cela, entre une fable ridicule et un syllogisme, entre une calomnie impudente et un texte de juriste, des idées sérieuses, une passion quelquefois éloquente, une logique serrée, un incontestable talent de polémiste. La marche est vive, les raisonnements serrés, les chapitres courts, l'ensemble adroit et frappant. Tout le seizième siècle semble s'être versé là, et le livre de Boucher est une date.... **AN**

fond ce n'était que la manière de l'*Apologie pour Héródote* bizarrement accouplée avec la manière de Ramus; le procédé de Rabelais et celui du Maître des sentences fondus dans un même livre par un sophiste pédant et trivial¹. »

Le pamphlet le plus éloquent et le plus incendiaire qui soit sorti des presses de la Ligue, fut rédigé par l'avocat Louis d'Orléans sous le titre d'*Avertissement d'un catholique anglais aux catholiques français*. L'auteur y montre à ses lecteurs le danger qu'ils courent de perdre leur religion et « d'expérimenter, comme en Angleterre, la cruauté des ministres, » s'ils reçoivent en la personne de Henri IV un monarque hérétique. L'écrivain ligueur répond par des cris de mort aux paroles conciliantes du Béarnais; il loue la « saignée très-salutaire de la Saint-Barthélemy; » et évoquant, dans un énergique langage, le fantôme du peuple insurgé contre un roi maudit de Rome : « Le peuple alors, dit-il, bondirait de furie, et, comme une mer écumante, pourrait bien engloutir le patron et les matelots et le navire tout ensemble. On nous accuse d'être Espagnols. Oui! plutôt que d'avoir un prince huguenot, nous irions chercher non-seulement un Espagnol, mais un Tartare, un Moscove, un Scythe qui soit catholique. »

L'esprit de la faction ultra-catholique est tout entier dans cette œuvre de l'un des Seize : le succès en fut immense et se prolongea pendant plusieurs années².

Pamphlets politiques; satire Ménippée.

Cependant entre les deux factions extrêmes grandissait depuis longtemps en silence un parti modéré, dont le chancelier de L'Hôpital avait en quelque sorte tracé d'avance le programme : le parti des *politiques* eut aussi ses pamphlets, et ce furent sans contredit les meilleurs. On peut remarquer, à la gloire de l'esprit français, que dès lors il sut mettre la plai-

1. *De la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, p. 97.

2. Ce pamphlet de Louis d'Orléans a été réimprimé dans le tome XI des *Archives curieuses*.

santerie du côté du bon sens. Les *politiques* trouvèrent l'idéal du genre, une raillerie fine et mordante, une raison acérée qui renverse le sophisme par la vérité et l'adversaire par le ridicule. Les protestants, austères et énergiques, avaient écrit souvent des traités éloquents; les ligueurs, violents et grossiers, avaient fait des déclamations tribunitiennes et, comme dit Montaigne, des *exhortations enragées*; le tiers parti, spirituel et sensé, atteignit dans ses pamphlets à la véritable satire.

On pourrait dire que Henri IV marcha à la tête des publicistes, comme des soldats, de son parti. Du Plessis-Mornay mit au service de ce prince sa plume avec son épée; c'est lui qui rédigea la plupart des manifestes du roi, mais on entrevoit quelquefois l'esprit de franchise et de tolérance personnelle du Béarnais, sous la roideur calviniste de du Plessis. Dans la déclaration que publia le roi de Navarre, le 10 juin 1585, est établi nettement le principe que devait faire triompher le parti *politique*, et qui allait devenir la nouvelle base du droit religieux : « Pourvu que le fond de bonne conscience y soit, dit le roi, la diversité de religion n'empêche point qu'un bon prince ne puisse tirer un très-bon service indifféremment de ses sujets. » Les lettres du même prince à Henri III et à la Sorbonne (1585), écrites par la même plume, sont des chefs-d'œuvre d'habileté. La correspondance personnelle de Henri IV est peut-être plus remarquable encore; rien n'égale la vivacité des tours ni l'originalité de l'expression. Ses lettres politiques et militaires sont écrites comme César devait écrire. Ses lettres à ses maîtresses sont des chefs-d'œuvre de grâce, de sentiment et de délicatesse.

Il abandonnait volontiers à ses partisans la polémique journalière. Pierre l'Étoile, auteur de précieux journaux sur l'époque qui nous occupe, rédigea pour lui l'énergique placard qui fut affiché à Rome le 6 novembre de la même année, sur les statues de Pasquin et de Marforio, sur les murs des principales églises et jusque sur la porte du Vatican. Pour répondre à la bulle de Sixte-Quint, le roi ou son secrétaire ne craignait pas de dire : « En ce qui touche le crime d'hérésie, le roi dit et soutient que M. Sixte, soi-disant pape (sauve sa sainteté),

en a faususement et malicieusement menti, etc. » Henri parlait ici le langage des pamphlets. Mais en général la réserve et le bon sens caractérisent les écrits du parti politique.

Nous trouvons au premier rang parmi leurs auteurs un homme dont le nom seul était comme un symbole de modération, le petit-fils du chancelier de L'Hôpital, Michel Hurault, sieur du Fay. Il rédigea l'*Anti-Espagnol*, pamphlet dont le titre indique assez les tendances. Le duc de Nevers, longtemps dévoué aux ligueurs, fut une des premières conquêtes de Henri IV. Reconnaisant, comme il disait, dans la bataille d'Ivry l'arrêt du Dieu des armées, il apporta au roi un double secours, comme soldat et comme écrivain; il lui amena cinq cents chevaux, et publia son *Traité de la prise d'armes*, ouvrage excellent qui touchait avec force et habileté les côtés vulnérables de la Ligue, et qui est resté un des principaux monuments politiques de l'époque. Regnier de La Planché, que nous retrouverons bientôt parmi les historiens, surpassa tous les publicistes de son parti dans son excellent dialogue intitulé *le livre des Marchands*. « Je ne connais rien, dit M. Buchon, avant ou depuis les *Lettres provinciales*, qui soit plus vigoureusement écrit et pensé que ce petit livre. »

Un ouvrage plus renommé et qui exerça sur l'opinion publique une influence plus décisive, fut la célèbre *Satire Ménippée*, qui, comme une seconde bataille d'Ivry, acheva de gagner la cause de Henri IV. La *Ménippée* n'abattit pas la Ligue, elle la trouva par terre; mais elle l'ensevelit dans le ridicule. Ce fut bien véritablement une œuvre de parti, pleine de la partialité, de l'injustice d'appréciation qui accompagne de pareilles œuvres, mais ce fut l'œuvre d'un parti sensé, national, appelé au pouvoir par toutes les nécessités des temps modernes. La *Ménippée* coupa en deux la pensée de la Ligue, n'en comprit pas l'inspiration fondamentale, et ne s'attacha qu'à ses accessoires ridicules ou odieux. Il y avait quelque chose de grand et de respectable dans l'insurrection d'un peuple qui s'unissait par serment pour maintenir l'unité religieuse, à la fin d'une époque où la foi religieuse avait été le seul lien de la civilisation. Mais à cette noble idée s'était joint un impur alliage d'intérêts et d'ambitions personnels. Les

Guise et Philippe II se servaient de l'enthousiasme populaire comme d'un instrument de domination. La *Satire Ménippée* ne vit que ce qui frappe le plus les contemporains, les vices et les petitesse des hommes; elle déchira, sans l'apercevoir, l'idée qui leur servait de drapeau; elle fut le dernier coup porté par l'esprit moderne, par l'esprit *politique*, à l'esprit du moyen âge qu'elle méconnut et défigura.

Le caractère personnel des auteurs de ce pamphlet était merveilleusement propre à leur rôle. Ils appartenaient à cette classe moyenne, lettrée, pacifique, qui n'avait ni l'ignorance du peuple, ni les traditions héréditaires de la noblesse. C'étaient sept bons bourgeois, amis de la paix, parce que la paix était le bien-être, dévoués à la royauté et à leur repos, haïssant la Ligue parce qu'elle était séditieuse, et aussi parce qu'elle ne payait plus les rentes de l'hôtel de ville; gardant rancune à Mayenne pour les longs jeûnes du siège de Paris, « pour les gardes et sentinelles où ils avaient perdu la moitié de leur temps, et acquis des catarrhes et maladies qui ruinaient leur santé. » Quand le plus fort du danger fut passé, et qu'il ne fut plus nécessaire de ne crier que tout bas¹, les malins compères se réunirent, dit-on, chez l'un d'entre eux, Jacques Gillot, logé dans une petite rue qui allait du quai des Orfèvres à l'hôtel de M. le Premier Président. Selon une tradition qu'on aime à croire véridique, la chambre où ils se rassemblaient serait précisément la même où naquit Boileau; c'était un lieu voué au génie de la satire. Le cercle était composé du Normand Louis Leroy, chapelain du connétable de Bourbon, du jurisconsulte Pierre Pithou, de Nicolas Rapin, de Florent Chrestien et enfin des poètes Passerat et Gilles Durand. Pendant qu'ils mettaient en commun leurs opinions et leurs malices, Leroi eut l'idée de composer, en l'honneur de la bonne cause, un pamphlet où chacun payerait son écot: il se chargeait lui-même d'en tracer le plan et d'en former l'ensemble. Il pensa doctement qu'à l'imitation de Varron, il fallait appeler *Ménippée* l'œuvre de la Némésis

1. L'impression de la *Satire Ménippée*, commencée à Tours, ville royaliste, ne fut achevée qu'après la réduction de Paris en l'obéissance du roi, en 1604.

française, en mémoire du cynique Ménippe, célèbre jadis pour ses amères railleries. Le dessein général de l'ouvrage n'exigea pas de grands efforts : on débuta par mettre en scène dans la cour du Louvre deux charlatans, l'un Espagnol (le légat, cardinal de Plaisance) et l'autre Lorrain (le cardinal de Pellevé), débitant à qui en voulait du *catholicon*, espèce de drogue merveilleuse avec laquelle on peut être à loisir perfide et déloyal, vendre les intérêts de son pays, assassiner son ennemi par trahison, et autres gentillesses pareilles, le tout en sûreté de conscience « et pour notre sainte mère Eglise. » Notez que nos prudents bourgeois ont bien soin d'ajouter que c'est du catholicon d'*Espagne* et non de *Rome* : celui-ci ne vaut rien pour les amateurs du premier : car il n'a « d'autre effet que d'édifier les âmes et causer salut et béatitude en l'autre monde. »

Le second acte de cette comédie politique consiste dans la séance d'ouverture des états généraux de la Ligue, « convoqués à Paris au dixième février 1593 ; » et dans les discours bouffons et sérieux que prononcent successivement les plus illustres ligueurs. Viennent ensuite plusieurs pièces de vers sur les principaux événements de la Ligue, et enfin quelques chapitres additionnels sur l'explication du *Higuiero de infierno* (higuer d'enfer), drogue du même genre que le catholicon, et sur les *Nouvelles des régions de la lune*. On le voit, le plan n'est rien : le seul mérite dont il fût susceptible c'était d'offrir un tissu élastique, pour recevoir les développements qu'y pourrait broder la fantaisie de chaque collaborateur.

L'œuvre collective de nos bourgeois ressemble assez à ces joyeux et doctes repas, où l'on aime à se les figurer assis ensemble, mêlant les bons mots à de graves discussions et donnant libre cours à la gaieté, quel qu'en fût le poids ou le titre. Les sept amis en belle humeur s'abandonnent à leur verve facile : les plaisanteries abondent. L'entrain du moment leur donne à toutes un charme d'à-propos. L'urbanité n'est pas connue encore ; l'esprit court et bondit comme un jeune coursier sans frein. Qu'importent quelques plats calembours, quelque grasse parole à la façon de Rabelais ? Ne sommes-nous pas ici à table et en famille ? nous avons jeûné si long-

temps de bons morceaux et de bons mots, sous l'austère tyrannie de l'Union! vengeons-nous du moins « par en rire. » Henri IV revient dans sa bonne ville. « Sonne le tambourin à vive le roi! »

La scène s'ouvre par un des meilleurs passages du livre, le récit de la procession burlesque qui devait servir de revue à toutes les forces de l'Union. Or, « la procession fut telle : le recteur Rose, quittant sa capeluche rectorale, prit sa robe de maître ès arts avec le camail et le roquet, et un hausse-col dessus : la barbe et la tête rasées tout de frais, l'épée au côté, et une pertuisane sur l'épaule. » Après lui marchent les curés, les prédicateurs, précédés de moineçons et de novices, tous aussi bizarrement accoutrés. « Entre autres y avoit six capucins, ayant chacun un morion en tête, et au-dessus une plume de coq, revêtus de cottes de mailles, l'épée ceinte au côté par-dessus leurs habits, l'un portant une lance, l'autre une arbalète, le tout rouillé, par humilité catholique. » On distinguait surtout l'un des plus amusants personnages, « un feuilletan coiteux (le célèbre prédicateur frère Bernard, dit le petit feuillant) qui, armé tout à cru, se faisoit faire place avec une épée à deux mains et une hache d'armes à sa ceinture, son kéviaire pendu par derrière; et le faisoit bon voir sur un pied, faisant le moulinet devant les dames. » Ne croirait-on pas, dit avec raison Ch. Labitte, que de Thou a traduit la *Ménippée* à la fin de son *XCVIII^e* livre! *Qui altero pede claudens, nunquam certo loco consistens, sed huc illuc cursilians, modo in fronte, modo in agminis tergo latum ensem ambabus manibus rotabat et claudicationis vitium gladiatoria mobilitate intendabat.* C'est là le génie même de la satire, d'exagérer à peine la réalité et de la rendre pourtant ridicule.

Les harangues prononcées pendant la session prêtaient à ce genre de comique moins facile, mais non moins piquant. Chacun des collaborateurs de la *Ménippée* se chargea de faire parler à sa guise l'un des orateurs des états. Gilot prit, dit-on, le *légal*; Chrestien, le *cardinal de Pellevé*; Leroy, le *lieutenant Mayenne* et le *sabreur Dérieux*; Rapin, l'*archevêque de Lyon* et le *recteur de l'Université*. La harangue du *député du tiers état* fut réservée au savant Pithou. Passerat ex-

grand saupoudrèrent le tout de leurs vers pleins de sel. Rien plus mordant que ces discours des ligueurs où chacun, même forcé par une maligne et invincible puissance, révèle vivement toute la vérité de son caractère et de sa position. Ces voilà tous qui, au lieu de se renfermer dans l'hypocrisie *corum* de leur rôle, viennent nous faire confidence de leurs viles ambitions ou de leur honteuse vénalité. Pour comble de malice, chaque écrivain parodie habilement la manière rituelle du chef qu'il fait parler. Le duc de Mayenne expose avec son ton de spadassin dévotieux la sainte ambition qu'il croit de ruiner la France; le légat félicite en italien les Français d'être plus catholiques que le pape (*più cattolici che i nedesimi Romani*), et proclame à grands cris son évangélique mission : *guerre! guerre! guerre!* Le recteur Rose, qui passait pour n'avoir pas la tête bien saine, débute pédantesquement par Thémistocle et Miltiade, argumente en *Barcol* *Baralipton*, frappe à droite et à gauche sur ses amis politiques; et après avoir constaté que les prétendants au trône sont trop de chiens à ronger un os, » il prétend les mettre d'accord et donne sa voix à Guillot Fagotin, marguillier de Montilly, bon vigneron et prud'homme, qui chante bien au latin et sait tout son office par cœur. » Jusqu'à la harangue d'Aubray, la *Satire Ménippée* est une ironie admirable. Cette harangue, plus admirable encore, est un modèle de bon sens, de dialectique et parfois d'éloquence. « L'extrémité de nos misères, dit le député du tiers état, c'est qu'entre tant de maux et de nécessités, il ne nous est pas permis de nous plaindre, ni demander secours.... Il faut qu'ayant la mort entre les dents, nous disions que nous nous portons bien, que nous sommes trop heureux d'être malheureux pour une si bonne cause. O Paris, qui n'es plus Paris, mais une sphère de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asile et sûre retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressenteir ta dignité et te ressouvenir qui tu as été, au prix de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie qui, pour un légitime et gracieux roi, t'a engendré cinquante roitelets et cinquante tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en l'inqui-

tion d'Espagne, plus intolérable mille fois et plus dure à supporter aux esprits nés libres et francs, comme sont les Français, que les plus cruelles morts. Tu n'as pu supporter une légère augmentation de taxes et d'offices et quelques nouveaux édits qui ne t'importaient nullement; mais tu endure qu'on pille les maisons, qu'on te rançonne jusqu'au sang, qu'on emprisonne tes sénateurs, qu'on chasse et qu'on banisse les bons citoyens et conseillers, qu'on pend, qu'on massacre les principaux magistrats. Tu le vois et tu l'endures! Tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et le loues, et n'oserais et ne saurais faire autrement! » La langue française ne s'était pas encore élevée dans la prose noble à d'aussi purs accents. On sent que nous touchons à la fin du seizième siècle, et que bientôt va cesser le divorce que nous avons constaté si souvent entre la forme et la pensée. On peut remarquer également ici dans un autre ordre d'idées un symptôme non moins frappant de l'époque d'harmonie et d'unité qui s'approche. C'est dans la bouche de la bourgeoisie que se place naturellement l'expression de ces sentiments royalistes. L'alliance sympathique du peuple et de la monarchie va bientôt constituer l'unité nationale.

Mémoires.

L'absence de maturité littéraire se manifeste surtout dans les productions historiques du seizième siècle. L'histoire est un fruit de l'automne, ou tout au moins de l'été des peuples : les mémoires en sont comme la fleur¹. Le seizième siècle n'eut guère que des mémoires, mais le nombre en est aussi grand que le mérite. De la seconde moitié de ce siècle, depuis la mort de François I^{er} jusqu'à la soumission de Paris (1547-1594), il nous reste vingt-six ouvrages de ce genre, écrits par des contemporains, qui presque tous ont pris part aux affaires qu'ils racontent, tandis que le siècle tout entier

1. Le plus ingénieux auteur de ce genre, Marguerite de Valois, compare les mémoires à de petits pois qui vont vers l'historien, en masse lourde et informe, pour y recevoir leur formation.

CHAPITRE XXV.

produit qu'un véritable historien ; encore porte-t-il au
it, d'une manière éclatante, la tache originelle de son
que : la forme manque à sa noble pensée, de Thon a écrit
atin.

La longue série des mémoires du seizième siècle s'ouvre
ceux du *Chevalier sans peur et sans reproche*, écrits par
Loyal serviteur dont la modestie nous a dérobé le nom.
nme d'une autre époque comme son héros, dévoué à son
gneur avec l'abnégation d'un preux du moyen âge, l'auteur
nyme pense comme Joinville, et écrit presque comme
yot.

Ensuite s'avance dans la carrière le compagnon d'enfance
François I^{er}, Fleurange, dit *le Jeune Adventureux*, fils du
eux sanglier des Ardennes, Robert de la Marck. Prison-
r dans la citadelle de l'Écluse, voulant « passer son temps
s légèrement et n'être oisieux, » Fleurange s'est mis à
re ses mémoires. Aussi chevaleresque dans son style que
s son surnom et ses exploits, il nous a laissé un récit plein
intérêt et d'originalité, mais dont l'exagération involontaire
souvent exciter notre défiance. C'est un soldat au bivac
raconte ses campagnes.

L'un des principaux charmes qu'offre la lecture de cette
collection de mémoires, c'est la variété de physionomie
auteurs qui la composent. On croit voir une scène mo-
où s'agitent dans la diversité infinie de leurs costumes et
eurs rôles une foule d'acteurs remarquables. Le même
nement, raconté par plusieurs écrivains, prend tour à tour
nuances diverses et se colore du reflet de tant de carac-
s, de préjugés et de passions ! L'histoire s'anime ainsi de
ie individuelle de l'homme. Et quand les guerres de reli-
1, jointes à l'anarchie politique viennent partager la
nce en deux camps, alors augmente encore l'intérêt des
noires avec leur multiplicité. C'est une bataille de témoi-
ges, une mêlée de styles et de récits. Là c'est le terrible
ise de Montluc, catholique farouche, intrépide Gascon,
n de verve et de franchise, le plus coloré de nos chroni-
urs, qui, pour imiter César, donnait le titre de *Commen-
es* à ses mémoires, que Henri IV appelait la *Bible du*

si c'est le vieux maréchal de Vieilleville, représenté
 secrétaire Carloix, homme aussi calme que brave, qui
 l'influence des passions contemporaines, et conserve,
 au des fureurs des partis, la modération, la douceur
 érosité. Plus loin nous trouvons les deux Tavanne :
 l'auteur des mémoires de leur père Gaspar, et Guil-
 lui écrit ses propres souvenirs ; l'un frondeur et sati-
 udant la cour avec une fierté toute féodale ; l'autre,
 ux et modeste, fidèle à ses rois et résigné dans une
 isgrâce, combattant son propre frère, qu'il aime et
 blesser l'austérité de ses devoirs, âme pleine de gran-
 ple, physionomie antique. Ses mémoires ont quelque
 son caractère, aussi bien par leur sujet que par leur
 embrassent modestement un épisode secondaire des
 ats contemporains, l'histoire spéciale de la Bourgo-
 même pureté d'âme avec plus d'héroïsme distingue,
 arti opposé, le brave et irréprochable la Noue, une
 es de la France, le Bayard des Huguenots, le Catinat
 me siècle. « C'était un grand homme de guerre, di-
 ri IV, et encore plus un grand homme de bien. »
 avait aussi écrit des mémoires. « L'amiral ne passa
 our, dit Brantôme, que devant que de se coucher, il
 it de sa main, dans son papier-journal, les choses
 e mémoire, qui étoient arrivées dans les troubles. Il
 é, à sa mort, un très-beau livre qu'il avoit lui-même
 Il fut apporté au roi Charles IX, qu'aucuns trou-
 ès-beau et très-bien fait et digne d'être imprimé,
 naréchal de Retz en détourna le roi et le fit brûler....
 de la mémoire de cet illustre personnage. » Grâce à
 lisme, il ne nous reste de Coligny que le *Discours sur*
de Saint-Quentin (1557), composé, comme les mé-
 u *Jeune aventureux*, dans la forteresse de l'Écluse.
 uve une précision toute militaire, l'amour de l'exac-
 istorique et une certaine façon de dire qu'on peut
 la naïveté de l'héroïsme.
 tre protestant, moins célèbre dans l'histoire, plus re-
 le comme écrivain, c'est Régnier de la Planche, sec-
 sionné, mais plein de verve et très-bien informé. Son

vre de l'*État de la France sous François II* est un des ouvrages les plus remarquables de l'époque qui nous occupe.

D'Aubigné, auteur de poésies d'une originalité sombre (*tragiques*, dont nous parlons plus loin), a laissé une *Œuvre universelle* et des *Mémoires* écrits avec autant de verve et de passion que ses poèmes.

Comme contraste piquant à la franchise passionnée de ces auteurs, on rencontre, dès l'entrée du seizième siècle, les frères du Bellay, pleins de prudence, de retenue, et dont les *Mémoires* portent quelquefois le caractère d'un récit officiel; les diplomates d'Ossat et du Perron, le brave président Jean de Selve, le discret Chiverny, timide dans ses récits par réserve diplomatique, comme Palma Cayet par convenance et par modération. Tout à coup la scène change, et vous avez devant vous le courtisan Brantôme, impartial par corruption, indifférent au vice et à la vertu, dont il n'a jamais compris la différence; excellent témoin des turpitudes du seizième siècle, sans la ni la pudeur qui les dissimule, ni l'indignation qui les aggrave. Voici Pierre de l'Estoile, conseiller du roi et grand audencier en la chancellerie de France, qui nous apporte ses précieux journaux, si dignes de foi par leurs contradictions mêmes. Ici ce n'est plus l'homme qui parle : les événements de chaque jour viennent parcelle à parcelle se déposer sur son livre que l'auteur se contente de leur ouvrir. « L'Estoile, dit M. Saint-Marc Girardin, annaliste badaud, écrit chaque jour, avec une régularité scrupuleuse, ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire, mêlant les affaires de son ménage avec les affaires de l'État; indifférent en religion et spectateur mineur des processions et des cérémonies. »

Pour qu'aucune nuance ne manque à cet ensemble, une femme vient pour ainsi dire couronner la collection par son esprit, sa finesse d'observation, sa grâce égoïste et légère : Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, ne parle que d'elle-même dans ses *mémoires*. « Le *moi* domine dans son livre; mais comme tous les égoïstes de génie ou d'esprit, elle intéresse à ce *moi* et le fait aimer. Et puis, sous le rapport du style, ses *mémoires* sont peut-être supérieurs à tous ceux de son temps... L'âme, l'esprit, le caractère de la femme

force à chaque page. Savante comme on l'était alors, mais sans le pédantisme qui gâtait la science, naïve et sympathique sans le sentiment, claire et dégagée dans le tour, précise et exacte dans l'expression, elle forme la transition entre le seizième et le dix-septième siècle, entre Christine de Pisan et Mme de Sévigné ¹.

L'historien de Thou.

Les mémoires sont les dépositions des témoins : l'histoire est la sentence du juge. Jacques-Auguste de Thou ² fut l'historien du seizième siècle. Membre de cette stoïque noblesse élémentaire dont nous avons déjà parlé, fils du premier président Christophe de Thou, beau-frère d'Achille de Harlay, ainsi que du chancelier Chiverny, et président lui-même, il porta dans la composition de l'histoire l'impartialité de ses hautes fonctions, et se fit du rôle d'écrivain une seconde magistrature. Lui-même s'était formé la plus haute idée de ses nouveaux devoirs et confondait dans sa pensée la justice de l'historien et la justice des tribunaux, dont il réunissait en lui la double majesté. « Ce que doit faire, dit-il, un juge intègre quand il va prononcer sur la vie ou sur la fortune des citoyens, j'ai fait avant de mettre la main à cette histoire ; j'ai interrogé ma conscience et me suis demandé, à plusieurs reprises, je n'étois pas ému de quelque ressentiment trop vif qui pût m'emporter hors des voies de la justice et de la vérité. » Cette réparation morale n'était que l'indice et l'augure des études auxquelles de Thou devait préluder à son grand travail. Cinze années de sa vie furent employées à en rassembler les matériaux. Il visita les champs de bataille, fouilla les archives, les bibliothèques, feuilleta tous les journaux des généraux, l'armée, tous les actes des ambassadeurs, les mémoires et les instructions des secrétaires d'État ; il ramassa de toutes parts qu'il pouvait y avoir d'histoires imprimées, et fit copier pour

¹ Baron, *Histoire abrégée de la littérature française jusqu'au seizième siècle*, t. II, p. 200. Cet ouvrage nous semble un des plus consciencieux et meilleurs qu'on ait publiés sur notre littérature nationale.

Né à Paris en 1553, mort en 1647.

son usage celles qui ne l'étaient pas ; enfin sa position ses nombreuses et honorables relations lui permirent sulter les personnages les plus marquants de la France l'Europe, et l'introduisirent dans la connaissance la plus profonde des mystères de la politique. Dirigée par tant de science, éclairée par tant de travaux, la magistrature que de Jacques de Thou fut acceptée par ses contemporains dans les termes où il l'avait posée lui-même : les d'État attendaient ses décisions comme des arrêts ; daient devant lui la cause de leur gloire. « Je vais te m'obtenir une place dans quelque petit coin de votre loi » disait à de Thou, en partant pour la guerre, le maréchal de la Châtre. Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, entretint avec le Français une négociation presque diplomatique pour qu'il effaçât quelques mots de son livre. De Thou fut dans cette épreuve respectueux, mais inflexible : le roi perdit son procès ; les mots fatals restèrent.

Impartialité, lumières, amour de l'humanité, tout concourir à faire de l'histoire du président de Thou ces œuvres définitives qu'on copie, qu'on abrège, mais que l'on ne refait pas. Cependant elle n'échappe point à la commune qui pèse sur tous les ouvrages de cette époque : elle manque de ces proportions régulières et élégantes que les anciens savaient donner aux compositions littéraires, aux productions de l'art. Ce vaste récit, qui embrasse l'étendue immense des annales du monde policé, pendant la seconde moitié du seizième siècle, reproduit le mouvement, l'agitation, la diversité, mais aussi le désordre de son époque. L'auteur multiplie les détails avec une profusion inutile. L'importance relative des événements, cette perspective dans la narration, y est presque toujours négligée. De Thou aime ainsi à parler, trop consciencieux : il veut tout dire, et se perd dans le relief sous la confusion. L'illusion du point de vue du scrupule. De Thou est trop près des faits qu'il raconte ; certains détails usurpent dans ses pages, comme dans une œuvre contemporaine, une importance exagérée. Enfin, il écrit l'histoire à mesure que les événements la font, et ne peut embrasser d'un seul regard l'ensemble et la signif

que, ni subordonner les faits aux idées qu'ils développent. Il suit péniblement l'ordre chronologique et chemine à tâton dans les destinées du siècle, en s'appuyant sur chaque époque. On sent que l'histoire touche encore aux mémoires de l'environnement : elle ne s'en détache que par sa grandeur, sa science, son impartialité.

Elle s'en sépare encore par la langue qu'elle parle. Pour rendre dans toute sa majesté cette grande symphonie de l'histoire, de Thou manquait d'instrument : la France n'avait pas encore de langue noble. Il eut recours à l'idiome latin qui avait revêtu tant de chefs-d'œuvre, et qui, rendu moderne à la vie, servait de lien à toute l'Europe savante. Mais d'être un retour au passé, l'emploi de la langue latine dans une histoire universelle était une généreuse aspiration vers l'avenir, un noble appel à l'unité future. Mais si l'intention était louable, le succès était impossible. L'usage d'une langue ancienne, outre qu'il a nui à la popularité de l'œuvre, a même altéré en quelque chose la vérité de l'expression et l'éclat de l'image. L'originalité de la pensée ne se conserve qu'à demi dans ce style d'emprunt qui l'interprète plutôt qu'il ne l'exprime. On sent quelque chose de contraint et d'artificiel qui arrête le libre mouvement de l'éloquence ; et les événements semblent perdre leurs formes et leurs couleurs naturelles au contact toujours glacé d'une langue morte¹.

L'histoire nous ramène donc, avec le président de Thou, à l'époque où nous avaient déjà conduits les pamphlets avec la *Menippée* : nous touchons, sans y entrer encore, à cette époque heureuse pour les arts, où tous les éléments de la civilisation moderne, unis enfin dans une harmonie parfaite, produisent de véritables chefs-d'œuvre ; où l'expression, la langue elle-même, assouplie par les longues études de la période précédente, ne sera plus qu'un voile souple et transparent propre à accuser toute la richesse et toute l'originalité

¹ Voyez, *Sur la Vie et les OEuvres de J. A. de Thou*, les discours de M. Latit et Ph. Chasles, qui ont partagé le prix d'éloquence de l'Académie française en 1824.

des idées. Avant d'aborder cette période unique dans notre histoire, nous devons exposer les efforts des poètes artistes du seizième siècle pour créer à la pensée la forme qui lui manquait; nous devons suivre dans son cours parallèle l'histoire de l'élocution, jusqu'au jour où les deux fleuves, idées et paroles, réunis pour un temps, donnèrent à la France son grand siècle.

CHAPITRE XXVI.

LA POÉSIE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Besoin d'une réforme littéraire; Marot; Saint-Gelais. — Les Novellieri français; Marguerite de Navarre; Despériers.

Besoin d'une réforme littéraire; Marot; Saint-Gelais.

La poésie française s'ouvre, au seizième siècle, par le nom de Clément Marot¹. Cet aimable poète absorbe et résume en lui, sous une forme plus pure, toutes les qualités de notre vieille poésie, il en possède tous les charmes, mais il en a aussi toutes les limites. Il n'élargit point le cercle qu'avaient tracé ses prédécesseurs, il est Gaulois comme eux, mais il l'est mieux et plus vivement; il l'est seul autant qu'eux tous à la fois. On retrouve en lui la couleur de Villon, la gentillesse de Froissart, la délicatesse de Charles d'Orléans, le bon sens d'Alain Chartier, et la verve mordante de Jean de Meung: tout cela est rapproché, concentré dans une originalité piquante, et réuni par un don précieux qui forme comme le fond de cette broderie brillante, l'esprit. Marot est le premier type véritable de l'esprit français dans son acception la plus restreinte, mais la plus distinctive. Il semble que la poésie du quatorzième et du quinzième siècle, sur le point de s'é-

¹. Né à Cahors en 1495; mort en 1554.

ser devant l'éclat nouveau de la Renaissance, ait ramassé ses richesses pour en douer cet heureux héritier des vères.

Le hasard, qui donna Marot pour page à la sœur de François I^{er}, semblait conspirer à ennoblir les inspirations naïves de la vieille muse. Villon quittait enfin les rues de Paris pour courir de France. Toutes les délicatesses d'une société noble et brillante, toutes les intrigues d'un monde ingénieux et désœuvré, mais jeune encore et naïf, et où le plaisir supplantait la vertu, vinrent se refléter dans les vers du jeune poète à vingt ans, qu'un jeune roi de dix-neuf ans, plein d'amour pour les arts et la gloire, daignait lire et encourager.

Marot eut au seizième siècle, comme Boileau à la fin du dix-huitième, la plus brillante de notre littérature, le bonheur ou le sens de s'enfermer dans le cercle des idées et des sentiments qu'il était apte à rendre, et de les exprimer d'une manière parfaite. L'un et l'autre sont au premier rang dans les genres secondaires. Après quelques compositions de jeunesse, où il payait tribut à la mode des allégories morales, et ressuscitait, quoique avec plus d'esprit, *Dangier* et *Accueil*, Marot s'abandonna tout entier à son heureuse aisance.

Nous ne parlons point de sa traduction des Psaumes, composition tardive et peu inspirée, œuvre de parti plutôt que de sentiment, et dont le succès fut aussi l'ouvrage d'une secte. On sent assez que ni le caractère de l'homme ni celui de la langue ne se prêtaient encore à une pareille tentative : « Marot avait, comme dit Pasquier, une veine grandement fluide, un vers non affecté, un fort bon sens.... Il fit plusieurs œuvres tant de son invention que traduction avec un très-heureux génie : mais, entre ses inventions, je trouve le livre de *épigrammes très-plaisant*. »

Les spirituelles et gracieuses épîtres, des élégies où la sensibilité ne sert que d'assaisonnement à l'esprit, des épigrammes enfin pleines de verve et de malice, tels sont les genres auxquels affectionne sa légère pensée. L'instrument dont il pouvait disposer suffisait à de pareilles œuvres ; la poésie française, abouliée par l'usage d'une cour brillante, n'est ja-

mais en défaut sous sa main ; le vers de dix syllabes, ce qui semble né pour les piquants et joyeux récits, lui donne une richesse étonnante de coupes et d'effets poétiques. Voltaire seul a su lui dérober le secret. La Fontaine même n'a point surpassé l'excellent conte du *Rat et du Chat*. Nos poètes du grand siècle, réduits si souvent à implorer le secours de leurs riches protecteurs, ne l'ont pas fait avec d'esprit que Marot, dans l'épître où il se plaint au roi d'avoir été dérobé par son valet de Gascogne,

Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart à cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde.

La poésie familière, ingénieuse et sensée, l'un des trésors les plus précieux du moyen âge, venait donc de se trouver dans la personne de Marot son expression définitive ; cette poésie embrassait-elle toute l'étendue de l'esprit français au seizième siècle ? N'y avait-il rien au delà ? Les élèves de la Renaissance, les écoliers du nouveau Collège de France,

De la trilingue et noble académie,

après avoir lu dans leurs langues sacrées Virgile, Homère, Pindare, ne devaient-ils pas trouver un peu maigre et *braves formes de s'exprimer*, qui ne pouvaient s'élever au-dessus des plus humbles sujets ? Il leur semblait, l'expression de l'un d'entre eux, « passer de l'ardent feu de l'Etna sur le froid sommet du Caucase. » Mellin de Saint-Gelais, cet abbé mondain de l'école de Marot, avait-il joint à la *fluidité* de son maître la grâce maniérée des sonnets italiens. Il n'avait produit, malgré son soin à « peu et gracieusement écrire, que de petites fleurs et non des fruits d'aucune durée ; c'étoient des migues qui couroient de fois à autres par les mains des courtisanes et des dames de la cour. Après sa mort, on fit imprimer

recueil de ses œuvres, qui mourut presque aussitôt qu'il vit le jour¹. »

Saint-Gelais, digne de Marot seulement dans ses licencieuses épigrammes, fut toujours médiocre dans les sujets sérieux. D'ailleurs, épicurien pratique, vivant à l'aise de sa grasse abbaye de Notre-Dame des Reclus, et ensuite de sa charge de bibliothécaire du roi, il se bornait à chanter périodiquement les mariages des princes et les petits événements des cours, laissant la carrière libre à des poètes plus actifs et plus aventureux.

Les Novellieri français; Marguerite de Navarre; Despériers.

Cependant la prose littéraire, celle qui aspirait à produire des œuvres d'art, parvenait, comme la poésie badine, à une perfection analogue, sous la double influence de l'Italie et de la cour. Le Fabliau devenait la Nouvelle, le récit populaire faisait place au conte aristocratique, qui n'en était pour cela ni plus noble ni plus grave. Dans les cours, dans les châteaux, commençait à s'introduire le talent si français de la conversation, on y passait les longues soirées à raconter des anecdotes ou des histoires. Puis quelquefois un des familiers de la maison recueillait et faisait imprimer, sous le nom du maître, les souvenirs les plus piquants de ces longues causeries. C'est ainsi que furent attribuées soit à Louis XI, soit au duc de Bourgogne, les *Cent Nouvelles nouvelles* écrites par de nobles seigneurs de leur cour. La traduction de Boccace et les rapports politiques de la France avec l'Italie augmentèrent la vogue des Nouvelles. La cour de François I^{er} vit paraître de semblables recueils; l'un d'eux, l'*Heptaméron*, porte le nom de sa sœur Marguerite, reine de Navarre. A en croire Brantôme, la reine les composa et les écrivit elle-même. « Elle fit en ses « gaietés un livre qui s'intitule : *les Contes de la reine de Na-* « *varre*.... Elle composa ses Nouvelles la plupart dans la li- « tière, en allant par pays; car elle avait de plus grandes oc- « cupations étant retirée. Je l'ai ouï ainsi conter à ma mère,

¹ Et. Pasquier, *Recherches*, liv. VIII, chap. v.

« qui allait toujours avec elle dans sa litière, comme dame
« d'honneur et lui tenant l'écrivoire. »

Les Nouvelles de la reine de Navarre¹ ont de l'intrigue et de l'action. L'influence des novellistes italiens s'y fait sentir à chaque instant, mais en s'altérant dans son caractère méridional et poétique. Le récit de Boccace révélait toute la richesse de son imagination, et les fleurs y étaient semées à pleines mains. On retrouve dans ses peintures quelque chose de la délicatesse exquise qui fait l'éternelle beauté de l'épique antique; on sent que l'auteur avait vécu à Naples, sous ce ciel déjà grec. Un critique dont l'ingénieuse sagacité égale l'immense savoir, a remarqué que, dans la première de ses *Journées*, la description de la chaleur étouffante, du calme lourd dont on est accablé au moment où le soleil arrive au sommet de sa course, rappelle les premières pages du *Phédon*². Tout ce poétique éclat s'est terni dans le narrateur français. Le bon sens, l'esprit bourgeois des grands seigneurs de France a pris la place du vif sentiment de l'art. La fiction même qui sert de cadre aux récits de l'*Heptaméron*, suffit pour indiquer cette différence. Ce n'est plus, comme dans Boccace, ce magnifique contraste de la peste, qui décime un peuple, et d'une société voluptueuse qui oublie dans un doux passe-temps la mort prête à la frapper : c'est la peinture presque flamande d'un intérieur d'auberge, où le débordement du grave Béarnais force une joyeuse société à chercher un refuge et à demeurer pendant sept jours³. La reine de Navarre ressemble ici plutôt à Chaucer (*Canterbury tales*) qu'à Boccace. Elle n'imité que trop ce dernier par l'extrême liberté de ses narrations.

Bonaventure Despériers, à qui l'on a quelquefois, mais sans preuve, attribué la collection de la reine de Navarre, en a fait lui-même une autre sous le titre de *Nouvelles récréations et joyeux devis*. Les contes de Despériers⁴, esprit tout

1. Fille de Charles d'Orléans, née à Angoulême en 1492, mariée en secondes nocces à Henri d'Albret, roi de Navarre, morte à Orthez en 1549.

2. J. J. Ampère, *Cours inédit de 1844*. On en trouve une analyse intéressante dans le *Journal de l'Instruction publique*.

3. De là le titre du recueil.

4. Né en Bourgogne vers la fin du quinzième siècle; mort en 1614.

rabelaisien, contiennent le développement simple, hardi et souvent licencieux, d'un trait d'esprit, d'une joyeuse réplique. C'est une causerie fine, variée, abondante à propos du plus léger sujet. L'auteur est un des hommes de style les plus distingués du seizième siècle ¹.

Le caractère général et commun de toutes les Nouvelles de cette époque, c'est de n'avoir d'autre objet que l'amusement. Le Fabliau du moyen âge avait une portée générale et presque philosophique. La Nouvelle du seizième siècle est un récit complètement local et individuel, qui repousse toute idée d'enseignement. Elle appartient à ce qu'on appelle aujourd'hui *littérature facile* : et si, par sa couleur, par sa liberté, ses contrastes de gaieté folâtre et de sanglantes intrigues, elle reproduit à son insu l'image des mœurs contemporaines, elle est complètement étrangère à la pensée, aux travaux, à la vie intellectuelle de l'époque. Despériers était, avec moins de talent, le Clément Marot de la prose.

La littérature française ne pouvait se condamner à chanter éternellement la grâce d'un *doux nenni*, ou à raconter sans fin de frivoles fictions. Nous avons vu les hommes de pensée et les hommes d'action agiter de bien autres problèmes ; il fallait que la forme littéraire, la parole considérée comme un art, s'élevât à la même hauteur.

1. Je ne parle point de son *Cymbalum mundi*, dialogues à la manière de Lucien, qui soulevèrent contre leur auteur un orage si terrible, qu'il ne trouva, dit-on, d'autre asile contre la persécution que le suicide.

CHAPITRE XXVII.

TENTATIVE DE REFORME LITTÉRAIRE.

Bellay, Ronsard et la Pléiade. — Jodelle; renaissance du théâtre.
Dubartas; d'Aubigné.

Du Bellay, Ronsard et la Pléiade.

ers le milieu du seizième siècle, un jeune gentilhomme
lômois, page du duc d'Orléans, Pierre de Ronsard¹, forcé
une surdité précoce de renoncer à la cour, s'enferma
le jeune Baïf, son ami, avec Joachim du Bellay, avec
Belleau et Antoine Muret, dans un collège dont le sa-
Daurat venait d'être nommé principal. Une nouvelle
ition s'était emparée du jeune Ronsard; c'était de faire
ser dans la langue vulgaire toute la majesté d'expression
e pensée qu'il admirait chez les anciens. Il communiqua
s nouveaux condisciples son projet et son enthousiasme.
s se mirent à l'œuvre avec un admirable courage. « Ron-
, dit son biographe, ayant été nourri jeune à la cour et
l'habitude de veiller tard, demeurait à l'étude sur les
s jusqu'à deux ou trois heures après minuit, et en se cou-
t il réveillait le jeune Baïf, qui, se levant et prenant la
delle, ne laissait pas refroidir la place. » Cette forte dis-
ne, cette laborieuse préparation dura sept années entières.
la renommée de ces savants travaux commençait à se ré-
dre au dehors; déjà, signe certain des dispositions et de
ente du public, on saluait complaisamment Ronsard de

Né le 41 septembre 1524, et non, comme on l'a dit, le jour de la bataille
vie (24 février 1525). De Thou s'est donc doublement trompé en présen-
a naissance de ce poète comme un dédommagement que la fortune des
ce jour même à la France.

nom d'Homère, de Virgile, quand parut le manifeste de la nouvelle école. Joachim du Bellay en était l'auteur¹.

Il commençait par réhabiliter la langue française, jusque-dédaignée par les savants, et par montrer que son avenir pouvait compenser la faiblesse de son passé. « Nos ancêtres, disait-il, nous ont laissé notre langue si pauvre et si nue, qu'elle a besoin des ornements et, s'il faut parler ainsi, des larmes d'autrui. Mais qui voudrait dire que la grecque et romaine eussent toujours été en l'excellence qu'on les a vues au temps d'Horace et de Démosthène, de Virgile et de Cicéron?... Notre langue commence encore à fleurir, sans fructifier : cela certainement non pour le défaut de sa nature..., mais par la faute de ceux qui l'ont eue en garde. » Par quel moyen peut-on hâter son développement? par l'imitation des anciens. « Traduire n'est pas un moyen suffisant pour élever notre vulgaire à l'égal des plus fameuses langues. Que faut-il donc? imiter! imiter les Romains comme ils ont fait les Grecs, comme Cicéron a imité Démosthène, et Virgile Homère.... Il faut transformer en soi les meilleurs auteurs, et après les avoir digérés, les convertir en sang et en nourriture. »

Au second livre de l'*Illustration*, ce n'est plus seulement de la langue et du style poétique qu'il s'agit, du Bellay aborde hardiment la question, et avoue l'intention de renverser la vieille littérature française pour y substituer les formes antiques. « Marot me plaît, dit quelqu'un, parce qu'il est facile de ne s'éloigner pas de la commune manière de parler.... Quant à moi, j'ai toujours estimé notre poésie française être capable de quelque plus haut et merveilleux style que celui dont nous nous sommes si longuement contentés....

« Lis donc et relis premièrement, ô poète futur, les exemplaires grecs et latins : puis me laisse toutes ces vieilles poésies françaises aux jeux floraux de Toulouse et au puy de Notre-Dame, comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles épiceries qui corrompent le goût de

¹ *Défense et illustration de la langue française*, par I. D. BA (Joachim du Bellay). Paris, 1549. Le privilège est daté de 1548.

otre langue, et ne servent, sinon à porter témoignage de
otre ignorance. Jette-toi à ces plaisantes épigrammes.... à
imitation d'un Martial; si la lascivité ne te plaît, mêle le
profitable avec le doux; distille avec un style coulant et non
abreux de tendres élégies, à l'exemple d'un Ovide, d'un Ti-
lle et d'un Properce.... Chante-moi de ces odes inces-
santes encore de la langue françoise, d'un luth bien accordé
au son de la lyre grecque et romaine, et qu'il n'y ait rien
qui n'apparaisse quelque vestige de rare et antique éru-
diti-
on.... »

L'Italie moderne était admise avec l'antiquité aux honneurs
de l'imitation. « Sonne-moi, ajoutait plus bas le théoricien
de la nouvelle école, ces beaux *sonnets*, non moins doctes que
plaisante invention italienne, pour lesquels tu as Pétrarque
et quelques modernes Italiens. »

Du Bellay concluait son programme par un appel où le
mélange d'un enthousiasme vrai avec une série bizarre d'allu-
sions érudites caractérise assez l'esprit des jeunes réformateurs.
« Or nous voici, grâce à Dieu, après beaucoup de périls
de flots étrangers, rentrés au port à sûreté. Nous avons
échappé du milieu des Grecs; et, au travers des escadrons
romains, pénétré jusqu'au sein de la France, tant désirée
France! Là donc, François, marchez courageusement vers
cette superbe cité romaine, et de ses serves dépouilles ornés
ses temples et autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ces
cor Manlie et ce traître Camille, qui sous ombre de bonnet
vous surprennent tous nus comptant la rançon du Capitole.
Donnez en cette Grèce menteresse, et y semez encore un coup
cette fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moi sans conscience
ses sacrés trésors de ce temple delphique, ainsi que vous avez
fait autrefois, et ne craignez plus ce muet Apollon et ces faux
oracles. Vous souviendrez de votre ancienne Marseille, seconde
Athènes, et de votre Hercule gallique, tirant les peuples
de leurs oreilles, avec une chaîne attachée à sa
cegue. »

Toute la réforme littéraire du seizième siècle était dans la
pensée et l'illustration. Elle se résume en deux points essen-
tiels : ennoblir la langue, par l'infusion des mots et des ima-

ges empruntés aux langues antiques; ennoblir la poésie par l'introduction des genres usités par les anciens.

Du Bellay avait rédigé le programme, Ronsard fut le premier et le plus hardi à le remplir. D'abord il essaya de créer d'un seul jet une langue poétique. Pour cela il puisa sans ménagement aux sources grecques et latines. Souvent Ronsard prend un mot purement latin qu'il déguise sous une terminaison française : ailleurs ce sont deux mots déjà connus qu'il unit en composition, à la manière des Grecs : quelquefois, par une tentative plus ingénieuse, il pratique ce qu'il appelle le *provignement* des vieux mots, comme le faisaient les Grecs, comme les Allemands l'ont fait si heureusement depuis. De *verve* il crée *verver*, *vervement*; de *pays*, *payser*; de *feu*, *fouer*, *fouement*. Il veut aussi qu'on emprunte aux divers patois de la France, où dans sa préoccupation classique il voit autant de dialectes, tous les mots nécessaires à l'expression de la pensée. C'était ériger en loi la licence de Montaigne. Toutefois l'instinct si français de l'unité perce encore au milieu de ce dangereux conseil. « Aujourd'hui, dit-il, pour ce que notre France n'obéit qu'à un seul roi, nous sommes contraints, si nous voulons parvenir à quelque honneur, de parler son langage. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces travaux de création, c'est le moyen que donne Ronsard pour former une classe de termes nobles, une langue *illustre*, *aulique*, comme disait Dante. C'est de la noblesse des idées qu'il fait dériver celle du langage : il veut qu'on emprunte des mots à la profession des armes, à la guerre, à la chasse. Mais s'il subordonne les termes fournis par les habitudes populaires, loin de les proscrire, il conseille au poète de les étudier. « Tu pratiqueras avec soin, lui dit-il, les artisans de tous métiers, comme de marine...., orfèvres, fondeurs, maréchaux; et de là tireras maintes belles comparaisons. » Lui-même, dit son biographe, « ne dédaignait d'aller aux boutiques des artisans et pratiquer toutes sortes de métiers pour apprendre leurs termes. »

Il est aisé de sourire aujourd'hui du contraste que présente avec la langue noble que nous écrivons, cette langue

improvisée par un homme. Mais il n'est guère moins facile de comprendre que ce contraste ne pouvait exister pour les contemporains de Ronsard. Cet idiome n'avait donc rien de ridicule pour eux ; ils n'en durent apercevoir que la richesse : la différence qui le séparait du langage parlé était tout à son avantage. La connaissance du latin, si répandue alors, servait de lexique pour l'entendre ; les lettrés surent même bon gré au poète des innovations qui exigeaient leur perspicacité pour être parfaitement comprises. La haute poésie devenait ainsi un langage d'initiés, cher à quiconque n'était point du profane vulgaire. Mais, avec toute son audace, Ronsard luttait contre l'impossible. Les langues ne se font pas en un jour. Ce sont des terrains d'alluvion créés par le temps, de hautes pyramides auxquelles chaque jour apporte sa pierre en passant. Le peuple français en grandissant se fit à lui-même sa langue ; en ennoblissant ses idées, comme le prescrivait Ronsard, il ennoblit progressivement leur expression ; et cinquante ans plus tard, la tige populaire de Marot s'épanouissait naturellement sous la main de Malherbe, à côté des fleurs artificielles de Ronsard, déjà ternies et poussiéreuses.

Une seule chose aurait pu consolider sa révolution grammaticale : une œuvre immortelle, qui, comme celle de Dante, eût fait vivre sa langue avec ses idées ; Ronsard le comprit et essaya de l'accomplir. Il introduisit en France toutes les formes de la poésie antique, et au premier rang l'ode et l'épopée. Malheureusement il porta dans ses œuvres le même principe d'imitation que dans les innovations linguistiques, et ce système se trouva encore plus faux ici. Il créa ses poèmes comme la Genèse crée l'homme : il fit en premier lieu le corps, se réservant d'y souffler ensuite une âme vivante. Ce n'est pas ainsi que procède la vraie poésie : elle produit un germe vivant qui rayonne au dehors et projette lui-même sa forme. Les odes de Ronsard ressemblent à ces panoplies de nos musées, qui présentent à nos yeux l'armure complète d'un héros antique : casque, cuirasse, brassards, bouclier, rien n'y manque, que le guerrier qui doit s'en revêtir. Ce n'est pas qu'il y ait chez le poète absence d'en-

thousiasme : il y a seulement solution de continuité entre la forme et la pensée, l'une n'est pas l'effet direct et immédiat de l'autre : si l'inspiration donne l'idée, la mémoire seule produit l'expression. Le sentiment se glace par cette inquiète imitation des grands maîtres. Il faut à Ronsard, non pas un modèle, mais un calque dont il puisse suivre scrupuleusement les lignes. Sa pensée même la plus vraie, au lieu de suivre sa pente naturelle et de se creuser un lit sinueux, s'emprisonne dans le marbre antique où jaillissaient autrefois les eaux d'Horace et de Virgile.

Imiter ainsi les anciens, c'est un moyen sûr de ne pas leur ressembler. « Je rirais, dit la Bruyère, d'un homme qui voudrait sérieusement parler mon ton de voix ou me ressembler de visage. » Ronsard, épris de l'antiquité, voulut faire table rase des mœurs, des croyances, des sentiments modernes; il entreprit de faire passer de nouveau tout un siècle, toute une littérature, tout un ensemble de traditions à cet Olympe resplendissant et sensuel du paganisme. C'était jeter à une nation un défi trop audacieux. Un peuple peut à toute force apprendre une langue nouvelle, encore avec quelle lenteur! il ne saurait changer de mœurs, d'histoire et de climat.

Cependant il y avait quelque chose de si légitime dans la renaissance des idées antiques, il était si bien dans la destinée du seizième siècle de renouer la chaîne de la tradition gréco-latine, que le nom de Ronsard devint l'objet d'une idolâtrie dont rien aujourd'hui ne peut nous donner l'idée. La gloire seule de Voltaire, cette longue et merveilleuse royauté du génie, renouvela de pareils hommages. Les rois et les princes rivalisaient à le combler de leurs faveurs; les savants les plus célèbres, les esprits les plus judicieux, les Scaliger, les Lambin, les de Thou, les l'Hôpital voient dans Ronsard le miracle du siècle. Pasquier ne fait nul triage dans ses œuvres : car, dit-il, « tout est admirable en lui. » Montaigne déclare sans hésiter la poésie française arrivée à sa perfection, et Ronsard égal aux anciens. Enfin le Tasse, venu à Paris en 1571, s'estimait heureux de lui être présenté et d'obtenir son approbation pour les premiers chants de la *Jérusalem*. Com-

CHAPITRE XXVII.

expliquer cette longue erreur de tout un siècle et des
les plus illustres? A dire vrai, l'erreur n'existait pas,
le n'était, comme bien des erreurs, qu'une vérité incom-
. L'admiration pour Ronsard, c'était la joie très-légi-
de voir enfin le français devenir une langue littéraire,
lus balbutier des pensées faibles quoique naïves; mais
er, comme les langues anciennes et comme l'italien mo-
e, à l'expression des idées générales qui forment l'héri-
glorieux de l'humanité. L'idiome de Clément Marot était
mis *hors de pages* : le poète devenait un homme et pres-
in citoyen : il allait redire les nobles pensées qui avaient
le Forum et l'Agora, les vers harmonieux dont avaient
ti les rivages de la Grèce. Quel patriotique orgueil pour
avants de cette époque, de lire enfin en français ce qui
vait si longtemps charmés dans Virgile et dans Tibulle!
ue l'imitation imparfaite ne disait pas, la mémoire par-
des lecteurs y suppléait : ils adoraient la vraie splen-
de la poésie antique à travers les haillons prétentieux
onsard.

ailleurs, aujourd'hui même, malgré le changement de la
ue, ne retrouvons-nous pas encore chez ce poète de quoi
fier l'estime? dans le genre grave et héroïque, les *Odes*, la
*Franciade*¹, les *Discours* ne présentent-ils pas de loin en loin
raits d'une beauté durable? N'est-ce pas Ronsard qui
essait ainsi à l'Éternité?

O grande Éternité!

Tu maintiens l'univers en tranquille unité.
De chaînons enlacés les siècles tu rattaches,
Et couvé dans ton sein tout le monde tu caches....
En parlant à tes dieux qui ton trône environnent,
Ta bouche ne dit pas : « Il fut ou il sera.... »
Le temps présent tout seul à tes pieds se repose.

N'est-ce pas lui qui écrivait à Charles IX encore enfant!

La *Franciade*, qui a pour héros le fabuleux Francus, fils de Priam, et
teur supposé de l'empire français, est un poème inachevé. Ronsard avait
jet de l'étendre en vingt-quatre chants; il s'est arrêté au quatrième.

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France ;
 Il faut que la vertu couronne votre enfance.
 Un roi sans la vertu porte le sceptre en vain,
 Qui ne lui sert sinon de fardeau dans la main¹.

Mais c'est surtout dans la poésie légère que Ronsard possède un incontestable mérite. Ici, content d'être lui-même, il n'emprunte à l'antiquité que l'analogie de ses images. C'est comme un parfum lointain et d'autant plus doux, qui s'exhale au milieu des idées personnelles du poète. Tantôt il écrit à sa dame :

Hier vous souvient-il qu'assis auprès de vous,
 Je contemplais vos yeux si cruels et si doux !

Tantôt il l'engage à descendre dans un riant parterre :

Mignonne, allons voir si la rose
 Qui ce matin avait déclose
 Sa robe de pourpre au soleil,
 A point perdu, cette vêprée,
 Les plis de sa robe pourprée
 Et son teint au vôtre pareil....

1. Ajoutons en passant, puisque nous avons nommé ce coupable mais intéressant prince, que quelque temps après il répondit à Ronsard, avec une précision plus élégante encore :

« L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
 Doit être à plus haut prix que celui de régner.
 Tous deux également nous portons la couronne
 Mais roi, je la reçois, poète tu la donne.
 Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
 Éclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
 Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
 Ronsard est leur ami, si je suis leur image.
 Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
 Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps.
 Elle t'en rend le maître et te sait introduire
 Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.
 Elle amollit les cœurs et soumet la beauté.
 Je puis donner la mort ; toi l'immortalité ! »

Pourquoi Charles IX a-t-il fait autre chose que des vers !... si toutefois il a fait ceux-ci !

Ailleurs il s'écrie, avec plus de charme qu'Horace :

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame!
Las ! le temps, non : mais *nous* nous en allons¹.

Ou bien, par un retour d'une mélancolie touchante :

Avant le soir (dit-il) se clora ma journée !

C'est encore toute la grâce de Marot, avec plus d'éclat et de gravité.

Ronsard avait été chef d'école au collège; devenu célèbre et admiré de tous, les disciples ne lui manquèrent point. « Nul alors, nous dit Pasquier, ne mettait la main à la plume qui ne le célébrât par ses vers. Sitôt que les jeunes gens s'étaient frottés à sa robe, ils se faisaient accroire d'être devenus poètes. » Parmi ses nombreux partisans, le poète choisit une compagnie d'élite qu'on nomma d'abord la brigade, et bientôt après la *Pléiade*, par un souvenir érudit des poètes alexandrins. Il y plaça auprès de lui six poètes, Joachim du Bellay, Antoine de Baïf, Amadis Jamyn, Belleau, Jodelle et Ponthus de Thiard. Nous ne nous arrêterons point sur ces noms, malgré le talent de plusieurs des hommes qui les ont portés. Tous reflètent à divers degrés et avec des modifications nombreuses les mérites et les défauts du maître. Nous devons un souvenir à Baïf pour la tentative hardie et infructueuse par laquelle il essaya d'assujettir notre versification aux règles métriques de la poésie ancienne. Le vers *baïfin*, scandé comme l'hexamètre latin, ne put s'acclimater même dans l'atmosphère de la Renaissance². Cette imitation matérielle de l'antiquité était l'exagération extrême du système de Ronsard; après le calque du style, c'était le calque du rythme : au delà il ne restait plus qu'à écrire en grec ou en latin.

1. Eheu ! fugaces. Postume, Postume,
Labuntur anni ! (HORACE, ode XIV.)

2. Voici, par exemple, un distique *baïfin*, avec les vers latins dont il est la traduction :

Phosphore, redde diem : cur gaudia nostra moraris ?
Cæsare venturo, Phosphore, redde diem.

Aube, rebaille le jour : pourquoi notre aise retiens-tu ?
César va revenir ; Aube, rebuille le jour.

Jodelle; renaissance du théâtre.

Un autre membre de la Pléiade se distingua par un essai plus sérieux, et dont l'influence a été bien plus durable. Jodelle entreprit de ressusciter le théâtre des anciens¹. Ce jeune et intéressant poète était doué d'une facilité extrême. « Quoiqu'il n'eût mis l'œil aux bons livres comme les autres, dit Pasquier, si est-ce qu'en lui y avoit un naturel émerveillable. Et de fait ceux qui de ce temps-là jugeoient des coups, disoient que Ronsard étoit le premier des poètes, mais que Jodelle en étoit le démon. Rien ne sembloit lui être impossible où il employoit son esprit. » Lui-même en était persuadé : « Un jour il lui advint de me dire que si un Ronsard avoit le dessus d'un Jodelle le matin, l'après-dînée Jodelle l'emporteroit de Ronsard. » Il prodiguait son esprit en pièces fugitives, qu'il ne se donnait point la peine de recueillir, et qui moururent avec lui. Ses œuvres dramatiques, quoique moins bonnes encore peut-être, sont une date dans l'histoire littéraire. Déjà plusieurs traductions avaient fait passer dans notre langue l'*Andrienne* de Térence, l'*Hécube* d'Euripide, l'*Électre* de Sophocle; Ronsard encore écolier avait traduit en 1549 le *Plutus* d'Aristophane. Enfin en 1552 Jodelle hasarda sur la scène une tragédie, non pas traduite, mais imitée des anciens : cette imitation était alors une gloire. La *Cléopâtre*, avec une comédie du même auteur, la *Rencontre*, fut représentée « devant le roi Henri II, à Paris, en l'hôtel de Reims, avec un grand applaudissement de toute la compagnie; et, depuis encore, au collège de Boncour, où toutes les fenêtres étoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'écoliers que les portes du collège en regorgeoient. Je le dis comme celui qui y étoit présent, avec le grand Turnebus en une même chambre, et les entreparleurs étoient tous hommes de nom. Remi Belleau et Jean de la Péruse jouoient les principaux rollets². » Jodelle lui-même représentait Cléo-

¹ Né en 1532, mort en 1573.

² Pasquier, *Recherches*, liv. VII, chap. VI

CHAPITRE XXVII.

re. Quelle joie pour tous les savants de retrouver sur la scène, de voir vivre et d'entendre parler ces personnages de l'histoire ancienne qui leur étaient familiers ! Auteur et acteurs, dans l'ivresse de leur succès, se décernèrent à eux-mêmes un triomphe aussi classique que leur pièce. Dès que l'inquième acte fut terminé au milieu des applaudissements, ils partirent pour Arcueil ; là, dans un joyeux festin, ils amenèrent un bouc couronné de lierre et de fleurs, en l'honneur du poète français et en souvenir de l'antique Thespis.

Si maintenant on estime en elles-mêmes et à leur propre honneur les tragédies de la nouvelle école qui donnaient lieu à de pareilles ovations, « que ce soit une Cléopâtre, une Dido, une Médée, un Agamemnon, un César, voici ce qu'on y remarque constamment : nulle invention dans les caractères, les situations et la conduite de la pièce, une reproduction copieuse, une contrefaçon parfaite des formes grecques ; action simple, les personnages peu nombreux, des actes forts et courts composés d'une ou de deux scènes et entremêlés de chœurs ; la poésie lyrique de ces chœurs bien supérieure à celle du dialogue ; les unités de temps et de lieu observées sans en vue de l'art que par un effet de l'imitation ; un style élevé, une noblesse, à la gravité, et qui ne la manque guère que parce que la langue lui fait faute.... Telle est la tragédie de Jodelle et ses contemporains¹. » Robert Garnier, sans rien changer au système de Jodelle, sans apporter au théâtre un talent plus véritablement dramatique, donna au style une élévation, en s'appropriant quelque chose de la conception brillante de Sénèque. Quelque faible et mensongère que fût cette apparition du drame antique, elle suffit pour créditer à jamais les vieux mystères, et pour léguer à la tragédie française ce caractère de gravité imposante, cette simplicité et cette simplicité sévère dont nos grands auteurs ont accepté le joug. Le système classique du théâtre français : pour fondateurs, non pas Corneille et Racine, mais Jodelle, la Péruse et Garnier.

La comédie nouvelle se sépara moins brusquement de la

¹ Sainte-Beuve, *Histoire du théâtre français au seizième siècle*

farce du moyen âge : elle parut la régulariser plutôt que la supplanter. Elle s'appuya aussi de l'exemple des comédies italiennes. Jean de la Taille, dans ses *Corrivaux*, la première de nos comédies régulières en prose, suivit tour à tour les traces de l'Arioste, de Machiavel et de Bibbiena. Larrivey, qui mérite, après l'auteur de *Patelin*, d'être regardé comme le meilleur comique de notre vieux théâtre, déclara ouvertement l'intention d'imiter les poètes comiques de l'Italie, et il le fit souvent avec succès¹. Aussi, « à part une immoralité grossière, les comédies de cette époque ne manquent pas de mérite et d'agrément. Un vers de huit syllabes coulant et rapide, un dialogue vif et facile, des mots plaisants, des malices parfois heureuses contre les moines, les maris et les femmes, y rachètent pour le lecteur l'uniformité des plans, la confusion des scènes, la trivialité des personnages, et les rendent infiniment supérieures aux tragédies du même temps². »

Dubartas; d'Aubigné.

Les disciples de Ronsard à Paris sentirent où était la vraie supériorité de leur maître et le suivirent volontiers dans la poésie légère et tendre. Du Bellay, Belleau, Guy de Tours, Desportes, *pindarisèrent* peu; ils se contentèrent de *petrarquer*. Il n'en fut pas de même en province : il s'éleva, loin de la Pléiade, un poète qui trouva le moyen d'exagérer encore le *faute pedantesque* du réformateur. Dubartas³ enfanta, sous le titre de la *Création du Monde*, ou la *Semaine*, une véritable encyclopédie poétique où n'entre rien moins que l'univers, depuis les étoiles fixes jusqu'au dernier insecte. Toute la physique de l'antiquité et du moyen âge, toute la cosmogonie de la Bible et d'Ovide sont enchassées dans des vers d'une incroyable emphase. On a dit avec esprit que c'est la création du monde racontée par un Gascon. C'est bien Dubartas dont la muse en français parle grec et latin; c'est lui qui peint, ou du moins qui nomme

¹ Lui-même était Italien, et se nommait Giunti; son nom français Larrivey (*L'arrivey*) n'est que la traduction du nom de sa famille.

² Sainte-Beuve, ouvrage cité.

³ Né près d'Auch en 1544, mort en 1590.

Apollon porte-jour ; Herme, guide-navire ;
 Mercure échelle-ciel, invente-art, aime-lyre....
 La guerre vient après, casse-lois, casse-cœurs,
 Rase-forts, verse-sang, brûle-bois, aime-pleurs.

Avec ses grands mots et ses interminables descriptions, Dubartas a de la verve, des idées nobles, un enthousiasme vrai et communicatif. Son ouvrage eut trente éditions en dix ans, fut traduit dans presque toutes les langues, et il continue à jouir d'une grande réputation chez nos voisins d'outre-Rhin, moins choqués que nous des monstruosité de son langage.

Il est encore un poète, bien plus remarquable, à notre avis, que Dubartas, qui, loin de la capitale, au sein d'une vie agitée et guerrière, conserva jusque dans la première partie du dix-septième siècle la langue rude, obscure, inégale, mais énergique et puissante des commencements de Ronsard. C'est Agrippa d'Aubigné, auteur d'une histoire universelle, d'intéressants mémoires et de pamphlets pleins de malice¹. Protestant dévoué, il a reçu de ses convictions, de ses haines vigoureuses contre un catholicisme persécuteur, une inspiration ardente, que les poètes du seizième siècle ignorent presque toujours. Ses *Tragiques*, satire religieuse et politique, incohérent mélange de mythologie grecque, d'allégorie morale et de théologie, s'illuminent souvent d'éclairs d'indignation, et présentent à l'admiration de la critique les plus mâles beautés. L'esprit hébraïque y respire, dit M. Sainte-Beuve, pareil à cet esprit de Dieu qui flottait sur le chaos. Au contraire des poètes contemporains, adorateurs exclusifs de la forme, d'Aubigné, comme les prosateurs, s'attache à la pensée, il la saisit et la dompte avec une telle puissance qu'il la contraint presque de se courber sous la rude enveloppe de son langage. On sent ici le voisinage du grand siècle ; l'union de l'idée et de la forme est presque accomplie. Ici, comme dans la prose, c'est encore la forme

1. Né en 1550 ; mort en 1630. Principales œuvres : *Histoire universelle de 1550 à 1604*. — *Mémoires*. — *Aventures du baron de Fœnesté*. — *La confession de Sancy*. — *Les Tragiques données au public par le larcin de Prométhée* ; au Désert. 1616. M. L. Lalanne a donné en 1857 une nouvelle édition des *Tragiques*, et en 1854 la première édition exacte des *Mémoires*.

pèche. Elle trahit encore le tumulte d'une époque de
ordre et de confusion. Le poète le déclare lui-même :

Si quelqu'un me reprend que mes vers échauffés
Ne sont rien que de meurtre et de sang étoffés.
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre et que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
Je lui réponds : ami, ces mots que tu reprends
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprends.
Les flatteurs de l'amour ne chantent que leurs vices,
Que vocables choisis à peindre les délices,
Que miel, que ris, que jeux, amours et passe-temps :
Une heureuse folie à consumer le temps....
Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style :
Cueillons des fruits amers desquels il est fertile.
Non, il n'est plus permis sa veine déguiser,
La main peut s'endormir, non l'âme reposer.

Il est beau néanmoins, quand sa pensée, dissipant les
res d'une expression laborieuse et triste, éclate tout à
, comme un glaive qui sort du fourreau ! avec quel en-
siasme il glorifie les martyrs étouffés dans les flammes
bûchers !

Les cendres des brûlés sont précieuses graines,
Qui, après les hivers noirs d'orage et de pleurs,
Ouvrent, aux doux printemps, d'un million de fleurs
Le baume salulaire, et sont nouvelles plantes,
Au milieu des parvis de Sion florissantes.
Tant de sang, que les rois épanchent à ruisseaux,
S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux,
Qui, coulantes aux pieds de ces plantes divines,
Donnent de prendre vie et de croître aux racines.

CHAPITRE XXVIII.

ACCOMPLISSEMENT DE LA RÉFORME LITTÉRAIRE

Régnier. — Malherbe.

Régnier.

Il était évident que la réforme de Ronsard et de la Pléiade n'était pas définitive. C'était un effort violent qui succédait à une torpeur extrême : la révolution avait passé le but et l'atteindre. Il lui fallait un modérateur. Elle en eut deux, Régnier et Malherbe : tous deux doués d'un talent original, tous deux grands écrivains, l'un plus poète, l'autre plus grammairien ; tous deux réformateurs, l'un par instinct, l'autre par système. Ni l'un ni l'autre n'eurent pleine conscience de leur œuvre ; Régnier crut défendre Ronsard, par attachement pour Desportes, son oncle : en réalité il défendit et reproduisit Marot, dont il avait la libre allure, avec plus d'énergie et de couleur. Malherbe crut ruiner l'école de la Pléiade et ses innovations gréco-latines ; il en assura le succès en le réglant. En vainement biffa-t-il tout Ronsard, il n'accomplit pas mieux que Ronsard avait tant souhaité ; il donna à l'idiome français une pureté et une noblesse des langues antiques.

Régnier¹, par inspiration vraie, par nonchaloir, par insouciance, par abandon à *la bonne loi naturelle*, revint au sens commun, au vrai, et rentra sans le savoir dans la vieille école gallica, qu'il enrichit toutefois d'heureuses imitations. Il suivit par génie l'excellent précepte de du Bellay ; « il transforma en soi les meilleurs auteurs, et, après les avoir digérés, les

1. Mathurin Régnier, né à Chartres en 1573, chanoine de l'église de Notre-Dame en cette ville, mourut à Rouen en 1613. — Œuvres : seize satires, quatre-vingt-trois épigrammes, cinq élégies, odes, stances, épigrammes.

« Partit en sang et nourriture. » Il fut le premier en France à écrire de véritables satires à l'imitation d'Horace et des épiques latins¹. Mais son imitation n'était plus le calque servile imaginé par la Pléiade, c'était la féconde émulation, la vigoureuse rivalité du talent. Régnier, il est vrai,

Règle sa médisance à la façon antique ;

Il les ridicules et les vices qu'il fait poser devant nous
Et plus rien de latin ; ce ne sont pas les contemporains
Qu'il critique, mais bien ceux de Henri IV. Ne reconnaissez-vous
Ce hobereau

Au feutre empanaché, relevant sa moustache ;

Le poète crotté, qui, alléché par les succès de Desportes et
Malherbe,

Méditant un sonnet, médite un évêché ?

Plus loin, voici le disciple de Barthole, qui,

Une cornette au col, debout dans un parquet
A tort et à travers va vendre son caquet ;

Voilà le médecin qui reçoit une belle pièce de monnaie à
Suite de sa consultation, et

Dit, en serrant la main : « Dame il n'en fallait point ! »

En milieu de ces esquisses légères se trouve un vrai chef-
d'œuvre, *Macette*, la vieille hypocrite. Déjà au treizième siècle
Jean de Meung avait ébauché *Faux-Semblant* ; bientôt
au dix-septième Molière créera *Tartuffe*. Il semble que la
littérature française ait toujours été heureuse en touchant à ce
sujet, comme

Par un arrêt du ciel qui hait l'hypocrisie.

L'excellente édition des *Oeuvres de Mathurin Régnier*, par M. Viollot-le-
Duc, indique avec soin les passages que le poète français a pris pour modèles,
et ainsi le lecteur à même d'apprécier le mérite de l'imitation.

A part cet admirable tableau, où manquent toutefois en la vraisemblance et la vie du dialogue, il faut avouer qu'un pinceau de Régnier s'arrête volontiers à la surface des choses. C'est de lui qu'on peut dire qu'il se joue autour du réel humain¹. Sa poésie n'a rien de bien profond, de bien philosophique ; ce sont les jeux innocents de la satire : ses contemporains l'avaient jugé ainsi. Ce prédécesseur de Boileau pour eux *le bon Régnier* ; et lui-même nous explique, quoique avec trop de modestie, cette qualification :

Et ce surnom de *bon* me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

Ce n'est certes pas l'esprit qui manque à Régnier, ni l'enjument, ni la verve. Mais il est artiste bien plus que moral ; il s'occupe plus de la peinture que de la leçon. Sa plus grande création, c'est son style ; on en a fait un bel et juste éloge le rapprochant de celui de Montaigne. « Régnier est en poésie le Montaigne de notre poésie. Lui aussi, en n'ayant pas d'y songer, s'est créé une langue propre, toute de sens et de génie, qui, sans règle fixe, sans évocation savante, sort comme de terre à chaque pas nouveau de la pensée, et se tient debout, soutenue du seul souffle qui l'anime. Les mouvements de cette langue inspirée n'ont rien de solennel ni de réfléchi ; dans leur irrégularité naturelle, dans leur brusquerie et leur variété, ils ressemblent aux éclats de voix, aux gestes rapides d'un homme franc et passionné qui s'échauffe en causant. Les images du discours étincellent de couleurs plus vives que fines, plus saillantes que nuancées. Elles se pressent, elles heurtent entre elles. L'auteur peint toujours, et quelquefois avec une faute de mieux, il peint avec de la lie et de la boue. Dans sa trivialité souvent heureuse, il prend au peuple ses proverbes pour en faire de la poésie, et lui envoie en échange de ses vers nés proverbes, médailles de bon aloi, où l'on retrouve encore, après deux siècles, l'empreinte de celui qui les a frappées². »

1. *Circum præcordia ludit.* Persse.

2. Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, p. 160.

Malherbe.

Le talent de Malherbe a un caractère tout différent¹. Moins ingénieux que sage, moins fécond que judicieux, toute son invention consiste à bien choisir, toute sa richesse à se dépouiller à propos. Critique plutôt qu'artiste, c'est à quarante-cinq ans qu'il commence sa carrière; son œuvre est un code plus qu'un poème, et, comme tout législateur, il s'attache surtout à ce qu'on doit éviter. Ainsi que le chef des stoïciens, il prend pour devise : *abstiens-toi*. Il s'enorgueillit d'être appelé le tyran des mots et des syllabes. Le culte de la langue est sa religion; il la prêche encore au lit de mort à sa garde-malade. Malherbe est sévère dans ses préceptes. Il proscriit envers l'*hiatus*, sans circonstances atténuantes, interdit à jamais l'*enjambement* ou *suspension*, pose la césure au sixième pied de l'alexandrin, comme une sentinelle impassible, repousse dédaigneusement les rimes trop faciles : *rien ne sent plus son grand poète* que de rimer difficilement. Désormais plus de licence en poésie; plus d'inversions hasardées; les vers bien faits seront *beaux comme de la prose*. La gloire de Malherbe n'est d'avoir connu le premier en France le sentiment et la théorie du style, d'avoir fait sciemment ce que Rénier exécutait par instinct. S'il procéda surtout par négation, c'est que son époque, non moins que son génie, lui en faisait une nécessité. La richesse était faite dans la poésie, il n'y manquait que l'ordre, cette seconde richesse. Malherbe inventa le goût : ce fut là sa création. Dans les matériaux confus qu'avaient enlassés ses devanciers, il fit une langue noble, par choix et par exclusion. Le principe qui présida à ce triage atteste sa haute intelligence de la vraie nature des langues; il répudia également la cour et le collège, la mode et l'érudition, et prit pour guide l'instinct du peuple de Paris. * Quand on lui demandoit son avis sur quelques mots françois, il renvoyoit ordinairement aux crocheleurs du port au soin et disoit que c'étoient

1. François de Malherbe naquit à Caen vers 1555, et mourut à Paris en 1628.
— Œuvres : odes, paraphrases, psaumes, stances, épigrammes, chansons, lettres; traduction de quelques traités de Sénèque et du XXXIII^e livre de Tit-Live. — Edition Chevreau, 1723, 3 vol. in-12. Lefèvre, 1836, 1 vol. in-8.

maîtres pour le langage¹. » Il rejeta également tous les poésies admises avec trop d'indulgence par Ronsard. La langue, comme la monarchie, marchait à grands pas vers l'unité. Au précepte, il sut joindre l'exemple, et le caractère de son talent ressortit merveilleusement avec les exigences de sa raison. Poète peu fécond, mais correct et laborieux, on le vit gâter une demi-rame de papier pour faire et refaire une strophe. On a calculé que, pendant les onze années les plus fécondes de sa vie, il n'a composé, terme moyen, que trente-trois vers par jour. Cette sobriété de composition, ce respect du lecteur et du poète, du style, cette haute idée des difficultés de l'art, était au dix-septième siècle chose entièrement nouvelle. Aussi quel charme éprouve-t-on pas, en quittant Ronsard, Dubartas, d'Annay et Régnier lui-même, de rencontrer tout à coup des poésies qu'on croirait cueillis d'hier, tant ils ont conservé leur fraîcheur et leur pureté. Malherbe a pour titre de gloire, avoir deviné la langue de ses descendants, ou de leur avoir imposé la sienne. Il a fait quelque chose de mieux que des épiques ou des sonnets, il a accordé l'instrument de la haute poésie, il a rendu possibles Corneille, Boileau et Racine¹.

¹ *Vie de Malherbe*, par Racan.

² Nous avons parlé plus longuement de Régnier et de Malherbe dans notre *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle*, p. 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

QUATRIÈME PÉRIODE.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXIX.

INFLUENCE DE L'ESPAGNE.

Invasion du goût espagnol. — L'hôtel de Rambouillet. — Les romans héroïques. — Balzac, Voiture et auteurs secondaires.

Invasion du goût espagnol.

La première moitié de notre grand siècle semble d'abord être toute espagnole. L'influence littéraire de l'Espagne survivait à sa puissance politique : c'était l'écho de sa gloire. Depuis Charles-Quint, la monarchie catholique, débordant de sa péninsule, avait battu de ses flots toutes nos frontières ; sous Philippe II elle avait un moment, à l'ombre de la Ligue, envahi jusqu'au cœur de la France : l'Espagne avait présidé nos états généraux dans la personne de ses ambassadeurs. Henri IV refoula le torrent ; il rendit la France à elle-même, et devint par là le plus populaire de nos rois. L'œuvre de nos grands écrivains du dix-septième siècle fut analogue ; ils retrouvèrent l'esprit français submergé par les idées étrangères.

Une organisation robuste se fortifie dans les crises qui semblaient devoir l'accabler ; la France gagna à l'invasion des littératures italienne et castillane. Elle sentit s'éveiller dans son sein le sentiment de l'art, de la beauté, de la grâce. Ses maîtres nouveaux exagéraient un peu la leçon. La France ne l'entendit que mieux. Les anciens seuls eussent été trop parfaits ; leur simple et naïve beauté eût moins frappé des yeux encore grossiers. A côté d'eux se placèrent de dangereux mais séduisants modèles, dont les défauts gracieux provoquèrent une plus facile imitation. L'intérêt de cette première période du

CHAPITRE XXIX.

ptième siècle, c'est de voir comment le génie national
 a peu à peu des éléments hétérogènes qui l'avaient
 mais qui menaçaient de l'altérer ; comment il se monta
 nouveau aux yeux de l'Europe, toujours aussi sensé, aussi
 aussi judicieux, mais plus noble, plus élégant, plus har-
 aux qu'au seizième siècle.

vainqueur d'Ivry avait chassé de France les Espagnols,
 non pas leurs modes, ni la domination de leurs idées.
 voyait à Paris que *Français espagnolisés*. Le costume,
 e, le langage, tout rappelait les fiers soldats qu'on avait
 temps combattus et admirés. Rien de courtois comme
 Français à l'égard de ses ennemis : il les imite en les bat-
 Barbe pointue, feutre à long poil, pourpoint et haut-de-
 ses à demi détachés, rubans aux jambes, fraises empe-
 telle était la mise des gens comme il faut. On n'entendait
 la bouche des *cajoleurs de la cour qu'exclamations et ad-
 ions castillanes. Ils réitéraient des JÉSUS-SIRE et criaient*
*ex dolente : il en faut mourir*¹ ! Le bon Régnier, si
 si français, signale d'un ton moqueur cette conquête
 le :

Ami, laissons-le discourir,
 Dire cent et cent fois : *il en faudrait mourir* !
 Sa barbe pinçoter, cajoler la science,
 Relever ses cheveux, dire : *en ma conscience* !
 Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
 Rire hors de propos, montrer ses belles dents,
 Se carrer sur un pied, faire arser son épée,
 Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée.

ode fut plus forte que Régnier, que Sully, que Henri IV
 Œme. Le plus français de nos rois endossa bon gré mal
 noir costume de Philippe II, et sur ses vieux jours il
 , tout en grondant, à apprendre l'espagnol, comme Caton
 seur avait appris le grec.

Mémoires de Sully, II^e partie, chap. II. — Voyez A. de Puibusque, *Sim-
 paires des littératures espagnole et Française*, t. I, p. 6 et 365, et
de Math. Régnier, avec les commentaires de Viollet-le-Duc,
 III, p. 40.

Le maître qui lui en donna des leçons, Antonio Perez, joua un rôle important dans la révolution littéraire qui introduisit en France le goût élégant mais recherché de l'Espagne. Il disait vrai sans le croire, dans une de ses lettres au roi : « Certes Votre Majesté a choisi un gentil barbare pour maître, barbare dans ses pensées, barbare dans son langage, barbare en tout. » Ce barbare était en effet fort *gentil*, fort *gracieux*. Ancien secrétaire de Philippe II, confident, rival, complice et victime de ce prince¹, il avait cueilli à la cour de l'Escorial toute la fleur du *cultorisme*². Reçu avec empressement par Henri IV et par Élisabeth, comme une diffamation vivante de leur ennemi, il rédigea de curieux mémoires et écrivit des lettres non moins curieuses à différents titres. Sous le rapport du goût littéraire, qui seul nous occupe ici, ses lettres servirent d'antécédents et de modèle aux *épistoliers* illustres de cette période. La célébrité dont elles jouirent au commencement du siècle explique l'empressement qu'on mit à les imiter. Elles rattachèrent Balzac et Voiture à Gongora et à Marino.

« Grave, légère ou galante, toute la correspondance de Perez porte l'empreinte de ses habitudes ; l'homme d'État s'est effacé sous l'homme du monde, mais l'homme du monde, c'est encore le courtisan, c'est le courtisan qui a cent maîtres à flatter au lieu d'un, et qui se multiplie pour les contenter tous.... Il cajole, il adule, il encense avec une emphase effrontée.

Avant lui, qui se serait avisé de traduire en hyperboles mystiques le formulaire de la civilité ? Qui aurait songé à se dire le *très-humble serviteur d'une divinité* ou à *saluer un ange avec passion*?... Pompe orientale, gravité castillane, efféterie italienne, rien ne cache cette nature de favori, toujours réfléchie dans son at andon, insinuante dans son étourderie, obséquieuse dans sa familiarité³. »

Perez inaugura pour ainsi dire l'hôtel de Rambouillet.

1. Voyez *Ant. Perez et Philippe II*, par M. Mignet, 2^e édition, 1846.

2. On appelait ainsi le mauvais goût mis à la mode en Espagne par le poète Gongora et par le Jeune Gracian, le régulateur du *estilo culto*.

3. A. de Parnassus, *Œuvres*, t. II, p. 22.

C'est au marquis de Pisani, père de Catherine de Vivonne, l'incomparable *Arthénice*, qu'il adressa en France ses premières missives. Voici quel en était le style, toutes les fois qu'un sujet sérieux ne contraignait pas l'écrivain à être moins frivole.

« Si Votre Excellence, lui écrivait-il un jour, a remarqué le soin que je prends de mes dents, qu'elle ne se figure pas, s'il lui plaît, que je les conserve pour autre chose que par la peur que j'ai de la langue : car je crois que la nature l'a environnée de dents afin qu'elle eût un sujet de crainte qui la forçât de se contenir, et qu'elle ne se précipitât point si follement. Mieux vaudrait en effet qu'elle fût mordue, coupée même, que d'avoir parlé mal à propos. Peut-être Votre Excellence, homme d'État et général si éminent, préférera-t-elle penser que cette disposition a pour but de nous montrer que les paroles doivent avoir des effets, et l'exécution suivre le conseil, comme l'exécution doit toujours être accompagnée du conseil, si l'on ne veut pas tout livrer au hasard. »

Poussé en Angleterre par les vicissitudes de sa fortune, Perez s'y retrempa dans le mauvais goût. Il y trouva la cour en proie à l'épidémie de l'*euphuïsme*, style plein d'affectation mis à la mode par le fameux John Lilly. C'était un jargon spécial parlé par toutes les personnes du bon ton, une sorte de franc-maçonnerie de belles pensées et de beau langage. L'abus le plus incroyable de la métaphore et de la comparaison, les rapprochements les plus forcés, les plus ridicules hyperboles, formaient le tissu de cette langue nouvelle¹. Perez, à la cour d'Élisabeth, se retrouva dans sa sphère ; il enjoliva sa manière de quelques absurdités de plus, qu'il ne manqua pas de rapporter triomphalement en France. C'est alors qu'il écrivit à lord Essex :

« Milord, et mille fois milord, ne savez-vous pas en quoi consiste l'éclipse de lune et celle de soleil ? La première résulte de l'interposition de la terre entre le soleil et la lune ; la seconde, de l'interposition de la lune entre le soleil et la terre.

1. Walter Scott, dans le roman du *Monastère*, introduit, dans la personne du sir Shafton, un type très-amusant de l'*euphuïsme*. — Cette dénomination est empruntée au titre d'un des ouvrages de Lilly : *Euphuus and his England*.

Si entre la lune, c'est-à-dire ma fortune variable et toujours périlante, et vous qui êtes mon seul soleil, vient se placer l'absence (car entre des amis séparés l'absence est l'interposition de la terre); ou si, entre la terre, c'est-à-dire mon pauvre corps et votre noble faveur, s'interpose ou plutôt s'oppose ma fortune, mon âme ne sera-t-elle pas dans la tristesse, ne sera-t-elle pas dans les ténèbres? »

Si un homme d'État occupé de graves négociations, et dont la vie était menacée chaque jour par la vengeance d'un monarque irrité, enveloppait sa pensée de ces puérils ornements, qu'on juge de ce que feront bientôt, à son exemple, des écrivains qui n'auront d'autre intérêt, d'autre affaire à traiter dans leurs lettres que le soin de faire briller leur esprit et d'exagérer celui des autres!

Gongora et Lilly n'avaient envoyé en France qu'un de leurs disciples; Marino y vint en personne. Concini appela à la cour de Marie de Médicis le poète qui représentait alors la gloire littéraire de l'Italie. L'auteur d'*Adone* passa les monts précédé par une réputation immense. Quel barbare eût osé contester d'un mérite qu'on faisait venir de si loin et qu'on payait si cher? Car l'illustre Napolitain savait escompter la gloire. Il rappelait à la reine les exemples d'Auguste, de Néron, de Domitien, d'Honorius, qui comblèrent de leurs faveurs les Horace, les Lucain, les Stace, les Claudien. En cela seul l'édition du *cavalier Marin* se montrait fort classique. Du reste, rien de plus alambiqué que ses *concetti*, de plus coquettement fardé que ses peintures. Le vieux Malherbe faillit en mourir de colère. Marino souriait dédaigneusement en voyant ce poète « *si sec*. » Ainsi le mauvais goût soufflait sur la France de tous les points de l'horizon. L'Espagne, l'Angleterre, l'Italie attaquaient de toutes parts le vieux bon sens français. Que pouvait-il faire contre trois ennemis?

L'hôtel de Rambouillet.

Le foyer où se concentrèrent ces rayons étrangers, nous l'avons déjà nommé, ce fut l'hôtel de Rambouillet. Cette réunion célèbre ne créa pas, comme on l'a trop dit, le mauvais

It : elle le subit. En revanche, elle épura la langue, donna des mœurs et aux sentiments plus de délicatesse, servit de public aux écrivains, en attendant qu'il se formât un public lisible, prit en tutelle l'esprit littéraire jusqu'à ce qu'il pût marcher seul, et ressemblât, comme dit la Bruyère, « à ces vaches drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice. »

Après les grandes guerres civiles du seizième siècle, on vit dans les rangs supérieurs de la société le besoin de se rassembler, de se réunir, de commencer enfin cette vie commune d'esprit qui caractérise la nation française. Jusque-là on avait prêché, prêté, harangué : on conversa. Le premier cercle, une causerie vive, enjouée, spirituelle, répondit à ce besoin nouveau, fut l'hôtel du marquis de Pisani, Jean de Vienne, un des correspondants d'Antonio Perez. Bâtie à quelques pas du Louvre¹, cette maison semblait une autre cour, moins brillante que celle de Marie de Médicis. C'était le lieu de l'esprit à côté de celui du pouvoir. Trois femmes y naquirent successivement ; car aux femmes seules pouvait appartenir l'éducation d'un siècle de convenances et de bon goût : Maria Savelii, femme du marquis, noble et gracieuse dame, d'origine, vint, comme une autre Armide, contraindre les fiers compagnons du Béarnais de déposer leur royaume avec leurs bottes éperonnées. Sa fille, Catherine de Vienne, marquise de Rambouillet, eut tout le sémillant de la société toscane, sans en avoir la licence. La rigidité de ses principes l'avait même éloignée de la cour peu austère de Henri IV. Mais elle aimait les hommages, et sous le nom romanesque d'Arthénice (anagramme de Catherine), elle favorisait l'introduction de cette galanterie innocente que les poètes de l'Italie avaient mise à la mode. C'est à elle que Molière réservait ses plus tendres compliments, ses madrigaux les plus fleuris ; c'est elle qu'adorait mystiquement le vieux Malherbe, quand pour faire, en mourant, quelque concession à son mode, il chantait d'une voix cassée :

¹ Sur l'emplacement que traverse la rue Saint-Thomas du Louvre. — La rue Saint-Thomas a elle-même disparu pendant que nous écrivons ceci.

Je suis à Rhodante,
Je veux mourir sien.

Julie d'Angennes, fille de Catherine, prit à son tour le sceptre, et par droit de naissance et par droit d'esprit et de beauté ; son règne, qui s'étendit depuis la mort de Malherbe (1529) jusqu'à celle de Voiture (1648), fut l'époque la plus brillante de l'hôtel de Rambouillet. Les Condé, les Conti, les La Rochefoucauld, les Bussy, les Grammont, formèrent son cortège. Le noble et honnête Montausier, l'original du *Misanthrope* de Molière, plus heureux qu'*Alceste*, sa copie, se laissa humaniser par cette douce et charmante *Célimène*.

Vrai est qu'il y songea
Assez longtemps,

comme dit Marot ; ce ne fut qu'après quatorze ans de fidélité et de soupirs qu'il contraignit Julie d'Angennes

A changer de son nom la charmante douceur.

En attendant, Mlle de Rambouillet recevait, comme une divinité, l'encens de toute main : tout ce qui se mêlait d'écrire, de faire des vers, lui apportait religieusement son tribut. Le 1^{er} janvier 1641, Julie trouva sur sa toilette, à son réveil, dit Huet, évêque d'Avranches, le cadeau le plus galant, le plus ingénieux, le plus joli, le plus nouveau que l'amour ait jamais inventé. C'étaient deux cahiers de vélin, absolument pareils, dont chaque feuille contenait une des plus belles fleurs, peinte en miniature par Robert, et accompagnée d'un madrigal composé par les meilleurs poètes. M. de Montausier, l'auteur de cette galanterie qu'on nomma la *Guirlande de Julie*, avait lui-même donné l'exemple. Chapelain, Godeau, Colletet, Scudéry le suivirent. Dix-neuf poètes prêtèrent leurs voix à vingt-neuf fleurs. Le grand Corneille lui-même se chargea du lis, de l'hyacinthe, de la grenade. Il est curieux de voir comment et parler le lis celui qui venait de faire parler Cinna et Polyeucte.

CHAPITRE XXIX.

Un divin oracle autrefois
A dit que ma pompe et ma gloire
Sur celle du plus grand des rois
Pourrait emporter la victoire :
Mais si j'obtiens, selon mes vœux,
De pouvoir parer vos cheveux,
Je dois, ô Julie adorable,
Toute autre gloire abandonner ;
Car nul honneur n'est comparable
A celui de vous couronner.

en n'était à cette époque plus salubre, en somme, que l'absence souveraine et incontestée des femmes. Le seizième siècle n'avait laissé manquer notre littérature que d'une seule chose : la beauté des formes, la perfection et l'élégance du langage. Les *précieuses*, c'est le nom, respecté alors, qu'on donnait aux dames de cette société d'élite, reprirent sans cesse l'œuvre de la Pléiade, mais avec tout le tact, toute la finesse de sentiment qui appartient à leur sexe. Elles se proposaient de *dévolgariser* la langue. Mais au lieu de s'adresser uniquement aux langues mortes, elles tirèrent toutes leurs images d'objets connus ou ordinaires. C'était concilier Ronsard et Malherbe. C'était faire plus encore : c'était mettre en circulation et révéler à tous ce qui avait été jusque-là le secret de quelques écrivains. Dès lors la société connut le charme de la conversation ; les lettrés purent compter sur un public. Les mêmes devinrent hommes du monde ; ils furent admis, pour la première fois, comme des égaux, aux réunions des gens illustres ; dans ce commerce tout nouveau, ils prêtèrent l'oreille. Ainsi se préparait lentement l'heureuse fusion des idées et des formes, de la science avec la vie, qui devait s'accomplir si merveilleusement sous le règne de Louis le Grand. Quel qu'il en soit, l'hôtel de Rambouillet était une société exclusive, une espèce de cénacle fermé aux profanes. Le soin de *dévolgariser*, qui en formait tout le code littéraire, ne pouvait pas d'avoir des dangers. Le plus grand c'était de substituer l'empire de la mode à celui du sens commun. Individuellement, nul ne s'isole impunément. L'esprit littéraire peut se tenir en serre chaude, mais non pas y grandir, rien ne lui est plus fatal que cette foi en soi-même qu'aucun souffle de

dehors ne vient jamais ébranler. On s'applaudit entre soi à huis clos. On s'admire par politesse, on se prête des louanges. Il se forme un petit nombre d'opinions convenues qui n'ont ni la naïveté des inspirations personnelles, ni la vérité des convictions générales. Loin d'éviter cet écueil, les *précieuses* s'en firent un jeu. « On a vu, il n'y a pas longtemps, dit La Bruyère, un cercle de personnes des deux sexes liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible. Une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes toujours suivies de longs applaudissements. Par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiment et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait, pour servir à ces entretiens, ni bon sens, ni mémoire, ni la moindre capacité; il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux et où l'imagination a le plus de part ¹. »

Ce fut bien pis quand, à l'exemple de la réunion de Rambouillet, se furent formées d'autres *ruelles* imitatrices, où l'on s'attacha, bien entendu, à exagérer les défauts du modèle. La province eut ses *précieuses*. Chapelle décrit, dans son voyage, une assemblée des *précieuses de Montpellier*, qu'il reconnut pour telles à leurs petites *mi-mardises*, leur parler gras et leurs discours extraordinaires. L'auteur futur des *Précieuses ridicules* était alors près de là, à Pézenas, en observation. A Paris même, à côté des *ruelles* de Rambouillet et de Sévigné, il y avait celles de Brégy, de Chevreuse, de Cornuel, de Scudéry.

Les usages de ces réunions nous semblent aujourd'hui bizarres. « Les femmes affectaient entre elles une exagération romanesque de sentiments. Elles ne s'appelaient que *ma chère*, et ce mot avait fini par les désigner généralement.

« Une *chère*, une précieuse devait se mettre au lit à l'heure où sa société habituelle lui rendait visite. Chacun venait se ranger dans son alcôve, dont la ruelle était ornée avec

¹. Chap. v, De la société et de la conversation.

herche. Il fallait avoir prouvé qu'on connaissait, comme le Madelon, *le fin des choses, le grand fin, le fin du fin*, pour être présenté par un des hommes qui y donnaient le ton : les abbés de Bellebat et du Buisson avaient, selon le *Dictionnaire des précieuses* de Somaize, le titre de *grands introducteurs des ruelles*. C'était chez eux, chez le premier surtout, que les jeunes gens allaient s'instruire des qualités indispensables : les hommes qui voulaient fréquenter les cercles des *chères*. Mais, outre ces profès en l'art des précieuses et ces jeunes gens, on rencontrait encore chez chaque femme un individu, revêtu du titre singulier d'*alcôviste*, était son chevalier servant, l'aidait à faire les honneurs de sa maison et à diriger la conversation. De graves dissertations sur des questions de morale, de pénibles recherches pour trouver le mot d'un problème, de la métaphysique sur l'amour, des subtilités de sentiments, et tout cela discuté avec une recherche exagérée de tours et un raffinement puéril d'expressions, tels étaient les sujets dont s'occupait cet aéropage hermaphrodite¹.

Les précieuses dégénérées, les précieuses ridicules, attaquées d'abord par Desmarets dans la comédie des *Visionnaires* (1637), succombèrent définitivement sous les coups de Molière (1659).

En effet, la foi littéraire, nourrie d'abord dans l'ombre de la petite église, en était sortie pour vivre et paraître au grand jour. La pensée de Richelieu fondant l'Académie française (1635), c'est-à-dire faisant des lettres une institution publique nationale, se réalisa plus heureusement encore dans la seconde moitié du dix-septième siècle². Le goût, la science, le génie, trouvèrent leur centre à la cour de Louis XIV, et donnèrent dans toute la France comme l'auréole de sa gloire.

Les romans héroïques.

Nous pouvons nous faire une idée de l'esprit et du ton qui

J. Taschereau, *Vie de Molière*.

Nous avons exposé avec quelques détails l'histoire de la création de l'Académie française et des services qu'elle rendit à la langue, dans le chapitre de la seconde partie de notre *Tableau du dix-septième siècle*, p. 671.

régnaien^t dans les conversations élégantes de cette époque, en entr'ouvrant les volumineux romans de Gomberville, de La Calprenède ou de Mlle de Scudéry¹. Sous des noms turcs, grecs ou romains, c'est la galanterie, la recherche, la ridicule sentimentalité de la société contemporaine. Anacréon, qui accompagne deux dames à Préneste, fait le charme de la réunion par sa *conversation et ses jolis vers*; le galant Brutus échange des billets doux avec la coquette Lucrèce. Elle lui écrit :

Qu'il serait doux d'aimer, si l'on aimait toujours!
Mais hélas! il n'est point d'éternelles amours.

El lui répond sur les mêmes rimes :

Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours :
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

Horatius Coclès, amoureux de la fière *virago* donnée en otage à Porsenna, s'amuse à chanter à un écho qu'il a trouvé :

Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien de beau que Clélie.

Les héros les plus fameux, sur le point de donner une bataille décisive, s'occupent à entendre l'histoire de *Timarète* ou de *Berélise*, dont la plus sérieuse aventure est un billet perdu ou un bracelet égaré. L'un d'eux, perfectionnant le génie de la galanterie, trace, douxereux ingénieur, la carte du pays de *Tendre*. On y voit le fleuve d'*Inclination*, ayant sur la rive droite les villages de *Jolis vers* et d'*Épîtres galantes*, sur la gauche, ceux de *Complaisance*, de *Petits soins* et d'*Assiduités*; plus loin sont les hameaux de *Légèreté* et d'*Oubli*, avec le lac d'*Indifférence*. Une route conduit au district d'*Abandon* et de *Perpétuité*; mais en suivant le cours naturel du fleuve, on ar-

1. Gomberville a composé *Polixandre* (5 vol. d'environ 4200 pages chacun), le jeune *Alcibiade*, *Carice* et *Cythre*. La Calprenède est l'auteur de *Cleopâtre* (12 vol. in 8°), de *Cassandre* et des sept premiers volumes de *Pharamond*. Mlle de Scudéry a écrit et publié sous le nom de son frère, *Abraham* ou l'*Illustre Bassa*, *Artamène* ou le *Grand Cyrus*, *Clélie*, *histoire romaine* (10 volumes in 8° d'environ 800 pages), et enfin *Almahide*.

rive à la ville de *Tendre sur Estime*, et à celle *Inclination*⁴.

Quand on a constaté le ridicule de cette froi on ne peut méconnaître dans ces romans une c d'analyse, une touche souvent délicate et ingé dérés comme des tableaux de la société polie du siècle, comme des témoins de ses sentiments gage, ils nous présentent un côté plein d'intérêt tion. Le tort des auteurs est d'avoir été cher pareilles images des sujets et des noms antiques des cadres modernes, environnés d'incidents pl serrés enfin dans des limites plus étroites, ces i mérité plus d'estime et conservé quelques lecte

Le roman héroïque dont Gomberville, La (Scudéry nous ont offert les dernières épreuves, d'origine et espagnol d'éducation. La première c ce genre, l'*Amadis de Gaule*, porte dans son t cachet de son origine. « *Amadis* est Gaulois et n dit d'Herberay des Essarts; j'en ai trouvé en reste dans un vieil livre écrit à la main en langage lequel j'estime que les Espagnols ont fait leur Ce *vieil livre picard* était sans aucun doute un d romans du treizième siècle, dont le langage, e conservé en partie dans l'idiome de la Picard Tasso, l'auteur du poème l'*Amadigi*, est favorable que nous exposons ici.

Cependant il arriva à l'*Amadis* français la m qu'éprouvèrent récemment quelques générau époque héroïque; confondu ici dans la foule, il gner ailleurs. Le premier écrivain étranger qu fut probablement le Portugais Vasco de Lobeira, en 1403. Les Espagnols s'en emparèrent bientôt pressèrent de l'environner de tout l'éclat des fic tales et de l'atmosphère voluptueuse et passionn C'est avec ces séductions nouvelles qu'*Amadis* France au seizième siècle, et y réveilla la mode dé

4. Cette carte se trouve dans la *Clélie*.

de la chevalerie. François I^{er} avait fait de cette lecture le charme de sa captivité; son imagination ardente et noble s'éprit facilement de ces poétiques peintures. *Amadis* redevint français sous la plume d'Herberay des Essarts, et ramena avec lui tous les vieux héros endormis depuis longtemps dans nos chansons de geste, comme dans un palais enchanté; mais il les ramena mieux parés et plus amollis. Ils se souvinrent plutôt de la licence des temps de la chevalerie que de ses prouesses. Les femmes, défiées sans cesse d'être faibles, n'en eurent que plus de grâce aux yeux des courtisans français, et entrèrent de plain-pied à la cour élégante et peu sévère de François I^{er} et de Marguerite de Valois.

Amadis fut la souche d'une dynastie nombreuse, et si son trône finit par s'écrouler, ce ne fut pas faute de descendants. A sa suite vinrent *Esplandian*, *Lisuarte*, *Amadis de Grèce* et bien d'autres chevaliers errants qui infestèrent l'Espagne de leur héroïsme et nourrirent le feu de joie du bon curé de Cervantes. Le chef de la famille avait trouvé grâce devant ses yeux, comme « le premier et le meilleur de son espèce. » Mais l'indulgence de cette inquisition du bon sens ne s'étendait pas jusqu'au fils, qui fut jeté impitoyablement dans la cour. *Amadis de Grèce* et toute sa postérité excitèrent la sainte colère du digne prêtre. « A la cour! à la cour! s'écria-t-il, car plutôt que de ne pas brûler la reine *Pintiquinestra* et le serger *Darinel* avec ses églogues et le diabolique enchevêtrement des discours de l'auteur, j'aimerais mieux jeter au feu le père qui m'a engendré, si je le rencontrais dans l'accoutrement d'un chevalier errant. »

Le bûcher de Cervantes n'étouffa pas toute la race chevaleresque. Le roman héroïque, malencontreux phénix, en sortit sain et sauf pour l'ennui du dix-septième siècle. Les *Alexandre*, les *Cléopâtre*, les *Cassandre*, les *Ibrahim*, les *Clélie*, tous ces fastidieux imbroglios en dix volumes succédèrent en France à la domination des *Amadis* et la firent regretter.

Balzac, Voltaire et auteurs secondaires.

La littérature de la première moitié du dix-septième siècle

fut plus que jamais l'*expression de la société*. 1
par la lettre, qui est une conversation écrite,
par la tragédie française, qui est une conversa

Deux hommes brillent au premier rang parmi
prits qui illustrèrent les *ruelles*, Balzac et Voiture
doivent à leurs lettres la meilleure part de leur
deux usent et abusent du don charmant et dan
prit. Balzac est plus sérieux, plus noble; Voiture
plus ingénieux; le premier plus auteur, le secon
du monde; l'un rappelle davantage la gravité e
Espagnols, l'autre l'élégance factice des Italie
de Balzac a une allure lente et compassée, s
pesamment armé : il sourit, mais avec effort
mais sans gaieté. Ses bons mots sont tous com
méditation². Chez lui chaque pensée est un
trait émoussé par la rondeur de la période. C
phrases a au moins deux membres; elle s'ava
dignité toute castillane, apporte au lecteur sa p
plus ou moins ingénieuse, puis cède la place à
affecte exactement la même marche, la même
périodes se produisant par système et non par
semblent toutes jetées dans le même moule :
chacune d'elles le travail d'une composition déta
pendante. Elles se succèdent comme autant de
dencés, harmonieux et couronnés par une pens
Ce style a quelque chose de la monotonie se
vagues qui viennent régulièrement frapper la p
tant pour tribut, l'une de brillantes coquilles,
algue stérile. On sent un homme qui écrit pou
n'est point la pensée qui pousse la plume, c'est
va chercher la pensée, et qui s'en passe quand
trouve pas. Aussi point de dessein général, point
ni de plan; son style ne se nourrit que de ce qu'
sur sa route : il vit au tour le tour. Il ne march

1. Balzac, né en 1588, mort en 1654. Oeuvres : dissertat
plusieurs odes latines, différents traités, *Aristippe*, *le Prince*, *le*
tien, *le Barbon*, *Dissertations*, *Lettres sur divers sujets*.

2. « Nocte paratum ridebit. » Perse.

un but, il se promène ; pour lui le chemin est l'essentiel : peu lui importe d'arriver. Il cueille, en passant, les contrastes, les antithèses, les comparaisons, les parallélismes. Il y a déjà du Fléchier dans Balzac. *Il prend autant de peine à travailler ses ouvrages que les anciens sculpteurs à faire les dieux*¹. A ce beau corps il ne manque qu'une âme, qu'une idée grande, un intérêt sérieux. Quand par hasard il le rencontre, la véritable éloquence éclate aussitôt sous sa plume. Dans son *Socrate chrétien*, que M. Sainte-Beuve appelle spirituellement l'*Isocrate chrétien*, on trouve quelques pages admirables, celles où l'auteur développe la merveilleuse diffusion de l'Évangile, celles encore où il montre la main de Dieu cachée derrière les événements de l'histoire². Dans ses lettres même, dès qu'il s'occupe d'une affaire, si petite qu'elle soit, comme par exemple de la publication de ses œuvres, confiée au prudent et silencieux Conrart, le style devient infiniment meilleur. Ces dernières lettres sont de 1648, 1649, 1650 ; l'auteur est vieux, fatigué, malade ; il écrit à un ami, il ne prend pas la peine de mal faire. D'ailleurs, le *Cid*, suivi des autres chefs-d'œuvre de Corneille, a paru depuis plus de douze ans (1636), et il y a presque aussi longtemps que Descartes a publié sa *Méthode* (1637) et ses *Méditations* (1641).

Le malheur de Balzac fut de n'avoir pas souvent à traiter d'affaires sérieuses. Son éloquence est généralement creuse et vide. Elle ne s'occupe que d'elle-même et porte dans sa stérilité la peine de son égoïsme. Retiré orgueilleusement près d'Angoulême, dans son château, Balzac communique à peine avec ses semblables. Il est aux antipodes, où il n'y a que de l'air, de la terre et une rivière. Pour trouver un homme, il faut faire plus de dix journées ; partant, il n'a de communication qu'avec les morts³. Ne voyant quasi que des objets qui ne parlent point, et passant sa vie parmi des choses mortes et inanimées, il chemine sans guide et sans compagnie ; tous les secours qu'un autre pourrait avoir lui manquent⁴. Encore si

1. *Lettres diverses de M. de Balzac*, livre I, lettre XVII.

2. Discours III et discours VIII.

3. *Lettres diverses*, livre I, lettre IX.

4. *Le Prince*, chap. 1.

cette retraite était celle du philosophe ! M point un Descartes. De plus, il est aussi ind humain qu'il en est éloigné. Il *regarde ce q nous et chez nos voisins comme l'histoire du faires d'un autre siècle*. Il pense que nous n fait si nous voulions prendre à cœur les affai avoir de la passion pour le public, dont nous n petite partie¹. Les arts sont pour lui aussi mue S'il va à Rome, il jette à peine un regard dé chefs-d'œuvre qu'elle renferme. Il *n'a pas t riosité pour ces choses-là, et admire peu du parle point et des peintures qui ne sont point vérité*. Il faut, dit-il, *laisser cela au peuple*. I bablement aussi les sentiments de famille. « nière lettre, écrit-il négligemment à un cor perdu mon bonhomme de père. » Voilà toutes pareil être ne risquait pas *de tenir tous les h parents et de porter le deuil tout le temps de se*

Aussi son éloquence ressemble-t-elle trop trait qu'il a tracé lui-même. « L'éclat ne suppl la solidité, et les paroles qui brillent le plu celles qui pèsent le moins. Il y a une faiseuse une tourneuse de périodes, je ne l'ose nomme est toute peinte et toute dorée ; qui semble d'une boîte, qui n'a soin que de s'ajuster et faire la belle ; qui, par conséquent, est plus j fêtes que pour les combats, et plaît davantage quoique néanmoins il y ait des fêtes dont elle la solennité, et des personnes à qui elle ne dor plaisir². »

Malgré ce qui manque à Balzac pour être éloquent, il faut néanmoins reconnaître en lui formes nobles et harmonieuses dont l'éloquence se revêtir. Il a préparé la langue oratoire des Bossuet ; il est le Malherbe de la prose.

1. *Lettres diverses*, liv. II, lettre I.

2. *Paraphrase*, ou *De la grande éloquence*. discours VI.

Voiture¹ en fut le Desportes, mais avec plus d'esprit et d'afféterie encore. Il serait injuste de le juger comme un auteur. Voiture n'a jamais eu l'intention de l'être : il n'a jamais rien imprimé. C'est après sa mort que son neveu Pinchesne a publié de lui quelques lettres et quelques vers de société. Pour lui, il ne songea qu'à jouir agréablement de la vie ; il plaça tout son talent en viager, et devint l'homme le plus aimable et le plus recherché de son temps. Simple roturier, il vécut sur le pied de l'égalité avec les plus grands noms, fut l'idole de l'hôtel de Rambouillet, qui mourut pour ainsi dire avec lui.

Il écrivit comme il fallait écrire pour charmer ses aimables et spirituelles correspondantes. Ne lui demandez ni le sérieux de la pensée ni la gravité du langage. *Tout ce qu'il en dit n'est que pour trouver moyen de remplir ses lettres.* Et en vérité n'est-il pas excusable ? Car, pour parler franchement, on est souvent bien empêché à trouver que dire, et, sans quelques inventions comme cela, des personnes qui n'ont amour, ni affaires ensemble ne se peuvent écrire souvent².

Le grand moyen de Voiture, c'est la surprise ; le parfait pour lui, c'est l'inattendu, fût-il bizarre ou absurde. La forme de ses lettres ressemble à celle qu'avait adoptée Balzac, si ce n'est qu'il substitue la vivacité à l'ampleur. Balzac arrondissait le madrigal, Voiture l'aiguise. Ce dernier est plus libre, plus sautillant dans son allure, plus recherché dans ses *concocti*, plus entortillé dans les replis parfumés de ses compliments ; il creuse davantage un frivole rapport, il est plus profond dans le faux, plus riche de clinquant, plus étincelant de paillettes. Il dit encore moins de choses en plus de paroles. Il s'entend mieux à combiner les allusions légères, les jolies caprices de langage qui ont cours dans sa société. Balzac avait au moins quelques idées générales : ici tout est local, c'est l'esprit d'une réunion d'initiés, c'est un papillotage de petits mens jolis, d'imperceptibles détails, d'énigmes de galanterie

¹ Né en 1598 à Amiens, mort en 1648. — Œuvres : des lettres et des poésies ; *Histoire d'Alcidolis et de Zélide*, roman non achevé ; quelques poésies latines, espagnoles, italiennes. Édition 1729, 2 vol. in-12.

² Lettre de Voiture à M^{lle} de Rambouillet.

qui exigent souvent du lecteur l'attention la plus spirituelle enfant de douze ans, Mlle de Bouville, Mme de Longueville, a caractérisé Voiture les critiques ; elle était d'avis qu'*il fallait le consacrer*¹. Lui-même plaisantait agréablement de ses boies ; car, à la différence de Balzac, Voiture est *moins que s'il était véritablement un simple* par ses charmants défauts, ses contemporains le plus parfait des écrivains ; on se disputait Condé, les Grammont, les La Valette, les d'Aubignés, correspondants du fils d'un marchand de vin. Balzac fut entraîné par ce torrent d'admiration ; il plaça Voiture auprès d'Horace. Cet engouement doit être exagéré ; il n'est jamais inexplicable. Comme Voiture faisait rentrer dans la littérature française ce que la France aime le mieux, l'esprit. Ses écrits étaient une réaction contre le genre ennuyeux si cultivé au dix-septième siècle. La nation reconnaissante pardonna beaucoup à son premier, ne voulut être qu'un homme du dix-septième siècle fut l'enfant gâté de l'opinion publique².

Au-dessous de Balzac et de Voiture se classe la dernière partie du dix-septième siècle, des noms qu'il est injuste d'oublier, tels que Mainard, écho affaibli de Segrais, bel esprit et agréable poète ; Benserade par son sonnet de *Job*, rival du sonnet à *Uranie* de l'emphatique Brébœuf, traducteur de Lucain, c'est-à-dire, auteur d'une *Pharsale aux provinces si chères* ; le nain de Julie, petit, laid et spirituel abbé Richelieu l'évêché de Grasse, en échange d'un évêché du *Benedicite* ; Chapelain, homme de mérite, mairien et critique distingué, qui eut le malheur d'être poète épique, et le ridicule d'attenter au plus grand de notre histoire : Boileau a trop vengé Jeanne d'Arc.

1. Lettre de Voiture à Mlle Paulet.

2. On trouvera plus de détails sur la société de l'hôtel de Balzac et Voiture, dans notre *Tableau du dix-septième siècle*.

3. L'auteur de cette Histoire littéraire n'a plus le droit de parler de *Pharsale*, ni peut-être, hélas ! de Brébœuf.

essais épiques eurent alors le même succès. Le matamore Scudéry¹, gouverneur de Notre-Dame de la Garde, poète guerrier qui se vantait d'avoir usé plus de mèches en arquebuses qu'en chandelles, ne put néanmoins triompher d'*Alaric*. Il se dédommagea en mettant la main aux romans héroïques de sa bibliothèque, où il jeta des descriptions de batailles. Le badin et cynique Saint-Amant s'avisa tout à coup d'emboucher la trompette,

Et poursuivant Moïse à travers les déserts,
Vint avec Pharaon se noyer dans les mers².

A l'exemple de Boileau, nous passerons ici sous silence le filsuite Lemoine, auteur d'un *Saint Louis*. « Il est trop fou pour que j'en dise du bien, écrivait le satirique, et trop poète pour que j'en dise du mal. » A côté de ces parodies involontaires de l'épopée vint se placer la parodie moqueuse, le grotesque Scarron, aussi bizarre dans son esprit que difforme dans son corps. Tout perclus et défiguré, ce spirituel malade fit le monde à son image ; il transforma l'héroïsme en ridicule, composa le *Typhon* et travestit l'*Enéide*. Une telle plume devait jouer le premier rôle dans les pamphlets de la Fronde et briller dans les *Mazarinades*. Mais sa galeté fit œuvre de bon goût lorsque, à l'exemple de l'Espagnol Rojas Villandrando, il composa le *Roman comique*, et remporta sur les romans de métaphysique amoureuse une victoire analogue à celle de Cervantes sur les divagations chevaleresques. A la même école, où l'esprit domine plus que la décence, appartenait Barrasin, tour à tour historien, érudit et poète, qui a fait des lettres plutôt un délassement qu'une étude, et s'est élevé bien au-dessus du médiocre sans attendre le vrai beau³. Ces muses peu révérencieuses, le salon bleu d'Arthénice

1. George de Scudéry, né au Havre en 1601 ; mort en 1667. — Œuvres : six pièces de théâtre, poésies diverses, *Alaric*, épopée, *le Voyage fortuné* de Don Quichotte ; des discours et des traductions.

2. Boileau, *Art poétique*.

3. Germain, *Essais d'histoire littéraire*. On trouve dans cet ouvrage, d'une écriture ingénieuse et savante, rapportée la manière de M. Villamain, d'excellentes notices sur la plupart des auteurs secondaires que nous citons ici avec reconnaissance.

oppose un doux et harmonieux poète, le malin Malherbe, Racan, qui surpasse autant son maître par le sentiment et la grâce qu'il lui est inférieur pour la régularité¹. Seul au milieu d'une société qui n'a conservé l'intelligence et l'amour de la campagne virgilien semble avoir passé dans ses vers, il fait pressentir Racine.

CHAPITRE XXX.

LE THÉÂTRE SOUS RICHELIEU

Prédécesseurs de Corneille. — Corneille

Prédécesseurs de Corneille.

Scudéry, Racan, Scarron et un grand nombre de contemporains, ne se bornèrent point à obtenir le silence silencieux de la lecture : ils ambitionnèrent l'éclatante, dont la possibilité seule était l'indépendance social. Ils travaillèrent pour le théâtre. Quel que soit chez les modernes la publicité des représentations scéniques, toutefois il y avait déjà loin de ce qui se faisait à tous, aux coteries privilégiées où dominait Molière et Balzac. La littérature française faisait appel elle sentait devant elle un public.

Le théâtre, en effet, venait de sortir des cloisons renfermé avec Jodelle et Garnier. Les confrères dépossédés de leurs mystères par l'arrêt de la censure à vivre chétivement de farces, de moralités avaient enfin cédé l'hôtel de Bourgogne à une

1. Honorat de Bueil, marquis de Racan, naquit en 1618 et mourut en 1670. — Voyez mon *Tableau de la littérature du septième siècle*, p. 181.

tables comédiens. Cette compagnie, un peu moins misérable que ses sœurs vagabondes, qui erraient sur les grandes routes, exposées à tous les accidents du *Roman comique*, avait pour chef, pour directeur, pour fournisseur universel, le poète ou plutôt le manufacturier tragique Alexandre Hardy¹. Pendant trente ans, sa verve intarissable suffit aux besoins des acteurs et à la curiosité du public. On assure qu'il composa sept cents pièces : il nous en reste quarante et une, toutes en vers. Une semaine lui suffisait pour inventer, écrire et livrer une tragédie. Hardy imitait ainsi les auteurs espagnols. Il faisait mieux : il les pillait ; les nouvelles de Cervantes et les pièces de Lope de Vega étaient sa mine d'or. Il y puisait sans règle, sans goût, entassant au lieu de choisir, traduisant au lieu de refondre. Il y avait pourtant dans cet homme de l'audace, de l'énergie d'expression et une remarquable entente de la scène. A défaut de l'art qui dispose, il avait l'instinct de l'effet : il savait deviner et saisir une situation intéressante. C'est par là qu'il s'emparait de son public. Placé entre deux genres divers d'affectation, il avait eu le bon esprit de préférer les Espagnols aux Italiens, les coups de théâtre à l'afféterie. « Les vers tragiques, disait-il, doivent avoir une mâle vigueur, être constamment soutenus, sans pointes, sans prose rimée, sans faire d'une mouche un éléphant. » La théorie de Hardy valait mieux que sa pratique. Il avait plutôt le sentiment du bien que la force de l'accomplir. Toutefois il faut lui savoir gré de s'être soustrait au joug des *précieuses*, et d'avoir forcé les spectateurs d'applaudir autre chose que ce qu'ils vantaient.

Le bel esprit de l'hôtel de Rambouillet descendit pourtant sur la scène. C'était le langage du grand monde ; et le public ne veut pas être peuple. Théophile Viaud², poète remarquable par son imagination dans les détails du style, mais sans invention comme sans goût, fit jouer *Pyrame et Thisbé*.

1. Né à Paris en 1564, mort en 1620.

2. Né dans l'Agenois en 1590, mort en 1626 — Œuvres : odes, stances et sonnets, tragédies : *la Mort de Socrate* en prose et en vers — Voir, sur les ouvrages et le talent de Théophile Viaud, mon *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle*, p. 304, 344 et suivantes.

Gongora avait traité le même sujet dans un où il avait prodigué toute l'affectation qui a r célèbre. Théophile profita du modèle : ses pe lèrent à ravir la langue des *alcôvistes*, et e dialogue des plus brillants *conceptos*. Thisbé monologue d'ouverture :

Il m'est ici permis de te nommer, Pyrame
Il m'est ici permis de t'appeler mon âme.
Mon âme? qu'ai-je dit? C'est fort mal dis
Car l'âme nous fait vivre, et tu me fais m
Il est vrai que la mort que ton amour me
Est aussi seulement ce que j'appelle vivre

Pyrame ne restait pas en arrière en fait d'esp langage :

Ma maîtresse m'attend : afin de me compl
L'autre soleil s'en va quand celui-ci m'écl

Et, s'approchant de la fente pratiquée dans la sépare de sa bien-aimée, il ajoutait :

Ici, cruels parents, malgré vos dures lois,
Nous faisons un passage à nos timides voi
Ici, nos cœurs ouverts, malgré vos tyrann
Se font entre-baiser nos volontés unies.
Conseillers inhumains, pères sans amitié,
Voyez comme ce marbre est fendu de piti
Et qu'à notre douleur, le sein de ces mura
Pour recéler nos feux s'entr'ouvre les entr

On trouvait surtout du dernier galant l'exclam
Thisbé apercevant le poignard dont son amar
percer :

Ah! voilà le poignard qui du sang de son
S'est souillé lâchement! il en rougit, le tr

our le coup, les *Cultoristes* étaient vaincus : l' avait rien trouvé de pareil. Aussi Scudéry s'é un langage digne du chef-d'œuvre qu'il admir mauvais qu'en ce qu'il est trop bon; car exce

n'ont point de mémoire, il ne se trouve personne qui ne le sache par cœur; de sorte que sa rareté empêche qu'il ne soit rare. »

Nous laissons à penser si l'auteur d'*Alaric*, si le complice des romans héroïques d'*Artamène* et de *Clélie* s'évertua pour imiter ce qu'il admirait si bien. Il eut à son tour un tel succès qu'à la première représentation de l'*Amour tyrannique*, les portiers de la salle furent écrasés par la foule. Quoique fâcheux pour les portiers, cet empressement du public pour les plaisirs de l'esprit est un fait moral de la plus haute importance.

Les poètes se précipitaient vers la scène avec non moins d'ardeur. Nous retrouvons encore les noms de quatre-vingt-seize poètes dramatiques contemporains de Hardy et témoins des débuts du grand Corneille. Il est vrai qu'il en surnage un bien petit nombre dans ce vaste débordement. L'histoire littéraire doit pourtant un souvenir à Mairet, à Tristan et à Duryer. Mairet tendit une main à l'Italie et l'autre à l'Espagne : sa *Sophonisbe*, empruntée à Trissin, semblait avoir été retouchée par Marino ou par Gongora; son *Duc d'Ossone*, tiré de Christoval de Silva, avait encore toute sa physionomie castillane. Le traducteur s'était contenté d'ajouter à la versification un peu d'enflure et de trivialité. Tristan avait plus d'âme et de poésie que Mairet : ses succès furent plus sérieux et plus durables. Sa *Marianne*, imitée du *Tetrarca de Jérusalem* de Calderon, arracha des larmes au cardinal de Richelieu, et l'auteur qui jouait Hérode faillit succomber à son émotion. Duryer fut très-supérieur à Tristan et à Mairet. Son vers est souvent large, facile, sentencieux; mais une mollesse italienne énerve chez lui les plus belles situations et dénature les plus beaux caractères. Son *Saul* est la plus remarquable de ses pièces.

Enfin, il est un nom plus glorieux qui, par ses débuts, se rattache à cette période et mériterait une gloire plus grande si ses chefs-d'œuvre devaient y trouver place. Rotrou¹, dont

¹ Jean de Rotrou, né à Drux en 1609, mourut en 1650. Lieutenant par son père du bailliage de cette ville, il succomba à une épidémie après avoir refusé d'abandonner son poste.

la mort héroïque révèle une grande âme, pri talent, avait la main plus ferme que Hardy et rains. Mais, pressé par la pauvreté, il imita comédies espagnoles, telles que *Ocasión per Alfreda* et autres de Lope de Vega. Il n'avait ans quand il fit paraître sa première tragi-comédie ou le *Mort amoureux* (1628). *Antic Bélisaire* (1643), pièces remplies de vieux délités nouvelles, sont postérieures au *Cid* de Corneille ainsi que le *Véritable Saint Genais* (1646), où scène sublime, et *Venceslas* (1647), tragi-comédie de Francisco de Rojas, qui porte la mâle empreinte de Rotrou, et qui mit le comble à sa réputation.

Corneille.

Cependant un jeune provincial, avocat méreux de Rouen, Pierre Corneille¹, arrivait à Paris avec une comédie intitulée *Mélite*, à laquelle il ajouta pour sœurs : *Clitandre*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Place Royale*. Le jeune poète commença ce qu'il devait réformer bientôt. On peut juger de ces pièces par l'argument de la première, qu'il lui-même en ces termes :

« Érase, amoureux de Mélite, la fait connaître à Tircis, et devenu peu après jaloux de leur hantise des lettres d'amour supposées de la part de Clitandre, accordé de Chloris, sœur de Tircis. Phéras résolu, par l'artifice et les persuasions d'Érase, fait Chloris pour Mélite, montre ces lettres à Tircis, qui, aimant tomber en désespoir, se retire chez Lydie pour donner à Mélite de fausses alarmes de sa mort. Mélite, à cette nouvelle, et témoignant par là son affection, se désabuse et fait revenir Tircis, qui l'épouse. Cependant, ayant vu Mélite pâmée, la croit morte, et en parle à Érase aussi bien que la mort de Tircis. Érase

1. Né le 6 juin 1606 ; mort le 1^{er} octobre 1684.

remords, entre en folie : et remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis sont vivants, il va lui demander pardon de sa fourbe, et obtient de ces deux amants Chloris, qui ne voulait plus de Philandre après sa légèreté. »

Cet incroyable *imbroglio* eut un succès prodigieux. La vogue en fut si grande que les comédiens se virent obligés de se séparer en deux troupes, pour le jouer au Marais en même temps qu'à l'hôtel de Bourgogne. On admirait avec quelle habileté l'auteur avait su *brouiller quatre amants par une seule intrigue*. On y applaudissait de spirituelles pensées, des analyses de sentiments dignes de plaire à Julie d'Angennes. Un personnage disait :

Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival,
Et toujours balancé d'un contre-poids égal,
J'ai honte de me voir insensible ou perfide :
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide ;
Entre ces mouvements mon esprit partagé
Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

Il écrivait à sa maîtresse, pour se consoler de ses rigueurs :

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouva chez cette belle une extrême froideur,
Et que, sans être aimé, je brûle pour Mélite :
Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux o'an our et de mérite,
Elle a tout le mérite et moi j'ai tout l'amour.

Sans doute ce n'était point là de la comédie : c'étaient au moins d'ingénieuses choses qui durent ravir les lectrices de Voiture. Ces premières pièces de Corneille avaient un mérite plus vrai, pour lequel l'auteur dut demander grâce au public : son style, comparé à celui des auteurs contemporains, semblait un peu trop naturel. « Il se rencontre, dit-il, un particulier désavantage pour moi, vu que ma façon d'écrire étant simple et familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. » C'était alors un principe reçu que la poésie, dans tous ses genres, était un langage à part, tout différent de celui de la vie réelle ; un poème était un travail de lan-

taisie, une espèce de broderie qu'on faisait avec fois qu'un écrivain avait arboré la rime, sa pen son langage, devenait une chose de convention, n'avait rien à voir. Corneille, dès ses premiers mença à comprendre qu'il n'en devait pas être ain de la scène les nourrices, les parasites, les vaie il s'efforça de faire parler à ses acteurs *le langa nêtes gens*. De toutes les invraisemblances du th garda que le tutoiement entre les *amoureux*. I agréablement, dans sa *Galerie*, du jargon qui scène.

.... Je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poètes.
C'est tout un autre jeu : le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet (salon).
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roses, d'un beau j
Ait rien à démêler avecque notre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
On te tire souvent sur un original
A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal.

Le bon sens et l'esprit, tels sont les deux car: éclatent dans Corneille en attendant la révélation Le sens commun, qui était d'abord toute sa règle, lu encore, c'est lui qui nous l'apprend, l'unité d'action l'unité de lieu plus ou moins sévèrement compris donna, dit-il, de l'aversion pour cet horrible dérègl mettait Paris, Rome et Constantinople sur le même Corneille resserra le sien dans une seule ville.

Ainsi l'esprit classique de la Renaissance se ré lui-même en France, sur cette terre de la tradition Corneille apprit bientôt avec étonnement qu'il e règles. Tous les doctes, tous les beaux esprits du Chapelain, les Sarrasin, les Desmaretz, et surto d'Aubignac, le grand législateur du théâtre¹, s'étaien

¹. Auteur de *la Pratique du théâtre*

sur le dogme des *trois unités*. Mairet et Scudéry adhérèrent au symbole aristotélique, qui eut bientôt pour lui un suffrage très décisif. Armand du Plessis, cardinal-duc de Richelieu, ambitionnant toutes les gloires, s'était fait auteur dramatique. Il était père ou parrain de *Mirame*, tragi-comédie signée par Molière, pour laquelle il fit construire la salle magnifique du Palais-Cardinal (Royal)¹. Il esquissait parfois, entre deux ans de campagne, un plan de tragédie, qu'il faisait exécuter par sa brigade de poètes. On en comptait cinq : Corneille, désigné par ses premiers succès, en faisait partie avec Boisrobert, Colletet, de l'Estoile et Rotrou. C'est ainsi que furent composés *les Tuileries*, *l'Aveugle de Smyrne* et *la Grande Pastorale*. Chaque poète faisait son acte, le cardinal jugeait, dirigeait et payait. Un jour, transporté d'admiration à la lecture de la description que Colletet avait faite du bassin des Tuileries, il lui donna soixante pistoles pour les quatre vers suivants : « Le roi, ajoutait-il obligeamment, n'est pas assez riche pour payer les autres. »

A même temps j'ai vu sur le bord d'un ruisseau
La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

L'Éminence proposait toutefois un changement dans la rade, elle aurait voulu dire :

La cane *barbotter* dans la bourbe de l'eau.

Colletet ne voulut pas lui donner cette satisfaction, malgré ses cinquante pistoles.

Corneille fut plus indocile encore : il s'avisa de changer quelque chose au plan du troisième acte dont il était chargé. Cette indiscipline déplut au cardinal, qui licencia le poète, tant qu'il n'avait pas *l'esprit de suite*.

Heureusement pour la tragédie, Richelieu avait raison :

Cette salle, brûlée, en 1763 fut reconstruite et incendiée de nouveau en

Corneille n'avait pas l'esprit de soumission qui ment une direction donnée. Son génie s'annonç quelques traits sublimes de sa *Médée* (1635). La

.... Que vous reste-t-il contre tant d'ennemis
— Moi!

fut le *Je pense, donc je suis* de la tragédie française ce théâtre héroïque qui allait se fonder, ce philosophie, sur la puissance de la personnalité humaine.

L'originalité française prédominait peu à peu l'influence espagnole ; Richelieu effaçait Anne d'Autriche pour mieux marquer cette émancipation, le premier grand œuvre de Corneille fut un sujet espagnol traité par un génie français. Un vieux courtisan retiré à Rochefort-Chalon, avait signalé à son jeune compatriote un grand poète de Guillen de Castro, la jeunesse du Cid (*las Mors de Cid*). C'était peut-être de toutes les comédies espagnoles celle qui s'éloignait le plus du présent de l'Espagne, pour aller se perdre dans son passé héroïque. Elle respire cette fierté, cette indépendance superbe des grands vassaux du moyen âge. Elle n'en était que plus nationale. Les exploits de son héros, sa rude générosité, son indomptable valeur, sa loyauté, sa rupture, sa foi enthousiaste ; tous les traits de ce tableau poétique étaient pour ainsi dire le patrimoine de l'Espagne. L'honneur castillan pouvait s'y mirer et se glorifier. Il semblait que les vieilles traditions, les vieilles coutumes populaires eussent pris un corps, une existence, pour descendre sur la scène et parler aux yeux. On voit dans Guillen l'armement de *Rodrigue*, l'amour fier de l'infante *Urraca*, le soufflet donné par le comte à la présence du roi *Ferdinand*, l'épreuve bizarre posée par *D. Diègue*, sonde le courage de ses enfants en leur serrant convulsivement les mains, le retour sur la scène du héros insulté avec sa joue frottée du sang de l'offenseur, le héros qui apparaît à *Rodrigue* sous les traits dégoûtants

1. H. Martin, *Histoire de France*, liv. XIII, p. 552.

lépreux, et le poète tirait un effet sublime de certains détails vulgaires et repoussants qu'un public espagnol pouvait seul supporter. Le récit du combat contre les Mores était fait avec toute la naïveté familière d'un berger, et son langage populaire faisait un appel toujours entendu aux haines religieuses du peuple castillan. Puis l'action continuait après le mariage de Chimène : on assistait au siège de Calahorra, aux combats héroïques des fils d'Arias, ce *vieil Horace* de l'Espagne. Les personnages affluaient sur la scène, les événements se succédaient sans relâche, sans fatigue ; mais l'action idéale semblait s'effacer sous cette agitation tout extérieure, et se cacher derrière tant de panaches ondoyants, tant de brillantes

Corneille ne pouvait prétendre nous intéresser à ces souvenirs tout personnels d'une nation voisine. C'est l'action idéale, éclipse chez le poète espagnol, qu'il dégage et fait saillir. C'est le combat moral de l'honneur et de l'amour dans Rodrigue, de l'amour et du devoir dans Chimène, qu'il place au premier plan dans son immortelle tragédie du *Cid* (1636).

Corneille trouva dans ce sujet la révélation de son génie : il y découvrit le principe tragique qui fit désormais toute sa force. L'admiration fut le sentiment qu'il chercha à faire naître ; mais de ce sentiment naturellement calme il fit une passion aussi entraînante que noble. Du premier pas Corneille atteignit le but suprême de l'art : il sut à la fois émouvoir les âmes et les agrandir. Tel est l'objet principal de cette imitation de génie. La couleur locale n'y est pas omise, mais subordonnée ; les figures sont tout ; le peintre néglige la draperie ; il se montre vraiment français, non-seulement parce qu'il évite d'être Espagnol, mais encore parce qu'il s'attache à ce qui est général, universel, humain. En cela il fut merveilleusement servi par la règle sévère qu'avait adoptée la tragédie française. L'unité d'action, de temps et de lieu, bannissant les épisodes, les longueurs, les distractions ; l'intérêt se concentrait par cette compression des événements. La tragédie devenait un problème moral, posé par le début, discuté par les péripéties, résolu par le dénouement. Avec *le Cid* la forme de la tragédie française, créée d'abord par le hasard, par l'im-

tation, par l'instinct national, trouva enfin l'âme qui devait la faire mouvoir, la torce vivante qui en justifiait la structure.

Ce n'est pas à dire qu'outre le sujet même, il ne restât rien de castillan dans *le Cid*. Corneille alla chercher en Espagne, comme plus tard dans l'antiquité classique, cette élévation d'âme, cette vigueur de pensée que la littérature française avait trop perdue. Il jeta sur les passions de ses personnages quelques teintes ardentes de ce ciel du Midi. Le langage de ses deux amants ressemble à une musique mélodieuse et noble. Il y a dans cette tragédie quelque chose de jeune, de frais qui va jusqu'à l'âme et adoucit l'admiration. Aussi son apparition fut-elle saluée d'un cri d'enthousiasme. Les fureurs comiques de Scudéry, la jalousie de Richelieu, les taquineries de l'Académie française n'y purent rien. Le public la loua par un proverbe. *Beau comme le Cid*, devint la formule de ses éloges les plus exagérés¹.

Corneille fit en sorte que le proverbe passât de mode. Une série de chefs-d'œuvre égalèrent et même surpassèrent *le Cid*. D'abord le génie du poète se transporta sur la terre classique de l'héroïsme, à Rome. Lope avait fait un *Horace* (*Honrado Hermano*); Corneille préféra avec raison s'en tenir à celui de Tite Live (1639). Mais il lui fit subir la même transformation qu'au *Cid*. Ses personnages furent moins des Romains que des personnifications variées de l'héroïsme. De Camille au vieil Horace s'élève comme une échelle de magnanimité : sa base repose sur les sentiments naturels de la jeune fille pour monter de degrés en degrés jusqu'à l'impassible dévouement du vieillard, dont la tête blanchie domine tous ces orages de la passion, et apparaît sublime de calme et de noblesse. Ces hommes-là ne sont pas nés à Rome ; ils ont du sang espagnol dans les veines ; ils descendent de Sénèque et de Lucain, ils sont sortis d'une idée abstraite de Balzac (*Dissertation sur le Romain*), échauffée par le génie de Corneille. Le poète put dire comme son Sertorius :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

1. Le peuple espagnol avait dit aussi, pour désigner un objet magnifique.
Es de Lope.

Corneille devait monter plus haut encore. *Le Cid* était une imitation : le poète français en partageait la gloire avec l'inventeur ; *Horace* renfermait une double action : les deux derniers actes se détachaient un peu de l'ensemble et en ralentissaient la marche. Pour trouver le chef-d'œuvre où Corneille se déploie tout entier, il faut choisir entre *Cinna* (1639) et *Polyeucte* (1640). Chose remarquable ! l'une de ces pièces est l'apothéose de la monarchie, l'autre le triomphe de la religion, deux des principes de vie qui doivent animer le dix-septième siècle ! Le troisième principe, l'influence des femmes, l'amour, était réservé à Racine. Nos grands poètes dramatiques ont toujours été universels dans leurs sujets et nationaux dans leurs inspirations. La matière de leurs poèmes c'est le monde entier : l'âme qu'ils y jettent, c'est la pensée de la France.

Cinna est une conception dramatique d'une grandeur imposante, c'est la royauté divinisée par la clémence. L'unité d'action s'y forme de deux intérêts subordonnés. Le premier acte est franchement républicain : le poète, épris de toute grande chose, s'y livre sans restriction à ses instincts de liberté ; son âme est toute aux conspirateurs, sa haine toute au tyran. Mais au-dessus de l'imagination qui s'abandonne, il y a la raison qui veille, il y a le plan général qui se charge de tout réduire à une sévère unité : dès le second acte l'usurpateur s'absout par la magnanimité, par le remords, et surtout par l'empire ; le diadème descend sur son front comme une expiation céleste :

Tous les crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne.

L'enthousiasme républicain n'est plus que le piédestal sur lequel va s'élever la statue colossale de la monarchie. Qu'il est grand, qu'il est beau dans son magnanime pardon cet homme maître de soi comme de l'univers !

O siècles, ô mémoire !
Conservez à jamais ma dernière victoire !
Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie !

Et tout plie sous cette héroïque grandeur : Cinq déjà flétris par l'alliage impur qui ternissait les patriotiques, tombent vaincus à ses pieds ; la terrible-même, cette *adorable furie*, qui seule avait qu'à la dernière scène du dernier acte son inébranlable se rend enfin à l'irrésistible puissance de la géante entraîne avec elle l'admiration universelle et l'attention de tous les spectateurs vers l'*Auguste* français, idéal, qui est bien loin de ressembler à l'*Auguste*

Dans *Polyeucte* la conception est plus hardie et l'exécution plus parfaite. Toutes les passions, même les plus violentes, celles dont le développement avait fait le triomphe de Corneille, sont reléguées au second plan, dans la partie inférieure de l'œuvre. C'est *Pauline*, la chaste, le dévoué, sacrifié au devoir ; c'est *Sévère*, le vaillant, l'héroïque soldat, le généreux rival, les deux éléments magnanimes, mais tout humains, forment les fondements de l'édifice. Au-dessus et dans une région plus élevée se déploie une passion d'un genre nouveau, l'extase religieuse, la soif du martyre. Elle s'allume sous nos yeux, par un coup de théâtre admirable ; quand le baptême a touché le front du néophyte, cet homme qui tout à l'heure hésitait, temporisait, s'élance au-devant des tourments, et étonne le zèle même du vieux chrétien. Quand une fois il a conquis son droit au supplice, sa sainte figure prend une sérénité divine, son enthousiasme calme et pur : il semble vivre déjà dans le ciel et planer avec une angélique compassion sur les mouvements de terreur, d'amour et de pitié terrestres qui l'excitent et ne partagent pas. Tous les autres personnages ont les regards fixés sur lui ; leur sort à tous dépend de sa volonté et cependant impassible, le front illuminé d'un rayon divin, les yeux fixés sur l'invisible objet de son amour, comme Dante, par l'attraction sainte du regard, s'élève au-dessus du sublime, il monte à la mort, à la gloire. L'idéal divin de la poésie n'avait été révélé sur la scène par une si pure splendeur.

Le Cid avait triomphé des pédants, à l'aide d'un

tion espagnole : *Polyeucte* triompha des beaux esprits, grâce au sublime chrétien. Corneille avait lu son chef-d'œuvre à l'hôtel de Rambouillet. Quelques jours après, M. de Voiture vint trouver le poète et prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avait pas réussi comme il le pensait, *que surtout le christianisme avait infiniment déplu*. *Polyeucte* au théâtre ne rencontra que des admirateurs. Le public, affranchi de la direction des ruelles, faisant acte de majorité.

Nous devons remarquer que la tragédie de *Polyeucte* fut l'une des dernières et la plus sublime forme du drame chrétien tel que l'avait conçu et essayé le moyen âge, tel que Calderon le reproduisit sur la scène espagnole. Ce fut un véritable *mystère*, animé et passionné par l'exaltation héroïque propre au génie de Corneille.

Après *Cinna* et *Polyeucte* le poète ne pouvait plus grandir ; il ne pouvait que varier et multiplier ses productions. Dans *la Mort de Pompée* (1642), il eut la gloire de lutter avec Lucain, son maître, et de le surpasser en créant sa fière Cornélie ; dans *le Menteur* (1642), imité de la *Verdad sospechosa* d'Alarcon, il révéla la vraie comédie à Molière ; avec *Rodogune* (1644), il ouvrit une nouvelle source de pathétique, la terreur. *Heracles* (1649), qu'on a cru longtemps l'imitation d'une pièce espagnole, en est au contraire l'original ; Calderon en fit entrer les incidents et les personnages dans une assez médiocre féerie (*En esta vida todo es verdad y todo mentira*) donnée en 1664. Mais *D. Sanche d'Aragon* (1650) ne fut que la reproduction trop fidèle d'un modèle imparfait (*el Palacio confuso*) de Lope de Vega. Corneille cherchait alors moins à perfectionner le théâtre français qu'à en étendre les limites. « Vous connaissez l'humeur de nos Français, dit-il : ils aiment la nouveauté, et je hasarde *non tam meliora quam nova*, dans l'espérance de les mieux divertir. » Cette ambition fut couronnée du plus heureux succès dans *Nicomède* (1650). Il y sut, par un hardi mélange du familier et du sublime, ouvrir à l'ironie les portes de la tragédie. Après avoir, dans ses œuvres précédentes, glorifié si souvent les Romains, il les écrase cette fois par la supériorité toute morale d'un jeune héros, élève et héritier d'Annibal. La muse de Corneille, grande au

milieu de ses vieux Romains, peut dire ici d'elle-même, comme sa Cornélie :

Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus.

Dans *Nicomède*, dédaignant tout appui secondaire, elle ne fait appel qu'au seul sentiment de l'admiration. C'est l'élément cornélien dans toute sa pureté. On conçoit cependant ce qu'il y a de dangereux cette élimination hardie du pathétique ordinaire. Il ne suffit pas d'élever les âmes, il faut les intéresser, les émouvoir. Corneille l'oublia trop dans les tragédies qui terminèrent sa longue carrière. De là surtout les échecs qui l'attristèrent. Quand une fois la splendeur de son génie fut éclipsée par l'âge, l'art, qui chez Corneille avait toujours été très-inégal, ne suffit plus pour animer ses conceptions imparfaites. L'ange des hautes pensées était remonté vers le ciel.

Si nous voulons maintenant considérer la manière générale et le style de ce grand homme, nous ne pourrions mieux faire que d'emprunter au plus artiste de nos critiques le jugement où il les a si bien appréciés.

« Les personnages de Corneille, dit M. Sainte-Beuve, sont grands, généreux, vaillants, tout en dehors, hauts de tête et nobles de cœur. Nourris la plupart dans une discipline austère, ils ont sans cesse à la bouche des maximes auxquelles ils rangent leur vie; et comme ils ne s'en écartent jamais, on n'a pas de peine à les saisir; un coup d'œil suffit : ce qui est presque le contraire des personnages de Shakspeare et de ses caractères humains en cette vie. La moralité de ses héros est sans tache : comme pères, comme amants, comme amis ou ennemis, on les admire et on les honore. Aux endroits pathétiques ils ont des accents sublimes qui enlèvent et font pleurer. Mais ses rivaux et ses maris ont quelquefois une teinte de ridicule.... Ses tyrans et ses marâtres sont tout d'une pièce comme ses héros, méchants d'un bout à l'autre, et encore, à l'aspect d'une belle action, leur arrive-t-il quelquefois de faire volte-face, de se retourner subitement à la vertu.... Les

ses de Corneille ont l'esprit formaliste et pointilleux, ils excellent sur l'étiquette; ils raisonnent longuement et ont à haute voix avec eux-mêmes jusque dans leur passage. Ses héroïnes, ses *adorables furies* se ressemblent toutes : leur amour est subtil, combiné, alambiqué, plus de la tête que du cœur. On sent que Corneille connaît peu les femmes....

Le style de Corneille est le mérite par lequel il excelle, à dire.... Il me semble, avec ses négligences, une des plus belles manières du siècle qui ont Molière et Bossuet. Le style du poète est rude, sévère et vigoureuse.... Il y a peu de couleur et de couleur dans ce style. Il est chaud plutôt qu'étant; il tourne volontiers à l'abstrait, et l'imagination se tourne à la pensée et au raisonnement.... En somme, Corneille est un génie pur, incomplet avec ses hautes parties et ses lacunes, me fait l'effet de ces grands arbres, nus, rugueux, et monotones par le tronc, et garnis de rameaux et de verdure seulement à leur sommet. Ils sont forts, puis gigantesques, peu touffus; une sève abondante y monte; mais on n'attend ni abri, ni ombrage, ni fleurs. Ils se couvrent tard, se dépouillent tôt et vivent longtemps à demi défilés. Même après que leur front chauve a livré ses os au vent d'automne, leur nature vivace jette encore quelques droits des rameaux perdus et de vertes poussées. Quand ils meurent, ils ressemblent par leurs craquements et leurs débris, à ce tronc chargé d'armures, auquel Lucain a comparé le grand Pompée¹. »

Revenons nos observations sur Corneille par un mot de M. de Sévigné qui les résume sous la forme la plus heureuse et la plus franche.

« Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de se précipiter vers en faveur des divines et sublimes beautés qui se transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi; et, en un mot, c'est le bon goût; tenez-vous-y. »

« Substituer l'idée à l'image; faire percer, à travers les jeux

¹ *Épigrammes et Portraits littéraires*, t. I, article Corneille.

d'esprit et de la mode, la pensée noble, grande et austère, inventer la poésie de la passion et d'être fut le rôle littéraire de Corneille. C'est par là qu'il fut vraiment national. Grâce à lui, la France, échappée à l'Espagne, se retrouvait elle-même, mais enrichie du génie d'un homme. Elle recueillait la tradition en lui imprimant le cachet de sa civilisation ; elle empruntait des inspirations étrangères, mais en les transformant elle en faisait quelque chose d'universel, elle en faisait le patrimoine commun de l'humanité. Par là sa poésie prit sa véritable place à la suite de celles d'Athènes et elle mérita d'être appelée classique.

Ainsi, dès la première partie du dix-septième siècle le génie français avait atteint son idéal dans la splendeur et en même temps il le poursuivait dans celle qui ne faisait pas de moins glorieuses conquêtes. Nous ne pouvons donc avec notre insuffisance, ne nous permettons pas dans cette nouvelle carrière ses merveilles : nous jetterons seulement un regard sur la philosophie au sommet où se joignent les deux versants de la science et des lettres.

CHAPITRE XXXI.

PHILOSOPHIE ET ÉLOQUENCE

Descartes. — Pascal et Port-Royal.

Descartes.

Le dix-septième siècle s'annonce, dès sa naissance, comme une époque véritablement organique. Toutes les sciences, tous les arts s'y soumettent aux lois d'une harmonie. On dirait qu'une seule pensée, une seule âme plane sur tout.

sein s'exprime tour à tour par ces divers organes. C'est le sentiment chrétien dans toute sa vérité, le spiritualisme, qui se répand, comme la vie, dans la société française et anime tout ce grand corps,

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

La science et la poésie semblent y être deux dialectes de la même langue : Descartes est le Corneille de la philosophie. L'un et l'autre prennent la responsabilité morale et libre pour base de leurs travaux. Corneille avait écarté de la scène le fracas des événements extérieurs, les incidents fortuits, les complications étrangères, qui chez les Espagnols étouffaient trop souvent l'action idéale et le jeu des caractères; il avait cherché le ressort du drame dans l'âme humaine. La tragédie française avait quelque chose d'abstrait; c'était de la psychologie en action. Ce que le poète avait fait par génie, par inspiration, le philosophe va le prescrire comme une loi; il va élever l'instinct de l'artiste à l'autorité d'une méthode.

Quelle différence entre la philosophie du dix-septième siècle et les nobles mais vagues aspirations du seizième! celui-ci était une époque révolutionnaire, une insurrection tumultueuse contre le moyen âge. Tous les systèmes y fermentaient dans une immense confusion. L'homme du temps c'était Montaigne, savant, curieux et tranquillement sceptique. Bientôt après, les flammes du bûcher dévoraient à Toulouse le néo-péripatéticien Lucinio Vanini (1619), coupable d'avoir divinisé les forces de la nature, et à Rome l'illustre Giordano Bruno (1600), héritier du néo-platonisme et égaré dans les séduisantes illusions des Alexandrins. La nouvelle philosophie avait ses Ioniens et ses Éléatiques en attendant son Socrate.

René Descartes naquit à la Haye, en Touraine, le 31 mars 1596¹. A seize ans il avait épuisé la science contemporaine et en avait senti le vide; mais au lieu de s'abandonner molle-

1. Il mourut en Suède en 1650. — Principaux ouvrages philosophiques : *Principes de la philosophie*, *Méditations*, *Discours de la Méthode*. Édition complète, par M. Cousin, 4824-1826, 44 vol. in-8.

ment au doute, l'enfant comprit que si la science n'était pas encore, la vérité existait, et qu'il fallait la chercher. Alors il renonce aux livres et ne veut d'autre maître que son génie. Il étudie les hommes dans les voyages, étudie surtout la seule science qui satisfasse une certitude complète, les mathématiques. Il se débarrasse de toutes les considérations étrangères qui la limitent à une science dont l'abstraction fait la force, et cherche la vérité dans la simplicité dont elle est susceptible. Bientôt il applique sa méthode à la géométrie, et nous apprend à résoudre des problèmes qui avaient arrêté toute l'antiquité. Les merveilleuses découvertes n'étaient que l'application de son génie. Ce ne sont point des méthodes particulières, comme la méthode de Descartes, c'est la méthode, la grande route qui conduit de l'esprit humain à la vérité. Ce n'est plus une abstraction, mais une réalité nue, bien certaine, un point d'appui pour soulever le monde.

Alors il se sépare des hommes, comme il avait fait avec les livres; il vit seul avec sa pensée, tantôt à Nieuwenburg, n'ayant, comme il le dit lui-même, aucun souci qui le troublent, » il se tient tout le jour enfoncé dans sa chambre; tantôt à Paris, où il reste si bien caché que même ne l'y découvrent qu'au bout de deux ans; tantôt en Hollande, dont le climat peu séduisant persuade de se replier sur elle-même. Là il s'assujettit à une vie austère, mangeant peu, assoupissant l'imagination pour ne vivre que par l'intelligence. Anachorète moderne, il se prépare saintement au culte pur de la vérité.

Descartes avait commencé par rejeter provisionnellement toutes les croyances reçues jusque-là, pour remettre par après ou d'autres meilleures, ou bien lorsqu'il les aurait ajustées au niveau de la raison. Pour reconstruire l'édifice, il se créa une méthode en sciences qu'il avait si longuement étudiées. Ne partant que d'évident, diviser les difficultés pour les vaincre toujours du simple au composé, faire partout des raisonnements entiers, telles sont les quatre règles qui gouvernent sa marche. L'enchaînement qu'il observait dans les

géométriques lui donnait l'espoir d'en trouver un pareil dans toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance de l'homme.

Cette méthode seule était une révolution. Par elle Descartes plaçait la certitude dans l'évidence, dont la raison est le seul juge. C'était d'un seul coup détrôner le principe d'autorité et créer la philosophie véritable.

Descartes sanctifia cette nouvelle puissance par les premiers résultats qu'il en obtint. Armé de sa méthode, il descendit hardiment dans l'abîme du doute. Il y trouva successivement lui-même, Dieu et l'univers. Je pense, donc je suis, donc Dieu est, donc le monde extérieur existe : telles sont les conquêtes successives de Descartes. S'il se perdit plus tard dans de vaines hypothèses, du moins il avait donné la loi qui servit à les rejeter, et posé dans la conscience personnelle la première et la plus solide base de toute la philosophie.

Un fait remarquable, c'est que le grand géomètre français, qui était en même temps un grand physicien et même un grand physiologiste pour son temps, dirigea principalement ses efforts vers l'analyse de l'âme, vers la psychologie. Son école a été surtout une école métaphysique et idéaliste : Spinoza et Malebranche sont ses disciples; Leibnitz, c'est encore Descartes avec un demi-siècle de progrès. Avant lui, de l'autre côté du détroit, un autre régénérateur de la philosophie, François Bacon, avait aussi proclamé un des procédés de la véritable méthode; mais c'est vers les sciences naturelles que Bacon dirigea sa puissante *induction*. Son école glissa rapidement sur la pente du sensualisme : Hobbes, Gassendi, Locke sont ses légitimes successeurs. Ainsi se révélaient dans le champ de la pensée les tendances de chacune des deux nations. La France et l'Angleterre semblaient déjà se partager le monde moderne.

Le *Discours de la Méthode*, écrit en français par Descartes (1637), est le premier chef-d'œuvre de notre prose moderne. Il nous révèle enfin, dans toute sa simplicité majestueuse, la belle langue du dix-septième siècle. Ce n'est plus comme dans Montaigne, un idiome personnel, un composé bizarrement gracieux de français, de latin et de gascon; ce n'est plus,

comme chez Balzac, la forme extérieure et vide de l'éloquence; ici c'est la langue de tout le monde frappée à l'empreinte du génie d'un seul : ici la parole reprend son rôle naturel, elle n'est que le vêtement modeste et décent de la pensée. Chose remarquable! cette subordination lui donne toute sa valeur. En effet, comme Descartes l'a dit lui-même, « ceux qui ont le raisonnement le plus fort et qui digèrent le mieux leurs pensées, afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux *persuader* ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas-breton et qu'ils n'eussent jamais appris la rhétorique¹. » Voici enfin la parole qui se propose de *persuader*, c'est-à-dire d'atteindre le but de l'éloquence. Aussi devient-elle aussitôt grave, sévère, imposante, quelquefois impérieuse; on croit entendre le ton de la vérité aux prises avec les sophismes. Au lieu de s'amuser à orner son expression, c'est-à-dire à la gâter, le philosophe marche toujours droit devant lui; on sent que tout son désir est de vous convaincre. Ses idées s'enchaînent, ses raisonnements se pressent, son langage devient un tissu d'idées que rien ne peut rompre. « Dès que le *Discours de la Méthode* parut, à peu près en même temps que le *Cid*, tout ce qu'il y avait en France d'esprits solides, fatigués d'imitations impuissantes, amateurs du vrai, du beau et du grand, reconnurent à l'instant même le langage qu'ils cherchaient. Depuis on ne parla plus que de celui-là, les faibles médiocrement, les forts en y ajoutant leurs qualités diverses, mais sur un fonds invariable devenu le patrimoine et la règle de tous².

Pascal et Port-Royal.

Le style de Descartes, malgré sa perfection, ou plutôt à cause de sa perfection, ne possède que les qualités de son sujet. Il ne s'adresse qu'à l'intelligence, et n'a que cette cha-

1. *Discours de la Méthode*, I^{re} partie, § 9.

2. Ainsi s'exprime, sur le premier chef-d'œuvre de la langue du dix-septième siècle, un écrivain qui semble en avoir conservé parmi nous toutes les belles traditions, M. V. Cousin, *Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal*, p. 6.

leur contenue qui anime et vivifie la discussion. *O chair!* s'écriait dédaigneusement ce philosophe en apostrophant le plus illustre de ses contradicteurs, Gassendi, qui lui répondait avec non moins de justesse : *O idée!*

Entre la *chair* et l'*idée* il y avait place pour l'âme : Pascal est le complément nécessaire de l'apôtre de la raison pure. Non moins effrayant que Descartes par la hauteur de son génie, il nous attache plus vivement à sa personne : on sent que les passions et la souffrance ont passé par là. « S'il est plus grand que nous, c'est qu'il a la tête plus élevée, mais il a les pieds aussi bas que les nôtres¹. » Quand on ouvre son livre, « on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme². »

Dès son enfance, Pascal³ épouvantait son père de la grandeur et de la puissance de son génie⁴. A douze ans, seul et sans livres, il inventait, à ses heures de récréation, les éléments de la géométrie, dont il ignorait les termes. A seize ans il composait son *Traité des sections coniques*. Bientôt son organisation fléchit sous cette activité dévorante. Depuis l'âge de dix-huit ans, Pascal ne passa pas un seul jour de sa vie sans souffrir.

Sa jeunesse s'ouvre par quelques années bien différentes de la vie austère et désolée que nous rappelle son nom. Les médecins lui ayant interdit tout travail, il se jeta dans l'agitation du monde et prit le goût de ses plaisirs. C'est à cette époque que nous devons les charmantes pages du *Discours sur les passions de l'amour*⁵. Pascal n'y a point encore sa grande manière si ferme et si concise, mais son style est empreint d'une fraîcheur pleine de suavité. On aime à trouver sous cette plume qui devait écrire de si grandes choses, les observations les plus délicates, rendues avec une vérité de

1. *Pensées diverses*, CVII, édition Fagère, t. I, p. 211.

2. *Pensées sur l'éloquence et le style*, IX, t. I, p. 249.

3. Blaise Pascal, né à Clermont (Auvergne), en 1623, mourut à Paris en 1662.

4. Expressions de sa sœur, Mme Périer.

5. Publié pour la première fois par M. Cousin, dans la *Revue des deux-Mondes*, et qui fait partie des *Pensées, Fragments et Lettres* de l'édition de M. P. Fagère, t. I, p. 105.

sentiment qui touche et attendrit. Ce discours est comme une de ces riantes vallées qu'on rencontre tout à coup dans un repli d'une haute et sévère montagne. La vie mondaine de Pascal fut de courte durée; un accident qui mit ses jours en danger le rappela aux sentiments religieux de son enfance, et le jeta entre les bras des solitaires de Port-Royal.

Aux portes de Paris, à trois lieues de Versailles, le dix-septième siècle voyait une dernière et mémorable reproduction des austérités de la Thébaïde et des ascétiques travaux de Lérins. Le monastère de Port-Royal, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux, fondé en 1204 par la comtesse Mathilde de Garlande, femme de Mathieu I^{er} de Montmorency-Marly, parti deux ans auparavant pour la quatrième croisade, s'élevait dans un lieu sauvage nommé autrefois *Porrois*¹. Livré longtemps à l'oisieuse existence des couvents vulgaires, Port-Royal tomba, au commencement du dix-septième siècle, sous la direction de la famille d'Arnauld, le célèbre avocat de l'Université contre les jésuites en 1594. Mais ce fut le monastère qui conquit la famille; la jeune Angélique-Jacqueline Arnauld, nommée abbesse à sept ans et demi par des influences toutes mondaines, fut touchée de la grâce et entreprit la réforme du convent. Cinq de ses sœurs, ses six nièces, sa mère elle-même devinrent ses filles spirituelles. Bientôt l'inflexible Saint-Cyran fut reçu comme directeur à Port-Royal, et y imprima le sombre caractère du jansénisme. Près de lui vinrent se ranger toute une colonie d'illustres pénitents, trois frères de la mère Angélique, Lemaître, son neveu, et célèbre avocat, avec ses deux frères Sérécourt et Sacy, Nicole, Lancelot, cet admirable chef des *petites écoles*, et enfin Antoine Arnauld, le grand Arnauld, le plus jeune frère de la réformatrice, le savant et impétueux docteur dont la condamnation en Sorbonne devint l'occasion des *Provinciales*. ✓

L'Eglise de France présentait alors un imposant spectacle. Le jansénisme, dont Port-Royal² était le plus puissant appui,

1. Du mot *Porra* ou *Borra*, qui signifie en basse latinité vallon buissonneux où l'eau dort : *Cavus dametis plenus ubi stagnat aqua*.

2. Voyez, sur Port-Royal, le savant et spirituel ouvrage de M. Sabatier-Beuve.

prétendait fortifier le christianisme en le rappelant à sa source. Ce luthéranisme français aspirait à redresser le dogme sans briser l'unité. Il voulait rester catholique malgré le pape, admettant la hiérarchie, les sacrements, le culte : c'était une réforme toute métaphysique et morale. Sur le terrain des principes elle se rencontrait avec le grand réformateur germanique. Comme lui elle s'abritait des noms de saint Paul et de saint Augustin ; comme lui elle effaçait le libre arbitre devant la *grâce*, et formulait avec rigueur le dogme effrayant de la *prédestination*. Ce christianisme formidable comme la destinée antique, poursuivait d'une implacable haine la nature corrompue par la chute originelle. Talents, arts, sciences, sentiments, vertus mondaines ne lui apparaissaient que comme des vanités ou des crimes. Les bonnes œuvres étaient sans mérites ; la grâce seule, donnée ou refusée arbitrairement, faisait les saints. Ainsi la création presque entière, viciée par une faute étrangère, se trouvait exclue à jamais du sein de ce Dieu terrible, de ce Christ aux bras étroits, qui semblait n'être pas mort pour tous. L'Église de Jansénius n'est que l'aristocratie de la *grâce*.

En face de cette école rigoureuse et étroitement logique se plaçait la vieille et simple orthodoxie, telle que la représentera bientôt Bossuet, telle que l'exprimait naguère l'aimable et affectueux François de Sales, indulgent vieillard, écrivain charmant, pour qui la nature était un poétique symbole de la bonté de Dieu, et dont le langage coloré, pittoresque, reproduisait avec moins de vivacité, mais avec plus de grâce et d'onction la langue expressive de Montaigne¹. Vraiment catholique et universelle comme le bon sens, l'Église, malgré ses corruptions et ses misères, n'en était pas moins fidèle aux notions éternelles du juste et du vrai. Sans nier la *grâce*, qui n'est que l'influx perpétuel du Créateur dans la créature, la racine mystérieuse par laquelle les êtres bornés tiennent à l'Être infini ; sans abandonner le dogme de la chute et de la rédemption, qui lui était imposé par la tradition, et qui,

1. François était né au château de Sales dans la Savoie, en 1560 ; il mourut à Lyon en 1612. — Œuvres principales : *Introduction à la vie dévote* ; *Traité de l'amour de Dieu*, *l'Étendard de la sainte croix* ; sermons, lettres.

d'ailleurs, pour le philosophe même, serait encore le dogme de la création et du progrès, l'Église conservait la foi humaine au libre arbitre, au mérite des bonnes œuvres, à la vocation de tous, c'est-à-dire à l'équité de Dieu. Elle tenait fortement les deux bouts de la chaîne, sans s'effrayer de n'en pas apercevoir tous les anneaux.

Mais en même temps dans le sein de l'Église était une milice active, entreprenante, vouée à toutes les ambitions de la cour de Rome, et qui, dans son incontestable habileté, semblait s'être imposé le problème d'assortir le catholicisme des Grégoire VII et des Innocent III aux nécessités impérieuses des temps modernes : société d'autant plus redoutable que l'innocence, les vertus même de ses membres peuvent devenir, grâce à l'obéissance passive qu'elle exige, l'instrument funeste des plus pernicioeux desseins. Au milieu des crimes imaginaires que lui ont prêtés ses ennemis, la *Compagnie de Jésus* eut un véritable tort envers l'humanité : ce fut d'oublier que le royaume du Christ n'est pas de ce monde, et de profaner la religion, en la faisant servir aux desseins ambitieux de la théocratie. Pour assurer son triomphe, qu'elle confondait orgueilleusement avec celui de l'Église, elle fut peu scrupuleuse dans le choix des moyens : elle dit comme Montaigne : *Que le Gascon y arrive si le Français n'y peut atteindre.*

« Sachez donc que leur objet n'est pas de corrompre les mœurs : ce n'est pas leur dessein ; mais ils n'ont pas aussi pour unique but celui de les réformer. Ce serait une mauvaise politique. Voici quelle est leur pensée. Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et comme nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout et qu'ils gouvernent toutes les consciences. Et parce que les maximes évangéliques et sévères sont propres pour gouverner quelques sortes de personnes, ils s'en servent dans ces occasions, où elles leur sont favorables. Mais comme ces mêmes maximes ne s'accordent pas au dessein de la plupart des gens, ils les laissent à l'égard de ceux-là, afin d'avoir de quoi satisfaire tout le monde ¹. »

¹ 1^{re} Lettre à un provincial.

Au moment où Pascal se retira à Port-Royal (1654), le parti avait besoin d'un si puissant appui. Arnauld allait être condamné en Sorbonne, et le monde qui ne lisait pas les obscures discussions des théologiens, risquait de s'en tenir à la chose jugée et d'accorder gain de cause aux jésuites. Pascal changea l'ordre de bataille. Il s'adressa au public, en appela de l'autorité au sens commun, prétendant qu'il était *plus facile de trouver des moines que des raisons*. Alors pour la première fois les gens du monde, les femmes furent constitués juges de ces hautes questions. La nécessité de se faire lire et goûter d'un pareil tribunal fit des *Provinciales* (1656) un chef-d'œuvre. « La brièveté, la clarté, une élégance inconnue, une plaisanterie mordante et naturelle, des mots que l'on retient, en rendirent le succès populaire.... J'admirerais moins les *Lettres provinciales*, si elles n'étaient pas écrites avant Molière. Pascal a deviné la bonne comédie. Il introduit sur la scène plusieurs acteurs, un indifférent qui reçoit toutes les confidences de la colère et de la passion, des hommes de parti sincères, de faux hommes de parti plus ardents que les autres, des conciliateurs de bonne foi partout repoussés, des hypocrites partout accueillis : c'est une véritable comédie de mœurs¹. »

Dans les trois premières *Provinciales*, Pascal traite la difficile question de la *grâce*, sujet d'autant plus épineux pour lui que son parti défendait le côté étroit et dur du problème, et n'avait en sa faveur que sa franchise, sa logique inflexible et les ambiguïtés tortueuses de ses adversaires. Jusqu'alors les antagonistes ne sont pas encore précisément les jésuites, mais plutôt leurs complaisants et inconséquents alliés, les dominicains. A partir de la quatrième lettre, Pascal transporte habilement la lutte sur un autre terrain plus favorable pour son parti et plus accessible à tous. C'est la morale des jésuites qu'il attaque, et dès ce moment le bon sens public est entièrement avec lui. Alors se déroule cette liste terrible de propositions jésuitiques, où tous les vices, tous les crimes même trouvent leur justification, où partout le cri de la con-

1. Villemain, *Discours et Mélanges littéraires*; Pascal,

science est étouffé sous la décision d'un docteur. Tour à tour ironique et véhément, Pascal parcourt toute l'échelle de l'éloquence. Il rappelle tantôt l'excellente satire des dialogues de Platon contre les sophistes, tantôt les puissantes philippiques de Démosthène et de Cicéron. « Les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières *Lettres provinciales* : Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières¹. »

Toutefois les *Lettres à un provincial* n'étaient pas l'œuvre de prédilection de Pascal. Il préparait en silence les matériaux d'un grand ouvrage que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever, et dont les débris épars suffirent pour assurer à leur auteur l'admiration de la postérité². Pascal voulait aller plus loin que Descartes, et, prenant un lecteur dans l'indifférence et le doute, l'amener docile et fidèle aux pieds de la religion³. Élève de Montaigne, tout plein de son esprit et de son style, héritier de Saint-Cyran, dont Singlin et Sacy lui avaient transmis la sombre doctrine, il combine ces deux influences de la façon la plus extraordinaire. Il prétend, par une manœuvre hardie, tourner le scepticisme de son premier maître contre la métaphysique rationnelle, au profit de la foi du second.

Il n'y a pour lui ni raison, ni justice, ni vérité, ni loi naturelles. La nature, depuis la chute originelle, est profondément pervertie. La grâce est la seule ressource; la foi, le seul asile de la raison convaincue d'impuissance. Ainsi Pascal passe violemment de Montaigne à Jansénius, sans s'arrêter à Descartes. Mais ce n'est pas chez lui le froid calcul d'un sectaire : c'est la conviction douloureuse d'une âme désolée.

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. xxvii.

2. Publiées d'abord avec des changements nombreux par la famille et les amis de Pascal, ils ont été recueillis avec exactitude et donnés au public sous leur forme véritable par M. P. Faugère. La nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées de Pascal* avait été démontrée par M. V. Cousin dans un *Rapport* digne de son illustre auteur.

M. Havet a donné en 1852 une édition des *Pensées de Pascal* avec une excellente *Étude* et un très-utile commentaire.

3. Voyez le plan de Pascal dans l'édition de M. Faugère, t. I, p. 372, et l'analyse remarquable du dessein de Pascal par M. Sainte Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 336.

L'intérêt immense de son travail, c'est que la vie intime de l'auteur y éclate à chaque pas par des accents d'une vérité profonde. Ses doutes, ses déchirements, ses dédains pour lui-même et pour la raison, ses terreurs religieuses s'y traduisent tour à tour par une éloquence sublime. On a dit justement que c'est avec le sang de son cœur qu'il écrit. Aussi quels éclairs de pensée et de sentiment sillonnent sans cesse ces magnifiques débris ! combien cet homme, qui méprisait la poésie ainsi que la philosophie et les sciences, est poète lui-même par l'éclat de son style ! Soit qu'il anéantisse l'homme entre les *deux infinis*, soit que ce roseau pensant se redresse noblement sous l'univers qui l'écrase, soit que devant les yeux vers le ciel, Pascal se sente tout à coup *effrayé par le silence éternel de ces espaces infinis*, on reconnaît à chaque page le libre et sincère essor d'une grande âme vers Dieu, et l'on suit l'écrivain avec une anxiété pleine de terreur, à travers ce long drame religieux, dont l'expression morcelée et énigmatique semble encore augmenter la puissance. « C'est par l'âme que Pascal est grand comme homme et comme écrivain ; le style qui réfléchit cette âme en toutes les qualités, la finesse, l'ironie amère, l'ardente imagination, la raison austère, le trouble à la fois et la chaste discrétion. Ce style est, comme cette âme, d'une beauté incomparable¹. »

1. V. Cousin, des *Pensées de Pascal*, avant-propos, p. VII.

CHAPITRE XXXII.

LOUIS XIV ET SA COUR.

Caractère général de la littérature sous Louis XIV. — Tal
Madame de Sévigné.

Caractère général de la littérature sous L

Corneille, Descartes, Pascal remplissent la première partie du dix-septième siècle. Malgré la diversité de leur génie, ces grands hommes ont entre eux une certaine unité d'intelligence. Élan spiritualiste, simplicité dans la verve contenue dans le sublime, tels sont les caractères qu'ils possèdent en commun : on sent et majestueuse harmonie tend à s'établir entre les illustres représentants de la pensée française. Mais déjà un lien d'unité dans l'esprit du siècle, ils ont encore un centre dans le gouvernement. Cepen-
sait, au milieu des sanglantes frivolités de la Fronde, qui le premier devait donner à la France ce qu'elle avait de plus, l'unité sévère qui fait sa force et sa gloire, cette personnification matérielle d'un peuple, seule forme sous laquelle la nation pût se reconnaître elle-même : Louis XIV fut l'expression la plus ri-
rieuse de la royauté.

Sa personne semblait faite pour son rôle : son port, sa beauté et sa grande mine annonçaient que sa majesté naturelle accompagnait toutes ses actions et commandait le respect. Il suppléait par un grand instinct le défaut de son éducation. Il avait surtout l'instinct du besoin de diriger, la foi en soi-même, si nécessaire pour commander aux autres. Aussi prit-il possession de toutes les forces vives de la nation. Il entra dans son rôle comme chez lui. Sa maxime fut toute co-

des tyrannies vulgaires ; il voulut *unir pour régner*. Il concentra au pied de son trône tout ce qui était influence ou éclat : noblesse, fortune, science, génie, bravoure, vinrent comme autant de rayons briller autour de sa couronne. Le peuple, fatigué de la guerre civile, s'attacha au roi comme à son défenseur ; la bourgeoisie aima volontiers ce maître de ses maîtres, qui lui garantissait, à défaut d'autres égalités, celle de l'obéissance.

L'aristocratie abandonna encore une fois, comme sous François I^{er}, ses ennuyeux châteaux pour l'élégante domesticité de la cour. Mais cette fois sa présence ne fut plus menaçante pour le pouvoir royal. Richelieu avait brisé pour jamais son orgueil ; et la réaction avortée de la Fronde, cette révolution parlementaire dont la noblesse fit une émeute, lui avait prouvé à elle-même son impuissance. Désormais elle ne sera plus rien qu'avec et par le roi. Elle pourra devenir pour la France un fardeau : du moins elle ne sera plus un danger.

C'est de la cour, c'est des marches du trône qu'il faut envisager le mouvement intellectuel du règne et en embrasser l'ensemble. L'homme qui dit : *l'État, c'est moi*, put dire aussi : Les lettres, les arts, la pensée de mon époque, c'est moi. Non que le siècle eût abdiqué en faveur des goûts et des opinions personnelles du monarque ; mais parce que ce monarque représentait de la manière la plus frappante, dans une brillante personnalité, les opinions, les goûts, les aspirations de son époque.

D'abord cette royauté nouvelle veut se développer à l'aise, se créer à elle-même son enveloppe, et, pour ainsi dire, sa forme. Elle abandonne le Louvre, qu'elle vient pourtant de marquer de son empreinte, et où le médecin Claude Perrault a élevé cette imposante *colonnade*, à la fois si noble et si correcte : c'est à Versailles qu'elle va étaler toutes ses splendeurs. Le Louvre n'est qu'un palais, enveloppé et comme englouti par la grande cité populaire, où la royauté eût encore entendre les derniers murmures de l'émeute qui outragea son enfance ; il lui faut une ville, et une ville qu'elle fasse, qu'elle remplisse seule. — Saint-Germain, remarque Saint-Simon, offrait à Louis XIV une ville toute faite et que

sa position entretenait par elle-même. Il l'abandonna pour Versailles, le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, parce que tout y est sable mouvant ou marécage. Il se plut à y tyranniser la nature, à la dompter à force d'art et de trésors. Il n'y avait là qu'un très-misérable cabaret ; il y bâtit une ville entière. » Ce lieu, comme le dit spirituellement le duc de Créquy, est *un favori sans mérite*, qui devra tout au maître et ne lui en plaira que davantage.

Versailles est l'œuvre symbolique du règne de Louis XIV. Il en révèle la pensée, les grandeurs, l'immense et cruel égoïsme. La façade du levant, qui regarde Paris, présente un entassement irrégulier d'édifices, où le modeste château de Louis XIII, avec ses murailles de briques, est enveloppé par les nouvelles et vastes constructions. Trois cours d'inégale grandeur vous conduisent jusqu'au sanctuaire où repose la majesté royale. C'est au couchant que Versailles est vraiment lui-même. Là une façade immense s'étale avec une régularité parfaite ; rien n'altère la sérénité de son développement. Plus de tourelles, de cages d'escaliers : rien qui rappelle la vieille architecture nationale. Un seul corps de bâtiment fait saillie au milieu de cette longue ligne droite. C'est là qu'habite le maître : les deux ailes se reculent et gardent une respectueuse distance.

Jules Hardouin Mansard a construit ce palais ; Lebrun le peuple de peintures. Avec son ampleur imposante, sa science de l'effet théâtral, il jette tout l'Olympe au pied du roi de France. La mythologie n'est plus qu'une allégorie magnifique dont Louis XIV est la réalité. Les nations vaincues y sont personnifiées : l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, Rome elle-même y plient humblement les genoux ; mais nulle part n'apparaît la figure de la France ; on n'y voit que celle de Louis.

Un troisième artiste a complété Mansard et Lebrun : Le Nôtre a créé une campagne pour cette maison. Des fenêtres de son incomparable galerie de glaces, Louis ne voit rien qui ne soit lui-même. L'horizon entier est son ouvrage, car son jardin est tout l'horizon. Ces bosquets, ces avenues si droites,

ne sont que la prolongation indéfinie du palais; c'est une architecture végétale qui reproduit et complète l'architecture de pierre. Les arbres ne végètent que sous la règle et l'équerre; les eaux, amenées à grands frais dans ces lieux arides, ne jaillissent qu'en dessins réguliers. Mille statues de marbre et de bronze sont les tableaux mythologiques de ce château de verdure, et, comme ceux de Lebrun, présentent l'apothéose du roi et de ses amours.

La France a payé pour construire Versailles une somme qui équivaldrait aujourd'hui à quatre cents millions. Le luxe de la paix a été presque aussi fatal au peuple que les ambitions de la guerre. Mais le roi peut se contempler, s'admirer dans la naïveté de son égoïsme; il a créé autour de lui un petit univers dont il est le centre et la vie. C'est là le modèle qu'il propose aux artistes; c'est là le symbole que les poètes et les écrivains vont tous plus ou moins reproduire⁴.

Versailles, quoique rajeuni par l'heureuse pensée du dernier de nos rois, n'est encore que l'ombre de lui-même. Pour le retrouver tout entier, il faut le repeupler par l'imagination, lui rendre sa foule brillante et parée, ses fêtes splendides, telles que les montre Mme de Sévigné. « Que vous dirai-je? Magnificence, illumination, toute la France, habits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce qu'on dit; les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues. » Il faut revoir Versailles à travers les allusions transparentes de Bérénice :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,

⁴. Voyez sur le symbolisme de Versailles, deux chapitres des *Fastes de Versailles*, par H. Fortoul, et les pages où M. H. Martin les résume et en corrige l'expression et le goût, *Histoire de France*, t. V, p. 406 et suivantes.

Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
 Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat :
 Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,
 Et ces lauriers enfin, témoins de sa victoire,
 Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
 Confondre sur lui seul leurs avides regards,
 Ce port majestueux, cette douce présence....
 Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance
 Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !
 Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
 Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître
 Le monde en le voyant eût reconnu son maître ?

Louis est en effet l'âme de sa cour comme de son palais. C'est lui qui inspire la grâce et l'esprit aux femmes, la valeur et la politesse aux hommes de guerre, l'émulation et presque le génie aux artistes. Les courtisans vivent et meurent de ses regards. Loin de fuir la représentation comme un fardeau, il est à son aise dans son rôle de roi ; il le joue avec la satisfaction et le bonheur d'un grand artiste. Il entraîne autour de lui et distribue avec goût ce monde brillant qui lui appartient. Mieux que Mansard, Lebrun et Le Nôtre, il a fait lui-même son Versailles, un Versailles vivant, plein aussi d'élégance et de majesté.

Il est aisé de pressentir le caractère de la littérature sous un pareil monarque. Entraînée dans la sphère royale, elle deviendra une partie du vaste ensemble monarchique. La fière indépendance des Pascal, des Descartes va faire place à cet *esprit de suite* qui manquait à Corneille. « Tout ce qui s'éloigne trop de Lulli, de Racine et de Lebrun est condamné, » dit La Bruyère¹. La poésie sera taillée et émondée comme les ifs du tapis vert : Boileau continuera Le Nôtre. Au reste, les lettres ne réfléchiront pas seulement la régularité du grand règne, elles en recevront la politesse et la grâce. La société des femmes, ces longues causeries dont le fond n'est rien, où la broderie est tout, le besoin de tout dire, l'obligation de voiler certaines choses, les intrigues du cœur, la science des passions et des ridicules, la cour, en un mot,

1. Chapitre des grands.

quelle excellente école pour assouplir le talent, pour le rompre à la plus savante escrime du langage ! Louis XIV, nous dit Saint-Simon, « n'a jamais passé devant la moindre coiffe, sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre, et qu'il connaissait pour telles¹. » Les poètes français aussi respecteront les femmes ; même quand ils méditeront d'elles, ils songeront à leur plaire ; et ce respect leur portera bonheur : le siècle de Louis XIV sera le siècle du goût.

Si la littérature de cette époque n'eût été que le reflet des mœurs élégantes de la cour, elle pourrait attirer la curiosité de l'historien, elle ne mériterait pas l'étude et l'admiration de l'artiste ; elle tiendrait dans les annales de l'esprit humain la même place que la poésie éphémère des troubadours. Mais heureusement elle reçut deux autres influences plus décisives que celle de la monarchie, quoique moins faciles à saisir. D'abord celle du christianisme, qui, infiltrée dans la nation pendant tout le moyen âge, avait laissé dans les esprits des penchants, des habitudes, non moins que des croyances. Les disputes de la réforme avaient bien pu élever quelques nuages autour du sanctuaire, mais non pas tarir dans les cœurs le sang chrétien qui les faisait vivre. Les âmes se repliaient toujours sur elles-mêmes, s'observaient, s'étudiaient avec crainte sous le regard d'un Dieu juste et jaloux. De là cette science des passions, cette profonde analyse du cœur ; de là cette sensibilité toujours combattue et par conséquent si orageuse, si puissante.

De plus, l'antiquité gréco-romaine avait été retrouvée par le seizième siècle ; mais fier et content de sa conquête, il s'en était fait le gardien plutôt que le maître ; pareil au dragon des Hespérides, il avait veillé avec jalousie sur les pommes d'or. Le siècle de Louis XIV fit comme le vieil Ésope, il allégea son fardeau en se nourrissant des pains qu'il portait. Parmi les pensées et l'expression de l'antiquité, il s'assimila tout ce qui était analogue à sa nature ; il en prit surtout la régularité, la sagesse, le bon sens et le bon goût. De ces

influences diverses se forma une littérature parfaite, un édifice majestueux et immortel. Dans son aspect, on y découvre l'unité, la convenance, la hiérarchie. Bientôt, au naturel, à la justesse, à la périssable solidité des matériaux, on reconnaît l'antique. Enfin le parfum religieux, et en quelque sorte d'encens qu'on y respire de toute part, révèle le christianisme. La combinaison harmonieuse de tous les éléments fut la grande affaire des écrivains de cet âge. C'est témoin les querelles passionnées au sujet des anciens et des modernes¹, où l'on vit figurer d'un côté Boisrobert, de Saint-Sorlin, Charles Perrault et Lamotte ; de l'autre, La Fontaine et Mme Dacier ! Mais ce ne furent pas des dissertations que les grands génies de l'époque abordèrent le problème, ce fut par des chefs-d'œuvre : pour faire sentir le mouvement, il leur suffit de marcher.

**Tableau de la cour ; Madame de Sévigné
Madame de La Fayette.**

Le fruit le plus naturel, le plus spontané de cet âge si brillante, l'œuvre littéraire où la société se confond avec son image, c'est la correspondance de Madame de Sévigné. Il appartenait au règne de la cour, c'est-à-dire au règne de société, de faire de la conversation écrite une œuvre littéraire, et d'un recueil de lettres un de ses plus nobles ouvrages. L'âge précédent s'était exprimé sur tout dans les *mémoires*, espèce de conversation entre un auteur et la postérité. Le dix-septième siècle eut bien aussi ses *mémoires*. Sans parler des curieuses, mais peu authentiques, de Guy-Patin, et de la chronique scandaleuse que Rabutin publia sous le titre d'*Amours des Gaules*, Motteville, Mlle de Montpensier et La Rochefoucauld contribuèrent à ce genre d'histoire familière créé au seizième siècle et si naturel à l'esprit national ; Paul de Gondy, ca-

¹. La querelle des *Modernes* contre les *Anciens* a été racontée avec un coup d'érudition et d'esprit par H. Rigault, dans sa thèse de doctorat, publiée au t. I de ses *Oeuvres complètes*.

Retz, éclipsa tous ses rivaux par la verve de ses narrations, et fut quelquefois le Salluste de la Fronde, comme il avait aspiré à en être le Catilina. Mais sous le règne de Louis XIV, l'esprit de conversation ne se contenta pas de ces lents monologues, de ces confidences faites à l'âge suivant; la génération contemporaine était assez brillante pour qu'on y concentrât sa pensée. Causer, c'était toute la vie; on y dépensait volontiers son esprit, son imagination, son goût, comme dans une œuvre d'art. Le moindre événement, un bruit de salon, un mariage fait ou manqué, était « un beau sujet de raisonner et de parler éternellement. C'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse, et nous espérons que vous en ferez autant¹ ». La conversation avait pris de la souplesse en même temps que de l'élégance. On ne dissertait plus, comme chez Catherine de Vivonne; on s'abandonnait avec grâce. « Il faut ôter l'air et le ton de la compagnie le plus tôt que l'on peut, et faire entrer les gens dans nos plaisirs et dans nos fantaisies. Sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une vilaine épée² ». On pense bien que la médiancée avait sa bonne part dans ces interminables épanchements. Quand on avait bien parlé de soi, il était juste qu'on dit un *pauvre mot* du prochain. Car « il est plaisant ici, le prochain, surtout quand on a dîné³ ». Si un départ venait interrompre ce charmant échange d'esprit et de malices, il fallait bien y suppléer. Par bonheur, il y a « messieurs les postillons qui sont incessamment sur les chemins pour porter et rapporter vos lettres; enfin il n'y a jour de la semaine où ils n'en portent qu'une à vous ou à moi. Il y en a toujours à toutes les heures par la campagne. Les honnêtes gens qu'ils sont obligeants! et que c'est une belle invention que la poste⁴! ». A cette époque, tout le monde écrit et écrit bien. La moindre femmelette, comme dit Courier, en eût remontre à nos académiciens. Aucune littérature n'a rien à opposer et ce genre aux noms de Ninon de l'Enclos, de Mmes de Mon-

1. Sévigné, lettre du 19 décembre 1670.

2. Sévigné, lettre du 1^{er} juillet 1674.

3. Sévigné, lettre du 23 décembre 1674.

4. Sévigné, lettre du 12 juillet 1674.

tespan, de Coulanges, de La Sablière, de Maintenon. Mais le plus célèbre de tous est celui de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné¹.

Veuve à vingt-cinq ans, avec une grande fortune et une beauté remarquable, elle se consacra toute à ses deux enfants, à sa fille surtout, la belle et froide Mme de Grignan, pour qui elle eut jusqu'à la fin de sa vie une passion extrême. Le sévère Arnauld *la grondait* bien fort, *disant qu'elle était une jolie païenne, et qu'elle faisait de sa fille l'idole de son cœur*. Excusons cette innocente idolâtrie : nous lui devons une correspondance qui, pendant vingt-sept des plus curieuses années du règne de Louis XIV, fut toujours aussi empressée, aussi pleine d'intérêt et de verve que le premier jour. C'est par amour maternel, c'est pour distraire sa fille, qui s'ennuie majestueusement au milieu des fêtes et des tracasseries de la société provinciale, qu'elle entreprend de transporter Paris et Versailles à Aix. Sa correspondance, comme un miroir enchanté, nous fait connaître la cour et ses intrigues, le roi et ses maîtresses, l'Église, le théâtre, la littérature, la guerre, les fêtes, les repas, les toilettes. Tout cela s'anime et se colore en traversant l'esprit de cette femme charmante. « Je n'ai jamais eu l'imagination aussi frappée, disait le duc de Villars-Brancas après avoir achevé la lecture de ses lettres ; il m'a semblé que d'un coup de baguette, comme par magie, elle avait fait sortir cet ancien monde.... pour le faire passer en revue devant moi². »

L'abandon et la facilité du style contribuent à l'illusion. Si Mme de Sévigné écrit à ses autres correspondants, à Bussy, à Coulanges, avec sa fille elle *cause* : elle laisse *trotter sa plume la bride sur le cou*, et les lettres qu'elle lui adresse sont les plus exquises de toutes. Elle lui *donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de son esprit, de sa tête, de ses yeux, de sa plume, de son écritoire ; et puis le reste va comme il peut*. Elle se divertit autant à *causer avec sa fille, qu'elle laboure avec les autres³*. C'est dans ces lettres

1. Née en Bourgogne en 1627, morte en 1696.

2. Walkenaer, *Mémoires sur Mme de Sévigné*, t. III, page 376.

3. Sévigné, lettre du 20 mars 1671.

qu'il faut aller chercher le style français par excellence, tout plein de la saveur gauloise du seizième siècle, et purifié par toutes les élégances d'une société d'élite. Elle aime et recommande surtout *le naturel*, qui, à son avis, *compose un style parfait*¹. Elle voudrait bien savoir laquelle des *madames* de Provence prend goût à ce qu'elle écrit; et elle trouve naïvement que *c'est un bon signe pour cette dame*; car, ajoute-t-elle, *mon esprit est si négligé qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en accommoder*².

De toutes les inspirations du grand siècle, c'est surtout celle de la cour et du monde que ressent Mme de Sévigné. Toutefois, ce serait une erreur de croire qu'elle n'en ait pas d'autre. Celles du christianisme et de l'antiquité classique, pour être ici moins apparentes, n'en sont pas moins réelles. Le goût antique du simple et du naturel était en partie le fruit d'une solide instruction. Dans la vieille abbaye de Livry, sous la direction de l'abbé de Coulanges, son oncle, le *bien bon*, le jeune Marie de Chantal avait reçu une éducation excellente; elle avait beaucoup lu, beaucoup appris: elle savait l'italien, l'espagnol et un peu de latin. Ménage et Chapelain avaient été ses maîtres. Plus tard, elle lisait Montaigne et Pascal, Tacite et Quintilien, Virgile et le Tasse, *dans toute la majesté du latin et de l'italien*³. Ne pas se plaire aux solides lectures, *cela donne*, disait-elle, *les pâles couleurs à l'esprit*. Aussi assignait-elle à la littérature proprement dite des lectures plus solides encore. Elle avait, même à la campagne, « tout une tablette de dévotion, et quelle dévotion! » C'étaient les *Essais de morale* de Nicole, l'histoire des *Variations*, enfin saint Augustin, dans toute la majesté de ses in-folio, qu'elle dévorait douze jours quand il pleuvait. Toutes ses études ne s'arrêtaient pas à son esprit, elles descendaient jusqu'à son cœur et donnaient à cette femme, en apparence si frivole, quelque chose de fort et de sérieux. Rien n'est piquant comme le mélange de religion et d'habitudes mondaines qui s'arrangent

1. Sévigné, lettre du 18 février 1671.

2. Sévigné, lettre du 27 décembre 1671.

3. Il est probable qu'elle ne lisait point Tacite dans l'original, et qu'elle ne connaissait même guère Virgile qu'à travers Annibal Caro, quel qu'elle en dise.

comme elles peuvent dans sa conscience. Tout *petite dévote qui ne vaut guère*¹, mais qui n'est charmante. Les sentiments deviennent plus profonds, l'âme incessamment remuée par les graves penitances et par la parole apostolique de Bossuet. Et c'est là encore un des traits les plus caractéristiques de cette époque.

Ne séparons pas de Mme de Sévigné sa chère Mme de La Fayette, l'auteur de *Zaïde* et de la *Clève*. Ces romans, comme l'a très-bien dit M. de La Bruyère, « étaient plus qu'une nouveauté, c'était une révolution » ; mais c'était la révolution du bon goût et de la simplicité qui venaient remplacer l'enflure et les inventions impossibles de l'ancien roman. Dans la *Princesse de Clèves*, l'auteur raconte son cœur et la vérité des sentiments donne un charme plus grand que ses peintures. Comme les lettres de son amie, c'est encore une image de la cour de Louis XIV. Le *Valentin* est Mme de Montespan ; *Marie Stuart* est la duchesse d'Orléans ; le *prince de Clèves* n'est autre que La Fayette ; La Rochefoucauld s'y montre sous ses dehors. Nous ne reprocherons pas à l'aimable auteur ces anachronismes de couleur qui transportent à la cour de Louis XIV les habitudes et le langage des courtisans du XVIII^e siècle. Mme de La Fayette a conservé fidèlement une vérité précieuse que celle du costume, l'éternelle vérité du cœur et de la passion.

1. C'est ainsi que l'appelait sa fille, Mme de Grignan.

2. *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 497, 2^e éd.

CHAPITRE XXXIII.

LE THÉÂTRE SOUS LOUIS XIV.

Racine. — Molière.

Racine.

Si les correspondances épistolaires du règne de Louis XIV nous reproduisent mieux qu'aucun autre monument la physiologie réelle, la poésie dut en exprimer l'image idéale. Par ce rare bonheur, quatre génies supérieurs, chacun dans son genre, s'élevèrent à la fois vers le sommet sacré où planait solitairement l'aigle vieilli de Corneille. Molière, Racine, Boileau et La Fontaine, ces noms qui suffiraient à la gloire d'une littérature, sont groupés par une prodigalité de la Providence dans l'espace de peu d'années. Trois d'entre eux brillent à la cour de Louis, qui donne ainsi aux lettres leurs titres de noblesse. Mais un lien plus étroit encore les unit tous ensemble. On a conservé le souvenir de ces cordiales réunions de la rue du Vieux-Colombier, où les « quatre amis dont la connaissance avait commencé par le *Parnasse*, formèrent ce qu'on pourrait appeler une Académie, si leur nombre eût été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées et tout ce qui sent la conférence académique. Quand ils se trouvaient réunis et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de sciences ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion. C'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontrent en leur chemin diverses sortes de fleurs. » Souvent, dans les beaux jours, « Acante (Racine) proposait une promenade en quelque lieu hors de la

ville, qui fût éloigné et où peu de gens entrassent.... Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile (La Fontaine) lui ressemblait en cela; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses. Ces passions qui leur remplissaient le cœur d'une certaine tendresse, se répandaient jusque dans leurs écrits et en formaient le principal caractère¹. C'est au milieu de ces causeries aimables que nos quatre amis se communiquaient leurs projets, se lisaient leurs ouvrages. C'est à cette liaison que nous devons, non les grandes qualités de chacun d'eux, mais l'unité de direction et d'objet qui donne à leurs écrits un certain air de famille, et qui rend plus sensible chez eux l'esprit général de leur siècle. Examinons maintenant les formes particulières que revêtit leur poésie.

On n'attend d'une pareille époque ni la naïve narration de l'épopée, ni les élans enthousiastes de l'ode. S'il est un genre de poésie qui exige, pour produire son effet, une nombreuse et brillante réunion; qui, dans une salle habilement construite, dispose les auditeurs de telle sorte qu'ils y viennent se faire voir aussi bien qu'écouter; qui, dans son œuvre, expose avec un art séduisant toutes les faiblesses du cœur et sache les excuser, les ennoblir, en les couvrant de noms héroïques; ou un mot, qui présente un miroir adulateur à cette société idolâtre d'elle-même, nul doute que ce genre de poésie ne soit cultivé avec succès, accueilli avec transport.

Ce genre fut créé par Racine². Voici une tragédie toute nouvelle, qui n'a pu naître et fleurir à aucune autre époque; voici la jalousie, l'ambition, l'amour surtout avec toutes ses nuances, depuis le sentiment le plus tendre jusqu'aux transports les plus ardents, qui s'environnent d'une poétique auréole. J'entends les noms glorieux d'Ithon, d'Athènes, de Rome, je vois passer sous mes yeux Hermione, Agamemnon et Titus et Thésée; je n'en reconnais pas moins les tendres faiblesses de la cour de France; je songe à Mancini, à Henriette, à La Vallière; je retrouve partout Louis le Grand, non que le poète ait cherché de froides allusions: il a vécu et

1. La Fontaine, *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, liv. 1.

2. Jean Racine naquit à la Ferté-Milon en 1639; il mourut en 1699.

pensé avec son siècle, il s'est inspiré de ce qu'il a senti lui-même et vu autour de lui, il a rendu à la société, sous une forme brillante, ce qu'elle lui a prêté d'inspirations. La tragédie n'est plus, comme chez Corneille, l'héroïsme devenu entraînant; c'est la passion devenue héroïque. Le ressort dramatique n'est plus l'admiration, mais l'attendrissement. Le poète nous élève moins; il nous replie sur nous-même. L'art gagne en vérité ce qu'il perd en hauteur. N'attendez même pas les commotions violentes du pathétique. Les artistes anciens les dédaignaient dans l'intérêt de la beauté⁴: Racine les évitera au nom des convenances. Ses effets seront mesurés à la délicatesse d'une cour sensible aux nuances les plus légères. Malgré les différences qui le distinguent de son prédécesseur, il y a entre eux une ressemblance que leur imposait leur époque. Tous deux sont spiritualistes au plus haut degré; tous deux cherchent exclusivement dans la nature morale la source de leur puissance. Ils dédaignent ou ignorent le spectacle extérieur, le mouvement matériel de la scène, les contours toutes faites de l'histoire. Leurs tableaux ne sont pas des portraits, mais des types; ce sont des idées qui ont pris sous leurs mains un corps et un visage. Ces poètes n'emprassent point, comme Shakspeare, la réalité grossière pour l'élever à l'idéal; ils saisissent la pensée dans son germe et l'échauffent sous leurs ailes jusqu'à ce qu'elle ait reçu la vie.

De là cette unité sévère, que subit Corneille et dont Racine porte le joug si légèrement. De là ce petit nombre de personnages, toujours restreint aux indispensables besoins de l'intrigue; de là cette marche rapide et non interrompue d'un seul et unique fait; de là enfin ces grands portiques déserts où se rencontrent les interlocuteurs, endroits vagues, sans caractère et sans nom, où s'agit une action idéale dépourvue avec soin de tout épisode vulgaire; en sorte qu'on peut dire qu'il y a moins unité de temps et de lieu, que nullité de temps et de lieu. L'action morale, spirituelle, semble vivre en elle-même, comme la pensée, et n'occuper ni durée, ni espace.

⁴. Voyez le *Laocoon* de Lessing et l'*Histoire de l'art* chez les anciens de Winckelmann.

Quoique Racine dans ses conceptions soit n que Corneille, quoiqu'il réduise ses personnages plus humaines et plus naturelles, il garder de croire qu'il n'ait pas aussi son idéal. Ils sont ennoblis, non par leur perfection morale libre développement de leur nature : ils atteignent plus haut degré d'être, c'est-à-dire de beauté sphère merveilleuse, peuplée de rois et de héros moins lourd sur ces nobles fronts ; les nécessités la vie n'oppressent plus les poitrines ; les cœurs sans autre obstacle que le choc des passions ri limites infranchissables de la condition humaine. de la cour deviennent les passions de l'humanité de Racine restera impérissable comme elles.

L'action n'est pas moins poétiquement transfig habile gradation d'intérêt ! quelle heureuse con péripéties ! comme tout est savamment préparé, tifié ! Pas une lacune dans le tissu des incidents, vraisemblance. Le spectateur est entraîné sans relâche, depuis l'exposition jusqu'au dénouement est comme la providence de ce petit monde dram prévu et arrêté les événements, et n'en laisse pas personnages qu'il a créés toute leur liberté moral

Mais c'est surtout par le style que Racine en héros d'une magnificence idéale. Ici, nous serions de nous en tenir à l'opinion de Voltaire, qui voulait toute critique on écrivit au bas de chaque page sublime ! harmonieux ! » Nous préférons pour quelques lignes remarquables du disciple d'un grand devenu lui-même un maître distingué¹ : elles nous ront par quels procédés l'écrivain a pu atteindre perfection qui charme et désespère.

« Avant tout, Racine est de l'école d'Horace ; il règle ce précepte qu'on peut enfreindre et qu'on n'

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit,

¹ M. Geruzet, *Théâtre choisi de Racine*. Paris, 1847. Préface.

Il choisit donc entre les idées qui s'offrent à son esprit ; et de celles qu'il conserve et qu'il enchaîne, il forme une trame solide et délicate, qui est, selon Buffon, comme la substance du style. Bientôt cette chaîne logique s'éclaire d'images et s'anime de sentiments ; car, pour devenir poétique, la pensée doit émouvoir le cœur et frapper l'imagination. Telle est la matière que la langue rendra sensible. Arrivé à ce point, le poète choisit encore, et le vocabulaire où il puise les mots destinés à peindre et à toucher, tout restreint qu'il est, lui offrira d'abondantes ressources ; parce qu'il sait ennoblir les termes vulgaires par la place qu'il leur donne, parce qu'il rajeunit ceux que l'usage a fatigués, en les rappelant à leur acception primitive ; parce qu'il prête à tous une lumière nouvelle, un relief inattendu par des alliances si heureuses que le succès en efface la hardiesse. En effet, Racine n'a pas moins osé que les novateurs les plus téméraires ; seulement il a mieux réussi. Au reste, ses plus grandes hardieses se rattachent ou aux habitudes de notre vieux langage, ou aux sources latines. Fidèle à cette double tradition même dans ses écarts apparents, il ne forge rien, il découvre et il sait employer. De là tant de richesse unie à tant de pureté.... Il dispose en maître de la langue, il la domine sans violence, et il en fait, au gré de son génie, une peinture et une musique. »

Loin d'être une dissonance prétentieuse dans le dialogue, ce style admirable contribue lui-même à l'illusion dramatique. Il fallait en quelque sorte un langage divin pour me faire croire que j'entends des héros et des dieux.

Les tragédies de Racine peuvent se diviser en trois classes. La première renferme les sujets empruntés au théâtre grec ; et ici, que d'habileté dans le choix, que de génie dans l'exécution ! D'abord, laissant respectueusement à l'écart Eschyle et Sophocle, qu'on ne touche pas impunément, il ne s'adresse qu'à Euripide, le moins parfait dans son ensemble, le plus touchant dans ses détails ; celui de tous qu'on pouvait le moins difficilement refondre, celui qui offrait le plus d'analogie avec le talent de Racine lui-même. Puis il frappe de l'empreinte moderne et chrétienne tout ce qu'il lui prend. *Andromaque* (1667) n'est plus une esclave vulgaire condam-

née successivement à l'amour de tous ses maîtres ; c'est la noble et fidèle épouse du grand Hector, la mère de son Astyanax. *Iphigénie* (1674) est une vierge royale, fière et résignée dans le malheur ; Achille, un généreux chevalier, prêt à tout braver pour ce qu'il aime. C'est surtout dans la tragédie de *Phèdre* (1677) qu'éclate toute la puissance d'une imitation créatrice. L'intérêt qui, dans la pièce grecque, s'attachait au fils innocent de Thésée, est ici transporté sur son épouse coupable,

Sur Phèdre malgré moi, perfide, incestueuse.

Le poète français accepte le sujet, mais il déplace le centre de l'action. En général, dans toutes ses pièces tirées du grec l'idée-germe appartient tout entière à Racine. Elle se développe dans un milieu mythologique dont elle tire à son choix les éléments qu'elle peut s'assimiler.

Le même principe dirige Racine dans ses tragédies historiques, qui forment la seconde classe ; l'histoire n'est pour lui qu'une draperie flottante dont il entoure majestueusement son idée poétique. *Britannicus* (1669) est la plus belle étude du cœur humain. C'est un prince placé au moment terrible où d'homme il devient monstre : c'est le spectacle éternellement vrai du premier pas dans le crime. Tacite donnait les éléments réels du drame : Racine en a négligé une partie, et n'a pris que ceux qui pouvaient nourrir le germe vital. *Bérénice* (1670) se suffit à elle-même, et, prodige du talent ! pendant cinq actes, cette suave élegie sans événements, sans épisodes, entretient l'intérêt et fait couler les larmes. *Mithridate* (1673) est le chef-d'œuvre du genre. Corneille, vaincu sur le terrain défavorable de *Bérénice*, est égalé ici dans son propre domaine. Aux élans sublimes du grand poète, Racine oppose le sublime de l'ensemble. Un magnifique contraste abaisse vaincu aux pieds de l'amour le noble front du roi blanc dans la victoire, et si auguste encore dans la défaite par l'inébranlable obstination de son courage. *Mithridate* couronne la série des tragédies historiques de Racine, comme *Phèdre* celle des tragédies grecques.

Il semblait que le poète ne pouvait s'élever plus haut que dans ces deux chefs-d'œuvre. C'est en renonçant à cette gloire qu'il y parvint. Douze ans de silence, de retraite, d'études pieuses de l'Écriture sainte, éveillèrent chez Racine un génie inconnu. Il trouva dans ses émotions nouvelles la délicieuse idylle d'*Esther* (1689), et les prophétiques accents d'*Athalie* (1690).

Louis XIV eût pu appeler Racine, comme Tibère appelait un de ses courtisans, *amicus omnium horarum*; ce fut le poète de toutes ses heures. Il semble qu'une harmonie préétablie faisait vivre de la même vie le poète et le roi. Chantre de l'amour dans la partie jeune et brillante du règne, Racine converti offrit à la vieillesse dévote du monarque l'écho le plus magnifique de la divine parole. Sa fin fut triste aussi. *Athalie*, son chef-d'œuvre, fut méconnu du public, et sa pitié pour le peuple lui attira la disgrâce du roi. Racine mourut de chagrin. C'est de ce prix qu'il devait payer la sensibilité qui fit son génie et sa gloire.

Molière.

Quelques années avant Racine avait débuté Molière¹, cet autre peintre de la nature morale, au moins égal au premier, quoique si différent. Racine s'est emparé des passions nobles, exaltées, généreuses : Molière prend possession des vices, des faiblesses, des travers. Le ridicule est son idéal. Dans ce partage de l'humanité, il a choisi la plus riche, sinon la meilleure part. La nature et l'éducation le préparèrent à son rôle. Plein de sens et de raison, Molière était plutôt choqué des choses bizarres que touché des grandes choses. Au milieu d'une société toute spiritualiste, son enfance avait reçu des impressions contraires. Gassendi fut l'un de ses premiers maîtres, et tandis que son jugement repoussait les atomes d'Épicure, il passe encore pour la morale, ajoutait-il. Plein de bonté, de tendresse d'âme, de générosité réelle, il pratiquait le bien au lieu de le rêver. Sa figure même révélait ses penchants :

¹. Jean-Baptiste Poquelin de Molière, né en 1622, à Paris; mort en 1673.

un nez gros, une grande bouche, des lèvres épaies, des sourcils noirs et forts, contrastaient avec sa noble et délicate figure de Racine, si semblable à Louis XIV. Une jeunesse errante et aventureuse, son caractère. Entraîné vers le théâtre par un succès invincible, le jeune *Poquelin* renonce à son nom, il se fait directeur d'une troupe ambulante en province, ramassant sur sa route mille traits d'humour et de satire¹. Pendant douze ans, il traverse la France, sans sens, comme pour pénétrer la vie réelle sous toutes ses formes. En même temps, il sème sur son passage des esquisses de verve et de mouvement, mais qui ne décèlent pas le poète original : ce sont des farces et des comédies de caractère, comme *le Médecin volant* et *la Jalousie*. Ses premiers crayons du *Médecin malgré lui* et de *l'Étourdi*. Bientôt il compose *l'Étourdi* (1653), *le Dépit* (1654) ; et ces comédies de ruses et d'intrigues ne sont qu'une imitation du théâtre italien. C'est à Paris qu'il doit revenir (1659) pour se développer tout à fait. Au centre du mouvement social, il en saisira mieux les tendances.

Les Précieuses ridicules (1659) révélèrent le vrai comique. C'est alors qu'un spectateur put s'écrier : « Molière, voilà la bonne comédie. » C'était en fait la création de la comédie de mœurs. Aux imitations du théâtre italien et espagnol, succédait la vivante imitation de la société française. En même temps, le faux goût qui, depuis si longtemps, soufflait des Alpes et du Nord. Cette pièce fut une révolution ; elle déclara tout à fait bon ce que bien des gens sensés pensaient sans oser le dire. Le duc de Rambouillet applaudit lui-même. Les *véritables précieuses* rougissaient de leurs *ridicules* imitatrices. Ménage, l'*alcôviste* le plus illustre, se déclara converti. Il dit-il à Chapelain en sortant du théâtre du Pe-

1. On conserve à Pézenas, un grand fauteuil de bois, où Molière s'asseyait en silence, le samedi, jour de marché, dans le coin du barbier, rendez-vous ordinaire des oisifs et des campagnards.

approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent critiquées si finement et avec tant de bon sens.... Il faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. — Cela arriva comme je l'avais pré-joute Ménage, et dès cette première représentation, on du galimatias et du style forcé'. » Ainsi le poète fait d'un seul coup le théâtre comique et le goût litté-

Molière alors se sentit devenir lui-même : « Je n'ai plus à lire, dit-il, d'étudier Plaute et Térence, et d'éplucher fragments de Ménandre ; je n'ai qu'à étudier le monde. » C'est pas qu'il eût renoncé aux conquêtes sur l'étranger ; dès lors, ses imitations, comme celles de ses illustres ne furent plus que des assimilations, où l'élément créa-tif original domine et perfectionne tout ce qu'il emprunte. Matière politique d'Aristophane, si incompatible avec nos mœurs, il ne prend que des détails de situation et des traits d'humour. Plaute et Térence, moins éloignés du comique moderne, ne lui offrent que des intrigues produites par une situation toute différente et des caractères généraux d'âge ou de condition toujours uniforme. Molière entrevoit cependant, dans ces figures invariables, des types vivaces et des in-terêts attachants. A Plaute, il prend l'*Avare* et l'*Amphy-trion* ; à Térence, les fourberies de ses valets et les débats de ses valets sur le mariage. Chez les Italiens, il rencontre le comédien, académicien de Bologne ou de Padoue, dont il achève l'éducation à l'école des Vadius et des Pancrace français. *Andalou*, vieillard amoureux et crédule, se métamorphose en *Arlequin* ; *Scapin*, valet astucieux et fripon, suivra natu-nellement son maître, qui a besoin de lui pour être berné et joué comme il faut ; il prendra fraternellement sa place entre le duc de *Mascarille* et le vicomte de *Jodelet*. Molière se du théâtre espagnol avec la même liberté : il ne copie pas, il transforme ; il se fait le joyeux Homère de tous les valets de tréteaux. A côté des Italiens, appelés autrefois par le duc de Médicis, une troupe de comédiens espagnols était

venue s'installer à Paris, lorsque Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, épousa Louis XIV. Depuis, cette influence a été renouvelée plusieurs fois : son séjour prolongé en Espagne a été l'occasion de nombreuses imitations. Ce fut la grande ressource de Thom-Molière n'y toucha qu'avec réserve. Il ne s'arrêta qu'à la comédie de Moreto, *Dédain contre dédain*, qui lui inspira l'assez malheureuse *Princesse d'Élide*, et sur Tirso de Molina (Gabriel Tellez), *le Convive de pierre* qu'il fit *le Festin de Pierre*, en acceptant les détails et changeant l'esprit et le caractère de l'œuvre. Le reste des imitations se réduit à quelques fragments et à quelques détails de dialogue¹.

La source la plus féconde où puisa Molière, ce n'est pas, comme il le dit lui-même, le monde, la société. On le voit dans une réunion, taciturne, rêveur. Son ami l'appelait *le contemplateur*. « Vous connaissez l'homme qui se perdait dans la contemplation de lui-même dans *la Critique de l'École des femmes* ; sa paresse à soutenir la conversation. Célimène l'appelle à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut à une demi-douzaine de gens à qui elle avait fait faire ; il les trompa fort par son silence. » — « Éloïse (de Molière) n'a pas dit une seule parole.... Il avait collés sur trois ou quatre personnes de qualité qu'il regardait avec des dentelles ; il paraissait attentif à leur conversation et il semblait, par le mouvement de ses yeux, pénétrer jusqu'au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'ils disaient pas². »

Aussi s'est-il emparé de la société par droit de conquête. Il l'a parcourue du haut en bas, par son observation philosophique. Aucune position élevée n'a effrayé son courage, aucune position obscure n'a excité son dégoût. Les inspirations qui animaient la chaste Racine se retrouvent exactement les mêmes dans

1. M. de Puibusque, à qui j'emprunte plusieurs de ces faits, a une savante exactitude toutes les imitations du théâtre espagnol essayées par nos poètes. Voyez *Histoire comparée des littératures française, t. II*.

2. *Zélinde*, comédie, par Villiers, cité par M. Sainte-Beuve, t. I.

comique de Molière. L'un et l'autre prennent pour principaux objets la cour, l'antiquité classique et la religion. C'est qu'ils peignaient la même société, et que cette société était là tout entière.

La cour lui présentait d'abord ce qui en faisait le charme et la puissance, les femmes. Racine divinisait leurs passions; Molière combattait leurs défauts : c'était encore leur rendre hommage. Dans *les Précieuses*, et plus tard dans *les Femmes savantes*, il fit tomber le masque pédantesque qui gâtait les grâces naturelles de leur esprit. Il fit aussi la guerre à d'autres travers moins choquants et moins rares chez elles, à leurs petites rivalités aigres-douces, à leurs méchancetés gracieuses et sournoises. Leur coquetterie surtout trouva en lui un admirable peintre. Est-il rien de comparable à cette *Célimène* qui rend amoureux jusqu'au rude *Misanthrope* ? Quelle vérité universelle dans cette peinture, et en même temps quel type profondément français ! Les poètes du Nord ont donné à la passion des femmes la tendresse et la mélancolie ; ceux du Midi l'ont tracée avec toute l'ardeur et la vivacité du climat ; mais nulle part on n'a plus complètement saisi les charmantes imperfections de cette nature versatile. On sent que Molière critique les femmes avec amour. Il défend leur dignité dans *l'École des Maris* et dans *l'École des Femmes*. Il attaque les maximes juives et romaines sur l'infériorité et la soumission du sexe le plus faible : il reprend, avec mesure, au nom de l'équité et du bonheur domestique, la réaction contre les préjugés, entreprise et exagérée par l'esprit chevaleresque du moyen âge, et rend la tyrannie des hommes impossible, en la rendant ridicule. Nul poète n'a d'ailleurs mieux senti, mieux exprimé toutes les délicatesses de l'amour. On pourrait citer de lui des vers dont Racine dut être jaloux.

La cour lui offrait encore un type non moins fécond, ces seigneurs qui n'avaient de noble que la naissance, et qui croyaient que la suffisance suppléait au mérite. Avec quelle verve Molière ne peint-il pas ces marquis « arrivant à la chambre du roi, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant leur perruque, et grondant une petite chanson entre leurs dents, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut

du terrain à deux marquis, et ils ne sont pas leur personne dans un petit espace¹. »

Quand on lit les vers suivants, ne se croit-on *de-bœuf* de Versailles?

Vous savez ce qu'il faut pour paraître marg
 N'oubliez rien de l'air ni des habits ;
 Arborez un chapeau chargé de trente plum
 Sur une perruque de prix ;
 Que le rabat soit des plus grands volum
 Et le pourpoint des plus petits.
 Mais surtout je vous recommande
 Le manteau, d'un ruban sur le dos retrouss
 Et parmi les marquis de la plus haute band
 C'est pour être placé.
 Avec vos brillantes hardes
 Et votre ajustement
 Faites tout le trajet de la salle des gardes,
 Et vous peignant galamment,
 Portez de tous côtés vos regards brusquemen
 Et, ceux que vous pourrez connaître,
 Ne manquez pas, d'un haut ton,
 De les saluer par leur nom,
 De quelque rang qu'ils puissent être
 Cette familiarité
 Donne à quiconque en use un air de qualité.
 Grattez du peigne à la porte
 De la chambre du roi ;
 Ou si, comme je prévoi,
 La presse s'y trouve forte,
 Montrez de loin votre chapeau
 Ou montez sur quelque chose
 Pour faire voir votre museau ;
 Et criez, sans aucune pause,
 D'un ton rien moins que naturel :
 « Monsieur l'huissier, pour le marquis
 Jetez-vous dans la foule et tranchez du notab
 Coudoyez un chacun, point du tout de quarti
 Pressez, poussez, faites le diable
 Pour vous mettre le premier².

Le marquis est le plastron de Molière. « Oui, t

1. *L'Impromptu de Versailles*, scène III.

2. *Remercement au roi*, 1663.

« Mais, nous dit-il. Le marquis est aujourd'hui le plaisant comédie : et comme, dans toutes les comédies anciennes, et toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, même dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie ». » L'instinct plébéien du fils du tapissier trouvait un illustre modèle dans l'instinct dominateur du roi. Tous deux s'entendaient à merveille pour établir l'égalité au pied du trône. La monarchie elle-même pardonnait facilement au poète. Personne ne voulant se reconnaître dans ses peintures moqueuses, on lui savait bon gré de rabaisser l'arrogance du voisin. « Pense, marquis, que c'est toi qu'il joue dans *la Critique*. » « Qui ? Je suis ton valet ; c'est toi-même en propre personne ». » D'ailleurs il y avait presque toujours dans la pièce un artisan honnête homme. C'était une ressource pour tous les jours-propres. Enfin Molière dédommageait la cour en amusant la province, et consolait les nobles en frappant ailleurs fort sur les parvenus insolents. *La Comtesse d'Escarville* faisait passer *l'Impromptu de Versailles*, et le *Bourgeois gentilhomme* guérissait les blessures des *Fâcheux*.

La féconde des grandes inspirations de la poésie sérieuse, la pureté classique, appelle aussi l'attention de Molière ; mais c'est que Racine montre par son exemple comment il faut s'en servir, c'est au grand comique qu'il appartient de faire connaître comment il ne faut pas s'en servir. L'un ouvre le chemin à la débauche, l'autre flagelle par derrière le stérile pédantisme ; tous deux entraînent leur siècle loin de l'ornière du pédantisme. Il suffit de nommer les Vadius et les Trissotins, l'aveugle du grec *autant qu'homme de France* et qui n'en est pas moins des sots,

Des sots savants, plus sots que des sots ignorants,

« Marphurius, les Pancrace, argumentant en *baroco* et en *peripatétisme* sur la figure d'un chapeau, et surtout ces excellents

l'Impromptu de Versailles, scène III.

l'Impromptu de Versailles, scène I.

et savantissimes médecins, ce *docto corpore* de l'habile à *nommer en grec* toutes nos maladies, et trépasser selon les règles de l'art.

C'est de la même façon que la religion inspire Molière. Plein de respect pour elle quand elle est vengée elle aussi de ses pédants qui la défigurent et des hypocrites qui l'outragent. *Tartufe* (1667) est comme la dernière partie des *Provinciales*. C'est la suite de la même mais élevée à un caractère de généralité tout à fait en effet, l'attaque ne vient plus d'un sectaire, mais d'un philosophe; et l'adversaire attaqué n'est plus le jésuite l'athée travesti. Ajoutez que l'absence de toute scolastique et un intérêt dramatique encore plus grand rendent ce chef-d'œuvre populaire. *Tartufe* est le théâtre comique; il en a l'à-propos comme la première moitié des années brillantes de Louis XIV, l'autre pressentir, par la divination du génie, le triste spectacle de la fin du règne. En vrai poète national, il donne une expression immortelle à la plus vivace de nos hautes et dures merveilles dont lui seul était capable, il inflige aux odieux des vices le châtement le plus terrible que le poète a, le ridicule.

Du reste Molière se rattache moins que ses contemporains à la pensée toute chrétienne du siècle. Gassendi, l'ami de Bernier et de Chapelle peint la philosophie en elle-même, dans sa généralité de tous les siècles sans être le moins du monde hostile au christianisme qui ne le préoccupe assez peu. Le genre qu'il traitait semblait se perdre dans cet oubli. Molière n'échappe pourtant point à la manière spiritualiste de tous les grands artistes de son siècle. Son triomphe, c'est la comédie de caractère, c'est-à-dire de l'esprit humain. Son procédé, comme celui de Corneille et de Racine, c'est l'abstraction vivifiée par le génie. *L'Avare* et *le Misanthrope* (1666), son œuvre capitale avec *Tartufe* sont développés d'après les mêmes principes que les tragédies de Racine. Les deux poètes saisissent une qualité unique dans l'individu, anéantissant par la pensée toutes les autres, puis ils en font ensuite en action et même quelquefois en plaidoirie

ces les qualités opposées. Rien de plus contraire au faire dramatique de Calderon et de Shakspeare plus conforme à l'esprit du dix-septième siècle qu'à l'esprit français.

La grande gloire de Molière, c'est d'avoir été le poète en même temps que celui de son époque. Non-seulement il a châtié et aperçu le premier le ridicule, dans ce que ses contemporains estimaient et prenaient au sérieux, mais il a incarné ces vices et ces travers dans des types d'une vérité impérissable. Il a su réunir la généralité des passions et la propriété dans les caractères. Ses personnages ont une physionomie si distincte, si personnelle, qu'on les connaît entre mille ; on croit avoir vécu avec eux, et chaque siècle retrouve en eux ses penchants et ses défauts. Ils sont à la fois réels comme des individus et éternels comme des types.

La représentation de la vie n'est pas seulement une peinture, mais tout une poésie. Ces personnages ne sont pas copiés, mais des créations. Molière produit comme la nature, après les mêmes lois, mais il ne la calque pas. Il tire d'un germe unique ses plus belles concep-

tes. Cette verve qui entraîne ses acteurs et les enveloppe comme un feu, est toute resplendissante du feu de son imagination. C'est une verve de gaieté qui échauffe, qui passionne, qui est comique, et rejaillit de tous les objets, comme d'un ciel du Midi, en mille effets brillants. Cet entraînement humain, cet entrain d'imagination, croit chez lui avec le don sévère de l'observation philosophique. Avec sa raison devient plus profonde et son coup d'œil plus sûr, sa verve comique monte et bouillonne de plus en plus, pour ainsi dire, le lyrisme de l'ironique et la gaieté, aux ébats purs, au rire étincelant. *Le Misanthrope*, avec son étourdissante cérémonie, en est le plus et le plus frappant exemple. Molière y touche de la main l'imagination libre et sans frein, qui faisait le charme de la poésie de l'ancienne comédie grecque.

On considère cette étonnante réunion des plus belles et

des plus rares qualités de l'intelligence, cette profonde sagacité, cette verve inépuisable ; si l'on songe à la fécondité de ce talent qui suffisait à la fois aux plaisirs de la cour, à l'amusement du peuple, aux besoins de la troupe et à l'admiration des connaisseurs ; si l'on tient compte de cette rapidité d'exécution, de cette composition grande et hardie, espèce de peinture à fresque qui ne laisse pas la brosse se reposer un instant ; si l'on place tout cela au milieu d'une vie active, occupée de mille soins, tourmentée par mille chagrins domestiques, et par les soucis d'acteur, d'auteur, de directeur, de courtisan, on se gardera bien de contredire Boileau, qui, le jour où Louis XIV lui demanda quel était le plus grand poète de siècle, répondit sans hésiter : « C'est Molière. » Nous concevons pourtant que certains lecteurs, plus sensibles aux pompeuses merveilles de Racine, ou à la naïveté si charmante et si riche de La Fontaine, répliquent avec Louis XIV. « Je ne le croyais pas. »

CHAPITRE XXXIV.

SUITE DE LA POÉSIE SOUS LOUIS XIV.

Boileau. — La Fontaine. — Poètes secondaires.

Boileau.

Tandis que Racine et Molière dotaient la France de leurs chefs-d'œuvre, Boileau Despréaux¹, leur ami, apprenait au public à les comprendre et à les admirer. Avant lui le goût incertain admettait confusément le bon et le médiocre. Une foule d'auteurs sans mérite encombraient la route des grands écrivains ; Scudéry était admiré à côté de Corneille ; le bel esprit, moqué par Molière, n'était pas catégoriquement pros-

¹ Né à Paris ou à Crosne, près Paris, en 1636 ; mort en 1744.

crit et condamné. On vénérât la mémoire de Voiture, on se récriait devant les concetti de Saint-Amand et de Chapelain. On n'avait pas encore *laissé à l'Espagne et à l'Italie*

De tous leurs faux brillants l'éclatante folie.

Le grand Corneille lui-même est peut-être l'exemple le plus frappant de ce mélange du mauvais avec l'excellent, du faux goût avec le sublime. En un mot, il y avait alors des modèles; il n'y avait pas de doctrine. L'œuvre de Boileau fut de *débrouiller l'art confus* du dix-septième siècle, d'assigner à chaque homme et à chaque chose son rang dans l'estime publique; sa gloire, c'est de l'avoir fait avec un discernement presque infailible, avec un courage intrépide, et enfin d'avoir rendu ses arrêts dans une forme si heureuse, dans un langage si parfait qu'on ne sera pas plus tenté de les refaire que de les infirmer.

Le culte du bon sens, la souveraineté de la raison en matière de goût, tel est le mérite durable de la doctrine de Boileau. C'est là le trait de ressemblance qui l'unit aux autres grands hommes du siècle. C'est l'esprit de Descartes transporté dans la poésie.

On ne reconnaît pas moins dans sa critique les autres caractères plus passagers et plus accidentels de son époque. Amoureux avant tout de l'ordre et de la régularité, il discipline la poésie, comme Louis XIV la société; il établit rigoureusement dans les ouvrages d'esprit la division des classes; il prêche la noblesse du langage, insiste sur l'étiquette des hémistiches et sur la légitimité inviolable de la césure. Son esprit est plus juste que large, plus judicieux que profond; il voit volontiers les choses par leur côté le plus saillant, fût-il le plus étroit. S'il veut louer Molière de cette justesse de langage qui ne sacrifie jamais l'idée à l'expression, il lui demande avec admiration *où il trouve la rime*. S'agit-il d'apprécier la difficulté de concevoir le plan, l'ensemble d'une œuvre d'art; d'en subordonner toutes les parties les unes aux autres, d'en former une suite, une chaîne continue dont chaque point représente une idée, comme dit Buffon : « C'est un ouvrage qui

me tue, écrit-il, par la *multitude des transitio* mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la p

On s'attend bien que dans un siècle où domine l'esprit de société, où les poètes, en général la nature, Boileau ne fera pas exception. Il est que ce défaut soit de peu de conséquence chez Boileau. Cependant sa critique en subit le contre-poids des anciens, il recommande la mythologie sans qu'il prenne pour un système d'allégories abstraites de la vie universelle qui est l'âme de la poésie. Boileau n'entend guère plus la poétique grandeur du christianisme et repousse le merveilleux chrétien à la fois comme trop aride : c'était calomnier du même coup le christianisme et le dogme chrétien. Boileau n'a pas plus que ses contemporains le sens du moyen âge; il montre une ignorance de toute notre vieille poésie nationale. Boileau volontiers, comme Louis XIV : *C'est du Gascon encore : Otez-moi ces magots de la Chine.* Il reproche trop vivement au critique cet éloignement des temps qui finissent. Le progrès ne se fait qu'en brisant les idées nouvelles ne s'affirment que par la négation des anciennes : la séparation devient hostilité. Descartes rejette toute l'antiquité : c'était une forme exagérée de la pureté de la raison. Le christianisme naissant avec son polythéisme jusque dans sa littérature. C'est à l'esprit moderne que Boileau repousse toute la poésie avec ses arts et sa poésie. Plus chrétien que catholique, plus religieux que dévot, c'est par indépendance que Boileau, sous la discipline de nos vieux maîtres, les Grecs et les Latins. C'est encore là une autorité sans doute, mais librement choisie et interprétée librement.

La carrière poétique de Boileau peut se diviser en deux périodes. Dans la première (de 1660 à 1668), Boileau attaque les mauvais poètes avec toute l'indignation de son âge : il combat à outrance le faux goût de l'école de France et d'Italie. C'est alors qu'il publie neuf ouvrages, quatre sont exclusivement littéraires, et dont les deux premiers tiennent, contre les mauvais écrivains, une

attendus et par là même plus piquants. « Les *Satires* appartiennent, dit Voltaire, à la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, il est vrai, à la seconde, mais pas supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez Racine. » Ajoutons que la neuvième satire, adressée à son *Esprit*, est égale à ce que Boileau a jamais fait de mieux.

Dans la seconde (de 1669 à 1677), Boileau laisse reposer la satire; il a renversé, il s'agit de reconstruire. Alors paraît *l'Art poétique* (1674), où il formule et coordonne la doctrine littéraire qu'il vient de faire prévaloir. Il publie la même année les quatre premiers chants du *Lutrin*, ingénieuse et élégante plaisanterie, chef-d'œuvre de versification digne d'un poëme mince sujet. Déjà une humeur moins bouillante anime la critique : sa raillerie est plus enjouée. Il écrit les neuf premières *Épîtres*, dont la dernière, adressée à Racine, réunit à son plus haut degré toutes les qualités excellentes qui assurent la gloire du grand satirique français.

Après cette pièce, Boileau, nommé historiographe du roi avec Racine, interrompt comme lui ses travaux poétiques : pendant les seize années qui suivent il se contente de publier les deux derniers chants du *Lutrin* (1681). Il ne rentre dans sa carrière qu'en 1693; mais, moins heureux que son illustre rival, il est loin d'y retrouver un nouveau génie. C'est alors qu'il commence la troisième période de sa vie. Il reparait aux yeux du public avec l'*Ode à Namur*, faible et malheureuse tentative lyrique; il compose trois froides satires, contre *les Femmes*, sur *l'Honneur*, contre *l'Équivoque*, enfin il écrit ses trois dernières épîtres, dont l'une, celle qui termine le recueil, et a pour sujet *l'Amour de Dieu*, n'offre plus rien d'attachant ni dans l'inspiration ni dans le style. Il manqua à la sage la sagesse la plus rare, celle de savoir finir à propos¹. Boileau est un événement immense dans l'histoire de la littérature. Il constitua le goût national, il sut dégager et mettre en relief son caractère le plus vital, le plus permanent, le bon sens ingénieux et moqueur; il ennoblit le vieil

1. D. Nieard, *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 376

esprit français des Villon, des Marot, en lui le langage élégant de l'antiquité classique et toutes les séances de la plus spirituelle des cours : c'est le Louvre à Paris dans la grande galerie de Versailles.

Ces avantages furent achetés par quelques inconvénients. On a trop cru que Boileau avait tracé les limites de l'art : on l'a trop appelé le *législateur du Poème* plutôt le précepteur de son siècle, et, dans son siècle, il instruisit moins les écrivains que le public. Ses conversations durent être précieuses pour ses illustres à qui il apprenait à être mécontents d'eux-mêmes *difficilement* ; mais ses écrits ont surtout pour but de plaire à des lecteurs, et ils sont parfaitement appropriés à leur usage. Sa critique est nette, simple, accessible à tous, plus qu'inspiratrice ; elle réduit les principes de l'art au sens commun. Elle est piquante, railleuse, médiocrement relevée de noms propres ; enfin elle coule ses préceptes en des vers impérissables, aussi brillants d'images que de sens, elle en fait des proverbes, et les impose bon gré mal gré à la mémoire.

La Fontaine.

Le quatrième poète de la glorieuse pléiade de l'âge d'or, l'un des habitués des réunions du *Vieux-Colombier* à Paris, là même qui nous en a esquissé le tableau, Jean de La Fontaine¹. C'est en lui que se réalise de la façon la plus parfaite la fusion de tous les éléments du passé au sein d'une œuvre toute moderne et douée de l'originalité la plus parfaite. Seizième siècle, moyen âge, antiquité classique, tout y a de plus heureux, de plus aimable, de plus élevé que dans les poètes d'autrefois, vient se reproduire sans cesse et résumer avec charme dans ses naïfs et immortels *bonhommes* renoue, sans y songer, la chaîne de la littérature française qu'avait rompue la brillante mais dédaignée littérature du dix-septième siècle. Bien plus, il semble devancer une philosophie encore inconnue. Tant

1. Né à Château-Thierry en 1624 ; mort en 1695.

de son époque, toute cartésienne d'inspiration, toute saine, toute sociale d'habitudes, ne voit dans l'univers un homme moral, et considère la nature comme un mécanisme. La Fontaine sympathise avec toute la création; tout ce qui vit, tout ce qui végète, l'arbre, l'oiseau, la fleur, le champ, ont pour lui un sentiment, un langage. Il aime le soleil qui se détache comme une frange d'or de l'azur d'Iris, il remarque avec bonheur le *moindre vent* qui *fait rider la face de l'eau*. La vie universelle, aux yeux sévères et exclusifs de ses amis, se réveille en lui seul avec toutes les grâces de l'antique mythologie, la vérité profonde de la poésie moderne. La Fontaine, le plus simple, le moins prétentieux des poètes, est le seul qui attache le dix-septième siècle à la fois au passé et à l'avenir.

Le plus spontané, de plus involontaire que sa vocation, dit-on, atteint sa vingt-deuxième année avant d'avoir le moindre signe du penchant qui devait l'entraîner à la poésie. Une ode de Malherbe, qu'il entend lire un jour,veille en lui le sentiment du rythme. Dès lors commence d'elle-même son éducation poétique. Elle se poursuit avec ambition, sans empressement : La Fontaine étudie, et ne fait que s'amuser. Il lit les vieux auteurs qui forment alors le fonds d'une bibliothèque de province. Il s'attache à Rabelais et à Marot; il admire naïvement l'esprit de l'*Astree* de d'Urfé : les délicies des contes joyeux de la reine de Navarre. Elle n'est pas exclue de cette revue instinctive du dernier siècle. Elle nous a pris notre moyen âge, elle va nous revenir à nous-même par une juste compensation :

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse ;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

L'exclusion chez lui, et pourtant point d'incohérence. L'originalité est assez puissante pour assimiler tant d'éléments divers. L'antiquité grecque et latine va entrer aussi

dans la combinaison. Un des parents de La Fontaine et son ami le chanoine Maucroix, lui conseille Homère, Virgile, Térence et Quintilien. Il se ravise, et s'attache aux anciens avec cette heureuse ferveur qui lui fait aimer toute belle chose (lui-même appelé Polyphile). Ce n'est pas de sa part qu'il fait une imitation servile. Il sait trop par où a péché la poésie du seizième siècle :

Ronsard est dur, sans goût, sans choix
 Arrangeant mal ses mots, gâtant par son français
 Des Grecs et des Latins les grâces infinies ;
 Nos aïeux, bonnes gens, lui laissaient tout pas
 Et d'érudition ne pouvaient se lasser....
 Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire
 On voit bien qu'il a lu, mais ce n'est pas l'affaire
 Qu'il cache son savoir et montre son esprit ¹.

Quant à La Fontaine,

On lui verra toujours pratiquer cet usage,
 Son imitation n'est pas un esclavage.
 Il ne prend que l'idée et les tours et les lois
 Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois
 Si d'ailleurs quelque endroit chez eux plein d'élégance
 Peut entrer dans ses vers sans nulle violence,
 Il l'y transporte, et veut qu'il n'ait rien d'affecté
 Tâchant de rendre sien cet air d'antiquité ².

Jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, La Fontaine attendait sans impatience et dans une molle paresse la maturité de son génie. Admis dans la maison, d'amitié de Fouquet, jouissant de tous les agréments de la vie et de la société, sans qu'il en coûtât aucun effort, son insouciance, il consume le temps, comme tous les autres, et paraît doucement laisser couler sa vie dans la composition de poésies légères, empreintes d'une facilité nonchalante et voluptueuse, échappent çà et là au caprice de sa plume.

1. Epître au prince de Conti.

2. Epître à Huet, alors évêque de Soissons.

généreuse hospitalité du surintendant. On y retrouve déjà de badiner avec grâce, que les muses françaises semblaient avoir perdu depuis Marot. Seul de son époque, La Fontaine, dans ses petits vers de circonstance, montre de l'air du naturel et de la sensibilité. Le premier ouvrage qui sur son nom un commencement de célébrité, fut un cri de douleur arraché par la disgrâce de son bienfaiteur¹. L'*Élégie des nymphes de Vaux* eut le plus beau de tous les succès; elle amena l'intérêt public sur le ministre disgracié. L'opinion moins inflexible que le roi, ne put résister à cet harmonieux et touchant plaidoyer, et sembla admettre que

C'est être innocent que d'être malheureux.

Dans ses premiers essais, La Fontaine avait joint l'élégance de Louis XIV à la grâce naïve de celui de France; il devait remonter plus haut encore dans nos traditions nationales, et reproduire, dans son admirable langage, les traits malins et trop souvent licencieux de nos trouvères. Ses *Contes et nouvelles*, dont le premier recueil parut en 1665, nous montrent un côté du siècle de Louis XIV que la littérature avait jusqu'alors voilé sous l'éclat d'une décence trompeuse. Ils sont la poésie de la société dont les mémoires de M. d'Au et de la princesse Palatine étaient l'histoire. Ce fut d'abord à la nièce de Mazarin, Marie-Anne Mancini, duc de Bouillon, que notre poète composa ses contes les plus polis et malheureusement aussi les plus libres. On les lisait avec charme dans sa société, qui se composait de ce que le siècle avait de plus illustre. Une autre femme des plus distinguées par son esprit, et qui fut, avec Mme d'Hervard, la protectrice de La Fontaine, Mme de La Sablière, réunissait chez elle les seigneurs les plus dissipés de la cour, tels que les ducs de Mazarin, les Rochefort, les Brancas, les Foix, les Latour. Mais le premier inspira un attachement sérieux, dont la rupture

¹ La disgrâce de Fouquet valut encore à la littérature française les remarquables *Mémoires de Pélisson*, où l'éloquence du barreau se dépouilla pour la première fois du pédantisme de l'âge précédent, pour parler enfin le langage naturel et de la raison.

jeta Mme de La Sablière dans la retraite, et La Fontaine une société plus épicurienne et moins retenue et les princes de Conti et de Vendôme devinrent pour lui les auteurs généreux. Il était l'hôte toujours bienvenu du Temple, voluptueux séjour où régnait l'anacréon de Chaulieu. On devine ce que durent être des fêtes pour une société aussi corrompue que spirituelle. Il y fut la seule limite de la licence; et le poète eut la satisfaction de tout dire, pourvu qu'il dît tout avec esprit.

On peut regarder les *Contes* de La Fontaine comme la dernière et définitive refonte des fabliaux populaires qui, depuis le moyen âge, en possession d'amuser l'Europe, l'Arioste, tous les novellistes italiens semblaient avoir donné leur expression la plus parfaite. Le narrateur ne craignit pas une concurrence si redoutable pour en triompher, qu'à reprendre tous ces vieux contes, près l'esprit français, qu'à leur rendre en quelque sorte leur natal. Laissant donc aux Italiens, à l'Arioste surtout, le mérite d'une plus grande variété de tons, d'une touche plus fine, d'un coloris plus éclatant, La Fontaine y suppléa par une simplicité pleine de finesse, par mille traits naïfs, par cette vivacité gauloise qui court au but sans s'arrêter à cueillir des fleurs au bord du chemin. Les romans italiens ont conservé une parenté assez intime avec les romanesques qui, sur une place publique, à Florence, à Ferrare, amusaient, par de mélodieuses octaves, un artiste et avide de longs récits. Ils sont encore poètes, ils se mettent peu en scène, ne montrent que leurs forces, y déploient, suivant le génie de leur patrie, plus d'émotion que d'esprit proprement dit. La Fontaine est plus simple, plus enjoué. Il excelle à préparer les incidents, à susciter d'amusantes surprises; il cause familièrement avec le lecteur, se plaît à la plaisante avec les objections et les invraisemblances du sujet, place à propos une réflexion piquante, présente des jours aussi pleine de raison que d'esprit. Enfin il assaisonne à çà et là son langage de quelque bon vieux tour de phrase ou de Marot, ce qui lui donne un air charmant de naïveté et de bonhomie.

Cet ouvrage est heureusement le moins connu de ceux qui font la gloire de La Fontaine. Ses *Fables* l'élevèrent au-dessus de lui-même, tant par la pureté irréprochable de leur morale que par l'inimitable perfection de leur style. C'était dans ses contes le poète de sa société, il est le poète de tous les temps, de tous les états, de tous les âges et de toutes les langues. L'enfant s'y amuse, l'homme s'y instruit, le sage s'y admire. Elles ne doivent rien aux inspirations contemporaines, et elles furent cependant goûtées et appréciées de la postérité comme elles le sont de la postérité. Ici ce n'est pas seulement au seizième siècle ni au moyen âge que La Fontaine emprunte, pour les transformer, leurs traditions marquées. Il reprend à sa source le vieil apologue de l'Orient, dans son cours par les inventions successives des Grecs, des Romains, des modernes; il se fait l'héritier universel du conte populaire; il recueille avec soin toutes ces fables, les met en vers, comme il le dit modestement dans son préface; et ce ne sont plus les fables de Vishnou-Sarmah, de Phèdre, de Babrius, encore moins de Planude; leur auteur leur a donné leur vrai nom, et a contraint les éditeurs à leur restituer, ce sont les fables de La Fontaine.

En effet, l'originalité poétique ne consiste pas à inventer le sujet, mais à découvrir la poésie du sujet. Les poètes les plus originaux n'ont presque jamais inventé autre chose. L'invention de La Fontaine, c'est sa manière de conter, c'est ce style si simple, c'est cette imagination heureuse, qui jette partout la poésie et la vie. « Il ne compose pas, dit la Harpe, il raconte, il est persuadé, il a vu. C'est toujours son cœur qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit; il a toujours besoin de vous dire son secret, et d'avoir besoin de vous le dire; ses idées, ses réflexions, ses sentiments, tout lui échappe, tout est du moment. » C'est dans cette bonne foi, dans cette franche crédulité du conteur, dans ce sérieux avec lequel il traite les plus grandes choses aux plus petites que consiste la simplicité propre et distinctive de La Fontaine, son inimitable

Il parurent en trois recueils : les six premiers livres en 1668; les sept en 1678 et 1679. Le douzième et dernier en 1694.

naïvete. On s'imagine entendre un homme assez ajouter foi aux contes dont on a bercé son enfance ; il y croit, mais il espère bien vous y faire. Son érudition, son éloquence, sa philosophie, son imagination, de mémoire, de sensibilité est mise pour vous intéresser au débat de *Dame Belette* et du *Lapin*. De là ce phénomène qu'on n'avait pas vu d'antiquité, cette singulière mais incontestable alliance de la haute poésie avec les récits les plus naïfs ; de là, en un mot, selon l'expression de Molière, *nos beaux esprits ne sont pas le bonhomme*.

Il a de plus qu'eux tous l'amour et l'intelligence du pays. La Fontaine n'eut jamais de cabinet particulier, de bibliothèque ; il se plaisait à composer dans la campagne : là, il étudiait du cœur cette nature qu'il voulait peindre.

Je puis dire que tout me riait sous les cieux...
 Pour moi le monde entier était plein de délice
 J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours,
 Mes amis me cherchaient, et parfois mes amours.

Cette nature qu'il aime n'est pas un objet banal et trivial ; que les poètes de cabinet la retracent d'après de vaines idées, c'est leur affaire ; mais dire : ses tableaux ont des couleurs fidèles, qui sentent la campagne, ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immenses où se promène de grand matin le maître et où l'alouette chante son nid, ces bruyères et ces buissons où fourmillent le petit monde, ces jolies garennes, dont les hôtes étoient si nombreux, *la cour à l'aurore parmi le thym et la rosée*, c'est là que se trouve la Sologne, la Champagne, la Picardie¹ ; La Fontaine est le poète de la vieille France, comme le gardien fidèle de son langage. Mais ces vastes plaines, si peu poétiques en apparence, de même que cette lande si vive que colorée de nos provinces du Nord, prennent sous sa plume un charme attendrissant comme le souvenir d'un pays.

1. Sainte-Beuve, *Portraits et Caractères*, article *La Fontaine*.

Nous pouvons renvoyer à notre poète ces vers qu'il a adressés à la duchesse de Mazarin :

Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs :
Allez en des climats inconnus aux zéphirs,
Les champs se vêtiront de roses.

Il n'est rien de si vrai de la nature rapproche La Fontaine de la simplicité mieux que n'eût pu faire l'érudition : il comprend comme Théocrite et Virgile les voix secrètes des eaux et des fleurs, il aime comme Horace un tranquille sommeil au bord d'une source pure, et il les chante avec autant de grâce. La Fontaine même est pour lui comme pour eux un symbole de la vie. Sa *Psyché*, son *Adonis* respirent une langueur molle et tendre ; ils se voilent d'une sorte de demi-jour et de demi-obscurité, tout différent de l'éclatante lumière que répand sur les sujets grecs : c'est une beauté plus négligée, qui trouve dans son abandon un attrait nouveau¹. Il n'est pas étonnant que sa muse se soit peinte elle-même :

Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras et son bras sur la nue,
Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas.

Il n'est pas jusqu'aux mœurs de la Fontaine qui n'aient une chose de naïvement païen. Elles sont plus libres que celles de la plupart des poètes de son époque ; il se laisse aller, comme Régner, à ce qu'il appelle la *bonne loi naturelle*, et qui, toute bonhomme à part, est le paresseux abandon du soin de conduire dignement sa vie. Il conçoit si peu l'austérité et la décence chrétiennes, qu'il songe sérieusement à dédier un récit graveleux au jeune duc d'Arnauld, et offre pour les pauvres à son confesseur le produit d'une édition future de ses contes. Il oublie qu'il a été élevé à Château-Thierry, et rencontre, dit-on, son fils et ne le reconnaît. Mais il faut en croire sa bonne vieille garde, *Dieu n'aura jamais le courage de le damner !* Louis XIV était moins indulgent pour le *bonhomme*. Rien

¹ Martin, *Histoire de France*, t. XV, p. 68.

dans ses défauts ni dans ses qualités de roi ne le goûter ce trouvère demi-païen, qui n'avait d'ailleurs rien de pompeux, rien d'apprêté. Louis apprécia sans doute

Son art de plaire et de n'y penser pas ..
Et la grâce plus belle encor que la beauté

D'ailleurs La Fontaine n'était pas fait pour la cour. C'était l'homme des réunions plus libres, plus affranchies de l'étiquette. Fort aimable en conversation, quoi qu'il fût, mais aimable à ses heures et avec ses amis, il goûta les délices de la petite cour du Maine à Sceaux, de Bouillon, de Vendôme, où on lui laissait son franchise et ses franches allures.

Je dois tout respect aux Vendômes (disait-il)
Mais j'irais en d'autres royaumes,
S'il leur fallait en ce moment
Céder un ciron seulement.

La Fontaine avait encore, nous l'avons dit, fait une société intime de Fouquet. Ce fut un grief que Colbert pardonna pas, et qui contribua à l'exclure de la cour et de leurs veilles royales. Les mêmes causes morales qui rendirent Louis XIV de La Fontaine, rendirent le sévère et le cruel injuste envers son ancien ami. Il le bannit de la poésie, lui et la fable. Fénelon fut moins inexorable. Il écrivit en latin l'éloge du fabuliste, qu'il donna à son jeune duc de Bourgogne, son élève. Cet enfant de douze ans, le futur fauteur du vieux poète. Le jour où La Fontaine reçut les derniers sacrements de l'Église, le prince lui envoya par son propre mouvement une bourse de cinquante louis, la somme qu'il possédait en ce moment. On aime à constater ce premier hommage de l'enfance envers le génie le plus grand de son temps modernes, et à voir le vieillard que le roi protégeait par un prince de dix ans.

Poètes secondaires.

Au-dessous des quatre grands noms qui repr

poésie du règne de Louis XIV, s'échelonnent une foule de poètes dont il faudrait tenir compte, si nous écrivions l'histoire des auteurs et non celle des idées. Nous ne pouvons nous dispenser d'indiquer au moins ceux que la renommée a placés au second rang. Dans la tragédie, Thomas Corneille eut le malheur de porter un nom trop glorieux, et de faire double emploi en imitant faiblement son frère et Racine. Campistron chercha à reproduire la grâce de ce dernier modèle ; il substitua partout la galanterie à l'amour : ce n'est qu'un apprenti qui calque timidement le dessin d'un grand maître. Duché, plus incorrect, est un peu plus animé, sans parvenir encore à être vraiment tragique. Lafosse fut plus heureux au moins une fois : son *Manlius* lui assure une renommée durable. Quinault, après avoir fait de mauvaises tragédies, se plaça au premier rang dans un genre secondaire, l'opéra, où l'un des mérites de la poésie est de se plier complaisamment aux exigences de la musique.

Les imitateurs de Molière réussirent mieux que ceux de Racine. Racine paya lui-même, en passant, son hommage à la comédie : les *Plaideurs*, délicieuse esquisse dans le genre d'Aristophane, révélait dans le poète une verve de plaisanterie qui s'unit plus souvent qu'on ne le croit au génie tendre et pathétique. Brueys et Palaprat ressuscitèrent sur le théâtre la vieille et excellente farce de *Patelin*, et composèrent quelques autres pièces estimées. Le comédien Baron, ou, sous son nom, le Jésuite La Rue, transporta sur la scène française l'*Andrienne* de Térence. Les comédies de Quinault et de Campistron sont très-supérieures à leurs tragédies. Boursault, si honorable pour sa modestie et son noble caractère, a laissé au répertoire quelques bonnes pièces à tiroir, le *Mercure galant*, *Esopé à la ville*, et *Esopé à la cour*. Dufresny eut ou montra trop d'esprit pour être vraiment comique. Dancourt, dans sa stérilité d'abondance, a écrit douze volumes de comédies, parmi lesquelles il en surnage à peine quatre. Le véritable héritier de Molière, c'est l'aventureux, le spirituel, le joyeux Regnard, le *Joueur*, le *Légataire*, et les *Ménechmes* peuvent paraître sans conte après le *Misanthrope*. « Les situations de Regnard sont moins fortes que celles de Molière, mais elles sont plus comiques : ce qui les caractérise

surtout, c'est une gaieté soutenue, un fonds inépuisable de saillies, de traits plaisants. Il ne fait pas souvent penser, mais il fait toujours rire⁴. » Un homme de lettres prétendait que Regnard était un auteur médiocre : « il n'est pas médiocrement gai, » répondit Boileau.

CHAPITRE XXXV.

PHILOSOPHIE ET ÉLOQUENCE.

Malebranche. — Bossuet. — Fénelon.

Malebranche.

Nous avons déjà indiqué deux des points de vue sous lesquels la littérature reproduit la société de Louis XIV. Les mémoires et surtout les correspondances en retracent l'image réelle; les poètes, la peinture idéale. Il nous reste à montrer comment les philosophes, c'est-à-dire surtout les orateurs chrétiens, en révèlent les principes. Les écrivains déjà parcourus nous disent les uns ce qu'était, les autres ce que rêvait leur siècle : ceux qui nous restent à voir exposent ce qu'il croyait. Le grand règne est un arbre majestueux dont nous avons entrevu jusqu'ici la tige et les rameaux fleuris; nous n'avons plus qu'à en étudier les principales racines.

L'ombre de Descartes plane sur le siècle entier : sa pensée vit dans les poètes, sa méthode triomphe chez les savants; les gens du monde eux-mêmes font une mode de ses doctrines; dans les sociétés les plus frivoles, on parle de métaphysique, on se passionne pour les *tourbillons*. Cependant Descartes ne sera pas admis sans réserve par une époque où la tradition catholique exerce tant de puissance; on pressent que ses principes seront plus forts que sa prudence; ce sont ces principes

4. La Harpe, *Cours de littérature*, t. IV, p. 407.

l'on redoute. Ses œuvres avaient été mises provisoirement à l'index à Rome (*donec corrigerentur*). Louis XIV aussi mit en quelque sorte sa mémoire à l'index. Lorsque, en 1667, les restes du philosophe furent rapportés de Suède, ses funérailles solennelles furent ajournées; le roi protecteur des lettres et des arts défendit de prononcer publiquement l'éloge funèbre du plus grand génie qui ait illustré la pensée de France.

Le cartésianisme du règne de Louis XIV prit un aspect à la fois plus religieux et plus poétique; Malebranche en fut l'hiérophante¹. Doué d'une âme passionnée, il éprouvait de violents battements de cœur à la lecture d'un ouvrage de Descartes; il décriait sans cesse l'imagination, comme on se plaint d'une personne trop aimée, dont on redoute l'empire. Cartésien, mais comme Descartes, il paraissait avoir rencontré plutôt que suivi son maître. « Du reste, excessif et téméraire, ardent et extrême, mais toujours sublime; n'exprimant qu'un seul côté de Platon, mais l'exprimant dans une âme chrétienne et dans un langage angélique, Malebranche, c'est Descartes qui s'égare, ayant trouvé des ailes divines, et perdu tout commerce avec la terre². »

Malebranche, comme Descartes, est encore un philosophe. Sa doctrine, c'est la parole humaine, c'est-à-dire l'examen, la discussion. Ce n'est pas sous cette forme que doit éclater la croyance d'une époque aussi synthétique. Elle va s'imposer avec une autorité divine, et, pour s'emparer souverainement des âmes, déployer le plus magnifique langage que la bouche de l'homme ait jamais parlé; c'est d'avance nommer Bossuet.

Bossuet.

Ce grand homme est, pour ainsi dire, l'âme du siècle de Louis XIV: il règne à côté du grand roi; il règne sur le roi lui-même par la double puissance de la doctrine et du génie.

. Né en 1634; mort en 1704. — Œuvres : *Recherche de la vérité; Conférences chrétiennes; Méditations chrétiennes et métaphysiques; Traité de l'âme; Entretien sur la métaphysique et la religion; Traité de l'amour de Dieu.*

. V. Cousin, introduction du *Rapport sur les Pensées de Pascal*.

Athlète infatigable, on le retrouve partout et toujours victorieux : dans la chaire, où il triomphe ; près du trône, dont il forme l'héritier ; à la cour, dont il renverse saintement les favorites ; au théâtre, qu'il condamne et proscriit ; dans les assemblées du clergé, dont il dicte les résolutions ; dans son diocèse, qu'il *nourrit de la parole de vie* ; dans les plus humbles monastères de filles, dont il élève les esprits au niveau des *mystères* du christianisme, et qu'il édifie par de pieuses *méditations*. Il semble que l'époque tout entière soit pénétrée par sa pensée, et que, pour bien connaître les principes du siècle, il suffise de comprendre Bossuet¹.

Il s'empare de toutes les idées, de tous les progrès de son temps et les absorbe dans la grande unité de la foi catholique. Ennemi « des esprits ardents et excessifs, plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire à leur unité naturelle², » il s'attache de toute la puissance de sa logique et de son immense érudition aux doctrines les plus vieilles et les plus générales du catholicisme. Son originalité, c'est de n'avoir point d'originalité dans le dogme : il en résulte que son autorité prend un caractère impersonnel et divin, et que sa parole devient, pour ainsi dire, la voix même de l'Eglise.

Toutefois, dans cette imposante universalité de doctrine, dans cette hautaine prétention à la vérité absolue, se reconnaissent, distincts encore, les divers courants d'opinions contemporaines qui sont venus s'y confondre.

Cet esprit altéré de discipline et d'unité accepte avec ardeur la transformation monarchique que Louis XIV a fait subir à la France. Pour lui, comme pour la plupart de ses contemporains, la monarchie absolue est l'idéal du gouvernement « Le prince est un personnage public ; *tout l'Etat est en lui* ; la volonté de tout le peuple est renfermée dans la sienne. Voyez un peuple immense réuni en une seule personne ; voyez cette puissance sacrée, paternelle et absolue ; voyez la raison secrète, qui gouverne tout le corps de l'Etat, renfermée dans

1. Jacques-Bénigne Bossuet naquit le 27 septembre 1627, à Dijon, et mourut à Paris le 16 avril 1704.

2. Bossuet, *Œuvres complètes*, tome I, lettre de Nicolas Cornet (1663).

« Mais vous voyez l'image de Dieu dans les rois, et l'idée de la majesté royale ». » Plein de cette idée, en demandant la confirmation au livre des livres, à ce de cet inépuisable arsenal, d'où les indépendants ont tiré naguère la hache républicaine, il fera sortir l'impénétrable pour couvrir la royauté.

Les sciences cartésiennes se déconvoient aussi dans cet adversaire de toute nouveauté. Le traité *de la connaissance de Dieu et de soi-même* appartient tout entier à la tradition. D'ailleurs, l'étude de l'homme individuel, de l'âme, qui domine toute la philosophie et toute la littérature du dix-septième siècle, ne se montre nulle part avec plus de force que dans cette glorieuse génération d'orateurs chrétiens à laquelle marche Bossuet. Mais pour lui, il se sentait dans cet objet fini. Disciple de la Bible bien plus que de Descartes, fils des prophètes hébreux, jeté par sa naissance à la cour polie de Louis XIV, il est pris d'une impression quand du haut du Sinaï, où il a contemplé Jérusalem, il jette les yeux sur ce néant qu'on appelle l'homme; il sent qu'il porte dans son sein ce sublime contraste, ce grand antithèse qui fera son génie.

Remarquable que les lacunes mêmes de la doctrine de Bossuet deviennent le principe des plus grands succès de son éloquence. Il ne croit point au progrès, au développement successif de l'humanité. Tout ici-bas est dans son néant, comme là-haut dans l'infinité. Les hommes dorment leur sommeil. Un abîme éternel sépare la terre du ciel : Bossuet, génie hébraïque, songe même trop peu que le Christ a comblé l'intervalle. Inspiré plutôt par la grandeur terrible de l'Ancien Testament que par la mansuétude de la loi nouvelle. De là ce mépris de toute chose mortelle, cette fierté pleine de force, cette sublime rudesse de parole, qui frappe, qui ébranle dans l'âme un long ébranlement d'admiration. Son style se répand à la manière d'un torrent; et, s'il ne s'arrête pas en chemin les fleurs de l'élocution, il les entraîne

plutôt après lui par sa propre impétuosité, qu'il y avait choix pour se parer d'un tel ornement¹. » Le style s'abaisse, avec une admirable insouciance jusqu'au langage familier qui eût effrayé tout autre, mais, alors même, on sent que c'est l'aigle qui se précipite, et qu'il descend du ciel tout prêt à y reprendre son seul bond. « Une puissance surnaturelle qui se place ce que les superbes méprisent, s'est répandue et l'auguste simplicité de ses paroles.... et lui donne à persuader, des moyens que la Grèce n'enseigne pas et n'a pas appris². »

Ce fut en 1661 que Bossuet prêcha pour la première fois devant Louis XIV, dans la chapelle du Louvre. D'abord, ces deux hommes se comprirent. Le roi, par un élan de sympathie rare dans un esprit si réservé, fit le père de Bossuet pour le féliciter d'avoir un tel fils. En 1669, le jeune orateur se montra dans toutes les églises de Paris. La cour, la ville entière affluaient à ses sermons. Les deux reines sortaient du palais pour l'entendre; les religieuses de Port-Royal quittaient eux-mêmes leur désert; les Condé se mêlaient à la foule. Alors le prêtre se levait dans sa chaire; ou plutôt sur son tribunal, car il se tenait devant ces illustres assemblées comme un apôtre, juge : « Mon discours, leur disait-il, dont vous vous faites juges, vous jugera au dernier jour; et, si vous n'êtes plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables³. »

Dans le silence profond de toute tribune politique, la saine sagesse de la tribune sacrée grandissait de son isolement. Elle faisait entendre une voix libre au milieu du concert monotone de toutes les admirations. La noble figure préparait le succès de sa parole. « Son regard était perçant; sa voix paraissait toujours sortir d'une âme éternelle; ses gestes étaient modestes, tranquilles et naturels. Il parlait en lui, avant même qu'il commençât à p

1. Bossuet, *Oraison funèbre du P. Bourgoing* (1662).

2. Bossuet, *Panegyrique de saint Paul*.

3. Bossuet, *Oraison funèbre de la princesse Palatine*.

4. *Mémoires et Journal* de l'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet.

rait rarement la forme de ses sermons ; il se présentait, devant les réunions les plus imposantes, avec un simple habit, s'abandonnant, comme les orateurs antiques, à la force de ses convictions et à la pression toute-puissante de sa parole. Aussi les *Sermons* écrits qui nous restent de lui, de ses premières années, oubliés longtemps, inconnus même à ses amis intimes, mutilés même par les éditeurs, ne peuvent nous donner qu'une idée bien imparfaite de l'éloquence vivante qui coulait de ses lèvres. Et pourtant, quel charme encore dans cette lave refroidie ! Ces discours sont pleins du dogme ; l'Écriture sainte en forme comme le son. On croit entendre la voix des vieux prophètes et des pères de l'Église. Ce sont là, comme il le dit lui-même, les *discours invisibles* qui parlent par sa bouche. Ici, c'est l'Écriture qui rappelle l'idée de la mort à ces voluptueux auditeurs, tout occupés de la gloire et du plaisir. « Je l'ai dit, ô dieux des dieux et vous êtes les enfants du Très-Haut.... ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de terre, vous mourrez comme des hommes, et toute votre gloire tombera par terre, *verumtamen sicut homines morietur*. » Là, c'est Tertullien décrivant « cette femme vaine et coquette, qui traîne en ses ornements la subsistance d'une infinité de familles, et porte en un petit fil autour de son cou des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera circumfert*. » Mais c'est Bossuet qui ajoute que l'homme, en voulant tant à s'accroître et à multiplier ses titres, « ne peut jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste ¹. » De pareils traits, jetés avec une abondance inépuisable, expliquent l'impression profonde que faisait la parole de Bossuet et la longue rumeur qui, dans la sainteté du lieu, suivait chacun de ses discours.

Ces circonstances ouvrirent bientôt à l'éloquence de Bossuet une carrière où elle se sentit plus à l'aise. L'oraison funèbre, appelant l'orateur sacré près du tombeau des grands de la nation, offrit à ce superbe contempteur de la gloire humaine l'occasion d'élever jusqu'au ciel le magnifique témoignage de

notre néant. En même temps, elle faisait jaillir d'comme pour tempérer le sublime, ces sources de compatissante, qui laissent voir l'homme dans l'apgnent, comme le drame antique, la pitié à la terre son funèbre existait sans doute avant Bossuet; de même, des hommes célèbres y avaient signalé le Mascaron, habile et énergique écrivain, trop fardé antique, trop peu ému, trop peu orateur; Fléch artiste en paroles, pompeux sans emphase, fleuri si sinon sans recherche, rarement énergique, mais tougant et disert; Bossuet s'empara de ce genre, et le ainsi dire, en le renouvelant. Pour première co succès, il en sentit la difficulté, il en signala admi les écueils aussi bien que la grandeur. « Je vous av que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs lors les panégyriques des princes et des grands du monc pas que de tels sujets ne fournissent ordinairement idées. Il est beau de raconter les secrets d'une sub tique, ou les sages tempéraments d'une négociati tante, ou les succès glorieux de quelque entreprise L'éclat de telles actions semble illuminer un disco bruit qu'elles font déjà dans le monde aide celui q se faire entendre d'un ton plus ferme et plus m Mais la licence et l'ambition, compagnes presque bles des grandes fortunes, font qu'on marche p écueils; et il arrive ordinairement que Dieu a si pe dans de telles vies, qu'on a peine à y trouver quelqu qui méritent d'être louées par ses ministres¹. » P prend son parti avec une audace tout apostolique; i ser à bout la gloire humaine, détruire l'idole des an elle tombera anéantie devant ces autels². Ce n'est pe vrage humain qu'il médite : il faut qu'il s'élève au l'homme, pour faire trembler toute créature sous les de Dieu. C'est aux princes, c'est aux rois surtout qu de grandes et terribles leçons, et qu'il crie avec le p

¹ Oraison funèbre du P. Bourgoing (1662).

² Oraison funèbre de Louis de Bourbon (1687).

ages, intelligite, erudimini, qui judicatis ter-

ons funèbres de Bossuet se déroulent aux yeux de
comme les pages d'une imposante histoire. Chaque
ble n'être qu'une partie d'un vaste ensemble, où
événements et les personnages illustres de l'époque
tour à tour à la lueur lugubre des solennités de
semble que la Providence les amène successive-
mes et choses, aux pieds de l'orateur qui va les
es! *Marche!* s'écrie la voix terrible : et aussitôt
ministre cortège. D'abord, c'est la révolution d'An-
un trône qui s'écroule, et cette *épée qui frappe*
uste, et ces reines dont les *yeux contenaient tant*
(1669)! Puis le palais de France est troublé à son
à coup retentit comme un éclat de tonnerre cette
ouvelle : MADAME se meurt! MADAME est morte!
endant passent rapidement dans la foule les plus
res de l'histoire : Gustave, Retz, Mazarin,
Voici la douce et pieuse épouse de Louis XIV
ur d'elle règne une sérénité triste et pure, comme
toire de Dante après les touches énergiques de
ici encore, par un magnifique contraste, on en-
vague lointain l'écho bruyant de la gloire mili-
royal époux. Viennent ensuite les courtisans,
leurs maîtres, une princesse (Anne de Gonza-
on ministre (Letellier, 1686); puis, pour *mettre*
discours, le plus grand capitaine du siècle, l'ami
le prince de Condé (1687). C'est pour lui que
et à descendre de cette tribune auguste, déploie
ad cœur et son grand génie. Il s'anime d'un en-
guerrier pour suivre son héros aux plaines de Fri-
Rocroy : il raconte la guerre avec la précision
capitaine, il semble s'enivrer un instant de l'odeur
et de la fumée de la gloire; mais c'est pour l'im-
Dieu qu'il pare la victime. C'est ici surtout
as toute sa sublimité le contraste des grandeurs

meuble de la reine d'Angleterre (1669).

éphémères de ce monde avec la grandeur éternelle que s'épanche, avec un charme pénétrant, la tendresse de Bossuet, quand, à la suite *des peuples en deuil, et princesses, nobles rejetons de tant de rois, l'un France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes à leur comme d'un voile*, il s'avance lui-même avec *blancs qui l'avertissent de sa fin prochaine, et vieilles restes d'une voix qui tombe*, dire un dernier adieu dres de son illustre ami.

Quelque saintes que fussent les leçons données dans ses oraisons funèbres, la vérité, sainte l'histoire a pourtant à réclamer contre la plupart des appréciations. C'est l'écueil presque inévitable de ce genre de loquence; l'orateur est facilement entraîné à ériger en accomplis de vertu des personnages fort éloignés de la conclusion est excellente, mais les prémisses sont irréprochables. Aussi l'oraison funèbre est-elle, tragédie classique, un genre éteint avec la société qui a produit. Bossuet l'a emportée dans sa tombe.

Il est un autre genre auquel il a plutôt donné sa place, c'est la philosophie de l'histoire. L'idée des *Oraisons funèbres*, dégagée des préoccupations contemporaines portée dans un passé qui la purifie, devient le *Discours de l'histoire universelle*. C'est la véritable épopée des temps modernes, celle dont Dieu est le poète et l'humanité le héros. A ce magnifique récit, rien ne manque des splendeurs de l'antique épopée : l'unité d'action, la grandeur de l'intervention merveilleuse d'une main divine, un rythme rapide, étincelant, sublime, tout s'y trouve. Les événements se coordonnent dans ce vaste ensemble ; les empires tombent avec un fracas effroyable les uns après les autres, et au milieu de cette mobilité des institutions se dresse l'empire du Fils de l'homme auquel l'éternité est promise. On peut contester la vérité de la vue de Bossuet : on n'en peut méconnaître la grandeur. Ce sont les fastes du genre humain aperçus du Sinaï.

Bossuet avait conçu dès sa jeunesse le dessein de

travail, il en avait recueilli patiemment tous les matériaux. Il les mit en œuvre lorsqu'il fut chargé de l'éducation du dauphin : le *Discours sur l'histoire universelle* fut terminé en 1679, à la fin de cette éducation si laborieuse et si inutile. L'auteur ne s'y proposait d'abord que de donner un abrégé de l'histoire ancienne, pour résumer sous les yeux de son élève les faits qu'il avait appris. Les réflexions, qui ne devaient servir que de préface, passèrent au premier plan, d'après les conseils de ses amis, et la partie historique ne fut plus que l'introduction. Mais jamais résumé ne fut plus lumineux et plus entraînant : c'est l'esquisse d'un grand maître; on attend avec une curiosité inquiète que sa main y jette la vie et la pensée. C'est toutefois, au point de vue de l'art, une disposition étrange que ce triple récit qui reprend à trois fois les annales du monde. Le but spécial de l'instituteur rend suffisamment compte de l'isolement de la première partie; mais la division des deux autres nous semble une objection contre le système philosophique de Bossuet. L'œuvre de Dieu n'admet pas de dualité.

Si Bossuet n'a pu, malgré tout son génie, faire rentrer les empires dans le dessein de Celui dont le royaume n'est pas de ce monde, du moins en a-t-il étudié profondément, au point de vue humain, les constitutions et les vices. Rien de plus vrai ni de plus beau que ses considérations sur la Grèce, sur Rome, sur Carthage. Entraîné par la sympathie puissante des grandes choses, le prélat du dix-septième siècle, l'auteur de la *Politique sacrée*, est républicain avec le sénat de Rome : il pénètre les conseils vigoureux de cette compagnie, comme s'il avait vécu dans son sein, et la voyant si prudente, si ferme, si héroïque, il lui pardonne presque d'avoir été païenne. Montesquieu n'aura guère qu'à développer les rapides indications de l'*Histoire universelle*.

Aujourd'hui le nom de Bossuet est synonyme de celui de l'éloquence. Nous voyons avec étonnement qu'il n'en fut pas de même pour ses contemporains. A peine parlent-ils de lui comme orateur : jamais ils ne mentionnent ses sermons. Quand ils veulent louer un prédicateur excellent, tous leurs éloges sont pour Bourdaloue, qui monta dans la chaire l'année

même où Bossuet en descendit (1669). Jamais on n'a vu entre eux ces deux hommes illustres, comme on voit souvent Corneille à son jeune successeur. Mme de Sévigné, aussi fidèle qu'aimable des opinions de la haute Église, ne cesse d'exalter les sermons de Bourdaloue, et ses *Oraisons funèbres*.

Pour expliquer ce phénomène, il faut se rappeler que Bossuet forme à lui seul un monde à part dans le monde littéraire du dix-septième siècle. Les autres fils adoptifs de Rome et de la Grèce : lui, a passé l'Océan aussi, mais il vient de plus loin, il transporte l'Occident par des alliances de mots d'une hardiesse et d'une nouveauté incroyables, par des figures gigantesques que le goût européen ne lui eût pas suggérées, mais qu'il met aux lois de la proportion en portant la mesure à l'immensité même. Tel est le fruit de son commerce avec la Bible, seule nourriture assez forte pour son génie. Les autres théologiens étudiaient froidement l'Écriture comme une matière de leur science : Bossuet y voit la science vivante, la parole toujours vibrante et enflammée ; il s'en pénètre, il revêt tout à la fois ; il fait siens tout ensemble l'esprit et la forme, autant que le permet la différence des temps et des langues¹. »

Les contemporains de Bossuet respectaient trop sa grandeur pour oser l'admirer. Ils sentaient sa puissance sans en faire compte d'un art si extraordinaire. Ils croyaient ne devoir à sa doctrine l'émotion qu'ils éprouvaient au pied de sa chaire et ne songeaient pas à analyser la foudre qui les redressait. Aux yeux de son siècle, Bossuet n'était pas un orateur, c'était un Père de l'Église.

C'est peut-être là, en effet, la marque la plus vraie de son génie, et la source de son éloquence. Bossuet ne fut orateur que parce qu'il était plein de la doctrine qu'il enseignait. Sa vie ne fut qu'une longue bataille contre les ennemis du dogme : il fut l'homme de tous les besoins, le soldat de tous les dangers. Tantôt il cherche à réunir

1. H. Martin, *Histoire de France*, t. XV, p. 86.

fortes mains les deux parts de l'Europe que le protestantisme a divisées : vain mais noble effort, bien digne de la France et du dix-septième siècle¹ ! Tantôt se posant au milieu de deux doctrines rivales et extrêmes, il frappe jansénistes et jésuites avec l'impartialité de la droiture et du bon sens². C'est lui qui, dans l'assemblée de 1682, rédige la déclaration du clergé, véritable charte de l'Église gallicane, sanction définitive et officielle qui consacre la ruine de la théocratie du moyen âge, et même de la monarchie absolue dans l'ordre spirituel. Enfin une dernière lutte, plus douloureuse sans doute pour le vainqueur, fut celle où, toujours fidèle à l'antique tradition de l'Église, et au sens pratique qui n'abandonne jamais son génie, Bossuet s'éleva, dans la question du quiétisme (1697), contre un homme qui avait été son admirateur et son ami, mais dont toutes les tendances, toutes les opinions, toutes les vertus formaient avec celles de Bossuet lui-même le plus violent contraste, et menaçaient, à leur insu, tout l'édifice religieux et monarchique du dix-septième siècle. Nous voulons parler de Fénelon.

Fénelon.

La carrière de Fénelon se déploie parallèlement à celle de Bossuet, dans un contraste plein de lumière. Tous deux furent enfants précoces, tous deux sont théologiens, philosophes, orateurs, écrivains du premier ordre ; tous deux évêques et docteurs de l'Église ; tous deux précepteurs de princes et vivant à la cour ; mais ces rapports ne font que mieux ressortir les différences de leurs génies.

En religion, en politique, en littérature, ils n'ont rien de commun que l'excellence de leur esprit et la beauté de leurs ouvrages.

Bossuet et Fénelon furent deux principes plutôt que deux

1. *Exposition de la foi catholique* (1671) ; *Conférence avec le ministre Clauv.* (1678) ; *Histoire des variations* (1688) ; *Négociations avec Leibnitz* (1691).

2. *De l'état présent de l'Église* ; *Sur la morale relâchée* ; *Mémoires présentés à Louis XIV* (1700).

hommes rivaux; et leur opposition, qui tourmentait et affligeait leurs contemporains, réduite aujourd'hui à la perspective de l'histoire, n'est qu'une richesse de conditions intellectuelles du grand siècle.

Bossuet était l'homme de la tradition, de la majestueuse des doctrines. Il saisissait en ses bras tout le passé du christianisme, pour l'opposer au terrible qui entraînait le présent. De là sa grandeur et quelquefois sa rudesse. Ne cherchez pas l'homme; c'était un dogme, et un dogme qui a foi et qui sait qu'il descend du ciel et a droit de régner.

Fénelon est l'apôtre de l'inspiration intérieure. Admirablement docile à la parole de l'Église, il ne se cache pas les vérités qu'il contemple dans le sanctuaire de sa conscience. Il sait qu'il ne faut pas chercher cette lumière en dehors et que chacun la trouve en soi-même. Notez bien que la révélation intime n'est pas le rêve d'un mystique. Ce qu'écoute Fénelon n'a rien de privilégié, d'individuel. *Cette lumière est commune à tous les hommes, supérieure à toute science humaine, parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à s'allumer en tous lieux et à redresser tous les hommes vers les coins de l'univers.* Il ne reste plus qu'à lui rendre son nom sacré, et à fléchir le genou devant elle : Fénelon s'arrêta pas à moitié chemin : *Où est-elle, s'écrie-t-il, cette lumière suprême? n'est-elle pas le Dieu que je cherche?*

Bossuet avait jeté un abîme insondable entre la création, et c'est sur les sommets inaccessibles de la divinité qu'il avait trouvé le sublime dont il foudroie toutes les fautes de la terre. Fénelon n'est pas moins sublime que Bossuet. Il concilie ces deux extrêmes dans une éternelle communion avec l'Être, *qui est infiniment, voit, en montant jusqu'aux cieux, les degrés auxquels il peut communiquer l'être....* Pour tout objet particulier, Fénelon observe sa correspondance avec un certain degré d'être qui est un Dieu, et dont cet être lui-même a une communication¹.

1. Fénelon, *De l'existence de Dieu*, I^{re} partie, chap. iv, § 14, chap. iv.

2. Fénelon, *De l'existence de Dieu*, II^e partie, chap. iv.

Bossuet est surtout théologien. Il voit avec douleur qu'on soit arrivé à ces temps de tentation, où l'éloquence éblouit les simples, la dialectique leur tend des lacets, une métaphysique outrée jette les esprits dans des pays inconnus¹. Fénelon, quoique profondément convaincu de la foi dont il est le ministre, quoique effrayé aussi d'un bruit sourd d'impiété qui vient frapper ses oreilles², s'engage volontiers dans des routes nouvelles. Il honore assez la religion pour ne craindre pour elle le contact d'aucune vérité. Son traité *De l'existence de Dieu*, qu'on peut rapprocher avec intérêt du traité sur la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, part de Descartes, comme Bossuet, mais il s'élance au delà de Malebranche et de Platon. Ajoutez que la démonstration métaphysique y repose sur une large et magnifique base : la première partie du traité est un tableau brillant de la nature, heureuse imitation de celui de Cicéron, dans la *Nature des dieux*. Par un attrait distinctif de sa philosophie, Fénelon, dans cet admirable ouvrage, joint sans cesse le sentiment à la pensée, et ne réussit pas moins à émouvoir qu'à convaincre.

C'est par le cœur surtout que diffèrent les deux nobles maîtres. La sensibilité de Bossuet disparaît dans sa grandeur : l'amour est l'âme de Fénelon, le principe de toute sa vie, le foyer de son génie. Celui qui disait : *Il serait à désirer que tous les bons amis s'entendissent ensemble pour mourir le même jour...* et encore : *Il en coûte beaucoup d'être sensible à l'amitié, mais ceux qui ont cette sensibilité aiment mieux souffrir que d'être insensibles*³, celui-là devait porter dans la religion la tendresse de saint François de Sales. Ses *Lettres spirituelles* produisent dans l'âme une impression de calme et de bonheur qui charme et persuade, avant même d'avoir convaincu. « Soyez avec Dieu, écrit-il, non en conversation entendée comme avec les gens qu'on voit par cérémonie, mais comme avec un bon ami qui ne vous gêne en rien et que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle, on s'écoute, on se dit rien, on est content d'être ensemble sans se rien

1. Bossuet, *Relation du quietisme*.

2. Fénelon, *Sermon sur l'Épiphanie*, II^e partie.

3. *Histoire de la vie de Fénelon*, par Ramsay, p. 174.

dire; les deux cœurs se reposent et se voient l'un de l'autre et ils n'en font qu'un seul.... On n'est jamais de qu'imparfaitement avec les meilleurs amis; mais (qu'on est parfaitement avec Dieu . »

Ce qui est diversité dans la métaphysique éclate dans les luttes et en discordes. Bossuet devint l'adversaire de Fénelon. L'amour pur, l'amour désintéressé, dont celui-ci faisait l'idéal de la religion, devint l'occasion du complot, accusé à tort, selon nous, les intentions de Bossuet. Sans doute, ses paroles eurent trop d'aigreur, mais la même était nécessaire; c'était le choc de deux doctrines. *Bossuet s'est montré sévère et inflexible, parce qu'il a vu que les saintes vérités de la religion n'admettent ni molleses et les vaines complaisances du monde*¹. Au moment de la dispute, Bossuet, chose étrange ! *n'avait rien lu de saint François de Sales ni des autres auteurs de ce genre. Tout lui était nouveau, tout le scandalisait*². « avec douleur, écrit-il à son ancien ami, vous avez vu que je venais sur la piété : vous n'avez trouvé rien de digne de vous et de Dieu en soi. » C'était ouvrir la porte au mysticisme. Mais la même? cette communication trop directe de l'âme avec Dieu, cette révélation intérieure et immédiate, ces méditations sur Jésus-Christ *était absent par état* ne préparaient-elles pas qu'on a depuis appelé le rationalisme? *Il y allait de la religion*³. L'amour de Dieu fut donc le crime glorieux de Fénelon. L'expiation n'en fut pas moins admirable. On se demande quelle héroïque humilité l'archevêque de Cambrai avait eue pour la voix de l'Église, ce qu'un homme a de plus cher que ses convictions individuelles.

Louis XIV, à la demande de Bossuet, avait sollicité, et obtenu de la cour de Rome, la condamnation du livre *Maximes des saints*, où Fénelon avait concentré sa doctrine. Le roi n'aimait pas l'archevêque. Un instinct de prudence l'avertissait que l'édifice si régulier, si logique, de son

1. Lettre cxxxxi.

2. Réponse de Bossuet aux lettres de Fénelon, dans Bausset, t. II,

3. Lettre de Fénelon à M. Tronson (manuscrit), *ibidem*, t. II, p. 7

4. Paroles de Bossuet à Louis XIV.

voir absolu, avait là un ennemi d'autant plus redoutable qu'il était moins violent. On disait avec raison que *la grande hérésie de l'archevêque de Cambrai était en politique et non pas en théologie*¹; et Louis l'appelait nettement *le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume*. Les chimères de Fénelon devaient être bien dépassées par les réalités de l'avenir, et c'est un honneur pour lui d'avoir appelé des réformes qui auraient pu dispenser la France d'une révolution. La lettre hardie qu'il écrivit au roi en 1704, sur les abus de son règne², les *Mémoires particuliers* qu'il rédigea à Chaulnes, en 1711, sous les yeux du duc de Chevreuse, et qui devaient servir de programme à un règne nouveau³, enfin ses admirables *Directions pour la conscience d'un roi*, livre si différent de la *Politique sacrée* de Bossuet, rendront sa mémoire éternellement chère à tous les amis d'une sage liberté.

Mais le plus bel ouvrage que Fénelon fit pour elle, celui auquel se rapportaient tous les autres, c'est l'éducation du jeune prince qui devait monter un jour sur le trône de Louis XIV. Mieux servi que Bossuet par le naturel de son élève, il sut mieux aussi, on peut l'affirmer sans crainte, descendre à la portée de celui qu'il voulait instruire. L'éducation du grand dauphin est un monologue sublime où l'on n'entend que Bossuet; celle du duc de Bourgogne est un colloque plein d'intérêt, où le génie du maître ne se révèle qu'avec les progrès du disciple.

C'est à lui que Fénelon doit une partie de sa réputation d'écrivain; c'est pour lui qu'il composa ses œuvres les plus littéraires: d'abord ses *Fables*, où d'excellentes leçons, où d'indulgents reproches se déguisent, pour plaire davantage, sous de simples et gracieuses fictions; puis les *Dialogues*, exposition dramatique des réflexions inspirées à l'enfant par l'étude de l'histoire; enfin, l'ouvrage le plus connu, le plus populaire de Fénelon, celui qui résume tout son esprit, toutes

1. D'Alembert, *Éloge de Fénelon*.

2. Elle se trouve dans les Œuvres de Fénelon, 3 vol. grand in-8, 1838, t. II, p. 426. M. Géraud l'a transcrite dans ses *Nouveaux Essais d'histoire littéraire*, p. 299.

3. On les trouve textuellement reproduits dans la *Vie de Fénelon*, par Bausset, t. IV, p. 424.

ses tendances, les *Aventures de Télémaque*, auxquelles il joint les *Aventures d'Aristonouïs* (1669).

Ici nous retrouvons Fénelon tel sans doute qu'il a déjà montré, partisan des lois et d'une liberté du despotisme au point d'alarmer, par d'inévitables allusions, l'orgueil du roi vieillissant, et toujours enivré de lui-même; nous reconnaissons la pureté de sa morale évangélique, dans la délicatesse d'un Élysée tout chrétien, le prêtre plein de tendresse d'âme dont nous avons esquissé plus haut le portrait. Mais cet ouvrage fait briller en lui, de tout son éclat, le caractère nouveau, dont nous n'avons pas encore formé un des traits les plus distinctifs de Fénelon : une imagination, colorée de tous les souvenirs de l'antiquité. C'est par là qu'il se rattache au dix-septième siècle, et d'autres égards il semble laisser derrière lui. Pour le devancer, il en appelle encore ici par l'exquise pureté de son langage, par le dédain de toute parure de convention, par la simplicité et la délicatesse de son style, à la simplicité et à la délicatesse de l'aimable simplicité du monde nouveau.

Dès sa jeunesse, Fénelon avait senti l'attrait du génie de la Grèce. Dans une lettre adressée par lui à Bossuet, il épanche et confond, avec un enthousiasme naïf, les émotions de poète et de chrétien que cette civilisation inspire : « La Grèce entière s'ouvre à moi ; le Péloponnèse recule ; déjà le Péloponnèse respire en liberté, Corinthe va refleurir ; la voix de l'Apôtre s'y fait entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux, à ces ruines précieuses, pour y recueillir avec les sages de l'antiquité, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche à la page où saint Paul annonça aux sages du monde la vérité connue. Mais le profane vient après le sacré ; et je ne puis pas descendre au Pirée, où Socrate fait le plaisir public. Je monte au double sommet du Parnasse, je cueille les lauriers de Delphes et je goûte les délices de la vérité.

Cette lettre renfermait en germe l'inspiration

1. Expression de Fénelon dans une de ses lettres à La Moignon.

2. Lettre manuscrite de Fénelon, datée de Sarlat, 9 octobre 1669 ; dans Bausset, *Vie de Fénelon*, t. I, p. 42.

que. Les gracieux mensonges de la mythologie, que l'on condamne avec tant d'austérité dans le poète Sannazar, n'effrayaient point l'esprit moins haut mais plus large de Fénelon. L'art trouvait toujours grâce à ses yeux indulgents; il semble qu'il devinait quelque chose de saint dans la beauté. Il ne proscrivait point le théâtre¹: souvent, à Verneuil, il allait surprendre Mignard à son atelier, dans les moments de son travail pour parler peinture avec lui². Dans le premier de ses ouvrages, dans le *Traité de l'éducation des filles*, où tant de bon sens pratique s'allie à tant de finesse, on trouve un indice de ce goût parfait de l'art antique. Il veut qu'on fit voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines; elles y verraient bien des cheveux noués négligemment par derrière et des robes pleines et flottantes à longs plis, sont agréables et modestes. Il trouvait même bon qu'elles entendissent parler les peintres et les autres qui ont le goût exquis de l'anti-

que et par ce goût exquis que Fénelon dans ses admirations littéraires, ne s'arrête pas aux Romains, comme Corneille, Boileau, comme la plupart des écrivains français de Malherbe. Parmi les Grecs eux-mêmes, il s'attache aux simples, aux plus purs, aux plus naïfs, ce qui le distingue de Racine. Homère, Xénophon, Platon deviennent ses modèles. Il préfère même l'*Odyssée* à l'*Illiade*; il en traite les chants pour se bien pénétrer de ce style enchanteur. Alors seulement qu'il aborde le récit des *Aventures de Télémaque*, et le lecteur charmé croit encore lire Homère. La création que de transporter dans la langue la plus savante de l'Europe les larges et naïves peintures du style d'Ulysse! Et que de nouvelles beautés l'imitateur trouve à son modèle! La sagesse de Socrate vient corriger les défauts d'Homère. La véhémence de Sophocle s'est conservée dans les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle

¹ Instruction pour Mgr le duc de Bourgogne, Baussel, t. IV, p. 47.
² Mauville, Vie de Mignard.

dans le cœur de Calypso comme dans l'âme pass
Didon ; et si l'une reste très-inférieure à l'autre dar
sympathique qu'elles inspirent, la différence est
par l'admirable peinture d'Eucharis. Bien plus, la n
sion se trouve reproduite deux fois dans le poème
la chaste et modeste figure d'Antiope nous offre
tableau où l'amour se concilie avec la vertu.

Une riche variété de portraits fait passer succe
sous nos yeux tous les vices et toutes les vertus don
tacle peut instruire son élève. La plus heureuse de
créations, c'est celle du héros principal, du jeune Té
Pour instruire un prince enfant, Fénelon a choisi
qui sort de l'adolescence. Ses défauts, ses emportem
précisément ceux qu'on remarquait dans le duc de Bo
et ces erreurs, qui attachent à lui, en écartant l'id
perfection monotone, cèdent peu à peu à la sage dir
Mentor et à l'enseignement salutaire du malheur.
reille marche concilie heureusement l'intérêt poétique
struction morale. « Ce mélange de hauteur et de na
force et de soumission, forme peut-être le caractèr
touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse éj

Le style du *Télémaque* n'est pas moins digne d'adm
Rejetant le vers alexandrin, qui, sous la discipline de
n'avait pu s'assouplir assez pour revêtir un long récit
Fénelon a créé pour son usage une prose élégante et
qui flotte à longs plis autour de sa pensée et l'en
d'images et d'harmonie. Sa parole rappelle *la douce*
ces nobles vieillards au front chauve, à la barbe blan
aiment à raconter, et racontent un peu longuemen
avec un charme si séduisant que la jeunesse la plus enj
point autant de grâce. Lorsqu'il est revêtu de sa long
d'une éclatante blancheur et qu'il prend en main sa li
voire, les arbres mêmes paraissent émus, et vous croire
les rochers attendris vont descendre du haut des mon
*aux charmes de ses doux accents*¹. »

1. Villemain, *Notice sur Fénelon*.

2. *Télémaque*, liv. II

Cet ouvrage achève pour nous le portrait de Fénelon, comme l'*Histoire universelle* celui de Bossuet. Ces deux épopées, si différentes et si admirables, partent de deux points opposés de l'horizon; l'une descend des montagnes sacrées d'Oreb et de Sinaï, aux sommets dépouillés, mais pleins d'une majesté terrible; elle coule à travers l'histoire, et réfléchit dans son cours les ruines des empires; l'autre prend naissance dans les riantes vallées de l'Ilissus, au milieu des myrtes fleuris; elle serpente tantôt parmi des temples du plus beau marbre de Paros, tantôt parmi les riantes chaumières des bergers de la Grèce; les nymphes et les dryades viennent se reposer doucement sur ses bords.

L'*Histoire universelle* est une œuvre exclusivement chrétienne; le *Télémaque*, palen par la forme, chrétien par la morale, philosophe par la politique, admet et résume toutes les conquêtes antérieures de la civilisation.

Il serait à regretter qu'un écrivain d'un goût si parfait, d'un génie si universel et si peu exclusif, n'eût pas, avant d'achever sa carrière, consigné dans quelques pages la théorie d'un art qu'il avait si admirablement pratiqué.

Sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française* (1714) et ses *Dialogues sur l'éloquence*, ses *Lettres à la Motte sur Homère* et *sur les anciens*, sont pleins d'une critique excellente et féconde. Sa doctrine littéraire, moins détaillée, moins technique que celle de Boileau, est plus inspiratrice. Elle ne se borne pas à nier; elle établit éloquemment quelques larges principes sur le but de l'éloquence, sur l'unité, qui est la vie de tous les ouvrages, sur les caractères du beau qu'ils doivent produire. Fénelon ne se laisse pas éblouir par l'éclat de son siècle au point de dédaigner le précédent. Il regrette certaines qualités qu'on a laissé perdre, *je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif, de passionné*. La langue même ne lui semble pas avoir toujours gagné au changement. Il croit qu'on l'a gâtée et appauvrie depuis environ cent ans, en voulant la purifier. Il ose louer la tentative de Ronsard; il indique, avec une vérité parfaite, et la cause de son insuccès, et les suites fatales d'une réaction extrême.

Enfin, plus heureux que Boileau, grâce au plan qu'il s'est

tracé, Fénelon ne se borne pas à la poésie, qu'il ne sépare de la versification; il embrasse dans ses productions l'éloquence et l'histoire, et remonte ainsi naturellement jusqu'aux principes les plus généraux qui dominent dans l'art d'écrire.

CHAPITRE XXXVI.

LES PRÉDICATEURS ET LES MORALISÉS

Bourdaloue et Massillon. — Saint-Évremond; La Rochefoucauld; La Bruyère. — Prélude du dix-huitième siècle.

Bourdaloue et Massillon.

Comme Bossuet, quoique à un moindre degré, avait jeté un vif éclat dans la chaire chrétienne; et aussi, il nous a laissé quelques sermons qui sont la partie de sa gloire. Parvenus à la maturité de leur âge, ces grands hommes n'écrivaient plus leurs discours, ils les dictaient que le plan, le fécondaient par une puissante imagination, et s'abandonnaient, dans la chaire, à l'émotion de leur âme et au contact vivifiant de l'auditoire.

Il n'en fut point de même de deux grands orateurs qui nous restent à faire ici mention, et qui, par une méthode particulière, parvinrent à des résultats encore plus remarquables dans le genre particulier du *sermon*. Les deux prédicateurs les plus renommés du siècle de Louis XIV furent Bourdaloue et Massillon¹, l'un jésuite, l'autre oratorien; étrange! l'orateur austère, le rigoureux dialecticien, le jésuite; l'oratorien était insinuant, affectueux et même « Bourdaloue fit de l'éloquence évangélique un art exact et régulier: c'est l'athlète de la raison combattant po

1. Louis Bourdaloue, né à Bourges en 1633, mourut en 1704. Baptiste Massillon naquit à Hières en 1667, et mourut en 1743.

l'ordonnance de ses preuves, dans le choix des développements, dans l'inépuisable fécondité de sa logique, il a retrouvé l'art de l'invention qui formait la faculté dominante de leur politique ou judiciaire, faculté peut-être plus rare que cette imagination de style qui s'accorde quelquefois avec la puissance de saisir et d'enchaîner les parties diverses en un ensemble unique¹. » Il est honorable pour le goût de nos contemporains d'avoir aimé cette nerveuse éloquence. Le cardinal entendit ce Père prêcher dix carêmes de suite : la cour se parlait que des sermons de Bourdaloue. Loin d'acheter sa faveur par de lâches complaisances, il s'exprimait avec la liberté d'un apôtre et le sentiment populaire d'un réformateur. « Il était d'une force à faire trembler les courtisans, » Mme de Sévigné². Il prêcha sur l'*Impureté* devant l'adultère de Mme de Montespan, « frappant comme un tonnerre, » dit-elle encore, disant des vérités à bride abattue, allant à tort et à travers contre l'adultère ; sauve qui peut, il trouve toujours son chemin. » Il n'est pas moins hardi dans sa morale sociale, et ne ménage pas plus les institutions consacrées à l'esprit de l'Évangile. Sous ce rapport, il a recueilli la large tradition des Pères de l'Église. Il attaque vivement l'hérédité des emplois, dans l'intérêt même des héritiers incapables. Il veut que les riches, par l'abandon de leur superfluité, rétablissent une espèce d'égalité entre eux et les pauvres ; il regrette la communauté que voulaient la raison et la morale, et que la corruption humaine a rendue impossible. Ses nobles auditeurs accueillaient d'autant mieux tous ces raisonnements qu'ils se sentaient, en l'écoutant, moins entraînés à le suivre. Ils entendaient ces belles et froides déductions comme un théorème de géométrie, dont l'existence ne gêne en rien les écarts de la volonté.

Il est très-capable de convaincre, dit Fénelon ; mais je ne connais guère de prédicateur qui persuade et qui touche le cœur... il n'a rien d'ailleurs d'affectueux et de sensible. Ce sont des raisonnements qui demandent de la contention d'es-

¹ M. Villemain, discours d'ouverture du cours d'éloquence française, 1822.
² Sévigné, 1674.

prit¹. » Cet effort de l'esprit, que Bourdaloue im-
 auditeurs, allait quelquefois jusqu'à un intérêt
 sorte dramatique. « Il m'a souvent ôté la res-
 Mme de Sévigné, par l'extrême attention avec laq-
 pendu à la force et à la justesse de ses discours ; e-
 pirais que quand il lui plaisait de les finir pour
 mencer un autre de la même beauté². » Son dél-
 conspirer avec la sévère impassibilité de sa compo-
 visage était immobile, ses yeux fermés, sa pronon-
 pide, sa voix monotone, et ses inflexions toujours.
 Tout dans ses discours était médité, écrit, appris
 visation n'aurait pu trouver place entre les anneaux
 serrés de cette chaîne.

Massillon récitait aussi, mais il récitait avec ch-
 la réputation seule de son débit, l'acteur Baron vo-
 ter à un de ses discours. « Voilà, disait-il en sort-
 mon, voilà un orateur ; et nous ne sommes que
 diens³. » Au moment où Massillon paraissait dans
 il semblait vivement pénétré des grandes vérités
 dire ; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, sa-
 ments violents et presque sans gestes, mais animan-
 par un ton affectueux et pénétrant, il répandait da-
 ditoire le sentiment religieux que son extérieur ani-
 ne s'adressait pas au raisonnement comme Bour-
 allait droit à l'âme ; mais il l'agitait sans la renverse-
 trait sans la déchirer. Il descendait au fond des cœ-
 sonder ces replis cachés où les passions s'envelo-
 sophismes secrets dont elles savent nous aveugler
 séduire. Pour combattre et détruire ces erreurs, il
 sait presque de les développer. Son éloquence ple-
 tion et de tendresse subjugué moins qu'elle n'entraîn-
 en nous offrant la peinture de nos vices, il sait ex-
 attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile
 et pure, est partout d'une simplicité noble unie à

1. Deuxième *Dialogue sur l'éloquence*.

2. Sévigné, 1686.

3. L'étonnement de Baron a de quoi nous surprendre. S'attend-
 un résultat différent?

la plus douce ; et, ce qui met le comble au charme que l'éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source et n'ont rien coûté à celui qui les a produites¹.

Son *Avent* et son *Carême*, prêchés à Versailles devant Louis XIV, sont une suite presque continuelle de chefs-d'œuvre. Le *Petit Carême*, prêché en 1718 devant Louis XV à l'âge de neuf ans, est peut-être plus remarquable encore par la perfection merveilleuse de l'éloquence et de la simplicité. « Il est si noble, comme le lui dit l'abbé Fleury, en le recevant à l'Académie française, qu'il ait voulu imiter le prophète qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa pour se dire en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur ses yeux, et ses mains sur les mains de l'enfant. » Le jeune Louis XV goûta fort ces discours, et il en parlait souvent au même cardinal, son précepteur, qui, malgré ses éloges officiels, ne préférait guère plus en Massillon l'orateur que l'oratorien. Mais quoique mis, par un art admirable, à la portée d'un jeune enfant, ces sermons s'adressaient principalement aux princes chargés de gouverner sous son nom. Massillon connaissait les grands : il savait qu'en général le premier besoin de leur orgueil, c'est de se tenir séparés de la foule. Il leur présentait donc des vues, des motifs, des devoirs qui les ennoblaient, qui les élevaient encore, et composa avec leur vanité dans l'intérêt de la bienfaisance.

Avec Massillon, l'éloquence de la chaire entre dans une phase nouvelle ; sans cesser d'être religieuse, elle devient surtout philosophique. Nous sommes déjà bien loin des sermons où saint Augustin faisait parler dans toute leur majesté puissante l'Écriture sainte et les Pères de l'Église. Massillon est moins un prédicateur qu'un moraliste, il étudie le cœur humain plus que la doctrine de l'Église, et quand ses contemporains s'étonnent d'un homme voué par état à la retraite puisse faire des peintures si vraies des passions : *C'est en me sondant moi-même, me disait-il, que j'ai appris à tracer ces peintures*. C'est encore l'esprit de Descartes qui se dégage de plus en plus de

l'influence dogmatique. Le style de Massillon est l'accomplissement de cette révolution accomplie dans la langue. Les traits hardis qui dans Bossuet brillent et jaillissent à l'éclair, Massillon fait luire une lumière douce qui s'augmente progressivement jusqu'à ce qu'elle paraisse dans tout son jour. Souvent il ne présente qu'une seule et même idée, diversifiée, il tire toutes les richesses que peut fournir l'expression, mais ne se développe cependant qu'avec quelque chose de simple. Comparé son procédé à celui de Sénèque : c'est l'orateur français, qui n'insiste pas sur son intelligence, mais pour pénétrer plus profondément les cœurs. Il y aurait plus de justice à le rapprocher, à qui toutefois ses sujets permettaient plus de variété.

Les trois grands sermonnaires qui prêchèrent devant Louis XIV semblent avoir répondu, par l'usage de leurs talents, aux divers âges du monarque et aux divers besoins de la société dont il était l'âme. Dans sa jeunesse, brillante, passionnée, Bossuet fait éclater son rôle avec toutes les splendeurs de la plus vive intelligence. Il est fort, entraînant, terrible. Dans l'âge de la prudence, de la réflexion, de la maturité, Louis entendit les puissantes exhortations de Bourdaloue, qui possédait le talent de peindre au même degré que Bossuet celui de peindre les intrigues et d'ambitions, tout occupée par conséquent à gouverner les hommes, la cour suivait avec plaisir l'orateur qui lui bien les analyser. Mais quand le malheur vint frapper le grand roi des avertissements sévères, une autre parole, plus solante, même dans ses reproches, le conduisit à la simplicité et parla à son cœur. Fatigué de la grandeur, de la gloire, de disgrâces, le roi prêta volontiers l'oreille à cette douce sagesse qui se voilait d'élégance, d'harmonie. C'est elle aussi qui devait clore l'histoire de ce règne, en prononçant sur le tombeau ces sublimes paroles : *Dieu seul est grand* ¹.

¹. Ainsi commence l'Oraison funèbre de Louis XIV, par

Ainsi la prédication catholique venait, sans le vouloir, sans songer, tendre la main à la philosophie purement humaine. Voltaire fera de Massillon une étude assidue, et traduira plus d'une fois dans ses vers la belle prose de l'orateur moraliste¹.

Saint-Évremond; La Rochefoucauld; La Bruyère.

Même pendant le cours du dix-septième siècle la philosophie morale s'était perpétuée en dehors du sanctuaire avec un éclat moins brillant, il est vrai, mais sans interruption. Saint-Évremond, homme du monde plutôt qu'écrivain, avait dû à cette qualité même une immense renommée. Ses ouvrages manuscrits circulaient avec faveur dans la société où ils étaient nés. Comme c'était un privilège de les entendre, l'amour-propre se croyait intéressé à en faire l'éloge : la vanité augmentait l'admiration. « Un ouvrage donné en feuilles, sous le manteau, aux conditions d'être rendu de même, dit La Bruyère, s'il est médiocre, passe pour merveilleux : l'impression est l'écueil. » La vogue de Saint-Évremond survécut même à cette redoutable épreuve. Ce n'est pas que sa pensée ait d'une grande force ou son style d'un bien vif éclat ; mais on retrouve en lui la finesse d'observation d'un homme qui a beaucoup vécu dans le monde, et la conversation ingénieuse et facile de la haute société de son époque. Dans sa longue carrière², dont une partie se passa en exil, Saint-Évremond semble un témoin chargé d'assister au grand siècle, et mis un peu à l'écart pour le mieux contempler. Disciple de Voiture et maître de Voltaire, il a infiniment moins d'affectation que le premier, d'esprit et de sagacité que le second ; mais il sert pourtant de transition entre ces deux hommes. Sa destination, en le fixant en Angleterre, paraissait vouloir faire de lui le précurseur du philosophe qui le premier nous apprit à

¹ La Harpe en cite des exemples dans son article sur Massillon, *Cours de littérature*, t. VII.

² De 1613 à 1703. — Œuvres posthumes : *Observations sur Salluste et Tacite; Reflexions sur la tragédie et la comédie; Discours sur les belles-lettres; Reflexions sur l'usage de la vie; lettres; poésies*.

connaître cette noble contrée ; mais ses préjugés tout français l'empêchèrent de voir au delà du détroit autre chose que la France. Spirituel causeur, épicurien de bon goût, moraliste élégant et superficiel, il se piqua plus de vivre que d'écrire, et se conforma pleinement à sa maxime : *Nous avons plus d'intérêt à jouir du monde qu'à le connaître.*

Un moraliste dont le nom est resté plus célèbre, grâce à la rare distinction de son style, à la forme concise, ingénieuse, frappante de ses observations, c'est François de Marsillac, duc de La Rochefoucauld¹. Ses *Maximes* ou *Reflexions morales*, qui parurent en 1665, sont en quelque sorte un feu continu de remarques fines, spirituelles, paradoxales. C'est le premier ouvrage publié en France dans ce style vif et coupé. Ce livre, selon Voltaire, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision. Ses *Memoires* sont lus, dit ailleurs cet excellent juge, et on sait par cœur ses *Pensees*. Toutefois, dans La Rochefoucauld, le philosophe est loin de valoir l'écrivain. Ses *Maximes* ne sont guère qu'une perpétuelle variante de cette pensée fausse, c'est-à-dire outrée, que toutes les actions humaines n'ont pour mobile que l'amour-propre. L'auteur ne voit qu'un des deux côtés de la nature morale. Il sépare les deux instincts qui la composent, et retranche absolument le plus noble. Il prend l'accident pour la règle, et nie la vertu parce qu'il y a des cœurs vicieux. Au reste, pour corriger son erreur, il suffit de restreindre ce qu'il généralise, et d'entendre de quelques individus ce qu'il affirme de la nature humaine. La Rochefoucauld était un courtisan plutôt qu'un philosophe. Il avait vécu dans un monde égoïste, au milieu des mesquines agitations de la Fronde. Il connaissait les hommes : il s'est trompé en croyant connaître l'homme.

La forme des *Maximes* ne laissait pas d'avoir quelque chose de monotone dans sa concision affectée. Ces étincelles qui brillent à chaque ligne pour s'éteindre aussitôt et qui n'ont pour objet que de vous surprendre, finissent par lasser les yeux. Un écrivain plus éminent que La Rochefoucauld sut

1. 1613-1680.

trier cet écueil par une variété pleine de caprice et de coquetterie. Sans système philosophique arrêté, sans prétention à la profondeur, La Bruyère¹ est un auteur charmant qu'on ne se lasse pas de relire. Quel riche tableau que son livre des *Caractères* ! Que de finesse dans le dessin ! que de couleurs brillantes et délicatement nuancées ! comme tout ce monde comique qu'il a créé s'agite dans un pêle-mêle amusant ! Point de transitions, point de plan régulier. Ses personnages sont une foule affairée qui court, qui se remue toute chargée de prétentions, d'originalités, de ridicules : vous pourriez être dans la grande galerie de Versailles, et voir défiler devant vous, ducs, marquis, financiers, bourgeois-gentils-hommes, pédants, prélats de cour. Tantôt vous entendez un vif dialogue, qui a tout le sel d'une petite comédie, avec un mot plein de sens pour dénoûment ; tantôt, entre deux travers habilement saisis, l'auteur glisse une réflexion morale dont la vérité fait le principal mérite ; ici c'est une maxime concise, à la manière de La Rochefoucauld, mais sans ses préjugés misanthropiques : là une image familière ennoblie à force d'esprit et de nouveauté ; plus loin une construction magistrale qui arme d'un trait inattendu la fin de la phrase la plus inoffensive. La Bruyère, quoique grand observateur, n'est pas précisément un philosophe : il ne creuse pas dans la région souterraine des principes ; il se tient à la surface où vécutent les passions et les vices. En fait de pensée il croit que tout est dit et qu'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes. Aussi est-il plutôt un artiste qu'un penseur. Il a pris aux honnêtes gens de son temps leurs croyances toutes faites ; à Théophraste, qu'il a traduit, sa manière et sa forme ; mais il a mis sous tout cela son esprit, et c'est assez pour assurer l'immortalité à son livre.

Prélude du dix-huitième siècle.

• Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire ; les grands sujets lui sont défendus. Il les en-

tame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. »

Ces paroles, par lesquelles La Bruyère justifiait sans doute à ses propres yeux le caractère un peu superficiel de son ouvrage, étaient en même temps le symptôme d'un besoin nouveau qui allait bientôt se manifester dans la littérature. Ce n'était pas seulement la satire qui se sentait à l'étroit entre religion et la monarchie. La pensée tout entière commençait à s'agiter dans ces bornes augustes qu'elle ne devait pas tarder à franchir. Descartes avait posé les prémisses de l'indépendance; et son principe, plus fort que ses prudentes réserves, devait entraîner bien loin ses audacieux héritiers. L'esprit de liberté soufflait de tous les points. En Hollande, l'homme d'une immense érudition, d'une étonnante facilité Bayle se déclarait le champion du pyrrhonisme, et préludait à l'*Encyclopédie* aussi bien par l'esprit que par la forme de ses travaux. L'Angleterre accomplissait sa révolution, et tenait en réserve les germes de la nôtre, que le génie impatient de Voltaire allait bientôt lui emprunter. En France même, la tradition sceptique, la voix de Rabelais et de Montaigne étouffée en apparence par l'harmonieux concert des écrivains religieux de la grande époque, s'était apaisée mais non éteinte. Pareille à ces fils conducteurs qui transmettent d'un continent à l'autre, par-dessous les flots de l'Océan, le mouvement et la pensée, l'incrédulité du seizième siècle traversait secrètement le règne de Louis XIV, pour aller ébranler le siècle suivant. La Fronde lui avait légué les Lionne, les Retz, les épcuriens ardents et habiles, la princesse Palatine, le grand Condé et le médecin-abbé Bourdelot, timides dans leur impiété. Méré, Miron, Desbarreaux furent franchement incrédules; Ninon et sa cour, Saint-Évremond, Saint-Réal, les poètes Hesnault, Lainez et Saint-Pavin formaient, dans la société religieuse du siècle, un petit monde à part qui prenait volontiers pour croyances la théorie de ses plaisirs. Les Vendôme, entourés des Chaulieu, des La Fare, faisaient de leur palais du Temple l'asile de la débauche et du libre penser. A la cour même, à la vraie cour de Versailles, que de vicieux païens s'impatentaient du masque de la décence. surtout

quand le règne de Maintenon les eut comprimés encore davantage sous des apparences hypocrites ! Tout cela fermentait sourdement au-dessous de la société officielle et régulière. Les mauvais instincts et les aspirations généreuses se coalisaient, comme dans toute révolution, pour renverser le présent, quitte à se disputer l'avenir. On sentait que la fin du règne était la fin d'une société.

C'était aussi la fin d'une littérature. Ce flux d'idées nouvelles qui monte va briser, en s'y précipitant, les formes régulières du grand siècle. La poésie va pour un temps s'envoler au ciel avec la foi ; la prose compensera par des qualités nouvelles la majesté tranquille ou la grâce régulière qu'elle doit perdre. Désormais légère, brillante, acérée, elle deviendra une arme, comme la littérature une puissance. La philosophie du dix-huitième siècle, c'est la révolution française dans le domaine de la pensée.

CINQUIÈME PÉRIODE.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXXVII.

VOLTAIRE.

Tendances générales du dix-huitième siècle. — Influence de l'Angleterre. — Fontenelle. — Voltaire ; son éducation. — Son théâtre. — Son épopée. — Ses poésies diverses. — Ses travaux historiques. — Sa philosophie.

Tendances générales du dix-huitième siècle.

L'œuvre de la littérature française au dix-huitième siècle semble d'abord purement subversive. Les croyances, les mœurs, les institutions antiques tombent successivement sous ses coups ; elle attaque les religions positives, elle menace les royautés : elle est possédée de l'enthousiasme de la destruction. Mais il ne faut pas s'arrêter à l'apparence : des germes féconds se cachent sous ces ruines. Si elle rompt avec la tradition historique, du moins elle se dévoue à la recherche du juste et du vrai. La France réalisa alors le premier *moment* de la pensée de Descartes, le doute méthodique. C'est un triste spectacle que cet ébranlement universel du monde moral ; pourtant il est beau de voir, pour la première fois, les hommes en majorité croire à la puissance de la raison. Il manqua au dix-huitième siècle de rapporter cette raison, devant laquelle il s'inclinait, à sa source éternelle et divine, et de dire avec Fénelon : « Où est-elle cette raison parfaite qui est si près de moi et si différente de moi ? n'est-elle pas le Dieu que je cherche¹ ? »

1. En ne reconnaissant la raison que *subjectivement*, c'est-à-dire comme

Le dix-huitième siècle commença un grand et double travail dont il ne lui fut pas donné de voir le terme : détruire tout ce qu'il y avait d'arbitraire dans l'autorité, pour la rétablir plus inébranlable sur les bases éternelles du droit et de la justice. A nos pères est échue la première et la plus ingrate part de ce programme. C'est à nous que la Providence semble avoir réservé la seconde.

Au reste, ce n'est pas la littérature seule qu'il faut accuser ou louer d'avoir renversé la société du dix-huitième siècle. l'ancien système tombant de lui-même en ruine. L'absolutisme trop tendu s'était brisé. Le peuple avait couvert de boue le cercueil de Louis XIV ; le régent d'abord, et bientôt le roi Louis XV couvrirent le trône d'opprobre. Les seigneurs traînaient aux pieds d'une maîtresse royale ou salissaient dans de joyeuses orgies leurs titres de noblesse. Les parlements, animés d'un étroit esprit de corps, suivaient le siècle d'un pas inégal : aujourd'hui avec lui, dans leur résistance aux folles prodigalités de la cour, ou aux abus d'une société célèbre ; demain bien en arrière, en plein moyen âge, quand ils prononçaient quelque une de ces sentences qui déshonoraient encore la justice criminelle. Enfin trop de membres du haut clergé, corrompus par la cour, étaient sans foi comme sans mœurs, et ne savaient plus défendre la religion dont ils étaient les organes que par de mesquines tracasseries et de timides persécutions.

Dans cette décrépitude de tous les anciens pouvoirs, une seule puissance continuait à grandir, celle de l'opinion publique, dont la littérature se fit l'interprète et le guide. Les lettres, considérées jusqu'alors comme l'ornement et la décoration de la société, commencèrent à en devenir l'âme : on vit des écrivains dissertar sur les gouvernements et les peuples, sonder les fondements chancelants du pouvoir et établir les principes qu'ils voulaient lui donner pour base. Cette application de la pensée aux intérêts publics de la nation lui donna un caractère nouveau, qui sépare profondément

existant seulement dans l'intelligence qui la conçoit, le dix-huitième siècle enlevait toute base solide au droit, à la politique, à l'art, et ne leur laissait pour principe que le consentement d'une réunion fortuite d'individus.

les écrivains du dix-huitième siècle de ceux des dents. Les lettres tinrent lieu à la France des qu'elle n'avait pas encore.

Cette importance conquise par la littérature multiplia le nombre des écrivains ; et, d'un autre côté, le grand nombre des écrivains contribua à étendre l'influence. L'effet, comme toujours, se retournait vers son principe et en augmentait l'énergie. Les gens de lettres ne formaient plus une caste isolée et jouissant à part de leurs obscures faveurs. Tous les salons leur furent ouverts : ils y régnaient par le droit de l'esprit, de la mode et quelquefois de la fortune. Plusieurs escomptèrent leur gloire, contents d'une médiocre célébrité. La conversation devint un art ingénieux et le monde et les auteurs firent un échange de lettres et de diverses : la nation tout entière fit ou inspira des

Influence de l'Angleterre.

Il semble que toutes les évolutions du génie doivent être hâtées par l'influence d'une littérature. Au seizième siècle, l'Italie nous avait donné la langue ; au dix-septième, nous avons subi l'action héroïque et emphatique de l'Espagne. C'est de l'Angleterre que vint la première impulsion du dix-huitième siècle : liberté d'examiner et de tout dire, application de la littérature à tous les intérêts politiques et économiques de la nation ; tentative et matérialiste de la pensée, couleur prosaïque et vulgaire des productions de l'esprit ; tout cela passa de l'Angleterre du dix-huitième siècle à la France. Mais l'Anglais était épars et isolé, vint se concentrer dans un foyer brûlant : une direction commune donna aux efforts une irrésistible puissance. Disciplinés jusqu'à la révolte, nos philosophes, malgré leurs dissidences, eurent un but, une méthode, un esprit communs : la France retrouva partout son unité. De plus, ils animèrent les abstractions d'une éloquence entraînante et populaire : discrète ou savante des Collin, des Tindal, des I, elle devint le mordant sarcasme de Voltaire et le d

Rousseau. La science de Newton sortit de son sanctuaire, ice à l'auteur des *Lettres anglaises* et des *Eléments de philosophie*; la froide et didactique analyse de Locke pâlit devant pages éloquentes de l'*Émile* et du *Contrat social*. On eût qu'une idée anglaise ne pouvait se faire entendre au monde après avoir trouvé en France son expression européenne la forme immortelle.

Parmi la foule des écrivains qui intronisèrent en France nouvelle philosophie, quatre grands noms ont conquis les franges de la postérité : Voltaire, Rousseau, Montesquieu et Buffon. Voltaire donne le signal de l'attaque : poète, historien, philosophe, écrivain universel, il se multiplie par sa vorante activité et fait comparaître toutes les idées humaines au tribunal de son inexorable bon sens. A sa suite précipite toute l'armée des novateurs, exagérant, outrant, tant sa doctrine. C'est Diderot, c'est d'Alembert, arborant comme point de ralliement le drapeau de l'*Encyclopédie*; est Helvétius, c'est d'Holbach, c'est Lamettrie, dont les folants systèmes anéantissent toute morale, toute espérance, toute poésie. Alors se lève plein d'une éloquente indignation, le Gènevois Jean-Jacques, ardent et fier comme un tribun, passionné et entraînant comme un poète. Il revendique les droits éternels du sentiment moral, de la religion, de la liberté; et sa parole brise et anéantit les froides spéculations de l'athéisme. Cependant, retirés à l'écart et contemplant de loin la lutte, Montesquieu et Buffon se partagent l'histoire du passé et de l'immortelle nature, ils cherchent à découvrir les lois des sociétés et de l'univers. L'un offre à la révolution politique qui s'approche la base solide de l'expérience des siècles; l'autre montre d'avance aux sciences physiques qui s'éveillent le magnifique tableau de leurs futures conquêtes, et semble égaler la majesté de la nature par celle de son génie¹.

Fontenelle.

Le rôle de Voltaire avait semblé offert par la destinée à un

1. *Majestati naturæ par ingenium*. Inscription de la statue élevée, dans le jardin du roi, à Buffon encore vivant.

homme que l'esprit le plus fin, l'universalité la plus jointe à une vie séculaire ne purent élever qu'au seco Fontenelle, né en 1657, mort en 1757, neveu et Corneille, confrère et survivant de Montesquieu, partagé entre les deux époques par son caractère ainsi que par son âge. Novateur paradoxal plutôt qu'audacieux au dix-septième siècle, conservateur indécis et timide au dix-huitième, la tiédeur de son âme passa dans son art. Il tenta tous les genres, depuis la tragédie jusqu'à l'opéra, depuis l'opéra jusqu'à la dissertation scientifique : presque partout une affectation d'enjouement qui fatigait par l'excès d'esprit qui, après tout, n'est qu'un défaut d'esprit, qui manquait surtout à Fontenelle, c'était le cœur¹. Lui-même qu'il n'avait jamais eu sérieusement le désir de mer ni d'être aimé. Quelle ardeur, quelle puissance d'expression dans ses écrits l'homme qui disait : « Si j'avais pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir ! » Le scepticisme discret se bornait à une guerre d'allusions fines : dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, dans sa *Relation sur l'île de Bornéo*, dans son *Histoire des sciences*, l'hostilité des intentions se dissimule sous une prudence qui se sert. Le plus souvent Fontenelle écrit sans but comme sans conviction. On sent qu'il ne marche pas, il se promène sur son passage les aperçus piquants, les observations ingénieuses, sans s'occuper de leur justesse. Il aime le paradoxe dans la science comme dans le style : ce qu'il cherche, c'est le merveilleux, le singulier, plus encore le vrai. Par bonheur pour sa réputation, il fut quarante ans secrétaire de l'Académie des sciences. L'obligation de rendre compte des travaux de cette docte assemblée fut un objet positif à cet esprit ingénieux et facile. C'est la raison de Fontenelle d'avoir prêté aux sciences les plus di-

1. Les principales œuvres de Fontenelle sont plusieurs pièces de théâtre, entre autres *Aspar*, *Idalie*, tragédies ; *la Comète*, comédie ; *Thétis et Polydore*, opéras ; des pastorales, de petites pièces de vers ; les *Œuvres des morts* ; les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, l'*Histoire des sciences* et enfin ses travaux et ses éloges académiques.

2. « Que je vous plains, lui disait Mme de Tencin ; ce n'est pas que vous avez là dans la poitrine c'est de la cervelle, comme dans la

la belle *Histoire de l'Académie*, une expression toujours de clarté, d'élégance et d'intérêt. Ainsi se manifestait sous la plume d'un homme seul, une première tentative de cet esprit encyclopédique qui anima le dix-huitième siècle. Son intelligence, comme un miroir délicat, recevait les images étrangères et les répétait plus distinctes et plus vives. Fontenelle fut, suivant Voltaire, « le premier parmi les hommes qui n'ont pas eu le don de l'invention. »

Voltaire; son éducation.

Voltaire, dont le nom revient sans cesse, quand on parle du dix-huitième siècle, en est le véritable représentant : il réunit toutes les tendances et les transforme dans une personnalité individuelle. Incrédule, mais déiste, il donne à la France ce qu'aucun sectaire n'avait su donner aux pays protestants, la tolérance. Réformateur, mais mitigé et prudent, il combat des abus plus qu'il ne les attaque, et entraîne le monde lui-même dans la complicité de sa plaisanterie ; philosophe, mais homme du monde, il glisse à la superficie des choses, de peur de rencontrer l'obscurité dans la profondeur : mais surtout homme habile, il vise au succès plus qu'à l'idéal, et n'atteint la perfection que dans les genres qui ne sont pas la beauté. Pour lui l'art, la philosophie, la science ne sont que des moyens : l'influence est le but. Il dirige de l'esprit d'un siècle par toutes ses issues, pénètre dans une génération de sa pensée, et laisse sur le caractère national une trace ineffaçable.

Les deux qualités dominantes de cette rare intelligence sont la passion et le bon sens ; l'un corrigeait sans cesse l'autre ; c'étaient le frein et l'aiguillon. Le produit de ces deux forces fut un esprit étincelant, universel, accessible, le génie de l'esprit, qui fit toute la puissance de son siècle.

Le fruit de ses efforts fut celui que le siècle appelait de tous vœux, l'affranchissement de la pensée, le premier en date des affranchissements. L'autorité transmise par le préjugé, et dont le dix-huitième siècle devait amener la

ruine, avait revêtu deux formes : le pouvoir de l'Église et la puissance héréditaire de la royauté divisant l'attaque, assure la victoire. Rien plus la vanité des princes à conspirer avec lui catholique. Catherine de Russie, Christian VII de Danemark, Gustave III, l'empereur Joseph II, et, plus que de Prusse se firent les courtisanes de cette nouveauté. On a tour à tour loué et blâmé Voltaire de ce qu'il faisait comme une prudente tactique. Nous sommes ici respectant les trônes alors qu'il ébranlait l'Église moins à sa prudence qu'à ses opinions. Voltaire mais à aucune révolution politique. Il aimait la société des salons aristocratiques ; il y trouvait des hommes capables de l'entendre, de l'admirer ; et la faiblesse de Louis XV, tempéré par la puissance de l'opinion, paraissait sans doute plus favorable au règne de l'indépendance que les agitations d'une démocratie.

Quant à l'Église, il l'attaqua avec habileté, avec ruse, avec fureur. Nous n'hésitons pas à reconnaître la violence et même l'injustice de ses agressions. Le catholicisme a été au moyen âge la vie morale du monde ; il a droit encore à notre respect, à notre amour, quoiqu'il soit, comme quelques-uns osent le dire, parce qu'il est utile à la civilisation et un auxiliaire de la politique, mais qui recèle dans son sein et communique à tous, dans sa simplicité et son humanité, de grandes et sublimes vérités. Mais, en blâmant Voltaire, ne soyons pas injustes envers ce grand homme ; l'impartialité qui nous est facile, la tolérance qui fut sa conquête, était peut-être impossible à son époque. Ce n'est pas dans l'ardeur du combat qu'il a porté ses coups. L'Église qu'il avait devant lui ne se présentait pas comme une institution bienfaisante, contente de ses œuvres de charité et de porter dans les cœurs les saintes convictions de la foi : c'était un des trois ordres de l'État, en propriétés à peu près affranchies de tout impôt, possédant le cinquième du territoire français. Le despotisme des rois, la révocation de l'édit de Nantes, les *cinq propositions*, les miracles du diacre P.

les prélats de cour, le scandale du cardinalat de Dubois, l'atrocité des condamnations de Calas, de Sirven, de La-Barre, d'Étallonde, voilà quels étaient alors les plus grands ennemis de la religion, voilà ce qui poussait à l'incrédulité par le dégoût.

L'éducation de Voltaire développa ses penchants anti-juréliens. Elle fut double pour lui, celle de l'enfant et celle de l'homme; l'une reçue à Paris, l'autre à Londres. Voltaire, enfant, subit l'influence irrégulière d'un abbé incrédule, de Châteauneuf, son parrain, et plus tard d'une société de jeunes seigneurs libertins, où celui-ci l'introduisit, des Conti, des Vendôme, des Sully, des Richelieu, parmi lesquels brillaient deux poètes aimables et faciles, La Fare et Chauhen. Dans l'intervalle le jeune Arouet fut mis au collège *Louis-le-Grand*; mais les jésuites, ses maîtres, en lui exposant les dogmes catholiques sans les faire croire ni aimer, ne parvinrent qu'à lui montrer l'ennemi qu'il aurait à combattre. En Angleterre cet instinct d'incrédulité devint une opinion positive. Dès lors sa religion fut le déisme; sa métaphysique, le sensualisme; sa morale, l'intérêt bien entendu. Il rapporta encore de son exil une vive admiration pour une forme de gouvernement qui permettait de tout penser et de tout dire, un goût décidé pour les sciences naturelles, qui semblaient devoir servir d'appui à sa philosophie de la sensation, et des projets de renouvellement pour le théâtre dont il voulait faire l'organe retentissant de ses hardiesses philosophiques. Les *Lettres anglaises*, publiées à son retour, furent le manifeste de la guerre qu'il allait commencer. Les opinions régnantes ne s'y comparèrent pas; le parlement fit brûler cet ouvrage par la main du bourreau¹.

Alors commence cette prodigieuse série de publications de tous genres qui se succèdent avec une rapidité et une abondance inépuisable pendant une vie de quatre-vingt-quatre ans (1694 à 1778). Presque toujours absent de la capitale, retiré d'abord à Cirey, chez la marquise du Châtelet, et plus

1. Les *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques*, ont été refondues dans l'*Dictionnaire philosophique* de Voltaire. M. Beuchot, dans sa grande édition, a seul conservées sous leur première forme.

tard dans son magnifique château de Ferney, V
cesse d'occuper Paris et l'Europe; tous ses écrits,
pensées sont des événements publics : jamais on n'
de pareil à cette royauté de l'esprit. Poésie sérieuse
sciences naturelles, histoire, métaphysique, pamph
taire entreprend tout, exécute tout, réussit et triomphe
tout. Une correspondance infatigable, universelle,
verve, de bon sens et d'esprit, sème la pensée dans
toute l'armée philosophique. Ce sont les ordres qui
portent partout le courage et la lumière; c'est le
ingénieux commentaire qui traduit, dans un langage
à chacun, l'idée commune à tous. Voltaire trouve dans
litude les loisirs nécessaires à ses travaux; dans
ses écrits, toujours renouvelés, suppléent à sa présence
n'est pas une voix de la renommée qu'il ne contrain
péter son nom, par un coin du domaine de l'opinion
veuille renouveler par ses principes, pas une faculté
telligence humaine à qui il ne prétende donner un
C'est ainsi, s'il nous est permis de rapprocher des idées
d'ailleurs si dissemblables, que l'Église, au moyen de
paraît de la société tout entière. Il semble qu'un seul
dans son audacieuse universalité, ait entrepris non-seu
de détrôner l'Église, mais de la remplacer.

son théâtre.

Au moment où Voltaire entra dans le monde, la g
téraire était au théâtre. Corneille et Racine remplis
scène de leurs noms et de leurs chefs-d'œuvre. On
admiration légitime, il y avait là pour la France un
propre national : l'Europe elle-même croyait n'avoir
opposer à notre tragédie classique. Voltaire dirigea
forts vers ce qu'on regardait comme le premier des
Il se fit poète tragique, par suite de sa vocation univ
pour prendre son investiture de grand écrivain. Plein
souvenirs de collège, il ouvre sa carrière en imitant S
et en luttant contre le vieux Corneille; il substitue à
plicité terrible de l'*Œdipe* grec le brillant vernis d'un

de convention, avec l'ornement ridicule d'un amour
 é, et n'en réussit pas plus mal. En Angleterre, il en-
 avec ravissement, ce sont ses termes, les accents d'un
 plus mâle : à son tour il essaye de mettre sur la scène,
 Shakspeare, qu'il n'a ni bien compris ni bien goûté¹,
 l'esprit de la liberté anglaise, dont son âme s'est sentie
 . C'est alors que paraissent *Brutus* et la *Mort de César*,
 et pures esquisses analogues au *Caton* d'Addison, et
 beauté de certains caractères ne rachète pas l'absence
 passion et de la vie. Enfin il fait un suprême effort ; il
 le public dans les sentiments les plus profonds de
 nature, la tendresse maternelle, l'amour héroïque,
 oureux, jaloux, désespéré ; il réitère ses coups, *frappe*
 plutôt que juste, franchit dans sa course les habiles pré-
 ons, les délicates vraisemblances, le fini et le parfait
 in, mais il presse le spectateur, précipite les situations,
 aps de théâtres, les scènes pathétiques ; il émeut, il
 se, il arrache les applaudissements et les larmes :
 zaire (1736), c'est *Mérope* (1743), c'est *Tancrede* (1760),
 surtout et avant tout *Zaire* (1732). Il est remarquable
 eux fois, dans ses meilleures tragédies, le goût du
 l'emporte sur les répugnances de l'incrédule, et tire
 religion chrétienne quelques-unes de ses plus grandes
 es².

tefois, comme on doit s'y attendre, l'influence de la
 ophie contemporaine domine sur le théâtre de Voltaire ;
 nement elle y jette ces tirades déclamatoires, ces vers
 applaudis au dix-huitième siècle et froids aujourd'hui
 des brûlots éteints, mais encore elle le pousse de plus
 is sur la pente où glissait déjà la tragédie française,
 précipite dans l'abstraction. L'histoire, la couleur

Shakspeare, le Cornéille de Londres, grand fou d'ailleurs, et ressemblant
 avens à Gilles qu'à Cornéille ; mais il a des morceaux admirables. »
Correspondance générale, t. I, lettre clviii.)

Je tâcherai de jeter dans cet ouvrage (*Zaire*) tout ce que la religion
 me semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce
 pour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six
 mod *felix, faustum musulmanumque sit.* » (*Correspondance générale*
 vii.)

locale, les caractères individuels s'effacent de plus en plus, laissent la scène à une intrigue idéale qui s'agite dans l'air comme un problème de mathématiques attendant sa solution. L'abstraction, qui est le vice de la philosophie et de la critique du dix-huitième siècle, éclate également dans la littérature. Ses personnages sont des situations, tout au plus des caractères, presque jamais des hommes.

Son épopée.

Le succès de ses prédécesseurs avait entraîné Voltaire au théâtre : la raison contraire le porta vers l'épopée. Poète épique, parce que personne en France, disait-il, n'en avait été encore. Malheureusement si cette opinion était vraie avant *la Henriade*, elle ne le fut pas moins après. À vingt ans, sous les verrous de la Bastille, que Voltaire esquissa les premiers traits de son poème ; une épopée apparaissait alors comme le récit pompeux d'un héros guerrier, précédé d'une invocation, orné d'un récit préliminaire, d'un songe, d'un voyage aux enfers et d'un voyage d'amour. Il s'agissait pour lui d'une contrefaçon de l'épopée entrevue au travers de Virgile : ce devait être sa dernière fiction de rhétorique. Le poème fait d'après ces données, achevé en Angleterre et retouché longtemps en France, Voltaire y attachait l'espérance de sa gloire. *C'est pour moi, mortel*, disait-il, *que j'ai fait la Henriade*. Voltaire immortel, mais *la Henriade* y contribuera peu. Mais son talent il ne pouvait qu'échouer avec honneur à cette tentative impossible. Les genres littéraires ne dépendent pas du caprice des auteurs ; l'épopée homérique était le produit spontané d'une société naissante : c'était l'histoire que l'on ne pouvait pas écrire. L'imagination, le sentiment, l'admiration naïve se confondaient avec la mémoire ; on développait, dans un langage mélodieux, tout le trésor des conditions humaines que les chantres sacrés dérobaient à l'éternel oubli. Aujourd'hui *le livre a tué le chant* ; l'histoire est là avec sa vérité plus belle que la fiction. Si nous voulons encore une épopée, c'est celle où l'historien, contem-

at la marche de l'humanité, assiste en quelque sorte aux seils de Dieu qui la mène, et voit sur la terre tous les em-
s s'écrouler *l'un sur l'autre avec un fracas épouvantable*.
tre Homère, c'est Bossuet, c'est Herder; la forme n'y fait
1, elle n'est que la conséquence de l'idée.

Voltaire eut le malheur de ne pas voir que l'épopée, comme
tes les choses vivantes, projette, du centre à la circonfé-
ce, la forme qui les révèle. Il fit un habile et élégant tissu
tous les accidents extérieurs de l'épopée antique, il n'y
nquait que l'âme qui les a jadis créés. Aussi combien il
froid dans tous ces récits imités! Lui-même s'y sent mal
aise; il les resserre, il les abrège : on voit qu'il s'imp-
ate de ce cérémonial épique. Mais qu'il rencontre sur sa
ite une idée morale ou politique, qu'il dessine un carac-
e, qu'il développe le mécanisme d'une constitution, expose
dogme religieux ou philosophique, déroule le tableau des
rveilles du commerce et de l'industrie, aussitôt l'intérêt
ieux qu'il attache à ces objets, l'émotion vraie qu'il ressent
ment à son style une chaleur toute nouvelle, et ces passages,
moins poétiques de leur nature, sont les plus neufs et les
s excellents du livre.

Ses poésies diverses.

On sait trop que Voltaire a été plus heureux sur les traces
l'Arioste que sur celles d'Homère. Mais là il n'imitait pas,
l'obéissait qu'à son esprit. Il est à déplorer qu'il n'ait pas
lement obéi aux lois de la décence, et qu'un chef-d'œuvre
style ne soit que la profanation d'un de nos souvenirs na-
aux les plus glorieux. Cette condamnation qu'on peut, au
n de la morale, étendre à une partie des œuvres légères de
ltaire, frappe également la plupart des écrivains du parti
losophique. Il semble qu'ils aient voulu propager la ré-
me par la licence, et faire de la séduction l'auxiliaire de la
erté. Échappés au joug des dogmes de l'Église, ils reje-
nt aussi l'austérité de sa morale. Le catholicisme avait
ecrit la chair avec rigueur; la licence des mœurs fut une
formes de l'insurrection.

La poésie philosophique, qui brillait d'un si vif éclat dans la *Henriade*, était soudée trop faiblement à la fiction pour ne pas s'en détacher, et constituer enfin à elle-même un genre de composition spéciale. C'est ce qui arrive dans les *Discours sur l'homme* inspirés par l'*Essai sur la Critique* de Pope, dans la *Loi naturelle*, dans les *Épîtres*, si riches de bon sens, d'élégance, de facilité et quelquefois (par exemple l'épître à Mme Du Châtelet, imitée de Pope). C'est là que Voltaire est vraiment lui-même.

Là vous ne rencontrez plus de ces fautes qui chagrinent dans la *Henriade* et même dans les tragédies; plus de froideurs ni d'apprêt : on sent partout la conviction, qui se traduit par une éloquence pleine de vérité. C'est là que Voltaire est parvenu au plus haut, mais dans un genre inférieur de poésie.

Ses travaux historiques.

La France, si féconde en chroniques, en compilations savantes, n'avait guère plus d'histoire popéenne. D'ailleurs l'histoire n'étant que le point de vue d'où chaque siècle envisage le passé, il s'ensuit que chaque siècle doit la refaire. Le dix-huitième eut deux séries, les érudits et les philosophes; les uns accumulant les matériaux, les autres cherchant à édifier. Dans la première classe il faut placer les religieux, restes glorieux et continuateurs du dix-septième siècle, les Mabillon, les Montfaucon, les Martinière, les Vaissette, les Lobineau, qui élevèrent sur la gloire des bénédictins, puis les membres illustres de l'Académie des inscriptions, Lancelot, Leboeuf, Lamoignon, Sainte-Palaye, Fréret. La collection de leurs Mémoires pour l'histoire un véritable trésor. On y a consacré deux cent cinquante-sept articles sur tous les points de notre archéologie. A la tête de la seconde classe se tient devant ses rivaux le génie universel de l'écrivain. Son principal mérite, en ce genre de composition, est d'avoir conçu et réalisé, autant que le permettait

on siècle, l'idée d'une *Histoire de l'humanité*. L'antiquité avait connu que des Grecs et des barbares, des Juifs et des païens; les Romains n'avaient étudié qu'eux-mêmes. Le moyen âge avait vu l'humanité dans le catholicisme; il semblerait dire, avec saint Cyprien : « Celui-là ne peut avoir Dieu pour père qui n'a pas pour mère l'Église. » Bossuet s'était élevé jusqu'à un vaste ensemble; mais son point de vue exclusivement religieux ne lui avait permis d'envisager l'histoire humaine que comme le complément de celle de l'Église; il avait-il sagement abandonné les temps modernes. Voltaire sentit la solidarité des nations et l'existence d'un but commun qui les appelle. Chose surprenante! Cette idée toute chrétienne de la fraternité universelle, méconnue par le moyen âge, fut embrassée par celui qui se croyait le plus acharné ennemi du christianisme. Tandis que la religion se voyait attaquée dans ses dogmes et dans son culte, l'esprit de rang et de rangile continuait à se développer, même chez ses agresseurs, sous les noms de tolérance et d'humanité.

Le premier essai historique de Voltaire fut l'*Histoire de Charles XII*, vive et brillante narration où tout est mouvement, où les hommes et les faits sont expliqués par le récit. Le style de l'historien s'accorde merveilleusement avec le caractère impétueux du héros; tout est net, précis; tout court fait, au but. Après cette chevaleresque invasion dans le domaine de l'histoire, Voltaire se disposa à en faire la conquête de son grand ouvrage, l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Le titre seul était d'un bon augure. Il ne s'agissait pas d'enseigner « en quelle année un prince indigne d'être roi succéda à un prince barbare chez une nation grossière. » L'auteur se proposait de chercher dans cette immensité d'événements « ce qui mérite d'être connu de nous : l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés de ce qu'il n'est pas permis d'ignorer ». Voltaire ouvrait la carrière à l'histoire philosophique; à côté des événements politiques il étudiait le développement de la civilisation sous la puissante influence des faits extérieurs et du caractère intime

des peuples ; il signalait la diversité des mœurs, des idées, et constatait les progrès de l'esprit humain, les fondements de deux sciences nouvelles, l'histoire humaine et la philosophie de l'histoire¹.

Le plan de Voltaire était immense. On est effrayé que son exécution suppose d'études et de travaux. « de livres où se trouvent moins d'erreurs de dates et, sans érudition affectée, Voltaire remonte ses sources les plus sûres². » Mais il rencontrait dans les positions particulières de son esprit et de son siècle une difficulté presque insurmontable. Les philosophes du dix-huitième siècle aimaient l'humanité d'une façon en quelque sorte abstraite. Ils ne pouvaient ni comprendre ni admettre certaines époques nécessaires à son développement, et se refusaient à leur idéal d'élégance et de libre penser. À cet âge, cette longue et douloureuse préparation du monde moderne, n'excitait que leur dédain et leur colère : l'ennemi qu'il fallait achever de vaincre, et envers lequel on n'était pas encore temps d'être impartial. On racorrait qu'on n'aime point. Voltaire déclare que l'histoire des premiers siècles de notre ère « ne mérite pas plus d'être écrite que celle des ours et des loups. » Dès lors l'historien se transformait de son rôle de juge à celui d'écrivain satirique. Il ne voyait toute l'époque si féconde, si originale de la féodalité relèver qu'avec la Renaissance, et ne retrouvait qu'au dix-huitième siècle toute la vérité et toute l'éloquence de son esprit. Néanmoins, malgré ses défauts, cet ouvrage restera une des productions les plus remarquables du talent satirique. « Encore aujourd'hui il n'y a pas sur l'histoire du monde moderne un autre livre durable que celui de Voltaire³. »

La Philosophie de l'histoire, dont Voltaire fit après l'introduction de son *Essai sur les mœurs*, mérite des critiques plus sévères, sans avoir droit aux mêmes éloges.

1. Dr. Mager, *Geschichte der französischen National-Litteratur*, B.

2. Villemain, *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*, t. II, leçon XVII^e.

3. Villemain, même leçon.

eurs, les citations tronquées, les ignorances grossières y
 et aggravées par d'indécentes plaisanteries, tout à fait indi-
 es de la majesté de l'histoire.

Le *Siècle de Louis XIV* est la plus parfaite des œuvres his-
 iques de Voltaire. Plein d'une admiration sincère pour
 te brillante époque, il l'étudie avec amour et la raconte
 ec gravité. La pensée philosophique qui le dirigeait était
 même qui avait inspiré l'*Essai sur les mœurs*. « Ce n'est
 int seulement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont
 int les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'es-
 it humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit
 main¹. » Il *rassembla longtemps les matériaux* de ce grand
 avail, longtemps il s'occupa à *donner chaque jour quelque*
oup de pinceau à ce beau siècle de Louis XIV dont il voulait
*le peintre et non l'historien*². On regrette seulement qu'un
 in mal conçu ait divisé les différentes parties d'un tableau
 i devait surtout frapper par son ensemble. Voltaire expose
 abord les événements politiques; puis il rapporte les anec-
 tes relatives à la vie privée du monarque; il examine en-
 ite les questions de finances, l'état des lettres et des arts,
 finit par les affaires ecclésiastiques. « Puisque tout s'en-
 ine dans les choses humaines, dit Gibbon, et que les unes
 sont souvent que la cause ou la conséquence des autres,
 arquoi les séparer dans l'histoire? » L'historien anglais
 marque ensuite avec justesse que la première partie de
 ouvrage est beaucoup moins intéressante que la seconde.
 es lettres, les arts et les mœurs offraient à l'écrivain une
 atière presque entièrement neuve, tandis que les sièges et
 e batailles, traités déjà dans une foule de récits, ne permet-
 ient à Voltaire d'autre supériorité que celle du style et de
 précision.

sa philosophie.

De même que de la *Henriade* s'était détachée la poésie
 orale de Voltaire, ainsi sa philosophie se sépara de l'his-

¹ - *Correspondance générale*, t. II, lettre xxxviii.

² - *Idem*, t. I, lettre cxlvi.

toire, dont elle supportait impatiemment la noblesse constitua un domaine isolé, indépendant, agréable en forme et puissant par sa frivolité. Quand on a reproché à Voltaire d'être superficiel, on n'a pas songé que c'était la partie de sa force. L'influence, la popularité étaient le produit effectif d'un prodige que cette clarté soudaine jetée sur les ténèbres des ténements les plus obscures. Il est vrai qu'elle est loin de pénétrer les profondeurs; mais c'était déjà quelque chose de rendre les abords accessibles. « Si mon ouvrage n'est pas aussi clair qu'une fable de La Fontaine, dit-il dans une lettre à d'Alembert, il faut le jeter au feu¹. » Personne n'a jugé mieux que lui et avoué avec plus de franchise le caractère de sa clarté philosophique. « Je suis comme les petits ruisseaux, écrit-il à un ami; ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds². » Voltaire après tout n'est pas philosophe : il n'a point de système, et guère de méthode; il lui arrive souvent de changer d'opinion sur les points les plus essentiels, et alors il vous dit naïvement : « L'homme qui pense ainsi n'a pas toujours pensé de même; mais il est enfin contraint de se rendre³; » quitte à changer encore à la première occasion. En général, Locke a le don de plaire, peut-être parce qu'il est le moins philosophe de ceux qui portent ce titre. Avec lui on peut douter à son aise, on même aller assez loin dans la route du scepticisme. Il semble qu'il a fait comme Auguste, qui donna un empire en *coercendo intra fines imperio*. Locke a resserré l'empire de la science pour l'affermir⁴. » Ce que Voltaire aime surtout, ce qu'il répète et vante sans cesse, c'est la fameuse maxime que Dieu, dans sa toute-puissance, pourrait accorder à la matière la faculté de penser. Toutefois au milieu de ses doutes, de ses hésitations, de ses ignorances, Voltaire a toujours près de lui son exquis bon sens qui, comme un

1. *Correspondance générale*, t. I, lettre CXXXIV.

2. *Idem*, t. I, lettre CCXLII.

3. *Philosophie*, t. I; le philosophe ignorant.

4. *Correspondance générale*, t. II, lettre XVIII.

dien, le préserve des résultats extrêmes de quelques-uns de ses principes. On l'a accusé d'inconséquence : il fallait le perdre de sa haute raison. Au lieu de rattacher hasardeusement ses croyances au premier et douteux anneau de sa logique, saisit fortement le milieu de la chaîne, l'endroit que nous a le plus rapproché de nous, l'opinion du bon sens. C'est pis pour la métaphysique si ce n'est pas là qu'elle conduit.

C'est une partie de la prétendue philosophie de Voltaire que nous ne saurions excuser : c'est celle où il poursuit de sarcasmes des croyances aussi vénérables que nécessaires, tourne en ridicule le plus beau et le plus saint des livres. La plupart de ces pages échappèrent à Voltaire déjà vieux, irrité. Lui-même porte alors la peine de ses indécentes railleries : l'athlète courroucé se roule dans la fange pour écraser son ennemi. Du moins faut-il reconnaître qu'au lieu de ses égarements, parmi les débauches d'irréligion ses amis et confrères, *les aumôniers de S. M. le roi de Prusse*, mais Voltaire ne descendit jusqu'à l'athéisme. Sa ferme croyance en Dieu irritait ses complices d'incrédulité : « Le patriarche, écrit quelque part Grimm, ne veut pas se départir de son rémunérateur vengeur. » Cette vérité seule (tant est fatale à l'âme la présence même d'une seule vérité!) suffit pour l'arracher quelquefois à son amère et sèche ironie, donner à son cœur ces poétiques et religieuses émotions que J. J. Rousseau a si éloquemment exprimées¹. »

Lord Brougham rapporte dans son ouvrage sur les littérateurs et les savants du dix-huitième siècle (*Men of Letters and Science of the time of George III*), une anecdote encore inédite, et qui explique mieux que bien des raisonnements les dispositions religieuses de Voltaire. Le noble lord en garantit l'authenticité :

Une matinée du mois de mai, M. de Voltaire fait demander au jeune M. le comte de Latour s'il veut être de sa promenade (trois heures du matin sonnant). Étonné de cette fantaisie, M. de Latour croyait achever un rêve, quand un second message vint confirmer la vérité du premier. Il n'hésite pas à se rendre dans le cabinet du patriarche, qui, vêtu de son habit de cérémonie, et de sa veste mordorée, et culotte d'un petit-gris tendre, se disposait à parler. « Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil : cette *Profession de foi d'un vicaire savoyard* m'en a donné envie. Voyons si Rousseau a dit vrai. » Ils partent par le temps le plus noir; ils s'acheminent; un guide les éclairait avec sa lanterne, meuble assez singulier pour

Disons aussi que Voltaire fut presque toujours bien généreux, ardent ami de la justice et des hommes ; n'épargna ni son temps ni sa peine pour secourir les opprimés ; qu'il réclama l'adoucissement des lois contre les mœurs, la réforme de la procédure criminelle, l'abolition de la torture, l'indispensable sanction du souverain pour les arrêts de mort ; enfin la plus précieuse et la plus difficile des conquêtes, c'est d'avoir gagné même l'adhésion de ses adversaires au grand principe de la tolérance religieuse. Sans doute, dans son élan, Voltaire a dépassé le but ; mais grâce à lui que nous l'avons atteint.

chercher le soleil ! Enfin, après deux heures d'excursion fatigante, commence à poindre. Voltaire frappe des mains avec une véritable joie. Ils étaient alors dans un creux. Ils grimpent assez péniblement ces hauteurs : les quatre-vingt-un ans du philosophe pesant sur lui, on ne s'en rendait guère compte, et la clarté arrivait vite. Déjà quelques teintes vives et rouges se projetaient à l'horizon. Voltaire s'accroche au bras du guide, se souvient de M. de Latour, et les contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une montagne. De là le spectacle était magnifique : les rochers du Jura, verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cimes, ou sur le jaune et aride des terres : au loin des prairies, des ruisseaux ; les mille accidents de ce suave paysage qui précède la Suisse et l'annonce si bien ; enfin, l'horizon se prolonge encore dans un horizon sans bornes, et un immense cercle d'or empourprant tout le ciel. Devant cette sublimité de la nature, Voltaire éprouva du respect : il se découvrit, se prosterna, et quand il put parler, se mit à chanter un hymne : « Je crois, je crois en toi ! » s'écria-t-il avec enthousiasme, puis décrivant, avec son génie de poète et la force de son âme le tableau qui se révélait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables phrases qu'il improvisait : « Dieu puissant, je crois ! » répétait-il encore. »

Mais le témoin de cette scène disait que Voltaire se releva ensuite, secoua la poussière de ses genoux, et reprenant sa figure plissée, ajouta quelques irrévérencieuses paroles contre la religion révélée.

CHAPITRE XXXVIII.

LUTTE DE DOCTRINES.

encyclopédie; Diderot; d'Alembert. — Condillac. — Helvétius; d'Holbach. — Écrivains du parti religieux; d'Aguesseau; Rollin; Saint-Simon. — Disciples du dix-septième siècle; Lesage; Prévost. — Auteurs dramatiques. — Naissance de la poésie descriptive.

L'encyclopédie; Diderot; d'Alembert.

Voltaire avait avidement saisi l'arme dangereuse de Des-
 cartes, le droit de ne relever que de la raison, et il avait porté
 toutes choses le principe du libre examen. Cette pensée de
 novation était tellement celle de l'époque, qu'elle réunit
 dans une entreprise immense l'élite des auteurs contempo-
 rains. Rassembler dans un vaste ouvrage toutes les connais-
 sances humaines; juger le passé au point de vue de la science
 moderne; lier ensemble, par la confraternité d'un même tra-
 vail, les talents les plus divers et les plus brillants, en former
 un faisceau formidable qui pût briser toutes les résistances
 des anciennes opinions, telle fut la pensée qui inspira l'*Ency-
 clopédie*. L'esprit général qui devait l'animer était celui du
 dix-huitième siècle lui-même : la haine ou le dédain du passé,
 éloignement des doctrines spiritualistes, une prédilection
 marquée pour les idées dont les sens et l'expérience sem-
 blaient être la source, pour les arts, pour les sciences, pour
 l'industrie. La forme du livre devait se prêter au défaut d'en-
 semble, à l'absence d'unité qui ne pouvait manquer de carac-
 tériser une telle œuvre inspirée par de tels principes. L'*Ency-
 clopédie* fut un dictionnaire. La liaison naturelle des sciences,
 la classification des idées et des faits, la synthèse, en un mot,
 qui rattachant entre elles toutes les parties d'un système, en
 forme un vaste ensemble, digne image du grand tout qu'elle
 aspire à exprimer, fut remplacée par l'ordre alphabétique :

la physique et la grammaire, le commerce et les lettres, les mathématiques et la religion, tout fut jeté à méle suivant le hasard des initiales. L'édifice de la science fut ainsi détruit, brisé, mis en poussière : l'âge de Bacon de Descartes avait trouvé et proclamé la méthode, et les encyclopédistes devaient la dédaigner et la proscrire.

Le dix-huitième siècle se reconnut dans ce tableau. Le vœu fut attendu avec impatience et accueilli avec transport. Amis et ennemis virent dans l'*Encyclopédie* le point de la bataille, le *carroccio* autour duquel la victoire allait se décider. Elle se composait de vingt-deux volumes in-folio, on en tira quatre mille deux cent cinquante exemplaires : il ne resta rien chez les libraires. On s'arrachait les derniers exemplaires à dix-huit cents livres. Il fallut songer à une seconde édition. Voltaire évalue à près de huit millions le mouvement de circulation produit dès les premières années par l'impression de l'*Encyclopédie*. En vain s' alarmaient les jansénistes du clergé et les théologiens de la Sorbonne, en vain l'on se mit à Versailles des tocsins¹ qui semblaient annoncer la persécution : l'*Encyclopédie* trouvait des protecteurs et des amis jusque dans le cabinet du duc de Choiseul, jusque dans le palais du roi. On voyait des personnages recommandables dans tous les rangs, officiers généraux, magistrats, ingénieurs, gens de lettres, s'empressez d'enrichir l'ouvrage de leurs recherches, souscrire et travailler à la fois. Il semblait que toute la société tout entière voulût mettre la main à la grande œuvre.

Le chef de cette colossale entreprise, celui qui l'avait conçue, qui sut la diriger et la mener à terme après un travail de neuf années, était l'esprit le plus patient et le plus enclin à la fois du dix-huitième siècle, Diderot². On le nomme à juste titre la tête la plus allemande de la France. Artiste et savant, sceptique et passionné, élevé et im-

1. Expression de d'Alembert dans une de ses lettres à Voltaire.

2. Né à Langres en 1713; mort en 1784. Oeuvres principales : *Lettres aux sourds-muets*; *Principes de la philosophie morale*; *Histoire de la littérature*; *Pensées sur l'interprétation de la nature*; le *Code de la nature*; plusieurs romans, deux drames : *le Fils naturel* et *le Père de famille*, accompagnés d'une théorie dramatique. — M. Bersot a publié, dans ses *Études sur le dix-huitième siècle*, un excellent travail sur Diderot.

sur à tour, fanfaron d'athéisme, entraîné vers la foi par toutes les puissances de son âme; aimant partout la vie, la santé, la nature, tous les rayons dont il prétendait nier le foyer divin¹, lui seul pouvait, par le singulier assemblage de ses qualités et de ses défauts, être le centre et l'âme de la salange hétérogène des encyclopédistes. Bizarre et généreuse nature, intelligence trop grande pour n'être pas incomplète, prodigue de ses idées et de ses travaux, insoucieux de la gloire future, il a rempli de ses pages brûlantes tous les ouvrages de ses amis, et laissé à peine sous son propre nom un ouvrage durable.

Près de l'ardent et impétueux Diderot, était le prudent Alembert²; géomètre illustre, savant de premier ordre, écrivain exact, élégant et fin, il tempérait, par sa modération calculée, la verve fougueuse de son ami, et serrait habilement la bride aux hardiesses des encyclopédistes. C'est à une telle main qu'il appartenait d'écrire l'introduction de l'*Encyclopédie*. Il y évita avec soin tout ce qui pouvait faire prendre les auteurs en flagrant délit d'incrédulité : de plus, il tenta et tâcha de réparer le vice principal de la collection, l'absence de méthode; et, ne pouvant introduire l'ordre scientifique dans ce palais de ruines, il l'établit au moins à la porte, par son *Discours préliminaire*. Cette préface est un chef-d'œuvre de netteté, d'élégance simple et d'élévation réservée. D'Alembert appuie sa classification des connaissances humaines sur celle qu'avait créée Bacon dans son traité *De la dignité et des accroissements des sciences*. Il prend pour guide le philosophe anglais, mais sans s'attacher servilement à ses traces. Il présente le tableau de nos connaissances sous trois points de vue successifs, d'abord *subjectivement*, d'après l'ordre du développement probable qu'elles ont dû suivre dans l'esprit humain : c'était le point de vue spécial des philosophes de la sensation, et par conséquent du dix-huitième siècle; ensuite *objectivement*, dans l'ordre logique de

1. « Le cœur comprend, disait-il à Grimm; mais l'esprit n'est pas assez placé. »

2. Né à Paris en 1717; mort en 1788. — Principales œuvres littéraires : *Mélanges de lettres et de Philosophie, Éloges lus à l'Académie française.*

leur dépendance mutuelle : c'était la classification adoptée Bacon ; elle se rattachait à la méthode du *tième* siècle ; enfin *historiquement*, en exposant les des sciences et des lettres depuis la Renaissance. C'était sentir la disposition que semble préférer notre époque.

Cette triple chaîne des mêmes vérités, qui se renferme dans une préface, manque, non pas de clarté, mais d'être de grandeur. Le *Discours préliminaire* forme trois édifices au lieu d'un seul, et trois édifices indépendants l'autre. De plus, d'Alembert n'a point emprunté à l'enthousiasme éloquent et presque poétique de son époque. Le spectacle magnifique de toutes les sciences se présente l'une après l'autre de l'esprit humain qui s'éveille, paraissant aux yeux dans leur ensemble comme un immense couronné de ses mille rameaux, ne peut l'enthousiasme du savant géomètre. C'est avec vérité sans enthousiasme, qu'il raconte le progrès de la civilisation depuis le seizième siècle. D'Alembert était tout intelligent, il n'écoutait pas assez en écrivant les généreuses inspirations de son âme. Son esprit même porte la peine de ce qu'il y perd quelque chose de son éclat.

Condillac.

Voltaire, Diderot, d'Alembert dans l'*Encyclopédie*, philosophes qui marchaient sous leur drapeau, étaient hommes d'action plutôt que des métaphysiciens. Ils avaient bien plus de gouverner les esprits et de renverser les croyances du passé que d'établir régulièrement et de consacrer un système. C'est toutefois un besoin pour l'époque de réunir en corps de doctrine les principes sur lesquels elle s'appuie, de se créer un symbole qui soit la base de toute sa conduite. L'abbé de Condillac¹ se chargea de multiplier celui du dix-huitième siècle. Prenant son point de départ dans les opinions de Locke, il s'efforça d'être enca-

1. Né à Grenoble en 1715 ; mort en 1780. — Œuvres principales : *sur l'origine des connaissances humaines ; Traité des systèmes ; Traité des sensations.*

méthodique, plus rigoureux, d'une clarté plus transparente et plus limpide que lui. Son système est une espèce d'algèbre où la simplicité n'est due qu'à l'abstraction. Comme dans les sciences exactes, l'auteur élimine toutes les conditions de la réalité, il fait une âme humaine de pure convention et semble l'éclairer d'une vive lumière, parce qu'il en a retranché toutes les parties obscures. Condillac était poursuivi du besoin de tout ramener à l'unité; mais au lieu d'espérer l'unité véritable au sommet, il s'empessa d'en établir une factice à la base. Il la plaça dans la sensation. La pensée, avec tous ses développements, ne fut que la *sensation transformée*. Locke avait au moins admis, à côté de ce premier fait passif, la réflexion, qui laisse soupçonner quelque chose de l'activité réelle de l'âme, la réflexion disparut du système de Condillac, qui acquit ainsi un nouveau degré de simplicité apparente, mais l'âme s'anéantit par là même sous sa main. Les encyclopédistes vantèrent une métaphysique dont leur instinct irrégulier pressentait les conséquences; et les gens du monde, ravis de comprendre quelque chose dans une matière réputée si obscure, surent gré à Condillac de leur avoir permis de devenir philosophes.

L'*Encyclopédie* était l'œuvre officielle et discrète du parti philosophique; les ouvrages de Condillac se bornaient à poser des principes inoffensifs en apparence. Des mains plus téméraires et plus franches en dévoilèrent hardiment les conclusions.

Helvétius; d'Holbach.

Helvétius, élégant fermier général, homme probe, désintéressé, bienfaisant, que Voltaire, dans ses flatteuses réminiscences de l'histoire, avait surnommé *Atticus*, se mit en tête de faire un livre; et, pour y parvenir, il recueillit dans les réunions des philosophes qu'il conviait à sa table les doctrines, les aperçus, les paradoxes : habile à provoquer des discussions intéressantes, il savait mettre en jeu tantôt la verve bouillante de Diderot, tantôt la sagacité de Suard, ou la raison spirituelle et piquante de l'abbé Galiani; puis il fondait en un corps de doctrine ces opinions diverses dont il

se faisait ainsi le fidèle rapporteur. Le résultat de ces conversations écoutées, analysées, résumées par Helvétius, c'est le livre de *l'Esprit*, c'est-à-dire le matérialisme en métaphysique, en morale l'intérêt personnel. D'après Helvétius, l'homme ne diffère de la brute que par la conformation de ses organes, et la vertu n'est que l'égoïsme sagement entendu. Ce franc et brutal résumé de leurs opinions effraya les philosophes eux-mêmes : ils trouvèrent l'ouvrage paradoxal, et Voltaire gronda contre la logique inexorable de son disciple.

Elle devait aller plus loin encore chez un autre Mécène des encyclopédistes. Le baron d'Holbach, qui réunissait chaque semaine à sa table l'élite des hommes de lettres, et qu'on avait surnommé le maître d'hôtel de la philosophie, publia sous le pseudonyme de Mirabaud, le code d'athéisme le plus complet, le plus logiquement absurde qu'on eût encore imaginé. « Ce livre, dit Goethe dans ses Mémoires, nous parut si suranné, si chimérique et (qu'on me passe l'expression) si cadavéreux, que la vue même nous en était pénible : peu s'en faut que nous n'en eussions peur comme d'un spectre. » Le *Système de la nature* était le dernier mot de la philosophie sensualiste : c'était la plus complète, la plus froide négation de tout ce qu'il y a de grand, de noble, de vrai dans le cœur de l'homme. Le dix-huitième siècle ne pouvait descendre plus bas ; il était enfin parvenu au fond de l'abîme.

Dès lors on put prévoir une énergique réaction contre ces détestables doctrines. L'homme ne peut condamner à un éternel silence la voix de la vérité qui crie au fond de son cœur. La société regardait autour d'elle-même avec anxiété. Le roi Frédéric essaya de réfuter ce funeste livre ; Voltaire jeta un cri d'alarme. L'un et l'autre étaient impuissants ; l'auteur du *Système* n'avait fait qu'appliquer rigoureusement leurs principes.

Les premiers coups des philosophes avaient été dirigés contre la religion ; ils ne tardèrent pas à attaquer la royauté ; le principe d'autorité fut ébranlé sous ses deux formes, et Voltaire dépassé dans toutes ses violences. Le patriarche de Ferney avait dit et probablement cru que *la cause des rois était celle des philosophes* ; il reçut de ses disciples d'auda-

démentis. D'Holbach et ses collaborateurs confondirent leurs invectives le *despotisme* monarchique avec la puissance sacerdotale. Jusqu'alors le mot d'ordre philosophique été : « Plus de prêtres ! » On disait maintenant : Ni es ni rois absolus ! » « Peuples lâches ! » s'écriait dans *l'histoire des deux Indes* le déclamateur Raynal, « imbécile peuple ! vous vous contentez de gémir, quand vous devriez r ! »

oltaire s'effrayait de toute cette fermentation, autant que l'air pouvait s'effrayer. Sa crainte prenait quelquefois une te de joie sinistre, qui caractérise d'une manière curieuse l'homme et la situation. « Tout ce que je vois, dit-il dans de ses lettres, jette les semences d'une révolution, qui vera inmanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir re le témoin. La lumière s'est tellement répandue, qu'on tera à la première occasion, et alors ce sera un beau ge. Les jeunes gens sont bien heureux : ils verront de es choses¹. »

an-Jacques Rousseau exprimait la même prévision avec grave et sérieuse éloquence : « Ne vous fiez pas, disait-il, ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est t à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impos- e de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos uts. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le arque devient sujet.... *Nous approchons de l'état de crise u siècle des révolutions*². »

Écrivains du parti religieux ; d'Aguesseau ; Rollin ; Saint-Simon.

vant de fixer nos regards sur l'homme qui osa opposer, me une digne aux égarements de son siècle, son génie, assion éloquente et ses propres égarements, *ce grand et heureux Rousseau*, il convient d'examiner quels efforts le i religieux avait tentés contre l'envahissement des écri-

ettre du 2 avril 1764, au marquis de Chauvelin.

Emile, liv. III, p. 383 (édition Desper) ; voyez aussi la note de Rousseau.

vains de l'école sensualiste, quelles œuvres il avait en face de leurs œuvres.

Si l'on cherche dans le parti voué à la défense du catholicisme une controverse véritable, une réfutation de principes et des opinions préconisés par les novateurs, on est étonné de son silence ou de sa faiblesse. Nonnotable, Houtteville et tant d'autres qui s'attachèrent à combattre Voltaire, étaient ridicules par le défaut de talent, lorsqu'ils avaient raison¹. L'abbé Guénée seul, dans son *de quelques Juifs*, se montra digne d'une pareille tâche. Supérieur à Voltaire par la connaissance de la langue et des antiquités hébraïques, il l'égala quelquefois par la moqueuse de ses plaisanteries. C'était sans doute un triomphe que de faire rire aux dépens de Voltaire quand on avait à défendre la Bible et les fondements de la religion, c'était trop peu que le talent de faire rire. Il y eut comme Bergier, réfutèrent les doctrines nouvelles avec force et gravité. Mais ils manquaient de verve, de passion, de conséquence : ils ne furent pas lus. La France n'avait plus de

Quelques écrivains, sans se livrer à la controverse, les idées philosophiques, demeurèrent fidèles aux principes de l'orthodoxie, et les exprimèrent plus ou moins dans leurs ouvrages. Il faut placer à leur tête les vénérables de la vieille école janséniste, héritiers et continuateurs du septième siècle à travers le dix-huitième, de même que Évreumont, Saint-Réal et autres avaient perpétué sourd dans le dix-septième siècle, les traditions sceptiques du précédent. On doit nommer d'abord le chancelier d'Agseau², orateur agréable, mais sans génie, « dont l'éloquence tant vantée au palais n'était qu'une rhétorique élégante, son savoir et sa piété se consumèrent en vaines querelles sans résultat, et ne servirent pas à défendre les grands principes des mains hardies commençaient à ébranler³. »

1. Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*, t. II, xvii^e leçon.

2. Né à Limoges en 1688; mort en 1751. — Œuvres principales : *Discours* à son fils; mercuriales, plaidoyers, requêtes; mémoires, mélanges, citations et correspondance.

3. Villemain, *Tableau*, t. I, leçon x.

Nous ne prononcerons qu'avec respect et amour le nom d'estement glorieux de Rollin¹. Cette vie si pure, si désintéressée, si dévouée à de pénibles devoirs et à d'obscures travaux, cet humble stoïcisme du vrai chrétien, qui, sans ambition, sans espoir ici-bas, suit sans faiblir la ligne tracée par la conscience, croit tout ce qu'il enseigne et use sa vie à enseigner ce qu'il croit, était sans doute la plus belle et la plus précieuse des prédications. Si le dix-huitième siècle en avait entendu beaucoup de semblables, il ne lui en eût pas fallu d'autres. Remarquons toutefois combien tout alors tendait à la révolution sociale. Rollin, par son enthousiasme naïf pour les vertus républicaines, par ces longs et charmants récits des grandes actions de la Grèce et de Rome, par ce traité parfait et si pratique d'une excellente éducation nationale, fut à son insu l'un des ennemis les plus redoutables du gouvernement corrompu qui pesait à la France. Il travaillait à le vouloir dans le même sens que Mably et Rousseau. On ne peut louer plus dignement ce grand homme de bien en rapportant les paroles par lesquelles Montesquieu le caractérise : « Un honnête homme a, par ses ouvrages, entraîné le public. C'est le cœur qui parle au cœur; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu. C'est l'allégresse de la France. »

Rollin fut continué mais non égalé par ses élèves Crévier et Beau : l'un, sec et froid dans un admirable sujet, l'*Histoire des empereurs romains*, ne sut pas profiter de Tacite, encore moins le suppléer; l'autre consciencieusement érudit dans l'*histoire du Bas-Empire*, est aride, terne et fatigant comme les querelles du palais dans lesquelles il se renferme. Pour le malheur, il rencontra, sur le terrain qu'il avait choisi, la redoutable concurrence de Gibbon, aussi savant, mais mieux savant, bon écrivain, enfin (ce qui décidait alors le succès) philosophe et ennemi de l'Église.

L'histoire fut le champ le moins ingrat pour ses rares soutiens. Nous avons parlé déjà des illustres membres des diver-

¹. Professeur et recteur de l'Université de Paris; né en 1664; mort en 1741. — Œuvres principales : *Traité des études*; *Histoire ancienne*; *Histoire ecclésiastique*.

ses congrégations religieuses, surtout des bénédictins de Saint-Maur, qui préparaient avec une patiente minutie les matériaux les plus précieux de nos annales, non seulement qu'ils leur donnaient, dans la rédaction des inscriptions. Ici, toutefois, quoique tout fût loin d'être profondément orthodoxe. Fréret, avec sa vaste érudition, était l'appui discret du parti philosophique. Le président de Brosses, collaborateur de l'*Encyclopédie*, sagace et indépendant, mais écrivain circonspect, un philologue de premier ordre, était un libre penseur du dix-huitième siècle égaré dans le dix-huitième; Duclos, le plus honnête et le plus érudit, à qui seul Louis XV avait le droit de tout dire, mêlait à ses ouvrages de cour et de cabinet, ses *Considérations sur le gouvernement* eurent le don de plaire à la cour et aux philosophes. Ses *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, livre très-remarquable et très-piquant, qui n'a rien de son prix que par l'écrasant voisinage de Saint-Simon.

Nous venons de nommer le seul écrivain de ceux qui se rattachaient aux doctrines de l'âge précédent. Les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, restés jusqu'à nos jours², n'appartiennent-ils qu'à la littérature du dix-huitième siècle. Il n'est pas de plus profondément caractérisée que celle de ce grand seigneur, qu'à sa hautaine indépendance, son orgueil, à son dédain aristocratique pour tout ce qui n'est pas duc et pair, à ses instincts à la fois jansénistes et libertins, on prendrait pour un contemporain de l'âge d'or. Il n'est pas jusqu'au talent exquis du cardinal de Rohan, de saisir et de peindre les caractères qui n'ait pas été dissimulé sous la plume du noble duc. C'est toujours un frondeur, moins turbulent toutefois, moins gai, mais plus expérimenté, plus pénétrant. Il a vieilli de toute

1. Villemain, *Tableau*, t. II, leçon v. — Saint-Simon, né en 1735.

2. La première édition complète est de 1829. — La dernière par M. Chéruel; L. Hachette, 1856.

de Louis XIV, il a assisté aux funérailles du grand règne, et semble pressentir celles de la royauté. C'est bien l'homme des anciens jours : il ne comprend rien au mouvement nouveau qui l'entraîne à son insu ; il ne voit, comme l'a très-bien remarqué Marmontel, la nation que dans la noblesse, dans la noblesse que la pairie, et dans la pairie que lui-même. Il aime et défend la religion, comme une des parties intégrantes de la monarchie qu'il regrette : traitant d'ailleurs assez cavalièrement les évêques qui ne sont pas nés, ou qui n'ont pas de monde, les cuistres violets, comme il les appelle quelque part. Comment comprendrait-il la nouvelle puissance des lettres, lui écrivain aux fières allures, à la diction hardiment négligée, qui ne redoute rien tant que d'être confondu avec ces historiens de profession, préoccupés du jugement de la critique ? Il marche librement, va sans crainte et la tête levée, frappant du même coup et les vices hypocrites de la cour et les scrupules impertinents de la grammaire : c'est la suffisance de Scudéry unie au génie de Tacite. Quelle profondeur dans le regard, quelle connaissance des hommes, quelle habileté à démêler et à peindre ! Quelle toile que ce livre qui embrasse les dernières années du grand monarque, remonte ensuite au règne de Louis XIII, pour descendre au régent et au cardinal Dubois. Quelle variété et quelle vie dans toutes ces figures ! C'est là le véritable *Siecle de Louis XIV*. Nous ne dissimulons pas que ces Mémoires renferment bien des longueurs, bien des passages faugants pour un lecteur impatient. Ces minutieuses expositions des intrigues de cour, ces querelles sur l'étiquette, sur les droits de préséance, sur les honneurs du tabouret, paraissent d'abord sans intérêt comme sans charme ; mais cela même est un trait de vérité, ces frivolités monarchiques sont la couleur indispensable du tableau d'une cour.

Entre les deux camps ennemis, entre les philosophes et les hommes religieux, nous pouvons placer le jeune Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues¹. Il appartient aux uns par ses liaisons avec Voltaire et par l'agitation inquiète de sa pensée, aux autres, par les tendances religieuses de son âme,

par la sagesse de sa vie, la candeur de ses écrits et la pureté même de ses doutes. Longtemps valétudinaire et infirme, à trente-deux ans, il a laissé des essais plutôt que des ouvrages. Ses divers écrits portent les titres de *Maximes*, *Catéchisme*, *Méditations*, *Introduction à la connaissance de l'homme*. Moraliste du genre de La Rochefoucauld et de Pascal, il n'a pas le trait étincelant du premier, la profondeur spirituelle et variée, la phrase leste et savamment construite du second : son style manque du relief si saillant que les grands maîtres savent donner à leur pensée ; mais il passe souvent l'un et l'autre par l'importance des sujets et par l'intérêt sérieux avec lequel il cherche à les approfondir. Il y a chez lui du Pascal, par le caractère sinon par la forme. Il parvient à avoir du talent, à force d'avoir de l'âme. Il a mieux prouvé par son exemple ce mot excellent qui lui sert de devise : *Les grandes pensées viennent du cœur* ; et si l'on peut toujours admirer en lui l'écrivain, on ne peut refuser à l'homme son estime et ses sympathies.

Disciples du dix-septième siècle ; Lesage ; Prévost

Tandis que le domaine de la pensée se partageait inégalement entre deux armées rivales, l'art pur et désintéressé, le culte passionné du beau, semblait s'effacer au milieu des bruyants débats de doctrines. La tradition poétique du dix-septième siècle se continuait néanmoins par quelques hommes d'élite, et, affaiblie dans les genres où avaient excellé les maîtres de Louis XIV, elle brillait encore d'un vif éclat dans certaines compositions secondaires qu'ils avaient parvenues à produire. Lesage, dont la vie appartient aux deux siècles (1668-1747), reproduisait Molière, moins sur le théâtre, où *Crispin* et *Le dépit amoureux* tiennent pourtant un rang honorable, que dans son roman de caractère dont il fut le créateur. « Il n'existe pas de livre au monde, dit Walter Scott, qui contienne tant de choses si profondes sur le caractère de l'homme, et tracées dans un style aussi précis que le *Diable boiteux*. Chaque page, chaque ligne porte la marque d'un tact si infailible, d'une analyse si exacte des faiblesses humaines, que nous nous imaginons

volontiers entendre une intelligence supérieure lisant dans nos cœurs, pénétrant nos secrets motifs, et trouvant un malin plaisir à déchirer le voile que nous nous efforçons d'étendre sur nos actions. »

Gil Blas est plus parfait encore comme œuvre d'art. Ici, l'observation revêt une forme toute dramatique. Au lieu d'une galerie de portraits, nous avons une scène et des acteurs. Lesage y déploie une qualité bien rare qu'avait possédée au suprême degré un romancier anglais, Daniel de Foe. Le héros principal, qui nous raconte lui-même son histoire avec ses propres réflexions, semble un personnage si réel qu'on ne peut se défendre de croire à son existence. C'est en même temps une nature si généralement vraie, un type si largement humain, qu'on retrouve chez lui toutes les faiblesses, toutes les misères et tous les sentiments honnêtes dont on a le germe dans son propre cœur. Naturellement bon, plutôt que vertueux, cédant à l'exemple et à l'occasion, timide par tempérament et pourtant capable d'une action courageuse, rusé et intelligent, mais souvent dupe de sa vanité, *Gil Blas* a assez d'esprit pour nous faire rire des sottises d'autrui, assez de bonhomie pour rire volontiers de lui-même. « On trouverait difficilement une censure plus vive du vice et du ridicule, une narration plus rapide, un style plus franc, plus vrai, plus naturel, plus de bon sens et d'esprit tout ensemble, plus de naïveté et de verve satirique¹. »

Lesage, outre cette parenté de style, a encore un trait commun avec les écrivains du dix-septième siècle. Ce n'est pas, comme ses contemporains, l'Angleterre qu'il regarde, c'est l'Espagne. Il en possède si bien les mœurs et les costumes, que certains critiques castillans ont accusé *Gil Blas* de plagiat, sans pouvoir indiquer l'original. Lesage a emprunté aux Espagnols des cadres commodes pour y placer ses créations. Il a pris sans façon l'idée et le titre du *Diable boiteux* à Guevara, quelques scènes de *Gil Blas* au *Marcos Obregon* de Vicente Espinel. A l'exemple de Mendoza, de Jean de Luna, de Quevedo, de Cervantes lui-même, et surtout d'Aleman, il

1. Prou. Notice sur Lesage.

s'est emparé du genre *picaresque*, consacré aux exploits de chevaliers d'industrie et de ces honnêtes gens qui le sont juste assez pour n'être pas pendus. Mais l'imitation ne s'arrête qu'à la surface : si Gil Blas porte la *golilla*, la rapière des Castillans, il n'en a pas moins l'esprit et la franchise française, avec les sentiments et les passions universelles du cœur humain.

Un autre grand romancier du dix-huitième siècle, aussi, par le caractère de son talent et de son style, se rattache à l'époque précédente. L'abbé Prévost¹, écrivain fécond, dont les œuvres complètes formeraient plus de cinquante volumes, a, dans ses fictions, envisagé l'homme d'un autre point de vue que Lesage. Aussi romanesque dans ses inventions que l'auteur de *Gil Blas* est satirique, il se surpasse surtout à créer des incidents, à combiner des aventures qu'il raconte avec une simplicité qui n'a rien de romanesque. Jamais il ne vise à l'effet ; il intéresse le lecteur sans se préoccuper de s'émouvoir lui-même. Prévost renouait à l'imagination le temps contenu par la sobriété du dix-septième siècle, libre carrière d'aventures qu'avaient prématurément courue les d'Urfé et les Scudéry : il rendait au roman une langue noble et sage, des sentiments épurés par l'usage du grand siècle. Une fois même, inspiré par son caractère, il s'éleva au-dessus de lui-même, mais toujours sans effort et sans prétention. Il fut, dans *Manon Lescaut*, l'historien des passions, comme dans les autres romans il avait été celui des aventures, et il sut toucher sans avoir besoin d'être éloquent. Lui-même, dans son journal *Le pour et le contre*, caractérisa cet ouvrage avec une franchise qui n'est que de la justice : « Ce n'est partout, dit-il, que peintures et sentiment, des peintures vraies et des sentiments naturels. Je ne dis rien du style, c'est la nature même qui parle. »

Un écrivain non moins célèbre et d'un génie tout différent n'emprunte au roman que sa forme pour en revêtir une vaste et précieuse érudition. L'abbé Barthélemy², auteur

1. Né en 1697 ; mort en 1763.

2. Né en 1716 ; mort en 1795.

de du jeune *Anacharsis en Grèce*, avait recueilli avec une fidélité incomparable tout ce que les auteurs les plus obscurs ont transmis sur les mœurs, les habitudes et les arts de l'Asie. Il entreprit de rendre la vie à tous ces détails par une fiction agréable qui ne fût qu'un seul tableau de tous ces détails épars. Il réussit à composer un ouvrage plein d'intérêt et d'instruction, mais dont la forme un peu frivole quelquefois nécessairement l'esprit et le style du dix-huitième siècle à la peinture d'une antiquité si lointaine. La distance de ces deux éléments, qui n'était pas sensible du vivant de l'auteur, est devenue choquante depuis que les préjugés et le langage de son époque sont aussi pour nous devenus étrangers.

La poésie proprement dite, celle qui avait conservé les formes consacrées de la versification, produisait des œuvres originales. Jean-Baptiste Rousseau est un versificateur habile, un habile artisan de strophes lyriques; mais la passion, le sentiment, l'âme en un mot, lui manque. Il imite habilement les paroles de Racine et de Boileau autour d'idées consacrées de David; mais on n'entend jamais chez lui un mot qui parte du cœur. On ne s'en étonne point quand on voit la vie peu honorable et les *épigrammes* licencieuses de cet auteur de *poésies sacrées*. On doit reconnaître toutefois qu'il perfectionna le rythme de l'ode française, et prépara la lyre pour d'autres mains. Lefranc de Pompignan fit des *poésies sacrées* dont se moqua Voltaire et dont on ne trouve encore quelques belles strophes. Lefranc était un homme respectable, un homme de foi et de cœur : malheureusement il manquait de génie. On en peut dire autant de Louis de La Harpe, le fils du grand poète, qui se crut obligé d'écrire en l'honneur de son nom, et qui, sans aucun génie créateur, fit des ouvrages élégants dans le genre didactique. On cite, on lit peu, ses poèmes de *la Religion* et de *la Grâce*. Au surplus, ses pieux mais incomplets *Mémoires* sur la vie de Louis de La Harpe offrent une lecture pleine d'intérêt et de charme.

Auteurs dramatiques.

L'héritage dramatique du grand Racine était vivement disputé. Jamais on ne fit plus de tragédie au dix-huitième siècle; jamais, si l'on excepte Voltaire, eut moins de génie tragique. Le faible et diffus Le Sage eut une fois dans son *Manlius*; le froid et prosaïque Diderot eut le bonheur de rencontrer un sujet qui lui dépit du poète; il écrivit *Inès*. Lagrange-Chancel imita Racine; il exagéra l'étiquette et la fausse dignité, sans les racheter par aucune étincelle de talent. Le duc de Choiseul eut le mérite de ne pas calquer un modèle; mais il rencontra quelques inspirations énergiques qui, par l'alliance d'aventures et de caractères fade et monotone, se perdirent. Il prit d'ailleurs l'horrible pour le pathétique et la pompe pour la grandeur. Ses amis lui firent le tort de le comparer comme un rival à Voltaire. La lutte des doctrines philosophiques et littéraires pénétrait jusque sur la scène et en refroidissait les conceptions. Saurin, imitateur de Voltaire, fit de la tragédie philosophique. De Belloy riposta par des tragédies patriotiques. La même guerre éclata entre les poètes comiques. Les anciens lissot attaquaient les novateurs; Lanoue, Barthe, Sédaine, presque tout le théâtre étaient pour eux. Il est à remarquer néanmoins que les deux comédies de l'époque appartiennent à deux auteurs opposés à Voltaire, *le Méchant* à Gresset¹, et *la Méprise* à Piron. Ainsi toutes les opinions avaient leurs représentants au théâtre. Mais l'art véritable, la bonne et franche comédie, cherchait en vain le sien. Marivaux se perdait dans ses subtiles et ingénieuses analyses auxquelles Voltaire espérait rien comprendre. « Cet homme, disait-il, en parlant de l'auteur du *Legs* et des *Fausse confidences*, sait tous les secrets du cœur humain, mais il n'en connaît pas la grandeur. » Destouches gâtait le théâtre anglais dans ses tristes imitations.

1. Né à Amiens en 1709; mort en 1777; auteur de quelques poésies légères, *Vert-Vert*, *le Lutrin vivant*, *le Carême improvisé*.

La Chaussée écrivait des comédies larmoyantes ; Diderot réduisait la tragédie bourgeoise en un hardi système, mais compromettait ses théories par ses œuvres. La poésie sentait le besoin de se rajeunir avec la société, et cherchait en vain des formes nouvelles.

Naissance de la poésie descriptive

La poésie descriptive fut inventée ou retrouvée à cette époque. Cela devait être : tandis que la philosophie niait l'âme ou la mettait dans la sensation, la poésie devait se placer en dehors de l'âme, et s'occuper à décrire, avec un soin minutieux, les objets extérieurs. C'est alors qu'abusant d'un mot d'Horace, infidèlement cité, on posa en principe que *la poésie n'est qu'une peinture*. Encore chercha-t-on moins à peindre qu'à disséquer. Au lieu de frapper les yeux par un mot, une comparaison, une épithète bien choisie, la poésie descriptive alla, sur les pas de la science, analyser, énumérer, épuiser tous les détails. C'est ainsi que Saint-Lambert chanta *les Saisons* : dans un sujet où Thomson avait jeté son âme et ses émotions souvent sublimes, il fut généralement sec et froid, comme un grand seigneur qui n'a ni vu ni aimé la campagne. Lemierre décrivit, comme Ovide, les *Fastes* de l'année ; et, au lieu d'animer son sujet par l'expression des sentiments qu'il pouvait faire naître, se borna à raconter en vers les diverses occupations qu'amènent les différentes époques. L'âme du poète ne fut point le centre de ce monde mobile, qui manqua d'unité, d'intérêt et de vie.

C'est ainsi que la poésie semblait mourir à la suite des croyances. L'univers n'avait plus d'enchantements pour des hommes qui n'y voyaient qu'un habile et froid mécanisme, une combinaison plus ou moins heureuse de la matière ; et « la nature était morte à leurs yeux, comme l'espérance au fond de leurs cœurs¹. »

Telle était en France la situation de la pensée et des lettres qui l'expriment. Deux partis rivaux se disputaient la direction.

¹. *Nouvelle Héloïse*, partie I, lettre XXVI.

morale du dix-huitième siècle ; l'un brillant de tous les dons de l'esprit, impétueux, infatigable dans ses attaques, était sec et stérile dans ses désolantes doctrines ; l'autre, religieux par tradition, par habitude, plutôt que par conviction, sans chaleur, sans éloquence, défendait faiblement les éternelles vérités dont il se constituait l'arbitre. Entre ces deux armées, la foi à Dieu, à la spiritualité de l'âme, au dogme du devoir et de la vertu, attaquée avec fureur et trop mollement défendue, semblait devoir périr, ou du moins s'éclipser, emportant avec elle les plus pures émotions du poète et l'élan sympathique de l'artiste, quand s'éleva tout à coup un défenseur aussi puissant qu'inattendu, dont la parole brûlante, pleine d'exagérations, d'erreurs, de contradictions et de sincérité, avait seule toutes les qualités et tous les vices nécessaires pour se faire entendre des hommes du dix-huitième siècle.

CHAPITRE XXXIX.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Son éducation ; sa politique. — Sa morale. — Sa poésie. — Mably.

Éducation de Rousseau ; sa politique.

Il ne faut pas demander à Rousseau la consistance et l'impartialité d'un philosophe : lui aussi est un homme de combat et d'action ; il ébranle et construit à la fois, et l'effort de la lutte se révèle à chaque instant par l'exagération de ses paradoxes. Cependant il faut le bénir d'avoir senti le besoin de fonder des doctrines positives au milieu de tant de ruines. Rousseau a rendu trois grands services à son siècle et au nôtre : en politique, il chercha dans le droit national une base solide pour le pouvoir ; en morale, il réveilla le sentiment du devoir, et prêcha avec une éloquente conviction l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme ; enfin, comme

séquence de ces nobles principes, il renouvela les sources la poésie et lui apprit à voir, à aimer la nature.

La naissance et l'éducation avaient préparé Jean-Jacques rôle que lui donna son génie. Né¹ à Genève, dans une publique, au milieu du poétique paysage des Alpes, fils d'un ouvrier intelligent et pauvre, son enfance rêveuse fut enveloppée d'une manière précoce par la lecture des *Grands hommes* de Plutarque et des romans héroïques du dix-septième siècle. La vie commença à lui apparaître sous un aspect manesque, à la fois sublime et faux. Entouré d'abord des soins d'une tendresse indigente, il n'en devint que plus sensible aux cruels mécomptes d'une vie pauvre et dédaignée. Apprenti, vagabond, séminariste, laquais, copiste de musique, contraint d'inscrire dans ses mémoires le jour où il eut à souffrir de la faim, et avec tout cela nature d'élite et intelligence admirable, il portait en lui-même au plus haut degré ce qui, dans la société politique, amène les révolutions, le désaccord de la position et de la capacité. Jean-Jacques est le représentant d'une classe dédaignée et méconnue du monde qui dominait alors. Au milieu des académies et des salons, il fit éclater le cri de cette barbarie ardente et énergique qui frémissait sourdement autour des bases les plus profondes de la société.

Le tribun apprit d'abord la langue de ceux qu'il venait combattre. Pendant cinq ou six ans, lié avec les gens de lettres de Paris, il travaille obscurément à se rendre maître du grand art d'écrire; il lit Racine et Voltaire, il étudie Cicéron et Horace, il essaye de traduire Tacite. On le voyait souvent à l'âge de quarante ans, se promener dans les jardins publics, un Virgile à la main, cherchant à graver dans sa mémoire rebelle ces naïves églogues, dont les scènes de son enfance lui fournissaient le commentaire. En même temps, il se faisait lui-même l'éducation de son esprit. Quelques notions d'histoire, de philosophie, de mathématiques, acquises sans secours d'aucun maître, s'identifiaient plus complètement avec sa propre pensée. Son langage formé d'abord à Genève

¹ En 1712; mort en 1778.

et retrempé aux sources de nos vieux auteurs du siècle, gardait quelque chose d'une saveur étrangement quante, et restait plus franc, plus coloré, plus et plus démocratique dans son élégance que ces contemporains.

Armé enfin de toute son éloquence, Rousseau, trente-huit ans, engagea la lutte contre la société qui l'entourait, et la charma elle-même en l'attaquant où elle était vraiment, dans les lettres. L'académie avait proposé cette question : *Le rétablissement des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs?* Jean-Jacques condamna les sciences et le nom de la vertu. Il les rendit injustement responsables de la corruption qui en souillait l'emploi. S'il protestait contre la corruption, c'est qu'il s'indignait de voir que, « dans un pays où régnaient si fièrement les préjugés et l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vanité, avaient fermé leur esprit à la voix de la raison et à celle de la nature¹. » Ce qu'il combattait avec une raison injuste, mais nécessaire peut-être au succès de sa réaction, c'était « cette philosophie d'un jour, qui naquit dans le coin d'une grande ville, et vint étouffer la voix de la nature et la voix universelle du genre humain. » Ainsi, dès son premier essai, Rousseau posait hardiment la cause du sentiment moral en face des dons plus brillants de l'esprit.

Dans son second discours, l'instinct révolutionnaire de l'orateur se dévoilait plus nettement. Le même se servait comme pour témoigner de l'état général des esprits de l'attente curieuse du public à l'égard de toutes les productions des écrivains, avait demandé dans son programme : *est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle?* Rousseau ne manqua pas à pareille occasion de frapper un ensemble d'institutions de sa conscience, d'accord avec son orgueil, lui révélant

1. Lettre à d'Alembert, p. 425 (édition Leclercq).

2. *Ibidem*, p. 427.

cherchant peut-être dans le radicalisme de ses opinions une punition non moins que l'éclat, il prétendit que la civilisation rend l'homme malheureux et coupable ; que le sauvage seul bon, libre et heureux.

Vous donnez envie de marcher à quatre pattes, » lui dit finement Voltaire, qui n'en était encore avec lui qu'aux idées. Au reste, ce rêve d'un prétendu état de nature était commun au dix-huitième siècle. On accueillait avec passion les faibles idylles de Gessner et les fadeurs champêtres de Marjolin ; Fontenelle lui-même avait fait dialoguer de prétendus bergers ; plus tard, une reine de France se fit une métairie à Trianon. On se sentait mal à l'aise dans une civilisation si élégante, trop factice. Rousseau fut l'organe le plus éloquent, le plus absurdement conséquent de ce vague instinct de son époque. Dans ce second *Discours*, il semble que le philosophe, mécontent du présent et n'osant faire appel à l'avenir, se rejette vers un passé fabuleux et impossible, comme pour donner le change à des espérances encore prématurées. Rousseau, dit avec raison Ancillon¹, oubliant que la nature humaine est faite pour un mouvement progressif, a vu la destination du genre humain dans le point d'où il est parti, au lieu de la placer dans un développement graduel, et a cru que l'état sauvage était l'état primitif et le plus parfait. C'était s'arrêter au gland et croire que le gland n'était fait pour devenir un chêne immense. »

Cette œuvre contenait déjà néanmoins des propositions hardies et de redoutables aspirations. A mesure qu'on avance dans cette lecture, on croit entendre monter le flot démocratique. Rousseau anéantit le prétendu droit de la propriété en le retournant contre son possesseur. Il considère l'émeute qui finit par étrangler et détrôner un sultan comme un acte aussi juridique que ceux par lesquels il dissout la veille des vies et des biens de ses sujets. Le despote est le maître qu'aussi longtemps qu'il est le plus fort. » L'écrivain termine son discours par cette affirmation terrible : Il est manifestement contre la loi de nature, qu'un enfant

¹ *Pensées*, t. I, p. 152.

commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise sage, et qu'une poignée de gens regorge de superflus que la multitude affamée manque du nécessaire.

Rousseau ne se borna pas au rôle facile de critique, il formula ses principes. Le *Contrat social*, annoncé par le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, en est la base positive, et peut être considéré comme le symbole de cet éloquent publiciste.

Jamais système ne fut revêtu d'une forme à la fois sévère et plus éclatante. La précision du style, la concision des propositions, le ton dogmatique du langage, les mouvements contenus de la passion, plus puissante qu'elle se modère elle-même, font du *Contrat social* un modèle achevé d'exposition philosophique. Mais dans cette œuvre nous semble entachée du même défaut que la plupart des ouvrages du dix-huitième siècle. L'abbé de Condillac et Locke partaient d'un principe abstrait et insuffisant, d'où ils prétendaient créer la philosophie, c'est encore d'un seul principe, d'un principe étroit et incomplet que Rousseau tire toute sa politique. *est né libre*, ce sont les premiers mots du *Contrat social*, c'en est aussi toute la pensée. Si l'homme sort de l'état de nature et sauvage indépendance, c'est par son consentement, par un acte de sa volonté. Donc toute société est fondée sur un contrat. L'État repose sur une convention arbitraire, la somme des volontés particulières forme la volonté générale, qui est la seule véritable loi. Le peuple est le seul maître. Son caprice est absolu et inviolable, sa décision est souveraine. Rousseau affirme en droit ce que les jurisconsultes avaient posé en fait : *Uti populus jussit, ita lex esto*.

Cette conception de la liberté humaine est fière, mais n'est-elle pas exagérée, c'est-à-dire

4. On a souvent cité la brillante déclamation qui commence la première partie : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le fondateur de la société civile, etc. » On n'a pas assez remarqué que cette appropriation de la propriété en est la véritable consécration, au moins pour les sociétés qui ne sont pas tentées de *marcher à quatre pattes*, puisque Jean-Jacques fonde de ce droit la fondation de la société.

A côté de l'autonomie de l'homme, ne faut-il pas placer la nature éternelle des choses? La loi, dans son acception la plus haute, est-elle bien le résultat d'une volonté arbitraire? n'existe-t-elle pas avant qu'une intelligence mortelle la découvre? Tous les rayons du cercle n'étaient-ils pas égaux avant qu'un géomètre se fût donné la peine de le constater¹? Si cela est vrai, au-dessus de la liberté individuelle, il faut placer la raison souveraine et impersonnelle, à laquelle, sous peine d'injustice, elle ne pourra se soustraire. Le législateur ne sera que le traducteur plus ou moins fidèle de ces *droits et de ces devoirs antérieurs et supérieurs aux lois positives*, et les décisions de la majorité, quelque respectables qu'elles puissent être, ne seront jamais qu'une présomption de la justice. Rousseau lui-même avait reconnu cette vérité, mais sans en poursuivre les conséquences. « Ce qui est bien et conforme à l'ordre, avait-il dit, est tel par la nature des choses et indépendamment des conventions humaines². » Faut de s'être attachée aux déductions de ce principe, la politique de Rousseau n'a envisagé qu'une moitié du problème social. Quatorze ans auparavant, un grand homme dont nous parlerons bientôt, Montesquieu, avait développé l'autre.

On a dit avec raison que Rousseau n'a fait que retourner le système de Hobbes, et déplacer le despotisme en l'attribuant à la multitude. Cette erreur spéculative d'un grand homme s'est fait sentir par de longs et sinistres contre-coups dans les fautes et dans les malheurs de la révolution française.

Jean-Jacques comprit lui-même que les conséquences de son système l'entraînaient à l'impossible. Il avoua que le peuple, ce seul législateur légitime à ses yeux, est incapable de se créer une constitution, c'est-à-dire la loi des lois³ : il repoussa le système représentatif; car, disait-il, la souve-

1. Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. I. — « Non tum denique incipit leges esse quam scripta est, sed tum quam orta est. Orta autem simul est cum mente divina. » (Cicéron, *de Legibus*, liv. II, p. 4.)

2. *Contrat social*, liv. II, chap. vi.

3. *Idem*, liv. II, chap. I.

raineté étant la *volonté* générale, la *volonté* générale représente point¹, elle s'exprime. Enfin, il alla jusqu'à connaître que, « à prendre le terme dans la rigueur (ception, il n'a jamais existé de véritable démocratie, n'en existera jamais². » Il était difficile de renverser courageusement ses propres prémisses sous le choc de conséquences.

Sa morale.

La liberté qui inspirait la politique de Rousseau, d'une manière plus puissante encore dans sa morale. que la plupart des philosophes de son époque asservi l'homme à la sensation et méconnaissaient le plus noble de ses attributs, celui d'être le premier moteur, le plus libre et responsable de ses actes; tandis que Voltaire hésitait, et, rabaissant la question pour paraître l'éclaircir, confondait la liberté morale avec l'absence de contrainte. Jean-Jacques proclama hautement la liberté comme un droit; il plaça dans ce privilège de l'homme, bien plus encore que dans l'entendement, la distinction spécifique qui le sépare de l'animal. C'est même dans la conscience de sa liberté qu'il trouva la preuve la plus éclatante de la spiritualité de l'âme⁴. Aussi le spiritualisme de Rousseau a-t-il quelque chose de fier, comme le sentiment qu'un honnête homme a de sa probité. Il n'est pas la conclusion laborieuse d'un syllogisme, mais une vérité première donnée par l'évidence qui défie toutes les chicanes du sophisme; c'est la morale qui se voit et se touche elle-même.

C'est sur cette base que Rousseau entreprend de fonder toute sa philosophie. *L'Emile* en est le monument le

1. *Contrat social*, liv. III, chap. xv. — Aussi dans les états constitués le peuple ne choisit-il pas des mandataires pour les charger de sa volonté, mais des délégués pour examiner ce qui est conforme à la raison générale. Une chose n'est pas juste par cela seul que le peuple la veut; mais le peuple, s'il est assez éclairé, la veut parce qu'elle est juste.

2. *Contrat social*, liv. III, chap. iv.

3. « Je suis libre de sortir de ma chambre, disait-il, quand j'en ai besoin dans ma poche. »

4. *Discours sur l'origine de l'inégalité*, p. 244.

complet et le plus beau. Ce livre, qu'on a nommé la *déclaration des droits de l'enfant*¹, est à la morale religieuse ce que le *Contrat social* était à la politique. Le même esprit y domine et y produit des erreurs analogues. Le principe fondamental de l'ouvrage, ainsi que de toute la morale de Rousseau, c'est que « l'homme est un être naturellement bon : » l'éducation ordinaire le déprave, en subsistant à la rectitude originelle de la nature les vices contagieux de la société. Sur ce principe, Rousseau « établit l'éducation négative comme la meilleure ou plutôt comme la seule bonne. Elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur². » Il s'agit donc de paralyser autour de l'enfant toute influence étrangère, et de laisser agir en paix sa liberté. Jean-Jacques isole son élève : il veut lui faire inventer les sciences, les arts, la religion, Dieu même, par le seul élan de sa liberté, par l'expansion naturelle et spontanée de son âme. Étrange et merveilleux spectacle que celui d'un homme qui, dans ses orgueilleuses espérances, repoussant toute la tradition, prétend refaire chaque jour l'œuvre des siècles, et donner à l'individu toute la force de l'humanité !

Mais n'y a-t-il pas plus de vérité et en même temps plus de grandeur dans la pensée de Pascal, rendant toutes les générations solidaires, et considérant le genre humain comme un seul homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse ? Chez Rousseau, on sent partout la présence d'une société en dissolution, dont l'homme qui rêve la vertu a besoin de se séparer, au moins en idée, comme le stoïcien d'autrefois s'isolait de la corruption de l'empire. Vain effort ! l'homme ne peut s'enfermer en lui-même et être seul son univers. La tradition du genre humain, que Rousseau veut éloigner de son disciple, revient malgré lui l'instruire et le moraliser. Est-il autre chose, en effet, ce maître si assidu, si prévoyant, qui dispose tout autour d'Emile pour que chaque incident devienne une leçon ? L'indépendance de l'élève n'est ici qu'apparente :

1. Dr Mager — Goethe va plus loin et appelle l'évangile naturel de l'éducation, *das Naturevangelium der Erziehung*.

2. Lettre à M. de Beaumont, p. 18, 33 et 34.

c'est toujours la société qui transmet à son nouveau membre le dépôt des antiques traditions.

Rousseau a éloigné de son élève l'enseignement religieux, comme toute autre leçon. Émile a dix-huit ans et n'a pas encore entendu prononcer le nom de Dieu. Mais avec quelle puissance de talent Jean-Jacques rachète cette erreur de son système ! A l'âge où commencent à gronder les orages du cœur, il conduit son disciple, aux premiers rayons du jour, sur le sommet d'une colline, au centre d'un paysage couronné dans l'éloignement par la chaîne des Alpes ; et là, comme Platon au promontoire de Sovnion, en présence de cette sublime nature, « qui semble étaler à leurs yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à leurs entretiens, » il lui apprend qu'il y a un Dieu et que son âme est immortelle. On a vu plus haut⁴ quelle impression profonde cette scène avait produite dans l'esprit de Voltaire, et quel hymne de foi et d'adoration une promenade semblable, inspirée par ce souvenir, avait arraché au sceptique vieillard. Si Rousseau, pour chercher la vérité, a réduit l'homme à ses forces individuelles, du moins les lui a-t-il laissées tout entières : il n'a pas étouffé la voix du sentiment, le cri véridique du cœur, trop méconnu par la philosophie du dix-huitième siècle.

Si l'éloquence consiste surtout à trouver le chemin des esprits et des cœurs, Rousseau, malgré toutes les erreurs de sa doctrine, fut un véritable orateur religieux pour son époque. Au milieu du silence timide et des ménagements mondains de la chaire chrétienne, lui seul éleva une voix puissante pour rétablir, avec la double autorité du sentiment et de la raison, les vérités primitives obscurcies ou déniées autour de lui. Ses attaques mêmes contre la révélation sont d'un ton bien différent de celles des encyclopédistes. Plus franches et plus hardies, elles sont aussi plus respectueuses, et l'éloge le plus éloquent qu'on ait fait de l'Évangile se trouve dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*.

La morale de Rousseau (je ne parle que de celle de ses

4. Dans la note de la page 487.

livres¹) est entièrement chrétienne et un peu calviniste. Le souffle des glaciers de la Suisse, en passant sur cette âme ardente, y a laissé quelque chose d'austère et de triste. Ennemi systématique des arts et de toute expansion de l'âme, il se rencontre dans cette proscription sévère avec les théologiens rigoureux, les docteurs de la *voie étroite*. Comme Port-Royal, il dédaigne les lettres, tout en y excellant; comme Bossuet, il écrit une *Lettre contre les spectacles*, et c'est un de ses ouvrages les plus éloquents. Ces deux grands hommes, partis de deux points bien divers, anathématisent également tout ce qui allume les passions et augmente l'intensité de la vie. Ils redoutent qu'en s'épanouissant elle ne trouve auprès d'elle soit le péché, soit la civilisation et ses vices. Combien est plus philosophique et plus religieux pour cette fois le vaste bon sens de Voltaire écrivant à Cideville : « Mon cher ami, il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que DIEU nous a confié; nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments². »

Rousseau a passé pour le plus inconséquent des philosophes, parce que l'instinct de son génie échappait souvent aux entraves de ses doctrines. L'homme qui proscrivait le théâtre et les arts a écrit un roman qui respire l'ivresse de la passion. Sans doute, en composant la *Nouvelle Héloïse*, Jean-Jacques se mettait en contradiction avec ses principes, mais non pas, comme on l'a trop dit, avec les lois véritables de la morale. Ce livre assurément n'est pas fait pour tout le monde; mais la peinture d'un amour exalté, sérieux et profond, qui rentre bientôt sous le joug d'un devoir austère et même romanesquement héroïque, était encore plus pure que les mœurs générales de la société contemporaine. Les égarements qu'elle représentait étaient au moins ceux du cœur.

1. On lui a souvent reproché les honies de sa conduite qu'il a aggravées en les divulguant. Nous sommes loin de prétendre les justifier; mais il faut louer le moraliste de n'avoir pas fait fléchir la règle qui le condamnait, et d'avoir été aussi rigoureux dans sa doctrine que s'il n'avait eu rien à craindre de ses principes.

2. *Correspondance générale*, t. I, lettre CCXXXV.

La poésie.

Rousseau avait rappelé avec effort la politique à la nature ; il y ramena la poésie en passant, et s'exerça son influence la moins mélangée, la plus ment bienfaisante. Sans daigner se faire ni critique littéraire, il fit pâlir, par le contraste de ses lantes, cette poésie froidement spirituelle qui ne regarder la campagne qu'à travers les fenêtres des salons. « Nos talents, nos écrits, disait-il, se sentent de vos occupations : agréables, si l'on veut, mais peu utiles comme nos sentiments, ils ont peu de mérite et de valeur qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens. » Au début, il n'avait pas craint de porter une main hardie sur l'idole du siècle, et de mettre le doigt sur la plaie : « Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez crié de beautés mâles et fortes à notre fausse dévotion, combien l'esprit de galanterie, si fertile en petits riens, vous en a coûté de grandes ! » Pour lui, élevé dans la solitude où l'homme est si grand et la nature si petite, pleurant de ses belles montagnes, de ses beaux lacs, et ayant vingt fois passé et repassé à pied, dans la solitude, à travers les plus beaux sites de la France et de la Lombardie, il avait de bonne heure ouvert son cœur à la voix enchanteresse de la campagne : devenu hors de la ville, il prit assez ses franches coudées avec le public, et lui plut par une voie inusitée. Il jeta donc dans ses écrits toutes ces pures et poétiques émotions : et ce fut un charme inouï. Soit qu'il nous montre le lac de Meillerie avec le lac majestueux qui se déroule à l'ouest avec leurs forêts de noirs sapins, et les riants et frais asiles cachés dans un de leurs replis ; soit qu'il fixe et notre cœur sur sa tranquille solitude des *Champs* simple, plus commune, mais parfumée de tous les

†. Lettre à d'Alembert.

‡. *Discours sur les sciences et les arts*, II^e partie.

un bonheur, une poésie nouvelle, inconnue encore à la terre, éclate à chaque instant sous sa plume; il lui suffit d'un mot, d'un trait pour nous toucher et nous attendrir. Une fleur des champs, une simple *pervenche* entrevue par hasard, l'aspect d'une personne aimée, puis retrouvée après trente ans d'absence, l'embellie de ce souvenir et de ce regret, fait plus d'impression sur Rousseau et sur ses lecteurs que n'en pourront faire toutes les poésies descriptives de Saint-Lambert et de Mille. Car c'est un des caractères de la poésie chez Jean-Jacques de n'avoir rien de recherché ni d'aristocratique, de se trouver dans les plus humbles détails un monde d'événements vraies et pathétiques. Comme il sait nous intéresser à une vieille chanson que chantait la femme qui lui servait de cuisinière, à une promenade faite par un enfant en compagnie de ses jeunes filles; à une nuit d'été passée dans l'enfoncement d'une terrasse au bord de la Saône, à ses rêveries délirantes dans la petite île de Saint-Pierre! Comme il aime à se retirer à loisir des charmes de la nature, à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des cigales, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le murmure des torrents qui tombent de la montagne!

Voilà ses maîtres de poésie et de science. « Un de ses grands délices, c'est de laisser ses livres bien encaissés et d'avoir point d'écritoire. » A-t-on jamais mieux senti, mieux goûté la volupté de la rêverie? « J'allais volontiers m'asseoir sur le bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché. Là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et empêchant de mon âme toute autre agitation, la plongeait dans une rêverie délicate où la nuit me surprenait souvent que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette agitation, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant et relâchant mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre garde à penser. »

La poésie de notre âge est là comme dans son germe. La

Fontaine avait aimé la nature, il avait osé le dire au dix-septième siècle, mais il l'avait dit en passant, en quelques mots, comme s'il eût raconté une bonne fortune. Chez Rousseau, cet amour devient une passion, une espèce de culte sérieux, un langage sacré que Dieu et l'homme se parlent dans la solitude.

C'est là un des plus grands charmes de son caractère, une nature vivement sentie et un cœur d'homme profondément révéillé. Cet ouvrage nous semble le plus intéressant et le plus original de tous ceux de Rousseau. Ici même y est plus varié et moins tendu qu'ailleurs. On n'y trouve plus que rarement ce ton de morgue farouche, que l'auteur reconnaît lui-même dans ses écrits et qu'il attribue à l'influence de Diderot. Dans la première partie des *Confessions* quelque chose de tendre et d'enjoué tout à la fois, comme le regard d'un jeune homme jeté sur les beaux jours de sa jeunesse : c'est une délicatesse entre deux sentiments contraires, le sourire et d'une larme. Là se trouvent la plus pure et la plus saine originalité incontestée de Jean-Jacques.

Il est à remarquer que le plus grand poète du dix-huitième siècle n'écrivit pas en vers. Sans doute notre langue, si noble et dédaigneuse comme on l'avait faite, n'était pas assez souple pour se plier à toutes ses pensées. Un vague besoin de mélodie tourmentait ce grand homme, et il chercha dans la musique le complément d'expression que la langue parlée refusait à ses sentiments. Son amour de l'italienne en fit un grand musicien pour son époque. Sa passionnée de cet art communiqua même à sa prose une harmonie admirable qu'on ne retrouve chez aucun de ses contemporains.

L'apparition de Rousseau signale une phase nouvelle dans la littérature du dix-huitième siècle : il entrava le scepticisme et le matérialisme qui entraînaient également les sciences et les arts. Toutefois, la mission fatale de destruction de la double autorité du grand siècle continuait à s'accomplir. Elle avançait par Rousseau comme par l'ironique Voltaire. Tan

ruine était inévitable, tant le courant de l'esprit humain est irrésistible !

Mably.

Voltaire avait eu un prédécesseur dans Fontenelle, Rousseau en eut un dans Mably¹. Rien ne prouve mieux la nécessité d'un rôle que cette pluralité des acteurs qui l'essayent. Mably avait de l'érudition, de l'audace dans la pensée, mais point d'imagination, point d'éloquence. Il dit les mêmes choses que Rousseau, blâma les arts, le luxe, la civilisation moderne, plaça l'idéal du genre humain dans le passé par dégoût et défiance du présent. Mais, comme l'a dit un grand critique, « son enthousiasme pour les vertus patriotiques et les mœurs de Sparte serait resté enseveli dans ses livres, si l'imagination de Rousseau n'avait mis le feu à ce rêve paisible de logicien et de savant². »

Il est pourtant un côté par lequel Mably l'emporte sur son éloquent successeur : c'est l'étude de l'histoire. Il signala le premier le perpétuel anachronisme par lequel nos historiens, en racontant le passé, n'avaient jamais peint que les *mœurs*, les *préjugés* et les usages de leur temps. Quoiqu'il tombe dans la même faute du côté contraire, et fasse mentir l'histoire au profit de la liberté, du moins il en a étudié tous les monuments ; et ses *Observations sur l'histoire de France*, ainsi que son *Droit public de l'Europe fondé sur les traités*, seront toujours lus avec fruit sinon avec plaisir. Toutefois, il est bon, pour se préserver de ses erreurs, de n'aborder la lecture de ces œuvres qu'après celle de nos historiens modernes qui les ont rectifiées³.

1. 1709-1785.

2. Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*.

3. Voyez surtout Aug. Thierry, *Considérations sur l'histoire de France*, chap. III.

CHAPITRE XL.

LA RÉFORME MODÉRÉE.

Montesquieu. — Buffon.

Montesquieu.

Tandis que la réforme hardie, impétueuse, excessive, s'élançait de Voltaire à Rousseau en descendant à Helvétius et d'Holbach, pour remonter à Mably, un autre mouvement philosophique, plus réservé dans ses moyens, plus modeste dans ses résultats, s'accomplissait au-dessous d'elle avec moins de bruit mais non moins de gloire.

Montesquieu¹, dans sa brillante carrière, en réunit seul les deux points extrêmes. Ses *Lettres persanes* en signalent le début, son *Esprit des lois* en fixe la limite. Il est à la fois le Voltaire et le Rousseau de la révolution modérée, mais un Voltaire timide, circonspect, tout enveloppé d'allusions et d'insaisissables malices, traversant le rôle d'agresseur sans s'y arrêter plus d'un jour; un Rousseau jurisconsulte et historien, sans passion, sans rêve d'idéal, observant les faits et les réalités du passé, satisfait de trouver la raison de toutes choses, et aimant à expliquer les institutions présentes, pour échapper au désir de les changer.

C'est en 1721, six ans après la mort de Louis XIV, au moment où, assoupie par la vieillesse du feu roi, la France s'éveillait à toutes les témérités de la régence, que le président Charles Secondat, baron de Montesquieu et de la Brède, lança dans le monde un ouvrage anonyme dont le plan, emprunté aux *Amusements sérieux et comiques* du spirituel Dufresny, offrait un cadre commode à une mordante satire.

1. Né à la Brède, près Bordeaux, en 1689, un siècle précisément avant l'année où éclata la révolution française; mort en 1775.

La correspondance de plusieurs Persans résidant à Paris, à Venise, à Ispahan, permettait à l'auteur de faire contraster les mœurs de l'Occident avec celles de la Perse. Une voluptueuse intrigue de sérail servait de lien général à l'ouvrage, et aiguillonnait la curiosité sensuelle des lecteurs. Au milieu de ces peintures orientales se déroulait le tableau de tous les travers et de tous les ridicules vrais et supposés de la société européenne, nos disputes littéraires, nos conversations bruyantes et futiles, notre engouement pour les étrangers joint à notre estime exclusive de nous-mêmes; la prétendue frivolité des solutions morales données par les religions positives, la ressemblance des cérémonies catholiques avec les superstitions mahométanes, la docilité crédule des peuples. En mettant ces critiques dans une bouche infidèle, l'auteur échappait à la responsabilité directe de ses hardiesses. Mille portraits brillants et moqueurs venaient orner cette riche galerie; c'était un géomètre exclusif, absurdement savant dans ses ridicules distractions, puis un fermier général tout fier des mérites de son cuisinier, ou bien encore un prédicateur et, « qui pis est, un directeur » au teint fleuri, au doux langage. Montesquieu empruntait le pinceau de La Bruyère et s'en servait de manière à rendre Voltaire lui-même jaloux¹. Les temps avaient bien changé depuis « qu'un homme né chrétien et Français se trouvait contraint dans la satire, » et que « les grands sujets lui étaient défendus² : » ici c'était un grave conseiller, un homme dont la vie devait être consacrée aux plus sérieuses études de la politique et de la législation, qui jugeait ne pouvoir gagner l'attention d'une époque frivole qu'en commençant par lui parler son langage. Mais déjà de grandes questions s'agitaient sous cette forme légère. La plupart des institutions sociales qui devaient former la matière de l'*Esprit des lois* se présentent ici à Montesquieu, mais sous l'aspect de fantaisies locales, dignes de fixer la curiosité du penseur. Religion, philosophie, gouvernement, commerce, finances, agriculture, mariage, économie poli-

1. « Ces *Lettres persanes*, si faciles à faire, » dit-il quelque part.

2. La Bruyère, *Caractères*, chap. I^{er}.

tique, tout y est indiqué, effleuré légèrement. L'auteur des *Lettres persanes* voit déjà l'énigme; il n'en a pas encore trouvé le mot, il n'aperçoit que les bizarreries des établissements divers. Son ton est léger, tranchant, dédaigneux; tout lui semble ridicule ou digne de pitié. C'est un jeune esprit dont le premier regard ne porte pas assez loin pour découvrir le bien même du mal. L'auteur de l'*Esprit des lois* tombera peut-être dans l'excès contraire. Son premier ouvrage peut être considéré comme un programme moqueur, auquel le dernier vint donner une réponse sérieuse.

Le génie observateur de Montesquieu, sa méthode essentiellement historique se révèle dans les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* (1734). C'est l'*Esprit des lois* essayé sur un seul, mais sur un grand et admirable peuple, avant d'être appliqué à l'humanité tout entière. Le sujet était heureusement choisi. La destinée de Rome présente les évolutions d'une politique raisonnée, un système suivi d'agrandissement qui ne permet pas d'attribuer au hasard la fortune de cette glorieuse ville. Bossuet lui-même, dans l'*Histoire universelle*, malgré son parti pris de rapporter tous les événements à l'intervention surnaturelle de Dieu, ne peut s'empêcher d'expliquer les progrès de cette puissance par la force des institutions et le génie des hommes. Montesquieu n'a eu qu'à marcher sur ses traces. Saisissant les grands principes qu'avait posés son illustre prédécesseur, il les a en quelque sorte renouvelés par l'intelligence profonde des détails. Sans doute la critique historique a jeté de nos jours de nouvelles lumières sur les premiers siècles de Rome; sans doute l'expérience de la vie politique et des agitations populaires a été pour les hommes du dix-neuvième siècle un commentaire de l'antiquité qui manquait aux plus grands génies des âges précédents; toutefois, si l'on considère la sagacité qui rapproche et interprète les documents qu'elle possède, le talent d'artiste qui distribue et mélange la lumière pour placer chaque vérité suivant les lois de la perspective, la précision élégante, privilège de la vraie richesse, le style en un mot, le don de faire un livre, de frapper les faits extérieurs à l'empreinte de son esprit et de sa pensée, nul, dans

l'histoire de Rome, n'a encore surpassé Montesquieu, si ce n'est Bossuet

Cet ouvrage néanmoins, n'était que le prélude de celui qui devait révéler Montesquieu tout entier. C'est au bout de vingt années de travail, après de longs et utiles voyages dans toutes les contrées de l'Europe, après avoir mille fois abandonné son entreprise et « envoyé aux vents les feuilles déjà écrites, qu'il vit enfin l'*Esprit des lois* commencer, croître, s'avancer et finir. » (1748.)

La manière dont Montesquieu conçoit son sujet est déjà une preuve de son génie. La loi, à ses yeux, n'est plus le fruit de la volonté arbitraire soit d'un homme, soit d'une nation. « Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, et dans ce sens tous les êtres ont leurs lois, la Divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois.... » Mais ne craignez pas qu'entraîné par cette vue sublime, l'auteur se perde dans une obscure métaphysique. Au lieu d'aller chercher ces *rapports nécessaires* dans la région des idées, c'est dans l'étude positive des faits qu'il prétend les trouver. Il ne considère pas l'homme comme un être abstrait créé par la pensée, il l'observe dans l'état réel où le montre l'histoire. Il examine les lois dans leur rapport avec *le gouvernement, les mœurs, le climat, la religion et le commerce*. Il s'empare des faits comme un maître qui a la puissance d'en disposer à son gré. La chronologie a disparu, les annales des différentes nations se brisent et se confondent, un ordre nouveau, donné par la raison, s'impose à l'histoire. « On dirait une vaste et délicieuse contrée dont les accidents heureux sont inépuisables; dès les premiers pas vous êtes surpris et captivé; un indéfinissable attrait vous attire et vous pousse. Vous marchez devant vous: cependant les sentiers se croisent; leur multiplicité charmante vous embarrasse quelquefois, mais jamais vous n'êtes déçu par le chemin que vous avez pris; il vous conduit toujours à un point de vue pittoresque qui vous découvre quelque chose. Dès qu'on a séjourné dans cet Éden, où l'on rencontre plus de variété que d'unité, on ne sait plus s'en arracher; on veut toujours y vivre pour y jouir continuellement de cette douce

lumière dont un ciel pur récrée les yeux, et qui, se réfléchissant dans l'imagination, l'échauffe et la fait tressaillir d'allégresse¹. »

Le caractère personnel de Montesquieu se découvre partout dans son ouvrage ; plus curieux que dogmatique, plus intelligent que passionné, sans convictions bien profondes et sans intérêt de système, il observe le monde moral, comme Newton le monde physique, cherchant la raison des choses sans appeler les choses à une théorie ; il est dans cette indifférence du cœur si nécessaire pour bien juger. Il apporte dans l'histoire les habitudes de sa profession tel il s'était montré dans ses voyages, tel il fut dans ses appréciations : « Quand je suis en France, nous dit-il, je fais amitié à tout le monde ; en Angleterre, je n'en fais à personne ; en Italie, je fais des compliments à tout le monde ; en Allemagne, je bois avec tout le monde. » Cette souplesse de caractère, que l'antiquité avait admirée dans Alcibiade, Montesquieu la porta dans l'étude des différentes législations. « Je n'écris pas pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit. Chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes. » Aussi nul désir de changement et de révolution. C'est assez pour lui de comprendre les choses et de les expliquer. Souvent même leur intelligence devient à ses yeux une justification. Il amnistie jusqu'aux abus du régime de l'ancienne monarchie, la vénalité des charges, « les dépenses, les longueurs et les dangers mêmes de la justice. Il ne dit pas qu'il ne faille point punir l'hérésie ; il dit qu'il faut être très-circonspect à la punir. » Enfin, malgré sa répulsion évidente pour le despotisme, il va jusqu'à en tracer l'idéal, en rédiger les lois, « sans lesquelles, ajoute-t-il, ce gouvernement sera imparfait. »

Cette modération timide, utile pour bien voir, nuit quelquefois à l'expression franche de ce qu'on a vu. Il se fait entre l'impartialité du juge et la circonspection de l'écrivain je ne sais quelle capitulation de conscience, dont lui-même

¹. Lermurier, *De l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation*, chap. vii.

sans doute ne se rend pas bien compte. C'est ainsi qu'en distinguant les différentes formes du gouvernement d'après leur nature, Montesquieu, « craignant de dire quelque chose qui, contre son attente, puisse offenser, » distingue soigneusement la monarchie absolue du despotisme, sous prétexte que la première est restreinte par les lois; comme s'il ignorait ce que vaut une telle restriction, quand les lois n'ont d'autre source que la volonté arbitraire d'un seul homme. Ainsi encore, après avoir donné à la monarchie l'honneur pour principe, il exige la vertu pour mobile des républiques, confondant peut-être l'effet avec la cause, le principe avec le résultat, et donnant pour base à l'édifice ce qui n'en est que le couronnement.

Comme opinion politique, la pensée de Montesquieu a quelque chose de l'indolence du fatalisme : de là cette puissance exagérée qu'il accorde à l'influence des climats. Il ne sent pas assez que les peuples sont les artisans de leurs destinées, et que l'histoire a droit de dire à une grande nation ce que Marie Mancini disait au jeune Louis XIV : « Vous êtes roi, sire, et vous pleurez ! » Aussi rien de plus éloigné de son esprit que de rêver des modifications quelconques dans la constitution de son pays. Il pense avec raison « qu'il n'appartient de proposer des changements qu'à ceux qui sont assez heureusement nés pour pénétrer d'un coup de génie toute la constitution d'un État. » A ce titre il ne devait pas s'exclure. Cette garantie même ne lui suffit pas encore. « On sent les abus anciens, on en voit la correction, mais on voit aussi les abus de la correction même. On laisse le mal, si l'on craint le pire; on laisse le bien, si l'on est en doute du mieux. » Le système politique qui réunit évidemment les prédilections de Montesquieu est celui où toutes les forces consacrées par le temps, et devenues des faits accomplis, se combinent et s'unissent au risque de se neutraliser. La monarchie constitutionnelle, avec son équilibre des trois pouvoirs, devait plaire en effet à cet esprit trop pratique pour être novateur, trop éclairé pour hasarder une décision hardie. Encore est-il douteux qu'il eût osé proclamer cette prédilection pour un système mixte, s'il ne l'avait vu fonctionner sous ses yeux. Mais,

« pour découvrir la liberté politique dans une constitution, ne fallait pas tant de peine. Si on peut la voir où elle est, on l'a trouvée, pourquoi la chercher? » La constitution anglaise est donc l'idéal de Montesquieu. Il en donne une explication admirable de précision et de clarté. Il pénètre aux sources de vie qui la produisent, il la fait voir et sentir en action. Quelques pages lui suffisent pour exposer tout le droit politique de l'Angleterre mieux que ne l'ont jamais fait les Anglais eux-mêmes; et le publiciste genevois, qui depuis l'a expliquée le plus parfaitement, n'a eu qu'à développer les indications de l'écrivain français. La *Constitution* de Delolme fut à l'*Esprit des lois* de Montesquieu ce que la *Grandeur et la décadence* avait été à l'*Histoire universelle* de Bossuet, le savant commentaire d'un substantiel chapitre.

L'*Esprit des lois* avait donc reçu aussi l'inspiration de l'Angleterre, et c'est presque l'unique rapport qu'il semble avoir avec les ouvrages français contemporains. Du reste, Montesquieu descendait en ligne directe des publicistes du seizième siècle; il se rattachait à ce qu'on avait alors appelé le *parti politique*. Il est, avec infiniment plus de modération et d'impartialité, le successeur des pamphlétaires protestants, d'Hotman, d'Hubert Languet, de l'auteur du *Dialogue d'Archevêque et de Politien*.

Dès 1574, ces précurseurs de Montesquieu et de Constant voulaient une monarchie représentative, soumise au contrôle des chambres et relevant de leur autorité. Dès lors Hotman citait avec admiration la constitution anglaise. Quant à Bodin, leur adversaire, le défenseur du principe d'autorité, dont on a fait à tort le chef d'école de Montesquieu, il n'a fourni à ce grand homme que ses vues sur l'influence des climats. Ainsi se continuait à travers les témérités révolutionnaires du dix-huitième siècle la tradition déjà ancienne d'une réforme modérée et constitutionnelle, qui devait trouver son expression philosophique dans les théories rationalistes de Hegel.

Cette politique prudente, historique, qui ne marchait qu'appuyée sur l'expérience, qui ne dédaignait pas même l'étude des institutions du moyen âge et s'occupait longuement de la théorie des lois féodales, devait déplaire aux

novateurs du dix-huitième siècle. Helvétius, ami de la vérité, ne laisse percer cette opinion à travers les compliments qu'il accompagne. « Je ne sais, dit-il avec plus de raison qu'il ne croyait lui-même, si nos têtes françaises seront assez fortes pour saisir les grandes beautés de votre ouvrage. » Vient ensuite une louange qui a bien l'air d'une flatterie. « Pour moi, elles me ravissent. J'aime l'étendue de la vue qui les a créées, et la profondeur des recherches auxquelles il a fallu vous livrer pour faire sortir la lumière de sous le poids de lois barbares, dont j'ai toujours cru qu'il y avait beaucoup de profit à tirer pour l'instruction et le bonheur des hommes. » Au milieu de ces observations qui tenaient à ses idées de philosophe, Helvétius a senti et exprimé spirituellement quelques-uns des reproches mérités qu'on pouvait lui adresser. *Esprit des lois*. « Vous prêtez au monde une raison fautive qui n'est au fond que la vôtre, et dont il sera toujours permis que vous lui fassiez les honneurs. Vous composez un ouvrage préjugé, comme un jeune homme entrant dans le monde se compose avec les vieilles femmes qui ont encore des préjugés, et auprès desquelles il ne veut qu'être poli et bien élevé.... Quant aux aristocrates et à nos despotes d'aujourd'hui, s'ils vous entendent, ils ne doivent pas trop vous en vouloir ; c'est le reproche que j'ai toujours fait à vos

ouvrages. » Helvétius ne voulait pas, et leurs feuilles périodiques, ne soupçonnerait plus aujourd'hui l'existence, si Helvétius n'eût pris la peine de les réfuter, décernèrent à Helvétius l'*Esprit des lois* les titres de *déiste* et de *spinosiste* : c'est-à-dire d'athée d'enfer de Pascal. Du reste ce parti ne s'attachait qu'à des pensées épisodiques de Montesquieu : il semblerait qu'il n'en avait lu ni compris l'ensemble de l'ouvrage.

L'influence de l'*Esprit des lois* fut immense, mais non pas universelle. La France en a vécu pendant un demi-siècle ; les nations de l'Europe viennent l'une après l'autre se conformer à la forme constitutionnelle dont il a été le héraut. Ses contemporains l'accueillirent avec froideur ; la révolution politique s'empressa de le dépasser. Parmi les trois révolutions successives qui signalent toute révolution sociale, l'ac-

tion, la réaction, la transaction, c'est cette dernière que représentait Montesquieu.

Buffon.

Buffon fit pour la nature ce que Montesquieu avait fait pour l'histoire : il chercha à s'élever jusqu'aux lois par la patience des faits. « Rassemblons, dit-il, des faits pour donner des idées ; » et quand il a réuni les *faits*, les *monuments* et les *traditions*, il tâche « de lier le tout par les analogies, et de former une chaîne qui, du sommet de l'échelle des temps, descende jusqu'à nous ¹. » La science de la nature, négligée par l'esprit chrétien et exclusivement soignée au dix-septième siècle, devait être *une des plus nobles conquêtes* réservées à la philosophie. C'est à Buffon qu'échut ce glorieux partage : il appela l'esprit nouveau loin des luttes ardentes de la polémique, et lui permit de reposer sa vue « sur l'immensité des êtres paisiblement soumis à des lois nécessaires ». Ce fut le Montesquieu de cette éternelle législation, mais ce fut en même temps l'Homère. La majesté calme de son langage passa dans son langage. Il admira la nature, comme le poète l'avait aimée, et fut poète par la magnificence de son imagination, comme Jean-Jacques par l'émotion de son cœur.

Buffon forme avec Montesquieu le second ban de la philosophie ². L'un et l'autre évitent le choc de la garde : ils se contentent de prendre possession du champ de bataille. Buffon ménageait la Sorbonne, cultivait la familiarité des ministres et de leurs employés ; circonspect dans ses expressions, maître de tous ses élans, circonscrivant son génie dans une matière spéciale, et ses témérités dans des bornes prudentes, il était dévoué à ses idées, mais n'allait même, comme Montaigne, *jusqu'au bûcher exclusif* ; il eût très-volontiers laissé la terre immobile, si elle avait eu en tournant, compromettre sa sécurité.

1. *Époques de la nature*, p. 3.

2. Ces deux grands hommes semblent se partager chronologiquement le dix-huitième siècle précurseur de la révolution française : Montesquieu naît en 1694 et meurt en 1755 ; Buffon (né en 1707) meurt en 1788.

C'est un pareil esprit qui convenait à une pareille tâche. Le grand et majestueux ouvrage qui promettait d'embrasser l'univers, avait besoin du recueillement le plus profond. C'est dans le silence du Jardin du roi, ou dans les paisibles avenues du parc de Montbard que devait se former, par cinquante années d'un travail assidu, cette imposante encyclopédie de la nature, pareille à ces vastes continents que Buffon lui-même nous montre composés de couches horizontales et parallèles, *lent ouvrage des eaux*, mais dont l'enveloppe régulière est déchirée çà et là par de hautes roches granitiques, témoins irrécusables du feu intérieur qui brûle encore au centre. L'*Histoire naturelle* a ce rapport de plus avec l'*Esprit des lois*, composé dans le silence du château de la Brède. « Les deux grands ouvrages du dix-huitième siècle, dit M. Flourens, sont le fruit du génie qui a eu le courage de la solitude. »

George-Louis le Clerc, comte de Buffon, avait été nommé, en 1739, intendant du Jardin du roi. Les devoirs de sa place fixèrent pour jamais sa vocation d'écrivain, jusqu'alors incertaine et partagée entre différentes sciences : il osa concevoir le projet de réunir en un vaste ensemble tous les faits auparavant épars de l'histoire naturelle, d'étudier notre monde planétaire, la composition du globe, la théorie de la génération, puis de parcourir toute la création, depuis l'homme jusqu'aux minéraux. Ce plan, essayé deux fois dans l'antiquité, par un homme de génie et par un laborieux compilateur, Aristote et Pline, s'élargissait encore avec l'expérience du monde, et semblait dépasser les forces d'un seul homme. Buffon l'aborda avec l'audace d'un philosophe antique. Il unit au savoir d'un Aristote la belle imagination de Platon et le brillant coloris de Lucrèce, et créa ainsi pour le public, pour les philosophes, pour tous ceux qui ont exercé leur esprit ou leur âme, une science qui existait à peine pour les naturalistes.

Quelle carrière que celle qui commence par la *Théorie de la terre* et finit par les *Époques de la nature*, marquant ainsi son début et son terme par deux immortels monuments ! Trente années séparèrent ces deux ouvrages, et, comme si

l'historien de la nature avait partagé le privilège de son éternelle jeunesse, le second, rédigé par une main septuagénnaire, ne se distingue du premier que par la justesse du coup d'œil et la perfection plus grande de la forme. « *La Théorie de la terre* (1749) avait étonné le monde : les *Époques de la nature* (1778) sont peut-être, parmi tous les ouvrages du dix-huitième siècle, celui qui a le plus élevé l'imagination des hommes¹. »

Nous avons loué dans Buffon l'étude sévère des faits, et cependant rien n'est plus connu que l'audace aventureuse de ses généralisations. C'est qu'en effet ce grand homme est conduit tour à tour par deux esprits divers, l'esprit d'observation et l'esprit de système. Il est à la fois disciple de Newton et de Descartes ; ou, si l'on veut, il imite Descartes dans la double tendance de sa pensée. Sa haute raison lui commande de s'attacher à l'expérience ; son génie impatient du doute le lance dans des hypothèses. C'est l'auteur du système sur la formation des planètes qui a dit : « En fait de physique, on doit rechercher autant les expériences qu'on doit craindre les systèmes. C'est par des expériences fixes, raisonnées et suivies, que l'on force la nature à découvrir son secret. Toutes les autres méthodes n'ont jamais réussi². »

Aussi, quand il hasarde ses conjectures, a-t-il grand soin de les séparer de l'histoire positive qui les précède. Lui-même avertit son lecteur de « la grande différence qu'il y a entre une hypothèse où il n'entre que des possibilités, et une théorie fondée sur des faits³. » Mais ces systèmes eux-mêmes, de quelle poétique grandeur n'a-t-il pas su les investir ! Soit qu'il détache les planètes, comme des étincelles brûlantes, du globe de leur soleil, et nous fasse assister au refroidissement progressif de cette terre qui ne fut d'abord qu'une masse fluide et embrasée ; soit que, poursuivant la nature jusque

1. Flourens, *Histoire des travaux de Buffon*, chap. x. Nous devons au savant académicien plusieurs de nos jugements sur Buffon : nous lui en témoignons ici notre reconnaissance, sans prétendre le rendre responsable de nos inexactitudes ou de nos erreurs.

2. Préface de la traduction de la *Statique des végétaux* de Hales.

3. T. I, p. 429 (4^{re} édit.).

dans son sanctuaire, il cherche à expliquer le mystère de la génération, accumule partout les germes des êtres, peuple le monde de molécules organiques qui aspirent à la vie et s'élançant çà et là en générations spontanées, assurant ainsi l'immortalité même à la matière, son imagination créatrice se déploie dans toute sa puissance, comme pour suppléer à celle de la nature qu'il ne peut atteindre : il communique au lecteur l'enthousiasme dont il est saisi : ses idées semblent trop belles pour être fausses. « Ce me fut une surprise extraordinaire, dit le sceptique Hume, de voir que le génie de cet homme donnait à des choses que personne n'a vues une probabilité presque égale à l'évidence. Cela me paraît, je l'avoue, un des plus grands exemples de la puissance de l'esprit humain. » « Assurément, ajouterons-nous avec un savant naturaliste de nos jours, Buffon est grand, même par ses systèmes ; car, à tout prendre, j'aime mieux une conjecture qui élève mon esprit qu'un fait exact qui le laisse à terre, et j'appellerai toujours grande la pensée qui me fait penser¹. »

Il faut remarquer d'ailleurs que parmi les conclusions précipitées de Buffon, il en est qui ne sont que d'admirables pressentiments. Souvent son génie devance l'observation, et semble justifier son dangereux axiome : « Le meilleur creuset, c'est l'esprit. » N'a-t-il pas proclamé le premier cette belle loi de la distribution des espèces sur le globe, qui, assignant à chaque animal sa patrie, rattache l'histoire naturelle à la géographie, comme Montesquieu y avait rattaché la législation ? L'idée des espèces perdues, la plus belle idée de notre siècle en histoire naturelle, n'a-t-elle pas été avancée par Buffon dès le temps où il commençait ses travaux ? Enfin n'a-t-il pas entrevu la belle théorie de la subordination des parties, dont l'anatomie comparée a fait une science ? On peut donc dire que Buffon et Cuvier forment une chaîne continue qui réunit deux siècles. L'un devine, l'autre démontre, et les prévisions du premier deviennent les découvertes du second.

Buffon a même jeté, en dirigeant Daubenton, les premières

1. Florens, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*.

bases de l'anatomie comparée, qui lui manquait. Peut-être même comprit-il mieux que son ami toute la portée de cette nouvelle science. A mesure que l'habile anatomiste avançait dans ses dissections, Buffon saisissait l'esprit de ces progrès successifs. Dans ce travail combiné, l'un était la main, l'autre l'œil. Buffon s'élançait vers la conclusion : son sage collaborateur, qui, suivant l'expression de Buffon, « n'avait jamais ni plus ni moins d'esprit que n'en exigeait son travail, » modérait la précipitation du grand homme : un mot, un sourire de Daubenton, l'avertissait de ses écarts et lui conseillait la prudence.

Après Daubenton, l'abbé Bexon et Guesneau de Montbéliard prêtèrent souvent leur concours à Buffon ; ils observaient pour lui : quelquefois même ils prenaient la plume. Mais avec quelque habileté qu'ils imitassent la manière de maître, ils l'exagérèrent sans l'égaliser. Car le *style* c'était l'homme.

Le grand style de Buffon, voilà ce qui assurera à jamais sa réputation. Lui-même en avait l'orgueilleuse conscience : « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité. La multitude des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité.... Les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme : le style est l'homme même¹. »

Qui aurait vu le seigneur de Montbard au milieu de son magnifique château, avec son grand air, sa noble figure, sa riche toilette, ses fines manchettes et sa perruque poudrée avec soin, même quand il s'enfermait pour écrire ; qui l'aurait vu le dimanche se rendre à l'église, accompagné d'un capucin, son commensal, son confesseur et son intendant, marcher la tête haute au milieu de ses vassaux, s'asseoir avec pompe dans son banc seigneurial, et recevoir volontiers l'encens, l'eau bénite et les autres honneurs dus au sang de Buffon, aurait pu pressentir le ton de dignité noble, mais un

¹. Discours de réception à l'Académie française.

solennelle de ses écrits. Il est heureux pour Buffon que la nature lui ait fourni une grande matière; car il était capable de s'abaisser à un style élégamment simple. « Buffon, dit Mme Necker, ne pouvait écrire sur des choses peu d'importance: quand il voulait mettre sa grandeur sur de petits objets, elle faisait des plis partout. » Mais, au moins, quelle richesse de coloris, quelle puissance d'imagination! comme il nous intéresse à cette variété infinie des animaux de tous genres qu'il fait passer sous nos yeux! Il a décrit deux cents espèces de quadrupèdes et de sept cents espèces d'oiseaux, et jamais il ne cause ni ne s'ennuie, ni éprouver de fatigue. Chacune de ces descriptions est une œuvre d'art; il sait même animer la scène en empruntant à la morale de l'homme quelques traits du caractère de ses personnages. En dépit du sévère Daubenton¹, le lion est « le roi des animaux » pour Buffon comme pour La Fontaine; « le lion est infidèle, faux, pervers, voleur, souple et flatteur des fripons; » le cheval est « ce fier et fougueux animal qui partage avec l'homme les fatigues de la guerre et les dangers des combats. » Plus le sujet s'élève, plus Buffon se sent dans son naturel; il se plaît dans la description de ces déserts sans verdure et sans eau, de ces plaines sablonneuses sur lesquels l'œil s'étend et le regard se perd, sans s'arrêter sur aucun objet vivant. « Il triomphe au milieu de cette nature sauvage, inhabitée, de ces arbres plus gigantesques, « courbés, rompus, tombant de vétusté; » il se croit avoir parcouru lui-même ces lieux qu'il décrit avec une vérité si frappante. Mais jamais son génie d'écrivain ne se laisse aller si largement que dans ses belles conjectures sur l'origine primitive du globe; la majesté du style est égale à celle de la science, « quand il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments et recueillir les débris.... » C'est alors qu'il « fixe quelques points dans l'immensité de l'espace, et place un certain nombre de pierres jalons sur la route éternelle du temps². »

¹ Le lion n'est pas le roi des animaux; il n'y a pas de roi dans la nature. *Annales des écoles normales*, t. I, p. 294.

² Ibid. p. 4 (supplément).

Il faut néanmoins remarquer, comme restriction à nos éloges, que Buffon a plus d'imagination que de sensibilité, plus de noblesse que d'émotion. Ses écrits ressemblent à ces cristallisations étincelantes, à ces stalactites superbes, mais froidement splendides. Le sentiment religieux n'a point passé par là. Sous le voile magnifique des phénomènes, on ne sent pas la présence de Dieu. Son nom sacré se trouve quelquefois dans l'ouvrage, mais sa pensée y est rarement; et cette nature privée de son âme divine a quelque chose de désolant dans sa majestueuse et inexorable grandeur. Quelle différence, je ne dis pas avec Jean-Jacques Rousseau, mais même avec le savant Linnée, le classificateur, l'homme de la méthode, que l'écrivain français a eu le tort de ne pas apprécier! Buffon ramène tout à l'homme: il décrit les objets dans l'ordre où ils se présentent à ses yeux; mais cet ordre, purement subjectif, cet égoïsme humain, en brisant la grande chaîne de l'être, semble aussi tarir dans l'observateur la source vive de sentiment. Linnée a la puissance de l'enthousiasme. Dans son latin altéré et barbare, il trouve d'admirables accents, son âme semble se répandre dans la nature, et de la nature s'élever jusqu'à Dieu¹. Buffon est de l'école de Locke, de Condillac: comme eux il fait venir toutes les idées par les sens; une de ses pages les plus brillantes avançait la fameuse hypothèse de la statue progressivement animée². Mais c'est un disciple modéré et assez inconstant de la secte sensualiste: il lui arrive quelquefois de la contredire rudement³. On voit qu'en se rattachant au grand parti philosophique, Buffon

1. M. Florens, à qui appartient cette observation, cite à l'appui de sa pensée quelques lignes charmantes de Linnée: le commencement de sa description de la hirondelle a quelque chose d'inspiré, dit-il, et qui tient de l'hymne: *Venit, venit hirundo, pulchra adducens tempora et pulchros annos*. Et cette pensée que lui arrache un triste retour sur l'homme: *O quam contempta res est homo, nisi supra humana se erexit!* Le lecteur trouvera dans cette phrase l'écho d'une belle page de Pline, mais corrigé par un sentiment chrétien.

Buffon, en écrivant sa fameuse description du cheval, pensait peut-être à ces mots de Linnée: *Animal generosum, superbum, fortissimum, cursu ferocissimum*, etc.

2. T. III, p. 364.

3. T. IV, p. 418. « Le sentiment, dit-il, ne peut, à quelque degré qu'il soit, produire le raisonnement »

était entraîné par l'inspiration générale de son époque, plutôt qu'il n'obéissait à une consigne. Il y avait entre lui et les encyclopédistes *harmonie préalable*, comme aurait dit Leibnitz, plutôt que dépendance réciproque. C'étaient deux puissances voisines et ordinairement amies, mais sans traité d'alliance⁴.

4. Rien ne peint mieux la position de Buffon relativement aux chefs du mouvement littéraire, que quelques anecdotes significatives qui nous ont été conservées. On sait qu'il avait raillé impitoyablement Voltaire pour avoir dit : « Que c'étaient les pèlerins qui, dans le temps des croisades, avaient rapporté de Syrie les coquilles que nous trouvons dans le sein de la terre en France. » Voltaire, de son côté, entendait un jour citer l'*Histoire naturelle* de Buffon, avait dit, en cachant un grand sens sous un bon mot : « Pas si naturelle ! » Les hostilités ne durèrent point : des poésies, des éloges mutuels y mirent fin. Buffon envoya un exemplaire de ses œuvres à Voltaire, qui le remercia en l'appelant Archimède I^{er}. Buffon lui répondit qu'on n'appellerait jamais personne *Voltaire II*. Voltaire termina civilement la querelle par une plaisanterie : « Je ne veux pas, dit-il, rester brouillé avec M. de Buffon pour des coquilles. » Buffon, de son côté, prit son plus grand style pour annoncer qu'il n'avait relevé durement l'opinion de Voltaire que parce qu'il ignorait alors qu'elle fût de lui. « Voilà la vérité, dit-il, je la déclare autant pour M. de Voltaire que pour moi-même, et pour la postérité. »

Entendant un jour parler du style de Montesquieu, Buffon demanda : « M. de Montesquieu avait un style ? » Montesquieu, de son côté, employa, en ne jugeant pas Buffon, son grand art de parler sans se compromettre : « M. de Buffon vient de publier trois volumes, qui seront suivis de douze autres : les trois premiers contiennent des idées générales... M. de Buffon a parmi les savants de ce pays-ci, un très-grand nombre d'ennemis ; et la voix prépondérante des savants emportera, à ce que je crois, à balance pour bien du temps. Pour moi, qui y trouve de belles choses, j'attendrai avec tranquillité et modestie la décision des savants étrangers ; je n'ai vu pourtant personne à qui je n'aie entendu dire qu'il y avait beaucoup d'utilité à le lire. » (Lettres familières *A M. Cerati*).

« Ne me parlez pas, disait d'Alembert, de votre Buffon, de ce comte de Tuffière, qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit : *La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal*. »

Quant à Rousseau, il alla à Montbard, et, arrivé au pavillon où Buffon avait composé son *Histoire naturelle*, il se mit à genoux et baisa le seuil de la porte. Quelque temps après, un autre visiteur interrogeant Buffon sur cette circonstance : « Oui, répondit-il naturellement, Rousseau y fit un hommage » (Hérault de Séchelle, *Voyage à Montbard*, p. 43.) Ces anecdotes n'ont pas besoin de commentaires.

CHAPITRE XLI.

FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Bernardin de Saint-Pierre. — André Chénier. — Beaumarchais.
La Révolution française ; les Assemblées nationales.

Bernardin de Saint-Pierre.

Ce qui manquait à Buffon suffit pour assurer la gloire d'un de ses successeurs¹. Ce grand homme n'avait trouvé dans la nature qu'une admirable machine, Bernardin de Saint-Pierre y vit un beau poème ; il adora, il fit sentir à tous les cœurs la main cachée qui produit tant de merveilles, il chercha à saisir les convenances morales, les *harmonies* de ce grand tout, et fit de *l'étude de la nature* un hymne pieux à la Providence. Bernardin n'est point un naturaliste, ses ouvrages sont pleins d'opinions fausses ou contestables. Il n'aime point la science : « Nos livres sur la nature, dit-il, n'en sont que le roman et nos cabinets que le tombeau. » Ce qu'il lui faut c'est un site agreste et sauvage, où rien ne rappelle la main de l'homme ; ce sont ces antiques forêts « dont le feuillage n'avait encore ombragé que les amours des oiseaux, et qu'aucun poète n'avait chantées. » Ou bien encore, plus modeste dans ses desirs, il se contente d'une humble rose « lorsque sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, lorsque le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs ; quelquefois une cantaride, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude. C'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par son charme et sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle et le repentir dans son sein. »

1. Bernardin de Saint-Pierre, né en 1737, mort en 1814, fut nommé, en 1792, intendant du Jardin des plantes et du Cabinet d'histoire naturelle.

et considérer Bernardin de Saint-Pierre comme un mo-
 e poète, qui, pour proclamer Dieu et la Providence, com-
 son langage de tous les phénomènes les plus éclatants de
 éation. Lui-même nous donne une idée de l'esprit dans
 el il poursuit ses *Études* : il se représente dans « une
 ble vallée, occupé à cueillir des herbes et des fleurs .
 heureux, ajoute-t-il, s'il en peut former quelques guir-
 es pour parer le frontispice du temple que ses faibles
 is ont osé élever à la majesté de la nature. » Ce qu'il
 che à découvrir c'est la pensée, l'intention bienfaisante
 ieu dans la perpétuelle beauté de l'univers : il ne s'oc-
 que des causes finales qui président à la naissance de
 les phénomènes et des effets gracieux ou imposants qui
 émanent. Nul n'a mieux compris l'harmonieux concert
 diverses saisons, depuis les premiers frémissements d'a-
 et d'espérance qui parcourent la campagne au prin-
 s, jusqu'aux sombres et terribles magnificences de
 r¹. Il ne décrit pourtant pas, il n'analyse pas minutieu-
 nt les objets, il les observe « autant seulement qu'il est
 is à l'homme de les apercevoir, et à son cœur d'en être
 » « Descriptions, conjectures, aperçus, vues, objec-
 , doutes, et jusqu'à ses ignorances, il a tout ramassé, et
 onné à toutes ces ruines le nom d'*Études*, comme un
 ré aux études d'un grand tableau auquel il n'a pu met-
 e dernière main². » Bernardin avait en effet plus de
 et de sensibilité que de force, il n'a fait qu'effleurer un
 nse sujet, la description de la nature, animée par l'idée
 Providence. Ses peintures sont exquises par le détail,
 ce sont plutôt de beaux fragments qu'un vaste ensemble.
 même se juge encore avec une modestie aimable, qui ne
 pas d'avoir sa vérité : « Je ne suis, dit-il, par rapport
 nature, ni un grand peintre ni un grand physicien, mais
 etit ruisseau souvent troublé, qui, dans ses moments de
 e, la réfléchit le long de ses rivages. »
 ur goûter tout le charme des *Études de la nature*, et en

¹ Étude quatrième.

² Étude première.

bien apprécier l'originalité, il ne faut pas les lire après les poésies plus modernes dont elles ont été l'antécédent ou le modèle; il faut les replacer par la pensée dans le milieu qu'elles ont vu naître, dans cette société mondaine et sceptique, où l'élégance corrompue et savante avait desséché les sources naïves de l'émotion. La littérature académique était toute livrée à l'imitation du vieux Voltaire : on faisait ou de la tragédie faussement noble ou des petits vers de salon et de bonsoir. Delille disséquait la nature sans la sentir, et prodiguait son immense talent d'écrivain à d'habiles tours de force qu'on prenait pour de la poésie. Les esprits sérieux s'occupaient de la science nouvelle qui venait de naître avec Turgot et Necker. La Révolution allait sortir des idées et passer dans les événements; Bernardin continuait le schisme de Rousseau; il appela de la société à la nature, de la discussion au sentiment.

Il eut, comme Jean-Jacques, une longue et douloureuse éducation de poète. Dès son enfance il voyage, il parcourt le monde; un instinct vague et inquiet le pousse de l'Inde en Allemagne, des rives de la Néwa aux mornes de l'île de France. Pauvre, sans amis, aigri par des tracasseries indignes de son talent, il reporte sur la nature tout l'amour qu'il ne peut donner aux hommes qui l'entourent; il est malade d'idéal. C'est seulement à l'âge de trente-six ans qu'il se fait écrivain. Bientôt il se lie avec Rousseau, qui vivait comme lui, seul et mécontent au milieu de sa gloire. Souvent ces deux hommes si bien faits pour se comprendre se promenaient ensemble dans les campagnes voisines de Paris; et la tendre misanthropie du voyageur s'altérant à la verve encore puissante de l'énergique vieillard. Sans doute Rousseau développait chez son ami son déisme sincère, qui prenait dans l'âme de Bernardin plus de douceur et d'émotion; il le tenait en garde contre la sèche et froide analyse, et lui faisait remarquer que « quand l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir¹. »

C'est de ces voyages, de cette solitude, de cette amitié

¹ Bernardin rapporte ce mot qu'il avait recueilli de la bouche de Rousseau dans une de leurs promenades. *Étude première*, p. 66

Le livre des *Études de la nature* (1784). Il porte le caractère de l'illustre écrivain qui contribua sans doute à l'inspirer, mais il rappelle Rousseau qu'en l'affaiblissant. L'éloquence virgile du maître tourna à l'élégie dans le disciple, et l'émotion amère du premier n'est dans le second que de la mélancolie.

Il est arrivé plusieurs fois à des écrivains d'un génie sensible d'avoir dans leur vie un jour d'inspiration si heureuse qu'ils produisent une œuvre courte, il est vrai, mais forte et impérissable, une œuvre qui résume tout leur talent, toute leur pensée dans sa forme la plus favorable, et qui assure l'immortalité à leur nom. C'est ainsi que l'abbé Prévost avait rencontré son éloquente nouvelle de *Manon Lescaut* ; Millevoye écrivit sa touchante élegie de la *Chute des rois* ; que, peu de jours avant sa mort, l'infortuné Gilbert produisit sur son lit d'hôpital quelques stances qu'on n'oubliera jamais. Mieux partagé encore, Bernadin de Saint-Pierre eut son jour de bonheur, et ce jour produisit un de ses chefs-d'œuvre de notre littérature, *Paul et Virginie*, création poétique qu'on admire avec le cœur et qu'on n'applaudit qu'en pleurant. Cet ouvrage ne différait pas au fond de toutes ses autres compositions de Bernardin : c'était la même inspiration morale, le même idéal de religion et de vertu sous l'œil d'un Dieu indulgent et au sein d'une imposante nature. Seulement l'imagination du poète, souvent flottante et vagabonde, se concentra cette fois dans une simple et heureuse narration. Pareil à ces physionomies ordinairement agréables qui, dans une circonstance solennelle, s'illuminant tout à coup, atteignent à tout l'idéal de leur expression, Bernardin eut, en composant *Paul et Virginie*, tout le génie de sa pensée. Son roman, ou plutôt ce poème délicieux, eut le double bon-

heur, loué par la misère à l'âge de vingt-neuf ans (1780) avant d'avoir mérité l'énergique talent dont il avait donné quelques preuves, mais difficilement sa place dans l'histoire de la littérature que dans la sienne de son époque. Séparé du mouvement philosophique, sans être assez fort pour l'entraver, il marche seul sans être grand. Il est, avec plus de verve, que Louis Racine et de Lefranc de Pompignan. Sa *Satire du dix-huitième siècle* et la dernière partie de son *Ode imitée de plusieurs psaumes* sont d'admirables vers.

heur de déplaire aux coryphées de la littérature et d'obtenir un succès immense dans le public. C'est le sort de tout chef d'œuvre qui ouvre une voie nouvelle : *Polyeucte* avait déplu à l'hôtel de Rambouillet : *Paul et Virginie* fut dédaigné de l'hôtel Necker ; les grandes dames qui assistaient à la première lecture étaient toutes confuses de pleurer sur les amours naïves de deux pauvres enfants : l'emphatique Thomas¹ témoigna sa froideur, et M. de Buffon demanda à haute voix sa voiture. L'accueil du vrai public dédommagea bien Bernardin : entre les éditions avouées par l'auteur, cinquante contrefaçons succédèrent en une seule année ; ce fut un succès de vogue ; les enfants recevaient au baptême les noms de ces jeunes créoles devenus chers à tous les lecteurs. Cette dissidence entre une nation et sa littérature officielle annonçait une révolution dans le goût. On se lassait de l'analyse, de la sécheresse noble : on aspirait à quelque chose de simplement et de naturellement beau. On retrouvait avec charme l'image du bonheur et de la vertu dans la peinture la plus vraie de la vie commune et vulgaire.

André Chénier.

L'année même où Bernardin écrivait *Paul et Virginie*, un poëme touchant revêtu d'une admirable prose, André Chénier revenait, après quelques voyages, se fixer à Paris et s'y livrer en silence à ses curieuses études, qui devaient régénérer la poésie en vers. André² était l'aîné des deux fils du consul général de France à Constantinople. Leur mère, jeune Grecque pleine d'esprit et de beauté, se chargea de leur première éducation et leur inspira l'amour de l'art et de la simplicité antiques. Marie-Joseph, entraîné dans le tourbillon de la littérature contemporaine par un amour prématuré de la gloire

1. Auteur d'une ode sur le *Temps*, d'un poëme épique sur *Pierre le Grand*, plus connu par ses *Éloges*, espèces de discours académiques, d'une expression affectée et d'une noblesse prétentieuse, que Voltaire appelait du *Gala-Thomassin*. Son *Essai sur les Éloges* est le meilleur de ses ouvrages.

2. Né à Constantinople en 1762, guillotiné en 1794, le 26 juillet, trois jours avant le 9 thermidor qui l'eût sauvé. — Œuvres : idylles, élégies, poésies diverses.

tantôt cette originalité native. Il fit, comme tout le monde, mais avec plus de talent que la plupart, des tragédies graves, pleines d'allusions philosophiques et de tirades à l'André, fidèle au culte de la Grèce, traduisait dès l'âge de seize ans Anacréon et Sapho : en étudiant leur langue, négligée, il semblait, dit heureusement M. Ville-
 le souvenir des jeux de son enfance et des chants de sa jeunesse. Les *Analecta* de Brunck, qui avaient paru en 1776, et qui sentent ce qu'il y a de plus gracieux, de plus familier, de plus mignard dans la poésie grecque, devinrent sa lecture ordinaire. C'est de là qu'avec un art infini il esquisse si élégamment simples, ces images si pures, ces expressions qui sentent le miel sauvage du mont Hy-
 c'est après de pareilles études

Qu'il chantait de ces airs qu'à sa voix jeune et tendre,
 Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.

ses idylles, si différentes des fadeurs pastorales de Flo-
 dans lesquelles il sut

.... Ramenant Palès des climats étrangers
 Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.

ses *Élégies*, qui semblent un écho des chants de Ti-
 -

Il va chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages
 Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,
 Et ses belles amours, plus belles que les fleurs.

Chénier voulait introduire le génie antique, le génie dans la poésie française, avec moins d'exclusion, avec une dédaigneuse réserve que les grands poètes du dix-huitième siècle. Racine avait moissonné les plus hauts et les plus riches épis : André voulait glaner modestement au fond des épis négligés, sûr d'y trouver mille charmantes et naïves fleurs. Il voulait trouver par étude et par système ce que La Fontaine avait parfois deviné par l'heureux instinct de sa na-

ture : il essayait en vers ce que P. L. Courier tenta plus pour la prose. André n'est pas du tout de son siècle : il est trois fois plus ancien et plus moderne : c'est un païen fervent, adorateur de Palès et des Muses. Sous ces formules du païenisme, il a le sentiment profond de la nature animée et vivante : les fragments de son *Hermès* nous le montrent comme le rival de Lucrèce. Sa pensée, comme sa poésie, est toute sensuelle, mais d'un sensualisme purifié par la beauté. Il ne s'élève pas au-dessus de l'horizon intellectuel des poètes antiques ;

*A ses yeux il n'est point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés ;
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire ;
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.*

La plus belle même de ses odes, celle qu'il composa la Conciergerie, dans l'attente de l'appel fatal qui devait l'envoyer à l'échafaud, *la Jeune Captive*, ne contient une pensée qu'Horace ou Tibulle n'eussent pu produire. L'amour qu'il conçoit n'est autre chose que l'amour antique et païen.

Ce point de vue toutefois, et surtout ce style, étaient un progrès immense qui l'élevait au-dessus de ses contemporains : il est permis de douter qu'ils en eussent goûté tout le charme. Aussi, est-ce par une heureuse fatalité que ces précieux fragments restèrent enfouis pendant trente ans, qu'une statue antique, et ne reparurent au jour qu'en 1793, comme pour donner le signal de la renaissance des beaux vers. Pourquoi faut-il qu'une carrière si belle ait été interrompue par un assassinat juridique, et qu'au lieu d'une œuvre complète telle que Chénier la méditait, il ne nous ait laissés que d'admirables esquisses, des chants divins mais inachevés :

Tel qu'au jour de sa mort, pour la dernière fois
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie !

Beaumarchais.

Rousseau avait trouvé un successeur, au moins pour une partie de sa pensée, pour sa morale et pour sa poésie; Voltaire eut aussi le sien, mais seulement aussi pour un côté de son merveilleux génie : sa verve ironique et mordante, son sens, son esprit, sa plaisanterie active, inépuisable, pleine de force et souvent d'éloquence, reparurent sous la plume de Jean-Augustin Caron de Beaumarchais¹. Mais ce n'est plus cette universalité brillante qui soumet toutes les doctrines au trépan de sa légère et moqueuse critique : Beaumarchais s'attache plus aux principes; c'est à quelques conséquences qu'il se prend; on sent que les théories sont maintenant adossées et que l'époque de l'application approche. C'est une question qu'il s'agit de gagner, c'est un parlement déjà flétri par la raison qu'il s'agit d'écraser sous le poids du ridicule; et la France du *second Voltaire* prend, dans la nécessité d'une victoire immédiate, quelque chose de plus oratoire, de plus poétique. Tour à tour habile dialecticien, conteur spirituel, satirique entraînant, ici plaisant jusqu'à la bouffonnerie, là sérieux jusqu'à l'éloquence, il sait élargir la question qui le touche et faire de son intérêt particulier un problème de droit public. La France ne s'y trompa point : elle découvrit sous ces formes railleuses d'un débat privé toute la puissance des passions politiques, et, dans Beaumarchais, elle vit naître Mirabeau. De là cet intérêt profond et général qui s'attachait à un procès de quelques centaines de louis; de là la curiosité de l'Europe que les gazettes d'Utrecht et de la Haye entretenaient jour par jour des péripéties de l'action. Le roi XV lui-même et la comtesse Dubarry s'amusaient à suivre ces spirituels *Mémoires* saper l'autorité dans un des grands ressorts de l'État. Ce prince, dans son égoïste indifférence, semblerait se plaire à étudier comment les monarchies s'en vont. Le même Beaumarchais, jeté dans le tourbillon des affai-

1732-1799. — Œuvres principales : *Mémoires contre les sieurs Gouzman, etc.*; *le Barbier de Séville*; *le mariage de Figaro*; plusieurs

res, commerçant, diplomate, fournisseur, homme par goût, écrivain par distraction et par pléthore d'esprit, aussi sur le théâtre cette plaisanterie hostile à l'autorité fit gagner sa cause devant le parterre comme devant la cour. Dans des comédies étincelantes d'action, de vivacité et de mots pleins de bon sens, dans ces pièces où tout le monde a trop d'esprit, à commencer par l'intrigue, Beaumarchais était encore : il attaquait les gens « qui se sont donné de naître et rien de plus, » les Almavivas, flanqués de Basiles; il prenait en main la cause de ce spirituel, d'industriel barbier, de ce pauvre vagabond à qui « il faut déployer plus de science et de calculs pour subsister, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner les pays; qui sait la chimie, la pharmacie, la chirurgie, rédige des pièces de théâtre, rédige des journaux, écrit sur des richesses, » et risque fort de mourir à l'hôpital. Il ne faut pas beau se plaindre de n'avoir pas de parents et désespérer de sa fortune; son origine est fort ancienne, et il est désormais assuré. Rabelais a très-bien connu son *Panurge*; et bientôt lui-même va succéder au comte. Car Figaro, c'est l'enfant du peuple, c'est la roture d'État, qui jusqu'alors *n'a été rien*, et qui dorénavant si on ne lui permet pas d'être *quelque chose*.

La Révolution française; les Assemblées nationales

Cependant les événements politiques avaient mis en jeu des théories, c'est-à-dire des hommes de la dernière génération : le pouvoir allait appartenir aux hommes du passé : le pouvoir allait appartenir aux hommes du présent : fut alors sous une forme nouvelle que se manifesta la vie de la pensée. L'éloquence de la tribune, qui n'était connue en Europe qu'un souvenir antique, sembla renaître avec tout son éclat, toute sa grandeur. Trois assemblées dépassèrent les scènes les plus orageuses du passé de l'Agora. Là les idées devinrent des faits redoutables : le succès fut le pouvoir et trop souvent la tyrannie; fut l'exil, la prison, l'échafaud. C'est à l'histoire de raconter une pareille éloquence : il y aurait quelque

à chercher des formes, des procédés oratoires au milieu de grands et terribles débats. Remarquons seulement que les opinions philosophiques du dix-huitième siècle furent représentées tour à tour par ces puissantes assemblées. Que soit la violence des passions qui s'y déploient, un règne d'abstraction et de généralité métaphysique plane sur les discussions et en accuse l'origine. L'Assemblée constituante voit s'asseoir dans son centre, avec Mounier, Lally-Tollendal, les doctrines de Montesquieu et de Locke; à sa gauche s'agitent déjà les théories du Contrat social avec Duport, Lameth, le penseur Siéyès et l'éloquent Mirabeau, contre lesquels proteste en vain l'ancien régime par le discours de Cazalès et de Maury. Au-dessus de tous ces hommes domine Mirabeau le génie de l'éloquence moderne, direct, puissant et quelquefois sublime, qui réunissait en lui la passion populaire et l'intelligence politique, et à lui n'a manqué que la vertu pour être un orateur accompli. L'Assemblée législative, transition rapide entre les deux grandes réunions révolutionnaires, vit déjà dans son sein quelques orateurs qui devaient illustrer la Convention, le philosophe Condorcet, biographe et admirateur de Voltaire, les éloquents et infortunés Girondins, Vergniaud, Guadet, Danton, enivrés de l'enthousiasme et des paradoxes de la révolution. A ses portes rugissaient déjà Danton et Robespierre. C'est le sort de toute révolution de s'élancer jusqu'à ses limites extrêmes, et de se perdre par ses excès. Le mouvement philosophique de Voltaire était tombé jusqu'à Helvétius et au baron d'Holbach : la Convention, après avoir englouti tout ce qu'elle renfermait de plus grand, descendit à la guillotine et à Marat. De tels noms ne peuvent plus avoir de commun avec l'histoire de la littérature; quand une révolution porte son affreuse démente jusqu'à demander à la Convention même *deux cent soixante-dix mille têtes pour assurer la paix*, il ne mérite d'autre histoire que l'échafaud du geôlier registre du bourreau.

Ainsi semblait finir dans le sang et la boue une révolution prodigieuse à son début d'espérances et de hautes pensées. Ses crimes mêmes ne doivent pas nous voiler le spec-

CHAPITRE XLI.

e de ses grandeurs. Que de nobles élans, de passions grandes, de paroles et d'actions héroïques ! Que de conquêtes pour la civilisation ! Les castes effacées, les préjugés détruits, ceux des individus comme ceux des provinces, l'unité nationale fondée, la liberté de conscience reconnue, les citoyens devenus égaux devant la loi, les parlements constitués, la torture abolie, le jury établi, le Code civil esquissé et promulgué à l'Europe, l'éducation nationale essayée et adoptée en principe, l'industrie et le commerce délivrés de leurs entraves, tous les progrès futurs devenus possibles et nécessaires, tels sont les fruits précieux de tant de travaux et de tant de pensées, de tant d'écrits spirituels, éloquents, aux-
quels, qui composent la littérature du dix-huitième siècle.

SIXIEME PÉRIODE.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XLII.

LA LITTÉRATURE DE L'EMPIRE.

de la décadence. — Ecole descriptive. — Tragédie. — Comédie.
Poésie lyrique; Écouchard Lebrun.

Classiques de la décadence.

que l'audace des philosophes du dix-huitième siècle
les bases du trône et de la religion, chose surprenante
sance bien moins anguste avait échappé à leurs atta-
toutes les traditions de l'âge précédent, Voltaire
et respecté qu'une, celle de la forme littéraire. A sa
l'école philosophique avait voué aux règles et aux
l'art d'écrire un respect superstitieux. A peine
on signaler çà et là quelques actes isolés d'insubor-
ou quelques doctrines étranges qui passaient presque
es comme d'innocents paradoxes. Les querelles fa-
du dix-septième siècle sur la prééminence des anciens
modernes s'étaient assoupies en présence de plus
réoccupations. C'est en vain que Lamotte d'abord,
erot et enfin Beaumarchais, avaient dirigé contre le
dramatique des Français des attaques partielles, in-
es et souvent erronées. Rousseau et Bernardin de
erre, en rappelant dans l'éloquence le sentiment
l'amour passionné de la nature, avaient fait faire à
ne littéraire un pas bien plus décisif. Mais ces deux
hommes ne firent point école au dix-huitième siècle :
rent comme de glorieuses exceptions au milieu d'une
ne plus spirituelle que naïve, plus solennelle que pas-

sionnée. Leur gloire devait attendre encore longtemps des successeurs. D'ailleurs, ils ne s'exercèrent dans aucun des genres consacrés, dont leur inspiration eût pu renouveler la forme. La tragédie, l'épopée, l'ode, toute la versification demeura entre les mains des disciples de Voltaire, des élégants, mais faibles héritiers de Racine. L'époque impériale leur appartient presque tout entière; c'est alors que fleurit cette école de poètes qu'on a nommés à juste titre les classiques de la décadence, imitateurs des imitateurs, qui rappellent leurs modèles comme les auteurs byzantins ressemblent aux écrivains attiques.

Le règne de Napoléon I^{er}, comme les temps révolutionnaires qui l'avaient précédé, fut peu favorable aux arts de l'imagination. On faisait alors de trop grandes choses; on ne songeait pas encore à les écrire. L'épopée était partout, excepté dans les vers. Il semble que pour peindre les événements héroïques, il faut les voir à distance : un certain éloignement supprime les détails secondaires qui risquaient de confondre l'ensemble, et ne laisse dominer que les plus hauts sommets. Ajoutez que l'inquiète tutelle du pouvoir nuit à l'originalité des arts qu'elle croit protéger. La censure acheva de mettre les écrivains dans la main du maître. La littérature fut dès lors disciplinée comme tout le reste.

École descriptive.

Écrire, n'étant plus une inspiration, devint un métier. On travailla les vers comme une broderie : l'âme fut une chose superflue pour être poète; il suffit d'avoir de l'oreille, du goût et surtout de la lecture. C'est alors que se développa dans toute sa gloire le genre bâtard de la poésie didactique et descriptive, qui ne manque jamais aux décadences littéraires. Déjà, en 1770, Saint-Lambert avait donné le signal. Sous l'empire, la poésie descriptive prit assez d'importance pour donner son nom à une école : Jacques Delille¹ en fut

1. 1738-1813. — Œuvres principales : *les Jardins*; *l'Homme des champs*; *l'Imagination*; *les Trois règnes de la nature*; *la Conversation*; *la Pitié*, traduction des *Georgiques* et de *l'Énéide* de Virgile et du *Paradis perdu* de Milton.

le chef, et à force d'esprit, d'élégance dans le langage, de grâce ou de coquetterie dans la pensée, il parvint, par ses jolis miracles de versification et de difficulté vaincue, à couvrir, aux yeux d'un grand nombre de lecteurs, ce qu'il y a de faux et d'antipoétique dans sa manière¹. Pendant trente ans les Français ont mis Delille à côté et peut-être au-dessus d'Homère. Lui-même, à la fin de sa carrière, passait orgueilleusement en revue tous ses trophées descriptifs, et se vantait d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux, six tigres, deux chats, un échiquier, un trictrac, un billard, plusieurs hivers, encore plus d'étés, une multitude de printemps, cinquante couchers du soleil, et un si grand nombre d'aurores qu'il lui eût été impossible de les compter. Il eût mieux fait de se féliciter d'avoir, au milieu de ses autres traductions moins parfaites, rendu élégamment les *Géorgiques*. C'est là, comme l'a dit Chateaubriand, un tableau de Raphaël merveilleusement copié par Mignard.

A la suite de Jacques Delille marchaient avec moins de gloire, mais dans la même route, l'élégant et correct Fontanes, auteur du *Verger*, homme d'esprit d'ailleurs, homme de goût, rencontrant parfois dans ses vers d'heureuses et même de touchantes pensées; Castel, chantre des *Plantes*; Boisjolin, poète de la *Botanique*. Esménard chantait la *Navigation*; Gudin, l'*Astronomie*; Ricard, la *Sphère*; Aimé Martin écrivait en vers des *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*; Cournaud rimait en quatre chants un poème sur les *Styles*. Plus une matière était aride, plus les poètes se croyaient de mérite à la traiter; le style poétique était regardé comme quelque chose d'indépendant de la pensée, comme un ornement mobile qu'on pouvait appliquer indifféremment à tous les sujets, et monter ou démonter à volonté. La poésie n'était que de la prose enluminée de métaphores. De là cette horreur du mot propre, cet usage continuel des circonlocutions, qui fait de certains poèmes de

1. Il faut lire sur le vice de ce genre, que nous ne pouvons exposer ici d'une manière théorique, le curieux et profond ouvrage de Lessing, le *Laocoon*. On peut voir ce que nous en avons dit plus haut à l'occasion du poème des *Saisons* de Saint-Lambert, page 606.

cette époque un tissu d'énigmes plus ou moins difficiles dont le lecteur doit sans cesse chercher le mot.

Le style descriptif ne se renferma pas dans les poèmes qui par leur titre semblaient lui appartenir. Les genres les plus divers s'empressèrent d'en subir le joug. Partout régnerent la description, la tirade et la métaphore ambitieuse. L'épopée, l'ode, la tragédie, furent autant de dépendances de la poésie descriptive, où le travail matériel de la versification dut suppléer à l'absence complète d'intérêt et de vie.

L'épopée, morte en France depuis la fin du moyen âge, n'avait garde de renaître sous la main des Luce de Lancival, des Campenon, des Dumesnil. Parseval de Grandmaison fut comme eux un disciple de Delille, mais un disciple plus digne du maître. Son *Philippe-Auguste* est un des poèmes soi-disant épiques les plus remarquables du temps : il parvint aux honneurs d'une troisième édition.

La poésie narrative rencontra dans le roman une expression moins factice, moins étrangère aux sentiments et aux mœurs réelles. Sans parcourir les noms et les ouvrages oubliés de tous les romanciers du commencement de ce siècle, on peut indiquer différents groupes dans lesquels ils peuvent tous trouver leur place. La platitude du style et de la pensée, fardée d'un vernis de morale, peut être représentée par les cent volumes de Mme de Genlis. La plaisanterie grossière et naïvement licencieuse eut Pigault-Lebrun pour principal interprète. Fiévée, Vindé, Monjoie ont quelque chose du sentiment moral qui inspira Bernardin de Saint-Pierre. Une noble et féminine délicatesse, une faiblesse gracieuse, caractérisent les écrits de Mmes Cottin, Flahaut-Souza et Montolieu. Enfin Mme de Krüdner jette quelques tentes du Nord sur le genre des La Fayette et des Souza, et malgré quelques fausses couleurs de la mode sentimentale du temps, *Valère* fait déjà pressentir *Delphine*.

Tragédie.

C'est surtout au théâtre, c'est dans la tragédie que se montrèrent avec évidence l'épuisement de la littérature pseudo-classique.

rique et la nécessité d'une régénération. Dans nos grands poètes tragiques du dix-septième et du dix-huitième siècle, il y avait eu deux choses trop souvent confondues, leur génie et leur système. Au dix-neuvième siècle, le génie disparut et le système resta, d'autant plus choquant, d'autant plus exagéré dans ses défauts que l'inspiration qui l'avait vivifié autrefois lui manquait aujourd'hui.

L'intrigue dramatique, maniée si souvent, pliée et repliée sous tant de formes, était devenue une science expérimentale, qu'on pouvait se flatter de connaître et d'enseigner. Alexandre Duval offrait à l'un de nos jeunes poètes de lui apprendre à *charpenter une pièce*. Un caractère commun à presque tous les tragiques de cette époque, c'est une certaine habileté dans la combinaison des actes et des scènes. Toutes ces pièces ont un air de famille, semblent taillées sur le même patron ou sorties du même moule : elles s'agitent toutes d'un mouvement semblable, entre le récit traditionnel qui forme l'ouverture et le récit un peu moins long qui raconte le dénouement. La question qu'il s'agit de traiter est réduite à son expression la plus simple par l'élimination sévère de tout élément étranger. Le problème final est posé dès le premier acte : le second acte promet, le troisième menace, le quatrième inquiète, et le cinquième résout. Joignez à cela l'appareil obligatoire d'un songe, d'un poignard, d'une conjuration, d'une coupe empoisonnée ; jetez sur le tout des confidents, des tirades, des métaphores et surtout des périphrases, une scrupuleuse et continuelle noblesse de diction : vous avez une tragédie. Pas besoin de dire que l'unité de temps et de lieu est de rigueur, dussent les Templiers, par exemple, être accusés, jugés, condamnés et brûlés dans les vingt-quatre heures. Aussi l'intrigue tragique, impuissante à embrasser toute une action, en laisse généralement au dehors la meilleure partie. L'exposition s'en charge ; la pièce ne se réserve qu'un fait étroit, amaigri par l'abstraction. « Oh ! mon ami, écrivait Ducis, quelle dure chose que de soutenir cinq actes avec le remords ! »

Les personnages se ressentent de cette tyrannie de l'action. Ils n'ont ni le temps, ni la place de se développer librement

sous nos yeux. Ils ne sont plus que les représentants d'une situation donnée, les hommes d'affaires du dénouement. Il semble qu'une même âme les fait vivre; ils ont tous le même style. Au reste, ce sont de grands maîtres de rhétorique : ils savent à merveille ce qu'on doit dire sur chaque sujet; ils pensent ce qu'il est bienséant de penser, et soutiennent habilement la thèse que l'action leur impose : ou plutôt ce ne sont pas eux qui parlent; c'est la situation qui s'exprime par leur voix; c'est la cause qui se plaide elle-même, abstraction faite du caractère et des opinions personnelles de l'avocat. Il y a, même pour la folie, certains égarements connus, stéréotypés, officiels, hors desquels on n'oserait être fou avec bienséance. Placés dans une position semblable, Oreste et Hamlet parleront le même langage. « On finira, dit très-bien Mme de Staël, par ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques, sacrifiant l'amour au devoir, préférant la mort à l'esclavage, inspirées par l'antithèse dans leurs actions comme dans leurs paroles, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable qui tour à tour l'entraîne et le poursuit. »

Il nous serait facile d'inscrire vingt noms propres au bas de ce portrait, à commencer par Poinciset de Sivry et La Harpe, pour finir par MM. de Jouy et Baour-Lormian, *sans même en excepter Briffaut*, qui, pour le dire en passant, se pénétrait tellement des mœurs et des couleurs locales, qu'après avoir conçu et écrit plus d'à moitié une pièce avec des noms espagnols, il la transporta presque sans rien changer dans l'antique Assyrie, et l'appela *Ninus II*.

Les meilleures tragédies de l'époque impériale mêlent presque toutes à d'incontestables qualités de diction plusieurs des vices que nous venons de signaler. Les pièces de Marie-Joseph Chénier sont des platoyers politiques ou moraux. Son *Tibère* est au moins un beau portrait, une éloquente leçon d'histoire. Dans un genre différent, les *Templiers* de Raynouard méritent le même éloge : ils supposent et prouvent de consciencieux travaux d'érudit, mais non pas le don de créer qui caractérise le poète : c'est une tragédie sans action. Tel est aussi le défaut du *Sylla* de M. de Sivry. Les quatre premiers

notes ne sont qu'une suite de conversations nobles, une brillante galerie de tirades. Ces deux auteurs se piquaient l'un et l'autre d'avoir inventé la tragédie de caractère. Il est pourtant probable que ces messieurs avaient lu Racine. Cette prétention prouve au moins que leurs contemporains l'avaient oublié. La peinture des caractères pouvait passer alors pour une innovation.

Pour terminer cette revue sommaire de la tragédie classique, nous avons différé jusqu'ici, en dépit de la chronologie, à nommer un de nos poètes les plus remarquables, qui mourut en 1816, mais dont la carrière dramatique était déjà presque terminée à la fin du siècle précédent; nous voulons parler de Ducis, noble et vénérable figure, plus héroïque lui-même que ses créations. Nul ne fait sentir d'une manière plus frappante l'insuffisance du système auquel nos poètes tragiques s'étaient condamnés. Doué d'un génie fier et indépendant, épris de bonne heure des beautés hardies de Shakespeare, Ducis cède malgré lui aux habitudes littéraires de ses contemporains; il se laisse entraîner peu à peu sous les roues de leur engrenage dramatique, d'où il ne sort que brisé et sanglant. Lui, homme de foi naïve dans un siècle incrédule, homme de solitude et de retraite au sein d'une société raffinée jusqu'à la corruption, « esprit indisciplinable, sans autre poésie que celle de la nature, aimant à traverser des abîmes, à franchir des précipices, à découvrir des lieux où le pied de l'homme n'ait pas imprimé sa trace, » lui qui ne peut ni sentir sur parole, ni écrire d'après autrui, » se voit assailli par les préjugés unanimes de ses amis, des acteurs, du public. Campenon s'enferme avec lui pour administrer à sa muse allobroge la correction d'une minutieuse critique, souignant un hémistiche, blâmant une épithète; et Ducis se rend aux observations du successeur de Delille « avec une facilité, une confiance » dont celui-ci est « presque honteux. » Le rhéteur Thomas l'appelle le *Bridaine de la tragédie*, qualification que Ducis prend sagement pour un éloge. Il lui objecte « ces veilleries qui courent le monde depuis nombre de siècles, et dans lesquelles il faut bien qu'il y ait du bon : car rien n'a prospéré à ceux qui les ont méconnues ou dédaignées. » L'ac-

teur Lekain s'excuse de recevoir ses rôles, alléguant « la difficulté de faire digérer les crudités de Shakspeare à un parterre nourri depuis longtemps des beautés substantielles de Corneille, et des exquises douceurs de Racine. » Enfin « tout le monde le gronde du genre terrible qu'il a adopté. On lui reproche le choix du sujet de *Macbeth* comme une chose atroce. » Monsieur Ducis, lui dit-on, suspendez quelque temps ces « tableaux épouvantables ; vous les reprendrez quand vous « voudrez : mais donnez-nous une pièce tendre, dans le goût « d'*Inès*, de *Zaire*¹. »

Partagé entre son génie et le goût de son siècle, Ducis ne put satisfaire ni l'un ni l'autre. Son imagination, obsédée par les créations de Shakspeare, cherche à les reproduire sur la scène française ; mais il se sent contraint de briser ces colosses, pour les faire entrer dans le lit de Procruste : il transporte dans ses tragédies, non pas la pensée intime de l'œuvre, et ce que j'appellerais volontiers sa racine, mais des scènes brillantes, des situations extérieures, que rien ne motive et ne justifie. C'est un témoin naïf qui, frappé d'un grand spectacle, vous en rapporte des fragments épars sans avoir bien compris lui-même l'organisme secret qui les enchaîne. « Ces tragédies toutefois, si mal conçues, si mal construites, ont saisi le public par des beautés de détail d'un grand effet, beaucoup de couleur, beaucoup d'énergie, une grande sensibilité. Ducis a pris à Shakspeare, à Sophocle, non pas des pièces assurément, mais des images, des idées, des sentiments, dont il s'est échauffé et comme enivré, qu'il a répétés avec une grande puissance, une grande vérité d'accent². »

Ducis avait plus de poésie dans l'âme qu'il n'a pu en faire passer dans ses tragédies. Ses lettres, ses pièces fugitives sont pleines de tendresse et d'élévation naïve. Peut-être même était-il trop fortement lui-même pour se transformer dramatiquement en des personnages étrangers. Il n'avait pas cette souplesse de pensée, cette indifférence passionnée, ou plutôt cette sympathie universelle qui permet au poète tragique de

1. Tous ces détails sont empruntés aux lettres de Ducis.

2. Patin, *Études sur les tragiques grecs*, t. II, p. 104.

livre toutes les vies et de réfléchir en lui-même le monde entier. Une seule de ses tragédies est complètement belle par l'inspiration, par l'ensemble, par les personnages, par le style, c'est celle où le caractère personnel de Ducis se retrouve tout entier, *Abufar*, cette fleur sauvage du désert, qui exhale tous les parfums de vertu d'une famille patriarcale. On y reconnaît l'homme qui écrivait : « La solitude est pour mon âme ce que les cheveux de Samson étaient pour sa force corporelle. Oui, mon ami, j'ai épousé le désert, comme le doge de Venise épousait la mer Adriatique : j'ai jeté mon anneau dans les forêts. » Et ailleurs : « Mon père était un homme rare et digne du temps des patriarches. C'est lui qui, par son sang et par ses exemples, a transmis à mon âme ses principaux traits et ses maîtresses formes. Aussi je remercie Dieu de m'avoir donné un tel père. Il n'y a pas de jour où je ne pense à lui, et, quand je ne suis pas trop mécontent de moi-même, il m'arrive quelquefois de dire : « Es-tu content, mon père ? » Il me semble alors qu'un signe de sa vénérable tête me réponde et me serve de prix. » La tragédie d'*Abufar* était en germe.

Ainsi, dès la fin du dix-huitième siècle, des signes précurseurs de rénovation se manifestaient dans la tragédie classique. La traduction des œuvres dramatiques de Shakspeare par Letourneur, quelque infidèle et insuffisante qu'elle pût être, avait contribué à ébranler l'opinion publique. Sédaine, aimable auteur du *Philosophe sans le savoir*, et qu'on aurait pu appeler lui-même le poète sans le savoir, éprouva à cette lecture, selon l'expression de Grimm, « la joie d'un fils en retrouvant son père qu'il n'a jamais vu ; » il écrivait à Ducis : « Celui qui n'a pris que Zaïre dans Othello, a laissé le meilleur¹. »

Comédie.

La comédie avait dû moins souffrir que la tragédie des préjugés étroits de l'école pseudo-classique. Les vices et les ridicules de la société sont un idéal trop rapproché du poète pour donner

¹. Mais il y a ajouté Lusignan.

prise à l'esprit d'exclusion et de système. Aussi les comédies de l'époque impériale sont-elles généralement très-supérieures à ses tragédies. Picard¹ en est à la fois le plus fécond et le plus excellent auteur. Laborieux écrivain, travaillant douze ou quatorze heures par jour, doué d'une imagination infatigable et d'une charmante gaieté, il réussissait mieux à saisir les ridicules fugitifs des contemporains que les défauts et les folies héréditaires de l'homme. Il fut le peintre de la vie ordinaire. Pour mieux se pénétrer du caractère des personnages fictifs qu'il devait employer, il s'assujettissait à rédiger par écrit leur biographie avant de commencer à les faire parler. Il se rattache néanmoins aux principes dramatiques de son époque par l'attention qu'il apporte à faire du théâtre un enseignement. Chacune de ses comédies est le développement d'une maxime de morale pratique ou de prudence vulgaire. Ses pièces sont des apologues dramatiques : c'est Ésope sur le théâtre.

Un peu avant lui, Collin d'Harleville² avait été l'un des plus aimables écrivains de la scène comique. Mais, trop docile à l'influence de la poésie descriptive, dont la mode régnaît alors partout, il affaiblit souvent l'effet dramatique de ses caractères en les racontant au lieu de les faire agir. Il le cède sous ce rapport à Fabre d'Églantine, son contemporain, poète d'un talent remarquable, mais toujours incomplet. Andrieux³ se distingue par la finesse et l'élégance de sa plaisanterie. S'il n'a pas la puissance d'invention et l'abondance inépuisable de son ami Picard, ni la chaleur cachée qui vivifie la composition de son ami Collin, il les surpasse l'un et l'autre par la correction et la grâce. En outre, il a écrit des contes qui pétillent d'esprit et d'une malicieuse bonhomie; et tous les hommes de notre âge se souviennent de ses spirituelles causeries du Collège de France, que nous prenions alors pour des leçons, et que, malgré la faible voix du professeur, le public parvenait à entendre à force de les écouter.

Nommons encore ici Alexandre Duval, dont le talent et les goûts ne furent jamais d'accord : l'un lui assurant le succès dans les petites comédies sans prétention, les autres l'entraî-

1. 1769-1828. — 2. 1756-1806. — 3. 1739-1838.

tant toujours vers les genres sérieux et graves; et Étienne, l'auteur des *Deux gendres*, plus ingénieux, plus habile en combinaisons dramatiques, genre de mérite où il n'est inférieur qu'à Beaumarchais.

La comédie eut aussi dans l'école impériale son demi-cultivateur, en la personne de Népomucène Lemercier, classique indocile, ennemi de la jeune école qui grandissait sous ses yeux, et tourmenté d'un vague besoin de régénération, qu'il ne sut satisfaire que par des bizarreries : il se vanta d'avoir créé la *comédie historique*, contre-partie burlesque de la tragédie bourgeoise de Diderot. En même temps il inventa toute une mythologie dans son épopée intitulée *l'Atlantide*. L'oxygène, le calorique, la gravitation, le phosphore eurent, sous des noms grecs, les divinités de son nouvel Olympe. Lemercier eut du moins le mérite de parler beaucoup des anciens et de juger que ses contemporains leur ressemblaient fort peu.

Poésie lyrique; Écouchard Lebrun.

Nous avons peu de chose à dire de la poésie lyrique de cette époque. Écouchard Lebrun¹ est le seul qui, dans ce genre, mérite une haute estime. On peut seulement regretter que ce poète soit né trop tard pour être un vrai classique, trop tôt pour appartenir à l'école nouvelle. Bien supérieur à B. Rousseau pour l'énergie et la précision, il a quelque chose d'abstrait dans la pensée, de rude et de forcé dans le langage. Comme Alfieri, comme le peintre David, sa touche manque d'aisance et de naturel : il fait des bas-reliefs plutôt que des tableaux. Son style est travaillé avec un soin déplorable. Lebrun semble croire que les vers peuvent avoir un mérite indépendant de la pensée. De là cet effort continuel pour donner à l'expression une apparence extraordinaire; de ces alliances bizarres de mots qui se repoussent; de là surtout cette séchreusse d'une poésie où l'on ne sent aucun mouvement de l'âme, aucun abandon, aucune naïveté.

CHAPITRE XLIII.

RENAISSANCE DU SENTIMENT POÉTIQUE ET RELIGIEUX.

Chateaubriand. — Madame de Staël. — Royer-Collard.

Chateaubriand.

s venons de fatiguer le lecteur par des détails purement
ques : nous avons fait de la critique littéraire à la ma-
e La Harpe, sans avoir son talent pour excuse. Nous
ons ainsi une des nécessités de notre sujet ; nous avions
écier des hommes pour qui la forme était tout, et qui
aient en l'adorant. Le public lui-même était complice
e littérature toute verbale. On se défiait des idées. La
ophie semblait n'avoir produit que des crimes ; on la
it. Le malheur le plus durable qu'entraînent les excès,
les réactions. L'intelligence, comme indignée du ré-
e ses nobles efforts, cherchait une autre voie plus sûre.
ences exactes reparurent avec tout leur éclat : la pensée
a science du cœur humain et des destinées de l'homme
délaissées.

l'âme ne s'abdique point elle-même. Quand elle
nne une forme, elle court en vivifier une autre. Les
rs de la révolution avaient laissé au fond des cœurs les
as les plus profondes. Chaque parti avait eu ses dou-
chaque croyance ses martyrs. Les uns revenaient tris-
de l'exil, d'autres sortaient des cachots ; tous avaient
plé de terribles vicissitudes, qui semblaient trop nom-
pour une seule vie. Il y avait un drame dans chaque
ce, un roman dans chaque fortune. L'atmosphère était
pour ainsi dire, d'une flottante et vague poésie de
rs, de regrets, d'espérances trompées.

Les versificateurs eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher d'être quelquefois poètes de cette poésie nouvelle. Delille rivalisait *la Pitié*; Michaud, dans son *Printemps d'un proscrit*, était d'une manière un peu monotone les impressions de l'exil aux tableaux de sa poésie descriptive. On revoyait avec bonheur, même à travers ces faibles pages, les pompes sévères de la nature, dont le calme et l'impassible majesté contrastaient si vivement avec les révolutions des hommes; on se prenait à aimer ces bois dont tous nos chagrins ne font pas tomber une feuille, dont tous nos crimes ne ternissent pas l'éblouissante verdure. A cet amour pour la nature inanimée, se mêlait volontiers un certain dégoût pour l'espèce humaine décriée par tant de crimes, avilie par tant de bassesses. La tendresse innée du cœur se trouvant sans objet, se repliait sur elle-même et se nourrissait de ses rêves. Un besoin secret d'émotions, une sentimentalité indécise, remplaçait les transports de l'amour et les joies de l'amitié. Le nouveau siècle était tout disposé à comprendre les mystérieuses douleurs de l'âme, aussi bien que la sauvage nature de la patrie d'*Atala*.

Les âmes fatiguées de tant d'agitations, cherchaient les reposés inébranlables; elles se tournèrent vers la religion. Le premier consul venait de rouvrir les églises. Le peuple y rentra en foule, heureux d'y retrouver le Dieu de ses pères qui leur tendait les bras. L'esprit du dix-huitième siècle vivait toujours, mais semblait consterné de ses œuvres : il laissait la parole à qui voudrait et pourrait ramener la foule à ses vieilles croyances. Le *Génie du christianisme* était possible.

Parmi les émigrés auxquels Bonaparte venait de rouvrir la France (1800), se trouvait un jeune noble breton, dont la fortune et le malheur avaient fait un poète : c'était le dernier jeton de la maison de Chateaubriand¹. Une enfance rêveuse comprimée avait concentré et enflammé ses passions. Épris, comme tous ses contemporains, comme le vieux Malesherbes, d'un protecteur et son ami, des doctrines de J. J. Rousseau, le chevalier de Chateaubriand avait conçu dès son adolescence l'idée de la vie sauvage. L'Amérique avait encore ses Hu-

1. Né en 1768, mort en 1848.

rons, ses Natchez : on pouvait y découvrir la réalité des idées abstraites du maître. La Fayette et ses compagnons d'armes, chevaliers errants de la liberté, racontaient les veilles de ces contrées lointaines. Chateaubriand était pour l'Amérique. Il avait conversé avec Washington avec enthousiasme, près de Boston, le premier champion de la liberté américaine, et salué Lexington, le prophète du nouveau monde. L'Océan et le désert avaient révélé au jeune voyageur une poésie nouvelle : ce n'est vain que s'étaient déployés à ses yeux l'immense étendue des savanes, et ces fleuves gigantesques et ces forêts où il n'avait point pénétré, et ces peuples sauvages, premiers éléments de la société humaine.

De retour en Europe, Chateaubriand avait souffert sérieusement dans l'exil. A Londres, de l'étroite fenêtre de sa chambre, sans feu l'hiver et quelquefois sans pain, il avait regardé les pauvres maisons voisines : *J'ai là des misères*. Jeune encore, il avait donc beaucoup vécu, beaucoup souffert, il avait enrichi son âme de tout ce qui fait le poète.

L'étincelle sacrée manquait encore à l'holocauste. Chateaubriand n'était pas chrétien. Le premier de ses ouvrages, *l'Essai sur les révolutions* (1797), est empreint d'un scepticisme douloureux qui n'a rien de la frivolité des œuvres du dix-huitième siècle. On sent que le doute qu'il exprime est même plus foi en ses propres négations : c'est un chaos d'éléments confus qui fermentaient dans cette jeunesse qui, à dire vrai, n'ont jamais pu s'y débrouiller partiellement.

La religion vint à Chateaubriand comme la poésie, par le cœur. Il vit mourir sa mère, il entendit les dernières paroles qu'elle exprimait pour le salut éternel de son fils, et il se remit sous le joug de l'Eglise : « J'ai pleuré, dit-il, j'ai cru. » Telle fut la base de sa foi. Tel est aussi le principe de ses écrits, c'est par le sentiment qu'il prétend régner sur le monde : il ne veut pas prouver le christianisme comme les philosophes, il se contente de l'exposer comme beau, ce qui, dans un certain sens très-philosophique, est réellement la même chose. Cette vue était originale, féconde, très-conforme à l'esprit du nouveau qui allait se développer, très-propre à restreindre

is irréligieuses du dernier siècle. Voltaire avait le christianisme est ridicule; Chateaubriand répondait : lime. Une telle défense ne devait plaire qu'à l'orthodoxie sévère. « Les personnes qui aiment les le sentiment, écrivait M. de Bonald, en trouveront nce, ornées de toutes les pompes et de toutes les style, dans le *Génie du christianisme*. La vérité, vrages de raisonnement, est un roi à la tête de son jour de combat; dans l'ouvrage de M. de Chateau- e est comme une reine au jour de son couronne- urée de tout ce qu'il y a de magnifique et de

essentir l'opinion publique av ant de lui livrer son ouvrage, Chateaubriand en détacha d'abord quel- les. *Atala* parut en 1801 dans le *Mercure de France*, assitôt un sentiment presque universel d'admira- hristianisme qu'on croyait mort, ressuscitait avec animait autour de lui les plus vifs sentiments du mélange de la majesté du désert avec celle d'une yance, cette action si simple et en même temps si , cette langue renouvelée qui se déployait avec une t une magnificence inouïe, firent d'un article de événement public. On traduisit *Atala* dans toutes de l'Europe; elle trouva même des lectrices jusque ail du sultan.

uta à l'enthousiasme. C'était un type nouveau et ul : un jeune homme dévoré d'un chagrin secret et us du monde et de la société, s'enfuyant en Améri- chercher la paix du cœur au milieu des sauvages. ait européen; l'auteur, en racontant son propre ntait en même temps son siècle. C'était *Werther*, acide, et avec une plus vague douleur; c'était Byron, inflexible et irréligieux orgueil.

e du christianisme (1802) est l'ouvrage dogmatique briand. Lui-même en résume ainsi la pensée : l, « que de toutes les religions qui ont jamais eligion chrétienne est la plus poétique, la plus hu- plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres;

que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël; qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. » On le sent, l'auteur n'est pas un juge, mais un avocat. Il ne voit que les avantages de sa cause et les fait ressortir avec une brillante imagination. Défenseur d'une doctrine contre laquelle l'âge précédent avait épuisé tous les traits du sarcasme, Chateaubriand offre la contrepartie de leurs assertions. Son caractère noble et chevaleresque en tout est fier d'avoir à protéger la religion délaissée. Il exagère l'apothéose comme on avait exagéré l'attaque; il prouve moins qu'il ne peint et n'attendrit. Mais pour le but spécial qu'il se proposait d'atteindre, émouvoir et peindre, c'était déjà prouver.

Les *Martyrs* (1809) furent la mise en œuvre des théories littéraires développées dans le *Génie du Christianisme*. Le poète voulut placer dans un récit épique le monde chrétien en face du paganisme et montrer la supériorité poétique du premier. Il voulut opposer la parole de la Genèse à celle de l'*Odyssée*, et Jehovah à Jupiter. C'est à Rome que cette pensée vint frapper son esprit; là elle était en quelque sorte vivante, elle semblait germer d'elle-même au milieu des ruines du cirque et des catacombes. Les martyrs de l'Eglise naissant de la persécution de Dioclétien offraient à Chateaubriand le rapprochement le plus frappant, des deux croyances. Mais avec quel sentiment poétique n'en a-t-il pas saisi les rappels! Peut-on voir rien de plus beau que le tableau d'une famille grecque et d'une famille chrétienne (I^{er} et II^e livres), rien de plus caractérisé que la peinture des Francs et de leur victoire sur les Gaulois et les Romains (VI^e livre), de plus terrible que la tempête du XVIII^e livre, de plus gracieux que Cymodocée, de plus passionné que l'épisode de Velléda, de plus frappant que la description d'Athènes, de Rome, de Jérusalem.

saïem? Nul poète ancien ni moderne ne surpasse Chateaubriand dans ses descriptions. Il réunit deux qualités précieuses et ordinairement séparées, l'exactitude la plus fidèle et l'imagination la plus brillante. Il voit d'abord un objet avec les yeux du corps, et son regard est perçant comme celui de l'aigle; puis vient l'imagination, qui répand sur les lignes sévères du dessin primitif ses plus riches couleurs.

Avant d'écrire les *Martyrs*, Chateaubriand avait voulu visiter lui-même les lieux qu'il devait peindre; il avait vu la Grèce, la Palestine (1806), et jeté sur le papier les souvenirs de son voyage. A son retour, l'Espagne et son Alhambra lui avaient fourni le plus parfait peut-être de ses ouvrages, le charmant récit intitulé : *le Dernier des Abencerages*. Puis l'histoire, la politique semblèrent absorber le poète : mais le poète domina même dans les travaux de l'historien et de l'homme d'État. « En politique, dit-il lui-même dans ses *Mémoires*, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours ou de ma brochure. » Le sentiment, l'imagination et, il faut le dire, la vanité furent toujours les seuls guides de Chateaubriand.

Tous ses ouvrages en effet laissent désirer une raison plus haute. Ils renferment des pressentiments plutôt que des idées; et ces pressentiments se mêlent et se heurtent avec mille contrastes. Lui-même disait en 1822 : « Je suis républicain par inclination, bourbonien par devoir, et monarchiste par raison. » De même il est catholique par sentiment, par point d'honneur, par souvenir pieux de son enfance et de sa mère, plutôt que par une profonde et religieuse conviction¹. Chateaubriand est attiré par l'instinct du beau vers des perspectives sans cesse nouvelles. Son génie fécond fait germer en lui mille contradictions brillantes, sans pouvoir les concilier au sein d'une vérité suprême. Il aime à la fois la monarchie et la liberté, la raison et la foi, la régularité classique et l'inspiration réveuse des temps modernes. Il hésite, il flotte dans une incertitude toujours généreuse, toujours désintéressée. Il est

1. M. Sainte-Beuve partage cette opinion, et l'appuie par des citations nombreuses. Voyez le *Constitutionnel* du 18 mars 1856.

CHAPITRE XLIII.

cat de toutes les causes malheureuses, le flatteur de toutes les fortunes, mais non l'arbitre calme et éclairé de tous les. Sa vie fut une opposition éternelle. Tous les éléments de la civilisation moderne s'agitaient confusément dans sa tête, sans qu'aucun principe souverain et créateur ait jamais pu les coordonner¹.

Le défaut se refléchit dans presque toutes ses œuvres, dont l'ensemble est souvent vicieux, tandis que les détails en sont quelquefois admirables. Les *Natchez*, par exemple, resteront comme un singulier monument de ce manque d'unité et de cohésion, joint aux inspirations les plus fécondes et les plus poétiques. Le *Génie du christianisme* est une suite de brillantes descriptions, plutôt que le développement logique d'une idée. La langue même de cet écrivain est souvent bizarre par sa magnificence. Elle vise sans cesse à l'effet et recherche les succès de détail. Si elle s'éloigne de la sécheresse de l'abstraction où était tombée la prose du dix-huitième siècle, il s'en faut bien qu'elle remonte jusqu'à la belle simplicité du dix-septième.

Chateaubriand procède de Bernardin de Saint-Pierre : il le surpasse en le surpassant par la richesse et la force de son imagination, par l'étendue et la diversité de ses connaissances ; la multiplicité des aspects sous lesquels il a senti et décrit la vie. Il a fait, avec plus de puissance et d'éclat, pour le catholicisme, ce que Bernardin avait fait pour le théisme. Au même temps il a rouvert les sources vives de la poésie, non pas par la sécheresse des imitateurs pseudo-classiques, et

Les *Mémoires d'outre-tombe*, admirés sur parole avant leur publication, n'ont pas répondu à l'attente du public. On a été surtout choqué de l'amour excessif qui s'y révèle à chaque page. « Je lis les *Mémoires d'outre-tombe*, dit un de nos plus grands écrivains, et je m'impatiente de tant de poses et de draperies.... L'âme y manque, et moi qui ai tant aimé Chateaubriand, je me désole de ne pouvoir aimer l'homme.... On ne sait pas s'il a jamais aimé quelque chose ou quelqu'un, tant son âme se fait vide avec affectation.... Et pourtant, malgré l'affectation générale du style, qui répond au caractère, malgré une recherche de fausse simplicité, malgré l'abus de l'épithète, malgré tout ce qui me déplaît dans cette œuvre, je retrouve à tout instant des beautés de forme grandes, simples, fraîches, de certaines qui sont du plus grand maître de ce siècle, et qu'aucun de nous, lire

Il mérite la double gloire d'avoir donné le signal de la révolution littéraire, et commencé la restauration morale et religieuse du dix-neuvième siècle.

Tandis que Chateaubriand, trop grand pour tenir tout entier dans son parti, trop loyal pour fermer les yeux aux vérités qui débordaient sa cause, ressemblait à bien d'autres grands écrivains qui eurent plus d'intelligence que de caractère, et plus d'imagination que d'opinions arrêtées, deux autres auteurs se chargèrent de montrer avec une inflexible logique toutes les conséquences contenues dans le principe de l'autorité pure, qui se relevait de ses ruines. Nous voulons parler du comte de Bonald et du comte Joseph de Maistre.

Louis-Gabriel-Ambroise de Bonald¹, émigré en 1791, rentré en France en 1797, fut le théoricien, sinon le philosophe, un parti opposé à la révolution. Une synthèse hardie, une allure dogmatique, d'impérieuses formules, une argumentation dont l'apparence scientifique protège en vain les plus fragiles opinions, un style ferme, sévère et presque toujours excellent, tels sont les caractères qui nous frappent dans cet écrivain. M. de Bonald est une haute intelligence servie par des paradoxes². Sa pensée, exprimée tour à tour par divers ouvrages³, se révèle tout entière dans sa *Législation primitive*, qui les résume et les complète tous.

M. de Bonald est la contradiction vivante de J.-J. Rousseau; mais en combattant ses principes, il emprunte au Genevois sa marche et ses procédés. C'est le même dogmatisme hautain, le même rigorisme dans les axiomes et les deductions. La *Législation primitive* est le *Contrat social* retourné. Rousseau avait mis la souveraineté dans le consentement

1. 1763-1840.

2. C'est à lui qu'appartient la célèbre définition de l'homme : Une intelligence servie par des organes.

3. *Théorie du pouvoir civil et religieux*, 1796, mise au pilon par le Directoire, et non réimprimée. *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, 1800. *Du divorce*, 1811. *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, 1818. *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*, 1830, etc.

CHAPITRE XXII

raire du peuple; Bonald le place, à plus juste titre, à la volonté de Dieu. Cette volonté souveraine nous est communiquée, selon lui, par le langage, qui n'est point une invention humaine, mais qui, donné par Dieu même au premier homme, avec toutes les vérités nécessaires, a été transmis de génération en génération, emportant à travers les siècles le trésor des traditions. Altérée par le péché originel, cette révélation s'est conservée dans le langage du peuple élu, dans les écritures, dont il est le dépositaire, dans l'Église, qui l'interprète.

Ces vérités renfermées dans cette tradition surnaturelle peuvent se résumer en une formule générale qui s'applique à la religion, à l'État, à la famille. Il n'y a rien de nouveau dans le ciel et sur la terre, la cause, le moyen, l'effet. En métaphysique, la cause est Dieu; le moyen, le clergé; l'effet, les hommes. En religion, la cause est l'Église; le moyen, le clergé; l'effet, les laïques. Dans l'État, la cause est le roi; le moyen, la noblesse; l'effet, le peuple. Ces trois ordres se retrouvent dans le même ordre au sein de la famille, le père, la mère, l'enfant; dans l'homme individuel, le sens, le corps. Partout se présentent ces trois termes qui ont partout entre eux le même rapport. Il faut donc établir cette proportion générale : la cause est au moyen ce que le moyen est à l'effet; ce qu'on peut, avec un peu d'habitude, considérer comme une expression algébrique : $A : B :: B : C$, dont on fait l'application à toute sorte de choses.

On devine aisément quelles conséquences théologiques et politiques l'auteur peut tirer de cette invariable formule : nous n'avons ni l'obligation ni la possibilité de les discuter ici. Il n'est pas même nécessaire d'avertir de ce qu'il y a d'arbitraire et de peu philosophique dans cette ambitieuse proportion. Les critiques de M. de Bonald ne peuvent s'empêcher d'avouer qu'en dépit de son autorité trop grande qu'il accordait à la combinaison de certaines formes de langage; qu'il pousse trop loin la recherche des analogies; qu'il y a dans son intelligence une tendance trop prononcée à dogmatiser et à tout réduire

« formule¹. » M. de Bonald lui-même a frappé modestement son ouvrage d'un jugement qui nous dispense d'être sévère. Il appelle son système « un rêve politique qui demande à prendre place parmi tant de fictions et de romans des innocents. »

Le second des deux chefs de l'école théocratique est le comte de Maistre. Ancien sénateur du Piémont, et longtemps ministre plénipotentiaire de Sardaigne à la cour de Russie, Joseph de Maistre a voué une haine mortelle à toute idée de liberté, et s'est réfugié, par haine de la révolution française, dans la théocratie la plus systématique, telle que l'antiquité inutilement rêvée les Grégoire VII et les Innocent III. Cet esprit audacieux et puissant a fait ce que de plus grands esprits n'ont pas eu le courage d'achever : il a suivi, complété, posé son propre système². Ses trois ouvrages, *les Soirées de Saint-Petersbourg*, *le Pape* et *l'Eglise gallicane*, sont des anneaux indissolubles de la même chaîne; le même principe de servitude, posé d'abord d'une manière générale et dans l'air le plus élevé de l'abstraction, se resserre progressivement, comme les cercles de *l'Enfer* de Dante, jusqu'à ce qu'il saisisse et étreigne la France. L'homme naturellement vers, la nécessité de la souffrance comme expiation, la torture et la glorification du bourreau; le despotisme soutenu d'un seul homme, le pape; son contrôle suprême et étendu sur tous les gouvernements de la terre : telles sont les idées qui dominent et se développent avec une terrible et variable uniformité dans les écrits du comte de Maistre. Mais l'idéal de la servitude ne fut plus régulièrement, plus sagement proposé. C'est Hobbes devenu catholique. Certaines pages de ces livres exhalent une odeur de sang et de supplices; toutes ont quelque chose d'amer et de repoussant³.

¹ Alfred Nettement, *Histoire de la littérature française sous la Restauration*, t. 1, p. 72.

² Voleman, *Tableau du dix-huitième siècle*, xxiii^e leçon.

³ Les passages où le style s'adoucit et prend tout à coup une grâce et une force toute nouvelle, comme par exemple l'introduction des *Soirées de Saint-Petersbourg*, page qui rappelle le commencement de certains dialogues de Platon, sont dus à la collaboration de Xavier de Maistre, frère du comte, auteur de la pathétique nouvelle du *Lepreux de la cité d'Aoste* et du *Journal d'un voyage autour de ma chambre*.

On y croit entendre le contre-coup des fureurs populaires de nos troubles civils. Une verve sombre et démocratique anime ces pamphlets du patricien, luttant avec haine contre les idées modernes, et révolutionnaire à son tour au profit d'un passé auquel lui-même ne croit plus. Joseph de Maistre est un de ces esprits d'une seule pièce, étroits et inflexibles comme une ligne droite, pleins de passion et de vigueur, qui ont plus de raisonnement que de raison, et qui, laissant de côté la variété multiple de la vérité concrète, s'attachent avec obstination à un seul principe isolé, exclusif, et le poussent éloquemment jusqu'à l'absurde. « L'écrivain, dit M. de Lamartine qui a connu particulièrement le comte de Maistre, était bien supérieur en lui au penseur, mais l'homme était très-supérieur encore au penseur et à l'écrivain. C'était une vertu antique, où plutôt une vertu rude et à grands traits de l'Ancien Testament, tel que ce Moïse de Michel-Ange, dont les formes ont encore l'empreinte du ciseau qui les a ébauchées. Sous l'homme on sent encore le rocher. Ainsi ce génie n'était que dégrossi, mais il l'était à grandes proportions. Voilà pourquoi M. de Maistre est populaire. Plus harmonieux et plus parfait, il plairait moins à la foule, qui ne regarde jamais de près. C'est un Bossuet sauvage, et un Tertullien illettré¹. »

Ainsi, dès le commencement du siècle, en face de l'école de Voltaire, épuisée et impuissante, se posait avec plus ou moins de décision le principe même du moyen âge, comme si l'esprit humain n'avait de choix qu'entre les excès ! Une femme cependant ouvrait courageusement aux lettres la route de l'avenir, et sans abdiquer l'esprit de la Révolution, elle le purifiait, l'ennoblissait par une éclatante auréole de religion et de poésie.

Madame de Staël.

Jamais peut-être l'esprit français ne se déploya d'une manière plus complète et plus admirable que dans la personne

1. *Confidences*, la Presse, 8 février 1849.

de Louise-Germaine Necker, femme du baron de Staël¹. Douée de tous les talents, accessible à toutes les idées vraies, à toutes les émotions généreuses, amie de la liberté, passionnée pour les élégances de la société et des arts, parcourant tour à tour toutes les régions de la pensée, depuis les considérations sévères de la politique et de la philosophie jusqu'aux sphères les plus brillantes de l'imagination, elle réunissait les éléments les plus divers, mais sans confusion et sans disparate. Une harmonie pleine de beauté coordonne chez elle toutes les forces de l'esprit et du cœur. Ce qui éclate dans cette heureuse nature, ce n'est pas une ou deux facultés particulières, grandes et alimentées aux dépens de toutes les autres : c'est l'être tout entier dans une noble et féconde unité. C'est bien d'elle qu'on peut dire, ce qu'elle regardait comme l'éloge suprême d'un grand écrivain, non pas : « Elle a de l'esprit, elle a de l'imagination, » mais simplement : « Elle a de l'âme ; » son talent, c'est elle-même, c'est sa vie mise à chaque instant au dehors par une expansion naturelle. Aussi sa conversation était-elle, au témoignage de tous ceux qui l'ont connue, plus admirable encore que ses écrits, parce qu'elle exprimait davantage toute sa personne. Ce don si séduisant de la parole était comme l'empreinte nationale mise sur les idées les plus diverses auxquelles s'ouvrait sa merveilleuse intelligence. Car c'est surtout en France qu'est vraie ce mot d'un des chapitres de son *Allemagne* : « L'esprit doit savoir causer. »

C'est un spectacle plein d'intérêt que le développement progressif et non interrompu de ce brillant génie, qui, parti des opinions du dix-huitième siècle, s'élève naturellement, sans effort, sans rétractation, et par le seul épanouissement de ses rares facultés, à ce que l'enthousiasme a de plus grand et le sentiment religieux de plus auguste. Tandis que la réaction monarchique de 1800 prétendait détruire l'esprit moderne sous le prétexte de l'amender, c'est au sein de la philosophie que Mme de Staël sut propager le spiritualisme sans sacrifier la cause de la liberté.

La première période de sa vie littéraire nous la montre à la fin du dix-huitième siècle environnée des derniers représentants de cette époque, des Buffon, des Thomas, des Marmontel, des Sédaine, des Raynal, dans le salon de son père, le ministre philosophe, écoutant de savantes conversations, occupée de sérieuses lectures, s'exerçant au grand art d'écrire par diverses compositions dramatiques, et révélant les tendances de sa pensée et le point de départ de ses opinions par ses *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau* (1788). Comme Chateaubriand, Germaine Necker procédait de Jean-Jacques, et le reconnaissait hautement pour son maître. L'imagination suppléait alors chez elle à l'expérience. Sa critique, déjà pleine de sens et de pensée, ne descend point encore jusque dans les derniers replis de l'âme. Elle manque de ces profonds accents qui donnèrent plus tard tant de charme à ses écrits.

• Cependant la Révolution éclate : Mlle Necker devient Mme de Staël, et en 1796 paraît le livre *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Un changement profond signale ce nouvel écrit. Ce n'est plus une jeune fille intelligente qui conjecture plutôt qu'elle ne connaît le monde, et effleure de graves questions au milieu des applaudissements d'une brillante société. C'est une femme qui a trouvé auprès d'elle et en elle-même la réalité qu'elle veut peindre. Il y a déjà des larmes dans ce livre ; c'est l'âme qui l'a dicté, mais une âme qui sait réfléchir. Les passions y sont décrites avec une profondeur qui étonne ; tout est vivant et animé ; les abstractions deviennent des portraits. Cependant l'auteur ne s'est pas encore élevée au-dessus du point de vue de l'école sensualiste. Si elle examine les passions, ce n'est pas sous le rapport du devoir, mais sous celui du bonheur.

Là se termine la première époque de la vie de Mme de Staël. Désormais les lettres ne seront plus pour elle l'expression de la sensibilité seule : elle en va faire en outre l'organe d'une haute raison. A défaut du bonheur, qu'un mariage mal assorti lui refuse, elle va aspirer au talent. « Relevons-nous, dit-elle, sous le poids de l'existence. Puisqu'on reçoit

« chercher la gloire ceux qui se seraient contentés des affections, eh bien ! il faut l'atteindre »

Comme fruit de cette résolution nouvelle, parurent coup sur coup le livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), et le roman de *Delphine*, publié un an plus tard. Le premier de ces deux ouvrages, malgré les imperfections qui devaient nécessairement résulter d'une érudition insuffisante, élevait l'auteur à la fois au-dessus de ses amis et de ses adversaires. L'idéologie des rédacteurs de la *Décade philosophique*, des Ginguené, des Cabanis, des Garat, des Tracy, des Chénier, était bien pâle auprès de cette croyance hautement spiritualiste ; et d'un autre côté, la réaction religieuse et monarchique, représentée par les écrivains du *Mercur de France* et du *Journal des Débats*, Hoffmann, Fontanes, Feletz, Geoffroy, n'avait ni cette grandeur ni cette ardente conviction. Le dogme du progrès était ici proclamé, établi. La loi suprême de la Providence, la marche de Dieu à travers le monde et l'histoire, cette manifestation continuelle et progressive du Verbe, étaient des aperçus aussi nouveaux que profonds. Chateaubriand devait publier l'année suivante son *Génie du Christianisme* : Germaine de Staël donnait le Génie de l'humanité. Le christianisme s'y trouvait sans doute à la plus belle place, mais il n'y était point seul. L'auteur renouvelait en même temps l'esprit de la critique littéraire. Son titre même disait ce qu'on avait trop ignoré jusqu'alors, ce qu'on a peut-être trop répété depuis, que, « la littérature est l'expression de la société. »

Delphine prouva que G. de Staël, pour acquérir de nouvelles qualités, ne perdait aucunement les premières. La sensibilité profonde du livre des *Passions* se retrouvait ici dans un cadre idéal et dramatique. Toutefois l'élément poétique ne s'y dégageait pas encore dans toute sa pureté. *Delphine* est un roman un peu métaphysique et, qui pis est, un roman par lettres. Au vague de certains contours, à la prédominance de la pensée et de l'intention sur la forme et sur la couleur, on reconnaît ce qui manque encore à la perfection de l'artiste. Le penseur y est plus complet : les idées religieuses

sont exprimées avec une haute éloquence ; cette voix sympathique réveille au fond des cœurs le sentiment moral, les émotions aimantes et la faculté du dévouement. Ce roman avait encore, aux yeux des contemporains, le mérite des plus transparentes personnalités. On se plaisait à reconnaître B. Constant dans le noble protestant aux manières anglaises, M. de *Lebenzei* ; Mme Necker de Saussure dans Mme *Cerlèbe*, cette femme toute dévouée à ses devoirs et à ses enfants ; l'égoïste et froidement décente Mme de *Vernon* était le portrait de Talleyrand ; enfin, sous les traits de *Delphine*, on ne pouvait méconnaître Mme de Staël elle-même, amoindrie et affaiblie toutefois dans cette image, comme elle fut bientôt après idéalisée dans *Corinne*.

Depuis le livre *De la littérature*, Mme de Staël pouvait être regardée comme le rival de Chateaubriand aussi bien par le talent que par les doctrines. Cependant *Delphine* n'était point à la hauteur d'*Atala* et de *René*. L'écrivain catholique l'emportait par l'éclat de l'imagination, comme son antagoniste par l'élévation de la pensée. La fille du protestant Necker, l'élève des brillants salons du dernier siècle, n'avait pas encore vu et compris la nature extérieure : la société était tout pour elle¹. L'Italie lui ouvrit les yeux. Un pouvoir ombrageux, qui, en persécutant Mme de Staël, fit d'elle aussi une puissance, rendit à son talent le service de la bannir. Elle partit donc à son tour pour sa conquête de l'Europe. Elle commence la troisième période de sa vie : en 1803 et 1804, elle visita une première fois l'Allemagne, qu'elle devait revoir en 1808. Elle alla ensuite en Italie (1805). La nature et l'art lui furent alors révélés : elle écrivit *Corinne*, son chef-d'œuvre, son épopée, ses *Martyrs*. « Le Capitole, le cap de Misène de *Corinne*, est aussi celui de Mme de Staël², » mais sous cette radieuse image le cœur de *Delphine* bat toujours. Des larmes coulent encore sous cette couronne de laurier ; la

1. On sait que dans son exil, quand on lui montrait le lac Léman, elle s'écriait avec regret : « O le ruisseau de la rue du Bac ! » — « Ah ! mon cher Fauriel, disait-elle un autre jour, vous avez donc encore le préjugé de la campagne ? »

2. Sainte-Beuve, *Portraits et Caractères*.

gloire n'est pour elle, on le sent avec charme, « que le deuil éclatant du bonheur. »

Cependant une grande et nouvelle douleur était venue la frapper : elle avait perdu son père, qu'elle aimait comme Mme de Sévigné avait aimé sa fille. Ce malheur donna encore à son talent quelque chose de plus profond et de plus tendre. On en retrouve le contre-coup dans le caractère de lord Nelvil. Dès lors les sentiments religieux de Mme de Staël s'assujettirent à une forme plus positive. L'amour filial agit sur elle comme sur Chateaubriand. Necker était mort chrétien, sa fille voulut être chrétienne.

Le séjour de l'Allemagne ne fut pas moins fécond que celui de l'Italie ; mais les fruits différèrent comme le sol. L'Italie avait inspiré un poème plein de pensée ; l'Allemagne fit naître une œuvre philosophique, toute parfumée, il est vrai, d'enthousiasme et de poésie. Mme de Staël recevait toutes les idées, mais elle se les assimilait toutes et les marquait de l'empreinte de son âme. Cette nouvelle conquête était aussi difficile que belle : la littérature allemande était encore pour nous un monde inconnu ; bien plus, un monde médaigné et moqué. Voltaire se bornait à souhaiter aux Allemands plus d'esprit et moins de consonnes. Mme de Staël prit une glorieuse initiative. Elle osa pénétrer la première dans cette forêt hercynienne, et non-seulement elle y entra avant tous, mais encore elle en dressa le plan avec plus de vérité que ne l'ont fait ceux qui y sont entrés à sa suite. « La plus grande partie des ouvrages écrits en France sur l'Allemagne, dit encore aujourd'hui un savant critique allemand¹, restent fort au-dessous de ce premier essai destiné à faire connaître l'Allemagne aux Français. » Déjà, dans ses œuvres précédentes, Mme de Staël avait montré toute la force de son esprit ; dans *l'Allemagne*, elle s'élève au-dessus d'elle-même en s'arrachant aux préjugés français et en renonçant au point de vue sensualiste de la philosophie du dix-huitième siècle. C'est peut-être là le plus grand service que ce généreux esprit ait rendu à la France et à la philosophie. La sphère où vivaient Goethe, Schiller,

1. Dr Mager, *Geschichte der französischen National-Litteratur*, t. II, p. 94.

Kant et Hegel, s'ouvrit à nos regards. Si l'auteur ne comprit pas toujours ces grands hommes, elle donna du moins le désir de les connaître. Ses erreurs mêmes sont moins nombreuses qu'on ne s'est plu à le dire. L'instinct du vrai et du beau chez elle (c'est encore un Allemand qui lui rend ce témoignage) suppléait à l'imperfection nécessaire des connaissances.

L'impression générale que laissent les œuvres de Mme de Staël a quelque chose de moral et de bienfaisant. Nulle part on ne sent mieux l'union intime du bien et du beau : c'est un des effets de l'harmonie puissante de ce noble génie. Elle ne prêche pas la vertu : elle l'inspire. Elle parle de littérature, et l'on se sent enflammé d'amour pour Dieu, pour la patrie, pour le genre humain. « Faire une belle ode, dit-elle, c'est rêver l'héroïsme. » Quelle poétique nouvelle pour les hommes de la fin du dix-huitième siècle que des paroles comme celles qui suivent : « Si l'on osait, dit-elle, donner des conseils au génie, dont la nature veut être le seul guide, ce ne seraient pas des conseils purement littéraires qu'on devrait lui adresser : il faudrait parler aux poètes comme à des citoyens, comme à des héros ; il faudrait leur dire : Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres ; respectez ce que vous aimez, cherchez l'immortalité dans l'amour et la divinité dans la nature ; enfin, sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître¹. »

Chateaubriand a apprécié avec une justesse qui l'honore le développement continu du grand écrivain avec lequel lui seul pouvait alors rivaliser. « On ne saurait trop déplorer, dit-il, la fin prématurée de Mme de Staël. Son talent croissait, son style s'épurait : à mesure que la jeunesse pesait moins sur sa vie, sa pensée se dégageait de son enveloppe et prenait plus d'immortalité². »

Ces deux esprits, si dignes l'un de l'autre, malgré leurs dissidences, inaugurent ensemble le mouvement intellectuel de notre époque. Les idées les plus fécondes que la littérature

1. *De l'Allemagne*, II^e partie, chap. x.

2. *Études historiques*, préface.

ait développées depuis la Restauration, nous semblent déjà contenues en germe dans leurs ouvrages. Par eux le dix-neuvième siècle a posé son programme; par eux la poésie s'affranchit des lois arbitraires de la formule; par eux commence l'insurrection contre la dernière autorité des âges précédents. Mais avec eux aussi renaissent, dans la liberté d'une forme nouvelle, les principes moraux et religieux qui doivent présider à la régénération sociale : tous deux établissent, d'une manière plutôt diverse que contraire, le spiritualisme, la loi du devoir, la souveraineté de la justice et de la raison.

Les deux caractères dominants de ces hautes intelligences, d'une part l'émotion religieuse et régénératrice, de l'autre l'indépendance littéraire, passent après eux aux plus illustres de leurs successeurs, qui semblent n'avoir pour mission que de continuer leur œuvre et d'exécuter les plans qu'ils ont tracés.

Après Chateaubriand et Mme de Staël, il faut placer parmi ceux qui, sous l'Empire, furent les initiateurs d'une génération nouvelle, un nom moins éclatant, mais vénérable à plus d'un titre, celui de Pierre-Paul Royer-Collard, que nous n'envisageons ici que comme philosophe¹.

« C'est en 1811, qu'au milieu de la plus grande gloire, et du plus complet silence de la France, dans une salle obscure du vieux collège du Plessis, devant une quarantaine de jeunes gens et quelques paisibles amateurs, avait fait sa rentrée dans le monde la philosophie du spiritualisme et du devoir, fondée sur l'activité spontanée de l'âme, sa conformité à la vérité et à la justice divine, et sa puissance interne de les comprendre et d'y satisfaire....

« Le maître qui venait annoncer cette antique nouveauté était un homme d'un âge mûr, peu connu alors, mais imposant d'aspect et de langage². Après avoir figuré dans les rangs moyens de la Révolution, dont il avait partagé les premiers

1. 1763-1848.

2. Avant Royer-Collard, Maine de Biran (1766-1824) avait commencé en France la réaction spiritualiste. C'est de lui que l'illustre professeur disait : « Il est notre maître à tous. » — Il n'a laissé que des manuscrits et des fragments.

vœux de réforme et de liberté, après avoir été courageusement mêlé aux périls de l'administration municipale sous Bailly.... il avait, pendant des années de retraite, nourri ses souvenirs et élevé sa pensée par l'étude exclusive des plus rares génies, Platon, Thucydide, Tacite, Milton, Descartes, Bossuet, Pascal. Esprit supérieur et difficile, mécontent de son siècle et se satisfaisant à peine lui-même, il ne s'était entretenu que des plus grands modèles de l'art de penser et n'avait goûté que la philosophie la plus haute d'origine et de principe, soit dans les inspirations des plus immortels penseurs, soit dans les analyses méthodiques qu'en avaient données de nos jours Th. Reid et Dugald Stewart, avec cette droiture morale et ce bon sens si dignes de commenter le génie¹. »

L'enseignement de Royer-Collard à la Faculté des lettres de Paris ne dura que deux ans et demi, mais laissa après lui une trace ineffaçable. Le professeur se renferma dans l'étude d'une seule question, celle de l'*origine des idées*. C'était là, pour le moment, le point décisif. Si la sensation était convaincue d'impuissance à expliquer toutes nos idées, si l'observation venait à montrer d'une part l'activité libre et spontanée de l'âme, de l'autre la présence dans notre entendement des notions de durée nécessaire, de cause, de substances, etc., c'en était fait du système de Locke et de Condillac, la France allait enfin rentrer dans la carrière si glorieusement ouverte par Descartes, par Malebranche, par Leibnitz.

Les travaux du vénérable professeur embrassèrent deux objets bien distincts, « l'analyse du fait de perception, l'histoire et la critique des opinions des philosophes modernes sur ce fait. Deux méthodes présidèrent à ces deux recherches : l'une qui peut et qui doit être appliquée à l'étude de tout fait humain, l'autre qui peut et qui doit l'être à la critique de toute doctrine philosophique ; en un mot une méthode scientifique et une méthode historique. C'est dans ces deux méthodes conséquentes l'une à l'autre, qu'est tout l'esprit de philosophie de M. Royer-Collard. C'est par ces deux méthodes que son enseignement a créé une école et produit un mo-

1. Villemain, *Revue des Deux-Mondes* 1^{er} mai

vement qui lui a survécu, et qui aura, nous l'espérons, de longues conséquences¹. »

CHAPITRE XLIV.

LA RESTAURATION; L'ALLEMAGNE ET L'ANGLETERRE.

Double but que poursuit la littérature. — Écoles classique et romantique en Allemagne. — Goethe et Schiller; caractères généraux de la littérature allemande. — Mouvement romantique en Angleterre; Walter Scott, les lakists; Byron.

Double but que poursuit la littérature.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'écrire l'histoire d'une littérature contemporaine. Comment apprécier un mouvement d'idées qui n'a pas terminé son évolution? Comment juger des hommes qui, pour la plupart, vivent encore, et n'ont peut-être pas dit le dernier mot de leur talent? La critique qui veut s'élancer au-dessus de la polémique capricieuse du feuilleton et aspire à la gravité de l'histoire, a besoin qu'un certain éloignement établisse la perspective et donne à chaque objet sa véritable grandeur. Nous prions donc le lecteur de n'attendre de nous qu'une revue rapide des noms les plus célèbres, qu'une indication sommaire de l'esprit général de la dernière époque de notre littérature, et de vouloir bien redoubler d'indulgence pour un travail où les erreurs sont presque inévitables.

La France poursuit sous la Restauration le double but que nous avons cru devoir assigner aux efforts de notre âge : d'une part rétablir sur des bases nouvelles les principes branlés par le siècle précédent; de l'autre renverser la der-

¹ Th. Jouffroy, *Oeuvres complètes de Th. Reid*, avec les Fragments de M. Royer-Collard et une Introduction de l'éditeur, t. III, p. 312.

nière autorité qui eût échappé à l'émancipation générale, celle des règles de convention en littérature. Ces deux objets, d'une importance si inégale, qui semblaient isolés et indépendants l'un de l'autre, sinon contraires, étaient cependant enchaînés par une étroite logique. La même source devait faire naître une philosophie religieuse et une poésie : ces deux rayons devaient jaillir du même foyer ; or, ce principe commun, c'est, au dix-neuvième siècle, le culte du vrai, en soi, reconnu librement et interprété par la raison, dans la mesure de ses forces.

Cette œuvre était la continuation et le développement de celle du dix-huitième siècle. Seulement notre époque affirmait positivement ce que l'époque précédente avait dit sous la forme négative. L'une avait repoussé toute doctrine transmise sans examen, l'autre aspirait à la vérité reconnue et prouvée.

Cette tendance vers ce qui est vrai en soi s'est manifestée d'une manière plus ou moins obscure dans tous les ordres de phénomènes de la société que nous étudions. Elle s'est produite en politique dans l'école *doctrinaire*, qui proclame la souveraineté de la raison et le droit de la capacité, abstraction faite de la naissance ; en littérature, dans l'école *romantique*, dont la partie raisonnable professe le culte universel du beau, sans égard pour les usages et les modèles du passé ; en philosophie, par l'école *éclectique*, vouée à la recherche impartiale de la vérité au milieu des doctrines de tous les systèmes.

Cette même tendance, pervertie et mal comprise, a donné naissance aux erreurs dont nous avons été les témoins : elle a produit en politique le dogme de la souveraineté arbitraire du nombre, sans égard à celle de la raison ; en littérature le culte grossier du réel, au détriment de l'idéal ; en philosophie le panthéisme de la matière, au lieu de l'adoration du Dieu infini.

Le conflit de ces erreurs avec les vérités qu'elles entravent, le choc de ces vérités contre le passé qu'elles corrigent, ont causé la fermentation tumultueuse qui tourmente la période contemporaine, et dont la littérature n'a présenté que trop de preuves.

Il nous suffit ici d'avoir signalé la correspondance logique des trois ordres de faits où domine le même principe. C'est seulement dans la littérature que nous devons en chercher les développements.

Nous pensons que l'histoire des lettres françaises devra considérer les quinze années de la Restauration comme une belle et féconde période. Non qu'elle puisse s'égaliser à ces autres époques d'unité et d'harmonie où toutes les forces d'une nation, où le monde social tout entier dirigé par une seule impulsion entraîne autour de lui les arts comme une brillante et paisible atmosphère : tel avait été en France le treizième siècle, tel fut le dix-septième, époques d'organisation accomplie, étapes heureuses où se repose la pensée. Le dix-neuvième siècle ressemblerait plutôt au seizième, sauf toutes les restrictions que comportent certaines analogies. C'est un âge d'activité, de mélanges violents, de fermentations redoutables. Au point de vue de la poésie, il y a discordance entre l'idée puissante, mais confuse, et la forme indécise encore qu'elle s'efforce de trouver. C'est alors que l'expression s'isole et cherche à vivre de sa propre substance : alors se forment des *ptéiades* qui cultivent la langue, la versification pour elles-mêmes : on proclame, sans bien l'entendre, la *théorie de l'art pour l'art* ; alors Ronsard veut créer de toutes pièces une poésie nouvelle ; alors Joachim du Bellay lance d'ambitieux manifestes : il propose d'abandonner la vieille verve gauloise pour se jeter dans l'imitation d'une littérature étrangère. Au seizième comme au dix-neuvième siècle le résultat est le même : créer une littérature qui représente la société contemporaine. Le moyen est semblable : arracher la poésie à ses vieilles habitudes. Seulement, au seizième siècle, il s'agissait de rompre avec le moyen âge : les novateurs montrèrent pour modèles l'Italie, avec l'antiquité qu'elle avait reconquise. De nos jours, il fallait répudier les fausses imitations classiques : les novateurs nous ont présenté l'Allemagne, avec le moyen âge qu'elle avait conservé ou rajeuni. C'est souvent en changeant de servitude qu'on fait l'apprentissage de la liberté.

Il faut peu s'effrayer de ces engouements passagers que

CHAPITRE XLIV.

inspirent ainsi des arts qui ne sont pas les nôtres. Tous ces modes brillent à la surface, elles enrichissent, elles embellissent quelquefois nos productions, mais sous ce luxe éphémère, il toujours immortel le vieil esprit français. Marot revit dans Ronsard; Dubartas; c'est lui qui brille dans la *Satire Ménippée*; on retrouve dans Durand, Passerat, Chrestien, en attendant qu'il y ait Voltaire.

École classique et romantique en Allemagne.

Un grand mouvement littéraire et philosophique avait agité l'Allemagne et en Angleterre la fin du dix-huitième siècle et les débuts du dix-neuvième. Déjà, sous l'Empire, Goethe et Staël avait appelé de ce côté l'attention de la France. Les événements politiques qui amenèrent la Restauration et la défaite des armées ennemies en deçà du Rhin et de la Meuse introduisirent chez nous les littératures du Nord. La mode s'en mêla : les livres de Berlin et de Londres furent accueillis avec empressement dans certains salons de Paris, et ces salons étaient ceux des vainqueurs; l'esprit de parti favorisait une idée utile et juste. On nous permettra de nous arrêter quelques instants à esquisser le caractère de cette école littéraire, qui a exercé sur la plupart de nos écrivains une influence si décisive.

La première moitié du dix-huitième siècle en Allemagne avait été toute française : l'éclat de Louis XIV et de ses poètes avait fasciné l'Europe. Les petites cours germaniques s'efforçaient d'imiter de leur mieux la splendeur du grand roi : mais elles l'imitaient sans goût et avec l'exagération d'une demi-savante qui veut ressembler à l'élégance. Dans ses fêtes, le duc de Saxe prenait lui-même et donnait à sa cour des costumes et des rôles mythologiques. On y voyait figurer, non dans les ballets de Versailles, Apollon, Vénus, et les Hamadryades. Les réfugiés français, bannis par la révocation de l'édit de Nantes, augmentèrent l'influence de la

mœurs françaises. C'est par un Français que fut élevé Frédéric le Grand. Son règne fut celui de Voltaire et du goût français. Il y eut une académie française à Berlin ; la langue et la littérature nationales étaient également dédaignées.

Dans ces circonstances, la poésie allemande crut n'avoir rien de mieux à faire que d'être aussi française qu'elle pouvait. Gottsched, comme poète et comme critique, fut le chef et le dictateur de cette école. Sans imagination, doué d'une triste fécondité, il borna sa gloire à imiter faiblement nos chefs-d'œuvre, et à établir les formes extérieures de nos compositions comme les lois essentielles et inviolables du goût.

Mais le génie de l'Allemagne était doué d'une originalité trop vivace pour disparaître ainsi sous les caprices d'une mode étrangère. Les relations politiques hâtèrent son réveil : la fatale guerre de Sept ans éloigna la Prusse de la France et la rapprocha de l'Angleterre, avec laquelle son vieil esprit teutonique avait conservé de secrètes sympathies. Ce ne fut pas en vain que la voix puissante de Shakspeare, les sombres et emphatiques plaintes d'Young, et même les nuageuses poésies du faux Ossian vinrent évoquer le sentiment profond et rêveur des races du Nord. Alors reparurent, dans de précieuses quoique incorrectes éditions, les chants des *Minnesinger*, ces troubadours allemands du treizième siècle, et le vieux poème chevaleresque de *Perceval* répété jadis en allemand par Wolfram d'Eschenbach.

L'homme qui rendait ainsi la vieille Allemagne à elle-même, était le Suisse Bodmer, professeur à Zurich, et adversaire déclaré de Gottsched. Il s'était construit au pied des Alpes une villa simple et rustique où se réunissait une société de jeunes gens pleins d'avenir. C'est dans ce Ferney modeste du patriarche des lettres germaniques que se rencontraient Haller, poète et savant du premier ordre, dont la capacité universelle faisait déjà honneur à la Suisse, sa patrie ; le jeune Klopstock, qui méditait sa douce et sublime mais un peu fatigante *Messiad*e, et Wieland, l'antithèse vivante de Klopstock, le Voltaire allemand, autant qu'un Allemand peut être un Voltaire. Là, on lisait ensemble les poètes anglais ;

CHAPITRE XLIV.

ad se préparait à traduire Shakspeare; Bodmer mettait en circulation le *Paradis perdu* de Milton; il publiait, de concert avec Breitinger et ses jeunes amis, une feuille périodique sous le nom de *Spektator* d'Addison, intitulée *le Peintre*; et battait en brèche la citadelle classique de Goethe, qui ripostait aussi par un journal. Les débats s'élevèrent entre les deux écoles: les esprits se passionnèrent, les questions littéraires préoccupaient vivement le public. Un auxiliaire puissant vint faire triompher la cause que soutenait Bodmer. Lessing fut sous ce rapport le Diderot d'Allemagne: comme l'écrivain français, il voulut bannir de la littérature toute pompe ambitieuse, mais il en bannit en même temps l'idéal, il tomba dans l'affectation du naturel, la prosaïsme: la plupart de ses pièces ne sont que la transcription des choses réelles, le procès-verbal de la nature, et d'en être le tableau vivant et expressif. Toutefois son *sermon sur la superstition* contient une foule de vues originales sinon toutes nouvelles; et lorsque, s'élevant au principe même de l'imagination, il traça hardiment le rôle de la poésie en opposition avec celui de la peinture, dans son admirable *Laocoon*, il fit un cri d'admiration à toute la jeune Allemagne. « Avec une allégresse, dit Goethe, nous saluâmes ce rayon lumineux: un penseur de premier ordre fit tout à coup jaillir une clarté des nuages. Il faut avoir tout le feu de la jeunesse pour représenter l'effet que produisit sur nous le *Laocoon* de Lessing. » En même temps, un homme, dont le nom est aussi respectable comme celui de l'art, porta le coup mortel au culte de l'antiquité en éclairant le véritable. Winckelmann regardait les œuvres du ciseau grec avec une intelligence d'amour, et initiait ses compatriotes à la poésie par le culte de la sculpture. Quel enthousiasme pour la pureté classique! quelle adoration de la forme! quelle fécondité du paganisme dans ces belles pages où il commente l'admirable groupe de Laocoon, ou bien le chef-d'œuvre plus pur encore de l'Apollon du Belvédère! L'école de Lessing était vaincue sur son propre terrain: l'Allemagne était plus classique que les pâles imitateurs de la

Goethe et Schiller; caractères généraux de la littérature allemande.

La littérature allemande présente ce spectacle, moins rare qu'on ne pense, d'une nation chez qui la critique précède et enfante le génie. Les hommes illustres dont nous avons parlé avaient été l'avant-garde de la grande armée germanique : Schiller et Goethe en furent à eux seuls le corps de bataille. Avec eux, la poésie allemande se montre dans sa perfection, et réalise complètement l'idéal que lui avait tracé d'avance sa large critique. Tout précepte factice, toute loi de convention est ici renversée : ces protestants poétiques ont brisé pour jamais le joug de la tradition. Mais le génie ne sera pas pour cela sans règle. Chaque œuvre porte en elle-même les lois organiques de son développement : ce sont, comme Montesquieu l'a dit des lois en général, *les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses*. Si, par exemple, ils se rient du fameux précepte des *trois unités*, c'est qu'ils sondent plus profondément encore la racine des choses, pour saisir le principe vrai dont est né ce précepte. « On n'a rien compris, dit Goethe au fondement de cette loi. La loi d'ensemble (*das Fassliche*) est le principe ; et les trois unités ne valent qu'autant qu'elles l'atteignent. Quand elles deviennent un obstacle à l'ensemble, c'est une folie de les vouloir observer. Les Grecs eux-mêmes, de qui vient cette règle, ne l'ont pas toujours suivie : dans le *Phaéton* d'Euripide et dans d'autres pièces, il y avait changement de lieu : ils aiment donc mieux exposer parfaitement leur sujet que de respecter aveuglément une loi peu essentielle en elle-même. Les pièces de Shakspeare pèchent autant qu'il est possible contre l'unité de temps et de lieu ; mais elles sont pleines d'ensemble : rien n'est plus facile à saisir, à embrasser ; et c'est pour cela qu'elles auront trouvé grâce même devant les Grecs. Les poètes français ont cherché à obéir exactement à la loi des trois unités, mais ils pèchent contre la loi d'ensemble, puisqu'ils n'exposent pas un sujet dramatique par le drame, mais par le récit¹. »

1. Eckermann's *Gespräche mit Goethe*. B. I S. 201.

La création poétique est donc libre, mais responsable. Aussitôt, comme si la fécondité était la récompense de la justesse, voici le théâtre allemand qui se remplit de caractères vrais et vivants. La scène s'élargit sous leurs pas pour qu'ils s'y développent à l'aise : l'histoire avec ses grandes proportions et ses terribles enseignements peut désormais y prendre place. J'y retrouve la guerre de Trente ans dans ses plus frappantes figures (*Wallenstein*) : j'entends le tumulte des camps, le désordre d'une armée fanatique et indisciplinée ; voici des paysans, des recrues, des vivandières, des soldats. L'illusion est au comble, l'enthousiasme éclate parmi les spectateurs. Ailleurs, c'est la vie féodale dans toute sa sauvage et héroïque indépendance : j'admire le vieux *Götz* à la main de fer, dernier débris d'une époque qui meurt, mourant lui-même dans son château en ruine. Je vois la liberté des Pays-Bas périr sur l'échafaud d'*Egmont* : j'entends le frémissement sourd de tout un peuple qui gronde, menace et tremble. Ici c'est le chant des montagnards de la Suisse (*Guillaume Tell*) : voici le beau lac des Quatre-Cantons, et ces rochers sauvages, asile d'une austère et patriotique probité. La liberté renaît sans emphase, sans lieux communs, et, par un art infini, le héros du drame c'est une nation. La vie morale a retrouvé sa place au théâtre. Les hommes ne sont plus d'une seule pièce, décidément bons ou mauvais, selon les exigences d'une action de vingt-quatre heures. Ils sont inconséquents sur la scène comme dans la vie : ils doutent, ils hésitent, ils se démentent. Le temps est un élément essentiel de la vérité dramatique : l'action, n'étant plus contrainte d'économiser sordidement les heures, s'arrête quelquefois, comme chez les Grecs, pour donner le loisir de bien goûter une situation. Certains moments lyriques viennent, comme des *points d'orgue* habilement placés, font entendre au spectateur la musique de l'âme, et diffèrent les jouissances de la curiosité au profit de celles du sentiment.

En effet, ce drame nouveau, ou plutôt renouvelé, qui semble tout donner au naturel, accorde plus encore à l'idéal. Les détails, qui sont la vérité de l'histoire, a dit un habile criti-

que¹, en sont aussi la poésie. Ici l'école allemande professe en principe de la plus haute portée, et qui semble emprunté aux méditations les plus profondes de ses philosophes, c'est celui de la beauté universelle de la vie, de l'identité du beau avec l'être. « Nos esthétiques, dit Goethe, parlent beaucoup de sujets poétiques ou antipoétiques : au fond, il n'y a pas de sujet qui n'ait sa poésie ; c'est au poète à savoir l'y trouver. » Ce grand homme, incapable d'une partialité étroite, reconnaît le mérite de la *raison*, qui fait le fond de la poésie française : il le propose pour modèle à ses compatriotes, mais il réserve néanmoins les droits imprescriptibles de l'imagination. Les Français ne songent point, dit-il, que la fantaisie a ses propres lois, auxquelles la raison n'a rien à voir. Le domaine de l'imagination serait bien borné, si elle ne pouvait évoquer à la vie les choses qui seront toujours problématiques pour la raison². »

Schiller et Goethe se partagent cet empire de la nouvelle poésie et en représentent supérieurement les deux principales puissances ; l'un, lyrique et passionné, répand son âme sur tous les objets qu'il touche : chez lui, toute composition, épopée ou drame, n'est toujours qu'une de ses nobles idées, qui emprunte au monde extérieur sa forme et sa parure. Il est poète surtout par le cœur, par la force avec laquelle il s'élance et vous entraîne. Goethe est surtout épique : il peint sans doute les passions avec une admirable vérité, mais il les domine ; comme le dieu des mers dans Virgile, il lève au-dessus des vagues irritées son front sublime de calme. La personnalité de Goethe est si vaste, qu'on n'en aperçoit pas les bords ; elle embrasse toutes les formes de la vie, et paraît se confondre avec elles. Goethe devient tour à tour contemporain de tous les âges, il ressuscite avec bonheur la fatalité des tragiques grecs ou la brillante beauté d'Hélène, aussi bien que l'enthousiasme guerrier et les pieuses terreurs du moyen âge. Il laisse son âme passer successivement par toutes les transformations. Chacune de ses pièces est un nou-

1. M. Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*.

2. Eckermann, *Gespräche*, B. 1, S. 366

aperçu de l'histoire et du monde, c'est une tente sous laquelle le poète a séjourné une nuit. *Faust* seul, cette œuvre grande, si complexe, si incompréhensible dans son ensemble, si admirable dans ses détails, est le travail de tout un homme, le tableau complet de sa pensée.

Goethe aime la nature plus encore que l'histoire; il la contemple avec respect, avec passion : il l'étudie non en philosophe, mais presque en adorateur¹. Il veut tout savoir, tout connaître de ce qui a rapport aux sciences physiques, non par curiosité, mais par amour. Un panthéisme ardent, un sentiment d'unité universelle semble former le fond de sa croyance. C'est lui qui, à la vue du lac de Lucerne, conçut le sujet de *William Tell*; c'est lui qui recueillit pour Schiller et lui traduisit fidèlement toutes les couleurs locales qui, dans cette tragédie, contrastent d'une manière si étonnante avec le faire habituel du poète de Marbach². Cette passion de la nature, si vive dans un poète, porte pourtant avec elle un danger : elle semble avoir raconté sa propre destinée dans sa ballade du *Pêcheur*. Un pauvre homme s'assied sur le bord d'un fleuve un soir d'été, et tout en jetant sa ligne, il contemple avec une joie claire et limpide qui vient baigner doucement ses pensées. La nymphe de ce fleuve l'invite à s'y plonger; elle lui raconte les délices de l'onde pendant la chaleur, le plaisir que le soleil trouve à se rafraîchir dans la mer, le calme du fleuve quand ses rayons se reposent et s'endorment au sein des nuages; enfin, le pêcheur, attiré, séduit, entraîné, s'avance vers la nymphe, et disparaît pour toujours³. Goethe aussi a été entraîné, absorbé par la contemplation de la nature. L'homme qui paraît quelquefois dans la froide impartialité du conteur. Lui-même se prend à soupirer pour ces joies naïves de l'âme qu'il a échangées, l'imprudent docteur Faust, pour les plus hautes intuitions de la pensée. « O nature, s'écrie-t-il,

¹ Eckermann's *Gespräche*, B. I, S. 305.

² « Schiller n'avait pas ce coup d'œil qui saisit la nature. Ce qu'il y a de local et de suisse dans son *Tell*, c'est moi qui le lui ai raconté (*ich habe erzählt*). Mais il avait un si merveilleux esprit, que, même d'après moi, il pouvait faire quelque chose qui eût sa réalité. » Eckermann's *Gespräche*, B. I, S. 305.

³ Ballade IV, *der Fischer*. — Städel, *Allemagne*, chap. xiii.

« Je ne suis-je un homme devant toi, rien qu'un homme ! Cela vaudrait alors la peine d'exister. » C'est le *Moïse* de M. Alfred de Vigny :

Hélas ! je suis, seigneur, puissant et solitaire :
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Son amour pour la forme, pour la beauté plastique, l'accompagna jusqu'à son dernier soupir. Sa dernière parole fut pour demander qu'on laissât entrer la lumière : *Dass mehr Licht hereinkomme !* Vingt-sept ans plus tôt Schiller était mort en prononçant aussi une parole expressive. Ses amis lui demandant comment il se trouvait : « Toujours mieux, » répondit-il, toujours plus tranquille. » Ces deux illustres amis connaient de loin à la France, comme la plus précieuse de leurs leçons, un exemple devenu rare pour elle : la poésie, chez eux, n'était pas un rôle, encore moins un métier ; c'était la disposition sérieuse et profonde de leur âme : elle ne les quittait qu'avec la vie.

De ces deux influences, celle qui dut agir sur la littérature française avec le plus d'énergie fut naturellement celle de Schiller. Les Français ne s'oublient pas volontiers eux-mêmes dans leurs œuvres ; ils marquent ordinairement leurs écrits du cachet de leur personne. En Allemagne même elle sembla prévaloir. Goethe paraît avoir prononcé le jugement de la plupart de nos poètes contemporains, quand il disait des poètes : « Ce qui manque au plus grand nombre de nos jeunes poètes, c'est que leur disposition, leur état personnel (*Subjectivität*) n'ont rien de remarquable, et qu'ils ne savent pas trouver dans le monde extérieur (*im Objectiven*) la matière de leurs chants. Tout au plus en trouvent-ils une qui leur ressemble ; mais qu'ils choisissent un sujet pour lui-même et à cause de ses qualités poétiques, quand même il ne serait pas l'expression de leur manière d'être personnelle, c'est à moi il ne faut pas même penser¹. » Lord Byron, au dire du même critique, est encore de l'école de Schiller ; mais il lui

¹. Eckermann's *Gespräche*, B. I, S. 409.

est supérieur pour la connaissance du monde. Quand il a eu plus d'admirateurs que de véritables disciples, nous, l'homme qui, sans atteindre à son admirable lité, nous semble, dans la poésie lyrique, reproduire chose de son amour pour la forme, pour la beauté, poète pour lequel Goethe lui-même professait la plus haute estime, c'est M. Victor Hugo.

Si nous cherchions en Allemagne autre chose que les principales sources du courant d'idées qui vint bientôt à la France, nous devrions nous arrêter longtemps sur des ouvrages célèbres à juste titre. Il ne suffirait pas de citer comme nous le faisons ici, la jeune pléiade des Gœttingue, disciples et adorateurs du génie de Herder pour qui, dans le lieu de leurs réunions, ils consacraient un fauteuil d'honneur. L'un d'entre eux, Bürger, est connu même parmi nous, par ses *Ballades* pleines de vieilles veilles terribles. Hoffmann l'est plus encore par ses *fantastiques*, et Musæus par ses *Légendes*. Le tragique donna à ses personnages toute la vaporeuse imagination des songes. De tels ouvrages concoururent à jeter hors du réel l'imagination jusque-là si sobre de nos poètes. Nos frères Schlegel prétendirent renouveler l'empire de la poésie, et, pour détruire nos préjugés français, lancèrent contre nous bien des préjugés germaniques. Ils nous rendirent le service de nous faire réfléchir sur nos admirations et de nous faire plus penser, comme l'a très-bien dit Goethe, d'un ouvrage fait par un homme de talent dont on ne partage pas les opinions. Tieck, l'un des adeptes de leur école, poète et romancier fécond, admirable critique, a été l'historien de la littérature, le rénovateur du moyen âge, et n'a pas peu contribué à répandre l'amour et l'intelligence de cette poésie. Dans un autre genre, nous ne sommes pas moins redevables à Herder, l'un des esprits les plus originaux de l'Allemagne, un homme d'un savoir immense, tour à tour philosophe, poète, théologien, philologue, critique, antiquaire, traducteur. On ne peut douter que malgré tous leurs ouvrages, ses *Idées sur la philosophie de l'histoire* n'aient eu sur nous une grande influence. Enfin Niebuhr, renouve

érudition immense des attaques déjà tentées contre la foi
 égale à l'histoire traditionnelle de Rome, a opéré une vé-
 ritable révolution dans le domaine de la science, et ouvert à
 l'histoire conjecturale, dont il est le fondateur, une carrière
 qui ne se fermera pas.

Maintenant, nous élevant au-dessus des détails que nous
 avons à peine effleurés, nous cherchons à résumer en quel-
 ques mots les caractères dominants de la littérature alle-
 mande, nous trouvons qu'elle reproduit la physionomie du
 peuple qui l'a créée. Comme lui, elle aime à séparer la
 pensée de l'action; elle se réfugie dans le domaine des idées
 et renonce volontiers au gouvernement des choses pour con-
 server la liberté de la méditation : de là sa hardiesse et sa
 indépendance, de là aussi cette absence du contre-poids salutaire
 de la réalité. L'action irrite les opinions, la méditation les
 calme : de là cette haute impartialité du génie allemand qui
 exclut rien, mais cherche à concilier tous les contrastes au
 sein des plus vastes systèmes. Les hommes se rapprochent
 pour agir; ils s'isolent pour penser : les Allemands ont peu
 de tact et le goût de la société. Leur tact est moins délicat;
 ils craignent moins le ridicule : leurs écrits ont plus d'origi-
 nalité et d'indépendance. Ils atteignent de plus hautes vérités;
 ils tombent plus souvent dans l'erreur. On ne va ni vite ni
 loin quand on marche tous ensemble; mais quand on marche
 seul, on risque plus de s'égarer. Le divorce entre la pensée et
 la vie réelle laisse à celle-ci toute sa cordialité naïve et par-
 ticulièrement vulgaire; de là, cette bonhomie nationale, cette franchise
 un peu rude, mais toujours sincère; de là cet attachement
 à ces vieux souvenirs de la patrie, au moyen âge, qui en est
 le berceau, et qu'on aime par le cœur, lors même que la rai-
 son le repousse. L'Allemagne est religieuse, mais mystique.
 Elle admet la foi, mais à condition que la foi ne gênera point
 sa seule et chère liberté : c'est toujours la patrie de Luther.
 Mêlée de tous ces contrastes, la littérature allemande est à
 la fois rêveuse et passionnée, sublime et bourgeoise, savan-
 tement naïve et laborieusement populaire. Avec toute la sévé-
 rité de la littérature d'Athènes, elle n'en a pas la simplicité : elle
 semble plutôt à celle d'Alexandrie.

Il n'est peut-être pas un de ces caractères qui ne soit traire à ceux de la France. C'est dire d'avance que la tentative d'acclimater chez nous cette plante du Nord à grande partie échouer. Mais elle pouvait, elle devait : sairement — et cela seul est un service immense — produire dans notre littérature un ébranlement des vieux préjugés nous engager, par l'émulation, à redevenir vraiment français, comme nos voisins étaient redevenus Allemands. Elle nous encouragea à secouer le joug de la *formule* règle vaine établie par l'usage et qui ne repose point sur la raison. Or, c'est là, nous l'avons dit, le but où semblerait diriger toutes les forces vives de notre siècle.

Mouvement romantique en Angleterre; Walter Scott et les lakists; Byron.

L'Allemagne, avant d'envahir la France, s'adjoignit l'Angleterre et l'entraîna à sa suite.

A l'aspect de la résurrection du génie germanique la Grande-Bretagne sentit s'ébranler son vieux sang longtemps engourdi dans ses veines. Elle se ressouvenant du grand siècle d'Élisabeth, se reprit à adorer son Shakspeare, à relire ses vieilles ballades, remises au jour par l'abbé Percy. Walter Scott, le chantre national de l'Écosse, aussi le chantre du moyen âge, *le dernier des ménestrels*, il fit revivre

Le haubert et l'écu, l'écharpe et le cimier,
La fée et le géant, le nain et l'écuyer ¹.

Prosateur, il créa le roman historique : il enseigna par exemple quel charme la peinture des événements et des mœurs du passé pouvait rendre aux combinaisons de la fiction romanesque, à la peinture abstraite et générale des passions et des caractères.

De tous les rôles de la poésie moderne, Walter :

¹. « Shield and lance, and brand, and plume, and
Fay, giant, dragon, squire, and dwarf. »

le plus brillant, le plus populaire, le moins difficile être, s'il était jamais facile d'avoir du génie. A un siècle anxieux du passé et inquiet d'un mystérieux avenir, ce fut le poète qui le rendit : il berça les angoisses du cœur par ses vers pleins d'intérêt. Du reste, il ne s'élève point dans les hautes régions de la pensée : jamais il ne nous enflamme par l'enthousiasme et ne nous attendrit par le pathétique. Il écrit pour la masse du public et s'abstient sagement de toute passion exceptionnelle, de tout sentiment auquel la majorité des hommes pourrait demeurer étrangère. Content d'inspirer à ses lecteurs les affections qu'un homme bon, brave, généreux, éprouve naturellement dans les circonstances ordinaires de la vie, il n'essaye pas même de faire naître en eux cette exaltation qui dédaigne les choses du monde, ni cette profonde mélancolie qui désenchante des plaisirs.

Cet élan vers l'idéal, qui donnait à la muse allemande tant de puissance et de charme, se retrouva en Angleterre dans les poètes des lacs (*lakists*)¹, chez Wordsworth, Coleridge, Southey, et Wilson. Coleridge avait fréquenté les universités allemandes ; il passait, en Angleterre, pour le seul homme qui comprenait parfaitement Kant et Fichte. Il avait traduit plusieurs œuvres de Schiller. Wordsworth semblait réaliser l'idée que la poésie aime à se faire du poète inspiré. Il regardait la poésie comme une religion, une espèce de platonisme chrétien fondé sur l'harmonie morale de l'univers. Pour lui et ses confrères, toute la nature était vivante, l'Océan avait une voix qui parlait en secret à la leur. « La cataracte retenue les poursuivait comme une passion ; le rocher élevé, la montagne, la forêt sombre et profonde, leurs couleurs et leurs formes étaient pour eux un désir, un sentiment et un mystère². » A cette inspiration panthéistique, qui était celle

qui fut nommée parce que les principaux poètes qui la composaient avaient habité les lacs de Westmoreland et de Cumberland.

« The sounding cataract

Haunted me like a passion ; the tall rock,
The mountain, and the deep and gloomy wood,
Their colours and their forms, were then to me
An appetite, a feeling and a love. »

Wordsworth, *Tintern Abbey*.

de Goëthe, et que nous retrouvons si souvent en France chez les poètes contemporains, se joignit chez les *lakists*, comme conséquence naturelle, une certaine affectation de simplicité dans le choix des sujets. Pour eux aussi, comme pour le poète allemand, il n'est pas de matière étrangère à la poésie. Les héros qu'ils chantent, les circonstances où ils les placent n'ont rien qui s'éloigne de la classe la plus commune. Ils cherchent dans l'expression les nuances les plus familières et fuient au besoin la phraséologie réputée poétique. Si quelque chose manque à l'école des lacs, c'est l'énergie dans la passion, la netteté et la précision dans le dessin. Les *lakists* sont des poètes passifs, des échos mélodieux de la nature, qu'ils répètent sans réagir sur elle.

Tout autre est le caractère de Byron. Il est poète surtout par ses émotions personnelles, mais ces émotions sont celles de tout un siècle. Si le jour où les peuples détruisent et le jour d'imprudente confiance et de funeste ivresse, le lendemain est un jour de tristesse et d'effroi, quand, jetant les yeux sur les croyances et les institutions de leurs pères, ils n'aperçoivent plus que des ruines, et au delà un vide affreux. Alors, pareils à ces morts que Jean-Paul réveille dans leurs tombeaux et qui cherchent en vain le Christ dans un désert, les peuples, dépossédés de leur foi, se replient sur eux-mêmes avec un sombre désespoir. Ils demandent à tout l'univers ce Dieu qu'ils ont perdu, ils le cherchent avec nous dans la nature impassible, qu'ils animent de leur propre vie, qu'ils échauffent de leur amour. Tel fut l'état général des esprits vers la fin du dix-huitième siècle et le commencement du nôtre. Schiller, dans ses *Brigands*, Goëthe surtout, dans son *Werther* en furent un jour la puissante expression. Goëthe, l'artiste philosophe, qui a conscience de tout ce qu'il fait, nous déclare lui-même que « *Werther* fut une étincelle prise sur une mine fortement chargée : c'était l'expression du malaise général ; l'explosion fut donc rapide et terrible. » Mais ces deux grands poètes ne firent que traverser la région des orages et s'élevèrent bientôt dans le temple serein de la sagesse. Ils devinrent, comme disait Schiller mourant, toujours mieux, toujours plus tranquilles. Byron resta et mourut dans

la tempête : ce fut là son élément. Dans tous les sujets, sous vingt noms divers, sous les traits de *Childe-Harold*, du *Corsaire*, de *Lara*, de *Manfred*, c'est toujours lui-même, toujours la même souffrance qu'il nous présente. Son œuvre tout entière ressemble à un de ces drames primitifs d'Eschyle, qui ne sont que l'expression d'une seule idée, d'un seul sentiment, d'une seule situation, et qui excitent toutefois dans l'âme une émotion toujours croissante, qui vous retiennent frappé de stupeur, à la vue de ces formes majestueuses, de ces proportions gigantesques que le poète sait prêter à la nature humaine. C'est Prométhée sur le Caucase, sanglant et enchaîné, immobile, mais terrible. Le vide de l'âme, le tourment d'une vie sans but, d'une activité sans objet, telle était la maladie de l'époque : Byron eut, dans son esprit et dans son cœur, les mêmes souffrances. Des émotions générales de ses contemporains, sa destinée avait fait pour lui des émotions personnelles. Pour qu'il sentît mieux ce vide de l'esprit, elle lui avait donné une vaste intelligence ; pour qu'il souffrît davantage de ce vide du cœur, elle lui avait donné un cœur aimant. Puis, comme à dessein et par un jeu cruel, arrachant la vérité à cette intelligence, enlevant tout digne objet à ce cœur passionné, elle l'avait condamné à rouler éternellement sur lui-même, à se nourrir de sa propre substance, à être ainsi l'image la plus vraie et la plus infortunée de ce siècle qu'il devait peindre. Aussi l'impiété et même l'ironie de Byron ont-elles un caractère bien différent de celles de nos encyclopédistes. Elles laissent percer une émotion vive et douloureuse, une poétique aspiration vers une vérité inconnue mais adorée. Byron, incrédule par l'esprit, est profondément religieux par le cœur.

Nous venons de reconnaître, sans entrer encore en France, les principaux caractères de la littérature française sous la Restauration ; nous pouvons les résumer en quelques mots : insurrection contre les lois arbitraires et quelquefois légitimes de la poétique ; besoin douloureux d'une croyance ; retour vers le moyen âge, époque de la foi ancienne ; amour passionné de la nature, où quelques-uns espèrent trouver une foi nouvelle. C'est en France maintenant que nous allons étudier les mêmes tendances.

CHAPITRE XLV.

RENAISSANCE DE LA POÉSIE.

Esprit littéraire de la Restauration. — La Muse française; l'opposition. — Premières odes de M. Victor Hugo; M. de Lamartine. — Casimir Delavigne; Béranger.

Esprit littéraire de la Restauration.

Les premières années de la Restauration furent aussi peu favorables à la littérature que l'avait été l'époque impériale. Les intérêts politiques, l'établissement du régime constitutionnel absorbaient toutes les forces des intelligences. Rien ne semblait présager à la poésie une régénération prochaine. Les partis politiques, divisés sur tout le reste, ne s'entendaient que dans leur attachement superstitieux aux anciennes formes littéraires. Les royalistes y voyaient une autorité, une tradition; la littérature de Louis XIV leur semblait le complément de sa monarchie. Les libéraux s'y attachaient en souvenir de Voltaire. Ils aimaient dans cette littérature l'instrument de leur victoire et le garant de la liberté.

Cependant les circonstances, plus fortes que les préjugés, préparaient un changement dans les lettres. Les grands écrivains dont nous avons parlé dans notre avant-dernier chapitre, Chateaubriand et Mme de Staël, continuaient leur glorieuse carrière. Persécutés par Napoléon, leur talent semblait triompher de sa chute. Les salons élégants leur pardonnaient facilement leurs hérésies littéraires en faveur de leurs hostilités contre l'*usurpateur* et de leurs tendances religieuses. La piété était chez plusieurs un besoin, chez beaucoup une mode. On se fit catholique sous la restauration de Louis XVIII, comme les Anglais s'étaient faits libertins sous celle de Charles II, par réaction politique. La monarchie légitime cherchait des droits dans le passé; la littérature y trouva des

pirations. Les études historiques se réveillèrent. Le moyen fut l'objet d'un culte nouveau, qui eut même plus d'une sa superstition et ses travers. On fit des maisons de campagne et des meubles gothiques. Marchangy croyait marcher les traces de Chateaubriand en écrivant la *Gaule poétique* *Tristan le voyageur*. M. le vicomte d'Arlincourt commença à composer des romans historiques avec un style qui, au merci, n'appartient qu'à lui.

La muse française: l'opposition.

Bientôt il se forma, dans les boudoirs aristocratiques, une petite société d'élite, une espèce d'*hôtel de Rambouillet*, où l'art à huis clos, cherchant dans la poésie un privilège plus, rêvant une chevalerie dorée, un joli moyen âge de velaines, de pages et de marraines, un christianisme de pelles et d'ermites¹. » Cette élégante coterie commença à se constituer à l'état de public : « Maintenant, disait l'un des plus brillants écrivains, la popularité n'est plus distribuée par la populace ; elle vient de la seule source qui puisse imprimer un caractère d'immortalité ainsi que d'universalité du suffrage de ce petit nombre d'esprits délicats.... qui représentent moralement les peuples civilisés². » Les littéraires étrangères trouvaient dans cette société le plus favorable accueil. On y goûtait particulièrement Walter Scott. Outre l'admiration légitime que devait inspirer un grand talent, on trouvait une sympathie secrète pour les opinions de l'écrivain. « Nous aimons à retrouver chez lui, disait encore une critique³, nos ancêtres avec leurs préjugés, souvent ridicules et si salutaires, comme avec leurs beaux panaches sur leurs bonnes cuirasses. »

Ce recueil périodique intitulé la *Muse française* servit de centre et de tribune à ce petit monde littéraire. Là, toute

M. Sainte-Beuve a décrit d'une manière charmante ce premier cénacle en 1824, dans un de ses articles sur M. V. Hugo.

V. Hugo, dans la *Muse française*, t. I, p. 33. (Il n'avait alors que vingt ans.)

Muse française, t. I, p. 34.

pièce de vers était sûre d'être reçue avec enthousiasme, pourvu qu'elle fût écrite par une main amie ; mais on avait surtout un faible pour la poésie sentimentale. André Chénier avait fait *le Jeune malade*, qui est un chef-d'œuvre : on s'empara de cette veine et l'on fit successivement *la Jeune malade*, *la Sœur malade*, *la Jeune fille malade*, *la Mère mourante*, etc. ; et la critique bienveillante trouvait que ces diverses élégies, « malgré l'uniformité apparente du sujet, n'avaient entre elles que la ressemblance du talent¹. » A la fin pourtant *la Muse* elle-même se fâcha, toute muse qu'elle était, quand elle vit arriver *l'Enfant malade* ; elle affirma « qu'à partir de ce jour l'exploitation des agonies était interdite pour longtemps au commerce poétique. » Un de ses critiques osa même provoquer, « pour la clôture définitive de toutes les poésies pharmaceutiques, la publication d'une élégie intitulée : *l'Oncle à la mode de Bretagne en pleine convalescence*². »

Toutefois, plusieurs des pièces publiées dans *la Muse française* sont déjà signées de noms illustres. On y trouve par exemple, les V. Hugo, les Alfred de Vigny, les Émile Deschamps ; « des femmes même, à qui les hommes ont pardonné leur gloire (Mme Desbordes-Valmore, Mme Tastu, Mme Sophie Gay), et de jeunes *Corinnes*, ajoute l'avant-propos galant, qui ont déjà besoin du même pardon (Mlle Delphine Gay). »

La critique littéraire se ressentait un peu de cette complaisance parfumée des salons. Un docte académicien, voulant juger les poésies de l'auteur que nous venons de nommer en dernier lieu, commençait son examen par l'épigraphe : *O matre pulchra filia pulchrior*, qu'il demandait permission « de ne pas expliquer à la jeune muse, bien sûr qu'il la ferait rougir. » Un autre rédacteur, un noble comte, trouvait que le principal reproche qu'on dût faire à l'auteur de *l'École des vieillards*, c'était de ne pas connaître les usages du grand monde. Il est vrai que M. Casimir Delavigne avait composé les *Messéniennes*.

1. *Muse française*, t. II, p. 348.

2. Un poète d'athénée vient presque de réaliser ce programme, nous avons entendu annoncer, dans une séance académique, *la Convalescence d'un enfant*.

Au milieu des légers travers inévitables dans une telle société, la pensée sérieuse et morale du siècle ne laissait pas de se faire jour. « C'est à fortifier le souffle divin, à ranimer la flamme céleste, que tendent aujourd'hui tous les esprits vraiment supérieurs, » écrivait un critique¹. « Une génération nouvelle de littérateurs, disait un autre, cherche à rassembler dans un même foyer les rayons séparés de nos saintes croyances². » Presque tous, il est vrai, entendaient par cette régénération le rétablissement pur et simple de l'autorité monarchique et sacerdotale. C'était alors l'opinion de V. Hugo, l'*enfant sublime*³, qui venait de publier ses premières *Odes*; de Lamartine, qui se révélait à la France par ses premières *Méditations*; de Lamennais, qui écrivait l'*Essai sur l'indifférence*, et pour qui, selon l'expression de V. Hugo, la gloire était une mission; enfin, c'est ainsi que semblait penser alors le chef glorieux de toute cette école littéraire, celui « sous l'étendard duquel il faut marcher en morale comme en poésie, en religion comme en politique, si l'on veut aller droit et loin⁴, » l'illustre Chateaubriand.

Les doctrines littéraires de la *Muse française* préludaient aux tentatives de réforme qui firent bientôt après tant de bruit. On n'acceptait pas franchement le nom de *romantiques*⁵; on déclarait même, et avec raison, qu'on en ignorait profondément le sens; mais on attaquait, avec non moins de justice, les poètes imitateurs; on se permettait même de sourire de Baour-Lormian, « le plus doux des hommes, » qui, par la verdeur de ses diatribes, n'en avait pas moins mérité le surnom de *classique tonnant*. M. V. Hugo escarmouchait avec des épigrammes. Il comparait la poésie pseudo-classique à la jument que Roland, dans sa folie, voulait échanger contre un

1. M. V. Hugo, *Muse française*, t. I, p. 93.

2. M. Soumet, *ibid.*, t. II, p. 472.

3. Ainsi l'avait appelé Chateaubriand dans une note du *Conservateur*.

4. *Muse française*, t. II, p. 354.

5. Mme de Staël avait la première, en France, prononcé le mot *romantique*. Elle désignait ainsi la poésie « dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. » On sait que ces chants avaient eu pour premier organe les langues néo-latines qu'on appelait *romanes*, et les poèmes écrits en ces langues et nommés pour cette raison *romans*.

jeune cheval : le paladin avouait qu'elle était morte, mais, ajoutait-il, c'est là son unique défaut. Ch. Nodier décochait de spirituelles malices à l'adresse des adorateurs de la périphrase mythologique ; il poursuivait *Phœbé jusque sur son char d'argent*, condamnait l'*Aurore tout en pleurs*, et gardait rancune au *vieillard qui tient dans ses mains le sablier des années*. M. Guiraud, dans un style plus grave, conviait la critique à proclamer, « non pas de nouvelles doctrines, mais les principes éternels du vrai et du beau, fondés sur les plus anciens livres du monde, la Bible et l'*Iliade*. » Il saisissait avec netteté le lien qui doit unir une réforme morale et une renaissance littéraire. « Nous ne doutons pas, disait-il, que notre littérature ne se ressente poétiquement de cette vie nouvelle qui anime notre société. » Toutes ces doctrines étaient admises avec plus ou moins d'hésitation et de réserve par les rédacteurs de la *Muse*. Tel voulait qu'on s'en tint « au goût des Racine et des Boileau ; » tel frappait Goethe et Byron d'anathème ; un autre voulait qu'on se gardât des exagérations, et conseillait prudemment un juste milieu entre les excès contraires ; malheureusement il oubliait de dire avec précision où il le plaçait. En un mot, les disciples de la jeune école de 1825 étaient plutôt unis par des tendances que par des idées ; leurs opinions communes appartenaient moins à l'art qu'à la politique et à la religion.

A côté du parti représenté en littérature par ce cercle aristocratique, se trouvait l'opinion libérale avec ses mille nuances, depuis les restes des vieux républicains masqués en constitutionnels, jusqu'aux doctrinaires, en passant par les impérialistes. Ceci n'était point un parti ; c'était une opposition d'autant plus nombreuse qu'elle était moins uniforme, et, se grossissant peu à peu, elle tendait à devenir la majorité de la nation. En littérature elle n'avait point donné naissance à une école, mais elle avait aussi ses sympathies et ses inspirations ; elle se rattachait plus ou moins intimement aux traditions de Voltaire, elle sentait les douleurs et les hontes de l'invasion étrangère, et célébrait les triomphes de l'Empire comme une consolation et une vengeance. Elle produisit ses poètes, comme le parti contraire, et plus tard même elle lui enleva les siens :

côté se trouvaient alors, sans parler de Chateaubriand que nous avons étudié plus haut, MM. Victor Hugo et Lamartine, de l'autre étaient Casimir Delavigne et Béranger. Les deux camps possédaient aussi leurs illustres chefs; ici, par exemple, était l'abbé de Lamennais, et là Louis Courier. Une noble et féconde idée planait sur ces deux divisions; d'un côté la religion, de l'autre la politique. Nous devons maintenant faire connaître avec quelques détails les ouvrages de ces écrivains qui coïncident avec l'époque que nous étudions.

Œuvres d'odes de M. Victor Hugo; M. de Lamartine

Nous avons déjà nommé et cité plusieurs fois le poète dont le parti religieux et monarchique protégeait et défendait les débuts. M. V. Hugo¹ avait vingt ans quand il publia son premier volume d'*Odes* (1822), et vingt-quatre quand parurent les *Odes et Ballades* (1824). Mais plusieurs pièces du premier recueil furent écrites à quinze et à seize ans. Ces poésies, qu'on louerait davantage si l'auteur avait fait oublier depuis, annonçaient un talent hors du commun. On y trouve déjà l'éclat de l'imagination, le trait hardi et surtout l'instinct du contraste; mais tout cela dans des proportions relativement étroites : qualités et défauts y sont encore en germe. On ne sent pas dans les *Odes* cette ample haleine à qui une seule inspiration suffira pour soutenir et remplir toute une pièce; on y chercherait en vain ces perspectives qui se déroulent avec une simplicité autour d'une idée dominante. Chaque pièce semble composée de parties rapportées, faites soigneusement l'une à l'autre et sondées avec intelligence : le talent est dans l'exécution plutôt que dans la conception. Les *Odes* sont les poèmes du parti royaliste. L'antithèse, cette perfide

¹ En 1802, à Besançon. Œuvres avant 1830 : *Odes et Ballades*; les *Œuvres complètes* (1829); les *Feuilles d'automne* (écrites en 1830, publiées en 1831); les *Œuvres complètes* (1823) et *Bag Jang il* (1826); le *Dernier jour d'un condamné* (1829); les drames *Cromwell* (1827), *Hernani* et *Marion Delorme* (1831).

beauté qui a séduit trop souvent le poète, s'y montre déjà, mais en miniature. Elle arrive, sous forme de trait final, au dernier vers de la strophe, comme chez J. B. Rousseau, quoique avec plus d'éclat. Elle grandira dans les ouvrages suivants de M. V. Hugo; elle passera des mots dans la pensée; alors une seule antithèse constituera une ode (*les Deux îles; Ce qu'on entend sur la montagne*); et dans son théâtre une seule antithèse encore produira des rôles, des pièces entières (*Hernani, Triboulet, Lucrèce Borgia*, etc.). Du reste, la phrase des *Odes* est nette, académique, correcte dans ses contours; nous avons entendu d'estimables lecteurs, qui préfèrent les vers à la poésie, dire que M. V. Hugo n'a jamais rien fait de mieux.

Les rédacteurs de la *Muse française*, les uns trop faibles, les autres trop jeunes encore, accusaient plutôt qu'ils ne satisfaisaient un besoin moral du pays. Cependant l'année 1820 avait révélé à la France un poète qui, sans système, sans coquetterie, par l'expression simple de ses sentiments, par son inspiration largement chrétienne, par la hardiesse toute spontanée de son langage, devait atteindre, dans l'élégie et dans l'ode, le véritable caractère de la poésie française. M. de Lamartine¹ venait de publier ses premières *Méditations*.

Ce livre n'était pas un de ces exercices littéraires par lesquels un jeune homme continue, en entrant dans le monde, les travaux et les succès du collège. L'auteur avait trente ans; il connaissait par expérience les orages de l'âme, et c'est avec son cœur qu'il avait composé ses vers. Cela même en constituait l'originalité. Notre langue allait avoir enfin un poète lyrique dont la vie et les œuvres ne fussent pas deux choses distinctes, et chez qui toute création de l'esprit eût été d'abord un sentiment réel.

En effet, on saisit avec charme, dans les *Confidences* un peu trop discrètes que le poète vient de faire au public², la racine

1. Né en 1790, à Mâcon.

2. Il ne faut pas prendre à la lettre les renseignements contenus dans les charmants récits intitulés *Confidences* et *Raphaël*. M. de Lamartine, en confiant ses aveux au feuilleton-roman, a trop souvent jugé à propos de lui parler son langage.

alités et même des défauts qu'on avait remarqués dans
vrages.

d'une famille noble et attachée aux traditions monar-
es, élevé dans un collège de jésuites, Alphonse de La-
ie se trouvait, au début de sa carrière, en harmonie
es opinions d'un parti nombreux et puissant. Son édu-
religieuse et séquestrée le disposait à être poète autre-
qu'on ne l'était alors. Il ne pouvait goûter « la poésie
matérialiste et toute sonore de la fin du dix-huitième
et de l'Empire, celle de Delille et de Fontanes¹. » Tout
même les passions de la jeunesse, prenait une teinte
use et mystique. Il trouva dans l'amour « le sérieux,
ousiasme, la prière, la piété intérieure, les larmes qui
le cœur sans l'amollir. » Cependant l'orthodoxie du
homme recélait déjà des germes menaçants. Rousseau
nardin de Saint-Pierre sont les deux génies qui planent
on berceau. Sa mère, élevée avec les enfants du duc
ans par Mme de Genlis, « devait transporter aux siens
aditions de son enfance. » L'éducation du jeune poète
me éducation philosophique de seconde main, une édu-
philosophique corrigée et attendrie par la maternité². »
fut une influence bien puissante sur le talent de La-
ie que cette direction exclusive d'une mère, d'une
e. On en trouve la trace dans chaque page de ses écrits.
éducation, nous dit-il, était toute dans les yeux plus
ins sereins, dans le sourire plus ou moins ouvert de ma
... Je lisais à travers ses yeux, je sentais à travers ses
ssions, j'aimais à travers son amour. Elle me traduisait
nature, sentiment, sensations, pensées³. » Du reste,
discipline pour former ce jeune esprit, nulle règle pré-
t austère; on lui donne l'instinct, mais non la science
n. Placé quelques jours dans une pension de Lyon, il
ut supporter le joug du règlement et s'échappe. Chez les
es même, malgré les douces et maternelles câlineries de
irection, il n'aspire qu'à la maison des champs où s'est

Alphonse de Lamartine, ch. XLVIII.

Idem, ch. XLV.

Confidences; *Presse*, 6 janvier 1849.

écoulée son enfance. S'il étudie l'antiquité, c'est au hasard et sans ordre; dans son premier voyage d'Italie il emporte sous son bras les historiens, les poètes, les descripteurs de Rome; il va s'asseoir sur les ruines du Forum ou du Colysée. Poètes, peintres, historiens, grands hommes, tout passe confusément devant lui. *Ce fut son meilleur cours d'histoire*¹. La solide et sévère raison des auteurs anciens, ce pain des forts, a peu de goût pour cette bouche délicate : « Il s'en exhale pour lui une odeur que je ne sais quelle odeur de prison, d'ennui et de contrainte. Même parmi les modernes, il n'aime pas ceux dont le bon sens exquis et fin semble le reflet naturel de l'esprit national; il ne peut souffrir les fables de la Fontaine. Les auteurs qu'il se ravissent dès son enfance, c'est Fénelon, c'est Bernardin de Saint-Pierre, les plus tendres, les moins disciplinés de nos grands écrivains. Il se passionne pour les poètes italiens, anglais, allemands; il se laisse séduire, comme Napoléon, par l'habile mensonge de Mac-Pherson, et chérit Ossian, ce poète du vague, ce brouillard de l'imagination, cette plainte inarticulée des mers du Nord.... » — « Ossian, dit-il, est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs, et qui a laissé le plus de taches sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis². » Sa religion même tend dès lors à s'affranchir des liens d'un symbole positif. Il se abandonne à l'impulsion puissante, mais un peu vague, de Mme de Staël, « le génie qui éblouissait le plus sa jeunesse³. » Mais son maître le plus écouté, celui dont la voix remua le plus son jeune cœur, ce fut cette glorieuse nature des Alpes et de l'Italie, ces belles montagnes, ces sources fraîches, ces mers azurées, cette voûte immense des cieux, cette image sublime de l'infini. Nul n'en a mieux compris les splendeurs, les soupirs, les murmures, le solennel silence; nul n'a mieux senti le souffle du Créateur à travers tous les phénomènes de l'univers.

Le livre des *Méditations*, c'étaient tous ces sentiments, ces

1. *Confidences*, 16 janvier 1849.

2. *Ibidem*, 14 janvier 1849. Voyez au même endroit le récit charmant d'un premier amour dont Ossian fut l'innocent lien.

3. *Ibidem*, 6 février.

ces ces émotions, tous ces défauts même d'une noble et généreuse intelligence. Leur plus grand charme consistait dans l'accent de vérité qu'on n'y pouvait méconnaître, dans ce son de voix qui va au cœur parce qu'il vient du cœur. En même temps cette sympathique parole exprimait les vérités dont la société sentait le plus vif besoin ; elle proclamait, sans parler au nom d'une Église, la providence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Jamais poète n'avait mieux pratiqué que M. de Lamartine ce conseil de Mme de Staël : « Cherchez la Divinité dans la nature et l'infini dans l'amour. » Pour lui toute la nature exhalait la prière avec l'haléine de ses brises et le parfum de ses fleurs. C'est aux saintes ténèbres d'un temple qu'il confiait le nom d'*Elvire*, c'est à l'amour qu'il demandait la preuve de l'immortalité. La délicieuse élégie du *Lac* renfermait, dans un cadre simple, un mélange des plus hautes pensées et des sentiments les plus tendres. Le poète des *Méditations* se reposait encore sur la terre, mais son regard s'élevait déjà au ciel. La poésie n'était plus ici un vain jeu d'esprit ; elle semblait revenue à la dignité de ses anciens jours, et se faisait l'organe des plus saintes doctrines, l'apôtre de la religion universelle. M. de Lamartine continuait Jean-Jacques et Bernardin avec quelque chose de plus tendre, de plus féminin, de plus gracieux et en même temps de plus chrétien : il complétait leur poésie par la suave mélodie de ses vers. Pour caractériser ce langage nouveau, plus séduisant qu'irréprochable, plus éclatant que pur, c'est à lui-même qu'il faut emprunter des paroles : « Quels demi-jours, quelles teintes, quels accents, dit-il en parlant du style d'un autre lui-même, mais quelles caresses de mots qu'on se sentait passer sur le front, comme ces haleines que la mère souffle en se jouant sur le front de son enfant qui sourit ! Et quels bercements voluptueux de paroles à demi-voix et de phrases rêveuses et balbutiantes qui semblent vous envelopper de rayons, de murmures, de parfums, de calme, et vous conduire insensiblement, par l'assoupissement des syllabes, au repos de l'esprit, au sommeil de l'âme ! »

C'est bien là en effet l'impression que produit ce livre charmant ; il endort les douleurs terrestres dans un doux rêve d'infini. Il ressemble à ces instruments qui, avec quelques sons mélancoliques et toujours les mêmes, vous surprennent des larmes. « Les poètes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans le cœur, et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un peuple¹. »

Le succès des *Méditations* fut tel qu'on devait l'attendre. Le vrai public les accueillit comme il avait reçu vingt ans auparavant le *Génie du Christianisme*. L'ancienne littérature, la poésie de recettes et de procédés vit avec douleur un jeune homme qui n'était pas sans talent se perdre loin de la droite voie des Michaud et des Luce de Lancival².

Trois ans après (1823), M. de Lamartine publia ses *Nouvelles méditations poétiques*, et à la fin de la période où s'arrête cette histoire, en 1830, les *Harmonies poétiques et religieuses*. Ce dernier recueil présente un caractère nouveau. L'inspiration y est plus large, plus hardiment religieuse. L'auteur a moins de souci encore des beautés de détail ; la poésie est dans l'ensemble : elle coule à pleins bords avec de magnifiques développements. On sent que le poète est sûr de lui-même ; il a conquis son public : il peut s'imposer à lui

1. *Confidences*, 25 janvier.

2. Le poète raconte avec une aimable malice la manière dont son manuscrit des *Méditations* fut reçu, c'est-à-dire refusé, par un estimable éditeur, qui lui-même avait fait beaucoup de vers et passait pour poète : « Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte restait ouverte. Il fallut entrer. Le visage de M. D.... était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir, et cherchant mon volume enfoui sous plusieurs piles de papier : « J'ai lu vos vers, monsieur, me dit-il ; ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché de nos poètes. On ne sait pas où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie. Elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage ; il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés, qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille. Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes. Voilà des poètes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un, si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise. Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume ; et je vous rendrais un mauvais service en le publiant à mes frais. » Raphaël, cxxviii.

Avec toute sa pensée. Ici plus de passion mondaine : l'élan religieux et philosophique suffit pour nous entraîner. Les *Harmonies* sont de véritables hymnes, pleins d'enthousiasme et de grandeur. Le monde extérieur y apparaît sans doute et même avec un admirable éclat, mais il s'y montre tout rempli, tout pénétré de Dieu. On dirait qu'enveloppant la nature dans un des plis de son aile d'archange, le poète l'emporte aux pieds du Créateur toute frémissante de joie et de beauté.

C'est dans les *Harmonies* que M. de Lamartine nous semble avoir atteint à l'apogée de son talent, entre les charmes encore timides des *Méditations* et les rêves nonchalants et souvent monstrueux de la *Chute d'un ange* (1838). Non que dans ce dernier ouvrage même, et surtout dans *Jocelyn* (1836) qui l'a précédé, l'auteur n'ait acquis des qualités nouvelles, telles que le pathétique du récit, la richesse de la description, l'expression des sentiments simples et des détails poétiques de la vie vulgaire ; mais nous pensons que ces qualités sont moins originales, moins spontanées, moins puissantes chez M. de Lamartine que les dons qu'il possédait dans ses premiers poèmes, et qu'en voulant enrichir son génie, il en a souvent altéré la candeur.

Dieu merci ! le temps n'est pas encore venu de juger comme une chose terminée et complète l'œuvre de M. de Lamartine. Telle qu'elle est, à l'époque où nous nous arrêtons, elle nous présente tous les caractères d'une heureuse improvisation, une facilité, une abondance inépuisable, une inspiration lyrique du premier ordre. Avec cela, elle manque de concentration et par conséquent de force. C'est un large fleuve qui se répand à l'aise dans une plaine fleurie, non un torrent impétueux qui bondit et s'élance. M. de Lamartine n'a rien de sobre, rien d'attique : il ne possède pas ce goût parfait, qui n'est autre chose qu'une exquise raison transportée dans l'art d'écrire. Son style brille des plus chatoyantes couleurs ; il laisse désirer souvent plus de netteté dans le dessin. Il a quelque chose d'indécis et de fuyant dans les contours, je ne sais quoi de féminin dans la pose, une langueur qui est un défaut, sans doute, mais qui peut facilement devenir une né-

gligence : c'est la *morbidezza* italienne, nuance délicate entre la maladie et la grâce.

Casimir Delavigne; Béranger.

Aux deux poètes dont s'honorait le parti royaliste et religieux l'opinion libérale en opposait deux autres qui balançaient alors leur gloire. En face de la poésie de *cavalier*¹ de M. Victor Hugo, s'élevait la poésie de *tête ronde* de Casimir Delavigne²; et, chose remarquable, ces deux poètes, si différents depuis, avaient à leurs débuts quelque ressemblance. Casimir Delavigne était dès lors ce qu'il resta toujours, un très-habile écrivain, un versificateur excellent : du reste, peu d'invention, peu d'élan, point d'initiative. Ses compositions les plus heureuses n'ont jamais l'air d'avoir été créées d'une seule haleine. On devine l'industrie patiente qui en a soudé toutes les pièces. Les beautés de son style sont des souvenirs ou des imitations; elles semblent importées d'ailleurs et greffées sur une idée qui leur est étrangère. Ses compositions destinées au théâtre sont des chefs-d'œuvre d'habileté, de patience, d'esprit, plutôt que de poésie dramatique. Leur série est un curieux thermomètre pour qui veut mesurer les variations du goût public et le progrès des idées romantiques dans la masse des spectateurs. Son œuvre la plus spontanée, les *Messéniennes*, obtint un succès brillant (1818). Après le long silence de l'Empire, c'était chose si douce d'entendre la liberté politique s'exprimer en beaux vers! Et puis l'inspiration des *Messéniennes* était elle-même vraiment poétique. Le poète chantait les douleurs de l'invasion, les vieilles gloires de la patrie, les souvenirs de la Grèce libre, les espérances de la Grèce ressuscitée. Ici les sentiments du public dispensaient le poète d'inventer : il lui suffisait d'écrire ce que l'on pensait

1. C'est ainsi que M. V. Hugo lui-même désigne avec justice ses premières odes par allusion à l'un des deux partis de la Restauration de Charles X.

2. Né en 1794 au Havre; mort en 1843. — Œuvres avant 1830 : les *Messéniennes*, élégies; les tragédies intitulées : les *Vépres siciliennes* (1819), la *Paria* (1821); Marino Faliero (1823); les comédies suivantes : les *Comédiens* (1820) et l'*École des vieillards* (1823).

autour de lui. Or, Casimir Delavigne a toujours excellé à couvrir de brillants détails des idées peu originales : c'est ce qu'il fit dans les *Messéniennes*. De là l'enthousiasme passager qui les accueillit. Tout le monde aima ces poésies, qui n'étaient que les idées de tout le monde : de là aussi leur médiocrité durable. Elles sont, comme les premières *Odes* de M. V. Hugo, l'œuvre d'un rhétoricien très-distingué.

Au contraire, le génie de Béranger¹ était doué d'une originalité frappante. « Mes chansons, c'est moi, » dit-il avec raison. Il est vrai que c'est aussi la peuple, avec ses souvenirs, ses sentiments, ses instincts, même ses préjugés et ses faiblesses; « le peuple, dit-il encore, c'est ma muse. A chaque événement je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma règle de conduite. » Béranger était peuple lui-même, *ainsi que ses amours*; ses plus doux souvenirs le reportaient à des plaisirs simples, à des souffrances qui devenaient elles-mêmes des plaisirs, à *ce grenier où l'on est si bien à vingt ans*, aux pieds de cette *Lisette qui seule a le droit de sourire quand il lui dit : Je suis indépendant*. Tandis qu'on voyait

Carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor de sang français,

lui ne savait qu'aimer sa patrie; il se proclamait vilain, et très-vilain. Cette union intime d'un homme et d'un peuple donne à l'œuvre qui l'exprime toute la puissance d'une opinion commune et toute la vivacité d'une impression individuelle. Béranger est le plus français, comme aussi le plus achevé de nos poètes contemporains. Il est national comme le furent Rabelais, Montaigne, Rénier, Molière, la Fontaine. Il a comme eux ce bon sens exquis, cette malice bourgeoise ennemie de toute enflure et de toute fausse grandeur.

¹. Pierre-Jean de Béranger est né à Paris, le 19 août 1780. Il a publié cinq recueils de chansons : le premier à la fin de 1815, le second à la fin de 1821, le troisième en 1825, le quatrième en 1828, le dernier, précédé d'une exhortation et instructive préface, en 1833.

Comme pour nos anciens trouvères qui chantaient eux-mêmes leurs poèmes, l'instinct de la foule est pour Béranger une poétique vivante qui ne lui permet pas de s'égarer. C'est elle qui l'a forcé « de renoncer à la pompe des mots, » c'est-à-dire d'être simple et vrai, même dans la grandeur. « Le peuple n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût, soit ! mais par là même il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement, pour captiver son attention. » C'est elle encore qui l'a habitué « à résumer ses idées en de petites compositions variées et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. » Béranger appelle modestement cela « mettre de la poésie en dessous ; » mais il ne dissimule pas que c'était la méthode de la Fontaine. C'est aussi l'heureux privilège du *chansonnier*, parmi nos poètes contemporains. Mieux que tous il sait donner à chacune de ses pièces cette unité vitale qui fait sortir tous les détails de la conception primitive. Il n'est pas une de ses chansons qui n'ait pour centre une idée vraie, ingénieuse, touchante, dont chaque couplet est un rayonnement. L'expression naturelle de cette unité, c'est le refrain, espèce de pivot autour duquel tournent tous les détails. Le refrain est pour Béranger ce qu'est le sonnet pour Pétrarque, une forme non inventée sans doute, mais conquise et appropriée à la nature de ses conceptions. C'est une espèce de rime d'idées, qui enchaîne les choses, comme la rime ordinaire enchaîne les sons.

Grâce à sa vocation de poète populaire, Béranger devenait donc un poète éminemment artiste. Il nous l'a dit plus haut, il avait observé le peuple, et cette étude l'avait convaincu qu'il est possible, qu'il est nécessaire de faire descendre dans les rangs les plus humbles de la société les trésors de l'imagination et de la pensée. Il osa donc franchir les bornes tracées par Collé, Panard et Désaugiers ; il laissa en arrière les *procureurs avides* et la *barque à Caron*. « C'est dans le style le plus grave que le peuple veut qu'on lui parle de ses regrets et de ses espérances. » La chanson dut s'agrandir avec le rôle des masses qui la répètent. « s'élever à la hauteur des impres-

ens de joie et de tristesse que les triomphes ou les désastres
 produisaient sur la classe la plus nombreuse. » C'est ce que
 la muse de Béranger; véritablement démocratique, elle en-
 oblit le peuple en l'exprimant; elle lui parla une langue
 igne de ses destinées futures, et lui reconnut, comme pré-
 de ou comme complément de ses autres droits, son droit à
 la poésie. Plusieurs des chansons patriotiques de notre poète,
 un grand nombre de ses chansons morales sont de véritables
 odes. L'antiquité n'a rien de plus beau que *Mon âme, le Dieu*
des bonnes gens, le Cinq mai, La Bonne vieille, Mon habit,
 valent en grâce touchante certaines odes célèbres d'Horace;
 aucune littérature n'a rien de comparable à cette foule de
 galins couplets politiques, dont on peut apprécier diverse-
 ment la tendance, mais non l'inimitable perfection. Cet élan
 trique, cette délicatesse de sentiment, cette verve d'esprit,
 Béranger a su les rendre populaires et les graver dans la mé-
 moire des artisans de nos villes, de manière à pouvoir, seul
 tous nos poètes, se passer au besoin du secours de la presse.

Béranger s'était dignement préparé à cette tâche. Des tra-
 vaux sérieux, de longues études de style avaient plus que
 comblé les lacunes de son éducation d'enfant. Plusieurs de ses
 premiers essais sont dans le genre noble. M. Sainte-Benve-
 ne, comme les ayant sous les yeux, une *Méditation* datée
 de 1802 et empreinte d'une haute gravité religieuse, deux
 sylles qui renferment des détails dignes des œuvres connues
 au public. Enfin le poète méditait une épopée, *Clovis*, et
 exerçait ainsi à prendre le ton héroïque du *Vieux drapeau*
 et de la *Sainte alliance des peuples*. Il cultivait la langue poé-
 tique avec un soin extrême. « Tu es un homme de style, »
 disait-il au milieu de ses premiers travaux. Aussi acquit-il
 promptement cette précision savante, cette irréprochable pu-
 reté qui semble n'être plus de notre âge, et qu'on dirait vo-
 lontiers toute grecque, toute attique, si elle n'était en même
 temps toute française. Béranger lui-même semble avoir con-
 science de cette parenté de son génie avec le génie antique :

En va n faut-il qu'on me traduise Homère;
 Oui, je sus Grec; Pythagore a raison.
 Sous Périclès j'eus Athènes pour mère.

Il résolvait d'avance par son exemple le problème des innovations littéraires dont on allait bientôt faire tant de bruit. « Non, disait-il, les Latins et les Grecs mêmes ne doivent pas être des modèles; ce sont des flambeaux. » D'un autre côté il chantait :

Redoutons l'anglomanie :
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher des règles de goût.

Aussi, quand une jeune école eut levé l'étendard de l'indépendance, Béranger « applaudit, mais en blâmant un peu ¹. »

Il est un dernier point de vue sous lequel nous ne pourrions louer sans restriction notre poète populaire : un assez grand nombre de ses chansons ne peuvent être amnistiées ni par la morale ni par le respect que nous devons à la religion catholique. Ici Béranger lui-même est réduit à plaider les circonstances atténuantes : « Je dirai, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces chansons (il parle de celles qui sont trop légères), folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

« Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes ! par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à l'audience. Je ne puis à cet égard que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand de nos jours la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré : les plus tolérants deviennent intolérants pour elle ². »

Cette double apologie ne nous semble pas tout à fait concluante. Nous nous permettrons donc, en prenant congé de l'auteur, de faire pour lui ce que nous l'avons vu faire tout à

1. Préface des *Chansons nouvelles et dernières*.

2. Même préface.

Heure pour les novateurs littéraires, *d'applaudir, mais en démant un peu.*

CHAPITRE XLVI.

L'ÉLOQUENCE SOUS LA RESTAURATION.

Charles Nodier; Paul-Louis Courier. — De Lamennais. — Benjamin Constant.

Charles Nodier; Paul-Louis Courier.

Dans cette première période de la Restauration, la prose eut, comme la poésie, ses habiles écrivains et ses auteurs éloquents. Chacun des deux partis rivaux paye encore ici son tribut à l'histoire littéraire : les opinions royalistes nous donnent Charles Nodier; l'opposition, Paul-Louis Courier; le parti religieux ultramontain, l'abbé de Lamennais; le libéralisme, Benjamin Constant.

Les deux premiers de ces écrivains sont surtout des hommes de style : Nodier¹, charmant conteur, savant philologue, curieux naturaliste, bibliophile passionné, éparpilla sur mille sujets divers son incroyable facilité, et porta partout la grâce un peu apprêtée de sa diction². Sans but bien sérieux, sans convictions bien profondes, il aima le paradoxe comme un bon avocat aime une cause difficile; pour lui la forme est tout; les grâces du langage furent sa plus sincère passion. C'est partout et à tout propos, dans la description d'un paysage comme dans l'analyse d'une passion, dans la révéla-

1. Né en 1783; mort en 1844.

2. Nodier avait tant écrit, qu'il ne savait pas lui-même le nom de tous ses ouvrages. Ce qu'il a publié suffirait pour composer une bibliothèque. Les plus connus de ses romans sont : *Jean Sbogar*, *Thérèse Aubert*, *le peintre de Salzbourg*, *M^{lle} de Marsan*, *Smarra ou les Démones de la nuit*, *Songes romantiques*. Parmi ses ouvrages philologiques, on peut citer son *Examen critique de la langue française* et son *Dictionnaire des onomatopées*.

tion d'un caractère, dans le récit d'une catastrophe, dans la peinture d'un amour frais et jeune, le même style harmonieux et souple, diapré comme les ailes d'un papillon, nuancé de mille couleurs, délicat et parfumé comme les fleurs d'un gazon au premier jour de mai. Sa parole ne ressemble à aucune autre parole; il la dévide comme un ruban qui commence on ne sait où, dont il ne peut pas même prédire d'avance les couleurs variées, qui ne finit que lorsque lui-même en tranche la trame, et qui, sans cela, se déroulerait à l'infini et incessamment¹. » Nodier lui-même nous donne une idée plus exacte encore de ce curieux travail de style.

« *Smarra*, dit-il, est une étude qui... ne sera pas inutile pour les grammairiens un peu philologues... Ils verront que j'ai cherché à y épuiser toutes les formes de la phraséologie française, en luttant de toute ma puissance d'écolier contre les difficultés de la construction grecque et latine, travail immense et minutieux comme celui de cet homme qui faisait passer les grains de mil par le trou d'une aiguille. » On pressent que, dans le travail régénérateur du dix-neuvième siècle, ce ciseleur de langage ne verra guère que la question littéraire. Il fut un des premiers à en deviner l'approche. « Il faut dire... que j'étais seul, dans ma jeunesse, à pressentir l'infailible avènement d'une littérature nouvelle. Pour le génie, ce pouvait être une révélation : pour moi, ce n'était qu'un tourment. » Nous avons vu plus haut que, dès l'époque de la *Muse française*, Nodier s'unit à ceux qu'on nommait déjà romantiques. Cet écrivain capricieux, humoriste, était charmé d'entendre dire un peu de mal des règles : d'ailleurs l'école nouvelle était un paradoxe de plus².

Paul-Louis Courier³ est aussi avant tout un excellent ar-

1. G. Planche, *Portraits littéraires*.

2. *Smarra* est composé, en grande partie, de passages traduits d'Homère, de Théocrite, de Virgile, de Catulle, de Stace, de Lucien, de Dante, de Shakespeare, de Milton. L'aveur se moque des critiques de l'époque, qui prirent *Smarra* pour une œuvre romantique et la blâmèrent à ce titre : « Laissez-le Pétrone ou diable a-t-il pris cela ? » disait le bon Lemontey (Dieu l'a en sa sainte garde !) « étaient de fâcheux classiques. Je vous en réponds. »

3. Né en 1773, assassiné en 1825. Armand Carrel a donné, en 1834, une édition des *Œuvres complètes* de Courier, précédée d'un remarquable *Essai sur la vie et les écrits de l'auteur*.

Habitué par son éducation à saisir rarement le grand des choses⁴, il ne vit dans l'Empire que des prétentions sales, et dans la Restauration qu'un objet de mesquines vaneries. C'est le libéralisme dans ce qu'il a de plus étroit et de plus bourgeois. Mais il est difficile d'avoir plus d'esprit sur un sujet donné, plus de malice sous une apparente bonté que Paul-Louis n'en jette à pleines mains dans ses lettres légères, dans son *Livret*, dans sa *Gazette du Village*, surtout dans son *Pamphlet des Pamphlets*. Ces croquis déliés, ces boutades comiques sont plus encore d'un homme d'esprit que d'un ennemi du gouvernement. Sa *Lettre à M. Renard* sur la fameuse tache d'encre du manuscrit de Longus est une plaisanterie des plus ingénieuses et des plus acérées. Courmier surtout est toujours chez Courier d'une rare perfection. Ce pamphlétaire, qui ne se gênait, dit Armand Carrel, d'une vérité périlleuse à dire, hésitait sur un mot, sur une phrase, se montrait timide à toute façon de parler qui n'était pas de la langue de ses auteurs. Il s'était fait un industrieux mélange composé de celui des auteurs grecs, qu'il connaissait par cœur, qu'homme d'Europe, de notre langue du seizième siècle, qu'il cultivait avec amour, et du franc et énergique langage du peuple, qui a si bien conservé les idiotismes de nos anciens écrivains : Courier s'était fait ancien pour se rajeunir. « On ne pouvait souffrir le style du dix-huitième siècle. » Gardez-vous bien, écrit-il à M. Boissonade, de croire que quelqu'un ait écrit en français depuis le règne de Louis XIV : la moindre femmelette de ce temps-là vaut mieux pour le langage que Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert, et postérieurs; ceux-ci sont tous ânes bâtés, sous le rapport de la langue, pour user d'une de leurs phrases; vous ne devez pas même savoir qu'ils aient existé. » Paul-Louis, comme Lucien Chénier, descend directement des Grecs : l'un est l'héritier de Lucien, comme l'autre de Théocrite. Tous deux parviennent à ravir le langage de leur nouvelle patrie, mais la pureté du trait, la simplicité de leurs couleurs, la combinaison

⁴ Il n'a jamais lu l'histoire, dit son éloquent éditeur, pour le fond des événements, mais pour les ornements dont les grands écrivains de l'antiquité se sont servis.

savante de leurs constructions, indiquent assez qu'ils n'ont point oublié leur langue maternelle. Toutefois Courier nous semble inférieur à Chénier parce qu'il a moins de naturel. Son style est trop souvent une combinaison savante d'archaïsmes qui n'obéit pas assez à l'émotion spontanée de l'auteur. On y trouve quelquefois la pire des affectations, celle de la naïveté.

Cependant l'apparition d'un pareil écrivain était, plus encore que celle de Nodier, un symptôme de révolution littéraire. C'est au nom des vrais classiques que Courier ne pouvait souffrir leurs prétendus imitateurs.

De Lamennais.

Tandis que ces deux savants philologues s'efforçaient avec une patiente industrie à renouveler la prose française, deux autres écrivains prouvaient, par leur exemple, que le travail le plus fécond, dans l'intérêt même de la forme littéraire, c'est celui de la pensée. Lamennais et Benjamin Constant formaient entre eux le plus frappant contraste : l'un, défenseur ardent de l'unité, cherchait la vérité dans l'harmonie de toutes les intelligences, représentée par l'autorité sociale et religieuse; l'autre, passionné pour l'indépendance individuelle, ne demandait aux institutions politiques et religieuses qu'une garantie, qu'une protection pour le libre développement de toutes les facultés personnelles.

La carrière philosophique de Lamennais¹ semble présenter, dans ses diverses parties, un contraste non moins violent. On n'a pas épargné les épithètes rigoureuses au prêtre qui commence par l'*Essai sur l'indifférence*, pour finir par l'*Esquisse d'une philosophie* en passant par les *Paroles d'un Croyant*. Pour nous qui n'aimons pas à prononcer sur les intentions, dont Dieu seul est le juge, nous croyons que, quand il s'agit d'hommes d'une pareille valeur, il vaut mieux comprendre que d'anathématiser : il est vrai que c'est quelquefois moins facile.

1. Félicité-Robert de Lamennais, né à Saint-Malo en 1782; mort à Paris le 27 février 1854.

« Au reproche de légèreté et d'inconstance dans ses doctrines, Lamennais lui-même opposait cette énergique apologie : « Ceux qui annoncent hautement la prétention d'être invariables, qui disent : « Pour moi, je n'ai jamais changé, » ceux-là s'abusent ; ils ont trop de foi dans leur imbecillité ; l'idiotisme humain, même soigné, cultivé sans relâche, avec un infatigable amour, ne va pas jusque-là, ne saurait atteindre à cette perfection idéale¹. » On peut faire valoir en faveur du célèbre écrivain une autre excuse moins amère, mais non moins puissante. C'est que les changements de ses opinions, quelque complets qu'ils puissent paraître, n'en sont pas moins des développements logiques, naturels, et tous compris en germe dans le premier de ses ouvrages.

Ce fut en 1817 que parut le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Cette œuvre répondait au besoin secret du temps. « Le titre de cet ouvrage est lui seul un trait de lumière, écrivait alors M. de Genoude, et il est aussi bien approprié à ce moment-ci, que le nom que donna Bossuet à son histoire de la Réforme, quand il l'appela l'*Histoire des Variations*. L'indifférence doit finir par cela seul qu'on l'a signalée. » Le siècle se sentait malade d'absence de foi, dégoûté d'un grossier athéisme, d'un déisme égoïste et sans influence sociale, d'un protestantisme inconséquent et illogique. Le premier volume de l'*Essai* était entièrement critique ; il montrait l'importance de la religion pour l'individu, pour la société, et en quelque sorte pour Dieu, dévoilait la folie de ceux qui, incrédules eux-mêmes, ne veulent la religion que pour le peuple ; il combattait le système des indifférents qui repoussent toutes les religions révélées, et ne veulent admettre qu'une prétendue religion naturelle ; enfin, reprenant les armes de Bossuet, il prétendait forcer les membres des églises dissidentes à renoncer même au nom de chrétiens, et à reculer au simple déisme. Jusque-là le sentiment public était avec M. de Lamennais. A part quelques exagérations, quelques erreurs de détail, une argumentation un peu étroite et trop semblable à la dialectique de séminaire, l'*Essai*

¹. Préface des *Troisièmes mélanges*.

touchait au vif la plaie de notre société. De plus, l'auteur, dans toute la fougue de l'âge et du talent, écrivait avec une verve depuis longtemps inconnue dans l'Église. Il transportait du côté de la foi l'éloquence ardente de Jean-Jacques, illuminée d'un reflet de Bossuet. Tout au plus pouvait-on reprocher à ce style un trop grand luxe d'images et quelque chose de trop continuellement tenu, qui accusait un peu d'inexpérience. Aussi l'ouvrage fit-il, dès qu'il parut, une impression profonde, que constatait ainsi, dans une revue de temps, un jeune écrivain qui allait devenir un grand poète : « Chose frappante ! ce livre était un besoin de notre époque, et la mode s'est mêlée de son succès.... La frivolité des gens du monde et la préoccupation des hommes d'État ont disparu un instant devant un débat scolastique et religieux. On a cru voir un moment la Sorbonne renaître entre les deux chambres¹. »

Bien des partisans de ce premier volume s'étaient trop hâtés d'applaudir : Lamennais n'avait pas dessein de s'en tenir au rôle facile de la négation. Avec le tome second commençait la partie positive du système. L'auteur y examine les fondements de la certitude : il repousse le sentiment ou la révélation immédiate, il rejette le raisonnement ou la discussion, et proclame l'autorité, comme le moyen général que Dieu donne aux hommes pour connaître toute vérité, enfin comme l'unique fondement de toute certitude.

Ici se révélait déjà la tendance sociale de ce généreux esprit, qui ne conçoit pas la vérité comme la conquête égoïste de quelques privilégiés du génie, mais comme le patrimoine commun de tous les enfants de Dieu. Toutefois, où placera-t-il cette autorité infallible, cette souveraineté du vrai, qui doit briller comme une couronne aux yeux des peuples. En religion le problème n'est pas douteux ; le prêtre catholique mettra cette autorité dans l'Église, et, pour la concentrer davantage, dans le pape, son chef. Mais une solution partielle ne satisfait pas les intelligences d'une certaine hauteur : ce n'est pas seulement le domaine de la religion, mais celui

1. M. V. Hugo, *Muse française*, t. I, p. 95.

la vérité tout entière que Lamennais voudrait éclairer de son principe. Sciences, arts, gouvernements, tout doit relever d'une seule et même loi. Eh bien ! l'autorité absolue en toute question, religieuse, morale, politique, réside dans le *sens commun*, dans l'opinion du genre humain ; le catholicisme, tel à son nom glorieux, n'est que l'organisation divine de ce suffrage universel du monde : le pape en est l'infailible interprète.

L'Eglise elle-même, on le sait, fut effrayée de cette sublime ambition qu'on avait pour elle. Rome, dans son auguste vieillesse, se voyait conviée à un rôle plus grand que celui des papes Grégoire VII et des Innocent III. Elle secoua tristement la tête et désavoua son magnanime champion. Des lors l'édifice démocratique auquel Lamennais avait voulu donner pour faite toute-puissance pontificale, resta dans sa pensée purement et simplement démocratique. Des deux infailibilités qu'il avait voulu réunir, l'une paraissant se récuser elle-même, le philosophe s'attachait éperdument à l'autre. L'apôtre n'était plus qu'un tribun.

C'est un beau et douloureux spectacle que ces efforts d'un homme de génie pour relever l'édifice de la société spirituelle, en l'élargissant assez pour qu'il puisse embrasser dans une seule enceinte tous les progrès et toutes les idées. On combat avec admiration à ses espérances, à ses désenchantements, à ses nobles angoisses. Enfin, quand on franchit les limites de l'époque où nous terminons cette revue littéraire, on se repose avec bonheur dans le beau livre des *Esquisses*, où l'auteur semble avoir atteint, dans le calme de la méditation, la forme sereine et définitive de sa pensée¹.

1. Les principaux écrits de Lamennais, outre l'*Essai sur l'indifférence* (vol. in-8), qui parut de 1817 à 1822, sont : *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil* (2 vol. in-8), 1816-1818 ; *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'Eglise*, 1829. Ces ouvrages caractérisent la première période de la pensée de l'auteur, la seule qui coïncide avec l'époque dont nous étudions ici la littérature.

Les articles de l'*Avenir*, 1830-1831, forment la transition, et montrent l'écrivain comme appartenant à l'opinion libérale et encore catholique. Viennent ensuite les *Paroles d'un Croyant*, 1833, les *Affaires de Rome*, 1836 ; le *Livre du Peuple*, et le journal *le Monde*, 1838 ; enfin l'*Esquisse d'une philosophie* (vol. in-8), qui commença à paraître en 1840.

Benjamin Constant.

Lamennais est, pour ainsi dire, catholique jusque dans ses erreurs. Benjamin Constant¹ est toujours protestant, individuel en tout, en politique, en littérature, comme en religion. Ses deux romans (car cet esprit universel a su descendre jusqu'à la fiction) *Adolphe* et *Cécile*, ne sont que des circonstances de sa vie, revêtues d'une forme idéale : leur développement est une étude psychologique. Publiciste et orateur, Constant fut le chef de l'école libérale : la liberté individuelle, les garanties du citoyen et de la vie privée, l'indépendance de l'homme et de la pensée voilà le but de tous ses efforts. Sa politique est toute négative; on peut la résumer en un mot : restreindre l'autorité. Né à Lausanne, d'une famille française bannie dans le temps des persécutions religieuses, nourri dans la haine de l'aristocratie de Berne qui opprimait le canton, élevé partie en Allemagne, à l'université d'Erlangen, partie en Angleterre, aux écoles d'Oxford et d'Édimbourg, en compagnie de Mackintosh, de Wilde, de Graham, d'Erskine; plein d'admiration pour la constitution qui faisait la force de la Grande-Bretagne, témoin des abus de notre ancien régime, du règne brutal et meurtrier de la Terreur, du glorieux despotisme de l'Empire, Constant conçut une vive défiance contre la force sociale. Il considéra le gouvernement quel qu'il fût comme un mal nécessaire, qu'il fallait limiter de telle sorte qu'il pût nuire le moins possible.

Même tendance dans ses opinions religieuses. Rousseau fut son point de départ : Jacobi, Kant et l'école écossaise aidèrent la croissance de sa pensée. Avec Rousseau, il considéra la religion comme un sentiment qui s'élève dans le cœur de l'homme et cherche à nouer avec Dieu un rapport individuel.

1. Né en 1767; mort en 1830. — La plupart de ses brochures politiques ont été réunies par lui-même sous le titre de *Cours de Politique constitutionnelle*. J. P. PUGÈS en a publié une deuxième édition, Paris, 1843, 2 v. in-8. — Le même PUGÈS a recueilli des discours prononcés par Constant à la Chambre des députés, 1812 et 1833, 3 vol. in-8. — Ouvrages philosophiques. *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, 1824 et 1830, 5 vol. in-8. — Œuvres littéraires : *Adolphe, Cécile*, romans, *Walden*, tragédie.

mais de ce point, commun aux deux philosophes, Constant s'élève plus haut par l'étude de l'histoire. Il suit les transformations successives du sentiment religieux chez tous les peuples, et, au lieu de voir, comme le dix-huitième siècle, dans les diverses institutions sacerdotales autant de fourberies systématiques, il y trouve autant d'essais plus ou moins imparfaits pour satisfaire, par des doctrines, par des symboles, par le culte, à l'impérissable instinct qui nous entraîne vers les choses infinies. A la tolérance vulgaire, qui n'était que de l'indifférence, comme l'a si bien senti Lamennais, il oppose la tolérance philosophique qui honore dans tout système la portion de la vérité. La seule chose qu'il refuse aux formes religieuses, c'est l'immortalité; le sentiment qui les inspire est seul impérissable. « Toute forme positive, quelque satisfaisante qu'elle soit pour le présent, contient un germe de opposition aux progrès de l'avenir. Elle contracte, par l'effacement même de sa durée, un caractère dogmatique et stationnaire et refuse de suivre l'intelligence dans ses découvertes, et même dans ses émotions, que chaque jour rend plus épurées et plus délicates.... Le sentiment religieux se sépare alors de sa forme pour ainsi dire pétrifiée. Il en réclame une autre qui ne le blesse pas, et il s'agit jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée¹. » Veut-on mesurer la distance qui sépare Benjamin Constant de l'école du dix-huitième siècle? qu'on nous permette encore quelques citations :

« Le christianisme a introduit dans le monde la liberté morale et politique.

« Si le christianisme a été souvent dédaigné, c'est parce qu'on ne l'a pas compris. Lucien était incapable de comprendre Homère : Voltaire n'a jamais pu comprendre la Bible.

« La philosophie ne peut jamais remplacer la religion que d'une manière théorique, parce qu'elle ne commande pas la morale et ne peut devenir populaire.

« Pour employer la religion comme un instrument, il faut avoir pas de religion.

CHAPITRE XLVI.

L'incrédulité n'a aucun avantage, ni pour la liberté politique, ni pour les droits de l'espèce humaine ; au contraire, elle peut frapper de mort les institutions abusives, mais plus probablement encore elle doit mettre obstacle à la renaissance de toutes celles qui préserveraient des abus. »

On reconnaît dans toutes ces opinions l'ami et l'intime confident de Mme de Staël. On suit dans Benjamin, comme dans cette femme illustre, le mouvement progressif et continu sans violente réaction, conduit le dix-neuvième siècle au-delà de l'irrégion de l'âge précédent. Tous deux représentent la transition paisible d'un siècle à l'autre et l'union féconde de la France avec l'Allemagne.

Il ne faut pas oublier que la gloire la plus populaire et la plus incontestable de Benjamin Constant est celle d'auteur parlementaire, dont nous ne devons pas nous séparer ici. Nous l'avons dit à propos des grands noms de la première révolution, nous renonçons à étudier la tribune de Benjamin dans cette courte histoire : nous ne savons pas consacrer la parole indépendamment de la pensée qu'elle exprime, nous ne pouvons entrer dans l'arène tumultueuse où s'agitent encore les partis. C'était alors le temps des grandes luttes constitutionnelles ; alors la tribune faisait l'éducation politique du pays. D'un côté, l'école légitimiste comptait dans ses rangs les Labourdonnaye, les Delalot, les Bonald, les de La Fayette, les Corbière, les Martignac, des hommes de sentiment et des hommes d'affaires ; de l'autre, l'opinion libérale était représentée par Royer-Collard, le philosophe du parti, Lainé, M. de Foy, Casimir-Périer, Laffitte, plusieurs autres ou moins connus ou encore vivants. Benjamin Constant était de tous les orateurs le plus spirituel, le plus habile, le plus fécond. Nature lui avait refusé les avantages extérieurs du port, du ton et de l'organe ; mais il y suppléait à force d'esprit et de talent. Infatigable publiciste, ses articles, ses lettres, ses discours et ses discours composeraient plus de douze volumes. Cette fécondité ne nuisait point à la perfection de la parole ; ce qui fera vivre ses discours, c'est le style, un style de séduction. « La plupart sont des chefs-d'œuvre de logique vive et serrée, qui n'ont eu depuis rien de sem-

lable et qui font les délices des connaisseurs. Quelle richesse ! quelle abondance ! quelle flexibilité de ton ! quelle variété de sujets ! quelle suavité de langage ! quel art merveilleux dans la disposition et la déduction enchaînées des raisonnements ! comme cette trame est finement tissée ! comme toutes les couleurs s'y nuancent et s'y fondent avec harmonie !.... Peut-être même ses discours sont-ils trop finis, trop perlés, trop ingénieux pour la tribune¹. » A la tribune même Benjamin Constant était encore un écrivain.

En terminant l'histoire de cette première période de la restauration, une réflexion nous frappe. Dans le grand travail de reconstruction religieuse et sociale qui caractérise notre siècle, nous remarquons la puissance secrète qui, en épit des préjugés de famille, d'éducation et de parti, rapproche peu à peu vers des opinions voisines, sinon identiques, les grandes intelligences parties des points les plus divers. Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, Lamennais, d'un côté ; de l'autre, M^{me} de Staël, Benjamin Constant, Béranger, Fourier, sont moins éloignés entre eux au terme qu'au début de leur carrière. Ne peut-on pas conjecturer que l'unité, ce bien si désirable, n'est pas définitivement refusée à notre âge ?

CHAPITRE XLVII.

LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE.

Le Globe. — La Sorbonne. — Les diverses écoles historiques. — M. Guizot. — M. de Barante. — Augustin Thierry, de Sismondi, MM. Michelet et Thiers.

Le Globe.

Le mouvement littéraire qu'on a nommé le *romantisme*, et dont nous avons déjà vu les premiers symptômes dans la

¹. Timon (Cormenin), *Études sur les orateurs parlementaires*.

Muse française, se prononce davantage à partir de 1824. Elle se dégage de l'alliance ultra-monarchique, pour se pénétrer de plus en plus des inspirations libérales. C'est alors que Chateaubriand, le chef de l'école, tombé du ministère, passe à l'opposition et au journal des *Débats*. C'est alors que se forme une réunion de jeunes écrivains pleins d'ardeur, de savoir, d'audace, qui rédigent pendant six années avec un succès toujours croissant, la plus importante de toutes les publications périodiques de la Restauration, le journal *le Globe*. Un jeune professeur d'un talent plein d'espérance, destitué en 1822, pour ses opinions politiques, M. Pierre Dubois, conçoit la pensée et en prend la direction. Il porte dans cette œuvre, avec toute la verve de son style, toute la décision de sa pensée. Son but avoué, proclamé hautement, c'est de donner toutes les libertés pour conséquences à la liberté politique, de faire rayonner les principes de 89 dans la sphère de l'art, de la philosophie, de la religion. Près de lui se rangent son condisciple, M. Pierre Leroux, qui, avec des connaissances spéciales, dirige le matériel de l'entreprise, et son brillant élève, M. Sainte-Beuve, qui, après quelques préludes sur la géographie de la Grèce, question alors toute vivante, ouvre dans *le Globe* la campagne romantique, par son *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. Damiens y publie, en une série d'articles, son *Histoire de la philosophie du dix-neuvième siècle*. Jouffroy, autre professeur en disgrâce comme Dubois, apporte au *Globe* sa noble et éloquente parole, habituée à la clarté par l'étude des philosophes écossais : il débute dans le onzième numéro du *Globe* par son fameux article : *Comment les dogmes finissent*. Deux élèves de Jouffroy, MM. Duchâtel et Vitet, enrichissent le journal de leurs travaux l'un sur l'économie politique, l'autre sur les arts¹. Ch. Magnin y expose ses larges idées sur les grandes questions littéraires, et dissimule une immense erudition sous la vivacité brillante de sa polémique. M. Pata,

1. M. Vitet a publié de plus en 1826, 1827 et 1829, des *Scènes historiques* d'un mérite remarquable, les *Barricades*, les *États de Blois* et la *Reine Henri III*. L'intelligence des faits et des passions y est habilement mêlée à la peinture des mœurs.

Secrétaire de l'Académie française, y déploie déjà ce goût et ce savoir à la fois si solide et si ingénieux qu'il a porté dans une des chaires de la Sorbonne. Enfin MM. de Broglie et Duvergier de Hauranne viennent augmenter le nombre des hommes distingués dont *le Globe* est le centre ; et ce journal agrandi aura fourni le cautionnement (18), ils en partageront la direction politique avec le directeur en chef. Cependant Dubois se réserve l'examen du français : il pressent que c'est là que vont se livrer les plus vives luttes. La poésie lyrique a déjà déployé son vol, Lamartine et à Béranger : elle poursuivra bientôt son essor avec les *Orientales* et les *Feuilles d'automne* de V. Hugo ; c'est vers le drame que la critique va désormais la jeune poésie française. Déjà les traductions ont donné le signal ; M. Guizot a revu et redonné au *Shakspeare* de Letourneur, avec une remarquable exactitude ; la grande collection intitulée *Chefs-d'œuvre des littératures étrangères*, signée des noms les plus honorables, M. Barante, des Andrieux, des Nodier, des Villemain, M. de La Harpe et autres, a initié le public à des nouveautés qui ont scandalisé autrefois. Le directeur du *Globe* éprouve sa critique acérée les traîneurs de la vieille tragédie. Il se raille de ces peuples d'abstraction, de ces stéréotypes qui ne sont créés et mis au monde que pour servir laconiquement : *Courons ! Nous le jurons !* ou bien : *Mourons !* Aux cadres de convention où les classiques immuables emprisonnent invariablement tous les sujets, il veut tout simplement l'histoire. La chronique en main il expose au public la stérilité de leurs créations étroites. « Où est la demande, les inventions qui pourraient ici rivaliser avec la réalité ? Quel homme pourrait se flatter d'avoir une poésie dans l'esprit qu'il n'en ressort de toutes ces formes de désordre, de passion, de fanatisme, d'hypocrisie, d'orgueil ? » Toutefois ce n'est pas un grossier réalisme que la critique préconise. Il veut que la tragédie retrouve sa force de vérité et d'imagination : « La merveille, dit-il, c'est de faire revivre les figures qui paraissent mortes et inanimées sur les pages d'une chronique : c'est de

retrouver par l'analyse toutes les nuances des passions qu'ont fait battre ces cœurs; c'est de recréer leur langage et leur costume. Voilà ce qu'a fait Shakspeare dans presque toutes ses pièces historiques; voilà ce qu'a fait Racine dans *Athalie*¹. »

Tel était l'esprit de sagesse et de haute critique qui inspirait *le Globe*. Tout ce qui s'intéressait à la littérature en France, c'est-à-dire alors toute la partie éclairée du public, était attentif à de pareilles leçons. L'Allemagne ne s'en préoccupait pas moins. Elle admirait cette raison qui, pour être élevée, ne se croyait pas obligée d'être obscure ni injurieuse. « Les rédacteurs du *Globe*, disait Goethe, sont hommes de monde; leur langage est clair, net, hardi à l'extrême. Quand ils blâment, ils sont délicats et polis, bien différents de nos lettrés allemands, qui croient devoir haïr quiconque ne pense pas comme eux. Je regarde ce journal comme le plus intéressant de notre époque, et je ne saurais m'en passer². »

L'unité d'esprit qui animait les collaborateurs, l'harmonie de leurs principes, excitait surtout l'admiration du patriarche de la littérature moderne. « Quels hommes que ces messieurs du *Globe*, disait-il avec feu quelques années plus tard! comme ils deviennent de jour en jour plus grands, et leur œuvre plus importante! Ils sont tous pénétrés du même esprit à un point incroyable. En Allemagne, une pareille feuille serait impossible³. »

La Sorbonne.

Les mêmes principes, la même unanimité d'inspiration avaient trouvé un autre foyer non moins brillant dans les murs de la Sorbonne rajeunie : trois professeurs, MM. Guizot, Cousin et Villemain, avaient presque donné à l'enseignement l'importance et le retentissement d'une institution politique. Lorsqu'ils rouvrirent, en 1827 et 1828, leurs cours, suspendus par ordre depuis six années, tout Paris vit en eux les uni-

1. P. Dubois, *Globe*, 482^e, Analyse de la tragédie de *Narcot*.

2. Eckermann's *Gesprache mit Goethe*, B. I, S. 249, Janv., 1829.

3. Ajoutons, comme un utile document, que le journal *le Globe*, avec toute sa célébrité, n'a jamais fait ses frais.

ganes de la pensée libre, trop longtemps comprimée ; tout le monde voulut voir, entendre les éloquents professeurs. L'âge mûr disputait à la jeunesse ses places dans leur amphithéâtre ; la sténographie, qui saisissait leur parole au passage, pour la livrer à l'impression, ne suffisait pas à l'empressement du public : il fallut que les journaux même politiques réservassent, après le compte rendu des séances des chambres, une partie de leurs colonnes pour analyser les cours de la Sorbonne. L'union fortuite de ces trois hommes dans la même chaire représentait assez bien les nouvelles destinées de la littérature : elle ne s'isolait plus dans de frivoles discours, mais elle s'appuyait sur la philosophie et sur l'histoire.

Villemain⁴ se distinguait dans ce triumvirat par le charme de sa parole et l'irrésistible attrait de son esprit. C'était un spectacle plein d'intérêt que d'assister, grâce à son improvisation hardie, à l'enfantement toujours heureux de l'idée ; d'entendre un homme plein de savoir, qui, en présence de deux mille auditeurs, s'abandonnait à tous les souffles de l'inspiration, à toutes les saillies de sa facile intelligence, tantôt familier et ingénieux, tantôt inspiré et éloquent ; enfin de voir cette figure peu régulière, se transformer tout à coup et s'illuminer d'un rayon de sa pensée. Les écrits de M. Villemain présentent sans doute une lecture pleine d'intérêt à quiconque sait apprécier de vastes connaissances littéraires, un goût pur, une solide raison parée des ornements les plus délicats du style : cependant on peut dire que ceux qui lisent aujourd'hui ses brillantes leçons sans avoir eu le plaisir de les entendre, risquent de n'admirer que la moitié de ce beau talent. Les cours de Villemain n'étaient pas seulement des leçons, mais encore des modèles d'éloquence.

4. Né en 1794, à Paris.—Ouvrages : *Cours de littérature française*, comprenant le *Tableau de la littérature au moyen âge* (cours de 1830) ; le *Tableau du dix huitième siècle*, première partie (cours de 1827), deuxième, troisième et quatrième parties (cours 1828 et 1829) ; *Mélanges historiques et littéraires* ; *Lascaris ou les Grecs au quinzième siècle*, *Histoire de Cromwell* (1819). Cet ouvrage, remarquable par l'étendue des recherches et par la sobriété non moins que par l'intérêt du récit, est l'un des premiers en date, et des plus heureux modèles de composition historique qu'ait produits le dix-neuvième siècle.

CHAPITRE XLVII.

ous nous étendrions davantage sur un sujet qui nous paraît à plus d'un titre, si nous ne nous tenions en garde contre la séduction de nos souvenirs. Pour mettre à couvert l'impartialité d'historien, nous aimons mieux laisser la parole au vieux poète de Weimar, qui, après avoir donné à l'Allemagne sa littérature, assistait de loin comme un juge vieux à la renaissance de la nôtre. Goethe, dans ses entretiens familiers, parlait souvent avec admiration des leçons de L. Cousin, Villemain et Guizot¹. « Villemain, disait-il un jour, s'est placé très-haut dans la critique. Les Français verront sans doute jamais aucun talent qui soit de la taille de celui de Voltaire, mais on peut dire de Villemain qu'il est supérieur à Voltaire par son point de vue, en sorte qu'il faut le juger dans ses qualités et dans ses défauts². » Un critique allemand, remarquable par son savoir et quelquefois par la sévérité de ses jugements sur la France, ne peut sans hésiter M. Villemain comme « le plus parfait des critiques contemporains, de la classe que Cicéron caractérise par ces mots : *tenues, acuti, omnia docentes et dilucidiores, sublimis, subtili quadam et pressa oratione limati..., faciles, graves etiam et leviter ornati..., in narrando venusti*³. » Nous aimons à emprunter, sur nos auteurs vivants, ces jugements d'au delà du Rhin. Les étrangers sont pour nous une école contemporaine.

Tandis que M. Villemain enlevait ainsi l'admiration même à l'Allemagne, son collègue, M. Cousin⁴, en popularisait parmi nous les plus hautes doctrines. Suppléant de Royer-Collard en 1818, ami et disciple de Maine de Biran, il s'attacha d'abord, comme Jouffroy, à l'école écossaise ; bientôt il prit l'allemand, étudia Kant, passa rapidement sur les ouvrages de Fichte, et fit en 1817 une première excursion de

¹ « Goethe sprach abermals mit Bewunderung von den Vorlesungen des L. Cousin, Villemain und Guizot. » Eckermann's *Gespräche*, B. II, S. 76. *Ibidem*, S. 72.

² Dr Mager, *Geschichte der französischen National-Litterature neuerer Zeit*, B. II, S. 299.—Après « *dilucidiora* » Cicéron ajoutait : « *meliora jacentes*. » En appliquant ce texte à M. Villemain, l'omission est injuste.

³ Né en 1792, à Paris, mort en 1866.

té du Rhin. Il visita Berlin, Gœttingue, Heidelberg, Anut Hegel, et Munich, où il voulut étudier à sa philosophie de la nature : il lia aussi quelques avec Jacobi et ses amis. Son cours de 1818 rappelle nes de toutes les écoles germaniques, excepté celle , que le jeune professeur n'avait pas encore osé En 1824, M. Cousin fit un second voyage en Alle- arrêté à Dresde et emprisonné à Berlin, comme sus- carbonarisme, il sut mettre à profit les loisirs que : l'hospitalité du roi de Prusse. Michelet, Gans et nitèrent au système de Hegel. De retour en France à l'enseignement public, M. Cousin sut traduire les de ce puissant esprit dans un beau et noble langage; français, c'est-à-dire européen, universel, ce qui fort de rester toujours allemand, et il excita un en- ne incroyable. On peut dire que depuis 1829 il n'a France aucun livre de quelque valeur qui ne portât les idées de Hegel sur la philosophie de l'histoire. ture même l'influence de M. Cousin a été grande : s contenaient les principes les plus élevés de l'art. seul de son premier ouvrage, *Sur le fondement des olues du vrai, du beau et du bien*¹, renfermait plus ble enseignement littéraire que tous les traités de e du siècle précédent. L'auteur enlevait le principe au caprice individuel et à la sensibilité, pour le pla- é du bien et du vrai, dans la sphère des idées abso- tait poser la base de l'esthétique : car « pour qu'une es beaux-arts soit possible, il faut qu'il y ait quelque bsolu dans la beauté ; comme il faut quelque chose dans l'idée du bien, pour qu'il y ait une science » L'auteur montrait ensuite en quoi consiste le beau posait l'infini comme « l'origine et le fondement de ui est. » En descendant de cet être suprême, il trou- suprême beauté, qui est la moins éloignée du type

professé en 1818, publié seulement en 1836, d'après les rédac- élèves, par Adolphe Garnier ; livré enfin au public par l'auteur en 1854.

de 1818, xix^e leçon.

infini, mais qui en est déjà bien loin; de là, de dégradation en dégradation, il descendait à la beauté réelle. Parcourant ainsi une multitude de degrés intermédiaires, il rencontre l'art et tous les degrés de l'art, l'Apollon, la Vénus, le Jupiter, etc., et au-dessous de l'art la nature et tous les degrés de la beauté naturelle. » M. Cousin, tranchant d'avance la question dont la littérature allait bientôt faire grand bruit, posait dans ce premier ouvrage l'indépendance de l'art. « L'art, disait-il comme conclusion d'une leçon admirable, ne doit servir à aucune autre fin : il ne tient ni à la morale, ni à la religion; mais, comme elles, il nous approche de l'infini, dont il nous manifeste une des formes. Dieu est la source de toute beauté, comme de toute vérité, de toute religion, de toute morale. Le but le plus élevé de l'art est donc de nous veiller à sa manière le sentiment de l'infini. »

L'enseignement de M. Cousin, quoique purement et même sévèrement philosophique, servait donc, par la fécondité de ses principes, à compléter et pour ainsi dire à couronner les spirituelles et éloquentes causeries de M. Villemain. Il grandissait l'Allemagne sur la France.

Le cours de M. Guizot se rattachait au grand mouvement historique qui constitue la gloire la plus incontestée de notre époque. Tout prenant la forme de l'histoire : nous avons vu la critique opposer l'histoire à une poésie dégénérée, et montrer dans l'étude du passé les sources où devait se retremper l'imagination; l'histoire avait envahi toute la littérature : MM. Villemain et Cousin enseignaient l'un et l'autre l'histoire. M. Guizot, qui la trouvait dans son programme, s'en empara avec tant de supériorité, qu'il mérita d'être regardé comme le chef de l'une des écoles que nous devons indiquer ici.

Les diverses écoles historiques.

A part quelques grands noms que nous avons cités à leur place, Bossuet, Voltaire, Montesquieu, l'histoire était restée en France bien au-dessous des autres productions de l'esprit. Nous avions de savants mémoires, de précieuses collections,

tureux systèmes, peu d'œuvres originales d'une raison tiale et profonde, peu de narrations qui réunissent l'in- et la vérité. Les historiens étaient généralement des es de cabinet, qui n'avaient jamais vu ni manié les s. Ils n'avaient pas d'ailleurs, pour comprendre les évé- ts du passé, ce terrible commentaire des révolutions, ul nous a rendu l'histoire nécessaire et possible.

plupart, comme Vertot et Saint-Réal, ne voyaient dans its qu'une matière d'amplification, qu'il s'agissait de r des ornements du style. L'histoire nationale surtout profondément ignorée. Une rhétorique menteuse avait ur ce qu'elle appelait *les quatorze siècles de la monar-* e voile d'une monotone élégance. Tous nos rois étaient ouis XIV ; tous nos capitaines, de gracieux courtisans.

avait porté à un point ridicule ce travestissement des s et des époques¹. Avant lui, Mézeray, plus mâle dans sée et dans l'expression, avouait lui-même qu'il ne s'é- as donné la peine de remonter aux sources. Daniel, qui nnaissait, n'y avait pas toujours voulu puiser la vérité ; quetil, dans sa froide et plate narration, avait réussi à le la lecture de notre histoire l'objet d'un insurmontable

même esprit qui renouvela la poésie, rendit aussi la l'histoire. La vérité, qui fait la beauté de l'une, donne tre sa valeur et son intérêt. Chateaubriand, avec son nation de poète, sentit que, derrière les pâles formules s historiens, il y avait eu des hommes, des nations. ses *Martyrs*, il dépeignit sous les plus vives couleurs solution du monde ancien et la naissance du nouveau. t une révélation pour la jeunesse studieuse qui grandis-

régoire de Tours avait écrit : « Childericus quum esset nimia inluxuria us et regnaret super Francorum gentem, coepit filias eorum stuprose re. » — Voici comment Velly enjolive son thème : « Childéric fut un à grandes aventures.... c'était l'homme le mieux fait de son royaume. de l'esprit, du courage ; mais, né avec un cœur tendre, il s'abandon- p à l'amour : ce fut la cause de sa perte. Les seigneurs français, aussi s à l'outrage que leurs femmes l'avaient été aux charmes de ce prince, rent pour le détrôner. » — Voyez, sur l'insuffisance de ces historiens, *les sur l'histoire de France*, par Augustin Thierry.

sait alors. Augustin Thierry raconte, avec tout le charme d'un souvenir d'enfance, l'impression que produisit en lui la lecture d'une page de ce poëme nouvellement publié. Accoutumé à ne lire dans ses abrégés classiques qu'une vague et trompeuse phraséologie; à voir Clovis, *filz du roi Chilpéric monter sur le trône et affermir par ses victoires les fondemens de la monarchie française*, il se trouva transporté dans un monde nouveau, quand il aperçut ces terribles Francs de Chateaubriand, parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs, cette armée rangée en triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus. Dans son enthousiasme, l'enfant marchait à grands pas dans la salle d'études, répétant avec le poëte le chant de guerre des soldats barbares : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée. » Les romans historiques de Walter Scott produisirent un effet semblable. On comprit que le passé avait eu sa vie profondément différente de la nôtre, et l'on attendit des historiens qu'ils en reproduisissent l'image.

Un autre besoin se faisait encore sentir. L'histoire n'est pas seulement un spectacle, elle est aussi une leçon. Après les grands événements qui venaient de bouleverser l'Europe, on demandait tristement à la science si l'humanité n'est que le jouet du hasard, ou s'il est dans le monde moral des lois auxquelles les nations peuvent désobéir, mais non pas se soustraire. Le dix-huitième siècle déjà avait interrogé l'esprit de l'histoire; mais au lieu de consulter l'oracle, il l'avait souvent corrompu. Boulainvilliers, Dubos, Mably avaient invoqué sans impartialité le témoignage des faits au profit de systèmes préconçus. Les partis politiques, prêts à s'entrechoquer, avaient voulu s'assurer la complicité de l'histoire. Aujourd'hui, le combat terminé, l'histoire ne pouvait être qu'un juge : bien des illusions étaient tombées, bien des convictions adoucies. La science pure pouvait faire entendre sa voix.

Cette double disposition de l'époque, ces deux besoins, tant de l'imagination que de l'intelligence, firent naître sous

la Restauration deux classes d'historiens, l'école descriptive et l'école philosophique, l'une s'abstenant avec scrupule de toute considération et s'attachant exclusivement à la vérité du récit, à la couleur locale et contemporaine des événements, l'autre ne cherchant dans les faits que l'enchaînement des effets et des causes, que la matière de ses réflexions. C'était pour ainsi dire l'éternelle opposition de l'empirisme et de l'idéalisme qui se reproduisait dans la sphère de l'histoire.

M. Guizot.

M. Guizot¹ fut le chef de l'école philosophique. Ce genre d'histoire n'était point inconnu à la France. Bossuet et Voltaire l'avaient adopté : la seule innovation de M. Guizot consistait dans l'étendue de ses connaissances et dans la solidité de ses conclusions. Pour comprendre la différence qui existe entre l'histoire philosophique du dix-neuvième siècle et celle du dix-huitième, il suffit d'ouvrir l'édition que M. Guizot a donnée des *Observations sur l'histoire de France* par Mably, auxquelles il a joint lui-même ses *Essais*. L'auteur de cette double publication semble nous dire : « Voilà d'où nous sommes partis ; voici où nous sommes arrivés. » Plusieurs points qui n'étaient chez Mably que de timides conjectures, ou de douteux résultats d'une recherche encore incomplète, sont devenus chez son successeur des vérités constantes et démontrées ; ailleurs M. Guizot éclaircit, corrige, restreint les assertions de son devancier. Le champ de ses observations surtout s'est élargi : Mably ne considérait que le côté politique de l'histoire ; M. Guizot sait que la politique n'est pas toute la vie des nations, que les problèmes historiques ne trouvent leur solution complète que dans la connaissance des lois, des sciences, des arts, de la philosophie, de la religion d'une époque. De là plus d'étendue dans ses études, plus de gran-

¹. Né en 1787, à Nîmes.—Ouvres principales avant 1830 : *Essai sur l'histoire de France* (1824) ; *Cours d'histoire moderne* professé à la Faculté des lettres de Paris (1821, 1828, 1829) ; *Histoire de la révolution d'Angleterre* (1826) ; deux vastes collections de mémoires formant 56 vol. in-8 ; *Vie des rois français du siècle de Louis XIV* (1843).

deur dans ses aperçus, et par conséquent plus de certitude dans les résultats qu'il obtient.

Le cours que M. Guizot professait à la Sorbonne attirait peut-être une affluence d'auditeurs moins grande que celui de ses deux illustres collègues, mais ne produisait pas une moins profonde impression. Le jeune homme qui venait s'asseoir en face de sa chaire, avec une intelligence capable de saisir les grands résultats de l'histoire, mais sans avoir encore trouvé, au milieu de ses études et de ses lectures plus ou moins complètes, la pensée qui devait l'y conduire, remarquait à peine le talent oratoire du professeur et le mérite de sa sévère improvisation. Son attention était occupée tout entière à suivre cette chaîne de faits et de raisonnements qui se déroulait lentement devant ses yeux, à remonter avec l'historien au principe commun où ils se rattachaient, à l'entendre enfin terminer sa démonstration par une maxime ou un théorème qui la résumait. Souvent même, sans s'apercevoir de la route que lui faisait parcourir son admirable guide, le jeune auditeur était absorbé par le plaisir qu'apporte la découverte de la vérité, par la joie si noble et si pure de voir les faits matériels se transformer pour ainsi dire en idées, et les jeux apparents du hasard se courber docilement sous le joug rationnel de la loi. Villemain et Cousin étaient des orateurs : Guizot n'était que professeur, mais c'était un professeur admirable. Il évitait avec une austérité puritaine toute image éclatante, tout mouvement extraordinaire ; mais une passion en quelque sorte latente animait tous ses développements : c'était comme la chaleur qui accompagne naturellement la lumière.

« L'œuvre de M. Guizot est la plus vaste qui ait encore été exécutée sur les origines, le fond et la suite de l'histoire de France. Six volumes d'histoire critique, trois cours professés avec un immense éclat composent cette œuvre, dont l'ensemble est vraiment imposant. Les *Essais sur l'Histoire de France*, l'*Histoire de la civilisation européenne*, et l'*Histoire de la civilisation française* sont trois parties du même tout, trois phases successives du même travail continué durant dix années. Chaque fois que l'auteur a repris son sujet, les

révolutions de la société en Gaule depuis la chute de l'empire romain, il a montré plus de profondeur dans l'analyse, plus de hauteur et de fermeté dans les vues. Tout en poursuivant le cours de ses découvertes personnelles, il a eu constamment l'œil ouvert sur les opinions scientifiques qui se produisaient à côté de lui, et, les contrôlant, les modifiant, leur donnant plus de précision et d'étendue, il les a réunies aux siennes dans un admirable éclectisme. Ses travaux sont devenus ainsi le fondement le plus solide, le plus fidèle miroir de la science historique moderne, dans ce qu'elle a de certain et d'invariable. Il a ouvert, comme historien de nos vieilles institutions, l'ère de la science proprement dite; avant lui, Montesquieu seul excepté, il n'y avait eu que des systèmes¹.

La méthode de M. Guizot, admirable comme procédé d'enseignement, ne remplit pas et ne prétend pas même remplir dans toute son étendue le rôle de l'histoire. Elle en néglige une partie essentielle, le récit². Elle ne veut ni raconter ni peindre; elle se contente d'expliquer: ce sont de savantes et précieuses dissertations, ce n'est pas une histoire morale et vivante: c'est une œuvre didactique, mais non pas un drame. L'histoire, comme l'art, se compose de deux choses, l'idée et le fait, l'âme et le corps, unis d'une manière organique. L'école philosophique brise volontairement ce lien: elle ne demande au fait que l'idée qu'il renferme. C'est une chimie savante et exacte, mais qui n'analyse les corps qu'en les détruisant. Qu'on prenne, par exemple, le beau livre de M. Mignet sur la *Révolution française*, n'est-ce pas plutôt une formule qu'une histoire? Les physionomies qu'il nous présente ont toutes quelque chose de roide et d'immobile comme les statues de bronze. Il n'en pouvait être autrement: ce ne sont pas des hommes, mais des idées.

1. A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, chap. iv.

2. Disons bien vite que, malgré sa tendance abstraite, l'école philosophique est heureusement permise d'assez nombreuses exceptions. Aussi le second volume de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre* ne laisse rien à désirer, même sous le rapport de la peinture des événements et de la vivacité du récit.

M de Barante.

L'école descriptive peut être en butte au reproche contraire : elle raconte, mais sans conclure ; elle peint, mais sans instruire : elle fait de l'histoire un roman plein d'intérêt d'abord, mais qui fatigue bientôt la curiosité, parce qu'il n'occupe pas assez l'intelligence. La plus pure expression de ce système, c'est l'*Histoire des ducs de Bourgogne* par M. de Barante¹. Pour en donner une idée, nous n'avons rien de mieux à faire que de prier le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit de Froissart. C'est cet aimable chroniqueur que l'historien moderne tantôt emploie, tantôt imite avec un rare talent. Lors même qu'il puise à d'autres sources, Montrelet, Saint-Remy, Mathieu de Coucy, Commines, tout sous sa plume prend la couleur et la manière de Froissart. Voici revenir les hauts gestes et faits, les belles apartises d'armes ; rien ici d'abstrait et d'idéal, tout est réel, individuel, tout est récit ou plutôt tout est peinture.

Le lecteur a déjà pressenti l'objection qu'on peut faire à cette méthode. Nous ne pouvons envisager les événements passés comme n'ayant entre eux d'autre lien que celui de la succession. Notre raison nous dit qu'ils s'enchaînaient encore comme causes et effets. Je veux bien que l'auteur ne réfléchisse pas pour moi ; mais du moins qu'il ne me rende pas toute réflexion impossible : que le spectacle extérieur ne dérobe pas à mes yeux le jeu non moins intéressant des machines cachées, des ressorts secrets qui le font naître. Que, par exemple, le duc Philippe n'apparaisse pas seulement comme un heureux joueur, à qui tout réussit sans qu'on sache pourquoi, mais aussi comme un prince habile qui sait préparer, attendre, corriger le hasard.

Si M. de Barante eût vécu du temps de Froissart, quelque incomplet que soit un pareil livre, eu égard aux exigences absolues de l'histoire, il y aurait injustice à le blâmer. Mais

¹. Né en 1782, à Riom. — Ouvrages principaux : *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (1824), 43 vol. in-8 ; *De la littérature pendant le dix-huitième siècle* (1819).

nous approuvons peu en général ce parti pris de renoncer aux avantages de son siècle pour courir après la reproduction impossible de la naïveté des vieux chroniqueurs. C'est le faux système des pseudo-classiques, qui, eux aussi, cherchaient à reproduire la manière de penser et dire de Tite-Live, de Salluste, de Tacite. Il n'y a de changé que l'âge et le mérite du modèle.

Nous ajouterons que cette contrefaçon des vieux historiens, fût-elle désirable, n'est pas même entièrement possible. A moins de les reproduire toujours textuellement, ce qui ne serait qu'en donner une édition nouvelle, il faut bien les concilier, les compléter, les refaire ; et dans ce travail, la pensée personnelle de l'auteur, ses opinions et celles de son temps perceront toujours plus ou moins sous le naïf récit du contemporain. L'école descriptive ne justifie pas même la prétention qu'elle affiche de rester en dehors de toute conclusion ; il n'est pas donné à l'homme de s'abstenir de toute opinion sur les faits qu'il considère. L'historien descriptif fera passer à son insu son jugement personnel dans le choix des circonstances et jusque dans les formes de son langage. S'il se trompe, ses erreurs seront d'autant plus dangereuses pour le lecteur qu'elles se glisseront dans son esprit sans l'avertir de leur présence.

Avouons, en quittant M. de Barante, que pour avoir le courage de le juger aussi sévèrement, il faut ne l'avoir plus entre les mains ; tant que vous le lisez, vous êtes sous le charme de sa narration. Quel magnifique tableau ne déploie-t-il pas devant nous ! Avec quel art n'a-t-il pas choisi l'époque (1364-1477) qui, plus que toute autre peut-être, était appropriée à son système ! C'est un temps où ces êtres collectifs et abstraits qu'on nomme les nations ne sont pas constitués encore ; la politique naissante y laisse surtout agir la passion personnelle ; les individus peuvent impunément être grands par l'héroïsme ou par le crime. M. de Barante les saisit dans toute leur vérité. Les personnages, tels que Jean Hyons, Pierre Dubois, Jacques Artevelt, sont aussi vivants que ceux de Walter Scott. La croisade des chevaliers français en Hongrie est une peinture admirable : la bataille

CHAPITRE XLVII.

ce polis produit l'effet de la plus saisissante réalité. La figure du vieil amiral qui seul au milieu des janissaires lance six fois en l'air la bannière de la France, la mort de Mont Cency, l'héroïsme du jeune comte de Nevers, qui depuis Jean sans Peur, tout cela est frappant, tout cela se sous nos yeux. En somme, ce livre est une œuvre de grand mérite, quoiqu'il soit à désirer que la méthode de Barante, sujette même ici à tant de défauts, soit adoptée plutôt par les auteurs de romans historiques que par les écrivains.

Augustin Thierry; de Sismondi; MM. Michelet et Thierry.

Nous nous sommes étendu avec plaisir, malgré la pénurie qui nous reste, sur les deux noms illustres qui représentent les limites extrêmes des deux écoles opposées. Nous passerons rapidement sur les autres, quels que soient leur mérite et leur juste célébrité; vu qu'ils ont combiné, dans des proportions diverses, les systèmes que nous venons d'examiner isolément. Il était plus naturel qu'on cherchât à rapprocher ces deux moitiés de l'histoire, qu'il ne l'avait été de les séparer. Augustin Thierry, l'homme de France qui, dans ce dernier quart de siècle, a le plus contribué, après M. Guizot, au progrès des études historiques¹, sans fonder encore en lui les deux écoles, les suit alternativement et presque avec un bonheur. Ses excellentes *Lettres sur l'histoire de France*, ont exercé une si grande influence sur les historiens républicains, qu'après lui, renferment une partie critique et une partie descriptive. Son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*, est rédigée dans le système de l'école descriptive. Je me suis tenu aussi près qu'il m'a été possible, dit-il dans l'introduction, du langage des anciens historiens soit contemporains des faits, soit voisins de l'époque où ils ont eu lieu. Cependant nous y trouvons un avantage qui manquait

¹ Il faut savoir que ce martyr de la science a non-seulement dévoué sa vie, mais sacrifié sa vue à l'étude, et que, malgré sa cécité, il n'en continuait pas ses courageux travaux. L'histoire a maintenant son Homère. Augustin Thierry est né en 1788; la France l'a perdu en 1856.

à M. de Barante. L'auteur ne s'abstient pas de manifester son opinion personnelle sur les événements qu'il raconte, seulement il sait donner à ses réflexions une forme dramatique qui n'interrompt point le récit. « Lorsque j'ai été obligé, ajoute-t-il, de suppléer à leur insuffisance par des vues plus générales, j'ai cherché à les autoriser, en reproduisant les traits généraux qui m'y avaient conduit par induction. Enfin j'ai toujours conservé la forme narrative, pour que le lecteur ne passât pas brusquement d'un récit antique à un commentaire moderne, et que l'ouvrage ne présentât pas les dissonances qu'offriraient des fragments de chroniques entre-mêlés de dissertations. » C'était un premier et très-habile essai de fusion entre les deux systèmes.

Sismondi¹ appartient également aux deux écoles, mais sans s'élever dans l'une ni dans l'autre au rang des écrivains que nous venons de nommer. Son principal mérite, et c'est un mérite considérable, consiste dans son immense savoir. Son *Histoire des Français* surtout est encore supérieure sous ce rapport à celles des *Republiques italiennes*. Sismondi connaît toutes les sources, il a tout lu, tout discuté, tout apprécié : ce livre est désormais un ouvrage indispensable. Son point de vue philosophique est loin de mériter les mêmes éloges. Sévère et inébranlable dans ses opinions, il applique au passé l'inflexible niveau de ses idées, et frappe sans exception, sans indulgence, tout ce qu'il n'y trouve point conforme. Il fait volontiers un crime au moyen âge de n'avoir pas deviné son idéal de droit public et d'économie nationale ; il ne peut pardonner au seizième siècle de ne pas connaître la tolérance philosophique du dix-huitième. On s'étonne qu'avec tant de science du passé Sismondi n'en ait pas davantage le sentiment ; qu'il ne voie pas que ces temps ne pouvaient être que ce qu'ils ont été. Cette disposition du juge nuit au style du narrateur ; on peint mal ce qu'on ne goûte pas. Sismondi

¹, Né en 1773, à Genève; mort en 1842.—Ouvrages principaux : *Histoire des Français*, 31 vol. in-8 (1821-1844) ; *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, 10 vol. in-8 (1807-1808) ; *De la littérature du midi de l'Europe*, 4 vol. in-8 (1813) ; *Nouveaux principes de l'économie politique*, 3 vol. in-8 (1819).

CHAPITRE XLVII.

Il peint ses tableaux par la chaleur de l'imagination. Et d'ailleurs qu'il ne domine pas assez toute sa matière. Il n'a pas séparé le travail de la rédaction de celui des recherches; il a écrit chaque siècle avant d'avoir étudié l'un : c'était se priver de gaieté de cœur des lumières que l'époque reflète sur l'autre : c'était écrire l'histoire avec tous ses inconvénients qu'un contemporain, mais non avec ses avantages. Le langage même de cet écrivain général n'est pas toujours parfait : c'est un des rares auteurs qui n'ait écrit avec plus de plaisir dans une traduction¹.

Tous les historiens qui ont cherché à réunir le double avantage d'un aperçu philosophique et d'une fidèle peinture, le plus hardi, le plus brillant, le plus capricieux est M. Michelet. Sa vue d'ensemble à laquelle il aspire n'est pas seulement comme chez ses devanciers, le rapport de causalité qui lie les faits, c'est une véritable philosophie de l'histoire. Dans les phénomènes il cherche à saisir la loi qui les domine, et, dans ses généralisations puissantes, il voudrait, d'une idée, dérouler toute l'histoire comme la conséquence d'un principe. Il porte la même force d'imagination dans les détails du récit. L'histoire telle qu'il la conçoit n'est plus, comme il le dit lui-même, une pure narration, mais une *résurrection*. Il est vrai que ses morts aussi renaissent parfois transfigurés. Avec une fantaisie aussi créatrice, une imagination aussi inépuisable est un danger de plus; le passé est si présent pour lui qu'il y voit facilement tout ce qu'il y désire. Michelet, trop historien pour n'être que poète, est aussi poète pour n'être qu'historien. C'est au moins un écrivain des plus originaux, des plus attachants. Le charme de ses ouvrages consiste à mêler l'auteur à tous les faits qu'il raconte; vous avez toujours là, près de vous, un homme, un être qui vous communique sans mesure son imagination, son enthousiasme, son esprit. Michelet a transporté dans l'histoire une *humour* que nos voisins n'avaient introduit que dans la fiction. Toujours jeune sous ses précoces cheveux blancs,

traduction anglaise de l'*Histoire des Français*, faite sous les yeux de l'auteur et qui passe pour excellente.

né en 1798, à Paris; mort en 1873

spirituel sous son immense érudition, il est de ces hommes qui ne vieillissent point. Le seul effet du temps sur l'homme autrefois sur Voltaire, c'est de lui donner plus de force, plus d'âpreté, peut-être plus d'aigreur. Le profond passé s'est laissé entraîner dans la lutte de nos pas-sagères contemporaines. Il a commencé l'histoire comme un homme qui menace de la finir comme un éloquent pamphlet¹. Thiers² a été plus fidèle au culte sévère de l'histoire vivante et spirituelle aussi, mais avant tout positive et précise, il fait de plus en plus prédominer en lui l'homme d'histoire sur l'artiste, Polybe sur Hérodote. Doué d'un admirable bon sens, d'une merveilleuse facilité à tout voir, à tout comprendre, à tout expliquer, il semble porter la clarté avec lui; la lumière l'accompagne jusque dans les questions les plus difficiles : lois, commerce, finances, tactique militaire, tout vient aisé, intéressant pour le lecteur dès que M. Thiers s'occupe de lui. On se sent heureux et presque fier de comprendre tout ce qu'on jugeait inabordable. Le don particulier de son esprit facile c'est de s'approprier par une méditation profonde ce qu'il emprunte à tout le monde. C'est ainsi qu'au cours de sa carrière il sut interroger les principaux acteurs de ce grand drame révolutionnaire. « Vieux débris de la Constituante, de l'Assemblée législative, de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents, du Corps législatif, du Tribunat; girondins, jacobins, anciens, nouveaux, vieux généraux de l'Empire, fournisseurs des armées, révolutionnaires, diplomates, financiers, hommes de loi, hommes d'épée, hommes de tête, hommes de bras, tous passaient en revue tout ce qu'il en restait, questionnant, tournant autour de l'autre pour le faire parler, l'oreille gauche à celui-ci, l'oreille droite à celui-là; réunissant, coordonnant dans sa tête tous ces propos éparpillés, il rentrait chez lui, se couchait sur le *Moniteur*, et faisait une page de plus à cette belle *Histoire de la Révo-*

¹ En fin de la Restauration, M. Michelet n'avait encore publié que son *Chronologie de l'histoire moderne*, 1826; ses *Tableaux synoptiques de l'histoire moderne*, 1826; les *Principes de la philosophie de l'histoire*, traduits de la *Scienza nuova* de Vico; et le *Précis de l'histoire moderne*, 1829, en 1797, à Marseille.

*lution française*¹ » qui parut de 1823 à 1827, et fut placée dès l'abord aux premiers rangs de nos grands travaux historiques. On a accusé dans l'auteur cette impartialité de l'intelligence : on a prétendu qu'indifférent au crime et à la vertu, l'historien n'avait d'admiration que pour le succès, et ne commençait à blâmer ses idoles successives qu'à l'instant de leur chute. Il y a exagération dans cette critique; mais peut-être faut-il avouer que, dans le premier ouvrage de M. Thiers, le plaisir de comprendre empiète un peu sur le devoir de juger. Ne nous plaignons pas trop de ce défaut. Tant d'hommes aujourd'hui possèdent la qualité contraire!

Au-dessous des historiens illustres que nous n'avons fait qu'indiquer, il en est vingt autres qui mériteraient d'être cités aussi. Nous ne faisons point un catalogue; il nous suffit de signaler les chefs d'école, ceux qui représentent une idée ou une tendance nouvelle. Nous devons néanmoins ajouter que jamais en France l'histoire n'avait été généralement cultivée avec plus d'ardeur, comprise avec plus d'intelligence, écrite avec plus d'intérêt.

CHAPITRE XLVIII.

L'ÉCOLE ROMANTIQUE.

Le Cénacle. — La préface de Cromwell. — Les Orientales et les Feuilles d'automne. — MM. de Vigny, de Musset, Sainte-Beuve, Deschamps — Le drame; Shakspeare; Hernani; Marion Delorme. — M. Alexandre Dumas. — Conclusion.

Le Cénacle.

Nous avons, dans nos études précédentes, atteint et quelquefois dépassé la seconde moitié de la Restauration. Alors

¹. *Galerie populaire des contemporains illustres*, par un homme de nos (M. de Loménie).

La question morale est décidée : les principes religieux et sociaux, dont le rétablissement semble la tâche de notre siècle, sont affirmés par des voix éloquentes. La question de forme se pose avec plus de netteté ; l'école romantique proclame et pratique ses théories. Le public lui-même est attentif, et trouve entre deux révolutions politiques, le loisir de se passionner pour un problème de littérature.

Par le fait, il était déjà résolu. La poésie de Béranger et de Lamartine n'était pas celle de l'école impériale ; Chateaubriand jouissait depuis longtemps de toute sa gloire ; on peut dire que la révolution littéraire était accomplie. Que restait-il donc à faire ? Reconnaître ce qui existait déjà, l'ériger en système, le formuler, l'exagérer même. La littérature nouvelle était victorieuse sur toute la ligne, mais il fallait une fanfare un peu bruyante pour informer le public de son triomphe.

Elle commença à sonner vers 1827. Les poètes de la défunte *Muse française* étaient dispersés ; le faisceau politique qui les avait réunis était rompu. » Autour de M. V. Hugo et dans l'abandon d'une intimité charmante, il s'était formé un très-petit nombre de nouveaux amis ; deux ou trois des anciens s'étaient rapprochés. On devisait les soirs ensemble ; on relisait les vers qu'on avait composés. Le vrai moyen âge était étudié, senti dans son architecture, dans ses chroniques, dans sa vivacité pittoresque ; il y avait un sculpteur, un peintre parmi ces poètes, et Hugo, qui de ciselure et de couleur, rivalisait avec tous les deux.... L'hiver on eut quelques réunions plus arrangées, qui rappelèrent peut-être par moments certains travers de l'ancienne *Muse*. » Et l'auteur des lignes que nous venons de citer, témoin et acteur de ces soirées intimes, se reproche d'avoir trop poussé à l'idée du *Cénacle* en le célébrant¹.

C'est toujours dans des sociétés de ce genre qu'on se donne le courage de l'exagération. L'homme de lettres y a deux sortes d'opinions : les siennes, qu'il endort, et celles de la coterie, qu'il affiche. L'opinion officielle du *Cénacle* fut le romantisme le plus hardi, le plus flamboyant. On l'étala avec

1. Sainte-Beuve, *Critiques et portraits*. t. I, p. 363.

fracas dans les journaux, dans les préfaces : à l'éclat du talent on voulut joindre celui du scandale. Les vieux classiques endurcis servirent merveilleusement cette habile tactique, ils se fâchèrent; ils firent du bruit avec leur colère, comme les romantiques avec leurs théories. Baour-Lormian, dans sa comédie *le Classique et le Romantique*, établissait une synonymie peu polie entre classique et honnête homme, romantique et fripon. Bientôt il braqua contre ses adversaires son *Canon d'alarme*, mais il montra peu de goût dans le choix de sa mitraille; il disait, entre autres gracieuses choses :

Il semble que l'excès de leur stupide rage
A métamorphosé leurs traits et leur langage ;
Il semble, à les ouïr grognant sur mon chemin,
Qu'ils ont vu de Circé la baguette en ma main.

On pouvait trouver un compliment plus délicat, mais non une périphrase plus classique. Vanderbourg, Auger, Alexandre Duval figurèrent bravement dans ce combat digne d'un nouveau *Lutrin*. Le feuilletoniste Hoffman, l'enfant terrible du parti, s'écriait en parlant de Schiller, qu'un homme qui avait fait d'aussi pitoyables tragédies que la *Pucelle d'Orléans*, « méritait d'être fouetté sur la place publique. » Jadis le *Misanthrope* de Molière trouvait qu'un homme est pendable après avoir fait de mauvais vers : les Trissotins du dix-neuvième siècle s'étaient humanisés. Il n'est pas jusqu'à Lemercier, accusé à tort d'être le père de la nouvelle école¹, qui ne s'empressât de la maudire dans son *Caïn, parodie-mélodrame, précédée d'un prologue et d'un pot-pourri-préface*; il s'écriait, dans toute l'indignation d'un Juvénal :

Avec impunité les Hugo font des vers !

Pour remédier à un si grand malheur, au mois de janvier 1829, sept vénérables, parmi lesquels on distinguait l'auteur du *Canon d'alarme*, avec MM. Jouy, Arnault et Étienne, présentèrent au roi Charles X une requête à l'effet d'exclure du Théâtre-Français toute pièce entachée de romantisme. Le

1. *Non tundis culpandus virtutibus*, comme dit Tacite.

ndit, en homme d'esprit, que, dès qu'il s'agissait
e, *il n'avait que sa place au parterre*. La carrière
ouverte aux frères puînés de *Cromwell*, et l'école
y perdit la popularité d'une petite persécution¹.

La préface de *Cromwell*.

vains de la jeune école acceptaient courageusement
« On pourrait quelquefois, disait leur plus illustre
rendre à regretter ces époques plus recueillies ou
érentes qui ne soulevaient ni combats ni orages
paisible travail du poète. Mais les choses ne vont

Qu'elles soient comme elles sont. Les luttes sont
onnes, *malo periculosam libertatem*². » La préface
me de *Cromwell* fut le manifeste du parti. Elle
827, le même rôle qu'avait rempli, en 1549, la
illustration de la langue française, par du Bellay.
n n'était pas sans analogie, et le *Cénacle* avait plus
rt avec la *Pléiade*; comme elle, il renfermait des
a plus grand talent; il voulait, comme elle, renou-
rme d'une littérature vieillie. Mais le mouvement
n sens inverse; l'école de Ronsard réagissait contre
âge au nom de l'antiquité : la *Pléiade* moderne
imitation de l'antiquité en s'appuyant sur le moyen

uration de principes de M. V. Hugo était tracée
diesse de touche qui caractérise ce puissant esprit.
ivisait en trois époques toute la carrière qu'a par-
umanité : les temps primitifs, l'antiquité, l'âge
La poésie se partageait en trois formes correspon-
de, l'épopée et le drame. L'âge chrétien ou mo-
tout dramatique. Le drame, forme plus complexe,
réhensive que les deux autres, embrassait tous les
le la vie, le corps comme l'esprit, le grotesque

fut dédommée un peu plus tard. Dans sa préface de *Marion*
7. Hugo se plaint énergiquement de la censure, si indulgente pour
d'école et de convention, qui fardent tout, et par conséquent
t; impitoyable pour l'art vrai, consciencieux, sincère. »
des Orientales.

comme le beau : l'idéal suprême de la poésie moderne était son caractère. Le brillant critique renversait ensuite, en se servant, l'échafaudage des règles arbitraires. Comme Goethe, il ne reconnaissait qu'une seule des trois fameuses unités, celle de l'ensemble (*das Fassliche*)¹. Puis il se moquait avec beaucoup d'esprit de l'école classique, de ses périphrases, de son élégance factice, et terminait par d'excellentes observations sur la langue et les vers dramatiques.

Le principal défaut de ce manifeste, c'était d'être un manifeste. Dans la lutte, les idées s'exagèrent pour se mieux faire pressentir, le ton même prend une certaine importance, qu'un quart de siècle plus tard on trouve presque déclamatoire. C'est ce que nous éprouvons aujourd'hui en relisant tous les écrits dogmatiques de l'école jadis nouvelle. Les auteurs semblent toujours sur le trépied : ils ne parlent que de Dieu, de l'humanité, de leur haute mission : ils vous font l'histoire de la civilisation à propos d'un drame. Tout cela était alors bien loin de paraître ridicule, et atteste l'intérêt que le public attachait à une réforme poétique.

Même caractère dans les doctrines : la vérité toute pure n'eût pas été assez piquante, assez agressive pour une déclaration de guerre. Quoi de plus juste que de dire que la poésie moderne ne devait être exclusivement ni grecque ni latine, mais s'inspirer des idées, des sentiments de notre époque, pour exprimer des vérités qui sont de tous les temps ? Nous sommes les héritiers du moyen âge et de l'antiquité, mais avant tout nous sommes nous-mêmes ; notre poésie n'est pas plus celle de saint Louis que celle d'Auguste. Le manifeste, en fondant tous les siècles chrétiens dans une seule appellation, ne voyait rien à opposer à la Grèce et à Rome que le moyen âge. Il renversait une idole, mais pour en adorer une autre.

L'école classique avait porté trop loin les dédains de son culte. Elle s'était fait un idéal traditionnel et trop étroit qui excluait sans raison de véritables beautés. Il fallait comprendre que l'Être et le Beau sont essentiellement une seule et

¹. Voyez plus haut, p. 583.

même chose, que le laid n'est qu'une limite, et qu'il peut entrer comme *moment* dans l'idée concrète de la beauté; qu'en tout cas il ne doit jamais être qu'un moyen et jamais un but, qu'une ombre et jamais un objet. Cette nuance de doctrine eût paru trop fine pour être un dogme, trop allemande, si l'on veut, pour devenir populaire. Entraîné sans doute par l'ardeur de la lutte et par la loi inflexible de toute réaction, M. V. Hugo donna une importance immense et peu philosophique à cet élément négatif; il fit du grotesque le pendant nécessaire et corrélatif du beau : il reconnut deux principes dans l'art, il fut manichéen en poésie.

Cette erreur le conduisait à en commettre une autre. Si le beau n'a pas plus de droit que le laid à la préférence de l'artiste, il ne reste plus qu'à reproduire le réel. Telle fut, en effet, la doctrine du plus grand nombre des poètes romantiques. L'auteur du manifeste était trop grand artiste pour l'embrasser tout à fait. Il hésita, il réserva les droits de l'idéal, sans trop savoir en quoi les établir. « Une limite infranchissable, dit-il, sépare la réalité selon l'art de la réalité selon la nature. Il y a étourderie à les confondre, comme le font quelques partisans peu avancés du *romantisme*. » Puis, au lieu d'une définition, il nous donne une métaphore : « Il faut que le drame soit un miroir de concentration qui, loin d'affaiblir la couleur et la lumière, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme; alors seulement le drame est avoué de l'art. » Ce principe, si vrai en soi, n'était pas sans danger : il pouvait devenir la théorie de l'emphase.

Le syncrétisme un peu confus des poètes romantiques eut au moins ceci de bon qu'il élargit les portes de l'art, et y fit entrer ce que l'école pseudo-classique avait eu tort d'en exclure, l'histoire, c'est-à-dire l'homme plus vrai et souvent plus beau que les pâles abstractions qu'elle lui substituait.

Ils rendirent encore à l'art l'éminent service d'en finir par le ridicule avec toute règle arbitraire. « Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes, s'écriait l'auteur de *Cromwell*. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art : il n'y a ni règles ni modèles; ou plutôt il

CHAPITRE XLVII.

d'autres règles que les lois générales de la nature, qui ont sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour la composition, résultent des conditions d'existence pour chaque sujet. » Le romantisme fut, à tout prendre, ce que le définit si bien M. V. Hugo, *le libéralisme en littérature*. Comme l'autre libéralisme, il chercha surtout des voies pour la liberté individuelle, la faculté pour chacun de penser et de vivre à sa fantaisie, le tout à ses risques et périls. Ce fut avant toute chose une doctrine négative, qui ne périt que dans son triomphe. Aussi « les misérables modernes, classique et romantique, sont-ils tombés dans le gouffre de 1830, comme gluckiste et picciniste dans le gouffre de 189. L'art seul est resté¹. »

Les Orientales et les feuilles d'automne.

L'art, entre les mains de l'école romantique, présente les mêmes erreurs que la théorie. Elles y furent même d'autant plus frappantes que la divergence des rayons est plus visible à la périphérie qu'au centre. A l'abstraction classique succéda un grossier réalisme qui croyait avoir tout fait quand il étonnait les yeux par ce qu'il appelait la couleur locale, les singularités d'un costume plus ou moins historique. Le moyen âge fit fureur : on en glorifia toutes les difformités. Le laid fut recherché avec soin, comme ayant plus de caractère : le dégoûtant, l'horrible se substitua au pathétique, l'instinct à la passion, la fantaisie au sens commun. On fouilla les charniers, on exploita le bourreau, on étala au grand jour les plaies les plus repoussantes de la société. On ne craignait pas à frapper fort plutôt que juste. Les jeunes poètes de l'école se ressemblèrent aux athlètes antiques, dont tous les efforts tendent à jeter le javelot au delà du but : *saxpe trans finem nobilis expedito*. La première ivresse de la liberté littéraire dégénéra trop souvent en licence ; le libéralisme poétique eut son 93. On n'entendit pas assez ces belles paroles de Victor Hugo, le maître lui-même les oublia peut-être quelque-

¹ « Marion Delorme.

lois : « Que les vieilles règles de d'Aubignac meurent avec les vieilles coutumes de Cujas, cela est bien ; qu'à une littérature de cour succède une littérature de peuple, cela est mieux encore ; mais surtout qu'une raison supérieure se rencontre au fond de toutes ces nouveautés. Que le principe de liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans les lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois¹. »

Au milieu des exagérations qu'une réaction quelconque entraîne toujours à sa suite, on vit s'élever des œuvres qui ne doivent point périr. La poésie lyrique, qui avait déjà, dans la première période de la Restauration, payé largement son tribut au public, fut encore, dans la seconde, le genre le plus fécond, et, à tout prendre, le plus heureux. Quoi qu'en ait dit l'auteur de la préface de *Cromwell*, l'ode n'est pas le privilège des siècles primitifs : elle semble, au contraire, comme expression toute spontanée des sentiments individuels, devoir convenir surtout à une époque d'isolement et d'indépendance morale telle que la nôtre. M. Victor Hugo en donna lui-même les plus éclatantes preuves. L'année qui suivit le manifeste dont nous avons parlé, le poète composait les *Orientales*², la plus magnifique efflorescence de son imagination. Ici la poésie lyrique prenait un caractère nouveau et analogue aux doctrines de la jeune école. Ce n'était plus ni l'élan des passions politiques, ni les poétiques douleurs d'une âme repliée sur elle-même ; c'était du rythme, de la lumière, d'étincelantes couleurs, que le poète semblait avoir dérobées aux heureuses contrées qu'il chantait : le monde extérieur y versait à pleines strophes ses plus riches images, et à peine sentait-on battre le cœur du poète, sous cette profusion d'or, de rubis et de parfums étrangers. Son âme s'était perdue et absorbée, comme celle du faquir de l'Orient, dans la séduisante nature qui l'enveloppait.

C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,

1. Préface d'*Hernani*.

2. Elles parurent en 1828.

Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
 Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
 Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
 Mit au centre de tout, comme un écho sonore¹.

Ce culte de la forme, cette adoration de la matière, cette poésie qui la pénètre, la vivifie, l'arrache à son inertie pour lui imprimer le cachet divin de la beauté, était un retentissement lointain des doctrines panthéistiques de l'Allemagne, c'était un des rayons de la poésie de Goethe. « Il a fallu, disait justement un critique, une singulière puissance de talent pour fixer l'attention paresseuse des lecteurs de France, en mettant dans ce poème tous les éléments, excepté l'élément humain. Il a fallu des ressources multipliées, des secrets imprévus, pour dissimuler pendant quatre mille vers l'absence du cœur et de la réflexion. A la place de la poésie, vous avez mis la peinture et la musique, ou plutôt de la peinture et de la musique vous avez fait une poésie nouvelle, sans larmes et sans rêveries, mais douce et nonchalante, pleine de murmures harmonieux et de lointaines perspectives : dans l'ivresse des sens on oubliait de penser². »

Tel est le trait saillant de la poésie de M. V. Hugo, une prédilection constante pour les images visibles, pour la partie pittoresque des choses. Quelques-uns des poètes de son école ont encore exagéré cette tendance et en ont fait un véritable matérialisme poétique. Ce caractère domine chez M. Th. Gautier. -

Mais là ne devait pas s'arrêter le génie de M. V. Hugo : sur la limite même où nous terminerons cette histoire, nous trouvons un nouveau recueil, supérieur, selon nous, aux brillantes *Orientales*, ce sont les *Feuilles d'automne*. Ici l'horizon s'est assombri, et n'en est que plus attachant : l'artiste demeure, mais l'homme reparaît. La pensée du poète se repose, avec une douce émotion, sur des souvenirs, sur des regrets. Il songe à ceux qui ne sont plus, à son vieux père qu'il ne doit plus revoir, à cette maison des environs de Blois,

¹ *Les Feuilles d'automne.... Data fata secutus.*

² G. Planche, *les Royautés littéraires.*

anche et carrée au bas de la colline verte ; • il jette un
rd triste et attendri sur sa jeunesse :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées
Me croyant satisfait ?
Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?

out il épanche une tendresse ineffable sur l'enfance, sur
blondes et frêles têtes, ce doux présent si riant d'avenir.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !...

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers !

e sensibilité simple et abordable à tous, cette note si
e manquait encore à la lyre française. V. Hugo com-
ici un intervalle qu'avaient laissé entre eux Lamartine et
nger.

outefois, nous devons l'avouer, à côté des admirables
es de son talent lyrique, M. V. Hugo n'est pas exempt
défauts que devaient produire soit le caractère même de
esprit, soit sa position de chef d'école. Il y a dans la
eur de ses conceptions, dans le dessin hardi de ses plans,
la franchise un peu crue de son style, quelque chose
ient le défi et la provocation. On voit le parti pris de
er les préjugés et les habitudes littéraires, d'imposer ses
ices comme son génie, d'entrer de plain-pied dans l'ad-
tion du lecteur, comme dans sa conquête. En théorie
vait détrôné la souveraineté du *beau* pour y substituer

celle du *caractère* : en pratique il était à craindre qu'on ne la remplaçât quelquefois par celle de la fantaisie. On s'était proclamé indépendant de l'*étiquette*; pour faire parade de sa liberté, on devait parfois oublier même les *lois*.

MM. de Vigny, de Musset, Sainte-Beuve, Deschamps.

Après M. Victor Hugo, on plaçait au premier rang parmi les poètes romantiques le doux, le chaste, l'élégant auteur de *Moïse* et d'*Éloa*. M. le comte Alfred de Vigny¹ n'avait pas l'enthousiasme, l'élan, la brillante facilité du poète des *Orientales*; artiste pur et recueilli, ciselant avec amour tous les détails d'une composition; enveloppant volontiers ses idées poétiques d'une action, d'un récit, comme si elles eussent craint d'affronter le public face à face, ce poète s'était fait, dans l'école nouvelle, une place à part, une douce et calme retraite pleine d'ombre, d'harmonie et de parfums. On ne trouvait pas chez lui cette audace militante de ses jeunes confrères; il manquait même un peu de verve et d'énergie. Sa merveilleuse douceur de langage n'avait ni la précision qui serre vivement la pensée, ni la rapidité lyrique qui, pour employer l'un de ses plus beaux vers,

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend :

L'éclat de ses images s'affaiblit à travers les replis ondoyants de sa périphrase :

La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
.... La lumière au fond de l'albâtre étincelle,
Blanche et pure, et suspend son jour mystérieux.

C'est quelque chose d'un peu mignard, d'un peu froid. Il aime à transporter la scène de ses récits dans une antiquité factice, où s'efface toute réalité, toute vraisemblance terrestre. On sent, derrière cette poésie gracieuse mais peu

¹. Né en 1798 à Loches, mort en 1864. — OEuvres avant 1830 : *Poèmes antiques et modernes* (recueillis en 1826) ; *Cinq-Mars* (1826).

vrile, l'admiration complaisante et assurée d'une petite société d'élite, d'un cercle aristocratique et indulgent.

M. de Vigny avait, même dans ses poèmes, quelque chose d'épique ou du moins de narratif : il a composé en 1826 un de nos meilleurs romans historiques, alors que M. V. Hugo essayait encore, dans des romans de jeune homme et de poète lyrique, tels que *Han d'Islande* et *Bug-Jargal*, la plume qui devait écrire *Notre-Dame de Paris*. M. de Vigny eut d'autant plus de mérite à réussir dans son *Cinq-Mars*, qu'il avait mal conçu alors le caractère du roman historique. Au lieu de faire comme Walter Scott, comme plus tard l'auteur de *Notre-Dame*, qui ne prennent à l'histoire que le cadre, l'esprit et les mœurs du temps où ils transportent l'action, tandis qu'ils inventent l'intrigue et en chargent des personnages fictifs, M. de Vigny voulait que les événements et les personnages principaux fussent historiques aussi. Cette condition nouvelle gênait chez lui la fiction et falsifiait l'histoire. On peut reprocher à l'auteur de *Cinq-Mars* d'avoir calomnié, dans cet intéressant récit, la mémoire d'un de nos plus grands hommes, Richelieu.

A côté du calme et élégant Alfred de Vigny, le jeune Alfred de Musset, âgé de dix-huit ans, présentait le plus étincelant contraste. C'était le gai et capricieux *Ariel*, s'avisant çà et là de jouer le rôle de *Caliban*; c'était l'espiègle *Puck*, s'amusant à affubler d'une tête d'âne l'amant de *Titania*. Tout ce que l'esprit a de plus soudain, de plus capricieux, de plus mélangé, semblait former son essence : le grotesque, le bizarre, l'impossible se croisaient à chaque instant chez lui avec les inspirations les plus charmantes, et formaient le tissu versicolore de son style. C'était quelque chose de lesté, de dégagé, d'adorablement impertinent. Pareil au moucheron hargneux de la Fontaine, son bonheur était de faire enrager doctement les vieux lions classiques¹. Multiple, insaisissable, il copiait tantôt la franche allure de Mathurin Régnier (*Don Paix*),

¹ Il se moquait quelquefois de la prosodie comme du bon sens, il commençait, par exemple, un récit par ces vers alexandrins

Un dimanche (observez qu'un dimanche la rue

CHAPITRE XLVIII.

et la passion de Faust (*la Coupe et les lèvres*), quelques peintures ardentes de *Parisina*, de *Lara*, du *Corsaire* (*la*), plus souvent les zigzags épiques de *Don Juan* (*Ne*), en attendant qu'il vint, rival de Marivaux, apporter le théâtre-Français ses délicieux *Caprices*.

Entre les deux Alfred, l'un artiste soigneux, l'autre piquant moraliste, M. Sainte-Beuve¹ formait la transition. Il fut en lui, sans disparate, mais en les affaiblissant, leurs qualités diverses, *velut cinnus amborum*, comme dit Cicéron. Le caractère particulier des vers de M. de Sainte-Beuve est une simplicité familière et délicate : on croirait lire une prose habile légèrement parfumée de poésie. Il rappelle quelquefois dans ses *Consolations* Wordsworth et les *lâchistes* anglais. Jusque dans la critique, il sautait avec une imagination vive, avec une sympathie universelle et souvent trop complaisante, les diverses natures d'écrivains. Esprit délicat et sûr, il sait tout comprendre, tout deviner, tout exprimer avec une grâce charmante.

En parlant d'esprit et de grâce, nous n'aurons garde d'oublier les deux frères Deschamps : l'un, Émile, l'auteur des *Œuvres françaises et étrangères*, doué d'un style léger et facile

Vivienne est presque toujours vide, et la cohue
Est aux Panoramas ainsi qu'aux boulevards), etc....

Les chefs-d'œuvre ont fait plus de bruit, dans leur temps, que sa *Ballade*, ou on lisait :

C'était dans la nuit brune
Sur un clocher jauni
La lune
Comme un point sur un i....
Es-tu l'œil du ciel borgne?
Quel chérubin casard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard?
N'es-tu rien qu'une boule,
Qu'un grand faucheur bien gras,
Qui roule
Sans pattes et sans bras?
Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit? T'étais-tu
Cognée
A quelque arbre pointu?

Paris, 1803, à Boulogne-sur-Mer.

que V. Hugo n'a pas cherché et que de Vigny n'a pas atteint ; l'autre, Antony, le traducteur de Dante, plus mâle, plus ferme, comme l'exigeait son œuvre ; tous deux trop insoucieux de leur renommée, et daignant à peine ou continuer d'écrire, ou recueillir les plus jolies pièces dont ils parsemaient nos revues.

Nous ne pouvons mieux conclure ce rapide examen que par les lignes suivantes empruntées au critique dont nous parlions tout à l'heure, et qui vient, à vingt ans de distance, jeter un coup d'œil général et moins indulgent sur la route que ses amis et lui ont jadis parcourue. « Ce qu'on peut dire sans se hasarder, c'est qu'il est résulté de ce concours de talent, pendant plusieurs saisons, une très-riche poésie lyrique, plus riche que la France n'en avait soupçonné jusqu'alors, mais une poésie très-inégale et très-mêlée. La plupart des poètes se sont livrés, sans contrôle et sans frein, à tous les instincts de leur nature, et aussi à toutes les prétentions de leur orgueil, ou même aux sottises de leur vanité. Les défauts et les qualités sont sortis en toute licence, et la postérité aura à faire le départ. Rien ne subsistera de complet des poètes de ce temps¹. »

Le drame ; Shakespeare ; Hermaut ; Marion Delorme.

La poésie lyrique, l'expression libre des sentiments intimes et personnels, avait été le triomphe de l'école romantique ; la poésie dramatique fut son ambition. Mais le succès fut loin d'être égal. Le principe funeste qui déjà nuisait à son ode, ruina son théâtre : l'esprit de système. Elle voulut faire du drame la négation bruyante de la tragédie ; elle chercha, non le beau en soi, mais la contradiction ; chacune de ses représentations fut un combat. Or, nous l'avons déjà dit à propos des *Moralités* du moyen âge, le genre dramatique est celui qui se prête le moins aux systèmes : le public consent difficilement à se faire complice et à recevoir la consigne ; il est, de sa nature, juge et non plaideur ; il veut du

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. 1, p. 208.

plaisir, non des théories, et ne se résigne point à s'ennuyer dans l'intérêt de l'art.

Pour avoir une contradiction toute faite, un scandale dramatique bien choquant, bien retentissant et en même temps marqué des noms illustres, les romantiques n'avaient pas besoin de chercher beaucoup. Ils avaient sous la main les théâtres étrangers. Déjà quelques poètes semi-classiques s'étaient adressés à l'Allemagne, que Mme de Staël avait révélée si éloquemment à la France. M. Pierre Lebrun avait donné en 1820 une *Marie Stuart* timidement imitée de Schiller; M. Soumet avait fait jouer, en 1825, une *Jeanne d'Arc* d'après le même auteur. La route était ouverte; il ne s'agissait que de remonter plus haut et de marcher plus hardiment : on alla droit à Shakspeare; on lui demanda non pas son génie, mais sa forme, sa liberté absolue, ses changements de scènes, ses contrastes heurtés, sa langue audacieusement populaire. Du reste il faut le dire, on se méprit complètement sur le caractère de ce grand poète.

Shakspeare, loin d'être un novateur barbare, s'était montré à son époque un régulateur intelligent. Il avait trouvé le théâtre anglais envahi par des habitudes dont il se moqua souvent, mais auxquelles il fut quelquefois contraint de sacrifier; un réformateur fait toujours quelques concessions à ce qu'il corrige. Les Anglais d'Élisabeth, ce peuple de hardis marins et de braves soldats, la tête encore pleine des passions de la guerre civile et des supplices sanglants échangés par les diverses factions religieuses, avaient besoin d'être remués énergiquement soit par le pathétique, soit par le ridicule. Il fallait de fortes liqueurs à ces mâles palais. Le tranquille bourgeois lui-même, quand il quittait son comptoir de la Cité pour le théâtre nouveau de Blackfriars, n'était pas fâché de relever par quelques émotions un peu vives la monotonie de ses pacifiques occupations. Les Green, les Nash, les Lilly, les Lodge, les Peele, les Kyd, prédécesseurs et contemporains de Shakspeare, jeunes gens pauvres et instruits, qui de tous les points de la province venaient chercher fortune à Londres, furent obligés, bon gré mal gré, de servir

public selon son goût, et d'*enfermer*, comme Lope de Vega, *ce et Plaute sous clef quand ils se mettaient à écrire*. Celui vit pour plaire est forcé de plaire pour vivre, au poète anglais. On se mit donc à tuer, à pendre, à brûler la scène. Dans une tragédie de *Cambyse*, par Preston, que Shakspeare persifle plus tard avec bien d'autres, un vieillard était écorché vivant en présence des spectateurs et de son propre fils, qui s'écriait pathétiquement en seize quatorze syllabes :

Quel fils ayant un cœur humain, peut voir ainsi
Son père écorché vif ! Oh ! pour moi quel souci !

Le poète ajoutait dans une rubrique naïve : « Écorchez-le une fausse peau. » Ailleurs une femme, narguant l'*Art poétique* d'Horace, dévorait sur la scène ses propres enfants les avoir fait cuire et bouillir à point. Les poètes qui obéissaient ainsi aux exigences de leur public avaient bien un scrupule sur ces égarements de la souveraineté poétique en matière de goût. Voici comment l'un d'eux, George Colman, apprécie le ton général des compositions dramatiques de son époque (1778) : « L'Anglais, en cette qualité, est vain, indiscret, désordonné. Il commence par fonder son ouvrage sur des impossibilités ; ensuite, en trois heures, parcourt le monde, marie son héros, lui donne des enfants, fait des hommes ; de ces hommes il fait des conquérants ; crée des monstres, fait descendre les dieux du ciel, et fait monter les diables de l'enfer. Ce qu'il y a de pis, c'est que son plan n'est pas encore si imparfait que leur manière de le suivre n'est ridicule ; pourvu que le public rie, peu leur importe que ce soit à leurs dépens. Maintes fois, pour égayer la terre, ils mettent un bouffon à côté d'un roi ; dans leurs assemblées ils font parler un fou ; enfin ils n'observent jamais le caractère ni le rôle du personnage qu'ils imitent. »

« What child is he of nature's mould could hide to see
His father fleeced in this wise ? O ! how it grieveth me ! »

Ces premiers poètes dramatiques suivaient donc le peuple, au lieu de le comprendre et de le maîtriser : ce sont des démagogues et non les démocrates du théâtre. Ces éclatantes beautés jaillissaient parfois déjà comme de ces sombres nuages, et suffisaient pour provoquer l'admiration d'un grand homme.

Shakspeare accepta en poète l'héritage de ses devanciers. Il sut, sans changer leur système, en tirer tous ses avantages. Ses défauts furent ceux de son temps : son génie n'a rien de particulier qu'à lui-même. Il consiste surtout dans le don de s'exprimer la vie sous toutes ses formes et dans toutes ses variétés. Shakspeare sympathise avec toutes les existences, il embrasse toutes les idées : il semble que l'homme tout entier se reflète en lui. Il se transforme successivement dans tous ses rôles, oublie ses propres sentiments pour adopter les sentiments de ses personnages. Il crée véritablement ses héros, il leur donne une vie indépendante, qui n'est gênée ni par la volonté arbitraire du poète, ni même par l'exigence de l'action. Une fois qu'ils sont animés d'une existence personnelle, il les lance sans préoccupation dans la pensée à travers les événements : c'est à eux de se faire leur destinée. Maintes fois la fable dramatique se plie sous le faix des caractères : les unités aristotélique et se rompent. Le poète s'en soucie peu, il est trop occupé de la vérité des personnages entraînera celle de l'intrigue suprême qu'il pourra quelquefois enfreindre, mais qu'il ne sacrifiera du moins la gloire de proclamer, c'est, « de ne point dépasser les bornes du naturel ; car tout ce qui va au delà s'écarte du but de la scène, qui a été de tout temps et est encore maintenant de réfléchir la nature comme un miroir¹. » Ajoutez avec M. V. Hugo, que le drame doit être un miroir de la nature, une concentration, qui, loin d'affaiblir la couleur et la lumière, la condense et en augmente l'éclat.

Considérer Shakspeare ainsi que l'ont fait plusieurs auteurs du système romantique, comme le patron des nouveautés barbares, c'était prendre précisément le contre-pied de ce que ce grand poète. Loin d'exagérer la licence du théâtre,

1. *Hamlet*, acte III, scène 4^{re}

anglais Shakspeare l'avait restreinte. Ici encore notre jeune école tombait dans la même faute que les disciples de Ronsard ; elle imitait la forme du théâtre anglais, comme Jodelle avait imité celle du théâtre grec, sans saisir l'esprit caché qui l'animait, sans tenir compte de la différence des époques et des mœurs. Elle transportait la plante en négligeant les racines.

La réalité est imputoyable pour les systèmes. Un fait de peu d'importance apparente dut faire réfléchir nos jeunes novateurs et leur apprendre où en était le public. En 1829, M. Alfred de Vigny commença le feu en donnant au Théâtre-Français sa belle traduction du véritable *Othello*, masqué jusqu'alors par les timidités inconséquentes de Ducis. A coup sûr, c'était une choix habile que celui d'*Othello*. Nulle part Shakspeare ne se rapproche davantage du théâtre classique dans la conduite du drame et dans le culte des *deux unités*. D'un autre côté la traduction était aussi prudente que poétique, et plus sage encore que fidèle. Tout alla bien dans les premiers actes, et la représentation marchait sinon sans étonner, du moins sans choquer le parterre. Quelques endroits enlevèrent même des applaudissements. Mais lorsqu'on arriva à la terrible scène où se décide la destinée de Desdémona, où son mari lui redemande avec jalousie, avec colère le gage d'amour qu'il lui a donné, le *mouchoir* qu'a su dérober la ruse infernale d'Iago, à ce mot que le poète français avait tout simplement traduit de l'anglais *handkerchief*, ce ne furent plus qu'éclats de rire, que sifflets, que tumulte : les habitués de la rue Richelieu ne purent souffrir ce Maure mal élevé qui, dans l'accès de sa fureur, ne savait pas trouver une élégante périphrase à la manière de Dehille, une jolie enjassade dont le mot fût un *mouchoir*.

Ici c'est le public qui avait tort : les poètes prirent leur revanche. M. Victor Hugo composa avant la fin de la Restauration deux de ses drames, *Marion Delorme* en juin 1829, et *Hernani* en septembre : *Hernani* seul fut représenté en 1830, le 25 février, *Marion* ne le fut que dix-huit mois plus tard. Ces deux pièces contenaient déjà presque tous les défauts qui se développèrent successivement dans les compositions dra-

CHAPITRE XLVIII.

es du même poète, depuis *Cromwell*¹ jusqu'aux *Bur-*
Ce que je blâme le plus sérieusement en lui, ce n'est
imiter Shakspeare, c'est de ne pas lui ressembler

ffet, les innovations dans la forme dramatique, dont
niers spectateurs furent surtout choqués, sont, à tout
e, habiles et mesurées. Le *lieu* de la scène ne change
cte en acte, licence accordée même par Marmontel, et
d aujourd'hui ne s'aviserait de contester. Le *temps*
thit l'action n'a rien d'exagéré, rien qui empêche l'es-
spectateur d'embrasser l'unité d'intérêt, seule chose
elle dans une œuvre destinée au théâtre. M. Hugo,
a instinct de grand artiste, « aime mieux à intérêt égal
et concentré qu'un sujet éparpillé². » Le mélange du
ue au sérieux est un point déjà plus vulnérable. Le
idèle à sa théorie, subordonne quelquefois trop peu le
r de ces deux éléments au second. La bouffonnerie y
it déjà le pathétique, au lieu de le préparer. On sent
et besoin de réaction contre la pruderie classique, be-
npéré par la crainte salutaire des sifflets et par le sou-
u terrible *mouchoir*.

cela méritait ou les éloges ou l'indulgence. Voici se-
s le vice réel. Le poète est toujours trop lyrique. Au-
s de Shakspeare, il fait dominer sa personne dans ses
ses acteurs disent souvent de belles choses, mais on
op qu'ils récitent une leçon. C'est M. Victor Hugo qui
t non Gomez, et non Didier. Vous retrouvez dans les
le trait éclatant et ambitieux des *Odes*, les développe-
épanouis des *Orientales*, quelquefois les notes atten-
touchantes des *Feuilles d'automne*; mais on peut dire
e, quelque nom historique qu'il emprunte,

C'est toi, c'est toujours toi!

pas jusqu'au contraste, ce procédé ordinaire du sty-

¹ *Cromwell*, qui n'avait pas été fait pour la représentation, fut imprimé
ce de *Cromwell*.

de notre poète, qui ne revienne sous une forme agrandie et extraordinaire dans ses pièces théâtrales. Ce sont des antithèses, non plus de mots, mais de rôles; un roi opposé à un brigand, un bouffon à un grand seigneur, un amour de jeune homme à un amour de vieillard. Cela était encore excusable; l'antithèse va plus loin, elle se pose violente et criarde dans la conception d'un seul personnage, dans les développements du même rôle. Qu'est-ce que Cromwell? « une sorte de Tibère Dandin. » C'est M. Hugo qui l'a dit. Qu'est-ce que Hernani? un bandit plein d'honneur. Qu'est-ce que Marion Delorme? une courtisane pleine d'amour. Mais écoutons le poète lui-même.

« Quelle est la pensée intime.... dans *le Roi s'amuse*? La voici. Prenez la difformité physique la plus hideuse.... éclairez de tous les côtés, par le jour sinistre *des contrastes*, cette misérable créature; et puis jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme.... le sentiment paternel; l'être difforme deviendra beau. — Qu'est-ce que *Lucrèce Borgia*? Prenez la difformité morale la plus hideuse.... placez-la où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme.... et maintenant mêlez à toute cette difformité morale, un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel.... et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisant peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux.... La maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia*. »

C'est ainsi que M. Victor Hugo compose ses personnages, d'après une espèce de formule *a priori*; il accumule sous le même nom deux éléments qui se repoussent. Sans doute les contradictions sont naturelles au cœur de l'homme, et c'était un des vices de la tragédie voltairienne de ne l'avoir pas senti; mais ces contrastes naissent spontanément des différents principes que renferme notre âme; il ne faut pas que le poète les fasse entrer violemment du dehors. Ici encore la réaction fut excessive, parce qu'elle était une réaction: les personnages pseudo-classiques étaient des abstractions; ceux de M. Hugo sont trop souvent des tours de force.

M. Alexandre Dumas.

Dès les premiers mois de 1829 (le 11 février), un autre jeune poète avait débuté au Théâtre-Français par une pièce conçue d'après les théories nouvelles. Le titre était : *Henri III et sa cour*, drame historique et en prose. L'année suivante (30 mars 1830), il donna à l'Odéon *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, trilogie dramatique sur la vie de Christine, en cinq actes et en vers, avec prologue et épilogue. L'auteur, inconnu jusqu'alors, était, comme Victor Hugo, de race militaire, il avait pour père l'un de nos braves généraux de la république et se nommait Alexandre Dumas¹. Un sang de créole coulait dans ses veines : le général Dumas était mulâtre, fils d'un Français établi à Saint-Domingue et d'une femme de couleur. Il semble que toute l'ardeur du climat des tropiques avait passé dans le sang du jeune poète, avec quelque chose de sauvage, d'insubordonné, de violemment matériel. Une grande puissance de création, une verve passionnée et sans aucun sentiment idéal, une force en quelque sorte brutale, la poésie de l'instinct et de la sensation, telles étaient les tendances qui se révélèrent de plus en plus dans la carrière dramatique de M. Dumas. *Henri III* était, à tout prendre, un assez faible essai. Ce drame n'avait d'historique que les costumes, les noms, des anecdotes, quelques détails de mœurs. Une intrigue des plus minces s'encadrait dans un vaste appareil de scènes ambitieuses, comme un petit pied dans un large cothurne. Le caractère de Henri III, qui ne se rattachait qu'épisodiquement à l'intrigue, était le seul qui fût saisi avec vérité, grâce peut-être à M. Vitet, qui dans ses *Scènes historiques*, l'avait antérieurement dessiné. La trilogie de *Christine*, conçue dans le même esprit, était travaillée avec plus d'art. La partie du milieu, le meurtre de Monaldeschi, offre un intérêt dramatique. Mais déjà dans cette pièce on sentait l'absence de tout élan poétique, de toute affection mo-

1. Né en 1803, mort en 1870.

est aux nerfs des spectateurs qu'en veut le poète : le corps qui parle au corps, comme dit Buffon. Du moment où l'auteur montrait déjà cette profonde entente de la science de l'effet que nul ne possède mieux que la France à laquelle l'art devient facilement une lucrative affaire.

Mais inaugurait ainsi la période qui suit celle où nous sommes. Après tout grand effort il y a un moment de lassitude pour ainsi dire de prostration. L'école romantique, après avoir conquis pour la poésie la liberté de la forme, avait pour but : elle se licencia comme une armée victorieuse. L'opinion publique fut appelée vers des objets plus graves, vers la nouvelle révolution (juillet 1830). Les doctrines religieuses, l'industrie, l'économie politique, l'amélioration du sort des masses, la fondation d'un gouvernement rationnel réclamèrent toutes les pensées. La littérature avait sa tâche dans le premier quart du dix-neuvième siècle, maintenant le tour de l'application. De même le siècle se divisait en deux parts : la première avait appartenu aux penseurs, la seconde aux hommes d'action. Sous le règne cadette, les lettres se contentèrent d'un rôle secondaire : elles se firent marchandise, comme tout le reste : le roman s'abaissa ainsi que la pensée : au poème succéda le roman, au roman le feuilleton, au drame le vaudeville. Nos esquisses dramatiques régnèrent toujours dans toute la France par le droit de l'esprit et d'une grâce maligne. Eulry, le plus fécond de nos vaudevillistes pendant et après la Restauration, jeta plus que jamais dans ses cadres et sans cesse renouvelés, la facilité inépuisable de ses couplets, et la verve piquante de son dialogue. De Madrid à Paris on continua d'emprunter nos couplets comme on emprunte les idées. L'intelligence française ne s'était pas anéantie, elle s'était transformée. Des écrivains du plus grand talent, comme Victor Hugo, poète de génie dans son admirable prose, illustrèrent encore notre littérature. Mais que pouvaient-ils contre le courant général de l'époque ? Le public ne cherchait plus dans

les lettres qu'une distraction plus ou moins honnête, l'esprit du temps était ailleurs.

Conclusion.

Après cette course à travers les monuments littéraires de notre histoire, après avoir visité avec nous tant de pensées, tant des formes diverses, le lecteur nous demandera peut-être de conclure, ou plutôt de résumer nos conclusions. Ce mobile spectacle des travaux de tous les âges n'est-il pour nous qu'une succession fortuite de phénomènes plus ou moins brillants; ou bien les créations les plus libres de la fantaisie sont-elles soumises à une loi et enchaînées dans un certain ordre? La littérature s'agit-elle sans doute, peut-on dire qu'elle marche?

En général, nous sommes de ceux qui croient au progrès. Mais cette profession de foi demande quelques explications. Le progrès est sans doute la loi de l'individu, des nations, de l'espèce tout entière. Croître en perfection, exister en quelque sorte à un plus haut degré, c'est la tâche que Dieu impose à l'homme, c'est la continuation de l'œuvre de Dieu même, c'est le complément de la création. Mais cette croissance morale, ce besoin de grandir peut, comme toutes les forces de la nature, céder à une force plus grande; c'est une impulsion plutôt qu'une nécessité; elle sollicite et ne contraint pas. Mille obstacles en arrêtent le développement dans les individus et dans les sociétés; la liberté morale peut en ralentir ou en accélérer les effets. Le progrès est donc une loi qu'on n'abroge point, mais à laquelle on cesse quelquefois d'obéir.

Cependant plus la masse des individus est grande, plus les caprices du hasard et de la liberté se neutralisent, pour laisser prédominer l'action providentielle qui préside à nos destinées. A voir l'ensemble de la vie du monde, l'humanité avance incontestablement; il y a de nos jours moins de misères morales, moins de misères physiques que le passé n'en a connu.

L'art et la littérature, qui expriment les divers états des sociétés, doivent donc participer en quelque degré à cette marche progressive.

Mais il y a deux choses dans une œuvre littéraire : d'une part les idées et les mœurs sociales qu'elle exprime, de l'autre,

l'intelligence, le sentiment, l'imagination de l'écrivain qui s'en fait l'interprète. Si le premier de ces éléments tend sans cesse à une perfection plus grande, le second est sujet à tous les hasards du génie individuel. Le progrès en littérature est donc seulement dans l'inspiration et pour ainsi dire dans la matière; il peut, il doit n'être pas continu dans la forme.

Bien plus, dans les sociétés très-avancées, la grandeur même des idées, l'abondance des modèles, la satiété du public rendent de plus en plus difficile la tâche de l'artiste. Lui-même n'a plus cet enthousiasme des premiers âges, cette jeunesse de l'imagination et du cœur; c'est un vieillard dont la richesse s'est accrue, mais qui jouit moins de sa richesse.

Si l'on considère dans leur ensemble toutes les époques d'une littérature, on verra qu'elles se succèdent dans un ordre constant. Après celle où l'idée et la forme se sont combinées d'une manière harmonieuse, en vient une autre où l'idée sociale surabonde et détruit la forme littéraire de l'époque précédente.

Le moyen âge introduit dans l'art le spiritualisme : devant cette idée nouvelle s'envolent effrayés tous les riants mensonges de la poésie grecque. La forme classique, si belle, si pure, ne peut contenir la haute pensée catholique. Un art nouveau se forme : il ne parvient pas, de ce côté des Alpes, à la maturité qui produit les chefs-d'œuvre, mais l'Europe est alors une seule patrie : l'Italie se charge de compléter la France.

La Renaissance amène dans la civilisation des éléments nouveaux; elle ressuscite les traditions de la science antique, et cherche à les unir aux vérités du christianisme. L'art du moyen âge, comme un vase trop étroit, se brise sous les flots qui s'y précipitent. Ces idées diverses s'agitent et se combattent au seizième siècle; elles se coordonnent et arrivent à une admirable expression dans l'âge suivant.

Au dix-huitième siècle, nouvelle invasion d'idées : tout est examiné, remis en question : religion, gouvernement, société, tout devient matière à discussion pour l'école dite philosophique. La belle forme littéraire de Louis XIV s'altère encore au conflit de ces turbulentes nouveautés. La langue devient abstraite et incolore; la poésie pure se meurt, l'histoire se dessèche et se fausse.

Une partie du dix-neuvième siècle semble prendre à tâche de reconstruire l'édifice moral et de rendre à la pensée une large forme. Le résultat littéraire de ses efforts c'est la renaissance de la poésie lyrique avec un admirable développement de l'histoire.

Un fait qui nous frappe dans cette succession d'époques alternativement agitées et calmes, actives et littéraires, c'est qu'elles précipitent leur marche à mesure qu'elles avancent. Le moyen âge dure quatre siècles, la Renaissance en compte tout au plus deux; la période monarchique est mesurée par les deux règnes de Richelieu et de Louis XIV; l'âge philosophique par celui de Voltaire; enfin l'époque réparatrice du dix-neuvième siècle semble en avoir duré à peine le quart. Les nations vivent aujourd'hui plus vite. Vingt ans suffisent où il fallait jadis plusieurs siècles : la presse est le chemin de fer des idées.

Sommes-nous rentrés depuis 1830 dans une de ces époques où les doctrines se heurtent avec violence, et produisent le désordre et la confusion, jusqu'à ce qu'une organisation puissante les pacifie en les embrassant? bien des indices nous permettent de le croire : la postérité seule pourra l'affirmer.

FIN.

APPENDICE

CONTENANT

- I. PRINCIPALES ŒUVRES LITTÉRAIRES PUBLIÉES DE 1830 A 1882.**
- II. SOURCES ET TRAVAUX A CONSULTER.**
- III. SÉRIE CHRONOLOGIQUE DES NOMS CITÉS.**

I

PRINCIPALES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Publiées depuis 1830 jusqu'en 1882¹

- I. Morale et philosophie.**
- II. Économie politique et droit public**
- III. Arts et archéologie.**
- IV. Histoire.**
- V. Philologie et histoire littéraire.**
- VI. Poésie.**
- VII. Littérature dramatique.**
- VIII. Romans, contes et nouvelles.**

I. MORALE ET PHILOSOPHIE

SPÈRE (A. M.), né en 1775, mort en 1836. *Essai sur la philosophie des sciences*, 1834, in-8.

ERNARD (Claude), né en 1813, mort en 1878. *Rapport sur les progrès et la marche de la physiologie en France*, 1867, in-8.

ERSOT (Ernest), né en 1816, mort en 1880. *Philosophie de Voltaire*, 1848, in-12. — *Essai sur la Providence*, 1853, in-8. — *Études sur le XVIII^e siècle*, 1855, 2 vol. in-12. — *Lettres sur l'enseignement secondaire*, 1857, in-12. — *Littérature et morale*, 1861, in-12. — *Essais de philosophie et de morale*, 2 vol. in-12. — *Morale et politique*, 1868, in-12. — *Libre philosophie*, 1868, in-12.

1. Aux titres des œuvres appartenant à cette période nous avons joint pour chaque écrivain la mention de ses ouvrages antérieurs.

- BONALD** (de), né en 1753, mort en 1840. Œuvres, 1817-1843, 16 vol. in-8.
- COMTE** (Auguste), né en 1798, mort en 1857. Cours de philosophie positive, 1839-1842, 6 vol. in-8. — Système de politique positive, 1851-1854, 4 vol. in-8.
- COQUEREL** (Athanase), né en 1820, mort en 1875. Jean Calas, 1858, in-12. — Le catholicisme et le protestantisme, 1864, in-8. — Trente années de pastorat, 1873, in-8. — La religion de Jésus, 1873, in-12.
- COUSIN** (Victor), né en 1792, mort en 1867. — Proclus, 1820-1827, 6 vol. in-8. — Platon, 1825-1840, 13 vol. in-8. — Descartes, 1826, 11 vol. in-8. — Fragments philosophiques, 1826, in-8. — Cours de l'histoire de la philosophie, 1827-1840-1841, 9 vol. in-8. — De la métaphysique d'Aristote, 1835, in-8. — Du vrai, du beau et du bien, 1836, in-8. — Ouvrages inédits d'Abélard, 1836, in-4°. — Manuel de l'histoire de la philosophie de Tenemann, 1839, 2 vol. in-8. — Nouveaux fragments de philosophie, 1842, in-8. — Des Pensées de Pascal, 1842, in-8. — Jacqueline Pascal, 1842, in-12. — Madame de Longueville, 1853, in-8. — Madame de Sablé, 1854, in-8. — Madame de Chevreuse et Madame de Hautefort, 1856, 2 vol. in-8. — La société française au XVII^e siècle, 1858, 2 vol. in-8. — Histoire générale de la philosophie, 1863, in-8. — La jeunesse de madame de Longueville, 1864, in-12. — La jeunesse de Mazarin, 1865, in-8.
- CUVIER** (Georges), né en 1769, mort en 1832. Histoire des sciences naturelles, 1830-1833; 5 vol. in-8.
- DAMIRON** (J. Phil.), né en 1794, mort en 1862. Histoire de la philosophie en France au XIX^e siècle, 1828, 2 vol. in-8. — Cours de philosophie, 1831, 4 vol. in-8.
- DIDON** (Le R. P.), né vers 1840. L'enseignement supérieur et les universités catholiques, 1876, in-12. — L'homme selon la science et la foi, 1876, in-12.
- DUPANLOUP** (Félix), né en 1802, mort en 1878. Exposition des principales vérités de la foi catholique, 1832, 2 vol. in-12. — Éléments de rhétorique sacrée, 1841, in-12. — Nouveau projet de loi sur la liberté d'enseignement, 1847, in-8. — Souveraineté temporelle du Pape, 1869, in-8. — De l'éducation, 1850, in-8. — De la haute éducation intellectuelle, 1866, 3 vol. in-8. — Le mariage chrétien, 1868, in-12. — La femme studieuse, 1869, in-12.
- FÉLIX** (Le R. P. Célestin Joseph), né en 1810. Le progrès par le christianisme, conférences de Notre-Dame de Paris, 1856-1871, 16 vol. in-8. — L'art devant le christianisme, 1867, in-8. — Conférences sur le socialisme, 1872, in-8. — La paternité pontificale devant l'ordre social, 1876, in-8.
- FIGUIER** (Louis), né en 1819. Histoire du merveilleux, 1859, 4 vol. in-12. — La terre avant le déluge, 1862, gr. in-8. — La terre et les mers, 1863, gr. in-8. — Le savant du foyer, 1868, in-8. — L'année scientifique, 1856-1881, 26 vol. in-12. — Le tableau de la nature, 1862-1872, 9 vol. in-8. — Vies des savants illustres, 1872-1874, 5 vol. in-8. — Les grandes inventions, 1873, 2 vol. in-8 et in-12.

- FLOURENS** (M. J. P.), né en 1794, mort en 1867. Examen de la phrénologie, 1841, in-12. — De la longévité humaine, 1854, in-12. Foutenelle, 1854, in-12. — De la vie et de l'intelligence, 1857, in-8. Des manuscrits de Buffon, 1859, in-12.
- FOUILLÉE** (Alfred), né en 1838. L'idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France, 1878, in-12.
- FRANCK** (Ad.), né en 1809. Dictionnaire des sciences philosophiques, 2^e édition, 1875, in-8. — Le communisme jugé par l'histoire, 1849, in-18. — Philosophie du droit pénal, 1864, in-12. — Morale pour tous, 1868, in-12. — Moralistes et philosophes, 1871, in-8.
- GENOUDÉ** (Eug. de), né en 1792, mort en 1849. La sainte Bible, 1820, 16 vol. in-8. — La raison du christianisme, 1834-1835, 12 vol. in-8. Histoire de France, 1844-1847, 16 vol. in-8.
- GRATRY** (abbé Alph.), né en 1805, mort en 1872. Cours de philosophie, 1855-1857, 6 vol. in-8. — Jésus-Christ, 1864, in-8. — La morale et la loi de l'histoire, 1868, 2 vol. in-8. Souvenirs de ma jeunesse, 1874, in-8.
- HYACINTHE** (Le P., Charles LOYSON), né en 1827. La société civile dans ses rapports avec le christianisme, 1868, in-8.
- JOUFFROY** (Théodore), né en 1796, mort en 1842. Cours de droit naturel, 1833-1842, 3 vol. in-8. — Cours d'esthétique, 1843, in-8.
- LACORDAIRE** (J. B. H.), né en 1802, mort en 1861. Vie de saint Dominique, 1840, in-8. — Conférences, 1835-1850, 3 vol. in-8.
- LAMENNAIS** (J. M. R. de), né en 1782, mort en 1854. Essai sur l'indifférence en matière de religion, 1817-1823, 4 vol. in-8. — Paroles d'un croyant, 1833, in-12. — Affaires de Rome, 1836, in-8. — Esquisse d'une philosophie, 1841-1846, 4 vol. in-8. — Amschaspands et Darvands, 1843, in-8.
- MONTALEMBERT** (C. F. de), né en 1810, mort en 1870. Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, 1836, gr. in-8. — Du vandalisme et du catholicisme dans l'art, 1839, in-8. — Le Pape et la Pologne, 1864, in-8.
- NICOLAS** (Auguste), né en 1807. Études philosophiques sur le christianisme, 1842-1845, 4 vol. in-8.
- QUINET** (Edgar), né en 1803, mort en 1875. La Grèce moderne, 1830, in-8. — Ahasvérus, 1833, in-8. — Napoléon, 1836, in-8. — Prométhée, 1838, in-8. — Le génie des religions, 1842, in-8. — Le Christianisme et la Révolution, 1846, in-8. — Les révolutions d'Italie, 1848, in-8. — Les esclaves, 1853, in-8. — La question romaine, 1867, in-12. — Mémoires d'exil, 1868, in-8. — L'esprit nouveau, 1874, in-8. — Le livre de l'exilé, 1875, in-8.
- RABBINOWICZ** (J. M.). Essai sur le judaïsme, son passé et son avenir, 1877, in-8.
- REMYSAT** (Charles de), né en 1797, mort en 1875. Du paupérisme, 1840, in-18. — Essais de philosophie, 1842, 2 vol. in-8. — Abelard, 1845, 2 vol. in-8. — Saint Anselme de Cantorbéry, 1854, in-8. — Channing, 1861, in-8. — Philosophie religieuse, 1864, in-12. — La philosophie en Angleterre, 1875, 2 vol. in-8. — La Saint-Barthélemy, 1876, in-8.

- RENAN** (Ernest), né en 1823. Histoire des langues sémitiques, 1845, in-8. — Averroës, 1853, in-8. — Études d'histoire religieuse, 1857, in-8. — Le livre de Job, 1859, in-8. — Le cantique des cantiques, 1860, in-8. — Vie de Jésus, 1863, in-8. — Les apôtres, 1866, in-8. — Saint Paul et sa mission, 1867, in-8. — La réforme intellectuelle et morale, 1871, in-8. — L'antéchrist, 1873, in-8. — Mission de Phénicie, 1874, in-4°. — Dialogues et fragments philosophiques, 1876, in-8. — L'Église chrétienne, 1879, in-8. — Marc-Aurèle, 1882, in-8.
- REYNAUD** (Jean), né en 1806, mort en 1863. Philosophie religieuse, terre et ciel, 1854, in-8.
- SAINT-SIMON** (Henri de), né en 1770, mort en 1825. Œuvres de Saint-Simon et de B. P. Enfantin, 1859, 26 vol. in-12.
- SÉNANCOUR** (de), né en 1770, mort en 1846. Livres méditations, 1819, in-8. — Obermann, 1833, 2 vol. in-8. — Rêveries sur la nature et l'homme, 1833, in-8. — De l'amour, 1833, in-18.
- VACHEROT** (Étienne), né en 1809. Histoire critique de l'école d'Alexandrie, 1846-1851, 3 vol. in-8. — La métaphysique et les sciences, 1858, 2 vol. in-8. — Démocratie, 1859, in-8. — Essais de philosophie critique, 1864, in-8. — La religion, 1868, in-8.

II. ÉCONOMIE POLITIQUE ET DROIT PUBLIC

- AUDIFFRET** (le marquis d'), né en 1787, mort en 1878. Système financier de la France, 1840, 2 vol. in-8. — Analyse du service de trésorerie de la France, 1872, in-8. — La libération de la propriété, 1874, in-8.
- SIMON** (Jules), né en 1814. Histoire de l'école d'Alexandrie, 1844-1845, 2 vol. in-8. — Le devoir, 1854, in-8. — La religion naturelle, 1856, in-8. — La liberté de penser, 1859, in-8. — La liberté, 1859, 2 vol. in-8. — L'ouvrière, 1863, in-12. — L'école, 1864, in-8. — Le travail, 1866, in-8. — L'ouvrier de huit ans, 1867, in-8. — La politique radicale, 1868, in-8. — La peine de mort, 1869, in-12. — Le libre-échange, 1870, in-8. — La réforme de l'enseignement, 1874, in-8. — Le livre du petit citoyen, 1880, in-12.
- BARDOUX** (Agénor), né en 1829. Les légistes ; leur influence sur la société française, 1877, in-8.
- BASTIAT** (Frédéric), né en 1801, mort en 1850. Sophismes économiques, 1846, in-12. — Harmonies économiques, 1849, in-12.
- BATBIE** (Ans.-Polyc.), né en 1828. Précis de droit public et administratif, 1860, in-8. — Cours d'économie politique, 1864-1865, 3 vol. in-8.
- BAUDRILLART** (Henri), né en 1821. Jean Bodin et son temps, 1853, in-8. — Des rapports de la morale et de l'économie politique, 1857, in-8. — Du progrès économique, 1859, in-8. — Éléments d'économie politique, 1865, in-12. — La famille et l'éducation en France, 1874, in-12.
- BERRYER** (P. A.), né en 1790, mort en 1868. Œuvres parlementaires, 1873-1873, 3 vol. in-8.

- BLANQUI (Ad.)**, né en 1798, mort en 1854. Cours d'économie industrielle, 1837, in-8. — Histoire de l'économie politique, 1837-1838, 3 vol. in-8.
- CHEVALIER (Michel)**, né en 1806, mort en 1879. Religion Saint-Simonienne, 1832, in-8. — Lettres sur l'Amérique du Nord, 1836, 2 vol. in-8. — Des intérêts matériels en France, 1839, in-12. — Histoire et description des voies de communication aux États-Unis, 1840, 2 vol. in-4°. — Cours d'économie politique, 1842-1850, 3 vol. in-8. — Du système protecteur, 1851, in-8. — Du nouveau système financier de la France, 1874, in-8.
- CORMENIN (de)**, né en 1788, mort en 1868. Lettres sur la liste civile, 1831, in-32. — Le livre des orateurs, 1838, 2 vol. in-32. — Droit administratif, 1840, 2 vol. in-8.
- COURIER (Paul-Louis)**, né en 1778, mort en 1825. Œuvres, 1830, 4 vol. in-8.
- DUPIN aîné (J. J.)**, né en 1783, mort en 1865. Traité des apanages, 1817, in-12. — Jésus devant Caïphe et Pilate, 1828, in-8. — Manuel du droit public ecclésiastique français, 1845, in-12. — Mémoires, 1858-1861. 4 vol. in-8.
- DUVERGIER DE HAURANNE (Prosper)**, né en 1798, mort en 1881. Histoire du gouvernement parlementaire en France, 1857-1872, 10 vol. in-8.
- FAUCHER (Léon)**, né en 1804, mort en 1854. De la réforme des prisons, 1838, in-8. — Études sur l'Angleterre, 1845, 2 vol. in-8.
- FAVRE (Jules)**, né en 1809, mort en 1880. Conférences et discours littéraires, 1873, in-12.
- GARNIER-PAGÈS aîné (Étienne-Jos.-Louis)**, né en 1801, mort en 1841. Dictionnaire politique, 1839-1842, in-8.
- GIRARDIN (Émile de)**, né en 1802, mort en 1881. Émile, 1827, in-12. — Le droit au travail, 1848, 2 vol. in-8. — Le supplice d'une femme, drame, 1865, in-8. — L'homme et la femme, 1872, in-12. — Une heure d'oubli, comédie, 1873, in-12. — Lettres d'un logicien, 1874, in-8. — Grandeur ou décadence de la France, 1876, in-12. — La question d'argent, 1877, in-8.
- LEDRU-ROLLIN (A.)**, né à Paris le 2 février 1807, mort à Fontenay-aux-Roses le 31 décembre 1874. De la décadence de l'Angleterre, 1850 2 vol. gr. in-8.
- LERMINIER (J. L. E.)**, né en 1803, mort en 1857. Introduction générale à l'histoire du droit, 1829, in-8. — Cours d'histoire des législations comparées, 1837, in-8. — Histoire des législateurs et des constitutions de la Grèce antique, 1852, 2 vol. in-8.
- LEVASSEUR (E.)**, né en 1828. Recherches historiques sur le système de Law, 1854, in-8. — La question de l'or, 1858, in-8. — Histoire des classes ouvrières, 1859, 2 vol. in-8.
- MARTIGNAC (J. B. S. A. de)**, né en 1778, mort en 1832. Défense de M. de Polignac, 1831, in-8. — Essai historique sur la révolution d'Espagne de 1823, 1832, in-8.
- PASSY (Frédéric)**, né en 1822. Mélanges économiques, 1858, in-12. — Leçons d'économie politique, 1861, 2 vol. in-8. — Histoire du travail 1873, in-32.

- PELLETAN (Eugene), né en 1813. Profession de foi du XIX^e siècle, 1853, in-8. — Heures de travail, 1854, 2 vol. in-8. — Les uns et les autres, 1873, in-8. — Le grand Frédéric, 1878, in-8.
- PÉRIER (Casimir), né en 1777, mort en 1832. Opinions et discours, 1838, 4 vol. in-8.
- PRÉVOST-PARADOL (L. A.), né en 1829, mort en 1870. Revue de l'histoire universelle, 1854, 2 vol. in-8. — Du rôle de la famille dans l'éducation, 1857, in-8. — Les anciens partis, 1860, in-8. — Études sur les moralistes français, 1864, in-12. — La France nouvelle, 1868, in-12.
- REYBAUD (Louis), né en 1799, mort en 1879. Les réformateurs, 1840-1843, 2 vol. in-8. — Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale, 1843, 3 vol. in-8. — Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques, 1848, 4 vol. in-12.
- ROSSI (Pellegrino), né en 1787, mort en 1849. Cours de droit constitutionnel, 1835-1836, 2 vol. in-8. — Cours d'économie politique, 1839-1841, 2 vol. in-8.
- TOCQUEVILLE (Alexis de), né en 1805, mort en 1859. Du système pénitentiaire aux États-Unis, 1832, 2 vol. in-8. — De la démocratie en Amérique, 1835, 2 vol. in-8. — Le droit au travail, 1848, in-32. — L'ancien régime et la révolution, 1856, in-8.
- WOŁOWSKI (Louis), né en 1810, mort en 1876. Mobilisation du crédit foncier, 1839, in-8. — De l'organisation du travail, 1845, in-8. — Études d'économie politique, 1848, in-8. — La question des banques, 1864, in-8. — La liberté commerciale, 1868, in-8.

III. ARTS ET ARCHÉOLOGIE.

- ARTAUD DE MONTOR (Alexis), né en 1772, mort en 1849. Considérations sur l'état de la peinture en Italie, 1808, in-8. — La divine comédie de Dante, 1811-1813, 3 vol. in-8. — Machiavel, 1833, 2 vol. in-8. — Italie, 1834, in-8. — Histoire du pape Pie VII, 1836, 2 vol. in-8.
- BLANC (Charles), né en 1813, mort en 1882. Histoire des peintres français au XIX^e siècle, 1847, in-8. — Grammaire des arts du dessin, 1867, in-8. — Histoire des peintres de toutes les écoles, 1849-1875, 14 vol. in-4°.
- BURNOUF (Eugène), né en 1801, mort en 1852. L'Inde française. 1827-1835, in-folio. — Vendidad Sadé (Zoroastre), 1829-1843, in-folio. — Commentaire sur le Yaçna (Parsis), 1833, in-4°. — Le Bhagavata ou Histoire poétique de Krichna, 1840-1844, 2 vol. in-folio.
- CHAMPOLLION le jeune (J. F.), né en 1778, mort en 1832. Monuments d'Égypte, 1835-1845-1873, 4 vol. in-folio. — Grammaire égyptienne, 1836-1841, pet. in-folio. — Dictionnaire égyptien, 1842-1844, pet. in-folio.
- CHARTON (Éd.), né en 1807. Le Tour du monde, Journal des voyages, 1860-1881, 22 vol. in-4°. — Histoire de France, 1863, 2 vol. in-4°.
- CLARAC (Ch. J. B. de); né en 1777; mort en 1847. Musée de sculpture

- antique et modern, 1826-1853, 12 vol. in-8 et in-4°. — Manuel de l'histoire de l'art chez les anciens, 1847-1849, 3 vol. in-8.
- COUSSEMAKER** (Ch. Éd. Henri de), né en 1805, mort en 1876. Histoire de l'harmonie au moyen âge, 1852, gr. in-4°.
- DU CAMP** (Maxime), né en 1822 Égypte et Nubie, 1852, in-folio. — Chants modernes, 1855, in-8. — Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie, 1872-1874, 6 vol. in-8. — Les ancêtres de la commune, 1877, in-12. — Les convulsions de Paris, 1878, 4 vol. in-8.
- DUMONT-D'URVILLE** (J. S. C.), né en 1790, mort en 1842. Voyages de découverte autour du monde, 1826-1829, 22 vol. gr. in-8. — Voyage autour du monde, 1833, 2 vol. gr. in-8.
- FÉTIS** (F. J.), né en 1784, mort en 1871. La musique mise à la portée de tout le monde, 1829, in-8. — Biographie universelle des musiciens, 1835-1844, 8 vol. in-8. — Harmonie simultanée des sons chez les Grecs et chez les Romains, 1859, in-4°.
- JACQUEMONT** (Victor), né en 1801, mort en 1832. Correspondance, 1833, 2 vol. in-8. — Correspondance inédite (1824-1832), 1877, 2 vol. in-12. — Voyage dans l'Inde, 1835-1844, 6 vol. gr. in-4°.
- JOMINI** (Henri), né en 1779, mort en 1869. Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution, 1806, 5 vol. in-8. — Tableaux analytiques des principales combinaisons de la guerre, 1830, in-8.
- LABORDE** (Léon de), né en 1807, mort en 1869. Voyage en Orient, 1838-1864, in-folio. — Recherches sur la découverte de l'imprimerie, 1840, in-4°. — Le Parthénon, 1847, in-folio.
- LACROIX** (Paul, *Bibliophile Jacob*), né en 1806. Romans relatifs à l'histoire de France, 1838, gr. in-8. — Le moyen âge et la Renaissance, 1847-1852, 5 vol. in-4°. — Mélanges bibliographiques, 1871, in-12.
- LENORMANT** (Charles), né en 1802, mort en 1859. Trésor de numismatique, 1834-1850, 13 vol. in-folio. — Musée des antiquités égyptiennes, 1835-1842, in-folio. — Cours d'histoire ancienne et moderne, 1837-1844-1845, in-8.
- LETRONNE** (J. A.), né en 1787, mort en 1848. Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte, 1842-1848, 2 vol. in-4°. — Recherches critiques sur les fragments de Héron d'Alexandrie, 1851, in-4°.
- MICHELIS** (Alfred), né en 1813. Études sur l'Allemagne, 1839, 2 vol. in-8. — Histoire des idées littéraires en France, 1842, 2 vol. in-8. — Angleterre, 1844, in-8. — Histoire de la peinture flamande et hollandaise, 1845, 4 vol. in-8. — Rubens et l'école d'Anvers, 1854, in-8. — L'architecture et la peinture en Europe depuis le quatrième siècle, 1873, in-8.
- RELLS** (Eusebe), né en 1830. Nouv. géographie universelle, 1875, gr. in-8.
- ROUSSELET** (Louis). L'Inde des Rajahs, 1875, in-4°.
- VITET** (L.), né en 1802, mort en 1874. Les Barricades, 1826, in-8. — Les États de Blois, 1827, in-8. — La mort de Henri III, 1829, in-8. — Eustache Lesueur, 1843, in-4°. — Monographie de Notre-Dame de Noyon, 1845, in-4°. — Histoire financière du gouvernement de Juillet, 1848, in-12. — Études sur l'histoire de l'art, 1864, 4 vol. in-12.

IV. HISTOIRE.

- BARANTE** (A. G. P. B. de), né en 1782, mort en 1866. Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle, 1809, in-18. — Des communes et de l'aristocratie, 1821, in-8. — Histoire des ducs de Bourgogne, 1824-1828, 13 vol. in-8. — Mélanges littéraires, 1835, 3 vol. in-8. — Questions constitutionnelles, 1850, in-8. — Histoire de la Convention, 1852-1853, 6 vol. in-8. — Histoire du Directoire, 1855, 3 vol. in-8. — Le Parlement et la Fronde, 1859, in-8. — Histoire de Jeanne d'Arc, 1865, in-12.
- BAZIN** (A.), né en 1797, mort en 1850. Histoire de France sous Louis XIII, 1837, 2 vol. in-8. — Études d'histoire et de géographie, 1844, in-8.
- BEUGNOT** (Arthur), né en 1797, mort en 1865. Les Juifs d'Occident, 1824, in-8. — Histoire de la destruction du paganisme en Occident, 1835, 2 vol. in-8. — Les Olim, 1840-1848, 3 vol. in-4°. — Assises de Jérusalem, 1841, in-folio.
- BEULÉ** (Ernest), né en 1826, mort en 1874. Archéologie, 1857, in-8. — L'architecture au siècle de Pisistrate, 1859, in-8. — Fouilles de Carthage, 1860, in-8. — Cours d'archéologie, 1860, in-8. — L'Acropole d'Athènes, 1863, in-8. — La Crète, 1867, in-8. — Tibère, 1868, in-8. — Le procès des Césars ; Titus, 1868, in-8. — Histoire de l'art grec avant Périclès, 1868, in-8. — Le sang de Germanicus, 1869, in-8. — Le drame du Vésuve, 1871, in-8.
- BLANC** (Louis), né en 1811. Organisation du travail, 1840, in-32. — Histoire de dix ans, 1841-1846, 5 vol. in-8. — Histoire de la Révolution française, 1847-1862, 12 vol. in-8.
- BONNECHOSE** (Émile de), né en 1801, mort en 1875. Histoire de France 1834, 2 vol. in-12. — Les réformateurs avant le quinzième siècle, 1844, 2 vol. in-8. — Histoire d'Angleterre, 1858-1859, 4 vol. in-8.
- BONNEMÈRE** (Eugène), né en 1813. Histoire des paysans, 1857, in-8. — Les paysans avant 1789, 1877, in-16.
- BROGLIE** (le duc Albert de), né en 1821. Le secret du roi ; correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques, 1878, 2 vol. in-8.
- BUCHON** (J. A.), né en 1791, mort en 1846. Collection des chroniques nationales françaises du XIII^e au XVI^e siècle, 1824-1829, 47 vol. in-8. — La Grèce, 1843, in-12. — Histoire des religions, 1844, 3 vol. in-8.
- CHAMPAGNY** (F. de), né en 1804, mort en 1882. Histoire des Césars, 1841-1843, 4 vol. in-8. — Les Antonins, 1863, 3 vol. in-8. — La religion romaine, 1874, in-8. — L'Italie, 1875, in-8. — Les Césars du troisième siècle, 1878, 3 vol. in-8.
- CHÉRUEL** (P. A.), né en 1809. Histoire de Rouen, 1840-1844, 3 vol. in-8. — Marie Stuart, 1858, in-8. — Fouquet, 1862, 2 vol. in-8. — Saint-Simon, 1865, in-8. — Dictionnaire historique des institutions et coutumes de France, 1865, 2 vol. in-12. — L'ancienne université et l'ancienne académie de Strasbourg, 1867, in-8.

DANJOU (F.), né en 1812, mort en 1866. Archives curieuses de l'histoire de France, 1834-1840, 27 vol. in-8.

DEZOBRY (Ch. L.), né en 1798, mort en 1871. Rome au siècle d'Auguste, 1835, 4 vol. in-8. — Dictionnaire général de biographie et d'histoire, 1857, 2 vol. gr. in-8.

DURUY (Victor), né en 1811. Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination, 1840-1844-1853, 3 vol. in-8. — Histoire de la Grèce ancienne, 1862, 2 vol. in-8. — Histoire populaire de la France, 1863, in-4°. — Histoire populaire contemporaine, 1864, in-4°. — Introduction générale à l'histoire de France, 1865, in-8. — Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne des Antonins, 1870-1876, 5 vol. in-8; nouvelle édition revue, augmentée, 1878-1882, 5 vol. gr. in-8.

FALLOUX (A. P. de), né en 1811. Louis XVI, 1840, in-8. — Histoire de Pie V, 1844, 2 vol. in-8.

GONCOURT (Ed. et J. de), Edmond, né en 1822; Jules, né en 1830, mort en 1870. Histoire de la société française pendant la Révolution, 1854, in-12. — Histoire de Marie-Antoinette, 1858, in-8. — Henriette Maréchal, drame, 1865, in-8. — Gavarni, l'homme et l'œuvre, 1873, in-8.

GUIZOT (F.), né en 1787, mort en 1874. Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France, 1823-1835, 31 vol. in-8. — Histoire de la révolution d'Angleterre, 1826-1827-1851, 4 vol. in-8. — Cours d'histoire moderne, 1828-1830, 6 vol. in-8. — Vie de Washington, 1839, in-8. — De la démocratie en France, 1841, in-8. — Cromwell et Monk, 1854, in-8. — L'amour dans le mariage, 1855, in-12. — Mémoires, 1858-1868, 10 vol. in-8. — Histoire de France, 1875, 5 vol. in-8.

HAUSSONVILLE (J. d'), né en 1809. Histoire de la politique extérieure, 1850, 2 vol. in-8. — Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, 1854-1859, 4 vol. in-8. — L'Église romaine et le premier Empire, 1868, 4 vol. in-8.

LANFREY (P.), né en 1828, mort en 1877. Histoire de Napoléon I^{er}, 1867, 4 vol. in-8.

LEBER (Constant), né en 1780, mort en 1860. Études historiques sur les cartes à jouer, 1842, in-8. — Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge, 1842, in-4°.

MARON (Eugène), né en 1818, mort en 1868. François I^{er} et Soliman le Grand, 1853, gr. in-8. — Littérature de la Révolution, 1856, in-12. — Histoire littéraire de la Convention, 1860, in-12.

MARTIN (Henri), né en 1810. Histoire de France, 1833-1836, 15 vol. in-8, et 1837-1854, 19 vol. in-8. — De la France, de son génie et de ses destinées, 1847, in-12. — Voltaire et Rousseau, 1878, in-32.

MICHAUD (J. F.), né en 1767, mort en 1839. Correspondance d'Orient 1833-1835, 7 vol. in-8. — Histoire des croisades, 1838, 9 vol. in-8.

MICHELET (J.), né en 1798, mort en 1873. Précis de l'histoire moderne, 1828, in-8. — Introduction à l'histoire universelle, 1837, in-8. — Histoire romaine, 1831, 2 vol. in-8. — Précis de l'histoire de France, 1833 in-8. — Histoire de France, 1833-1867, 16 vol. in-8. — Mémoires de

- Luther, 1835, 2 vol. in-8. — Origines du droit français, 1837, in-8. — Des Jésuites, 1843, in-8. — Du Prêtre, 1845, in-8. — Le Peuple, 1846, in-12. — Histoire de la Révolution française, 1847-1853, 6 vol. in-8. — L'oiseau, 1856, in-12. — L'insecte, 1857, in-12. — L'amour, 1858, in-12. — La femme, 1859, in-12. — La mer, 1861, in-12. — La sorcière, 1862, in-12. — La Pologne martyre, 1863, in-12. — La bible de l'humanité, 1864, in-12. — La montagne, 1868, in-12.
- MIGNET** (Fr. Aug. Alex.), né en 1796. Histoire de la Révolution française, 1824, 2 vol. in-8. — Antonio Perez et Philippe II, 1845, in-8. — Histoire de Marie Stuart, 1851, 2 vol. in-8. — Rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint, 1875, 2 vol. in-8.
- MONTEIL** (Arm. Al.), né en 1769, mort en 1850. Histoire des Français des divers états, 1827-1844, 10 vol. in-8.
- NAUDET** (J.), né en 1786, mort en 1878. Conjuraton d'Étienne Marcel, 1815, in-8. — De l'administration des postes chez les Romains, 1863, in-4^e. — De la noblesse chez les Romains, 1863, in-8.
- NETTEMENT** (Alfred), né en 1805, mort en 1869. Histoire de la révolution de Juillet, 1833, 2 vol. in-8. — Études critiques sur les Girondins, 1846, in-8. — Histoire de la littérature française sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, 1852-1854, 4 vol. in-8. — Histoire de la conquête d'Alger, 1856, in-8. — Histoire de la Restauration, 1860-1872, 8 vol. in-8.
- POUJOLAT** (J. J. F.), né en 1808, mort en 1876. La Bédouine, 1835, 2 vol. in-8. — Toscane et Parme, 1839, in-8. — Histoire de Jérusalem, 1841-1842, 2 vol. in-8. — Histoire de saint Augustin, 1844, 3 vol. in-8. — Voyage en Algérie, 1846, 2 vol. in-8. — Histoire de la Révolution française, 1848, 2 vol. in-8. — Conquête de Constantinople par les Latins, 1874, in-8.
- ROUSSET** (Camille), né en 1821. Précis d'histoire de la Révolution française, 1849, in-8. — Histoire de Louvois, 1861-1864, 4 vol. in-8. — Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles, 1865, 2 vol. in-8. — Histoire de la guerre de Crimée, 1877, 2 vol. in-8.
- SÉGUR** (Phil. de), né en 1780, mort en 1873. Histoire de Napoléon et de la Grande armée en 1812, 1824, 2 vol. in-8. — Histoire de Russie et de Pierre le Grand, 1829, in-8. — Histoire de Charles VIII, 1834, 2 vol. in-8.
- SISMONDI** (Sim. de), né en 1773, mort en 1842. Histoire des Français, 1821-1844, 31 vol. in-8. — Histoire de la naissance de la liberté en Italie, 1832, 2 vol. in-8. — Histoire de la chute de l'Empire romain, 1835, 2 vol. in-8. — Études sur les constitutions des peuples libres, 1836, in-8. — Études des sciences sociales, 1836-1838, 3 vol. in-8. — Précis de l'histoire des Français, 1838, 2 vol. in-8. — Histoire des républiques italiennes au moyen âge, 1840-1841, 10 vol. in-8.
- THIERRY** (Aimé), né en 1797, mort en 1873. Histoire des Gaulois, 1828, 3 vol. in-8. — Récits de l'histoire romaine au v^e siècle, 1840, in-8. — Histoire de la Gaule sous l'administr. romaine, 1840-1847, 3 vol. in-8. — Histoire d'Attila, 1856, 2 vol. in-8. — Saint Jérôme, 1875, in-8.

- MIERRY** (Augustin), né en 1795, mort en 1856. Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, 1825, 3 vol. in-8. — Lettres sur l'histoire de France, 1827, in-8. — Dix ans d'études historiques, 1834, in-8. — Récits des temps mérovingiens, 1840, 2 vol. in-8. — Le Tiers-État, 1853, in-8.
- MIERS** (L. Ad.), né en 1797, mort en 1877. Histoire de la Révolution française, 1823-1827, 10 vol. in-8. — Law et son système, 1826, in-8. — La Monarchie de 1830, 1831, in-8. — Histoire du Consulat et de l'Empire, 1843-1863, 20 vol. in-8. — De la propriété, 1848, in-8.
- PAULABELLE** (Achille de), né en 1799, mort en 1879. Histoire des deux Restaurations, 1844-1850, 8 vol. in-8.
- PIEL-CASTEL** (Louis de), né en 1800. Histoire de la Restauration, 1860-1878, 20 vol. in-8.

V. PHILOGIE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE.

- ALBERT** (Paul), né en 1827, mort en 1880. Histoire de la littérature romaine, 1871, 2 vol. in-8. — La littérature française depuis ses origines jusqu'au dix-huitième siècle, 1872-1875, 3 vol. in-12.
- AMPÈRE** (J. J.), né en 1800, mort en 1864. Histoire littéraire de la France avant le XII^e siècle, 1839-1840, 3 vol. in-8. — Histoire de la littérature française au moyen âge, 1841, in-8. — Promenade en Amérique, 1855, 2 vol. in-8. — César, 1859, in-8. — La Grèce, Rome et Dante, 1859, in-8. — L'histoire romaine à Rome, 1861-1864, 4 vol. in-8. — La science et les lettres en Orient, 1865, in-8. — Correspondance et souvenirs (1805-1864), 1875, 2 vol. in-12.
- UBERTIN** (Charles), né en 1825. Les origines de la langue et de la poésie française, 1875, in-8. — Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge, 1876-1879, 2 vol. in-8.
- EMOGEOT** (Jacques), né en 1808. Tableau de la littérature française au XVII^e siècle, 1859, in-8. — La Pharsale de Lucain, trad. en vers, 1866, in-8. — Deux souvenirs, 1872, in-12. — Notes sur diverses questions de métaphysique et de littérature, 1877, in-12. — Histoire des littératures étrangères, 1881, 2 vol. in-12.
- ESCHANEL** (Émile), né en 1819. Variétés morales et littéraires, 1868, in-12. — Les conférences à Paris et en France, 1870, in-12.
- EUGÈRE** (Léon), né en 1810, mort en 1858. La Boétie, 1846, in-8. — Caractères et portraits littéraires du XVI^e siècle, 1859, 2 vol. in-8.
- ÉNIN** (F.), né en 1803, mort en 1850. Des variations du langage français, 1845, in-8. — La chanson de Roland, 1850, in-8. — Maître Patelin, 1854, in-8.
- ERUZZE** (Eugène), né en 1799, mort en 1865. Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France, 1837-1838, 2 vol. in-8. — Nouveaux essais d'histoire littéraire, 1845, in-8. — Histoire de la littérature française jusqu'en 1789, 1861, 2 vol. in-8.

APPENDICE.

ARD (Octave), né en 1828. La législation de l'instruction primaire en France depuis 1789 jusqu'à nos jours, 1874, 3 vol. in-8. — Précis de grammaire, 1875, in-12.

SAYE Arsenel, né en 1815. Galerie de portraits du XVIII^e siècle, 1858, 2 vol. in-12. — Œuvres poétiques, 1858, in-12. — Mlle de la Lère et M^{re} de Montespan, 1860, in-12. — Cent et un sonnets, 1861, gr. in-1^{re}. — Galerie du XVIII^e siècle, 1874-1876, 4 vol. in-12. — SAYE fils (Henry), né en 1848. Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne, 1873, 2 vol. in-8. — Le premier siège de Paris avant l'ère chrétienne, 1876, in-16. — Athènes, Rome, Paris, 1878, in-8.

MAQUE (Abel) et Julien Vinson, nés en 1843. Études de linguistique, 1878, in-12. — Melanges de linguistique et d'ethnographie, 1880, in-12. — FURE (Victor), né en 1789, mort en 1865. Rhétorique française, 1822, in-12. — Des journaux chez les Romains, 1838, in-8.

LE (Em.), né en 1801, mort en 1881. Œuvres d'Hippocrate, 1839, 10 vol. in-8. — Histoire de la langue française, 1862, 2 vol. in-4. — Auguste Comte et la philosophie positive, 1863, in-8. — Dictionnaire de la langue française, et complément, 1863-1872, 5 vol. in-4. — La société au point de vue philosophique, 1873, in-8. — Littérature moderne, 1875, in-8.

RIE (de), né en 1818, mort en 1878. Galerie des contemporains, 1840-1847, 10 vol. in-18. — Beaumarchais, 1855, 2 vol. in-8.

AN (Ch.), né en 1793, mort en 1862. Les origines du théâtre moderne, 1838, in-8. — Histoire des marionnettes, 1852, in-8.

LES Alfred, né en 1826. Shakspeare, ses œuvres et ses critiques, 1863-1864, 3 vol. in-8. — Dante et l'Italie nouvelle, 1865, in-8. — Goethe, 1867, in-8. — Goethe, les œuvres expliquées par la vie, 1873, 2 vol. in-8.

ET (Charles), né en 1825. Histoire du Tribunal révolutionnaire, 1852, in-12. — Les oubliés et les dédaignés, 1857, 2 vol. in-12. — L'art et l'amour, poésies, 1865, in-12. — Portraits après décès, 1866, in-12. — Les souliers de Sterne, 1874, in-12. — Les amours du passé, 1875, in-12. — Les années de gaieté, 1875, in-12.

ET (Charles), né en 1808. Histoire des livres populaires depuis le XVIII^e siècle, 1852, 2 vol. in-8. — Des chansons populaires chez les Français et chez les Français, 1866, 2 vol. in-12. — Études sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue, 1873, in-8.

ET (Desiré), né en 1806. Études sur les poètes latins de la décadence, 1852, 2 vol. in-8. — Histoire de la littérature française, 1844-1861, 10 vol. in-8. — Les quatre grands historiens latins, 1874, in-8. — L'Érasme et la réforme : Érasme, Thomas Morus, Mélanchton, 1877, in-8. — Précis de l'histoire de la littérature française, 1878, in-8.

ET (Gaston), né en 1839. Les contes orientaux dans la littérature française du moyen âge, 1875, in-8.

ATIN (Henri Guillaume), né en 1793, mort en 1876. *Mélanges de littérature*, 1840, in-8. — *Études sur les tragiques grecs*, 1841-1843, 3 vol. in-8. — *Traduction d'Horace*, 1859, 2 vol. in-12.

ANCHE (Gustave), né en 1808, mort en 1857. *Portraits*, 1836-1849-1854, 5 vol. in-12. — *Études sur les arts*, 1855-1856, 2 vol. in-12.

AN (Ch.). *Petites ignorances de la conversation*, 1877, in-12.

ANT-MARC-GIRARDIN (M.), né en 1801, mort en 1873. *Cours de littérature dramatique*, 1843-1868, 5 vol. in-12. — *Essais de littérature*, 1844, 2 vol. in-8. — *La Fontaine et les fabulistes*, 1867, 2 vol. in-8.

ANT-RENÉ-TAILLANDIER (R. G. E.), né en 1817, mort en 1879. *Béatrix*, 1840, in-8. — *Études sur la révolution en Allemagne*, 1853, 2 vol. in-8. — *Littérature étrangère*, 1861, in-12. — *Maurice de Saxe*, 1865, 2 vol. in-12.

ANTE-BEUVE (Ch. Aug.), né en 1804, mort en 1869. *Tableau de la poésie et du théâtre au XVI^e siècle*, 1828, 2 vol. in-8. — *Poésies de Joseph Delorme*, 1829, in-12. — *Consolations, poésies*, 1830, in-12. — *Critiques et portraits littéraires*, 1832-1839, 5 vol. in-8. — *Volupté, roman*, 1834, 2 vol. in-8. — *Pensées d'août, poésies*, 1837, in-12. — *Port-Royal*, 1840-1861, 6 vol. in-8. — *Portraits contemporains*, 1846, 2 vol. in-8. — *Causeries du lundi*, 1851-1862, 15 vol. in-12. — *Nouveaux lundis*, 1863-1868, 10 vol. in-12. — *Le comte de Clermont et sa cour*, 1868, in-8.

AYOUS (Pierre André), né en 1808, mort en 1870. *Études littéraires sur les écrivains français de la réformation*, 1842, 2 vol. in-8. — *Histoire de la littérature française à l'étranger*, 1853, 2 vol. in-8. — *Le dix-huitième siècle à l'étranger*, 1861, 2 vol. in-8.

INE (Hipp. Adr.), né en 1828. *Essais sur Tite-Live*, 1854, in-12. — *Les philosophes français du XIX^e siècle*, 1856, in-12. — *La Fontaine et ses fables*, 1860, in-8. — *Histoire de la littérature anglaise*, 1864, 4 vol. in-8. — *Philosophie de l'art*, 1865, in-8. — *L'idéal dans l'art*, 1867, in-12. — *De l'intelligence*, 1870, 2 vol. in-8. — *Voyage en Italie*, 1872, in-8. — *Voyage aux Pyrénées*, 1873, in-8. — *Les origines de la France contemporaine*, 1875, in-8. — *Philosophie de l'art en Italie*, 1876, in-12. — *Les origines de la France contemporaine ; l'Ancien régime ; la Révolution*, 1877-1880, 3 vol. in-8.

PEREAU (L. G.), né en 1819. *Dictionnaire universel des contemporains*, 1858, gr. in-8. — *L'année littéraire et dramatique*, 1859-1869, 11 vol. in-12. — *Dictionnaire universel des littératures*, 1876, gr. in-8.

LEMAIN (Abel), né en 1790, mort en 1870. — *Histoire de Cromwell*, 1819, 2 vol. in-8. — *Cours de littérature française*, 1828-1829-1838, 5 vol. in-8. — *Études d'histoire moderne*, 1846, in-8. — *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, 1854, in-8. — *La tribune moderne ; M. de Chateaubriand*, 1858, in-8. — *Essais sur le génie de Pindare*, 1859, in-8.

NET Alex.), né en 1797, mort en 1847. *Études sur la littérature française*, 1849-1851, 4 vol. in-8. — *Études sur Blaise Pascal*, 1851, in-8. — *Moralistes des XVI^e et XVII^e siècles*, 1859, in-8.

ILLET LE DUC père (Emm. L. Nic.), né en 1781, mort en 1857. *Précis de l'art dramatique*, 1830, in-32.

VI. POÉSIE

- ARNOULT** (Edmond), né en 1811, mort en 1861. Sonnets et poésies, 1861, in-12.
- AUTRAN** (J.), né en 1813, mort en 1877. La mer, 1835, in-8. — Ludibria ventis, 1838, in-8. — Le poème des beaux jours, 1862, in-8. — Éptres rustiques, 1864, in-12. — Paroles de Salomon, 1869, in-8. — Sonnets capricieux, 1873, in-8.
- BANVILLE** (Th. de), né en 1820. Poésies, 1857, in-12. — Odes funambulesques, 1859, in-12. — Les fourberies de Nérine, comédie, 1864, in-12. — La pomme, comédie, 1865, in-12. — Gringoire, comédie, 1867, in-12. — Florise, comédie, 1870, in-12. — Idylles prussiennes, 1871, in-12. — Ballades joyeuses, 1873, in-16. — Les princesses, 1874, in-16. — Les exilés, 1875, in-12. — Occidentales, rimes dorées, rondels, 1875, in-12.
- BARBIER** (Aug.), né en 1805, mort en 1882. Iambes, 1831, in-8. — Il Pianto, 1833, in-8. — Rimes héroïques, 1843, in-12. — Chansons et Odelettes, 1851, in-12. — Silves et rimes légères, 1872, in-12.
- BARTHÉLEMY** (Aug. M.), né en 1796, mort en 1867. Sidiennes, 1825, in-8. — La Villélide, 1826, in-8. — Napoléon en Égypte, 1828, in-8. — Xémésis, 1831-1832, in-4°. — Douze journées de la Révolution, 1832, in-8.
- BÉRANGER** (P. J. de), né en 1780, mort en 1857. Chansons, 1815-1821-1825-1828-1833-1857. — Ma biographie, 1858, in-8. — Correspondance, 1860, 4 vol. in-8.
- BIGNAN** (A.), né en 1795, mort en 1861. L'Iliade d'Homère, trad. en vers, 1830, 2 vol. in-8. — L'Odyssée, 1840, 2 vol. in-8. — Hésiode, 1845, in-8.
- BRIZEUX** (Aug.), né en 1806, mort en 1858. Marie, poème, 1832, in-12. — Traduction de la Divine comédie de Dante, 1840, in-12. — Ternaires, 1841, in-12.
- COLET** (Louise Révoil, dame), née en 1810, morte en 1876. Fleurs du Midi, 1836, in-8. — Penserosa, 1839, in-8. — Poésies, 1842, in-4°. — L'acropole d'Athènes, 1855, in-32.
- COPPÉE** (F.), né en 1813. Le reliquaïre, 1866, in-12. — Le passant, comédie, 1869, in-12. — Deux douleurs, 1870, in-16. — Poésies (1864-1869), 1871, in-12. — Les humbles, 1871, in-12. — Théâtre, 1872, pet. in-12. — Les bijoux de la délivrance, 1872, in-12. — La grève des forgerons, 1873, in-16. — Le cahier rouge, 1874, in-12. — Le luthier de Crémone, 1876, in-8. — L'exilée, 1877, in-4°.
- DEROULEDE** (Paul), né en 1846. Chants d'un soldat, 1872, in-32. — Nouveaux chants d'un soldat, 1875, in-32. — L'Hetman, drame, 1877, in-8. — Pro Patria, stances, 1878, in-32.
- DESBORDES-VALMORE** (Mme), née en 1787, morte en 1859. Poésies, 1829-1833-1839-1842-1843, in-18 et in-12.
- DESCHAMPS** (Antony), né en 1800, mort en 1869. Vingt chants du Dante, 1829, in-8. — Dernières paroles, 1835, in-8. — Poésies complètes, 1840, in-12.

- DESCHAMPS** (Émile), né en 1791, mort en 1871. *Études françaises et étrangères*, 1829-1835, in-8. — *Poésies complètes*, 1840, in-12. — *Théâtre*, 1842, in-12.
- DES ESSARTS** (Emm.), né en 1839. *Poésies parisiennes*, 1862, in-8. — *Les Élévations, poésies*, 1864, in-12. — *Poèmes de la Révolution*, 1879, in-12.
- DUPONT** (Pierre), né en 1821, mort en 1870. *Les deux anges*, 1854, in-8. — *Chants et chansons*, 1850-1864, in-12.
- ELATIGNY** (Albert), né en 1826, mort en 1873. *Poésies*, 1879, in-12.
- FOURAUD** (Alex.), né en 1788, mort en 1847. *Les Machabées*, tragédie, 1822, in-8. — *Élégies*, 1823, in-8. — *Flavien ou Rome au désert*, 1835, 3 vol. in-8.
- HUGO** (Victor), né en 1802. *Han d'Islande*, 1823, 4 vol. in-12. — *Odes et Ballades*, 1826, 3 vol. in-18. — *Bug-Jargal*, 1826, in-18. — *Cromwell*, 1827, in-8. — *Orientales*, 1829, in-8. — *Le dernier jour d'un condamné*, 1829, in-12. — *Hernani*, 1829, in-8. — *Feuilles d'automne*, 1831, in-8. — *Marion Delorme*, 1831, in-8. — *Notre-Dame-de-Paris*, 1831, 3 vol. in-8. — *Le roi s'amuse*, 1832, in-8. — *Lucrèce Borgia*, 1833, in-8. — *Marie Tudor*, 1833, in-8. — *Chants du crépuscule*, 1835, in-8. — *Angelo*, 1835, in-8. — *Voix intérieures*, 1837, in-8. — *Ruy-Blas*, 1838, in-8. — *Les rayons et les ombres*, 1840, in-8. — *Les Burgraves*, 1843, in-8. — *Les châtiments*, 1852, in-16. — *Contemplations*, 1856, 2 vol. in-8. — *La légende des siècles*, 1859, 2 vol. in-8. — *Les misérables*, 1862, 10 vol. in-8. — *Chansons des rues et des bois*, 1865, in-18. — *Les travailleurs de la mer*, 1866, 3 vol. in-8. — *L'homme qui rit*, 1869, 4 vol. in-8. — *L'année terrible*, 1872, in-8. — *Quatre-vingt-treize*, 1874, 3 vol. in-8. — *Actes et paroles*, 1875, in-8. — *Histoire d'un crime*, 1877, in-8. — *L'exil*, 1875-1876, 3 vol. in-8. — *Nouvelle légende des siècles*, 1877, in-8. — *Religion et religions*, 1880, in-8. — *L'âne*, 1881, in-8. — *Les quatre vents de l'esprit*, 2 vol. in-12. — *Torquemada*, drame, 1882, in-8.
- MAQUET**. *Contes et causeries*, 1862, in-12.
- MAURCHAMBEAUDIE** (Pierre), né en 1806, mort en 1872. *Fables populaires*, 1839, in-18.
- MAURMARTINE** (Alph. de), né en 1790, mort en 1869. *Méditations*, 1820, in-8. — *Nouvelles méditations*, 1823, in-8. — *Harmonies*, 1829, 2 vol. in-8. — *Voyage en Orient*, 1835, 4 vol. in-8. — *Jocelyn*, 1836, 2 vol. in-8. — *La chute d'un ange*, 1838, 2 vol. in-8. — *Recueils poétiques*, 1839, in-8. — *Histoire des Girondins*, 1847, 8 vol. in-8. — *Histoire de la Révolution de 1848*, 2 vol. in-8. — *Graziella*, 1852, in-32. — *Histoire de la Restauration*, 1852, 8 vol. in-8.
- MAUPRADE** (Victor de), né en 1812. *Les parfums de Madeleine*, 1839, in-8. — *Psyché*, 1841, in-12. — *Odes et poèmes*, 1844, in-12. — *Poèmes évangéliques*, 1852, in-12. — *Symphonies*, 1855, in-12. — *Idylles héroïques*, 1858, in-12. — *L'éducation homicide*, 1867, in-8. — *Pernette*, 1868, in-8. — *Poèmes civiques*, 1873, in-12. — *A Jeanne d'Arc*, 1874, in-8.

- LECONTE DE LISLE** (Ch.), né en 1817. Poèmes antiques, 1852, in-12. — Poèmes et poésies, 1855, in-12. — Poésies barbares, 1862, in-12. — Les Erynnies, tragédie, 1873, in-16. — Idylles de Théocrite et Odes anacréontiques, 1861, in-12. — Iliade, 1866, in-8. — Odyssée, 1867, in-8. — Hymnes orphiques, 1869, in-8. — Œuvres d'Eschyle, 1872, in-8. — Œuvres d'Horace, 1873, 2 vol. in-12. — Sophocle, 1877, in-8.
- MANUEL** (Eugène), né en 1823. Pages intimes, 1866, in-12. — Les ouvriers, 1870, in-8. — Poèmes populaires, 1871, in-12. — Pendant la guerre, 1872, in-12. — L'absent, 1873, in-12.
- MERCŒUR** (Élisa), née en 1809, morte en 1835. Poésies, 1827, in-18. — Œuvres complètes, 1843, 3 vol. in-8.
- MOREAU** (Hégésippe), né en 1810, mort en 1838. Le myosotis, 1838, in-8.
- MUSSET** (Alfred de), né en 1810, mort en 1857. Contes d'Espagne et d'Italie, 1830, in-8. — Un spectacle dans un fauteuil, 1832-1834, 2 vol. in-8. — La confession d'un enfant du siècle, 1836, 2 vol. in-8. — Il ne faut jurer de rien, 1848, in-12. — Un caprice, 1848, in-12. — Le chandelier, 1848, in-12. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, 1851, in-12.
- PICHAT** (Laurent), né en 1823. Les voyageuses, 1844, in-8. — Les libres paroles, 1847, in-8. — Les poètes de combat, 1862, in-12. — Avant le jour, 1869, in-8. — Les réveils, 1880, in-8.
- PONGERVILLE** (de), né en 1792, mort en 1870. Traduction de Lucrèce, 1823, 2 vol. in-8. — Amours mythologiques, 1827, in-18. — Traduction du Paradis perdu de Milton, 1838, 2 vol. in-8.
- PRUDHOMME** (R. F. A. Sully), né en 1839. Stances et Poèmes, 1865, in-12. — Les épreuves, les écuries d'Augias, 1866, in-12. — Les solitudes, 1869, in-12. — Les destins, 1872, in-12. — Les vaines tendresses, 1875, in-12. — La justice, 1878, in-12.
- RATISBONNE** (L. G. F.), né en 1827. Traduction de la Divine Comédie de Dante, 1852-1857, 6 vol. in-12. — Au printemps de la vie, 1857, in-32. — Héro et Léandre, drame, 1859, in-8. — La comédie enfantine, 1860, in-8. — Les petits hommes, 1868, in-4°. — Les petites femmes, 1871, in-4°.
- REBOUL** (Jean), né en 1796, mort en 1864. Poésies, 1836, in-8. — Le dernier jour, 1839, in-8. — Poésies nouvelles, 1846, in-12.
- SOULARY** (Joséphin), né en 1815. Sonnets humoristiques, 1858, in-18. — La chasse aux mouches d'or, 1876, in-8. — Les rimes tronquées, 1877, in-8.
- TASTU** (M^{me} Amable), née en 1795. Poésies complètes, 1859, in-12. — Chroniques de France, poésies, 1829, in-8. — Éducation maternelle, 1835, gr. in-8. — Histoire de France, 1837-1838, 2 vol. in-12.
- TURQUETY** (Éd.), né en 1807, mort en 1867. Esquisses poétiques, 1829, in-8. — Amour et foi, 1833, in-8. — Primavera, 1840, in-8. — Poésies, 1856, in-18.
- VIENNET** (F.), né en 1777, mort en 1868. Les serments, 1839, in-8. — Fables, 1842-1855, in-12. — Épîtres et Satires, 1845, in-12. — La Franciade, 1863, in-12.

VIGNY (Alfred de), né en 1799, mort en 1863. Poèmes antiques et modernes. 1826, in-8. — Cinq-Mars, 1826, 2 vol. in-8. — Othello, traduction de Shakspeare, 1830, in-8. — La maréchale d'Ancre, 1831, in-8. — Stello, 1832, in-8. — Chatterton, 1835, in-8. — Servitude et grandeur militaire, 1835, in-8.

VII. LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

ANCELOT (J. A. F. P.), né en 1794, mort en 1854. Louis IX, 1819, in-8. — Le maire du palais, 1823, in-8. — Fiesque, 1824, in-8. — Olga, 1828, in-8. — L'espion, 1829, in-8. — Maria Padilla, 1838, in-8.

ANCELOT (M^{me} Virginie), née en 1792, morte en 1875. Marie, 1836, in-8. — Renée de Varville, 1853, in-8. — Gabrielle, 1859, in-8.

AUGIER (Emile), né en 1820. La ciguë, 1844, in-12. — L'aventurière, 1848, in-12. — Gabrielle, 1849, in-12. — Le joueur de flûte, 1850, in-12. — Diane, 1851, in-12. — Un homme de bien, 1857, in-12. — Le gendre de M. Poirier, 1858, in-12. — Le mariage d'Olympe, 1859, in-12. — Les effrontés, 1861, in-8. — Le fils de Giboyer, 1862, in-8. — La question électorale, 1864, in-8. — Maître Guérin, 1864, in-8. — La contagion, 1866, in-8. — Paul Forestier, 1868, in-8. — Le post-scriptum, 1869, in-12. — Lions et renards, 1870, in-8. — Madame Caverlet, 1876, in-8. — Les Fourchambault, 1878, in-8.

BAYARD (J. F.), né en 1796, mort en 1853. Théâtre, 1855-1859, 12 vol. gr. in-8.

BORNIER (Henri de), né en 1825. La fille de Roland, 1875, in-8. — Agamemnon, tragédie, 1868, in-8.

DELAVIGNE (Casimir), né en 1794, mort en 1843. Les vêpres siciliennes, 1819, in-8. — Les Comédiens, 1820, in-8. — Messéniennes, 1827, in-18. — La princesse Aurélie, 1828, in-8. — Marino Faliero, 1829, in-8. — La marche parisienne, 2 août 1830, in-8. — Louis XI, 1832, in-8. — Les enfants d'Édouard, 1833, in-8. — Don Juan d'Autriche, 1835, in-8. — Une famille au temps de Luther, 1836, in-8. — La popularité, 1838, in-8. — La fille du Cid, 1840, in-8.

DOUCET (Camille), né en 1812. Comédies en vers, 1858, 2 vol. in-8. — La considération, comédie, 1851, in-8. — Les ennemis de la maison, 1872, in-12.

DUMAS père (Alexandre), né en 1803, mort en 1870. Henri III, 1829, in-8. — Charles VII, 1831, in-8. — Antony, 1831, in-8. — Térésa, 1832, in-8. — Le mari de la veuve, 1832, in-8. — La tour de Nesle, 1832, in-8. — Angèle, 1834, in-8. — Le maréchal de Belle-Isle, 1839, in-8. — Les demoiselles de Saint-Cyr, 1843, in-8. — Impressions de voyages, 1833-1835-1837-1841, 5 vol. in-8. — Les trois mousquetaires, 1844, 8 volumes in-8. — Monte-Cristo, 1844-1845, 12 vol. in-8. — Vingt ans après, 1845, 10 volumes in-8. — La reine Margot, 1845 6 vol. in-8.

APPENDICE.

- ils (Alexandre), né en 1824. *La dame aux camélias*, 1852, in-8. — *Le drapeau de Lys*, 1852, 3 vol. in-8. — *Le demi-monde*, 1855, in-12. — *La question d'argent*, 1857, in-12. — *L'ami des femmes*, 1864, in-12. — *Le fils Clémenceau*, 1866, in-8. — *Les idées de M^{me} Aubray*, 1867, in-8. — *La princesse Georges*, 1872, in-8. — *Monsieur Alphonse*, 1874, in-8. — *L'étrangère*, 1876, in-8. — *Joseph Balsamo*, 1878, in-8. — Ad.), né en 1795, mort en 1861. *La mère et la fille*, 1830, in-8. — *La liaison*, 1834, in-8. — *L'héritière*, 1843, in-8. — Eugène), né en 1815. *Embrassons-nous*, Folleville, 1850, in-8. — *Le chapeau de paille d'Italie*, 1851, in-8. — *Le voyage de M. Perrin*, 1869, in-8. — *La cagnotte*, 1874, in-8. — (P.), né en 1785, mort en 1873. *Marie Stuart*, 1820, in-8. — *Œuvres*, 1844, 2 vol. in-8. — Ernest), né en 1807. *Louise de Lignerolles*, drame, 1838, in-8. — *Le fils de Falsen*, 1840, in-8. — *Adrienne Lecouvreur*, comédie, 1849, in-8. — *Médée*, 1856, in-8. — *Béatrix*, 1860, in-12. — *Les pères et les fils au XIX^e siècle*, 1872, in-32. — *A propos d'une dot*, 1873, in-4. — *L'histoire morale des femmes*, 1874, in-12. — LER (N. L.), né en 1771, mort en 1840. *Agamemnon*, tragédie, 1817, in-8. — *Cours analytique de littérature générale*, 1817, 4 vol. in-8. — *La Panhypocrisiade*, poème, 1819-1832, 2 vol. in-8. — *Frédéric et Brunehaut*, tragédie, 1821, in-8. — ON (Édouard), né en 1834. *Le monde où l'on s'amuse*, 1868, in-8. — *La étincelle*, 1879, in-8. — *Le monde où l'on s'ennuie*, 1881, in-8. — (Alexandre), né en 1840. *Nouvelles Messéniennes*, 1867, in-8. — *La vaincue*, 1876, in-8. — *Séphora*, 1877, in-8. — (F.), né en 1814, mort en 1867. *Lucrèce*, tragédie, 1843, in-8. — *Les gènes de Méranie*, tragédie, 1847, in-12. — *Charlotte Corday*, tragédie, 1850, in-8. — *Horace et Lydie*, comédie, 1851, in-12. — *Ulysse*, comédie, 1852, in-8. — *L'Honneur et l'argent*, comédie, 1853, in-12. — *Bourse*, comédie, 1856, in-12. — *Le lion amoureux*, drame, 1857, in-8. — *Galilée*, drame, 1867, in-8. — (Victorien), né en 1831. *Nos intimes*, 1861, in-12. — *Les gagnants*, 1862, in-12. — *Les vieux garçons*, 1865, in-12. — *La famille*, 1865, in-12. — *Maison neuve*, 1866, in-12. — *Patrie*, 1869, in-12. — *Fernande*, 1870, in-12. — *Rabagas*, 1872, in-12. — *La perle*, 1874, in-12. — *Andréa*, 1875, in-12. — *La haine*, 1875, in-12. — *L'oncle Sam*, 1876, in-12. — *Daniel Rochat*, 1880, in-8. — Eugène), né en 1791, mort en 1861. *Œuvres complètes*, 1855, 1. in-12. — (Alexandre), né en 1788, mort en 1845. *La pauvre fille*, élégie, 1817, in-8. — *Clytemnestre*, tragédie, 1822, in-8. — *Saül*, 1822, in-8. — *La fête de Néron*, tragédie, 1830, in-8. — *Norma*, tragédie, 1831, in-8. — *La divine épopée*, 1840, 2 vol. in-8. — *Jeanne d'Arc*, poème, 1840, in-8.

VIII. ROMANS, CONTES ET NOUVELLES.

- ABOUT** (Edmond), né en 1828. *La Grèce contemporaine*, 1855, in-12. — *Tolla*, 1855, in-12. — *Les mariages de Paris*, 1856, in-12. — *Germaine*, 1858, in-12. — *Trente et quarante*, 1859, in-12. — *Rome contemporaine*, 1860, in-8. — *Gaetana*, drame, 1862, in-12. — *Le cas de M. Guérin*, 1862, in-12. — *Madelon*, 1863, in-8. — *Le progrès*, 1864, in-8. — *L'infâme*, 1867, in-8. — *Le fellah*, 1872, in-12. — *Alsace*, 1872, in-12.
- AMARD** (Amédée), né en 1814, mort en 1875. *Belle-Rose*, 1847, in-8. — *Madame Rose*, 1857, in-12. — *Le clos-pommier*, 1858, in-12. — *Lettres d'Italie*, 1859, in-12. — *Maxence Humbert*, 1866, in-12. — *Récits d'un soldat*, 1871, in-12. — *Les rêves de Gilberte*, 1872, in-12.
- ASSOLLANT** (Alfred), né en 1827. *Scènes de la vie des États-Unis*, 1858, in-12. — *Histoire fantastique du célèbre Pierrot*, 1860, in-12. — *Une ville de garnison*, 1865, in-12. — *Aventures merveilleuses du capitaine Corcoran*, 1872, in-12. — *Le Puy de Montchal*, 1875, in-12.
- BALZAC** (Honoré de), né en 1799, mort en 1850. *Scènes de la vie privée*, 1829-1830, 2 vol. in-8. — *Physiologie du mariage*, 1830, 2 vol. in-8. — *La peau de chagrin*, 1831, 2 vol. in-8. — *Le médecin de campagne*, 1833, 2 vol. in-8. — *Scènes de la vie de province* (Eugénie Grandet), 1834, 4 vol. in-8. — *Le père Goriot*, 1835, 2 vol. in-8. — *César Birotteau*, 1839, 2 vol. in-8. — *Vautrain*, drame, 1840, in-8. — *Marcadet*, comédie, 1843, in-8.
- BELOT** (Adolphe), né en 1829. *Le testament de César Girodot*, 1859, in-8. — *La Vénus de Gordes*, 1867, in-12. — *Les mystères mondains*, 1875-1876, 4 vol. in-12.
- BERNARD** (Charles de), né en 1805, mort en 1850. *Le nœud gordien*, 1838, 2 vol. in-8. — *Gerfaut*, 1838, 2 vol. in-8. — *Le paravent*, 1839, 2 vol. in-8. — *Les ailes d'Icare*, 1840, 2 vol. in-8. — *La peau du lion*, 1841, 2 vol. in-8.
- BERTHET** (Élie), né en 1815. *Le pacte de famine*, drame, 1839, in-8. — *Le colporteur*, 1841, 2 vol. in-8. — *L'ami du château*, 1841, 2 vol. in-8. — *Les catacombes de Paris*, 1872, in-12.
- BRILLAT-SAVARIN** (Anth.), né en 1754, mort en 1826. *Physiologie du goût*, 1840, in-12.
- CHAMPFLEURY** (Jules), né en 1821. *La succession Le Camus*, 1857, in-12. — *Les excentriques*, 1857, in-12. — *Les premiers beaux jours*, 1858, in-12. — *L'usurier Blaizot*, 1858, in-12. — *De la littérature populaire en France*, 1861, in-8. — *Le violon de faïence*, 1862, in-12. — *Les demoiselles Tourangeau*, 1864, in-12. — *Histoire de la caricature antique*, 1865, in-12. — *Les chats*, 1868, in-12. — *Histoire de la caricature au moyen âge*, 1871, in-12. — *Les enfants*, 1873, in-8. — *Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution*, 1875, in-12. — *La petite Rose*, 1877, in-12.
- CHERBULIEZ** (Victor), né en 1828. *Le comte Kostia*, 1863, in-12. — *Le*

- roman d'une honnête femme, 1866, in-12. — L'idée de Jean Téterol 1878, in-12. — Noirs et rouges, 1881, in-12.
- CLARETIE (Jules), né en 1840. Les ornières de la vie, 1864, in-12. — Voyages d'un Parisien, 1865, in-12. — Les derniers montagnards, 1867, in-8. — La guerre nationale, 1871, in-12. — Histoire de la révolution de 1870-1871, 1872, in-12. — Peintres et sculpteurs contemporains. 1873, in-12. — Monsieur le ministre, 1882, in-12.
- DAUDET (Alphonse), né en 1840. La dernière idole, 1862, in-8. — Fromont jeune et Risler aîné, 1874, in-12. — Le nabab, 1878, in-12. — Les rois en exil, 1880, in-12. — Numa Roumestan, 1881, in-12.
- DELPIT (Albert), né en 1849. L'invasion, poème, 1872, in-12. — La famille Cavalié, 1878, 2 vol. in-12. — Le fils de Coralie, 1880, in-12.
- ERCKMAN-CHATRIAN (Émile ERCKMAN, né en 1822; Alexandre CHATRIAN, né en 1826). L'illustre docteur Matheus, 1859, in-12. — Contes de la montagne, 1860, in-12. — Contes des bords du Rhin, 1862, in-12. — Le fou Yégoff, 1862, in-12. — Madame Thérèse, 1863, in-12. — Histoire d'un conscrit de 1813, 1864, in-12. — Waterloo, 1865, in-12. — Le blocus, 1867, in-12. — Histoire d'un paysan, 1868, in-12. — Le Juif polonais, drame, 1869, in-8. — Les deux frères, 1873, in-12. — Histoire d'un plébiscite, 1876, in-12. — Les Rantzau, 1882, in-8.
- ESQUIROS (Alphonse), né en 1814, mort en 1876. Les hirondelles, poésies, 1834, in-8. — Charlotte Corday, 1840, 2 vol. in-8. — L'évangile du peuple, 1841, in-12.
- FEUILLET (Octave), né en 1812. Alice, 1848, in-12. — Rédemption, 1849, in-12. — L'urne, poésies, 1852, in-12. — La petite comtesse, 1856, in-12. — Le roman d'un jeune homme pauvre, 1858, in-12. — Sybille, 1862, in-12. — Jean Baudry, comédie, 1863, in-8. — M. de Camors, 1867, in-12. — L'acrobate, 1872, in-12. — Le sphinx, 1874, in-8. — Le journal d'une femme, 1878, in-12. — Les portraits de la marquise, 1882, in-8.
- FÉVAL (Paul), né en 1817. Le loup blanc, 1843, in-12. — Les mystères de Londres, 1844, 11 vol. in-8. — Les merveilles du Mont-Saint-Michel, 1879, in-12.
- FEYDEAU (Ernest), né en 1821, mort en 1874. Fanny, 1858, in-12. — Daniel, 1859, 2 vol. in-12. — Le secret du bonheur, 1864, 2 vol. in-12. — Le roman d'une jeune mariée, 1867, in-12. — Un coup de bourse, 1868, in-12. — L'Allemagne en 1871, 1872, in-12. — Sylvie, 1873, in-12.
- FLAUBERT (Gustave), né en 1821, mort en 1880. Madame Bovary, 1875, 2 vol. in-12. — Salammbô, 1862, in-8. — L'éducation sentimentale, 1869, 2 vol. in-8. — La tentation de saint Antoine, 1874, in-8. — Trois contes, 1877, in-12.
- GABORIAU (Émile), né en 1835, mort en 1873. L'affaire Lerouge, 1866, in-12. — Le crime d'Orcival, 1867, in-12. — L'Argent des autres, 1873, 2 vol. in-12.
- GAUTIER (Théophile), né en 1811, mort en 1872. Poésies, 1830, in-12. — Albertus, ou l'âme et le péché, 1833, in-12. — Fortunio, 1838, in-8. — Le capitaine Fracasse, 1863, 2 vol. in-12.

- GAZLAN** (Léon), né en 1803, mort en 1866. Le notaire de Chantilly, 1836, 2 vol. in-8. — Le médecin du Pecq, 1839, 3 vol. in-8. — Une tempête dans un verre d'eau, 1846, in-12. — Le bon empaillé, vaudeville, 1848, in-12.
- GRÉVILLE** (Henry, dame Alice DURAND), née en 1842. Doria, 1876, in-12. — La princesse Ogheroff, 1876, in-12. — Le violon russe, 1879, in-12.
- JANIN** (Jules), né en 1804, mort en 1874. L'anc mort, 1829, 2 vol. in-8. — Barnave, 1831, 4 vol. in-12. — Le chemin de traverse, 1836, 2 vol. in-8. — Histoire de la littérature dramatique, 1858, 6 vol. in-12.
- KARR** (Alphonse), né en 1808. Sous les tilleuls, 1832, 2 vol. in-8. — Geneviève, 1838, 2 vol. in-8. — Les guêpes, novembre 1839 à mai 1847, 89 vol. in-32. — Le Bressier, 1844, 3 vol. in-8. — Fort en thème, 1852, in-8. — Voyage autour de mon jardin, 1875, in-12. — Le livre de bord, 1879, 3 vol. in-12. — Les points sur les i, 1882, in-12.
- LABOLLAÏE** (Édouard), né en 1811. Histoire du droit de propriété foncière en Europe, 1839, in-8. — Souvenirs d'un voyageur, 1857, in-12. — Abdallah, 1859, in-12. — Contes bleus, 1843-1866, 2 vol. in-12. — Le prince Caniche, 1868, in-12. — Questions constitutionnelles, 1872, in-12. — L'Allemande et les pays slaves, 1873, in-12. — Histoire des États-Unis, 1877, in-12. — Nouveaux contes bleus, 1877, in-12.
- MACÉ** (Jean), né en 1815. Histoire d'une bouchée de pain, 1861, in-12. — Les serviteurs de l'estomac, 1866, in-12.
- MÉRIMÉE** (Prosper), né en 1803, mort en 1871. Théâtre de Clara Gazul, 1826, in-8. — La Guzla, 1827, in-12. — Chronique du règne de Charles IX, 1829, in-8. — Colomba, 1844, in-8. — Études sur l'histoire romaine, 1844, 2 vol. in-8. — Carmen, 1847, in-8. — Lettres à une inconnue, 1873, 2 vol. in-8.
- MILGER** (Henri), né en 1822, mort en 1891. La vie en Bohême, 1848, in-12. — Le bonhomme Jadis, comédie, 1852, in-12.
- NOBLET** (Charles), né en 1783, mort en 1844. Jean Sbogar, 1818, 2 vol. in-12. — Smarra, 1821, in-12. — Trilby, 1822, in-12. — Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux, 1830, in-8. — Le dernier banquet des Girondins, 1833, in-8. — Souvenirs de jeunesse, in-8.
- REYBAUD** (Madame Charles), née en 1802, morte en 1871. Les aventures d'un renégat, 1836, 2 vol. in-8. — Valdepeyras, 1839, in-8. — Les anciens couvents de Paris, 1848, in-8. — Le cadet de Colobrières, 1857, in-12. — L'oncle César, 1857, in-12.
- SAINTINE** (X. B.), né en 1798, mort en 1865. Poésies, 1823, in-18. — Jonathan le visionnaire, 1825, 2 vol. in-12. — L'ours et le pacha, vaudev., 1827, in-8. — Picciotta, 1836, in-8. — Riche d'amoar, 1845, in-8.
- SAND** (Georges) (Aurore DUPIN, dame DUDEVANT), née en 1804, morte en 1876. Rose et Blanche, 1831, 5 vol. in-12. — Indiana, 1832, 2 vol. in-8. — Valentine, 1832, 2 vol. in-8. — Léha, 1833, 2 vol. in-8. — Le secrétaire intime, 1834, 2 vol. in-8. — Jacques, 1834, 2 vol. in-8. — André, 1835, in-8. — Leone Leoni, 1835, in-8. — Simon, 1836, in-8. — Lettres d'un voyageur, 1837, 2 vol. in-8. — Mauprat, 1837, 2 vol. in-8. — Contes vénitiens, 1838, 2 vol. in-8. — Cosima, drame, 1840,

- in-8. — Le compagnon du tour de France, 1840, 2 vol. in-8. — Consuelo, 1842-1843, 8 vol. in-8. — La comtesse de Rudolstadt, 1843-1845, 4 vol. in-8. — La mare au diable, 1846, 2 vol. in-8. — La petite Fardette, 1848, 2 vol. in-8. — François le Champy, 1848, 2 vol. in-8. — Claudie, drame, 1851, in-12. — Histoire de ma vie, 1854, 20 vol. in-8. — M^{me} de la Quintinie, 1863, in-12. — Le M^{rs} de Villemer, 1864, in-12.
- SANDEAU (Jules)**, né en 1811. M^{me} de Sommerville, 1834, in-8. — Le docteur Herbeau, 1841, 2 vol. in-8. — Vaillance et Richard, 1843, in-8. — Valcreuse, 1846, 2 vol. in-8. — Mademoiselle de La Seiglière, 1848, 2 vol. in-8. — La maison de Penarvan, 1858, in-12. — Un début dans la magistrature, 1862, in-12. — Jean de Thomeray, 1873, in-12.
- SOULIÉ (Frédéric)**, né en 1800, mort en 1847. Amours françaises, poèmes, 1824, in-18. — Christine, drame, 1829, in-8. — Clotilde, drame, 1832, in-8. — Le magnétiseur, roman, 1834, 2 vol. in-8. — Les deux cadavres, 1835, 2 vol. in-8. — Le conseiller d'État, 1835, 2 vol. in-8. — Les mémoires du Diable, 1836-1837, 8 vol. in-8. — Eulalie Pontois, drame, 1843, in-8. — La Closerie des genêts, 1846, in-8.
- SOUVESTRE (Émile)**, né en 1808, mort en 1864. Les derniers Bretons, 1835-1836, 4 vol. in-8. — Riche et pauvre, 1836, 2 vol. in-8. — L'honneur et l'argent, 1839, in-8. — Les peines de jeunesse, 1849, in-8. — Un philosophe sous les toits, 1851, in-12.
- SOUZA (M^{me} de)**, née en 1761, morte en 1836. Œuvres choisies, 1840, in-12.
- STAHL (P. J. HETZEL)**, né en 1814. La morale familière, 1868, in-12. — Maroussia, 1879, gr. in-8.
- STENDHAL (Henri BEYLE)**, né en 1783, mort en 1842. Le rouge et le noir, 1830, 2 vol. in-8. — La Chartreuse de Parme, 1839, 2 vol. in-8. — L'abbesse de Castro, 1840, in-8.
- SUE (Eugène)**, né en 1804, mort en 1857. Atar-Gull, 1831, in-8. — La salamandre, 1832, 2 vol. in-8. — La vigie de Koat-Ven, 1833, 4 vol. in-8. — Latréaumont, 1837, 2 vol. in-8. — Arthur, 1838, 2 vol. in-8. — Le marquis de Létorières, 1839, in-8. — Mathilde, 1841, 6 vol. in-8. — Les mystères de Paris, 1842-1843, 10 vol. in-8. — Le Juif Errant, 1844-1845, 10 vol. in-8. — Les sept péchés capitaux, 1846-1849, 16 vol. in-8. — Les mystères du peuple, 1849-1856, in-8.
- TÖEPFFER (Rodolphe)**, né en 1797, mort en 1846. La bibliothèque de mon oncle, 1832, in-8. — Nouvelles genevoises, 1844, in-12. — Rosa et Gertrude, 1846, in-12.
- VERNE (Jules)**, né en 1828. Cinq semaines en ballon, 1863, in-12. — Voyage au centre de la terre, 1864, in-12. — De la terre à la lune, 1865, in-12. — Aventures du capitaine Hatteras, 1866, in-12. — Les enfants du capitaine Grant, 1867, in-12. — Vingt mille lieues sous les mers, 1869, in-12. — Une ville flottante, 1871, in-12. — Voyages extraordinaires, 1872, in-8. — Le pays des fourrures, 1873, in-12. — Le tour du monde en quatre-vingts jours, 1873, in-12. — L'île mystérieuse, 1874, in-12. — Histoire des grands voyages et des grands voyageurs, 1876, 3 vol. in-12. — Le docteur Ox, 1879, in-8.
-

II

SOURCES ET TRAVAUX A CONSULTER

Pour l'étude de la littérature française.

- I. Bibliographie et biographie.
 - II. Histoire générale.
 - III. Origines et sources de la littérature française.
 - IV. Moyen âge, Trouvères et Troubadours.
 - V. Grammaire et lexicographie françaises.
 - VI. Histoire des lettres.
 - VII. Poésie.
 - VIII. Littérature dramatique.
 - IX. Romans.
 - X. Journaux.
-

I. BIBLIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE.

- LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER.** Bibliothèques françaises. Paris, 1772-1773, 6 vol. in-4°.
- GOUJET (Cl. Pierre).** Bibliothèque françoise ou Histoire de la littérature françoise. Paris, Mariette et Guérin, 1740-1756, 18 vol. in-12.
- BRUNET (J. Ch.).** Manuel du libraire et de l'amateur de livres, Paris, Didot, 1862-1864, 6 vol. gr. in-8. — Supplément par J. Deschamps. 1878, in-8.
- QUÉRARD (J. M.).** La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique. Paris, Didot, 1827-1839, 10 vol. in-8.
- QUÉRARD (J. M.),** Ch. Louandre et Bourquelot. La Littérature française contemporaine. Paris, 1839, 6 vol. in-8.
- QUÉRARD (J. M.).** Supercheries littéraires dévoilées, galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires. Paris, 1845-1860, 6 vol. in-8.
- Bibliographie des Sociétés savantes de la France.** Paris, Imprimerie nationale, 1878, in-8.
- BARBIER (Ant. Alex.).** Dictionnaires des ouvrages anonymes. Paris, P. Daffis, 1872-1877, 7 vol. in-8.
- LORENTZ (Otto).** Catalogue général de la Librairie française depuis 1840. Paris, Lorenz, 1866-1879, 8 vol. in-8.
- DANTÈS (A.).** Dictionnaire biographique et bibliographique des hommes les plus remarquables. Paris, A. Boyer, 1875, in-8.
- Catalogue de la Bibliothèque nationale. Histoire de France et Médecine.** Paris, F. Didot, 1855-1870, 15 vol. gr. in-4°.

- DUPLESSIS (G.).** Essai d'une bibliographie générale des Beaux-arts. Paris, Rapilly, 1867, in-8.
- TITON DU TILLET.** Essai sur les honneurs et sur les monuments accordés aux illustres savants pendant la suite des siècles. Paris, 1727, in-12.
- NICERON (le Père).** Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des lettres. Paris, 1726-1745, 44 vol. in-12.
- PELLISSON (P.).** Histoire de l'Académie françoise, avec la continuation par l'abbé d'Olivet et avec introduction, éclaircissements et notes, par Ch. L. Livet. Paris, Didot, 1858, 2 vol. in-8.
- D'ALEMBERT.** Histoire des membres de l'Académie françoise morts depuis 1700 jusqu'en 1771. Paris, 1787, 6 vol. in-12.
- Recueil des harangues prononcées par MM. de l'Académie françoise, 1640-1782.** Paris, 1714-1787, 8 vol. in-12.
- Recueil de pièces d'éloquence et de poésie qui ont remporté les prix de l'Académie françoise.** Paris, 1671-1761, 39 vol. in-12.
- KERVILER (R.).** Essai d'une bibliographie raisonnée de l'Académie françoise. Paris, 1877, in-8.
- DE LA PORTE (l'abbé).** Histoire littéraire des femmes françoises. Paris, 1769. 5 vol. in-8.
- BRIQUET (M^{me}).** Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et Étrangères naturalisées en France connues par leurs écrits. Paris, 1804, in-8.
- AIMÉ-MARTIN (L.).** Plan d'une bibliothèque universelle, études des livres qui peuvent servir à l'histoire littéraire et philosophique du genre humain. Paris, A. Desrez, 1837, gr. in-8.
- DRUJON (Fernand).** Catalogue des ouvrages, écrits et dessins de toute nature poursuivis, supprimés ou condamnés, 1814-1877. Paris, Ed. Rouveyre, 1879, gr. in-8.
- PICOT (Emile).** Bibliographie Cornélienne. Paris, Fontaine, 1875, in-8.
- LACROIX (Paul).** Bibliographie Moliéresque. Paris, Fontaine, 1875, in-8.
- LACROIX (Paul).** Iconographie Moliéresque. Paris, Fontaine, 1876, in-8.
- VIAN (L.).** Bibliographie des œuvres de Montesquieu. Paris, 1872, in-8.
- DANGEAU (L.).** Bibliographie des œuvres de Montesquieu. Paris, Rouquette, 1874, in-8.
- Bibliographie et iconographie des œuvres de J. F. Regnard.** Paris, Rouquette, 1877, in-12.

II. HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, collegit, digessit, notis illustravit Joannes Bollandus.** Antuerpiæ, Tongariæ et Brussellis, 1643-1864, 59 vol. in-folio.
- BAYLE (P.).** Dictionnaire historique et critique, édit. A. J. Q. Beuchot. Paris, Desoer, 1820-1824, 16 vol. in-8.
- MORÉRI (Louis).** Le Grand dictionnaire historique. Paris, 1759, 10 vol. in-folio.
- BOUQUET (Don Martin).** Recueil des historiens des Gaules et de la France. Paris, 1738-1855, 21 vol. in-folio.

- BRÉQUIGNY (de).** Tables chronologiques des diplômes, chartres, titres et autres imprimés concernant l'histoire de France (jusqu'en 1270). Paris, imprimerie royale et nationale, 1760-1850, 6 vol. in-folio.
- LELONG (Jacq.).** Bibliothèque historique de la France contenant le catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits qui traitent de l'histoire de ce royaume. Paris, 1768-1778, 5 vol. in-folio.
- SAVIGNY (Fr. Chr. de).** Histoire du Droit romain au moyen âge. Paris, Ch. Hingray, 1839, 3 vol. in-8.
- COLOMBAN.** De origine atque primordiis gentis Francorum. Paris, 1644, in-4°.
- GRÉGOIRE DE TOURS.** Histoire ecclésiastique des Francs. Paris, Jules Renouard, 1836-1841, 4 vol. gr. in-8.
- Chroniques de France,** appelées **Chroniques de Saint-Denis** depuis les **Troïens** jusqu'à la mort de Charles VII en 1461. Paris, Pasquier, 1476, 3 vol. in-folio.
- KAROLI MAGNI et LUDOVICI PI regum et imperatorum Francorum capitula.** Parisiis, Ch. Chappellet, 1588, in-8.
- EGINHART.** La vie du roy et empereur Charlemagne traduite en françois par Elie Vinet. Poitiers, Marnet, 1546, pet. in-8.
- MARCULFE.** Recueil général des formules usitées dans l'empire des Francs. Paris, Durand, 1801, 2 vol. in-8.
- GUIZOT.** Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au XIII^e siècle. Paris, Brière, 1823-1835, 31 vol. in-8.
- PETITOT et MONMERQUÉ.** Collection complète des Mémoires relatifs à l'histoire de France. Paris, Foucault, 1819-1827, 53 vol. in-8 et 1820-1829, 79 vol. in-8.
- MICHAUD et POUJOULAT.** Collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e. Paris, 1835-1839, 32 vol. gr. in-8.
- BUCHON (J. A.).** Collection des Chroniques nationales françaises écrites en langue vulgaire du XIII^e au XVI^e siècle. Paris, Verdière et Carez, 1824-1829, 47 vol. in-8.
- THIBAUDEAU (A. C.).** Histoire des États généraux et des Institutions représentatives en France jusqu'en 1789. Paris, 1843, 2 vol. in-8.
- LENGLET DU FRESNOY (l'abbé).** Collection complète de ses œuvres. Paris, 1772, 15 vol. in-12.
- MABLY (l'abbé de).** Collection complète de ses œuvres. Paris, Ch. Desbrières, 1794, 15 vol. in-8.
- CONDILLAC (l'abbé de).** Œuvres complètes. Paris, Baudoin frères, 1827, 16 vol. in-8.
- BOULAINVILLIERS (le comte de).** Histoire de l'ancien gouvernement de la France. La Haye, 1727, 3 vol. pet. in-8.
- DUBOS (J. B.).** Histoire critique de l'établissement de la monarchie françoise dans les Gaules. Paris, 1734, 3 vol. in-4°.
- LÉZARDIÈRE (Mlle de).** Théorie des lois politiques des Gaules et de la

- France, appuyée sur les monuments originaux. Paris, Nyon l'aîné, 1791-1792, 8 vol. in-8.
- THIERRY (Am.). Histoire des Gaulois. Paris, Didier, 1857, 2 vol. in-8.
- THIERRY (Am.). Histoire de la Gaule sous la domination des Romains. Paris, 1840-1842, 2 vol. in-8.
- THIERRY (Augustin). Lettres sur l'histoire de France. Paris, 1836, in-8.
- MARTIN (Henri). Histoire de France jusqu'en 1789. Paris, Furne, 1855-1860, 17 vol. in-8.
- MICHELET (Jules). Histoire de France. Paris, 1845-1862, 14 vol. in-8.
- BERVILLE et BARRIÈRE. Collection des mémoires relatifs à la Révolution française. Paris, Baudoin, 1820-1826, 56 vol. in-8.

III. ORIGINES ET SOURCES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

- PASQUIER (É.). Les Recherches de la France. Paris, Ménard, 1643, in-folio.
- Serments prêtés à Strasbourg en 842 par Charles le Chauve, Louis le Germanique et leurs armées respectives. Paris, Delaunay, 1815, in-8.
- EICHHOFF (F. G.). Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde. Paris, 1836, in-4°.
- BERGER DE XIVREY (Jules). Recherches sur les sources antiques de la Littérature française. Paris, 1829, in-8.
- MOLAND (L.). Origines littéraires de la France : la légende et le roman, le théâtre, la prédication, l'antiquité, le moyen âge et la littérature moderne. Paris, 1862, in-8.
- BAST (J. de). Recherches historiques et littéraires sur la langue celtique, gauloise et tudesque. Gand, 1815-1816, 2 vol. petit in-4°.
- GLEYS (G.). Langue et littérature des anciens Francs. Paris, 1815, in-8.
- LEBEUF. De l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie française sous Charlemagne. Paris, 1734, in-12.
- AMPÈRE (J. J.). Histoire de la littérature française au moyen âge ; histoire de la formation de la langue française. Paris, 1841, in-8.
- SCHNAKENBURG (J. F.). Tableau synoptique et comparatif des idiômes populaires ou patois de la France. Berlin et Bruxelles, 1840, in-8.
- PIERQUIN DE GEMBOUX. Histoire littéraire, philosophique et bibliographique des patois. Paris, 1841, in-8.
- NOULET (le Docteur J. B.). Essai sur l'histoire littéraire des patois de la France au XVIII^e siècle. Montpellier, 1877, in-8.
- ESCALLIER (E. A.). Remarques sur les patois, suivies d'un vocabulaire latin-français inédit du XIV^e siècle, avec gloses et notes pour servir à l'histoire des mots de la langue française. Douai, 1856, gr. in-8.
- REBOUL (R.). Bibliographie des ouvrages écrits en patois du midi de la France. Paris, Techener, 1877, in-8.
- LE HÉRICHER (Ed.). Histoire et glossaire du normand, de l'anglais et de la langue française. Paris, 1862, 3 vol. in-8.

IV. MOYEN ÂGE, TROUVÈRES ET TROUBADOURS.

- HARRIS (J.)** Histoire littéraire du moyen âge, trad. par Boulard. Paris, Maradan, 1789, in-12.
- KOIK (Chr. G. de)** Tableau des révolutions de l'Europe au moyen âge. Paris, Gide fils, 1823, 3 vol. in-8.
- MALLAM (Henry)** L'Europe au moyen âge. Paris, 1837, 4 vol. in-8.
- DESMICHELS (O. C.)** Histoire générale du moyen âge. Paris, Hachette, 1835-1837, 2 vol. in-8.
- LACROIX (Paul)** et Ferd. Séré. Le moyen âge et la renaissance. Paris, 1848-1851, 5 vol. gr. in-4°.
- LACROIX (Paul)**. Sciences et lettres au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. Paris, F. Didot, 1876, in-4°.
- TURPIN** archevêque de Reims. Chronique contenant les prouesses du roy Charlemaigne. Paris, Silvestre, 1855, pet. in-4°.
- MARY-LAFON** Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France. Paris, Capin, 1842-1845, 4 vol. in-8.
- MIGNET (F. A.)**. De la Féodalité. Paris, 1822, in-8.
- LE GRAND D'ADSSY**. Histoire de la vie privée des François depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours. Paris, 1815, 3 vol. in-8.
- MONTEIL (A. A.)**. Histoire des François des divers états aux cinq derniers siècles. Paris, Janet et Coteille, 1827, 10 vol. in-8.
- LENIENT (C.)**. La Satire en France au moyen âge. Paris, Hachette, 1877, 2 vol. in-12.
- PEIGNOT (Gabr.)**. Recherches historiques et littéraires sur les danses des morts. Dijon, Victor Lagier, 1826, in-8.
- LANGLOIS (Eust. Hyac.)**. Essai historique, philosophique et pittoresque sur les danses des morts. Rouen, A. Lebrument, 1852, 2 vol. in-8.
- KASTNER (Georges)**. Les Danses des morts. Paris, Brandus, 1852, in-4°.
- CABET (Eug.)**. Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature du XVI^e et du XVII^e siècles, avec une notice bibliograph. juv. Paris, Durand, 1853, in-8.
- FAIRIEL**. De l'origine de l'épopée chevaleresque du moyen âge. Paris, 1832, in-8.
- QUINET (Edg.)**. Rapport sur les épopées françaises du XII^e siècle. Paris, 1831, in-8.
- GAUTIER (L.)**. Les épopées françaises, études sur les origines et l'histoire de la littérature nationale. Paris, 1878, in-8.
- DU MÉRIL (Édelesland)**. Poésies inédites du moyen âge, précédées d'une histoire de la table ésoptique. Caen et Paris, 1854, in-8.
- MASSIEU**. La poésie française du XI^e au XV^e siècle. Paris, 1739, in-12.
- ROQUEFORT-FLANÉRICOURT (B. de)**. De l'état de la poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles. Paris, 1815, in-8.
- BENOITON DE CHATEAUNEUF**. Essai sur la poésie et les poètes français aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Paris, 1815, in-8.

APPENDICE.

- ZAN (Étienne). *Fabliaux et Contes des poètes français des IX^e, X^e, XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*. Paris, B. Warée, 1808, 4 vol. in-8.
- AND D'AUSSY. *Fabliaux et Contes des XII^e et XIII^e siècles*. Paris, 1829, 1 vol. gr. in-8.
- r. *Choix d'anciens Fabliaux mis en vers*. Paris, 1788, 2 vol. pet. in-8.
- Nouveau recueil de Fabliaux. Paris, 1823, 2 vol. in-8.
- AL (Ach.). *Nouveau recueil de contes et fabliaux*. Paris, 1838-1842, 1 vol. in-8.
- l (Francisque). *Lais inédits des XII^e et XIII^e siècles*. Paris, 1838, 1 vol. in-8.
- NTIN (Charles). *Essai sur les Fabliaux des XII^e et XIII^e siècles*. Saint-Étienne, 1877, in-8.
- ts, de 57 poésies des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Lausanne, 1750, in-8.
- ET (A. G. M.). *Fables inédites des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*. Paris, 1855, 2 vol. in-8.
- ux des XIII^e et XIV^e siècles, publiés par A. de Montaiglon et J. Bayon. Paris, 1877, 2 vol. in-8.
- FORT (J. B. B. de). *Glossaire de la langue romane*. Paris, 1804, 3 vol. in-8.
- OUARD. *Lexique roman*. Paris, 1838-1843, 6 vol. in-8.
- OUARD. *Choix des poésies originales des Troubadours*. Paris, 1817, 1 vol. in-8.
- WHITE (A.). *Histoire des langues romanes et de leur littérature depuis leur origine jusqu'au XIV^e siècle*. Paris, Treuttel, 1841, 3 vol. in-8.
- Ferd.). *La poésie des Troubadours, traduit de l'allemand par Jean de Roisin*. Lille et Paris, 1845, in-8.
- L. A. F.). *Die werke der Troubadours*. Berlin, 1855-1857, 3 vol. in-8.
- UDE (De). *Essai d'un vocabulaire occitanien pour servir à l'intelligence des Troubadours*. Toulouse, 1819, in-8.
- DE (De). *Le Parnasse occitanien ou Choix de poésies originales des Troubadours*. Toulouse, 1819, in-8.
- EL. *Histoire de la poésie provençale*. Paris, J. Labitte, 1846, 3 vol. in-8.
- Y (G. F.). *Grammaire de la langue d'oïl*. Berlin et Leipzig, Schöner, 1853-1856, 3 vol. in-8.
- IGNON (A.). *Grammaire de la langue d'oïl*. Paris, 1873, in-18.
- r. Gerv. de). *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands*. Caen, 1834, 3 vol. in-8.
- AL (Ach.). *Jongleurs et Trouvères, ou choix de pièces des XII^e et XIII^e siècles*. Paris, 1835, in-8.
- N. Arthur). *Trouvères, Jongleurs et Ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*. Valenciennes, Paris, Bruxelles, 1837-1861, 1 vol. in-8.

LA VILLEMARQUÉ (Le vicomte Th. H. de). *Les Romans de la Table ronde et les Contes des anciens Bretons*. Paris, Didier, 1859, grand in-8.

PARIS (Paulin). *Les Romans de la Table ronde, mis en nouveau langage et accompagnés de recherches sur l'origine et le caractère de ces compositions*. Paris, 1872-1877, 5 vol. in-12.

WILLIAMS (David). *Archæology of Wales* (Antiquités gaéliques, Bardes). Londres, 1772, 3 vol. in-4°.

JONES (Owen). *History of Monmouthshire* (Recueil des poèmes des Bardes gallois). Londres, 1796, in-4°.

V GRAMMAIRE ET LEXICOGRAPHIE FRANÇAISE.

DUCANGE (C.). *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*. Parisiis, F. Didot, 1840-1850, 7 vol. in-4°.

FAUCHET (Cl.). *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise*. Paris, 1581, in-4°.

MULLER (Max). *Lectures sur la science du langage*. Paris, A. Durand, 1864, in-8.

FALLOT (Gustave). *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au XIII^e siècle*. Paris, 1839, in-8.

CHEVALET (A. de). *Origine et formation de la langue française*. Paris, Imprimerie impériale, 1853-1857, 3 vol. in-8.

COCHERIS (Hippolyte). *Entretiens sur la langue française; histoire de la grammaire; origine et permutation des lettres; formation des mots, préfixes, radicaux et suffixes*. Paris, 1877, in-16.

DU MÉRIL (Edelestand). *Essai philosophique sur la formation de la langue française*. Paris, Franck, 1852, in-8.

MEYGRET (L.). *Traité touchant le commun usage de la langue françoise*, Paris, 1542, in-4°.

DES AUTELZ. *Traité touchant l'ancien orthographe françois contre l'orthographe des meygretistes*. Lyon, 1548, in-8.

VAUGELAS (De). *Remarques sur la langue françoise*. Paris, 1738, 3 vol. in-12.

WEY (Francis). *Remarques sur la langue française au XIX^e siècle*. Paris, F. Didot, 1844, 2 vol. in-8.

GÉNIN (F.). *Des variations du langage français*. Paris, F. Didot, 1845, in-8.

MARMONTEL (J. F.). *Œuvres complètes*. Paris, Verdière, 1818-1819, 18 vol. in-8.

LIVET (Ch.). *Précieux et Précieuses, caractères et mœurs littéraires du dix-septième siècle*. Paris, Didier, 1859, in-8.

LITTRÉ (Ém.). *Histoire de la langue française*. Paris, Didier, 1863, 2 vol. in-8.

LARCHEY (Lorédan). *Excentricités du langage, Dictionnaire historique*,

- étymologique et anecdotique de l'argot parisien. Paris, F. Polo, 1872, gr. in-8.
- LIVET (Ch.). La grammaire française et les grammairiens au XVI^e siècle. Paris, Didier, 1859, in-8.
- Grammaire générale de Port-Royal. Paris, 1803, in-8.
- GIRAULT-DUVIVIER (Ch. P.). Grammaire des grammaires. Paris, 1856, 2 vol. in-8.
- BESCHERELLE frères et LITAI DE CAUX. Grammaire nationale. Paris, Bourgeois-Maze, 1840, gr. in-8.
- POITEVIN (P.). Grammaire générale et historique. Paris, 1856, 2 vol. in-8.
- Dictionnaire universel de la langue française, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux. Paris, 1771, 8 vol. in-folio.
- Dictionnaire de l'Académie française, 7^e édit. Paris, F. Didot frères, 1878, 2 vol. in-4°.
- Dictionnaire historique de la langue française (publié par l'Académie française). Paris, F. Didot frères, 1858-1878, 2 vol. in-4°.
- HIPPEAU (C.). Dictionnaire de la langue française au XII^e et au XIII^e siècle. Paris, 1873, 2 vol. in-8.
- LAROUSSE (P.). Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle. Paris, 1861-1879, 16 vol. gr. in-4°.
- LITTRÉ (Ém.). Dictionnaire de la langue française. Paris, Hachette, 1863-1872, 4 vol. gr. in-4°.— Supplément. 1 vol. gr. in-4°.
- MÉNAGE. Dictionnaire étymologique de la langue française. Paris, 1750, 2 vol. in-folio.
- SCHÉLER (Auguste). Dictionnaire d'étymologie française, d'après les résultats de la science moderne. Paris, F. Didot, 1862, gr. in-8.
- ROQUEFORT (J. B. B.). Dictionnaire étymologique de la langue française. Paris, 1829, 2 vol. in-8.
- BRACHET (Aug.). Grammaire historique de la langue française. Paris, Hetzel, 1867, in-12. = Dictionnaire étymologique de la langue française, 1870, in-18.
- NODIER (Ch.). Examen critique des Dict. de la langue française. Paris, 1828, in-8.
- NODIER (Ch.). Dictionnaire des onomatopées françaises. Paris, 1828, in-8.
- LAFAYE. Dictionnaire des synonymes de la langue française. Paris, Hachette, 1861, gr. in-8.
- BULLET (J. B.). Mémoires sur la langue celtique. Besançon, 1754-1760, 3 vol. in-folio.
- PICTET (Ad.). De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit. Paris, Benj. Duprat, 1837, in-8.
- LEGONIDEC (J. F. M. A.). Grammaire celto-bretonne. Paris, 1839, in-8.
- LEGONIDEC (J. F. M. A.). Dictionnaire celto-breton et breton-français. Saint-Brieuc, 1847-1850, 2 vol. in-4°.
- RIBARY (François). Essai sur la langue basque, traduit du hongrois, et suivi d'une notice bibliographique par Julien Vinson. Paris, F. Vieweg, 1877, in-8.

VI. HISTOIRE DES LETTRES.

JARRY DE MANCY (A.). Atlas historique et chronologique des littératures anciennes et modernes. Paris, 1831, in-folio.

Histoire littéraire de la France (par Dom Rivet, Dom Taillandier, etc.). Paris, 1733-1862, 24 vol. in-4°.

SCHLEGEL (Ch.). Histoire de la littérature ancienne et moderne, traduit de l'allemand par William Duckett. Paris, 1829, 2 vol. in-8.

SISMONDI (J. C. L. Simonde de). De la littérature du midi de l'Europe. Paris, Treuttel et Würtz, 1839, 4 vol. in-8.

MOKE (H. G.). Histoire de la littérature française. Bruxelles, 1849-1850, 4 vol. in-8.

GÉRUZEZ (Eug.). Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la Révolution. Paris, Didier, 1860-1861, 2 vol. in-8.

SCHMIDT (J.). Histoire de la littérature française depuis 1789 jusqu'à nos jours. Bruxelles, Lacroix, 1862, 6 vol. in-8.

DUQUESNEL (Amédée). Histoire des lettres aux cinq premiers siècles du christianisme. Paris, 1840-1843, 5 vol. in-8.

AMPÈRE (J. J.). Histoire littéraire de la France avant le XII^e siècle. Paris, 1839-1840, 3 vol. in-8.

DAUNOU. Discours sur l'état des lettres au XIII^e siècle. Paris, Ducroc, 1860, in-8.

LE CLERC (Victor). Discours sur l'état des lettres en France au XIV^e siècle. Paris, F. Didot, 1863, in-4°.

CHARPENTIER DE SAINT-PRIEST (J. P.). Tableau historique de la littérature française au XV^e et au XVI^e siècles. Paris, 1835, in-8.

GÉRUZEZ (Eug.). Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France à la fin du XV^e siècle et pendant le XVI^e. Paris, 1836-1837, 2 vol. in-8.

SAYOUS (A.). Études littéraires sur les écrivains français de la Réformation. Genève, 1851, 2 vol. in-8.

SAINT-MARC-GIRARDIN et Phil. CHASLES. Tableau de la littérature française au XVI^e siècle. Paris, 1829, in-8.

FEUGÈRE (Léon). Caractères et portraits littéraires du XVI^e siècle. Paris, Didier, 1859, 2 vol. in-8.

JOLLY (Jules). Histoire du mouvement intellectuel au XVI^e siècle et pendant la première partie du XVII^e. Paris, Amyot, 1860, 2 vol. in-8.

SAINTE-BEUVE (C. A.). Port-Royal. Paris, 1840-1860, 5 vol. in-8.

DEMOGEOT (J.). Tableau de la littérature française au XVII^e siècle avant Corneille et Descartes. Paris, Hachette, 1859, in-8.

GIDEL (Ch.). Histoire de la littérature française depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Paris, 1877, petit in-12.

GODEFROY (Frédéric). Histoire de la littérature française depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Paris, 1877, 8 vol. in-8.

GODEFROY (Frédéric). Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVII^e siècle en général. Paris, Didier, 1862, 2 vol. in-8.

- GÉNIN (F.).** Lexique comparé de la langue de Molière et de la langue du XVII^e siècle. Paris, F. Didot, 1846, in-8.
- FOURNEL (Victor).** La Littérature indépendante et les écrivains oubliés; essai de critique et d'érudition sur le XVII^e siècle. Paris, Didier, 1862, gr. in-18.
- BARANTE (de).** Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle. Paris, 1832, in-8.
- VINET (A.).** Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle. Paris, 1853, 2 vol. in-8.
- SAYOUS (A.).** Le XVIII^e siècle à l'étranger; histoire de la littérature française dans les divers États de l'Europe depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la Révolution française. Paris, Amyot, 1861, 2 vol. in-8.
- HOUSSAYE (Arsène).** Le XVIII^e siècle philosophique et littéraire. Paris, 1877, 4 vol. in-18.
- MARON (Eugène).** Histoire littéraire de la Révolution. Constituante, Législative. Paris, 1856, in-12.
- MARON (Eugène).** Histoire littéraire de la Convention nationale. Paris, 1860, in-12.
- GÉRUZEZ (Eug.).** Histoire de la littérature française pendant la Révolution. Paris, 1859, gr. in-8.
- CHÉNIER (M. J.).** Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française. Paris, 1816, in-4^o.
- MERLET (Gustave).** Tableau de la littérature française de 1800 à 1815. Paris, 1877, in-8.
- NETTEMENT (Alfred).** Histoire de la littérature sous la Restauration. Paris, 1858, 2 vol. in-8.
- NETTEMENT (Alfred).** Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet. Paris, 1859, 2 vol. in-8.
- VINET (A.).** Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle. Paris, 1857, 3 vol. in-12.
- NISARD (Ch.).** Les Gladiateurs de la République des lettres aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles. Paris, Michel Lévy, 1860, 2 vol. in-8.
- CALLIÈRES (F. de).** Histoire poétique de la guerre entre les anciens et les modernes, Paris, 1688, in-8.
- THÉRY (A.).** Histoire des opinions littéraires chez les anciens et les modernes. Paris, Dezobry, 1849, 2 vol. in-8.
- MICHIELS (Alfred).** Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle et de leur origine dans les siècles antérieurs. Paris, Dentu, 1862, 2 vol. in-8.
- NISARD (Ch.).** Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage depuis le XV^e siècle jusqu'en 1852. Paris, Dentu, 1854, 2 vol. in-18.
- SABATIER DE CASTRES.** Dictionnaire de littérature. Paris, 1772, 3 vol. pet. in-8.
- DESESSARTS.** Les siècles littéraires de la France. Paris, 1807, 7 vol. in-8.

- CHAUDON et DE LA PORTE.** Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, Paris, 1808, 5 vol. in-8.
- VAPEREAU (G.).** L'année littéraire et dramatique. Paris, Hachette, 1859-1869, 11 vol. in-12.
- VAPEREAU (G.).** Dictionnaire universel des littératures. Paris, Hachette, 1876, gr. in-8.
- LAHARPE (J. F. de).** Lycée ou cours de littérature. Paris, Dupont, 1825-1826, 18 vol. in-8.
- LEMERCIER (Népom.).** Cours analytique de littérature générale. Paris, Nepveu, 1818, 4 vol. in-8.
- Répertoire de la littérature ancienne et moderne.** Paris, Castel de Courval, 1824-1828, 31 vol. in-8.
- VILLEMAM (F.).** Cours de littérature française. Paris, Didier, 1855, 6 vol. in-8.
- LAHARPE (J. F. de).** Correspondance littéraire adressée au grand-duc de Russie, 1774-1790. Paris, 1804, 6 vol. in-8.
- GRIMM et DIDEROT.** Correspondance littéraire, philosophique et critique depuis 1756 jusqu'en 1790. Paris, Furne et Ladrangé, 1829, 16 vol. in-8.

VII. POÉSIE.

- Anciens poètes de la France publiés sous la direction de M. Guessard.** Paris, 1858-1861, 6 vol. in-16.
- Collection de poésies, romans, chroniques, publiée d'après d'anciens monuments et d'après des éditions des xv^e et xvi^e siècles.** Paris, Silvestre, 1838-1858, 24 vol. in-16.
- Recueil de poésies françaises des xv^e et xvi^e siècles réunies par M. Anatole de Montaiglon.** Paris, 1855-1858, 8 vol. in-16.
- Variétés bibliographiques relatives à des poètes français des xvi^e et xvii^e siècles par Edouard Tricotel.** Paris, Jules Gay, 1863, in-8.
- SAINTE-BEUVE (C. A.).** Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au xvi^e siècle. Paris, 1828, 2 vol. in-8.
- Petits poètes français depuis Malherbe jusqu'à nos jours avec des notices historiques et littéraires, par M. Prosper Poitevin.** Paris, Desrez, 1839, 2 vol. gr. in-8.
- Bibliothèque critique des poètes français, par Arsène Cahours.** Paris, Douniol, 1863, 3 vol. in-8.
- JULLIEN (Bern.).** Histoire de la poésie française à l'époque impériale. Paris, Paulin, 1844, 2 vol. in-12.
- Poèmes des bardes bretons du sixième siècle, trad. par Th. Hersart de la Villemarqué.** Paris, Didier, 1860, in-8.
- Barzas Breiz. Chants populaires de la Bretagne, publiés par Th. H. de la Villemarqué.** Paris, 1845, 2 vol. in-12.
- DECHEPARE (Bernard).** Poésies basques publiées par Julien Vinson. Bayonne, P. Cazals, 1874, gr. in-8.

VIII. LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

- JUBINAL (Ach.). *Mystères inédits du quinzième siècle*. Paris, 1837, 2 vol. in-8.
- Recueil de farces, soties et moralités du quinzième siècle, réunies pour la première fois et publiées par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, Ad. Delahays, 1859, gr. in-18.
- Recueil de 74 farces, moralités, etc. Paris, Techener, 1831-1837, 4 vol. pet. in-8.
- Maistre PIERRE PATELIN, avec une introduction et des notes, par F. Génin. Paris, Chamerot, 1854, gr. in-8.
- PIERRE GRINGOIRE. *Œuvres complètes*, publ. par Ch. d'Héricault et An. de Montaiglon. Paris, Jannet, 1858, in-16.
- LEROY (Unésime). *Études sur les mystères*. Paris, 1837, in-8.
- MONMERQUÉ et Franc. MICHEL. *Théâtre français du moyen âge*. Paris, 1839, gr. in-8.
- BEAUCHAMPS (de). *Recherches sur les théâtres de France depuis 1161*. Paris, 1735, in-4°.
- Histoire universelle des théâtres de toutes les nations*, par F. Desfontaines, Coupé, etc. Paris, 1779, 13 vol. in-8.
- Les frères PARFAIT. *Histoire du théâtre françois depuis son origine*. Paris, 1745-1749, 15 vol. in-12.
- ÉTIENNE et MARTAINVILLE. *Histoire du théâtre français depuis le commencement de la Révolution*. Paris, 1802, 4 vol. in-8.
- MAGNIN (Ch.). *Les origines du théâtre moderne*. Paris, 1838, in-8.
- VIOLLET LE DUC et JANNET. *Ancien théâtre françois*. Paris, 1854, 10 vol. in-16.
- Petite bibliothèque des théâtres*, publ. par N. T. Le Prince et Beaudrais. Paris, 1784-1800, 91 vol. in-18.
- Répertoire du Théâtre français, ou Recueil de tragédies et comédies restées au théâtre depuis Rotrou*, par M. Petitot. Paris, Foucault, 1817-1819, 25 vol. in-8, et 1819-1820, 8 vol. in-8.
- DELANDINE. *Bibliothèque dramatique*. Lyon, 1818, in-8.
- Bibliothèque du théâtre françois depuis son origine* (par le duc de la Vallière et Marin de la Ciotat). Dresde (Paris), 1768, 3 vol. pet. in-8.
- Bibliothèque de M. Martineau de SOLEINNE*. Catalogue rédigé par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, 1843-1845, 9 part. in-8; et *Bibliothèque dramatique de Pont de Vesle*. Paris, 1848, in-8.
- Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Paris, Ladvocat, 1822-1823, 25 vol. in-8.
- Cours de littérature dramatique, ou Recueil des feuilletons de GEOFFROY*, Paris, 1819-1820, 5 vol. in-8.
- JANIN (Jules). *Histoire de la littérature dramatique*. Paris, Michel Lévy, 1853-1858, 6 vol. gr. in-18.
- SAINT-MARC-GIRARDIN. *Cours de littérature dramatique*. Paris, Charpentier, 1855-1860, 4 vol. gr. in-18.

IX. ROMANS.

- HUET** (P. Dan.). Traité de l'origine des romans. Paris, Séb. Mabre-Cramoisy, 1678, in-12.
- LENGLET DU FRESNOY**. De l'usage des romans, avec une bibliothèque des romans. Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12.
- CHASSANG** (A.). Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire. Paris, Didier, 1862, in-8.
- WOLF** (A.). Histoire générale des romans. Iéna, 1841, in-8.
- Nouvelles françoises en prose du treizième siècle**. Paris, P. Jannet, 1856, in-16.
- Nouvelle bibliothèque bleue**, ou Légendes populaires de la France, précédée d'une introduction par Ch. Nodier, et accompagnée de notices littéraires et historiques par Leroux de Lincy. Paris, Colomb de Batines, 1842, in-12.
- SCUDÉRY** (Mademoiselle de). Artamène, ou le Grand Cyrus. Paris, 1650-1653, 10 vol. in-8.
- Bibliothèque choisie de contes nouveaux**. Paris, Royez, 1786-1790, 9 vol. in-18.
- MARC** (A.). Dictionnaire des romans anciens et modernes. Paris, 1810-1828, in-8.
- FIGOREAU** (Alex. Nic.). Petite bibliographie biographico-romancière, ou Dictionnaire des romanciers tant anciens que modernes, tant nationaux qu'étrangers. Paris, 1821, in-8.
- ASSELINEAU** (Ch.). Bibliographie romantique. Paris, Rouquette, 1872, in-8.
- DUTENS**. Tables généalogiques des héros de romans, avec un catalogue des principaux ouvrages en ce genre. Londres, 1796, in-4°.
- Bibliothèque universelle des romans**. Paris, 1775-1789, 224 vol. in-12.
- Nouvelle bibliothèque des romans**. Paris, 1798-1805, 112 vol. in-12.
- LA VILLEMARQUÉ** (Th. H. de). Contes populaires des anciens Bretons précédés d'un essai sur l'origine des épopées chevaleresques. Paris, Coquebert, 1842, 2 vol. in-8.

X. JOURNAUX.

- LEBER** (Constans). Sur l'état réel de la presse et des pamphlets depuis François I^{er} jusqu'à sous Louis XV. Paris, 1834, in-8.
- MATIN** (Eugène). Histoire politique et littéraire de la Presse en France. Paris, F. Didot, 1859, 8 vol. in-8.
- DESCHIENS**. Bibliographie des journaux publiés pendant la Révolution. Paris, 1829, in-8.
- Description historique et bibliographique de la collection (de journaux) de M. le comte de LA BÉDOYÈRE sur la Révolution française, l'Empire et la Restauration**, rédigée par France. Paris, 1862, in-8.
- GALLOIS** (Léonard). Histoire des journaux et des journalistes de la Révo-

lution française (1796-1799). Paris, Schneider, 1845-1846, 2 vol. gr. in-8.

Le Globe, journal philosophique et littéraire. Paris, 15 sept. 1824-20 avril 1832, 7 vol. in-4° et 5 vol. in-folio.

Les Murailles révolutionnaires de 1848; collection de décrets, bulletins de la République, adhésions, affiches, fac-simile de signatures, professions de foi, etc. Paris, 1849-1850, 2 vol. in-4°.

Les Murailles politiques françaises depuis le 4 septembre 1870. Paris, Armand Le Chevalier, 1873, 2 vol. in-4°.

VAUDIN (J. F.). Gazettes et gazettiers, histoire critique et anecdotique de la presse parisienne. Paris, 1862-1863, 2 vol. in-12.

NETTEMENT (Alfred). Histoire politique, anecdotique et littéraire du Journal des Débats. Paris, Dentu, 1842, 2 vol. in-8.

III

SÉRIE CHRONOLOGIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CE VOLUME RANGÉS PAR SIÈCLES
ET DANS L'ORDRE SUCCESSIF DES DÉCÈS

III^e SIÈCLE.

...-..... OSSIAN.

IV^e SIÈCLE.

| 316-397. Saint MARTIN.

VI^e SIÈCLE.

...-..... DENYS LE PETIT.

470-526. BOËCE.

470-542. Saint CÉSAIRE D'ARLES.

| 483-565. JUSTINIEN.

559-593. GRÉGOIRE DE TOURS.

VII^e SIÈCLE.

...-..... MARCULFE.

...-..... TURPIN.

| ...-609. FORTUNAT.

VIII^e SIÈCLE.

673-735. BÈDE LE VÉNÉRABLE.

IX^e SIÈCLE.

...-..... ASTRONOMUS.

...-..... COLOMBAN.

725-804. ALGUIN.

742-814. CHARLEMAGNE.

| ...-839. ÉGINHARD.

778-810. LOUIS LE PIEUX.

...-886. JEAN SCOT.

X^e SIÈCLE.

...-..... RORICON.

XI^e SIÈCLE.

..... RAIMOND DU BOUSQUET.

..... ROSCELIN DE COMPIÈGNE.

..... THÉROULDE.

1027-1087. GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

| .978-1088. BÉRANGER.

1005-1089. LANFRANC.

1040-1099. LE CID, RODRIGUE DE BIVAR

XII^e SIÈCLE.

..... ADAM DE LA HALLE.

..... ALBÉRIC DE REIMS.

..... ARNAUD DE MARVEIL.

..... AUDEFROY LE BATARD.

..... BENOIT DE SAINTE-MORE.

..... BERTRAND DE BORN.

..... BLONDEL DE NESLES.

..... DENYS PYRAM.

..... HUGUES DE ROTELANDE.

..... JEAN DE FLAGY.

..... JEAN DE HANVIL.

..... JEUAN VAOUR.

..... JOSCELIN.

..... PHILIPPE DE THAN.

..... QUESNES DE BÉTHUNE.

..... RAOUL LEFEVRE.

| ROBERT DE MELUN.

..... VALDO.

1033-1109. Saint ANSELME.

1055-1121. GUILLAUME DE CHAMPEAUX.

1079-1142. ABÉLARD.

....-1150. GEFFROY GAIMAR.

1087-1152. SUGER.

1091-1153. Saint BERNARD.

....-1160. GEOFFROY RUDEL

1101-1164. HÉLOISE.

1110-1180. JEAN DE SALISBURY.

1112-1182. WACE.

....-1184. ALEXANDRE DE PARIS.

....-1184. LAMBERT LE COURT.

....-1191. CHRÉTIEN DE TROYES.

1167-1191. RAOUL DE COUCY.

XIII^e SIÈCLE.

..... BERTRAN D'ALAMANON.

..... JEAN BODEL.

..... PIERRE D'ABERNON.

..... ROBERT GROSSE-TÊTE.

| RUTEBEUF.

..... SIMON DU FRESNE.

..... SORDEL.

....-1201. GUILLAUME LE CLERC.

1155-1213. VILLEHARDOUIN.
 1201-1223. THIBAUT IV.
-1260. MARIE DE FRANCE.
 1195-1260. GUILLAUME DE LORRIS.
 1221-1274. Saint BONAVENTURE.

1227-1274. Saint THOMAS D'AQUIN.
 1205-1280. ALBERT LE GRAND.
 1214-1292. ROGER BACON.
 1220-1294. BRUNETTO LATINI.

XIV^e SIÈCLE.

.....-..... THOMAS DE KENT.
 1227-1317. JOINVILLE.
 1260-1320. JEAN DE MEUNG.

1265-1321. DANTE ALIGHIERI.
 1304-1374. PÉTRARQUE.

XV^e SIÈCLE.

1328-1400. CHAUCER.
 1337-1410. FROISSART.
 1363-1420. CHRISTINE DE PISAN.
 1363-1429. GERSON.
 1410-1431. JEANNE D'ARC.
 1386-1438. ALAIN CHARTIER.
 1390-1453. MONSTRELET.
-1458. GRÉGOIRE DE NAPLES.

1391-1465. CHARLES D'ORLÉANS.
 1400-1468. GUTENBERG.
-1469. FICHET.
-1480. Pierre GRINGOIRE.
-1480. GEORGES HERMONYME.
 1423-1483. LOUIS XI.
 1432-1487. PULCI.
 1434-1494. BOIARDO.

XVI^e SIÈCLE.

.....-..... DECHEPARE.
-..... MICHEL HURAUT.
-..... REGNIER DE LA PLANCHE.
 1431-1500. VILLON.
 1440-1502. OLIVIER MAILLART.
 1445-1509. PHILIPPE DE COMMINES.
-1512. ALÉANDRE.
 1443-1514. JEAN RAULIN.
 1450-1518. MICHEL MENOT.
 1459-1519. PIERRE BLANCHET.
 1455-1522. BEUCLIN.
 1476-1524. Le chevalier BAYARD.
 1469-1527. MACHIAVEL.
-1528. GOURMONT.
 1474-1533. ARIOSTE.
 1462-1535. ASCENSIVS BADIUS.
 1467-1536. ERASME.
 1490-1537. FLEURANGE.
 1478-1540. Guillaume BUDÉ.
 1483-1540. Martin LUTHER.
 1495-1544. Bonaventure DESPÉRIERS.
 1495-1544. Clément MAROT.
-1546. Simon de COLINES.
 1509-1546. Etienne DOLET.
-1547. VATABLE.
 1490-1547. Jacques TOUSSAIN.
 1494-1547. FRANÇOIS I^{er}.
 1492-1549. MARGUERITE DE VALOIS.
 1492-1550. ALCIAT.
 1483-1553. RABELAIS.
 1491-1556. LOYOLA.
 1530-1556. JEAN DE LA PÉRUSE.
 1484-1558. J. C. SCALIGER.
 1491-1558. MELLIN DE SAINT-GELLAIS.
 1491-1559. Robert ESTIENNE.
 1492-1560. Joachim DU BELLAY.
 1497-1560. MÉLANCHTHON.
 1510-1560. L. MEYURET.
 1530-1563. LA BOÉTIE.

1509-1564. CALVIN.
 1512-1565. TURNÈBE.
 1500-1566. DUMOULIN.
 1509-1571. DE VIEILLEVILLE.
 1510-1572. RAMUS.
 1516-1572. LAMBIN.
 1517-1572. COLIGNY.
 1520-1572. GROUCHY DE ROUEN.
 1503-1573. Michel de L'HOPITAL.
 1532-1573. JEBELLE.
 1540-1573. Jean de LA TAILLE.
 1550-1574. CHARLES IX.
 1508-1576. M^{le} D'HEILLI, D^{ess} D'ÉTAMPEA.
 1529-1576. Guillaume DES AUTELZ.
 1497-1577. DANÈS.
 1502-1577. Louis LEROY.
 1502-1577. MONTLUC.
 1518-1577. Philibert DELORME.
 1528-1577. Remy BELLEAU.
 1524-1585. RONSARD.
 1526-1585. Ant. MURET.
 1538-1585. AMADIS JAMYN.
 1539-1586. Pierre PITHOU.
 1508-1587. Élie VINET.
 1510-1588. DAURAT.
 1510-1589. CATHERINE DE MÉDICIS.
 1532-1589. Ant. de BAÏF.
 1551-1589. HENRI III.
 1520-1590. Jean COUSIN.
 1520-1590. CUJAS.
 1524-1590. HOTTMAN.
 1544-1590. DU BARTAS.
 1531-1591. Fr. de LANOUE.
 1533-1592. Michel MONTAIGNE.
 1552-1592. LA CROIX DU MAINE.
 1513-1593. AMYOT.
 1540-1595. Le Duc de NEVERS.
 1544-1595. Torquato TASSO.
 1530-1596. Jean BODIN.

Florent CHRESTIEN.
dme de MONTPENSIER.

1528-1598. Henri ESTIENNE.
1553-1598. SPENSER.

XVII^e SIÈCLE.

2^e MONROY DE SILVA.
DU VERDIER.
GUY DE TOURS.
GIORDANO BRUNO.
GARNIER.
J. PASSERAT.
D'OSSAT.
PONTIUS DE THIARD.
Philippe DESPORTES.
JUSTE-LIPSE.
RAPIN.
CHARRON.
J. J. SCALIGER.
PALMA CAYET.
HENRI IV.
Antonio PEREZ.
Pierre de L'ÉTOILE.
BERTAUT.
Le duc de MAYENNE.
P. de LARRIVEY.
REGNIER.
BRANTOME.
Ed. MOLÉ.
LASAUBON.
Etienne PASQUIER.
MARGUERITE DE NAVARRE.
Achille de HARLAY.
SHAKSPEARE.
J. Aug. DE THOU.
DU PERRON.
VANINI.
Cl. FAUCHET.
François PITHOU.
JEANNIN.
FRANÇOIS DE SALES.
D'URFÉ.
DUPLESSIS-MORNAY.
LOPE DE VEGA.
MARINO.
Ant. SÉGUIER.
THÉOPHILE VIAUD.
GONGORA.
MALHERBE.
LOUIS D'ORLÉANS.
D'AUBIGNÉ.
HARDY.
LAMOYNE.
VICENTE ESPINEL.
JANSENUS.
DE SAINT-CYRAN.
RICHELIEU.
Jean BOUCHER.
Mlle de GOURNAY.
SUEVARA.
MAINARD.
VOITURE.
AUGELAS.
DESCARTES.
BOUTROU.

1595-1650. Omer TALON.
1597-1652. Claude de L'ÉTOILE.
1584-1654. Guers de BALZAC.
1603-1654. SARRAZIN.
1601-1655. TRISTAN.
1584-1656. Mathieu MOLÉ.
1598-1659. COLLETET.
1609-1659. DU RYER.
1594-1660. SAINT-AMANT.
1610-1660. SCARRON.
1618-1661. BRÉBEUF.
1592-1662. BOISROBERT.
1628-1662. PASCAL.
1602-1663. LA CALPRENÈDE.
1596-1665. J. BOLLANDUS.
1615-1665. Cl. LANCELOT.
1603-1667. Georges de SCUDÉRY.
1589-1670. RACAN.
1600-1670. SAINT-PAYIN.
1604-1671. Guy PATIN.
.....-1671. Julie D'ANGENNES.
.....-1671. Catherine DE VIVONNE.
1602-1672. LEMOYNE.
1605-1672. GODEAU.
1602-1673. Des BARREAUX.
1622-1673. MOLIÈRE.
1595-1674. CHAPELAIN.
1608-1674. MILTON.
1603-1675. CONRART.
1603-1675. DESMAREIS DE ST-SORLIN.
1604-1679. Le cardinal de RETZ.
1613-1680. LA ROCHEFOUCAULD.
1615-1680. Nic. FOUQUET.
1643-1680. MORÉRI.
1602-1681. John LILLY.
1606-1681. P. CORNEILLE.
1610-1682. HESNAULT.
1604-1686. MAIRET.
1601-1687. CALDERON.
1610-1688. DUCANGE.
1613-1688. Claude PERRAULT.
1637-1688. QUINAULT.
1621-1689. Mme de MOTTEVILLE.
1610-1690. MONTAUSIER.
1651-1691. BENSERADE.
1613-1692. MÉNAGE.
1639-1692. SAINT-RÉAL.
1624-1693. PELLISSON.
1627-1693. Mlle de MONTPENSIER.
1630-1693. Mme de LA SABLIÈRE.
1633-1693. Mme de LA FAYETTE.
1612-1694. Ant. ARNAUD.
1625-1695. LA FONTAINE.
1625-1695. NICOLE.
1618-1696. BUSSY-RABUTIN.
1627-1696. Mme de SÉVIGNÉ.
1639-1699. LA BRUYÈRE.
1639-1699. J. RACINE.

XVIII^e SIÈCLE.

- 1643-1700. LE NÔTRE.
 1607-1701. Mlle de SODARY. ✓
 1624-1701. SÉGRAIS.
 1638-1702. BOURSAILLÉ.
 1613-1703. SAINT-EVREMONT.
 1628-1703. Charles PERRAULT.
 1634-1703. MASCARON.
 1627-1704. BOSSUET. ✓
 1632-1704. BOURDALOUE. —
 1632-1704. LOCKE.
 1668-1704. DUCHÉ.
 1646-1705. Mme de GRIGNAN.
 1616-1706. NINON DE LENCLOS.
 1647-1706. BAYLE.
 1621-1707. Ph. de GRANMONT.
 1641-1707. Mme de MONTESPAN.
 1653-1708. LAFOSSÉ.
 1625-1709. THOMAS CORNEILLE.
 1655-1709. REGNARD.
 1632-1710. FLÉCHIER.
 1650-1710. LAINEZ.
 1636-1711. BOILEAU.
 1644-1712. LA FARE.
 1632-1713. REGNIER-DESMARAIS.
 1631-1715. MALEBRANCHE.
 1633-1715. LOUIS XIV.
 1656-1715. FÉNELON. ✓
 1645-1717. F. de CALLIÈRES.
 1635-1719. Mme de MAINTENON. ✓
 1639-1720. CHAULIEU.
 1651-1720. Mme DACIER.
 1630-1721. HUET.
 1650-1721. PALAPRAT.
 1665-1721. Jacq. LELONG.
 1658-1722. BOULAINVILLIERS.
 1669-1722. Guill. MARSIEU.
 1640-1723. BRUEYS.
 1641-1723. Mme de COULANGES.
 1684-1724. DUPRESNY.
 1661-1726. DANCOURT.
 1648-1727. NEWTON.
 1649-1728. Le P. DANIEL.
 1653-1729. BARON.
 1672-1731. LAMOTTE-HOUDART.
 1655-1735. VENTOT.
 1656-1737. CAMPISTRON.
 1665-1738. NICERON.
 1661-1741. ROLLIN.
 1670-1741. J. B. ROUSSEAU.
 1663-1742. MASSILLON.
 1670-1742. DUBOS.
 1685-1745. DESFONTAINES.
 1668-1747. LESAGE.
 1715-1747. VAUVENARGUES.
 1681-1749. Dom RIVET.
 1688-1749. FRÉRET.
 1668-1751. D'AGUESSEAU.
 1698-1753. F. PARFAICT.
 1680-1754. DESTOUCHES.
 1685-1754. Dom BOUQUET.
 1698-1754. LA CHAUSSE.
 1674-1755. LENOLET DU PRESNOT.
 1675-1755. Le duc de SAINT-SIMON.
 1689-1755. MONTESQUIEU. ✓
 1657-1757. FONTENELLE.
 1676-1758. LA GRANGE-CHANCEL.
 1709-1759. VÉLILY.
 1687-1760. LEBEUF.
 1689-1761. DE BEAUCHAMPS.
 1701-1761. LANQUE.
 1674-1762. CRÉBILLON.
 1677-1762. TITON DU TILLET.
 1688-1763. MARIVAUX.
 1692-1763. Louis RACINE.
 1697-1763. L'abbé PRÉVOST.
 1694-1765. PANARD.
 1693-1765. CRÉVIER.
 1700-1766. GOTTSCHED.
 1687-1767. GOUJET.
 1719-1767. SÉDAINE.
 1682-1768. L'abbé D'OLIVET.
 1717-1768. WINCKELMANN.
 1696-1770. BARBAZAN.
 1699-1772. POTHIER.
 1704-1772. DUCLOS.
 1689-1773. Alexis PIRON.
 1697-1774. PONT DE VEYLE.
 1722-1774. D'AMARIS.
 1699-1775. BULLET.
 1727-1775. DE BELLOY.
 1701-1776. BREITINGER.
 1701-1777. Cl. PARFAICT.
 1708-1777. HALLER.
 1709-1777. GRESSET. ✓
 1715-1777. HELVÉTIUS.
 1694-1778. VOLTAIRE. ✓
 1701-1778. LEBEAU.
 1708-1778. LINNÉE.
 1712-1778. J. J. ROUSSEAU. ✓
 1728-1778. LERAIN.
 1713-1779. DE LA PORTE.
 1708-1780. Le duc de LA VALLÉE.
 1709-1780. Jacques HARRIS.
 1711-1780. CONDILLAC.
 1751-1780. GILBERT.
 1796-1781. SAURIN.
 1729-1781. LESSING.
 1696-1783. BODMER.
 1705-1783. DE TRESSAN.
 1709-1783. COLLÉ.
 1717-1783. D'ALEMBERT.
 1709-1784. LEFRANC DE POMPEY.
 1713-1784. DIDEROT.
 1709-1785. MABLY.
 1732-1785. THOMAS.
 1734-1785. BARTHÉ.
 1705-1786. Dom TAILLANDIER.
 1707-1788. BUFFON.
 1730-1788. Salomon GESSNER.
 1735-1788. MURMUR.
 1728-1789. D'HOLBACH.
 1718-1790. BERGIER.

1747-1790. IMBERT.	1755-1794. FLORIAN.
1749-1791. MIRABEAU.	1759-1794. DANTON.
1723-1793. LEMIERRE.	1759-1794. ROBESPIERRE.
1746-1793. MARAT.	1782-1794. André CHÉNIER.
1759-1793. VERGNAUD.	1716-1795. L'abbé BARTHÉLEMY
1761-1793. BARNAVE.	1716-1795. DE BRÉQUIGNY.
1743-1794. CONDORCET.	1713-1796. L'abbé RAYNAL.
1748-1794. BURGER.	1732-1799. BEAUMARCHAIS.
1755-1794. FABRE D'ÉGLANTINE.	1728-1799. MARMONTEL.

XIX^e SIÈCLE.

1716-1800. DAUBENTON.	1768-1823. WERNER.
1737-1800. LE GRAND D'AUSSEY.	1776-1824. MAINE DE BIRAN.
1717-1803. L'abbé GUÉNÉE.	1788-1824. Lord BYRON.
1717-1803. SAINT-LAMBERT.	1745-1825. BOULARD.
1724-1803. KLOPSTOCK.	1780-1825. Henri de SAINT-SIMON.
1729-1803. LA HARPE.	1765-1825. A. A. BA BIER.
1741-1803. DOMIN. RICARD.	1766-1825. Mme de KRUDYER.
1744-1803. HEDDER.	1772-1825. Cl. Bern. PETITOT.
1724-1804. KANT.	1773-1825. P. L. COURIER.
1733-1804. POINSINET DE SIVRY.	1775-1825. Le Général FOY.
1759-1805. SCHILLER.	1769-1828. PICARD.
1755-1806. COLLIN D'HARLEVILLE.	1772-1829. AUGER.
1723-1807. GRIMM.	1772-1829. Fréd. SCHLEGEL.
1729-1807. EG. LEBRUN.	1746-1830. Mme de GENLIS.
1773-1807. Mme COTTIN.	1751-1830. LALLY-TOLLENDAL.
1723-1808. ANQUETIL.	1761-1830. G. GLEY.
1749-1808. BAUDRAIS.	1767-1830. Benjamin CONSTANT.
1757-1808. CABANIS.	1776-1830. MARTAINVILLE.
1721-1809. MARIN de La CROTAT.	1770-1831. HEGEL.
1744-1810. N. L. DESESSANTS.	1776-1831. NIEBUHR.
1760-1810. LUGE DE LANGIVAL.	1749-1832. GÖTTE.
1764-1811. Jos. Mar. CHÉNIER.	1751-1832. Mme de MONTOLIEU.
1770-1811. ESMÉNARD.	1754-1832. DESTUTT DE TRACY.
1730-1812. DUTENS.	1758-1832. René Rich. CASTEL.
1738-1812. GUDIN.	1760-1832. HËRÈN.
1733-1813. WIELAND.	1763-1832. D. BOISJOLIN.
1737-1813. C. G. DE KOCH.	1765-1832. GIRAU T-DUVIVIER.
1738-1813. DELILLE.	1769-1832. Georges CUVIER.
1730-1814. PALISSOT.	1771-1832. Walter Scott.
1737-1814. BERNARDIN DE ST-PIERRE.	1776-1832. DE MARTIGNAC.
1743-1814. L. J. GEOFFROY.	1777-1832. Casimir FÉRIER.
1747-1814. Cournand.	1791-1832. J. F. CHAMPOLLION le jeune.
1762-1814. FICHTE.	1801-1832. Victor JACQUEMONT.
1748-1815. GINGUENÉ.	1749-1833. GARAT.
1786-1815. Le comte de LA BÉDOYÈRE.	1759-1833. ANDRIEUX.
1733-1816. DUCIS.	1759-1834. PARSEVAL DE GRANDMAISON.
1738-1816. David WILLIAMS.	1786-1834. ARNAULT.
1756-1816. MONTJOIE.	1777-1834. ROQUEFORT-FLANÉRICOURT.
1781-1816. MILLEVOYE.	1751-1835. L'abbé DE LA RUE.
1737-1817. L. M. CHAUDON.	1753-1835. PIGULT-LEBRUN.
1742-1817. SABATIER DE CASTRES.	1754-1835. Mlle de LÉZARDIERRE.
1746-1817. Le cardinal MAURY.	1767-1835. LAINÉ.
1766-1817. Mme de STAEL.	1800-1835. Eliza MERCEUR.
1732-1818. J. M. L. COUPÉ.	1748-1836. SIÈYÈS.
1750-1818. N. O. LE PRINCE.	1761-1836. RAYNOUARD.
1743-1819. JACOBI.	1761-1836. Mme de SOUZA.
1776-1819. DUMESNIL.	1775-1836. A. M. AMPÈRE.
1756-1820. DELANDINE.	1800-1836. Armand GARNEL.
1751-1821. FONTANES.	1777-1837. LANGLOIS.
1754-1821. Joseph de MAISTRE.	1772-1838. Owen JONES.
1754-1821. E. T. G. HOFFMANN.	1775-1838. LESONDEG.

- 1810-1838. Hégésippe MOREAU.
 1787-1830. FIEVÉE.
 1702-1830. J. A. BOURDONNAYE.
 1707-1830. L. G. MICHAUD.
 1775-1830. CRUZÉ DE LESSER.
 1753-1840. DE RONALD.
 1761-1840. DAUNOU.
 1771-1840. Nép. LEMERCIER.
 1776-1840. A. C. M. ROBERT.
 1801-1841. GARNIER-PAGÈS aîné.
 1759-1842. MOREL DE VINDÉ.
 1767-1842. Alexandre DUVAL.
 1769-1842. DE JOUY.
 1772-1842. CAMPENON.
 1772-1842. SIMONDI.
 1790-1842. DUMONT D'URVILLE.
 1793-1843. Casimir DELAVIGNE.
 1767-1844. Jacques LAFFITTE.
 1772-1844. FAURIEL.
 1783-1844. Charles NODIER.
 1703-1845. ROYER-COLLARD.
 1767-1845. Aug. SCHLEGEL.
 1778-1845. ÉTIENNE.
 1788-1845. Alex. SOUMET.
 1816-1845. Ch. LABITTE.
 1770-1846. DE SÉNANCOUR.
 1791-1846. BUCHON.
 1799-1846. Rod. TOEPFFER.
 1777-1847. DE CLARAC.
 1786-1847. L. Aimé MARTIN.
 1788-1847. Alexandre GUIRAUD.
 1795-1847. JOUFFROY.
 1797-1847. Alex. VINET.
 1800-1847. Frédéric SOULIÉ.
 1708-1848. CHATEAUBRIAND. —
 1787-1848. LETRONNE.
 1787-1849. Gabriel PRIGNOT.
 1772-1849. ANTAUD DE MONTOR.
 1787-1849. Pellegrino ROSSI.
 1792-1849. DE GENOUDE.
 1769-1850. Arn. Alex. MONTEIL.
 1771-1850. DE FRÉTEZ.
 1787-1850. A. BAZIN.
 1799-1850. Honoré de BALZAC. —
 1801-1850. Frédéric BASTIAT.
 1805-1850. Charles de BERNARD.
 1765-1851. PIGONNEAU.
 1787-1851. BELCHOT.
 1789-1851. Léonard GALLOIS.
 1703-1852. Xavier de MAISTRE. —
 1776-1852. Mme Sophie GAY. —
 1801-1852. Eugène BURNOURF.
 1767-1853. DE COMBIÈRE.
 1773-1853. Louis TIECK.
 1790-1853. J. F. BAYARD.
 1765-1854. THIBAUDRAC.
 1772-1854. BAOUR-LORMIAN.
 1773-1854. DE VILLÈLE.
 1782-1854. LAMENNAIS. —
 1794-1854. ANGELOY.
 1798-1854. Adolphe BLANQUI.
 1804-1854. Léon FAUCHER.
 1806-1854. Émile SOUVETAY. —
 1805-1855. Mme Delp. GAY DE GIRARD.
 1816-1855. Ferd. SÈRÉ.
 1776-1856. BENOISTON DE CHATEAUBERT.
 1789-1856. Le vicomte d'ARLENGOURT.
 1795-1856. Augustin THIERRY.
 1803-1856. F. GÉNIN.
 1780-1857. BÉRAUD. —
 1781-1857. BRIFFAUT.
 1781-1857. E. N. L. VIOLLET-LE-DU.
 1795-1857. Auguste COTTE. —
 1803-1857. LEMINI H.
 1801-1857. Eugène SUE.
 1808-1857. Gustave PLANCHÉ.
 1810-1857. Alfred de MUSET. —
 1806-1858. BRIZEUX.
 1810-1858. Léon FRUGÈRE.
 1777-1859. HALLAM.
 1787-1859. Henri DUMONDES-VALMONT.
 1802-1859. Charles LENOIRANT.
 1802-1859. Éléonore de VAULABELLE.
 1805-1859. Alexis de TOCQUEVILLE.
 1780-1860. LEBEN.
 1780-1860. MONMERQUÉ.
 1779-1861. DE SAVIGNY.
 1791-1861. Eugène SCRIBE. —
 1795-1861. BIGNAN.
 1811-1861. Edmond ARNOULT.
 1823-1861. Henri MURGER.
 1793-1862. Charles MAON N.
 1794-1862. DAMIRON.
 1796-1862. JARRY DE MANCY.
 1803-1862. MORE.
 1798-1863. PIZRQUIN DE GENBLOUX.
 1799-1863. Alfred de VIOY.
 1801-1863. BENOIR DE XIVREY.
 1806-1863. Jean REYNAUD.
 1796-1864. REBOUL.
 1800-1864. J. AMPÈRE.
 1783-1865. J. J. DUPIN aîné.
 1789-1865. Victor LECLERC.
 1797-1865. BEUDOT.
 1797-1865. QUÉHARD.
 1798-1865. SAINTINE.
 1799-1865. Eug. GÉROUX.
 1782-1866. DE BARANTE.
 1793-1866. O. C. DESMIGRELLA.
 1796-1866. A. F. WOLF.
 1803-1866. Léon GOZLAN.
 1812-1866. F. DANJOU.
 1780-1867. Jacq. Ch. BRUNET.
 1792-1867. Victor COUSIN.
 1794-1867. J. P. FLOURENS.
 1796-1867. Aug. BARTHÉLEMY.
 1803-1867. DUCHATEL.
 1807-1867. Ed. TURQUETY.
 1809-1867. P. B. LAPAYE.
 1812-1867. Georges KASTNER.
 1814-1867. PONSARD.
 1777-1868. VIENNET.
 1781-1868. J. F. BARRIÈRE.
 1781-1868. BERVILLE.
 1796-1868. DE CORMENY.
 1799-1868. DEBART.

- 1795-1868. A. J. S. EMPIR.
 1815-1868. BOURQUELOT.
 1818-1868. Eugène MARON.
 1773-1868. JOMINI.
 1790-1868. LAMARTINE.
 1804-1868. SAINTE-BEUVE.
 1805-1868. AN TTEMENT.
 1806-1868. LEROUX DE LINCY.
 1807-1868. Léon de LABORDE.
 1808-1868. Antony DESCHAMPS.
 1791-1870. VILLEMAIN.
 1792-1870. DE PONCEVILLE.
 1803-1870. Alexandre DUMAS père.
 1804-1870. Prosper MÉNÉE.
 1808-1870. P. André SAYOUS.
 1810-1870. DE MONTALEMBERT.
 1820-1870. P. JANNET.
 1821-1870. Pierre D. PONT.
 1829-1870. PRÉVOST PARADOL.
 1830-1870. Jules de GONCOURT.
 1784-1871. F. Jos. FETIS.
 1790-1871. Pierre LEROX.
 1793-1871. Emma DESCHAMPS.
 1748-1871. DÉZOBRY.
 1801-1871. Edouard DUMÉNIL.
 1812-1871. LACORDAIRE.
 1802-1871. Mme Ch. REYBAUD.
 1803-1872. GRATRY.
 1806-1872. P. LACHAMBEAUDIE.
 1809-1872. Théophile GAUTIER.
 1780-1873. Phd. de SÉGUR.
 1785-1873. P. LEBRON.
 1797-1873. Amedée THIERRY.
 1798-1873. Philarete CHARLES.
 1801-1873. SAINT-MARC-GIRARDIN.
 1802-1873. VITET.
 1788-1874. GOIZOT.
 1793-1874. P. Franc. DUBOIS.
 1798-1874. MICHELET.
 1804-1874. Jules JANIN.
 1820-1874. Charles ASSELINEAU.
 1821-1874. Ernest FLYDEAU.
 1826-1874. Ch. Ern. BULÉ.
 1788-1875. Onésime LEROY.
 1791-1875. GIRAULT DE SAINT-FARGEAU.
 1792-1875. Mme ANCELOT.
 1797-1875. Ch. de RÉMUSAT.
 1790-1875. EICHENOFF.
 1790-1875. Ad. PICTET.
 1801-1875. Emile de BONNECHOSE.
 1803-1875. Edgard QUINET.
 1810-1875. Achille J. BINAL.
 1814-1875. Amedée AGHARD.
 1817-1875. P. LAPOUSSE.
 1793-1876. PATIS.
 1794-1876. F. J. DIEZ.
 1804-1876. George SAND (M^{me} DUDEVANT).
 1805-1876. DE COUSS MAKER.
 1810-1876. Louise Co. T. née RÉVOL.
 1811-1876. WOLOWSKI.
 1814-1876. Alphonse ESQUINOS.
 1797-1877. THIERS.
 1813-1877. ALTRAN.
 1828-1877. P. LANFREY.
 1780-1878. J. NAUD T.
 1787-1878. Le marquis d'AUDIFFRET.
 1796-1878. Aug. F. TH. V.
 1797-1878. CHARPENTIER DE ST-PIERRE.
 1802-1878. DUPANLOUP.
 1813-1878. Claude BERNARD.
 1815-1878. L. de LOMÉNIE.
 1799-1879. Louis LEYBAUD.
 1799-1879. Ach. He. de VALLABELLE.
 1806-1879. Michel CHEVALIER.
 1817-1879. SAINT-BASÉ-TEILLANDIER.
 1800-1880. POLJOUAT.
 1805-1880. Jules FAYE.
 1816-1880. Ernest B. ROSOT.
 1821-1880. Gustave FLAUBERT.
 1827-1880. P. d'ALBERT.
 1839-1880. Franc. HIRARY.
 1798-1881. DUYFROEN DE MADRANNE.
 1798-1881. Bern. JELLIEN.
 1800-1881. Paulin PARIS.
 1801-1881. Emile LITTRE.
 1806-1881. Emile de GIRARDIN.
 1804-1882. Franz de CHAMPAGNY.
 1805-1882. Aug. BARBIER.
 1812-1882. Francis WEY.
 1813-1882. Charles BLANG.
 1814-1882. Fr. GLESSARD.
 1796-.... MIGNET.
 1798-.... Mme Amable TASTU.
 1800-.... DE VIEL-CASTEL.
 1802-.... L. M. BESCHERELLE aîné.
 1803-.... Victor HUGO.
 1803-.... CÉSAR DE HIPPEAU.
 1804-.... N. BESCHERELLE jeune.
 1806-.... Paul LACHOIX, bibl. Jacq.
 1806-.... Désiré NISARD.
 1807-.... Edouard CHARTON.
 1807-.... Ernest LECOUVÉ.
 1807-.... Auguste NICOLAS.
 1808-.... Alphonse KARR.
 1808-.... Charles NISARD.
 1809-.... P. A. CHÉREUL.
 1809-.... Ad. FRANCE.
 1800-.... Eugène HATIN.
 1809-.... François MICHEL.
 1809-.... D. HAUSSEVILLE.
 1809-.... VACHEROT.
 1810-.... Le P. FELIX.
 1810-.... Henri MARTIN.
 1810-.... Pr. POITEVIN.
 1811-.... Louis BLAN.
 1811-.... Victor DU RUY.
 1811-.... DE FALLOUX.
 1811-.... Ed. LABOULAYE.
 1811-.... Jules SANDEAU.
 1812-.... Camille DOLCET.
 1812-.... Octave FEUILLET.
 1812-.... Victor de LAPRADE.
 1812-.... Ch. LOUANDRE.

1812-..... J. B. MARY-LAFON.
 1813-..... Alfred MICHIELS.
 1813-..... Eugène PELLETAN.
 1814-..... J. HETZEL.
 1814-..... Jules SIMON.
 1815-..... Elie BERTHET.
 1815-..... Arsène HOUSSAYE.
 1815-..... Th. H. de LA VILLEMARQUÉ.
 1815-..... Jean MACÉ.
 1815-..... Joséphin SOULARY.
 1816-..... Eug. BARET.
 1817-..... Ch. LECONTE DE LISLE.
 1819-..... Em. DESCHANEL.
 1819-..... Louis FIGUIER.
 1819-..... Gustave VAPEREAU.
 1820-..... Emile AUGIER.
 1820-..... Th. DE BANVILLE.
 1821-..... Henri BEAUDRILLART.
 1821-..... CHAMPFLEURY.
 1821-..... Camille ROUSSET.
 1822-..... Maxime DU CAMP.
 1822-..... Emile ERCKMAN.
 1822-..... Edm. DE GONCOURT. —
 1822-..... Frédéric PASSY.
 1823-..... LAURENT-PICHAT.
 1823-..... Eugène MANUEL.
 1823-..... Max MULLER.
 1823-..... Ernest RENAN.
 1824-..... Alexandre DUMAS fils. —
 1824-..... Louis MOLAND.
 1824-..... Anatole de MONTAIGLON.
 1825-..... Charles AUBERTIN.
 1825-..... DE BORNIER.
 1825-..... Aug. BOUCOIRAN.
 1825-..... Ch. MONSELET.

..... AZAÏS (Ch.).
 BAST (J. de).
 BAYLE (A.).
 BOURGUIGNON (A.).
 BRACHET (Aug.).
 BRUCE-WHITE.
 BURGUY (G.-F.).
 CAHOURS (Arsène).
 CHEVALET (A. de).
 DANGEAU (L.).
 DANTÈS (A.).
 DEMOGEOT (J.).
 DESCHIENS.
 DINAUX (Arthur).
 DRUJON (Ferd.).
 DUQUESNEL (Amédée).
 EDWARDS (W. F.).
 ESCALLIER (E. A.).
 FALLOT (Guill.).
 FROMENTIN.
 GAUTIER (Léon).

1826-..... Alexandre CHATRIAN. —
 1826-..... Fréd. GODEFROY.
 1826-..... Ch. F. LENIENT.
 1827-..... Alfred ASSOLLANT.
 1827-..... Alexis CHASSANG.
 1827-..... Charles GIDEL.
 1827-..... L. RATISBONNE.
 1828-..... Edmond ABOUT.
 1828-..... A. P. BATBIE.
 1828-..... Emile LEVASSEUR.
 1828-..... Ch. L. LIVET.
 1828-..... Hippolyte TAINE. —
 1828-..... Jules VERNE. —
 1829-..... Hipp. COCHERIS.
 1829-..... Victor FOURNEL.
 1829-..... Gustave MERLET.
 1830-..... Élisée RECLUS.
 1831-..... Lorédan LARCHÉY.
 1831-..... Otto LORENZ.
 1831-..... Victorien SARDOU. —
 1834-..... G. DUPLESSIS.
 1839-..... Emman. DES ESSARTS.
 1839-..... Gaston PARIS.
 1839-..... SULLY-PRUDHOMME.
 1840-..... Jules CLARETIE.
 1840-..... Alph. DAUDET. —
 1842-..... R. KERVILER.
 1843-..... F. COPPÉE. —
 1843-..... Abel HOVELACQUE.
 1843-..... Julien VINSON.
 1844-..... Émile PICOT.
 1846-..... Paul DÉROULÈDE.
 1848-..... Henry HOUSSAYE.
 1849-..... Albert DELPIT.

..... HÉRICHAULT (d').
 JOLLY (Jules).
 LAJARTE (de).
 LE HÉRICHER.
 LITAI DE GAUX
 MAHN.
 MARC (A.).
 MORTREUIL (E.).
 NOULET (J. B.).
 PRAT (Henri).
 RAYNAUD (J.).
 ROCHEGUDE (de).
 ROUSSELET (Louis).
 SCHELER (J. A. U.).
 SCHMIDT (J.).
 SCHNAKENBURG.
 SOLEINNE (de).
 TRICOTEL (Ed.).
 VAUDIN.
 VIAN (L.).
 VINET (A.).

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

- ABBAYES** (les) de la Normandie propagent la science latine au XI^e siècle, 162; principales abbayes (Rouen, Caen, Fontenelle, Lisieux, Fécamp, Jumièges, L^e Bec, Brionne), 163.
- ABÉLARD** (1079-1142), ses compositions lyriques, 146; ses amours et sa vie, 177; son système philosophique, 178.
- ABOUT** (Edmond) [1828-....] romancier et journaliste, 683.
- ACADÉMIE FRANÇAISE**, sa fondation [1635], 322; — Académie française à Berlin (XVIII^e siècle, 581).
- ACHARD** (Amédée) [1814-1875], romancier, 683.
- ACTA SANCTORUM**, Bollandus [1643-1864], 688.
- ADAM DE LA HALLE** (le Bossu d'Arras), trouvère du XII^e siècle, 226.
- AGE** (moyen), peint fidèlement dans les poèmes carlovingiens [XI^e siècle] (E. Quinet), 79.
- AIMÉ-MARTIN** [1786-1847], ses *Lettres à Sophie*, 549.
- ALBERIC DE REIMS**, professeur à Paris au XII^e siècle, 165.
- ALBERT** (Paul) [1827-1880], érudit, 674.
- ALBERT LE GRAND** [1203-1280], philosophie scolastique, 181.
- ALCIAT** (Aniré) [1492-1550], enseigne le droit romain à Bourges, 273.
- ALCOVISTES**, voy. *Précieuses*.
- ALCUIN** (725-804), savant appelé auprès de Charlemagne [782], 40; enseigne avec un grand éclat, 46.
- ALÉANDRE**, recteur de l'Université de Paris [1512], 267.
- ALEMBERT** (J. D') [1717-1783], philosophie et mathématicien, 688.
- ALEXANDRE** de Paris [1184], trouvère, 117.
- ALEXANDRE LE GRAND**, héros des trouveres, 116; origine du poème d'Alexandre [XII^e siècle], 116.
- ALLEGORIE**, son règne et ses abus au XIII^e siècle, 119.
- ALLEMAGNE**, son école classique et son école romantique au XIX^e siècle, 580; imitation de la France au XIX^e siècle. 581; caractère de sa littérature 589.
- ALLEMAND** (idiome), son expulsion, [813-842], 48.
- AMADIS DE GAULE**, roman héroïque du XVI^e siècle, 364; ses imitations, 365.
- AMPÈRE** (A. M.) [1775-1836], mathématicien et physicien, 665.
- AMPÈRE** (J. J.) littérateur, 3 (note), 21, 128 (note), 675, 690, 695.
- AMYOT** [1513-1583], ses traductions, 279.
- ANACHARSIS** (Voyage d') [1784], ouvrage de l'abbé Barthélemy, 502.
- ANCELOT** (J. A. F. P.) [1794-1854], auteur dramatique, 681.
- ANCELOT** (Mme Virginie) [1792-1875], auteur dramatique, 681.
- ANCIENS POÈTES**, voy. Guessard.
- ANDRIEUX** (1759-1833), auteur dramatique et professeur, 556.
- ANESSE** (l') de Balaam joue un rôle dans les mystères [XV^e siècle], 218.
- ANGLETERRE**, son influence sur la France au XVIII^e siècle, 472; mouvement romantique qui s'y fait au XIX^e siècle, 590.
- ANQUETIL** [1723-1808], historien, 629.
- ANSELME** (Saint) [1033-1109], philosophe réaliste, 163; son *Monologium* et son *Proslogium*, 168, 164.
- ANTI-ESPAGNOL** (l'), pamphlet de Michel Hurault [XVI^e siècle], 316.
- ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE**, sujets qu'elle fournit aux poètes du moyen âge, 108; cause de la vogue de ces sujets, 110; son influence sur la renaissance au XV^e siècle, 265.
- ARCHITRENIUS** ou la *Grande-Lamentation*, poème de Jean d'Antville [XII^e siècle], 167.

ARGONAUTES, chantés par les Trouvères, 112.

ARIOSTE (l') [1474-1533] puise dans les poèmes de la Table-Ronde, 107, 259.

ARISTOTE [384-322], mis au nombre des monstres au XIII^e siècle, par le théologien Hélinand, 172; ce qu'on avait de ses ouvrages au XII^e siècle, 180; il est attaqué par Ramus, 280.

ARMORICAINS, leur poésie (La Villemarqué), 8, 97; cycle armoricain ou d'Arthur [XII^e siècle], son caractère chevaleresque, 91; ses sources bretonnes, 94; tradition poétique d'Arthur chez ce peuple (La Villemarqué), 97.

ARNAUD (Antoine) [1612-1694], docteur de Port-Royal, 394.

ARNAUD DE MARVEIL, troubadour du XII^e siècle, 137.

ARNAULT [1766-1834], poète dramatique, 642.

ARNOULT (Edmond) [1811-1861], poète, 678.

ARRÊTS D'AMOUR, sentences rendues par les Cours d'amour [1100-1300], 139.

ARTAUD DE MONTOR (Alexis) [1772-1849], écrivain d'art, 670.

ARTHÉNICE (Catherine de Vivonne) (....-1671), mère de Julie d'Angennes, 358; son salon bleu, 372.

ARTHUR (Cycle d'). cycle armoricain [XII^e siècle], son caractère chevaleresque, 91 : légende d'Arthur, 95; il établit la chevalerie de la Table-Ronde, 96; *le Brut*, chronique rimée contenant l'histoire d'Arthur par Wace, 96; imitations dans les littératures modernes des poésies de ce cycle, 107.

ARTS LIBÉRAUX réduits à sept dans le cours des études au moyen âge, 171.

ASCENSUS (Badius) [1462-1535], imprimeur de Paris, 267.

ASSOLLANT (Alfred) [1827-....], romancier, 683.

ASSÉLINEAU (Charles) [1820-1874], érudit et bibliophile, 686, 699.

ASTRONOMUS [IX^e siècle], biographe de Louis le Débonnaire, 75.

AUBERTIN (Charles) [1825-....], érudit, 675.

AUDEFOY LE BATARD [trouvère du XI^e siècle], sujets de ses poèmes, 148.

AUDIFFRET (le marquis d') [1787-1878], économiste, 668.

AUGER (L. S.) [1772-1829], critique, 642.

AUGIER (Émile) [1820-....], auteur dramatique, 681.

AUTRAN (Joseph) [1813-1877], poète, 678.

AZAÏS (Ch.), érudit, 688.

B

BACON (Roger) [1214-1292], ses découvertes, 181.

BAÏF (Ant. de) [1532-1589], poète de la Pléiade, 342.

BALZAC (Jean Louis Guers de) [1584-1654], ses lettres, 365.

BALZAC (Honoré de) [1799-1850], romancier, 683.

BANVILLE (Théodore de) [1820-....], poète, 678.

BAOUR-LORMIAN, voy. Lormian.

BARANTE (A. G. P. B. de) [1782-1866], historien de l'école descriptive, son *Histoire des Ducs de Bourgogne*, 634; autres ouvrages historiques, 672, 696.

BARBAZAN (Etienne) [1696-1770], érudit, 692.

BARBIER (Ant. Alex.) [1765-1825], bibliographe, 687.

BARBIER (Auguste) [1806-1882], poète satirique, 678.

BARDES, musiciens et poètes gaulois, 7; chants des bardes du pays de Galles qui nous ont été conservés, 94 (note).

BARDES BRETONS, 697.

BARET (Eug.) [1816-....], littérateur, 691.

BARNAVE [1761-1793], orateur, 345.

BARON [1653-1729], imitateur de l'*Andrienne* de Térence, 439.

BARRIÈRE (J. F.) [1786-1868], voy. Rerville.

BARTHE [1734-1785], poète et auteur dramatique, 504.

BARTHELEMY (l'abbé) [1716-1795], *Voyage d'Anacharsis*, 502.

BARTHELEMY (Auguste) [1796-1867] poète, 678.

BASOCHE [1303], son origine, 241.

BASQUE, chant écrit dans cette langue [publié en 1590], 13.

BAST (J. de) philologue, 690.

BASTIAT (Frédéric) [1801-1850], économiste, 668.

BATBIE (Ans. Polycarpe) [1828-....], économiste, 668.

BAUDRAIS (J.) [1749-1808], voy. Le Prince.

BAUDRILLART (Henri) [1821-....], économiste, 668.

BAYARD [1476-1524], sa vie, 322.

BAYARD (J. F.) [1796-1853], auteur dramatique, 681.

BAYLE (A.), littérateur, 689.

BAYLE [1647-1706], philosophe pyrrhonien, 468, 688.

- BAZIN (A.)** [1797-1850], historien, 672.
BEAUCHAMPS (P. Fr. Godard de) [1689-1761], auteur dramatique, 698.
BEAUMARCHAIS [1732-1799], ses œuvres, 543 ; a créé le type de *Figaro*, 544.
BÈDE le Vénérable [673-735], histor., 188.
BEILLEAU (Remy) [1528-1577], poète de la *Pléiade*, 342.
BELOT (Ad.) [1829-....], romanc., 683.
BENOISTON DE CHATEAUNEUF (L. F.) [1776-1856], érudit, 691.
BENOÎT DE SAINTE-MORE [XII^e siècle], son poème de *la Guerre de Troie*, 113.
BENSERADE [1651-1691], auteur du sonnet de Job, 370.
BÉRANGER (P. J. de) [1780-1857], ses chansons, 607-610 et 678. —
BÉRENGER [978-1088], moine de Clairvaux, défenseur d'Abélard, 146.
BERGER DE XIVREY (Jules) [1801-1863], littérateur, 690.
BERGIER [1718-1790], réfutateur de Voltaire, 496.
BERNARD (Saint) [1091-1153], a composé des chansons, 146, son caractère, sa vie, 178.
BERNARD (Charles de) [1805-1850], romancier, 683.
BERNARD (Claude) [1813-1878], physiologiste, 665.
BERRYER (P. Arthur) [1790-1868], orateur du barreau, 618.
BERSOT (Ernest) [1816-1860], philosophe et moraliste, 665.
BERTAUT [1552-1611], poète, 264.
BERTE AUX GRANDS PIÉS, roman rimé du XII^e siècle, ses neuf variantes, 67, 78 (note).
BERTHET (Élie) [1815-....], rom., 683.
BERTRAN D'ALAMANON, troubadour du XIII^e siècle, 141.
BERTRAN D. BORN, troubadour et guerrier du XII^e siècle, 138.
BERVILLE (SAINT-ALBIN) [1788-1868], et **BARRIÈRE**, publicistes, 690.
BESCHERELLE frères (Louis Nicolas) [1802-1883] ; (N.) [1804-....] et **LITAI** **DE GAUX**, grammairiens, 694.
BËSTIARIUS, poème sur l'histoire naturelle par Philippe de Than [XII^e siècle], 120.
BEUCHOT (A. J. Q.) [1787-1851], voy. Bayle.
BRIGNOT (Arthur) [1797-1865], historien, 672.
BEULÉ (Ernest) [1826-1874], histor., 672.
BIBLE, son influence sur les écrivains de la France, 27.
BIBLIOTHÈQUE (NOUVELLE) BLEUE, 699.
BIBLIOTHÈQUE CHOISIE de contes nouveaux [1786-1790], 699.
BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE des poètes français, par Ars. Cahours, 697.
BIBLIOTHÈQUE (PETITE) DES THÉÂTRES, par Le Prince et Baudrais [1784-1800], 698.
BIBLIOTHÈQUE DU THÉÂTRE FRANÇAIS (La Vallière et Marin de la Ciotat), 698.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS [1798-1805], 699.
BIGNAN (A.) [1795-1861], traducteur et poète, 678.
BLANC (Charles) [1813-1882], écrivain d'art, 670.
BLANC (Louis) [1811-....], historien, 672.
BLANCHET (Pierre) [1459-1519], auteur supposé de la farce de *l'Avocat Patelin*, 243.
BLANDINE, martyre de Lyon au II^e siècle, 28.
BLANQUI (Adolphe) [1798-1854], économiste, 669.
BLONDEL DE NESLES, troubadour du XII^e siècle, 73.
BODEL (Jean), trouvère du XIII^e siècle, son *Poème sur Charlemagne*, 75 ; son mystère *Le Jeu de Saint-Nicolas*, 223.
BODIN [1530-1596], avocat de Toulouse, sa *République* [1577], 277.
BODMER [1698-1783], poète allemand, lutte contre l'influence de la littérature française, 582.
BOÈCE [470-526], imité par le trouvère Simon du Fresne, 120.
BOIARDO [1434-1494], puise dans les poèmes de la Table-Ronde, 107.
BOILEAU DESPRÉAUX [1636-1711], 406 ; caractère de sa critique, 426 ; ses œuvres, 428.
BOISJOLIN [1763-1832], son *Poème de la Botanique*, 549.
BOISROBERT [1592-1662], poète dramatique, 379, 406.
BOLLANDUS [1596-1665], *Acta sanctorum*, 688.
BONALD (de) [1753-1840], philosophe et publiciste, 565, 620, 666.
BONAVENTURE (Saint) (Jean de Fidenza) [1221-1274], philosophe mystique, 183.
BONNECHOSE (Émile de) [1801-1875], historien, 672.
BONNEMÈRE (E.) [1813-....], historien, 672.
BORNIER (Henri de) [1825-....], poète dramatique, 681.
BOSSUET [1627-1704], 441 ; ses *Oraisons funèbres*, 444 ; *Discours sur l'histoire universelle* [1679], 448 ; comparé à Fénelon, 451.
BOUCHER (Jean) [1548-1644], fondateur de la Ligue, 305 ; ses pamphlets, 313.
BOUCOIRAN (Auguste) [1825-....], philologue, 690.
BOULAINVILLIERS [1658-1722], historien, 630, 689.

- BOULARD (Henri) [1745-1825], voy. Harris.
 BOUQUET (dom Martin) [1685-1754], historien, 688.
 BOURDALOUE [1632-1704], prédicateur, 460.
 BOURGUIGNON (A.), érudit, 692.
 BOURQUELOT (Léon Félix) [1815-1866], voy. Quérard.
 BOURSALT [1638-1701], poète dramatique, 439.
 BRACHET (Aug.), grammairien, 694.
 BRANTÔME [1527-1614], historien, son caractère, 324.
 BRÉBEUF [1618-1661], traducteur de Lucain, 370.
 BREITINGER [1701-1776], lutte contre l'influence de la littérature française; son journal *Le Peintre des mœurs*, 582.
 BRÉQUIGNY (F. de) [1716-1795], historien, 689.
 BRETAGNE, la langue celtique y existe encore au XIX^e siècle, 4.
 BRETONNES (Sources) de la poésie du cycle d'Arthur [XII^e siècle], 94.
 BRIFFAUT [1781-1857], auteur dramatique, 552.
 BRILLAT-SAVARIN (Anth.) [1754-1826], littérateur, 683.
 BRIQUET (Mme) [1782-1825], bibliographe, 688.
 BRIZEUX (Julien) [1806-1858], poète, 672.
 BRUCE-WHITE (A.), érudit, 692.
 BRUEYS [1640-1723], a remis au théâtre *l'Avocat Patelin*, 243, 439.
 BRUNET (Jacques Charles), 1780-1867, bibliographe, 687.
 BRUNETTO LATINI [1220-1294], compose un ouvrage en français, 166.
 BRUNO (GIORDANO) [1560-1600], brûlé à Rome, 389.
 BRUT (*le*) *d'Angleterre*, poème de Wace [1155], 96, 120.
 BUCHON (J. A.) [1791-1846], historien, 316, 672, 689.
 BUDÉ (Guillaume) [1478-1540], célèbre professeur du Collège de France; ses *Commentaires*, 268.
 BUFFON [1707-1788], son *Histoire naturelle*, 528; son style, 532; anecdotes sur Buffon, 535 (note).
 BULLET (J. B.), [1699-1775], philologue, 694.
 BURGER [1748-1794], ses ballades, 588.
 BURGUY (G. F.), philologue, 692.
 BURNOUF (Eugène) [1801-1852], orientaliste, 670.
 BUSSY-RABUTIN [1618-1696], ses *Amours des Gaules*, 406.
 BYRON (lord) [1788-1824], son caractère, ses œuvres, 592.

C

- CABANIS [1757-1808], rédacteur de la *Décade philosophique*, 571.
 CAHOURS (Arsène), littérateur, 697.
 CALDERON [1601-1687], imité par Mairet (*Marianne*), 375.
 CALLIÈRES (F. de) [1645-1717], érudit, 696.
 CALVIN [1509-1564] sa réforme, ses ouvrages, 296.
 CAMPENON [1772-1843], poète de l'école descriptive, 550.
 CAMPISTRON [1656-1737], poète dramatique, 439.
 CAPITULAIRES, recueil des divers actes du pouvoir de Charlemagne, 43.
 CARLOVINGIENNE (époque), premier cycle épique [XI^e siècle], 72.
 CARREL (Armand) [1800-1836], éditeur de *Courier*, 612.
 CASAUBON (Isaac) [1559-1614], critique, 271.
 CASTEL (R. Rich.) [1758-1832], son poème des *Plantes*, 549.
 CATALOGUE de la bibliothèque nationale, Histoire de France, 687.
 CATALOGUE LA BÉDOYÈRE (Journaux), 699.
 CATHERINE DE MÉDICIS [1519-1589], sa politique, 302.
 CELTES, leur caractère, 2; idiomes celtiques, leur influence sur la langue française, 3; termes celtiques conservés dans la langue française (F. Edwards), 4.
 CÉNACLE (*le*), réunion de littérateurs de l'école romantique du XIX^e siècle, 640.
 CENT (*les Nouvelles*), voy. *Nouvelles*.
 CÉSAIRE (Saint) d'Arles [470-542], évêque de la Gaule, 33.
 CHAMPAGNY (Franz de) [1804-1882], historien, 672.
 CHAMPFLEURY (Jules) [1821-....], romancier, 683.
 CHAMPOLLION LE JEUNE (Jean François) [1791-1832], archéologue, 670.
 CHANSONS de geste, voy. *Geste*.
 CHANTS POPULAIRES de la Bretagne, 697.
 CHAPELAIN [1595-1674], auteur de *Jeanne d'Arc*, 370.
 CHARLEMAGNE [742-814], restaurateur des lettres, 30, 40; fonde des écoles, 41, 45; fait préparer une *Grammaire franque*, recueille les poésies populaires, 41; ses *Capitulaires*, 43; corrige les quatre Évangiles, 44; poème de Jean Bodel sur ses campagnes en Saxe, 75; les poètes du moyen âge lui attribuent tous les succès remportés

- sur les infidèles, 75, poèmes de Turpin sur sa vie, 78.
- CHARLES IX** (1550-1574), ses vers en réponse à Ronsard, 441 (note).
- CHARLES D'ORLÉANS**, 1394-1405, analyse et caractère de ses poésies, 155-160.
- CHAUPARTIER DE SAINT-PIERRE** (J. P.), [1797-1878], historien, 695.
- CHAUDON** [1541-1608], son livre de *La Sagresse*, 280.
- CHARTIER** (Alain) [1396-1438], son *Quadrilogue*, 213.
- CHAUDON** (Ed.) [1807-...], historien, 670.
- CHASTEL** (P. L. M. A. R. e. t. e.), [1798-1873], littérateur, 695.
- CHASSANG** Alexis [1827-...], érudit, 690.
- CHATELAIN** [1768-1848], sa jeunesse, ses voyages, 559, *Essai sur les Révolutions* [1797], 560, *Alata René* [1801], *Génie du Christianisme* [1802], 561, *les Martyrs* [1803], 562, *Itinéraire* [1806], 563, *les Natchez*, 564, écrit au *Journal des Débats* [1824], 622.
- CHAUDON** 1328-1400, ses emprunts aux poèmes de la Table-Ronde, 107.
- CHALDON** (L. N.) [1737-1817], littérateur, 697.
- CHAULIET** [1639-1720], poète, 468.
- CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉÂTRES ÉTRANGERS**, 608.
- CHÉNIER** (André) 1762-1794, ses élégies, sa mort, 540.
- CHÉNIER** (Joseph L.) [1764-1811], critique et poète dramatique, 540-552, 696.
- CHÉRIER** (Vict.) [1828-...], romancier, 683.
- CHÉRIER** (P. A.) [1809-...], historien, 672.
- CHEVALERIE**, sa naissance au moyen âge [XII^e siècle], 91, deux chevaleries, l'une mondaine, l'autre religieuse, 93, 105.
- CHEVALIER** (A. de), érudit, 693.
- CHEVALIER** (le) AL LION, poète de Chretien de Troyes, 1100, 97.
- CHEVALIER** Mémoires du SANS PEUR ET SANS REP. OISE, par son Loya. Serviteur 1527, 322.
- CHEVALIER** (A. de), [1806-1879], économiste, 669.
- CHÉSTEN** Florent [1541-1596], prend part à la satire *Métoppée*, 317.
- CHÉSTEN DE TROYES** 11-1191, son poème de *Chevalier au Lion*, 97, son poème de *Perceval*, 105.
- CHRISTIANISME**, sa naissance, son influence sur la civilisation et sur la poésie, 26, discussions philosophiques du dogme chrétien, leur effet, 30.
- CHRISTIANISME** [1363-1420], caractère de ses œuvres, 212.
- CHRONIQUES** Grandes, de France, Saül Denis [XIV^e siècle], leur forme, leurs continuateurs, 190, 689.
- CHRONIQUES** MONACALES, Denis le Petit, Bede le Vénérable, 188, Roricon, 189.
- CHÉRON** [106-43], ses imitateurs au XVI^e siècle, 270.
- CID** (le) (Rodrigue de Bivar) [1040-1099], 380.
- CIVILISATION ROMAINE** en Gaule, 18.
- CLANAC** (de) [1777-1847], archéologue, 670.
- CLANETIE** (Jules) [1840-...], romancier, 684.
- CLÉMENT** [1658-1666], roman de Mlle de Scudéry (carte du pays de Tondra), 363.
- CLÉMENT**, sa réforme sous Charlemagne, 41, société cléricale, sa supériorité au XIV^e siècle, 160, ses travaux, 170.
- COCHERIS** (Hipp.) [1829-...], érudit, 693.
- COLET** (Louise), née REVOIL [1810-1876], poète, 678.
- COLIGNY** [1517-1572], son *Discours sur le siège de Saint-Quentin* [1577], 323.
- COLIXES**, famille célèbre d'architectes de Paris au XVI^e siècle, 267.
- COLLE** [1700-1780], chansonnier et auteur dramatique, 501, 606.
- COLLECTION DE POÉSIES** des XV^e et XVI^e siècles, 607.
- COLLÈGE ROYAL** (Collège de France), sa fondation [1531], ses premiers professeurs célèbres, 267.
- COLLETET** [1598-1659], poète dramatique, 379.
- COLLIN D'HAUVILLE** [1755-1806], auteur dramatique, 556.
- COLOMBAN**, arche [IX^e siècle], poète et historien, 689.
- COMÉDIE FRANÇAISE** au XVIII^e siècle, 555.
- COMMÈS** Pauppe de [1445-1500], ses *Mémoires*, 307.
- COMTE** (Auguste) [1798-1857], philosophe, 668.
- CONDILLAC** [1714-1780], son système, 402-689.
- CONDORCET** [1743-1794], philosophe, 545.
- CONFRÉRIE DE LA PASSION** [1402-1548], représente des spectacles tirés du Nouveau Testament, 228.
- CONRART** [1600-1675], altérateur, 367.
- CONSTANT** (Benjamin) [1767-1830], son roman d'*Adolphe*, 618, ses autres œuvres, 618 (note), son système politique et religieux, 618-620.
- CONTES** ANCIENS BRETONS, 69.
- COPPÉE** (F.) [1843-...], poète, 678.
- COQUINEL** (Athalase) [1820-1875], théologien et auteur protestant, 606.
- CORBIÈRE** [1767-1833], orateur parlementaire de la Restauration, 620.
- CORRENTIS** (de), [1798-1806], jurisconsulte et pamphlaire, 669.
- CORNEILLE** (Pierre) [1606-1684], ses co-

Didon, argument de sa *Médée*, 370; défilait à Richelieu, 370; sa tragédie de *Médée* [1635] 380; analyse du Cid, 380-382; *Horace* (cinna) [1639], 383, *Polixène* 1640, 1641, ses dernières tragédies 383, 386; jugé par Saluste-Rouy 386, par Mme de Sévigné, 387, 696-697.

COSSAULT (Thomas) [1625-1700], poète dramatique, 439.

CORTIN (Mme) [1773-1807], ses romans, 530.

COUCY (Raoul de) [1107-1191], trouvère, 73.

COULANGES (Mme de) [1641-1723], a écrit des lettres, 408.

COURÉ (J. M. L.) [1732-1818], huier, 608.

COURIER (Paul Louis) [1773-1825], ses *Pamphlets*, son style, 612, 669.

COUDRAY [1747-1814], son poème sur les styles, 549.

COUSIN D'AMOUR [1100-1200], leur origine, leur but, leurs progrès, 120.

COUTURE
l'écrit
COUTURE
de ph
ses v
ouverts
COUSSE
l'écrit
CHÉRIE
504.
CARU
produit
108.
CAUVIN
l'écrit
CRITIQUE
impér
821.
CURAS [6
CAVIER
liste, 8
CYCLE [6
l'écrit

D

DACHEN (Mme) [1661-1780], premier parti pour les Anciens, 406.

D'AGNESEAU (le chancelier) [1608-1751], orateur et magistrat, 605.

D'ALEMBERT [1717-1783], son *Discours prélim.* ou tête de l'*Encyclopédie*, 481.

DAMIRON [1794-1862] écrit dans le journal le *Globe*; son *Histoire de la Philosophie du XIX^e siècle*, 622, 668.

DANCOURT [1661-1726], aut. dram., 439.

DAXÈS [1497-1577], premier professeur de grec au Collège de France, 208.

DANGEAU (L.), bibliographe, 688.

DANIEL (le P.) [1649-1728], historien, 624.

DANJOU (F.) [1812-1866], historien, 673.

DANSE MACABRE, son origine [XIII^e siècle], 218 (note).

DANTE [1265-1321], ses emprunts aux poèmes de la Table-Ronde, 106, visite deux fois la France, 164; son influence sur les chants des trouvères, 256.

DANTÈS (A.), bibliographe, 687.

DANTON [1759-1794], orateur polit., 545.

DANTÈS (le Phrygien), était connu des trouvères, 111.

D'ANLINCOURT [1729-1856], ses romans et son style, 589.

DAUBENTON [1716-1800], collaborateur de Buffon 526.

D'AUBIGNÉ [1550-1630], ses poésies, 346.

DALBERG (Alph.) [1840-....], romancier, 634.

DAUNOU (P. G. F.) [1761-1840], hist., 695.

DACRYT [1510-1586], poète et érudit, 330.

DÉBATS (Journal des), ses rédacteurs au commencement du XIX^e siècle, 563, 700.

DE BELLE
DÉCADE P
du XVII
DÉCADE
pendant
cité, 547
DÉCHEN
basque,
DELANDINE
rateur, 6
DE LA POI
compilat
DE LA RUE
DE LAVIGNE
Messénie
ques, 601
DELILLE [1
descripti
DELORE (T
tecte (Tu
DELPIE (A
684.
DEMOGOT
675, 695.
DENIS LE P
que, 165.
DENYS PYR
DÉROULE
DES AUTEL
mairien,
DÉSAUGIERS
DESBARRÈS
DESBORDES
poète lyri
DESCARTES
de la Mé

- DESCHAMPS (Antony) [1809-1809], poète lyrique, traducteur de Dante, 652, 678.
 DESCHAMPS (Émile) [1795-1871], poète lyrique, 652, 679.
 DESCHANÉL (Émile), [1819-...], littérateur, 675.
 DESCHREYS, bibliographe, 609.
 DESCRIPTIVE Poésie au XVIII^e siècle : Saint-Lambert, Lemerre, 505, 548, Delisle, Pontonac, Caster, Bousjonn, Esnènard, Gaden, Richard, C. Girard, 549.
 DESSESAINTS (N. L.) [1744-1810], littérateur et critique, 606.
 DES ESSAIS (Eugène) [1839-...], poète, 679.
 DESFONTAINES l'abbé P. F. [1685-1745], érudit, 608.
 DESMAIS [1722-1774], auteur dramatique, 504.
 DESMARETS DE SAINT-SORLIN [1598-1678], auteur d'un poème de *Cloris*, 400.
 DESMARETZ voy. Rogner-Desmaretz.
 DESMICHELIS (O. C.) [1793-1866], historien, 601.
 DESIÉRIERS [1495-1544], ses *Nouvelles récréations*, 332.
 DESPONTES (Philippe) [1545-1600], poète, 264, 345.
 DESTOUCHES [1680-1754], auteur dramatique, 504.
 DEZOBRY (Ch. L.) [1708-1871], historien, 673.
 D'HEILLI (Mlle), duchesse d'Étampes, [1508-1578], maîtresse de François I^{er}, 401.
 D'HOLBACH [1723-1789], son *Système de la nature*, 403.
 DICTIONNAIRE de l'Académie française, 604.
 DICTIONNAIRE de Trévoux [1771], 604.
 DICTIONNAIRE HISTORIQUE de la langue française, 604.
 DICTYS de Crète, était connu des troubadours, 412.
 DIDACTIQUE (Poème), son règne au XIII^e siècle, 419.
 DIDROT [1712-1784], philosophe et auteur dramatique, dirige l'*Encyclopédie*, 480, 505, 607.
 DIDON (le R. P.) [1840-...], prédicateur, 606.
 DIEZ (Ferd.) [1794-1875] érudit, 602.
 DINATX (Arbuth.), littérateur, 603.
 DISPOSITIONS du dogme chrétien, leur effet dans la Grâce, 31.
 DOET [1509-1546], imprimeur de Lyon, 207.
 DOLOPATHOS ou ROMAN DES SEPT SACS, fabliau latin du XII^e siècle, son origine et son sujet, 128.
 D'ORLÉANS, voy. Louis d'Orléans.
 D'ORSAT (le cardinal) [1536-1604], diplomate, 324.
 DOUCET (Camille) [1819-...], romancier et auteur dramatique, 681.
 DRAMATIQUES (Poèmes) du second ordre au XVIII^e siècle : Lafosse, Lamoignon, Lagrange-Garcel, Crebillon, Sarrin, de Bezy, Cail, Palssot, Laroque, Barthe, Desmays, Sedaine, Gresset, Piron, Marivaux, Destouches, a Chausse, Diderot, 504.
 DRAME le plus ancien du moyen âge, son germe dans l'épique, 214; souvenir du théâtre païen, 217, le drame au XIX^e siècle, 653.
 DROIT romain en France au XVI^e siècle, 272.
 DRIEDS, ministres du culte gallois, 7.
 DRIJON (Ferdinand), bibliographe, 683.
 DUBOIS [1544-1590], son poème de la *Semaine*, 345.
 D. BELLAY (desclay) [1524-1560], son livre de *l'Illustration de la langue française* [1548], 204, 334.
 DUBOIS (Paul-François) [1795-1874] dirige le *Journal le Globe* [1824], 622.
 DUBOIS [1670-1742], historien, 630, 689.
 DU CAMP (Maxime) [1822-...], romancier, 671.
 DUCANGE (Ch.) [1610-1688], érudit, 603.
 DUCHATEL [1803-1807], écrit dans le *Journal le Globe* [1824], 622.
 DUCLOS [1668-1704], poète dramatique, 439.
 DUCIS [1733-1816], poète dramatique, 553, son *Abufar*, 555.
 DUCLOS [1704-1772] *Considérations*, 498.
 DUFRESNY [1684-1721], auteur dramatique, 439.
 DUMAS (Alexandre père [1803-1870], auteur dramatique et romancier, 500, 678, 681.
 DUMAS (Alexandre fils) [1824-...], auteur dramatique, 682.
 DUMÉNIL (Edouard) [1801-1871], littérateur, 601, 693.
 DUMESNIL [1770-1810], poète de l'école descriptive, 550.
 DUMONT D'URVILLE [1790-1842], voyageur, 671.
 DUMOLIN [1530-1596], avocat de Paris, 273.
 DUPANLOUP (Félix) [1802-1878] écrivain ecclésiastique, 600.
 DU PERRON (le cardinal) [1535-1618], auteur, 324.
 DUPRE (le G. J.) [1783-1805], jurisconsulte et orateur, 604.
 DUPLESSIS (G.) [1834-...], bibliographe, 688.
 DU PRESSIS MORNAY [1549-1625] rédige les *Grandes Fêtes de Henri IV*, 115.
 DUPONT (Pierre) [1821-1879], chansonnier, 679.
 DUQUESNEL (Am.), littérateur, 685.

D'URFÉ (Honoré) [1567-1623], romancier, l'*Astrée*, 431.
 DURUY (Victor) [1811-....], historien, 673.
 DURYER [1609-1659], poète dramatique, 375.
 DUTENS (L.) [1730-1812], bibliographe, 699.

DU TILLET, voy. Titon du Tillet.
 DUVAL (Alex.) [1767-1842], poète, auteur dramatique, 556, 642.
 DU VERDIER (Ant.) [1544-1600], bibliographe, 687.
 DUVERGIER DE HAURANNE (Prosper) [1798-1881] écrit dans le journal le *Globe*, 622, 669.

E

ÉCOLES fondées sous Charlemagne, 45 ; écoles fondées en Normandie par Guillaume le Conquérant, 162.
 ÉCOLIERS de l'Université de Paris au XIII^e siècle, leur caractère, 166 ; leur portrait par le poète Jean d'Antville, 167.
 EDWARDS (W. F.). Recherches sur les langues celtiques, rapprochements entre la langue française et les idiomes celtiques, 5, 6.
 ÉGINHARD [7.-839], biographe de Charlemagne, 189, 689.
 ÉGLISE CHRÉTIENNE, sa supériorité et sa puissance au moyen âge, 160 ; ses fêtes, 216 ; caractère de son culte, 216.
 EICHHOFF (F. G.) [1799-1875], philologue, 690.
 ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE au XV^e et au XVI^e siècles, son caractère, 304 ; éloquence de la tribune pendant la Révolution française de 1789, 544 ; sous la Restauration, 641.
 EMPIRE FRANÇAIS au XIX^e siècle, littérature de l'époque impériale, 547.
 EMPIS (A. J. S.) [1795-1868], auteur dramatique, 682.
 ENCYCLOPÉDIE (l') de Diderot, 489.
 ENFANTS (les) SANS SOUCI, représentant sous Charles VI les *Soties*, 247.

ÉPOPÉE FRANÇAISE au moyen âge, première poésie de la France, 71 ; épopée au XIX^e siècle, Luce de Lancival, Campenon, Dumesnil, Parseval de Grandmaison, 550.
 ÉRASME [1467-1536], ses ouvrages, 208 ; son *Ciceronianus*, 270.
 ERCKMAN-CHATRIAN [nés en 1822 et 1826], romanciers, 684.
 ESCALLIER (E. A.), philologue, 690.
 ESMÉNARD [1770-1811], son poème de la *Navigation*, 549.
 ESPAGNE, influence du goût espagnol sur la littérature française au XVII^e siècle, 353.
 ESPINEL (Vicente) [1544-1634], poète et romancier, imité par Lesage (*Gil Blas*), 501.
 ESQUIROS (Alph.) [1814-1876], romancier et poète, 684.
 ESSAIS de Montaigne [1580], 281-288.
 ESTIENNE (les), imprimeurs célèbres du XVI^e siècle, 267.
 ESTIENNE (Henri) [1528-1598], *The-saurus linguæ græcæ*, 271 ; *Apologie pour Hérodote*, 311.
 ÉTIENNE [1778-1845], auteur dramatique, 557, 698.
 EUSCARA ou ESCARA, langue des Ibères, 42.
 EXTRAITS DE POÉSIES des XII^e et XIII^e siècles, 692.

F

FABLIAUX DES XIII^e ET XIV^e SIÈCLES, 692.
 FABLIAUX [XV^e siècle], leur caractère et leur forme, 127.
 FABRE D'ÉGLANTINE [1755-1794] auteur dramatique, 556.
 FALLOT (Gust.), lexicographe, 693.
 FALLOUX (A. P. de) [1811-....], historien, 673.
 FARCES (les) [XV^e siècle], drames populaires, 243.
 FAUCHER (Léon) [1804-1854], économiste, 669.
 FAUCHET (Cl.) [1529-1621], historien, 693.
 FAURIEL [1772-1844], origine de l'épopée chevaleresque, 68, 93 (note), 691, 692.

FAVRE (Jules) [1809-1880], orateur politique, 669.
 FÉLETZ (de) [1771-1850], critique, 571.
 FÉLIX (le P. C. J.), [1810-....], orateur de la chaire, 666.
 FEMMES, voy. Cours d'amour, Précieuses, Rambouillet (hôtel de).
 FÉNELON [1656-1715] comparé à Bossuet, 454 ; *Télémaque* [1699], 457 ; autres œuvres, 459.
 FÉODALE (Société), sa formation, 59.
 FÉTIS (F. J.) [1784-1871], écrivain musicographe, 671.
 FEUGÈRE (Léon) [1810-1858], érudit, 647, 695.

- FEUILLET** (Octave) [1812-....], romancier et auteur dramatique, 684.
FÉVAL (Paul) [1817-....], romancier, 684.
FRYDEAU (Ernest) [1821-1874], romancier, 684.
FICHET, recteur de la Sorbonne, introduit l'imprimerie à Paris [1469], 267.
FICHTE [1762-1814], philosophe allemand, 626.
FIÉVÉE [1761-1839], romancier, 550.
FIGARO, type créé par Beaumarchais, 544.
FIGUIER (Louis) [1819-....], écrivain scientifique, 666.
FLAGY (Jehan de) [XII^e siècle], un des auteurs du Poème des *Loherains*, 87.
FLAUBERT (Gustave) [1821-1880], romancier, 684.
FLÉCHIER [1632-1710], orateur de la chaire, 446.
FLEURANGE [1490-1537], fils de Robert de La Mark, ses *Mémoires*, 322.
FLORIAN [1755-1794], poète et romancier, 509.
FLOURENS (J. P.) [1794-1867], physiologiste, 667.
FONTANES [1751-1821], poète et critique de l'École impériale, 571.
FONTENELLE [1657-1757], ses œuvres, 473.
FORTUNAT [VI^e siècle], poète latin de la Gaule, 4.
FOUQUET (Nic.) [1615-1680], défendu par La Fontaine, 433.
FOURNEL (Victor) [1829-....], littérateur, 696.
FOUS, leur fête au moyen âge, 219.
FOY (le général) [1775-1825], orateur parlementaire, 620.
FRANÇAISE (nation), son caractère (Heeren), 2.
FRANCIQUE (dialecte), fragment d'épopée en cette langue (Jacob Grimm), 23.
FRANCK (Ad.) [1809-....], philosophe, 667.
FRANÇOIS I^{er} [1494-1547], appelle en France des artistes italiens, 263; crée l'imprimerie royale, 267.
FRANÇOIS DE SALES (Saint) [1567-1622], ses œuvres, 395.
FRERET [1688-1749], historien, 498.
FROISSART [1337-1410], ses poésies, 155; sa *Chronique*, 203; jugé par Montaigne, 206, 634.
FROMENTIN (Charles), philologue, 692.
FROMONT, héros du poème des *Loherains*, 84.

G

- GABORIAU** (Emile) [1835-1873], romancier, 684.
GALLS, premier peuple de la Gaule, 4.
GALLOIS (Léonard) [1789-1851], publiciste, 694.
GARAT [1749-1833], moraliste, 571.
GARGANTUA et **PANTAGRUEL**, œuvre de Rabelais, 290.
GARIN, héros du poème des *Loherains*, 84.
GARNIER [1545-1601], poète dram., 344.
GARNIER-PAGÈS aîné [1801-1841], économiste, 689.
GAUL' LAINE, sa littérature, ses écrivains, 17; conquête de la Gaule par les Germains, 49.
GAULOIS, leur caractère, 2; restes de leur poésie, 7.
GAULOISE (race), sa division en deux familles (Am Thierry), 3.
GAUTHIER (L.), littérateur, 691.
GAUTHIER (Théophile) [1809-1872], poète et romancier, 618, 684.
GAY (Delphine de Girardin) [1805-1855], poète lyrique, 596.
GAY (Mme Sophie) [1776-1852], poète et romancière, 596.
GEFFROY GAIMAR [vers 1150], trouvère, 120.
GÉNIN (F.) [1803-1856], éditeur de la *Chanson de Roland*, 70 (note), 675, 693, 696.
GENLIS (Mme de) [1746-1830], ses romans, 558, 694, 696.
GENOUDE (de) [1792-1819], historien, 667.
GEOFFROY RUDEL [vers 1160], poète provençal, 145.
GEOFFROY (L. J.) [1713-1814], critique dramatique, 698.
GERMAINS, leur langue, 20; leur poésie, 23; leurs mœurs, leur influence sur la civilisation moderne, 25.
GERSON [1363-1429], condamne le Roman de la Rose, 126.
GÉRIZ (Eugène) [1799-1865], professeur et historien de la littérature française, son amitié pour l'auteur, XIV; son *Cours d'éloquence française* à la Sorbonne [1836-1837], 551; ses *Essais d'histoire littéraire*, 292, 371, 455, son appréciation du style de Racine, 414, 675, 695, 696.
GISSNER (Salom.) [1730-1788], ses idylles, 509.
GESTE (*Chansons de*), leur formation (XI^e siècle), 64, 70; leur caractère religieux, 74; leur caractère féodal, 78; titres des principales chansons où ce caractère se retrouve, 79 (note).
GIDEL (Charles) [1827-....], érudit, 695.
GILBERT [1751-1780], poète satirique, 539.

- GINCUNÉ** [1748-1815], rédacteur de la *Séance philosophique*, 571.
GERARDIN (Emile de) [1806-1881], publiciste, 689.
GERAULT DE SAINT-FARCEAU (Em.) [1791-1878], littérateur, 697.
GERAULT-DUVIVIER (Ch. P.) [1763-1832], grammairien, 694.
GLATIGNY (Alb.) [1826-1873], poète, 679.
GLEZ (G.) [1761-1830], philologue, 690.
GLOBE (le), journal sous la Restauration [1822], dirigé par M. P. F. Dubois, 631; ses principaux rédacteurs, 622, 769.
GOBBAU [1695-1672], évêque de Grasse, littérateur et poète, 370.
GOEYFROY (Fréd.) [1826-....], littérateur, 695.
GOETHE [1749-1832], son influence en Allemagne, 583; *Faust*, 586; son école, 588; comment il juge le journal le *Globe*, 624; son appréciation de M. Villomais, 626.
GOECOURT (Edm.) [1822-....], (Jules) [1800-1870], romancier, 673.
GOSSORA [1561-1627], imité par Théophile Vinet (*Pyrame et Thisbé*), 373.
GOTTSCHE [1700-1766], poète et critique allemand, chef de l'école française en Allemagne, 581.
GOUET (Cl. P.) [1697-1767], bibliographe, 687.
GOUMONT [....-1528], imprimeur de Paris, 267.
GOURNAY (Mlle de) [1566-1645], éditeur de Montaigne 286. (note).
GOZLAN (Léon) [1803-1866], romancier, 685.
GRAAL (le Saint), vase de la Sainte-Cène, sa légende [XII^e siècle], 105.
GRAMMAIRE DE PORT-ROYAL [1660], 694.
GRAMMONT (Philib. de) [1621-1707], habitué de l'hôtel de Rambouillet, 354.
GRATRY (l'abbé Alph.) [1805-1872], prédicateur et écrivain ecclésiastique, 687.
GRÉARD (Oct.) [1828-....], philologue, 676.
GRÈCE, son influence sur la Gaule, 14.
- GRISON** dans
GRISON 689.
GRESSE drama
GRÉVILL
GRIGNAN
 Mme
GRIN (littéra
GRINSON 698.
GRUCH traité 272.
GUBIN [1
 frenon
GUINÉE (de Vol
 Juifs, 4
GUESARI
GUEVARA, imité p 501.
GUILLAUM enseign
 Genevié
GUILLAUM des aut
GUILLAUM *Bestiary*
GUILLAUM multipli
GUIRAUD romancie
GUIRLANDI [1^{er} janv
 le callig
GUIZOT [17
 l'école pl
 662 (note
GUTENBERG
 FER, inve
 266.
GUY DE TO
GUY PATIN,
GWENSCHLA populaire

H

- HALLAM** (Henry) [1777-1859], historien, 691.
HALLER [1708-1777], poète allemand, lutte contre l'influence de la littérature française, 581.
HARDY [1560-1631], poète dramatique, 373.
HARLAY (le président de) [1536-1616], 273.
HARRIS (Jacq.) [1709-1780], historien, 691.
- HATIN** (Eugè 699.
HAUSSONVIL torien, 67
HEEREN [1
 de la natic
HEGEL [1770
 627.
HÉLOÏSE [1
 poésies d'

- HELVÉTUS** [1715-1777], son livre de *l'Esprit*, 493.
- HENRI III** [1551-1569], son portrait par Jean Goussier, 308.
- HENRI IV** [1553-1610], sa correspondance, 315, apprend l'espagnol d'Ant. Perez, 355.
- HEPTAMERON** voy. Marguerite de Navarre.
- HERDE**, [1744-1803], ses *Judes sur la philosophie de l'histoire*, 588.
- HERICAU**, (C. d.), érudit, 608.
- HESMAYNE** Georges [vers 1480], professeur de grec à l'université de Paris, 266.
- HESNACIT** (J.), [1610-1682], poète, 468.
- HETZEL** Pierre-Joseph [1814-...], moraliste et littérateur, 636.
- HIERACEL**, [1803-...], érudit, 604.
- HISTOIRE**, des ducs de Normandie, poème du trouvère Benoit de Sables-More XI^e s. scilicet, 113.
- HISTOIRE LITTÉRAIRE** de la France, des Benoitins, 895.
- HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES** [1779], 698.
- HISTORIQUES** (écoles), sous la Restauration, 628, école historique, école philologique, 614.
- HOFFMANN** (F. Ben.) [1760-1828], critique, 571, 542.
- HOFFMANN** (E. T. G.) [1776-1822], ses *Contes fantastiques*, 588.
- HOMÈRE**, regardé au moyen âge comme un imposteur, 112.
- HOTTEN** (F.) [1524-1590] jurisconsulte, sa *Gaule française*, 311.
- HOLSSAYE** (Arsène [1825-...]), poète et romancier, 676-696.
- HOUSSEYER** fils (Henry [1848-...]), littérateur, 676.
- HOVELLAQUE** (Abel), [1843-...], linguiste et orientaliste, 676.
- HUGER** (P. Dan) [1630-1721], évêque d'Avranches, philosophe et erudit, 359, son ouvrage : *Origine des Romans*, 699.
- HUGO** (Victor [1802-...]) ses *Odes et Ballades* 1822-1824, *Han d'Islande* [1823], *Burg-Jorge* 1826, *le Dernier jour d'un condamné* [1827] 599 (note); la préface de *Cromwell* 1827, manifeste de l'école romantique, 643, les *Orientales* 1829 et les *Fenilles d'automne*, leur caractère, 646, *Marion Delorme* et *Hernani* 1829, leur analyse, 653; ses autres ouvrages, 650, 679.
- HUGUES DE ROTELANDE**, trouvère du XII^e siècle, 111 (note) son roman de *Protesilaus*, 115 (note).
- HURAIET** Michel, sieur du Fay, pamphlétaire au XVI^e siècle, son *Anti-Espagnol*, 316.

I

- IBÈRES**, peuple de la Gaule, 11, leur langue et leur poésie, 12.
- IDIOMES MODERNES**, leur formation, 54.
- ILIADÉ** (l') est inconnue aux trouvères, 112.
- IMBERT** (Barth.) [1747-1790], l. t. 602.
- IMITATION DE JÉSUS-CHRIST**, *Intermette consolation*, [fin du XIV^e siècle], son caractère, son auteur, 183, 185.
- IMP** (l'impe) son invention, son influence sur la renaissance au XVI^e siècle, 265; l'imprimerie royale créée par François I^{er}, 267.
- INSTITUTES** de Justinien, traduites en vers français au XII^e siècle, 120.
- INSTITUTION DE LA RELIGION CHRÉTIENNE** [1535], œuvre de Calvin, 296.
- INVASION ROMAINE**, substitue le latin aux idiomes celtiques, 1.
- ITALIE**, son influence sur la littérature française au XVI^e siècle, 263.
- IVAIN**, poème de la Table-Ronde, 95, 105.
- IVRY** (la défaite d') [1590], comment le moine Christin l'annonce en chaire aux Parisiens, 307.

J

- JACOBI** [1744-1819], philosophe allemand, 627.
- JACQUEMONT** (Victor) [1801-1832], naturaliste et voyageur, 671.
- JACQUES**, poète, 679.
- JAMIN** (Amadié) [1538-1585], poète de la Picaide, 342.
- JANIN** (Jules) [1804-1874], journaliste et critique dramatique, 685, 698.
- JANNET** (Pierre) [1820-1870], éditeur et littérateur, 698.
- JANSENIUS** [1583-1638], doctrine du Janseisme, 394-399.
- JARRY DE MANCY** (Adrien [1700-1802]), historien, 695.
- JEAN D'ANTVILLE** ou DE HANVIL [XII^e siècle], poète latin, portrait de l'écolier de l'université de Paris, 187.

- LAINÉZ** [1650-1710], poète, 468.
LAIS de Marie de France [1260], 103.
LAJANTE de), écrivain d'art, 686.
LAKISTE [poètes anglais du XIX^e siècle].
 Wordsworth [1770-1850], Coleridge
 [1770-1834], Southey [1774-1843], Wi-
 son [1766-1813], 591.
LALLY TOLLENDAL [1754-1830], publiciste,
 545.
LANART [1790-1830], ses *Méditations*
 [1820, 600], ses *Harmonies* [1830], 604,
 ses *Jeux*, 604 (note), *Jocelyn* [1836]
 la Chute d'un ange [1838], 606 *His-*
 toire des Girondins [1841], 673, *Sou-*
 venirs d'impressions, pendant un
 voyage en Orient [1845], 679.
LAMBERT [Gottfr.] [1484], leonore, 117.
LAMBIN [1516-1572], professeur célèbre
 qui se son nom ajoute à la langue
 française, 208.
LAMBERT [1782-1854], son *Essai sur*
 l'indifférence [1817], 614, analyse de
 l'Essai, 615, ses autres œuvres, 606.
LAMOT [1572-1634], prend parti contre
 les Anciens, 406.
LAMOTTE [Honoré de] [1672-1734],
 poète, auteur dramatique, 504.
LANCELOT [1615-1665], écrivain de Port-
 Royal, 394.
LANCELOT DU LAC [XVI^e siècle], poème
 de la Table-Ronde, 104.
LANCIVAL [Lanc.] [1700-1810], poète
 de l'école romantique, 550.
LANFRANC [1005-1089], théologien, abbé
 de Norwiche, 163.
LANFRANC [1828-1877], historien et
 publiciste, 673.
LANGLOIS (Lest. Hyac.) [1777-1837], écri-
 vain d'art, 691.
LANGUE D'OIL, **LANGUE D'OUR**, dialectes
 du nord de la France [X^e siècle], 53, voy. Provençal (idiane).
LANDI [François de] [1531-1591], au-
 teur de *nautes*, 323.
LANDU [1701-1761], auteur dramatique,
 564.
LA PERLUSE (Jean de) [1530-1556], poète
 et auteur dramatique, 341.
LATRADE (Victor de) [1812-...], poète,
 679.
LARCHEY (Léodan) [1831-...], his-
 torien, 693.
LA ROCHETTE [1618-1690], mora-
 liste et historien, 408, 409.
LAROUSSE [P.] [1817-1875], grammairien
 et lexographe, 694.
LAROUSSE [P. de] [1550-1612], poète
 dramatique, 345.
LA SABBATÈRE (Marie de) [1639-1693], dame
 de lettres, XVIII^e siècle, 408.
LA TAILLE (Jean de) [1540-1573], poète
 dramatique, 245.
LATIN, son expulsion au VI^e siècle, 54.
LAURENT-PIGNAT (Léon) [1833-...],
 poète, 689.
LA VALIÈRE (I. G. duc de) [1708-1780],
 Bibliothèque du théâtre français, 698.
LA VILLEMARQUE Théodore de [1815-
 ...], a noté les chants populaires
 de la Bretagne [1842], 4 (note), 693,
 697, 699.
LEAR [1701-1778], son *Histoire du*
 Bas Empire, 487.
LEBON Constant [1780-1800], érudit, 673,
 699.
LEBON J. [1687-1780], historien, 690.
LEBON (E.) [1729-1807], poète lyrique, 557.
LEBON (Pierre) [1785-1873], poète dra-
 matique, sa *Marie Stuart* [1844], 682.
LECLERC (Victor) [1789-1865], érudit,
 676, 695.
LECONTE DE LISLE (Ch.) [1817-...],
 poète, 680.
LEDRU-ROLLIN (A.) [1807-1876], ora-
 teur politique, 669.
LEFRANC de POMPIGNAN [1709-1784], ses
 poèmes, 503.
LEGENDES du christianisme, leur carac-
 tère et leur sujet [V^e siècle], 29.
LEGISLATION galloise, ses traces dans le
 droit coutumier, 7.
LE GONIDEC (J. F. M. A.) [1775-1838],
 philologue, 604.
LEBOUVÉ (Gaston) [1807-...], auteur
 dramatique, 682.
LE GRAND LAUSSEY (P. J. B.) [1737-
 1800], archéologue, 691, 692.
LE HERMITE (Ed.) philologue, 690.
LEKAIN [1728-1778], auteur tragique, ra-
 fais les rôles des pièces de Shakes-
 peare imitées par Ducis, 554.
LELONG (Jacq.) [1653-1721], bibliogra-
 phe, 689.
LEMOINE [1771-1843], poète, auteur
 dramatique, 557, 642, 682, 697.
LEMOINE [1723-1793], poète et auteur
 dramatique, 505.
LEMOINE [1602-1672], jésuite, auteur d'un
 poème sur *Saint Louis*, 371.
LENGLOS (Nicolas) [1616-1706], 408.
LENGLOS (F. B. S.) [1674-1755],
 historien, 689, 690.
LENIET (Charles) [1826-...], littéra-
 ture, 691.
LENGROS (Charles) [1802-1859], arché-
 ologue, 674.
LE NITR [1613-1700], dessinateur des
 jardins de Versailles, 402.
LE PIGNAT (N. T.) [1750-1818], biblio-
 graphe, 698.
LEMINIER (J. L. E.) [1803-1857] litté-
 raire, 691.
LEMOINE (Pierre) [1790-1871] écrit dans
 le journal *le Globe*, 322.
LEMOINE DE LINGY (A. J. V.) [1806-
 1830], bibliographe, 699.

- MARON** (Eugène) [1818-1868], littérateur et historien, 673, 696.
- MAROT** (Clément) [1495-1544] fut l'un des *Enfants sans souci*, 248; ses œuvres, 328.
- MARTAINVILLE** (Alph. L. D.) [1776-1830], auteur dramatique, 698.
- MARTIGNAC** [1776-1832], orateur parlementaire, 620, 669.
- MARTIN** (saint) [316-397] fonda un monastère, 35.
- MARTIN** (L. Aimé) [1786-1846], littérateur, 549, 688.
- MARTIN** (Louis Henri) [1810-....], historien, 673, 690.
- MARTYRS** chrétiens, poésie de leur histoire, 276.
- MARY-LAFON** (J. B.) [1812-....], littérateur, 691.
- MASCARON** [1634-1703], orateur de la chaire, 446.
- MASSIEU** (Guill.) [1665-1722], archéologue, 691.
- MASSILLON** [1663-1742], prédicateur, 462; son *Petit Carême* [1718], 463.
- MAURY** [1746-1817], orateur et panégyriste, 545.
- MAYENNE** [1554-1611], chef de la Ligue, 305.
- MÉDÉE**, roman du trouvère Raoul Lefebvre, 115.
- MÉLANCHTHON** [1497-1560], élève de Reuchlin à Paris, 266.
- MÉMOIRES** (les), seule production historique du XVI^e siècle, 321.
- MÉNAGE** (Mat.) [1613-1692], érudit, 694.
- MÉNIPPÉE** (*Satire*) [1594], J. Gillot, P. Leroy, P. Pithou, N. Rapin, F. Chrestien, Passerat, G. Durand, 314; analyse, 315.
- MÉNIPPOS** [314 av. J.-C.], philosophe cynique grec (*Satire Ménippée*), 314.
- MENOT** (Michel) [1450-1518], prédicateur, 250.
- MÉON** [1748-1826], éditeur du *Roman du Renard*, 131 (note), 692.
- MERCŒUR** (Elisa) [1809-1835], poète, 680.
- MERCURE DE FRANCE**, ses rédacteurs au commencement du XIX^e siècle, 571.
- MÉRIMÉE** (Prosper) [1803-1870], romancier, 685.
- MERLET** (Gustave) [1829-....] littérateur, 696.
- MERLIN**, poème de la Table-Ronde, 105.
- MEYGRET** (L.) [1510-....] grammairien, 693.
- MÉZIÈRES** (Alf.) [1826-....], littér., 676.
- MICHAUD** [1767-1837], poète de l'école descriptive, 559, 673, 689.
- MICHEL** (Francisque) [1809-....], érudit, 692, 698.
- MICHELET** [1798-1874], son système historique, ses ouvrages, 638, 673, 690.
- MICHIELS** (Alfred) [1813-....], littérateur et critique d'art, 671, 696.
- MIGNET** [1796-....], son *Histoire de la Révolution*, 633; *Notices et mémoires* [1814], Antonio Perez [1845], Marie Stuart, Charles-Quint, son abdication, etc. [1875], 674, 691.
- MILLEVOYE** [1781-1816], poète élégiaque, 539.
- MILTON** [1608-1674] avait lu les romans de chevalerie, 107.
- MINNESINGER** (les), troubadours allemands du XIII^e siècle, 581.
- MIRABEAU** [1719-1791], orateur politique, 545.
- MOKE** (H. G. P.) [1803-1862], historien et littérateur, 695.
- MOLAND** (L. E. D.) [1824-....], littérateur et érudit, 690.
- MOLE** (Ed.) [1558-1614]; (Mathieu) [1581-1656], magistrats, 302.
- MOLIÈRE** [1622-1673], ses œuvres, 417; *l'Etourdi* [1653], *le Dépit amoureux* [1651], 418; les *Précieuses ridicules* [1659], 418; *Tartufe* [1667], 424; *l'Avare* [1668]; *le Misanthrope* [1666], 424; *le Malade imaginaire* [1673], 425, 686, 694.
- MONASTÈRES** chrétiens, leur influence, 35.
- MONMERQUÉ** (L. J. N.) [1780-1860], littérateur, 689, 698.
- MONSELET** (Charles) [1825-...], poète et romancier, 676.
- MONSTRELET** [1390-1453], historien, 634.
- MONTAIGLON** (Anatole de) [1824-....] paléographe et bibliographe, 692, 697, 698.
- MONTAIGNE** [1533-1592], ses *Essais*, 281.
- MONTALEMBERT** (Charles de) [1810-1870] publiciste et orateur parlementaire, 667.
- MONTAUSIER** [1618-1690], voy. Guirlande de Julie.
- MONTEIL** (Arm. Alexis) [1769-1850], archéologue et historien, 674, 691.
- MONTESPAN** (Mme de) [1611-1707], 408.
- MONTESQUIEU** [1689-1755], 520, ses *Lettres persanes* [1721], 520; *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* [1734], 522; *Esprit des lois* [1748], 523-527, 688.
- MONTJOIE** [1756-1816], romancier, 550.
- MONTLUC** (Blaise de) [1502-1577], ses *Commentaires*, 322.
- MONTOLIEU** (Mme de) [1751-1832], romans, 550.
- MONTPENSIER** (Mme de) [1552-1596], héroïne de la Ligue, 305.
- MONTPENSIER** (Mlle de) [1627-1693], héroïne de la Fronde, ses *Mémoires*, 406.
- MORALITÉS**, pièces allégoriques (XIV^e siècle), 240; analyse d'une de ces pièces, 242.

MOREAU (Hégésippe) [1810-1838], poète, 680.
 MORÉRI (L.) [1643-1680], érudit, 688.
 MOTS FRANÇAIS empruntés aux idiomes germaniques, 21.
 MOUTEVILLE (Mme de) [1621-1680] a écrit des *Mémoires*, 406.
 MOYEN AGE, voy. Age.
 MULLER (Max) [1823-....], linguiste, 693.
 MURAILLES RÉVOLUTIONNAIRES [1848],
 MURAILLES POLITIQUES [1870-1871], 700.

MURET (Antoine) [1526-1585], érudit et poète, 334.
 MURGER (Henri) [1822-1861], romancier et auteur dramatique, 685.
 MUSÆUS [1735-1788], ses *Légendes*, 588.
 MUSE (la) FRANÇAISE [1827], réunion de littérateurs et recueil périodique, 595, 598, 641.
 MUSSET (Alfred de) [1810-1857], poète lyrique, 651, 678.
 MYSTÈRES, leur origine [1402-1548], 214; principaux auteurs des mystères, 226.

N

NAUDET (Jos.) [1786-1878], histor., 674.
 NETTEMENT (Alfred) [1805-1869], littérateur, 674, 696, 700.
 NEVERS (le duc de) [1540-1595], son *Traité de la prise d'armes*, 316.
 NEWTON (Isaac) [1648-1727], Voltaire le fait connaître en France, 473.
 NICERON (J.-P.) [1685-1738], érudit, 688.
 NICOLAS (Auguste) [1807-....], écrivain catholique, 667.
 NICOLÉ [1625-1695], écrivain de Port-Royal, 394.
 NIEBUHR [1776-1831], hist. allem., 588.
 NISARD (Désiré), *Etudes sur les poètes latins de la décadence* [1834], *Hist. de la littérature française* [1845], 676.
 NISARD (Charles) [1808-....], littérateur 676, 696.

NODIER [1783-1844], ses œuvres et son style, 611 (note), 685, 694, 699.
 NOMINAUX et RÉALISTES [XII^e siècle], 174.
 NORMANDIE (la), foyer de la science latine au XI^e siècle, 162.
 NOTRE-DAME DE PARIS, son parvis est un lieu d'enseignement au moyen âge, 164.
 NOULET (le docteur J. B.), philologue, 690.
 NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE BLEUE (Leroux de Lincy), 699.
 NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS [1798-1805], 699.
 NOUVELLES FRANÇOISES EN PROSE du XIII^e siècle (Jannet), 699.
 NOUVELLES NOUVELLES (*les Cent*) [1490], attribuées à Louis XI et au duc de BOURGOGNE, 331.
 NOVELLIERI français au XVI^e siècle, 331.

O

OFFICE (l') divin au moyen âge, contient les germes du drame, 214.
 OLIVET (J. T. D') [1682-1768], grammairien et historien, 688.
 OPPOSITION (l') libérale sous la Restauration [1814-1830], 598.

ORDRES (les) religieux auxiliaires des universités au XIII^e siècle, 169.
 OSSIAN, barde écossais du III^e siècle, Macpherson [1762], 581.
 OWEN, voy. Ivain.

P

PAGANISME, souvenir du théâtre païen au XV^e siècle, 217.
 PAILLERON (Ed.) [1834-....], aut. dram., 682.
 PALAPRAT [1650-1721], poète dramatique, son *Avocat Patelin*, 439.
 PALISSOT [1730-1814], critique et auteur dramatique, 504.
 PALMA CAYET [1525-1610], chroniqueur, 342.
 PAMPHLET (le), son origine et son caractère [XVI^e siècle], 310. — Pamphlets calvinistes, 310-314. — Pamphlets politiques, 314.
 PANARD [1694-1765], chansonnier; 608.
 PARFAICT (les frères) (F.) [1698-1753]. (Cl.) [1701-1777], littérateurs, 698.

PARIS, ses écoles au XII^e siècle, 164.
 PARIS (Gaston) [1839-....], philologue, 676.
 PARIS (Paulin) [1800-1881], érudit; *Le romancero français* (langue d'oïl), 148 (note); 693.
 PARSEVAL DE GRANDMAISON [1759-1834], son poème de *Philippe-Auguste*, 550.
 PARODI (A.), [1840-....], aut. dram., 682.
 PASCAL [1628-1662], son enfance, 393; se retire à Port-Royal [1654], 394; *les Provinciales* [1656], 397-398.
 PASQUIER (Et.) [1529-1615], historien, 273, 690.
 PASSERAT (J.) [1534-1602], poète, prend part à la *Satire Ménippée*, 317.

- PASSION** (Mystère de la) [xv^e siècle], analyse, 230-240.
- PASSY** (Frédéric) [1822-....], économiste, 609.
- PATELIN** (l'Avocat) [1490], analyse de cette *Farce*, 243-247; imitée par Brucoys et Palaprat, 439, 638.
- PATIN** [1793-1876], écrit dans le journal *le Globe* [1824], 622, 677.
- PATIN** (Guy) [1601-1671], ses *Lettres* et ses anecdotes, 406.
- PEIGNOR** (Gabriel) [1768-1849], bibliographe, 691.
- PELLETAN** (Eugène) [1813-....], littérateur et publiciste, 670.
- PELLISSON** [1625-1693], orateur et historien, 433 (note), 688.
- PERCEVAL**, roman de Chrétien de Troyes, 105; reproduit en allemand par Wolfram d'Eschenbach, 581.
- PEREZ** (Antonio) [....-1611] enseigne l'espagnol à Henri IV [1591], 355.
- PERIER** (Casimir) [1777-1832], orateur parlementaire, 620, 670.
- PERRAULT** (Claude) [1613-1688], architecte (le Louvre), 341. — (Charles) [1628-1703], prend parti pour les modernes, 406.
- PETITE BIBLIOTHÈQUE DES THÉÂTRES** (Le Prince), 698.
- PETITOT** (Cl. Bern.) [1772-1825], littérateur, 689, 698.
- PETITS POÈTES FRANÇAIS** (Poitevin), 307.
- PÉTRARQUE** [1304-1374], son influence sur les chants des troubadours, 259.
- PHILIPPE DE THAN**, écrivain du XII^e siècle, son *Bestiarius*, 120.
- PICARD** [1760-1828], auteur dramatique, 556.
- PICHAT**, voy. Laurent-Pichat.
- PICOT** (Emile) [1844-....], philologue et bibliographe, 688.
- PICTET** (Adolphe) [1799-1875], linguiste, 694.
- PIERQUIN DE GEMBLOUX** (Cl. Ch.) [1798-1863], philologue et bibliographe, 690.
- PIERRE D'ABERNON** [XIII^e siècle], sa traduction en vers des *Secreta secretorum*, attribué à Aristote, 120.
- PIGAULT-LEBRUN** [1753-1835], romancier et auteur dramatique, 550.
- PIGOREAU** (Alex. Nic.) [1765-1851], bibliographe, 690.
- PIRON** [1689-1778], sa *Métromanie*, 504.
- PITHOU** (P.) [1539-1586] — (Franç.) [1543-1621], jurisconsultes, 302, 317.
- PLANCHE** (Gustave) [1808-1857], littérateur et critique, 677.
- PLATON** [421-347], peu connu au XII^e siècle 174.
- PLAUTE** [224-184], imité par Molière dans *l'Avare* et *l'Amphitryon*, 419.
- PLÉIADE**, au XVI^e siècle (Du Bellay, Ant. de Baïf, Jamyn, Belleau, Jodelle, Pothus de Thiard, 342.
- POÉSIE**, sa renaissance au XI^e siècle, 61; poésie des trouvères, son caractère, 146; poésie au XIV^e siècle, causes de son infériorité, 159; poésie au XVI^e siècle, réforme littéraire, 328; réforme de Malherbe, 351; poésie descriptive au XVIII^e siècle, 505; renaissance de la poésie au XIX^e siècle, 594.
- POÉSIES** populaires recueillies par Charlemagne, 41.
- POINSINET DE SIVRY** [1733-1804], auteur dramatique, 552.
- POITEVIN** (Prosper) [1810-....], grammairien et littérateur, 604, 697.
- POLITIQUES** (les) au temps de la Ligue, 304.
- PONGERVILLE** (A. S. de) [1792-1870], littérateur, 690.
- PONSARD** (F.) [1814-1867], poète dramatique, 682.
- PONT DE VEYLE** (A. de) [1697-1774], littérateur, 698.
- PONTHUS DE THIARD** [1521-1605], poète de la Pléiade, 242.
- PORT-ROYAL**, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux [1204], dirigé au XVII^e siècle par la famille Arnaud, 394; asile du Jansénisme, 395, 692.
- POSIDONIUS** visita la Gaule un siècle avant Jésus-Christ, 8.
- POTHIER** [1699-1772], jurisconsulte, 273.
- POTHIN**, premier évêque de la Gaule au II^e siècle, 28.
- POUJOLAT** (J. J. F.) [1800-1880], historien et écrivain catholique, 674, 689.
- PRÉCIEUSES**, nom donné aux dames qui se proposèrent au XVII^e siècle d'épurer la langue, 360; critiquées par Molière, 418.
- PRÉDicateurs** de la Ligue, leur violence, 304.
- PRÉDICTIONS** de l'Église latine, leur influence, 32.
- PRÉVOST** (l'abbé) [1697-1763], son roman de *Manon Lescaut*, 502, 539.
- PRÉVOST-PARADOL** (L. A.) [1829-1870], littérateur et écrivain politique, 670.
- PRONONCIATION FRANÇAISE**, rapports de la langue française et du breton, 6.
- PROTESILAUS**, poème de Hugues de Rotelande, 115 (note).
- PROTESTANTISME** (le) en France, son caractère, 296.
- PROVENÇAL** (idiome), langue d'oïl, sa formation, 54; circonstances qui favorisèrent le développement de la poésie provençale, 132; causes de sa décadence, 145; son imitation par les trouvères, 150.
- PRUDHOMME**, voy. Sully-Prudhomme.
- PULCI** [1432-1487] puise dans les poèmes de la Table-Ronde, 107.

Q

QUADRIVIUM (Arithmétique, Musique, Géométrie, Astronomie), second degré de l'enseignement au moyen âge, 171.
QUÉRARD (J. M.) [1797-1865], bibliographe, 687.
QUESNES DE BÉTHUNE (le comte) [11...-1224], trouvère, 73, 149.

QUINAULT [1637-1688], ses tragédies et ses opéras, 439.

QUINET (Edg.) [1803-1875], sur les époques chevaleresques du XII^e siècle, 64 (note), 79, 667, 691.

R

RABELAIS [1483-1553], sa vie et son livre, 289-293.

RACAN [1589]-1670], poète pastoral, 372.

RACINE (Jean) [1639-1699], son théâtre, 410; *Andromaque* [1667], *Iphigénie* [1674], *Phèdre* [1677], 416; *Britannicus* [1669], *Bérénice* [1670]; *Mithridate* [1673], *Esther* [1689], *Athalie* [1690], 416.

RACINE (Louis) [1692-1763], ses poésies, 503.

RAIMOND DU BOUSQUET, Histoire d'Ulysse sous des noms déguisés [XI^e siècle], 109.

RAMBOUILLET (l'hôtel de), lieu de réunion littéraire au XVII^e siècle, 357.

RAMUS (PIERRE LA RAMÉE) [1510-1572], philosophe, attaque Aristote, 279.

RAOUL LEFEBVRE [XII^e siècle], trouvère, son poème de *Médée*, 115.

RAPIN (Nic.) [1540-1608], poète, prend part à la *Satire Ménippée*, 317.

RATISBONNE (L. G. F.) [1827-....], poète, 680.

RAULIN (Jean) [1443-1514], prédicateur, 250.

RAYNAL [1713-1796], son *Histoire des Établissements français dans les deux Indes*, 495.

RAYNAUD (J.), littérateur, 692.

RAYNOUARD [1761-1838], poète dramatique, ses *Templiers*, 552, 692.

RÉALISTES et **NOMINAUX** [XII^e siècle], 174.

REBOUL (Jean) [1796-1864], poète, 650.

RECLUS (Elisée) [1830-....], géographe, 671.

RECUEIL DE FARCES, soties et moralités, 608.

RECUEIL DE POÉSIES FRANÇAISES des XV^e et XVI^e siècles, 697.

RECUEIL DES HARANGUES de l'Académie française [1640-1782], 688.

RECUEIL DES PIÈCES d'éloquence de l'Académie française [1671-1761], 688.

RÉFORMATION (la) religieuse en France [1520], 296; ses adhérents, son caractère, ses obstacles, 298.

RÉFORME LITTÉRAIRE au XVI^e siècle, 334-347; réforme modérée dans la littérature au XVIII^e siècle, 520.

REGNARD [1655-1709], ses comédies, 439, 688.

REGNIER [1573-1613], caractères de sa poésie, 348.

REGNIER DE LA PLANCHE [XVI^e siècle], son *Livre des Marchands*, 316; son *Etat de la France*, 323.

REGNIER-DESMARAIS [1632-1713], grammairien, 376.

RÉMUSAT (Ch. de) [1797-1875] écrit dans le journal le *Globe*, 622; *Abélard* [1845], 667.

RENAISSANCE (première), renaissance carlovingienne, 38; renaissance au XVI^e siècle, ses difficultés, 259.

RENAN (Ernest) [1823-....], philologue, historien et critique, 668.

RENARD (Roman du) [1236], analyse de ce poème, 130.

RÉPERTOIRE DE LA LITTÉRATURE ancienne et moderne [1824-1828], 617.

RÉPERTOIRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS (Petitot), 698.

RESTAURATION (la) en France [1814-1830], son esprit littéraire, 594; éloquence, 611.

RETZ (Paul de Gondy, cardinal de) [1604-1679], historien de la Fronde, 406, 468.

REUCHLIN [1455-1522], élève, pour le grec, de Grégoire à Paris [1470], et maître de Mélancthon, 266.

RÉVOLUTION française de 1789; éloquence de la tribune, 544-546.

REYBAUD (Louis) [1799-1879], littérateur et publiciste, 670.

REYBAUD (Mme Charles) [1802-1871], romancière, 685.

REYNAUD (Jean) [1806-1863], philosophe et publiciste, 668.

RIBARY (François) [1839-1880], linguiste hongrois, 694.

RICARD (Dom.) [1741-1803]; son poème de la *Sphère*, 549.

RICHELIEU [1585-1642] fonde l'Académie

- française [1635], 362; se fait auteur dramatique, 379.
- RIVET (Dom Ant.) [1683-1749], historien, 695.
- ROBERT (A. C. M.) [1776-1840], bibliographe, 692.
- ROBERT DE MELUN, professeur à Paris au XII^e siècle, 165.
- ROBERT GROSSE-TÊTE, son poème allégorique du *Chastel d'Amor* [XIII^e siècle], 122.
- ROBESPIERRE (Max.) [1759-1794], orateur politique, 545.
- ROCHEGUDE (de), philologue, 692.
- ROLAND (*Chanson de*) [XI^e siècle], 65; analyse de ce poème, 65, 67, 76.
- ROLLIN [1661-1741], son caractère, 497; ses continuateurs, 497.
- ROMANCES, poèmes chevaleresques des trouvères (Paulin Paris), 148.
- ROMAN COMIQUE, imité de Rojas Villandrando [XVI^e siècle], 371; voy. Scarron.
- ROMANE (langue), substituée à la tudesque, 50; premiers monuments en cette langue, serments de Louis le Germanique et de Charles le Chauve, 55.
- ROMANS français en prose au XIV^e siècle, 103; romans héroïques au XVI^e siècle, 362; romanciers au XIX^e siècle (Pigault-Lebrun, Fiévée, Morel de Vindé, Montjoie, Mmes de Genlis, de La Fayette, Cottin, de Flahaut-Souza, Montolieu, de Krüdner), 550.
- ROMANS (Les) DE LA TABLE-RONDE (Paulin Paris), 693.
- ROMANTIQUE (école) dans la littérature française au XIX^e siècle, 640.
- ROMANTISME, son origine [1820], 592.
- ROME, son influence sur la Gaule, 16; invasion romaine, voy. Invasion.
- RONSARD [1524-1585], ses études, son néologisme, 337; ses vers à Charles IX, 340.
- ROQUEFORT-FLAMÉRICOURT (J. B. B. de) [1777-1834], littérateur et philologue, 689, 691, 694.
- RORICON, annaliste du X^e siècle, 189.
- ROSCÉLIN de Compiègne, philosophe nominaliste du XI^e siècle, 174.
- ROSE (LE ROMAN DE LA) [1250], son analyse et ses auteurs, 123.
- ROSSI (Pellegrino) [1787-1840], économiste et publiciste, 670.
- ROTRON [1609-1650], ses tragédies, 375.
- ROU (LE ROMAN DU), poème de Wace [1155], 96, 120.
- ROUSSEAU (Jean Baptiste) [1670-1741], ses œuvres, 502.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques) [1712-1778], sa naissance, son éducation, 506; ses premières œuvres, 508; *le Contrat social* [1762], 510; sa morale, 512; *l'Émile* [1762], 512; sa poésie, 516; les *Confessions* [1782], 518.
- ROUSSELET (Louis), voyageur, 671.
- ROUSSET (Camillo) [1821-....], hist., 674.
- ROYER-COLLARD [1763-1845], philosophe et orateur politique, 575, 620.
- ROZAN (Ch.), littérateur, 677.
- RUELLES, nom donné aux réunions des Précieuses du XVII^e siècle, 361.
- RUTEBEUF, trouvère du XIII^e siècle, 129, 226.

S

- SABATIER DE CASTRES (Ant.) [1742-1817], littérateur et critique, 696.
- SAINT-AMANT [1594-1660], auteur du poème de *Molse*, 371.
- SAINT-BARTHÉLEMY (la) [24 août 1572], 303, 310, 312.
- SAINT-CYRAN (l'abbé de) [1584-1642], directeur de Port-Royal, 394.
- SAINT-EVREMONT [1613-1703], philosophe, 465.
- SAINT-GELAIS (MELLIN de) [1491-1558], ses œuvres, 330.
- SAINT-GRAAL (le), voy. Graal.
- SAINT-LAMBERT [1717-1803], poète de l'école descriptive, 505.
- SAINT-MARC-GIRARDIN [1801-1873], littérateur et critique, 677, 695, 698.
- SAINT-MAUR (les Bénédictins de) [1627-1792], leurs travaux, 498.
- SAINT-PAVIN [1600-1670], poète, 468.
- SAINT-PIERRE (Bernardin de) [1737-1814], ses *Harmonies* [1796], ses *Études de la Nature* [1784], 536; *Paul et Virginie* [1787], 539.
- SAINT-RÉAL [1639-1692], historien, 468.
- SAINT-RENÉ TAILLANDIER, voy. Tailandier.
- SAINT-SIMON [1675-1755], ses *Mémoires*, 498.
- SAINT-SIMON (Cl. Henri de) [1760-1825], philosophe, réformateur, 668.
- SAINT-BEUVE [1804-1869] écrit dans le journal *le Globe*; son *Tableau de la Poésie française au XVI^e siècle* [1828], 622; caractère de sa poésie, 652; *Histoire de Port-Royal* [1840-1861]; *Causeries du lundi* [1851-1862], 676, 695, 697.
- SAINTINE (Xav. B.) [1798-1865], romancier et auteur dramatique, 685.
- SAND (George) [1804-1876], romancier et auteur dramatique, 685.
- SANDEAU (Jules), [1811-....], romancier et auteur dramatique, 686.

- SARDOU (Victorien) [1831-....], auteur dramatique, 682.
 SARRASIN [1603-1654], historien, érudit et poète, 371.
 SAURIN [1706-1781], poète dramatique, 504.
 SAVANTS appelés par Charlemagne, 39.
 SAVIGNY (Fr. Ch. de) [1779-1861], jurisconsulte et historien, 689.
 SAYOUS (P. A.) [1808-1870], littérateur, 677, 695, 696.
 SCALIGER (J. C.) [1484-1558]. — (J. J.) [1540-1609], érudits, 271.
 SCARRON [1610-1660], son *Enéide travestie* [1672]; son *Roman comique* [1655], 371.
 SCHELER (J. Aug. Udalric), littérateur et linguiste, 694.
 SCHILLER [1759-1805], ses œuvres; il agrandit l'art dramatique en Allemagne, 583; son influence sur la littérature française, 587.
 SCHLEGEL (Aug. Guill.) [1767-1845], — (Ch. Guill. Fréd.) [1772-1829], luttent contre l'influence de la littérature française, 588, 695.
 SCHMIDT (J.), philologue, 695.
 SCHNAKENBURG (J.), littérateur, 690.
 SCOLASTIQUE (la) [du IX^e au XVI^e siècle], son origine et son caractère, 171.
 SCOTT (WALTER) [1771-1832] s'inspire des poèmes de la Table-Ronde, 107; crée le roman historique, 590.
 SCRIBE (Eugène) [1791-1861], auteur dramatique, 661, 682.
 SCUDÉRY (G. de) [1601-1667], auteur du poème d'*Alaric*, 371; sa tragédie de *l'Amour tyrannique*, 375.
 SCUDÉRY (Mlle de) [1607-1701], ses romans, 363, 699.
 SEDAINE [1710-1767], auteur dramatique, 504.
 SEGRAIS [1624-1791], poète, 370.
 SÉGUIER (Ant.) [1552-1626], magistrat, 302.
 SÉGUR (le comte Phil. de) [1780-1873], historien militaire, 674.
 SEIZE (les) au temps de la Ligue, 307.
 SENANCOUR (Et. P. de) [1770-1846], philosophe et publiciste, 668.
 SERÉ (Ferdin.) [1818-1855], archéologue, 691.
 SERMENTS prêtés à Strasbourg en 842, 690.
 SÉVIGNÉ (Mme de) [1627-1696], sa correspondance, 406.
 SHAKESPEARE [1564-1616], ses emprunts aux poèmes de la Table-Ronde, 107, 590, 655; son *Othello* traduit par Alfred de Vigny, 657.
 SIEYÈS [1748-1836], publiciste et orateur, 545.
 SILVA (Christoval de Monroy de), auteur dramatique espagnol du XVII^e siècle, imité par Mairet (*le duc d'Ossone*), 375.
 SIMON DU FRESNE [XIII^e siècle], trouvère, son poème de *l'Inconstance de la Fortune*, 120.
 SIMON (Jules) [1814-....], philosophe, écrivain politique, 668.
 SIRVENTES, chants lyriques des troubadours, 133.
 SISMONDI (de) [1773-1842], historien, ses ouvrages, 637, 674, 695.
 SOLEINNE (Mart. de) [1844], bibliophile, 698.
 SORBONNE (la), ses professeurs célèbres, [1827-1828], 624.
 SORDEL [XIII^e siècle], poète provençal, 141.
 SOTIES, pièces dramatiques satiriques du XIV^e siècle, 247, 696.
 SOULARY (Joséphin) [1815-....], poète, 680.
 SOULIÉ (Frédéric) [1800-1847], poète, romancier et auteur dramatique, 686.
 SOUMET [1788-1845], poète dramatique, sa *Jeanne d'Arc*, 654, 682.
 SOUVESTRE (Emile) [1806-1854], moraliste et romancier, 686.
 SOUZA (Mme de FLAHAUT) [1761-1836], ses romans, 550, 686.
 SPENSER [1553-1598] imite les romans de la Table-Ronde, 107.
 STAEL (Mme de) [1766-1817], ses débuts, ses ouvrages, 568-573; influence de Chateaubriand et de Mme de Staël sur la littérature, 574.
 STAHL (P.-J.), voy. Hetzel.
 SUE (Eugène) [1804-1857], romancier, 686.
 SUGER [1087-1152] écrivit l'histoire de Louis le Gros, 490.
 SULLY-PRUDHOMME (R. F. Arm.) [1839-....], poète, 680.

T

- TABLE-RONDE (la), chevalerie établie par le roi Arthur (1155); origine de ce mot, 96.
 TAILLANDIER (dom C. L.) [1705-1786], bénédictin, érudit, 695.
 TAILLANDIER (G. Ern. Saint-René) [1817-1879], littérateur, publiciste, 677.
 TAINÉ (Hipp. Adol.) [1828-....] littérateur et critique d'art, 677.
 TALON (Omer) [1595-1652], magistrat, 273.
 TASSE (le) [1544-1595], ses emprunts aux poèmes de la Table-Ronde, 107.
 TASTU (Mme) [1798-....], poète lyrique, 598, 680.

- FENDRE** (le pays de), sa carte (*Clélie*), 363.
- TENSONS** ou *jeux-partis*, dialogues et disputes d'amour entre deux troubadours, 140.
- TÉRENCE** [103-156], imité par Molière dans *les Adelphes*, 419; son *Andrienne* traduite par Baron, 439.
- THÉÂTRE** du moyen âge, 224; souvenir du théâtre païen, 217; théâtre séculier, 228; sa renaissance au XVI^e siècle (*Jodelle*), 343, 372; quatre-vingt-seize poètes dramatiques au début du XVII^e siècle, 375; chefs-d'œuvre des théâtres étrangers [1825], 623.
- THÈBES** (Guerre de), chantée par les trouvères, 112.
- THÉOLOGIE** (la) est la véritable littérature de l'époque carlovingienne, 43. — Théologiens à Bible au XIII^e siècle, 172.
- THÉOPHILE VIAUD** [1590-1626], poète dramatique et satirique, 373.
- THÉRY** (Aug. Fr.) [1790-1878], littérateur, 606.
- THIBAUDEAU** (An^t. Cl.) [1765-1854], historien, 689.
- THIBAUT IV**, comte de Champagne [1201-1223], ses poésies, 151-154.
- THIERRY** (Am.) [1797-1873], division de la race gauloise en deux familles, 3, 674, 680.
- THIERRY** (Augustin) [1795-1856], sa critique historique, 630; ses *Lettres sur l'histoire de France*, son *Histoire de la conquête d'Angleterre*, 636; *Dix ans d'études historiques*, *Récits des temps mérovingiens*, *Essai sur l'histoire du Tiers-État*, 675, 680.
- THIERS** [1797-1877], son *Histoire de la Révolution française*, 639; *Histoire du Consulat et de l'Empire* [1845], 675.
- THOMAS** [1732-1785], poète et panégyriste, 540.
- THOMAS D'AQUIN** (Saint) [1227-1274], l'ange de l'école, son ouvrage *Summa totius theologiæ* [1407], 182.
- THOMAS DE KENT**, poète du XIV^e siècle, 117.
- THOU** (J. Aug. de) [1553-1617], son *Histoire*, 325.
- TIECK** (Louis) [1773-1853], poète et critique allemand, 588.
- TITON DU TILLET** (Év.) [1677-1762], érudit, 688.
- TOCQUEVILLE** (Alexis de) [1805-1859], économiste et écrivain politique, 670.
- TIEFFER** (Rod.) [1790-1846], littérateur, 686.
- TOUSSAIN** [1490-1547], helléniste, 268.
- TRACY** (de) [1754-1832], philosophe, 571.
- TRADUCTIONS FRANÇAISES** au XVI^e siècle des littératures dramatiques grecque et latine, 340.
- TRAGÉDIE FRANÇAISE** au XVIII^e et au XIX^e siècle (Poinssinet, La Harpe, Jouy, Baour-Lormian, Briffaut), 550-555.
- TRESOR DE SAPIENCE**, ouvrage composé en français par Brunetto Latini, 166.
- TRESSAN** (de) [1705-1783], ses imitations de romans de chevalerie, 107.
- TRÉVOUX** (Dictionnaire de) [1704], 694.
- TRICOTEL** (Edouard), philologue, 697.
- TRISTAN**, poème de la Table-Ronde [XII^e siècle], 105.
- TRISTAN** [1601-1655], poète dramatique, 375.
- TRIVIMUM** (grammaire, rhétorique, dialectique), premier degré de l'enseignement au moyen âge, 171.
- TROIE** (Guerre de), chantée par les trouvères, 112; par Benoît de Saint-More, 113.
- TROUBADOURS** (du XI^e au XIII^e siècle), caractère de leur poésie, 135.
- TROUVÈRES**, poètes du nord de la France du XI^e au XV^e siècle, 61; leurs chants lyriques, caractère de ces chants, 146.
- TURNÈRE** [1512-1565], érudit, 268.
- TUROLD** ou **THÉROULDE** [XI^e siècle], trouvère normand, sa *Chanson de Roland*, 75.
- TURPIN** [VII^e siècle], chronique latine qui lui est attribuée, 78, 188, 694.
- TURQUETY** (Ed.) [1807-1867], poète lyrique, 680.

U

- ULYSSE**, son histoire déguisée dans un poème du moyen âge, 109.
- UNITÉS** (les trois), au théâtre du XVIII^e siècle, 378; réduites à une seule par Goethe, 583.
- UNIVERSAUX** (les), forme du raisonnement au XI^e siècle, 173, 176, 182.
- UNIVERSITÉ DE PARIS** (l') est constituée au XIII^e siècle; ses élèves célèbres, 164-168.

V

- VACHEROT** (Étienne), [1800-....], philosophe et publiciste, 668.
- VALDO** (P.) [XII^e siècle], chef des hérétiques vaudois, 204.

- VANDERBOURG [1767-1827], critique, 642.
 VANINI [1585-1619], philosophe, brûlé à Toulouse, 389.
 VAPEREAU (Gust.) [1819-....], littérateur, 677, 697.
 VARIÉTÉS BIBLIOGRAPHIQUES, poètes français des XVI^e et XVII^e siècles, 697.
 VATABLE (Wastabled) [....-1547], érudit, 268.
 VAUDIN (J. F.), publiciste, 700.
 VAUGELAS (Cl. F. de) [1585-1650], grammairien, 693.
 VAULABELLE (Achille de) [1799-1879].— (Eléonore de) [1802-1859], historiens, 675.
 VAUVENARGUES (Luc de Clapiers, marquis de) [1715-1747], moraliste, 499.
 VELLY [1709-1759], historien, 629.
 VERGNIAUD [1759-1793], orateur politique, 545.
 VERNE (Jules) [1828-....], romancier, 586.
 VERSAILLES, agrandi par Louis XIV; Mansard [1645-1708], Lebrun [1619-1690], le Nôtre [1613-1700], 402.
 VERTOT [1658-1735], historien, 629.
 VIAN (L.), bibliographe, 688.
 VIEILLEVILLE (le maréchal de) [1509-1571], historien, 323.
 VIEL-CASTEL (Louis de) [1800-....], historien, 675.
 VIENNET (J. P. G.) [1777-1868], littérateur et écrivain politique, 680.
 VIERGE MARIE (la), son culte au moyen âge, 122.
 VIERGES FOLLES, (les), mystères du XI^e siècle, analyse, 221.
 VIGNY (Alfred de) [1799-1863], poète lyrique, 596; son style, 650, 681.
 VILLEHARDOUIN (Geoffroy de) [1155-1213], son *Histoire de la conquête de Constantinople* [1585], 193-198.
 VILLÈLE [1778-1854], orateur pol., 620.
 VILLEMEN [1791-1870], professeur d'éloquence à la Sorbonne, 124; jugé par Goethe, 626; *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature* [1814], 677, 697.
 VILLON (François) [1431-1500], sa vie, son caractère, ses œuvres, 251-258.
 VINDE (Morcel de) [1759-1842], romancier, 550.
 VINET (A.), littérateur, 696.
 VINET (Alex.) [1797-1847], littér., 677.
 VINET (Elie) [1508-1587], philologue, 689.
 VINSON (Él. Hon. Julien) [1843-....], linguiste et orientaliste, 694, 697.
 VIOLLET-LE-DUC père (Emm. L. Nic.) [1781-1857], littérateur, 677, 698.
 VITET [1802-1873] écrit dans le journal *le Globe*, 622, 671.
 VOITURE [1598-1648], ses *Lettres*, 369; son *Sonnet à Uranie*, 370.
 VOLTAIRE [1694-1778], son éducation, 475; son théâtre, 478; son épopée la *Henriade* [1723], 480; ses poésies diverses, 481; ses travaux historiques, 482; *Histoire de Charles XII* [1731], *Essai sur les mœurs* [1754-1758], 483; *Siècle de Louis XIV* [1751], 484; sa philosophie, 485.

W

- WACE [1112-1182], trouvère, ses originaux, 96.
 WALLON ou WELSH (idiome,) sa formation, 57.
 WERNER [1768-1823], poète tragique allemand, 588.
 WEY (Francis) [1812-1882], littér., 693.
 WIELAND [1733-1813] lutte contre l'influence de la littérature française, 581.
 WILLIAMS (David) [1738-1816], archéologue et publiciste, 693.
 WINCKELMANN [1717-1768] initie l'Allemagne au sentiment de la sculpture, 582.
 WOLF (A. F.) [1796-1866], philologue, 699.
 WOŁOWSKI (Louis) [1810-1876], économiste, 670.

TABLE GÉNÉRALE.

RE. Pages. v

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES ORIGINES.

RE 1 ^{er} .	Les Celtes et les Ibères.....	1
II.	La Gaule grecque et romaine.....	14
III.	L'invasion germanique en Gaule.....	19
IV.	La Gaule chrétienne.....	26
V.	Charlemagne.....	38
VI.	Langue française.....	48

DEUXIÈME PÉRIODE.

LE MOYEN AGE.

VII.	Société féodale.— Renaissance de la poésie ; jongleurs et trouvères. — Formation des chants épiques...	59
VIII.	Premier cycle épique.....	71
IX.	Second cycle épique.....	91
X.	Troisième cycle épique.....	106
XI.	Décadence de l'esprit féodal et des chants épiques..	119
XII.	Poésie lyrique du Midi ; les troubadours.....	132
XIII.	Chants lyriques des trouvères.....	146
XIV.	Société cléricale au moyen âge.....	160
XV.	Travaux de la société cléricale.....	171
XVI.	L'histoire dans les cloîtres.....	187
XVII.	L'histoire hors des cloîtres.....	193
XVIII.	Théâtre du moyen âge.— Le drame dans l'église...	214
XIX.	Le théâtre hors de l'église ; les confréries.....	228
XX.	La basoche ; les Enfants sans souci.....	240
XXI.	Quinzième siècle : âge de transition.....	248

TROISIÈME PÉRIODE.

LA RENAISSANCE.

XXII.	La Renaissance au seizième siècle.....	258
XXIII.	Le droit romain et la philosophie morale.....	272
XXIV.	L'éloquence au seizième siècle.....	293
XXV.	Pamphlets et mémoires au seizième siècle.....	310
XXVI.	La poésie au seizième siècle.....	328
XXVII.	Tentative de réforme littéraire.....	334
XXVIII.	Accomplissement de la réforme littéraire.....	348

QUATRIÈME PÉRIODE.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXIX.	Influence de l'Espagne.....	353
CHAP. XXX.	Le théâtre sous Richelieu.....	372
CHAP. XXXI.	Philosophie et éloquence sous Richelieu.....	388
CHAP. XXXII.	Louis XIV et sa cour.....	400
CHAP. XXXIII.	Le théâtre et la poésie sous Louis XIV.....	411
CHAP. XXXIV.	Suite de la poésie sous Louis XIV.....	426
CHAP. XXXV.	Philosophie et éloquence sous Louis XIV.....	440
CHAP. XXXVI.	Les prédicateurs et les moralistes.....	460

CINQUIÈME PÉRIODE.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAP. XXXVII.	Voltaire.....	470
CHAP. XXXVIII.	Lutte de doctrines.....	489
CHAP. XXXIX.	Jean-Jacques Rousseau.....	506
CHAP. XL.	La réforme modérée.....	520
CHAP. XLI.	Fin du dix-huitième siècle.....	536

SIXIÈME PÉRIODE.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAP. XLII.	La littérature de l'Empire.....	546
CHAP. XLIII.	Renaissance du sentiment poétique et religieux.....	558
CHAP. XLIV.	La Restauration; l'Allemagne et l'Angleterre....	577
CHAP. XLV.	Renaissance de la poésie.....	594
CHAP. XLVI.	L'éloquence sous la Restauration.....	611
CHAP. XLVII.	La critique et l'histoire.....	621
CHAP. XLVIII.	L'école romantique.....	640
APPENDICE I.	Principales œuvres publiées de 1830 à 1882....	665
APPENDICE II.	Sources et travaux à consulter.....	687
APPENDICE III.	Série chronologique des noms cités.....	701
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.....		709

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES LITTÉRATURES

CONTENANT

I

**Des notices sur les écrivains de tous les temps et de tous les pays
et sur les personnages qui ont exercé une influence littéraire ;
l'analyse et l'appréciation des principales œuvres individuelles, collectives,
nationales, anonymes, etc. ;
des résumés de l'histoire littéraire des diverses nations ;
les faits et souvenirs intéressant la curiosité littéraire ou bibliographique ;
les Académies, les théâtres, les journaux et revues, etc.**

II

**La théorie et l'histoire des différents genres de poésie et de prose,
les règles essentielles de rhétorique et de prosodie,
les principes d'esthétique littéraire ; des notions sur les langues,
leurs systèmes particuliers de versification, leurs caractères distinctifs
et les principes de leur grammaire.**

III

**La bibliographie générale et particulière,
les ouvrages à consulter sur les questions d'histoire,
de théorie et d'érudition.**

PAR G. VAPEREAU

Inspecteur général de l'instruction publique.

**Un vol. grand in-8°, de xvi-2096 pages à 2 colonnes, broché, 30 fr.
Le cartonnage en percaline gaufrée se paye, en sus, 2 fr. 75 ; — la demi-
reliure en chagrin, tranches jaspées, 5 fr.**

La forme de dictionnaire, si commode pour les recherches, a été appliquée de nos jours avec succès à tout ordre spécial de connaissances aux sciences physiques ou mathématiques, à la chimie, à la médecine, à l'histoire naturelle, à l'industrie, aux beaux-arts, aux sciences morales, à l'économie politique, à la politique, à la philosophie, aux études historiques, à la biographie, à l'archéologie, à la pédagogie. Ces répertoires alphabétiques d'une spécialité définie ont été accueillis comme d'heureux moyens de vulgarisation et d'utiles instruments de travail.

Il était naturel que la littérature eût le sien ; que, dans ce grand mouvement d'ouvrages de forme encyclopédique qui se restreignent à un seul objet pour l'embrasser et le faire connaître dans toutes ses parties, il y eût l'encyclopédie littéraire, s'enfermant librement dans le domaine un

peu flottant des lettres, pour le pénétrer mieux, réunissant en un seul et même cadre, pour l'offrir à une intelligente curiosité, tout ce qui intéresse de près ou de loin l'art littéraire : hommes et choses, livres et auteurs, histoire et théorie, faits et jugements, questions générales et partie technique, procédés et résultats.

Cette idée si simple, si conforme aux tendances contemporaines, n'avait pas eu jusqu'ici les suites qu'elle comportait ; la littérature, qui a conservé une place convenable dans les dictionnaires universels de biographie et d'histoire, tant en France qu'à l'étranger, s'est laissé peu à peu évincer des grandes encyclopédies générales par les empiètements de la science ; il est juste qu'elle se dédommage en se créant son encyclopédie particulière, mise au niveau du goût, de l'esprit et du savoir modernes, répondant, par la précision, par la mesure, par le nombre des articles, à l'idée que nous nous formons aujourd'hui d'un dictionnaire à la fois spécial et universel, destiné à répandre un ordre particulier de connaissances et à en faciliter le progrès.

C'est ce dictionnaire que M. G. Vapereau a donné aux lettres et aux lettrés, suivant un plan plus difficile à exécuter qu'à concevoir.

Le plan d'un *Dictionnaire universel des littératures* était tout entier avec ses conditions, dans son titre même. L'universalité à laquelle il aspire, sur un objet spécial, lui imposait la mesure, la proportion, une étroite coordination des parties et de l'ensemble. On doit y trouver tout ce que l'idée d'encyclopédie littéraire rappelle ; mais on n'y doit trouver que cela. Il fallait, au seul point de vue de l'intérêt littéraire, faire leur part aux hommes et aux choses, à l'analyse et à la critique des ouvrages, aux règles et conditions des genres, aux types créés et développés par le génie des individus ou des nations, aux influences générales ou particulières, aux principes et aux variations du goût, aux questions d'esthétique, d'érudition et de curiosité, à la bibliographie, à la philologie, à la linguistique, à toutes ces études accessoires dont l'intérêt spécial est attesté de nos jours par les longues et savantes recherches dont elles sont l'objet.

L'auteur, dans la *Préface*, explique l'économie de son œuvre où il semble que, dans des limites en apparence indéfinies, rien n'ait été laissé au hasard. Pour donner une idée de l'étendue, de la variété et de l'intérêt d'un pareil ouvrage, nous nous bornerons à rappeler par catégories quelques-uns des nombreux articles qu'il présente dans l'ordre alphabétique, et à esquisser, pour ainsi dire, la table raisonnée des matières.

Les Auteurs et les Œuvres individuelles : Environ 8000 notices d'écrivains de tous les temps et de tous les pays ou de personnages ayant eu une influence sur les lettres ; notices, qui, mettant en relief l'élément littéraire, donnent à l'analyse et à l'appréciation des œuvres une place proportionnée à l'importance ou au renom, n'épargnant pas, sur les auteurs illustres de toutes les nations, les développements intéressants et se restreignant, sur les noms obscurs, aux indications bibliographiques les plus utiles.

Les Œuvres anonymes, collectives, nationales : Le mystère d'Adam, les *Ballades anglaises*, la *Batrachomyomachie*, le poème de *Beowulf*, la *Bible* et les *Bibles*, les poèmes sur *Charlemagne*, les *Eddas*, l'*Eulenspiegel*, les chansons de *Geste*, *Gudrun*, les livres *Hermétiques*, *Héro et Léandre*, l'*Ikon basilike*, l'*Imitation de J.-C.*, les lettres de *Junius*, le *Kalevala*, le *Mahâbhârata*, le *Margitès*, les *Mille et une Nuits*, les *Nibelungen*, la farce de *Pathelin*, les *Puranas*, le *Ramayana*, les romans de *Renart*, la chanson de *Roland*, le *Romancero*, le roman de la *Rose*, le livre des *Sept-Sages*, le *De Tribus impostoribus*, les *Védas*, le *Zend-Avesta*, etc., etc.

Les Genres littéraires, Historique et Théorie : *Allocution*, *Atellanes*, *Autos sacramentales*, *Biographie*, *Burlesque* (Genre), *Chaire*, *Chanson*, *Chants nationaux*, *Comédie*, *Commedia dell' arte*, *Correspondance*, *Description*, *Didactique*, *Dithyrambe*, *Drame*, *Élégie*, *Éloquence*, *Épigramme*, *Épître*, *Épopée*, *Fable*, *Fabliau*, *Féeries*, *Gnomique*, *Histoire*, *Idylle*, *Impromptu*, *Lettres* (Ouvrages en forme de), *Lyrique*, *Mélodrame*, *Mimes*, *Moralités*, *Mystères*, *Noëls*, *Ode*, *Opéra*, *Opéra-comique*, *Parabase*, *Parodie*, *Pastorale*, *Philosophie*, *Proclamation*, *Proverbes*, *Roman*, *Satire*, *Satyrique* (Drame), *Sirventes*, *Tragédie*, *Trilogie*, *Vaudeville*, etc.; ainsi qu'une série de types littéraires empruntés à l'histoire ou à la légende : *Charlemagne*, *Don Carlos*, *Don Juan*, *Faust*, le *Misanthrope*, *Robert le Diable*, etc.

L'Histoire littéraire, les Institutions et Faits littéraires, la Curiosité : *Académie française* et autres *Académies*, *Aèdes*, *Aliénés* (Littérature des), *Anciens et Modernes* (Querelle des), *Bardes*, *Bateleurs*, *Basoche*, *Bévues*, *Bureaux d'esprit*, *Cabales*, *Cabarets et Cafés littéraires*, *Censure*, *Chartes* (École des), *Citations*, *Collaborations*, *Cours d'amour*, *Dédicace*, *Diascévastes*, *Doctorat ès lettres*, *Enfants sans souci*, *Guirlande de Julie*, *Historiographe*, *Homme de lettres*, *Index*, *Jésuites*, *Jobelins et Uraniens*, *Meistersinger*, *Minnesinger*, *Normale* (École), *Oratoriens*, *Ordres littéraires*, *Palinod* (Puys de), *Plagiat*, *Port-Royal*, *Prophètes*, *Propriété littéraire*, *Querelles littéraires*, *Rambouillet* (Hôtel de), *Réminiscences*, *Rhapsodes*, *Romantisme*, *Rouleaux des morts*, *Scaldes*, *Sonnets* (Affaire des), *Sorts homériques et virgiliens*, *Temple* (Société du), *Troubadours*, *Trouvères*, *Université*, etc.; puis et surtout des résumés historiques, dont plusieurs importants, sur les littératures *Allemande*, *Anglaise*, *Chinoise*, *Espagnole*, *Grecque*, *Italienne*, *Latine*, *Persane*, *Sanscrite*, *Scandinave*, etc., sans compter deux séries d'articles sur l'histoire spéciale des *Théâtres* et des *Bévues* et *Journaux*.

Théorie, Esthétique littéraire, Rhétorique : *Amphigouri*, *Art*, *Beau*, *Concetti*, *Critique*, *Déclamation*, *Esprit*, *Euphémisme*, *Fatalité*, *Figures de mots et de pensées*, *Génie*, *Gongorisme*, *Goût*, *Imagination*, *Inspiration*, *Intérêt*, *Lieux communs*, *Moralité*, *Poésie*, *Preuves oratoires*, *Prose*, *Style*, *Unité*, etc.

Prosodie : Accent, Acrostiche, Allitération, Anagramme, Assonance, Ballade, Césure, Dactyliques (Vers), Figuratives (Poésies), Hexamètres, Iambiques (Vers), Lais, Lettrisés (Poèmes), Mètres. Parallélisme, Pied, Quantité, Rhythme, Rime, Rondeau, Sestine, Sonnet, Tenson, Triolet, Virelai, etc.; ainsi qu'une série d'articles particuliers sur la versification allemande, française, grecque, italienne, etc.

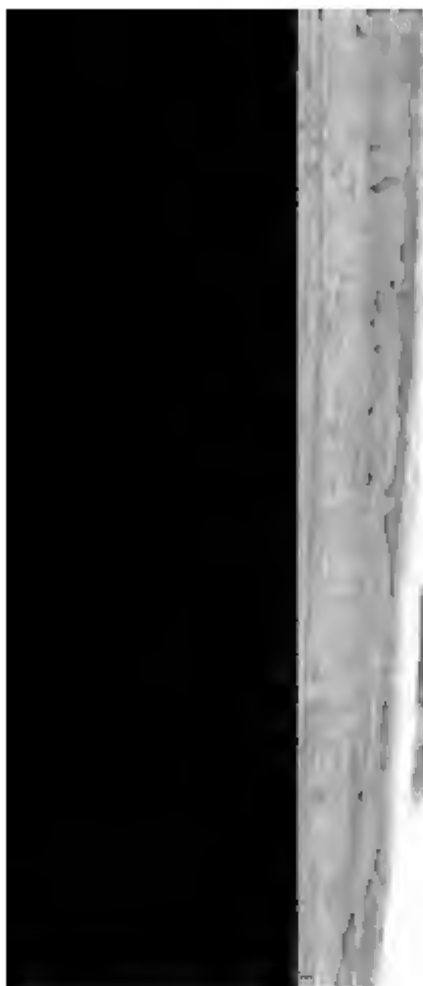
Linguistique et Grammaire : Alphabet, Argot, Dialectes, Étymologie, Hiéroglyphes. Inscriptions, Jargon, Langue, Néologie, Orthographe, Synonymes, etc.; puis des indications générales sur les différentes classes et familles de langues et des articles spéciaux sur la constitution et l'histoire des principales d'entre elles.

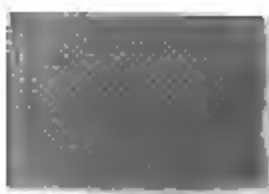
Bibliographie : A part des notices sur les grandes collections (*Actes des conciles, Actes des saints, Anthologie, Bulle, Byzantine, Décrétales, Encyclopédie*, etc.) ou sur les faits et les questions d'histoire bibliographique (*Anonymes, Apocryphe, Bibliothèques, Catalogues, Imprimerie, Incunables, Livres, Manuscrits, Pseudonymes*, etc.), les nombreuses indications bibliographiques répandues dans la plupart des articles de toutes les catégories, sont complétées par un choix, souvent assez important, d'*Ouvrages à consulter*.

Sur tous ces sujets, qui ont à la fois tant de variété et d'unité, l'auteur du *Dictionnaire des Littératures* n'a rien négligé pour réunir, dans un espace mesuré avec économie, ce que chaque matière offrait de plus nouveau et de plus sûr, de plus curieux et de plus utile. Il est, d'ailleurs, un bon nombre d'articles qui ont encore assez d'étendue, pour que, grâce à une rare habitude de condensation, le rédacteur ait pu y concentrer plus de faits ou d'idées qu'il ne s'en rencontre souvent dans tout un volume, et en faire, pour ainsi dire, des monographies en raccourci. Quant à l'intérêt des principales notices, soit sur les auteurs, soit sur les livres et sur les grandes questions d'histoire ou de critique, il résulte à la fois de l'habileté de la mise en œuvre et du sujet lui-même : il s'agissait, en effet, de la littérature dans sa plus libérale acception, c'est-à-dire de tout ce qui touche de plus près aux grands intérêts de l'esprit.

A cette œuvre, dont l'autorité est aujourd'hui reconnue, M. Vapereau, secondé par d'habiles collaborateurs, a consacré, pendant près de vingt ans, tout ce que ses autres travaux lui ont laissé de loisir. Il en avait préparé le manuscrit, en grande partie, avant les événements de 1870. Revenu à la vie littéraire après deux années et demie de fonctions administratives et politiques, il a donné à la revision, à l'achèvement et à l'impression du travail, pendant quatre années encore, tout son temps, tous ses soins et toutes ses pensées, avant de revenir à sa première carrière de l'instruction publique. Nous avons la confiance que son œuvre sera utile aux lettres et à l'enseignement.







160
4x

840.9
D383
ed. 20

14 12

18 20

Stanford University Library
Stanford, California

**In order that others may use this book,
please return it as soon as possible, but
not later than the date due.**



LIBRAIRIE HACHETTE ET C.

HISTOIRE UNIVERSELLE

publiée par une Société de professeurs et de savants

de la Sorbonne

DE M. V. DURUY

format in-16 broché

LA TERRE ET L'HOMME, ou aperçu
historique de géologie, de géo-
graphie et d'histoire naturelle,
par M. A. MAURY, membre de
l'Institut, 4^e édition, 1 vol. 0 fr.

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE, par
M. BREYER, ancien professeur
à l'Académie, 2^e édition, corrigée
et continuée jusqu'en 1901, 2 vo-
lumes, 12 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE, ou aperçu
historique de la civilisation
du monde, ou des temps pré-
historiques jusqu'à nos jours, par
M. BREYER, 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE SAINTÉ D'APRÈS LA BIBLE,
par M. BREYER, 1 vol. 2 fr.

**HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE
L'ORIENT**, par M. MAURY, 1 vol.
2 fr.

HISTOIRE ANCIENNE, par M. MAURY,
1^{re} édition, 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE ROMAINE, par M. MAURY,
1^{re} édition, 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE, ou aperçu
historique de l'époque de nos
ancêtres, par M. MAURY, 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE DES TEMPS MODERNES, de
nos ancêtres jusqu'à nos jours, par
M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE DE FRANCE, par M. MAURY,
nouvelle édition avec des notes
historiques, géographiques et des cartes,
2 volumes, 12 fr.

**DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES INS-
TITUTIONS, MŒURS ET COSTUMES
DE LA FRANCE**, par M. MAURY,
1^{re} édition, 2 vol. 12 fr.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, ou aperçu
historique de l'histoire de l'Angle-
terre et des peuples anglo-saxons,
par M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ARTS,
par M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol.

HISTOIRE DE LA MÉTAPHYSIQUE, par
M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol.

HISTOIRE DE L'AUTOMATISME, par
M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol.

**HISTOIRE DE L'EMPIRE OT-
MANE**, ou aperçu historique de
l'histoire de l'Empire ottoman, par
M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, par
M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol.

**HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
GÉNÉRALE**, par M. MAURY, 1^{re}
édition, 1 vol.

**HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE**, par M. MAURY, 1^{re}
édition, 1 vol.

**HISTOIRE DES LITTÉRATURES
ÉTRANGÈRES**, par M. MAURY, 1^{re}
édition, 1 vol.

**HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
GÉNÉRALE**, par M. MAURY, 1^{re}
édition, 1 vol.

**HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE**, par M. MAURY, 1^{re}
édition, 1 vol.

**HISTOIRE DE LA PHYSIQUE ET
CHIMIE**, par M. MAURY, 1^{re}
édition, 1 vol.

**HISTOIRE DE LA BOTANIQUE
MINÉRALOGIE ET DE LA GÉOLOGIE**,
par M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol.

HISTOIRE DE LA ZOOLOGIE, par
M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol.

HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE, par
M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol.

HISTOIRE DES MATHÉMATIQUES, par
M. MAURY, 1^{re} édition, 1 vol.